

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LA SEMAINE

DES ENFANTS

MAGASIN

D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Treizième VOLUME

ILLUSTRÉ DE 246 VIGNETTES



SE VEND A PARIS

A L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 9, RUE DE FLEURUS

1871

Lucy Osgood fund.

TREIZIÈME VOLUME. N° 628. — Quinze centimes. 4 OCTOBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



« Ma mère, vous verrez aujourd'hui votre fils ou grand pontife, ou banni. » (Page 2, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE.

II. César pontife, préteur et consul (63-59 av. J. C.).

Pour se dédommager de l'échec qu'il avait reçu en briguant le commandement d'une province, César se mit sur les rangs pour le souverain pontificat. Celui qui était revêtu de cette charge avait la direction des cérémonies religieuses, prenait le pas sur les magistrats et assistait aux jeux publics dans des places réservées.

César eut pour compétiteurs deux hommes redoutables, Catulus et Isauricus, qui lui étaient bien supérieurs par l'âge et la dignité. Catulus lui fit offrir secrètement des sommes considérables pour se désister de sa candidature. César lui répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir sa brigue.

Il sema l'argent avec tant de profusion, qu'effrayé lui-même de l'énormité de ses dettes, il dit à sa mère, en l'embrassant avant de se rendre aux comices le jour de l'élection :

« Ma mère, vous verrez aujourd'hui votre fils ou grand pontife ou banni. »

Quand on recueillit les suffrages, des contestations très-vives s'élevèrent. Mais César l'emporta avec un tel succès, qu'il réunit plus de voix dans les propres tribus de ses rivaux que ceux-ci n'en eurent dans toutes les autres.

La conjuration de Catilina ayant éclaté sur ces entrefaites, la mort des coupables avait été résolue dans le sénat, d'après l'avis de Cicéron qui était alors consul. César, qui avait peut-être été lui-même du nombre des conjurés, se leva pour se prononcer contre la peine de mort. Il soutint, dans un discours préparé avec le plus grand art, qu'il n'était conforme ni à la justice ni aux coutumes des Romains de faire mourir des hommes distingués par leur naissance et leur dignité, sans leur avoir fait leur procès dans les formes; qu'il lui semblait plus juste de les renfermer étroitement dans certaines villes de l'Italie que le consul désignerait, et de les y tenir en otage jusqu'après la défaite de Catilina; qu'alors le sénat pourrait délibérer à l'aise sur ce qu'il conviendrait de faire à ces accusés.

Cet avis, qui parut plus humain et qu'il avait appuyé de toute la force de son éloquence, fit une telle impression qu'il allait être adopté par tous les sénateurs, lorsque Caton et Catulus se déclarèrent fortement contre ce sentiment. Caton insista sans ménagement sur les soupçons qu'il avait conçus contre César; il les fortifia par de nouvelles preuves, et les conjurés furent envoyés au supplice comme le voulait Cicéron.

En sortant du sénat, César faillit être tué par les jeunes gens qui servaient de gardes au consul. Ils coururent sur lui l'épée nue, et ils l'auraient frappé si Curion ne l'avait couvert de sa toge et ne lui avait donné le moyen de s'échapper.

Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour savoir ce qu'ils devaient faire, les arrêta, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout à fait injuste et contraire aux lois.

Quelques jours après, César revint au sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui. Il essuya de la part des sénateurs les reproches les plus violents, et la discussion fut aussi longue qu'orageuse.

Le peuple, voyant que l'assemblée se prolongeait au delà du terme ordinaire, accourut en foule et donna à César une preuve nouvelle de son attachement en demandant à grands cris qu'on le laissât sortir du sénat. Caton, qui craignait quelque entreprise de la part des indigents de Rome et des esprits brouillons qui avaient mis en César toutes leurs espérances, conseilla au sénat de faire faire tous les mois une distribution de blé à la populace; ce qui calma pour un temps les passions surexcitées de la multitude.

César ayant été nommé préteur, se déclara en faveur du tribun du peuple Cécilius Métellus, l'auteur des lois les plus séditieuses. Un décret du sénat les fit suspendre tous les deux de leurs fonctions. César eut l'audace de rester en possession de sa charge et de rendre encore la justice.

Mais quand il apprit qu'on se préparait à employer contre lui la violence et les armes, il congédia ses licteurs, se dépouilla de la prétexte qui était le costume de sa charge, et se retira secrètement chez lui, bien résolu de se tenir tranquille et d'attendre que ce tumulte fût apaisé.

Deux jours après, la foule s'assembla d'elle-même et spontanément devant sa maison, et lui offrit son appui pour le rétablir dans sa dignité. César l'apaisa et la conjura d'attendre dans le calme des jours meilleurs. Les sénateurs, étonnés de tant de modération, envoyèrent les plus illustres d'entre eux à César pour l'en remercier. Ils le rappelèrent dans le sénat, lui prodiguèrent à l'envi les éloges les plus pompeux, et le réintégrèrent dans sa charge, en rapportant unanimement le premier décret.

En sortant de préture, César fut désigné par le sort pour aller commander dans l'Espagne ultérieure, qui comprenait la Lusitanie et la Bétique, aujourd'hui le Portugal et l'Andalousie. Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui et solliciter le payement de leurs créances. Ses prodigalités l'avaient endetté de trente-cinq millions de sesterces (environ sept millions de francs).

Il eut recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival. Crassus se fit sa caution pour une somme de huit cent trente talents (environ quatre millions huit cent quatre-vingt-cinq mille livres), et désarma ainsi les créanciers les plus difficiles et les plus intraitables.

Une fois libre de ce côté, César partit pour sa province avant que le sénat eût réglé, selon l'usage, ce qui concernait son gouvernement.

On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des barbares, et qui n'avait qu'un très-petit nombre d'habitants, d'ailleurs peu fortunés. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des jalousies entre les citoyens et des discussions violentes et orageuses pour le premier rang, il leur répondit très-sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces barbares que le second à Rome.

A peine arrivé en Espagne, César ne perdit pas un instant, et en peu de jours il mit sur pied dix cohortes qu'il joignit aux vingt qu'il avait trouvées. S'étant mis à la tête de ces troupes, il marcha contre les Calléciens

et les Lusitaniens, vainquit ces deux peuples, et s'avança jusqu'à l'Océan en subjugant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains.

A la gloire des armes il ajouta celle d'une administration pleine de sagesse. Il rétablit la concorde dans les villes, s'appliqua à régler les différends qui s'étaient élevés entre les débiteurs et les créanciers, et quitta son gouvernement après s'y être enrichi et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui le saluèrent avant son départ du titre d'*imperator*.

C'était le titre honorifique que les soldats avaient l'habitude alors de décerner par acclamation, sur le champ de bataille, aux généraux qui avaient remporté une victoire éclatante.

De retour à Rome, César demanda à la fois le triomphe et le consulat. Mais le jour des comices pour l'élection d'un consul était déjà indiqué; on ne pouvait se porter pour candidat qu'autant qu'on habitait dans Rome comme simple particulier. Cette loi avait été faite sans doute pour empêcher qu'un général victorieux ne vînt à Rome avec ses troupes et ne s'imposât par force au choix du peuple.

D'un autre côté, pour obtenir le triomphe, il fallait demeurer hors de Rome. César demanda que l'on suspendît en sa faveur une de ces lois contraires. Caton s'y opposa fortement, et comme on était à la veille des comices, il chercha à gagner du temps et employa tout le jour à dire son opinion.

César sacrifia alors le désir qu'il avait du triomphe et entra à Rome en simple particulier pour demander le consulat. Il avait pour compétiteurs Luccéius et Marcus Bibulus.

Il s'attacha le premier, qui avait peu de crédit et une grande fortune, à condition que Luccéius associerait le nom de César au sien dans ses largesses au peuple. Cette manœuvre inquiéta les grands.

Persuadés que César, arrivant à la première charge de la république avec un collègue qui serait tout à lui, ne mettrait pas de bornes à son audace, ils voulurent que Bibulus fît aux électeurs les mêmes promesses, et Caton, tout austère qu'il était, déclara que cette fois la corruption profiterait à la république.

César fut donc nommé consul avec Bibulus, qui avait déjà été édile et préteur avec lui. On lui assigna des commandements insignifiants, comme l'inspection des forêts et des chemins. César, excité par cette injure, se rapprocha de Pompée, qui était lui-même irrité contre les sénateurs, de ce que, malgré ses victoires sur Mithridate, ils hésitaient à ratifier ses actes.

Il réconcilia en même temps Pompée avec Crassus, qui était resté son ennemi depuis les violentes querelles de leur consulat. Dans l'espoir d'absorber ensuite en lui seul toute la puissance, il conclut avec ces deux grands hommes une alliance en vertu de laquelle il ne devait rien se faire dans l'État de ce qui pouvait déplaire à l'un des trois.

Telle fut la formation du premier triumvirat.

A peine César eut-il pris possession du consulat, qu'il décréta que l'on tiendrait un journal de tous les actes du sénat et du peuple, et que ce journal serait rendu public. C'était flatter la multitude en l'initiant à la connaissance des affaires.

Il fit ensuite des lois qui parurent aux patriciens plus dignes d'un tribun que d'un consul. Il distribua les terres de la Campanie à vingt mille citoyens, pères de trois enfants et d'un plus grand nombre. Il fit aux fermiers de l'État une réduction d'un tiers sur leur fermage, et les engagea publiquement à ne pas enchérir à la prochaine adjudication de l'impôt. Tout ce qu'on convoitait, il le donnait pour se rendre populaire.

Les plus honorables des sénateurs s'étant élevés contre ces lois, César, qui ne demandait qu'un prétexte pour se déclarer, protesta contre ce qu'il appelait l'injustice et la violence du sénat, et en appela sur-le-champ au peuple qu'il fit assembler.

Il se présenta devant la multitude, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, à qui il demanda s'ils approuvaient ses lois. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui les condamneraient, et qui le menaçaient pour ce motif de leurs poignards.

Ils le lui promirent tous deux, et Pompée ajouta même qu'il opposerait à ces poignards l'épée et le bouclier. Cette parole déplut aux sénateurs et aux patriciens, mais le peuple en fut ravi. Pour cimenter leur union, César donna en mariage à Pompée sa fille Julia, et épousa lui-même Calpurnie, fille de Pison, qu'il fit désigner consul pour l'année suivante.

Caton se récria contre ces mariages au moyen desquels on se donnait mutuellement les gouvernements des provinces, les commandements des armées et les premières charges de la république. Le second consul, Bibulus, essaya de faire de l'opposition, mais il était tellement effacé par César, qu'il fut obligé de se retirer chez lui, où il se tint caché pendant tout le reste de son consulat, n'agissant plus que par la voie des édits.

De ce moment, César régla toutes les affaires de sa seule autorité, en sorte que les railleurs dataient leurs lettres, non du consulat de César et de Bibulus, mais du consulat de Jules et de César, faisant ainsi deux consuls d'un seul, dont ils séparaient le nom et le surnom. On fit aussi circuler cette épigramme :

Ce que César a fait, qui d'entre nous l'ignore ?
Ce qu'a fait Bibulus, nous le cherchons encore.

Appuyé du crédit de Pison, son beau-père, et de Pompée, son gendre, César obtint le gouvernement des Gaules, qu'il avait vivement désiré, parce que son ambition y voyait un vaste champ de conquête. Le sénat ajouta à la Gaule cisalpine et à l'Illyrie, qui lui avaient été d'abord dévolues, la Gaule transalpine, parce qu'il était persuadé que le peuple la lui donnerait, et qu'il crut préférable que César la dût à sa générosité.

César en éprouva une joie qu'il ne put contenir. On l'entendit peu de jours après s'écrier en plein sénat, qu'il était enfin parvenu au comble de ses vœux, malgré la haine de ses ennemis consternés, et s'écrier qu'il lui serait désormais facile de leur marcher sur la tête et de les écraser. J. D.

(La suite au prochain numéro.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Il était près de huit heures, mais il faisait grand jour encore. Lorsque Kersac, aidé de Jean, eut fini d'ar-

ranger son cheval, il lui proposa de faire une promenade hors la ville.

« J'ai les jambes engourdies d'avoir été assis toute la journée; si tu veux venir avec moi, nous irons dans la campagne voir les environs; on dit que le pays est joli. »

Jean accepta avec joie; il eut bien envie de dire : « Et Jeannot? »

Mais il n'osa pas; il voyait l'antipathie de Kersac pour son cousin.

Ils partirent donc, laissant à l'auberge Jeannot qui, cherchant à se rendre utile comme Jean, s'offrit pour



Il se suspendit aux naseaux. (Page 5, col. 1.)

faire boire le cheval quand il aurait mangé son avoine. Kersac fut surpris de l'obligeance de Jeannot, mais il accepta d'après un regard et un geste suppliant de Jean.

« Au fait, dit-il, nous aurons plus de temps pour nous promener, n'ayant plus à nous inquiéter du cheval. »

Et ils se dirigèrent hors de la ville. Il faisait un temps magnifique; le soleil se couchait; la chaleur était passée; le pays était joli; ils marchèrent assez



« Couchez-vous en travers sur le cheval, monsieur. » (Page 5, col. 1.)

longtemps, causant de choses et d'autres; Jean parlait de sa mère; il amusait et intéressait Kersac par mille petits récits de son enfance et de sa famille. Plus Jean se faisait connaître à Kersac, plus celui-ci s'y attachait et désirait l'attacher à son service.

« Il y a si longtemps, dit-il, que je cherche un garçon tout jeune à former, et je le cherche intelligent, serviable, actif comme toi.

JEAN. Vous vous faites illusion, monsieur; je n'ai pas les qualités que vous me croyez.

KERSAC. Si fait, si fait, je m'y connais; j'en ai eu plus de dix à mon service; je ne m'y trompe plus, maintenant. »

Ils retournèrent sur leurs pas et reprenaient la grande route de *Malansac*, lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval. Quand il approcha, Kersac reconnut le sien qui arrivait ventre à terre. Il se jeta sur la route pour lui couper le chemin, saisit la bride, mais le cheval était lancé; Kersac, malgré sa force, ne put l'arrêter sur le coup, et il se trouva jeté par terre, traîné et en danger d'être piétiné. Jean, voyant l'imminence du péril, se jeta au-devant du cheval et se suspendit à ses naseaux, ce qui le fit arrêter, à moitié calmé, immédiatement.

Kersac voulut se relever, mais il retomba; il avait un pied foulé.

Jean commença par attacher à un arbre l'animal essoufflé et tremblant, et courut à Kersac qui était pâle et prêt à défaillir. Jean aperçut une fontaine près de la route; il y courut, trempa son mouchoir dans cette eau fraîche et limpide, et revint en courant pour bassiner le front et les tempes de Kersac. Deux fois encore il retourna à la fontaine; ce ne fut qu'à la troisième fois que Kersac rouvrit les yeux et reprit entièrement connaissance.



« Viens ici, polisson ! » (Page 5, col. 2.)

Il serra la main de Jean et essaya de se lever; ce fut avec grande difficulté et après plusieurs essais qu'il put y parvenir; il se tint debout, appuyé sur son bâton, mais il ne pouvait marcher.

« N'essayez pas, n'essayez pas, monsieur, dit Jean; je vais calmer votre cheval; je l'approcherai tout près de vous, et si vous pouvez monter dessus, nous sommes sauvés. »

Kersac était au bord du fossé qui bordait la route; Jean détacha le cheval, le caressa, le flatta, lui présenta une poignée d'herbe, et, pendant que l'animal mangeait, il le fit descendre dans le fossé, l'arrêta en face de Kersac, et le maintint par la bride pendant que Kersac cherchait à le monter. Il n'y parvenait pas, parce qu'il ne pouvait s'appuyer sur son pied foulé.



Il employa le massage avec le plus grand succès. (Page 7, col. 2.)

JEAN. Couchez-vous en travers sur le cheval, monsieur, et, quand vous y serez, passez votre jambe blessée.

Kersac suivit le conseil de Jean et se trouva solidement placé sur le dos du cheval. Jean lui fit remonter le fossé avec précaution et le mena par la bride. Ils arrivèrent à *Malansac* à la nuit; le premier objet que vit Kersac fut Jeannot se tenant à moitié caché derrière la porte de l'écurie.

« Viens ici, polisson, » lui cria Kersac.

Jeannot aurait bien voulu se sauver; mais par où passer? Et que deviendrait-il ensuite? Il faudrait bien qu'il finisse par se retrouver en face de Kersac. Il prit donc le parti d'obéir; il avança jusqu'à la tête du cheval.

KERSAC. Pourquoi et comment as-tu laissé échapper mon cheval?

JEANNOT, *tremblant*. Monsieur, ce n'est pas ma faute.

KERSAC. Ce n'est pas ta faute? Menteur! Réponds : Comment le cheval s'est-il échappé?

JEANNOT. Monsieur, je l'ai mené boire; il ne voulait pas sortir de l'abreuvoir; je l'ai tiré, puis je l'ai un peu fouetté; alors il a sauté et rué; alors j'ai fouetté plus fort pour le corriger; alors il s'est cabré; alors j'ai eu peur qu'il ne cassât la longe que je tenais; alors je l'ai fouetté sous le ventre; alors il a cassé la longe comme je le craignais, et alors il est parti comme un enragé qu'il est.

KERSAC. Petit gredin! Petit drôle! Avise-toi de toucher mon cheval du fouet, et je te donnerai une correction dont tu te souviendras longtemps. Si je n'avais le pied foulé, grâce à toi, animal, imbécile, je te donnerais une raclée qui te ferait danser jusqu'à demain. Va-t'en, et ne te présente plus devant moi, oiseau de malheur!

Jeannot ne se le fit pas répéter; il avait hâte aussi d'échapper aux regards courroucés de Kersac, et ne quitta le coin le plus obscur de l'écurie que lorsque son ennemi eut lui-même disparu.

Jean avait appelé du monde pour aider Kersac à descendre de cheval; il était grand et fort, on eut de la peine à y arriver et à l'établir dans une chambre du rez-de-chaussée qui se trouvait heureusement libre.

Quand il y fut installé, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. Eh bien! que fais-tu, mon ami? Tu ne vas pas rester là, je pense.

JEAN. Pardon, monsieur; à moins que vous ne me chassiez, je resterai près de vous pour vous servir, jusqu'à ce que vous soyiez en état de monter en carriole pour retourner chez vous.

KERSAC. Mais, mon ami, tu vas t'ennuyer comme un mort. Rester là à quoi faire?

JEAN. A vous servir, monsieur. Les gens de l'auberge sont bien assez occupés; ils vous négligeraient, non par mauvaise volonté, mais parce qu'ils ne pourraient pas faire autrement; et c'est triste d'être hors de chez soi sans pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre, et personne pour vous donner ce qui vous manque et pour vous aider à passer le temps.

KERSAC. Et ton voyage à Paris? Et ton frère Simon?

JEAN. Mon voyage durera quelques jours de plus, monsieur; voilà tout. Et mon frère sait bien que lorsqu'on fait la route à pied, on n'arrive pas à jour fixe; il nous attend à un mois près. Et ainsi, monsieur, si je ne vous suis pas désagréable, si vous voulez bien accepter mes services, je serai bien heureux de vous être utile.

KERSAC. Quant à m'être désagréable, mon ami, tu m'es au contraire fort agréable; j'accepte tes services et je t'en remercie d'avance. Et je commence par te demander un verre d'eau, car je meurs de soif.

Jean alla demander de l'eau; on lui donna un cruchon plein et un verre. Quand Kersac eut bu ses deux verres d'eau, il songea à dîner.

KERSAC. Tu me demanderas quelque chose de léger à cause de ma chute. Une soupe aux choux et au lard et un fricot à l'ail.

Jean allait sortir; Kersac le rappela.

« Et toi donc, mon garçon, tu n'as pas dîné? Demande pour deux; nous mangerons ensemble.

JEAN. Merci bien, monsieur; j'ai dîné avec Jeannot avant de quitter Vannes.

KERSAC. Dîné? Où donc? Avec quoi?

JEAN. Nous avons dîné à l'écurie, monsieur; nous avions de quoi. Maman nous avait donné les restes du lapin, qui nous avait déjà fait un fameux souper hier soir. Il nous en reste encore une cuisse, et puis du pain et de la galette.

KERSAC. Et tu crois que je vais m'empâter de bonnes choses, et que je te laisserai manger un vieux morceau de lapin et boire de l'eau?

JEAN. Il n'est pas vieux, monsieur, il est d'hier; et, quant à l'eau, nous y sommes habitués, Jeannot et moi. Et puis, à *Vannes*, la bonne dame de l'auberge m'a donné une bouteille de cidre qui était fièrement bon.

KERSAC. Je te dis que ce ne sera pas comme ça; tu mangeras avec moi; les bouchées que j'avalerais me resteraient dans le gosier, si je me donnais un bon dîner pendant que tu grignoterais des os et du pain dur. Demande deux couverts.... entends-tu? Deux couverts. »

Jean restait immobile; il semblait vouloir parler et ne pas oser.

KERSAC. Voyons, Jean, tu as quelque chose qui ne veut pas sortir. Qu'est-ce que c'est? Parle.

JEAN. Monsieur.... c'est que je crains....

KERSAC. N'aie pas peur, je te dis. Parle.... Parle donc?

JEAN, *souriant*. Puisque vous me l'ordonnez, monsieur.... Et Jeannot?

— Encore? s'écria Kersac s'agitant sur sa chaise. Toujours ce pendard que tu me jettes au nez! Je ne veux pas de ton Jeannot; et je ne veux pas en entendre parler.

JEAN. C'est parce qu'il vous a offensé, monsieur, que vous ne l'aimez pas. Mais Notre-Seigneur nous pardonne bien quand nous l'offensons; et il nous aime tout de même, et il nous fait du bien. Et il nous ordonne de faire comme lui.

KERSAC. Ah çà! vas-tu me prêcher comme notre curé. Ton Jeannot ne me va pas, et je n'en veux pas.

Jean soupira et sortit lentement.

Kersac le suivit des yeux et resta pensif.

« Il a tout de même raison, cet enfant.... Et de penser que c'est un garçon de quatorze ans qui m'en remontre, à moi qui en ai trente-cinq!... C'est qu'il a raison.... parfaitement raison.... Mais comment faire pour revenir sur ce que j'ai dit?... Il se moquerait de moi.... Et pourtant il a raison. Et c'est un brave garçon si jamais il en fut.... Il faut absolument qu'il vienne chez moi.... Il a dans la physionomie quelque chose.... je ne sais quoi.... qui fait plaisir à regarder. Je l'entends qui vient. »

Jean arrivait en effet; il apportait de quoi mettre le couvert.... un seul couvert!

Kersac s'en aperçut.

KERSAC. Jean, qu'est-ce que c'est que ça?

JEAN. Quoi donc, monsieur?

KERSAC. Un seul couvert? Pourquoi un seul?

JEAN. Parce qu'il n'y a que vous, monsieur, qui n'ayez pas dîné.

KERSAC. Et toi tu n'as pas soupé.... Jean, écoute-moi et regarde-moi bien en face. Tu as raison et j'ai tort. Tu m'as fait la leçon, et tu as bien fait, et je t'en remercie. Demande trois couverts, et va chercher ton Jeannot.

Jean le regardait, il ne pouvait en croire ses oreilles. Il s'approcha tout près de lui. Son air étonné et joyeux fit sourire Kersac.

KERSAC. Tu ne vas pas te moquer de moi, d'avoir bien fait?

JEAN. Me moquer de vous? Moi? Moi, monsieur? Rire de vous au moment où vous agissez comme Notre-Seigneur? Au moment où je vous admire, où je vous aime! Oh! monsieur!

Jean saisit la main de Kersac et la baisa; Kersac prit la tête de Jean dans ses mains et le baisa au front.

« Va, mon ami, dit-il d'une voix émue, va chercher deux couverts de plus.... et Jeannot, » ajouta-t-il avec un soupir.

Jean sortit cette fois en courant et ne fut pas longtemps à revenir avec les couverts et Jeannot. Ce dernier osait à peine entrer et lever les yeux.

« N'aie pas peur, Jeannot, dit Kersac en riant; à tout péché miséricorde. J'ai eu tort de te confier un cheval un peu vif, à toi qui n'y entends rien. N'y pensons plus et mangeons bien et gaiement. C'est Jean qui nous sert, je suis hors de combat, moi. »

Jeannot prit courage; Jean était radieux; il regardait Kersac avec reconnaissance et affection. Kersac s'en aperçut, sourit et fut satisfait d'avoir bien agi et d'avoir accepté, lui, homme fait, les observations d'un enfant. Il en savait bon gré à Jean, qu'il aimait réellement de plus en plus.

JEAN. Voici le couvert mis; viens m'aider, Jeannot, à apporter les plats. Faut-il demander du cidre pour vous, monsieur?

KERSAC. Certainement, et du bon. Mais, pas pour moi seul; pour trois.

Jean et Jeannot sortirent.

JEAN. Eh bien! Jeannot, pas vrai qu'il est bon, M. Kersac? Tu vas être gentil pour lui, j'espère?

JEANNOT. Je ferai de mon mieux, Jean; mais, tu sais que j'ai du malheur et qu'il ne m'arrive jamais rien de bon.

JEAN. Laisse donc! Du malheur! Pas plus que moi! Tu te figures toutes sortes de choses; puis tu es triste, tu as l'air mécontent et maussade; c'est ça qui repousse, vois-tu?

JEANNOT. Ce n'est pas ma faute; c'est mon caractère comme ça. Je ne peux pas toujours rire, toujours prendre les choses gaiement, comme tu le fais, toi. Tu es gai, je suis triste. Tu as confiance en tout le monde, moi je me méfie. Je ne peux pas faire autrement.

JEAN. Défie-toi si tu veux, gémis tout bas, mais sois obligeant et agréable aux autres.... Portons nos plats; les voici tout prêts sur le fourneau.

Jean prit la soupe aux choux et le cidre; Jeannot prit le fricot; Kersac les attendait avec impatience.

KERSAC. Enfin! voilà notre souper; ne perdons pas temps; j'ai une faim d'enragé.

Kersac prouva la vérité de ces paroles en mangeant comme un affamé. Jean et Jeannot lui tinrent bonne compagnie; quand le repas fut terminé, il ne restait rien dans les plats, rien dans les carafes. Jean et Jeannot desservirent la table et reportèrent le tout à la cuisine.

Lorsque Jean rentra, il dit à Kersac que Jeannot allait coucher dans l'écurie, sur de la paille qu'on allait lui donner.

« Et toi, Jean, avant d'aller te coucher, aide-moi à me dévêtir et à gagner mon lit. »

Jean l'aida de son mieux, avec beaucoup d'adresse et de soin. Lorsque Kersac fut couché, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. Eh bien! que fais-tu là? Tu ne vas pas te coucher comme Jeannot?

JEAN. Je vais coucher près de vous, monsieur; je dormirai très-bien sur une chaise.

KERSAC. Es-tu fou? Passer la nuit sur une chaise? Pour une foulure au pied? Va te coucher, je te dis.

JEAN. Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous lever ni vous faire entendre. S'il vous prenait quelque chose la nuit.

KERSAC. Que veux-tu qu'il me prenne? Je vais dormir jusqu'à demain. Bonsoir et va-t'en.

Jean ne dit rien, souffla la chandelle et fit semblant de sortir. Mais il rentra sans faire de bruit, s'étendit sur trois chaises, et ne tarda pas à s'endormir.

VI. Jean Esculape.

Vers le milieu de la nuit, Jean fut éveillé par l'agitation extraordinaire de Kersac qui geignait, se retournait, soufflait comme un buffle, et qui finit par dire à mi-voix :

« Je n'aurais pas dû renvoyer Jean; il m'eût soulagé, peut-être.

— Me voici, monsieur, dit Jean en s'approchant du lit de Kersac. Qu'avez-vous?

KERSAC. Comment? Toi ici? Depuis quand es-tu là?

JEAN. Je n'en suis pas sorti, monsieur; j'ai seulement fait semblant. Mais vous souffrez, monsieur; que puis-je faire pour vous soulager?

KERSAC. Je souffre horriblement de mon pied foulé, mon pauvre Jean. Et que faire, maintenant, au milieu de la nuit? Tout le monde est couché; il faut attendre au jour.

JEAN. En attendant le jour, qui sera long à venir, monsieur, je vais pouvoir vous soulager, peut-être. Quand il y avait une foulure dans le village, c'est à maman qu'on venait et on était guéri en peu de temps. Vous allez voir; je vais vous masser le pied foulé, comme faisait maman et comme elle m'a montré à le faire; dans une demi-heure vous ne sentirez plus de mal. »

Malgré la résistance de Kersac qui n'avait pas foi dans ce remède, Jean s'empara du pied douloureux, et, quoiqu'ils fussent dans l'obscurité, il put employer le massage avec le plus grand succès, car au bout de trois quarts d'heure, le pied dégonflé n'occasionnait plus aucune souffrance, et Kersac dormait profondément. Lorsque Jean vit l'heureux effet qu'il avait obtenu, il recouvrit avec précaution le pied, presque entièrement dégonflé, se recoucha sur ses trois chaises et dormit si bien, qu'il ne s éveilla qu'au bruit qui se faisait dans la maison.

Il faisait grand jour depuis longtemps; l'horloge de la salle sonna six heures. Jean sauta à terre et vit Kersac assis dans son lit et qui le regardait.

KERSAC. J'avais hâte de te voir réveillé, mon ami, pour te remercier du bien que tu m'as fait; c'est que j'ai dormi tout d'un trait depuis que tu m'as enlevé mon mal!

JEAN. Cela va-t-il réellement bien, monsieur?

KERSAC. Ma foi oui! J'ai encore quelque chose, mais ce n'est rien auprès de ce que j'avais hier. Sais-tu que tu es un fameux médecin?

JEAN. Il faut, monsieur, que vous me laissiez faire encore un massage, sans quoi l'enflure reviendrait.

KERSAC. Tout ce que tu voudras; j'ai confiance en ta médecine. Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNÉES DES 5 ET 6 OCTOBRE 1789.

Paris était agité de plus en plus, non-seulement par les idées séditieuses, mais encore par la disette. Une multitude irritée criait partout : « Du pain! » et, accusant Louis XVI d'être la cause de la famine, résolut d'aller à Versailles pour chercher le roi et l'amener à Paris.

Le roi accueillit la députation avec bonté, et les femmes furent vivement attendries à la vue du monarque. L'une d'elles, jeune et belle, ne put prononcer que ce seul mot : « Du pain! » Le roi, touché, l'embrassa; les femmes se retirèrent. Mais quand elles revinrent, les autres femmes ne pouvant croire leur rapport, menaçaient de les déchirer. A ce moment une rixe s'engageait; quelques gardes du corps furent blessés. Le roi ordonna de ne point faire feu, et les gardes se retirèrent. La nuit, la pluie qui tombait à torrents, la fatigue et la faim ne tardèrent pas à disperser la multitude, qui chercha partout des gîtes et des abris.

« Le 6 octobre, vers les sept heures du matin, les bandes d'hommes et de femmes qui rôdaient depuis la veille autour du château trouvèrent enfin le moyen de s'introduire, non-seulement dans les cours, mais dans

les appartements du château. Les gardes du corps paraissaient l'objet principal de la rage de ces forcenés. »

Tremblante et demi-nue, la reine se réfugie auprès du roi. Les gardes du corps défendent vaillamment sa chambre et se font tuer. Les gardes françaises les soutiennent et se dévouent avec la même ardeur. Le plus



Journées des 5 et 6 octobre 1789. (Page 7, col. 2.)

affreux pillage commençait et les scènes les plus sanglantes allaient avoir lieu, quand la Fayette, averti, accourt. Il arrive à temps pour sauver sur la place d'armes dix-sept gardes du corps qu'on voulait massacrer. Un bandit le couche en joue. Il ordonne de l'arrêter. Aussitôt le peuple obéit et brise la tête de ce misérable sur le pavé.

Quelques moments après, la famille royale partit au milieu de cette cohue qui la ramenait comme prisonnière dans la capitale. G. D.

TREIZIÈME VOLUME. N° 629. — Quinze centimes. 7 OCTOBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. ; pour les départements : six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Il avait l'habitude de coucher en plein air et d'habituer son corps aux intempéries du climat. (Page 10, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

III. Guerre des Gaules. Premières campagnes de César (59-55 av. J.C.)

Lorsque le sénat avait voulu décerner à César le gouvernement des Gaules, Caton s'était écrié :

« C'est la tyrannie que vous armez, et vous la mettez dans une forteresse au-dessus de vos têtes. »

Avant de sortir de Rome, César résolut d'en éloigner cet éternel contradicteur, ainsi que Cicéron, dont l'éloquence l'effrayait. Dans ce but, il fit de Clodius un plébéien, et l'éleva ensuite au tribunat. C'était un esprit inquiet, turbulent, ambitieux, qui ne rêvait que la chute du parti aristocratique pour s'élever sur ses ruines.

Son premier décret atteignit Cicéron, en condamnant à l'exil quiconque aurait fait périr un citoyen sans jugement. L'homme nouveau d'Arpinum, qui s'était entendu appeler le *Père de la patrie*, après avoir mis à mort les complices de Catilina, fut exilé pour cette même action.

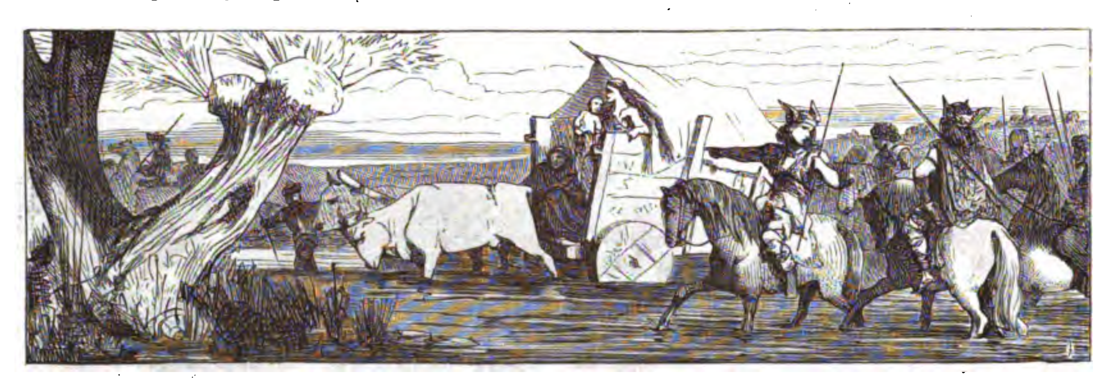
Clodius ne pouvait accuser Caton, mais il trouva dans sa vertu un prétexte pour l'éloigner de Rome.

« Bien des gens, lui dit-il un jour, me demandent le commandement de l'île de Chypre; mais je ne vois personne qui en soit plus digne que vous. »

Caton eut beau dire que cette proposition était une injure plutôt qu'une grâce, il fut contraint de partir pour sa province.

César, délivré de ces deux hommes qui l'inquiétaient, n'eut plus d'autre souci que de se placer au premier rang, comme homme de guerre, dans la carrière qui s'ouvrait devant lui. Il allait être en présence de ces Gaulois dont les ancêtres avaient été pendant si longtemps la terreur de Rome, et il ne méditait rien moins que la conquête de leur territoire.

En moins de dix ans que dura cette guerre, il prit



Ils étaient montés avec leurs familles sur des chariots. (Page 11, col. 1.)

d'assaut plus de huit cents villes, soumit trois cents nations différentes, et combattit en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont les deux tiers furent tués ou faits prisonniers. Ces exploits élevèrent son nom au-dessus de tous les généraux qui l'avaient précédé, comme les Fabius, les Scipion et les Métellus, et éclipsèrent la gloire des Sylla, des Marius et des Lucullus, qui avaient vécu peu de temps avant lui. Il surpassa beaucoup Pompée lui-même,

Dont la gloire et le nom s'élevaient jusqu'aux cieux.

Il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui, sous d'autres chefs, n'auraient été que des hommes ordinaires, devenaient des héros sous ses ordres. Il n'y avait rien qui pût arrêter l'élan et l'ardeur d'une légion qu'il commandait.

Il provoquait cette ardeur et cette émulation pour la gloire par les récompenses et les honneurs qu'il prodiguait à tous ceux qui se distinguaient par quelque action d'éclat. Il était d'ailleurs toujours au premier rang, et personne n'était plus indifférent à la fatigue et au danger.

Ses compagnons ne concevaient pas comment cet



Tous se défendirent avec acharnement. (Page 11, col. 1.)

homme, en apparence si frêle et si délicat, pouvait suffire à des travaux aussi pénibles que ceux qu'il s'imposait. Mais, loin de se faire de la faiblesse de son tempérament une excuse pour s'épargner la peine, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses souffrances et à ses maladies.

Il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air et d'endurcir son corps à toutes les intempéries du climat. Il prenait presque toujours son repos dans un chariot ou dans une litière, et se faisait transporter d'un lieu à un autre pendant ce temps pour utiliser jusqu'à son sommeil.

Le jour, il visitait les forteresses, les villes et les camps; il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée, et derrière lui un soldat qui portait son épée. Il voyageait à marches si rapides, que la première fois qu'il sortit de Rome pour aller dans les Gaules, il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône.

Les premiers peuples de la Gaule que César eut à combattre, furent les Helvètes et les Tiguriniens. Ces

barbares, qui habitaient dans les montagnes de la Suisse, avaient brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, et avaient résolu de passer à travers la Gaule pour aller s'établir à l'ouest, dans le pays des *Santones*, qui occupaient la Saintonge.

Ils étaient montés avec leurs familles sur des chariots, à la façon des Cimbres et des Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni pour le nombre ni pour l'audace. Cette horde ne comptait pas moins de trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille en état de porter les armes. Elle était commandée par Orgétorix, le chef des cent vallées, qui avait fixé le rendez-vous général de toutes les tribus à l'extrémité du lac Léman (aujourd'hui le lac de Genève).

César ne marcha pas en personne contre les Tiguriniens. Il mit à leur poursuite son lieutenant Labiénus, qui les tailla en pièces sur les bords de la Saône.

Pour lui, il empêcha les Helvètes de franchir le Rhône, en élevant le long du fleuve un mur haut de seize pieds qui en défendait la rive gauche. Les barbares ayant été forcés de prendre la route du Jura, il les attendit avec son corps d'armée à Bibracte (aujourd'hui Autun), qui était alliée aux Romains.

S'étant retiré dans un lieu où il put solidement se retrancher, il y rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter :

« Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, afin de poursuivre les ennemis; maintenant, marchons à eux. »

Toute la cavalerie imita son exemple et chargea les Helvètes à pied.

Il fallut beaucoup de temps et de grands efforts pour enfoncer leurs bataillons, et, après les avoir mis en déroute, il y eut un rude combat à soutenir pour forcer leur camp. Les vaincus s'y étaient ralliés et avaient fait avec leurs chariots un fort retranchement. Les femmes, les enfants, les vieillards, tous se défendirent avec acharnement et se firent tailler en pièces plutôt que de se rendre.

Le combat finit à peine au milieu de la nuit. De ces trois cent mille barbares, il n'y en eut que cent dix mille qui survécurent à ce désastre. César les renvoya dans leurs montagnes et leur donna toutes les choses nécessaires pour reconstruire leurs villes et leurs bourgades, parce qu'il craignait que les Germains, en voyant ce pays désert, n'eussent la tentation de passer le Rhin.

Les Gaulois mirent de l'empressement à féliciter César d'avoir sauvé leur pays d'une terrible invasion et peut-être de la servitude. Ils crurent que c'était le moment d'implorer son secours contre Arioviste, le roi des Germains.

Ce barbare, profitant des divisions qui avaient éclaté entre les Édues (habitants d'Autun) et les Séquanes, qui occupaient la Franche-Comté et l'est de la Bourgogne, était venu s'établir dans cette dernière contrée, où les Séquanes lui avaient cédé le tiers de leur territoire. Il venait de recevoir parmi ses sujets vingt-quatre mille Harudes, et il demandait pour ces étrangers un autre tiers du territoire séquanais.

Les Gaulois, effrayés de ces prétentions qui allaient toujours croissant, ne doutaient pas qu'Arioviste et les siens ne seraient satisfaits que quand ils seraient maîtres de toute la Gaule.

« Si vous ne venez à notre secours, dirent-ils à César dans leur inquiétude, il ne nous reste pas d'autre parti à prendre que d'émigrer comme les Helvètes. »

César, qui ne songeait qu'à remporter des victoires et à faire des conquêtes, se prononça fortement pour les opprimés contre l'oppresseur, et fit demander une entrevue à Arioviste. Le barbare lui répondit que s'il avait besoin de César, il irait le trouver, mais que si César avait besoin de lui, il pouvait faire de même. Une pareille brutalité était une rupture.

César se mit en marche, enleva Vesontio (Besançon), qu'il prit à l'improviste, et conduisit ses légions contre les Germains. A la vue de ces barbares à la taille gigantesque et à l'aspect farouche, les Romains se cachèrent au fond de leurs tentes et se mirent à pleurer, comme s'ils eussent été certains de leur défaite.

Le découragement s'empara surtout de ces jeunes nobles qui n'avaient suivi César que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe et les plaisirs. César les assembla et leur dit qu'ils étaient libres de quitter le service; que, lâches et mous comme ils étaient, ils ne devaient pas, malgré eux, braver les dangers.

« Au reste, ajouta-t-il, je n'ai besoin que de la dixième légion pour attaquer ces barbares, qui ne sont pas des ennemis plus redoutables que les Cimbres, et je ne me crois pas inférieur à Marius. »

La dixième légion, flattée de ses paroles, lui députa quelques officiers pour lui témoigner sa reconnaissance. Les autres légions désavouèrent leurs chefs, et tous, pleins d'ardeur et de zèle, marchèrent contre l'ennemi, qu'ils atteignirent après quelques journées de chemin.

Arioviste n'avait pas cru que César oserait l'attaquer. Il fut tout déconcerté de l'arrivée des Romains, et il s'aperçut que leur audace avait jeté le trouble dans son armée. L'effroi général fut encore augmenté par les sinistres prédictions des prêtresses, qui prétendaient connaître l'avenir par le bruit des eaux et par les tourbillons que les courants font dans les rivières.

César ayant su que ces prophétesses avaient défendu aux barbares de livrer bataille avant la nouvelle lune, s'empressa de profiter de leur hésitation et du défaut de confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Il s'avança jusqu'à leurs retranchements, et les fit attaquer par des escarmouches sur les collines où ils étaient campés.

Cette provocation les irrita tellement que, n'écoutant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complétement défaits, et César les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, ils jonchèrent le sol de cadavres et de butin. Arioviste, qui avait fui des premiers, repassa le Rhin et alla jeter l'épouvante parmi les autres Germains, en leur faisant le récit de ses désastres.

Après avoir exterminé dans une même campagne deux grands peuples, les Helvètes et les Germains, César mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanes (la Franche-Comté), et alla lui-même au delà des Alpes, dans la Gaule transpadane, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome.

Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans. On se rendait de Rome près de lui en foule, et il accordait libéralement à chacun ce qu'il lui demandait. Tous le quittaient comblés de présents et pleins d'espérance. Sa politique était de dompter les ennemis avec les armes des Ro-

mains, et de gagner ensuite les Romains avec l'argent des ennemis.

Cependant, César ayant appris que les Belges, les plus puissants des Gaulois, s'étaient soulevés, repassa les Alpes avec rapidité.

Quand ces peuples avaient vu qu'après la défaite des Helvètes et des Germains, César ne renvoyait pas en Italie son armée, ils n'avaient pas eu de peine à comprendre qu'ils n'avaient fait que changer de maître, et que les Romains allaient leur imposer leur domination.

Les tribus qui tenaient à leur indépendance se coalisèrent et parvinrent à réunir en peu de temps une armée de trois cent mille combattants. César les rencontra sur les bords de l'Aisne et leur livra une grande bataille près de Bibrax (aujourd'hui Bièvre), où il les vainquit presque sans effort. Il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les cadavres dont ils étaient remplis.

Cette défaite effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

Après cette victoire, César marcha contre les Nerviens, qui occupaient la Flandre actuelle.

Ces peuples, les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges, habitaient un pays couvert d'épaisses forêts au fond desquelles ils avaient caché, dans des retraites inaccessibles, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, qui était alors occupé à se retrancher et qui ne s'attendait pas à combattre.

Sa cavalerie fut rompue du premier choc, et les barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers. Si César, arrachant le bouclier d'un soldat et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les barbares, si la dixième légion qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vit le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les ennemis et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain.

Mais les légions, ranimées par le courage audacieux de leur chef, combattirent avec un courage supérieur à leurs forces, et taillèrent en pièces les Nerviens. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en échappa, dit-on, que cinq cents, et de quatre cents de leurs sénateurs, il n'y en eut que trois de sauvés.

Dès que le sénat à Rome eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait pendant quinze jours des sacrifices aux dieux, et qu'on célébrerait des fêtes publiques. Jamais on n'en avait fait autant pour aucune victoire; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril, et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à tous les exploits par lesquels il se signalait. J. D.

(La suite au prochain numéro.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

« A présent, monsieur, vous pouvez marcher. » (Page 12, col. 2.)

Jean reprit le pied malade et recommença à le macer. Au bout d'un quart d'heure, Kersac voulut se lever, disant qu'il se sentait tout à fait guéri; mais Jean voulut continuer, et ne cessa que lorsque le pied, entièrement désenflé, ne fut plus du tout douloureux.

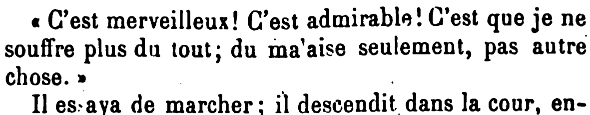
Kersac se leva, posa le pied par terre avec crainte, avec hésitation; mais ne sentant rien que de la faiblesse, il voulut se chausser. Jean lui dit qu'il fallait bander le pied, sans quoi la cheville pourrait tourner et l'enflure reparaître. Il alla demander une bande de toile à la maîtresse de l'auberge, qui la lui donna avec empressement; Jean banda habilement le pied de Kersac.

JEAN. A présent, monsieur, vous pouvez marcher.

KERSAC. Tu crois? Cela me semble fort.

JEAN. Essayez, monsieur; vous allez voir.

Kersac essaya, tout doucement d'abord, puis plus franchement; enfin, il s'appuya sur son pied comme avant l'accident.



« C'est merveilleux! C'est admirable! C'est que je ne souffre plus du tout; du ma'aise seulement, pas autre chose. »

Il essaya de marcher; il descendit dans la cour, entra à l'écurie, et, à sa grande surprise, trouva Jeannot qui pansait le cheval et qui avait eu la bonne pensée de lui donner de l'avoine pour l'occuper agréablement pendant le pansement.

KERSAC. Comment! mais c'est très-bien, Jeannot! Je ne m'attendais pas à te voir si empressé. Continue, mon garçon. Jean m'a si bien guéri avec son maçage, que je vais repartir dans une heure pour ma ferme de Sainte Anne.

Puis, se retournant vers Jean, il continua :

« Je regrette beaucoup, mon brave et excellent garçon, de ne pas t'emmener avec moi; mais je ne t'oublierai pas. Et toi, de ton côté, n'oublie pas Kersac, le fermier de Sainte-Anne, près de *Vannes*. Si jamais tu as besoin de gagner ta vie, ou s'il te faut quelque argent ou n'importe quoi, rappelle-toi que Kersac a de l'amitié pour toi, qu'il te veut du bien, et qu'il sera



Il recommanda Jean et Jeannot au chef du train. (Page 14, col. 1.)

très-content de pouvoir te le témoigner.... Je vais parler à l'aubergiste pour mon marché de porcs, et je reviens. »

Il y alla effectivement, mais il ne put rien conclure; la marchandise était trop chère; il trouva plus avantageux de prendre tout ce qui restait de petits cochons à vendre à Kermadio. Il revint trouver Jean et Jeannot.

« Voilà mon cheval fini de panser, dit-il; déjeunons pendant qu'il achève son avoine; puis nous le ferons boire et nous l'attellerons une demi-heure après. »



« J'étais bien désolée, monsieur, quand je me suis vue cette petite fille sur les bras. » (Page 15, col. 2.)

Kersac commanda trois cafés au lait, et il rentra dans sa chambre avec Jean; tous deux étaient sérieux.

KERSAC. Tu ne ris pas aujourd'hui, Jean?

JEAN. Non, monsieur : je n'ai pas envie de rire; je ferais plus volontiers comme Jeannot, je pleurerais.

KERSAC. Pourquoi cela?

JEAN. Parce que je suis triste de vous quitter, monsieur; vous avez été bien bon pour moi et pour Jeannot. Vous reverrai-je jamais? C'est ça ce qui me chagrine. Ce serait dur de ne jamais vous revoir.

Jean leva sur Kersac des yeux humides; Kersac lui caressa la joue, le front, mais il garda le silence. Jeannot entra joyeusement avec le café, le lait, les tasses et le pain. Il semblait avoir changé d'humeur avec son cousin; son visage était souriant, tandis que celui de Jean était triste. Ils se mirent à table; Jeannot seul parlait et riait. Quand le déjeuner fut achevé, Kersac se leva pour faire boire son cheval, mais Jean ne voulut pas le laisser faire, de peur qu'il ne fatiguât son pied encore sensible. En attendant le moment d'atteler, Jean se mit à causer avec Kersac.

« Monsieur, lui dit-il, si vous avez une occasion pour *Kérantré*, vous ferez donner de nos nouvelles à maman, n'est-ce pas? Cela me ferait bien plaisir.

KERSAC. Non, certainement, mon ami, je ne lui en ferai pas donner, mais j'irai lui en porter moi-même.

JEAN. Vous-même? Ah! monsieur, que je vous remercie! Pauvre maman! Comme elle sera contente! Vous demanderez la femme HÉLÈNE DUTEC, on vous y mènera; c'est sur la route; une petite maison isolée entourée de lierre. Et puis, monsieur, voulez-vous dire à maman qu'elle m'écrive et qu'elle me donne de vos nouvelles: je serai bien aise d'en avoir. »

Il était temps d'atteler; Jean aida Kersac une dernière fois; au moment de se séparer, Kersac dit aux deux cousins :

« J'ai une idée : montez dans ma carriole; je vais vous mener à la gare du chemin de fer, cela vous abrégera votre voyage.

JEAN. Comment cela, monsieur?

KERSAC. Montez toujours; je vais t'expliquer cela tout en marchant. »

Quand le cheval fut au trot, Kersac prit la parole :

« Voilà ce que je veux faire. Tu te souviens que j'ai fait une bonne affaire de petits cochons à Vannes. Je vais prendre sur mon gain la petite somme nécessaire pour payer ta place et celle de Jeannot jusqu'à Paris; de cette façon je serai plus tranquille. Je n'aimais pas, Jean, à te savoir sur les grandes routes, avec si peu d'argent, un si long voyage devant toi, et tant de mauvais garnements que l'on est exposé à rencontrer. Un pauvre enfant, ça n'a pas de défense. »

Jean remercia Kersac, sans trop comprendre le service qu'il lui rendait, mais devinant que c'en était un fort important. Kersac leur expliqua les temps d'arrêt du chemin de fer, les imprudences qu'il fallait éviter; il s'assura qu'ils avaient de quoi manger dans leurs petits paquets de Kérantré et d'Auray, et que leurs bourses étaient suffisamment garnies. Ils arrivèrent à la gare; Kersac donna son cheval à garder à un des garçons de l'auberge; il prit des billets de troisième pour Jean et Jeannot, leur recommanda de ne pas les perdre, parce qu'il faudrait les payer une seconde fois. Il connaissait les employés; il recommanda Jean et Jeannot au chef du train qui les emmenait; il embrassa Jean, serra la main à Jeannot, et demanda au chef de train de les bien placer et de ne pas les oublier en route et à l'arrivée.

Jean, surpris et occupé de ce qu'il voyait et entendait, pensa moins au départ de Kersac. Le sifflet se fit entendre, et le train se mit en marche.

Visite à Kérantré.

Pendant que Jean et Jeannot avançaient avec une vitesse dont ils n'avaient eu jusque-là aucune idée, Kersac roulait vers son domicile aussi vite que son cheval pouvait le traîner; il arriva à Vannes et s'y arrêta deux heures pour régler la livraison de ses petits cochons; il en chargea une partie dans sa carriole, et promit d'envoyer prendre le reste le lendemain.

« Puis, pensa-t-il, je pousserai jusqu'à Kermadio; je ferai affaire pour le reste de leurs petits cochons, et je reviendrai par *Kérantré* pour voir la mère de Jean. Si je pouvais trouver en route une fille de ferme, j'en serais bien aise; mon temps aura été bien employé de toutes manières. »

Kersac fit comme il l'avait dit, malgré l'enflure et la douleur au pied qui étaient un peu revenues et qui gênaient ses mouvements. Il fit des marchés avantageux à Kermadio; le propriétaire était large en affaire et se contentait d'un gain fort restreint. Il reprit ensuite le chemin de Kérantré, et ne tarda pas à y arriver et à trouver la maison d'Hélène, qu'il devina au premier coup d'œil, d'après la description que Jean lui en avait faite.

Voyant au bord de la route, près d'un bouquet d'arbres, une maisonnette entourée de lierre, il arrêta son cheval, et, s'adressant à une jolie petite fille de cinq à six ans qui jouait devant la maison :

« N'est-ce pas ici que demeure la veuve Hélène Dutec? »

La petite fille se releva, le regarda en souriant et répondit :

« Je ne sais pas, monsieur.

KERSAC. Comment tu ne sais pas? Ne demeures-tu pas ici?

LA PETITE. Oui, monsieur; je suis très-contente; je ne pense plus à ma bonne.

KERSAC. Sais-tu où est la maison du petit Jean?

LA PETITE. Oui, monsieur : c'est ici; je couche dans son lit; c'est la maman de Jean qui l'a dit.

KERSAC. Mais c'est donc la femme Hélène Dutec qui demeure ici?

LA PETITE. Je ne sais pas, monsieur.

KERSAC. C'est elle qui est ta maman, je suppose, puisque tu couches dans le lit de ton frère?

LA PETITE. Je n'ai pas de maman et Jean n'est pas mon frère.

KERSAC. Diantre de petite fille! On ne comprend rien à ce qu'elle dit. Ce doit être la maison de Jean; j'aurai plus tôt fait de descendre et d'y voir moi-même. »

Kersac descendit, alla attacher son cheval à un des arbres qui se trouvaient près de la maison, entra, ne vit personne, et sortit par une porte de derrière qui donnait sur un petit jardin. Il aperçut une femme qui sarclait une planche de choux.

KERSAC. Ma bonne dame, savez-vous où demeure la femme Hélène Dutec?

La femme se releva vivement.

HÉLÈNE. C'est moi, monsieur. Vous venez sans doute pour la petite fille?

KERSAC. Pas du tout, c'est pour vous que je viens; je l'ai promis hier à mon bon petit Jean, et je viens vous donner de ses nouvelles.

HÉLÈNE. Jean! Mon cher petit Jean! Mon bon petit Jean! Entrez, entrez, monsieur. Je suis heureuse de vous voir, d'entendre parler de mon enfant.

Et de grosses larmes roulaient de ses yeux pendant qu'elle faisait entrer Kersac, et qu'elle cherchait un escabeau pour le faire asseoir.

HÉLÈNE. Excusez, monsieur, si je vous reçois si mal; je n'ai pas mieux que ce méchant escabeau à vous offrir.

KERSAC. J'y suis très-bien, ma bonne dame; j'ai quitté Jean et Jeannot hier matin à Malansac, à quinze lieues d'ici; ils allaient à merveille.

— Quinze lieues! s'écria Hélène. Comment ont-ils pu faire tant de chemin dans leur journée? J'ai vu hier un monsieur qui les a quittés à Auray à dix heures du matin.

KERSAC. Je les y ai un peu aidés, pour dire vrai. J'ai une ferme près de *Sainte-Anne;* j'allais à *Vannes*, je les ai fait monter dans ma carriole. De *Vannes*, j'allais à *Malansac;* cela les a encore avancés de six lieues. Nous y avons couché; je les ai embarqués en chemin de fer; ils sont arrivés ce matin vers quatre heures à Paris.

HÉLÈNE. Déjà! Arrivés à Paris! Comment c'est-il possible?

KERSAC. Je vais vous expliquer cela, ma bonne dame Hélène. Ils sont avec Simon à l'heure qu'il est.

Kersac lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui, Jean et Jeannot, sans rien omettre, rien oublier. Hélène écoutait avec avidité et attendrissement le récit de Kersac; il parlait de son petit ami Jean avec une chaleur, une amitié qui touchèrent profondément sa mère et la firent pleurer comme un enfant. Quand il arriva à la fin de son récit et qu'il expliqua comment il avait payé leurs places en chemin de fer jusqu'à Paris, Hélène n'y tint pas. Émue et reconnaissante, elle saisit la main de Kersac et la serra dans les siennes et contre son cœur.

HÉLÈNE. Que le bon Dieu vous bénisse, mon cher monsieur! Qu'il vous rende ce que vous avez fait pour mon bon petit Jean et pour Jeannot!

KERSAC. Oh! quant à celui-là, ma bonne dame, vous n'avez pas de remercîments à m'adresser, car ce n'est pas pour lui ni par charité que je l'ai traité comme notre petit Jean, mais pour faire plaisir à Jean. C'est un brave enfant que vous avez là, madame Hélène, et j'ai bien envie de vous le demander.

HÉLÈNE. Pour quoi faire, monsieur?

KERSAC. Pour le garder chez moi, à ma ferme.

HÉLÈNE. Il est encore bien jeune, monsieur; son frère Simon l'a demandé pour un service plus avantageux et plus facile. Quand il sera plus grand et plus fort, je serai bien satisfaite de le voir chez vous, monsieur.

KERSAC. S'il ne se plaît pas à Paris et qu'il préfère la campagne, vous m'avertirez, ma bonne dame; j'ai dans l'idée qu'il a de l'amitié pour moi et qu'il n'aurait pas de répugnance à entrer à mon service.

HÉLÈNE. Cela ne m'étonnerait pas, monsieur; et si son frère Simon n'avait pas compté sur lui et ne lui avait par avance assuré une place, je me serais trouvée bien heureuse de le savoir chez vous et si près de moi.

— Maman Hélène, j'ai faim, dit la petite fille qui entrait.

KERSAC. Qu'est-ce donc que cette petite? Jean ne m'en a pas parlé.

HÉLÈNE. Il ne la connaît pour ainsi dire pas, monsieur.

Hélène donna un morceau de pain à l'enfant et raconta à Kersac sa rencontre avec la petite fille la veille du départ de Jean.

« J'étais bien désolée, monsieur, quand je me suis vue cette petite fille sur les bras; moi qui venais d'envoyer mon dernier enfant, mon cher petit Jean, parce que nous n'avions plus de quoi vivre; il ne demandait qu'à travailler, mais, dans nos pays, il n'y a guère d'ouvrage pour les enfants. Quand je rentrai chez moi après avoir quitté mon petit Jean et Jeannot, je priai bien le bon Dieu de venir à mon secours. La petite s'éveillait, elle demandait à manger; je remis sur le feu le reste du lait de Jean; il n'avait guère mangé, pauvre enfant, malgré qu'il eût l'air résolu et riant. Je voyais bien de temps à autre une larme qui roulait sur sa joue; il me la cachait, et il croyait que je ne la voyais pas et que je n'en versais pas moi-même. »

Hélène cacha son visage dans ses mains; Kersac l'entendit sangloter.

« Voyons, ma bonne dame Hélène, dit-il, ayez courage.... L'enfant n'est pas malheureux! Le bon Dieu lui est venu en aide.

HÉLÈNE. En vous envoyant près de lui comme un bon ange; c'est vrai, monsieur. Et puis, avant vous, un autre homme du bon Dieu l'avait pris en pitié; ce bon monsieur est venu me voir; il m'a apporté vingt francs de la part de mon pauvre Jean; comme si Jean avait jamais eu vingt francs dans sa bourse! Il m'a fallu les prendre, sous peine d'offenser ce bon monsieur.

KERSAC. Jean m'a raconté cette rencontre du prétendu voleur.

HÉLÈNE. Les vingt francs sont venus bien à propos, monsieur; pas pour moi, car j'ai l'habitude de vivre de peu....

KERSAC, *ému*. Pauvre femme!

HÉLÈNE. Mais c'était pour la petite fille, monsieur. Avec vingt francs j'ai de quoi la nourrir pendant six semaines, et il faut espérer que les parents viendront la réclamer avant que les vingt francs soient mangés.

KERSAC. Ne vous inquiétez pas de la petite fille, ma bonne dame Hélène : j'y pourvoirai.

HÉLÈNE. Vous, monsieur! Mais vous ne me connaissez pas! Vous pouvez croire....

KERSAC. Si fait, si fait, je vous connais! Je vous connaissais avant de vous avoir vue, et, à présent, je vous connais comme si nous étions de vieux amis. Je reviendrai vous voir. Je cours souvent le pays pour les besoins de ma ferme; je passerai par chez vous toutes les fois que j'aurai du temps devant moi. A revoir donc et prenez courage. Je suis content de vous laisser calme; cela me faisait mal de vous voir pleurer. »

Kersac fit un salut amical à Hélène, caressa la pauvre petite fille abandonnée à laquelle il s'intéressait déjà, et alla détacher son cheval. Il monta dans sa carriole et s'éloigna rapidement.

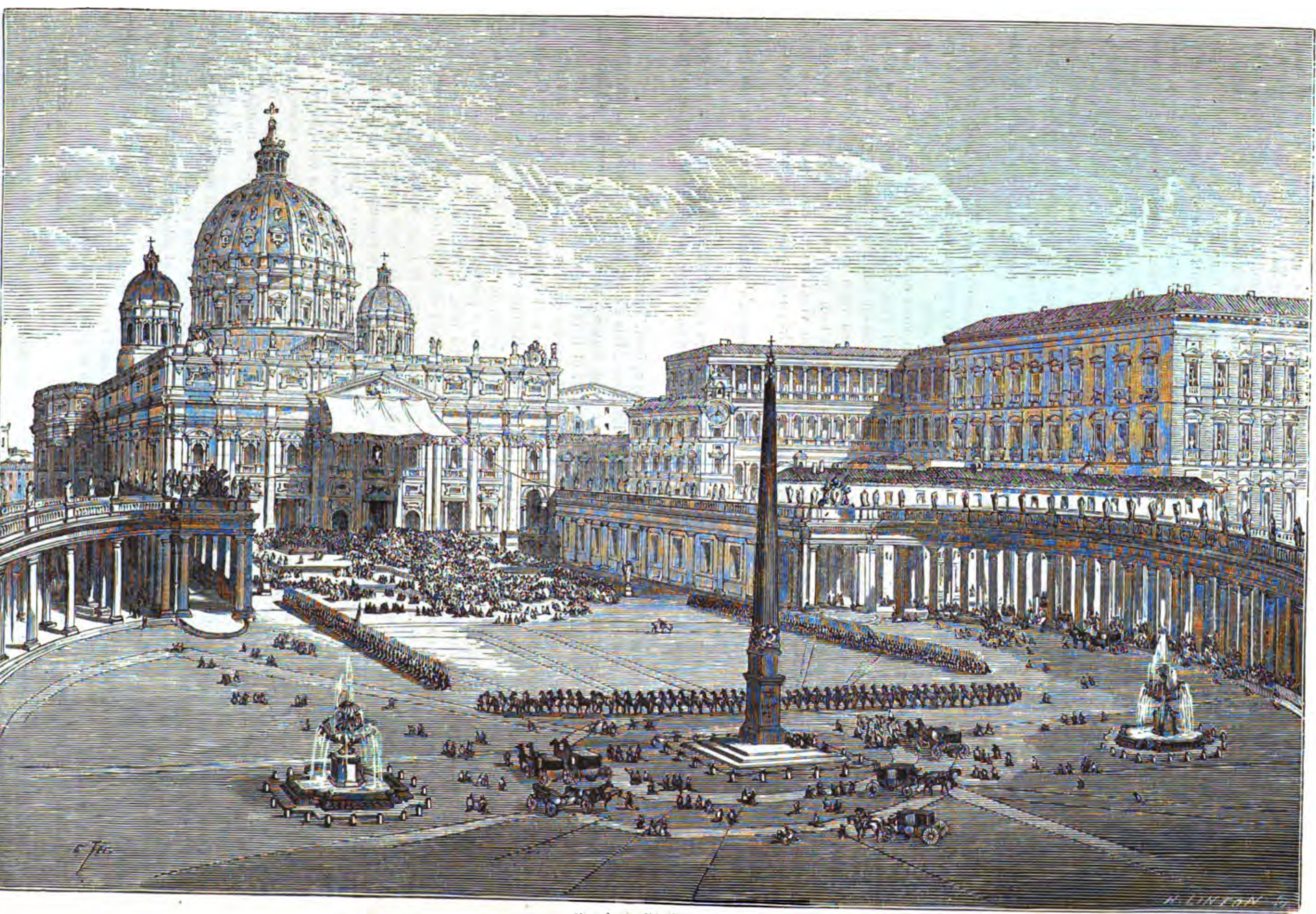
Hélène le suivit longtemps du regard; puis elle rentra, soupira et leva les yeux au ciel.

« Merci, mon Dieu et ma bonne sainte Vierge! dit-elle avec ferveur; vous m'avez envoyé un protecteur pour mon petit Jean, et du pain pour cette malheureuse enfant! »

Et elle se remit à son rouet.

Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)



Façade de l'église Saint-Pierre de Rome.

TREIZIÈME VOLUME **N 630. — Quinze centimes.** 11 OCTOBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements : six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE.

IV. Continuation de la guerre des Gaules. César en fait la conquête (55-51 avant J. C.).

Pour entretenir à Rome sa popularité, César venait chaque année passer l'hiver dans la haute Italie. Il avait donné rendez-vous à Lucques à tous les personnages les plus influents et les plus illustres, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne. On vit dans cette ville jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux, et plus de deux cents sénateurs.

Ce fut là qu'avant de se séparer Pompée et Crassus tinrent avec César un conseil dans lequel il fut résolu que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante, et que l'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes.

Tous les gens sensés se récrièrent contre ces dispo-



Les travaux furent poursuivis avec tant d'activité que ce pont fut achevé en dix jours. (Page 18, col. 1.)

sitions, mais le sénat courba la tête et vota tous les décrets qu'on lui imposait. Caton, que Clodius avait exilé en Chypre en lui donnant le gouvernement de cette province, n'était plus là pour protester. Favonius, qui partageait son zèle et ses sentiments, fit en vain une opposition violente.

Il sortit furieux du sénat et se présenta dans l'assemblée du peuple pour parler contre ces lois, mais

il ne fut écouté de personne. Les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus; les autres, en plus grand nombre, voulaient faire plaisir à César et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

Lorsque César fut de retour dans les Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipètes et les Tenchtères, avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au delà de ce fleuve. César marcha contre eux et fit jeter dans les fers les députés que ces barbares lui envoyèrent, sous prétexte qu'ils avaient manqué auparavant à leurs engagements, et qu'on n'avait pas besoin d'user de bonne foi envers des gens qui n'en avaient pas.

Il attaqua ainsi leur camp à l'improviste. Les Germains, qui ne s'attendaient pas à combattre, le firent dans le plus effroyable désordre, et se laissèrent égorger presque sans pouvoir se défendre.

César avait forfait à l'honneur et violé indignement le droit des gens. Caton s'indigna quand le sénat lui demanda de voter aux dieux des actions de grâces pour un pareil attentat.

« Livrez, s'écria-t-il, livrez plutôt César aux Germains, afin que l'étranger sache que Rome ne commande point le parjure, et qu'elle en repousse le bénéfice avec horreur. »

Mais on n'était plus au temps où l'on n'estimait que la vertu. César avait été heureux, il fut applaudi.

L'extermination des Tenchtères et des Usipètes avait jeté l'effroi parmi les tribus germaniques. César voulut alors faire ce que jamais Romain n'avait fait, en ordonnant à ses soldats de franchir le Rhin. Il fit jeter sur ce fleuve un pont à un endroit où il est très-large et très-rapide.

Comme la violence du courant entraînait avec force les troncs d'arbres et les pièces de bois que les barbares y jetaient, et que les pieux qui soutenaient le pont étaient rompus ou ébranlés par la dureté du choc, César imagina, pour amortir les coups, de faire enfoncer au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau et brisaient en même temps la rapidité du courant.

Les travaux furent poussés avec tant d'activité que ce pont fut achevé en dix jours. César y fit passer son armée sans éprouver la moindre résistance. Les Suèves mêmes, les peuples les plus belliqueux de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays et ranimé la confiance des peuples qui tenaient en Germanie au parti des Romains, revint en Gaule, tout fier d'être le premier qui ait porté les aigles victorieuses dans ces contrées inconnues.

Cette expédition ne lui avait pris que dix-huit jours. Il en fit une autre qui parut encore plus audacieuse. Il osa le premier pénétrer avec une flotte dans l'Océan occidental, et faire traverser cette mer à son armée pour aller porter la guerre dans la Grande-Bretagne.

Cette île était peuplée au midi par les Belges et les Galls, comme la Gaule, et n'était ni plus unie ni mieux défendue. Mais comme les Romains ne connaissaient nullement ces lieux, on débitait sur ces contrées mille fables qui faisaient croire qu'elles étaient inaccessibles.

César y fit deux expéditions. Dans la première, sa flotte fut presque entièrement détruite par la tempête, et ses soldats, après s'être inutilement mesurés avec les barbares qui couvraient le littoral, furent obligés de battre en retraite.

« Ils disparurent, dit un historien, comme disparaît sur le sable du rivage la neige qu'a touchée le vent du midi. »

Pour la seconde expédition, César fit construire des vaisseaux d'un abordage plus commode et réunit une armée immense. Il pénétra jusqu'à la Tamise, livra quelques combats aux barbares, mais il ne put rien tirer de ces peuples qui menaient une vie pauvre et malheureuse. Il en rapporta seulement quelques bandes d'esclaves et des perles bretonnes dont il envoya à Rome la plus grande quantité.

Néanmoins, toute stérile qu'elle était, cette expédition ne fut pas pour lui sans avantage. Elle rehaussa sa gloire militaire aux yeux des Romains, et il put se vanter d'être maître, non-seulement des Gaules, mais encore des pays barbares qui les entouraient.

A son retour sur le continent, César trouva des lettres qui lui apprenaient la mort de sa fille, qui était morte en couches dans la maison de Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari. Leurs amis en furent vivement affligés, parce qu'ils virent que cette mort détruisait le lien qui unissait César à Pompée, et amènerait avec le temps une rupture qui serait funeste à la république. Le corps de Julie fut porté dans le champ de Mars, où le peuple, malgré les tribuns, l'enterra avec de grands honneurs.

César partagea son armée en plusieurs corps pour la distribuer en plusieurs quartiers d'hiver, et se retira ensuite, selon sa coutume, dans la haute Italie.

Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau et mit en mouvement des armées considérables qui allèrent attaquer les quartiers des Romains et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants de ces peuples, commandés par l'Éburon Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius et les taillèrent en pièces.

De là ils allèrent avec soixante mille hommes assiéger la légion qui était sous les ordres de Quintus Cicéron, le frère du célèbre orateur, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés. Tous ceux qui y étaient renfermés furent blessés et se défendirent avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre.

César, qui était déjà fort loin de ces quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas pour délivrer son lieutenant. Il n'avait avec lui que sept mille hommes. Les barbares, à qui il n'avait pu dérober sa marche, levèrent le siége et allèrent à sa rencontre, encouragés qu'ils étaient à la vue du petit nombre d'hommes qu'il avait à leur opposer.

A leur approche, il eut l'air de fuir et les attira ainsi sur un terrain où il put prendre de forts retranchements. Il feignit d'avoir peur pour exciter leur audace jusqu'à la témérité, et, lorsqu'il vit le moment favorable, il se jeta sur eux et en fit un grand carnage.

Cette victoire éteignit tous les soulèvements qui avaient éclaté dans le nord-est de la Gaule. Pour en prévenir d'autres, César se portait, avec la célérité de l'éclair, partout où il voyait se manifester la moindre agitation.

Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il en

fit venir trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule cisalpine, aux environs du Pô.

Pendant que César était en Italie, on vit tout à coup se former une coalition générale de toute la Gaule contre les Romains. Depuis six ans qu'ils étaient entrés dans ce pays, ils n'avaient cessé de saccager et de piller les lieux sacrés comme les lieux profanes, les terres alliées aussi bien que les terres ennemies, pour satisfaire leur insatiable avarice.

Les vaincus, désespérés, se racontèrent mutuellement leurs souffrances et repassèrent, dans l'amertume de leur âme, tous les forfaits dont le vainqueur s'était souillé au milieu d'eux. Ces récits les avaient exaltés, et ils prirent la résolution de faire un dernier effort pour la défense de leur nationalité.

Les circonstances, d'ailleurs, paraissaient favorables. César était absent, on était au fort de l'hiver, les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige; les campagnes inondées étaient comme des torrents; les chemins étaient ensevelis sous des monceaux de neige ou couverts de marais et d'eaux débordées, et il semblait aux révoltés que les Romains ne pourraient les atteindre.

Ils s'assemblaient toutes les nuits dans le secret de leurs vieilles forêts ou bien dans quelque solitude profonde, et là ils avisaient au moyen de réunir leurs armes, de fortifier leurs villes, et de prendre toutes les mesures les plus efficaces pour la délivrance de leur patrie.

Quand tout fut prêt, le serment solennel fut prononcé, et toutes les cités de la Gaule jurèrent une haine éternelle aux Romains. Les Carnutes (habitants de Chartres) donnèrent le signal de l'insurrection, en massacrant dans Genabum (Orléans) les marchands étrangers et les Romains qui s'y trouvaient.

Les Arvernes (habitants de l'Auvergne) prirent pour chef Vercingétorix et arborèrent sur les murs de Gergovie, leur capitale, l'étendard de la révolte. Toutes les tribus du centre et de l'ouest volèrent sous les ordres du chef des Arvernes, et une armée formidable entra en campagne.

César alarmé passa rapidement les Alpes, se montra sur les bords du Rhône et envahit le territoire des Arvernes, qui se croyaient en sûreté derrière leurs montagnes. Les Gaulois ne pouvaient concevoir qu'il fût venu d'Italie en si peu de temps, et que, malgré les rigueurs de l'hiver, il eût pu traverser et ravager leur pays sans se laisser arrêter par une seule de leurs forteresses.

Cette attaque inattendue força Vercingétorix à venir au secours de son pays, mais César l'évita. Il marcha sur Genabum, d'où était parti le premier cri de guerre, et détruisit cette ville. Il se replia ensuite sur Noviodunum (Nevers), où il était sur le point de renouveler les mêmes scènes de désolation, quand il rencontra l'armée des Gaulois. Une grande bataille fut livrée sous les murs de cette ville; mais, malgré la valeur des Gaulois, l'avantage resta aux Romains.

Dès lors Vercingétorix adopta une tactique nouvelle. Il voulut affamer César et l'obliger de disséminer son armée par détachements, dans l'espoir de l'écraser en lui livrant une foule d'escarmouches et de combats partiels.

« Brûlons, dit-il à ses compatriotes, brûlons toutes nos habitations isolées, tous nos villages, toutes les villes qui ne peuvent se défendre; voilà le seul moyen d'assurer la liberté de notre pays. »

On se rendit à cet avis sans faire entendre la moindre plainte, et en un seul jour les Bituriges (habitants du Berri) sacrifièrent au patriotisme plus de vingt villes du premier ordre. Les Carnutes et les autres tribus voisines imitèrent cet effroyable exemple, et le désert s'étendit autour du camp de César.

Vercingétorix voulait aussi qu'on brûlât Avaricum (Bourges), la capitale des Bituriges. Mais cette nation s'étant jetée à ses genoux pour le conjurer d'épargner une cité qui faisait l'honneur de toute la Gaule, il se laissa fléchir. Cette condescendance sauva César.

Il mit le siége devant cette grande ville et s'en empara, malgré l'héroïsme de ses défenseurs. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée. De quarante mille hommes enfermés dans cette cité, il y en eut à peine huit cents qui regagnèrent le camp de Vercingétorix.

César trouva dans Avaricum des vivres pour l'hiver. Au printemps il reprit les hostilités et alla assiéger Gergovie, la capitale des Arvernes. Vercingétorix le vainquit sous les murs de cette ville. En même temps on apprit dans le camp romain que Labiénus et ses quatre légions couraient de grands périls sur la Seine.

César se voyait donc menacé d'un côté par l'armée victorieuse de Vercingétorix, et de l'autre par les Éduens (habitants d'Autun) révoltés. On put croire que son étoile allait pâlir. Mais, fort heureusement pour lui, il trouva un gué dans la Loire dont il put profiter pour faire sa jonction avec Labiénus, qui venait de se dégager par une victoire qu'il avait remportée entre Lutetia (Paris) et Melodunum (Melun).

Vercingétorix poursuivit César; il semblait ne craindre qu'une chose, qu'il ne lui échappât. Il l'atteignit près de la Saône et lui livra un combat terrible. César fut obligé, pour ranimer les siens, de se jeter au milieu de la mêlée. Le choc fut si violent, qu'il laissa son épée entre les mains des ennemis.

Mais les cohortes gauloises, frappées de terreur, s'enfuirent et se retirèrent dans les murs d'Alise (Côte-d'Or). C'était une des plus fortes places de la Gaule. Vercingétorix fit de là un dernier appel aux Gaulois, s'offrant à résister aux Romains jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé des secours.

A sa voix, deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers se rassemblèrent sur la frontière des Éduens et marchèrent à sa délivrance. César avait entouré la ville et le camp d'ouvrages prodigieux : d'abord trois fossés, chacun de quinze ou vingt pieds de large et d'autant de profondeur, un rempart de douze pieds, huit rangs de fossés, dont le fond était hérissé de pieux et couvert de branchages et de feuilles, des palissades de cinq rangs d'arbres, entrelaçant leurs branches. Ces ouvrages étaient répétés du côté de la campagne, et prolongés dans un circuit de quinze milles. Tout cela fut terminé en moins de cinq semaines et par soixante mille hommes.

La Gaule entière vint s'y briser. Les efforts désespérés des assiégés, réduits à une horrible famine, ceux de deux cent cinquante mille Gaulois, qui attaquèrent les Romains du côté de la campagne, échouèrent également. Les assiégés, après avoir fait beaucoup de mal à César et en avoir beaucoup souffert, se décidè-

rent à se rendre, quand ils se virent abandonnés de leurs alliés.

Vercingétorix, qui avait été l'âme de cette dernière guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et, après l'avoir fait caracoler autour de César, qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toute son armure, et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence.

César le remit en garde à des soldats et le réserva pour l'ornement de son triomphe. Il y eut encore quelques révoltes partielles dans la Gaule, mais partout la fortune trahit les généreux efforts de ceux qui cherchèrent à défendre l'indépendance de leur patrie. J. D.

(La suite au prochain n°.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

VIII. Réunion des frères.

Kersac pressait le pas de son cheval; il était tard.

« Je suis resté trop longtemps chez cette pauvre femme, se dit-il. Je voyais que ma présence la consolait; c'est comme si elle avait eu Jean auprès d'elle! Pauvre mère! C'est pourtant terrible d'envoyer son enfant faire cent vingt lieues à pied, seul, presque sans argent, pour arriver à Paris, où tant de jeunes gens se perdent et meurent de faim.... J'irai la consoler et lui parler de Jean quelquefois; c'est une charité. Et je donnerai de ses nouvelles à.... Imbécile que je suis, s'écria-t-il, j'ai oublié de demander à Jean son adresse! C'est-il bête! Où le trouver dans ce grand diable de Paris?... La mère doit le savoir; je lui demanderai quand je la verrai. »

Rassuré par cette pensée, il songea à ses affaires, et calcula dans sa tête le gain de sa journée; il était considérable.

Et Jean et Jeannot? Où étaient-ils? Que faisaient-ils? Ils étaient arrivés vers quatre heures du matin à Paris, reposés et enchantés. Descendus de wagon, ils ne savaient où aller; il faisait encore nuit. Le chef de train, qui était bon homme, les retrouva dans la salle des bagages, où ils avaient suivi les voyageurs, et leur demanda où ils allaient.

JEAN. Chez mon frère Simon, monsieur, mais il est trop matin; et puis, il ne nous attend que dans un mois; et puis, nous ne savons pas le chemin.

LE CHEF DE TRAIN. Savez-vous où il demeure?

JEAN. Oui, monsieur, rue Saint-Honoré, n° 263.

LE CHEF DE TRAIN. Eh bien! restez ici jusqu'à cinq heures, et vous irez alors chez Simon. Mais comme vous ne trouveriez jamais votre chemin tout seuls, voici trois francs que m'a donnés M. Kersac pour vous nourrir en route; vous ne les avez pas dépensés, puisque vous avez vécu de vos provisions et bu de l'eau; vous prendrez sur ces trois francs un franc cinquante centimes pour payer le fiacre dans lequel je vous ferai monter.... A présent, j'ai à faire, je vous quitte; attendez-moi là.

Jean et Jeannot s'assirent sur une banquette; Jean s'amusait beaucoup à regarder les allants et les venants; il remarquait tout et s'intéressait à tout. Jeannot bâillait et soupirait.

JEANNOT. Qu'allons-nous devenir, Jean, au milieu de tout ce bruit? Nous ne trouverons peut-être pas Simon; alors, où irons-nous? Que ferons-nous?

JEAN. Pourquoi donc ne trouverions-nous pas Simon, puisqu'il demeure rue Saint-Honoré, n° 263?

JEANNOT. Mais si nous ne le trouvons pas?

JEAN. Alors nous le chercherons.

JEANNOT. Où le chercherons-nous? A qui le demander?

JEAN. Il se trouvera bien quelque brave homme qui nous aidera à le trouver. D'ailleurs, Jeannot, ce que tu dis là est ingrat pour le bon Dieu. Vois comme il nous a protégés. Ce bon monsieur voleur qui nous donne de l'argent....

« Maladroit! » s'écrient les garçons épiciers. (Page 23, col. 1.)

JEANNOT. A toi, pas à moi.

JEAN. Ce n'est-il pas la même chose? Tu sais bien que tant que j'en aurai, tu en auras. Après le bon monsieur, nous avons la chance de rencontrer cet autre brave M. Kersac, qui a fait pour nous comme aurait fait le bon Dieu.

JEANNOT. Oui, joliment! Il m'a donné deux coups de fouet.

JEAN. Bah! deux petits coups de rien du tout; et c'était par bonté, encore.

JEANNOT. Comment par bonté? Tu appelles ça bonté, toi?

JEAN. Certainement, puisque c'était pour te rendre plus gentil; et il y est arrivé, tout de même. Ce bon M. Kersac, qui nous fait faire douze lieues en carriole!

JEANNOT. Parce que ça l'amusait de causer.

JEAN. Pas du tout, ça ne l'amusait pas; c'était par bonté. Puis il nous fait souper avec lui, déjeuner avec lui; il paye notre coucher.

JEANNOT. Coucher pas cher! De la paille dans une écurie.

JEAN. Est-ce que nous avons si bien que ça chez nous?... Puis il nous paye notre voyage. Il nous fait



« Quelle figure tu fais ! » (Page 22, col. 2.)

arriver à Paris dans vingt-quatre heures au lieu de trente jours. C'est à ne pas y croire!

JEANNOT. Oui, quant à ça, il n'y a rien à dire. C'est véritablement une bonne chose.... Mais, que ferons-nous si nous ne trouvons pas Simon?

JEAN. Allons! voilà que tu vas recommencer la même histoire. Je te l'ai déjà dit, nous le chercherons et nous finirons bien par le trouver.

Jeannot n'avait pas l'air bien rassuré, et il recommençait à geindre, lorsque le chef de train entra.



« Je suis un voleur, mais un voleur pour rire. » (Page 24, col. 1.)

« Vous voilà! C'est bien! Venez et suivez-moi. Vite, je suis pressé. »

Il sortit précipitamment, suivi des enfants qui ne le quittaient pas des yeux, tant ils avaient peur de s'en trouver séparés. Ils arrivèrent à la place de la gare, sur le boulevard Montparnasse. Le chef de train les fit monter dans un petit fiacre et donna ordre au cocher de les mener rue Saint-Honoré, n° 263. Pour plus de précaution :

« Donnez-moi votre numéro, dit-il au cocher; s'il ar-

rive quelque aventure aux enfants, c'est vous qui en serez responsable; ainsi, gare à vous.

LE COCHER. Soyez tranquille, monsieur, je les débarquerai sans accident, j'espère bien.... Vous dites....

LE CHEF DE TRAIN. Rue Saint-Honoré, n° 263. »

Le cocher remonta sur son siége.

« Adieu, monsieur, et merci, » cria Jean au chef de train.

Le fiacre s'ébranla et se mit en marche. Les enfants regardaient avec admiration; tout leur paraissait magnifique, malgré l'heure matinale, le silence des rues, l'absence de mouvement. Quand la voiture arrêta devant le n° 263 de la rue Saint-Honoré, ils croyaient être partis depuis quelques minutes seulement.

« Allons, messieurs, descendez, nous voici arrivés, » dit le cocher en ouvrant la portière.

Jean descendit, paya, comme le lui avait recommandé le chef de train, et ils se trouvèrent devant une porte fermée, ne sachant comment faire pour entrer.

« Frappe à la porte, » dit Jeannot.

Jean frappa, Jeannot frappa, la porte ne s'ouvrait pas.

« Appelle, dit Jeannot.

— Simon! cria Jean; Simon, c'est nous, ouvre la porte! »

Ils avaient beau crier, appeler, la porte ne s'ouvrait pas.

« Qu'allons-nous devenir, mon Dieu? s'écria Jeannot prêt à pleurer.

JEAN. Ne t'effraye donc pas. C'est qu'il dort encore! Attendons; il faudra bien qu'il s'éveille et qu'il nous ouvre. »

Après avoir attendu cinq minutes qui leur parurent cinq heures, ils recommencèrent à taper et à appeler Simon.

Enfin, la porte s'entr'ouvrit; un gros homme à cheveux gris passa la tête.

« Quel diantre de tapage faites-vous donc là, vous autres? Ça a-t-il du bon sens, d'éveiller le monde si matin! Qui demandez-vous? Que voulez-vous?

JEAN. Je vous demande bien pardon, monsieur, nous ne voulions pas vous déranger. Nous appelions mon frère Simon qui demeure ici.

LE PORTIER. Et comment voulez-vous qu'il vous entende, puisqu'il demeure au cinquième?

JEAN. Je ne savais pas, monsieur; je vous demande bien pardon. Nous attendrons si vous voulez, monsieur.

LE PORTIER. A présent que me voici éveillé et levé, je n'ai pas besoin que vous attendiez. Entrez et montez. »

Le portier ouvrit, fit entrer Jean et Jeannot, et referma la porte.

« Au fond de la cour, l'escalier à droite, au cinquième, » grommela le portier.

Et il rentra dans le trou noir qui lui servait de chambre.

Jean avait le cœur un peu serré; l'aspect sombre, sale et délabré de la cour et de la maison lui inspirait une certaine répugnance. Jeannot était consterné; tous deux montèrent sans parler l'escalier qu'on leur avait indiqué; ils montaient, montaient toujours. Arrivés au haut de l'escalier, ils virent trois portes devant eux : à droite, à gauche, en face.

« Frappe donc! dit Jeannot.

JEAN. Où frapper? Comment faire? J'ai peur de fâcher quelqu'un si je frappe à une autre porte qu'à celle de Simon.

JEANNOT. Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? recommença Jeannot de son ton larmoyant.

JEAN. Ne t'effraye donc pas; je vais appeler. Simon!... Simon! » appela-t-il à mi-voix.

Une porte s'ouvrit; un jeune homme s'y montra.

« Simon! » s'écria Jean.

Et il se jeta à son cou.

SIMON. C'est toi, Jean! Et toi, Jeannot! Dieu soit loué! J'avais tant besoin de revoir quelqu'un du pays! Entrez, entrez; nous allons causer pendant que je m'habille. Je ne vous attendais pas sitôt. Maman avait écrit que vous seriez ici dans un mois.

JEAN. Certainement; nous ne devions pas arriver avant; mais nous avons voyagé comme des princes! En voiture! Je te raconterai ça.

Ils entrèrent dans une petite chambre propre, claire et assez gaie. Tout en furetant partout et en regardant Simon se débarbouiller et s'habiller, Jean et Jeannot lui donnèrent des nouvelles du pays et lui racontèrent toutes leurs aventures.

SIMON, *riant*. Il paraît que Jeannot n'a pas la chance; et toi, Jean, je crois bien que c'est toi qui fais venir la chance par ton caractère gai, ouvert et serviable. Tu as toujours été comme ça; je me souviens que, dans le pays, tout le monde t'aimait.

Quand ils eurent bien causé, bien ri, et qu'ils se furent embrassés plus de dix fois, Jean demanda :

« Et que vas-tu faire de nous, Simon? Tu ne vas pas nous garder à rien faire, je pense.

SIMON. Non, non, sois tranquille, vous êtes placés d'avance; toi, Jean, tu entres comme garçon de café dans la maison où je suis. Et toi, Jeannot, tu vas entrer de suite chez un épicier.

JEANNOT. Tiens, pourquoi pas garçon de café comme Jean?

SIMON. Parce qu'il n'y avait qu'une place de libre. Tout le monde ne peut pas faire le même travail.

JEANNOT. Serons-nous dans la même maison?

SIMON. Non; toi, Jeannot, tu seras tout près d'ici, dans la rue de Rivoli, et près de Jean, qui demeurera ici avec moi, dans cette maison, où nous sommes en service.

JEAN. Quel service ferons-nous?

SIMON. Le service d'un café; c'est un bon état, mais fatigant.

JEAN. En quoi, fatigant?

SIMON. Parce qu'il faut être actif, alerte, toujours sur pied, adroit pour ne rien briser, ni accrocher, ni répandre. Tu feras bien l'affaire, toi.

JEANNOT. Je l'aurais bien faite aussi.

SIMON. Non, tu n'es pas assez vif, assez en train; tu te serais fait renvoyer au bout de huit jours. »

Jeannot ne dit plus rien; il prit son air boudeur.

SIMON. Ah! ah! ah! quelle figure tu fais! Ça ferait bon effet dans un café. Toutes les pratiques se sauveraient pour ne plus revenir!

Jeannot prit un air encore plus maussade. Simon leva les épaules en riant.

« Toujours le même! dit-il. Ah çà! voici bientôt sept heures. Il faut descendre au café, Jean; et toi, Jeannot, je vais te présenter à ton maître épicier; sois bien poli et déride-toi, car l'épicier doit être gai et farceur par état. »

Simon tira un pain de son armoire, en coupa trois grosses tranches, en donna une à Jean et à Jeannot, et mit la troisième dans sa poche; ils descendirent les cinq étages et entrèrent dans un café très-propre, très-joli. Jean et Jeannot restèrent ébahis devant les glaces, les chaises de velours, les tables sculptées, etc. Pendant qu'ils admiraient, Simon alla parler au maître du café et revint peu de temps après avec un morceau de fromage, des verres et une bouteille de vin. Il versa du vin dans les trois verres.

« Déjeunons, dit-il, avant que le monde arrive. Et vite, car il y a de la besogne; il faut tout nettoyer et ranger. »

IX. Débuts de Jeannot et de M. Abel.

Ils mangèrent et burent; le déjeuner mit Jeannot en belle humeur, et il se mit gaiement en route avec Simon et Jean, pour commencer son service chez l'épicier. Le chemin ne fut pas long; cinq minutes après il entrait dans le magasin.

SIMON. Pontois, voici mon cousin Jeannot, le garçon que vous attendiez; arrivé de ce matin, il est tout prêt à se mettre à la besogne.

PONTOIS. Bien, bien; approche, mon garçon, approche. Prends-moi ce bocal de cornichons et va le poser près du comptoir, là-bas.

JEANNOT. Où ce que c'est, m'sieur?

PONTOIS, *riant*. Bien parlé, mon ami. Le français le plus pur! *Où ce que c'est?* Là-bas, sur le comptoir.

JEANNOT. Où ce que c'est, le comptoir?

PONTOIS. En face de toi, nigaud. Devant madame, qui est là, qui écrit.

Tout le monde riait; Jeannot, pas trop content, avance vers le comptoir, butte contre une caisse de pruneaux, et tombe avec le bocal de cornichons.

« Maladroit! crie Pontois.

— Maladroit! répète la dame du comptoir.

— Maladroit! s'écrient les garçons épiciers.

— Malheureux! s'écrie Simon.

— Pauvre Jeannot! » s'écrie Jean en courant à lui.

Jeannot s'était relevé irrité et confus. Il avait eu du bonheur, le bocal ne s'était brisé que du haut; la moitié des cornichons était par terre, mais les garçons se précipitèrent pour les ramasser, et il n'y en eut guère que le quart de perdu.

PONTOIS. Dis donc, petit drôle, pour la première fois, passe; mais une seconde fois, tu payes. J'ai promis à Simon que tu aurais dix francs par mois, nourri, vêtu, logé, blanchi. Prends garde que les dix francs ne filent à payer la casse. Qu'en dites-vous, Simon? Mauvais début! Ça promet de l'agrément.

SIMON. Non, non, Pontois; c'est l'embarras, la timidité. Il ne fallait pas lui faire transporter un bocal pour commencer. A revoir; je m'en vais, moi, avec mon débutant.

PONTOIS. Il est gentil, celui-ci! Dites donc, Simon, voulez-vous changer? Reprenez l'autre et donnez-moi celui-ci.

SIMON. Non, non, Pontois, gardons chacun le nôtre; celui-ci est mon frère, Jeannot est mon cousin. A revoir. Je viendrai demain savoir comment ça va. Courage, Jeannot; ne te trouble pas pour si peu. A demain.

Jeannot ne répondit pas; il était mécontent de la différence que faisait Simon entre le frère et le cousin. Pontois le mit de suite à l'ouvrage; il lui fit porter un paquet d'épicerie à l'hôtel *Meurice*, qui se trouvait à quelques portes plus loin; et il le fit accompagner par un des garçons.

Les premiers jours, Jeannot ne fit pas autre chose que des commissions et des courses avec les garçons qu'on envoyait dans tous les quartiers de Paris, de sorte qu'il commençait à connaître les rues et aussi les habitudes du commerce.

Jean faisait de son côté l'apprentissage de garçon de café; son intelligence, sa gaieté, sa bonne volonté, sa prévenance le mirent promptement dans les bonnes grâces des habitués du café; on aimait à le faire jaser, à se faire servir par lui; il recevait souvent d'assez gros pourboire qu'il remettait fidèlement à Simon. Celui-ci était fier du succès de son frère; tous deux, en rentrant le soir dans leur petite chambre, remerciaient Dieu de les avoir réunis. Jean était heureux. Ses seuls moments de tristesse étaient ceux où le souvenir de sa mère venait le troubler; quelquefois une larme mouillait ses yeux, mais il chassait bien vite cette pensée, et il retrouvait son courage en regardant son frère si heureux de sa présence.

Un jour, vers midi, un monsieur entra dans le café.

« Une nouvelle pratique, » dit la dame du comptoir à Simon qui se trouvait près d'elle.

Simon regarda et vit un jeune homme de belle taille, de tournure élégante, qui examinait le café, les garçons, les habitués. Ses yeux s'arrêtèrent sur Simon avec un léger mouvement de surprise. Il s'assit à une petite table et appela :

« Garçon! »

Un garçon s'empressa d'accourir.

« Non, ce n'est pas vous, mon ami, que je demande; je veux être servi par Simon. »

Le garçon s'éloigna un peu surpris, et avertit Simon qu'un étranger le demandait.

SIMON. Monsieur me demande? Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

L'ÉTRANGER. Oui, Simon, c'est vous que j'ai demandé; apportez-moi deux côtelettes aux épinards et un œuf frais.

Simon partit et revint un instant après, apportant les côtelettes commandées.

SIMON. Monsieur me connaît donc?

L'ÉTRANGER. Très-bien, mon ami. Simon Dutec, fils de la veuve Hélène Dutec.

SIMON, *surpris*. Pardon, monsieur; je ne me remets pas le nom de monsieur.

L'ÉTRANGER. Rien d'étonnant, Simon; vous ne l'avez jamais entendu et vous ne m'avez jamais vu.

SIMON. Mais alors.... Comment ai-je l'honneur d'être connu de monsieur?

L'ÉTRANGER. Ah! c'est mon secret. Je viens de votre pays; j'ai vu Kérantré. (*Simon fait un geste de surprise.*) J'ai vu la bonne Hélène, et je veux voir mon petit ami Jean.

SIMON. Mais, monsieur.... veuillez m'expliquer....

Jean entrait dans ce moment; il apportait un potage et un œuf frais à un habitué.

L'ÉTRANGER. Le voilà, ma foi, le voilà! Sac à papier! comme il est déluré! Joli garçon, ma parole! Tais-toi, mon ami Simon. Tais-toi! Amène-le de mon côté, et dis-lui de m'apporter une bouteille de bière.

Simon, fort intrigué, donna à Jean l'ordre d'apporter de la bière à la table n° 6.

Jean apporta la bière, la posa sur la table, regarda le monsieur et poussa un cri.

« Monsieur le voleur! Quel bonheur! le voilà. »

A ce cri, les garçons se retournèrent, la dame du comptoir répéta le cri de Jean, les habitués se levèrent, le plus résolu courut à la porte pour la garder; Simon resta stupéfait, et Jean saisit la main du voleur qui se leva en riant aux éclats.

« Très-bien, mon petit Jean, c'est ce que j'attendais! Oui, messieurs, je suis, comme le dit Jean, un voleur.... mais un voleur pour rire, ajouta-t-il en voyant les garçons et les habitués s'avancer vers lui avec des visages et des poings menaçants. J'ai fait le voleur pour donner de la prudence à ces enfants, qui comptaient leur argent sur la grande route, le long d'un bois. A propos, Jean, où est donc le pleurard que je n'aimais pas, ton cousin Jeannot?

JEAN. Chez un épicier ici à côté, monsieur, dans la rue de Rivoli.

L'ÉTRANGER. Un épicier! Quelle chance! Moi, tout juste, qui déteste les épiciers!... Eh bien! Simon, me connais-tu maintenant?

SIMON. Je crois bien, monsieur, sauf que je ne sais pas votre nom. Jean m'a tout conté, et je suis bien content de vous voir, monsieur.

(*La suite au prochain numéro.*) Comtesse DE SÉGUR.



La fontaine de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

TREIZIÈME VOLUME. N° 631. — Quinze centimes. 14 OCTOBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE.

V. Lutte de César et de Pompée (51-48 avant J. C.).

César, maître de la Gaule, ne songea plus qu'à s'attacher les peuples qu'il venait de vaincre, pour marcher avec eux à la conquête de Rome et du monde. Il exempta du tribut beaucoup de villes, flatta les riches et les nobles par des distinctions honorifiques, et enrôla les guerriers dans ses légions.

Pendant que César s'était couvert de gloire par la conquête des Gaules, Crassus avait entrepris une expédition contre les Parthes, dont il avait été victime. Il n'avait donc plus d'autre rival que Pompée. Celui-ci n'avait d'abord pas cru César redoutable. Comme il

avait contribué à son élévation, il se figurait qu'il lui serait facile d'abaisser, quand il le voudrait, celui qu'il avait élevé.

Il passait le temps à se promener avec sa femme dans ses plus belles maisons de campagne, attendant que le peuple et le sénat, fatigués de toutes les agitations qui les bouleversaient, lui offrissent l'empire. Les prudents et les habiles faisaient comme Cicéron, qui prenait tous les moyens pour consolider sa fortune personnelle, flattant Pompée et écrivant des vers en l'honneur de César.

Caton avait sans cesse à la bouche les noms magiques de liberté, de république et de patrie, mais ses idées et ses sentiments n'étaient qu'un maussade anachronisme. Tout était devenu vénal à Rome. Ceux qui briguaient alors les charges, achetaient sans honte à deniers comptants les suffrages des citoyens, qui, après les avoir vendus, descendaient au champ de Mars, non pour donner simplement leurs voix à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coups d'épées, de traits et de frondes. Souvent on ne sortait de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre; et la ville, plongée dans l'anarchie, ressemblait à un vaisseau sans gouvernail, battu par la tempête.

Tout ce qu'il y avait de gens raisonnables désiraient sortir de cet état si violent de démence et d'agitation. Plusieurs disaient à haute voix que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et ils conseillaient de la confier au médecin le plus doux, désignant par là Pompée. Caton lui-même, malgré l'inflexibilité de ses maximes, fut d'avis de chercher dans cette espèce de monarchie un refuge contre le despotisme de César qu'il redoutait.

« Mieux vaut, s'écria-t-il en plein sénat, se choisir un maître que de se laisser imposer un tyran. »

Et il proposa de nommer Pompée seul consul avec un pouvoir absolu.

Ce décret ayant été rendu, César demanda qu'on le prorogeât lui-même dans ses commandements. Pompée garda le silence; mais Marcellus et Lentulus, ennemis déclarés de César, proposèrent de rejeter sa demande pour lui faire injure. Ils voulaient qu'il rentrât dans Rome sans dignité et sans armée, se vantant de lui faire rendre compte de ce qu'il avait fait de contraire aux lois pendant son premier consulat.

Caton ne craignait pas de déclarer avec serment qu'il le citerait en justice dès qu'il aurait licencié son armée. César dissimula le ressentiment que lui causaient ces bruits fâcheux, et puisa à pleines mains dans les trésors qu'il avait amassés dans les Gaules, pour acquitter les dettes du tribun Curion et en faire un de ses partisans les plus ardents.

Pompée, redoutant cette espèce de ligue, fit redemander à César les deux légions qu'il lui avait prêtées pour la guerre des Gaules. César les lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes (environ deux cent vingt livres).

Les officiers qui les ramenèrent répandirent parmi le peuple les bruits les plus défavorables à César. Ils prétendaient qu'il s'était rendu odieux à ses soldats par les fatigues qu'il leur imposait; qu'on détestait ses idées despotiques; qu'il n'avait autour de lui que des flatteurs qui l'aveuglaient.

Ces propos enflèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées et qu'il crut qu'il lui suffirait de combattre à la tribune les propositions de César pour les faire échouer. Celui-ci affecta d'ailleurs une grande modération dans ses demandes.

Il proposa d'abord de poser les armes, pourvu que Pompée les posât aussi. Devenus l'un et l'autre de simples particuliers, ils auraient attendu les honneurs que leurs concitoyens auraient voulu leur décerner. Curion, qui faisait au nom de César ces offres au peuple, n'eut pas de peine à démontrer que si l'on ôtait à César son armée, pendant qu'on laissait à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre la facilité d'y parvenir.

Le peuple l'applaudit, et, au sortir de l'assemblée, on lui jeta des couronnes de fleurs, comme à un athlète victorieux. Le sénat n'ayant pas acquiescé à cette demande, toute juste qu'elle paraissait, on reçut une nouvelle lettre de César qui semblait encore plus modérée. Il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui laisserait le gouvernement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu son second consulat.

Cicéron, qui revenait de son gouvernement de Cilicie, ne négligea rien pour rapprocher les deux partis dans l'intérêt de là république. Il était parvenu à adoucir Pompée, mais le consul Lentulus ne voulut consentir à aucun accommodement.

Il traita indignement les tribuns Antoine et Curion et les chassa honteusement du sénat. César profita de cette faute pour irriter ses soldats, en leur montrant des hommes d'un rang distingué, des magistrats romains qui avaient été obligés de s'enfuir de Rome en habits d'esclaves, dans des voitures de louage; car la crainte d'être reconnus leur avait fait prendre ce déguisement.

César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux, mais pour ouvrir la lutte il n'avait pas besoin d'attendre l'arrivée de ses troupes, qu'il avait laissées au delà des Alpes, et que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il ordonna aux cohortes dont il pouvait disposer de marcher sur Ariminium (Rimini) et de s'en emparer.

Il remit le commandement de son armée à Hortensius, et passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs pour mieux dissimuler son dessein. Sur le soir il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger, et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper.

Quand la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il fit atteler à un chariot les mulets d'une boulangerie voisine, et, suivi de fort peu de monde, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium. Il arriva le lendemain au Rubicon, où l'attendaient ses troupes.

Il s'arrêta quelque temps sur les bords de cette petite rivière, qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, et qui marquait la limite de sa province. Il conféra avec ses amis, parmi lesquels on distinguait Asinius Pollion, et il hésita quelque temps à la pensée de toutes les conséquences qu'allait avoir sa démarche.

On dit qu'une espèce de prodige le détermina. Un homme, d'une taille et d'une beauté remarquables, se montra tout à coup, assis à peu de distance et jouant

du chalumeau. Des bergers et des soldats du poste voisin étant accourus pour l'entendre, il saisit la trompette que portait un de ces derniers et en tira des sons guerriers en se dirigeant vers le fleuve. César tira de là un augure et il s'écria :

« Allons où nous appellent la voix des dieux et l'injustice de nos ennemis; le sort en est jeté ! »

Et, franchissant le Rubicon, il marcha avec tant de rapidité sur Ariminium, qu'il arriva le lendemain devant cette ville et s'en empara.

La prise d'Ariminium ouvrit, pour ainsi dire, les portes de la guerre sur terre et sur mer. En franchissant les limites de son gouvernement, César avait paru violer toutes les lois de Rome. Ce n'était pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie; les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu à un autre.

Rome se trouva inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs, et, comme dans une agitation aussi violente, il n'était plus possible aux magistrats de faire respecter leur autorité, elle faillit se détruire de ses propres mains.

On ne voyait partout que des mouvements convulsifs et des passions contraires. Ceux qui applaudissaient à César ne pouvaient se tenir chez eux, et comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient effrayés, ils étaient en butte à toutes sortes d'insultes et de menaces.

Pompée, qui était resté jusque-là dans l'inaction, était tout stupéfait de ce qu'il entendait répéter autour de lui. Les uns lui disaient qu'il était justement puni de son alliance avec César et de toutes les faveurs qu'il lui avait fait accorder; les autres l'accusaient de n'avoir pas accepté les propositions si raisonnables que lui avait faites le vainqueur des Gaules.

Pompée avait toujours été d'une présomption extrême. Un jour, ses amis lui ayant demandé au sénat quelles étaient les forces qu'il avait à opposer à César, il leur avait répondu :

« Ne vous inquiétez pas, il me suffit de frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions. »

Favonius lui rappela brutalement cette parole en lui disant :

« Frappez donc du pied pour faire sortir de terre les hommes qu'il nous faudrait. »

Toutefois, ce n'étaient pas les ressources matérielles qui faisaient défaut à Pompée. Il avait beaucoup plus de soldats que César, mais son parti était dans le désarroi le plus complet. Au lieu de résister, chacun fuyait, et il dut céder à cet entraînement général.

Il déclara qu'il y avait tumulte dans la ville, suivant la formule consacrée, et il l'abandonna en ordonnant à tous les sénateurs de le suivre, et en défendant à tous les partisans de la liberté d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait aux dieux les sacrifices qu'ils devaient faire avant de sortir de la ville; la plupart des sénateurs s'en allèrent aussi avec l'empressement qu'ils auraient mis à s'éloigner d'une cité prise d'assaut.

C'était un bien triste spectacle que de voir cette fière cité, naguère si animée, devenir tout à coup déserte, comme un vaisseau abandonné qu'on livrerait sans pilote à l'incertitude des flots. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César.

Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant, qui l'avait servi avec tant de zèle et de dévouement dans la guerre des Gaules, le quitta au passage du Rubicon et alla joindre Pompée. Cette défection n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages, et de continuer sa marche.

Corfinium, dans le Samnium, fut la première ville dont César fit le siége. Domitius, qui la défendait au nom de Pompée, désespérant du succès, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avala pour se soustraire à l'humiliation d'une honteuse captivité.

Ayant ensuite appris avec quelle bonté César traitait ses adversaires, il regretta la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination aussi extrême. Son esclave le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple purgatif. Heureux de cette assurance, il se leva et alla trouver César qui le reçut avec beaucoup d'amitié.

Cette nouvelle rendit la confiance à un grand nombre de personnes, qui retournèrent à Rome. César prit à sa solde les troupes de Domitius, et incorpora dans son armée toutes les recrues que l'on avait faites au nom de Pompée.

Il eût voulu poursuivre son rival, mais n'ayant pas de vaisseaux, il prit le parti de se rendre à Rome, après avoir soumis toute l'Italie en soixante jours, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne l'avait espéré.

Il parla avec beaucoup de modération et de douceur à un grand nombre de sénateurs que la confiance y avait ramenés, et les engagea à porter de sa part à Pompée des propositions très-acceptables. Aucun d'eux ne voulut accepter cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée après l'avoir abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement.

Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public et lui allégua les lois qui le défendaient.

« Le temps des armes, lui dit César, n'est pas celui des lois; si tu n'approuves pas ce que je veux faire, retire-toi; la guerre ne souffre pas cette liberté de parole. Quand, après l'accommodement fait, j'aurai posé les armes, tu pourras alors haranguer à ton aise.

« Au reste, ajouta-t-il, quand je parle ainsi je n'use pas de tous mes droits; car vous m'appartenez par le droit de la guerre, toi et tous ceux qui, après vous être déclarés contre moi, êtes tombés entre mes mains. »

En parlant ainsi à Métellus, César s'avança vers le lieu où était le trésor, et, comme on ne trouvait pas les clefs, il envoya chercher des serruriers et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer, aux applaudissements de quelques personnes qui admiraient sa fermeté.

Alors César, prenant un ton plus haut, menaça de le tuer s'il l'importunait encore.

« Et tu sais, jeune homme, ajouta-t-il, qu'il m'était moins facile de le dire que de le faire. »

Métellus effrayé se retira, et on fournit de suite à César, sans aucune difficulté, tout l'argent dont il avait besoin pour faire la guerre. J. D.

(La suite au prochain numéro.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Les habitués s'étaient remis à manger et les garçons à servir; tous riaient plus ou moins de leur méprise. La dame du comptoir comptait son argent pour s'assurer que, dans la bagarre, sa caisse n'avait subi aucun déficit. Rassurée sur ce point, elle écouta avec intérêt la conversation de Jean et de l'étranger.

« Comment as-tu fait pour arriver si tôt? demanda M. Abel. Vous deviez être un mois en route.

JEAN. Oui, monsieur; mais nous avons rencontré un excellent M. Kersac, fermier près de Sainte-Anne; il nous a mené en carriole jusqu'à VANNES, puis jusqu'à MALANSAC, puis il nous a payé nos places au chemin de fer jusqu'à Paris, de sorte que nous y étions avant vous, monsieur.

L'ÉTRANGER, *souriant*. Et ce brave Kersac, avait-il pris goût pour Jeannot?

JEAN, *souriant*. Pas trop, monsieur. Ce pauvre Jeannot a continué à se lamenter de son guignon.



Hôtel.... *Meurice*. (Page 28, col. 2.)

L'ÉTRANGER. Guignon! Il devrait dire maussaderie, humeur! C'est étonnant comme ce pleurard me déplaît.... Pourquoi n'as-tu pas dit mon nom à Simon?

JEAN. C'est que je ne le savais pas, monsieur.

L'ÉTRANGER. Comment? Je l'avais écrit sur un papier que j'ai mis dans ta bourse.

JEAN. Et moi qui ne l'ai pas vu!... Il est vrai que je n'ai pas eu occasion d'ouvrir ma bourse depuis que je vous ai quitté. Mais que je suis donc content de vous revoir, monsieur! Et où logez-vous?

L'ÉTRANGER. A l'hôtel *Meurice*, à deux pas d'ici.

JEAN. Tant mieux! Nous vous verrons souvent.

L'ÉTRANGER. Tous les matins; je viendrai déjeuner ici. »

L'étranger avait fini son repas; il paya, donna à Jean une pièce de vingt sous en guise de pourboire, donna à Simon son nom et son adresse : M. ABEL, hôtel *Meurice*, et sortit.



Merci, épicier! (Page 28, col. 2.)

Il se dirigea vers la rue de Rivoli, et marcha jusqu'à ce qu'il eut aperçu la boutique d'un épicier; il y jeta un coup d'œil, reconnut Jeannot, continua son chemin, puis il revint sur ses pas, mit son chapeau en Colin, comme un Anglais, allongea sa figure, prit un air roide et compassé, marcha les pieds un peu en de-



dans, les genoux légèrement pliés, et entra chez l'épicier. Il resta immobile.

PONTOIS. Monsieur veut quelque chose.

M. ABEL, *avec un accent anglais très-prononcé et très-solennel*. Hôtel.... *Meurice?*

PONTOIS. Hôtel *Meurice*, milord? C'est ici près, milord; suivez les arcades.

M. ABEL, *même accent*. Hôtel.... *Meurice?*

PONTOIS. Ici, monsieur! Là! tout près d'ici. La douzième porte.

M. ABEL, *de même*. Hôtel.... *Meurice?*

PONTOIS. Il ne comprend donc pas, ou bien il est sourd. Là, monsieur, là! Vous voyez bien! là! là! devant vous!

M. ABEL. Hôtel.... *Meurice?*

PONTOIS. Ces diables d'Anglais, c'est bête comme tout! Ils ne comprennent même pas le français! Dis donc, Jeannot, mène-le à son hôtel *Meurice;* ce sera plutôt fait.

Jeannot sortit faisant signe à l'Anglais de le suivre. L'Anglais suivit; aux questions que lui adressa Jeannot, il répondait avec le même flegme :

« Hôtel.... *Meurice?* »

Ils y arrivèrent promptement; l'Anglais le dépassa, marchant droit devant lui.

Jeannot courut après lui.

JEANNOT. Par ici, m'sieu! Par ici! Vous l'avez dépassé.

M. ABEL. Hôtel.... *Meurice?*

JEANNOT. C'est ici, votre hôtel *Meurice*. Vous ne voyez donc pas? Vous êtes en face, en plein! Là! sous votre nez!

M. ABEL, *reprenant sa voix naturelle*. Merci, épicier.

En même temps il lui enfonça à deux mains sa casquette sur les yeux; de sorte qu'il put entrer à l'hôtel et disparaître avant que sa victime se fût dépêtrée de sa casquette. Jeannot regarda autour de lui et retourna à l'épicerie, fort en colère d'avoir été joué par un mauvais plaisant. Quand il rentra et qu'il raconta son aventure, tout le monde se moqua de lui, ce qui ne lui rendit pas sa belle humeur; il se trouva malheureux et mal partagé.

« Quand je pense à Jean, quelle différence entre lui et moi! Comme sa position est agréable! Et quels pourboires on lui donne! Et moi, personne ne me donne rien! Mon ouvrage est sale, désagréable et fatigant! Je suis bien malheureux! Rien ne me réussit! »

Jean et Simon ne voyaient pas souvent Jeannot,

parce qu'ils avaient beaucoup à faire dans la journée; c'était la belle saison; il faisait chaud; on venait déjeuner de bonne heure et prendre des rafraîchissements matin et soir jusqu'à une heure assez avancée; ensuite, il fallait tout laver, essuyer, ranger. Souvent, à minuit, Simon n'était pas encore couché. Quant à Jean, vu sa grande jeunesse, Simon avait obtenu qu'on l'envoyât se coucher à dix heures, de sorte que, sans être trop fatigué, il n'avait que bien rarement la possibilité d'aller voir Jeannot.



Du raishiné c'hil vous plaît. (Page 30, col. 1.)



V'lan, s'hest pour toï sha. (Page 30, col. 1.)

Le dimanche, Simon et Jean se levaient de grand matin et allaient à la messe de six heures. Ils avaient proposé à Jeannot d'aller le prendre; il les accompagna à la messe les premiers dimanches; puis il trouva que c'était trop matin; il préférait dormir et aller à la messe de dix heures, de midi ou même pas du tout; de sorte qu'il vit de moins en moins Simon et Jean.

Au café, il n'y a pas de dimanche pour les garçons; c'est au contraire le jour où il y a le plus à faire, le plus de monde à servir. Pourtant, Simon ayant mis pour



« Monsieur le voleur! » s'écria-t-il. (Page 30, col. 2.)

condition de son entrée et de celle de son frère, qu'ils iraient à l'office du soir de deux dimanches l'un, Jean y allait une fois et Simon la fois d'après. Cette condition, demandée, presque imposée par Simon, avait d'abord surpris et mécontenté le maître du café, mais en voyant le service régulier, consciencieux de Simon, ensuite de Jean, il prit les deux frères en grande estime, il eut confiance en eux, et il comprit que, pour avoir des serviteurs honnêtes et sûrs, il était bon d'avoir des serviteurs chrétiens.

En outre, Simon et Jean plaisaient beaucoup aux habitués et même aux allants et venants; ils exécu-

taient les ordres qu'on leur donnait, sans bruit, sans agitation; chacun était servi comme il l'aimait, comme il le désirait; quelquefois les habitués faisaient causer Jean, dont l'entrain, l'esprit et la bonne humeur, excitaient la gaieté de ceux qui le questionnaient

X. Suite des débuts de M. Abel et de Jeannot.

De tous les habitués, celui que Jean servait et entretenait avec le plus de plaisir, était M. Abel, qui avait son cabinet particulier, et qui était servi tout particulièrement à cause de sa consommation régulière et largement payée.

Un jour, M. Abel le questionna sur Jeannot.

« Est-il content chez son épicier? dit-il.

JEAN. Pas toujours, monsieur; la semaine dernière, il était en colère contre un prétendu Anglais qui l'a fait promener et enrager, et qui n'était pas plus Anglais que vous et moi, monsieur. Son maître et les garçons se sont moqués de lui; Jeannot s'est mis en colère; on l'a turlupiné, il s'est fâché plus encore; le patron l'a houspillé et taquiné, Jeannot leur a dit des sottises; le patron s'est fâché tout de bon; il lui a tiré les cheveux et les oreilles, et l'a renvoyé d'un coup de pied, avec du pain sec pour souper.

M. ABEL. Ah! ah! ah! la bonne farce! Et sait-on qui était ce faux Anglais?

JEAN. Non, monsieur; personne ne le connaît.

M. ABEL. Bon! Il faudra tâcher de le retrouver, pourtant.

JEAN. Il vaut mieux le laisser tranquille, monsieur. Il n'a fait de mal à personne; il s'est un peu amusé, mais il n'y avait pas de quoi se fâcher.

M. ABEL. Tu n'en veux donc pas à ce farceur?

JEAN. Oh! pour ça non, monsieur!

M. ABEL. Allons, tu es un bon garçon; tu comprends la plaisanterie. Pas comme Jeannot, qui rage pour un rien. »

Peu de jours après, M. Abel se dirigea encore vers l'épicerie de Jeannot; il n'avait pas la même apparence que les jours précédents; sur sa redingote, il avait une blouse à ceinture, autour du visage un mouchoir à carreaux; sur la tête une casquette d'ouvrier et son chapeau à la main. Il tenait une grande marmite. Il s'arrêta devant l'épicerie, entra et demanda, avec l'accent auvergnat:

« Du raishiné, ch'il vous plaît?

UN GARÇON. Pour combien, monsieur?

— De quoi remplir la marmite, mon garchon.

LE GARÇON. Voilà, m'sieur; un franc cinquante.

L'AUVERGNAT. Marshi! Voishi l'argent. »

Le garçon alla au comptoir et tournait le dos à la porte. Jeannot bâillait à l'entrée.

L'AUVERGNAT. Vlan! s'hest pour toi, sha.

Et l'Auvergnat coiffe Jeannot de la marmite pleine; le raisiné coule sur la figure, le dos, les épaules de Jeannot. Avant qu'il ait eu le temps de crier, d'enlever sa coiffure, M. Abel avait disparu; en deux secondes il s'était débarrassé de son mouchoir, de sa blouse, de sa casquette; il avait mis son chapeau sur sa tête: il avait roulé la blouse et le reste, et avait jeté le tout dans une allée au tournant de la rue. Il fit quelques pas encore, retourna du côté de l'épicier, s'arrêta devant la boutique et demanda la cause du tumulte et du rassemblement qu'il y voyait.

UN BADAUD. C'est un mauvais garnement qui a coiffé un des garçons d'une terrine de raisiné, monsieur; le pauvre garçon est dans un état terrible; tout poissé et aveuglé, les cheveux collés, les habits abîmés!

— Oh! oh! c'est grave, ça! dit M. Abel en entrant.

Les garçons, le maître, la dame du comptoir, entouraient le malheureux Jeannot, le débarbouillaient, l'arrosaient, l'inondaient, l'épongeaient. Les garçons riaient sous cape, la dame du comptoir leur faisait de gros yeux, M. Pontois n'oubliait pas ses intérêts et gardait l'entrée, afin que quelque filou ne pût se glisser dans l'épicerie.

M. Abel entra en conversation avec la dame du comptoir, qui lui expliqua ce qui s'était passé.

MME PONTOIS. Le pis de l'affaire, monsieur, c'est que les vêtements du pauvre garçon ne peuvent plus reservir, et qu'il lui faudra trois mois de gages pour les remplacer.

M. ABEL. En vérité! Ses gages sont donc bien misérables?

MME PONTOIS. Dix francs par mois, monsieur.... Dame! des enfants de cet âge, ça ne sait rien, ça brise tout.

Jeannot ayant été suffisamment arrosé, dépoissé, essuyé et rhabillé avec une blouse qui ne lui allait pas, un gilet qui croisait d'un pied sur son estomac, une chemise qui en eût contenu deux comme lui, Jeannot, disons-nous, leva les yeux et acheva de reconnaître M. Abel, que sa voix lui avait déjà fait deviner à moitié.

« Monsieur le voleur! » s'écria-t-il.

L'effet produit par cette exclamation fut exactement le même que dans le café de Jean. M. Pontois ferma et garda la porte; les garçons levèrent les mains pour saisir M. Abel au collet; la dame du comptoir se réfugia près de sa caisse en poussant un cri perçant. M. Abel croisa les bras et resta immobile, regardant Jeannot, qui, d'un mot, aurait pu justifier M. Abel, mais qui gardait le silence et le regardait à son tour d'un air moqueur et triomphant.

Les cris de la dame du comptoir attirèrent des sergents de ville; ils se firent ouvrir la porte, s'informèrent de la cause des cris de madame. M. Pontois et les garçons expliquèrent si bien l'affaire, que les sergents de ville se mirent en devoir d'arrêter le *voleur*. Jeannot se pavanait dans son triomphe.

M. ABEL. Laissez donc, mes braves amis, je ne suis pas plus voleur que vous. Le voleur prend, et moi je donne. Ainsi, vous voyez ce mauvais garnement, nommé Jeannot?

M. PONTOIS. Comment, vous connaissez Jeannot?

M. ABEL. Si je le connais, ce pleurnicheur, ce hérisson! Je lui ai donné un bon déjeuner à AURAY et des provisions pour sa route. Mais, finissons cette plaisanterie. J'étais entré pour payer les vêtements perdus de Jeannot. Tenez, monsieur Pontois, voici quarante francs; une blouse, un gilet et une chemise ne valent pas plus de vingt francs, le reste sera pour Jeannot en compensation de l'arrosement qu'il a dû subir. Et, à présent, je me retire.

— Mais, monsieur, dit un sergent de ville, je ne sais si je dois vous laisser en liberté; car enfin, ce garçon, qui vous a reconnu pour un voleur, ne dit rien, et....

M. ABEL. Et c'est le tort qu'il a; je vais parler pour lui.

M. Abel raconta en peu de mots sa rencontre avec les enfants, la leçon de prudence qu'il leur avait donnée, et l'ignorance où étaient ces enfants de son nom.

« Au reste, ajouta-t-il, venez m'accompagner et me tenir compagnie jusqu'au café Métis, vous verrez si j'y suis connu. »

Les sergents de ville voulurent se retirer en faisant leurs excuses, mais M. Abel exigea qu'ils l'accompagnassent jusqu'au café. Il y fit son entrée avec cette escorte, mena ses gardiens improvisés à Simon, qui, en l'apercevant ainsi accompagné, s'élança vers lui pour avoir des explications.

M. ABEL, *riant*. Halte-là, mon ami Simon, je pourrais te compromettre! Ces messieurs me prennent pour un voleur! J'ai vu Jeannot qui a crié *au voleur*, comme mon petit Jean, et je viens à toi pour me disculper.

SIMON. Comment, sergents, vous ne connaissez pas monsieur, qui est du quartier? Je le garantis, moi. C'est un de nos habitués, et j'en réponds comme de moi-même.

M. ABEL. Merci, Simon. Je me réclamerai de toi dans tous les embarras où je me mets sans cesse par amour de la farce. Et vous, messieurs les sergents de ville, vous allez accepter un café.

Et, sans attendre leur réponse :

« Trois cafés et un flacon de cognac! » cria-t-il.

Simon sortit en riant; quand il rentra, il trouva M. Abel attablé avec les sergents de ville; ils paraissaient fort contents de la fin de l'aventure; ils savourèrent le café et le cognac jusqu'à la dernière goutte; ils saluèrent M. Abel en lui renouvelant leurs excuses et leurs remercîments, et ils retournèrent à leur poste qu'ils avaient abandonné pour affaire de service.

XI. Le concert.

Un matin, M. Abel trouva Jean plus agité, plus empressé que de coutume.

M. ABEL. Il paraît qu'il y a du nouveau, Jean; tu as l'air de vouloir éclater d'un accès de bonheur.

JEAN. Je crois bien, monsieur! Il y a de quoi. M. Pontois, l'épicier de Jeannot, donne une soirée, un concert; il nous a invités Simon et moi, et M. Métis veut bien nous permettre d'y aller.

M. ABEL. Tant mieux, mon ami, tant mieux. Et as-tu de quoi t'habiller?

JEAN. Je crois bien, monsieur; Simon me prête un habit et un gilet qui lui sont devenus trop étroits, et un pantalon auquel Mme Métis veut bien faire un rempli de six pouces pour le mettre à ma taille.

M. ABEL, *riant*. Mais, mon pauvre garçon, tu flotteras dans tes habits comme un goujon dans un baquet.

JEAN. Ça ne fait rien, monsieur. Il vaut mieux être trop à l'aise que trop à l'étroit. Je m'amuserai bien tout de même. De la musique! Jugez donc! moi qui n'en ai jamais entendu. Et puis des rafraîchissements! moi qui n'en ai jamais bu. Et des échaudés! des macarons! du vin chaud!

M. ABEL, *souriant*. Écoute, Jean; sais-tu que ce que tu m'en dis me fait venir l'eau à la bouche. C'est que j'ai bien envie d'y aller! Ne pourrais-tu pas me faire inviter avec un de mes amis, M. Caïn?

JEAN. Mais je pense bien qu'oui, monsieur. Je vais demander à Simon. Dis donc, Simon, peux-tu faire inviter M. Abel à la soirée de M. Pontois?

SIMON. Je suis bien sûr que M. Pontois ne demandera pas mieux; qu'il sera fort honoré d'avoir M. Abel.

JEAN. C'est qu'il faut aussi faire inviter son ami, M. Caïn.

SIMON. M. Caïn!!

Simon regarda d'un air surpris M. Abel, qui souriait de l'étonnement de Simon; mais, reprenant son sérieux :

M. ABEL. Oui, Simon, mon ami Caïn; cela te paraît drôle que Caïn soit ami d'Abel? C'est pourtant vrai. Je ne vais pas dans le monde sans lui. C'est un grand musicien; nous faisons de la musique ensemble.

SIMON. Bien, monsieur; je donnerai réponse à monsieur demain; elle est facile à deviner. C'est un grand honneur que nous fait monsieur.

M. Abel, très-content de l'invitation promise, questionna beaucoup Jean sur la soirée projetée, le monde qui y serait, etc.

Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN HOMME D'ESPRIT SANS JUGEMENT.

Montmaur fut un de ces hommes d'esprit que leurs travers rendent ridicules et pédants. Son avarice le mettait perpétuellement en quête d'un dîner, et il croyait suffisamment récompenser ceux qui l'invitaient, par l'esprit qu'il montrait pendant le repas.

« Fournissez, disait-il, les viandes et le vin, et moi je fournirai le sel. »

Il avait choisi son habitation dans le quartier le plus élevé de Paris, pour mieux observer, disait-on, les fumées des cuisines.

Les caricaturistes du temps le représentèrent à cheval, désespéré à la vue d'un cadran qui annonce que l'heure du dîner est passée.

Les littérateurs du dix-septième siècle, Ménage, Sirmond, Sarrazin, l'abbé le Vayer et une foule d'autres, entreprirent contre ce parasite une croisade de bons mots et d'épigrammes.

Mais il avait la repartie vive, et souvent ceux qui l'attaquaient ne tardaient pas à s'en repentir.

On lui dit un jour que Ménage l'avait métamorphosé en perroquet :

« Ce n'est pas merveille, dit-il, qu'un bavard comme Ménage ait fait un perroquet. »

Une autre fois, un avocat, fils d'un huissier, convint avec ses amis de ne point laisser parler Montmaur pendant un dîner qui devait avoir lieu chez le président de Mesmes. Aussitôt qu'il entra, l'avocat lui dénonça le complot en criant :

« *Guerre! guerre!*

— Vous dégénérez bien, répondit Montmaur, car votre père ne fait que crier : *Paix-là! paix-là!* »

Ce mot fut un coup de foudre qui déconcerta les conjurés.

Comme il avait beaucoup de mémoire, mais pas de jugement, on composa pour lui cette épitaphe qu'on a pu appliquer depuis à tant d'autres :

Sous cette casaque noire,
Repose bien doucement,
Montmaur, d'heureuse mémoire,
Attendant le jugement.

J. D.

C. Chazal

Passage du Rubicon. (Page 26, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 632. — Quinze centimes. 18 OCTOBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



« Mon ami, continue ta route, tu n'as rien à craindre, tu conduis César et sa fortune. » (Page 34, col. 2.)

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE.

VI. Guerre civile. Mort de Pompée (48 av. J. C.).

Pompée s'étant retiré à Dyrrachium (aujourd'hui Durazzo), en Illyrie, n'avait avec lui que de grands noms et des titres frivoles, mais point de soldats, point de généraux. La force réelle de son parti était en Espagne, où il avait laissé ses lieutenants Afranius et Varron.

César voulut les combattre avant d'attaquer Pompée, afin de ne pas laisser d'ennemis derrière lui.

« Je vais, dit-il en partant contre eux, combattre une armée sans général, et je reviendrai ensuite combattre un général sans armée. »

C'était résumer en deux mots toute la situation.

Il eut bien de la peine à vaincre en Espagne ces vieilles bandes si fortement disciplinées. D'abord enfermée entre deux rivières, la Sègre et la Cinca (en Aragon), son armée éprouva toutes les horreurs de la faim. Pendant ce temps, ses lieutenants étaient battus en Afrique, sur l'Adriatique et en Illyrie. Il savait que ces revers avaient mis un terme à l'irrésolution d'une foule d'illustres personnages, qui, à l'exemple de Cicéron, passaient à Dyrrachium, dans le camp de Pompée, pour y saluer le futur maître du monde.

Mais son génie échappa à toutes ces difficultés. Il franchit la Sègre, battit les lieutenants de Pompée, et usa de tant de douceur envers les vaincus, que l'Espagne pacifiée lui jura, dans son admiration, obéissance et hommage.

En passant par les Gaules, il soumit Marseille, qui avait embrassé le parti de Pompée, et se l'attacha aussi par des bienfaits. Il apprit, sous les murs de cette ville, que le sénat l'avait nommé dictateur. Il se hâta de rentrer à Rome pour y rappeler les bannis, abolir la loi de Sylla contre les enfants des proscrits, décharger les débiteurs d'une partie de leurs dettes, et distribuer au peuple une grande quantité de blé. Après avoir ainsi fait bénir son pouvoir dictatorial, il abdiqua et se contenta du titre de consul.

Il partit aussitôt pour combattre Pompée. Il le fit avec une telle rapidité, qu'il arriva à Brindes longtemps avant les troupes qui avaient reçu l'ordre de l'y joindre. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'un très-petit nombre de soldats, il s'embarqua néanmoins, traversa la mer Ionienne, et se rendit maître des villes d'Oricum et d'Apollonie.

Il envoya de là des vaisseaux de transport à Brindes pour emmener les troupes qui n'avaient pu s'y rendre avant son départ. Ces troupes, épuisées de fatigue, n'avaient cessé de se plaindre de César pendant toute leur route. « Où cet homme, disaient-elles, veut-il nous mener? Mettra-t-il jamais un terme à nos travaux? Est-ce qu'il va nous traîner partout à sa suite comme si nous avions des corps de fer? Ne devrait-il pas songer, en voyant nos blessures, qu'il commande à des hommes mortels et que nous menons la vie la plus malheureuse? Et dans quel but? Quelle sera notre récompense? »

Ces hommes si mécontents pendant le chemin, changèrent tout à fait de langage quand ils furent arrivés à Brindes et qu'ils apprirent que César était déjà parti. Ils se reprochèrent leur lenteur et s'accusèrent d'avoir trahi leur général. Ils s'en prenaient à leurs officiers de n'avoir pas pressé davantage leur marche, et assis au-dessus de la côte, ils avaient les yeux fixés sur la mer et vers l'Épire pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient venir les chercher.

De son côté, César avait vite perdu patience à Apollonie. Il se trouvait à la tête d'une armée trop faible pour rien entreprendre et il lui tardait d'avoir à sa disposition les troupes qu'il attendait de Brindes. Inquiet, chagrin, il prit tout à coup la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames pour se rendre plus promptement à Brindes, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis.

A l'entrée de la nuit il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin comme le dernier des passagers et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille; un vent de terre qui se levait tous les matins, repoussait les vagues de la mer et les empêchait de remonter dans la rivière. Mais cette nuit-là, il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent qu'il fit tomber le vent de terre.

Le fleuve, soulevé par la marée et la résistance des vagues qui luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse. Ses eaux, repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna à ses pilotes de tourner la barque pour remonter le fleuve et revenir sur leurs pas.

Alors César se fit connaître et prenant la main du pilote il lui dit: « Mon ami, continue ta route, tu n'as rien à craindre, tu conduis César et sa fortune. » A cette sublime parole, les matelots enflammés par l'héroïsme de César, oublient la tempête et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et prête à couler à fond dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner. Il rentra dans son camp où il trouva ses soldats profondément affligés de ce qu'il ne se reposait pas sur eux seuls du soin de la victoire, regardant comme une injure qu'il se soit ainsi exposé au plus terrible danger pour aller chercher les absents.

Enfin Antoine lui amena de Brindes ses légions. Plein de confiance, César alla trouver Pompée à Dyrrachium et s'efforça de l'enfermer dans son camp. Il y avait de la témérité à cerner ainsi une armée plus forte que la sienne et maîtresse de la mer.

Aussi l'abondance régnait dans le camp de Pompée, tandis que l'armée de César manqua bientôt des choses les plus nécessaires. Ses soldats étaient réduits à faire du pain avec une certaine racine qu'ils pilaient et détrempaient dans du lait. S'étant avancés vers les premiers postes des ennemis, ils jetèrent de ces pains dans

leurs retranchements en disant : « Voilà la nourriture qui suffit aux soldats de César. »

Pompée défendit de montrer à ses soldats ces pains et de leur rappeler ces paroles, parce qu'il craignait que cette insensibilité farouche ne les désespérât.

Malgré le dévouement de ses légions, César fut vaincu. Pompée l'attaqua avec vigueur et mit en fuite toute son armée. On en fit un si grand carnage que les tranchées furent couvertes de morts. César courut au-devant des fuyards et saisit les drapeaux des enseignes pour les arrêter. Il faillit être victime de son courage.

Ayant voulu ramener au combat un soldat grand et robuste qui fuyait comme les autres, cet homme troublé et hors de lui-même tira l'épée contre son chef, et il l'aurait frappé, si l'écuyer de César n'eût prévenu le coup en abattant l'épaule à ce fuyard.

César croyait tout perdu, si Pompée par un excès de prudence, ou par un caprice de la fortune, n'eût rappelé ses troupes. « La victoire, dit César à ses amis, était assurée aujourd'hui aux ennemis, s'ils avaient su vaincre. » Après être rentré dans sa tente, il se coucha et passa la nuit dans de mortelles inquiétudes. Il se reprochait de s'être jeté en Illyrie, d'être venu attaquer Pompée sur les bords d'une mer dont ses ennemis étaient maîtres, où ils avaient tout en abondance, tandis que ses soldats étaient dans un affreux dénûment.

Il résolut donc de quitter ces lieux et de se rendre en Macédoine où il devait trouver un riche pays, des villes opulentes qui lui permettraient de réparer son échec et de remonter son armée. Son but était d'y combattre Scipion, le beau-père de Pompée, et d'y attirer Pompée lui-même.

Cette retraite de César enfla le courage des Pompéiens qui voulaient qu'on le poursuivît sans relâche comme un ennemi déjà vaincu et mis en fuite. Pompée était d'un avis contraire ; abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre, il n'aurait pas voulu risquer une nouvelle bataille. Il jugeait plus prudent de traîner la guerre en longueur et de laisser les soldats de César épuiser le peu de vigueur qui leur restait.

Ces vétérans étaient aguerris par l'expérience et pleins d'audace ; ils n'étaient bons que pour un coup de main. De longs siéges, des marches forcées, des campements souvent réitérés étaient des fatigues trop lourdes pour leur vieillesse. On disait qu'il régnait parmi eux une maladie contagieuse ; et il était certain que César n'avait ni argent ni vivres et qu'il devait infailliblement se consumer en peu de temps.

Mais les chevaliers, les sénateurs et tous les personnages consulaires qui entouraient Pompée ne goûtaient pas cette temporisation pleine de sagesse. Ils l'appelaient l'Agamemnon, le roi des rois, et supposaient malignement qu'il différait le combat pour conserver plus longtemps le pouvoir monarchique.

« Mes amis, dit Favonius, vous ne mangerez pas cette année des figues de Tusculum. »

Pompée excité par toutes ces railleries se détermina, malgré lui, à poursuivre César et à lui livrer bataille.

Dans les premiers jours de sa marche, César avait éprouvé de grandes difficultés. Personne ne voulait lui fournir des vivres, et sa dernière défaite lui avait ôté son prestige. Mais lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes, en Thessalie, l'abondance revint dans son camp et ses soldats se livrèrent même à des excès qui auraient pu leur devenir funestes.

Pompée l'ayant atteint dans les plaines de Pharsale assit son camp en face du sien. Il revint sur son premier dessein et il aurait voulu ne pas engager l'action. Mais ses officiers étaient au contraire pleins d'ardeur et de présomption. Ils se croyaient si sûrs de vaincre que plusieurs d'entre eux avaient envoyé à Rome louer les maisons qu'ils se proposaient d'occuper après la victoire.

Ils se partageaient à l'avance les commandements et les magistratures. Les chevaliers tout fiers de la beauté de leurs armes, de la finesse de leurs chevaux, et comptant sur la supériorité de leur nombre ne pouvaient douter du succès. Ils allaient marcher au combat sept contre un et ils avaient pour appui une infanterie double de celle de César, leur triomphe était donc assuré.

César ayant assemblé ses soldats leur dit que Cornificius et Calénus devaient lui amener des renforts assez considérables et leur demanda s'ils étaient d'avis de les attendre. Tous s'écrièrent qu'ils étaient prêts à combattre et le conjurèrent d'imaginer quelque stratagème pour forcer l'ennemi à en venir aux mains.

Il offrit un sacrifice et après l'immolation de la victime, le devin l'assura que dans trois jours il livrerait bataille. La veille du combat, pendant qu'il visitait lui-même les gardes, on aperçut en l'air une traînée de feu qui passa par-dessus le camp de César et se changea tout à coup en une flamme vive et éclatante qui tomba sur le camp de Pompée.

Cet augure et plusieurs autres avaient jeté une sorte de terreur panique parmi les Pompéiens. César avait déjà donné le signal de décamper, lorsqu'on vint lui dire que l'ennemi se préparait au combat. Cette nouvelle le combla de joie, et après avoir fait sa prière aux dieux, il rangea ses troupes et détermina son ordre de bataille.

Pour toute harangue il dit à ses cohortes : « Frappez au visage. » Il avait bien pensé que cette jeunesse de Rome, si entichée de sa beauté, ne pourrait supporter ce genre de combat et qu'elle aimerait mieux prendre la fuite que de se laisser défigurer.

En effet, ces jeunes gens délicats, si novices dans les combats et si peu accoutumés aux blessures, n'osèrent fixer le fer qui brillait de si près à leurs yeux ; ils détournèrent la vue et se couvrirent la tête pour préserver leur visage. Leurs rangs ne tardèrent pas à se rompre et leur fuite causa la perte de l'armée ; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie, et la prenant par derrière, la taillèrent en pièces.

Quand Pompée avait vu sa cavalerie en désordre, il s'était retiré dans sa tente sans dire un mot et s'y était assis pour attendre l'issue du combat. Son infanterie ayant été également rompue et mise en fuite, les Césariens attaquèrent ses retranchements. Alors, revenu à lui-même, il s'écria : « Eh quoi ! jusque dans mon camp ! » Il quitta sa cotte d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité, et prenant un déguisement propre à faciliter sa fuite, il s'évada et mit à la voile pour Lesbos.

Il y fit venir de Mitylène sa femme Cornélie, ses domestiques et ses effets précieux, et après avoir demandé à ses amis de quel côté il devait se diriger, il se décida

pour l'Égypte où il espérait être protégé par le roi Ptolémée Dionysios dont il avait été le tuteur. Mais au lieu de trouver dans ce pays asile et protection, il tomba sous les coups des assassins qu'on avait chargés de l'immoler.

César en entrant dans le camp de Pompée n'avait pu s'empêcher de pousser un profond soupir en voyant ce grand nombre de Romains dont la terre était jonchée. Il cria à ses soldats qui continuaient le massacre : « Épargnez, épargnez, les vaincus! » Puis déplorant le nombre des morts il dit avec amertume : « Hélas! ils l'ont voulu, ce sont eux qui m'ont réduit à cette cruelle nécessité. Oui, si j'eusse licencié mon armée, ils m'auraient condamné, sans avoir aucun égard à mes exploits. »

J. D.

(La suite au prochain numéro.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Le lendemain, Simon annonça à M. Abel que M. et Mme Pontois se trouvaient fort honorés d'avoir M. Abel et son ami M. Caïn, et que, s'il voulait mettre le comble à ses bontés, ce serait de leur chanter quelque chose.

« Nous verrons, nous verrons, répondit M. Abel d'un air assez indifférent. Peut-être, si je suis en voix. »

Simon fut aussi enchanté que Jean de cette demi-promesse, qu'il communiqua le soir même à M. et à Mme Pontois.

La soirée devait avoir lieu le surlendemain dimanche. A huit heures, l'appartement de l'entre-sol était éclairé, illuminé *à giorno;* il se composait d'une petite entrée, d'une salle ou salon avec deux fenêtres donnant sur la rue de Rivoli, et d'une chambre à coucher où étaient les rafraîchissements; deux lampes carcel clairaient le côté de la cheminée; quatre bougies illuminaient le côté opposé; un quinquet de chacun des côtés restants complétait l'éclairage.



Les invités commencèrent à arriver. (Page 36, col. 1.)

Les rafraîchissements se composaient d'eau sucrée, d'eau rougie, de bière, de tartines de pain et de beurre, d'échaudés, de macarons, de pruneaux et raisins secs, d'amandes, de noisettes, de pâte de réglisse et de guimauve, de sucres d'orge et de sucre candi.

Les invités commençaient à arriver. Simon et Jean avaient été des premiers. Jean flottait (comme l'avait dit M. Abel) dans les habits de Simon. Et Simon, au contraire, était ficelé dans les siens, achetés depuis longtemps et avant qu'il eût pris du corps. Jeannot avait une veste, un gilet, un pantalon loués pour la soirée; mais ils étaient si heureux des plaisirs de cette réunion, qu'ils ne songeaient pas à l'effet que produisaient leurs vêtements.

M. Abel arriva et présenta son ami, M. Caïn; tous deux étaient en grande tenue de soirée, gants paille, cravates blanches, gilets blancs, vêtements noirs. On les attendait pour commencer le concert. Quelques dames miaulèrent quelques romances; quelques messieurs hurlèrent quelques grands airs; on mangea, on but; Jean et Jeannot s'en donnaient, et ne s'éloignaient pas de la table des rafraîchissements.

La soirée était fort avancée, et Caïn et Abel n'avaient pas encore chanté.

« Monsieur, dit Mme Pontois en s'approchant de M. Abel, on nous avait fait espérer que vous voudriez bien chanter quelque chose.

M. Abel, *avec hésitation*. Oui, madame.... Mais, je ne chante jamais seul.... Caïn m'accompagne toujours.... et.... je dois vous prévenir que nous avons des voix si puissantes.... que.... ce ne serait peut-être pas prudent.... de tenir les fenêtres fermées.... Les vitres pourraient se briser....

— Mais qu'à cela ne tienne, monsieur. Pontois, ouvre les fenêtres.

— Comment? Pourquoi? »

L'explication que donna Mme Pontois courut tout le salon; la curiosité était vivement excitée. M. Abel s'approcha du piano; M. Caïn s'assit pour accompagner. Après quelques minutes de préparatifs, de gam-

mes préludantes, de petites notes brillantes, un accord formidable se fit entendre; un cri puissant y répondit, et alors commença un duo comme on n'en avait jamais entendu. Les deux chanteurs hurlèrent d'un commun accord, de toute la force de leurs poumons et en s'accompagnant d'un tonnerre d'accords :

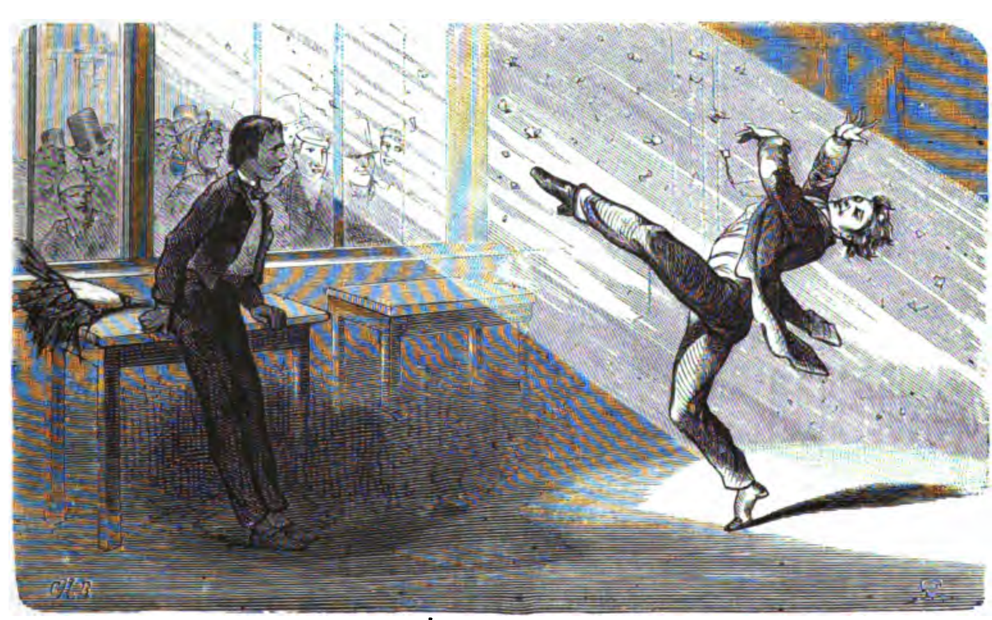
« Au voleur! au voleur! A la garde! à l'assassin! On m'égorge! Au secours! Oh! là! là! Oh! là! là!... Tu périras! tu périras! Gredin! Assassin! A la garde! A la garde! Oh! là! là! Oh! là! là! »

Des cris du dehors répondirent aux hurlements du dedans; M. et Mme Pontois, éperdus, criaient aux



« Gredin ! Assassin ! A la garde ! » (Page 37, col. 2.)

chanteurs d'arrêter; les cris du dehors devenaient menaçants; M. Pontois courut fermer les fenêtres; des coups frappés à la porte d'entrée, des ordres impérieux d'ouvrir, les cris des invités qui demandaient du silence, les hurlements obstinés des chanteurs, mirent en émoi tous les habitants de la maison; ils se joignirent aux gens du dehors pour forcer l'entrée, et lorsque enfin M. Pontois, effrayé du tumulte extérieur et craignant une invasion par les fenêtres, se décida à ouvrir la porte d'entrée, une avalanche d'hommes, de femmes,



M. Abel faisait des pas de Basque. (Page 38, col. 1.)

d'enfants se précipita dans l'appartement; le tumulte, le désordre furent à leur comble; Abel et le prétendu Caïn en profitèrent pour quitter le champ de bataille et se trouvèrent dans la rue, riant aux éclats de leurs chants improvisés et discordants. En arrivant dans la rue, ils arrêtèrent une escouade de sergents de ville qui accouraient au secours des victimes égorgées; ils leur expliquèrent la cause de tout ce bruit.

« C'est une plaisanterie qui aurait pu devenir fâcheuse, dit un des sergents de ville.

— N'est-ce pas? Ça n'a pas de bon sens, dirent en chœur Caïn et Abel. Aussi nous avons quitté la partie;

les salons sont pleins, on y étouffe. C'est à n'y pas tenir. »

Les deux amis s'en allèrent enchantés de leur succès.

« Je déteste les épiciers, dit Abel.

CAÏN. Pourquoi les détestes-tu? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

ABEL. Rien du tout; mais leurs airs goguenards, impertinents, leur aisance, leur sans gêne, leur esprit et leur langage épicé, tout cela m'impatiente, et j'ai toujours envie de leur jouer des tours.

CAÏN. Je t'assure, mon cher, que tu as tort; les épiciers sont comme les autres hommes, il y en a de bons, il y en a de mauvais.

ABEL. C'est possible! Mais, que veux-tu, je ne les aime pas. »

L'ami leva les épaules en riant et ne dit plus rien sur ce sujet.

XII. La leçon de danse.

Quelque temps après, Jean dit un matin à M. Abel, en lui servant son déjeuner :

« Monsieur aurait-il envie d'aller au bal?

M. ABEL. Au bal? Eh! ce ne serait pas de refus. Quelle espèce de bal? Chez qui?

JEAN. Un très-beau bal, monsieur. On dansera, et Simon m'a déjà fait voir comment on dansait; nous dansons le soir dans notre petite chambre là-haut; c'est bien amusant, monsieur, allez. Savez-vous danser?

M. ABEL, *avec une feinte tristesse*. Hélas! non. Si tu voulais me montrer comment on fait?

JEAN. Très-volontiers, monsieur; mais où danserons-nous?

M. ABEL, *avec empressement*. Ici, entre les tables. Il n'y a personne.

JEAN. Mais, monsieur, on pourrait nous voir du dehors.

M. ABEL. Et quand on nous verrait? Il n'est pas défendu de danser; quel mal y a-t-il à danser?

JEAN. Aucun, monsieur.... certainement.... mais ce sera tout de même un peu drôle de nous voir danser tous les deux.

M. ABEL. Bah! je prends tout sur mon dos. Si on n'est pas content, c'est moi qui répondrai; et si on rit de nous, nous nous moquerons d'eux. Allons, commençons. »

M. Abel se leva, se plaça au milieu du café et se mit en position. Jean se mit en face et commença à sauter ou plutôt à ruer, en lançant ses pieds en avant, en arrière, à droite et à gauche.

« Commencez donc, monsieur. Sautez plus fort.... Plus haut encore!... C'est bien! Lancez le pied droit.... le pied gauche.... en avant.... en arrière.... Très-bien. »

M. Abel, qui avait commencé en souriant et avec une gaucherie affectée, finit par rire et par s'animer de telle façon, que les passants s'attroupèrent près des portes et fenêtres; les croisées étaient obstruées par les têtes collées contre les vitres. Jean vit bientôt qu'il avait affaire à son maître en fait de danse; M. Abel faisait des entrechats, des pirouettes, des pas mouchetés, des pas de Zéphyr, des pas de Basque, que Jean cherchait vainement à imiter.

Jean s'animait et ne se lassait pas; M. Abel riait à se tordre, et redoublait de vigueur, de souplesse et de légèreté. Le public du dehors applaudissait et riait; ceux de derrière, qui ne voyaient pas, cherchaient à voir en poussant ceux de devant. La foule devint si compacte, que les sergents de ville arrivèrent pour en connaître la cause.

« Voyez, sergent, voyez vous-même. Tenez, tenez, voyez donc comme le grand est leste; le voilà qui a sauté par-dessus le petit.... Et le petit qui s'essaye; le pataud! Le voilà par terre! Ah! ah! ah! »

Et la foule de rire. Les sergents de ville riaient aussi.

UN SERGENT. Messieurs, vous encombrez le passage; passez, messieurs, mesdames; passez.

AUTRE SERGENT, *cherchant vainement à dissiper la foule*. Il faut faire finir ces danseurs; tant qu'ils seront là à faire leurs gambades, nous ne viendrons pas à bout de la foule. Tiens, vois donc, en voici qui reviennent, et en voilà d'autres qui s'arrêtent. Entre dans le café, Scipion, et dis-leur de finir leurs évolutions.

Scipion ouvrit la porte, entra, toucha son chapeau, et, s'adressant à M. Abel en souriant :

« Monsieur, bien fâché de vous déranger, mais je vous prie de vouloir bien vous reposer, car la foule s'est amassée, comme vous voyez; elle gêne la circulation, et nous sommes obligés de faire circuler, ce qui est difficile tant que vous serez en représentation.

M. ABEL. Très-volontiers, mon brave sergent; aussi bien j'en ai assez; j'ai chaud et soif. »

Et, s'asseyant à une table :

« Garçon, deux cafés et du cognac.... Asseyez-vous donc, sergent; je régale.

LE SERGENT. Mais, monsieur, mon camarade m'attend dehors.

M. ABEL. Eh bien! chassez la foule, donnez-leur des coups de pied, des coups de poing, n'importe, tout ce qui vous tombera sous la main, et revenez avec votre camarade prendre une tasse de café et un petit verre.

LE SERGENT. Mais, monsieur, je ne sais pas si nous pourrons.

M. ABEL. On peut toujours! C'est si vite fait d'avaler une tasse et un petit verre. Je vous attends. »

Le sergent de ville sortit fort content et rentra plus content encore, amenant son camarade.

Pendant ce temps, Jean avait apporté, d'après l'ordre de M. Abel, deux autres tasses et du kirsch.

M. ABEL. Allons, messieurs, en place; je régale.

Le second sergent fit une exclamation de surprise.

« Comment, monsieur, encore vous? »

M. Abel le regarda.

« Tiens, c'est vous, sergent? »

Et, s'adressant au premier :

« Votre camarade et moi nous sommes de vieux amis; il m'avait pris au collet comme voleur chez un épicier, il y a quelque temps, et je l'ai régalé d'un café.

PREMIER SERGENT. Voleur! Voleur! Et tu as laissé aller monsieur?

M. ABEL. C'est que j'étais un voleur pour rire; soyez tranquille, votre camarade est un brave des braves; il ne manquera jamais à son devoir; il arrêterait plutôt dix innocents que de relâcher un seul coupable! »

Les sergents rirent de bon cœur.

« Monsieur est un farceur, dit le premier sergent; mais il faut tout de même prendre garde, monsieur; il

y en a parmi nous qui n'aiment pas qu'on les mystifie et qui pourraient bien, par humeur, vous emmener au poste.

M. ABEL. Eh bien! le grand malheur! Je régalerais le poste! Je le griserais! Je lui ferais faire la manœuvre! Ce serait charmant!

DEUXIÈME SERGENT. Et la correctionnelle au bout de tout ça, monsieur? Pour le soldat, c'est pis encore; le cachot et le code militaire.

M. ABEL. Nous n'irions pas si loin, sergent! Je connais mon code, et je sais jusqu'où on peut aller. Allons, à revoir, sergents! et au café, c'est plus agréable que le poste; et c'est toujours moi qui régale. »

Les sergents remercièrent et sortirent.

PREMIER SERGENT. On voudrait avoir tous les jours à faire à des gens comme cet original!

DEUXIÈME SERGENT. Oui, mais quel farceur! Cette idée de nous régaler! Il est bon garçon tout de même.

PREMIER SERGENT. Je crois bien que c'est lui qui a fait l'autre soir la farce du concert chez l'épicier. D'après ce qu'en disait l'épicier, ce devait être lui.

DEUXIÈME SERGENT. Et quand ce serait lui, il n'y a pas eu grand mal.

PREMIER SERGENT. Ma foi! il les a tous mis sans dessus dessous. L'épicière s'est trouvée mal; les femmes criaient. C'était une vraie comédie.

DEUXIÈME SERGENT. Et assez drôle, tout de même. L'épicier était-il en colère! Et le petit épicier, qui pleurait comme un imbécile!

PREMIER SERGENT. Ah! oui; cette espèce de Jocrisse qu'on appelle *Jeannot*.

Pendant que les sergents causaient dehors, M. Abel faisait boire à Jean une tasse de café dans laquelle il avait versé du kirsch. Jean avait chaud. Le café et le kirsch lui firent grand bien et surtout grand plaisir. Le café commençait à se remplir; les habitués arrivaient.

M. ABEL. Dis donc, Jean, tu ne m'as pas dit chez qui nous aurions un bal?

JEAN. Monsieur, c'est chez des gens très-comme il faut; des marchands de meubles d'occasion, amis de M. Pontois, qui ont un grand appartement dans la rue Saint-Roch.

M. ABEL. Beau quartier! Belle rue!

JEAN. Le quartier est beau, c'est vrai, mais je demande pardon à monsieur si je ne suis pas de son avis quant à la rue. Je ne la trouve pas belle, moi.

M. ABEL. C'est que tu n'as pas de goût, mon ami; vois donc quels avantages on y trouve. D'un côté à l'autre de la rue on peut se donner des poignées de main sans se déranger; le soleil ne vous y gêne jamais; dans l'été, on y a frais comme dans une cave; il fait tellement sombre dans les appartements, que les yeux s'y conservent jusqu'à cent ans. Ce sont des avantages, de grands avantages, qu'on trouve de moins en moins dans Paris.

Jean le regardait moitié étonné, moitié souriant.

« Vous vous moquez de moi, monsieur, dit-il enfin.

M. ABEL, *souriant*. De toi, mon garçon, jamais? De la rue, je ne dis pas; c'est une sale rue que je ne voudrais pas habiter pour un empire. Et comment s'appelle notre richard qui nous fera danser dimanche?

JEAN. M. Amédée, monsieur. Un gros marchand! Du haut commerce, celui-là! Qui a une dame et deux jolies demoiselles; l'aînée surtout est bien bonne, bien aimable.

M. ABEL. Comment les connais-tu?

JEAN. Parce que Simon y va quelquefois le dimanche après vêpres, ou bien quand le café est fermé et que les Amédée ont du monde chez eux. Il m'y a mené; c'est bien beau, monsieur!

M. ABEL. Quel âge a la demoiselle aînée? Et la petite?

JEAN. L'aînée approche de dix-neuf ans, monsieur; l'autre de seize à dix-sept.

M. ABEL. L'aînée irait bien à Simon.

JEAN. Oh! monsieur, Simon n'a que vingt-trois ans; il ne se mariera pas avant quatre ou cinq ans d'ici. Il faut qu'il amasse un peu d'argent pour avoir de quoi entrer en ménage; on ne lui donnerait pas Mlle Aimée sans cela.

M. ABEL. Combien lui faut-il?

JEAN. Il lui faut bien deux à trois mille francs, monsieur. Mais il a maman à soutenir; maintenant que nous voilà deux à gagner, cela ira plus vite.

M. ABEL. Est-ce que tu ne gardes pas ce que tu gagnes?

JEAN. Pour ça non, monsieur; je donne tout à Simon, qui fait comme il veut. Il envoie à maman là-dessus. »

Il y avait beaucoup de monde au café. Simon appela Jean pour aider au service; la conversation avec M. Abel fut interrompue. Celui-ci resta encore quelque temps au café; il regardait sans voir, et il n'entendait pas ce qui se disait autour de lui. Il se retira, enfin, et sortit tout pensif, se dirigeant vers les Tuileries, où il acheva d'arranger dans sa tête l'avenir de Simon.

« Il faut qu'il paraisse au bal à son avantage, se dit-il, et mon petit Jean aussi. »

XIII. Les habits neufs.

Le lendemain, quand M. Abel vint déjeuner au café, Jean accourut tout joyeux.

« Monsieur, monsieur, savez-vous le bonheur qui nous arrive à Simon et à moi?

M. ABEL. Non; comment veux-tu que je le sache?

JEAN. Hier dans l'après-midi, monsieur, il est venu un beau monsieur qui nous a demandés, Simon et moi; il nous attendait chez le portier. On n'avait pas besoin de nous au café, c'est l'heure où il y a le moins de monde. Nous y sommes allés; le beau monsieur nous a dit qu'il venait prendre mesure pour nous faire des habits neufs; Simon a refusé....

M. ABEL, *contrarié*. Pourquoi cela? Il devait accepter.

JEAN. Mais, monsieur, il ne voulait pas dépenser tant d'argent.

M. ABEL, *de même*. Mais puisqu'on les lui donnait?

JEAN. Tiens! Comment avez-vous deviné ça? Ce monsieur nous dit qu'il a ordre de nous habiller, qu'il est payé d'avance.... et je ne sais quoi encore.... Simon hésite; le monsieur lui dit que ses ordres sont de faire les habits, sous peine de perdre la pratique. Simon demande qui c'est et pourquoi c'est. Le monsieur dit que c'est un grand artiste, un peintre, qui est très-bon et très-original; qu'il nous a vus un jour mal vêtus, et qu'il veut que nous soyions bien habillés. Et il ajoute que si nous ne le laissons pas faire, nous lui faisons perdre sa meilleure pratique. Simon a enfin consenti; le monsieur nous a pris mesure, et il nous

apportera nos habits demain, et nous serons comme des princes le jour du bal de M. Amédée. Il ne manquera qu'une chose, c'est la chaussure, la cravate et le linge; mais, quant au linge, Simon m'a dit que nous boutonnerions nos habits pour cacher la chemise et dissimuler la cravate. Ce sera très-bien comme ça.

M. ABEL. Cet imbécile de tailleur ! Comment n'a-t-il pas pensé au linge et aux bottines.

JEAN. Il ne faut pas injurier ce pauvre homme, monsieur, ce n'est pas sa faute; il a fait comme on lui a commandé.

M. ABEL. Tu as raison; c'est l'autre qui est un sot, un imbécile.

JEAN. Oh! monsieur! Un si bon monsieur, qui prend intérêt à nous sans nous connaître et qui fait une si grande charité et avec tant de bonté et de grâce!

M. ABEL. Je te dis que c'est un animal. Quand on fait une bonne action, il ne faut pas la faire à demi. La jolie figure que vous ferez avec des habits élégants, des chaussures de porteurs d'eau et une cravate de coton à carreaux.... Et le chapeau, y a-t-on pensé?

JEAN. Je ne crois pas, monsieur; mais on ne garde pas son chapeau dans une maison comme il faut, où l'on danse. Nous irons sans chapeau Simon et moi. C'est si près! Avec ça qu'il fera nuit.

M. ABEL. Et que la rue Saint-Roch n'est déjà pas si éclairée. »

M. Abel déjeuna vite ce jour-là. Il dit à Jean de servir promptement, qu'il était pressé. Jean fit de son mieux, M. Abel aussi, de sorte qu'un quart d'heure après, ce dernier était parti.

Simon et Jean voyaient Jeannot de moins en moins; mais ils savaient qu'il devait aller au bal de M. Amédée.

JEAN. Pauvre Jeannot, il sera mal habillé, tandis que nous, nous serons si beaux!

SIMON. Ah bien! il s'amusera tout de même. Nous pourrions lui prêter mes vieux habits que tu avais à la soirée M. de Pontois; ils sont très-bien encore.

JEAN. Et ils lui iront bien, comme à moi, puisque nous sommes de la même taille.... Si j'allais le lui dire?

SIMON. Oui, va, mon bonhomme. Et ne sois pas longtemps; il pourrait venir du monde encore, et il y en a déjà pas mal.

JEAN. Je ne resterai que le temps de lui dire la chose et d'avoir un oui ou un non.

Jean sortit et arriva en courant. En ouvrant la porte, il entendit qu'on se disputait; et il ne tarda pas à voir que c'était M. Pontois qui grondait Jeannot.

M. PONTOIS. Je te dis que j'en suis sûr; ma femme t'a vu prendre une poignée de dattes et de figues; elle a vu que tu les mangeais.

JEANNOT. Mais, m'sieur, je les ramassais pour les mettre à la montre.

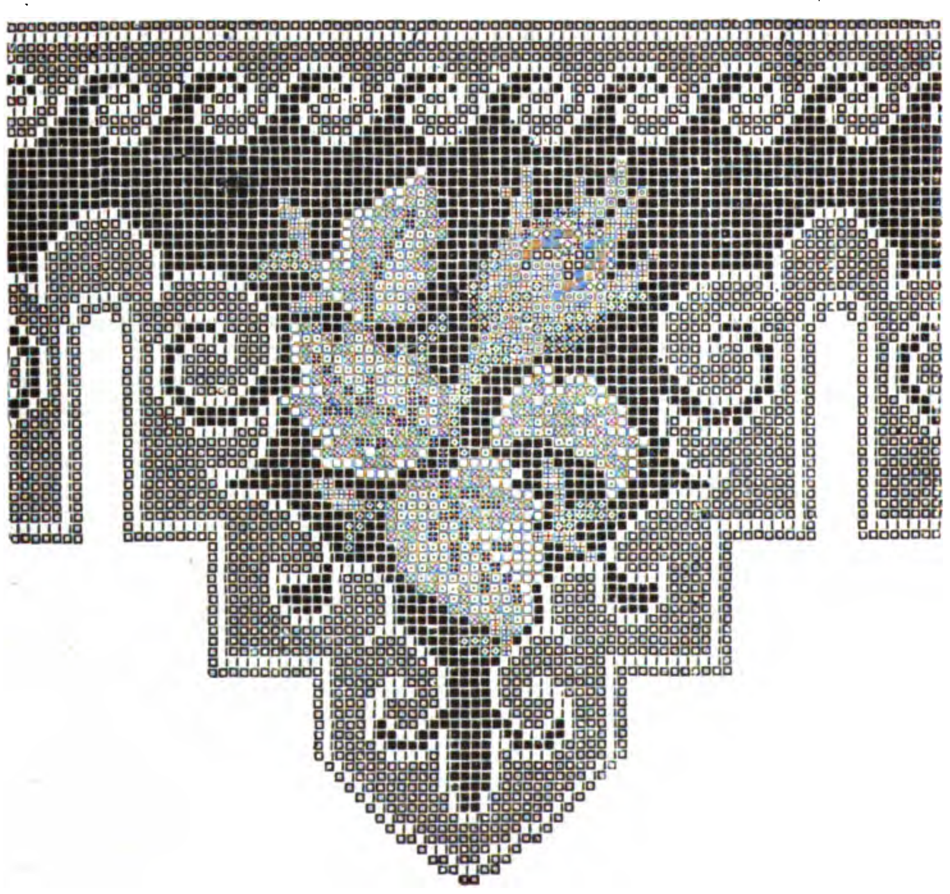
— Menteur! Voleur! s'écria M. Pontois.

Et, se jetant sur Jeannot, il lui tira une poignée de cheveux, lui donna des claques et des coups de pied, et l'envoya à l'autre bout de la chambre.

M. PONTOIS. C'est la dixième, la centième fois que tu me voles, petit gueux. Que je t'y prenne encore une fois, et je te mets à la porte comme un voleur.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)



Dessin de tapisserie.

TREIZIÈME VOLUME. N° 633. — Quinze centimes. 21 OCTOBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

M. Pontois s'en alla sans avoir aperçu Jean, et laissa Jeannot pleurant et se désolant.

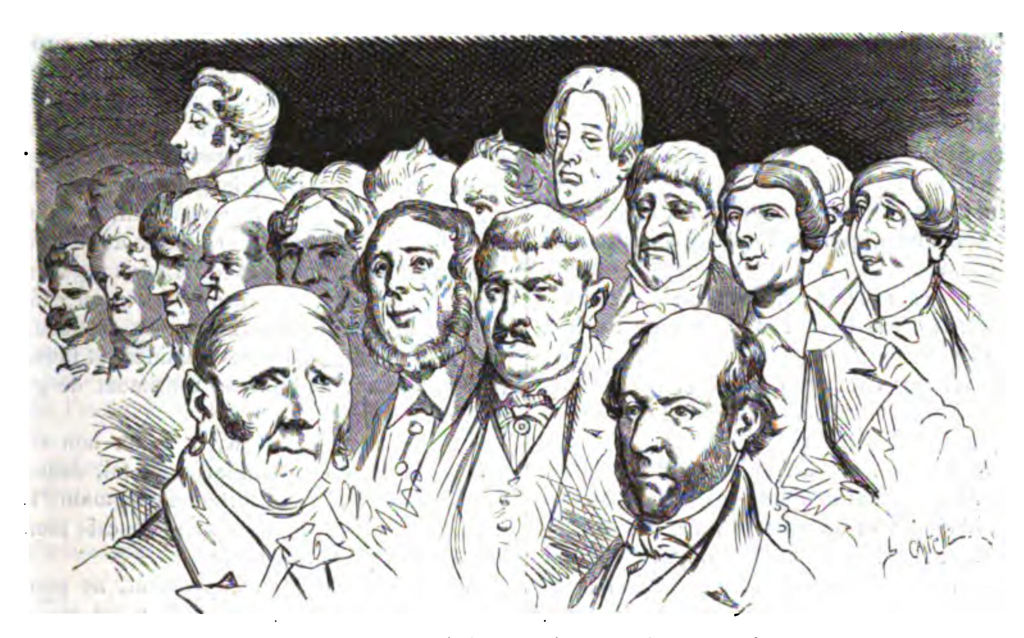
Jean s'approcha de son cousin.

« Jeannot, lui dit-il affectueusement, prends courage; ne pleure pas. Je viens te proposer quelque chose qui te fera plaisir. Simon t'offre de te prêter, pour le bal de M. Amédée, les habits que j'avais à votre soirée. »

Jeannot essuya ses larmes et prit un air moins malheureux.

JEANNOT. Je veux bien; je n'avais rien à mettre. Je te remercie bien et Simon aussi. Mais toi-même, que mettras-tu ?

JEAN. Je mettrai autre chose; je ne suis pas embarrassé avec Simon.



Toutes les industries y étaient représentées. (Page 44, col. 2.)

JEANNOT. Tu es bien heureux d'être avec Simon; tu es tranquille là-bas, et toujours gai et content. Il n'en est pas de même pour moi. Je pleure plus souvent que je ne ris. Peu de gages, beaucoup d'injures, du travail par-dessus la tête....

JEAN. Il ne faut pas croire que nous n'avons rien à faire au café; je suis sur pied du matin au soir; toi, tu as tes dimanches, au moins.

JEANNOT. Jolis dimanches! C'est à qui ne m'emmènera pas. Je m'ennuie et je pleure. Ça fait un beau dimanche!

JEAN. Et pourquoi ne viens-tu jamais nous voir? Simon et moi nous sortons chacun notre tour le dimanche; nous t'emmènerions.

JEANNOT. Merci! Pour aller à vêpres, au sermon! Grand plaisir! Jolie distraction!

JEAN. Ça fait du bien d'aller quelquefois prier le bon Dieu dans l'église, chez lui, dans sa maison.

JEANNOT. J'aime mieux me promener.

JEAN. Pauvre Jeannot! Tu ne disais pas comme ça au pays.

JEANNOT. Au pays, j'étais un sot; mes camarades m'ont formé à Paris.

JEAN. Déformé, tu veux dire. Qu'y gagnes-tu? Tu

n'en es pas plus heureux! Tu ne t'en amuses pas davantage, et tu n'as plus la consolation de prier.

JEANNOT. Comment veux-tu que je sois heureux, que je m'amuse, avec des méchants maîtres comme les miens?

JEAN. Méchants! Qu'est-ce que tu dis donc? Simon m'a dit qu'ils étaient bons et qu'ils traitaient très-doucement leurs garçons.

JEANNOT. Les autres, c'est possible; mais pas moi, toujours.

JEAN. Jeannot, Jeannot, prends garde d'être ingrat!

JEANNOT. Tiens, Jean, tu m'ennuies avec tes sermons; c'est pour ça que je ne viens plus vous voir, Simon et toi.... Envoie ou apporte-moi les habits que tu m'as promis, et ne me fais pas de morale. Aussi bien, je suis mal ici; je crois bien que je n'y resterai pas.

JEAN. Où veux-tu aller? Que veux-tu faire? Jeannot, je t'en prie, ne fais rien de grave sans consulter Simon; il est si bon, si sage!

JEANNOT. Envoie-moi tes habits; je ne te demande pas autre chose.

Jean soupira et s'en alla lentement en répétant :

« Pauvre Jeannot! »

Simon, auquel il raconta le soir sa conversation avec Jeannot et la scène dont il avait été témoin, alla lui-même porter les habits promis à Jeannot, et causa longuement avec M. Pontois. Quand il rentra, il était soucieux, et au premier moment où ils se trouvèrent seuls au café son frère et lui, il dit à Jean :

« Je ne suis pas content de Jeannot, et M. Pontois en est fort mécontent. Jeannot ne veut pas y rester, et M. Pontois ne veut pas le garder. C'est malheureux pour Jeannot; il aura de la peine à se placer. M. Pontois l'accuse de voler un tas de choses qui se mangent; mais, ce qui est pis, c'est que M. Pontois est presque certain que lorsqu'il vend, il ne met pas dans la caisse tout l'argent qu'on lui donne. Ceci me chagrine, car c'est le fait d'un voleur. Et comment puis-je le placer ailleurs avec un pareil soupçon?

JEAN. Pauvre Jeannot! Mais, Simon, si tu en parlais à M. Abel? Il est si bon! Il te donnerait un bon conseil, j'en suis sûr.

SIMON. Oui.... tu as raison, cela pourrait être utile à Jeannot. M. Abel connaît tant de monde! et je pense comme toi qu'il est de bon conseil. »

Peu de temps après, le tailleur vint leur apporter leurs habits, auxquels il avait ajouté des chemises fines, des cravates blanches et en taffetas noir, des chaussettes, des gants; il était accompagné d'un cordonnier qui apportait un paquet de brodequins de soirées à essayer, et d'un chapelier qui apportait des chapeaux. Jean était dans une joie folle; Simon contenait la sienne, mais elle était aussi vive que celle de son frère. Tout allait parfaitement; on trouva des brodequins qui chaussaient admirablement sans gêner le pied, des chapeaux qui allaient on ne peut mieux, et des gants qui se mettaient sans effort, car Simon et Jean ne voulurent pas avoir les mains serrées. Le tailleur avait poussé l'attention jusqu'à mettre des mouchoirs dans les poches des habits. Simon et Jean ne savaient comment exprimer leur reconnaissance; ils chargèrent le tailleur des remercîments les plus tendres, les plus respectueux, pour le bienfaiteur inconnu.

Quand M. Abel arriva, Jean, qui l'attendait avec une grande impatience, lui servit son déjeuner.

JEAN. Oh! monsieur, si vous saviez comme ce M. Peintre est bon, vous seriez bien fâché de ce que vous en disiez l'autre jour. Ce bon, cet excellent M. Peintre a pensé à tout; nous avons tout ce qu'il nous faut Simon et moi, tout, jusqu'à des mouchoirs blancs et fins pour nous moucher. Chapeaux, chaussures, linge, gants, rien n'y manque, rien. N'est-il pas d'une bonté à faire pleurer? Oui, monsieur, c'est vrai ce que je vous dis. Quand nous avons monté nos effets dans notre chambre, nous nous sommes mis à genoux, Simon et moi, pour prier le bon Dieu de bénir cet excellent M. Peintre, et nous avons pleuré tous deux dans les bras l'un de l'autre; pleuré de joie, de reconnaissance! Oh! oui, le bon Dieu le bénira, monsieur; ce qu'il a fait là, ce n'est pas une charité ordinaire! Non, non; il y a quelque chose dans cette bonne action que je ne puis pas définir, mais qui me va au cœur, qui me touche, qui m'attendrit, qui annonce un cœur tout d'or. Ah! que la femme et les enfants de cet excellent homme sont heureux! S'il est si bon, si attentif, si généreux pour deux pauvres garçons étrangers qu'il a à peine aperçus et qui ne le connaissent seulement pas, que doit-il être pour sa famille, pour ses enfants?... »

Jean couvrit son visage de ses mains; M. Abel le regardait.

Après un instant de silence, Jean continua :

« Il n'y a qu'une chose qui nous peine, Simon et moi, c'est de ne pouvoir lui témoigner notre reconnaissance, notre vive affection. Cela fait vraiment de la peine, monsieur; c'est comme un poids pour le cœur. »

M. Abel ne mangeait pas; il avait écouté avec un attendrissement visible l'élan passionné de la reconnaissance de Jean. Il ne l'avait pas quitté des yeux un instant. Il admirait cette jolie figure, embellie encore par l'expression d'enthousiasme qui éclairait son regard. Il était surpris du langage devenu presque éloquent de ce pauvre petit paysan qui, peu de mois auparavant, avait le langage commun de la campagne.

Jean ne parlait plus, et M. Abel le regardait encore. Jean, de son côté, ne pensait plus ni au café ni à son service; dominé tout entier par sa reconnaissance, il restait immobile, les yeux humides, et toute son attitude exprimant un profond sentiment de gratitude et d'affection.

« Tu es un bon garçon; tu as un bon cœur, et tu sais reconnaître ce qu'on fait pour toi, Jean, dit enfin M. Abel en lui serrant fortement la main. Et maintenant, mon enfant, apporte-moi mon café bien chaud. »

Jean alla chercher le café.

« Monsieur, dit-il en l'apportant, ne pourriez-vous savoir, par ce tailleur, le nom de notre généreux bienfaiteur; je serais si heureux de pouvoir le remercier.

M. ABEL. Peut-être pourrai-je le savoir, mon ami; je m'en informerai. A ce soir chez M. Amédée; j'arriverai un peu tard, vers dix heures, car j'ai à faire avant.... Adieu, Jean, ajouta-t-il avec un sourire particulièrement bienveillant.

— Adieu, monsieur, dit Jean en le suivant des yeux. Je l'aime, pensa-t-il; je l'aime beaucoup. »

La journée se passa lentement; l'impatience de Simon et de Jean surtout augmentait à mesure qu'approchait l'heure du bal. M. Métis leur donna congé de bonne heure; ils dînèrent à la hâte et grimpèrent leurs cinq étages, lestes et légers comme des écureuils. Ils se débarbouillèrent et se peignèrent avec soin. Puis com-

mença la grande toilette; linge, habits, furent encore examinés, retournés, admirés; Jean embrassait toutes les pièces dont il se revêtait. Ils étaient convenus de ne se faire voir l'un à l'autre que lorsque la toilette serait complétement achevée.

« As-tu fini? demanda Jean le premier.

SIMON. Pas encore; attends un instant, je passe mon habit. »

A un signal convenu, les deux frères se retournèrent et poussèrent une exclamation joyeuse.

JEAN. Que tu es beau, Simon! Tu as l'air d'un vrai monsieur.

SIMON. Et toi donc! Un prince ne serait pas mieux.

JEAN. Comme tes cheveux sont lissés et bien arrangés!

SIMON. Et quelle jolie tournure tu as!

JEAN. Et comme tes pieds paraissent petits! Et comme ta taille paraît élégante! Ce bon, excellent M. Peintre! Si je le voyais, je crois que je ne pourrais m'empêcher de l'embrasser.

SIMON. Et moi, je lui serrerais les mains à lui briser les os!

JEAN, *riant*. Pour ça non, par exemple! Je ne veux pas que tu lui brises les os. Ce serait une jolie manière de lui prouver notre reconnaissance!

SIMON, *riant*. C'est une manière de dire, tu penses bien; seulement pour exprimer combien je suis heureux et reconnaissant!

JEAN. Mlle Aimée va te trouver joliment beau!

SIMON. Oui; elle ne m'a jamais vu bien habillé; tout juste, ça me chiffonnait de paraître à son bal en habits étriqués et usés.

JEAN. Et grâce à notre cher bienfaiteur, nous allons être superbes.

SIMON. Oui, nous ferons l'effet de deux gros bourgeois avec nos gants et nos chapeaux!

JEAN. Et nos brodequins et nos cravates!

SIMON. Et nos chemises fines et nos mouchoirs!...

JEAN. Dis donc, Simon, il faudra nous moucher souvent.

SIMON. Oui, j'y ai déjà pensé; mais, au lieu de nous moucher, ce qui salirait nos mouchoirs, il faudra seulement les tirer souvent de nos poches et nous essuyer le front. Je l'ai vu faire à M. Abel l'autre soir chez M. Pontois.

JEAN. Comment fait-on? Tu me feras voir.

SIMON. Oui, je te préviendrai et tu me regarderas faire.

JEAN. Tu choisiras le moment où Mlle Aimée te regarde.

SIMON. Toujours; chaque fois qu'elle me regardera, elle verra mon beau mouchoir.

XIV. L'enlèvement des Sabines.

Il était temps de partir, huit heures et demie venaient de sonner; Simon et Jean eurent soin de traverser le café pour se faire voir avec leurs beaux habits neufs. Quand ils parurent, la dame du comptoir fit une exclamation de surprise, et les garçons de café entourèrent les deux frères.

PREMIER GARÇON. Eh bien! excusez du peu! On ne se gêne pas! Habillés comme des princes!

DEUXIÈME GARÇON. Et rien n'y manque, ma foi! De la tête aux pieds tout est neuf, tout est du premier grand genre.

TROISIÈME GARÇON. Et regarde donc la coupe des habits, des pantalons, des gilets! On dirait d'Alfred, le tailleur de l'Empereur.

QUATRIÈME GARÇON. Et le linge! Vois donc la finesse de la toile! Une vraie chemise de tête couronnée.

Jean tira son mouchoir d'un air triomphant.

PREMIER GARÇON. Et le mouchoir! La plus fine toile!

DEUXIÈME GARÇON. Vous n'êtes pas gênés, mes amis, de vous faire habiller par de pareils fournisseurs!

TROISIÈME GARÇON. Et combien que ça vous coûte, tout ça? Une année de gages, pour le moins?

SIMON. Bien moins que ça! Rien du tout.

PREMIER GARÇON. Comment, rien? Pas possible! Tu plaisantes?

JEAN. Non, c'est vrai! C'est un excellent monsieur Peintre qui nous a tout donné.

QUATRIÈME GARÇON. Farceur, va! Les peintres sont des artistes, et les artistes ne sont pas des Rothschild.

SIMON. Ils sont mieux que ça! Ils sont les amis de ceux qui souffrent.

PREMIER GARÇON. Ce n'est pas ça qui donne de l'argent, camarade. Et il faut en avoir de reste pour des vêtements comme les vôtres.

JEAN. Notre monsieur Peintre est riche, nous a dit le tailleur.

PREMIER GARÇON. Alors, c'est un Vernet, un Delaroche, un Flandrin?

JEAN. Je n'en sais rien; on n'a pas voulu nous dire son nom. Mais ce que nous savons, c'est qu'il est pour nous un bienfaiteur, un ami, un ange du bon Dieu.

PREMIER GARÇON. C'est bien, ça, Jean! C'est bon d'être reconnaissant; il y a tant d'ingrats de par le monde.

JEAN. Ce n'est pas Simon et moi qui le serons jamais; tant que nous vivrons, nous prierons pour ce monsieur Peintre et nous l'aimerons.

SIMON. Avec tout ça, il faut partir, Jean; puisque M. Métis a eu la bonté de nous donner congé, ce serait bête de ne pas en profiter. A revoir, camarades; à demain!

TOUS LES GARÇONS, *riant et saluant profondément*. A revoir, monseigneur! Que Vos Altesses daignent s'amuser, daignent danser, daignent manger, etc.

SIMON. Soyez tranquilles, camarades; nous serons bons princes, et nous ne serons les derniers pour rien.

Simon et Jean sortirent pleins de joie.

JEAN. D'après l'effet produit au café, juge de celui que nous produirons chez M. Amédée. Mlle Aimée va-t-elle te regarder! Va-t-elle t'admirer!

SIMON. Si elle me regarde, je la regarderai bien aussi; elle n'est pas désagréable, tant s'en faut.

Ils arrivèrent, et ils firent leur entrée avec tout le succès désiré; il y avait déjà beaucoup de monde. Le petit commerce était déjà arrivé; les épiciers, les merciers, les bottiers, etc. On attendait le haut commerce et le faubourg Saint-Germain, toujours en retard. Chacun se retourna pour voir les deux frères, qu'un chuchotement général du côté des demoiselles signala à l'attention des messieurs. Simon et Jean saluèrent M. et Mme Amédée, puis ils s'avancèrent vers le groupe des demoiselles qui regardaient, qui souriaient, qui minaudaient, témoignant ainsi leur admiration

pour leurs futurs danseurs et l'espoir d'une invitation.

Simon salua et resalua particulièrement Mlle Aimée, qui fit révérence sur révérence, qui se détacha du groupe et s'avança vers Simon et Jean.

« Vous arrivez bien à propos, monsieur Simon; on va commencer à danser; les messieurs vont faire leurs invitations.

SIMON. Alors, mademoiselle, voulez-vous danser avec moi la première contredanse?

MLLE AIMÉE. Très-volontiers, monsieur. Et monsieur Jean va danser avec ma sœur Yvone.

JEAN. Très-volontiers, mademoiselle. »

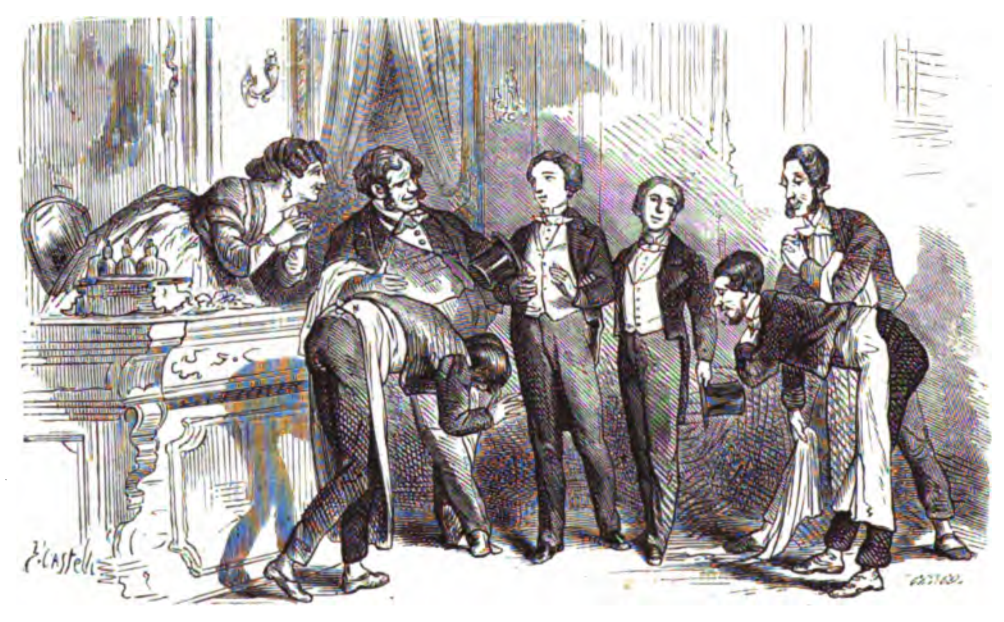
Il courut à Yvone, qui accepta avec plaisir un danseur si bien habillé; toutes les demoiselles envièrent le bonheur des deux sœurs.

« Aimée et Yvone ont toujours de la chance, dit une grosse, laide fille rousse, qui dansait peu en général, et qui avait une robe en crêpe rose fanée, sur un jupon de percale blanche plus court que la robe.

— C'est qu'elles sont les filles de la maison, dit Mlle Clorinde (robe de mousseline blanche, corsage en pointe, bouquet piqué au bas de la pointe qui la gênait pour s'asseoir); c'est par politesse qu'on les invite.

— C'est plutôt parce qu'elles sont bonnes et aimables, » dit une troisième petite blonde de dix ans.

Les salons se remplissaient; toutes les industries y étaient représentées; fumistes, bouchers, serruriers, épiciers, fleurs artificielles, papetiers, modistes, lingères, cordonniers, etc. Les toilettes étaient, les unes simples et jolies, les autres recherchées, fanées, prétentieuses; des turbans, des bouquets de plumes, de fleurs, des étoffes fanées, riches, des couleurs éclatantes, tranchaient sur des visages jeunes, frais, ou vieux, ridés et plus fanés que leurs robes et leurs coiffures. La musique se faisait entendre, les danses commencèrent; dans les intervalles des contredanses, on courait aux rafraîchissements. Jean et les plus jeunes danseurs virent avec une vive satisfaction l'abondance des gâteaux, des sirops, des fruits glacés. Jean avait



« A revoir, monseigneur. » (Page 43, col. 2.)

bien dit; c'était, croyait-il, genre haut commerce, grand genre. La musique se composait d'un violon, d'une clarinette et d'un piano. M. Abel arriva à dix heures, comme il l'avait annoncé; Simon le présenta à M. et à Mme Amédée et aux jeunes personnes. Patronné par un si élégant danseur, M. Abel eut le plus grand succès. Ses habits étaient aussi beaux que ceux de Simon, faits sur le même modèle; il semblait qu'ils fussent de la même fabrique. Simon recommanda M. Abel aux soins tout particuliers de Mlle Aimée et de Mlle Yvone. Abel dansa avec l'une et avec l'autre, puis encore avec Mlle Aimée, à laquelle il fit un éloge éloquent et touchant de son ami Simon; Mlle Aimée trouva que M. Abel était un homme charmant.

« Et puis si bien habillé! Tout semblable à Simon; ce qui indique, dit-elle à ses amies, que ce sont des hommes d'ordre et de bon goût. »

M. Abel causa beaucoup avec M. et Mme Amédée, qui l'écoutaient avec un intérêt visible. Le bal languissait; on mangeait plus qu'on ne dansait. M. Abel communiqua cette observation aux danseurs et leur proposa d'animer la soirée.

Mais comment? Personne ne trouvait le moyen.

« Je l'ai, moi, messieurs, dit M. Abel; mais il faut de l'ensemble pour que ce soit vraiment amusant.

— Qu'est-ce donc? dirent les danseurs.

M. ABEL. D'abord, il faut nous réunir tous les danseurs; personne autre ne doit être dans le secret.

— Et nous, et nous? s'écrièrent les demoiselles.

M. ABEL, *riant*. Vous moins que les autres, mesdemoiselles; c'est un divertissement d'hommes. »

M. Abel passa dans la salle à côté, suivi de plusieurs jeunes gens.

M. ABEL. Vous promettez, messieurs, de garder le silence jusqu'après l'exécution de mon divertissement.

— Nous le promettons, nous le jurons, répondirent les jeunes gens en étendant leurs mains.

M. ABEL. C'est bon. Nous allons exécuter l'*Enlèvement des Sabines*, figure très-à la mode et du plus grand genre. Vous choisissez votre danseuse; la contredanse

commence; vous faites comme si de rien n'était; au dernier chassé-croisé, je fais *Hop*. Chacun de nous saisit immédiatement une des danseuses et lui fait faire, de gré ou de force, un tour de valse. Le dernier arrivé à sa place paye un punch aux autres danseurs.

UN DANSEUR. Mais si la demoiselle ne sait pas valser?

M. ABEL. Tant pis pour le danseur; il faut qu'il la fasse tourner tant bien que mal, jusqu'à ce qu'il lui ait fait faire le tour du salon. Rentrons et soyons discrets. Rappelez-vous bien que, quoi qu'il arrive, qu'on crie, qu'on résiste, il faut avoir fait en valsant un tour de salon pour avoir droit au punch; et que le dernier arrivé paye le punch.

On rentra au salon; chacun des jeunes gens espérait prendre part au punch; aucun ne croyait avoir à le payer. Ils firent leurs invitations. Il y avait plus de danseurs que de gentilles danseuses, de sorte que les laides furent engagées aussi bien que les jolies. Jeannot trouva toutes les demoiselles déjà engagées; il ne restait que la grosse rousse, Jeannot l'engagea.

« Qu'importe, se dit-il, aussitôt le signal donné, je prendrai une des demoiselles minces et légères; je laisserai ma grosse rousse à celui qui aura la force de la faire tourner. »

Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain n°.*)



Jeannot l'engagea. (Page 45, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE.

VII. Dernières guerres de César (48-45 av. J. C.).

Après sa victoire de Pharsale, César rendit la liberté à toute la Thessalie, et se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il déchargea tous les habitants de ces provinces du tiers des impôts. Il n'aborda en Égypte, à Alexandrie, qu'après l'assassinat de Pompée.

Quand Théodote lui présenta la tête de ce grand homme, il détourna les yeux avec horreur, et, en recevant son cachet, il ne put retenir ses larmes. Il combla de présents tous les amis de Pompée qui s'étaient dispersés de divers côtés après sa mort, et il écrivit à Rome que le fruit le plus doux de sa victoire était de pouvoir tous les jours sauver la vie à quelques-uns de ceux de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

A son arrivée en Égypte, César n'avait sous ses ordres que trente-cinq vaisseaux et quatre mille hommes. Les vils ministres de Ptolémée Dionysios, Pothin et Achillas virent avec peine César entreprendre la réconciliation du roi avec sa sœur Cléopatre.

Ils firent tous leurs efforts pour rendre César odieux et méprisable. Pothin ne donnait aux soldats romains que le pain le plus vieux et le plus gâté, en leur disant que puisqu'ils vivaient aux dépens d'autrui ils devaient s'en contenter. Il ne faisait servir à la table du roi que de la vaisselle de terre et de bois, sous prétexte que César avait reçu, en garantie d'une dette de la couronne, toute la vaisselle d'or et d'argent.

César n'en opéra pas moins la réconciliation qu'il désirait entre Ptolémée et Cléopatre. Dans le festin qui suivit cette réconciliation, le barbier de César qui était naturellement soupçonneux, se mit à parcourir le palais en prêtant l'oreille à tout ce qui se disait et en examinant ce qui se passait.

Il découvrit que Pothin et Achillas dressaient une embûche à César pour se défaire de lui. Il s'empressa d'en prévenir son maître qui plaça des gardes autour de la salle pour arrêter les conspirateurs. Pothin fut tué, mais Achillas se sauva et alla se mettre à la tête de l'armée Égyptienne. Il suscita à César une guerre difficile et dangereuse.

Alexandrie s'étant révoltée, César qui n'avait à sa disposition que des forces peu considérables, dut se retirer dans un des quartiers de la ville et s'y fortifier. Les Égyptiens ayant voulu lui enlever sa flotte, il y mit le feu pour qu'elle ne tombât pas entre leurs mains. L'incendie gagna de l'arsenal au palais et dévora la magnifique bibliothèque que les rois d'Égypte avaient formée.

Vis-à-vis d'Alexandrie il y avait une île appelée Pharos, à cause du phare que Ptolémée Philadelphe avait élevé à son extrémité. César l'attaqua et sauta de la digue dans un bateau pour aller au secours de ses troupes qui étaient poussées par l'ennemi. Les Égyptiens étant accourus pour l'envelopper de toutes parts, il se jeta à la mer et gagna le rivage à la nage en tenant dans sa main des papiers qui étaient peut-être le manuscrit de ses *Commentaires*. Il tint ses papiers d'une main, pendant qu'il nageait de l'autre, malgré la multitude de traits que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui.

Il était à peine arrivé à terre que le bateau coula à fond. Le roi d'Égypte Dionysios ayant joint son armée, César lui livra bataille et remporta une victoire qui fut très-meurtrière. Dionysios se noya dans le Nil. Les

vents étésiens retinrent encore quelque temps César en Égypte, mais avant de quitter ce royaume, il partagea le trône entre Cléopâtre et son second frère, Ptolémée XII, Néotéros.

De l'Égypte, il se rendit en Syrie. En arrivant sur le continent asiatique, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec peu de troupes; que Pharnace poursuivant avec chaleur sa victoire, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever les rois et les tétrarques.

César marcha promptement contre lui avec trois légions et lui livra une grande bataille près de la ville de Zéla (aujourd'hui Zileh, dans la Turquie d'Asie). Il tailla en pièces toute son armée et le chassa du royaume du Pont.

Ce fut alors que, pour marquer la rapidité de ses succès, il écrivit à Amantius, un de ses amis de Rome, la lettre d'un laconisme si célèbre, dans laquelle il rend compte de son expédition par ces trois mots : *Veni, vidi, vici* : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Après cette grande victoire, il retourna à Rome où il avait merveilleusement disposé les esprits en sa faveur par la modération et la douceur qu'il avait montrées au milieu de ses succès. Toutes les provinces qu'il traversa le saluèrent comme un libérateur, et quand il fut arrivé à Rome, il acheva de s'attacher la multitude en lui donnant de splendides festins et de magnifiques soldats.

Il récompensa ses soldats en leur distribuant mille drachmes (environ 900 livres) par tête et en leur assignant des terres considérables en Italie. Mais tout en les traitant avec bonté, il ne souffrait pas la moindre infraction à la discipline. Quelques-uns s'étant montrés exigeants, parce qu'ils se croyaient nécessaires : « Citoyens, leur dit-il, vous avez assez de fatigues et de blessures, je vous délie de vos serments ; vous serez payés de ce qui vous reste dû. » Ce mot de *citoyens*, les humilia, et ils conjurèrent César de les conduire avec lui en Afrique.

Caton et Scipion, le beau-père de Pompée, s'y étaient retirés avec les cohortes qui avaient échappé au désastre de Pharsale. Un oracle ayant annoncé aux Scipions une suite non interrompue de victoires en Afrique, Caton fit décerner au beau-père de Pompée le commandement en chef de toute l'armée. Le roi de Mauritanie Juba et les Numides s'étant déclarés en leur faveur, ils avaient mis sur pied une armée assez considérable.

César ayant résolu de marcher contre eux sans différer, passa en Sicile vers le solstice d'hiver et pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dressa sa tente sur le bord de la mer et au premier vent favorable il fit voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux. Il les débarqua sans être aperçu et retourna ensuite chercher le reste de son armée.

L'ayant rencontrée en chemin, il l'amena dans son camp. L'oracle dont on parlait au sujet des Scipions paraissant impressionner ses soldats, César prit dans son camp un homme obscur et méprisé qui était de la famille des Scipions et qui se nommait Scipion Sallutio. Dans tous les combats, il le mettait à la tête de ses troupes et l'obligeait à prendre part à l'action, comme s'il eût été le véritable général.

César ayant peu de vivres pour ses hommes et peu de fourrages pour ses chevaux était souvent obligé d'en venir aux mains. Dans ces engagements partiels, ses troupes eurent presque toujours le désavantage.

Un jour que ses cavaliers s'amusaient à regarder un africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir, les Numides fondirent sur eux à l'improviste, et les poursuivirent jusque dans leur camp avec une telle vigueur que si César et Pollion n'étaient sortis des retranchements pour arrêter les fuyards, la guerre aurait été terminée ce jour-là.

Dans une seconde rencontre où les ennemis eurent encore l'avantage, César voyant l'enseigne qui portait l'aigle prendre la fuite, courut à lui, le saisit au cou et le força de tourner la tête en lui disant : « C'est de ce côté qu'est l'ennemi ! »

Ces succès enflèrent tellement Scipion qu'il résolut de risquer une bataille. Laissant d'un côté Afranius et de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, il plaça son camp au-dessus d'un lac près de la ville de Thapsus et le fortifia pour servir de retraite et d'arsenal à ses troupes.

Il était occupé de ce travail, lorsque César, traversant avec une incroyable rapidité un pays marécageux, et coupé de défilés, tomba sur ses soldats, prit les uns en queue, attaqua de front les autres, et les mit tous en fuite.

De là, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il prit tout d'un trait le camp d'Afranius, enleva et pilla celui des Numides d'où Juba s'était retiré. Ainsi en quelques heures il s'empara de trois camps et tua cinquante mille ennemis, sans avoir perdu cinquante des siens.

Après cette mémorable victoire, il eut le plus grand désir de prendre Caton vivant. Il marcha donc rapidement sur Utique où ce grand homme était renfermé. A la veille de tomber entre les mains de César, ce stoïcien n'eut pas le courage de recevoir son pardon de celui qu'il appelait un tyran. « Accorder la vie, dit-il, suppose le droit de l'ôter, ce qui est un acte de tyrannie, et je ne veux rien d'un tyran. »

Il lut le *Phédon* qui est un dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et après l'avoir lu, au lieu de se laisser convaincre par les arguments de ce grand philosophe qui condamne le suicide, il demanda son épée et se tua de désespoir. Sa mort que les païens ont admirée ne fut, comme l'a si bien dit le César des temps modernes, « que la faiblesse d'une grande âme, l'erreur d'un stoïcien, une tache dans sa vie. »

De retour à Rome, après son expédition d'Afrique, César fit une harangue au peuple où il parla de sa victoire dans les termes les plus magnifiques; il dit que les pays dont il venait de faire la conquête étaient si riches et si étendus que les Romains en tireraient une prodigieuse quantité de blé et d'huile.

Il triompha quatre fois dans un mois; le premier jour des Gaulois, le second des Egyptiens, le troisième de Pharnace, le quatrième de l'Afrique et de Juba.

Son triomphe des Gaulois fut le plus beau. Il fit ostentation des noms des huit cents villes et des trois cents peuples qu'il avait subjugués. Comme il passait devant le Vélabrum, place qui s'étendait entre le Forum et l'Aventin, son char s'étant brisé, il monta au Capitole à la lueur des flambeaux que portaient quarante éléphants rangés de chaque côté de son chemin.

Quand il célébra sa victoire sur Pharnace, on remarqua entre autres ornemens de la pompe triomphale, un tableau où étaient écrits ces mots : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Après ces triomphes, César fit donner à chacun de ses vétérans vingt mille sesterces (environ 3875 fr.). Il distribua au peuple dix boisseaux de blé par individu, avec autant de livres d'huile et trois cents sesterces (environ 58 fr. 50). Il fit remise pour un an aux locataires des maisons à Rome, et dans le reste de l'Italie de tous les loyers qui n'excédaient pas deux mille sesterces (387 fr. 50 cent.).

A ces dons il ajoute un festin public où l'on dresse pour le peuple vingt mille tables chargées des mets les plus rares et des vins les plus exquis. Ce festin fut suivi de spectacles de divers genres qui durèrent plusieurs journées.

On joua des pièces de théâtre. Il y eut aussi des jeux dans le cirque, des combats d'athlètes et de gladiateurs, et on alla jusqu'à simuler dans les amphithéâtres des combats de terre et de mer pour dédommager ceux qui n'avaient point assisté aux grandes batailles que l'on venait de livrer.

Le dernier de ces spectacles fut celui d'un combat où figurèrent de part et d'autre 500 fantassins, 300 cavaliers et 20 éléphants. Afin d'ouvrir à ces troupes un plus vaste espace pour faire leurs évolutions, on avait enlevé les barrières du cirque et l'on y avait substitué deux camps à chaque extrémité.

On fit ensuite creuser un lac et on y vit des vaisseaux tyriens et égyptiens à deux, à trois et à quatre rangs de rames, chargés de soldats et de matelots, se livrant un combat naval.

Lorsque toutes ces fêtes furent terminées, César partit pour l'Espagne pour faire la guerre aux fils de Pompée et aux républicains qui s'étaient ralliés à eux. Malgré leur jeunesse, ces officiers intrépides avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre et le courage des hommes dont elle était composée.

Ils livrèrent une grande bataille à César sous les murs de Munda, près de Cordoue. Les vétérans de César, fatigués, épuisés par toutes les expéditions qu'ils avaient faites, répondirent d'abord très-mollement à l'attaque. Le maître du monde fut sur le point de se tuer de désespoir.

Mais tout à coup reprenant courage, il se lança lui-même au fort de la mêlée, en demandant à ses vieux soldats s'ils n'avaient pas honte de le livrer ainsi à des enfants. Cette parole piqua leur générosité, et aussitôt la fortune changea de face; trente mille Pompéiens restèrent sur le champ de bataille.

En rentrant dans son camp, après la bataille, César dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais que cette fois il venait de combattre pour la vie. Ce fut la dernière guerre de César. Son retour à Rome fut triste et sombre; en le voyant triompher des partisans de Pompée, on lui reprochait de triompher des malheurs de sa patrie et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser devant les dieux et devant les hommes.

Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune et se soumettaient au frein sans résistance. Persuadés qu'ils ne pouvaient se relever de tous les maux causés par les guerres civiles que par l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel.

La flatterie lui éleva une statue dans le temple de Quirinus, avec cette inscription : Au dieu invincible ! Le dieu nouveau eut ses prêtres, les *Juliens*, et il consacra un temple à la Liberté.

Dans les derniers triomphes, le cirque n'avait pu contenir toute la foule qui se pressait aux jeux. Les fêtes avaient attiré à Rome une si prodigieuse affluence d'étrangers, qu'ils n'avaient pu trouver à se loger, et qu'un grand nombre étaient restés couchés sous des tentes, dans les rues et les carrefours; en outre la plupart n'avaient pu comprendre ce qui se disait, parce qu'ils ne savaient pas le latin. César distribua cette fois les réjouissances dans tous les quartiers de la ville. Chaque nation eut son théâtre et ses acteurs, et chaque étranger se plut à honorer dans sa langue et à sa manière la gloire du vainqueur. Rome n'était plus seulement la première ville du Latium et de l'Italie; elle était devenue la capitale du monde et César l'avait compris.

J. D.

(La fin au prochain numéro.)

RÉPARTIES DE MONTESQUIEU.

Montesquieu avoue lui-même qu'il était très-distrait en société, et qu'une sorte de timidité obscurcissait ses pensées et l'empêchait de trouver d'heureuses reparties.

C'est ce qui lui faisait dire :

« J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. »

Cependant, quand il était excité, son esprit faisait une sorte d'effort et le trait jaillissait.

Étant à Luxembourg, dans la salle où dînait l'empereur, le prince Linski lui dit :

« Vous qui venez de France, monsieur, vous êtes bien étonné de voir l'empereur si mal logé.

— Monsieur, lui répondit Montesquieu, je ne suis pas fâché de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître. »

Étant en Piémont, le roi Victor lui dit :

« Monsieur, vous êtes parent de M. l'abbé de Montesquieu, que j'ai vu ici avec M. l'abbé d'Estrades?

— Votre Majesté, répondit l'auteur de l'*Esprit des Lois*, est comme César, qui n'avait jamais oublié aucun nom. »

Un importun s'efforçant de lui persuader une chose difficile à croire, se mit à dire :

« Si ce n'est pas vrai, je vous donne ma tête.

— Je l'accepte, répondit aussitôt Montesquieu avec plus de gaieté que de politesse, les petits présents entretiennent l'amitié. »

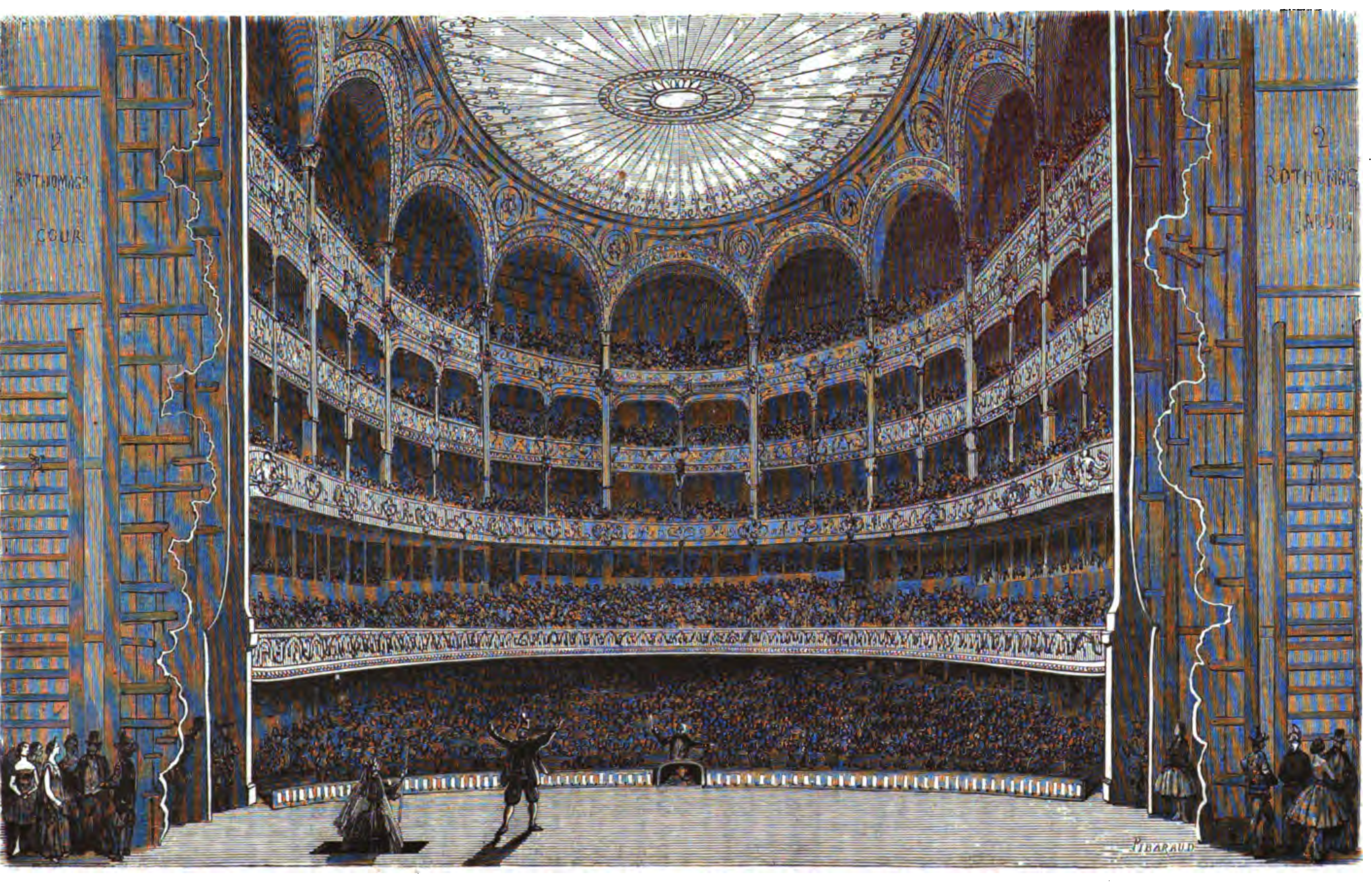
En Angleterre, le gentilhomme de la Boyne, qui était alors notre ambassadeur près de la Grande-Bretagne, ayant prétendu, dans un dîner chez le duc de Richemond, que l'Angleterre n'était pas plus grande que la Guienne, Montesquieu le contredit et le tança vivement.

Le soir, la reine lui ayant dit :

« Je sais que vous nous avez défendus contre M. de la Boyne. »

Montesquieu lui répondit :

« Madame, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays. » J. D.



Intérieur du théâtre du Châtelet.

TREIZIEME VOLUME **N° 634. — Quinze centimes.** 21 OCTOBRE 1865.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

SOMMAIRE

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

(SUITE.)

On se mit en place. Dzine, dzine, la musique commence et la contredanse aussi. Les demoiselles, qui s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, ne voyant rien venir, s'étonnent et deviennent sérieuses et contrariées; le dernier chassé-croisé allait commencer. « HOP! fait M. Abel. Les danseurs se précipitent sur les danseuses qu'ils auraient voulu avoir et que d'autres avaient engagées; les demoiselles s'effrayent et résistent; les danseurs insistent; les demoiselles cherchent à s'échapper, les mères veulent intervenir; la mêlée devient générale, le tumulte est à son comble; la plupart des demoiselles comprennent à demi et se résignent; l'ordre commence à se rétablir; quelques tours de valse sont terminés, un seul couple continue à se démener, à crier, à trépigner; c'est Jeannot et la



Il parvint à l'enlever, à la faire tourner malgré sa résistance. (Page 49, col. 1.)

grosse rousse. Abandonnée par Jeannot, personne n'en avait voulu; et Jeannot s'étant présenté trop tard partout, et frémissant à l'idée d'avoir le punch à payer, fut trop heureux de retrouver la grosse rousse, qu'il saisit pour la faire tourner; mais la rousse, furieuse de l'abandon de Jeannot, voulut se sauver; la crainte du punch triplant les forces de Jeannot, il parvint à l'enlever, à la faire tourner malgré sa résistance, malgré les coups de poing qu'elle lui assenait avec la vigueur d'un colosse pesant deux cents livres; l'infortuné Jeannot, plus petit qu'elle, les recevait sur la tête, criait et n'en continuait pas moins à tourner, accroché aux plis de la robe de la grosse rousse, qui, de son côté, criait et vociférait mille injures. Hélas! le pauvre Jeannot eut beau supporter avec un mâle courage cette grêle de coups, eut beau s'épuiser en efforts pour accomplir son tour de valse, la danseuse l'obligea à lâcher prise et le laissa seul, immobile près d'un groupe d'hommes au milieu desquels Mlle Clorinde chercha secours et protection.

Pendant cette scène, Jean, au milieu de ses rires, dit à M. Abel :

« Pauvre Jeannot, il va avoir le punch à payer; quel dommage que le monsieur peintre ne soit pas ici. »

M. Abel se trouva tout près de Jeannot au moment où il fut obligé de lâcher sa danseuse. Il mit une pièce de vingt francs dans la main de Jeannot, lui dit tout bas : « Pour payer le punch, » et dis arut. Son nom commençait à circuler et à exciter l'indignation des mères; à mesure que le calme se rétablissait, il voyait des regards irrités se porter sur lui. Il voulut prévenir l'orage et sortit.

Avant de passer le seuil de la porte, au bas de l'escalier, il resta un instant à réfléchir sur la soirée; pendant qu'il récapitulait les événements auxquels il avait pris part, il entendit la voix de Jean et de Jeannot.

JEANNOT. Je suis obligé de payer le punch. C'est mon guignon qui me poursuit. M. Abel imagine quelque chose d'absurde; tout le monde s'en tire heureusement; tous ils rient, ils sont contents. Moi seul j'ai le malheur de tomber sur une grosse fille pesant plus de deux cents livres, qui m'assomme de coups de poing et qui me fait payer ce maudit punch.

JEAN. Ne paye pas tout, pauvre Jeannot; je t'en payerai la moitié.

JEANNOT. Je veux bien; combien cela coûtera-t-il?

JEAN. Dix francs à peu près, pour tant de monde.

JEANNOT. Comment faire pour l'avoir?

JEAN. Veux-tu que je coure au café, chez nous, pour le demander?

JEANNOT. Oui, je veux bien, et dis qu'on me fasse payer le moins cher possible; je suis pauvre, moi.

JEAN. Sois tranquille, je ferai pour le mieux.

Jean sortit en courant et ne tarda pas à rentrer avec un énorme bol de punch fumant et bouillant. Aucun des deux ne s'aperçut que M. Abel était près d'eux, caché par l'obscurité.

JEANNOT. Eh bien! Jean, combien coûte le punch?

JEAN. Il y en a pour huit francs au lieu de douze, parce que c'est pour nous.

JEANNOT. Ainsi, je te dois quatre francs, puisque tu en payes la moitié.

JEAN. Oui; et je donnerai les quatre francs qui restent, mon pauvre Jeannot.

Jeannot fouilla dans son gousset, en retira son argent, compta et remit quatre francs à Jean, oubliant de le remercier de sa générosité; M. Abel, indigné et voulant punir Jeannot de sa tromperie et de son avidité, avança la main, la passa dans la poche de l'habit de Jeannot sans qu'il le sentit, occupé qu'il était par le punch, et en retira la pièce d'or qu'il l'avait vu remettre dans cette poche.

Puis, voyant Jeannot et Jean remonter avec leur punch, il sortit en disant :

« Je n'ai plus rien à faire ici; j'ai vu la petite Aimée; je lui ai fait de Simon un éloge qu'elle n'oubliera pas. J'ai recommencé avec la mère; j'ai glissé au père que Simon avait déjà trois mille francs de placés.... et ils le sont, ajouta-t-il en souriant, et en son nom.... Cette petite est gentille; elle paraît bonne, douce, bien élevée. Il faut qu'elle soit Mme Simon Dutec.... Jeannot est un fripon, un gueux, un gredin. Faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, quand je lui en avais donné vingt. Coquin!... »

Et en disant tout haut ce mot qui fit retourner quelques passants, M. Abel hâta le pas et ne tarda pas à arriver à son hôtel *Meurice*.

XV. Friponnerie de Jeannot.

Tous les matins M. Abel quittait l'hôtel, faisait une promenade à son atelier tout près de là, déjeunait au café Métis, retournait à son atelier, y restait jusqu'à la chute du jour, y recevait beaucoup d'amis, dînait en ville et allait à un cercle ou dans le monde; jamais il ne rentrait plus tard que minuit. Il travaillait à quatre tableaux de chevalet qui devaient figurer à l'exposition; l'un devait être au livret sous le titre de : *une Soirée d'épicier;* l'autre, *la Leçon de danse;* le troisième, *les Habits neufs;* le quatrième, *une Contredanse.* Ses amis admiraient beaucoup ces quatre petits tableaux; aucun n'était fini, mais tous étaient en train et assez avancés.

Dans chacun de ces tableaux, on voyait les deux mêmes figures principales. Un jeune homme à belle figure, yeux noirs, physionomie intelligente et gaie; et un autre plus jeune, mais portant une ressemblance si frappante avec le premier, qu'on ne pouvait douter qu'ils ne fussent frères; dans *les Habits neufs*, le plus jeune était admirablement beau d'expression; son regard exprimait le bonheur, la tendresse, la reconnaissance.

« Sais-tu, lui dit un jour celui qui avait pris le nom de Caïn à la soirée de M. Pontois, sais-tu que cette seule figure ferait la réputation d'un peintre.

ABEL. Elle est belle, en effet; elle a surtout le mérite de la ressemblance.

CAÏN. Celui qui aura ces quatre tableaux aura une des plus belles et des plus charmantes choses qui aura été faite en peinture.

ABEL. Personne ne les aura jamais; c'est pour moi que je travaille.

CAÏN. Tu es fou! Tu vendrais ces quatre tableaux quarante ou cinquante mille francs!

ABEL. On m'en offrirait quatre cent mille francs que je ne les donnerais pas. Ils me rappellent de charmants moments de ma vie; tu connais l'histoire de ces tableaux, et tu sais le bonheur que m'a donné cette suite de bonnes actions que m'a inspirées mon bon petit Jean. Excellent enfant! Quel cœur reconnaissant! Quel beau et noble regard! Il est parfaitement rendu dans mon tableau; c'est ce qui en fait la beauté et en fera le succès.

CAÏN. Quarante mille francs ne sont pas à dédaigner.

ABEL. Que me font quarante mille francs ajoutés à tout ce que j'ai déjà gagné et à ce que je puis gagner encore, moi qui vis comme un artiste et qui ai à peine vingt-huit ans.

CAÏN. Tu as raison; mais c'est dommage! »

Quand Jeannot rentra chez lui, il s'empressa de retirer et de compter l'argent qu'il avait mis dans sa poche; il eut beau compter et chercher, il ne trouva pas la pièce d'or que lui avait donnée l'inconnu; son désespoir fut violent; il avait compté sur ces vingt francs pour acheter à Simon les habits qu'il lui avait prêtés et dont il avait besoin. Il pleura, il se tapa la tête de ses poings, mais ce grand désespoir ne lui rendit pas ses vingt francs.

Après avoir réfléchi sur ce qu'il devait faire, il résolut d'aller le lendemain raconter l'affaire à Jean, pour chercher à l'apitoyer et se faire rendre les quatre francs

de punch qu'il avait payés. Cet espoir le calma, et il s'endormit paisiblement.

Le lendemain de bonne heure, Jeannot profita d'une course que son maître lui fit faire, pour entrer au café Métis et pour parler à Jean.

Simon était avec son frère, ce qui contraria Jeannot; il craignait que Simon ne se laissât pas prendre comme Jean à ses pleurnicheries et à ses supplications. Après avoir vainement attendu quelques minutes que Simon le laissât seul avec Jean, il se décida à parler.

« Je suis malheureux, mon bon Jean, commença-t-il; j'ai fait hier une bien grande perte.

JEAN. Une perte? Toi? Qu'as-tu donc perdu?

JEANNOT. Je voulais acheter à Simon les habits qu'il m'a prêtés hier soir, et j'avais mis dans ma poche une pièce de vingt francs pour les payer, et lorsqu'en rentrant j'ai voulu la retirer, elle n'y était plus. »

Simon fit un geste comme pour se lever de dessus sa chaise, mais il se rassit et ne dit rien. C'était M. Abel qui venait d'entrer et qui lui faisait signe de se rasseoir et de laisser parler Jean et Jeannot; ils lui tournaient le dos et ne pouvaient pas le voir.

JEAN. Vingt francs! Tu as perdu vingt francs? Pauvre Jeannot! Je te plains de tout mon cœur.

Ce n'était pas ce que voulait Jeannot; il espérait mieux que cela du bon cœur de Jean. Il continua :

JEANNOT. Et encore, si je n'avais pas été obligé de payer ce punch maudit, j'aurais pu vous donner ce mois-ci la moitié du prix des habits et achever de les payer le mois qui vient.... Je suis bien malheureux, Jean!

JEAN. Mon pauvre Jeannot, j'en suis bien triste pour toi; mais ne t'afflige pas tant. Tu sais que Simon est très-bon; je suis bien sûr qu'il te prêtera ses habits chaque fois que tu en auras besoin.

JEANNOT. Mais ce punch que j'ai dû payer! Tu sais que c'est huit francs.

JEAN. Comment, huit francs? J'en ai payé la moitié; ce n'est que quatre francs.

JEANNOT, *embarrassé*. C'est vrai! Je n'y pensais plus.... Quatre francs, qui sont peu pour toi, sont beaucoup pour moi. Je gagne si peu!

JEAN. Écoute, pauvre Jeannot; si tu as réellement besoin d'argent, Simon me permettra bien de te donner encore ces quatre francs.

— Jean, je te le défends, dit M. Abel d'un ton décidé.

Son apparition fit sauter Jeannot; il avait peur de M. Abel, et il n'aimait pas à le rencontrer.

« Je ne veux pas que tu donnes un sou à ce mauvais garnement, continua M. Abel avec une sévérité que Jean ne lui avait jamais vue. Il te trompe; il ment; il n'a rien perdu; et, s'il n'a plus d'argent, tant mieux, il l'emploie trop mal. »

Jeannot avait eu le temps de reprendre courage; il essaya de tenir tête à M. Abel.

JEANNOT. Pourquoi me dites-vous des injures, monsieur? Je ne vous ai rien fait, et vous m'accusez sans savoir si ce que je dis est vrai ou non.

M. ABEL. Je dis que tu mens, parce que je sais que tu mens. Je t'empêche de tromper Jean, parce que je sais que tu l'as déjà trompé.

JEANNOT. Non, monsieur, je ne l'ai pas trompé.

M. ABEL. Silence, menteur! Hier soir, tu as extorqué quatre francs à Jean pour payer la moitié du punch; et tu venais de recevoir vingt francs pour le payer.

JEANNOT. Moi, vingt francs! Jamais, monsieur! Vous voulez tromper Simon et Jean pour les empêcher de me venir en aide. Qui aurait pu me donner vingt francs? Je ne connaissais personne à ce bal.

M. ABEL. Mais quelqu'un te connaissait; ce quelqu'un a eu pitié de toi et n'a pas voulu que tu souffrisses de la farce inventée par moi; ce quelqu'un t'a glissé vingt francs dans la main pour payer ton punch et faire passer ton chagrin.

JEANNOT. Non, monsieur, personne n'a eu pitié de moi et personne ne m'a rien donné. D'ailleurs, vous n'étiez pas là dans ce moment, et vous n'avez rien pu voir, par conséquent.

M. ABEL. Puisque tu m'obliges à parler, je dis que j'étais si bien près de toi, que c'est moi qui ai glissé cette pièce d'or dans ta main en te disant tout bas : « Pour payer le punch; » et si tu n'as plus retrouvé ces vingt francs, c'est que je les avais moi-même retirés de ta poche quand tu as eu l'indignité de faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, auquel tu as fait accroire que tu n'avais pas assez d'argent. J'étais dans un coin obscur au bas de l'escalier, et j'ai tout entendu.

M. Abel se tut. Jeannot était consterné; il tremblait de tous ses membres. Jean le regardait avec surprise et chagrin. Indigné d'une si basse supercherie, il avait peine à y croire. Simon s'efforçait de maîtriser sa colère; il aimait tendrement son frère, et il ne pouvait supporter qu'on se jouât de sa bonté, de sa générosité. Personne ne parlait.

M. ABEL. Hors d'ici, vil trompeur! Va-t'en, et ne te trouve plus sur mon chemin.

Jeannot hésitait; M. Abel le saisit par l'oreille, le traîna jusqu'à la porte, et le mit dehors d'un coup de pied.

« Effronté coquin! Misérable! » dit M. Abel en rentrant tout ému et en se mettant à table.

XVI. M. le peintre est découvert.

Cette fois-ci, ce ne fut ni Jean, ni Simon qui lui servirent son déjeuner. Simon était atterré de la hardiesse, de l'effronterie et de la fourberie de son cousin; Jean en était fort affligé, et, pour la première fois, il pleura. M. Abel regardait les deux frères, Jean surtout, avec une compassion et un intérêt visibles. Quand son déjeuner fut fini et desservi, il appela Simon.

M. ABEL. Viens, mon pauvre Simon; j'ai quelque chose à te dire.

Simon s'approcha.

« Simon, tâche de distraire Jean du chagrin que lui donne l'indigne conduite de Jeannot Et toi-même, mon brave garçon, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Tu plais beaucoup à M. et à Mme Amédée, et beaucoup aussi à Mlle Aimée.

SIMON. Oh! monsieur, c'est impossible! Un pauvre garçon comme moi!

M. ABEL. C'est pourtant vrai. Hier, toute la soirée, je me suis occupé de toi, et ce que je te dis est positif. Les parents vous trouvent tous les deux un peu jeunes pour vous marier de suite, mais ils m'ont dit qu'ils te verraient avec plaisir venir chez eux le plus souvent possible.

SIMON. Monsieur, je ne puis croire à un pareil bonheur! Moi qui n'ai rien....

M. Abel, *souriant*. Quant à la fortune, mon ami, on ne sait pas ce qui peut arriver; tu peux avoir tes gages augmentés; tu peux arriver à être premier garçon ou surveillant; associé, même.

Simon. Il faudrait pour cela, monsieur, que je fusse dans la maison depuis dix ans pour le moins.

M. Abel. On ne sait pas.... on ne sait pas les idées qui passent par la tête d'un maître de café. M. Métis n'est plus jeune; il t'aime beaucoup; il a grande confiance en toi. On aime à avoir un associé intelligent, honnête.

Simon. Mais ça ne suffit pas, monsieur; il faut avoir de l'argent, de quoi faire un cautionnement.

M. Abel. Qu'à ça ne tienne, mon ami; je suis là pour t'épauler, pour te servir de caution. Et je ne craindrai pas de perdre mon argent.

Simon. Oh! monsieur, serait-il possible? »

Son apparition fit sauter Jeannot. (Page 51, col. 1.)

Simon resta les mains jointes devant M. Abel, ne sachant comment le remercier, n'osant pas se laisser aller à toute sa reconnaissance et à son bonheur. Le café était encore vide à cause de l'heure matinale; la dame du comptoir même n'était pas encore descendue; M. Abel, d'ailleurs, mangeait seul dans un cabinet réservé aux privilégiés.

Jean avait écouté et tout entendu; il regardait M. Abel avec une expression toute particulière. Tout à coup il s'avança vers lui, tomba à ses genoux, les lui baisa avec ardeur et s'écria :

« C'est vous, c'est vous qui êtes monsieur le peintre; c'est vous qui êtes notre bienfaiteur, le cœur d'or qu'aimait le mien. Je vous devine. J'en suis sûr, c'est vous; oui, c'est vous! Oh! laissez-moi baiser vos mains et vos genoux, vous dire que je vous aime, combien je vous aime, combien je vous respecte, avec quelle tendresse je songe à vous, avec quel bonheur je vous retrouve. Cher, cher monsieur Abel, dites-moi votre nom, votre vrai nom, que je le répète dans mon cœur, dans mon esprit. Cher bienfaiteur! Simon sera heureux par vous! Que le bon Dieu vous bénisse! Que le bon Dieu vous protége! Que le bon Dieu vous récompense! »



Il le mit dehors d'un coup de pied. (P. 51, c. 2.)

Et le pauvre Jean éclata en sanglots.

M. Abel, fort ému lui-même, le releva, le serra dans ses bras, baisa son front, ses joues baignées de larmes, et tendit la main à Simon, qui la serra dans les siennes, et, cédant à un attrait irrésistible, la baisa en s'inclinant profondément.

M. Abel. Allons, je suis découvert! Pas moyen de résister à la pénétration de mon bon petit Jean. Cher enfant, et toi, mon bon Simon, vous m'avez donné plus de bonheur que je ne pourrai jamais vous en rendre, en me découvrant les trésors de deux belles âmes bien chrétiennes, bien honnêtes. Depuis plus d'un an que je vous connais, j'ai passé quelques heures bien heureuses, dont je conserverai le souvenir. J'ai toujours vécu seul; orphelin dès mon enfance, élevé ou plutôt tyrannisé par une tante méchante, sans foi et sans cœur; sachant par expérience combien les cœurs dévoués sont rares, ayant fait moi-même ma fortune avec le talent de peintre que le bon Dieu m'a donné, j'ai éprouvé à ma première rencontre avec toi, Jean, une impression qui ne s'est pas effacée; tu étais bon, reconnaissant, affectionné, je désirais te revoir; j'avais, d'ailleurs, à expier la frayeur et la peine que je t'avais causées en te dépouillant. Ta joie en me revoyant m'a touché, m'a attiré; Simon, que j'ai reconnu de suite à sa ressemblance avec toi, m'a paru digne d'être ton frère; je me suis de plus en plus attaché à vous, j'ai voulu vous faire du bien sans me découvrir; votre reconnaissance à propos des habits neufs m'a extrêmement touché et augmenté mon amitié pour vous. Je n'ai pas de parents; je n'ai ni femme ni enfants; je suis seul dans ce monde; je puis donc, sans faire tort à personne, me donner le plaisir de vous faire du bien. Mais.... voici du monde qui arrive; lève-toi, mon petit Jean, mon cher enfant. Nous nous voyons tous les jours.... Simon, tu me tiendras au courant *de tes affaires*, ajouta M. Abel en souriant et en lui serrant la main. Et si on te parle de ta fortune, sache que tu as déjà trois mille francs placés en obligations de chemin de l'Est.

Simon. Oh! monsieur!

M. Abel. Chut! il y a du monde.... A demain, mes enfants. Adieu, mon petit Jean; c'est bien toi qui es un cœur d'or.... Silence!... A demain, de bonne heure.

M. Abel sortit presque aussi heureux que ses deux protégés.

Quand la journée fut finie, Simon et Jean montèrent chez eux pour écrire à leur mère, mais non sans s'être bien embrassés et félicités. Ils prièrent ensemble le bon Dieu; ils le remercièrent et lui demandèrent de bénir leur bienfaiteur et de lui faire rencontrer un cœur qui l'aimât pour qu'il fût bien heureux. Puis ils se mirent à écrire chacun de leur côté.

Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

RÉCITS HISTORIQUES.

JULES CÉSAR.

SUITE ET FIN.

VIII. Dictature de César. Sa mort (44 av. J. C.).

César, nommé dictateur perpétuel, tourna ses vues vers l'organisation de l'État. Au lieu de renouveler les proscriptions de Marius et de Sylla, il se montra au contraire indulgent pour tous ses ennemis et s'appliqua à effacer les divisions qu'avaient produites les guerres civiles, en appelant ses anciens adversaires aux dignités et aux emplois.

Comme il avait autrefois remis en honneur le nom de Marius, le vainqueur des Cimbres, il releva de même les statues de Sylla et replaça celle de Pompée sur la tribune aux harangues; ce qui fit dire à Cicéron qu'en relevant les statues de ces grands hommes César avait affermi les siennes.

Il donna le droit de cité à une légion de Gaulois, gratifia du droit de latinité ou du droit italique une foule d'individus, de villes et de peuples qu'il classa suivant leurs mérites, épura le sénat en en chassant tous ceux qui s'étaient déshonorés par des bassesses et y introduisit des étrangers, tels que des Gaulois et des Espagnols, pour apprendre au monde que ces peuples faisaient maintenant partie de l'Empire romain, qui ne devait avoir, dans sa pensée, d'autres limites que celles de l'univers.

Les Romains se raillaient des Gaulois qui laissaient leurs braies pour prendre le laticlave d'or. On se moquait de ces étrangers qui étaient admis au sénat et qui ne connaissaient pas même à Rome les rues qui menaient à la Curie. Le lendemain du décret de César, on lisait sur tous les murs de la ville cette affiche : « Le public est prié de ne point indiquer aux nouveaux sénateurs le chemin du sénat. » César était le premier à rire de ces plaisanteries et il recueillait sur ses tablettes pour son amusement tous les bons mots qui échappaient à la gaieté romaine.



Il voyait des regards irrités se porter sur lui. (Page 50, col. 1.)

Il augmenta le nombre des préteurs, des questeurs, des édiles et des magistrats subalternes. Il partagea avec le peuple le droit d'élection dans les comices, en sorte qu'à l'exception de ses compétiteurs au consulat, qu'il choisissait lui-même, les autres candidats étaient élus moitié par la volonté du peuple, moitié sur la désignation de César. Il envoyait aux tribus des tablettes sur lesquelles il écrivait : « Je vous recommande tels et tels afin qu'ils tiennent leur dignité de votre suffrage. »

Il récompensa généreusement ses soldats, en leur donnant de l'argent et des terres, mais il prit soin de les disséminer dans toute l'Italie pour qu'ils n'eussent jamais l'envie de se révolter, comme autrefois les soldats de Sylla. Il fit faire le recensement des citoyens qui étaient à la charge de l'État et en réduisit le nombre de trois cent vingt mille à cent cinquante mille. Il en répartit quatre-vingt mille dans les colonies d'outremer et fit rebâtir Carthage, Capoue, rendant ainsi l'espoir aux nations vaincues.

Le calendrier romain avait besoin d'être réformé. Par suite des erreurs qui s'y étaient glissées, les fêtes ne tombaient plus dans les saisons auxquelles elles se rapportaient. Celles de la moisson n'arrivaient plus en été, et on ne faisait pas celles de la vendange en automne. César régla l'année sur le cours du soleil ; il la composa de trois cent soixante-cinq jours, et l'augmenta d'un jour chaque quatrième année.

Il concevait pour la police et l'embellissement de Rome, pour l'agrandissement et la sûreté de l'Empire, des projets chaque jour plus nombreux et plus grandioses. Il voulait construire un temple de Mars plus

grand qu'aucun temple du monde, et bâtir un immense théâtre au pied de la roche Tarpéienne, à côté du Capitole.

Il s'était beaucoup occupé de la réforme de l'ordre judiciaire, et avait remédié à de graves abus en modifiant la constitution des tribunaux. Mais il sentait que la chose importante était d'établir l'unité de la législation, et il avait songé à prendre ce qu'il y avait de mieux dans les lois existantes pour en faire un code unique, dont toutes les décisions seraient inspirées par quelques principes de droit aussi simples que féconds.

Il désirait former une immense bibliothèque publique dans laquelle le savant Varron aurait réuni tous les livres grecs et latins. Il voulait aussi dessécher les marais Pontins, ouvrir une issue aux eaux du lac Fucin, construire un chemin de la mer supérieure au Tibre, agrandir le port d'Ostie et débarrasser sa rade, percer l'isthme de Corinthe et faciliter par tous les moyens les communications entre l'Italie et les provinces.

Son génie militaire se réveillant au milieu de tous ces détails d'administration, il avait formé le projet de porter la guerre chez les Parthes. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hyrcanie, de promener ses légions le long de la mer Caspienne et du Caucase, de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie et la Germanie elle-même, et de revenir en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'Empire romain et lui avoir donné de tous côtés pour borne l'Océan.

Ses assassins le frappèrent au moment où il était sur le point d'entreprendre l'exécution de ces projets gigantesques. Arrivé au souverain pouvoir, il avait eu le tort d'accepter des honneurs excessifs qui ne pouvaient manquer de porter ombrage à ses envieux et à ses ennemis.

Ainsi il ne se contenta pas de se faire donner le consulat à vie, la dictature perpétuelle, la censure des mœurs, le titre d'*Imperator*, le surnom de Père de la patrie, une statue parmi celles des rois, une espèce de trône dans l'orchestre au théâtre, il souffrit encore qu'on lui décernât des hommages qui dépassaient la mesure des grandeurs humaines. Il avait un siége d'or au sénat et dans son tribunal au Forum, on voyait dans les pompes du cirque un char sur lequel se portait religieusement son image; on lui éleva des temples et des autels et eut des statues comme celles des dieux. Comme eux, il avait un lit sacré, un flamine, des prêtres luperques et il ne craignit pas de donner son nom à l'un des mois de l'année.

Il répétait sans cesse publiquement que la république n'était qu'un nom sans valeur, sans réalité, qu'on n'avait pas de son autorité dictatoriale une idée assez élevée, qu'on devrait lui parler avec plus de respect et regarder comme des lois ses paroles. Cicéron rapporte qu'il avait constamment à la bouche ces vers d'Euripide :

> Pratiquez la vertu ; mais s'il vous faut régner,
> Vertu, justice et lois, sachez tout dédaigner.

Il avait l'habitude de dire qu'en abdiquant la dictature, Sylla avait prouvé qu'il ignorait jusqu'aux principes les plus élémentaires de l'art de gouverner.

Il connaissait toute l'aversion que les Romains avaient pour la royauté et cependant il eut la faiblesse de désirer le titre de roi, le seul qui répondît d'ailleurs à l'idée qu'il avait de son absolutisme. Ses flatteurs commencèrent par répandre dans le public que, d'après un oracle sibyllin, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que quand elles seraient commandées par un roi.

Un jour qu'il revenait d'Albe à Rome, des affidés le saluèrent du nom de roi. César s'étant aperçu de l'impression fâcheuse que ce mot produisait sur la foule, répondit : « Je ne m'appelle pas roi, mais César. » Mais à la fête des Lupercales, Antoine, qui était alors consul, s'approcha du dictateur et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

Cette tentative n'ayant excité que de faibles applaudissements, César repoussa la main d'Antoine et à l'instant le peuple fit entendre des cris de joie. Antoine étant revenu avec son diadème, César l'éloigna de nouveau et provoqua des acclamations universelles. Aussitôt il se leva et donna l'ordre de porter ce diadème au Capitole.

Quelques jours après, ses flatteurs couronnèrent ses statues d'un bandeau royal. Deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, ayant fait arracher ces diadèmes, la foule les suivit en battant des mains, en les appelant des Brutus, par allusion au premier des Brutus qui avait contribué à la chute de la royauté. César prit pour une injure personnelle l'action de ces magistrats et les priva de leur charge.

Le Sénat étant venu lui faire part des honneurs extraordinaires qu'il lui avait décernés, il ne daigna pas se lever à l'arrivée des consuls, des préteurs et de tous les premiers dignitaires de l'État. Il leur donna audience comme aux plus simples particuliers et leur répondit avec sécheresse qu'ils devraient diminuer ses honneurs plutôt que de les augmenter.

Le peuple ne fut pas moins blessé que le Sénat de ce manque d'égards pour le premier corps de l'État, parce qu'il crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs et les premiers magistrats de la république. Tous ceux qui n'étaient pas obligés de rester là s'en retournèrent la tête baissée et dans un morne silence.

A partir de ce moment, la mort de César fut résolue. Cassius forma un complot contre celui qu'il regardait comme un tyran et y entraîna Brutus. Celui-ci avait été comblé de tant de bienfaits par César qu'il était comme enchaîné par la reconnaissance.

Mais les exhortations des conjurés l'éblouirent et le frappèrent d'une sorte de vertige. Une nuit, ils couvrirent le tribunal et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets ainsi conçus : « Tu dors Brutus! Tu n'es pas Brutus! Ah! si Brutus vivait encore ou si son âme respirait encore dans l'un de ses descendants! » Il ne put tenir contre ces excitations. Il se crut appelé, lui aussi, à affranchir sa patrie, et il se mit dès lors à la tête des conjurations

César ne manqua pas d'être averti du danger qu'il courait. Sans parler des bruits nocturnes, des feux célestes et de tous les autres prodiges qui annonçaient, dit-on, sa mort; la veille, sa femme Calpurnia eut pendant la nuit un songe affreux, à la suite duquel elle le conjura de ne pas sortir de chez lui et de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat.

Décimus Brutus, qui était aussi de la conjuration, le trouva le matin très-irrésolu, mais il triompha de son

hésitation en se moquant des devins et des songes auxquels César sans doute ne croyait guère. A peine le dictateur avait-il franchi le seuil de sa maison, qu'un esclave étranger se présenta à Calpurnia en la priant de le garder jusqu'au retour de César, parce qu'il avait des choses importantes à lui communiquer.

Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques et qui connaissait en partie la conjuration, voulut s'approcher de César pour lui en donner avis. La foule l'écartant sans cesse, il se décida à écrire quelques mots sur un papier qu'il parvint à remettre à César en lui disant: « César, lisez cela et promptement, parce qu'il y a là des choses qui vous intéressent personnellement. »

César ayant pris ce papier essaya plusieurs fois de le lire, mais il en fut toujours empêché par la multitude de ceux qui voulaient lui parler. Il entra dans le sénat le tenant à la main sans en avoir pris connaissance.

Quand il parut, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siége de César, les autres allèrent au-devant de lui pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber qui demandait le rappel de son frère. Ils le suivirent en redoublant leurs instances et lorsqu'il se fut assis, Cimber le saisit par la toge aux deux épaules. « C'est de la violence, » s'écrie César, et comme c'était le signal convenu, un des Casca, auquel il tournait le dos, le frappa au-dessous de la gorge. « Scélérat de Casca, cria-t-il, que fais-tu? » et au même moment, il voulut s'élancer.

Mais il ne vit tout autour de lui que des épées et des poignards. Il se débattit comme une bête féroce assaillie par les chasseurs, s'efforçant de parer les coups qui lui étaient portés. On dit que quand il vit Brutus venir sur lui l'épée à la main, il s'enveloppa la tête de son manteau en s'écriant: « Et toi aussi, mon fils Brutus? » Il tomba au pied de la statue de Pompée, qu'il couvrit de son sang; il avait été percé de vingt-trois coups.

Les conjurés auraient voulu traîner son cadavre dans le Tibre, adjuger ses biens à l'État, et annuler ses actes. La crainte qu'ils eurent du consul Antoine et du maître de la cavalerie lépide, les fit renoncer à ce dessein. Trois esclaves portèrent chez lui son corps sur une litière d'où pendait un de ses bras.

On ouvrit son testament sur la demande de Pison son beau-père, et on en fit lecture dans la maison d'Antoine. Il avait désigné pour les tuteurs de son fils, dans le cas où il en aurait un, la plupart de ses assassins. Décimus Brutus figurait parmi ses héritiers, et il avait légué au peuple romain ses jardins près du Tibre et trois cents sesterces par tête.

Le jour de ses funérailles étant fixé, on lui éleva un bûcher sur le champ de Mars, près du tombeau de Julie, et l'on construisit, près de la tribune aux harangues, une chapelle dorée. On y plaça un lit d'ivoire couvert de pourpre et d'or et à la tête de ce lit un trophée, avec le vêtement qu'il portait quand il fut tué.

Dans les jeux on chanta des vers propres à exciter la pitié pour la mort et l'indignation contre ses meurtriers. On lui faisait dire entre autres choses ce vers tiré d'un drame de Pacuvius:

Les avais-je épargnés pour tomber sous leurs coups?

Au lieu d'éloge funèbre, le consul Antoine fit lire par un hérault le sénatus-consulte qui décernait à César les honneurs divins et humains, puis le serment par lequel tous les citoyens s'étaient engagés à lui être fidèles. Il donna ensuite lui-même lecture de son testament.

Quand le peuple entendit les dispositions si généreuses qu'il avait faites en sa faveur, il ne put plus se contenir. Il fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place et brûla le corps de César. Prenant ensuite dans le bûcher des tisons enflammés, il courut en foule aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu. Plusieurs se répandirent dans la ville et les cherchèrent avec l'intention de les mettre en pièces; mais on ne put les découvrir parce qu'ils se tinrent bien renfermés.

César périt dans la cinquante-sixième année de son âge et ne survécut guère plus de quatre ans à Pompée. Il fut mis au nombre des dieux, non-seulement par le décret qui ordonna son apothéose, mais aussi par la foule persuadée de sa divinité.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. On lui attribua l'apparition d'une comète qui brilla avec beaucoup d'éclat pendant sept nuits consécutives et qui disparut ensuite. Le soleil ayant paru pâle toute l'année, on crut que cet astre s'était voilé la face pour porter le deuil de cette grande victime.

Le peuple remarqua qu'aucun de ses meurtriers ne lui avait survécu plus de trois ans et qu'ils avaient eu tous une fin tragique. Les uns périrent dans des naufrages, d'autres dans les combats et quelques-uns se percèrent du même glaive dont ils avaient frappé César.

On fit murer la porte du palais où il avait été assassiné; les Ides de Mars, date de sa mort, furent appelées *jours parricides*, parce que César avait le titre de *Père de la patrie*, et il fut défendu à jamais d'assembler le sénat ce jour-là. D.

COURTOISIE DU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

Dans la campagne de 1692 dans les Pays-Bas, le maréchal de Luxembourg était en face de l'ennemi, dont il n'était séparé que par la Méhaigue, rivière qui passe dans le comté de Namur et va se jeter dans la Meuse.

On lui amena un jour un officier espagnol qu'un corps de troupes françaises avait fait prisonnier, et qui s'était fort bien battu. Le maréchal de Luxembourg, lui trouvant de l'esprit:

« Vous autres Espagnols, lui dit-il, je sais que vous faites la guerre en honnêtes gens, et je la veux faire avec vous de même. »

Ensuite, il le fit dîner avec lui et lui fit voir toute son armée dans les plus grands détails. Après quoi il le congédia, en lui disant:

« Je vous rends votre liberté; allez trouver M. le prince d'Orange, et dites-lui ce que vous avez vu. »

Quand cet officier se présenta au prince d'Orange, il trouva là un déserteur qui prétendait avoir quitté le camp français parce qu'on y mourait de faim.

« Il est possible, repartit l'officier espagnol, que vos compagnons aient des privations, mais moi qui viens de parcourir le camp français, j'ai trouvé partout la plus grande gaieté. Chacun est prêt à bien faire son devoir; toutes les dispositions les plus sages et les plus prudentes ont été prises par le maréchal, et je viens précisément dire au prince de ne pas passer la rivière, parce que nous serions certainement battus. » J. D.



Il tomba au pied de la statue de Pompée. (Page 55, col. 1.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 635. — Quinze centimes.** 28 OCTOBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS
MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements : six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

(SUITE.)

XVII. Seconde visite à Kérantré.

Depuis plus de deux ans qu'Hélène Dutec s'était séparée de son enfant, elle avait reçu bien régulièrement des nouvelles, tantôt de Jean, tantôt de Simon. Elle se réjouissait de les voir heureux, et elle recevait très-souvent des sommes d'argent qui dépassaient ses espérances. C'était tantôt Jean, tantôt Simon qui lui envoyaient vingt francs, quelquefois même quarante francs. L'aisance, le bien-être régnaient dans son petit ménage. Le bon Kersac y était pour quelque chose; il avait tenu sa promesse; il se passait rarement une quinzaine sans qu'il vînt lui faire une visite; chaque fois il apportait *de quoi se contenter*, disait-il.

« Car, ma bonne dame Hélène, tel que vous me voyez, je suis diablement égoïste; ainsi, l'autre jour, je vous ai apporté une couple de chaises; aujourd'hui ne voilà-t-il pas qu'il me faut un fauteuil; j'en ai apporté un dans la carriole.... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce



« Le diable, qui est très-méchant, et qui vous rend malheureux. » (Page 59, col. 2.)

pas, ajouta-t-il, de ce que je me soigne comme une petite maîtresse. Je deviens douillet en prenant des années; mais vous êtes bonne et vous n'en penserez pas plus mal de moi, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. Mal? Que je pense mal de vous? Comme si je ne voyais pas pourquoi vous apportez tout cela! Cette table, c'est pour vous, n'est-ce pas?

KERSAC. Certainement! Je déteste de manger sur le pouce.

HÉLÈNE. Et l'armoire? C'est pour vous encore?

KERSAC. L'armoire c'est pour serrer les petites provisions que je vous apporte et que je viens manger chez vous; je n'aime pas que les choses traînent; ça me taquine, ça me gêne.

HÉLÈNE. Et le lit de la petite?

KERSAC. Le lit est pour savoir ma protégée bien couchée. Je n'aime pas à voir un lit brisé, malpropre.

HÉLÈNE. Et le linge? Et la vaisselle? Et le bois? Et tant d'autres choses?

KERSAC. Le linge c'est pour avoir de quoi m'essuyer

quand j'arrive chez vous tout en transpiration. La vaisselle c'est pour manger dedans ; le bois c'est pour mettre une bûche au feu sans me gêner quand j'arrive transi de froid. Enfin, écoutez donc, je suis comme ça, moi. J'aime mes aises. Ce ne serait pas bien à vous de prendre mauvaise opinion de moi parce que je suis un peu.... un peu.... allons, il faut s'exécuter et lâcher le mot ; un peu *égoïste*. »

Hélène sourit. « Que le bon Dieu nous donne à tous des égoïstes de votre façon, monsieur Kersac.

KERSAC. Et quelles nouvelles des enfants ?

HÉLÈNE. Très-bonnes, merci bien. Jean me parle de vous dans toutes ses lettres ; il dit toujours en me parlant de ce bon M. Abel, qu'il le fait penser à vous, qu'il est bon comme vous, obligeant et gai comme vous, et que comme vous il ne peut souffrir le pauvre Jeannot.

KERSAC. Ha ! ha ! ha ! C'est bon, ça ! Eh bien, cela me donne bonne opinion de ce M. Abel. Ce Jeannot me déplaît plus que je ne puis dire. Je parie qu'il finira par filouter et par se faire pincer.

HÉLÈNE. Oh ! monsieur Kersac ! Ne dites pas ça. Ce serait terrible ! Pensez donc ! l'enfant de ma sœur !

KERSAC. Oui, mais le père était un gueux, un gredin ! Excusez, ma bonne dame Hélène, je ne voulais pas vous peiner ; seulement, pour vous dire mon impression, ce garçon est jaloux de Jean ; il est envieux, ingrat, paresseux ; il n'aime personne. Pas comme notre petit Jean ! Celui-là est tout l'opposé. Mais, ajouta-t-il en se levant, j'oublie que j'ai quelques provisions dans ma carriole ; si nous dînions ! J'ai l'estomac creux, il me semble que j'avalerais un pain de six livres. »

Kersac et Hélène sortirent et allèrent sous le hangar où était le cheval et la carriole. Kersac donna à boire au cheval qui finissait son avoine, lui arrangea sa litière ; Hélène lui apporta une botte de foin ; après quoi Kersac se mit à décharger la carriole de ses provisions. Hélène reçut un bon gigot tout cuit, trois livres de beurre, un kilo de sucre, un kilo de café tout brûlé et moulu, un kilo de chandelle, un gros fromage, une bouteille d'huile à manger et une autre de vinaigre, un paquet d'épiceries de toutes sortes ; et enfin, il retira un paquet qu'il semblait vouloir cacher.

« Ceci, dit-il, ce n'est pas pour vous, ma bonne dame Hélène, c'est pour moi.

HÉLÈNE. Ah ! qu'est-ce que c'est, sans indiscrétion ?

KERSAC. Voilà ! C'est qu'il faut encore m'accuser d'un vilain défaut, et ce n'est pas agréable. Et pourtant il faut que je m'exécute, car tout de même quand vous verriez la chose, vous devineriez bien mon défaut. Tel que vous me voyez, Hélène, je suis un peu coquet ; j'aime à être bien tenu, bien peigné, bien attaché. Et chez vous, il n'y a pas de glace. Cela m'ennuie, parce qu'en arrivant, voyez-vous, le vent, la sueur, la poussière, tout ça vous ébouriffe, vous dérange ; avec ma glace je verrai de suite si je suis présentable. Vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas ? »

Hélène ne répondit qu'en lui serrant les mains dans les siennes ; sa bouche resta muette, mais ses yeux exprimèrent sa reconnaissance ; elle rentra et se mit à ranger les provisions dans l'armoire que lui avait value l'*égoïsme* de Kersac.

KERSAC. Un clou, s'il vous plaît, Hélène, pour attacher la glace. Où faut-il l'accrocher ?

HÉLÈNE. Elle sera bien partout où vous la mettrez, monsieur Kersac. Voici un clou. »

En prenant le clou, Kersac s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes

KERSAC. Pourquoi pleurez-vous, Hélène ?... Pourquoi ?... Je veux que vous me le disiez.

HÉLÈNE, *souriant*. Je pleure sur votre *égoïsme* ; je remercie le bon Dieu de vous avoir donné un si beau défaut, et je le prie de vous en récompenser dans ce monde et dans l'autre.

KERSAC. Oh ! dans ce monde, je n'y tiens guère ; dans l'autre je ne dis pas ; et à mon tour je prie le bon Dieu de vous y retrouver avec mon petit Jean après ma mort.

HÉLÈNE. Merci, monsieur Kersac ; c'est la meilleure prière que vous puissiez faire pour moi.

KERSAC. C'est qu'il y a longtemps que je vous connais.

HÉLÈNE. Il y a plus de deux ans.

KERSAC. Et la petite, où est-elle donc ?

HÉLÈNE. Elle n'est pas encore revenue de l'école ; elle va venir dîner avec nous tout à l'heure.

KERSAC. Elle est gentille, cette petite, je l'aime bien.

HÉLÈNE. Elle vous aime bien aussi. Rien que d'entendre parler de vous, ses yeux brillent, sa bouche sourit.

KERSAC. Qui entend-elle parler de moi ? Personne ne me connaît ici.

HÉLÈNE. Et moi donc ? Est-ce que je puis oublier notre bienfaiteur et le protecteur de mon petit Jean ; tout ce qui est ici vous rappelle à notre souvenir ; tout vient de votre charité, de votre bonté.

KERSAC. Vous pouvez bien ajouter : Et de mon amitié. Je me suis attaché à votre petit Jean, que j'en suis quelquefois étonné. De Jean cet attachement a passé à vous ; et ça me fait plaisir de venir vous voir et de vous aider un peu avec ce que j'ai de trop.

HÉLÈNE. Je ne suis pas une ingrate, monsieur Kersac ; croyez-le bien.

KERSAC. Je le sais bien ; je le vois bien ; et ça repose le cœur, voyez-vous, quand on n'a personne à aimer dans ce monde ; je veux dire des créatures humaines, car on a toujours le bon Dieu à aimer. Je dis donc que ça repose le cœur quand on voit une brave et honnête femme qui vous remercie du peu qu'on a fait pour elle, qui en est reconnaissante comme si c'était une belle et grande chose, et qui prie pour vous, qui pense à vous, qui vous aime. C'est une grande récompense, ma bonne Hélène, trop grande pour ce que je vaux. Et que vous écrit Jean dans sa dernière ? ajouta-t-il après quelques instants.

HÉLÈNE. Ils m'écrivent tous deux, monsieur Kersac. M. Abel a été bien bon pour eux ; en voilà encore un qui est un vrai cœur d'or, comme dit mon petit Jean.

Et Hélène raconta à Kersac tout ce que M. Abel avait fait et promis, et comment il avait assuré à Simon un excellent mariage.

KERSAC. Peste ! Il n'y va pas de main morte, ce bon Abel ! Plaise à Dieu qu'il n'ait pas son Caïn. Il va falloir que vous alliez à la noce, d'ici à un an ou deux.

HÉLÈNE. Moi, monsieur ! A une noce à Paris ! Qu'y ferais-je, mon Dieu ! et quelle figure apporterais-je ?

KERSAC. Il faudra bien que vous y alliez. La mère doit être présente de par la loi.

HÉLÈNE. La mère, mais pas la belle mère, monsieur.

KERSAC. Comment, la belle-mère?

HÉLÈNE. Oui, monsieur; je n'ai d'enfant que mon petit Jean. Quand j'ai épousé mon mari, Simon avait déjà près de neuf ans.

KERSAC. En voilà-t-il une belle découverte! Quel âge avez-vous donc?

HÉLÈNE. J'ai trentre-trois ans, monsieur. Jean a seize ans et demi, je me suis mariée à dix-sept ans.

KERSAC. C'est donc ça que je me disais toujours: Cette femme est diantrement bien conservée! Qui croirait qu'elle a un grand garçon de vingt-quatre ans! Ah! mais ce que vous me dites là me fait plaisir; voici pourquoi. Je suis garçon, vous savez. J'ai besoin d'une femme à la ferme, une femme qui fasse marcher le ménage, qui fasse la cuisine, qui fasse enfin ce que fait une fermière. J'ai eu du malheur jusqu'ici. Je ne peux pas tomber sur une femme honnête, active, intelligente, qui prenne mes intérêts, qui sache mener une ferme. J'avais bien pensé à vous, mais je me disais : Elle a un grand garçon de vingt-quatre ans; elle a pour le moins quarante et un à quarante-deux ans. C'est trop âgé pour commencer. Et voilà que vous en avez trente-trois! Mais c'est superbe! Tiens! c'est le bon Dieu qui exauce votre prière; vous lui demandez de me donner du bonheur dans ce monde. Et le voilà qui vient, le bonheur! Suis-je donc heureux! Je ne vais plus avoir à me méfier, à surveiller, à gronder. Tout ira comme sur des roulettes; quand je serai malade vous me soignerez, quand je serai absent vous prendrez la direction de tout.

— Mais monsieur, dit Hélène en riant, vous arrangez tout ça sans savoir si je puis faire l'affaire, si je connais le travail d'une ferme, si je sais traire une vache, élever des volailles. Une femme de ferme doit savoir tout cela à fond.

Kersac s'arrêta consterné. « C'est vrai, pourtant!... Et vous ne savez pas?... Dites vite, ajouta-t-il avec vivacité, voyant qu'elle hésitait.

HÉLÈNE. Si fait, monsieur, je sais; je suis fille de fermier, j'ai travaillé à la ferme depuis que je me souviens de moi-même; je n'ai quitté qu'à la mort de mon père et de mon mari.

KERSAC. Alors, pourquoi diable m'effrayez-vous? Je ne vous demande pas si vous voulez, puisque vous pouvez. Du moment qu'il s'agit de me rendre service, vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr. Quand faut-il vous envoyer une charrette pour déménager?

HÉLÈNE. Quand vous voudrez, monsieur. Rien ne me retient ici. Vous avez pensé juste, en étant si sûr de mon consentement; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai avec bonheur en remerciant le bon Dieu de m'offrir les moyens de vous témoigner ma reconnaissance.

KERSAC. La semaine prochaine alors; nous sommes à jeudi aujourd'hui; lundi prochain vous déménagez.

HÉLÈNE. Je serai prête, monsieur.

KERSAC. Bien! tout est convenu; je suis content. Je ne vous parle pas de gages; il vous passera assez d'argent dans les mains, plus que vous n'en pourriez dépenser; vous prendrez ce qu'il vous faudra, ce que vous voudrez. Je n'ai pas besoin de vous fixer la somme et je ne crains pas que vous en preniez trop.

HÉLÈNE. Et la petite Marie, monsieur, qu'en ferons-nous?

KERSAC. Marie viendra avec vous.

HÉLÈNE. Ce sera peut-être un embarras pour vous, monsieur?

KERSAC. Embarras? Pas le moindre. Quand elle aura vingt et un ans je l'adopterai et je la marierai à mon petit Jean. J'ai déjà fait mon plan, allez. Vous savez, je suis égoïste. J'arrange ma vie pour moi-même.

HÉLÈNE. Et sans oublier les autres, monsieur. Mon Dieu, que c'est donc beau et bon d'être égoïste au point où vous l'êtes!

KERSAC. Mais oui; vous voyez! On se fait une bonne petite vie; on se fait des amis.

HÉLÈNE. Bien dévoués et bien reconnaissants, monsieur.

KERSAC, *souriant*. Toujours! Les amis sont toujours dévoués et reconnaissants; sans cela ce ne sont plus des amis.... Et le dîner que nous oublions; Marie va rentrer et si je n'ai pas quelque chose à mettre dans mon pauvre estomac, je la mange à la croque au sel. »

Hélène remit du bois dans le feu, tira de l'armoire aux provisions de quoi faire une omelette et de quoi assaisonner une salade. Quand les œufs furent battus et prêts à mettre sur le feu, Kersac lui offrit de tenir la poêle pendant qu'elle mettrait le couvert. Ce fut bientôt fait, et au moment où Hélène versait l'omelette dans une assiette, la petite Marie arriva rouge et joyeuse.

Elle courut à Kersac qui l'embrassa sur les deux joues; elle lui rendit ses baisers en disant:

« J'ai été bien des jours sans vous voir, mon bon ami; pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir?

KERSAC. Parce que c'est le temps de la moisson, ma petite Marie, et que dans ces moments-là, hommes et chevaux ont bien à faire.

MARIE. Mais vous, bon ami, vous ne travaillez pas?

KERSAC. Tout comme les autres et plus que les autres; pendant qu'ils se reposent, je vais voir de tous côtés si chacun est à son affaire, si l'ouvrage se fait comme il faut; je suis le premier levé et le dernier couché.

MARIE. Mais c'est très-fatigant, cela!

KERSAC. Sans doute, c'est fatigant; mais tant qu'on vit dans ce monde, il faut se fatiguer pour faire son devoir.

MARIE. Et si l'on ne veut pas se fatiguer?

KERSAC. Si on ne veut pas se fatiguer on est un lâche et un méchant, parce qu'on offense le bon Dieu; on mécontente les hommes et on est puni dans ce monde et dans l'autre monde.

MARIE. Comment est-on puni?

KERSAC. Dans ce monde, personne ne vous aime, ne vous estime et ne veut de vous; on ne gagne plus rien et on devient misérable; et dans l'autre monde, le bon Dieu vous renvoie au diable qui est très-méchant et qui vous rend malheureux; mais malheureux comme tu ne peux pas te figurer.

MARIE. Comme vous faites bien alors de vous fatiguer, bon ami. Mais tâchez de vous fatiguer beaucoup, assez pour que le bon Dieu soit content et qu'il ne vous envoie pas à ce méchant diable.

KERSAC. Oh! je me fatigue assez, sois tranquille.

HÉLÈNE. Monsieur Kersac, Marie va croire qu'il suffit de se fatiguer pour contenter le bon Dieu. Il faut d'autres choses encore.

KERSAC. Comment donc! Certainement! Écoute, Marie, il faut aussi beaucoup aimer le bon Dieu.

MARIE. Je l'aime bien aussi, mais je ne le vois pas; alors je ne peux pas l'aimer comme ceux que je connais.

KERSAC. Si fait, tu le connais; tu sais que c'est le bon Dieu qui t'a créée, qui te donne tout ce que tu as.

MARIE. Je le sais bien, mais je ne vois pas les choses qu'il me donne. Pas comme vous, qui me soignez et qui me donnez beaucoup de choses que je vois. Aussi je vous aime de tout mon cœur.

KERSAC. Dites donc, Hélène, entendez-vous ce qu'elle dit? Je crains qu'elle ne soit plus forte que moi. Je suis à bout de raisonnements. Faites-lui comprendre que je ne vaux pas le bon Dieu.

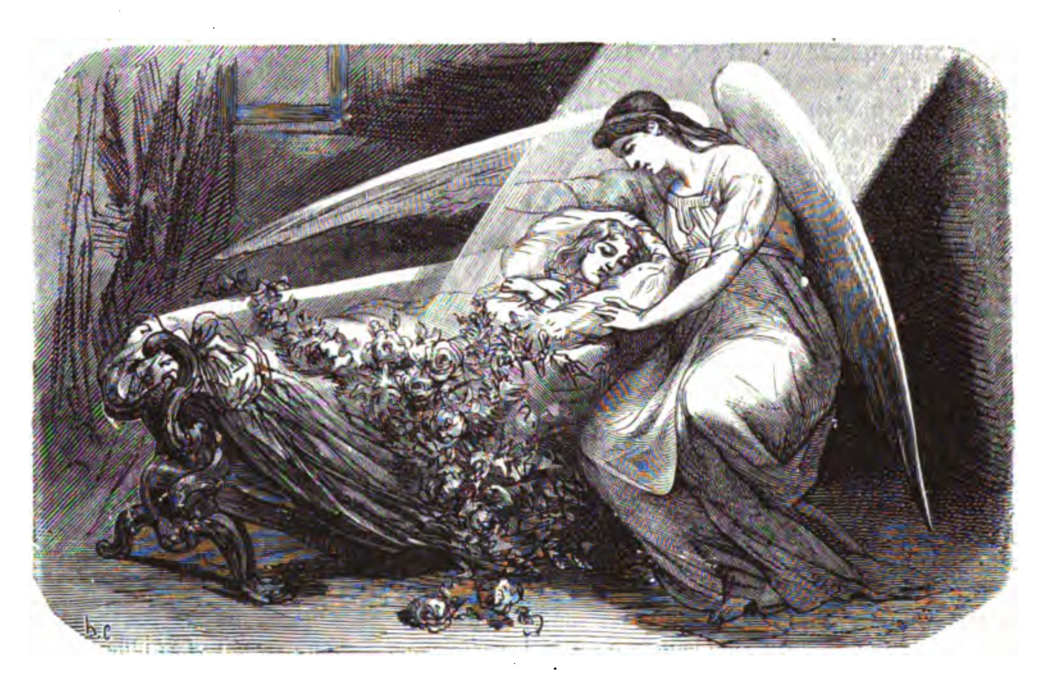
HÉLÈNE. Marie, c'est le bon Dieu qui m'a fait venir à ton secours quand ta bonne t'a abandonnée; c'est le bon Dieu qui te fait vivre, qui a permis que le bon M. Kersac te connaisse et t'aime; c'est le bon Dieu qui te garde et te protége jour et nuit; il t'aime, il veut que tu sois heureuse toujours; tu vois bien que tu dois l'aimer plus que tout le monde.

MARIE. C'est vrai, mère, c'est vrai; je l'aime et je l'aimerai plus encore, je vous le promets.

KERSAC, *riant*. Et moi, Marie, comment m'aimeras-tu assez pour m'empêcher d'être jaloux?

MARIE. Vous? Oh! vous savez bien que je vous aime bien, que je vous aimerai toujours (elle l'embrasse et lui dit à l'oreille : plus que tout le monde.... vous comprenez). Et puis c'est vilain d'être jaloux; et vous ne ferez jamais rien de vilain. »

Le dîner était prêt; ils se mirent à table; Kersac rit longtemps de la promesse de sa fille adoptive et mangea comme un homme qui vient de faire sept lieues et qui est encore à jeun à une heure de l'après-midi. Marie dévorait; le gigot était cuit à point, l'omelette était excellente, la salade était bien assaisonnée, le beurre était frais, le pain était tendre, les convives étaient heureux; Kersac était particulièrement enchanté de s'être assuré une femme sûre et intelligente à sa ferme, et de trouver



« Dieu qui te garde et te protége jour et nuit. » (Page 60, col. 1.)

en elle et en la petite Marie une société et une distraction agréable.

Quand Marie sut qu'elle allait demeurer à la ferme de Kersac, elle ne se posséda pas de joie.

« Partons tout de suite, mon bon ami, emmenez-nous tout de suite, répétait-elle avec instance.

HÉLÈNE. C'est impossible, Marie; il me faut le temps de payer les petites choses que je dois, de faire mes adieux à M. le curé, à ma sœur Marine, de ranger mes effets; car, dit-elle en souriant et se tournant vers Kersac, j'ai des effets maintenant et je ne veux rien laisser de ce que vous m'avez donné, monsieur Kersac.

KERSAC. Vous emporterez tout ce que vous voudrez, Hélène; je vous enverrai ma plus grande charrette.

HÉLÈNE. Merci, monsieur, je laisserai la maison à ma sœur qui n'aura plus de loyer à payer de cette façon. »

Kersac avait fini de dîner; il se leva pour aller atteler son cheval; Hélène l'accompagna et il partit en répétant :

« A lundi! »

XVIII. M. Abel s'occupe de placer Jean.

Hélène attendit au soir pour écrire à son petit Jean et lui annoncer l'heureux changement qui se faisait dans sa vie. Après avoir raconté ce que nous venons de lire, elle ajouta : « Tu vois, mon enfant, que je ne vais manquer de rien; le bon M. Kersac me paye tout mon entretien et je n'abuserai pas de sa trop grande bonté. Il prend la petite Marie à sa charge; il ne sera donc plus besoin que vous vous priviez Simon et toi pour me venir en aide. Gardez ce que vous gagnez, mes bons enfants; j'ai reçu plus de huit cents francs depuis ton départ, mon petit Jean, c'est trop pour vous, chers enfants; il faut songer à votre avenir. Pour moi, j'ai

payé toutes les petites dettes qu'on ne me réclamait pas, mais que je savais devoir depuis cinq ans, du temps de ton pauvre père. J'ai fini de payer le médecin il y a trois jours avec les soixante francs de gratification que vous aviez reçus et que vous m'avez envoyés tout d'un bloc. Quant à ma vie elle ne me coûte pour ainsi dire rien, grâce aux bontés de M. Kersac, qui m'apporte tous les quinze jours des provisions pour la quinzaine. Il est bien bon, mes enfants, priez pour lui afin que le bon Dieu le bénisse et le récompense de ce qu'il fait pour moi. Je pars lundi pour Sainte-Anne, je crois que j'y serai heureuse. C'est là qu'il faudra m'écrire. »

Lorsque Simon et Jean reçurent cette lettre, ils furent plus heureux encore que ne l'était leur mère; ils bénirent le bon Kersac, et Jean lui écrivit le soir même une lettre pleine de reconnaissance et d'affection.

« Simon, dit Jean, une chose qui me revient, dans la lettre de maman, c'est ce qu'elle dit des huit cents francs qu'elle a reçus et des soixante francs de gratification. De quelle gratification veut-elle parler? En as-tu reçu une de M. Métis?

SIMON. Pas la moindre! Ce n'est pas son genre, tu sais; il est bien bon pour nous, il donne des permissions, il nous permet, par exemple, d'aller souvent le soir chez M. Amédée, mais, quant à donner de l'argent, ce n'est pas son habitude.

JEAN. Et les huit cents francs? Avons-nous envoyé tant que ça?

SIMON. Non, certainement non. Mais c'est facile à voir; j'ai tout écrit à mesure. »

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain n°.)



Chaque fois il apportait de quoi se contenter, disait-il. (P. 57, c. 1.)

CARL, L'ÉGOISTE.

Dans un charmant village, demeurait un homme fort riche, appelé Carl. Il possédait une ferme superbe, entourée de magnifiques prairies, dans lesquelles paissaient de nombreux troupeaux. Ses granges et ses greniers n'étaient jamais vides.

Cependant, il faut bien le dire, Carl ne savait pas profiter de son bonheur, et son seul désir était d'amasser encore, car il travaillait nuit et jour comme s'il eût été le plus pauvre paysan de son canton. Il avait la triste réputation d'être le moins généreux des fermiers de la contrée, et l'on préférait aller bien loin gagner sa vie plutôt que de travailler pour lui. Il était très-dur envers ses domestiques, il leur permettait à peine de se reposer, et pourtant il les laissait à moitié mourir de faim. Si l'un d'eux était malade, il était renvoyé sans pitié.

Il avait une bonne et tendre sœur qui s'appelait Amil. C'était une excellente ménagère, et tout en veillant continuellement à ce que rien ne manquât à son frère, elle s'efforçait, par sa générosité, de faire oublier autant que possible l'avarice de Carl. Carl poussait l'égoïsme jusqu'à dîner toujours seul. Il était sûr, de cette manière, de manger son dîner chaud, et de n'avoir à servir personne que lui-même. Voulant que sa sœur fût sans cesse à ses ordres, il exigeait qu'elle dînât avant lui. Il donnait, comme excuse de cette exigence, qu'étant très-inexact, il ne voulait faire attendre personne, néanmoins, il ne manquait jamais l'heure de son repas. Pourvu qu'il fût bien soigné, Carl s'inquiétait fort peu du mal qu'il pouvait donner aux autres. En un mot, Carl était un égoïste.

Amil avait un fiancé du nom de Wilhem; Carl le traitait avec froideur, car il ne se souciait pas de voir marier sa sœur, qui était par le fait une domestique à laquelle il ne donnait pas de gages. Wilhem s'apercevait parfaitement du peu de sympathie que le frère de sa fiancée avait pour lui; aussi fit-il tous ses efforts pour gagner son amitié. Mais Carl ne voulait pas d'amis, il répétait souvent que ses amis étaient dans sa bourse. Hélas! c'étaient ses plus grands ennemis.

Un matin, Carl était à se promener au milieu d'un champ d'avoine dont la récolte promettait d'être magnifique. Le temps était ravissant, l'air doux et frais, et les oiseaux s'éveillaient l'un après l'autre en gazouillant. Mais les beautés de la nature touchaient fort peu notre avare fermier. Il ne pensait qu'à une chose, c'était à calculer les profits que pourrait lui rapporter son champ. Il était plongé dans ses calculs, lorsque tout à coup, il sentit la terre se soulever sous ses pieds.

« Quelle énorme taupe il doit y avoir ici, se dit-il tout en se retirant et se préparant à frapper la bête au moment où elle paraîtrait. Au même instant, la terre s'entr'ouvrit et produisit une telle secousse que Carl fut jeté à la renverse. A peine était-il remis de sa chute, qu'à son grand étonnement il vit sortir de terre, non une taupe mais un gnome à l'aspect le plus curieux, vêtu d'un pourpoint de velours rouge et coiffé d'un chapeau orné d'une plume d'une longueur démesurée.

Le gnome regarda Carl d'un œil qui ne présageait rien de bon.

« Bonjour, mon ami, comment allez-vous, lui dit-il avec un rire sardonique qui ne plut pas au fermier.

— Au nom du ciel, qui êtes-vous? dit Carl épouvanté.

— Je ne viens pas au nom du ciel, répondit le gnome, je suis un esprit de l'enfer.

— Que me voulez-vous? reprit Carl en jetant sur le gnome un coup d'œil mal assuré.

— Ne soyez pas si effrayé. Je ne veux pas vous faire de mal, repartit le gnome. Voici seulement ce dont il s'agit : j'ai l'intention de venir ce soir récolter votre avoine au clair de lune, car j'ai des chevaux qui, malgré leur origine surnaturelle, ont un appétit d'enfer (comme disent les hommes), et je récolte généralement l'avoine chez ceux qui peuvent le mieux me la fournir sans s'en trouver privés.

— Monsieur, s'écria Carl, vous êtes dans une grande erreur, je ne suis pas un riche fermier, j'ai à soutenir ma sœur, et depuis quelques années j'ai éprouvé de grandes pertes.

— Comment cela? n'êtes-vous pas Carl Grippesou? reprit le gnome.

— Oui, monsieur, balbutia Carl, c'est ainsi qu'on m'appelle dans le village.

— Ces grandes meules de foin qui d'ici ont l'air d'une petite ville, vous appartiennent, il me semble? dit le gnome.

— Oui, monsieur, répondit encore Carl.

— Ces magnifiques rangées de navets, cette grande étendue de terre labourable et ces nombreux troupeaux qui paissent de ce côté de la montagne sont aussi à vous?

— Oui, monsieur, dit Carl d'une voix tremblante, et ne sachant comment il se faisait que ce diable de gnome eût une connaissance aussi exacte de ses propriétés.

— N'êtes-vous pas honteux de mentir ainsi? continua le gnome. Prenez garde, car il ne tient qu'à moi de vous rendre aussi pauvre que vous voulez le paraître à mes yeux. »

En prononçant ces mots, il disparut sous terre, mais la terre ne se referma pas sur lui. Carl implora en vain sa pitié ; il ne reçut aucune réponse.

Le malheureux fermier retourna chez lui, tout en songeant à son étrange visiteur. En approchant de sa maison, il aperçut à travers la haie sa sœur et son fiancé causant ensemble. Cette vue lui suggéra une idée, et naturellement ce fut une idée égoïste. Avant qu'ils eussent eu le temps de le voir, il s'avança précipitamment, saisit la main de Wilhem de la façon la plus amicale, et, chose merveilleuse, il l'invita à dîner; Wilhem, tout étonné, accepta de bonne grâce.

Après le repas, Carl fit part à sa sœur et à Wilhem d'un projet qui les surprit étrangement. Il ne s'agissait rien moins que d'échanger son grand champ plein d'avoine contre le petit coin de terre de son ami. Après de vives et joyeuses instances de sa part, ce singulier marché fut conclu, et Wilhem rentra chez lui bien plus riche qu'il n'en était sorti.

Carl alla se coucher en se félicitant d'avoir su si bien tromper le simple et bon Wilhem.

« Oui, se disait-il, ce sera l'avoine de Wilhem que le gnome viendra récolter cette nuit pour ses chevaux. »

Cependant la visite du gnome avait troublé le sommeil de Carl, et au point du jour, il s'empressa de se lever et de s'habiller pour aller voir l'effet de la moisson que le gnome avait dû faire au clair de lune : mais quelle fut sa stupéfaction quand il vit les épis dorés se balancer mollement au souffle de la brise du matin!

« J'ai dû rêver, » pensa Carl, et ce disant, il se dirigea de l'autre côté de la colline pour regarder le champ qu'il avait pris en échange du sien, mais ce fut avec effroi qu'il l'aperçut presque entièrement fauché.

L'horrible petit gnome était encore là, jetant avec une vivacité diabolique les dernières gerbes dans un gouffre sombre et profond.

« Mon Dieu! que faites-vous donc? s'écria-t-il, j'ai cru que vous alliez récolter l'avoine dans le champ qui est là-bas?

— J'ai dit, répliqua le gnome, que je prendrais votre récolte; et le champ dont vous me parlez est celui de Wilhem, si je ne me trompe!

— Malheureux que je suis, dit Carl, en poussant un profond soupir et en se jetant à genoux, les mains jointes, pour tâcher d'apaiser la colère du gnome, qui, malgré ses supplications, engouffra la dernière gerbe. Puis la terre se referma, ne laissant nulle trace de l'abondante moisson qu'elle avait engloutie.

— Vous voyez que je viens de fermer mon étable, dit le gnome en ricanant. Je vais aller maintenant me reposer. Adieu, Carl. » Et il se retira d'un air tranquille et satisfait.

Perdu dans ses pensées, Carl erra à l'aventure sans même songer à son dîner. A la tombée de la nuit, il retourna chez lui, et, au lieu de répondre aux questions empressées de sa tendre sœur, il fut se coucher d'assez mauvaise humeur.

Il avait à peine posé sa tête fatiguée sur l'oreiller qu'une voix l'éveilla.

« Mon bon ami, disait la voix, je viens causer un peu avec vous, levez-vous et écoutez-moi. »

Il retira sa tête de dessous ses couvertures, et une grande clarté répandue dans toute la chambre lui permit de voir le gnome assis sur le parquet.

« Misérable! s'écria-t-il, venez-vous me voler mon repos comme vous m'avez volé ma récolte? Partez, ou je me vengerai.

— Allons, allons, dit le gnome, ceci est par trop fort! Vous ne savez donc pas que vous auriez aussitôt fait de menacer le vent que de menacer ma personne. Tranquillisez-vous. Je viens vous offrir des richesses immenses, car vous êtes un homme selon mon cœur. Ne vous aimez-vous pas plus que tout autre? N'êtes-vous pas le plus malin des hommes? Écoutez-moi alors, mon bon Carl. Demain soir, avant que le soleil ne soit couché, venez me trouver et je vous découvrirai un trésor qui dépasse tout ce qu'on peut se figurer. Débarrassez-vous de votre ferme. L'insensé qui aime votre sœur sera une excellente victime; il a des amis qui l'aideront volontiers à acheter votre bien. Ce qu'il vous en donnera sera peu de chose, tandis que le trésor dont je vous ferai maître vous rendra dédaigneux de la petite somme que vous réaliserez par de tels moyens. A demain donc. Bonsoir ; je vous souhaite d'agréables rêves. »

A ces mots, le gnome et la lueur disparurent.

Le jour suivant, tout le monde crut que Carl était

devenu fou. Il offrit de vendre sa ferme à Wilhem. Bien qu'étonné de ce procédé extraordinaire, Wilhem s'empressa d'accepter. Il est vrai de dire que l'avarice de Carl lui fit débattre avec son ami, jusqu'au dernier sou, le prix et les conditions du paiement; mais enfin, tout se termina à la satisfaction des deux parties, et le lendemain fut fixé pour le mariage d'Amil, car il va sans dire que Wilhem la prit aussitôt qu'il eut la ferme.

Carl ne voulut pas attendre au lendemain, et, après avoir embrassé sa sœur, il la laissa au soin de quelques amis et partit.

Il trouva le gnome à califourchon sur une des barrières de la ferme, aussi à son aise qu'un simple mortel dans son fauteuil.

« Je suis content, Carl, de vous voir si exact, dit-il, car avant que la lune ne se lève, nous devons être de l'autre côté de la montagne. »

En disant ces mots, il sauta lestement de son perchoir, et ils continuèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord d'un lac sur lequel, au grand étonnement de Carl, le gnome marcha aussi facilement que s'il eût été gelé.

« Venez donc, mon ami, » dit-il à Carl qui hésitait à le suivre, mais qui, se sentant attiré malgré lui, se jeta dans le lac jusqu'au cou, tâchant d'atteindre la rive opposée, où le gnome était déjà depuis longtemps.

Quand il arriva à son tour, il était dans un triste état; ses dents claquaient, et l'eau qui tombait de ses vêtements formait comme un lac autour de lui.

« Ne faisons plus de ces choses-là, je vous en prie, monsieur le gnome, lui dit-il d'un air piteux, ou je me verrai forcé de vous abandonner.

— Vous! m'abandonner, reprit le gnome avec un ricanement effrayant; mon cher Carl, vous ne le pouvez plus. Vous vous êtes, de votre propre volonté, plongé dans le lac enchanté, et maintenant vous m'appartenez pour quelque temps encore. Si je vous liais à moi avec une forte chaîne, vous ne me suivriez pas plus sûrement; ainsi, continuez et pensez à la récompense promise. »

Carl tressaillit d'effroi à cette nouvelle, mais il sentit que c'était la vérité, car aussitôt que le gnome marchait, il se sentait entraîné comme par un pouvoir irrésistible. MME BALLEYGUIER.

(La fin au prochain numéro.)

RÉCITS HISTORIQUES.

VISITE DE PIERRE LE GRAND AUX INVALIDES.

Quand Pierre le Grand vint à Paris en 1718, on disposa tout pour faire de ce voyage une sorte de fête et d'ovation continuelle, dans laquelle le czar allait de surprise en surprise.

Quand on le conduisit aux Invalides, on s'arrangea de manière à le faire arriver à l'Hôtel à l'heure du repas. Ayant demandé à entrer au réfectoire, il entendit qu'on y lisait la bataille de Pultawa.

Au moment où le lecteur prononçait d'une voix animée ces paroles : « Pierre se battit comme un lion, » tous les braves qui se trouvaient là se levèrent comme un seul homme pour boire à la santé du vainqueur de Charles XII.

Le czar, tout hors de lui-même, prit sur la table un setier de vin qu'il avala tout d'un trait pour répondre au toast qui venait de lui être porté avec une spontanéité si touchante.

Les cris de : Vive l'Empereur! Vive Pierre le Grand! éclatèrent dans toutes les parties de la salle, et le czar éprouva dans cette circonstance une émotion comme il n'en avait jamais ressenti.

« Il n'y a que vous, Français, disait-il les larmes aux yeux aux officiers qui l'entouraient, il n'y a que vous qui sachiez trouver de pareils à-propos. » J. D.

RUTH.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère,
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce, en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
« Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda, mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu; n'oubliez pas que je fus votre mère. »
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : « Ah! laissez-moi vous suivre;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins. »
Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
« Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous.
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie!
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance.
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel. »

Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas;
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
« Quoi! c'est là Noémi? — Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,



« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles. » (Page 64, col. 1.)

Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles :
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit. Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.

(FLORIAN.)

(La suite au prochain numéro.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 636. — Quinze centimes. 1er NOVEMBRE 1865.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Simon regarda sur son livre, fit son total, et trouva quatre cent vingt francs.

SIMON. C'est singulier! D'abord, comment aurions-nous pu envoyer en deux ans huit cents francs, puisque j'en reçois quatre cents et toi deux cents? Et nous avons à payer notre entretien, notre blanchissage, les vêtements et les chaussures.... Je n'y comprends rien !

JEAN. Je crois que je comprends, moi. C'est notre bon M. Abel.... ce doit être lui!... Ceci, par exemple, c'est d'une bonté qui surpasse tout ce qu'il a fait; y penser, envoyer comme si c'était de notre part et par petites sommes, pour qu'on ne le devine pas! Mon Dieu, qu'il est bon! Que je l'aime, que je le bénis!... Et de penser que je ne puis rien faire pour lui montrer ma reconnaissance! Je ne puis même le lui dire comme je le voudrais; je n'oserais pas l'embrasser, lui baiser les mains.... Quoiqu'il soit bien bon, je n'ose pas.

SIMON. Ce que tu peux faire, mon ami, c'est de prier pour lui, plus encore que tu ne l'as fait jusqu'ici.

JEAN. Je ferai de mon mieux; mais c'est si peu de chose!



Simon regarda sur son livre. (Page 65, col. 1.)

Le lendemain, lorsque Jean servit le déjeuner de M. Abel, celui-ci lui trouva un air tout embarrassé.

« Qu'y a-t-il, mon enfant, lui dit M. Abel; tu n'as pas ton air gai et riant, aujourd'hui. T'arriverait-il quelque contrariété?

JEAN. Au contraire, monsieur; et c'est ce qui me gêne.

M. ABEL. Qu'est-ce que tu dis donc? Depuis quand le bonheur donne-t-il de la gêne?

JEAN. Ce n'est pas précisément le bonheur qui me gêne, monsieur, c'est d'être obligé de le garder pour moi.

M. ABEL. Et pourquoi le gardes-tu, nigaud? Pourquoi ne me le dis-tu pas?

JEAN. Vous permettez, monsieur?

M. ABEL, *riant*. Si je le permets! Tu sais que nous sommes une paire d'amis et que nous nous disons tous nos secrets.

JEAN. Pas vous, monsieur, pas vous; et la preuve, c'est que mon secret vous regarde. »

M. Abel le regarda avec surprise.

JEAN. Oui, monsieur, c'est de vous qu'il vient, et vous me l'avez caché; et, ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve pour vous d'affection et de reconnaissance depuis que je sais comme vous avez soigné pauvre maman. Oui, oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire l'étonné; vous lui avez envoyé, comme venant de Simon et de moi, depuis plus de deux ans, et par petites sommes, plus de cinq cents francs..... Tout se découvre, vous voyez bien, monsieur, tout, excepté les sentiments qui remplissent

le cœur de ceux qu'on a obligés et qui ne savent comment les exprimer.

M. Abel sourit et tendit sa main à Jean qui la couvrit de baisers, et qui reprit toute sa gaieté et son entrain quand M. Abel l'eut assuré qu'il comprenait ses sentiments.

« Je t'assure, mon enfant, que je vois dans ton cœur comme dans le mien; et je suis très-content de ce que j'y vois.

JEAN. Alors, monsieur, je n'ai plus besoin de parler pour que vous deviniez.

M. ABEL. Non, non, tes yeux parlent assez clair; un regard de toi et je devine tout.... Mais j'ai à te parler, Jean; voilà Simon qui va bientôt se marier; il n'est plus seul déjà, puisqu'il va presque tous les soirs chez Mlle Aimée. Je crois bien que le père va faire le mariage au printemps prochain, dans quelques mois d'ici. Une fois Simon marié et établi chez son beau-père, qu'il aidera dans son commerce, je ne veux pas que tu restes ici. Tes camarades ne sont pas bons; ils chercheraient à te mener à mal, et tu n'aurais peut-être pas la force de résister; tu perdrais tes habitudes chrétiennes, tes bons sentiments, ce qui me causerait un vif chagrin.

JEAN. Oh! monsieur, que puis-je faire pour vous épargner cette inquiétude? Quant au chagrin, j'espère, avec l'aide du bon Dieu, ne jamais vous le donner. Mais, faites de moi ce que vous voudrez, monsieur; je vous obéirai en tout.

M. ABEL. Je te remercie, mon enfant. Voilà donc mon idée. Je te retirerai d'ici et je te placerai comme domestique chez des amis très-chrétiens, très-bons; le mari et la femme sont très-pieux, leurs enfants sont bien élevés et charmants; c'est une famille excellente, charitable, quoique riche, et c'est là où je voudrais te faire entrer; tu serais second domestique sous les ordres d'un homme excellent qui ne te rendrait pas la vie dure, et ton emploi principal serait de soigner et distraire le pauvre petit garçon de dix ans, qui est un vrai petit saint. Il est couché depuis plus d'un an, il souffre sans cesse, et jamais il ne se plaint, jamais il ne s'impatiente; il est réellement touchant et attachant.

JEAN. Merci, monsieur, merci; voyez, je ne dis plus rien, je vous regarde. »

M. Abel se mit à rire, donna une petite tape amicale sur la joue de Jean et se leva de table.

M. ABEL. Je vais m'occuper de toi; je te donnerai réponse définitive demain.

Jean courut raconter à Simon ce que lui avait dit M. Abel. Simon partagea la satisfaction de son frère.

« Puisque je dois quitter le café, dit-il, je suis content que tu en sortes aussi et que notre bon M. Abel se charge de te placer. »

Il finissait à peine de parler, que Jeannot entra dans le café et alla droit à Simon.

« Je viens te demander un service, Simon, dit-il d'un ton fort décidé.

SIMON. Lequel? Que veux-tu?

JEANNOT. Je te demande de me chercher une place. Je quitte décidément l'épicerie; je veux me mettre en maison.

SIMON. Je connais peu de monde, et toute ma journée est occupée à servir les allants et venants; je n'ai donc pas le temps de te chercher une place.

JEANNOT. Demande à M. Métis de me prendre.

SIMON. M. Métis cherche ses garçons lui-même; il n'aime pas qu'on s'en mêle.

JEANNOT. Tu es bien aimable; je te remercie de ton obligeance. »

Simon ne répondit pas.

JEANNOT. Je vois ce que c'est; tu ne *veux* pas me recommander.

SIMON. C'est possible; je ne recommande que ceux que je connais; et toi, je ne te connais plus, tu ne viens plus nous voir.

JEANNOT. C'est ce gueux de Pontois qui t'a dit du mal de moi?

SIMON. C'est possible, et d'après la manière dont tu parles de ton bourgeois, il n'aurait pas tort.

JEANNOT. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

SIMON. Je n'ai pas besoin de te le raconter, et tu n'as pas besoin de le savoir.

JEANNOT. Je veux le savoir et tu me le diras.

SIMON. Je ne te le dirai pas et tu ne le sauras pas.

JEANNOT. Prends garde à toi! Je pourrais te faire du mal!

SIMON. Fais ce que tu voudras et va-t'en.

JEANNOT. Si jamais je te rencontre sur mon chemin et que je puisse te barrer le passage à toi et à ton Jean, je ne vous manquerai pas.

SIMON, *vivement*. Méchant drôle! Avise-toi de toucher à Jean, et je te ferai empoigner par la police.

JEANNOT. Je ne la crains pas, ta police. Une dernière fois je te demande, veux-tu me recommander pour une place de domestique?

SIMON, *avec force*. Non, non; je t'ai déjà dit non, et je te répète non, et va-t'en.

Jeannot se retira lentement en menaçant du poing.

JEAN. Mon bon Simon, pardonne-lui; il était hors de lui; je suis sûr qu'il regrette déjà de t'avoir parlé si rudement.

SIMON. Non, mon ami, il ne le regrette pas et il ne regrettera sa mauvaise conduite que lorsqu'il sera trop tard. Pontois m'a encore parlé de lui dernièrement, et, d'après ce qu'il m'a dit, Jeannot est perdu.

JEAN. Mon Dieu! mon Dieu! pauvre Jeannot! Peut-être qu'en le mettant dans une bonne maison bien pieuse et bien honnête, il redeviendrait bon.

SIMON. Je ne crois pas, mon ami. En tout cas, je ne puis le recommander comme garçon honnête ni rangé.

Jean ne dit plus rien, mais il forma un projet.

XIX. M. Abel place Jeannot.

Le lendemain, Jean attendit avec impatience M. Abel; dès qu'il l'aperçut, il courut à lui.

JEAN. J'ai à vous parler, monsieur, d'une chose très-importante; mais n'en dites rien, c'est un secret.

M. ABEL. Ah! tu as un secret. Je serai muet comme la tombe; tu peux me dire ce que tu voudras.

JEAN. Bien, monsieur; vous voyez, je vous regarde.... Et puis je cours vous chercher votre déjeuner.

— Ce bon garçon! se dit Abel en souriant. Il n'oublie jamais la reconnaissance qu'il croit me devoir.... et qu'il me doit, au fait. Car je lui ai fait du bien tout en me faisant plaisir.... et du bien à l'âme.

Jean revint apportant un bifteck aux pommes tout fumant, bien cuit à point, un petit pain mollet et une bouteille de vin de premier choix.

JEAN. Là! mangez, monsieur! Pendant que vous

déjeunerez, je vais vous raconter quelque chose, et je vous demanderai un service, un très-grand service.

M. Abel. Parle, mon ami; je t'écoute.

Jean lui raconta ce qui s'était passé la veille, et finit par lui demander instamment de placer Jeannot.

M. Abel. Mais, mon ami, je trouve que Jeannot s'est très-mal conduit avec Simon, et qu'il ne mérite pas du tout mon intérêt ni le tien.

Jean. Cher monsieur Abel, pensez donc que M. Pontois va le renvoyer, et que ce malheureux Jeannot mourra de faim et de froid, car voici l'hiver qui approche.

M. Abel. C'est vrai, mais comment veux-tu que je recommande ce garçon dont je ne voudrais pas pour moi-même.

Jean. Oh! monsieur, vous avez été pour Simon et pour moi si bon, si bon, que si je ne craignais de vous fâcher, je dirais (ce que je pense, au reste) qu'il n'y a pas de saint meilleur que vous. Et vous seriez méchant pour Jeannot? C'est impossible! Mon bon, cher bienfaiteur, ayez pitié de lui, pardonnez-lui; sauvez-le.

M. Abel. Écoute, mon enfant, pour toi, par amitié pour toi, je ferai ce que tu me demandes, mais....

Jean, *en joignant les mains*. Vraiment! Oh! monsieur! Oh! monsieur! Je ne dis rien, mais voyez ce que vous dit mon cœur.

M. Abel, *souriant*. Je vois, et je te remercie, mon enfant; mais, entendons-nous. Pour le placer, il faut que je sache tout. Parle-moi bien franchement, comme à un ami que tu ne veux pas tromper; réponds seulement aux questions que je vais te faire. Le crois-tu honnête?

Jean, *hésitant et baissant les yeux*. Non, monsieur.

M. Abel, *souriant*. Bon! Et d'un! Le crois-tu actif, laborieux?

Jean, *de même*. Non, monsieur.

M. Abel. Et de deux! Le crois-tu religieux?

Jean. Non, monsieur.

M. Abel. Et de trois! Le crois-tu serviable, obligeant?

Jean. Non, monsieur.

M. Abel. Quatre! Le crois-tu sincère, loyal?

Jean. Non, monsieur.

M. Abel. Le crois-tu bon camarade, d'un caractère agréable?

Jean. Non, monsieur.

M. Abel. Le crois-tu propre, rangé, intelligent?

Jean. Non, monsieur.

M. Abel se mit à rire de si bon cœur, que Jean lui-même ne put s'empêcher de rire avec lui. Quand l'accès de gaieté fut calmé, M. Abel reprit :

« Mon pauvre enfant, que veux-tu que je fasse d'un pareil garnement?... Ne t'effraye pas; je t'ai promis de le placer, et je tiendrai parole.... Mais comment vais-je faire? A qui et comment demander de prendre à son service un garçon voleur, menteur, irréligieux, paresseux, grognon, maussade, désobligeant, sale, désordonné, bête, et je ne sais quoi encore? Sac à papier! Quelle tâche tu me donnes! Quel service absurde tu me demandes! C'est bête comme tout! Je ne sais comment m'y prendre! »

M Abel se remit à rire de plus belle. Jean commença à s'inquiéter; il sentait l'absurdité de sa demande; il craignit d'avoir abusé de la bonté de M. Abel.

« Monsieur! Monsieur! dit-il d'un air suppliant; pardonnez-moi; ne m'en veuillez pas! Je sens que je vous ai demandé une chose impossible; mais ce pauvre Jeannot me fait une telle pitié! Plus il est mauvais, et plus je le plains!

M. Abel. Et tu as raison, mon enfant; le méchant est réellement à plaindre. Ne crains pas de m'avoir mécontenté; je comprends très-bien ta pensée.... Et, qui sait? Peut-être pourrai-je le ramener, lui faire du bien.

Jean. Si vous y parvenez, monsieur, comme le bon Dieu vous bénira!

M. Abel, *riant*. Et comme tu me regarderas! Mieux encore que tu ne ne me regardes maintenant.... A propos, ton affaire, à toi, est arrangée; tu entreras chez mes amis de Grignan; il y a monsieur, madame, mademoiselle et le pauvre petit garçon bien malade dont je t'ai parlé, un vrai petit saint, celui-là. Demande à Simon s'il désire que tu y entres. Il est ton frère aîné, le chef de ta famille; c'est lui qui doit décider de ton sort. Et à présent que nos affaires intimes sont terminées, je vais aller faire les miennes.... et celles de M. Jeannot, voleur, menteur, etc. Ah! ah! ah! »

Et, après avoir serré la main de Jean, qui baisa celle de M. Abel, il s'échappa riant encore.

Jean raconta à son frère ce que lui avait promis M. Abel pour Jeannot, et ce qu'il avait arrangé pour lui-même, Jean, sauf l'avis de Simon.

Simon. Dans ces conditions, et puisque tu as tout dit à M. Abel, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il place Jeannot; et ce sera un vrai tour de force. Et quant à toi, frère, je voudrais bien que tu puisses attendre que l'époque de mon mariage fût décidée, et que M. Métis ait le temps de nous trouver deux bons remplaçants.

Jean. Comme tu voudras, mon bon Simon. Je suis plus heureux près de toi que je ne le serai jamais avec personne; ainsi, plus nous resterons ensemble, et plus je serai satisfait.

Lorsque Abel entra dans son atelier, il y trouva son ami, que nous continuerons à appeler Caïn. Et l'air riant d'Abel attira l'attention de son ami.

Caïn. Qu'as-tu donc vu de si gai aujourd'hui? On dirait que tu retiens un éclat de rire.

Abel. Ah! ah! ah! Tu devines juste; j'ai ri au café, j'ai ri en route, je ris encore, et je rirai toutes les fois que j'y penserai. Figure-toi que, cédant aux sollicitations de mon petit ami Jean, je me suis engagé.... oui, engagé, à placer comme domestique un garçon voleur, menteur, sale, paresseux, maussade, négligent, insolent, etc, etc.

Caïn, *riant*. Toutes les qualités réunies, à ce que je vois; et ce domestique futur, voleur, menteur, etc., qui est-il, comment s'appelle-t-il?

Abel. Jeannot, le Jeannot qui m'est antipathique.

Caïn. Et à qui destines-tu ce trésor?

Abel. Ma foi, je n'en sais rien; il faut que tu m'aides à tenir ma parole.

Caïn. Très-volontiers! De même que toi, j'aime ce qui est bizarre. Et je ne vois rien de plus original que de s'intéresser à un Jeannot.

Abel. Bon! Je vais me mettre à la besogne; et, tout en me regardant peindre, tu tâcheras de trouver une idée, et une bonne. Dépêche-toi, pour que je l'apporte demain à mon petit Jean.

CAÏN. Je crois que tu n'attendras pas longtemps; j'ai en vue un coquin qui fera notre affaire.

Le lendemain, Abel arrivait au café avec empressement.

« Jean, dit-il, vite mon déjeuner, que je te raconte ce que j'ai fait. »

Jean s'empressa d'apporter le déjeuner et resta debout en face de M. Abel, attendant avec impatience qu'il parlât. Il n'attendit pas longtemps.

M. ABEL. Eh bien! mon ami, j'ai une place pour Jeannot.

JEAN. Déjà, monsieur!

Et ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

JEAN. Déjà! Que vous êtes bon!

Abel le regarda et sourit.

M. ABEL. Bien, bien, je comprends. C'est une très-bonne place; des gens fort riches, qui payent bien, qui ne sont pas méchants; Jeannot sera bien nourri, bien habillé, bien payé. Tu vois qu'il sera bien.

JEAN. Mais, monsieur.... sera-t-il bien traité?

M. ABEL. Ma foi, je n en sais rien; cela dépendra de lui.

JEAN. Monsieur, est-ce une maison dans laquelle vous me feriez entrer?

M. ABEL. Diantre! non. Pas toi! Jamais toi! Je te renverrais plutôt au village.

JEAN. Mais alors, monsieur, Jeannot y sera très-mal?

M. ABEL. Jeannot y sera très-bien. Jeannot est un mauvais drôle, voleur, menteur, etc.; une maison honnête et tranquille ne lui irait pas; il n'y resterait pas deux jours. Toi, mon enfant, je te place dans une excellente maison, avec de bons maîtres, bien charitables, qui savent que tous les hommes sont frères et qui les traitent comme des frères. Tu seras sous les ordres d'un valet de chambre qui est un vrai modèle. Et, à propos de ta position, que t'a dit Simon?

JEAN. Il désire, monsieur, que je donne à M. Métis le temps de me remplacer.

M. ABEL. Très-bien; rien de plus juste. Je veux parler à M. Métis; le trouverai-je chez lui en sortant d'ici?



Il sortit laissant Pontois stupéfait. (Page 69, col. 1.)

JEAN. Oui, monsieur; il ne sort jamais avant midi.

M. Abel acheva son déjeuner et monta chez le maître du café. Il en descendit au bout d'un quart d'heure.

M. ABEL. Jean, je viendrai te prendre demain pour te mener chez tes futurs maîtres; habille-toi proprement.

JEAN. Oui, monsieur, je serai prêt.

Quand Abel fut parti, Jean, toujours si gai, s'assit tristement sur une des chaises qui entouraient les tables. Simon entra, et, le voyant sérieux et immobile, il s'approcha de lui.

SIMON. Es-tu souffrant, mon ami? Comme tu es triste!

JEAN. M. Abel doit me mener demain chez mes futurs maîtres, Simon, et je ne serai plus avec toi.

SIMON. Mais tu me verras souvent, mon ami; surtout quand je serai marié; mon nouveau commerce me laissera bien plus de liberté.

Jean lui serra la main, tâcha de reprendre sa gaieté, et finit par y réussir.

M. Abel avait été chez l'épicier en sortant du café. Il trouva Jeannot seul dans la boutique, suçant du sucre candi.

M. ABEL. Viens ici, drôle! D'après les sollicitations de Jean, je t'ai trouvé une place, une bonne place, bien meilleure que tu ne le mérites. Tu iras demain à midi rue de *Penthièvre*, 28; tu monteras au premier; tu demanderas M. BOISSEC, le maître d'hôtel de M. le comte de FUFIÈRES, et tu lui diras que tu viens de la part de M. Caïn. On t'expliquera le reste là-bas.

JEANNOT. Merci bien, monsieur; je suis bien reconnaissant.

M. ABEL. C'est bon, c'est bon. Au reste, ce que j'en fais, ce n'est pas pour toi, c'est pour Jean. Va me chercher Pontois.

JEANNOT, *humblement*. Oui, monsieur. Je remercie bien monsieur; je ne suis pas comme monsieur croit; Simon et Jean m'ont sans doute fait du tort dans l'esprit de monsieur....

M. ABEL, *vivement*. Tais-toi! Pas un mot de plus, ou je t'assomme.

Jeannot s'empressa de sortir.

« Misérable! Ingrat! dit Abel se parlant à lui-même. Au moment où Jean lui rend un service qu'aucun autre ne lui aurait rendu, il ose l'accuser de calomnie!... Si ce n'était ma promesse à Jean, j'irais défaire ce qu'a fait Caïn. Le gueux! Le gredin! »

Pontois entra; il reconnut M. Abel, *le chanteur*.

Pontois, *avec insolence*. C'est vous, monsieur le chanteur? Que me voulez-vous?

M. Abel, *sèchement*. Je veux vous parler, monsieur l'épicier, au sujet du garçon que vous appelez Jeannot. Vous n'y tenez pas, il ne tient pas à vous; je vous en débarrasse. Envoyez-le demain là où je lui ai dit d'aller. Il *faut* qu'il y aille; entendez-vous? *il le faut*. Il vous devra une indemnité pour les huit jours que vous auriez le droit de lui demander; la voici.

Il jeta sur le comptoir une pièce de vingt francs et sortit, laissant Pontois stupéfait.

« Qui est donc ce monsieur? On dirait d'un prince! Quel air! Quelle hauteur!... Et comme il a jeté cette pièce d'or! comme on ferait d'un sou.... Il me débarrasse de Jeannot, qui est un mauvais drôle, et il me paye encore! Bonne affaire pour moi.... Mais qui est donc ce M. Abel? »

Il ramassa la pièce d'or, la mit dans son gousset, appela un garçon et remonta dans son entre-sol.

Comtesse de Ségur.

(La suite au prochain numéro.)

CARL, L'ÉGOISTE.

CONTE MORAL.

SUITE.

Quelque temps après, ils arrivèrent à un côté fort escarpé de la montagne, que le gnome descendit sur ses talons, les mains dans les poches et le corps parfaitement droit, aussi facilement que s'il se fût agi de la plus petite pente; mais le pauvre Carl descendit avec bien moins de dignité et d'une manière si impétueuse,



Jeannot se retira lentement. (Page 66, col. 2.)

que d'énormes pierres se détachaient partout où il passait, et tombaient, en faisant un bruit terrible, au fond des précipices qui l'entouraient de toutes parts. Ses habits se ressentirent horriblement de cette course désordonnée, et toujours roulant, il en laissait des lambeaux aux buissons d'épines, dont il se dégageait avec peine. A la fin, il tomba comme une balle au pied de la descente, où le gnome l'attendait en respirant le doux parfum d'une fleur sauvage.

Carl, dont le sang bouillait, s'assit un moment pour reprendre haleine; et, dès qu'il fut moins essoufflé, il s'écria avec une rage concentrée :

« Affreux gnome, je ne ferai plus un pas avec vous, ou vous me porterez, car je suis meurtri de la tête aux pieds; regardez dans quel état vous m'avez mis.

— Ah! c'est très-bien, reprit le gnome sans s'émouvoir; nous allons voir, mon garçon. Quant à moi, je ne me sens nullement fatigué, et vous verrez par la suite que je supporte le malheur des autres avec une philosophie remarquable. Venez, Carl, mon cher ami. »

Ce mot « venez » résonnait avec une signification terrible à l'oreille de Carl, et comme précédemment, il fut obligé d'obéir.

Il marcha toujours et toujours, jusqu'à ce que ses dents commençassent à claquer de froid; bientôt il s'aperçut qu'au gai paysage échauffé par les rayons du soleil avait succédé la tristesse de l'hiver, et, d'après les morceaux de glace qui s'amassaient autour de lui, il supposa qu'ils traversaient une grande mer. Ses membres engourdis lui refusaient leur secours; il supplia le gnome de se reposer quelques instants. A la fin le gnome s'assit.

« Ce n'est que pour vous obliger que je m'arrête, dit-il; mais je crois qu'il est dangereux de rester en place. »

Tout en prononçant ces mots, il prit une pipe, qui parut aux yeux de Carl d'une telle dimension, qu'il ne la supposa pas sortie de la poche du gnome. Après l'avoir allumée, il parut en jouir aussi à son aise que s'il eût été assis au coin de la cheminée de Carl ou sur les

coussins du Grand-Turc. Carl le regarda en grelottant, puis s'enhardit jusqu'à lui demander la permission d'en aspirer une ou deux bouffées.

« Je n'ose pas satisfaire à votre demande, lui répondit-il; c'est du tabac du diable et beaucoup trop fort pour vous. Mais réchauffez, si vous voulez, vos doigts à la fumée de ma pipe. Je ne vois pas trop de quoi vous pouvez avoir besoin, car, pour mon compte, il ne me manque rien et je me sens très-bien. Je m'aperçois, du reste, que vous n'avez pas de philosophie. »

Carl soupira, mais ne répondit pas à ce fumeur inébranlable.

Après avoir longtemps aspiré avec délices la fumée de sa pipe, le gnome en secoua les cendres sur le bout de sa botte, et dit avec un sourire on ne peut plus gracieux au pauvre Carl, presque mort de froid :

« Mon bon ami, vous n'êtes réellement pas bien ici. Peut-être ferions-nous mieux de continuer notre route. »

Il se leva immédiatement, et Carl le suivit en chancelant.

« Nous aurons bientôt plus chaud, mon cher ami, » ajouta-t-il en se retournant vers Carl.

Mais celui-ci ne fit entendre qu'un sourd gémissement. Il sentait qu'il lui était impossible de résister à son sort.

Ils se retrouvèrent, en effet, en peu de temps, sous un ciel plus clément; la glace avait disparu, le gazon couvrait la terre, les fleurs se montraient avec une prodigalité sauvage, et la vigne étendait partout ses branches couvertes de grappes rougissantes. Ils gravirent avec difficulté ce côté de la montagne, c'est-à-dire Carl; le gnome, qu'il montât ou qu'il descendît, était toujours le même. Bientôt la montagne devint brûlante et déserte. Ils sentaient des cendres sous leurs pas, et des vapeurs infectes s'exhalaient de la terre entr'ouverte.

« Où allons-nous maintenant? » murmura Carl en lui-même, car il voyait qu'il lui était inutile de s'adresser au gnome.

Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude; il entendit le rugissement d'un énorme volcan, et il sentit des pierres qui, en tombant, lui frappaient la tête et les épaules. Chancelant à chaque pas, il se traîna avec peine de rocher en rocher; à mesure qu'il avançait, la route devenait de plus en plus glissante, et une épaisse fumée troublait sa vue. Le malheureux croyait sa dernière heure arrivée.

Pendant tout ce temps, l'ordre irrésistible du gnome :

« Venez, venez, » résonnait à son oreille.

Peu à peu il lui sembla que ses sens l'abandonnaient; il eut seulement la conscience qu'il roulait de l'autre côté de la montagne. Puis il entendit un coup sourd, sentit le froid de l'eau sur son corps embrasé, et s'aperçut qu'il était tombé dans la mer. Il voulut se sauver, et, en levant la tête pour chercher quelque secours, il vit le gnome assis sur le tronc d'un gros arbre, se soutenant sur les vagues et presque à sa portée.

« Donnez-moi votre main, bon gnome, dit-il d'une voix faible, ou je vais périr.

— Vous perdez la tête, répondit le gnome. Reprenez courage, car il m'est impossible de vous secourir. Ce petit morceau d'arbre n'est que juste ce qu'il me faut pour m'empêcher d'être fatigué. Vous savez par expérience que charité bien ordonnée commence par soi-même. Vous n'avez qu'à nager si vous voulez vous sauver. Maintenant, votre pacte est fini avec moi jusqu'à ce que vous le renouveliez, soit par vos actions, soit par vos désirs. Adieu! »

Les vagues roulantes emportèrent bientôt hors de vue le gnome moqueur, et Carl resta à se débattre contre les flots. Heureusement pour lui, il put encore se soutenir jusqu'au moment où il aperçut quelques débris de bois apportés par les vagues. Il s'y accrocha avec la force que donne le désespoir de la mort, et appela pour obtenir du secours du rivage. Quelques enfants de pêcheurs jouaient alors sur la plage; ils entendirent les cris de détresse du pauvre Carl, se jetèrent dans un bateau, et, sans crainte du danger, ramèrent vers le naufragé. Enfin, après bien des efforts, ces courageux enfants réussirent à le mettre dans le bateau.

« Merci, merci, murmura Carl en regardant avec reconnaissance ceux qui l'avaient sauvé.

— Ne nous remerciez pas, dit le plus âgé de la troupe, notre père nous a appris à trouver notre récompense dans le bonheur que nous éprouvons de faire une bonne action. Dieu nous a procuré aujourd'hui le bonheur de vous sauver et c'est nous qui devons le remercier.

— Ah! si mon père m'avait appris ces choses-là, » pensa Carl.

Après avoir atteint le rivage qui lui parut étranger, Carl embrassa les enfants avec effusion, et malgré tout le désir qu'il en avait, il ne put rien leur donner, car, durant le cours de ses terribles aventures avec le gnome, il avait perdu tout son argent.

Il s'enquit ensuite de son chemin, et un jeune paysan offrit de passer avec lui la montagne et de lui montrer la route qui menait à son village que Carl ne croyait certes pas à une si grande distance.

En haillons et les pieds meurtris, Carl partit avec son jeune guide qui lui aidait avec la plus grande attention à traverser les passages rudes et difficiles de la montagne. Carl rougit de honte en voyant cet enfant ne songer ni à lui, ni à la distance qu'il mettait entre lui et son village. Son gai compagnon chantait ses refrains de la montagne pour égayer le triste et pauvre voyageur, et partageait gaiement avec lui ses petites provisions quand ils arrivaient à quelque endroit frais et ombragé invitant au repos.

Enfin ils aperçurent distinctement le chemin que Carl devait suivre pour retourner chez lui, mais son aimable guide ne voulut pas le quitter sans lui donner le contenu de sa valise. Carl refusa, car, pensa-t-il, que deviendra ce jeune garçon si je le prive de la nourriture qui lui reste? Il le remercia donc affectueusement, et, après l'avoir embrassé, passa de l'autre côté de la montagne.

Carl commençait à apprendre à songer aux autres.

Il voyagea pendant plusieurs jours à travers les vallées, se nourrissant de mûres sauvages et étanchant sa soif à l'eau des ruisseaux. Il arriva enfin à un petit hameau formé seulement de quelques chaumières. La fatigue et le manque de nourriture lui avaient fait perdre le peu de forces qui lui restaient, et il se traîna péniblement, espérant trouver quelqu'un qui aurait pitié de lui. Il ne vit personne qu'une charmante enfant assise devant une chaumière et mangeant du pain

trempé dans du lait. Il essaya de s'en approcher, mais il ne put faire un pas de plus. A la vue de ce pauvre homme déguenillé, tombant à ses pieds, la petite fille se leva aussitôt, et le prenant pour un mendiant à sa figure blême et vieillie, elle souleva la tête de l'étranger, porta son bol à ses lèvres, et ne l'en retira qu'après lui en avoir fait avaler le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Cette enfant, ne pensant qu'à la détresse de Carl, avait donné tout son déjeuner sans hésitation et avec joie.

Souvenez-vous de cela, Carl.

Et il s'en souvint en effet bien souvent, quand après avoir pris des forces il continua son chemin.

Cependant la distance lui semblait encore bien grande entre lui et sa demeure. Sa demeure ! Son cœur devint triste en pensant qu'elle appartenait à son ami et à sa sœur qu'il avait traités avec une froideur égoïste jusqu'au moment de son départ, lorsque, la tête pleine des rêves d'or suggérés par le gnome menteur, il s'était bercé de l'espérance de posséder d'immenses richesses, et avait cru agir sagement en mettant par ses manières dédaigneuses une grande distance entre eux et lui, afin de les empêcher d'avoir recours à ses richesses, si jamais ils en avaient eu besoin.

Ses sentiments changèrent graduellement, et il se repentit sincèrement de sa conduite passée. En pensant aux bontés qu'il avait reçues, sans espoir de récompense, de tous ceux qui l'avaient vu dans la misère, il sentit combien peu il avait droit d'attendre de la charité de ses parents et encore moins de leur amour.

La nuit le surprit dans une grande plaine sauvage et déserte, et, pour ajouter à sa détresse, la neige commença à tomber à gros flocons.

Il boutonna son habit tout déchiré et lutta contre le vent glacé qui le frappait comme s'il eût voulu se venger sur lui. A la fin, les monceaux de neige embarrassèrent ses pieds engourdis et sa marche devint plus lente et plus difficile à chaque pas. Un coup de vent furieux le fit chanceler. Il resta un moment comme pétrifié par la violence de la trombe, puis il s'affaissa et tomba à moitié enseveli sous la neige, tout en implorant la pitié de Dieu.

Au même moment, une charrette dont l'approche n'était annoncée que par la lumière qui brillait de l'intérieur et par le tintement des grelots du cheval, s'avança doucement sur le sentier couvert de neige. Elle arriva bientôt près de Carl évanoui. Les chevaux s'arrêtèrent en sentant un obstacle sous leurs pieds. Le conducteur descendit, souleva l'étranger, le mit dans la charrette, l'enveloppa de son manteau et le transporta à l'auberge la plus proche.

Grâce aux bons soins qui lui furent prodigués, Carl fut ramené à la vie, et la première personne qu'il demanda à voir fut naturellement son sauveur. Mais que l'on juge de son étonnement, lorsqu'après l'avoir considéré un instant, il reconnut son beau-frère Wilhem, qui ne s'était pas douté que le pauvre homme abandonné et mourant était son riche et égoïste frère Carl. Ce dernier resta stupéfait en apprenant qu'il avait été absent pendant plus d'une année.

Wilhem le consola. Il lui dit qu'il était heureux de le recevoir chez lui et de lui accorder avec le pardon et l'oubli total du passé, l'assurance de son affection qu'il aurait désiré voir plus tôt partagée.

Ces douces paroles rendirent un peu de courage au cœur de Carl contrit et repentant.

Le lendemain on le vit, la honte sur le visage, s'approcher du seuil bien connu ; mais son pied avait à peine touché la première marche que sa sœur vint au-devant de lui. Il se jeta dans ses bras, cacha sa figure sur son sein et pleura amèrement.

Le gnome qui l'avait suivi dans l'espoir de l'attirer encore s'arrêta soudain à la vue de cette scène attendrissante, et, pendant qu'il les regardait d'un air désolé, il disparut peu à peu dans l'ombre des grands arbres. Le démon de l'égoïsme était parti pour toujours.

Carl rendit au ciel des actions de grâce de la terrible leçon qui l'avait changé aussi complétement, et qui lui avait appris que, tant qu'il serait charitable et compatissant, il travaillerait à son propre bonheur.

Et c'est ainsi qu'il acquit un trésor plus précieux que toutes les richesses de la terre.

Mme O. Delphin Balleyguier.

(Imité de l'anglais.)

RÉCITS HISTORIQUES.

BACON ET LA REINE D'ANGLETERRE ÉLISABETH.

Le grand chancelier d'Angleterre, Bacon de Vérulam, fut l'un des hommes les plus remarquables de son temps.

Il annonça de bonne heure ses heureuses dispositions. Son père avait été créé garde du grand sceau et membre du conseil privé par la reine Élisabeth.

Comme on parlait souvent de l'intelligence extraordinaire de son fils, qui n'était encore qu'un enfant de cinq ans, la reine voulut voir elle-même ce petit prodige.

On le lui présenta. Sa première question fut de lui demander quel âge il avait.

« J'ai juste, repartit l'enfant, deux ans de moins que le règne heureux de Votre Majesté. »

Cette réponse toucha la reine. Elle fit revenir souvent l'enfant, qu'elle appelait son petit garde des sceaux, et elle prenait plaisir à le questionner pour jouir de ses heureuses reparties.

J. D.

RUTH.

SUITE.

Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
« Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance. »
Le zélé serviteur se presse d'obéir ;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : « Bénissons le Seigneur,
Dit-elle ; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage ;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »
De son travail alors elle montre le fruit.
« Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.

Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois.... Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : « Noémi vous le fera connaître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux. »
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir. »
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.



« Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous. » (Page 72, col. 2.

D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : « O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange dn Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même. »
Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
« Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous,
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance;
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.

FLORIAN.

(La fin au prochain numéro.

TREIZIÈME VOLUME. N° 637. — Quinze centimes. 4 NOVEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS
MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

XX. Jean chez le petit Roger.

M. Abel vint déjeuner au café, comme d'habitude. Jean lui sourit, mais ce sourire était triste; il le regarda, mais ses yeux étaient humides.

M. ABEL. Courage, mon enfant! Je vois bien ce qui t'afflige; c'est de quitter ton frère. Mais tu restes près de lui, tu le verras souvent; et puis, il eût bien fallu le quitter un peu plus tard, quand lui-même, étant marié, aurait pris le commerce de son beau père.

JEAN. C'est vrai, monsieur. Je me suis dit tout cela bien des fois. Mais.... j'aime Simon! Il est mon frère.... et il a été si bon pour moi! Je le verrai, mais ce ne sera pas la même chose, monsieur. Et vous! Je vous verrai sans doute aussi, mais pas tous les jours, pas régulièrement comme je vous voyais ici; je pouvais



Jean s'approcha et se mit à genoux près du lit. (Page 74, col. 1.)

tout vous dire ici, vous confier toutes mes joies, toutes mes peines; vous aimer à mon aise.

M. ABEL. Pauvre enfant! Tu m'aimes donc bien?

JEAN. Si je vous aime! si je vous aime! Comme un père, comme un bienfaiteur.

Jean ne dit plus rien; M. Abel acheva son déjeuner en silence. Il se leva, chercha Simon des yeux.

« Amène-moi Simon, mon enfant; j'ai quelque chose à lui dire. »

Jean l'amena de suite.

« Simon, dit-il, j'ai vu hier M. Amédée; j'ai obtenu de lui que ton mariage aurait lieu vers le Carême, et qu'en attendant, tu entrerais chez lui pour te mettre au courant de son commerce. Il te loge et te reçoit chez lui dès demain. M. Métis consent à ce brusque départ.... Je te renverrai Jean dans une heure. A revoir, Simon; et toi, Jean, viens avec moi et prends courage; tu seras heureux chez Mme de Grignan.

JEAN. Je n'en doute pas, monsieur. Ce n'est pas ce qui m'inquiète; c'est ce que je vous disais au café, monsieur.

M. ABEL. Oui, oui, mon ami, je le sais bien; mais

vois donc si ce n'est pas de même pour tous, partout et toujours. On se sépare sans cesse de ceux qu'on aime. »

Tout en marchant et causant, ils arrivèrent devant un bel hôtel de l'avenue Gabrielle.

M. Abel. Voilà ta maison, mon ami; montons, je te présenterai à tes maîtres.

M. Abel monta suivi de Jean, entra dans un premier salon, puis dans un second, où se tenait la maîtresse de la maison. Elle était à son bureau; elle écrivait.

« Vous voilà, mon cher Abel, dit-elle en se levant; et ce jeune homme est sans doute votre ami Jean. Vous voyez, Jean, que nous vous connaissons.... Vous avez l'air effrayé, mon pauvre garçon; M. Abel a dû vous dire pourtant que nous chercherions à vous rendre heureux.

Jean. M. Abel m'a dit, madame, que vous étiez bien bonne, que vous étiez tous bien bons, et que vous aviez un pauvre enfant bien malade et qui était un petit saint. »

Mme de Grignan tendit la main à Abel.

« Merci, mon ami, d'avoir parlé ainsi de mon pauvre Roger. Il a bien envie de vous connaître, Jean; M. Abel lui a parlé de vous.

Jean. Moi aussi, madame, je serais bien heureux de le voir.

Mme de Grignan. Eh bien! suivez-moi. Venez aussi, Abel; Roger est toujours si heureux quand il vous voit. »

Mme de Grignan ouvrit la porte du fond et les fit entrer dans une chambre où était Roger, couché dans son lit; son pauvre petit visage était pâle et amaigri; ses mains et ses bras n'avaient que la peau et les os. Il avait de la peine à tourner sa tête sur son oreiller, tant il était affaibli par la souffrance.

Lorsqu'il les vit entrer, un sourire doux et aimable anima un instant ce visage souffrant.

« Mon cher monsieur Abel, dit-il d'une voix faible, que vous êtes bon de venir me voir!

Abel. Comment te trouves-tu, mon enfant?

Roger. Je souffre beaucoup depuis hier; mais ne me plaignez pas, je souffre pour le bon Dieu; je lui offre tout, et il m'aide. »

Jean, étonné, attendri, avait les yeux pleins de larmes. Roger l'aperçut, le regarda attentivement.

Roger. Qui est ce jeune homme? Il a l'air bon.

Abel. C'est mon ami Jean dont je t'ai parlé, mon petit Roger; il est en effet très-bon.

Roger. Est-ce qu'il aime le bon Dieu?

Abel. Beaucoup, mon ami; sans cela il ne serait pas bon.

Roger. C'est vrai.... Jean, je voudrais vous voir de plus près.

Jean s'approcha et se mit à genoux près du lit du pauvre petit malade.

Roger. Je suis content de vous voir, Jean; je sens que je vous aimerai, que vous êtes un enfant du bon Dieu comme moi.

Jean lui baisa la main et ne put retenir une larme; il restait à genoux près du lit et le regardait.

Roger. Est-ce pour moi que vous êtes triste, Jean? Je ne suis pas malheureux. Je sais que je vais mourir, mais ce n'est pas un malheur de mourir. Je souffre tant! et depuis si longtemps! Je serai près du bon Dieu, près de la bonne sainte Vierge; papa, maman et ma sœur me rejoindront; et toi aussi, Jean. Je t'aime déjà un peu.... Oh! mon Dieu! mon Dieu! je souffre! Tant mieux, mon Dieu, c'est pour vous!... Je souffre! Donnez-moi du courage, mon Dieu! Aidez-moi.... Oh! mon Dieu!

Sa tête retomba sur l'oreiller; des gémissements contenus s'échappaient de sa poitrine; une sueur froide inondait son visage. M. et Mme de Grignan avaient pris la place de Jean et d'Abel; ils lui essuyaient la sueur qui ruisselait sur son visage et sur son cou, et ils lui faisaient respirer du vinaigre.

Quand la crise fut calmée, Roger parut inquiet.

« Maman, dit-il d'une voix éteinte, je crains de m'être plaint trop vivement; croyez-vous que j'aie offensé le bon Dieu?

Mme de Grignan. Non, mon enfant, mon cher enfant; tu as tout accepté avec la résignation d'un bon petit chrétien. Sois bien tranquille; repose-toi. »

Le petit Roger baisa un crucifix qu'il avait à son cou.

Roger. Je suis bien fatigué, maman; dites à Jean de revenir demain; il me soignera un peu, cela vous reposera. Adieu, Jean; prie le bon Dieu pour moi.... Mon bon monsieur Abel, restez près de moi pour laisser maman se reposer. Vous resterez avec papa et vous causerez devant moi; j'aime tant à vous entendre causer!

Abel. Je resterai près de toi, mon enfant. Chère madame, voulez-vous présenter mon ami Jean à Barcuss, votre maître d'hôtel. Je le remets entre vos mains. Va, mon pauvre Jean; Barcuss te mettra au courant de la besogne que tu auras à faire. A demain, au café, pour la dernière fois.

Avant de sortir, Jean baisa la petite main décharnée du pauvre enfant qui l'avait si profondément impressionné et attendri. Roger lui sourit, mais il n'eut la force ni de parler ni de bouger.

Mme de Grignan l'emmena; quand elle fut dans le salon, elle fondit en larmes; Jean la regardait pleurer avec tristesse, mais sans oser parler.

« Mon pauvre Jean, tu entres dans une maison de douleur, dit Mme de Grignan.

Jean. Oh! madame, c'est une maison de bénédiction pour moi. »

Mme de Grignan avait les mains sur ses yeux; elle pleurait. Puis, se levant:

« Venez, Jean, je vais vous mener à notre bon Barcuss; un bien excellent être, celui-là. »

Elle appela Barcuss et lui présenta Jean.

Mme de Grignan. Mettez ce bon garçon un peu au courant de la vie qu'il mènera chez nous, Barcuss; il est bon et pieux, car il a pleuré près du lit de notre pauvre petit enfant, et il a prié près de lui.

Barcuss serra la main de Jean et l'emmena.

« M. Abel m'a beaucoup et souvent parlé de vous, Jean. Que savez-vous faire?

Jean. Je ne sais rien du tout, monsieur; je n'ai jamais été que dans un café.

Barcuss, *souriant*. Eh! c'est déjà quelque chose! Et, en tout cas, vous êtes modeste, ce qui est une bonne disposition pour tout apprendre et tout bien faire.

Jean. Je vous remercie, monsieur, de l'encouragement que vous me donnez; je vous obéirai en tout, monsieur, et je m'efforcerai de bien faire ce que vous m'aurez commandé.

Barcuss. Bien, mon ami, très-bien. Et, dites-moi, allez-vous exactement à la messe?

Jean. Au café, monsieur, je ne pouvais y aller que le dimanche de grand matin; et puis, Simon et moi, nous allions à vêpres chacun notre tour.

Barcuss. Et faites-vous vos prières matin et soir?

Jean. Oh! monsieur! Comment les aurais-je manquées! Simon et moi nous les faisions toujours ensemble, côte à côte. Et puis Simon me bénissait au nom de maman, et je l'embrassais. C'était toujours le commencement et la fin de nos journées.

Barcuss. Qui est Simon?

Jean. C'est mon frère aîné, monsieur! Un bien bon frère! Et M. Abel a été si bon pour lui! C'est lui qui a arrangé son mariage, qui lui a fait une fortune.

Barcuss. Vous aimez M. Abel?

Jean. Si je l'aime, monsieur? »

Et les yeux de Jean étincelèrent.

Jean. Je l'aime de toutes les forces de mon cœur; je me ferais tuer pour lui! Et le jour où je pourrai verser mon sang pour lui rendre service, sera le plus heureux de ma vie! Si je l'aime! Mais si vous saviez toutes ses bontés pour moi et pour Simon, si vous saviez tout ce qu'il a fait pour nous, vous ne me demanderiez pas si je l'aime. Et croiriez-vous, monsieur, que ce bon M. Abel a de l'amitié pour moi? Oui, monsieur; moi, pauvre garcon, qui ne lui suis bon à rien, qui ne puis et ne pourrai jamais rien pour lui, il m'aime, monsieur; oui, il m'aime, il a la bonté de m'aimer; il est content que je l'aime. Bon, excellent M. Abel! Si je pouvais du moins lui faire comprendre ce que j'ai pour lui dans le cœur!... Mais je ne peux pas; je ne trouve pas les paroles qu'il faut; et puis, je n'ose pas.

Barcuss était de plus en plus content de ce que lui disait Jean; lorsque Jean fut parti, Barcuss alla raconter à Mme de Grignan toutes les paroles que lui avait dites le protégé de M. Abel; elle en fut touchée et les redit à son tour à Abel.

Abel. En vous le donnant, chère madame, je savais le trésor que je vous livrais; si je ne l'avais pas fait entrer chez vous, personne que moi ne l'aurait eu. Ce sont de ces âmes d'élite qu'on garde soigneusement quand Dieu les met sur votre chemin. Barcuss et lui sont dignes de s'entendre.

Mme de Grignan. Ils s'entendent déjà comme de vieux amis. Barcuss est enchanté; il vous attend au passage pour vous remercier.

En effet, lorsque M. Abel partit à la fin de la journée pour rentrer chez lui, Barcuss le guettait au passage.

« Monsieur, je ne vous remercierai jamais assez du cadeau que vous avez fait à notre maison. Ce Jean me paraît être un vrai trésor. Et comme il vous aime! Si vous aviez vu ses yeux quand il me parlait de vous et de ce qu'il vous devait! Quels yeux! Et quelle vivacité dans sa reconnaissance! pauvre garçon! Il souffre de ne pas pouvoir vous le dire comme il le voudrait!

Abel. Je suis bien content, mon bon Barcuss, de vous l'avoir donné et de l'avoir remis à votre garde; avec vous, modèle des Basques, il achèvera de devenir un saint et un serviteur *comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas*. »

Abel partit en riant.

« Demain, se dit-il, mon pauvre Jean ne sera pas *Jean qui rit;* il quitte son frère, ses habitudes; moi aussi je lui manquerai; ce ne sera plus de même, comme il le disait très-justement.... Et moi aussi je suis un peu triste de perdre cette bonne heure du déjeuner. C'est singulier comme j'aime ce brave garçon; je m'y suis attaché petit à petit. Je regrette presque de ne l'avoir pas gardé pour moi.... Mais non; mon excellente amie me l'a demandé pour Roger; un regret même serait égoïste et coupable.... Pauvre petit Roger! Quel saint enfant!... A dix ans avoir le courage, la patience, la ferveur d'un martyr.... Vraie bénédiction du bon Dieu!... Et les parents la méritent. »

Le matin, lorsqu'Abel arriva au café, il trouva Simon et Jean qui l'attendaient; ils s'empressèrent de le servir pour la dernière fois. Simon avait l'air heureux du sort que lui avait fait son excellent bienfaiteur. Le pauvre Jean avait la mine d'un condamné à mort; soit qu'il regardât M. Abel, soit qu'il considérât Simon, il était également affligé. Abel avait l'air grave, presque triste.

Le déjeuner ne fut pas long.

« Adieu, mes bons amis, dit Abel en se levant; je vous reverrai. Toi, Simon, je serai un de tes témoins pour ton mariage; je te donne d'avance mon présent de noces, il t'aidera à faire la corbeille d'Aimée. »

Il lui mit un portefeuille dans la main.

« Et toi, mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Jean et lui prenant les deux mains, je ne te dis pas adieu, je te reverrai aujourd'hui même. A revoir donc, mon ami; à revoir. Et soigne bien mon petit Roger, car c'est en partie pour lui que tu entres chez M. et Mme de Grignan. »

Il lui serra les mains; Jean y répondit en baisant celles de M. Abel, qui salua du geste et du sourire et sortit.

XXI. Separation des deux frères.

Simon et Jean montèrent pour la dernière fois dans leur chambre. Ils firent chacun leur modeste et très-petit paquet. Simon ouvrit le portefeuille que lui avait donné M. Abel; il y trouva pour deux mille francs d'obligations du chemin de l'Est et un billet de mille francs, plus l'anneau de mariage et la médaille que Simon devait, selon l'usage, donner à sa femme.

« Est-il possible! Quelle bonté! quelle générosité! s'écria Simon.

Jean. Je vais t'accompagner jusque chez toi, Simon.

Simon. Certainement, mon ami; tu m'aideras à m'arranger. Ce ne sera pas long, je pense.

— Non, mais nous serons restés ensemble le plus longtemps possible. »

Les deux frères firent leurs adieux à M. Métis, qui leur donna à chacun une gratification de vingt francs; et ensuite ils prirent congé de leurs camarades, qui les voyaient partir avec regret.

En arrivant chez M. Amédée, ils furent reçus avec une grande joie.

« Seulement, mon ami, lui dit Mme Amédée, vous auriez dû nous prévenir pour les meubles; je ne savais pas que vous en eussiez acheté, et j'avais mis dans votre chambre ceux que j'avais; pas beaux, mais pouvant servir. Il a fallu enlever mes vieilleries pour y placer votre joli mobilier. Les tapissiers y ont travaillé depuis le jour naissant; rideaux, alcôves, ils ont tout mis en quelques heures. C'est que vos meubles sont charmants; ils sont très-bien. La future chambre d'Aimée

est même trop élégante; je ne lui fais pas d'autre reproche. »

Simon était stupéfait; la surprise l'avait empêché d'interrompre sa belle-mère.

SIMON. Mes meubles! La chambre d'Aimée! dit-il enfin. Mais je n'ai rien acheté. Je ne sais ce que cela veut dire.

JEAN. Comment, Simon, tu ne devines pas? Mon cœur me dit, à moi, que c'est M. Abel; toujours M. Abel. Allons vite voir ce qu'il y a dans *tes* deux chambres. Je suis content pour toi et pour Aimée.

Ils montèrent tous au premier, au-dessus du magasin; Simon et Jean trouvèrent, en effet, un mobilier complet dans chaque chambre; les meubles étaient en acajou et perse de laine, simples et jolis. Dans la chambre de Simon, il y avait une petite bibliothèque avec une vingtaine de volumes reliés, bien choisis et tous intéressants et utiles.

MME AMÉDÉE. On a mis l'armoire et le linge dans la chambre d'Aimée, puisque c'est elle qui doit le soigner et s'en servir. Et, quant à la malle de vos effets, Simon, je ne l'ai pas ouverte; j'ai pensé que vous aimeriez mieux ranger vos affaires vous-même.

SIMON. Ma malle! Mes effets! Mais je n'ai pas de malle, et mes effets sont dans le paquet que j'ai apporté.

JEAN. Encore M. Abel, notre chère providence!

Jean courut à la malle, l'ouvrit, et la trouva pleine de linge, d'habits, de chaussures, de tout ce qui pouvait être nécessaire à Simon dans sa condition de petit commerçant aisé, mais travaillant encore.



Elle appela Barcuss et lui présenta Jean. (Page 74, col. 2.)

Pour le coup, Simon sentit ses yeux se mouiller de larmes.

« C'est trop, dit-il; c'est trop bon! Et voyez, ajouta-t-il en leur montrant le portefeuille et ce qu'il contenait, voyez ce qu'il m'a donné; avant lui, je n'avais rien; j'envoyais à ma mère tout ce que je gagnais. Et ce billet de mille francs, prenez-le comme cadeau de noces pour Aimée, ma mère; achetez ce que vous croirez lui être utile et agréable. »

M. et Mme Amédée étaient enchantés; il leur importait peu de qui venaient ces richesses, pourvu que leur fille en profitât. Ils se hâtèrent de descendre pour faire part à Aimée des générosités de M. Abel. Les yeux de Mme Amédée brillaient de bonheur.

MME AMÉDÉE. Avec un pareil protecteur, Aimée, tu n'auras pas besoin de t'inquiéter de l'avenir de tes enfants.

AIMÉE. J'espère bien, maman, que Simon n'aura jamais besoin d'avoir recours à la générosité de son bienfaiteur après tout ce qu'il lui a déjà donné.

MME AMÉDÉE. Je ne dis pas que tu demandes jamais rien à M. Abel; je veux dire seulement que sa générosité prévoit tout et pense à tout.

Aimée n'était pas contente de l'explication de sa mère; mais elle ne dit rien. C'était sa mère!

Simon et Jean, restés seuls, s'embrassèrent tendrement et longuement; tous deux avaient des larmes dans les yeux; leur silence exprimait, mieux que des paroles, leur joie et leur reconnaissance.

« Rangeons tes effets, dit Jean après quelques instants de silence; et puis je te quitterai pour aller aussi dans ma nouvelle demeure. Hélas! mon bon et cher frère, c'est là le chagrin; chacun chez soi; nous ne serons plus ensemble. Toujours, toujours séparés à l'avenir!

— Mais pas séparés de cœur, mon cher, cher Jean. Ces deux années que nous avons passées ensemble, si étroitement unis, sont de beaux moments de notre vie: ils nous laisseront un charmant et heureux souvenir. Je n'ai jamais été si heureux que dans notre pauvre chambrette du cinquième, où nous manquions de tout et où nous avions tout ce qui fait le bonheur; une conscience tranquille et notre tendresse fraternelle. Nous les avons toujours, ces deux éléments de bonheur. Nous nous verrons moins, c'est vrai, mais nous nous aimerons autant et nous penserons l'un à l'autre. Et, à présent, mettons-nous à l'ouvrage. »

Jean embrassa encore une fois Simon et commença avec lui à tout placer dans la commode et dans l'armoire, et à accrocher les habits aux portemanteaux.

Au fond de la caisse, Simon trouva d'abord un crucifix et une petite statue de la sainte Vierge, puis un petit paquet; il l'ouvrit et en tira deux jolis livres, les Évangiles et l'Imitation; ensuite, une petite boite contenant une belle montre d'homme avec sa chaine d'or.

JEAN. Encore! Tu vois s'il nous aime! Est-il possible qu'il y ait un homme meilleur que mon cher M. Abel? Je ne le crois pas; non, c'est impossible!

La malle était vidée. Simon se trouvait monté de

tout pour des années; jusqu'aux chaussures et aux affaires de toilette, rien n'avait été oublié.

Il commençait à se faire tard; il était temps que Jean se rendît chez ses nouveaux maîtres. Les deux frères s'embrassèrent à plusieurs reprises; Jean descendit l'escalier la vue un peu troublée par des larmes qui remplissaient ses yeux, malgré ses efforts; et Simon, partagé entre le regret de quitter son frère et le bonheur de sa situation actuelle et à venir.

Les frères se séparèrent au bas de l'escalier; Jean sortit; Simon entra dans le magasin, où il trouva Aimée qu'il n'avait pas encore vue, à laquelle il avait tant de choses à dire, et dont la sympathie et l'affection dissipèrent promptement le nuage de tristesse que lui avait laissé le départ de Jean.

Celui-ci marchait vite et cherchait à se distraire; en passant devant l'épicerie de Pontois, il se heurta contre Jeannot qui en sortait.

JEAN. Ah! où vas-tu si précipitamment, Jeannot?

JEANNOT. Je vais entrer chez M. le comte de Pufières; une fameuse place, va; des gens très-riches; j'ai quatre cents francs de gages pour commencer; habillé comme un prince, nourri comme un roi! Presque rien à faire; et puis des profits.

JEAN. Quels profits peux-tu avoir?

JEANNOT. M. Boissec, l'intendant, me les a expliqués; je les aurai si je me conduis bien. Je te dirai ça quand j'y serai et que je saurai bien au juste ce que c'est. Et toi, où vas-tu si bien habillé?

JEAN. J'entre aussi, moi, dans une maison où m'a placé notre cher bienfaiteur, M. Abel.

JEANNOT. Et quel genre de maison est-ce?

JEAN. Des personnes excellentes. Il y a un pauvre petit garçon de dix ans bien malade; c'est un vrai petit ange. Et les pauvres parents, si résignés et si tristes? mais si pieux! Un chagrin si doux, si bon!

JEANNOT, *d'un air moqueur*. Ce sera amusant! Un joli présent que t'a fait ton *cher* bienfaiteur!

JEAN. Oui, c'est un beau présent, et il faut qu'il m'aime bien pour m'avoir trouvé digne d'entrer dans



« C'est trop, dit-elle, c'est trop bon. » (Page 76, col. 1.)

cette maison. Pauvre Jeannot! Tu ne comprends plus cela, toi!

JEANNOT. Laisse-moi donc avec ta pitié! Tes *pauvre Jeannot!* m'ennuient à la fin. Pendant que tu geindras, que tu prieras comme un imbécile, je m'amuserai comme un roi, je mangerai, je boirai, je dormirai.

JEAN. Et après?

JEANNOT. Après? Eh bien!... après!... Je recommencerai.

JEAN. Et après?

JEANNOT. Après!... après!... Je continuerai.

JEAN. Et après?

JEANNOT. Ah! laisse-moi donc tranquille avec ton APRÈS.

JEAN. C'est qu'APRÈS tu mourras, Jeannot. Et que lorsque tu seras mort, il y aura encore un APRÈS et un TOUJOURS!

Jeannot lança à Jean un regard de colère et de mépris, et passa de l'autre côté de la rue pour ne plus marcher avec lui. Au coin de la rue Castiglione, Jeannot tourna à droite, Jean continua tout droit et dit un dernier adieu au *pauvre Jeannot* qui se croyait très-heureux, et qui ne daigna ni répondre, ni tourner la tête.

« Quel dommage qu'il ait quitté le pays! se dit-il. Paris l'a perdu! »

Jean arriva chez M. et Mme de Grignan; ce fut Barcuss qui le reçut.

« Ah! te voilà donc, mon ami! Je suis bien content de t'avoir chez nous; et nous allons nous mettre à l'ouvrage de suite; M. Abel dîne ici; tu vas essuyer les assiettes et les verres pendant que je préparerai le dessert et le vin.

JEAN. Comment va ce pauvre petit M. Roger? A-t-il passé une bonne nuit?

BARCUSS. Non. Mauvaise comme toutes celles qu'il passe depuis quinze mois. Il souffre constamment; il n'a pas de sommeil, le pauvre petit. Le père et la mère sont sur les dents. »

Un coup de sonnette se fit entendre.

BARCUSS. Vas-y; Jean, vas-y; ma corbeille de fruits va crouler si je l'abandonne.

Jean courut au salon et y trouva Mme de Grignan.

« C'est vous, Jean? Je sonnais tout juste pour savoir si vous étiez arrivé; mon pauvre Roger vous demande; il désire beaucoup vous voir; lui qui ne demande jamais rien et qui semble ne rien désirer, il a demandé qu'on vous envoyât chez lui aussitôt que vous seriez arrivé. Allez-y, mon ami?

— Oui, madame. Madame veut-elle me permettre de prévenir M. Barcuss?

— Oui, Jean, allez; c'est très-bien à vous d'être déférent pour Barcuss. »

Jean revint un instant après et il entra dans la chambre de Roger.

Le bruit léger que fit la porte attira l'attention du petit malade. Il ouvrit les yeux; un demi-sourire et une légère rougeur vinrent animer son visage. Il fit signe à Jean d'approcher et il lui tendit la main. Jean la prit doucement, y appuya ses lèvres, et regarda le visage si souffrant, si contracté du pauvre enfant.

Roger examinait Jean de son côté; il sourit légèrement.

« Tu as pitié de moi, Jean? Tu ne veux pas croire que je ne suis pas malheureux.... Je souffre, il est vrai; je souffre beaucoup, mais le bon Jésus me donne de la force pour souffrir.... Et toi qui es pieux, tu dois savoir que plus on souffre, plus on est heureux dans l'autre monde.... Je mourrai bientôt, et je serai bien, bien heureux avec le bon Dieu.... Je prierai pour toi, Jean, quand je serai là-haut. »

Roger se tut et ferma les yeux; il ne pouvait plus parler, tant sa faiblesse était grande et sa souffrance aiguë. Jean voulut se relever, mais Roger sourit légèrement sans ouvrir les yeux et retint la main qu'il tenait.

« Prions, dit-il très-bas.

JEAN. Oh! oui. Prions, pour que le bon Dieu vous rende la santé.

ROGER. Non!... Prions pour que sa volonté soit faite, et qu'il fasse de moi ce qu'il voudra.... C'est mieux, ça.... Je suis content aujourd'hui, reprit-il après un assez long silence. Papa et maman pourront se reposer pendant que tu es près de moi, Jean.... Et je suis tranquille quand ils se reposent.... Mon ami Abel t'aime beaucoup, Jean.... parce que tu aimes bien le bon Dieu.... Et moi aussi, je t'aime pour cela, et je suis content quand tu es là, près de mon lit.... Et puis, j'aime à voir tes yeux; ils sont doux, ils sont bons; ils ont toujours l'air d'aimer. »

Roger s'arrêta; son visage se contracta.

« Jean, Jean.... prie pour moi.... que le bon Dieu m'aide.... Je souffre, je souffre!... Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... Pardon. Ma bonne sainte Vierge! Aidez-moi! Ayez pitié de moi! Oh! Dieu! »

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRES DE BÊTES.

I

L'HIRONDELLE CAPTIVE.

Par un beau jour du mois de juillet, une jeune couturière, Mlle Victorine, ouvrant sa fenêtre de grand matin, trouva sur le balcon une hirondelle qui avait une aile brisée. La pauvre bête, incapable de faire un mouvement, se laissa prendre sans difficulté. Attendrie par son doux regard, l'ouvrière en prit le plus grand soin; elle la nourrit de mouches, et l'oiseau reconnaissant devint bientôt très-familier.

Victorine était heureuse de posséder cette gentille compagne, et il y avait déjà plusieurs mois qu'elle vivait en tête à tête avec elle, quand un jour, s'étant, selon son habitude, levée de très-bonne heure pour se mettre à l'ouvrage, elle trouva la petite captive près de la fenêtre, contemplant le ciel d'un air triste. En vain lui donna-t-elle les caresses accoutumées; en vain lui offrit-elle à manger, la jolie bête tourna vers sa maîtresse un œil mélancolique et se mit de nouveau à regarder le ciel.

L'hirondelle resta ainsi quelque temps, ne répondant plus aux agaceries de Victorine, recevant les caresses mais n'en rendant pas, et refusant toute espèce de nourriture. Au bout de quelques heures elle mourut. La jeune ouvrière, désolée, ne savait à quoi attribuer cette mort inattendue; un plus savant qu'elle lui en donna l'explication.

Les hirondelles sont des oiseaux de passage, c'est-à-dire qu'elles ne restent chez nous que pendant la belle saison. Dès que l'hiver arrive, elles s'en retournent aux lieux d'où elles sont venues. D'où arrivent-ils, ces hôtes charmants, quand nous les voyons paraître au printemps? Et où vont-ils, quand ils nous délaissent quelques mois après? Où est leur seconde patrie? Elle est loin, bien loin d'ici, sous un ciel plus doux que le nôtre. Or, le départ des hirondelles venait d'avoir lieu quand la compagne de Victorine a été prise de cette tristesse mortelle, et c'est la maladie du pays. C'est la douleur de la patrie absente qui l'a tuée.

N'essayez donc jamais de retenir une hirondelle après l'époque de leur migration; ce serait aussi cruel que de l'étouffer entre vos mains.

II

UN CHIEN CHARITABLE.

L'heureux petit Ticker, joli chien soigné, choyé, chéri, était, un jour d'hiver, monté sur une chaise auprès de la fenêtre, dans une salle à manger bien chauffée. Il regardait dans la rue et s'amusait de tout ce qu'il voyait, quand ses yeux s'arrêtèrent sur un pauvre chien crotté, mouillé, transi et fort laid, qui s'était assis sur son derrière en face de la porte de la maison. Un gamin brutal, passant par là, donna un coup de pied au malheureux animal, qui le reçut sans colère et alla grelotter quelques pas plus loin.

Mais le bon petit Ticker, indigné, ému de pitié, fit entendre un aboiement, et, sautant à bas de la chaise, il se mit à caresser son maître en poussant de petits cris plaintifs. Le maître, qui avait vu aussi ce qui s'était passé, comprit parfaitement ce que l'animal voulait dire, et, prenant une assiette sur laquelle se trouvaient des os de poulet mis en réserve pour le repas de Ticker, il ouvrit la porte et invita le chien à entrer.

Le pauvre animal, engourdi par le froid et craignant sans doute un nouveau coup de pied, hésita d'abord, mais la faim l'emporta, et je vous laisse à penser s'il fit fête aux restes du poulet. Quant au gentil Ticker, quoiqu'il sût bien que ces os lui avaient été destinés, il re-

muait doucement la queue d'un air satisfait, et regardait avec compassion son frère abandonné.

III

CE QUE DIT LE PINSON AVEUGLE.

Les oiseleurs ont une bien cruelle habitude; celle de priver de la vue de pauvres petits oiseaux.

C'est, disent-ils, afin d'en faire des chanteurs plus habiles. Voilà, certes, une raison abominable. Faire souffrir un oiseau pour se donner le plaisir de l'entendre chanter! Est-ce qu'on en a le droit? Oh! la joie affreuse que celle qu'on ne peut se procurer qu'en mutilant un être sensible. Chers amis, quand vous aurez lu la plainte du pinson aveugle, vous ne voudrez jamais, j'en suis sûr, posséder un oiseau privé de la vue, et si tout le monde refuse d'en acheter, les oiseleurs cesseront bientôt de se livrer à une cruauté pour eux sans profit. Écoutez donc ce que dit l'oiseau infortuné quand il fait entendre son chant ou sa lamentation; car, pour lui, c'est la même chose.

« Enfants, faites silence; un instant écoutez-moi. Si je fais entendre ma voix, c'est pour me plaindre du traitement que j'ai subi, du mal que m'a fait un homme, être éclairé et sensible, placé au premier rang dans la création, et qu'on dit même être fait à l'image de Dieu.

« Sans pitié il m'a ôté la lumière, en touchant mes yeux d'un fer ardent. Malheureux que je suis! Je chante encore, mais personne ne sent ma douleur.

« L'aspect du soleil vous ravit; vous êtes charmés par la prairie diaprée. Moi aussi, je suivais avec plaisir la marche de l'insecte, et je chantais à plein gosier.

« Maintenant mes orbites creuses cherchent en vain l'éclat du jour. Avide d'un rayon de lumière, je suis plongé dans une éternelle nuit.

« Si vous êtes sensibles à la plainte du chanteur prisonnier, pauvre et aveugle, allez recommander à vos frères de ne pas être durs et cruels à ce point. »

Ainsi parle le pauvre pinson dans sa chanson allemande, et soyez sûr que le poëte a bien rendu les sentiments du petit aveugle. N'est-ce pas une chose bien touchante et bien triste, ce malheureux oiseau cherchant à se distraire par l'harmonie de sa voix? Il n'avait pas entendu la plainte du pinson ou il ne l'avait pas comprise, l'homme cruel et si justement puni dont un écrivain célèbre (Zschokke) va vous raconter la terrible histoire :

« Il m'est resté de mes souvenirs d'enfance un tableau toujours présent à mes yeux.

« Souvent, quand je sortais avec mes camarades, nous rencontrions un homme d'un village voisin qui marchait lentement dans les rues d'Aarau, mendiant de porte en porte.

« Il était grand et maigre, avait le dos fortement voûté, et tenait dans la main gauche un bâton pour s'appuyer; dans la main droite une baguette avec laquelle il tâtonnait devant lui pour écarter ce qui pouvait lui faire obstacle. Il était aveugle, et, de plus, cruellement sourd. Sa physionomie était repoussante, surtout lorsque, dans leurs orbites enfoncés, s'ouvraient tout au grand ses yeux éteints. Ses traits étaient empreints d'une impudence qui contrastait avec son infortune.

« Nous autres enfants, nous l'évitions avec horreur; les plus hardis, cependant, s'approchaient de cet homme et lui frottaient la main en divers sens, ce qui était le seul moyen de se faire comprendre de lui.

« Plus effrayante encore que son aspect était son histoire, qui circulait de bouche en bouche, et dont j'ai été à même, plus tard, de reconnaître l'exactitude.

« Il avait été, dès le bas âge, un misérable tyran des animaux. Plus tard, il en vint à commettre sur eux des atrocités que la plume se refuse à écrire.

« Ces abominables cruautés finirent par recevoir leur châtiment de la justice divine. Ce misérable avait exercé particulièrement sa barbarie sur les oreilles et sur les yeux des animaux. Il l'expia dans les mêmes organes.

« Ayant voulu une fois couper quelque chose de résistant, la pointe de son couteau lui frappa l'un des yeux, de manière à le crever sur le champ. Son autre œil se trouva bientôt affecté, et il devint tout à fait aveugle. Il s'ensuivit une maladie longue et douloureuse dans laquelle il perdit l'ouïe. Ne pouvant plus vivre de son état, et frappé de la malédiction de Dieu, il tomba dans la misère et fut obligé de mendier jusqu'à un âge avancé.

« Lorsque nous le voyions passer, nos parents ne manquaient jamais de nous adresser cet avertissement :

« Voyez comment Dieu punit ceux qui tourmentent les animaux! » VICTOR MEUNIER.

RÉCITS HISTORIQUES.

GRANDEUR D'AME DE MALCOLM, ROI D'ÉCOSSE.

Malcolm était assis sur le trône d'Écosse, vers l'époque où les Normands s'emparèrent de l'Angleterre sous la conduite de Guillaume le Conquérant.

C'était un prince plein de courage et de modération.

On lui rapporta qu'un des seigneurs de son royaume s'était uni à ses ennemis et avait promis de le tuer.

Le roi ordonna à l'accusateur de garder le silence, et lui-même, sans rien faire paraître, attendit le retour du traître qui alors était absent.

Quand ce seigneur fut arrivé en grand appareil à la cour du roi contre lequel il méditait un si noir dessein, Malcolm ordonna que de grand matin les chasseurs et les chiens fussent réunis.

Au lever de l'aurore, il se hâte de partir pour la chasse, accompagné de tous les seigneurs et de gens armés.

Arrivé à une vaste plaine qu'une épaisse forêt entourait comme une couronne, le roi prend à part celui qui le trahissait, et, pendant que les autres chasseurs suivent les chiens lancés à la poursuite des bêtes, il reste seul à seul avec lui.

Quand il eut perdu de vue son escorte, le roi s'arrête, et, regardant le traître en face, il lui dit :

« Nous voici, toi et moi, seul contre seul, couverts des mêmes armes, montés sur des chevaux semblables; personne n'est là pour nous voir, personne pour nous entendre, personne pour aider l'un ou l'autre de nous.

« Si tu en as le cœur, si tu le peux, si tu l'oses, accomplis ton projet; fais ce que tu as promis à mes ennemis, à tes alliés. Si tu as toujours le dessein de me tuer, quand pourras tu l'exécuter plus aisément, plus bravement?

« Voudrais-tu m'empoisonner? c'est un moyen tout au plus bon pour une femme. Me surprendre au lit? ce serait plus lâche encore. M'égorger dans l'ombre? c'est le rôle d'un assassin et non pas d'un chevalier. Peux-tu le nier?

« Attaque-moi donc seul à seul. Ta trahison sera toujours une perfidie, mais elle ne sera pas une lâcheté. »

A ces mots, le chevalier reste comme frappé de la foudre; il se jette à bas de son cheval, se dépouille de ses armes, et court se prosterner aux pieds du roi, en pleurant et en tremblant.

« Ne crains rien, reprend alors le roi, tu n'as aucun mal à redouter de ma part. »

Le coupable promet, en prêtant son serment et en donnant des otages, d'être à l'avenir un sujet fidèle et dévoué. Puis ils choisissent un moment favorable pour rejoindre leurs compagnons, gardant tous deux le secret le plus absolu sur ce qui avait été dit et fait.

J. D.

RUTH.

SUITE ET FIN.

— O ciel! répond Booz, ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère



Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit. (Page 80, col. 2.)

Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :

. . . .

Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
— Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur?
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient en ce jour et plus douce et plus chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.

. . . .

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

FLORIAN.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 638. — Quinze centimes.** 8 NOVEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Jean retira sa main d'entre celles de Roger, qui n'eut pas la force de la retenir, et il courut chercher Mme de Grignan, qui causait avec le médecin de la maladie et des souffrances de son enfant. Ils entrèrent et renvoyèrent Jean à Barcuss. M. Abel arriva peu de temps après. Jean profita de ce qu'il se trouvait seul avec M. Abel pour lui dire rapidement ses nouveaux motifs de reconnaissance ; il se mit à genoux devant lui pour donner un coup de brosse à ses bottes, et, dans cette position humble et reconnaissante, il lui dit des paroles de tendresse et de dévouement.

M. ABEL. Tais-toi, tais-toi, mon enfant. Tu sais que tu es convenu avec moi de ne me remercier que par les yeux. Si quelqu'un t'entendait, on pourrait croire que je suis réellement ton sauveur, ton bienfaiteur. Je veux être ton ami et ton protecteur, rien de plus. Voici Barcuss. Silence.... Eh bien ! Barcuss, où avez-vous logé mon petit Jean ?

BARCUSS. Monsieur, j'ai fait porter sa malle dans la chambre près de la mienne.

Jean regarda M. Abel d'un air surpris en répétant : « Ma malle ? Ma malle ?

M. ABEL. Mais oui, ta malle, nigaud ! Où voulais-tu qu'on la mît, si ce n'est dans ta chambre ? C'est comme pour Simon ; quand il a déménagé, sa malle a été portée dans sa nouvelle chambre. Il en est de même pour toi. »

Tout cela fut dit d'un air significatif, avec un sourire bienveillant et un peu malin, et avec quelques signes du doigt qui voulaient dire : « Ne me trahis pas, tais-toi. »

BARCUSS. Je vais voir si madame est dans le salon.

— Monsieur ! dit Jean dès qu'ils furent seuls.

M. ABEL. Chut ! Barcuss va revenir. Tu as manqué me trahir.... Crois-tu donc que ce que j'ai fait pour Simon je ne l'aurais pas fait pour toi ? toi, mon ami, mon confident ! ajouta-t-il en riant.

A table, Jean vit pour la première fois Mlle Suzanne de Grignan, jeune personne gracieuse, aimable, charmante. Toute la famille était si unie, si bonne, que Jean se sentit de suite à son aise comme s'il en faisait partie. Pour la première fois, il eut occasion d'apprécier l'esprit gai, vif et charmant de M. Abel. Il l'admira d'autant plus ; il ne le quittait pas des yeux, et plus d'une fois cet enthousiasme muet excita le rire bienveillant des cinq convives.



Jean vit pour la première fois Mlle de Grignan. (Page 81, col. 2.)

XXII. Jean se forme.

Les camarades de Jean étaient tous de braves et honnêtes serviteurs. Barcuss était aimé et respecté de ses camarades et de tous ceux

qui avaient des relations intimes avec ses maîtres. Il se chargea d'achever l'éducation négligée de Jean. Il lui donna les habitudes régulières qu'il n'avait pas eues jusque-là.

Le pauvre petit Roger aidait, sans le savoir, au perfectionnement de Jean. Il le demandait souvent et lui témoignait de l'amitié; la vue de ses souffrances, supportées avec tant de douceur, de patience, de courage, faisait une profonde impression sur le cœur aimant et sensible de Jean. Les visites quotidiennes de M. Abel, ses bons conseils, sa constante bonté, développèrent aussi l'esprit et les idées de Jean. Il comprit mieux sa position vis-à-vis de ses maîtres; il leur témoigna plus de respect, de déférence.

Peu à peu les restes de dehors villageois et naïfs disparurent. En prenant de l'expérience et de l'âge, Jean fut plus maître de ses sentiments; il aima autant, mais avec moins d'expansion; il apprit à contenir ce que l'inégalité des conditions pouvait rendre ridicule ou inconvenant vis-à-vis de ses maîtres et des étrangers; il ne baisa plus les mains de M. Abel; il ne se mit plus à ses genoux; il le regarda moins affectueusement et moins souvent; mais, dans son cœur, c'était la même ardeur, le même dévouement, la même tendresse. Jean se sentait heureux, entouré de bons camarades, au service de maîtres excellents; il trouvait autour de lui amitié, bonté, soins; enfin, la vraie fraternité, qui est la charité du chrétien. Bien loin de lui refuser des permissions pour aller voir Simon, on faisait naître les occasions de réunion pour les deux frères. Barcuss préférait faire le travail de deux pour donner à Jean une soirée ou une après-midi. Il n'était jamais refusé quand il désirait aller à l'église, ou sortir pour ses affaires personnelles, ou voir quelque chose d'intéressant, ou faire une visite de pauvre.

S'il était souffrant, ses camarades le soignaient comme un frère; les maîtres veillaient à ce qu'il ne manquât de rien; M. Abel venait alors savoir de ses nouvelles et le distrayait par son esprit gai et aimable. La seule peine de Jean était l'état toujours alarmant et douloureux du bon petit Roger, que Jean aimait d'une sincère affection.

« Vous prierez pour moi, monsieur Roger, quand vous serez près du bon Dieu, lui disait-il souvent.

— Pour toi comme je prierais pour mon frère, » répondait Roger de sa voix défaillante.

Les nouvelles d'Hélène étaient excellentes; elle se plaisait beaucoup dans cette ferme de Sainte-Anne que louait Kersac; elle était généralement aimée et estimée. Kersac était plus un frère qu'un maître pour elle; jamais un reproche, toujours des remercîments et des éloges. La petite Marie devenait de plus en plus gentille; elle passait la journée chez les bonnes sœurs de Sainte-Anne; elle travaillait bien; elle commençait déjà à se rendre un peu utile à la ferme. Quand Kersac lui faisait faire un raccommodage ou un travail quelconque pour lui-même, Marie en était fière et heureuse. Kersac l'aimait beaucoup et se réjouissait de la pensée de l'adopter.

Un jour il reçut une lettre de Simon et de Jean. Simon lui demandait de venir assister à son mariage, qui avait été retardé jusqu'après Pâques à cause d'une maladie de Mme Amédée, commencée peu de jours avant le carême. Simon demandait aussi à Kersac de vouloir bien lui servir de témoin avec M. Abel N..., ce peintre fameux par son talent autant que par sa vie exemplaire et son esprit charmant.

Jean suppliait son ami Kersac de venir les voir dans une occasion aussi solennelle; ils déploraient tous les deux que leur mère ne pût venir, et Jean demandait à Kersac de ne pas augmenter leur chagrin en refusant d'être témoin de l'heureux Simon. Il profitait de l'occasion pour raconter à Kersac une foule de choses et de détails intéressants.

« Tenez, Hélène, dit Kersac, lisez cette lettre de Simon et de Jean. »

Hélène la lut avec un vif intérêt.

« Eh bien! dit-elle, que ferez-vous?

— J'irai, dit Kersac; la ferme n'en souffrira pas, malgré que la saison soit encore aux labours et aux semailles; je ne serai absent que trois ou quatre jours. Je vais écrire pour savoir le jour du mariage et l'hôtel où je pourrai descendre pour être près d'eux. Nous voici au printemps, le beau temps est venu; ce sera pour moi un voyage agréable de toutes manières. Cela me fera vraiment plaisir de revoir mon petit Jean; je tâcherai de vous le ramener, si c'est possible. »

Hélène devint rouge de joie.

« Me ramener Jean! Ah! si vous pouviez!

KERSAC. Et pourquoi ne le pourrais-je pas?

HÉLÈNE. C'est qu'il est en service, monsieur! Et vous savez combien c'est gênant quand un domestique s'absente.

KERSAC. Ce ne doit pas être à Paris comme chez nous; ils ont un tas de domestiques qui se tournent les pouces, on ne s'aperçoit seulement pas quand l'un d'eux manque.

HÉLÈNE. Je crois, monsieur, que cela dépend des maisons : chez Mme de Grignan, où est Jean, chacun a son travail; c'est une maison comme il faut, une vraie maison de Dieu, comme l'écrit toujours Jean.

KERSAC. C'est possible, mais j'essayerai toujours; voici près de trois ans que vous n'avez vu votre fils, ma pauvre Hélène; il est bien juste qu'on vous le donne pour quelques jours. »

Hélène le remercia, mais sans trop croire au bonheur que ce brave Kersac lui faisait espérer.

Il reçut deux jours après une réponse à sa lettre; le mariage était pour le 1er mai, et on était aux derniers jours d'avril. Pas de temps à perdre; Hélène se hâta de lui préparer ses plus beaux habits, son linge le plus fin, ses bottes les plus brillantes; elle lui mit de l'or dans sa bourse; elle crut être prodigue en lui mettant cent francs.

Elle fit son paquet qu'elle enveloppa dans un beau torchon neuf bien épinglé, et, lorsque Kersac fut près du départ, elle lui remit son paquet et la bourse.

KERSAC, *riant*. Merci, ma bonne Hélène. Avez-vous été généreuse? Combien m'avez-vous donné pour m'amuser?

HÉLÈNE. Plus que vous n'en dépenserez, monsieur. Cent francs!

KERSAC, *riant plus fort*. Cent francs! Pauvre femme! Cent francs! Mais il y a à peine de quoi aller et venir si je ramène mon brave petit Jean.

HÉLÈNE. Eh bien! monsieur, votre dépense ne sera pas grand'chose? Vous allez être nourri, là-bas! Quand on va à une noce, on mange et on boit pour huit jours!

— Et me loger, donc! Et vivre en attendant la noce!

Je ne vais pas arriver là pour tomber en défaillance comme un mendiant. Et mon présent de noce, donc? Vous croyez donc que je laisserai marier un garçon qui est presque à vous, sans lui faire mon petit cadeau? Non, Hélène, Kersac est plus généreux que ça. Donnez-moi la clef et venez voir ce que j'emporte.

Hélène le suivit en lui recommandant l'économie.

« Prenez garde à vous laisser trop aller à votre générosité, monsieur. Ces trois jours vont vous coûter plus cher que six mois ici chez vous.

KERSAC, *riant*. C'est bon, c'est bon! Je sais ce que je fais. Je suis économe, vous le savez bien; mais, dans l'occasion, je n'aime pas à être chiche.

HÉLÈNE, *souriant*. Économe, économe, excepté quand il s'agit de donner, monsieur.

KERSAC. Ah mais! quant à ça, Hélène, j'ai ma maxime, vous savez. Il faut que celui qui a donne à celui qui n'a pas. »

Kersac se trouvait devant la caisse où étaient ses papiers et son argent. Et, au grand effroi d'Hélène, il en tira encore cinq cents francs.

HÉLÈNE. Miséricorde, monsieur! Vous n'allez pas dépenser tout ce que vous emportez?

KERSAC. J'espère que non. Mais.... dans une ville comme Paris, il ne faut pas risquer de se trouver à court. On ne sait pas ce qui peut arriver; un accident, une maladie!

HÉLÈNE. Oh! monsieur! Le bon Dieu vous protégera; il ne vous arrivera rien du tout, et vous nous reviendrez en bonne santé, j'espère bien.

KERSAC. Je l'espère bien aussi, ma bonne Hélène. Et, à présent, adieu, à revoir; et préparez un lit pour votre garçon. Et embrassez pour moi ma petite Marie qui est à l'école.

Kersac embrassa Hélène sur les deux joues, selon l'usage du pays, sauta dans sa carriole avec le garçon de ferme qui devait la ramener, et s'éloigna gaiement.

« Oh! s'il pouvait me faire voir mon petit Jean! » s'écria-t-elle quand il fut parti.

Elle était pleine d'espoir, malgré ce qu'elle en avait dit à Kersac, et ne perdit pas une minute pour préparer un lit à Jean, dans un cabinet qui se trouvait entre sa chambre et celle de Kersac.

XXIII. Kersac à Paris.

Kersac arriva à Paris de grand matin et prit un fiacre, comme le lui avait recommandé Jean, qui lui avait donné l'adresse d'un hôtel de la rue Saint-Honoré, tout près de la rue Saint-Roch. Il prit une chambre au sixième, déjeuna copieusement pour commencer, fit une toilette complète, revêtit sa belle redingote, et, d'après les indications d'une fille de service, se rendit chez Jean, à l'hôtel de Mme de Grignan. Il était huit heures quand il arriva.

« Qui demandez-vous, monsieur? demanda le concierge.

KERSAC. Et qui voulez-vous que je demande, mon brave homme, si ce n'est mon petit Jean?

LE CONCIERGE. Quel petit Jean, monsieur?

KERSAC. Comment, quel petit Jean? Celui qui reste dans cette maison, parbleu; je n'en connais pas d'autre, et surtout pas un qui vaille celui-là. »

Le concierge sourit; il comprit ce que demandait Kersac.

LE CONCIERGE. Si vous voulez entrer, monsieur, je vais prévenir Jean que vous le demandez. Qui faut-il annoncer, monsieur?

KERSAC. Kersac; son ami Kersac.

LE CONCIERGE. Suivez-moi, s'il vous plaît, monsieur.

KERSAC. Très-volontiers, mon ami.

Kersac le suivit pas à pas; arrivé à l'escalier, il s'arrêta.

KERSAC, *regardant de tous côtés*. Mais.... par où faut-il monter?

LE CONCIERGE. Il faut monter l'escalier qui est devant vous, monsieur.

KERSAC. Sur cette belle étoffe qu'on a mis là tout du long?

LE CONCIERGE, *souriant*. Oui, monsieur; il n'y a pas d'autre chemin.

KERSAC. Eh bien! excusez du peu; mon petit Jean ne se gêne pas.... Et il marche là-dessus tous les jours?

LE CONCIERGE, *souriant*. Dix fois, vingt fois par jour, monsieur.

KERSAC. Si ça a du bon sens, de faire marcher sur des belles étoffes comme ça!

Kersac se baissa, passa la main sur le tapis.

KERSAC. C'est doux comme du velours. Ça ferait de fameuses couvertures de cheval! Et des limousines excellentes, qui vous tiendraient joliment chaud!

Kersac se décida pourtant à poser un pied, puis l'autre, sur le beau tapis; il montait lentement, avec respect pour la belle étoffe, regardant à chaque marche s'il ne l'avait pas salie avec ses bottes couvertes de poussière. Le concierge le fit entrer dans l'antichambre et alla prévenir Barcuss.

« Jean va être bien content, dit Barcuss; je vais l'envoyer à M. Kersac; il est ici à côté, dans l'office.... Jean! vite, viens voir ton ami, M. Kersac, qui vient d'arriver.

JEAN. M. Kersac! Quel bonheur! Où est-il? »

A peine avait-il dit ces mots, que la porte du vestibule s'ouvrit et que la tête de Kersac apparut.

« Monsieur Kersac! Cher monsieur Kersac! s'écria Jean en courant à lui.

— Jean! mon brave garçon! répondit Kersac en le serrant dans ses bras et en l'embrassant de tout son cœur.

— Cher monsieur Kersac, répéta Jean, que vous êtes bon d'être venu, de vous être dérangé, d'avoir quitté votre ferme! Que je suis donc heureux de vous voir! Donnez-moi des nouvelles de maman. Si vous saviez comme je suis content de la savoir chez vous! Elle doit être si heureuse avec vous!

KERSAC. Je me flatte qu'elle n'est pas malheureuse, mon ami. Mais comme te voilà grandi!... Et pas enlaidi, je puis dire en toute vérité.... Beau garçon!... Sais-tu que tu es presque aussi grand que moi? Tu as.... quel âge, donc?

JEAN. Dix-sept ans dans trois mois, monsieur Kersac.

KERSAC. C'est ça; c'est bien ça! J'ai trente-huit ans, moi!

— Jean, tu devrais proposer à M. Kersac de prendre quelque chose, dit Barcuss qui avait regardé et écouté en souriant.

KERSAC. Bien merci, monsieur! Vous êtes bien

honnête! J'ai mangé, en arrivant, une fameuse miche de pain et une assiettée de fromage! Mais votre pain de Paris ne vaut pas le pain de la campagne. Ça ne tient pas au corps. On a beau avaler, on se sent toujours l'estomac vide. »

Barcuss se mit à rire et demanda à Kersac de l'attendre un instant. Il alla trouver M. de Grignan qui faisait sa toilette.


Kersac le suivit pas à pas. (Page 83, col. 2.)

BARCUSS. Monsieur voudrait-il me permettre d'offrir un verre de vin à M. Kersac, l'ami de Jean, qui vient d'arriver et qui a l'air d'un bien brave homme?

M. DE GRIGNAN. Certainement, mon ami; donnez-lui tout ce que vous voudrez.

BARCUSS. Et monsieur veut-il me permettre de donner un petit congé à Jean, pour qu'il soit libre de promener son ami?

M. DE GRIGNAN. Je ne demande pas mieux, mon bon Barcuss; mais c'est vous qui en souffrirez.

BARCUSS. Oh! monsieur, je ne suis pas embarrassé pour l'ouvrage; le concierge me donnera un coup de main. Et ça fait plaisir d'obliger un bon garçon comme Jean et un brave homme comme M. Kersac.

M. DE GRIGNAN. A-t-il vraiment l'air d'un brave homme?


Kersac passa la main sur le tapis. (Page 83, col. 2.)

BARCUSS. D'un brave homme tout à fait, monsieur; un homme de cinq pieds huit pouces pour le moins, avec des épaules, des bras et des poings à assommer un bœuf; et, avec cela, un air tout bon, tout riant, l'air d'un bon homme tout à fait. Et si monsieur voulait bien permettre que je lui propose de rester ici?

M. DE GRIGNAN. Très-volontiers, Barcuss; vous pourriez lui proposer, s'il n'est ici que pour peu de jours, de coucher et de manger chez moi. De cette façon, Jean le verra tout à son aise, et vous ne vous éreinterez pas de travail.

BARCUSS. Merci bien, monsieur; je le lui proposerai de la part de monsieur.

Barcuss se retira fort content et rentra avec empressement dans l'antichambre, où il trouva Kersac et Jean causant avec animation.

BARCUSS. Monsieur Kersac, monsieur vous propose de rester ici chez lui; nous avons le logement et la table à vous offrir.

Jean sauta de dessus sa chaise.

« Merci, monsieur Barcuss; c'est un effet de votre bonté, je le vois bien; c'est vous qui l'avez demandé à monsieur.

KERSAC. Mais, Jean, dis donc, c'est indiscret, ça; on dit qu'à Paris chacun a son coin; je ne veux déplacer, ni gêner personne; j'aime mieux retourner à l'hôtel.

JEAN. Oh! mon bon monsieur Kersac! Puisque monsieur le permet! Puisque le bon M. Barcuss l'a demandé!

BARCUSS. Acceptez, acceptez sans crainte, monsieur Kersac; nous avons plus de logement qu'il ne nous en faut. Voyons, est-ce dit?

KERSAC, *lui tapant dans la main*. C'est dit. Tope-là, je reste! Vous avez l'air de braves gens ici. Je voudrais bien connaître les maîtres de Jean. J'aime bien les braves gens.

BARCUSS. Vous les verrez tantôt, monsieur Kersac. Jean, dans quelle chambre mettons-nous ton ami?

JEAN. Dans la mienne, je vous en prie, monsieur Barcuss; je le verrai bien mieux.

KERSAC. J'aimerais bien cela, moi aussi. Cela me rappellera la nuit où tu m'as si bien soigné, Jean, à l'auberge de Malansac. Et ce Jeannot, que tu voulais me faire aimer? A propos, où est-il, cet animal de Jeannot?

JEAN. Il est bien placé, à ce qu'il m'a dit, mais je ne le vois pas souvent.

KERSAC. Pourquoi ça?

JEAN. Parce que.... parce qu'il a des idées qui ne sont pas les miennes et des goûts que je n'ai pas. »

Barcuss interrompit la conversation pour les engager à aller déjeuner. Jean, qui avait bon appétit, ne se le fit pas répéter; il emmena Kersac pour le présenter au cuisinier et aux autres domestiques.

Kersac déjeuna une seconde fois comme s'il n'avait pas déjeuné une première. Puis, Jean lui proposa de venir voir sa chambre.

KERSAC. Sac à papier! mon garçon, comme tu es logé! Et tous ces effets sont à toi?

JEAN. Tout, tout, monsieur. Regardez bien! Voyez mes beaux habits, mon linge, ces excellents livres, tout ça m'a été donné par le meilleur des hommes, le plus charmant et en même temps le plus charitable; vous devinez que c'est de M. Abel que je parle.

KERSAC. Ah! oui, ce brave monsieur que tu aimes tant?

Jean. Et que j'ai tant de raisons d'aimer! Si vous saviez comme il a été et comme il est bon pour Simon et pour moi! Et comme il me donne de bons conseils! Et comme il a la bonté de m'aimer! C'est ça qui me touche le plus. Que lui, grand artiste, riche, spirituel, si couru, si choyé, veuille bien aimer un pauvre domestique, un garçon comme moi!

Kersac. J'aime ce M. Abel, et toi, je t'aime d'autant plus que tu l'aimes et que tu en parles avec tant d'amitié.

Jean. C'est qu'on est si reconnaissant envers ceux qui vous aiment, quand on est seul, loin de sa famille.

Kersac. A qui le dis-tu, moi qui n'ai pas de famille et personne à aimer. Aussi, je veux m'en faire une; ça me pèse trop de vivre seul.

Jean. Et comment ferez-vous pour vous faire une famille?

Kersac. Parbleu! je me marierai; pas plus difficile que ça. Comme fait Simon.

Jean. Mais Simon est jeune, et vous ne l'êtes plus.

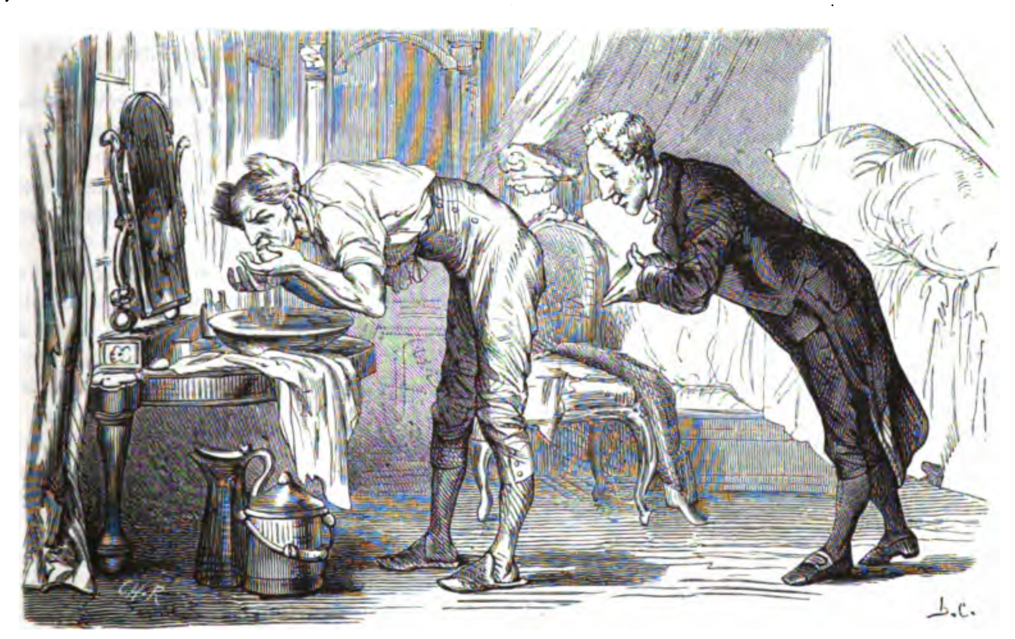
Kersac. Je le sais bien! Aussi n'épouserai-je pas une jeunesse de dix-huit ans, comme fait Simon. Je prendrai une femme de mon âge à peu près.

Jean. Et où la trouverez-vous?

Kersac. Elle est toute trouvée, pardi! Ta mère!

Jean, *surpris d'abord et riant ensuite.* Maman! Maman! Mais vous n'y pensez pas, monsieur! Maman a quelque chose comme trente-trois à trente-quatre ans!

Kersac. Et moi, j'en ai bien trente-huit à trente-neuf. Vois-tu, Jean, j'ai besoin de quelqu'un de confiance près de moi pour gouverner ma ferme; et puis quelqu'un de bon et de soigneux que je puisse aimer; quelqu'un de rangé, d'économe, qui me retienne quand je veux faire de la dépense. Quelqu'un de propre, d'avenant, qui ne repousse pas les gens qui viennent à la ferme faire des affaires avec moi. Je trouve tout cela dans ta mère; elle paraît plus jeune que son âge, mais cela ne fait rien; cela vaut mieux que si on pouvait la prendre pour ma mère. Cela te déplaît-il, mon ami?



Il alla trouver M. de Grignan qui faisait sa toilette. (Page 84, col. 1.)

Jean. Comment cela me déplairait-il, monsieur? C'est au contraire un bonheur, un grand et très-grand bonheur. Pauvre maman, qui a été si malheureuse! Et le bon Dieu lui envoie la chance de devenir la femme d'un brave, excellent homme comme vous, monsieur! Mon cher monsieur Kersac! vous serez donc mon père! Ah! ah! ah! c'est drôle tout de même!

Kersac. Tu n'y pensais pas ni moi non plus, quand je te menais en carriole à Malansac? Eh bien! tu ne croirais pas une chose? c'est que je m'étais si bien attaché à toi dans cette journée de carriole, que j'ai été voir ta mère pour toi, que je l'ai soignée pour toi, et que l'idée d'en faire ma femme m'est venue pour toi, pour te ravoir un jour et pour te faire un sort. Et puis, il faut dire aussi que j'ai reçu, il y a environ trois mois, une lettre de quelqu'un que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, qui a signé : *Un ami*, et qui me dit :

« Si vous voulez être heureux, monsieur Kersac, et si vous êtes le brave, l'excellent homme que je crois, épousez la mère de votre jeune ami Jean. Vous n'aurez pas à vous en repentir. »

Cette lettre m'a décidé; j'ai pensé à ton avenir, au mien, et je me suis dit : Hélène sera ma femme et Jean sera mon fils.

Jean. Merci, monsieur, merci; mille fois merci; j'ai réellement trop de bonheur d'avoir rencontré deux hommes aussi excellents que vous et M. Abel.

Kersac. Ah çà! dis donc, je voudrais bien le voir, ton M. Abel? Je l'aime rien que de t'en entendre parler.

Jean. Je le lui dirai, monsieur; je le lui dirai; à présent, monsieur, je vais aller à mon ouvrage pour ne pas tout laisser à faire à ce bon M. Barcuss, qui s'échine pour me donner du bon temps.

Kersac. Je vais y aller avec toi; je ne te quitte pas d'une semelle; je te regarde déjà comme mon fils. Mais n'en parle à personne qu'à Simon; on rirait de moi, et cela ne m'irait pas. Je leur donnerais une volée de coups de poings qui gâterait la noce.

JEAN. Permettez-moi, monsieur, de le dire à M. Abel; j'ai l'habitude de lui parler de tout ce qui m'intéresse.

KERSAC. Dis-le, dis-le, mon ami; je le lui dirais moi-même si je le voyais.

Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRES DE BÊTES.

I

UN POISSON RECONNAISSANT.

Le docteur Warwick, demeurant au château de Durham, en Angleterre, se promenait un soir dans le parc. S'étant approché d'un vivier, il vit un gros brochet qui s'enfuit à son aspect. Dans ce brusque mouvement de retraite, le poisson donna de la tête contre un clou fiché dans un poteau, et si violemment, qu'il se fractura le crâne.

La douleur fut terrible, à en juger par les mouvements désordonnés du brochet. D'abord il s'enfonça brusquement jusqu'au fond de l'eau, fourra sa tête dans la vase, puis tourna sur lui-même avec tant de rapidité, qu'il en devint un moment invisible; ensuite, il se mit à courir de çà et de là; enfin, il s'élança hors de l'eau, et vint échouer sur le bord de l'étang.

M. Warwick, que cette scène avait impressionné, s'approcha du malheureux poisson, et constata qu'une partie du cerveau faisait saillie hors du crâne entr'ouvert. Ayant soulevé l'os à l'aide d'un cure-dent en argent, il remit le cerveau en place. Le blessé resta immobile pendant l'opération; ensuite, le docteur le remit dans l'étang.

Le brochet paraissait soulagé; cependant, il ne tarda pas à s'agiter de nouveau, si bien qu'une seconde fois il sauta hors de l'eau. M. Warwick s'en approcha encore, examina de nouveau la plaie, compléta le pansement, remit le malade dans son élément et retourna au château.

Mais, le lendemain matin, la curiosité le ramena près de l'étang. C'est ici que l'histoire devient intéressante. Le poisson l'ayant aperçu le reconnut sans doute, car aussitôt il s'approcha du bord et vint si près du docteur, que sa tête touchait presque les pieds de celui-ci. Saisi du plus vif intérêt pour un brochet doué de tant de mémoire et de reconnaissance, M. Warwick examina le crâne et reconnut que tout allait bien. Il se promena ensuite sur le bord de l'étang, et, tant que dura cette promenade, le brochet ne cessa de nager près de lui, revenant sur sa route quand le docteur revenait sur ses pas. Mais, raconte celui-ci, comme la pauvre bête était devenue borgne par suite de son accident de la veille, elle montrait de l'agitation chaque fois qu'ayant son mauvais œil du côté du rivage, elle ne pouvait voir son bienfaiteur.

A partir de ce jour, M. Warwick ne put s'approcher de l'étang sans que le brochet ne vînt à lui. Quand il l'appelait en sifflant, le poisson répondait à l'appel. Mais il conserva sa sauvagerie naturelle envers toutes les autres personnes.

II

LES AVANTAGES DE L'INSTRUCTION.

Un Écossais, M. David Gilmore, possède un sansonnet auquel il s'est plu à apprendre à parler, et comme l'oiseau avait les plus belles dispositions, il est arrivé à prononcer très-distinctement un certain nombre de phrases.

Or, un jour, ce savant sansonnet étant sorti de sa cage, sautillait à travers la chambre, quand, par la porte ouverte, un chat s'introduisit.

Voir l'oiseau et s'élancer sur lui, fut pour le chat l'affaire d'un instant.

Dans ce péril extrême, le sansonnet, s'il perdit la tête, ne perdit pas la langue; car aussitôt il s'écria d'une voix perçante et à plusieurs reprises : *Shut the door!* (Fermez la porte! Fermez la porte!)

Le chat, entendant des paroles humaines sortir du bec d'un oiseau, s'arrêta court, épouvanté d'un tel prodige, lâcha sa proie et s'enfuit à toutes pattes.

Ainsi le sansonnet dut la vie à son talent de parole.

VICTOR MEUNIER.

RÉCITS HISTORIQUES.

BRAVOURE DU MARÉCHAL VILLARS.

Le maréchal Villars eut une longue et glorieuse carrière. Né à Moulins en 1653, il mourut à Turin à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Il était bien jeune lorsqu'entendant son père se plaindre de n'avoir pas eu des succès en rapport avec ses espérances, il s'écria :

« Pour moi, je suis sûr, si je vis, de faire une grande fortune. Je chercherai tellement les occasions de me distinguer, qu'il faudra bien qu'on fasse attention à moi. »

Il servit en qualité de volontaire dans la campagne de 1672 et assista au passage du Rhin, que les vers de Boileau ont rendu si fameux. L'année suivante, au siége de Maëstrich, il s'élança dans la tranchée avec les grenadiers, quoiqu'il fût alors cornette de chevau-légers.

Louis XIV, témoin du danger que lui avait fait courir son ardeur téméraire, lui rappela avec sévérité la défense qu'il avait faite aux volontaires, et surtout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans sa permission.

« Sire, répondit Villars sans se troubler, j'ai cru que Votre Majesté me pardonnerait d'apprendre le métier de l'infanterie, surtout quand la cavalerie n'avait rien à faire. »

Au même siége, des gendarmes poussant l'ennemi avec une étonnante intrépidité, le roi demanda par qui ils étaient commandés. On lui répondit qu'ils l'étaient par Villars.

« Il semble, ajouta-t-il, que dès qu'on tire en quelque endroit, ce garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

A la bataille de Senef, il fut blessé, mais le prince de Condé récompensa son héroïsme par le brevet de colonel, qu'il obtenait à vingt et un ans.

En 1678, le maréchal de Créqui, l'ayant vu monter le premier sur la brèche du fort de Kehl, lui dit publiquement :

« Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne. »

Dans la dernière période du règne de Louis XIV,

lorsque la France expia, par des revers inouïs, une prospérité de quarante années, Villars remplaça Turenne, Condé et Luxembourg, et réussit à rejeter loin de nos frontières l'ennemi qui se croyait déjà à Paris.

Ses soldats le proclamèrent maréchal sur le champ de bataille de Friedlingen et Louis XIV sanctionna leurs suffrages.

Après de grands succès sur la Moselle et le Dauphiné, il partit pour la Flandre, où il aurait gagné, s'il faut l'en croire, la bataille de Malplaquet, s'il n'en avait été empêché par un coup de feu.

Sa blessure était assez dangereuse pour qu'on lui administrât le viatique, et comme on lui proposait de faire cette cérémonie en secret :

« Non, répondit-il, puisque l'armée n'a pu voir Villars mourir en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. »

Sa victoire de Denain l'ayant rendu maître de tous les postes, depuis la Scarpe jusqu'à Douai, il put négocier avec l'Europe coalisée le traité de Rastadt, et joindre, comme le lui dit Louis XIV, le rameau d'olivier à ses nombreux lauriers.

Villars avait toujours ambitionné trouver la mort du soldat au sein de la victoire. En apprenant que le maréchal de Berwick venait d'être tué d'un coup de canon en parcourant les lignes de Philipsbourg :

« J'avais toujours dit, s'écria-t-il, qu'il était plus heureux que moi. »

Un officier général le voyant s'exposer beaucoup trop dans sa dernière campagne, lui en fit la remarque :

« Vous auriez raison, lui répondit le maréchal, si j'étais à votre âge; mais à l'âge où je suis, j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger une occasion qui pourrait me procurer une mort glorieuse. » J. D.

LE RHÉTEUR LIBANIUS ET L'EMPEREUR JULIEN L'APOSTAT.

Libanius était le rhéteur le plus célèbre d'Antioche. Il était resté très-attaché aux dieux d'Homère, et combattait les doctrines des chrétiens. Pendant ses études, Julien eût voulu suivre ses leçons. L'empereur Constance l'en ayant empêché, parce qu'il voulait le faire élever dans le christianisme, il se procurait en secret les ouvrages de l'illustre rhéteur et s'exerçait à imiter son style. Il y réussit assez bien pour que Libanius pût plus tard le revendiquer pour un de ses élèves, bien qu'il n'eût jamais fréquenté son école.

Devenu empereur, Julien traita brutalement le sénat d'Antioche et en fit jeter tous les membres en prison pour les punir de l'opposition qu'ils lui faisaient. Libanius n'hésita pas à prendre la défense de ses concitoyens, malgré la menace d'un courtisan qui lui fit observer qu'il était bien près de l'Oronte pour parler si hardiment.

Julien fut plus juste qu'on n'avait pensé; après avoir entendu Libanius, il révoqua l'ordre qu'il avait donné et n'en témoigna au rhéteur que plus d'estime et d'affection. Il lui exprima le plaisir qu'il aurait toujours à le voir et l'invita à venir souvent à la cour.

Mais Libanius se tint sur la réserve, en disant qu'il tenait à être non pas son courtisan, mais son ami.

Un matin, l'empereur allant au temple de Jupiter Philien, vit dans la foule le rhéteur et s'aperçut qu'il ne faisait aucun effort pour écarter la multitude et parvenir jusqu'à lui. Il lui écrivit le soir; Libanius lui répondit et n'alla pas plus au palais qu'auparavant.

Le philosophe Priscus ayant ménagé au rhéteur une invitation en forme, Libanius se rendit auprès de Julien qui le pria de rester à dîner. Le rhéteur s'excusa sur un violent mal de tête qu'il avait, et comme l'empereur l'engageait à revenir souvent :

« Permettez-moi, lui dit-il, de ne venir que quand vous me ferez appeler; je craindrais autrement de vous importuner. »

L'usage étant de faire, le premier jour de l'année, le panégyrique du prince régnant, Julien chargea Libanius de faire le sien. Il s'en acquitta avec un talent et un art admirables. L'empereur lui-même applaudit avec enthousiasme, bien qu'il fût l'objet de toutes ces louanges. N'ayant pu faire accepter par l'orateur aucune récompense :

« J'ai un moyen, lui dit-il un soir, de vous forcer d'accepter un présent. Je vous déclare que vos actions vous assurent parmi les philosophes le rang que vos discours vous donnent parmi les orateurs. »

Le rhéteur n'avait pas attendu cet oracle impérial pour se faire une haute idée de son éloquence et de sa sagesse. Mais on était alors si avide de louanges, que Julien, en lui faisant ce compliment, crut lui avoir beaucoup donné, et Libanius se figura avoir beaucoup reçu.

Ce rhéteur se fit le collaborateur de l'empereur et l'aida dans la composition des ouvrages qu'il publia contre le christianisme. Il le regardait comme un héros, et il croyait que les dieux l'avaient envoyé sur la terre pour travailler au rétablissement de leurs autels.

En apprenant les succès qu'avait eus Julien au début de son expédition contre les Perses, il crut le triomphe du paganisme assuré.

« Eh bien! dit-il à un grammairien d'Antioche qui s'était converti au christianisme, que fait maintenant le fils du charpentier?

— Un cercueil pour votre héros, » répliqua le croyant.

En effet, Julien périt dans cette expédition. Sa mort jeta Libanius dans une sorte de désespoir.

« Je jetai les yeux sur une épée, dit-il, et je voulus me délivrer d'une vie plus cruelle que la mort. »

Fort heureusement, le rhéteur se rappela fort à propos que Platon défend le suicide, et, au lieu de se frapper, il se mit à écrire avec une grande magnificence de langage, l'éloge funèbre de son héros. Tous les païens prirent le deuil; ils assistaient, en effet, aux funérailles de leur culte. J. D.

L'ESTIME PERDUE NE SE RECOUVRE JAMAIS.

Un des philosophes anglais les plus illustres, Locke, s'était attaché par ses bontés un jeune homme qui avait abusé de sa confiance au point de le trahir et de le voler.

Il l'éloigna de lui, et ce malheureux tomba dans la plus affreuse indigence. Ne sachant plus à qui avoir recours, il eut la hardiesse de revenir à son ancien

protecteur et d'implorer sa générosité et sa compassion.

Locke tira de son portefeuille un billet de cent livres sterling, environ deux mille quatre cents francs, et le remit à cet infortuné en lui disant :

« Je vous pardonne de tout mon cœur vos indignes procédés; mais je ne dois pas vous mettre à portée de me tromper une seconde fois. Recevez donc ce billet, non comme un témoignage de mon ancienne amitié, mais comme une marque d'humanité : ne me répondez point, car il vous est impossible de regagner mon estime. »

J. D.

PRIME GRATUITE

OFFERTE

AUX ABONNÉS D'UN AN A LA SEMAINE DES ENFANTS.

L'administration de *la Semaine des Enfants* vient de s'entendre avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, pour offrir en prime ENTIÈREMENT GRATUITE à ses Abonnés *d'un an* un Portrait photographique de la même grandeur que celui qui se trouve à la page 88 du présent numéro.

D'ici au 1er février prochain, tout Abonné actuel d'un an et tout Abonné nouveau, au moment de sa souscription pour le même temps, recevra, sur sa demande, un bon avec lequel on pourra se présenter tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, de neuf heures du matin à midi, chez MM. Dagron et Cie, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 66, pour y faire faire un portrait photographique.



Grandeur du portrait photographique offert en prime.

Un exemplaire dudit portrait sera livré gratuitement le jour indiqué par MM. Dagron et Cie.

Nos Abonnés actuels de six mois, en renouvelant de suite leur abonnement pour les six mois suivants, jouiront de la même prime.

Adresser directement le montant de l'Abonnement en espèces ou en un mandat sur la poste, et la demande du Bon pour le portrait photographique, à M. Ch. Lahure, propriétaire de *la Semaine des Enfants*, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Le Bon pour un exemplaire d'un portrait photographique, délivré par l'administration de *la Semaine des Enfants* et signé par M. Ch. Lahure, sera valable pendant deux mois : à l'expiration de ce temps, le bon ne donnera plus droit à la prime et ne sera pas renouvelé.

TREIZIÈME VOLUME. N° 639. — Quinze centimes. 11 NOVEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

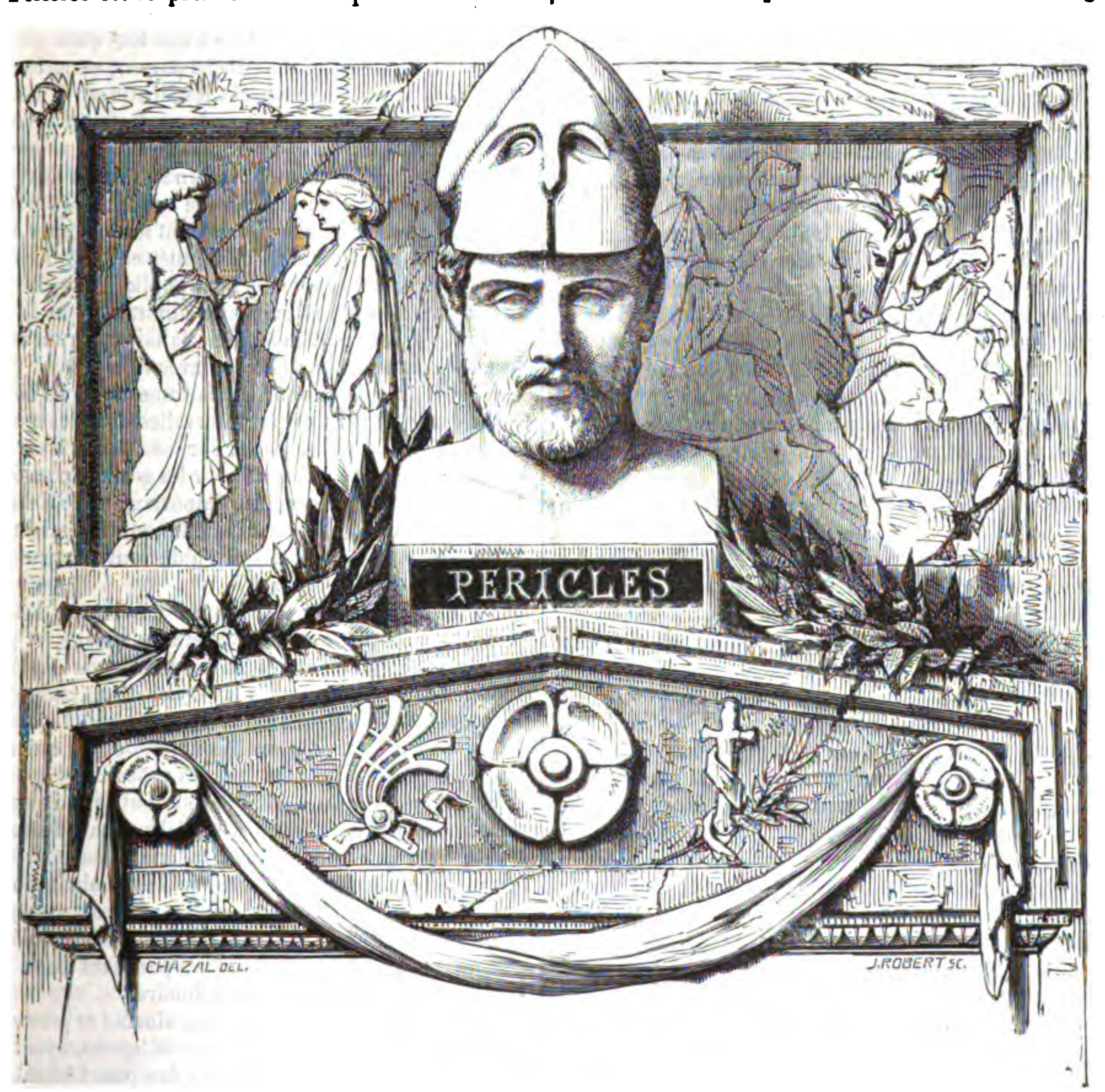
RÉCITS HISTORIQUES.

PÉRICLÈS.

I. Comment Périclès arriva dans Athènes au souverain pouvoir (474 ans av. J. C.).

Périclès est le premier homme qui ait donné son nom à son siècle. Il était de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, et descendait par sa mère des plus illustres familles d'Athènes. Xanthippe, son père, fut l'un des généraux qui vainquirent la flotte du roi de Perse à Mycale, et il était, par sa mère, le petit-fils de l'Alcméonide Clysthène, qui renversa les Pisistratides, et donna aux Athéniens une forme de gouvernement plus libérale et plus démocratique.

Son extérieur était grave et sévère, mais il avait le crâne très-élevé et la forme de la tête très-allongée.



Les poëtes athéniens l'ont souvent raillé de ce défaut, et ce fut sans doute pour le cacher que les artistes l'ont toujours représenté avec un casque.

Il eut pour maître de musique Damon, qui n'était pas moins distingué comme philosophe que comme musicien. Cet homme habile se lia particulièrement avec Périclès, et il se servait de sa lyre pour déguiser les leçons plus sérieuses qu'il lui donnait, le formant à la politique et au maniement des affaires, comme on dresse un athlète au combat.

Périclès apprit la dialectique de Zénon d'Élée, qui passait pour le plus fort dialecticien de son temps et pour l'homme le plus savant. Sa manière était de disputer contre tout le monde, d'employer les arguments les plus subtils, et de réduire ses adversaires au silence.

Périclès fut curieux de connaître cette sorte de joute intellectuelle qui pouvait être d'un grand secours au développement de ses moyens oratoires; mais il ne s'arrêta pas à cette méthode sophistique, qui n'était bonne qu'à semer le doute dans les âmes.

Ses préférences bien marquées furent pour le philosophe Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains appelaient l'Intelligence, soit à cause de l'universalité de ses connaissances, soit parce qu'il enseignait que dans ce monde rien n'est l'effet du hasard, mais que tous les êtres sont l'œuvre d'une intelligence supérieure qui a débrouillé le chaos et formé cet univers dont l'harmonie excite notre admiration.

Périclès avait puisé dans le commerce de ce philosophe, non-seulement une élévation d'esprit, une éloquence sublime, éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur imposant que le rire ne tempérait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une grande réserve dans le geste et les mouvements, en un mot, un sang-froid et une présence d'esprit que l'action la plus véhémente, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer.

On raconte qu'étant insulté par un homme grossier qui n'avait cessé durant toute une journée de lui dire des injures, il les supporta patiemment sans lui répondre un seul mot, ne s'occupant que des affaires pressées qu'il avait à expédier. Le soir, il se retira tranquillement chez lui, toujours suivi par cet homme qui l'accablait d'injures. Quand il fut sur le point d'entrer dans sa maison, comme il faisait déjà nuit, il commanda à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de reconduire l'insulteur jusqu'à sa demeure.

Il y en avait qui prenaient la dignité de Périclès pour du faste et de l'arrogance. Zénon ayant un jour entendu faire cette critique :

« Je vous engage, dit-il à ceux qui s'y livraient, d'imiter un pareil orgueil; je vous assure que cette imitation vous sera avantageuse, parce qu'elle ne produira en vous que l'émulation et l'habitude des bonnes choses. »

Pendant sa jeunesse, Périclès craignait beaucoup le peuple. On remarquait dans les traits de son visage quelque ressemblance avec Pisistrate; et les vieillards d'Athènes, en considérant la douceur de sa voix, son éloquence, sa grande facilité à s'exprimer, trouvaient encore cette ressemblance plus frappante. Comme il était d'ailleurs fort riche et d'une grande naissance, et qu'il avait beaucoup d'amis puissants, il redoutait l'ostracisme et ne prenait aucune part aux affaires publiques. Il ne s'était distingué que par son courage à l'armée, lorsqu'il se décida, après la mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle, à prendre un rôle dans le gouvernement de la république.

Cimon, qui était alors le premier personnage de l'État, était attaché au parti des nobles et très-aimé des principaux citoyens. Les expéditions militaires qu'il dirigeait le tenaient constamment éloigné d'Athènes, et il était facile de créer un parti opposé au sien. Pour cela, il fallait se déclarer pour le peuple, préférer les intérêts de la multitude pauvre et obscure à ceux d'un petit nombre de citoyens nobles et riches.

Personne n'était moins populaire que Périclès par nature. Son éducation, son caractère, sa fortune, sa naissance, en avaient fait l'homme le plus aristocrate d'Athènes. Mais il savait que ces avantages créaient contre lui des défiances, et l'ambition le porta à embrasser la cause du peuple, dans l'espoir d'y trouver de la sécurité pour lui-même et du crédit pour combattre Cimon et tous ses autres adversaires.

Dès lors il changea sa manière de vivre. Il ne parut plus dans les rues que pour aller à la place publique ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées et à tous les amusements de cette espèce dont il avait contracté l'habitude. Pendant tout le temps de son administration, qui fut fort longue, il ne soupa chez aucun de ses amis, à l'exception d'une fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son proche parent; encore se retira-t-il immédiatement après les libations. Il tenait à faire régner dans son intérieur la modestie et la frugalité des temps anciens.

Cette vertu l'entoura d'un grand prestige aux yeux du peuple, qui n'était pas habitué à voir de ces grandes âmes qui savent mépriser également les louanges et les injures, les richesses, les superfluités et les jouissances sensuelles dans l'intérêt du bien public. Mais Périclès savait que, pour entretenir cette admiration que le peuple avait pour sa personne, il ne fallait pas qu'il se mît trop souvent en communication avec lui.

C'est pour cela qu'il s'était fait une règle de ne paraître que rarement et par intervalles dans les assemblées. Il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt et se réservait pour les grandes occasions. Dans les circonstances moins importantes, il se servait de ses amis et de quelques orateurs qui lui étaient dévoués, comme Éphialte, qui l'aida tout particulièrement à détruire l'aréopage.

Pour proportionner à son genre de vie et à l'élévation de ses sentiments son style et son langage, et pour en faire un instrument qui fût à l'unisson de son âme, Périclès continua à prendre les leçons d'Anaxagore et à se nourrir de son éloquence et de son savoir. Il joignait à un heureux naturel cette fécondité d'esprit qui rend l'homme capable des plus grandes choses.

Il appliquait à l'art de la parole tout ce qui pouvait y convenir, et son éloquence, en l'élevant au-dessus de tous les autres orateurs, lui a mérité le surnom d'Olympien. Les auteurs comiques, qui le prenaient souvent pour l'objet de leurs satires, tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, disent que, lorsqu'il parlait dans l'assemblée du peuple, les tonnerres et les éclairs partaient de sa bouche, et que sa langue lançait la foudre.

Rien n'égalait la puissance entraînante et persuasive de ses discours. Archidamus, roi de Sparte, ayant demandé un jour à Thucydide, un des plus brillants ri-

vaux de Périclès, lequel des deux luttait le mieux à la tribune de lui ou de Périclès :

« Quand je lutte contre lui, répondit Thucydide, et que je l'ai jeté par terre, il soutient qu'il n'est pas renversé, et il finit par le persuader aux autres. »

Cependant Périclès ne parlait jamais qu'avec la plus grande circonspection. Toutes les fois qu'il s'avançait vers la tribune, il demandait aux dieux de diriger sa langue, et de ne lui laisser échapper aucune parole qui pût le compromettre ou qui ne convînt pas au sujet qu'il allait traiter.

Cimon, pour gagner la faveur du peuple, faisait chaque jour de très-grandes dépenses pour secourir les pauvres, nourrir les citoyens indigents et habiller les vieillards. Il avait fait arracher les haies qui protégeaient ses propriétés, pour laisser aux Athéniens la liberté de s'en approprier en partie les récoltes.

Périclès, moins riche, ne pouvait employer de pareils moyens. Mais si ses ressources personnelles ne lui permettaient pas de pareilles largesses, il n'en flatta pas moins la multitude, en puisant dans le trésor de l'État l'argent nécessaire pour flatter les passions du plus grand nombre.

L'aréopage était chargé de la surveillance des deniers publics, il abaissa l'autorité de ce conseil en lui enlevant cette prérogative pour la faire passer entre les mains du peuple. Il fit ensuite décréter que les six mille citoyens qui étaient désignés chaque année pour les fonctions de juges, recevraient une obole par jour. Il assigna des pensions aux citoyens pauvres, distribua aux malheureux une partie des territoires conquis, et fit donner de l'argent à ceux qui assistaient aux spectacles. Il changea ainsi les mœurs de la ville, en substituant à l'amour du travail et de la frugalité le goût de la dépense et l'amour des plaisirs.

Ces concessions lui donnèrent tant de pouvoir sur la multitude, qu'il fit sans difficulté prononcer l'ostracisme contre Cimon, qui tenait le premier rang parmi ses concitoyens par sa naissance et sa fortune, qui avait remporté sur les Perses les victoires les plus glorieuses, et qui avait rempli Athènes des richesses et des dépouilles des ennemis.

La loi fixait à dix ans cette espèce d'exil. Mais les Athéniens ayant été battus par les Lacédémoniens près de Tanagre, en Béotie, cette défaite jeta la consternation dans les esprits. On se mit à regretter l'absence de Cimon, dont le génie paraissait si nécessaire dans ces difficiles conjonctures.

Périclès ayant connu cette disposition des esprits, s'empressa de la satisfaire. Bien qu'il eût sollicité le bannissement de Cimon, il fut le premier à proposer son rappel, prouvant par cet acte de générosité que le premier mobile dans sa conduite était le patriotisme.

Cimon reprit le commandement des troupes et de la flotte, après que Myronide et Tolmidas avaient déjà vengé par plusieurs victoires la défaite de Tanagre. Mais le génie conciliant du fils de Miltiade ne voulut pas entretenir ces malheureuses dissensions qui armaient Athènes contre Sparte, et qu'il regardait avec raison comme très-funestes à la Grèce. Il n'usa de son autorité que pour s'interposer entre les deux nations et calmer leur rivalité. Il eut le bonheur de faire accepter les paroles de paix qu'il avait proposées, et de conclure entre les deux républiques une trêve de cinq ans.

Cimon étant mort en Cypre, au siége de Citium, où il commandait l'armée des Athéniens, les nobles, qui voyaient Périclès, élevé au-dessus de tous ses concitoyens, jouir d'un pouvoir presque absolu, cherchèrent un homme qui pût lui tenir tête dans l'administration, et contre-balancer son autorité, qui tournait à l'autocratie.

Ils lui suscitèrent un rival dans la personne de Thucydide, le beau-frère de Cimon. C'était un homme sage, moins propre à la guerre que le fils de Miltiade, mais meilleur politique et plus capable de gouverner les assemblées populaires. Son ascendant divisa en deux partis profondément tranchés toute la population d'Athènes; d'un côté les nobles, et de l'autre le peuple. Il mit toute son éloquence et toutes ses ressources au service de l'aristocratie contre la démocratie.

Pour se maintenir, Périclès dut prodiguer au peuple ses faveurs. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, fêtes et banquets qu'il imaginait pour amuser et divertir noblement les citoyens. Tous les ans il faisait monter soixante galères par des pauvres dont la solde était payée par les deniers publics. En leur apprenant à combattre et à manier la rame, il les rendait utiles à l'État tout en les retirant de la misère.

Il envoya aussi des colonies dans la Chersonèse, dans les îles de Naxos et d'Andros, dans la Thrace et l'Italie.

En déchargeant ainsi la ville d'une population oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles, il soulageait la misère du peuple, contenait les alliés par la crainte, et établissait au milieu d'eux autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations. D.

CONTES, HITORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

XXIV. Kersac et M. Abel font connaissance.

Avant de quitter la chambre, Kersac serra Jean dans ses bras, et avec une telle force, que Jean demanda merci; il étouffait; tous deux descendirent en riant. Jean se mit à décrotter et cirer les chaussures; Kersac s'y mit aussi avec ardeur, et tous deux causaient avec tant d'animation, qu'ils n'entendirent pas entrer M. Abel.

Il les regardait depuis quelques instants en souriant, lorsque Kersac se retourna.

KERSAC. Tiens! qu'est-ce qui vient nous déranger?

Jean se retourna à son tour, jeta brosse et soulier, et s'avança précipitamment vers M. Abel.

JEAN. Cher, cher monsieur, encore un bonheur! C'est M. Kersac que vous voyez là; il m'annonce ... vous ne devinerez jamais quoi; il m'annonce....

M. ABEL. Qu'il épouse ta mère, parbleu ! c'est clair.

JEAN, *étonné*. Comment avez-vous deviné?

M. ABEL. Tu sais que je devine tout ce qui te concerne.

JEAN. C'est vrai, ça, monsieur! Nous nous entendons si bien!

Kersac était resté la bouche ouverte, les yeux écarquillés, tenant une brosse en l'air d'une main et une bottine de l'autre. M. Abel s'avança vers lui en riant. Kersac, sans penser au cirage qui noircissait ses mains, prit celles de M. Abel dans les siennes et les serra avec la force d'un charretier herculéen. M. Abel, qui ne le lui cédait en rien sous ce rapport, serra à son

tour jusqu'à ce que Kersac eût jeté une espèce de cri de douleur.

KERSAC. Sac à papier! quelle poigne! Eh bien! monsieur, si vous êtes de cette trempe, il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi. Dis donc, Jean, tu ne m'avais pas dit cela?

JEAN. C'est que je ne le savais pas. M. Abel m'avait toujours serré les mains bien doucement, sans me



Tenant une brosse en l'air d'une main et une bottine de l'autre. (Page 91, col. 2.)

faire de mal.... Ah! mon Dieu! regardez donc vos mains, monsieur! Pleines de cirage, ajouta Jean en riant.

M. ABEL, *riant aussi*. C'est ma foi vrai. Noires comme si j'avais ciré mes bottes.

KERSAC. Bien pardon, monsieur, c'est moi! Je n'y ai pas pensé! C'est que nous venions de parler de vous, monsieur, et alors, vous comprenez.

— Je comprends, dit Abel en adressant à Jean un sourire affectueux. Et puisque j'ai les mains noires



Kersac secoua la main du père à lui disloquer l'épaule. (Page 95, col. 1.)

comme les vôtres, je vais vous aider à dépêcher votre ouvrage; nous allons décrotter tout cela, comme trois bons amis.

M. Abel mit un tablier de Barcuss, saisit une brosse, un petit brodequin de Suzanne, et se mit à brosser et à cirer comme un vrai décrotteur. Kersac le regardait avec un étonnement qui faisait rire M. Abel, déjà enchanté du nouveau rôle qu'il s'était adjugé.

Quand ils eurent fini, Abel proposa de descendre à la cuisine pour se savonner les mains; ils y allèrent tous les trois; le cuisinier, accoutumé aux excentricités de M. Abel, lui présenta une terrine d'eau tiède et un

morceau de savon, sans demander d'où provenait ce cirage sur les mains de M. Abel; Jean et Kersac se lavèrent dans un seau.

« A revoir, mon ami Kersac, dit M. Abel en s'en allant; je suis entré en passant pour savoir des nouvelles de mon pauvre petit Roger. Jean, sais-tu comment il va? Il était bien souffrant hier soir.

JEAN. Je n'ai pas encore su de ses nouvelles ce matin, monsieur; l'arrivée de M. Kersac m'a tout bouleversé. J'étais si content de le revoir.

M. ABEL. Je vais avoir des nouvelles par Grignan. Je reviendrai dîner; préviens Barcuss.

JEAN. Oui, monsieur. A revoir, monsieur.

M. ABEL. A revoir, mon enfant. A ce soir, monsieur Kersac. Vous savez que nous sommes ensemble témoins de Simon?

KERSAC. Oui, monsieur; c'est bien de l'honneur pour moi.

M. ABEL. Et pour moi, donc! Je ne connais rien de plus respectable qu'un honnête cultivateur, brave homme, et faisant le bonheur de tous ceux qui l'entourent.... J'ai les mains propres, ajouta-t-il en tendant sa main à Kersac, et vous aussi; nous pouvons nous donner une poignée de mains.... et sans nous briser les os, » ajouta-t-il en riant.

Kersac prit la main d'Abel et la serra un peu trop vivement, à l'idée de M. Abel.

« Prenez garde, dit-il; si vous serrez, je serre.

— Et moi je lâche, » dit Kersac en reculant d'un pas.

Abel s'en alla en riant et monta chez M. de Grignan. Il ne tarda pas à revenir, et dit à Jean en passant :

« Roger va un peu moins mal; il voudrait te voir, et il te demande de lui amener notre ami Kersac dont je lui ai parlé. A revoir, mes amis. Jean, dis à Simon qu'il vienne me voir à l'hôtel *Meurice;* nous avons bien des choses à régler pour la noce, et pas de temps à perdre; c'est pour après-demain. Tâchez de venir tous les deux avec lui; nous arrangerons les heures, les moyens de transport, etc.

JEAN. Monsieur Kersac, je vais vous laisser un moment pour aller chez le pauvre petit M. Roger; il voudrait bien vous voir, le pauvre enfant; vous voulez bien que je revienne vous chercher, n'est-il pas vrai? Il a si peu de distraction, le pauvre petit! Et il est si gentil, si doux, si patient! un vrai petit ange.

KERSAC. Je t'attends, mon ami, je t'attends. »



Il enleva de terre Mlle Aimée et l'embrassa sur les deux joues. (Page 95, col. 1.)

Lorsque Jean entra chez Roger, sa mère était près de lui. Celui-ci tourna la tête avec effort.

« Et ton ami, M. Kersac? dit-il. Je voudrais bien le voir, si cela ne l'ennuie pas trop.

JEAN. Je vais vous l'amener, monsieur Roger; il sera bien content de faire connaissance avec vous; il vous aime sans vous connaître.

ROGER. Il est trop bon. Tous ceux qui m'aiment sont trop bons. Je n'ai rien pour qu'on m'aime. Tout le monde se fatigue pour moi, et moi je ne fais rien pour personne.

JEAN. Rien! Vous appelez *rien* de prier pour nous tous comme vous le faites, cher monsieur Roger?

ROGER. Quand je serai près du bon Dieu et de la sainte Vierge, je prierai mieux; ici, je prie mal, parce que je souffre trop. Je serai bien heureux ce jour-là! »

Roger ferma les yeux, joignit ses petites mains comme s'il priait. Ensuite il dit à Jean :

« Mon bon Jean, amène-moi M. Kersac, je t'en prie. C'est peut-être mal d'être si curieux, mais j'ai bien envie de le voir pendant que je suis un peu mieux. »

Jean sortit et alla demander à Kersac de monter. Pour arriver chez Roger, il fallait passer par le salon; Kersac s'y arrêta, frappé d'étonnement; la tenture de damas rouge, les fauteuils dorés, les divers meubles de fantaisie qui ornaient le salon, le lustre en cristal et en bronze, le beau tapis d'Aubusson, tout cela était pour lui les contes des *Mille et une Nuits*, des richesses sans pareilles. Jean, voyant son admiration, s'arrêta quelques minutes; puis, ouvrant la porte de Roger, il fit entrer Kersac. Ce dernier fut vivement impressionné par l'aspect de cette chambre; le demi-jour, ménagé à dessein, pour ne pas fatiguer les yeux du petit malade, le silence qui y régnait, l'attitude accablée, mais résignée, de Mme de Grignan, assise près du lit de son fils, l'enfant lui-même, d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes, les mains jointes, le visage légèrement animé par un doux sourire, tout cet ensemble produisit sur Kersac une impression si vive de respect, d'attendrissement, que, sans penser à ce qu'il faisait, il se laissa tomber à genoux près du lit de ce pauvre petit enfant. Roger, surpris et touché, voulut prendre de sa petite main décharnée celle de Kersac, mais il n'en eut pas la force; Kersac, qui avait senti le mouvement, prit bien dou-

cement cette petite main dans les siennes, la baisa et la plaça ensuite sur sa tête, comme pour avoir une bénédiction.

Puis, se tournant vers Mme de Grignan qu'il entendait pleurer :

« Pauvre dame! dit-il. Pauvre mère!

— Mais heureuse de le voir souffrir si saintement, » répondit Mme de Grignan.

Kersac se releva.

ROGER. Monsieur Kersac, Jean vous aime beaucoup; je vois qu'il a raison; vous aimez le bon Dieu et vous le priez; je prierai aussi pour vous.

Et, voyant une larme rouler le long de la joue de Kersac :

« Il ne faut pas pleurer pour moi, monsieur Kersac. Je souffre ce que le bon Dieu m'envoie, et je sais que bientôt le bon Dieu me prendra avec lui; je serai alors si heureux, si heureux, que je ne penserai plus à mes souffrances. »

Roger se reposa un instant; Kersac voulut parler, mais il ne put articuler une parole; il se borna à regarder la mère et l'enfant avec une respectueuse émotion. Enfin, oubliant la beauté des meubles, il s'assit dans un fauteuil habituellement occupé par M. de Grignan, et garda dans sa main la main de Roger.

Roger pressa légèrement, bien légèrement (car la force lui manquait) la grosse main de Kersac; Jean se tenait près d'eux; il regardait tantôt Roger, tantôt Kersac. Si M. Abel avait pu voir l'expression de son regard, il eut fait un cinquième tableau de cette scène touchante, dont l'âme, le héros, était un enfant de dix ans, bien près de la mort.

Le silence, l'immobilité, amenèrent chez Roger un calme, un bien-être qui finit par le sommeil; quand Mme de Grignan le vit endormi, elle dégagea tout doucement la main de Roger de celle de Kersac, fit signe à ce dernier de ne pas faire de bruit et de s'en aller avec Jean; puis elle fit de la main un signe amical à Kersac, qui sortit avec Jean.

Il ne regarda pas le beau salon en s'en allant, il ne dit pas une parole; arrivé dans la chambre de Jean, Kersac s'assit et essuya ses yeux du revers de sa main.

KERSAC. Je ne me souviens pas d'avoir été émotionné comme je l'ai été chez ce pauvre enfant. Je me suis senti remué jusqu'au fond de l'âme. Ce petit être souffrant, si doux, si tranquille, si heureux! Et puis cette pauvre mère qui pleure, mais ne se plaint pas. Et tout ça si calme et sentant la mort. Jamais je n'oublierai les instants que j'ai passés là. J'y serais resté des heures si on avait bien voulu m'y laisser.

Il finit pourtant par se remettre; Jean chercha à le distraire en lui racontant d'abord des paroles charmantes du petit Roger, ensuite des aventures de café, puis le concert et le bal égayés par M. Abel. Kersac riait de tout son cœur quand Barcuss vint les appeler pour déjeuner.

XXV. Kersac voit Simon et rencontre Jeannot.

Kersac s'émerveilla du bon et copieux déjeuner qu'on leur servit, et ses convives s'émerveillèrent de son appétit infatigable; sa dernière bouchée fut avalée avec le même empressement que la première. Après le repas, Jean lui proposa d'aller chez Simon, ce que Kersac accepta avec plaisir. Jean le mena par le plus beau et le plus court chemin, les Champs-Élysées, la place de la Concorde et la rue de Rivoli. Il lui fit voir en passant l'hôtel *Meurice*, où demeurait son cher M. Abel, puis l'épicerie où avait été Jeannot; puis, dans la rue Saint-Honoré, le café où lui-même était resté près de trois ans et Simon sept ans. Ils arrivèrent, non sans peine, chez Simon, car Kersac s'arrêtait à chaque pas pour admirer les boutiques, les voitures, les bâtiments; tout était pour lui nouveau et merveilleux.

Jean monta rapidement les deux étages de Simon; Kersac le suivit plus modérément. Simon venait de finir son déjeuner-dîner et se préparait à descendre au magasin.

« Simon, voici M. Kersac qui vient te voir, s'écria Jean en entrant chez son frère.

SIMON. Monsieur Kersac! Que vous êtes bon, monsieur, de faire ce grand voyage pour moi.

KERSAC. Pour vous, mon ami, et pour Jean et pour votre mère.

JEAN. Maman va devenir la femme de M. Kersac. Il me l'a dit tantôt; et il sera mon père! C'est drôle, ça, n'est-ce pas?

SIMON. Pas possible! C'est-il vrai, monsieur Kersac?

KERSAC. Très-vrai, mon ami; à mon retour.

SIMON. Quel bonheur pour notre pauvre mère! Cher monsieur Kersac! »

Simon embrassa Kersac, qui le serra à l'étouffer, comme il avait fait pour Jean.

SIMON. Et quel dommage que ma mère n'ait pas pu venir avec vous.

KERSAC. C'était impossible, mon ami! Toi épousant une fille de haute volée, une Parisienne, ta mère se serait trouvée embarrassée, déplacée avec tout ce beau monde. Et puis, tant qu'elle n'est pas ma femme, elle est ma fille de ferme; je n'aurais pas voulu que ta mère se présentât comme fille de ferme chez tes parents. Et puis, la pauvre femme y avait une très-grande répugnance, probablement à cause de tout cela. Moi-même, je ne m'y suis réellement décidé qu'en partant. J'ai vu que ça me faisait quelque chose de la quitter. C'est qu'elle est bien bonne, elle m'est bien attachée, et je pense que nous ne serons malheureux ni l'un ni l'autre.

SIMON. Ma mère ne le sait donc pas, comme ça?

KERSAC. Elle n'en sait pas le premier mot.

SIMON. Et si elle allait refuser?

KERSAC, *étonné*. Comment? Qu'est-ce que tu dis? Refuser!... Diantre! je n'avais pas pensé à cela, moi! Ah bien! si elle refusait.... c'est que j'en serais bien chagrin!... Oui, oui, ce serait une vraie perte pour la ferme et pour moi. Jamais je ne trouverais à remplacer cette femme-là. Quelle diable d'idée tu as eue, Simon! Je ne vais pas avoir un instant de tranquillité jusqu'à mon retour là-bas.

SIMON, *souriant*. Rassurez-vous, mon cher *père!* Ce n'est qu'une supposition. Pourquoi refuserait-elle de rester avec vous, puisqu'elle vous aime tant et qu'elle est si heureuse chez vous? Soyez tranquille, vous serez notre *père* à Jean et à moi.

KERSAC. C'est possible! mais.... ce n'est pas certain. Dis-moi, Simon, à quand ta noce?

SIMON. Après-demain, monsieur Kersac. Demain matin, je voudrais bien aller chez M. Abel, pour lui demander son heure et convenir de tout avec lui.

JEAN. Tout juste, il t'a fait dire d'aller avec nous à l'hôtel *Meurice* avant neuf heures; passé neuf heures, on ne le trouve plus.

SIMON. Je le sais bien. Pouvez-vous venir me prendre?

JEAN. Oui, oui, j'ai prévenu M. Barcuss.

KERSAC. Après-demain la noce; le lendemain au soir, je file pour arriver à Sainte-Anne le matin de bonne heure.

JEAN. Déjà, monsieur!

KERSAC. Il le faut bien, mon enfant; dans une ferme, le temps qu'on perd ne se rattrape pas. Et puis.... il faut que je parte.

Ils causèrent quelque temps; Kersac demanda à voir Mlle Aimée. Simon le présenta à monsieur, à Mme Amédée et à Aimée. Kersac secoua la main du père à lui disloquer l'épaule, serra la main de la mère à lui engourdir les doigts. Quant à Mlle Aimée, quand elle voulut lui donner la main :

KERSAC. Du tout, du tout! Dans mon pays, les témoins embrassent la mariée.

Et de ses bras vigoureux il enleva de terre Mlle Aimée et l'embrassa sur les deux joues avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître. Effrayée pourtant, elle appela Simon à son secours.

« Eh bien! quoi, la belle enfant? dit Kersac en la posant à terre. Il n'y a pas de mal. Je suis témoin. Après-demain la noce. A quelle heure? Où se réunit-on?

M. AMÉDÉE. C'est à neuf heures précises, monsieur; le mariage à la mairie d'abord, puis à l'église à neuf heures et demie. Ensuite on déjeune chez nous, et puis on ira passer la journée à Saint-Cloud; et là, c'est M. Abel qui donne à dîner et qui se charge du reste de la soirée.

— Très-bien, dit Kersac; nous serons exacts. »

Kersac ne resta pas longtemps chez les Amédée; il dit qu'il avait des emplettes à faire, et il partit avec Jean.

KERSAC. Dis donc, Jean, ces Amédée me gênent; je ne me sentais pas à mon aise avec eux.

JEAN. Ah! vraiment? Je suis content que vous me disiez cela, parce que c'est la même chose pour moi. Je suis toujours un peu gêné chez eux. Tandis que je me sens si bien à l'aise avec vous et avec M. Abel! Ça gâte tout d'être gêné.

KERSAC. Tu as bien raison.. Et puis, vois-tu, les Amédée, c'est Parisien, commerçant parisien; ça se moque des bonnes gens comme moi, un campagnard, un fermier, qui n'a pas d'habit ni de gants. Ça ne se dit pas, mais ça se devine. Franchement, je serai content quand la noce sera finie. Et je suis plus content encore de n'avoir pas amené ta mère. La pauvre femme! elle aurait eu de l'embarras, de la crainte de faire quelque sottise, de faire rire d'elle. Et moi, ça m'aurait fait souffrir; j'en aurais été tout démonté!

JEAN. Vous avez fait pour le mieux, monsieur. Où allons-nous maintenant?

KERSAC. Je voudrais acheter mon présent de noces pour Mme Simon, et puis mon présent de noces pour ta mère; car.... Simon a beau m'avoir troublé l'esprit, je crois encore qu'elle ne refusera pas de vivre chez moi comme ma femme, puisqu'elle y vit bien comme ma servante. Je n'aime pas à la voir en service chez moi; elle vaut mieux que ça.

Jean demanda à Kersac quelques explications sur ce qu'il voulait acheter.

« Un bijou pour la jeune mariée, répondit-il, et un châle pour la vieille mariée, » ajouta-t-il en riant.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

LES PLAGIAIRES.

Le plagiat consiste à s'attribuer les œuvres d'autrui. C'est un larcin littéraire que se permettent les pauvres d'esprit qui croient par ce moyen déguiser leur misère.

Mgr de la Motte, évêque d'Amiens, fustigeait cette bassesse chaque fois qu'il en avait l'occasion. Ce prélat était d'ailleurs un homme aussi spirituel que charitable, et il s'est rendu également célèbre par ses bons mots et ses bonnes œuvres.

Un de ces auteurs, qui ne vivent que de l'esprit des autres, lui présenta un manuscrit en le priant de vouloir bien lui dire sincèrement son avis. L'évêque lui proposa d'aller ensemble au jardin et de lui en faire la lecture tout en se promenant.

Pendant que l'auteur lisait, à chaque instant le prélat se découvrait et saluait. L'auteur s'arrêta et lui en demanda la raison.

« J'ai l'habitude, dit Mgr de la Motte en souriant, de saluer tous les gens de ma connaissance, et comme, pour le moment, j'en vois beaucoup passer, j'ai beaucoup à faire. »

Un prédicateur prononça un jour devant lui un sermon qu'il avait emprunté à un autre; mais, comme il l'avait pris au bon endroit :

« Mon ami, lui dit l'évêque, les choses que vous venez de nous dire sont de celles que l'on aime toujours à entendre répéter. »

Une autre fois, pendant qu'un prédicateur déclamait dans la chaire de sa cathédrale un sermon qu'il n'avait pas composé, un chien se mit à aboyer. Le suisse s'empressa de mettre à la porte l'indiscret animal qui troublait l'auditoire.

« Que ne le laissait-il faire, dit le prélat, il criait au voleur! »

J. D.

---

18 BRUMAIRE AN VIII. (3 NOVEMBRE 1799.)

Le 18 brumaire, Bonaparte se rend à Saint-Cloud. Il va d'abord au Conseil des Anciens : « La patrie, dit-il, n'a pas de plus zélé défenseur que moi; mais c'est sur nous seuls que repose son salut. Il n'y a plus de gouvernement, les dangers sont pressants. Évitons de perdre deux choses pour lesquelles nous avons fait tant de sacrifices : la liberté et l'égalité.... « Et la constitution? » lui crie-t-on. — La constitution, vous l'avez violée vous-mêmes au 18 fructidor, au 22 floréal, au 30 prairial.... Je ne parle pas ainsi pour m'emparer du pouvoir. Le pouvoir, on me l'a offert depuis mon retour à Paris. Les différentes factions sont venues à ma porte; je ne les ai pas écoutées, parce que je ne suis d'aucune coterie, parce que je suis du grand parti du peuple français.... » Une certaine agitation suit ces paroles. Mais Bonaparte les apaise avec ces mots : « Si vous voulez sauver la patrie, environné de mes frères d'armes, je saurai vous seconder.... Songez que

je marche accompagné du dieu de la fortune et du dieu de la guerre. »

Mais aux Cinq-Cents, les députés prêtaient le serment de maintenir la constitution. Des cris furieux accueillirent Bonaparte : « A bas la dictature ! A bas les baïonnettes ! » crie-t-on de toutes parts lorsqu'il entra dans la salle, laissant à la porte quelques grenadiers. Il est entouré, pressé, menacé; il faut que ses grenadiers l'arrachent du milieu des groupes. Un soldat a même son habit percé d'un coup de stylet. Les députés demandent sa mise hors la loi. Lucien, son frère, qui préside le Conseil, essaye en vain de le justifier. « Votre frère est un tyran, lui dit-on, hors la loi ! » Ne pouvant se faire entendre, il dépose ses insignes, sort de la salle, monte à cheval et harangue les troupes. « La majorité du Conseil, dit-il, est opprimée par une poignée de factieux. » Au nom du peuple, il somme les soldats d'expulser ces agitateurs. Alors, sur l'ordre de Bonaparte, le général Leclerc envahit l'Assemblée; le tambour couvre la voix des députés qui protestent, les soldats s'avancent; les députés sont contraints de s'échapper, et la salle est évacuée sans effusion de sang.



18 brumaire an VIII. (3 novembre 1799.) (Page 95, col. 2.)

Le Conseil des Anciens, resté seul en séance, défère le pouvoir exécutif à trois consuls provisoires : Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos, et charge deux commissions, de vingt-cinq membres chacune, de reviser la constitution (9 et 10 novembre 1799).

TREIZIÈME VOLUME. N° 640. — Quinze centimes. 15 NOVEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

PÉRICLÈS.

II. Periclès embellit Athènes. Éclat des lettres, des sciences et des arts.

Avant Périclès, il n'y avait à Athènes qu'un bel édifice, le temple de Thésée, que Cimon avait fait construire peu de temps après la bataille de Salamine. Périclès y ajouta le Parthénon, les Propylées et l'Odéon.

Le Parthénon était un temple consacré à Minerve. Il s'élevait sur une colline qui domine Athènes, au milieu de la citadelle ou acropole (ville haute).

Les Propylées étaient un ouvrage de défense destiné à servir de vestibule à l'Acropole, et à fermer le seul endroit de la colline qui ne fût pas inaccessible.

L'Odéon fut le premier théâtre de pierre que l'on construisit en Grèce pour les concours de poésie et les représentations dramatiques.

Ces édifices étaient d'une grandeur étonnante, d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Comme on n'y avait employé que du marbre de Paros et du Pentélique, ils eurent dès le commencement cette teinte dorée que l'on a comparée à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne, et qui allia en eux l'éclat d'une éternelle jeunesse à la mâle sévérité du caractère antique.



L'intendance de tous ces travaux fut confiée à un homme de génie, l'ami de Périclès, au sculpteur Phidias. Il s'associa les architectes Ictinus et Callicratès pour la construction du Parthénon. Ce dernier fit élever en outre la longue muraille qui enveloppait le Pirée et le joignait à la ville.

Les Propylées de l'Acropole, construits par l'architecte Mnésiclès, furent achevés en cinq ans. Un événement merveilleux, arrivé pendant qu'on les bâtissait, persuada au peuple que la déesse Minerve, loin de s'opposer à leur construction, l'approuvait et voulait même y concourir.

Le plus habile et le plus laborieux des artistes ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice et se blessa si dangereusement, que les médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très-affligé, lorsque Minerve, lui ayant apparu en songe, lui indi-

qua un remède qui procura à cet homme une prompte guérison.

On résolut de mettre dans le Parthénon une statue colossale de la déesse. Phidias voulut se charger à lui seul de l'exécution. Il sculpta et cisela ce colosse de quarante pieds de haut, qui était tout entier d'or et d'ivoire. C'était, de l'aveu de tout le monde, un chef-d'œuvre incomparable.

Mais ses ennemis l'accusèrent d'avoir dérobé une partie des métaux précieux qu'on lui avait donnés pour faire cette statue. Phidias, qui connaissait l'inconstance et la légèreté du peuple pour lequel il travaillait, s'était attendu à une pareille accusation. Il avait eu soin en conséquence de disposer les parties de la statue faites en or, de manière à pouvoir les détacher à volonté. Il les enleva donc, les pesa, et donna à ses envieux la preuve matérielle de leur calomnie.

Cependant ils ne se tinrent pas pour battus. Ils lui reprochèrent de s'être représenté lui-même et d'avoir mis la figure de Périclès sur le bouclier de la déesse; ce qui passait pour un sacrilége aux yeux des Athéniens, parce qu'ils supposaient qu'il avait voulu partager avec la divinité les hommages qui lui seraient rendus.

Phidias ne put se tirer de cette attaque nouvelle, et, malgré tous les efforts que fit Périclès pour sa défense, il fut mis en prison et condamné à vivre hors de l'Attique. Il se rendit en Élide, et c'est alors qu'il fit pour le temple d'Olympie cette célèbre statue de Jupiter qui lui avait été inspirée par les beaux vers d'Homère, et que l'on avait à juste titre rangée parmi les merveilles du monde.

Périclès donna lui-même le dessin de l'Odéon. Il le fit construire, dit-on, sur le modèle du pavillon de Xerxès. Il introduisit l'usage de faire célébrer des jeux de musique à la fête des Panathénées, et comme il fut lui-même nommé distributeur des prix, il régla la forme du concours, en déterminant de quelle manière les musiciens qui entreraient en lice devraient chanter, jouer de la flûte et de la lyre.

Le nouveau théâtre ayant été naturellement choisi comme le lieu le plus commode pour ces sortes d'exercices, cette dernière destination lui fit donner le nom d'Odéon, d'un verbe grec qui signifie *chanter*.

Ce fut aussi là que les poëtes s'assemblaient pour disputer le prix de la tragédie. Ces spectacles n'étaient pas chez les Grecs des représentations de pure curiosité. Ils se rattachaient à des solennités religieuses, et ils étaient placés sous les auspices et la protection des magistrats. Un des architectes choisissait le sujet de la pièce, et un concours était ouvert entre les poëtes qui se présentaient pour le traiter.

Les sujets étaient toujours pris dans des traditions religieuses ou nationales. On les empruntait aux temps héroïques ou fabuleux de la Grèce, ou aux grands événements de son histoire. Eschyle ayant créé le genre tragique, Sophocle et Euripide étaient les deux rivaux qui entraient alors en lice pour immortaliser les souvenirs patriotiques ou religieux de leur pays.

Le chœur, qu'ils mêlaient à l'action, était l'image de cette république démocratique dans laquelle le peuple prenait part à toutes les affaires, sans jamais se laisser réduire au rôle d'un spectateur inactif ou indifférent. Le poëte en prenait occasion d'adresser à la multitude d'utiles leçons qui n'étaient jamais perdues pour ces intelligences aussi vives que distinguées.

Ce siècle merveilleux, qui voyait briller Aristophane à la suite de Sophocle et d'Euripide, compta dans toutes les sphères une succession d'hommes de génie. Polyclète et Lysippe succédèrent à Phidias dans la sculpture; Zeuxis et Polignote furent remplacés et presque effacés par Apelles pour la peinture; Thucydide et Xénophon continuèrent Hérodote en perfectionnant le genre historique qu'il avait créé; Socrate fit oublier en philosophie le maître de Périclès, Anaxagore, et il eut pour disciples Platon et Aristote, les deux chefs d'école les plus célèbres de la Grèce; Méton créa l'astronomie et Hippocrate la médecine.

Athènes dut à ce mouvement civilisateur cette gloire incomparable qui l'a fait survivre à elle-même. Cependant, Périclès ne manqua pas de contradicteurs qui lui reprochèrent d'avoir puisé dans la caisse des alliés d'Athènes pour donner cette large impulsion aux lettres, aux sciences et aux arts.

Mais il répondit victorieusement à leurs attaques, en montrant les avantages que tire un État des grandes constructions, quand elles sont bien entendues.

« Les alliés, disait-il, nous payent pour que nous tenions les barbares éloignés de leurs frontières. Quand la république a satisfait à ce devoir, elle ne peut mieux employer l'argent qui lui reste qu'à des ouvrages qui lui assureront une gloire immortelle.

« C'est d'ailleurs le moyen d'utiliser les bras des citoyens qui ne font pas le service militaire. Pour que cette classe du peuple ne croupît pas dans la paresse et l'oisiveté, je lui ai donné du travail. Des ateliers en tous genres ont été mis en activité; nous avons acheté la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène et le cyprès; des ouvriers sans nombre, charpentiers, maçons, forgerons, tailleurs de pierre, teinturiers, orfévres, ébénistes, peintres, doreurs, tourneurs, sont occupés à les mettre en œuvre. Les commerçants maritimes, les matelots et les pilotes, conduisent par mer une immense quantité de matériaux; les voituriers, les charretiers en amènent par terre; les charrons, les cordiers, les tireurs de pierre, les bourreliers, les paveurs, les mineurs, exercent à l'envi leur industrie. Chaque métier tient en outre sous lui une troupe de travailleurs sans profession déterminée, qui sont comme un corps de réserve et qu'il emploie en sous-ordre.

« Ceux que leur âge et leur force appellent à la profession des armes, reçoivent de l'État une solde qui suffit à leur entretien. Ceux qui restent dans leurs maisons sont employés à des travaux qui leur procurent des ressources analogues à celles des matelots, des soldats et de tous ceux qui sont préposés à la défense de nos vaisseaux et de nos places fortes. Les deniers publics profitent ainsi à tout le monde, et nous couvrons en même temps notre pays de chefs-d'œuvre qui lui vaudront une gloire impérissable. »

Il n'y avait rien à répondre à cette argumentation triomphante. Néanmoins, les orateurs attachés au parti de Thucydide ne cessaient de répéter qu'il n'y avait nulle proportion entre les recettes et les dépenses de la république, et que Périclès dilapidait les finances et ruinait à jamais l'État en le jetant dans de folles entreprises.

Il demanda un jour au peuple assemblé s'il croyait qu'il eût beaucoup dépensé.

« Oui, répondit le peuple, et beaucoup trop.

— Eh bien! reprit Périclès, cette dépense ne sera

pas à votre charge; je m'engage à la supporter seul. Mais mon nom sera aussi seul gravé sur les édifices que j'ai élevés. »

A ces mots, soit admiration pour sa grandeur d'âme, soit que, par jalousie, on ne voulût pas lui céder la gloire de tant de beaux ouvrages, le peuple s'écria d'une voix unanime qu'il n'avait qu'à prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, sans rien épargner.

Sa rivalité avec Thucydide en était arrivée à un tel point qu'elle ne pouvait plus se terminer que par le bannissement de l'un ou de l'autre. Périclès vint à bout de faire prononcer contre son rival l'ostracisme et d'abattre cette faction ennemie.

Thucydide parti, les divisions cessèrent, l'union et la paix se rétablirent dans la ville, et Périclès se trouva maître absolu dans Athènes.

Il n'avait pas le nom de roi, mais il en exerçait toute la puissance. Il avait entre les mains les revenus publics, les armées et les flottes, les îles et la mer. Il exerçait une influence absolue sur cette vaste domination qui, s'étendant sur la Grèce et sur les barbares, était encore soutenue par l'obéissance des nations soumises, par l'amitié des rois et l'alliance des princes.

Mais alors il changea complétement de caractère. Il n'eut plus la même douceur et la même prévenance envers le peuple, et il ne se montra plus aussi empressé à satisfaire tous ses désirs et à obéir à ses caprices comme à des vents contraires. Il tendit les ressorts du gouvernement, qui ressemblaient auparavant à un instrument dont les cordes trop relâchées ne rendent que des sons faibles, mous, et substitua au principe démocratique, qui avait été la cause de sa fortune, une sorte d'aristocratie très-rigide et très-austère.

Se proposant toujours dans son administration ce qu'il croyait le meilleur et tenant lui-même une conduite irréprochable, il faisait adopter ses conseils au peuple par la douceur et la persuasion, et l'amenait souvent, malgré lui, à ce qui lui paraissait le plus utile. Il imitait en cela le médecin prudent qui, ayant à traiter une maladie longue et dont les accidents varient, sait administrer à propos à son malade des remèdes agréables et doux ou des réactifs violents pour lui rendre la force et la santé.

Son arme principale était la parole. Il la maniait avec tant de tact et de souplesse, qu'il réussissait à maîtriser toutes les passions de la multitude avec autant d'habileté qu'un musicien qui touche les cordes de son instrument pour en tirer le son qu'il désire.

A dire vrai, son éloquence, toute admirable qu'elle était, n'était cependant pas la seule cause de son crédit et de son prestige. Il avait aussi pour lui la confiance qu'inspiraient son désintéressement et son mépris des richesses. Il porta si loin ces deux vertus, qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence d'Athènes, après avoir surpassé en puissance une foule de rois et de tyrans, il n'augmenta pas d'une drachme le bien que son père lui avait laissé en héritage.

Il ne négligeait pas pour cela ses propres affaires. Il en avait confié le soin à un serviteur fort intelligent nommé Évangélus. Pour qu'il n'y eût point de complication et d'embarras à l'intérieur de sa maison, il lui avait fait adopter le plan d'administration le plus simple et le plus commode.

Se tenant en dehors de toute spéculation, il faisait vendre tous les ans, et à la fois, le produit de ses terres, et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison. On réglait, sur le revenu annuel, la dépense quotidienne, et l'on faisait les réserves dont on pouvait disposer en faveur des pauvres.

Son ancien maître, Anaxagore, se vit contraint d'y avoir recours. Ce philosophe, qui avait négligé ses intérêts matériels pour se livrer à des études scientifiques, se trouva réduit au dénûment le plus absolu pendant sa vieillesse. Ne pouvant se décider à solliciter les secours d'autrui, il se coucha et se couvrit la tête de son manteau, en disant qu'il allait se laisser mourir de faim.

Périclès l'ayant appris, courut chez lui et employa les prières les plus pressantes pour le détourner de son dessein.

« Ce n'est pas vous que je pleure, lui disait-il, c'est moi, qui vais perdre un ami dont les conseils me sont si utiles pour le gouvernement de la république.

— Périclès, lui répondit Anaxagore en se découvrant la tête, ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile. » D.

ENFANCE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Catherine, une des gloires de la ville dont elle porte le nom, naquit en 1347. Elle eut pour père Giacomo di Benincasa, qui était un honnête teinturier. Sa mère fut Lapa Piaganti, une bonne et douce créature, qui, par ses soins et son économie, avait su faire prospérer le commerce de son mari.

Giacomo avait un caractère toujours égal, et il était tellement ami de la paix, que, dans les affaires, souvent il aimait mieux perdre que de réclamer ce qui lui était dû. Un marchand lui ayant fait une injustice criante, Lapa ne put contenir son indignation, et laissa souvent échapper de son âme révoltée des paroles amères. Son mari s'efforçait à chaque fois de la calmer, en lui disant :

« Laissez-le, laissez-le, il reconnaîtra un jour son erreur, et il la réparera! »

Catherine fut un des derniers enfants que le ciel leur envoya. Cette petite fille était si douce et si charmante, qu'elle réjouissait tous ceux qui la voyaient. Sa mère avait de la peine à la garder à la maison, ses voisins et ses amis se la disputaient. C'était à qui l'emmènerait chez lui pour entendre les bonnes et naïves paroles qui tombaient de ses lèvres enfantines.

Toute petite à l'école, elle était heureuse d'être mise à côté des pauvres pour leur venir en aide. Elle leur donnait tout ce qu'elle avait, et si elle avait apporté de la maison des fruits ou des friandises, c'était pour les leur distribuer.

Elle avait contracté dès sa plus tendre enfance les habitudes les plus pieuses. Montait-elle l'escalier qui conduisait à l'habitation de son père, à chaque marche elle faisait une petite prière et saluait la sainte Vierge en récitant l'*Ave Maria*.

Une dévotion si tendre et si pure fut de bonne heure récompensée du ciel par des faveurs toutes surnaturelles.

Catherine n'avait que six ans, lorsqu'un jour sa mère l'envoya avec son petit frère Étienne, qui était

un peu plus âgé qu'elle, visiter une de ses sœurs, Bonaventura, mariée à un jeune homme de Sienne appelé Nicolas.

Les deux enfants s'en revenaient tranquillement le long de la rue Valle-Piasta, lorsque tout à coup Catherine aperçut dans les airs, sur le sommet de l'église de Saint-Dominique, un trône radieux orné avec une magnificence royale, sur lequel était assis le Sauveur du monde revêtu d'habits pontificaux, ayant une mître d'or sur la tête. Autour se tenaient les princes des apôtres Pierre et Paul, l'évangéliste saint Jean et toute la cour céleste.

Catherine crut voir le Christ qui s'inclinait vers elle pour la bénir, et elle resta immobile et stupéfaite, tout entière à sa contemplation, sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. Le petit Étienne avait continué sa route. S'apercevant qu'il était déjà loin de sa sœur, il l'appela; mais comme elle ne lui répondait pas et qu'elle restait au même endroit, il retourna et lui dit en lui prenant la main :

« Que fais-tu là? Pourquoi ne viens-tu pas? »

Et la pieuse enfant, sortant de son extase comme d'un sommeil profond, lui dit en baissant les yeux :

« Si tu voyais la belle chose que je vois, tu ne me troublerais pas. »

Elle releva les yeux, mais elle n'aperçut plus rien; la vision avait disparu.

Ce spectacle ravissant rendit sa ferveur plus ardente, et elle brûlait du désir de se retirer dans la solitude pour y mener une vie austère à la façon des Pères du désert, dont elle aimait tant à lire l'histoire.

Un beau matin, ne prenant conseil que d'elle-même, elle eut l'idée de prendre seulette la route qui conduisait chez une de ses sœurs, Lysa, qui était mariée hors de la ville, près la porte Saint-Marc. Elle suivit cette route jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue les tours de Sienne. Alors elle prit un chemin de traverse et arriva dans un endroit où il y avait beaucoup de ronces et d'épines.

Elle crut que c'était le désert, et elle se mit en prières. Mais, pendant qu'elle priait, le Seigneur changea le cours de ses pensées. Il lui fit comprendre que le moment n'était pas encore venu pour elle de se livrer à de grandes austérités, et qu'il valait mieux rentrer dans sa famille, que de se jeter sans guide dans des voies extraordinaires.

Elle retourna donc à Sienne et se contenta de s'imposer, dans la maison de ses parents, quelques mortifications secrètes qui devaient la préparer doucement à la grande mission que la Providence lui avait assignée.

J. D.



« Tu es vêtu comme un grand seigneur. » (Page 100, col. 2.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Ils allaient entrer chez un bijoutier voisin du café Métis, lorsqu'ils se rencontrèrent nez à nez avec Jeannot. La surprise fut grande des deux côtés. Après le premier échange de bonjours, Jeannot les invita à prendre un café et un petit verre; Jean allait refuser, mais Kersac lui fit signe d'accepter, et, une fois attablés au café, il poussa Jeannot à boire copieusement. Il lui fit d'abord compliment sur sa mise élégante.

« Tu es vêtu comme un grand seigneur, Jeannot?

— Oh! dit Jeannot d'un air dégagé et dédaigneux, ces vieilles nippes sont bonnes pour traîner le matin, mais le soir on se fait plus beau que ça.

KERSAC. Ah! tu ne te trouves pas assez beau comme tu es là?

JEANNOT. Pour Jean ce serait bien, mais.... pour moi....

KERSAC. Diantre! Monsieur Jeannot est devenu grand seigneur, à ce qu'il paraît.

JEANNOT. Mais.... un peu.... Ainsi, on ne me dit plus Jeannot tout court!... On ne me tutoie plus.

KERSAC. Et qu'est-ce qui vaut à monsieur Jeannot sa haute position?

JEANNOT. Peuh! Je ne suis pas bête, vous savez.

Kersac. Non, je ne savais pas.

Jeannot. Je dis donc que je ne suis pas bête; j'ai eu l'habileté de me faire bien voir de M. Boissec, l'intendant de M. le comte. Je lui ai rendu des services.

Kersac. Quels services as-tu pu rendre à un aussi grand personnage?

Jeannot. Je l'ai servi avec zèle; je l'ai flatté; j'ai fait pour lui des affaires dans lesquelles il ne voulait pas paraître.

Jean. Des affaires? Quel genre d'affaires?

Jeannot. Des affaires d'argent, des mémoires à payer, des vins à acheter, des commandes à faire, et autres choses qui rapportent beaucoup.

Jean. Comment peuvent-elles rapporter?

Jeannot. Es-tu naïf! Tu ne comprends pas? En payant un mémoire de cent francs, je suppose, outre le cinq pour cent, je marchande, je trouve les objets trop chers, je menace de changer de fournisseur. Le fournisseur, qui a tout porté au double, rabat un quart et le cinq pour cent en sus. M. Boissec porte au maître le mémoire avec la somme entière, et il empoche les trente pour cent, trente francs sur cent, et ainsi du reste. Et comme la maison est riche, qu'on y dépense plus de cent mille francs par an, tu penses que l'intendant se fait un joli magot. »

Jean était indigné et il allait se récrier, mais Kersac le poussa du coude et continua à faire boire et parler Jeannot.

Kersac. Ce n'est pas bête, en effet, ce que tu faisais là. Mais je ne vois pas là dedans quel bénéfice tu y trouvais, toi?

Jeannot. Au commencement, pas grand'chose; une pièce de cinq francs, de dix francs, par-ci, par-là. Mais quand je me suis habitué aux affaires, j'ai fait les miennes aussi.

Kersac. Comment ça?

Jeannot. Voilà! Je m'arrangeais avec les marchands pour qu'ils chargeassent leurs mémoires; avec l'épicier, en outre le prix, il y a le poids; et alors, au lieu d'en rogner le quart, je lui en rognais le tiers; je déclarais toujours le quart à M. Boissec, et je gardais le reste.



« En voilà un beau, monsieur! » (Page 102, col. 2.)

Kersac. Mais pourquoi M. Boissec ne fait-il pas ses affaires lui-même? Il doit se méfier de toi.

Jeannot. Il ne voulait pas paraître dans les affaires pour ne pas être pris. En cas de découverte, il fait tout tomber sur moi, il me fait chasser comme un voleur, et le maître est content : il croit M. Boissec un trésor de probité.

Kersac. Et toi, donc? Tu te trouves sur le pavé.

Jeannot. Oh! que non. Il me replace bien vite dans une autre bonne maison, en me recommandant comme un sujet rare. En attendant une place, il me fournit de quoi vivre, sans quoi je parlerais. Et quant à se méfier de moi, je ne sais pas s'il s'en méfie, mais il n'en témoigne rien, toujours; il n'oserait pas.

Kersac. Quel mal pourrais-tu lui faire?

Jeannot. Quel mal? Le dénoncer aux maîtres en faisant l'indigné, et en déclarant que je suis honnête homme, que je suis attaché aux maîtres, et que je ne peux plus souffrir de les voir trompés par un voleur. Ou bien un autre bon moyen, c'est d'écrire une lettre anonyme en plaignant le pauvre garçon (moi) de se trouver obligé, par la misère, à aider à ces friponneries qui le révoltent.

Jean ne pouvait plus se contenir.

Jean. Jeannot, ce que tu fais, ce que tu aides à faire est infâme; c'est un vol abominable, une tromperie indigne. Jeannot, pauvre Jeannot, sors de cette maison, quitte Paris où tu as de mauvaises connaissances, retourne au pays; notre bon M. Kersac aura pitié de toi, il te trouvera de l'ouvrage. Mais, mon pauvre Jeannot, je t'en supplie, ne reste pas dans cette maison de voleurs.

Jeannot. Mon garçon, tu es un niais; la maison est bonne et j'y resterai; je veux être dans une maison riche, et elles sont toutes de même; les maîtres ne s'occupent pas des domestiques, ils les laissent tranquilles, ne s'informent pas s'ils passent les nuits dehors, au café, au bal ou au théâtre, n'importe. Ils

payent, ils se laissent voler. A la chambre, à la cuisine, à l'écurie, c'est toute la même chose. Je vis heureux; je m'amuse, je fais bonne chère, j'ai de l'argent à profusion, j'en dépense et j'en refais. Toi, au contraire, tu travailles, tu t'ennuies, tu fais maigre, tu restes à la maison, tu vas à la messe, tu mènes une vie de capucin. Ça ne me va pas; toi, je ne t'en empêche pas, si tu préfères un capucin à un bon garçon qui boit, qui danse, qui fait la vie.

JEAN. Mais, Jeannot, pense donc qu'il y a un APRÈS, comme je te le disais un jour, et que....

JEANNOT. Ta, ta, ta, laisse-moi tranquille, je ne veux pas d'APRÈS; je ne veux pas que tu me cornes aux oreilles ton APRÈS, qui me revient déjà assez souvent....

JEAN. Et qui gâte ta vie, pauvre Jeannot.

JEANNOT. Parbleu! non, car j'envoie promener ton *après* et toi-même avec. Tiens, je n'aime pas à te rencontrer, Jean; tu as toujours de sottes paroles qui me troublent ma journée, ma nuit, et qui me taquinent, quoi que j'en aie. Garçon, la note.

Le garçon apporta la note; on avait consommé pour cinq francs de café, eau-de-vie, liqueurs. Jeannot tira de l'or de sa poche, donna une pièce de vingt francs, empocha la monnaie, et sortit sans attendre ses compagnons.

Kersac et Jean sortirent aussi, mais ne suivirent pas Jeannot.

« Quelle canaille! dit Kersac.

— Malheureux Jeannot! dit Jean.

KERSAC. Ai-je eu de la peine à me tenir pendant que ce gredin nous défilait son chapelet de gueuseries! Si je n'avais voulu le laisser se découvrir tout à fait, je lui aurais brisé la mâchoire d'un coup de poing dès sa première tirade.

JEAN. Ah! si j'avais l'esprit, l'instruction, la charité de M. Abel, j'aurais trouvé de bonnes paroles qui auraient peut-être touché le cœur de ce pauvre garçon.

KERSAC. Ah! ouiche! Un gueux comme ça! Rien n'y fera; c'est un être sans cœur, rien ne le touchera. Je le disais bien à ta mère, il finira par se faire coffrer; pourvu qu'il ne se fasse pas mettre au bagne et qu'il se borne à la correctionnelle. Mais te voilà tout triste, mon enfant! Cela ne t'arrive pas souvent! Entrons chez un bijoutier; tu m'aideras à bien choisir. »

XXVI. Emplettes de Kersac.

Kersac et Jean entrèrent chez un bijoutier, brave homme heureusement, qui ne les surfit pas beaucoup et qui ne profita que modérément de la bonhomie de Kersac et de l'ignorance où étaient les deux acheteurs de la valeur des bijoux. Après bien des hésitations, ils finirent par fixer leur choix sur une chaîne d'or qu'ils payèrent cent dix francs. Le bijoutier, voyant que Kersac mettait la chaîne sans étui dans sa poche, eut la loyauté de lui observer qu'un bijou de ce prix se donnait avec sa boîte; et, à la grande joie de Kersac, il plaça la chaîne dans un joli étui de velours bleu doublé de satin blanc. Kersac paya, remercia et demanda où il trouverait un châle; le bijoutier lui indiqua le magnifique magasin DU LOUVRE.

Kersac et Jean se dirigèrent du côté du Louvre. Kersac avait eu la précaution de mettre la chaîne dans la poche de son gilet, de crainte des voleurs. Quand ils entrèrent dans ce magasin, Kersac ne pouvait en croire ses yeux; l'étendue, la magnificence du local, la profusion des marchandises de toute espèce, l'éblouit et le fixa sur le seuil de la porte. Ce ne fut qu'après les demandes réitérées des commis :

« Que désirent ces messieurs? »

Que Kersac put articuler :

« Un châle, monsieur.

UN COMMIS. Quelle espèce de châle monsieur demande-t-il?

KERSAC. Une belle espèce, monsieur.

LE COMMIS, *souriant*. Sans doute, monsieur; mais, serait-ce de l'Inde, ou bien anglais, ou français?

KERSAC, *vivement*. Français, monsieur, français; je n'ai pas de goût pour les Anglais, et, s'il faut tout dire, pour aucun pays étranger; ce qui est français me va mieux que tout autre chose; surtout pas d'anglais. »

Le commis fit circuler Kersac et Jean pendant près d'un quart d'heure avant d'arriver au quartier des châles.

« Voilà, monsieur, dit-il enfin. Brindé! des chaises à ces messieurs. »

Brindé s'empressa d'apporter deux chaises; elles étaient de velours; Kersac passa la main dessus avant de s'asseoir et se plaça sur le petit bord, de peur d'aplatir ce beau velours bleu. Jean, plus habitué au velours et à la soie, s'assit sur sa chaise avec moins de respect et de précaution.

On apporta les châles. Kersac trouvait tout magnifique, mais il passait toujours à un autre et il ne se décidait pour aucun; le commis, voyant l'admiration naïve de Kersac et de Jean, leur demanda enfin à quel usage ils destinaient ce châle.

KERSAC. Parbleu! c'est pour le porter.

LE COMMIS. Mais pour qui, monsieur?

KERSAC. Pas pour moi, toujours.

LE COMMIS. Je veux dire, monsieur, pour quel genre de dame?

KERSAC. Pour le bon genre, monsieur; un genre comme vous n'en avez pas beaucoup à Paris; elle vous fait marcher une ferme comme le ferait un homme.

LE COMMIS, *souriant*. Je le pense bien, monsieur; je ne conteste pas le mérite de la dame, je demandais à quelle classe de la société elle appartenait, pour vous présenter quelque chose de convenable.

KERSAC. Ah! oui, je comprends. C'est pour ma fille de ferme, monsieur, ma ménagère pour le moment.

LE COMMIS. Bien, monsieur; nous allons voir ce qu'il faut; du bon marché, comme de raison.

KERSAC. Mais pas du tout; je veux du beau, moi.

LE COMMIS. Du beau pour une fille de ferme, monsieur, c'est du bon marché.

KERSAC. Mais quand je vous dis que je veux du vrai beau. Cette fille de ferme sera ma femme, monsieur; et c'est son châle de noces que je vous demande.

LE COMMIS. Faites excuse, monsieur; je ne savais pas bien ce que voulait monsieur. Du moment que c'est pour madame!... Brindé, le paquet châles français, belle qualité.

Kersac était content; le commis lui déploya des châles longs, des châles carrés, des châles de toutes les couleurs.

« En voilà un bien beau, monsieur, dit Jean en désignant un châle rouge vif.

KERSAC. Superbe, mais.... les taureaux.... qui n'aiment pas le rouge!... Et j'en ai, moi, des taureaux!... Et puis, vois-tu, ta mère n'est pas de la première jeunesse.

LE COMMIS. Et celui-ci, monsieur? (*Montrant un fond vert.*)

KERSAC. Joli, très-joli! Mais.... vert.... ça passe. Les fonds noir sont plus solides. En voici un qui est joli! fameusement joli! Quel prix, monsieur?

LE COMMIS. Cent vingt francs, monsieur; c'est tout ce qui se fait de plus beau.

KERSAC. Ah! il est beau!... Rien à dire. Je ne sais pas si on marchande chez vous; si vous pouvez rabattre, rabattez; sinon, je prends le châle, et faites-moi voir les robes de laine.

LE COMMIS. Nous ne marchandons pas, monsieur. Si vous voulez passer à la galerie n° 91, je vais vous faire voir des étoffes de laine.

KERSAC. Et mon châle?

LE COMMIS. Il vous suit, monsieur.

Kersac et Jean se remirent à parcourir d'innombrables galeries; ils arrivèrent enfin à celle des étoffes de laine. Là, le choix fut plus difficile encore; car, outre la couleur, il y avait le genre d'étoffe, la disposition du dessin, le prix, etc. Kersac finit par se décider pour un satin de laine bleu de France. Jean approuva son choix; on lui donna l'aunage qu'il voulut.

« Plutôt trop que pas assez, » avait dit Kersac.

Lorsque Kersac voulut payer, on le fit revenir au comptoir et on lui proposa de lui envoyer le paquet.

KERSAC. Pourquoi ça, me l'envoyer?

LE COMMIS. Si monsieur est à pied, ça le chargera trop.

KERSAC. Ça! J'en porte tous les jours de cent fois plus lourds! Ah! ah! ah! Vous me croyez donc la force d'une puce? Ah! ah! ah! Ce paquet trop lourd! La bonne farce!

Et il partit riant, ainsi que Jean; les commis riaient aussi; de même les allants et venants, qui avaient été témoins du colloque.

Kersac et Jean rentrèrent après avoir fait le tour par la rue de Richelieu, les boulevards, la rue de la Paix, les Tuileries, et l'avenue Gabrielle, dont Kersac ne pouvait se lasser, à cause des chevaux qu'on y voyait. Dès que Jean eut installé Kersac dans sa chambre, il s'empressa d'aller demander de l'ouvrage à Barcuss.

BARCUSS. Non, non, mon bon garçon; tant que ton ami, M Kersac, sera ici, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de ton ouvrage; tu travailles tant que tu peux et du mieux que tu peux toute l'année; prends ta petite vacance; elle ne sera pas longue, il faut du moins qu'elle soit complète; ta principale besogne ici est de soigner et amuser M. Roger; va passer chez lui le temps qui te reste.

JEAN. Merci bien, monsieur, merci; je profiterai avec plaisir du temps que vous voulez bien m'accorder pour faire voir à M. Kersac les belles choses de Paris.

BARCUSS. Où le mèneras-tu?

JEAN. A Notre-Dame d'abord; puis à Notre-Dame des Victoires, au bois de Boulogne, au Jardin d'acclimatation, sur les boulevards. M. Abel a dit qu'il nous mènerait aussi voir ses tableaux à l'exposition; et puis, nous nous promènerons un peu partout.

BARCUSS. C'est très-bien, mon ami; ton choix est excellent.

JEAN. Monsieur, je reviendrai pour servir le dîner.

BARCUSS. Comme tu voudras; il n'y a que M. Abel qui vient dîner; il n'y aura que quatre couverts. Je servirai bien tout seul.

JEAN. Non, non, monsieur, je viendrai vous aider. Mais, je dois dire, pour ne pas me faire meilleur que je ne suis, que je désire bien voir M. Abel; j'ai à lui parler.

BARCUSS. Ah! c'est différent. Je compte sur toi, alors.

Jean alla savoir des nouvelles du petit Roger. Il le trouva dans le même état; après avoir dormi près d'une heure, il s'était trouvé mieux, mais plusieurs crises violentes avaient détruit l'effet salutaire de ce bon sommeil.

Il sourit à Jean quand il le vit entrer. Son père avait remplacé pour le moment Mme de Grignan.

« Jean, dit Roger en lui tendant la main, papa a bien envie de voir M. Kersac; et moi aussi, cela me fera grand plaisir de le revoir. Veux-tu lui demander de venir chez moi?

— Tout de suite, monsieur, répondit Jean en baisant doucement la main que lui donnait Roger. Lui aussi sera bien content de votre invitation. »

Jean sortit.

« Monsieur Kersac, dit-il en entrant dans sa chambre, M. Roger vous demande de descendre chez lui; il voudrait bien vous faire voir à son papa, M. le comte de Grignan.

KERSAC. J'y vais, mon ami. Ce pauvre petit! Je pensais à lui, tout justement. »

Ils descendirent. Lorsque Kersac entra, Roger, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus la porte, sourit et dit :

« Papa, voici M. Kersac. »

Kersac s'avança vers M. de Grignan qui lui tendit la main.

« Vous me faites bien de l'honneur, lui dit Kersac.

M. DE GRIGNAN. Roger vous doit d'avoir dormi une heure, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois, répondit M. de Grignan.

ROGER. Monsieur Kersac, venez près de moi, je vous en prie. »

Kersac s'approcha.

ROGER. Asseyez-vous comme ce matin.

Kersac se remit dans le fauteuil inoccupé et prit la main de l'enfant.

« C'est singulier, dit Roger au bout d'un instant, quand vous me tenez la main, je me sens mieux; c'est comme quelque chose de doux, de tranquille, qui court sur moi et dans mes veines. C'est la même chose quand M. Abel prend ma main. Pas les autres. Pourquoi cela?

KERSAC. C'est probablement que nous vous passons un peu de notre force, monsieur Roger, et ça chasse le mal.

ROGER. Alors, pouvez-vous rester un petit instant? Je sens comme si une crise allait venir; peut-être la ferez-vous passer.

KERSAC. Ah! si je le pouvais, pauvre petit monsieur Roger, je resterais là sans en bouger! »

Roger pressa légèrement la main ou plutôt un doigt de Kersac, lui jeta un regard reconnaissant et ferma ses yeux fatigués. Quelques instants après, il dormait.

Ni M. de Grignan, ni Kersac, ni Jean n'osaient

bouger; au bout d'un quart d'heure la porte s'entr'ouvrit doucement et Abel entra. M. de Grignan lui fit un geste suppliant en montrant son fils endormi. Abel comprit; il resta debout et immobile, regardant l'enfant et Kersac. Puis il tira un crayon et un album de sa poche et se mit à dessiner. Il avait fini, et Roger dormait toujours. Il dormit ainsi près d'une demi-heure. Il se réveilla doucement, sans secousse, aperçut Abel.

« Mon bon ami, embrassez-moi, » lui dit-il.

Abel l'embrassa, mais ne lui parla pas encore. Roger se tourna vers Kersac, attira sa main sur sa petite poitrine décharnée.

« Je ne vous oublierai pas près du bon Dieu.

M. DE GRIGNAN, *avec effusion*. Merci, mon bon monsieur Kersac! Je suis réellement reconnaissant. Vous avez fait avorter une crise qui se préparait. Je crois, en vérité, que votre explication était juste; votre force agit sur sa faiblesse. » Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SENSIBILITÉ LITTÉRAIRE DE L'ARIOSTE ET DE MOLIÈRE.

L'Arioste, un des poëtes les plus célèbres de l'Italie, passant un jour devant la boutique d'un potier, l'entendit chanter une stance de son fameux poëme l'*Orlando Furioso* (Roland le Furieux).

Le poëte, attiré par les charmes de la poésie, qui avait toujours fait sa gloire et ses délices, écoute et ne tarde pas à s'apercevoir que l'ouvrier estropiait horriblement ses vers et défigurait un de ses plus beaux passages, au point d'en faire une misérable rapsodie dépourvue de sens et d'harmonie.

Ne pouvant plus se contenir, il prend sa canne, entre dans l'atelier du potier, et met en pièces tous les vases qui tombent sous sa main.

Le pauvre artisan, effrayé, désolé, demande à l'inconnu quelle raison il peut avoir de détruire ainsi l'ouvrage, la propriété d'un malheureux qui ne lui a jamais fait aucun mal.



Les commis riaient aussi. (Page 103, col. 1.)

« Aucun mal, reprend le poëte, vous plaisantez; vous m'avez fait, au contraire, le plus grand mal possible en estropiant mes vers. Je suis l'Arioste, et je viens de vous prendre en flagrant délit contre moi. »

Quand on parla à l'illustre poëte d'indemniser le malheureux potier, il ne pouvait reconnaître ses torts, et il disait à tous les assistants que le bruit de cette scène avait attirés là :

« Qu'il apprenne à chanter mes vers et je ne toucherai pas à sa poterie. »

On raconte de Molière un trait à peu près semblable.

Un soir qu'on représentait le *Tartuffe*, Champmêlé, qui ne faisait pas encore partie de la troupe de Molière, alla le voir dans sa loge près du théâtre.

Ils n'en étaient encore qu'à l'échange des premiers compliments d'usage, lorsque Molière, se frappant la tête, s'écria avec l'accent du désespoir :

« Quel malheur! Ah! chien! ah! bourreau! »

Champmêlé crut qu'il tombait en démence et ne put dissimuler sa pénible impression. Mais Molière, s'apercevant de son embarras, se hâta de le tirer de peine en lui disant :

« Ne soyez pas surpris de mon emportement; je viens d'entendre un acteur déclamer à faux et pitoyablement quatre vers de ma pièce, et je suis tout hors de moi-même, parce que je ne puis voir ainsi maltraiter mes enfants, sans souffrir comme un damné. » J. D.

ANECDOTE.

Louis XII voulant marcher aux Vénitiens pour les combattre à Aignadel, on lui représenta que les ennemis s'étaient emparés du seul poste qu'il pouvait occuper.

« Où camperez-vous, sire? lui demanda un de ses généraux.

— Sur leur ventre, » répondit le monarque.

TREIZIÈME VOLUME. N° 641. — Quinze centimes. 18 NOVEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

PÉRICLÈS.

SUITE.

III. Guerres de Périclès.

L'ambition de Périclès aurait été de voir Athènes à la tête de toute la Grèce, moins par la force de ses armées que par l'ascendant de ses lumières et le prestige de sa civilisation.

Il conçut l'idée d'un congrès universel qui se réunirait à Athènes, dans lequel toutes les villes de la Grèce, grandes et petites, seraient représentées, et où l'on délibérerait sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares; sur les sacrifices que l'on avait voués aux dieux pour le salut de la Grèce, pendant les guerres des Perses; enfin, sur les moyens de rendre la navigation sûre, et d'établir la paix entre tous les Grecs.

Il envoya des députés aux Ioniens et aux Doriens, à toutes les républiques insulaires, aux Béotiens, aux Phocidiens et à tous les autres peuples de la Grèce, pour les inviter à se rendre à Athènes et à prendre part à des délibérations qui devaient avoir pour objet la paix et l'intérêt général de la Grèce.



Mais cette idée ne fut pas comprise. Ces peuples, habitués à trancher toutes les questions par l'épée, se défièrent de la proposition qui leur était faite, et craignirent, en l'acceptant, d'ajouter encore à la puissance d'Athènes, qui leur causait déjà beaucoup d'ombrage.

Les Athéniens, d'ailleurs, n'étaient pas à la hauteur de Périclès. Ils n'étaient pas convaincus, comme lui, que la paix est nécessaire à la culture des lettres, des sciences et des arts, et que c'était aux travaux de l'esprit qu'ils devaient leur véritable grandeur. Ils ne rêvaient que conquêtes et batailles, et souvent ils manifestèrent devant lui le désir de s'emparer de l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du roi de Perse, ou d'étendre leur domination sur l'Étrurie et Carthage.

Il eut la sagesse de combattre perpétuellement ces folles prétentions, persuadé que ce serait déjà beaucoup pour Athènes de contenir les Lacédémoniens et de maintenir sa prépondérance sur la Grèce.

Cette circonspection l'accompagna dans toutes les expéditions qu'il entreprit, et il ne hasarda jamais une bataille dont le succès lui semblait incertain. Souvent on l'entendait blâmer ces guerriers téméraires qui abandonnent aux caprices du hasard le sort de leur armée, ou qui sont insensibles au nombre d'hommes qu'ils sacrifient dans une action, pourvu qu'ils remportent la victoire. Peu jaloux de les imiter, il avait cou-

tume de dire à ses concitoyens qu'il mettait leur vie à si haut prix, que, s'il le pouvait, il les rendrait immortels.

L'Athénien Tholmidas, enflé de ses succès, ayant voulu attaquer hors de propos la Béotie, Périclès s'opposa vivement à son dessein, et lui dit en pleine assemblée :

« Si vous ne voulez pas en croire Périclès, vous ne risquez rien au moins d'attendre; le temps est le conseiller le plus sage. »

Tholmidas ayant été défait et tué à Coronée, cette parole, qui n'avait pas d'abord été remarquée, fit beaucoup d'honneur à Périclès et lui mérita la bienveillance du peuple, qui rendit justice à sa prudence et à son amour pour les citoyens.

De toutes ses expéditions, aucune ne lui acquit plus de réputation que celle de la Chersonèse, qui fut si salutaire à tous les Grecs de ce pays. Il y transporta une colonie de mille Athéniens qui fit la force de leurs villes, et ferma l'isthme au moyen d'une muraille qui allait d'une mer à l'autre, avec des forts de distance en distance. Il mit ainsi les Grecs à l'abri des incursions des Thraces répandus dans la Chersonèse; il les délivra d'une guerre pénible et continuelle qu'ils avaient à soutenir contre les barbares qui les avoisinaient, et les garantit des brigandages des peuples limitrophes et des naturels du pays.

Sa course maritime autour du Péloponnèse le fit estimer et admirer des étrangers eux-mêmes. Parti du port de Pages, sur la côte de Mégare, il ne se borna pas à ravager les villes maritimes, comme Tholmidas l'avait fait avant lui, il débarqua ses troupes, et, s'étant avancé dans le continent, il en força les habitants, effrayés de sa présence, à se tenir enfermés dans leurs murailles.

A Némée, il défit en bataille rangée les Sicyoniens, qui osèrent se mesurer avec lui, et dressa un trophée; il prit des renforts dans l'Achaïe, l'alliée d'Athènes, s'embarqua pour passer dans le continent opposé, côtoya le fleuve Achéloüs, ravagea l'Acarnanie, renferma les Œnéades dans leurs murailles, ruina tout le pays et rentra glorieusement dans Athènes, après s'être montré aussi redoutable aux ennemis que rempli de prudence et d'activité pour la sûreté de ses concitoyens. Dans toute cette expédition, ses troupes n'éprouvèrent ni revers, ni accident.

Il fit depuis voile vers le Pont avec une flotte nombreuse et magnifiquement équipée. Il accorda aux villes grecques de ce pays tout ce qu'elles lui demandèrent et les traita avec beaucoup d'humanité. Il déploya en même temps aux yeux des nations barbares qui les environnaient, en présence de leurs rois et de leurs princes, la puissance imposante des Athéniens, et leur fit voir que, maîtres de la mer, ils naviguaient partout avec la plus grande confiance et avec une entière sécurité.

Il laissa aux Sinopiens treize galères commandées par Lamachus, et les troupes nécessaires pour les aider à expulser le tyran Timésiléon avec tous ceux de son parti. Il fit ensuite publier un décret qui permettait à six cents Athéniens d'aller, s'ils le voulaient, s'établir dans cette ville, et de partager entre eux les maisons et les terres que les tyrans y avaient possédées. Les citoyens pauvres en profitèrent et fondèrent des colonies, non-seulement à Sinope, mais encore dans la Chersonèse, à Naxos, à Andros et à Sybaris, qui prit le nom de Thurium.

Ces succès enflammèrent les Athéniens, qui n'auraient pas mieux demandé que de se jeter dans des expéditions lointaines. Mais Périclès ne s'en montra que plus attaché à sa politique, qui était de concentrer les forces d'Athènes à l'intérieur de la Grèce, et de comprimer cette fougue impétueuse qui aurait emporté la république dans des entreprises supérieures à ses forces.

Les événements ne tardèrent pas à prouver qu'il ne cédait pas en cela à des craintes exagérées. Les Eubéens s'étant révoltés, les Mégaréens déclarèrent la guerre à Athènes, et les Lacédémoniens, sous les ordres de leur roi Plistonax, parurent sur les frontières de l'Attique, prêts à les franchir.

Périclès dut quitter promptement l'Eubée pour défendre son propre pays. Il se vit en présence de troupes si nombreuses et si aguerries, qu'il ne crut pas prudent de risquer la bataille. Il préféra acheter la fidélité du général lacédémonien Cléandridas, et obtenir de lui, à prix d'argent, qu'il se retirât avec ses troupes.

Dans le compte que Périclès rendit de cette expédition, il porta en dépense une somme de dix talents avec cette seule indication : « Pour emploi nécessaire. »

Le peuple, qui connaissait sa probité, la lui alloua sans aucune information, et ne voulut pas en connaître le motif secret.

La guerre écartée de ce côté, il repassa dans l'Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes de bonnes troupes, soumit toutes les villes, en chassa les habitants les plus riches et les plus puissants, peupla d'Athéniens la ville d'Histiée, et traita les Histiéens avec la plus grande rigueur, parce qu'ayant pris un vaisseau athénien, ils avaient eu la barbarie d'en massacrer tout l'équipage.

Cinq ans après, les Athéniens ayant conclu avec les Spartiates une trêve de trente ans, Périclès fit déclarer la guerre aux Samiens. On dit qu'il obéit en cette circonstance à l'influence de son épouse, Aspasie, qui était de Milet, et qui avait pris naturellement parti pour ses concitoyens dans un différend qui s'était élevé entre eux et les habitants de Samos.

Périclès ordonna d'abord aux Samiens de mettre bas les armes et de venir discuter à Athènes leurs prétentions. Sur leur refus, il se mit à la tête d'une flotte, pénétra à Samos, et substitua au gouvernement oligarchique de la noblesse un gouvernement populaire analogue à celui des Athéniens.

A peine fut-il parti, que les Samiens se révoltèrent et firent leurs préparatifs de guerre. Ils avaient des forces maritimes capables de lutter contre celles d'Athènes, et ils étaient bien déterminés à lui disputer l'empire de la mer.

Périclès, qui n'avait sous ses ordres que quarante-quatre vaisseaux, rencontra près de l'île de Tragie, dans les Sporades, la flotte des Samiens, qui était forte de soixante-dix vaisseaux, dont vingt étaient des vaisseaux de guerre. Néanmoins, il la vainquit, s'empara du port de Samos, et mit le siége devant la ville.

Les Samiens se défendirent avec vigueur; ils osèrent même faire des sorties et combattre devant leurs murailles. Ils appelèrent à leur secours les Phéniciens, et Périclès fit venir d'Athènes une nouvelle flotte pour

aller au-devant de ces étrangers et les empêcher de ravitailler la place.

Après divers combats, il convertit le siége de Samos en blocus, aimant mieux la réduire avec plus de temps et de dépense, que d'exposer ses troupes à des dangers et d'acheter la victoire au prix de leur sang.

Mais les Athéniens, lassés de la longueur du siége, ne demandaient qu'à combattre, et comme il n'était pas facile de les contenir, Périclès imagina, pour les distraire, de partager sa flotte en huit escadres qu'il faisait tirer au sort. Celle à qui la fève blanche était échue faisait bonne chère et se divertissait pendant que les autres étaient occupées du blocus.

Enfin, la ville se rendit après neuf mois de siége. Périclès en fit raser les murailles, ôta aux Samiens leurs vaisseaux, exigea d'eux de très-grosses sommes d'argent et leur fit donner des otages comme garantie des payements qu'il leur restait à faire.

Dans cette guerre, on s'était livré de part et d'autre à des actes d'une révoltante cruauté. Les Athéniens avaient marqué les prisonniers samiens d'une samine, c'est-à-dire d'un navire de la forme de la plupart de ceux qui composaient leur flotte, et, par représailles, les Samiens avaient marqué les prisonniers athéniens d'une chouette au front.

Un historien de Samos raconte qu'après la prise de la ville, Périclès fit conduire les capitaines des vaisseaux et les soldats samiens sur la place publique de Milet; que là, ils furent attachés à des poteaux, où ils restèrent exposés pendant dix jours, et que, quand ils furent sur le point d'expirer, on les assomma à coups de bâton et on leur refusa même la sépulture.

Quoi qu'il en soit, Périclès, après sa victoire, rentra triomphant dans Athènes. Il fit des obsèques magnifiques aux citoyens morts dans le cours de cette guerre, et il prononça sur leur tombeau leur éloge funèbre. Lorsqu'il descendit de la tribune, toutes les femmes allèrent au-devant de lui et lui mirent sur la tête des couronnes et des bandelettes, comme à un athlète qui revient vainqueur des jeux.

Elpinice, la fille de Miltiade, seule, lui dit :

« Voilà sans doute, Périclès, des exploits admirables et bien dignes de nos couronnes, d'avoir fait périr tant de braves citoyens, non en faisant la guerre aux Phéniciens et aux Mèdes, comme mon frère Cimon, mais en ruinant une ville alliée, qui tirait de nous son origine. »

Périclès se mit à sourire et ne lui répondit que par ce vers d'Archiloque :

Mettez donc moins d'essence avec ces cheveux blancs.

Pour affaiblir ce reproche que lui faisaient beaucoup d'autres Athéniens, il exagérait les prétentions de Samos. Il la représentait comme une rivale qu'Athènes devait humilier, si elle ne voulait pas perdre l'empire de la mer.

Il était d'ailleurs si fier de sa victoire, qu'il l'élevait au-dessus de celle des Grecs à Troie, disant avec complaisance qu'Agamemnon avait mis dix ans entiers à prendre une ville barbare, et que lui avait conquis en neuf mois la ville la plus riche et la plus puissante de l'Ionie.

D.

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEVALIER BAYARD ET SON COMPAGNON TARDIEU.

Bayard ayant appris qu'un convoi espagnol sortait de Naples avec quinze mille ducats et devait passer à trois ou quatre milles du lieu où il tenait garnison, résolut de l'arrêter.

Il divisa sa troupe en deux parties, envoya d'un côté son compagnon Tardieu avec vingt-cinq Albanais, et s'embusqua, lui avec vingt cavaliers, entre deux petites montagnes, pour surprendre l'ennemi.

Les Espagnols ayant donné dans son embuscade, ils crièrent : *France! France!* et les firent prisonniers avec tout leur argent.

En voyant tous ces ducats, Tardieu fut bien au regret de n'avoir pas eu la chance de s'en saisir. Toutefois, il dit au bon chevalier :

« Mon compagnon, j'y ai ma part comme vous, car j'ai été de l'entreprise.

— Il est vrai, répondit Bayard en souriant, mais vous n'avez pas été de la prise. »

Sur cela, Tardieu s'irrita et s'en alla porter ses plaintes et ses réclamations au lieutenant général du roi de France. Celui-ci ayant examiné l'affaire et consulté à ce sujet ses principaux officiers, décida que Tardieu n'avait rien à prétendre.

Bayard et son compagnon ne s'en retournèrent pas moins ensemble dans leur garnison. Et comme s'il eût voulu ajouter encore à la déplaisance de Tardieu, le bon chevalier fit apporter devant lui les ducats et les fit étaler sur une table.

« Compagnon, lui dit-il, que vous en semble? N'est-ce pas là belle dragée?

— Eh! oui, de par Dieu! répondit Tardieu, mais je n'y ai rien. C'est désolant, car si j'avais seulement la moitié de cela, j'aurais eu de quoi être heureux toute ma vie.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Bayard. Ce que vous n'avez pu avoir par force, je vous le donne de bon cœur et de bonne volonté, et vous en aurez la juste moitié. »

Et aussitôt il lui fit compter sept mille cinq cents ducats.

Tardieu croyait que le bon chevalier voulait se moquer de lui. Mais quand il se vit saisi de l'argent, il se jeta à deux genoux devant Bayard et lui dit les larmes aux yeux :

« Hélas! mon maître, mon ami, comment pourrais-je jamais répondre au bien que vous me faites. Oncques Alexandre le Grand ne fit pareille libéralité.

— Taisez-vous, compagnon, répliqua le chevalier sans peur et sans reproche; si j'en avais la puissance, je ferais beaucoup mieux pour vous. »

J. D.

UNE RÉPONSE DE MICHEL-ANGE A SES DÉTRACTEURS.

Les grands hommes dont le génie est aujourd'hui universellement admiré, ne jouirent pas toujours près de leurs contemporains de la gloire qui leur était due.

Ils eurent le plus souvent leurs détracteurs et leurs envieux, et leur mérite, avant d'être compris, devait être nécessairement discuté.

Au seizième siècle, lorsque Michel-Ange parut, il y

avait un tel engouement pour les anciens, qu'il n'était guère possible qu'on fût juste envers les modernes.

On opposait aux sculpteurs les Phidias et les Polyclète, et aux peintres les Zeuxis et les Apelles. Il n'y avait de beau, supposait-on, que les ouvrages des Grecs, et il n'était donné à personne de les égaler.

Le génie de Michel-Ange souffrait sans doute plus que tout autre de ces préventions systématiques, et il résolut de s'en venger.

Il sculpta secrètement un Cupidon de marbre, où il épuisa toutes les ressources de son art et de son talent.

Quand cette charmante statue fut achevée, il lui cassa un bras, et, après avoir donné au reste de la statue une teinte antique, au moyen de certaines couleurs qu'il lui appliqua, il alla l'enfouir pendant la nuit dans un endroit où l'on devait bientôt creuser pour jeter les fondements d'un édifice.

Le temps venu, les ouvriers trouvent le Cupidon. Le bruit s'en répand dans la ville, les curieux accourent, les archéologues dissertent, tous admirent ce chef-d'œuvre antique.

Jamais on n'avait rien vu de si beau.

Les uns attribuent cette statue à Phidias, d'autres y reconnaissent le ciseau de Polyclète. Chacun s'écrie :

« Qu'on est loin aujourd'hui de faire rien de pareil ! Tout ce qu'a fait Michel-Ange lui-même ne vaut pas cette seule figure.

« Mais quel dommage que ce chef-d'œuvre soit mutilé ! Il lui manque un bras. »

En entendant ces plaintes et ces folles exagérations, Michel-Ange se mit à sourire.

« Ce bras, dit-il, je l'ai. »

Et, ayant rapporté le bras tout neuf qu'il avait conservé dans son atelier, quelle fut la surprise des spectateurs, quand ils virent que c'était le bras de la statue.

Les détracteurs et les envieux se retirèrent confus, et on cessa de dire que les modernes ne pouvaient lutter contre les anciens.

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

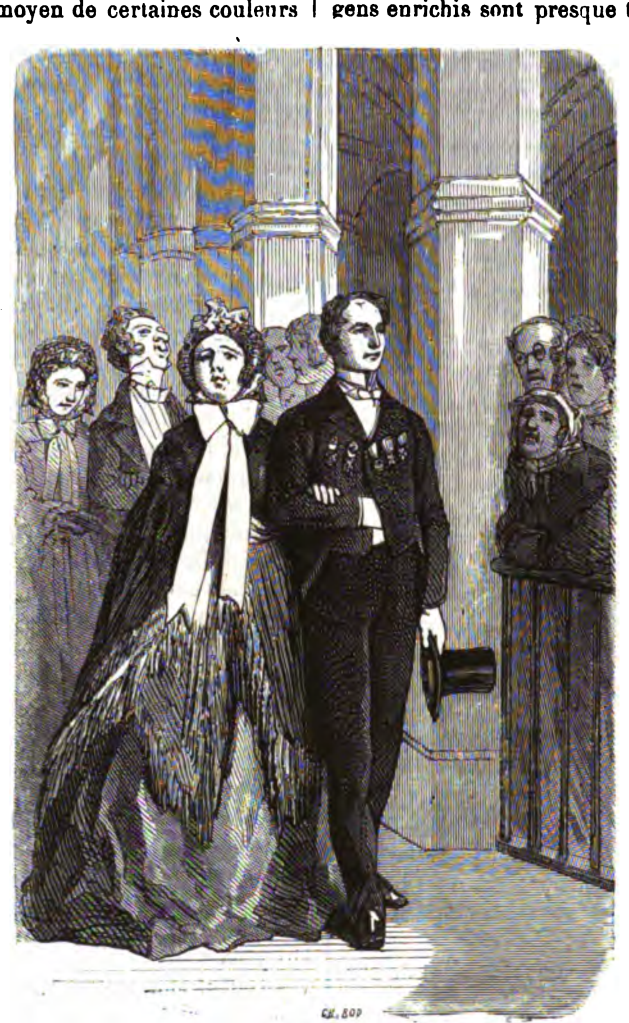
Le médecin entrait avec Mme de Grignan; il trouva qu'il y avait trop de monde près du malade et ne voulut y laisser que le père et la mère; les autres sortirent. Jean profita de la présence de M. Abel pour lui raconter ce qu'ils avaient appris de Jeannot.

« Monsieur Abel, vous qui avez fait tant de belles et bonnes actions, sauvez le pauvre Jeannot; retirez-le de la maison où il est; il s'y perdra.

M. ABEL. Il est déjà perdu, mon enfant; et il était en bon train avant d'y entrer. Que puis-je y faire? Comment changer un cœur mauvais et ingrat?

JEAN. Si ses maîtres voulaient bien s'occuper de lui donner de sages et bons camarades !

M. ABEL. Ses maîtres ne valent guère mieux que leurs serviteurs, mon ami. Et, malheureusement, les gens enrichis sont presque tous de même; ils ne songent qu'à être bien et habilement servis, et ils oublient qu'ils sont riches, non pas seulement pour se faire servir, mais pour faire servir Dieu et le faire aimer. Ils payeront bien cher leur négligence, et ils auront une terrible punition pour avoir si mal usé de leurs richesses, et pour avoir négligé la moralité de leurs serviteurs. Quant au malheureux Jeannot, je ne puis rien pour lui. »



M. Abel et ses décorations attiraient tous les regards. (P. 110, c. 1.)

M. Abel causa avec Kersac de son mariage, qu'il approuva beaucoup; il lui promit d'y assister et de lui mener Jean, ce qui fit bondir de joie Jean et Kersac. Jean eut un petit accès d'enfantillage d'autrefois; il baisa les mains de M. Abel; il lui dit des paroles tendres, reconnaissantes, comme jadis. M. Abel le laissa faire quelques instants; puis il lui prit la main et lui dit amicalement :

« Assez, mon cher enfant; tu as oublié notre vieille convention; de parler peu et modérément quand ton cœur est plein, et de me laisser voir dans ton regard tous les sentiments de ce cœur affectueux et dévoué. .

JEAN. C'est vrai, monsieur, je me suis laissé aller; j'ai oublié que j'avais dix-sept ans. »

M. Abel lui serra encore la main en souriant de ce bon et aimable sourire qui lui gagnait tous les cœurs.

« Demain, avant neuf heures, je vous attends chez moi à l'hôtel *Meurice*, » dit M. Abel en passant chez M. de Grignan, où il alla attendre l'avis du médecin sur l'état de Roger.

XXVII. La noce.

Le lendemain, à huit heures et demie, M. Abel ren-

trait chez lui pour recevoir Simon, Jean et Kersac. Ils arrangèrent toute la journée du lendemain.

« Tu n'as à t'occuper de rien, Simon; une berline sera à ta porte pour M., Mme Amédée et ta future; c'est moi qui mène M. Kersac. Il y aura d'autres voitures pour mener Jean et ta famille. Après la cérémonie, nous déjeunons chez M. Amédée; à quatre heures, toute la noce se réunit à la gare du chemin de fer; je me charge du reste. Billets, dîner, plaisirs, danse, retour, personne n'a à s'occuper de rien. Simon, voici les présents qu'il est d'usage de faire à sa femme, à sa sœur et à son frère. Toi, Jean, voici les présents que tu feras à Simon et à ta belle-sœur.

JEAN. Merci, merci, monsieur; pouvons-nous voir?

M. ABEL. Certainement, mes enfants; regardez. »

Les présents de Simon à sa femme et à sa belle-sœur étaient de fort jolies montres avec leurs chaînes. A Jean, il donna une boîte. En l'ouvrant, les deux frères poussèrent un cri de joie; c'étaient deux grandes miniatures à l'huile, faites avec le talent connu de M. Abel N...; l'une représentait Simon, l'autre M. Abel lui-même. Pour le coup, Jean n'y tint pas; après avoir poussé son cri de joie, il se précipita vers M. Abel, qui le serra dans ses bras et l'embrassa affectueusement.

Après le premier moment de joie, Jean courut aux présents qu'il devait donner; celui de Simon était le portrait frappant de Jean; celui d'Aimée était un joli bracelet en or avec la miniature de Simon pour fermoir.

Jean ne se possédait pas de joie; avoir chez lui, à lui appartenant, les portraits des deux êtres qu'il aimait le plus au monde, et ces portraits, faits par une main si chère, était pour lui le beau idéal; il ne se lassait pas de les regarder, de les embrasser; toute autre satisfaction s'effaçait devant celle-là. Il fallut pourtant se retirer et laisser M. Abel disposer de son temps; l'heure de son déjeuner était déjà passée.



Chacun se rengorgea quand le maire lisait les noms (Page 110, col. 1.)

« A revoir, mes amis; demain, chez la mariée. Toi, Jean, je te verrai encore ce soir chez mes amis de Grignan; j'y dînerai comme d'habitude. »

Il leur donna des poignées de main et sortit en chantonnant. Les trois amis descendirent aussi, emportant leurs trésors. Il fut convenu qu'ils iraient de suite porter leurs présents à Aimée. Ils la trouvèrent faisant, avec sa mère, les apprêts du déjeuner du lendemain. Simon offrit le premier ses présents, puis Jean, puis Kersac. Ni Aimée ni Simon ne s'attendaient à ce dernier cadeau; Kersac fut comblé de remercîments et de compliments sur son bon goût. Mme Amédée essaya l'effet de la chaîne au cou et au corsage d'Aimée. Kersac et Jean se retirèrent peu d'instants après; ils firent une tournée immense qui inspira à Kersac une grande admiration pour les beautés de Paris.

« Sais-tu, dit-il à Jean, mon dernier mot sur ce magnifique Paris; c'est qu'on doit être bien aise d'en être sorti. Il y a du monde partout et on est seul partout. « Chacun pour soi et Dieu pour tous, » dit le proverbe; c'est plus vrai à Paris qu'ailleurs; que toi et Simon vous en soyez absents, je ne trouve plus rien à Paris.... Je serais bien fâché d'y vivre!... Nous voici arrivés chez nous, ou plutôt chez M. le comte de Grignan. J'ai une faim terrible, comme d'habitude.

— Et nous ne déjeunerons qu'après les maîtres, dit Jean. Pourrez-vous attendre encore une demi-heure environ?

KERSAC, *riant*. Pour qui me prends-tu? J'attendrais jusqu'au soir, s'il le fallait. Que de fois il m'est arrivé de ne rien prendre avant la fin du jour! »

La journée se passa à peu près comme la précédente, entre le service des repas, les visites au petit Roger et les grandes tournées dans Paris. Le lendemain, Jean et Kersac firent une toilette superbe; Jean avait, dans les effets donnés par M. Abel, un habillement complet pour la noce. Kersac avait une redingote toute neuve, le reste très-convenable. Avant de partir pour la noce, ils demandèrent à se montrer à Roger, qui les vit avec joie arriver dans leur grande tenue.

JEAN. Monsieur Roger, je viens vous demander de penser à mon frère Simon, et de prier pour son bonheur.

— Et pour le mien, cher monsieur Roger, dit Kersac. Demandez au bon Dieu que ma femme et moi nous soyons heureux, et que nous restions de braves gens et de bons chrétiens.

ROGER. Je ne vous oublierai pas, mon bon monsieur Kersac; je penserai à vous et à Jean. Le bon Dieu vous bénira; je voudrais que vous soyez bien heureux.

Kersac et Jean baisèrent ses petites mains qu'il leur tendit et se retirèrent.

« Maman, dit Roger, j'aime beaucoup M. Kersac; je crois qu'il est presque aussi bon que mon cher M. Abel et que Jean. Donnez-leur à tous les trois un souvenir de moi, un des livres que j'aime. »

La pauvre Mme de Grignan rassembla tout son courage pour lui promettre d'exécuter le désir qu'il exprimait. Roger joignit les mains avec angoisse; il sentait arriver une crise.

Kersac et Jean furent les premiers arrivés chez Simon. Les témoins d'Aimée et les filles de noces les suivirent de près; M. Abel arriva exactement, mais au dernier moment. Les autres invités devaient se trouver à la mairie ou à l'église.

Une berline, attelée de deux chevaux, attendait la mariée et ses parents; ils y montèrent avec joie et avec orgueil.

La voiture de Simon était un joli coupé attelé d'un fort joli cheval; Jean s'y plaça près de Simon; tous deux mettaient la tête aux glaces ouvertes pour être vus dans cet élégant équipage. Celui de M. Abel attirait tous les regards; coupé du faiseur le plus à la mode, cheval de grand prix, cocher du plus grand genre. Avant d'y monter, Kersac tourna autour, admirant et caressant le cheval.

« Belle bête! disait-il. Le bel animal!

— Montez, mon cher, montez, dit Abel en souriant; nous allons être en retard.

KERSAC. En retard avec cette bête-là! Je gage qu'elle devancerait les équipages les mieux attelés?

M. ABEL. C'est possible! Mais, montez toujours; à Paris, un trotteur ne se déploie pas comme dans la campagne; les embarras de voitures vous arrêtent à chaque pas. »

Kersac monta à regret; à chaque instant il mettait la tête hors la portière pour examiner les allures du cheval; et il ne parlait que pour répéter :

« Belle bête! Sapristi! Comme il allonge! Quel trot! Laissez aller, cocher! Ne retenez pas! Laissez aller! »

M. Abel riait, mais il eut préféré moins d'admiration pour son cheval et une tenue plus calme. On ne tarda pas à arriver; la noce descendait de voiture. Le maire, prévenu de la veille, connaissait beaucoup M. Abel; il vint à sa rencontre, et commença immédiatement la lecture des actes. Chacun se rengorgea quand le maire, lisant les noms et qualités des témoins, arriva à M. Abel-Charles N..., officier de la Légion d'honneur, grand cordon de Sainte-Anne de Russie, commandeur de l'Aigle-Noir de Prusse, commandeur de Charles III d'Espagne, etc., etc.

Faire partie d'une noce assistée par un pareil témoin, était un honneur rare, un bonheur sans égal. Quand on eut fini à la mairie, on retourna aux voitures; nouveau sujet de gloire pour ceux qui occupaient les voitures fournies par M. Abel. Kersac allait recommencer son admiration et son examen du cheval.

« Belle robe! commença-t-il. Bai cerise! Jolie encolure! Beau poitrail bien développé!

M. ABEL. Montez, montez, mon cher; pour le coup, il ne faut pas que nous soyons en retard. Notre entrée à l'église serait manquée; songez donc que je donne le bras à Mme Amédée. »

Kersac monta, mais ne détacha pas les yeux de dessus le cheval. L'entrée fut belle et majestueuse; la mariée était jolie; le marié était beau; les parents étaient bien conservés; les témoins étaient resplendissants. M. Abel et ses décorations attiraient tous les regards.

La cérémonie ne fut pas trop longue; à la sacristie, on se complimenta, on s'embrassa; M. Abel eut à subir les éloges les plus exaltés, les plus crus; un autre en eût été embarrassé; M. Abel riait de tout, avait réponse à tout. Kersac, un peu lourd, un peu mastoc, était mal à l'aise; seul au milieu de ce monde qui se connaissait, qui se sentait en famille, il eût voulu s'esquiver; plusieurs fois il chercha à se couler hors de la sacristie, mais toujours la foule lui barra le passage; enfin, il passa et disparut.

Lorsqu'il fut temps de partir, Abel chercha vainement Kersac; ni les recherches dans l'intérieur de l'église, ni les appels réitérés au dehors, ne le ramenèrent près de M. Abel.

Les mariés étaient partis; les invités se pressaient d'arriver chez les Amédée pour prendre leur part du déjeuner; M. Abel, accompagné de Jean, continuait à chercher sa voiture et Kersac.

M. ABEL. Il sera parti sans nous attendre.

JEAN. Je ne le pense pas, monsieur; d'ailleurs, votre cocher n'y aurait pas consenti.

M. ABEL. Je ne sais que croire, en vérité; le plus clair de l'affaire, c'est que nous n'avons ni Kersac, ni voiture; viens avec moi, nous irons à pied, malgré notre tenue de bal. Il n'y a pas loin, heureusement.

Au moment où ils partaient, ils virent la voiture revenant au grand trot; Kersac était sur le siége, près du cocher.

M. ABEL. Où diantre avez-vous été? Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, Julien?

JULIEN. Je prie monsieur de m'excuser; je croyais revenir à temps pour prendre monsieur.

KERSAC. Ne grondez pas, monsieur Abel. C'est ma faute, voyez-vous. Pendant que vous faisiez vos saluts et vos compliments....

— Montons toujours, dit M. Abel; vous m'expliquerez cela en voiture.

KERSAC. Je dis donc que pendant que vous faisiez vos révérences et qu'on s'embrassait là-bas, moi qui avais fait dès hier tous les compliments que je pouvais faire, je me suis échappé pour examiner à fond votre belle bête. Plus je la voyais et plus je l'admirais. Je voulais la voir trotter; j'en mourais d'envie.

« Si nous faisions un tour, dis-je au cocher, là où elle pourrait trotter bien à l'aise.

— Monsieur n'a qu'à sortir, me dit votre cocher, et ne pas me trouver, je serais en faute; il est bon maître; j'ai regret quand je le mécontente.

— Bah! lui dis-je, ils en ont pour une demi-heure avant de se tirer de là. Et en une demi-heure, on va loin avec une bête comme la vôtre. »

Le cocher était visiblement flatté; il voyait que sa bête était passée en revue par un connaisseur; je le voyais faiblir, et, ma foi, n'y tenant pas, je montai sur

le siége et nous voilà partis. Nous prîmes par la rue de Rivoli; il y avait peu de monde, pas d'embarras; la jument filait que c'était un plaisir. Arrivés aux Champs-Élysées, je lui lâchai les rênes; nous fendions l'air; en moins de rien nous nous sommes trouvés au haut de l'avenue; votre cocher commençait à s'inquiéter; je tournai bride, et, en revenant, la jument filait, trottait, que j'en étais fou. Malheureusement, on ne s'est pas embrassé assez longtemps à la sacristie, car nous n'avons pas été dix minutes à faire la course. Et à présent que je connais la bête, je vous dis que vous ne savez pas le trésor que vous avez, et que c'est un meurtre de la faire marcher dans les rues de Paris, de ne pas lui laisser prendre son élan, de gêner ses allures, de la faire attendre aux portes. Si j'étais vous, je la soignerais autrement que ça.... Sapristi! quel meurtre!

M. Abel, *riant*. Calmez-vous, mon bon Kersac. Elle sera autrement soignée à l'avenir, je vous le promets. Mais aujourd'hui, en honneur de Simon, il faut qu'elle subisse sa corvée. Nous voici arrivés; je ne serai pas fâché de déjeuner. Entrez, je vais donner mes ordres au cocher.

— Et moi donc? dit Kersac. J'ai une faim!

— Et moi donc? » répéta Jean intérieurement.

Ils entrèrent; M. Abel parla quelque temps au cocher, qui eut l'air contrarié.

M. Abel. Ne vous en affligez pas, Julien: vous n'y perdrez rien; c'est vous que je charge de la recherche. Et assurez-vous que la bête soit bien soignée; que votre frère ne la quitte pas et la mène doucement; qu'elle ne souffre pas.

Le cocher. Quant à ça, monsieur peut être tranquille; mais c'est une vraie pitié ce que monsieur fait là.

M. Abel. La bête ne s'en portera que mieux, je vous en réponds.

Et M. Abel entra chez les Amédée.

XXVIII. Abel, Caïn et Seth.

Le déjeuner se passa bien; un silence complet régna au commencement; quelques paroles furent prononcées après le troisième plat; au cinquième, la conversation devint générale et bruyante; on servit le champagne après le huitième plat, et chacun proposa un toast.

M. Abel, le premier, porta un toast aux mariés; Simon répondit en portant un toast qui fut acclamé à l'unanimité :

« A M. Abel N..., mon très-aimé et très-vénéré bienfaiteur!

— A notre excellent ami M. Kersac! dit Jean.

— A la mère absente! » riposta Kersac.

Chacun continua ainsi. Les fortes têtes, bien résistantes au vin, vidaient leur verre à chaque nouveau toast; mais les gens sages comme M. Abel, Simon et Jean, se contentaient d'y mouiller leurs lèvres. Kersac, se réservant pour le soir, prit un terme moyen; il ne prit qu'une gorgée à chaque toast; mais les gorgées devenaient de plus en plus fortes; les dernières ne laissèrent que peu de gouttes dans le verre.

Le déjeuner était excellent; la gaieté était grande; on resta longtemps à table. A deux heures on s'aperçut qu'il était tard; chacun partit pour faire ses affaires ou sa toilette, qui devait être simple afin de ne pas être gênante à la campagne. On se donna rendez-vous à la gare à quatre heures. M. Abel, Jean et Kersac, montèrent un instant chez Simon; ils trouvèrent Mme Amédée et Mme Simon rangeant et arrangeant l'appartement, et mettant en place linge, robes, bonnets, etc. Simon ôta son bel habit de noces, passa une blouse, et se mit en devoir de les aider.

« Adieu, Jean et Kersac; à revoir à quatre heures à la gare, dit M. Abel en descendant.

Jean. A revoir, monsieur; nous serons exacts. »

Ils sortirent ensemble et marchèrent ensemble.

« Où allez-vous donc? dit M. Abel, surpris de se voir accompagné par ses deux amis.

Jean. A la maison, monsieur, pour voir le pauvre petit M. Roger, et donner un coup de main à M. Barcuss.

M. Abel. J'y vais aussi, moi; c'est drôle que nous ayons eu la même pensée. Seulement, je vais entrer chez moi, à l'hôtel *Meurice*, pour changer d'habit et ne pas avoir l'air d'un prince se promenant incognito. »

Kersac et Jean continuèrent sans M. Abel, et ne tardèrent pas à arriver.

Le petit Roger se trouvait un peu mieux; il fut très-content de voir Jean et lui demanda quelques détails sur la noce. Il sourit au récit de la promenade de Kersac avec la voiture de M. Abel. Il demanda quelques détails sur les toilettes, sur le déjeuner, et sur ce qu'on ferait plus tard.

« Est-ce que ton ami, M. Kersac, est rentré avec toi?

Jean. Oui, monsieur Roger; il avait envie d'avoir de vos nouvelles.

Roger. Il est bien bon; dis-lui que je le remercie bien, et que je le prie de venir me voir avant son départ; je ne voudrais pas qu'il quittât Paris sans me revoir.

Jean. Certainement qu'il ne s'en ira pas sans vous faire ses adieux, monsieur Roger; il vous admire trop pour cela.

Roger. Pourquoi m'admire-t-il? Il ne faut pas qu'il m'admire. Dis-lui cela, Jean; n'oublie pas. Je veux bien qu'il m'aime; voilà tout.

Jean. Je le lui dirai, monsieur Roger; mais je ne pense pas qu'il vous obéisse en ça.

Roger. Pourquoi donc? Pourquoi?

Jean. Parce que ça ne dépend pas de lui, monsieur Roger. De même qu'on n'aime pas au commandement, on ne peut pas s'empêcher d'admirer ce qui est admirable.

Roger. Oh! mon Dieu! Toi aussi, Jean! C'est mal, ça! Maman, je suis fatigué: expliquez-lui que je ne fais rien d'extraordinaire ni d'admirable; que je ne suis pas bon comme ils croient tous; que c'est le bon Dieu qui m'aide à souffrir; que sans lui je ne le pourrais pas.... Je suis fatigué; parlez pour moi, maman.

Mme de Grignan. Ne te tourmente pas, cher petit; je te promets d'expliquer à Jean ce que tu me demandes.

Roger. Et à M. Kersac aussi?

Mme de Grignan. Oui, oui; à M. Kersac aussi.

— Merci, maman. »

Et Roger, fatigué, ferma les yeux. Il ne tarda pas à les rouvrir; il souffrait et il luttait mieux contre la souffrance quand il regardait le crucifix et la sainte Vierge qui étaient en face de son lit. Jean, habitué aux

soins à lui donner dans ses moments de crises douloureuses, lui frotta doucement, tantôt le dos, tantôt les jambes; Mme de Grignan lui mouillait le front avec une eau calmante, et lui faisait respirer de l'eau camphrée. La crise se calma, mais il ne put s'étendre dans son lit; il resta la tête sur les genoux et les jambes pliées sous lui.

Jean resta jusqu'au moment du départ; il baisa les petites mains de son pauvre petit maître, et le quitta sans que Roger ait eu la force de relever la tête ni de dire une parole. Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numero.)

LE PRESTIGE DU SILENCE.

Molière allait avec Chapelle à Auteuil dans un petit bateau. En suivant le cours de la Seine, ils se mirent à disserter philosophie. Ils parlaient du système de Descartes et de celui de Gassendi, qui étaient alors le plus en vogue.

Comme ils n'étaient pas d'accord, ils avisèrent un religieux, de l'ordre des minimes, qui était leur compagnon de voyage, et le prirent pour juge de leur différend.

« Je m'en rapporte au révérend père, dit Molière, si le système de Descartes n'est pas infiniment mieux conçu que tout ce que nous a débité Gassendi, qui s'est mis dans la tête de ressusciter parmi nous les rêveries d'Épicure. »

Le religieux s'inclina et sourit légèrement, mais de l'air d'un homme qui se connaît parfaitement en ces matières, mais il eut la prudence de ne rien dire.

Chapelle, qui tenait à l'avoir pour lui, reprit aussitôt :

« Molière, vous avez tort de confondre le système de Gassendi avec celui d'Épicure. Gassendi est un homme religieux qui croit en la Providence, tandis qu'Épicure



On servit le champagne après le huitième plat. (Page 111, col. 1.)

n'y croyait pas. La morale de Gassendi est celle de l'Évangile, tandis que celle d'Épicure est toute sensuelle. »

Le religieux s'inclina de nouveau en signe d'assentiment.

Chapelle encouragé reprit :

« Votre Descartes est sans doute un homme de génie, mais il n'a formé son système que comme un mécanicien qui invente une belle machine sans savoir comment on l'exécutera »

Molière, qui tenait à l'approbation du religieux, redoubla ses efforts pour empêcher le triomphe de son rival. Il détruit les arguments de Gassendi par de si bonnes raisons, que le minime s'incline une troisième fois et semble reconnaître que l'avantage est de son côté.

Chapelle s'échauffe, et, criant à tue-tête pour convertir son juge, il lui arrache, par la force de ses poumons, un nouveau signe d'assentiment.

Molière remonte sur la brèche pour enlever une victoire qui lui est si vivement disputée, et les deux rivaux en étaient aux convulsions, quand on arriva fort à propos à la barrière des Bons-Hommes, qui était l'endroit où l'on devait débarquer.

Le religieux alla prendre sa besace sous les pieds du batelier, où il l'avait déposée en entrant dans le bateau, et les deux philosophes reconnurent qu'ils avaient pris pour juge de leur controverse un simple frère-lai qui n'avait jamais fait d'étude, et qui n'avait, par conséquent, rien pu comprendre à leur débat.

Molière, tout stupéfait, dit à Baron qui était de la partie, mais qui ne s'était pas mêlé à la conversation :

« Voyez ce que fait le silence, quand il est observé à propos. » J. D.

ANECDOTE.

On raconte qu'Henri IV ayant demandé un jour à un paysan, pourquoi ses cheveux étaient blancs quand sa barbe était noire, il répondit :

« Sire, c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux que ma barbe. »

TREIZIÈME VOLUME. N° 642. — Quinze centimes. 22 NOVEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE.

Jean trouva Kersac endormi; il le réveilla, et tous deux se mirent en route pour la gare Montparnasse. Il n'y avait d'arrivé encore que les mariés et leurs parents, et avant eux était venu un valet de chambre de M. Abel, chargé des billets, des compartiments réservés, et de tout ce qui pouvait être demandé par les invités de la noce.

Le valet de chambre remit à Kersac et à Jean les billets de leurs places. En peu d'instants toute la noce fut au complet; les employés les firent entrer dans les wagons. Lorsque M. Abel arriva, tout le monde était placé; il ne restait plus de compartiments réservés. Kersac et Jean avaient attendu M. Abel sur le quai et se trouvaient comme lui éliminés de la noce.

M. Abel. Ne vous en inquiétez pas; j'aperçois deux de mes amis, et nous trois ça fait cinq; nous prendrons un compartiment, il n'y viendra personne.



Une femme à visage flétri. (Page 115, col. 1.)

M. Abel alla chercher ses amis Caïn et Seth; c'étaient leurs noms de guerre pour les excursions et les farces. Nous ne dirons pas leurs vrais noms, pas plus que nous ne disons celui de M. Abel. Tous trois vivent encore et vivront longtemps; il pourrait leur être désagréable de voir leurs noms livrés au public.

M. Abel. Par ici, par ici, mes amis. Voici mon ami Kersac: voici mon petit ami Jean.... Monsieur Kersac, je vous présente mes amis Caïn et Seth. Nous ferons route ensemble. Je suis autorisé par M. Amédée à les inviter pour être des nôtres et faire partie de la noce.

— Tout l'Ancien Testament réuni, dit Kersac en riant de son bon rire franc. Monsieur Caïn, vous n'allez pas nous traiter en frère, n'est-ce pas?

Caïn. Si fait, si fait. Mais en Caïn régénéré, en Caïn du Nouveau Testament.

Ils étaient montés dans un compartiment vide, et on allait fermer les portières, lorsqu'une grosse petite dame rouge, pincée, mijaurée, élégante, portant une

cage de trois mètres d'envergure et de neuf mètres de tour, s'élança dans le wagon, cherchant une place. Il en restait trois, mais pas d'ensemble.

« Diable de femme! murmura Seth. Elle va nous empêcher de fumer!

— Il faut la faire partir, dit Caïn.

M. ABEL. Comment? De quelle manière?

CAÏN. Tu vas voir; secondez-moi tous les deux. »

Il ajouta quelques paroles plus bas encore. Le sifflet se fit entendre; les wagons s'ébranlèrent.

La grosse petite dame s'était à peine casée en face de Caïn, que celui-ci fit un bond extraordinaire; la dame poussa un léger cri. Un deuxième bond plus prononcé lui fit prendre une expression d'effroi qui devint de la terreur, quand elle vit M. Abel d'un côté et Seth de l'autre chercher à retenir et à calmer Caïn.

ABEL. Là, là, mon ami! Là! Calme-toi!... Voyons! sois sage! Cette dame ne te fait pas de mal. Là, là!

LA PETITE DAME. Mon Dieu! qu'y a-t-il donc, messieurs?

ABEL. Ne vous effrayez pas, madame! Ce n'est rien! Notre malheureux ami!... Là, là, Caïn! Là. Sois bon garçon.... Il est fou, madame; et il devient fou furieux quand il voit un visage qui lui déplaît.... Voyons! Seth, tiens-le; il va nous échapper....

LA PETITE DAME. Mon Dieu! il va me faire du mal.

ABEL. J'espère que non, madame! Soyez tranquille! Nous le tenons. Mais, dans ses accès, il a une force herculéenne. Quatre hommes vigoureux en viennent difficilement à bout.

LA PETITE DAME. Et que fait-il alors?

ABEL. Il est terrible quand il parvient à s'échapper; il met tout en pièces.... Voyons, voyons! Seth, tiens-le donc! Il m'échappe.

SETH. Je ne peux pas. Il est plus fort que moi.

LA PETITE DAME. Mon Dieu, mon Dieu, au secours! »

Kersac, qui n'était pas dans la confidence, s'élança sur Caïn; il le maintint si vigoureusement, que celui-ci éclata de rire. Kersac, debout devant la petite dame, piétinait sa robe, sa cage, écrasait son chapeau avec ses reins, qui avaient à peine la place de se mouvoir; plus Kersac serrait Caïn, plus celui-ci riait et cherchait à se dégager de cet étau. La cage de la grosse petite dame était en pièces; sa robe était en loques, son chapeau ne tenait plus sur sa tête; ses faux cheveux, nattes, crêpons, chignon, tombaient sur son visage, sur ses épaules, sur son cou. M. Abel, la trouvant suffisamment dégoûtée de leur wagon, s'écria :

« Lâchez, Kersac, lâchez; l'accès est fini; quand il rit il n'y a plus de danger. »

Kersac lâcha, et, repoussé par Caïn, il retomba sur la petite dame qu'il écrasait de son poids sans pouvoir se relever; deux fois il essaya, deux fois il retomba.

« Au secours! J'étouffe! » cria la dame.

M. Abel eut pitié d'elle; il enleva Kersac de sa poigne vigoureuse, aida la petite dame à s'arranger tant bien que mal. Elle avait eu à peine le temps de remettre en place nattes, chignon et crêpons, et de rattacher sa robe avec quelques épingles, que le convoi arrêta; la dame ouvrit la portière et se précipita hors du wagon; le désordre de sa toilette attira tous les regards; elle disparut, mais peu d'instants après un employé ouvrit la portière.

« Messieurs, dit-il, qu'avez-vous fait à cette dame qui vient de quitter le wagon? Elle se plaint d'un fou qui a manqué la mettre en pièces. Avez-vous réellement un fou parmi vous?

CAÏN. Mais pas du tout; c'est elle qui est folle, qui se jette sur les gens, qui crie, qui croit qu'on va la mettre en pièces.

L'EMPLOYÉ. Cela me paraît louche, tout de même; sa robe est terriblement fripée; son chapeau est bien déformé; sa cage est toute démantibulée.

CAÏN, *riant*. Pas de mal, employé! Pas de mal! Elle ne se plaint pas de nous, allez. Voulez-vous un cigare? Et un fameux. »

Il présenta une couple de cigares à l'employé, qui hésita, hocha la tête, finit par accepter, et referma le wagon en disant :

« Quelque farce! Et une société de farceurs! Cela se voit de reste. »

Le train repartit; Abel, Caïn et Seth rirent aux éclats; Caïn et Seth allumèrent leurs cigares, et M. Abel rassura Kersac et Jean en leur expliquant la scène qui avait été inventée et jouée par Caïn et Abel.

XXIX. Le marteau magique.

Le voyage ne fut pas long; ils descendirent à Saint-Cloud; c'était la fête de la ville; on se promena partout; on joua à toutes sortes de jeux; on regarda des tours de force, des veaux à cinq pieds, des moutons à deux têtes, des géants de quatre ans qui semblaient être des hommes de trente avec barbe et moustaches: enfin, un âne qui avait la tête où les autres avaient la queue.

Cette dernière merveille se voyait dans une tente où étaient d'autres bêtes curieuses; l'âne était seul dans une stalle, séparé par une toile, des autres bêtes; il n'avait été annoncé qu'à la suite d'un entretien mystérieux entre M. Abel et le propriétaire des animaux.

« Entrez messieurs, mesdames, entrez. On n'y entre qu'un à un, messieurs, mesdames. Entrez. »

Kersac entra le premier en payant deux sous; il ne tarda pas à en sortir, riant aux éclats.

PLUSIEURS VOIX. Quoi donc? Qu'y a-t-il? Est-ce vrai que l'âne a la tête où les autres ont la queue?

KERSAC. Très-vrai, et ça vaut bien deux sous pour le voir et jurer le secret au brave propriétaire de l'animal. Quelle farce! Quelle bonne farce! »

La gaieté de Kersac excita la curiosité de toute la noce et de toutes les personnes présentes. Chacun voulut y entrer, et tous en sortaient riant comme Kersac et discrets comme lui. A la fin, cet attroupement considérable de gens dont aucun ne voulait s'en aller et qui tous riaient et applaudissaient, attira les gendarmes. Ils ne purent rien tirer de personne, et, pour savoir ce qui en était, ils durent entrer à leur tour. Ils entrèrent.... sans payer, en qualité de gendarmes; et ils virent un âne dans une écurie, tourné de la tête à la queue, c'est-à-dire la queue attachée au râtelier et la tête tournée vers les spectateurs. Les gendarmes ne savaient s'ils devaient rire ou sévir; M. Abel s'interposa et dit que c'était lui qui avait inventé ce divertissement; il plaida si bien la cause du chef de l'établissement, que celui-ci fut autorisé à continuer la mystification; elle lui rapporta plus d'argent que le reste de la ménagerie.

En continuant leur promenade le long des tentes et des boutiques, ils virent une baraque avec une estrade

sur laquelle paradaient un homme à figure blême, à mine éreintée, une femme à visage flétri, exprimant la souffrance, et un petit garçon d'une maigreur excessive, et dont les joues hâves annonçaient la misère. L'aspect de cette famille frappa péniblement M. Abel; après les avoir observés pendant quelque temps, il alla derrière la toile et causa quelques instants avec l'homme. Il revint, eut une conférence avec ses amis Caïn et Seth; tous trois passèrent ensuite derrière la baraque; la famille éreintée disparut pour faire place, une demi-heure après, à trois sauvages à longues barbes et au teint cuivré; l'un d'eux fit un roulement de tambour formidable; un second cria d'une voix qui couvrait le bruit du tambour :

« Venez, messieurs, mesdames, venez voir l'effet merveilleux du MARTEAU MAGIQUE qui change les sous en pièces d'argent, et les pièces d'argent en pièces d'or. »

La foule ne tarda pas à se rassembler près de cette baraque.

« On fait une seule expérience gratuite, messieurs, mesdames; après quoi on devra donner à la personne qui fera la quête. La représentation va commencer! Qu'est-ce qui me donne un sou? Un sou, messieurs, un sou pour en avoir vingt? »

Une main s'allongea et donna un sou.

Le sauvage prit le sou, le tint en l'air afin que chacun pût le voir, le posa sur un billot et s'éloigna. Le second sauvage, qui tenait un pesant marteau à la main, frappa le billot; le premier sauvage prit le sou, le fit voir à la foule; le sou s'était métamorphosé en une pièce de vingt sous.

La foule applaudit; le propriétaire du sou reçut sa pièce d'un franc; une foule d'autres mains présentèrent d'autres sous; le même sauvage les recevait et les rendait. Souvent l'opération manquait; les propriétaires attrapés murmuraient.

UN SAUVAGE. Le marteau magique ne fait rien pour les avares, les joueurs, les buveurs, les méchants; il lit dans les cœurs et donne à chacun selon ses mérites.

Les sous des enfants se trouvaient toujours métamorphosés en pièces de vingt sous, une ou deux fois même le marteau magique changea le sou en une pièce de deux francs.

LE SAUVAGE. Allons, messieurs, donnez au marteau magique des pièces de vingt sous pour en faire des pièces de vingt francs après le premier tour de quête, messieurs. Ceux qui ne donneront pas à la quête n'auront pas droit à la métamorphose; ceux qui donneront beaucoup en seront récompensés.

La femme du magicien fit le tour de l'assemblée; chacun donna; plusieurs donnèrent des petites pièces blanches. Depuis quelques instants, Jeannot s'était mêlé à la foule et attirait les regards du principal sauvage. A la deuxième reprise, il s'avança et donna une pièce de vingt sous pour en avoir une de vingt francs.

LE SAUVAGE. Donnez, monsieur; vous allez être satisfait. Attention, marteau, fais ton office; rends de l'or pour de l'argent!

Le marteau frappa. Jeannot allongea une main avide, et reçut.... un sou.

« Ce n'est pas de l'or, cria-t-il; j'ai donné vingt sous.

LE SAUVAGE. Recommencez, monsieur; le marteau s'est trompé. Dame, il se trompe quelquefois. Allons marteau, recommence; récompense ou punis. »

Jeannot donna une seconde pièce de vingt sous.

Le marteau frappa; Jeannot reçut.... un sou.

« Vous me volez! s'écria Jeannot en colère.

LE SAUVAGE. Tout le monde peut voir, monsieur, que je n'ai rien dans les mains, rien dans les poches. Une troisième épreuve, monsieur; essayez, vous n'aurez pas perdu pour attendre. »

Jeannot tendit en grommelant une troisième pièce de vingt sous. Le marteau frappa. Le sauvage fit voir une pièce enveloppée d'un papier.

LE SAUVAGE. Voilà, monsieur! Ce doit être du bon! La pièce est cachée, et il y a quelque chose d'écrit sur le papier.

Le sauvage lut :

« A Jeannot. »

Il ouvrit le papier et lut tout haut :

« *Voleur!* Un sou, dit-il; toujours de même. C'est un marteau magique, messieurs, mesdames; il récompense et punit. »

Jeannot restait ébahi et furieux; la foule répétait : *Voleur! Voleur!* La peur le saisit; il se retira prudemment et disparut.

Après le marteau magique, les trois sauvages chantèrent des tyroliennes et des chansonnettes gaies et amusantes. La foule applaudissait; la sébile se remplissait; après les chansons vinrent des escamotages, des tours d'adresse; enfin, un roulement de tambour annonça que la représentation était finie. Les sauvages, vivement applaudis, quittèrent l'estrade, se déshabillèrent, se débarbouillèrent dans la baraque et redevinrent Caïn, Abel et Seth. Ils remirent au pauvre charlatan le produit des collectes qui se monta à plus de cinquante francs; ces pauvres gens témoignèrent une grande reconnaissance aux trois amis, qu'ils remercièrent les larmes aux yeux.

M. Abel et ses amis cherchèrent à rejoindre leur société qu'ils avaient perdue; ils ne tardèrent pas à la retrouver; Jean avait été inquiet un instant de la longue disparition de M. Abel; mais Kersac lui dit que sans doute il était allé au salon de cent couverts pour hâter le dîner. Personne ne l'avait reconnu dans la parade des sauvages. M. Abel invita la société à venir prendre le repas du soir; la proposition fut accueillie avec joie; le déjeuner était loin, et on se proposait de faire honneur au dîner.

Les convives se placèrent; le dîner commença dans le même religieux silence que le déjeuner. De même que le matin, on se mit en train après les premiers plats, et on devint gai et bruyant en approchant du rôti; le dîner était exquis, les vins étaient de premier crû; on chanta; quand vint le tour de M. Abel, il entonna avec Caïn et Seth une des chansonnettes en trio qu'ils avaient chantée sur les tréteaux du saltimbanque. Alors seulement ils furent reconnus, interrogés, applaudis. On rit beaucoup de l'invention du marteau magique et de l'attrape faite à Jeannot. Après le repas, qui dura de sept heures à neuf, les violons se firent entendre, les danses commencèrent. Quand on fut bien en train :

« A nous deux, petit Jean, comme au café Métis, s'écria M. Abel. La leçon de danse. »

Et tous deux, en riant, se mirent en position comme au café Métis, et commencèrent la danse qui avait

tant amusé les badauds de la rue, et qui fit son même effet au salon de cent couverts de Saint-Cloud. Tout le monde riait, applaudissait.

La soirée se prolongea ainsi gaiement jusqu'à une heure du matin; on prit un train qui passait à une heure et demie; on trouva à la gare des voitures retenues par M. Abel pour tous les convives, et chacun rentra chez soi.

Avant de se séparer, M. Abel dit à Jean et à Kersac qu'il irait déjeuner le lendemain chez Mme de Grignan, et qu'il les mènerait à l'exposition de tableaux qui devait ouvrir sous peu de jours, et qui ne l'était encore que pour les artistes.

XXX. L'exposition.

Kersac et Jean étaient fatigués; ils dormirent tard le lendemain; lorsque le petit Roger fit dire à Jean de venir chez lui, Kersac dormait encore et Jean finissait de s'habiller. Il s'empressa de descendre près du pauvre malade, qui le reçut avec son doux et aimable sourire.

Roger. Tu es rentré hier bien tard, Jean. T'es-tu bien amusé?

Jean. Beaucoup, monsieur Roger, ce qui n'empêche pas que j'ai souvent pensé à vous, et que j'aurais bien voulu pouvoir m'échapper et venir passer une heure ou deux avec vous.

Roger. Merci, mon bon Jean; raconte-moi ce que tu as fait.

Jean raconta la farce en wagon de MM. Abel, Caïn et Seth, et l'écrasement de la grosse petite dame rouge par Kersac qui croyait la secourir. Puis l'histoire des saltimbanques, du marteau magique; la mésaventure de Jeannot, qui avait perdu trois francs en voulant gagner une pièce d'or. Il raconta le dîner, la leçon de danse, le bal, et tout ce qui pouvait amuser Roger et le distraire un instant de ses souffrances. Le pauvre enfant souriait; il n'avait plus la force de rire. Il remerciait Jean du regard; dans les moments où il souffrait trop, il lui faisait signe de s'interrompre. Jean resta ainsi une heure avec lui; il retourna ensuite près de Kersac qui s'éveillait, et qui fut très-honteux quand il sut qu'il était dix heures.

Kersac. Je n'ai pas l'habitude de ces veillées, de ces fatigues extraordinaires, et de ces repas monstres qui vous rendent lourd et paresseux. A la ferme, je me fatigue davantage et j'ai moins besoin de repos. J'y serai heureusement demain matin, et, dès mon arrivée, j'arrangerai mon affaire avec ta mère; le plus tôt sera le mieux. Je lui avais promis de t'emmener; veux-tu venir passer quelques jours avec nous?

Jean. J'en serais bien heureux, monsieur, mais je ne puis quitter mon pauvre petit M. Roger dans l'état où il est. Je ne suis pas grand'chose, mais il me demande souvent, et je réussis à le distraire un peu.

M'a-t-il fait répéter de fois ma rencontre avec M. Abel, quand il s'est fait passer pour voleur! Et puis notre voyage en carriole et la bonne journée que vous m'avez fait passer, monsieur. Vous voyez que ce serait mal à moi de le quitter dans ce moment.

Kersac. Tu as raison, mon enfant; tu es un bon et brave garçon. M. Abel va arriver bientôt pour nous mener aux tableaux. Nous déjeunerons avant de partir, j'espère bien; j'ai l'estomac creux que c'est effrayant.

M. Abel arriva, leur dit de se tenir prêts pour une heure; ils furent exacts. M. Abel les fit monter dans sa voiture.

Kersac. Vous avez encore là une jolie bête, monsieur, mais elle ne vaut pas celle d'hier. J'en ai rêvé, de l'autre. Si j'avais une bête qui lui ressemblât, je passerais des heures à la faire trotter. Quelle trotteuse! Je l'attellerais rien que pour la voir filer.

M. Abel l'écoutait en souriant; il paraissait content de l'enthousiasme de Kersac pour sa jument.

Quand ils entrèrent dans la salle de l'exposition, M. Abel les mena d'abord devant les plus beaux tableaux, puis il leur fit voir les siens. Un groupe de quatre tableaux de chevalet attira de suite leur attention. Jean regardait avec une surprise et une joie qui se manifestèrent par des exclamations que M. Abel chercha vainement à arrêter.

Jean. Voilà Simon! Me voilà, moi! Et nous voilà dansant! Ah! ah! ah! Vous voilà, monsieur! On ne vous voit que le dos, mais je vous reconnais bien, tout de même! Nous voilà, Simon et moi, avec nos habits neufs! C'est ça! C'est bien ça! Voyez donc, monsieur Kersac. Et voilà Simon et Aimée; c'est comme ils étaient le jour du bal! Oh! monsieur, que c'est beau! Que c'est donc joli! Que vous êtes heureux de faire de si belles choses!

Jean ne voyait pas la foule immense qui s'était rassemblée autour d'eux; on chuchotait, on nommait tout bas M. Abel N.... Celui-ci avait fait de vains efforts



Une petite grosse dame s'élança dans le wagon. (Page 113, col. 1.)



Kersac écrasait son chapeau avec ses reins. (P. 114, col. 1.)

pour arracher Jean à son enthousiasme; il ne voyait que ces tableaux, il n'entendait que sa propre voix. Contrarié, presque impatienté, M. Abel voulut s'en aller, mais la foule, qui se composait d'artistes, les avait cernés; il fallait rester là. Lorsqu'il se retourna pour chercher une issue, toutes les têtes se découvrirent; M. Abel salua et sourit avec sa politesse et son affabilité accoutumées. La foule commença à s'émouvoir, à s'agiter. Quelques *vivat* se firent entendre.

« Messieurs, de grâce, dit M. Abel en souriant, je demande le passage. Jean, viens, mon ami.

— Jean, il s'appelle Jean, » chuchotèrent quelques voix.

Jean sortit enfin de son extase.

« Oh! monsieur! commença-t-il.

M. ABEL. Chut! nigaud. Silence, je t'en supplie! Et suis-moi. »

Jean suivit machinalement; la foule voulut suivre aussi. M. Abel se retourna, ôta son chapeau :

« Messieurs, je vous en supplie? Permettez que je me retire. Je vous en prie, » ajouta-t-il avec dignité, mais avec grâce.

La foule, toujours chapeau bas, obéit à cette injonction; on le laissa s'éloigner, on ne le suivit que du regard; seulement, quand il fut à la porte, des *vivat* et des applaudissements éclatèrent; M. Abel précipita le pas; longtemps encore lui et ses compagnons purent entendre éclater l'enthousiasme pour le grand artiste, l'homme de bien et le caractère honorable si universellement aimé, respecté et admiré.

Quand ils furent en voiture :

M. ABEL. Jolie scène que tu m'as amenée avec ton enthousiasme et tes exclamations!

JEAN. Pardonnez-moi, monsieur. J'étais hors de moi! Je ne savais ce que je disais. Pourquoi m'avez-vous arraché de là, monsieur? J'y serais resté deux heures!

M. ABEL. Et c'est bien pour cela, parbleu! que je t'ai emmené. Tu as entendu leurs cris. Cinq minutes



« Venez voir l'effet du marteau magique. » (Page 115, col. 1.)

de plus, ils me portaient en triomphe comme les empereurs romains. C'eût été joli! Tous les journaux en auraient parlé; je n'aurais plus su où me montrer.

Jean était honteux, Kersac riait. M. Abel rit avec lui, donna une petite tape sur la joue de Jean, et la paix fut ainsi conclue. Comtesse DE SÉGUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANECDOTES.

Du temps de saint Louis, il y avait une loi ecclésiastique qui obligeait, pour racheter ses péchés, de donner quelque chose à l'offrande, suivant ses facultés. Une pauvre femme, qui n'avait pas d'argent, porta un chat, en disant au prêtre :

« Mon père, il est de bonne race, il prendra bien les rats de l'église. »

Jacques Coytier, médecin de Louis XI, pour égayer son royal malade, assemblait sous les fenêtres du château où était le roi, les bergers du pays, qui dansaient au son de leurs instruments champêtres; et, pour suppléer au plaisir de la chasse, on prenait les plus gros rats et on les faisait pourchasser par les chats dans les appartements.

Un voyageur, qui disait avoir parcouru les quatre parties du monde, racontait que, parmi les curiosités qu'il avait rencontrées, il en était une dont aucun auteur ne faisait mention. Cette merveille, disait-il, était un chou, si grand, si élevé, que sous chacune de ses feuilles, cinquante cavaliers armés pouvaient se ranger en bataille et faire l'exercice militaire, sans se nuire l'un à l'autre. Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amusa point à réfuter cette rêverie, mais dit avec un grand sang-froid qu'il avait aussi voyagé et qu'il avait été jusqu'au Japon, où il n'avait point vu sans surprise plus de trois cents ouvriers qui travaillaient à fabriquer un chaudron, et cent cinquante hommes occupés dedans à le polir.

« A quoi pouvait servir cet énorme chaudron? dit le voyageur.

— C'était sans doute, lui répondit l'autre aussitôt, pour faire cuire le chou dont vous venez de parler. »

RÉCITS HISTORIQUES

PÉRICLÈS.

IV. Commencement de la guerre du Péloponnèse. Mort de Périclès (429 ans av. J. C.).

La cruauté avec laquelle Périclès avait traité les Samiens excita un mécontentement extrême parmi les alliés d'Athènes. Ils se plaignaient ouvertement de l'injustice que leur avait faite Périclès en employant à l'embellissement d'Athènes les sommes qu'ils accordaient chaque année pour faire la guerre aux Perses, et il leur semblait que le joug qui pesait sur eux était plus dur et plus humiliant que celui d'Athènes.

D'un autre côté, Périclès, après avoir été quarante ans à la tête de son pays, sentait son crédit considérablement diminué. Il n'avait pu empêcher le peuple de condamner à l'exil Phidias, son ami, ni Anaxagore, son maître, que l'on avait accusé d'impiété, parce qu'il ne croyait pas, disait-on, à la pluralité des dieux. Son épouse, Aspasie, avait été menacée du même sort, et il avait été obligé, pour la sauver, de recourir aux supplications et aux larmes.

Il était même question de le citer en jugement et de lui faire rendre ses comptes. On dit qu'Alcibiade, le voyant un jour absorbé dans ses réflexions, lui demanda à quoi il pensait.

« Je songe, répondit Périclès, à rendre mes comptes.

— Vous feriez bien mieux, reprit le jeune homme, de songer à ne pas les rendre. »

Cette réflexion fut pour Périclès un trait de lumière, et il comprit que, pour échapper à l'inconstance et à la mobilité des Athéniens légers et frivoles, il fallait les jeter dans une guerre importante qui les absorbât entièrement et qui le rendît lui-même nécessaire.

La lutte d'Athènes contre Sparte était d'ailleurs la conséquence forcée de la jalousie qui animait ces deux républiques l'une contre l'autre. Sparte était une cité guerrière qui n'avait de culte que pour la gloire des armes, et dont le gouvernement aristocratique était basé sur l'immobilité sacrée des usages héréditaires, sur l'amour et le respect de tout ce qui est ancien et la crainte de toute innovation.

Athènes, au contraire, était la ville aux mœurs douces et policées, cultivant avec autant de succès que d'ardeur les lettres, les sciences et les arts, et dont le gouvernement populaire marchait toujours en avant dans la voie de la libre discussion, cherchant le progrès dans la liberté.

Avec des institutions, un caractère et des intérêts si opposés, ces deux puissances ne pouvaient rester en paix. Une querelle sans importance alluma entre elles cette guerre de vingt-sept ans que l'on a appelée la guerre du Péloponnèse, parce que tous les peuples de cette péninsule, à l'exception d'Argos et de l'Achaïe, y ont pris part.

Corcyre était en guerre avec Corinthe sa métropole. Périclès se déclara en faveur des Corcyriens, parce qu'il crut utile de se ménager l'alliance de cette île, dont les forces maritimes pouvaient lui être d'un grand secours dans la guerre qu'il méditait contre le Péloponnèse. Il lui envoya des secours, contrairement à une loi générale de la Grèce qui défendait à une puissance étrangère de se mêler des différends qui éclataient entre les colonies et la mère patrie.

Les Corinthiens, irrités, portèrent leurs plaintes devant Lacédémone; ils furent soutenus par les Mégariens, qui se plaignaient, de leur côté, que contre le droit des gens, contre les serments faits par tous les Grecs, les Athéniens leur eussent fermé l'entrée de leurs marchés et des ports qui étaient sous leur obéissance. Les Éginètes étaient dans les mêmes sentiments.

Les Corinthiens ayant prétendu que les Athéniens, par le fait seul de leur intervention, avaient rompu la trêve, Potidée, l'alliée d'Athènes, se laissa entraîner par le roi de Macédoine Perdiccas et se révolta. Les Athéniens dirigèrent contre elle une flotte et trouvèrent sous ses murs les Corinthiens, qui avaient volé à sa défense. Ceux-ci ayant été vaincus, provoquèrent une diète générale à Sparte.

Quelques députés d'Athènes, qui se trouvèrent dans cette assemblée, entreprirent, contre les réclamations de leurs alliés, l'apologie de leur patrie. Le roi de Sparte, Archidamus, parut animé d'un grand esprit de conciliation, mais, malgré la douceur apparente de ses conseils, il laissa prendre des résolutions qui devaient amener une guerre générale.

On fut d'avis d'envoyer à Athènes des ambassadeurs qui seraient chargés d'abord de demander la suppression du décret qui défendait à tout Mégarien de mettre le pied sur le territoire de l'Attique. Périclès répondit à cette première réclamation qu'il y avait une loi qui défendait d'ôter le tableau sur lequel ce décret était écrit.

Polyarès, un des ambassadeurs, lui dit :

« Eh bien! ne l'ôtez pas, mais retournez-le; il n'y a pas de loi qui le défende. »

Ce mot fut trouvé spirituel, mais Périclès n'en resta pas moins inflexible. Il savait au reste que ce n'était pas la seule chose que les ambassadeurs eussent à lui demander. Ils devaient en outre réclamer d'Athènes l'évacuation d'Égine, l'abandon du siége de Potidée et le droit de se gouverner comme il leur conviendrait, pour toutes les villes grecques.

C'était demander aux Athéniens qu'ils se dépouillassent de la prépondérance qu'ils exerçaient depuis bien des années sur la plupart des États de la Grèce. Il n'était pas possible de s'entendre sur de pareilles bases.

Des deux côtés on dut se préparer à la guerre.

Hors du Péloponnèse, les Spartiates eurent pour alliés les Mégariens, les Locriens, les Phocidiens, les Leucadiens, les Anactoriens et les Béotiens. Athènes eut pour elle les habitants de Chio, de Lesbos, de Platée, le plus grand nombre des îles de la mer Égée, et plusieurs provinces maritimes parmi lesquelles était la Thrace.

Les Spartiates avaient la supériorité sur terre et les Athéniens sur mer. Périclès adopta un plan de défense qui révèle la timidité et la faiblesse de son caractère dans ses dernières années. Il fit entendre aux Athéniens qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, pour consumer les forces de l'ennemi, que de traîner la guerre en longueur.

Dans ce but, il leur ordonna d'abandonner leurs champs et leurs maisons à la campagne, et de se retirer tous dans Athènes, après avoir conduit leurs bestiaux dans l'Eubée et dans les îles voisines.

Ce sacrifice pénible leur fit répandre bien des larmes, mais ils l'accomplirent avec résignation.

Les Lacédémoniens, en arrivant dans l'Attique, se mirent à dévaster tout le territoire avec le fer et la

flamme. Ils s'avancèrent même, sous les ordres de leur roi Archidamus, jusque sous les murs d'Athènes, et campèrent dans l'un des bourgs de la ville, espérant, par cette bravade, amener les Athéniens à combattre.

Mais Périclès, après avoir fermé les portes de la ville et posé partout des gardes pour la sûreté publique, ne suivit que ses propres conseils, sans s'inquiéter des cris et des murmures de ses concitoyens. Il résista aux vives instances de ses amis, aux clameurs et aux menaces de ses ennemis, ainsi qu'aux chansons satiriques dans lesquelles on l'accusait de n'avoir de courage qu'à la tribune, et de ne pas oser se risquer sur le champ de bataille.

À t'entendre, ton âme est pleine de vaillance.
Mais pourquoi donc crains-tu de manier la lance?
Tu méprises de loin les traits des ennemis;
Vois-tu briller le fer, tu trembles, tu frémis!

Périclès supporta avec calme ces injures et se contenta d'envoyer dans le Péloponnèse une flotte de cent vaisseaux pour dévaster les côtes de la Laconie, et rendre aux Lacédémoniens le mal qu'ils faisaient en Attique. Cette manière de guerroyer épuisait les deux peuples; mais elle faisait plus de tort encore aux Spartiates qu'aux Athéniens. Les premiers, n'ayant aucun moyen de s'approvisionner, auraient eu beaucoup à souffrir de la faim et auraient été fatigués avant leurs rivaux, si la peste n'était venue affliger Athènes.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Éthiopie, il avait parcouru l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit au Pirée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines où les habitants de la campagne se trouvaient entassés.

Au milieu de cette affreuse mortalité, on remarqua le dévouement désintéressé d'Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité. Artaxerxès, le roi des Perses, lui avait fait offrir de grandes sommes d'argent pour l'engager à porter à ses sujets le secours de son art. Hippocrate lui répondit qu'il se devait avant tout à ses concitoyens, et resta à Athènes pour combattre le fléau.

Périclès essaya de faire diversion à la douleur des Athéniens en équipant une flotte de cent cinquante navires, sur lesquels il embarqua un nombre considérable de bonnes troupes de pied et de cavalerie. Il se mit lui-même à la tête de cet armement formidable, qui releva un instant les espérances des Athéniens et jeta la terreur parmi les ennemis.

Au moment où il montait sur sa galère pour donner à toute la flotte le signal du départ, il survint une éclipse de soleil qui changea le jour en ténèbres et qui remplit de frayeur tous les esprits, parce qu'on regardait ce phénomène comme d'un sinistre présage. Périclès, voyant son pilote troublé et incertain, lui mit son manteau devant les yeux et lui demanda s'il trouvait à cela quelque chose d'effrayant et de sinistre. Le pilote lui ayant répondu qu'il ne voyait pas là de quoi s'effrayer :

« Eh bien! reprit Périclès, quelle différence y a-t-il entre mon manteau et le corps qui cause l'éclipse, sinon que ce dernier est plus grand? »

Cette expédition n'ayant pas produit les résultats qu'on en avait espérés, le peuple s'en prit à Périclès. Il lui enleva le commandement et le condamna à une amende, que les uns disent de quinze et les autres de cinquante talents. Il fut en même temps éprouvé par de grands malheurs domestiques.

La peste lui enleva son fils aîné, sa sœur, plusieurs de ses parents et de ses amis, et le priva particulièrement de ceux dont les conseils et les encouragements lui étaient le plus utiles. Il supporta tous ces revers avec une étonnante résignation.

On ne le vit ni pleurer, ni faire de funérailles, ni aller au tombeau d'aucun de ses proches. Mais quand il vit mourir Paralus, le dernier de ses enfants, il fut accablé de cette perte. Il essaya en vain de soutenir son caractère et de conserver tout son courage. En s'approchant de son fils pour lui mettre la couronne sur la tête, il ne put supporter cette vue, et, succombant à sa douleur, il poussa des cris et des sanglots et répandit un torrent de larmes; ce qui ne lui était pas encore arrivé dans tout le cours de sa vie.

Athènes, fatiguée d'obéir à des généraux et à des orateurs incapables, revint à lui et le conjura de reparaître à la tribune et de reprendre la direction des affaires de l'État. Mais il ne tarda pas à être lui-même atteint de la peste.

Elle ne se déclara pas chez lui par des symptômes aussi aigus et aussi violents que dans les autres. Faible et peu active d'abord, elle mina insensiblement son corps et affaiblit dans la même proportion son esprit.

Comme il était sur le point de mourir, les principaux citoyens d'Athènes et ceux de ses amis qui avaient échappé à la contagion, étant assis autour de son lit, s'entretenaient de ses vertus et de la grande puissance dont il avait joui pendant sa vie. Ils racontaient ses belles actions et le grand nombre de ses victoires; car il avait érigé, comme général, neuf trophées à la gloire d'Athènes, pour autant de batailles qu'il avait gagnées.

Ils parlèrent entre eux d'autant plus librement, qu'ils étaient persuadés qu'il avait perdu tout sentiment et qu'il ne les entendait plus. Mais rien ne lui était échappé de tout ce qu'ils avaient dit; et, prenant tout à coup lui-même la parole :

« Je suis surpris, leur dit-il, que vous ayez si présents à l'esprit et que vous exaltiez tant des exploits dont la gloire peut être en partie revendiquée par la fortune, et qui me sont communs avec tant d'autres généraux. Ce qu'il y a de plus grand et de plus glorieux dans ma vie, c'est que jamais je n'ai fait prendre le deuil à aucun Athénien. »

Ces belles paroles furent les dernières de ce grand homme.

Les événements qui suivirent sa mort firent sentir aux Athéniens toute la perte qu'ils avaient faite et leur inspirèrent les plus vifs regrets. Ceux qui, pendant sa vie, supportaient le plus impatiemment une puissance qui leur portait ombrage, n'eurent pas plutôt vu à l'œuvre les orateurs et les autres hommes d'État, qu'ils furent les premiers à reconnaître que jamais personne n'avait été plus modéré que lui dans la sévérité ni plus grand dans la douceur. Cette puissance si enviée, qu'on accusait de tyrannie, ne parut plus alors qu'un rempart qui avait sauvé la république, qu'une digue qui avait, pour un temps du moins, arrêté cette corruption effrénée que l'on vit ensuite se répandre dans toute la ville avec une licence que rien ne put plus contenir.

D.

C. CHAZAL

CHARLES ROBOU

Mort du fils de Périclès. (Page 119, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 643 — Quinze centimes. 25 NOVEMBRE 1865.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements : six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

(SUITE.)

XXXI. Mort du petit Roger.

Kersac devait partir le soir même; il profita du temps qui lui restait pour courir tout Paris avec Jean; en rentrant pour dîner, ils étaient rendus de fatigue.

« Dis donc, Jean, dit Kersac, je voudrais bien, avant de quitter Paris, emporter une bénédiction de votre petit ange. Cela me porterait bonheur. Demande donc si je puis le voir; voici l'heure du départ qui approche. Je ferai mon petit paquet pendant que tu feras la commission. »

Jean revint avant même que le petit paquet fût fini. Roger voulait, de son côté, voir Kersac avant son départ.

Quand ils entrèrent dans sa chambre, Kersac fut frappé de l'altération des traits de l'enfant; la pâleur du visage, la difficulté de la respiration, annonçaient une aggravation sérieuse dans son état.

« Venez, mon bon monsieur Kersac, dit Roger d'une voix entrecoupée; venez.... Je ne vous verrai plus.... mais je prierai pour vous.... Adieu.... adieu.... Bientôt.... je serai.... près du bon Dieu.... Je suis heureux.... d'avoir tant souffert!... Le bon Dieu me récompensera! »



Suzanne entrait souriante. (Page 123, col. 2.)

Kersac s'agenouilla près du lit.

« Cher petit ange du bon Dieu, bénissez-moi une dernière fois, dit-il en posant sur sa tête la petite main de Roger crispée par la souffrance.

— Que le bon Dieu.... vous bénisse.... Et vous aussi, Jean.... Adieu. »

Le pauvre petit recommença une crise; Mme de Grignan pria Kersac de sortir; Jean demanda à Mme de Grignan s'il pouvait lui être utile; sur sa réponse négative, il accompagna Kersac.

Le dîner de l'office fut triste; chacun s'attendait à la

fin prochaine du petit Roger; tout le monde l'aimait, le plaignait, tous étaient attendris de ses terribles souffrances. Kersac dut partir en sortant de table; il remercia affectueusement le bon Barcuss de ses soins et de son obligeance; il remercia aussi les gens de la maison, qui tous avaient contribué à lui rendre agréable son séjour chez eux. Il chargea Barcuss de ses respects et de ses remercîments pour M. et Mme de Grignan, et partit avec Jean. En revenant du chemin de fer, Jean passa chez M. Abel; fatigué de sa journée de la veille, il était chez lui, en robe de chambre.

M. Abel. Te voilà, Jean? Eh bien! tu as l'air tout triste? Qu'y a-t-il donc, mon ami?

Jean. Je crains, monsieur, que notre cher petit M. Roger ne soit bien près de sa fin; son visage est si altéré! sa voix si affaiblie depuis sa dernière crise! Je suis venu vous prévenir, monsieur.

M. Abel. Je te remercie, mon enfant. Je voulais me coucher de bonne heure, le croyant mieux, mais ce que tu me dis m'inquiète; et j'aime trop cette excellente famille pour l'abandonner dans des moments si douloureux.

M. Abel sonna. Un valet de chambre entra.

M. Abel. Allez me chercher une voiture pendant que je m'habille, Baptiste.

Baptiste. Monsieur veut-il que je dise à Julien d'atteler?

M. Abel. Non, cela prendrait trop de temps. Une voiture, la première venue.

Le valet de chambre sortit. M. Abel s'habillait.

« Jean, aide-moi à passer mon habit. J'entends Baptiste qui revient.

— La voiture de monsieur, dit Baptiste en rentrant.

M. Abel. Viens, Jean; je t'emmène. Dépêchons-nous. »

Dix minutes plus tard, ils étaient à l'hôtel de M. de Grignan.

« Comment va l'enfant? dit M. Abel au concierge en entrant précipitamment.

— Mal, monsieur, très-mal, répondit le concierge. Le docteur sort d'ici; on vient d'envoyer chez vous, monsieur, et chez M. le curé de la Madeleine. »

Abel monta rapidement l'escalier, traversa les salons; la porte de Roger était ouverte; l'enfant était inondé de sueur; ses yeux entr'ouverts, son regard voilé par les approches de la mort, sa bouche contractée par les souffrances de l'agonie, ses mains crispées et agitées de mouvements convulsifs, annonçaient une fin prochaine. M. et Mme de Grignan, à genoux près du lit, contemplaient, avec une douloureuse résignation, l'agonie de leur enfant. Suzanne, moins forte pour lutter contre la douleur, à genoux près de sa mère, sanglotait, le visage caché dans ses mains. Abel se mit entre la mère et la fille, pria avec eux, et commença à réciter les prières des agonisants; un léger sourire parut sur la bouche de l'enfant; il essaya de parler, et, après quelques efforts, il articula faiblement :

« Abel.... Merci.... »

M. et Mme de Grignan complétèrent le remercîment de l'enfant par un regard plein de reconnaissance. Le curé entra, s'approcha du mourant, se hâta de lui donner une dernière absolution, une dernière bénédiction, lui administra le sacrement de l'extrême onction, et se joignit à M. Abel pour réciter les prières des agonisants.

Au moment où il dit d'une voix plus forte et plus solennelle : *Partez, âme chrétienne!* un léger tressaillement agita les membres de l'enfant; puis survint l'immobilité complète, et la respiration, déjà si difficile, s'arrêta. Le curé se pencha sur l'enfant, bénit ce corps sans vie, et se releva en récitant le *Laudate Dominum.* M. de Grignan voulut emmener sa femme; elle se dégagea doucement de ses bras, appuya sa joue sur le visage de son cher petit Roger, pleura longtemps, et se laissa ensuite emmener par son mari.

Suzanne restait à genoux, sanglotant près du corps de son frère, dont elle tenait toujours la main dans les siennes. M. Abel, la voyant oubliée dans ce premier moment d'une grande douleur, la releva, chercha à la consoler, en lui disant quelques paroles pleines de cœur sur le bonheur dont jouissait certainement son frère, et la vie cruelle qu'il avait menée depuis si longtemps.

« Je le sais, dit-elle, mais je l'aimais tant! C'était mon frère, mon ami, malgré sa grande jeunesse. Que de fois ce cher petit m'a encouragée, aidée, consolée!... Et à présent!... »

Suzanne recommença à sangloter avec une violence qui effraya M. Abel. Il l'arracha d'auprès du lit de Roger, et, malgré sa résistance, il l'emmena dans le salon. Au bout d'un certain temps, elle parut sensible aux témoignages d'affection qu'il lui donnait.

« Ma chère enfant, lui dit-il, je ne puis remplacer le petit ange que vous avez perdu, mais je puis être pour vous un ami, un frère, un confident même, si vous voulez répondre à l'amitié que je vous offre, et payer par la confiance le dévouement le plus absolu.

Le chagrin de Suzanne prit une apparence plus douce après cette promesse de M. Abel; ses larmes furent moins amères; sa tendresse pour ses parents aurait son complément dans l'affection d'un ami dont l'âge se rapprochait du sien. Elle demanda instamment à M. Abel de la laisser retourner près de son frère.

« Ne craignez pas pour moi, cher M. Abel; la prière me fera du bien; Roger a déjà prié pour moi, puisqu'il me donne un ami tel que vous. Laissez-moi le remercier. »

Abel la ramena près du lit de Roger; elle arrosa de ses larmes ses petites mains déjà glacées; en face d'elle priait Abel. Une heure se passa ainsi; M. Abel demanda à Suzanne de prendre quelque repos; elle répondit par un signe de tête négatif.

« Je vous en prie, Suzanne, » dit-il doucement.

Suzanne se leva et le suivit sans résistance dans le salon.

M. Abel. Suzanne, promettez-moi d'aller vous étendre sur votre lit. Vous êtes pâle comme une morte et vous semblez exténuée de fatigue. Ma chère Suzanne, soignez-vous, croyez-moi. Vos parents ont plus que jamais besoin de vos soins et de votre tendresse.

Suzanne. Je vous obéirai, cher monsieur Abel. Mais allez voir papa et maman; ils vous aiment tant! Votre présence leur sera une grande consolation.

M. Abel. J'irai, Suzanne. Fiez-vous à mon amitié pour les consoler de mon mieux.

M. Abel lui serra la main et la quitta pour entrer chez M. de Grignan. Il le trouva luttant contre le dé-

sir exprimé par sa femme de retourner près de l'enfant pour l'ensevelir.

« Laissez-la suivre son désir, mon ami, dit M. Abel; elle sera mieux là que partout ailleurs. Laissez la mère rendre les derniers devoirs à son enfant. »

M. de Grignan ne s'opposa plus aux prières de sa femme, qui sortit précipitamment après avoir adressé à Abel un regard éloquent.

XXXII. Deux mariages.

La famille resta plongée dans une profonde douleur, mais jamais un murmure ne fut prononcé; Abel ne les quittait presque pas. Il tint la promesse qu'il avait faite à Suzanne; il fut pour elle l'ami le plus dévoué, le frère le plus attentif. Les mois, les années se passèrent ainsi. La réputation d'Abel avait encore grandi; ses derniers tableaux avaient fait fureur. Il avait reçu le titre de *baron* après l'exposition où il avait eu un si brillant succès. Il continuait sa vie simple et bienfaisante; il avait restreint de plus en plus le cercle de ses relations intimes; et, de plus en plus, il donnait son temps à ses amis de Grignan. Suzanne était arrivée à l'âge où une jeune, jolie, riche et charmante héritière est demandée par tous ceux qui cherchent une fortune et un nom. Ces demandes étaient loyalement soumises à Suzanne, qui les refusait toutes sans examen.

« Chère Suzanne, lui dit un jour Abel, votre mère me dit que vous avez refusé le duc de G.... Vous voulez donc rester fille? ajouta-t-il en souriant.

SUZANNE. Je n'épouserai jamais un homme que je ne connais pas, que je n'aime pas, et qui me demande pour la fortune que je dois avoir.

ABEL. Mais, chère enfant, vous connaissez le duc de G...; vous l'avez vu bien des fois.

SUZANNE. Ce que j'en connais ne me convient pas. Il parle légèrement de tout ce qui me plaît, de tout ce que j'aime! Auriez-vous le courage de m'engager à épouser un homme sans religion?

ABEL, *vivement*. Non, jamais, Suzanne; je suis trop votre ami pour vous donner un si dangereux conseil.

SUZANNE. Alors, ne me proposez plus personne, jusqu'à ce que....

ABEL. Achevez, Suzanne; jusqu'à ce que?...

SUZANNE, *souriant*. Jusqu'à ce que vous m'ayiez trouvé un homme qui vous ressemble.

ABEL, *après un instant de silence et très-ému*. Suzanne.... je sais que vous pensez tout haut avec moi. Je connais votre franchise, votre sincérité. Dites-moi le fond de votre pensée. Que voulez-vous dire par là?

SUZANNE, *souriant*. Si vous ne le comprenez pas, demandez-en l'explication à maman; elle vous la donnera. La voici qui vient, tout juste. Je me sauve. »

Et Suzanne disparut en courant.

MME DE GRIGNAN. Eh bien! qu'y a-t-il donc, Abel? Suzanne s'enfuit et vous êtes tout interdit.

ABEL. Il y a de quoi, chère madame. Si vous saviez ce que vient de me dire Suzanne?

Et Abel répéta mot pour mot sa conversation avec Suzanne.

MME DE GRIGNAN. Elle a parfaitement raison, mon ami. Et je dis comme elle.

ABEL, *vivement ému*. Madame! Chère madame! Comprenez-vous bien toute la portée de vos paroles? Ne pourrais-je me figurer.... que si j'osais.... vous demander Suzanne, vous me la donneriez?

MME DE GRIGNAN. Certainement, vous pourriez le croire; je vous la donnerais, et avec un vrai bonheur; et Suzanne en serait aussi heureuse que nous le serions mon mari et moi.

ABEL. Serait-il possible? Comment! ce vœu, que je renfermais dans le plus profond de mon cœur, serait exaucé! Suzanne serait ma femme? De votre consentement? Du sien?

MME DE GRIGNAN. Oui, mon ami; vous seriez son mari et mon gendre; le vrai frère de mon cher petit Roger, ajouta-t-elle en prenant les deux mains d'Abel dans les siennes. Ce cher petit! il vous aimait tant! Sa dernière parole a été votre nom.

Mme de Grignan pleura dans les bras de ce fils qu'elle venait de se donner. Il lui baisa mille fois les mains en la remerciant du fond de son cœur.

ABEL. Ne puis-je voir Suzanne, chère madame?

MME DE GRIGNAN. C'est trop juste; je vais vous l'envoyer.

Deux minutes après, Suzanne rentrait, souriante mais légèrement embarrassée.

« Suzanne! dit Abel en allant à elle et lui baisant les mains, Dieu me récompense bien richement du peu que j'ai fait pour son service.

SUZANNE. Et moi, mon ami? C'est à notre cher petit Roger que je dois ce bonheur, que j'ai si souvent demandé au bon Dieu, et que vous me refusiez toujours.

ABEL. Moi! Ah! Suzanne, comment n'avez-vous pas compris que je n'osais pas! J'ai beau avoir été chamarré de décorations, avoir été fait baron, je ne croyais pas pouvoir prétendre à la jeune et charmante héritière demandée par les plus grands noms de France. Mon intimité avec vos parents, leurs bontés pour moi, et jusqu'à la grande amitié et préférence que vous me témoigniez en toutes occasions, m'interdisaient toute tentative, par conséquent tout espoir. Mais si vous saviez combien j'ai souffert de ce silence forcé!

SUZANNE, *souriant*. A présent, mon ami, vous ne souffrirez plus que de m'avoir fait souffrir, moi aussi. A tout autre que vous (qui êtes mon confident intime, vous savez), je n'aurais jamais osé dire ce que je vous ai dit aujourd'hui. Et pourtant, je pensais bien que vous n'en seriez pas fâché. »

A partir de ce jour, le mariage de Suzanne de Grignan avec M. le baron N.... fut le sujet de toutes les conversations; il fut non-seulement approuvé, mais extrêmement applaudi; la réputation et la célébrité d'Abel l'avaient mis au rang des grands partis, et plus d'une mère envia le bonheur de Mme de Grignan.

Trois ans avant cet événement, Kersac revenait joyeusement à sa ferme de Sainte-Anne. Son premier soin fut de chercher Hélène qu'il trouva dans la cuisine, occupée des soins du ménage.

« Hélène, Hélène, s'écria Kersac, me voici! Et bien content d'être revenu.

HÉLÈNE. Et Jean?

KERSAC. Jean va très-bien; il viendra un peu plus tard. Je vous expliquerai ça. Et moi, je viens vous demander une chose.

HÉLÈNE. Tout ce que vous voudrez, monsieur; vous savez si j'ai la volonté de vous obéir en tout.

KERSAC. Oh! il ne s'agit pas d'obéir, ici. Il s'agit de vouloir.

HÉLÈNE. C'est pour moi la même chose; je veux tout ce que vous voulez.

KERSAC. C'est-il bien vrai, ça? Alors!... Sac à papier!... j'ai peur. Parole, j'ai peur.

HÉLÈNE. Qu'est-ce donc, mon Dieu? Est-ce que.... mon petit Jean?...

KERSAC. Il ne s'agit pas de petit Jean! Brave garçon, cet enfant! J'en suis fou.... Mais il ne s'agit pas de ça; il s'agit de vous.

HÉLÈNE. Mais parlez donc, monsieur! Vous me faites une peur!

KERSAC. Hélène, Hélène! Vous ne devinez pas? »

Et comme Hélène le regardait avec de grands yeux étonnés, Kersac la saisit dans ses bras, manqua l'étouffer, et dit enfin :

« Je veux que vous soyez ma femme! »

Puis il la lâcha si subitement, qu'elle alla tomber sur un banc qui se trouvait derrière elle.

La surprise et la chute la rendirent immobile ; Kersac crut l'avoir blessée sérieusement.



Kersac la saisit dans ses bras et manqua l'étouffer. (Page 124, col. 1.)

« Animal que je suis! s'écria-t-il. Hélène, ma pauvre Hélène! Vous êtes blessée? Souffrez-vous?

HÉLÈNE. Je ne suis pas blessée, monsieur; je ne souffre pas. Mais je suis si étonnée, que je ne comprends pas; je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire.

KERSAC. Parbleu! ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Vous êtes une brave, excellente femme; active, propre, intelligente, au fait de l'ouvrage d'une ferme. Je suis garçon, je m'ennuie d'être garçon, et je veux vous épouser. Parbleu! c'est pourtant bien simple et bien naturel. Et je vous dis: Voulez-vous, oui ou non? Si vous dites OUI, vous me rendrez bien content; vous me payerez de tout ce que vous prétendez me devoir. Si vous dites NON, vous êtes une ingrate, un mauvais cœur; vous me donnez du chagrin en récompense de ce que j'ai fait pour vous. Voyons, Hélène, répondez, au lieu de me regarder d'un air effaré, comme si je venais vous égorger.



Elle alla tomber sur un banc. (Page 124, col. 1.)

HÉLÈNE. Monsieur Kersac, est-il possible que vous ayiez cette idée?

KERSAC. Il ne s'agit pas de ça. Oui ou non.

HÉLÈNE. Oui, mille fois oui, monsieur. Pouvez-vous douter du bonheur avec lequel j'accepte ce nouveau bienfait?

KERSAC. A la bonne heure, donc! Ce coquin de Simon! M'a-t-il causé de tourment! »

Et, la serrant encore dans ses bras avec une force qui fit crier *grâce* à Hélène, il courut annoncer à ses gens la nouvelle surprenante de son mariage.

KERSAC. Eh bien! vous n'êtes pas surpris, vous autres?

— Pour ça non, monsieur! lui répondit-on en souriant. Chacun le désirait et l'espérait depuis longtemps. Hélène mérite bien le bonheur que lui envoie le bon Dieu. Vous ne pouviez mieux choisir, monsieur.

Une fois la chose convenue, annoncée, Kersac se hâta de la terminer. Quinze jours après il était marié, et sauf qu'Hélène fut Mme Kersac et que Kersac fût dix fois plus heureux qu'auparavant, la ferme de Sainte-Anne continua à marcher comme par le passé.

Un fait important qu'il ne faut pas oublier, c'est que le lendemain de l'arrivée de Kersac, Hélène vint le prévenir qu'un homme et un cheval venaient de lui arriver.

KERSAC. Un homme! Un cheval! Je ne comprends pas; je n'ai rien acheté, moi!

Il alla voir; à peine eut-il jeté un coup d'œil sur le cheval, qu'il poussa un cri de joie en reconnaissant la magnifique trotteuse d'Abel. Le palefrenier lui expliqua que c'était un cadeau de M. Abel N..., et lui présenta une lettre qu'il ouvrit avec empressement. Il lut ce qui suit :

« Mon cher Kersac, vous avez raison; la vie de Paris ne convient pas à la bête que je vous envoie; elle sera plus heureuse chez vous; rendez-moi le service de l'accepter pour votre usage personnel; c'est à la campagne qu'elle déploiera tous ses moyens. Renvoyez-moi mon palefrenier le plus tôt possible, j'en ai besoin ici. Adieu; n'oubliez pas votre ami,

« ABEL N.... »

KERSAC. Excellent homme! Perle des hommes! Cœur d'or! comme dit mon petit Jean. Quel bonheur d'avoir cette bête! Personne n'y touchera que moi! Entrez, monsieur le palefrenier. Venez vous rafraîchir.

Kersac confia à Hélène le soin de bien faire boire et manger le palefrenier. Il mena lui-même sa belle jument à l'écurie, lui fit une litière excellente, la pansa,

la bouchonna, lui donna de l'avoine, de la paille. Quand le palefrenier voulut partir, il lui glissa quarante francs dans la main. C'était beaucoup pour tous les deux. Ils se séparèrent avec force poignées de main.

Cette jument fut une source de joie et de plaisir pour Kersac; tous les jours il faisait naître l'occasion de l'atteler à une voiture légère, et il la faisait trotter pendant une heure ou deux, ne se lassant jamais de la regarder *fendre l'air* et faire l'admiration de tous ceux qu'il rencontrait. Il emmena Hélène une fois, mais elle demanda grâce pour l'avenir, assurant que cette course si rapide lui faisait peur.

Ils reçurent la visite de Jean peu de temps après la mort du petit Roger; M. et Mme de Grignan étaient allés faire un voyage en Suisse et dans le nord de l'Italie avec leur ami Abel, pour distraire Suzanne de son chagrin. Ils y réussirent en partie, mais Suzanne continua à parler sans cesse avec Abel de son frère Roger; et pour tous deux, ce souvenir avait un charme inexprimable. Ce fut pendant ce voyage, durant lequel ils n'emmenèrent que Barcuss, que Jean obtint sans difficulté, par l'entremise de M. Abel, la permission de passer le temps de leur absence à Elven.

Comtesse DE SÉGUR.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES DEUX AMIES RIVALES.

Six heures sonnaient à l'église du petit village de Plélan, près de Dinan; un soleil radieux inondait déjà de ses rayons la campagne jaunissante; les petits oiseaux chantaient; toute la nature, en un mot, semblait partager la joie des habitants du paisible hameau.

Quelle fête, donc, met ainsi en émoi toute la paroisse? A Noël, la neige couvre la terre, et à Pâques tous ces beaux épis ne sont qu'une espérance; est-ce un mariage? mais il n'y a pas de fiancés.

Cependant chaque jeune fille se pare de sa plus belle robe, et les parents eux-mêmes revêtent leurs habits de fête. Les plus jeunes enfants répètent à haute voix des



« Eh bien! n'êtes-vous pas surpris, vous autres. » (Page 124, col. 2.)

fables ou des pièces de vers, puis fredonnent le refrain d'une chanson joyeuse. Seule, la pauvre Mathurine n'a pu quitter son fauteuil de malade; elle suit tendrement des yeux sa fille Marthe, son orgueil, son bonheur. Mathurine, la veuve d'un brave militaire tombé sur le champ d'honneur après deux ans de mariage, est pauvre, souvent malade, mais chacun la trouve heureuse, car la bonne Marthe est son enfant.

« Viens encore m'embrasser, et puis tu iras rejoindre tes compagnes, mon enfant; je me sens mieux aujourd'hui, sois bien tranquille; tout me fait présager une heureuse journée. A qui donnerait-on le prix de bonne conduite, s'il t'était refusé. Les voisines disent toutes que tu l'auras, et je sais que tu le mérites.

MARTHE. Ma bonne mère, je serais bien heureuse de l'obtenir, pour vous; mais tant d'autres sont aussi sages que moi; Madeleine est si laborieuse....

MATHURINE. Oui, on dit que le prix de science sera pour elle; ce n'est pas étonnant, son père, M. le docteur, est savant, il peut lui donner des leçons.

MARTHE. Et Marguerite, si douce, si attentive; elle n'a pas manqué l'école un seul jour, même pendant les froids les plus rigoureux.

MATHURINE. Aussi, sa mère espère qu'elle obtiendra le prix d'assiduité. Tu te rappelles que Mme la comtesse a promis trois prix principaux : celui de science, celui d'assiduité et celui de bonne conduite, et la bonne sœur m'a fait espérer....

MARTHE. Oh! mère, n'y comptez pas absolument pour moi, j'aurais tant de regrets si vous vous trompiez!

MATHURINE. Va, mon enfant, et que le bon Dieu te bénisse. »

Les cloches sonnent à grande volée, appelant les élèves et leurs parents à l'école, dont les salles, ornées de fleurs et de guirlandes, annoncent la fête qui se prépare.

La jeune comtesse habite pour la première fois le château de Plélan pendant l'été; elle veut que le nom vénéré de sa nouvelle famille soit de nouveau béni en elle.

Déjà tous les habitants du village la connaissent, et les plus malheureux surtout ont reçu de nombreux témoignages de sa tendre charité.

Elle sait tous ceux qui souffrent, et trouve dans son cœur et dans sa foi les sublimes moyens de consoler. Aujourd'hui c'est la jeunesse qu'elle veut publiquement récompenser : en venant visiter l'école dès les premiers jours de son arrivée à Plélan, elle s'était étonnée du petit nombre d'élèves qui s'y rendaient; la sœur de charité, femme intelligente et dévouée, qui la dirigeait, en gémissait.

« Eh bien! avait dit la jeune femme, je veux encourager les enfants à faire des efforts plus soutenus : je donnerai, à la fin de l'année, trois prix d'honneur à celles dont l'assiduité, l'application ou la bonne conduite auront été irréprochables. »

Cette promesse avait tellement excité l'émulation des enfants, que l'école avait été transformée en quelques mois. Le médecin, le notaire et quelques bourgeois propriétaires y envoyaient maintenant leurs enfants, dont l'intelligence, plus développée et déjà cultivée, hâtaient encore les progrès de leurs compagnes; enfin, c'était dans toute la force du terme *une école modèle*.

Le jour des récompenses est arrivé, et on va distribuer les prix devant toutes les familles assemblées, devant M. le curé, sans lequel il ne peut y avoir de bonne fête au village. Chaque jeune fille avait pris sa place lorsque Mme de Plélan, après quelques mots bienveillants aux écolières, ajouta qu'elle désirait juger par elle-même de leurs progrès, et qu'elle allait proposer une composition que les plus grandes feraient séance tenante, car plusieurs élèves intelligentes et appliquées étaient en état de rédiger facilement les simples faits d'histoire qu'elles étudiaient, et à la suite de cet exercice, elle distribuerait les prix tant désirés qui étaient préparés sur une petite table recouverte d'une toile verte. Le sujet proposé fut le résumé de l'histoire d'Abraham et de sa vocation. L'écriture et l'orthographe devaient être aussi soignées que les faits historiques, afin de juger tout à la fois ces différentes branches de l'éducation.

Des feuilles de papier et des plumes sont promptement distribuées aux six élèves capables de subir cet examen.

Marthe et Madeleine, assises à côté l'une de l'autre, se mettent avec zèle à leur devoir. La première, connaissant fort bien l'histoire sainte, écrit facilement, dans leur ordre, tous les faits qui se présentent à sa mémoire. Madeleine, après avoir tracé quelques lignes, s'était arrêtée et semblait en proie à une vive inquiétude; enfin, elle dit tout bas à sa compagne :

« Je ne puis me rappeler le nom du fils d'Abraham, je vais manquer ma composition. »

Marthe prend aussitôt un petit morceau de papier, écrit *Isaac*, le montre à sa voisine et le cache ensuite sous son cahier. Madeleine se remet avec une nouvelle ardeur à son travail, et le termine en même temps que les autres. Lorsque le temps fixé pour cet exercice est écoulé, toutes les compositions sont remises à la jeune comtesse, qui les examine pendant que les plus petites élèves répètent les vers qu'elles ont appris pour la fête du jour; et, après avoir distribué des livres, des fichus de couleur, des tabliers d'indienne à celles qui ont le plus contenté leur maîtresse, Mme de Plélan rétablit le silence en annonçant qu'elle va procéder à la distribution des trois grands prix.

Le prix d'assiduité est accordé, comme on le pensait, à Marguerite, qui, toute rouge et toute fière, va recevoir des mains de Mme la comtesse une jolie robe de mérinos brun; les applaudissements de ses compagnes augmentent son trouble et sa joie.

Puis vient le prix de science mérité par Madeleine, dont la composition irréprochable prouve combien est juste le jugement déjà porté par leur maîtresse, et la jeune fille reçoit deux grands volumes de *la Bible populaire*[1], où chaque fait intéressant est représenté par des gravures qui lui semblent bien belles.

Il s'agit maintenant du prix de bonne conduite. De l'aveu de tous ceux qui la connaissent, Marthe l'a mérité sous tous les rapports.

« Pourquoi, à l'instant même, vient-elle de s'en priver par un manque de bonne foi que je voudrais pouvoir cacher à ses compagnes, ajoute la jeune comtesse d'une voix émue. Marthe est une fille pieuse; elle a soigné sa mère avec la tendresse et le dévouement d'une excellente enfant, mais elle vient de chercher à nous tromper; car, ne se rappelant sans doute pas quelque fait de l'histoire d'Abraham, elle a profité du voisinage de Madeleine pour se faire aider dans son travail, qui, de cette façon, est excellent aussi; mais je ne puis lui donner le plus beau prix après un manque réel de bonne foi, et je demande à ma sœur de vouloir bien m'indiquer une autre élève. »

(*Imité de l'anglais.*) MARIE VINCENT.

(*La fin au prochain numéro.*)

RÉCITS HISTORIQUES.

DÉBUTS DU JEUNE PITT AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Pitt le père avait fourni au parlement d'Angleterre une brillante carrière oratoire, et il s'était distingué aux affaires par la force de sa politique implacable.

En sa qualité d'Anglais, il avait poussé jusqu'au dernier degré la haine de la France. Son fils hérita de ses sentiments, et il s'acharna contre la France républicaine et la France impériale avec la même fureur que son père avait attaqué la France de Louis XIV, la France des Bourbons.

Mais avant d'arriver au pouvoir, il comprit de bonne heure tout ce qu'il lui faudrait de ressources intellectuelles pour recueillir dignement l'héritage de gloire que devait lui laisser son père.

De dix à vingt ans, il se mit à étudier les auteurs grecs et latins, et travailla à façonner son style sur le type de ses grands maîtres. Il avait pour méthode de lire une page ou deux des harangues de ces orateurs illustres, et de la traduire immédiatement à haute voix en sa propre langue.

Cet exercice le rompit à toutes les difficultés du langage, et lui valut la facilité d'exprimer sans effort ni travail toutes ses pensées de la manière la plus éloquente et la plus harmonieuse.

La première fois qu'il parut à la tribune, ce fut un événement. Ses auditeurs furent immédiatement surpris et captivés par son accent grave et animé, par

1. *Bible populaire illustrée.* Se vend au bureau du journal.

son calme parfait, par le timbre argentin de sa voix, et par les périodes élégantes de son improvisation.

Ses adversaires eux-mêmes furent émus jusqu'aux larmes. Burke s'écria dans son enthousiasme :

« Ce n'est pas un rejeton du vieil arbre, c'est le vieil arbre lui-même ! »

Un autre membre de l'opposition s'étant approché de Fox et lui ayant dit que Pitt serait un jour un des premiers orateurs du parlement :

« C'est ce qu'il est déjà, » répondit l'immortel orateur, trop fort et trop grand pour être accessible à l'envie.

Pitt rendit d'ailleurs un jour à Fox la justice qu'il en avait reçue. Dans le voyage qu'il fit en France, un gentilhomme français ayant exprimé devant lui quelque surprise de l'influence qu'exerçait sur la nation anglaise un homme comme Fox, qui était un homme de plaisir, ruiné par le jeu et les paris du champ de course :

« Vous n'avez pas été, dit Pitt, sous la baguette du magicien. » J. D.

ANECDOTE.

Louis XV, apprenant la mort du maréchal de Saxe, dit :

« Je n'ai plus de général ; il ne me reste que quelques capitaines. »

VARIÉTÉS.

LES FEMMES SAVANTES.

.... C'est à vous que je parle, ma sœur ;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite,
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite ;
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect m'importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune ;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous ;
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles.
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs :
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée :
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.

Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse ;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

MOLIÈRE. *Les Femmes Savantes*, act. II, sc. VII.

Les *Femmes savantes.* (Page 127, col. 2.)

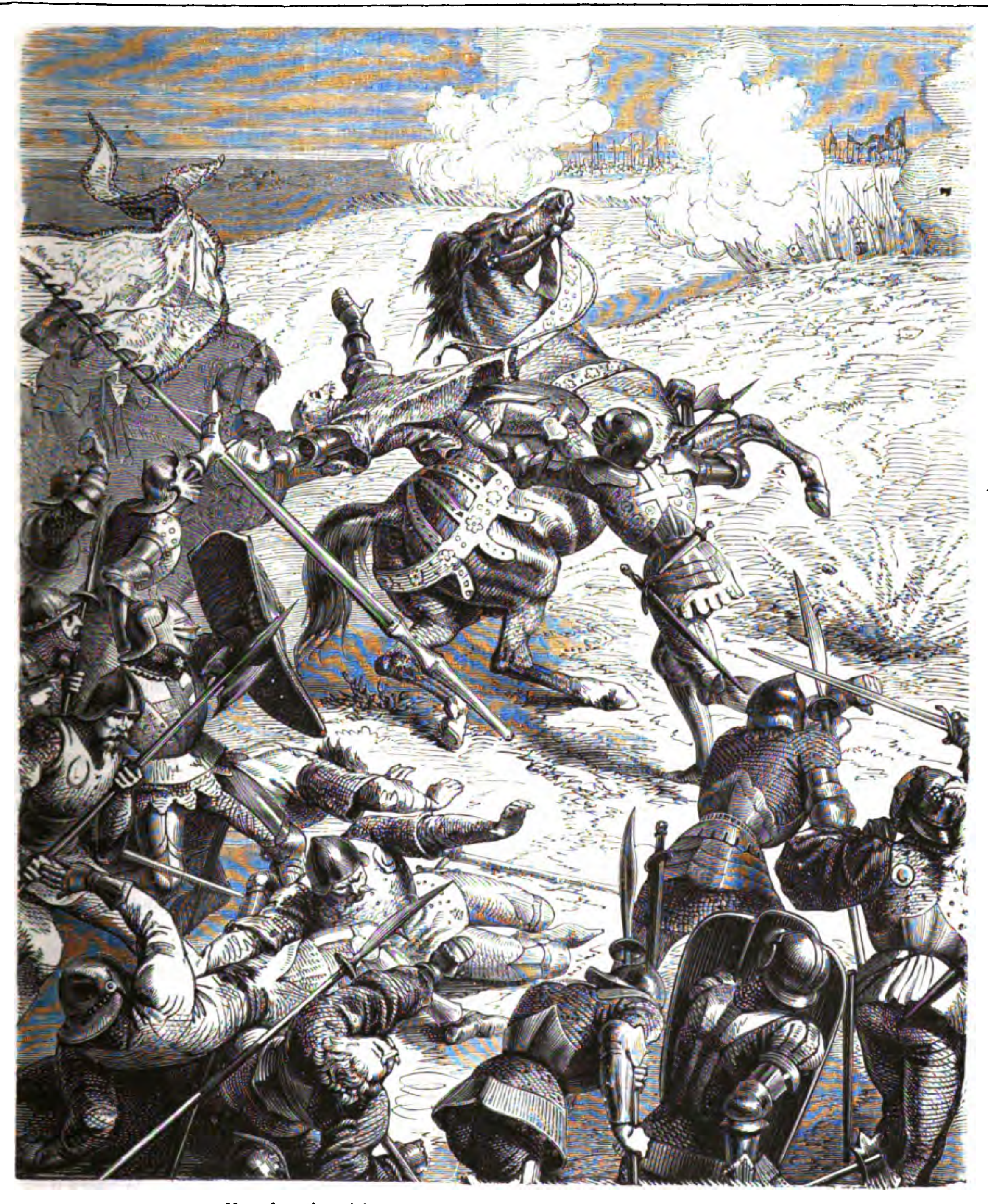
TREIZIÈME VOLUME. **N° 644. — Quinze centimes.** 29 NOVEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Mort de Talbot, à la bataille de Castillon (1453). (Page 130, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

MORT DE TALBOT.

Le gouvernement de Henri VI, ou, pour mieux dire, le gouvernement de Marguerite d'Anjou, avait besoin d'un grand succès en dehors pour se réhabiliter à l'intérieur. Un général de quatre-vingts ans, Talbot, fut chargé de ramener la Guyenne sous la domination anglaise. Les premiers pas furent faciles. Les habitants de Bordeaux introduisirent eux-mêmes les Anglais dans leur ville le 22 septembre 1452; presque tout le pays suivit cet exemple. Le roi de France avait à en recommencer la conquête.

Dès le printemps de 1453, ses troupes filèrent vers la Guyenne, et le 14 juillet elles mettaient le siége devant Castillon. Les frères Bureau tracent un parc d'artillerie, l'entourent de fossés, disposent leurs canons en batteries, et commencent à battre les murs. Talbot accourt; avant d'attaquer il veut entendre la messe. Son chapelain commençait quand on vient lui dire que les ennemis s'enfuient. « Jamais je n'ouïrai messe, s'écrie-t-il, ou aujourd'hui j'aurai rué bas la compagnie des Français. » Et il donne l'ordre d'avancer. Un de ses gentilshommes lui représente que les Français, loin de fuir, sont si bien fortifiés, qu'il y a tout à craindre en les attaquant. Talbot s'emporte, frappe au visage le messager de malheur, et continue d'avancer en vrai paladin du moyen âge, à cheval, son étendard à la main, couvert d'un vêtement de velours rouge qui le signale de loin aux coups. Le temps des belles apertises d'armes était à jamais passé, et les canons des frères Bureau frappaient brutalement les valeureux chevaliers comme les simples soldats. La première décharge abat des files entières. Talbot avance toujours; une seconde le renverse lui-même. Alors les Français ouvrent leurs barrières et tombent sur les Anglais éperdus, auxquels ils tuent quatre mille hommes.

Le surlendemain Castillon se rendit, puis Saint-Emilion, puis Libourne, puis Cadillac, puis Blanquefort. L'armée royale se resserrait autour de Bordeaux; les francs archers dévoraient les pays; les vaisseaux prêtés au roi par la Rochelle et la Bretagne bloquaient l'embouchure de la Gironde. Bordeaux, menacé de manquer de vivres, envoya des députés à Charles VII. En leur présence, Jean Bureau vint dire au roi : « Sire, je viens de visiter tous les alentours pour choisir les places propres aux batteries; si tel est votre bon plaisir, je vous promets sur ma vie qu'en peu de jours j'aurai démoli la ville. » Les envoyés comprirent qu'il fallait accepter cette fois les conditions que le roi voudrait bien leur faire. Il ôta à Bordeaux ses priviléges, exigea une contribution de cent mille écus, et ordonna le bannissement, avec la confiscation des biens, de vingt coupables, enfin la construction de deux citadelles pour répondre à l'avenir de la fidélité de la ville. Le sire de l'Esparre, qui avait appelé les Anglais en promettant de soulever toute la noblesse de la province, eut la tête tranchée.

Le 19 octobre 1453, Charles VII entra triomphalement à Bordeaux; la guerre de cent ans était finie; les Anglais ne possédaient plus en France que Calais et deux petites places voisines.

THOMAS ET MARMONTEL.

Marmontel était à la veille d'être nommé membre de l'Académie française. Il regardait son élection comme certaine, lorsque d'Alembert l'envoya chercher et lui dit :

« Savez-vous ce qui se trame contre vous? On vous oppose un concurrent en faveur duquel Praslin, d'Argental et sa femme briguent les voix à la ville, à la cour. Ils se vantent d'en réunir un très-grand nombre, et je le crains, car ce concurrent est Thomas. »

Personne n'était plus convaincu que Marmontel du mérite de Thomas, mais il savait aussi qu'il n'y avait pas d'homme plus franc et plus loyal, et il ne put croire que son ami pût se prêter à une pareille manœuvre.

« Toutefois, reprit d'Alembert, il est fort embarrassé. Vous savez qu'ils l'ont empêtré de bienfaits, de reconnaissance; ensuite, ils l'ont engagé de loin à penser à l'Académie, et sur ce qu'il leur a fait observer que sa qualité de secrétaire personnel du ministre ferait obstacle à son élection, Praslin lui a obtenu du roi un brevet qui ennoblit sa place.

« A présent que l'obstacle est levé, on exige qu'il se présente, et on lui répond de la grande pluralité des voix. Il est à Fontainebleau, en présence de son ministre, et obsédé par d'Argental. Je vous conseille de l'aller voir. »

Marmontel partit, et, en arrivant, il écrivit à Thomas pour lui demander un rendez-vous. Thomas lui répondit qu'il se trouverait sur les cinq heures au bord du grand bassin.

« Vous vous doutez bien, mon ami, lui dit Marmontel, du sujet qui m'amène. Je viens savoir de vous si ce que l'on m'assure est vrai. »

Et il lui répéta ce que lui avait dit d'Alembert.

« Tout cela est vrai, répondit Thomas, et il est vrai encore que M. d'Argental m'a signifié ce matin que M. de Praslin veut que je me présente; qu'il exige de moi cette marque d'attachement; que telle a été la condition du brevet qu'il m'a fait avoir; qu'en l'acceptant, j'ai dû entendre pourquoi il m'était accordé; et que si je ne fais pas ce que mes bienfaiteurs exigent, je perdrai ma place et ma fortune. Voilà ma position. A présent, dites-moi ce que vous feriez à ma place?

— Est-ce bien sérieusement que vous me consultez? lui dit Marmontel.

— Oui, fit en souriant Thomas d'un air d'un homme qui avait pris son parti.

— Eh bien! à votre place, reprit Marmontel, je ferais ce que vous ferez.

— Non, sans détour, que feriez-vous?

— Je ne sais pas me donner aux autres pour exemple; mais ne suis-je pas votre ami? N'êtes-vous pas le mien?

— Oui, je le suis, et je ne m'en cache pas.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

— Eh bien! mon cher, si j'avais un fils, et s'il avait le malheur de servir contre son ami la haine d'un Gusman, je....

— N'achevez pas, ma réponse est faite et bien faite, reprit Thomas en serrant la main de Marmontel.

— Eh! mon ami, dit ce dernier, croyez-vous que j'en aie jamais douté?

— Vous êtes cependant venu vous en assurer....

— Non, certes, ajouta Marmontel, ce n'est pas pour moi que j'en ai voulu l'assurance, mais pour des gens qui ne connaissent pas votre âme comme je la connais.

— Dites-leur donc, répliqua Thomas, que si jamais j'entre à l'Académie, ce sera par la belle porte. Et, à l'égard de la fortune, j'en ai si peu joui et m'en suis passé si longtemps, que j'espère bien n'avoir pas désappris à m'en passer encore. »

Thomas perdit à cette belle action sa place de secrétaire du premier ministre, mais l'Académie lui décerna par acclamation le premier fauteuil qui vint à vaquer.

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT.

SUITE ET FIN.

XXXIII. Troisième mariage.

Trois ans après, quand Abel était déjà devenu tout à fait de la famille par son mariage avec Suzanne, Jean lui annonça que Kersac et Hélène étaient dans une grande affliction. Le propriétaire de la ferme que cultivait Kersac depuis plus de vingt ans, venait de mourir; la terre était à vendre, et on était en pourparler avec quelqu'un qui voulait l'exploiter lui-même.

« Ne t'afflige pas, mon ami, lui dit Abel, cette vente n'est pas encore faite; peut-être ne se fera-t-elle pas. »

En effet, peu de jours après, Jean apprit par M. Abel que la ferme avait été vendue à quelqu'un qui faisait avec Kersac un bail, lequel devait durer tant que vivrait le fermier.

Jean fut si surpris de cet à-propos, qu'Abel ne put s'empêcher de rire.

« Monsieur, dit Jean, est-ce que *M. le Voleur* et *M. le Peintre* n'y seraient pas pour quelque chose?

M. ABEL, *riant*. C'est possible; je sais que *M. le Peintre* cherchait une terre à acheter en Bretagne.

JEAN. Oh! monsieur, quel bonheur! Votre bonté ne se lasse jamais! »

C'était réellement M. Abel qui avait acheté la ferme de Sainte-Anne pour y bâtir un château et s'y créer une résidence d'été. Cette acquisition fit le bonheur de Kersac et d'Hélène; de Jean, qui se trouvait près de sa mère sept ou huit mois de l'année, et sans compter la famille qui habitait le château.

Quand Marie eut dix-huit ans, Kersac, qui l'aimait tendrement et qui n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec Hélène, accomplit son projet d'autrefois; il annonça qu'il adopterait Marie; il restait la seconde partie du projet, la marier à Jean. Ce dernier avait vingt-sept ans; il avait continué son service dans l'hôtel de Grignan, sauf un léger changement, c'est qu'il avait passé au service particulier de son bienfaiteur, de son maître bien-aimé, M. Abel. On pouvait, en parlant d'eux, dire avec vérité : *Tel maître, tel valet.* L'un était le beau idéal du maître, l'autre le beau idéal du serviteur.

Quand l'adoption de Marie fut annoncée, M. Abel, qui s'entendait avec Kersac pour faire réussir ce mariage, trouva un jour que Jean était devenu pensif et moins gai. Il lui en fit l'observation.

JEAN. Que voulez-vous, monsieur? En avançant en âge, on devient plus sage et plus sérieux.

M. ABEL, *souriant*. Mais, mon ami, tu as vingt-sept ans à peine; ce n'est pas encore l'extrême vieillesse.

JEAN. Pas encore, monsieur; mais on y marche tous les jours.

M. ABEL. Écoute, Jean, quand je me suis marié, j'avais trente-quatre ans et je n'étais pas triste; et je ne le suis pas encore, malgré que j'aie quarante et un ans.

JEAN, *tristement*. Je le sais bien, monsieur.

M. ABEL. Jean, tu me caches quelque chose; ce n'est pas bien. Toi qui n'avais pas de secret pour moi, voilà que tu en as un, et depuis plusieurs mois déjà.

JEAN. Pardonnez-moi, monsieur; ce n'est pas un secret, c'est seulement une chose qui me rend triste malgré moi.

M. ABEL. Qu'est-ce que c'est, Jean? Dis-le-moi. Que crains-tu? Tu connais mon amitié pour toi?

JEAN. Oh! oui, monsieur; et votre indulgence et votre bonté qui ne se sont jamais démenties. Voilà ce que c'est, monsieur. Je me sens pour Marie un attrait qui me ferait vivement désirer de l'épouser. Et il m'est impossible de me marier, parce qu'en me mariant ainsi, mon beau-père et ma mère voudraient nous garder près d'eux. Et si je vous quittais, monsieur, je me sentirais si malheureux, si ingrat, si égoïste, que je n'aurais pas une minute de repos et que j'en mourrais de chagrin. D'un autre côté, quand je quitte Marie, il me semble que c'est mon âme qui s'en va et que je reste seul dans le monde. Elle m'a dit que pour elle c'était la même chose, et qu'elle pleurait souvent en pensant à moi. Je lui ai dit ce qui m'arrêtait; elle l'a compris, et nous sommes convenus, elle de rester fille, et moi de rester garçon; je me console par la pensée de ne jamais quitter monsieur, et de vivre bien heureux pour monsieur et pour madame.

Et, en disant ces mots, la voix lui manqua; il se retourna comme pour arranger quelque chose et disparut.

M. Abel resta triste et pensif.

« Heureux! Pauvre garçon! C'est pour moi qu'il sacrifie son bonheur et celui de la femme qu'il aime. Je ne peux pas accepter ça. Il sera marié avant un mois d'ici. »

M. Abel sonna. Baptiste entra.

« Baptiste, allez à la ferme et demandez à Kersac de venir me parler. »

Kersac s'empressa d'arriver.

« J'ai une affaire à traiter avec vous, Kersac. Je vous demande votre appui et je vous offre le mien. »

Ils s'enfermèrent pour traiter leur affaire sans être dérangés; une demi-heure après, Kersac se retirait en se frottant les mains.

Lorsque M. Abel revit Jean, il lui dit que Kersac le demandait pour lui communiquer une affaire importante.

« Faut-il que j'y aille de suite, monsieur?

— Mais, oui; Kersac paraît pressé. »

Jean s'empressa d'y aller; il le trouva seul.

« Jean, dit Kersac en lui tendant la main, tu es un

nigaud, et Marie est une sotte, et je vais vous mettre tous deux à la raison. »

Kersac se leva, ouvrit une porte, et rentra traînant après lui Marie tout en larmes.

« Tiens, dit-il en la lui montrant, tu vois! C'est toi qui es cause de cela.

JEAN. Marie, Marie, tu m'avais promis d'être raisonnable!



Il le reçut avec des menaces. (Page 134, col. 1.)

MARIE. J'essaye, Jean; je ne peux pas.

KERSAC. Vous êtes fous tous les deux! Et voilà comment je vous rends la raison. »

Il prit la main de Marie, la mit dans celle de Jean.

« Je te la donne, dit-il à Jean. Je te le donne, dit-il à Marie. D'ici à un mois, de gré ou de force, vous serez mariés. Tu resteras près de M. Abel pendant les huit mois qu'il passera ici; quand il s'en ira, tu le suivras ou tu resteras, comme tu voudras. J'aurais bien voulu t'avoir à mon tour; mais M. Abel a tenu bon. Sapristi! il tient à toi comme le fer tient à l'aimant. »

Kersac ne leur donna pas le temps de répondre; il

Ils traînèrent Jeannot jusque dans la rue. (Page 134, col. 1.)

sortit en refermant la porte sur lui. Quand il rentra une heure après, il trouva Jean *rendu à la raison;* Marie lui avait démontré que son mariage ne nuisait en rien à son service près de son bienfaiteur, et même que M. Abel n'en serait que mieux servi. Il paraît que ses arguments avaient été bien persuasifs, car ils terminèrent la conférence par une discussion sur le jour du mariage; Jean voulait attendre; Marie voulait presser :

« Car, dit-elle, si je te laisse le temps de la réflexion, tu me laisseras là pour M. Abel, et je mourrais de chagrin. »

Jean frémit devant cet assassinat prévu et prémédité, et il consentit au plus bref délai, qui était de quinze jours. C'est ainsi que le sort de Jean fut fixé.

M. Abel se montra fort satisfait de cet arrangement. Il en souffrit un peu, mais le moins possible; Jean lui promit de le suivre partout où il irait.

« Je vous assure, monsieur, lui dit-il, que si vous m'obligiez à vous quitter, je serais réellement malheureux; Marie elle-même me serait à charge. Pensez donc, monsieur! Treize années passées avec vous et près de vous, sans vous avoir jamais quitté! Comment voulez-vous que je vive heureux loin de vous?

M. Abel. Merci, mon ami! J'accepte ton sacrifice comme tu as accepté celui que j'ai fait en te rendant ta liberté; ta présence me sera d'autant plus agréable, qu'elle sera tout à fait volontaire de ta part. Et je t'avoue que tu me manquerais plus que je ne puis te dire, et que je t'aime, non pas comme un maître, mais comme un père; depuis bien des années je te regarde comme mon enfant. Il me semble comme à toi que tu fais partie de mon existence, et que nous ne devons jamais nous quitter. Occupe-toi maintenant de hâter ton mariage; tu comprends que tous les frais sont à ma charge, puisque c'est moi qui *t'oblige* à te marier. »

Jean sourit et remercia du regard plus qu'en paroles. La noce fut superbe; il y eut deux jours de repas, de danses et de réjouissances, mais pas un instant Jean n'oublia son service près de son cher maître A son lever, à son coucher, le visage de Jean fut, comme d'habitude, le premier et le dernier qui frappa les regards de M. Abel.

Ils vivent tous, heureux et unis; quelques cheveux blancs se détachent sur la belle chevelure noire de M. Abel. Il a quatre enfants; Suzanne et Abel les élèvent ensemble; Suzanne s'occupe particulièrement de ses deux filles; Abel dirige l'éducation des deux garçons; l'un d'eux annonce un talent presque égal à celui de son père. Jean, marié depuis six ans, a déjà trois enfants. Ils vivent à la ferme avec leur mère. Kersac et Hélène mènent la vie la plus calme et la plus heureuse; Kersac conserve sa vigueur et sa belle santé; Hélène paraît dix ans de moins que son âge; les enfants de Jean sont superbes; la fille est blonde et jolie comme la mère; les fils sont bruns et beaux comme le père.



Il fera partie du prochain transport de galériens. (Page 134, col. 1.)

Ceux d'Abel et de Suzanne attirent tous les regards par leur grâce et leur beauté éclatante; leur bonté, leur esprit et leur charme égalent leurs avantages physiques; le fils aîné a treize ans; le second en a onze. Les filles ont neuf et sept ans.

M. et Mme de Grignan ne quittent pas leurs enfants; jamais un mécontentement, un dissentiment ne viennent troubler l'harmonie qui règne dans la famille. Le petit Roger en est sans doute l'ange protecteur.

La belle jument de Kersac vit encore et continue à exciter l'admiration de son maître; elle a eu quatorze poulains, tous plus beaux et plus parfaits les uns que les autres, que Kersac aurait voulu garder tous; mais il a dû en céder huit à M. Abel et à quelques-uns de ses amis qui les demandaient avec instance; il ne voulait pas en recevoir le payement, mais M. Abel l'a forcé à accepter trois mille francs pour chaque poulain qu'il lui enlevait.

XXXIV. Et Jeannot?

Et Jeannot? . . . .
. . . . Hélas! pauvre Jeannot, il est loin de mener la vie douce et heureuse de Jean et de ses amis. Mes lecteurs se souviennent de sa dernière conversation au café avec Kersac et Jean. Il continua sa vie de fripon et de mauvais sujet. Un jour, il tomba malade à force de boisson et d'excès. Ses maîtres s'en débarrassèrent, comme font les maîtres insouciants, en l'envoyant à l'hôpital. Pendant sa maladie, M. Boissec dut faire ses affaires lui-même. Il découvrit ainsi les friponneries de Jeannot. Au lieu de s'en accuser en raison du mauvais exemple, des mauvais conseils qu'il lui avait donnés, il s'emporta contre lui, gémit sur les sommes considérables que Jeannot lui avait soustraites, et résolut de l'en punir sévèrement.

A l'hôpital, Jeannot, comparant son abandon à la position si heureuse de Jean, fit quelques réflexions qui auraient porté de bons fruits si Jeannot avait eu plus de foi et de courage.

Mais quand il sortit de l'hôpital et qu'il se traîna, pâle et faible, chez ses maîtres, Boissec le reçut avec des injures et des menaces.

JEANNOT. Que me reprochez-vous donc, monsieur Boissec, que vous n'ayiez fait vous-même?

M. BOISSEC. Moi et toi ce n'est pas la même chose, coquin. J'étais le maître, tu étais mon subordonné. C'est moi qui t'avais formé....

JEANNOT. Et à quoi m'avez-vous formé, monsieur? A voler mon maître, comme vous! A ne croire à rien, comme vous! A vivre pour le plaisir, comme vous! Que vouliez-vous donc de moi? Si j'avais été honnête, je vous aurais dénoncé à M. le comte! Est-ce ça que vous regrettez? Est-ce ça que vous voulez? Prenez garde de me pousser à bout!

M. BOISSEC, Serpent, vipère! Tu oses menacer ton bienfaiteur?

JEANNOT. Vous, mon bienfaiteur? Vous êtes mon corrupteur, mon mauvais génie, mon ennemi le plus cruel, le plus acharné.

M. BOISSEC. Attends, gredin, je vais te faire comprendre ce que je suis. Auguste, Félix! Par ici? Mettez à la porte ce drôle, ce voleur; jetez-lui ses effets, et ne le laissez jamais remettre les pieds à l'hôtel.

Auguste et Félix n'eurent pas de peine à exécuter l'ordre de l'intendant, de l'homme de confiance de monsieur. Ils traînèrent Jeannot jusque dans la rue, et lui *jetèrent* ses effets, comme l'avait ordonné M. Boissec. Obligé de céder à la force, il ramassa ses effets épars et se trouva heureux de retrouver une bourse bien garnie dans la poche d'un de ses gilets; il prit un fiacre et se logea dans un garni. En attendant une place qui n'arriva pas, il mangea tout son argent, vendit ses effets, se trouva sans ressources, se réunit à une bande de vagabonds, se fit arrêter et mettre en prison; il en sortit plus corrompu qu'il n'y était entré, fut arrêté pour vol simple une première fois, et condamné à un an de prison; une seconde fois pour vol avec effraction et menaces, il fut condamné à dix ans de galères; il est au bagne maintenant; on parle de le transporter à Cayenne, à cause de son indocilité et de son humeur intraitable. Il est probable qu'il fera partie du prochain transport de galériens.

Et Simon?

Simon vit heureux et content; il est bon mari, bon père, bon fils, et toujours bon chrétien.

Son beau-père l'ennuie quelquefois pour des affaires de commerce. Il trouve Simon trop délicat, trop consciencieux. Simon assure qu'il n'est qu'honnête et qu'il ne fera aucune affaire qui ne soit parfaitement loyale et honorable. Dans le magasin, les pratiques aiment mieux avoir affaire au gendre qu'au beau-père. Ce dernier s'étant retiré des affaires et ayant cédé les affaires à ses enfants, voit avec surprise l'agrandissement du commerce de Simon. Il a déjà acquis une fortune suffisante pour vivre agréablement. Il va quelquefois à Sainte-Anne, où il trouve réunis tous ses anciens amis, et son frère Jean, qu'il aime toujours tendrement.

Au milieu de cette prospérité, il a eu deux peines assez vives; d'abord, il n'a pas d'enfants. Ensuite, Aimée, mal conseillée par sa mère, menait une vie trop dissipée, faisait trop de dépenses de toilette, de vanité; elle se révoltait contre Simon, le traitait de sévère, d'avare, d'exagéré. Enfin, il n'y avait pas accord parfait dans ce ménage. M. Abel, qu'il voyait quelquefois à Paris, lui conseillait la douceur, la patience et la fermeté.

« Ne cède jamais pour ce qui est mal ou qui mène au mal, mon ami; pour le reste, laisse faire le plus que tu pourras. Avec les années, Aimée deviendra raisonnable; elle comprendra alors et approuvera ta conduite; elle t'en aimera et t'en respectera davantage. »

Simon attendait, soupirait, espérait. Enfin, le bon Dieu lui vint en aide. Aimée eut la petite vérole qui la défigura; le monde et la toilette ne lui offrirent plus aucun attrait; son âme s'embellit par suite du changement de son visage; elle devint ce que Simon désirait qu'elle fût; il l'aima laide bien plus qu'il ne l'avait aimée jolie. Aimée, de son côté, comprit alors les qualités et les vertus de son mari; et quand ils allaient passer quelques jours à la ferme de Sainte-Anne, elle s'entendait parfaitement avec tous les membres de l'excellente famille qui l'habitait. Simon serait donc parfaitement heureux s'il avait des enfants. Mais, hélas! il n'en a pas encore et il n'en aura sans doute jamais, car la jolie Aimée a.... Calculez vous-même son âge. Je préfère ne pas vous le dire.

Et le PETIT *Jean?*... Il avait quatorze ans quand il vous est apparu pour la première fois.

Et Abel?... Il avait vingt-sept ans!

Et Kersac?... Il en avait trente-cinq!!!

Comtesse DE SÉGUR.

LES DEUX AMIES RIVALES.

SUITE ET FIN.

La pauvre Marthe baissait la tête; son cœur battait bien fort, et ses yeux étaient baignés de larmes.

Dira-t-elle la vérité? Sa mère serait si heureuse de lui voir rapporter ce beau prix! Mais accuser sa compagne, oh! jamais, jamais!

La bonne sœur cherche en vain une écolière aussi méritante que Marthe; quelques minutes s'écoulent ainsi pendant lesquelles Madeleine, combattue par la honte d'avouer sa faute et le chagrin de voir Marthe privée, à cause d'elle, d'une récompense qu'elle a méritée sous tous les rapports, pose sur les genoux de son amie les beaux livres dont elle était si fière un instant avant, puis, se jetant à son cou, lui dit tout bas en pleurant :

« Dis la vérité pour ta mère, pour moi, je n'ai pas le courage de parler moi-même. »

La comtesse de Plélan, attribuant les larmes de Madeleine à sa grande affection pour Marthe, s'adresse à elle :

« Vous avez mérité votre prix, ma chère petite, conservez-le; songez combien vous auriez plus de chagrin si vous aviez commis vous-même la faute dont s'est rendue coupable votre compagne. »

Ces paroles redoublent les remords de Madeleine, qui sort précipitamment de la classe. Marthe hésite encore; mais comment accuser son amie, quand celle-ci est absente et n'a pas eu le courage d'avouer elle-même sa faute? Elle demande la permission de se retirer avant d'avoir entendu proclamer le nom de celle qui,

avec le prix de bonne conduite, aura les livres qu'elle espérait porter à sa bonne mère.

Elle retourne donc tristement vers la pauvre cabane, et, en y entrant, elle se précipite dans les bras de Mathurine, ne pouvant plus contenir son chagrin. Celle-ci, étonnée, l'interroge, et, ayant entendu le fidèle récit de tout ce qui s'est passé, elle assure sa fille chérie qu'elle est maintenant tout à fait consolée, puisque Marthe n'a aucune faute à se reprocher, et que certes le bon Dieu saura bien la dédommager.

Dans la soirée, Madeleine, toujours tourmentée, vient trouver Marthe avec sa mère, à laquelle elle a tout avoué (car Madeleine est une bonne enfant; pourquoi un sot orgueil lui a-t-il fermé la bouche?).

Elle aime tendrement Marthe, et la délicatesse remarquable de celle-ci, aussi bien que son intelligence, la plaçant bien au-dessus des enfants du village, Madeleine l'appelle son amie, et sa mère encourage l'affection mutuelle des deux enfants.

A peine entrée, elle embrasse la triste Marthe.

« Comment s'est terminée la séance? demande-t-elle. Qu'est-ce qu'a dit Mme la comtesse, quand elle a su que c'était toi qui m'avais aidée?

Marthe. Comment peux-tu croire que je t'ai accusée après ton départ? Non, jamais personne n'en saura rien; d'ailleurs, tu devais avoir le prix de science, tu es bien plus instruite que moi. L'émotion seule t'avait fait oublier un nom que tu connais parfaitement.

Madeleine. Que je suis malheureuse! Comment faire? Je ne puis te laisser porter la peine de ma faute.

La mère de Madeleine. Mon enfant, tu ne peux plus hésiter; il faut que tu aies le courage de dire toute la vérité : tu ne seras tranquille et heureuse qu'à cette condition. »

Comme elle achevait ces mots, on entend frapper à la porte, et M. le curé entre, désireux de questionner Marthe, qu'il connaissait incapable de la plus légère supercherie.

Madeleine aussitôt s'avance vers le bon prêtre et lui raconte tout ce qui s'est passé avec franchise et naïveté. Celui-ci, après avoir loué l'enfant de son courage, se chargea de tout arranger. En effet, le lendemain matin, à la sortie de l'église, devant tous ses paroissiens, raconta, à la louange des deux amies, la faute mainenant réparée de l'une et la courageuse résistance de l autre, qui avait ainsi doublement mérité le beau prix de bonne conduite.

La jeune comtesse, en embrassant affectueusement a bonne Marthe, lui demanda devant tous d'oublier le chagrin qu'elle lui avait causé involontairement et 'accompagna chez sa mère Mathurine, qui attendait avec anxiété son enfant aimée.

« Madame, dit-elle, vous savez maintenant que ma petite Marthe ne vous a pas trompée, n'est-ce pas? Elle n'en est pas capable.

La comtesse. Tout s'est expliqué, ma bonne mère, et je viens vous demander pardon d'avoir commis une erreur qui vous a fait tant de peine. J'enverrai à Marthe, avec son prix, que personne dans l'école ne méritait, les volumes d'histoire sainte qui lui appartiennent de droit.

— Mais, madame, s'écria Madeleine qui l'avait suivie chez Mathurine, je ne puis garder les miens, je les ai apportés à Marthe.

La comtesse. Gardez-les, mon enfant; je vous les ai donnés, et votre faute est si bien réparée que tout doit être oublié. Mais je tiens à ce que votre amie les possède également; ils lui seront utiles autant qu'agréables. »

L'amitié déjà si intime des jeunes filles grandit avec elles; Madeleine devint meilleure en cherchant à imiter celle qu'elle aimait tendrement.

La cabane de Mathurine fut dès lors le but des promenades quotidiennes de Mme de Plélan, et personne ne s'étonna de voir, pendant tout l'hiver, un bon feu petillant à cet âtre naguère si triste. La comtesse obtint même pour la veuve du soldat une petite pension qui la mit dès lors au-dessus du besoin. Les bons aliments, le bien-être rendirent enfin les forces et la santé à la pauvre veuve, qui, en priant le bon Dieu pour sa bienfaitrice, ne demandait pour elle d'autre faveur que de lui accorder une fille comme sa fille Marthe.

(Imité de l'anglais.)

Marie Vincent.

LE VRAI COURAGE.

Louis XIV avait dirigé en personne le siége de Namur. Il s'y passa un très-grand nombre d'actions d'éclat, parmi lesquelles le roi aimait à raconter lui-même ce trait de bravoure d'un simple soldat.

Cet homme appartenait au régiment des fusiliers, qui travaillait à la tranchée. Il y avait apporté un gabion; un coup de canon vint qui emporta son gabion.

Aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser de la même façon : un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion.

Alors le soldat rebuté se tint au repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion.

« J'irai, répondit le brave soldat, mais je serai tué. »

Il y alla, et, en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier :

« Je l'avais bien dit. »

Il fallut lui couper le bras qui ne tenait presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après l'opération, il dit froidement :

« Je suis donc hors d'état de travailler; c'est maintenant au roi à me nourrir. »

J. D.

Neuve-des-Petits-Champs, n° 66, pour y faire faire un portrait photographique.

Un exemplaire dudit portrait sera livré gratuitement le jour indiqué par MM. Dagron et Cie.

Nos Abonnés actuels de six mois, en renouvelant de suite leur abonnement pour les six mois suivants, jouiront de la même prime.

Adresser directement le montant de l'Abonnement en espèces ou en un mandat sur la poste, et la demande du Bon pour le portrait photographique à M. Ch. Lahure, propriétaire de *la Semaine des Enfants*, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Le Bon pour un exemplaire d'un portrait photographique, délivré par l'administration de *la Semaine des Enfants* et signé par M. Ch. Lahure, sera valable pendant deux mois : à l'expiration de ce temps, le bon ne donnera plus droit à la prime et ne sera pas renouvelé.



Un marchand de pommes de terre cuites, à Londres. (Dessin de Gavarni.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 645. — Quinze centimes. 2 DÉCEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Mort de Charles le Téméraire. (Page 138, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

MORT DE CHARLES LE TÉMERAIRE.

(1477.)

La valeur et l'audace de Charles le Téméraire lui avaient conquis un nom illustre en Europe. On regardait le grand-duc de Bourgogne comme invincible. Mais il fit la guerre aux Suisses. Les vachers des Alpes, ainsi qu'il les appelait, le supplièrent de leur accorder la paix.

« Il y a plus d'or et d'argent, lui disaient-ils, dans vos éperons et les brides de vos chevaux, que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. »

Le duc ne voulut rien entendre. Les défaites de Granson et de Morat furent le prix de son obstination. Le prestige de ses armes disparut. De plus, son épée, sa tente, ses diamants, son sceau ducal, son collier de la Toison d'or, les ornements de sa chapelle, restèrent entre les mains des Suisses; barbares encore, ils ignoraient la valeur de ces objets précieux, dont ils se firent autant de jouets. Le plus beau diamant du duc fut jeté comme du verre, ramassé et vendu pour un écu; sa

vaisselle d'or prise pour du cuivre, ses riches draperies coupées comme de la toile.

Envahissant à leur tour les États de Charles, les Suisses s'emparèrent de Nancy. Leur armée s'élevait à vingt mille hommes. Le Téméraire n'avait pas quatre mille soldats. Néanmoins, nulle remontrance ne put le décider à lâcher prise.

« S'il le faut, s'écria-t-il, je combattrai seul. »

Le dimanche 5 janvier 1477, il se porta au-devant de l'ennemi, par une grosse neige, s'attendant à périr plutôt qu'à vaincre. Comme on lui posait son armet sur la tête, le lion d'or qui en formait le cimier vint à tomber; le duc dit tristement :

Hoc est signum Dei! « Ceci est un présage de Dieu! »

Puis il s'élança dans la mêlée. En quelques moments la petite armée bourguignonne fut dispersée, prise ou égorgée. Le duc lui-même fut tué par un ennemi inconnu. Le lendemain, un de ses pages reconnut dans la vase glacée d'un ruisseau son cadavre mutilé.

Une croix de pierre, qu'on a élevée dans l'étang aujourd'hui desséché de Saint-Jean, marque l'endroit où s'est brisée cette ambition stérile. Ses funérailles furent célébrées à Nancy par les soins de René de Vaudemont, qu'il avait voulu dépouiller de son héritage. René prit la main du cadavre et dit :

« Cher cousin, Dieu ait votre âme; vous m'avez fait moult maux et douleurs. »

Telle fut l'oraison funèbre du prince qui s'était flatté de devenir le roi du pays compris entre les Cévennes et les Alpes, entre le Rhin et l'Escaut.

LE GRENADIER SANS-RAISON.

Sous Louis XIV, les grenadiers étaient dans l'armée ce que sont les zouaves parmi nous. Ils affectaient un air d'indépendance et d'indiscipline qui les faisait souvent maudire en temps de paix, mais, fallait-il marcher contre l'ennemi, rien n'égalait leur impétueuse furie.

Beaucoup d'entre eux avaient même des sentiments religieux très-fermes; ils ne craignaient pas d'entendre la messe dans le camp et de faire leurs dévotions la veille d'une attaque ou d'une bataille.

Devant Namur, en juin 1692, il y avait au siége de cette ville un grenadier à cheval nommé *Sans-Raison*. Ayant vu tuer le lieutenant de sa compagnie, M. Roquevert, qui était un fort brave homme, cette perte l'exaspéra, et il se précipita sur l'Espagnol qui venait de le frapper.

Celui-ci, se voyant perdu, lui demanda quartier et lui promit cent pistoles, en lui montrant sa bourse où il y en avait trente-cinq. Mais Sans-Raison, qui ne songeait qu'à venger la mort de son chef, ne voulut rien écouter et lui passa son épée à travers le corps.

Les ennemis ayant envoyé demander le corps de ce malheureux, on le leur rendit, et le grenadier *Sans-Raison* leur renvoya en même temps les trente-cinq pistoles qu'il avait prises au mort en disant :

« Tenez, voilà son argent, dont je ne veux point; les grenadiers mettent la main sur les gens pour les exterminer, mais non pour leur prendre ce qu'ils ont. »

J. D.

MAGNANIMITÉ DU CARDINAL D'AMBOISE.

Le cardinal d'Amboise avait fait construire à grands frais sa belle maison de Gaillon; il ne manquait au château que des dépendances plus étendues.

Un gentilhomme voisin possédait une terre magnifique qui aurait complété à merveille le domaine du cardinal; il la lui fit proposer.

Le ministre répondit que le gentilhomme n'avait qu'à venir, et qu'ils causeraient ensemble de cette affaire. Celui-ci ne manqua pas au rendez-vous.

Le cardinal lui demanda avec bienveillance quel était le motif qui le portait à se défaire d'une terre qu'il tenait de ses aïeux.

« Éminence, lui répondit le gentilhomme, avec le prix de cette terre je pourrai faire une dot à ma fille, et ce qui me restera me donnera encore plus de revenus que la terre elle-même. »

Le cardinal lui représenta qu'au lieu de se dépouiller d'un bien de famille, il ferait mieux d'emprunter sans intérêt l'argent nécessaire à la dot de sa fille, et de payer avec le temps cette somme au moyen de ce qu'il retirerait de l'exploitation intelligente de son patrimoine.

« Sans doute, répliqua le gentilhomme, mais il n'est pas aisé de trouver à emprunter à de pareilles conditions.

— Si vous le voulez, ajouta le cardinal, ce sera moi qui vous prêterai cette somme, et je vous accorderai un assez long délai pour que vous me remboursiez sans être forcé de vendre votre terre. »

Aussitôt il lui fit compter la somme nécessaire pour l'établissement de sa fille, et lui accorda toutes les facilités de payement qu'il pouvait désirer.

Quelqu'un s'étant approché du cardinal après cette entrevue et lui ayant demandé quel avait été le résultat de cette négociation :

« Il a été excellent, dit en souriant le cardinal; je n'ai pas la terre, mais je me suis fait un ami de plus; pouvais-je arriver à un dénoûment plus heureux? »

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

SALVATOR ROSA.

Il existe au musée de Florence un tableau célèbre qui retrace une aventure émouvante.

La scène est une solitude d'un aspect effrayant et sublime : partout des montagnes, des rochers tourmentés, des pics couverts de neige, une sorte de paysage de pierre enveloppé d'un ciel nuageux d'où s'échappent des jets de lumière étincelants, sur le bord d'un rocher qui surplombe un abîme noir et profond, des groupes d'hommes dont le costume et la physionomie dénotent le métier et les habitudes; ce sont évidemment des brigands des Apennins. Debout au-dessus de ce précipice, fier et calme, un jeune homme, entouré par les brigands, va être précipité. Le chef est à ses côtés et semble prêt à donner le fatal signal. A quelques pas une femme, d'une beauté étrange et sauvage, d'une main tenant un enfant, tendant l'autre d'un air menaçant vers le chef, semble lui ordonner d'épargner le jeune homme. A son regard résolu et impérieux, à la contenance du chef et de ses compagnons, à la figure

du jeune homme empreinte de reconnaissance, il est facile de deviner que les prières ou les ordres de cette femme seront suivis, et que la victime désignée sera sauvée de la mort affreuse dont elle était menacée.

Ce tableau est l'œuvre de Salvator Rosa, et retrace une aventure de l'auteur.

Né à l'Arenella, près de Naples, en 1615, d'une famille pauvre, Salvator Rosa était si admirablement doué par la nature, qu'il fut à la fois un peintre de génie, un habile musicien et un excellent poëte. Mais sa vocation le portait de préférence vers la peinture. Cependant ses essais ne furent pas heureux. Obligé, pour vivre, de composer de petites comédies qu'il jouait lui-même, il parvint ainsi à se faire connaître à Naples, et l'écrivain mit le peintre en lumière. Malheureusement, quelques satires mordantes qu'il avait publiées lui attirèrent des ennemis et le forcèrent à se réfugier à Rome, où il acquit bientôt une grande réputation comme peintre. Obligé plus tard de quitter cette ville, il trouva chez les Médicis de Florence une protection éclairée et généreuse, et son talent grandit encore. Les environs de Florence lui offraient d'ailleurs des sujets qui convenaient merveilleusement à la nature de son génie. Les Apennins, avec leurs sombres gorges, leurs sites pittoresques et sauvages, leurs pics neigeux et leurs profondes vallées, plaisaient à sa turbulente imagination. C'est là qu'il trouva ses inspirations les plus heureuses et ses sujets les plus originaux. Souvent il parcourait ces montagnes abruptes, infestées de bandits, pour y chercher des sujets de tableaux.

Un jour qu'il s'était avancé plus loin que de coutume dans ces solitudes profondes et dangereuses, et qu'assis près d'un torrent, il esquissait le dessin du paysage qu'il avait devant lui, il aperçut, au sommet d'un rocher, un homme qui, appuyé sur son escopette, semblait le regarder avec curiosité. Un large chapeau, dont les bords étaient à moitié noircis et rompus, ombrageait sa figure basanée; une ceinture de cuir serrait sa jaquette de gros drap gris et tenait attaché un de ces poignards à lame aiguë et fine qui font invariablement partie de l'armure des bandits des Apennins. Sa barbe noire, épaisse et négligée, cachait une partie de son visage et ne laissait guère apercevoir que le feu sombre de son regard attaché sur l'étranger qui venait envahir son domaine. Pour tout autre que notre héros, l'apparition soudaine de cette figure farouche et menaçante eût été une juste cause d'effroi. Mais Salvator était peintre, et peintre amoureux de son art; et il y avait dans ce costume étrange, dans cet aspect sombre, dans ces traits tourmentés, quelque chose qui s'harmonisait si merveilleusement avec la nature au milieu de laquelle se trouvait cet homme, c'était si bien le digne habitant de ces déserts, que Salvator ne vit en lui qu'un sujet d'étude.

« Il ne manquait à mon paysage, dit-il, qu'un habitant; ce gaillard-là vient poser à propos devant moi. »

Et, tirant tranquillement son crayon, il se disposait à fixer sur son album le souvenir de cette figure, lorsque l'inconnu, faisant un pas vers lui :

« Qui es-tu? lui cria-t-il d'une voix irritée, et que viens-tu faire chez nous?

— Je viens, mon brave, répondit le peintre, faire ton portrait.

— Ah! tu railles, je crois! dit l'autre en s'approchant.

— Non, reprit Salvator plus sérieusement. Je suis un peintre qui parcourt ces montagnes, et n'ai d'autre intention que d'en admirer les beautés et d'en décrire les sites pittoresques.

— Décrire ces sites! s'écria l'inconnu avec colère; eh! ne sais-tu pas que ces montagnes sont à nous? Malheur à qui vient nous y troubler et nous découvrir! »

A ces mots, il poussa un sifflement aigu, et trois hommes, vêtus à peu près comme lui, accoururent de différents côtés.

« Emparons-nous, dit-il, de ce curieux qui vient nous observer. »

Toute résistance était inutile. Aussi, après avoir essayé en vain de prouver son innocence, le jeune homme, entouré et saisi, suivit ses compagnons improvisés.

« Marche, lui cria celui qui l'avait arrêté, tu t'expliqueras avec le chef. »

Ce chef était un homme de quarante ans environ, nommé Piétratesta, à qui sa force physique, son courage, et, plus que tout le reste, sa farouche énergie, avaient acquis l'autorité parmi ses compagnons. Fameux dans les environs par son audace et ses crimes, condamné plusieurs fois à mort, inutilement poursuivi par la police, habitué depuis longues années à cette vie d'aventures, de pillage et de meurtre, il était pour ses prisonniers sans pitié et sans scrupules : il ne voyait en eux qu'une sorte d'esclave ou de bête de somme qu'il vendait argent comptant, c'est-à-dire qu'il les forçait à se racheter au prix d'une rançon qu'il mesurait sur la qualité et la fortune présumée du prisonnier. Ceux qui ne pouvaient donner de rançon étaient impitoyablement mis à mort. Pour lui ce n'étaient point des hommes, c'étaient de bonnes ou de mauvaises *prises*.

En voyant cette nouvelle prise, il fit subir au captif l'interrogatoire d'usage.

« Qui es-tu?

— Salvator Rosa, peintre napolitain, résidant à Florence.

— Peintre! pauvre prise en général. Mais tu es connu, le prince te protége, tes tableaux se vendent bien, et tu vaux bien dix mille ducats.

— Dix mille ducats! où voulez-vous que je les trouve?

— Si tu ne les as pas, tes amis te les procureront.

— Mes amis ne sont pas riches.

— Quand on a le prince dans sa manche, on est toujours riche.

— Le prince me protége, en effet, mais il ne me doit rien.

— Il ne voudra pas, pour dix pauvres mille ducats, se priver des talents d'un artiste comme toi.

— Il paye mes tableaux, mais je ne puis lui demander de payer ma rançon.

— Allons, trêve de discussion; demande à tes Médicis, à tes parents, à tes amis, à qui tu voudras; mais livre-moi les dix mille ducats, et cela avant un mois, ou sinon ton affaire est faite. »

A ces mots il s'éloigna, laissant Salvator au milieu de l'espèce de camp qui formait le point de réunion et l'habitation de la bande. Pendant ce court dialogue, deux enfants, sortis d'une des tentes, s'étaient montrés, attirés par le bruit. Leurs petites têtes blondes, curieusement penchées vers le nouveau venu, leurs yeux étonnés et à demi effrayés, leurs figures brunies

par le soleil, mais animées de l'incarnat de la jeunesse, enfin, leur costume pittoresque, avaient attiré l'attention du peintre. Lorsque le chef se fut éloigné, il s'approcha d'eux en souriant. Les enfants reculèrent d'abord en ouvrant de grands yeux ébahis; puis, rassurés par l'air de bonté du jeune homme, ils finirent par se laisser toucher et embrasser par lui.

« Est-ce que tu vas demeurer avec nous? lui dit l'aîné, âgé d'environ six à sept ans.

— Je ne sais pas, mon ami.

— Reste donc; il fait si bon dans ces montagnes! Il y a tout plein de jolies fleurs; et puis des nids! J'en sais déjà trois; je te les montrerai, et nous en chercherons d'autres ensemble. Mais, qu'est-ce que tu tiens donc là sous le bras?

— C'est un album.

— Un album? Qu'est-ce que c'est qu'un album?

— C'est un livre qui contient des dessins.

— Tu veux dire des images?

— Des images, c'est cela.

— Montre-les-moi?

— Regarde, mon enfant.

— Oh! les belles images! Maman, viens donc voir; des montagnes, des chevaux, des hommes; oh! que tout cela est drôle! »

Attirée par l'appel de l'enfant, une femme sortit de la tente principale. Elle était jeune encore, grande, couverte de vêtements bigarrés, empruntés à différents costumes. Son visage, d'une beauté énergique et un peu farouche, ses yeux noirs et profonds, ses traits accentués, son teint, d'un brun ardent, une certaine gravité impérieuse et triste empreinte dans toute sa personne, inspiraient au premier abord l'étonnement et le respect. Elle jeta un regard sombre sur Salvator et s'approcha de lui, comme si elle voulait lui donner quelque ordre ou lui imposer une défense. Mais, voyant les deux enfants penchés de chaque côté de lui sur son album, et la familiarité avec laquelle tous deux traitaient leur nouvelle connaissance, elle parut changer de sentiment, et sa figure s'adoucit insensiblement. Elle jeta un coup d'œil sur l'album et sembla prendre plaisir à en examiner les dessins.



Ce gaillard arrive à propos. (Page 139, col. 1.)

Au bout d'une demi-heure, la mère et les enfants étaient de vieux amis de Salvator Rosa.

Cette femme était l'épouse du chef. Fille d'une famille honorable, mariée à un jeune homme qui menait assez grand train à Pise, sa ville natale, et qui n'était qu'un chef de bande de brigands, elle n'avait pas voulu quitter celui à qui elle s'était unie, et, avec une admirable abnégation, elle s'était résignée à cette vie pénible et sauvage au fond des gorges de l'Apennin. Témoin des vols et des crimes de Piètratesta, son mari, et de ses compagnons, elle souffrait cruellement dans sa résignation. Cependant sa fidélité, sa vertu, choses inconnues, mais respectées chez ces bandits, lui avaient acquis une autorité morale assez extraordinaire sur tous ces hommes endurcis, et principalement sur son mari. Elle en usait pour tempérer leur férocité et obtenir la grâce de quelques malheureux.

En ce moment, un des bandits vint intimer au prisonnier l'ordre, donné par le chef, d'écrire aux personnes qui pouvaient payer sa rançon. Cet homme allait partir pour

Florence et se chargeait de remettre les lettres. Il désigna à Salvator l'endroit où devait être déposé l'argent, afin qu'il en donnât avis à ses correspondants.

Salvator avait des amis dévoués, mais presque tous artistes comme lui, c'est-à-dire peu favorisés de la fortune. Néanmoins, il se décida à écrire à quelques-uns d'entre eux, et il leur donna en outre l'autorisation de vendre deux tableaux qui se trouvaient dans son atelier. Il espérait qu'avec l'argent que produirait la vente et celui que ses amis lui prêteraient, il pourrait obtenir la somme exigée par le chef.

Ce devoir accompli, Salvator se persuada facilement qu'il serait bientôt délivré, et l'artiste recouvra son insouciance et presque sa gaieté. Le paysage qui l'environnait lui offrait des sites pittoresques, des sujets d'étude originaux. Il avait d'ailleurs trouvé dans la société des deux enfants du chef une récréation et une occupation charmantes. Il se plaisait à leur enseigner les éléments de son art; et les enfants, pour qui cette étude était toute nouvelle, y prenaient un plaisir toujours plus grand. Puis, dans un moment de belle humeur, il s'était amusé à faire la caricature de chaque bandit, ce qui avait beaucoup amusé la troupe et avait même déridé la sombre figure du chef. Enfin, il avait fait avec beaucoup de soin le portrait des deux enfants. Cette attention avait profondément touché le cœur de leur mère, et cette âme tendre et fière, perdue au milieu de ces hommes grossiers, trouvait un secret plaisir à rendre la captivité du jeune peintre moins triste et moins dure. Elle se plaisait dans



« Arrêtez, cria une voix stridente. » (Page 142, col. 2.)

sa conversation; elle aimait à le voir diriger le goût et la main inexpérimentée de ses enfants.

Aussi Salvator Rosa, à qui on avait laissé une assez grande liberté, ne songeait nullement à en profiter pour s'évader. Grâce à son imagination et à son insouciance d'artiste, il oubliait presque qu'il était le prisonnier d'un maître cruel, et que sa vie était menacée.

Sa rançon, en effet, n'arrivait pas. Soit que ses lettres ne fussent point parvenues à leur adresse, soit que ses amis se fussent montrés sourds à ses prières, il n'avait reçu aucune réponse. Il écrivit de nouveau, mais toujours sans résultat.

Cependant les mois s'écoulaient, et le chef s'impatientait de ces longs retards. Sa femme avait plus d'une fois calmé sa colère et prévenu un malheur. Mais, depuis quelque temps, les expéditions de la troupe n'étaient pas fructueuses. Les provisions s'épuisaient, et Piétratesta ne voyait dans son captif qu'une bouche inutile. Sivora, sa femme, sentait son influence s'affaiblir en présence de ce dénûment croissant et de ces longs retards.

Un jour Piétratesta l'aborda d'un air sombre, et, s'adressant à lui d'une voix irritée :

« Eh bien! lui dit-il, comme si sa question n'avait pas besoin d'explication.

— Rien, répondit tristement Salvator Rosa, toujours rien.

— Ah! c'est trop fort! s'écria le bandit, et je commence à croire que tu te railles de moi. Mais ne sais-tu pas le prix dont Piétratesta fait payer les railleries?

— Hélas! je suis loin de vouloir railler : mais vous avez vu vous-même que j'ai fait tout ce qui était en

mon pouvoir pour obtenir ma rançon. J'ai écrit de différents côtés; vous-même avez fait porter mes lettres. Vous voyez qu'il n'y a point de ma faute.

— C'est toujours la faute des prisonniers lorsqu'ils ne payent pas leur rançon.

— Attendez encore, et j'écrirai de nouveau.

— Attendre! Voilà un an que, de mois en mois, de semaine en semaine, tu me répètes la même chanson; voilà un an, un siècle pour moi, que j'attends. As-tu pensé, par hasard, que je te faisais de vaines menaces? As-tu cru pouvoir abuser impunément de ma patience? Elle s'est lassée à la fin.... Aussi bien, ajouta-t-il en sentant sa fureur s'accroître, il y a longtemps que j'aurais dû prendre mon parti et en finir avec toi. Voici ton dernier jour; suis-moi. »

Sur un signe, quatre bandits saisirent le jeune homme et l'entraînèrent en suivant leur chef.

Le prisonnier jeta, en partant, un regard triste et ému sur cette demeure sauvage où il avait passé d'heureux jours, et qu'il abandonnait pour aller à la mort; et il adressa un adieu furtif à deux beaux enfants qui, debout sur le seuil, tendaient vers lui, en pleurant, leurs petits bras nus.

Quelques instants après, Sivora, qui venait de cueillir des simples dans la montagne, rentrait chez elle. En voyant son mari et Salvator absents, ses enfants en pleurs, elle se douta de l'affreuse vérité.

« Où est Salvator? dit-elle à l'aîné.

— Ils l'ont emmené, répondit l'enfant toujours pleurant.

— Et de quel côté?

— Par là, dit-il en désignant du doigt la direction où se trouvait un rocher déjà trop fameux par les horribles exploits des bandits.

— Le malheureux! » s'écria Sivora en pensant au crime nouveau qu'allait commettre son mari.

Elle s'assit un instant sur un banc de pierre adossé à sa cabane, les yeux fermés, la tête dans ses mains, en proie à une horrible anxiété. Puis, se levant tout à coup :

« Venez, dit-elle avec vivacité, comme si elle venait de prendre une résolution décisive, venez, mes enfants, peut-être est-il temps encore. »

Et, prenant la main de ses enfants qui la suivaient avec peine, elle s'élança d'un pas rapide sur la trace des bandits.

Pendant tout le trajet, le chef avait gardé un silence terrible. Ses hommes le suivaient, muets aussi, comme des esclaves qui exécutent aveuglément les ordres d'un maître redouté. On arriva ainsi au sommet d'une roche qui dominait un ravin profond et escarpé. Après avoir sondé de l'œil le précipice ouvert devant lui et examiné rapidement les environs, Piétratesta cria : « Halte! » et la troupe s'arrêta.

« Il te reste un quart d'heure à vivre, dit-il à son prisonnier; tu as le temps de mourir en chrétien, fais ta prière. »

Le jeune homme hésita un instant, jeta autour de lui des regards inquiets, puis s'agenouilla sur le roc et pria avec ferveur, pendant que les bandits l'entouraient debout et immobiles, semblables à des figures de pierre.

Il se releva alors, le regard calme et décidé; et, s'adressant au chef d'une voix ferme :

« Ma vie est entre tes mains, lui dit-il; tu vas me l'arracher, sans avoir reçu de moi aucune offense.... J'ai prié, ajouta-t-il avec un accent plein d'autorité, pour le salut de mon âme et le malheur de la tienne. Que Dieu nous juge! Je suis prêt. »

Aussitôt les bandits saisissent le jeune homme et l'entraînent au bord du précipice.

Déjà ils n'attendaient plus que l'ordre de leur chef; déjà celui-ci donnait le funeste signal, quand tout à coup un cri, poussé non loin d'eux, suspendit les apprêts.

« Arrêtez! » cria une voix stridente.

Les bandits étonnés se retournèrent. Une femme accourait vers eux, les cheveux en désordre, le visage pâle et ému, les yeux brillants d'une sombre énergie. Elle tenait de chaque main deux enfants qui, les larmes aux yeux, suivaient en chancelant ses pas précipités.

C'était Sivora.

A sa vue, le chef fit un mouvement de dépit et de colère.

« Que viens-tu faire ici? lui dit-il d'un ton brusque et irrité.

— Tu le vois trop bien, répondit Sivora sans s'intimider. Qu'allais-tu faire, malheureux? Quel est le crime, quel est le tort de ce jeune homme? Tu le sais, il est innocent, et il n'a pas dépendu de lui que tu ne reçusses le prix de sa rançon. Pourquoi te charger d'un crime inutile?... Ah! il en est trop déjà, ajouta-t-elle d'une voix basse et triste, que commande l'affreuse nécessité de ta position.... Puisqu'il en est temps encore, laisse-toi fléchir. Qu'importe sa rançon? Sa mort te la donnera-t-elle?... Souviens-toi de la sollicitude, de l'affection dont il a entouré tes enfants; avec quelle patience il les instruisait dans son art! Vois, ces pauvres petites créatures pleurent comme si on leur enlevait leur plus cher ami. Eh bien! ce sont eux, c'est moi qui te demandent sa grâce.... Non, tu ne peux pas le tuer, car il a aimé tes enfants. »

En achevant ces mots, elle poussait les deux petites têtes blondes dans les bras de leur père.

Les bandits, incertains, touchés sans savoir pourquoi, frappés d'un involontaire respect devant cette femme, demeuraient immobiles et tenaient leurs yeux attachés sur leur chef, cherchant à deviner ses sentiments sur sa figure. Pour lui, sombre, inquiet, les regards fixés à terre, comme s'il n'osait les porter sur cette figure à la fois suppliante et accusatrice, il semblait en proie à un trouble violent. L'autorité de cette voix chérie et respectée, et l'irritation de se voir arracher sa proie; l'invincible affection qu'il conservait pour sa femme, et la honte de se sentir impuissant devant ses subordonnés; ses bons instincts qui se réveillaient, et les mauvais penchants qui lui criaient de briser cet obstacle; tous ces sentiments contraires laissaient assez percer sur son visage bruni les signes de la lutte intérieure et douloureuse qui le tourmentait. Enfin, le génie du mal l'emporta.

« Que me font ces soins? s'écria-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre terrible; que me fait sa tendresse? Tout sera bientôt oublié lorsqu'il ne sera plus entre nos mains. Et s'il envoie contre nous les gens d'armes de Florence, ce ne sont pas les enfants qui les recevront. Je sais ce que valent les promesses des prisonniers. D'ailleurs, c'est moi qui commande ici, moi seul, et, par la Madone, je serai obéi.... Emmène tes enfants; et vous, compagnons, achevez.

— Ah! maintenant, je ne prie plus, s'écria alors Sivora d'une voix éclatante, en se jetant au-devant des bandits qui allaient pousser Salvator; maintenant, j'ordonne. Écoute-moi bien; voici mes derniers mots. Tu sais avec quel dévouement, avec quelle résignation j'ai supporté la vie amère que tu m'as faite sur ces montagnes. Oui, l'isolement, la douleur, la honte, j'ai tout supporté pour toi. Je ne m'en plains pas. Mais j'avais cru mériter, à ce prix, d'être mieux écoutée. Eh bien! puisque tu ne tiens aucun compte de mon dévouement, puisque je ne suis rien pour toi, écoute bien ceci, Piétratesta; si tu te charges de ce crime odieux, cherche une mère à tes enfants, car avec ta victime tu vas assassiner ta femme. »

Et alors elle s'avança vers l'abîme, n'attendant, pour s'y précipiter, qu'un signe de Piétratesta.

Cependant Salvator, immobile et enchaîné, observait, dans un silence plein d'anxiété, cette scène étrange; ces hommes endurcis au crime, pour la première fois hésitant devant leur forfait, les regards attachés sur cette femme belle et terrible, et comme enchaînés par l'autorité que lui donnait sur eux un reste d'honneur et une inébranlable fermeté; le chef, accablé par les souvenirs qu'elle réveillait en lui, effrayé de ses menaces et de sa résolution, et baissant la tête comme un coupable devant un juge qu'il redoute et elle.... la voix émue et irritée, le regard étincelant, le geste impérieux, ses longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, le bras étendu vers l'abîme, elle ressemblait à une de ces divinités antiques qui apparaissaient tout à coup au moment du crime, arrêtaient le bras homicide, et subjuguaient le coupable par l'ascendant de la beauté autant que par la crainte du châtiment. Oui, il y avait dans cette figure, belle d'émotion et de colère, je ne sais quelle majesté sauvage et imposante par laquelle ces hommes grossiers, un instant rappelés à la nature, se sentaient humiliés et condamnés.

Atterré par cette fermeté et ce dévouement, honteux de sa violence devant cette femme qui était comme sa conscience vivante et outragée, le chef, après quelques instants d'un sombre silence, dit d'une voix altérée :

« Tu le veux!... il est libre. »

Alors Salvator Rosa, se jetant aux genoux de sa libératrice, couvrit sa main de baisers et de larmes, et il pressa avec transport entre ses bras les deux enfants, effrayés de cette scène. Tout entier au bonheur et à la reconnaissance, il s'abandonnait aux élans de sa nature généreuse, lorsque Sivora lui dit à demi voix :

« Partez, partez vite; le tigre pourrait se réveiller. »

On mit un bandeau sur les yeux du jeune homme, pour qu'il ne pût reconnaître les sentiers par lesquels il allait passer, et deux bandits le conduisirent jusqu'au pied de la montagne.

A peine rentré à Florence, encore ému de la scène où il avait failli remplir le rôle de victime, le jeune peintre en esquissa les principaux détails, et plus tard en composa le tableau dont nous avons parlé et qu'on admire aujourd'hui au musée de Florence.

LÉON DE LAUJON.

ANECDOTE.

Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, venait de rendre, en 1687, au prince Charles de Lorraine, la ville de Mayence, qu'il avait défendue pendant cinquante jours de tranchée ouverte. Il alla rendre compte de sa conduite à Louis XIV, dont il craignait les reproches, et se jeta à ses pieds.

« Relevez-vous, marquis, lui dit ce prince; vous avez défendu votre place en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit. »

Place de la Concorde.

TREIZIÈME VOLUME — N° 646. — Quinze centimes. — 6 DÉCEMBRE 1865.

LA
SEMAINE DES ENFANTS
MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



La Saint-Nicolas en Lorraine. (Page 146, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

SAINT NICOLAS, EVÊQUE DE MYRE,
PATRON DES ENFANTS.

Au moyen âge, chaque corps d'artisan avait son patron. Les charpentiers célébraient la fête de saint Joseph, qui avait si ennobli leur métier; les orfévres et tous les ouvriers qui travaillent les métaux vénéraient saint Éloi, les jardiniers saint Fiacre, et ainsi de tous les autres.

L'évêque de Myre en Licie, saint Nicolas, fut le patron qu'on donna aux enfants. Il était honoré tout particulièrement dans les écoles, parce qu'il avait été, dès ses premières années, un modèle d'innocence et de vertus.

Né à Patare, en Lycie, d'une illustre famille, il étonna ses parents eux-mêmes par le respect et l'obéissance qu'il leur témoigna aussitôt qu'il put agir et parler.

Ayant eu le malheur de les perdre au sortir de son enfance, il se vit en possession d'une fortune brillante à un âge où l'on a habituellement le désir de jouir du monde et d'en goûter les plaisirs.

Nicolas, loin de s'abandonner à de pareils attraits, n'usa de son bien que pour soulager les pauvres. Ayant connu un jour l'embarras d'un homme honorable qui n'avait pas de fortune et qui ne pouvait marier ses filles, parce qu'il n'avait pas de dot à leur faire, il lui fit arriver la somme nécessaire, tout en se dérobant, par sa discrétion, à sa reconnaissance.

On dit que Nicolas alla en Palestine pour y visiter les lieux saints. Il dut avoir alors le cœur pénétré d'une douleur bien profonde; car, depuis la dernière révolte des Juifs, le polythéisme avait étendu son empire sur la terre sainte, et le Calvaire avait vu s'élever une idole impure à l'endroit même où Jésus avait répandu son sang.

Dans ce voyage une tempête s'éleva, et Nicolas manifesta aux matelots sa sainteté en obtenant par ses prières la sérénité du ciel.

Le siége de Myre étant venu à vaquer, lorsque le peuple était rassemblé dans l'église pour nommer son évêque, une inspiration particulière s'empara de tous les assistants, et l'on convint que l'on nommerait le premier homme qui entrerait dans le lieu saint. Ce fut Nicolas.

Sa charge était élevée. Myre était une ville importante, située à peu de distance de la mer. Son siége était un archevêché qui compta jusqu'à trente-six suffragants.

Le nouvel archevêque se montra digne de l'honneur qu'on lui avait fait. Il devint le soutien des veuves et des orphelins, et il portait un intérêt très-touchant aux enfants. Il les instruisait de leurs devoirs, et trouvait un plaisir extrême à les former à la piété.

Ce sont sans doute ces soins si empressés et si délicats qui ont aussi excitéles fidèles à le choisir pour patron de la jeunesse.

Dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, Nicolas défendit avec courage la vérité de la foi. Des satellites de ces princes l'arrêtèrent et le jetèrent en prison.

Il y resta jusqu'au moment où le christianisme triompha avec Constantin de ses ennemis. Le nouvel empereur ayant rendu la liberté à l'Église, fit sortir l'évêque de Myre de son cachot et le renvoya dans sa ville épiscopale, où il fut reçu en triomphe.

Quand le concile œcuménique de Nicée se tint contre Arius, Nicolas était du nombre de ces illustres confesseurs de la foi qui portaient sur leur corps les stigmates glorieux des persécutions qu'ils avaient subies pour la gloire du Christ. Il signa, comme tous les autres, le décret qui répudiait la doctrine d'Arius, et qui proclamait, à la face de l'univers, que Jésus, le fils de Marie, était aussi le fils de Dieu, son Verbe éternel.

Nicolas fut enterré à Myre dans sa cathédrale, comme on enterrait alors tous les évêques. Il se fit tant de miracles à son tombeau, que son nom fut vénéré en Occident aussi bien qu'en Orient.

L'empereur Justinien fit construire une magnifique église en son honneur à Constantinople, et cet exemple fut suivi par les Latins comme par les Grecs. On ne saurait dire tous les temples qu'on bâtit sous l'invocation de ce saint dont la gloire fut si populaire.

L'Occident ayant envié à l'Orient la possession de ses reliques, des marchands de Bari frétèrent trois navires et se dirigèrent vers les côtes de la Lycie, pour s'emparer de ce précieux trésor.

Ne voyant que le but et ne s'inquiétant pas trop de la légitimité des moyens, ils profitèrent d'un moment où l'église de Myre était déserte, pour y pénétrer et s'emparer des ossements du saint.

Les habitants du lieu furent prévenus trop tard de cet audacieux larcin. Ils accoururent sur le rivage, mais au moment où ils y arrivèrent, les Italiens avaient déjà gagné la haute mer, et ils ne purent se livrer qu'aux transports impuissants de leur désespoir.

En vain ils crièrent et s'arrachèrent les cheveux, les restes de leur évêque leur étaient enlevés, et ils arrivèrent à Bari le 9 mai 1087, où ils ont été depuis l'objet des plus grands honneurs.

Saint Nicolas est encore aujourd'hui tellement vénéré en Russie, que les Moscovites rendent plus d'honneurs à sa mémoire qu'à celle de tous les autres saints qui ont vécu depuis les temps apostoliques. J. D.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

Démocrite naquit à Abdère. A la mort de son père, il ne demanda, pour sa part de succession, que l'argent qu'il avait laissé, bien que ce fût la partie la moins considérable de son héritage.

Il s'en servit pour voyager, et il voyagea pour s'instruire. Sa passion pour l'étude était si grande, qu'il avait choisi, dans le jardin de la maison de son père, un petit cabinet où il vivait renfermé sans rien savoir de ce qui se passait au dehors.

Ce philosophe étudia la physique, la morale, les belles-lettres, les mathématiques et les arts. Il excella dans ces diverses branches de connaissances, et l'étude qu'il avait faite de la nature lui ayant fait faire quelques prédictions qui se réalisèrent, il y en eut qui proposèrent de lui rendre des hommages comme à un dieu.

Ses compatriotes, loin de le juger de la sorte, le crurent fou.

L'erreur alla si loin, qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.

Ces pauvres gens croyaient que la lecture lui avait gâté l'esprit, et prenaient pour des rêves toutes les opinions singulières qu'ils lui entendaient exprimer.

Hippocrate, le père de la médecine, se défiait du rapport que lui avaient fait les Abdéritains. Cependant il se rendit dans leur ville, et il trouva Démocrite au milieu de ses livres et de son laboratoire, multipliant ses lectures et ses expériences.

Il s'entretint avec lui sur la nature de l'homme, sur les rapports du cerveau avec la pensée, le consulta sur des sujets de morale, et remercia les Abdéritains de lui avoir fourni l'occasion de connaître un homme aussi distingué.

Loin de chercher à lui rendre la raison qu'il n'avait point perdue, il n'eut d'autre souci que de mettre à profit ses lumières et de s'éclairer à la lueur de son flambeau. Seulement, il dit en se retirant :

« Si quelque part la voix du peuple est la voix de Dieu, ce n'est pas à Abdère. »

On cite de ce philosophe cette maxime :

« La parole est l'ombre des actions. » J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

UNE MARQUISE D'UN JOUR.

Faut du bonheur, pas trop n'en faut.

I. Les oies de Lisette.

Une petite fille de douze ans à peine, fraîche et rose comme on l'est à la campagne, et dont les traits portaient une certaine empreinte, nous ne dirons pas de distinction, mais d'une agréable régularité, s'avançait nonchalamment vers une prairie basse qui longeait la somptueuse demeure du marquis d'Anemer, aux environs de Paris.

C'était la gentille petite Lisette, fille de la mère Mathurin; elle semblait ce jour-là toute préoccupée, toute morose. Était-ce donc parce que le troupeau d'oies qu'elle chassait devant elle, à l'aide d'une baguette de coudrier, se montrait plus indocile, plus difficile à conduire que de coutume? Hélas! non; mais c'est que Lisette avait en tête bien d'autres soucis que le soin de ses volatiles au blanc plumage. Elle avait en ce moment de vagues aspirations, cette petite demoiselle; elle bâtissait, tout en cheminant, les plus beaux, les plus splendides châteaux en Espagne qu'on puisse imaginer. En un mot, elle ne rêvait pas moins qu'à une couronne ducale, à un trône, peut-être, regrettant amèrement et sincèrement que le temps des fées fût passé.

En attendant, cependant, que l'usage des baguettes miraculeuses revînt pour la plus grande gloire des ambitieux et le bonheur des petites filles, elle s'arrangeait complaisamment une vie toute tissue d'or et de soie. Puis, ramenée tout d'un coup à la vie positive par ses oies, qui, ne sentant plus la baguette, étaient entrées dans une vigne toute verdoyante de bourgeons, elle se mit à interpeller ces bêtes gourmandes et ravageuses, après les avoir remises lestement dans le droit chemin.

« Quel est donc le drôle d'homme qui a écrit que l'oie est un animal spirituel? c'est bien sûr quelqu'un qui n'en a jamais eu à conduire. Le père Anselme nous disait, il est vrai, cet hiver à la veillée, qu'il y eut autrefois des oies qui ont sauvé le Capitole. D'abord, je ne sais pas ce que c'est que le Capitole [1]; moi, je suppose bien que ces stupides bêtes, en criant si fort à l'approche de l'ennemi, avaient alors plus de peur que de courage et d'esprit.

« Quant aux miennes, reprit la petite fille en pourchassant à coups de gaule son obstiné troupeau qui continuait ses déprédations dans la vigne, elles auront tout juste l'esprit de me faire attraper un bon procès-verbal de la part du garde champêtre.

« Enfin, continua-t-elle, nous voici aux fossés du château, je vais avoir au moins quelque peu de répit, pendant que mes bêtes barboteront dans ces eaux pleines d'herbages à leur goût. »

Lisette, en effet, put s'asseoir sur le revers du fossé et reprendre tranquillement le fil de ses beaux rêves d'or. Ses regards surtout plongeaient avidement jusqu'au fond des somptueux appartements de la demeure princière du marquis d'Annemer. D'où elle était assise, on pouvait voir étinceler le cristal des lustres suspendus aux plafonds et l'or des corniches. La petite ambitieuse, jalousant en secret les possesseurs de ce riche domaine, se disait tout bas :

« Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent s'asseoir sur ces beaux fauteuils de velours, se mirer toute la journée dans ces grands miroirs, aller se promener sur les coussins douillets d'une voiture toute doublée en soie bleu-ciel, puis manger à leur dîner autre chose que des lentilles ou des haricots!... »

Et chacune de ces phrases était longuement scandée par un gros soupir de convoitise et par des exclamations saccadées qui ne pouvaient être entendues que de ses volatiles.

« Allons, allons, fit-elle en se levant, lasse de rêver ainsi, il faut bien se le persuader; le temps où une lampe merveilleuse créait un palais, où une baguette de fée transformait une petite Cendrillon en grande dame, est tout à fait passé et ne reviendra plus.

— Qui sait?... » dit tout à coup une voix qui semblait sortir de derrière la haie d'aubépine du parc.

Lisette jeta un cri de surprise, et, toute émue, toute effrayée, elle rassembla bien vite ses oies barboteuses et reprit en toute hâte le chemin du village, n'osant pas même regarder derrière elle.

II. Un effet de mirage.

Expliquons maintenant l'incident qui avait si fort troublé notre petite paysanne. Le hasard avait fait que M. le marquis d'Annemer se promenait en ce moment, un livre à la main, dans les allées de son parc. En passant près de cette haie d'aubépine, il avait entendu quelques-unes des étranges exclamations de la petite fille et s'était arrêté pour l'écouter jusqu'au bout. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir combien la pauvre enfant, dans ses divagations, se rendait malheureuse par la comparaison qu'elle faisait de sa modeste, mais tranquille existence, avec une vie à jamais impossible pour elle. Il savait qu'il était lui-même un peu l'auteur de cette perturbation d'esprit de la jeune fille, et il conçut, pour l'en guérir, le singulier expédient que nous allons rapporter.

Disons auparavant quelle cause avait donné à Lisette cette fièvre de convoitise des jouissances premières, qu'elle croyait être la dernière expression du bonheur.

La mère de Lisette avait été la nourrice d'Amélie, fille du marquis d'Annemer. Amélie et Lisette étaient donc sœurs de lait, et ces deux enfants s'étaient prises l'une pour l'autre d'une tendre affection. Lisette surtout était dévouée corps et âme à sa petite sœur, et plus d'une fois elle lui avait donné des preuves non équivoques de ce dévouement. Nous n'en citerons qu'un

1. Forteresse de l'ancienne Rome. Il s'élevait à l'extrémité occidentale de la ville, entre le *Forum* et le Champ-de-Mars. Le nom de Capitole vient des deux mots latins *Caput Toli*, Tête de Tolus.

fait, celui qui fut la cause de cette fatale perturbation dans le cœur de la petite paysanne.

Il y avait de cela une quinzaine de jours à peine; les deux enfants se trouvaient réunis dans le clos de la mère Mathurin, où la petite marquise était venue voir Lisette, en apportant, selon son habitude, quelques douceurs à sa bonne nourrice.

Tout à coup leurs jeux furent interrompus par l'irruption d'un jeune poulain qui, attelé trop tôt, sans doute, à une charrette, avait échappé à son maître et s'était élancé, d'une course furibonde, à travers champs, traînant après lui ce véhicule qui l'effrayait tant, puis il avait franchi par une brèche la clôture de la propriété.



Lisette et ses oies.

La position des deux enfants était effrayante, terrible, car le jeune cheval arrivait juste sur elles; Amélie, terrifiée, ne put faire un pas ni jeter un cri. Lisette, au contraire, à qui une vie active et rude avait déjà donné de l'expérience et du sang-froid, calcula tout de suite les chances de salut qui leur restaient. Elle se jeta résolument à la tête du poulain qui venait heureusement de s'empêtrer dans des ronces sauvages, et, se pendant à son mors, elle le força, en l'effrayant, à faire quelques pas en arrière.

Il était temps, avouons-le, car la roue touchait presque à la pauvre petite marquise, qui, toujours immobile et attérée, n'avait retrouvé ni sa présence d'esprit, ni la force de faire un pas.

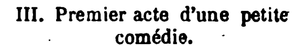
Il eut été cependant de toute impossibilité que la courageuse Lisette maintînt longtemps encore l'animal ardent et farouche qu'elle n'avait fait qu'effrayer, et un cruel malheur était à craindre; mais la Providence veillait sur les deux pauvres enfants, car à l'instant même le maître du jeune cheva arrivant, se porta au secours de Lisette; d'une main vigoureuse il contint l'indocile poulain et dégagea l'enfant.

M. d'Annemer, qui avait appris les péripéties de cet incident qui, heureusement, n'eut aucune suite fâcheuse, voulut que Lisette vînt passer le reste de la journée au château, pour que sa fille et lui eussent le temps de remercier cette bonne petite fille.

Lisette avait donc vu de près ce luxe qui, de loin, l'éblouissait tant; elle s'était assise longuement et complaisamment sur ces canapés de velours qui lui semblaient si douillets; elle s'était mirée dans ces belles glaces de Venise; elle s'était mise à cette splendide table où de si bonnes, de si délicates choses lui avaient été servies.... Enfin, elle avait puisé, dans cette malheureuse demi-journée passée au château, les éléments de cet amour du luxe et des grandeurs qui la possédaient, et surtout un funeste et coupable éloignement pour son humble condition de paysanne.

Pauvre Lisette! Ne sais-tu donc pas que pour toi, t'élever de ta chaumière à un palais, c'est l'équivalent d'une véritable chute.

M. d'Annemer le comprit, heureusement pour elle. « Il faut, se dit-il, pour cet enfant, un régime homœopathique; il faut qu'elle soit saturée de ce bonheur impossible. Il faut qu'elle en ait à merci; je suis certain qu'après elle demandera bientôt grâce.



III. Premier acte d'une petite comédie.

Revenons à notre petite gardeuse d'oies que nous avons laissée s'enfuyant vers sa chaumière toute impressionnée de ce fameux *qui sait?* qui avait vibré si fort à ses oreilles. Peu à peu cependant la réflexion lui rendit un peu de calme.

« C'est que je rêvais encore, se dit-elle enfin; du reste, cette voix avait quelque chose du timbre étrange qu'on prête à l'enchanteur Parafaragaramus, et je suis en vérité bien sotte d'avoir pris ces paroles au sérieux. »

Cependant, arrivée chez elle, Lisette avait encore dans l'esprit quelque chose de vague, d'inquiet et de morose. Elle dîna; mais les lentilles de la mère Mathurin lui parurent fades; le pain, selon elle, sentait énormément le seigle; le *râpé*[1] qu'elle but lui donna des nausées. L'escabeau de bois sur lequel elle s'asseyait habituellement, lui parut ce jour-là horriblement dur, et elle demanda à sa mère pourquoi les rideaux de la fenêtre et du lit, au lieu d'être en grosse serge, n'étaient pas en fine mousseline avec des franges.

Enfin, mécontente de tout, la petite ennuyée se hâta d'aller reprendre la conduite de ses oies et les emmena cette fois dans une direction toute opposée à celle du château.

Peu après son départ, M. d'Annemer arriva en ta-

1. C'est le petit vin que font, pour leur consommation, les paysans peu aisés. C'est le raisin mis, avec ses *râpes*, dans un tonneau rempli d'eau; cette boisson aigrelette n'a en effet de bon que l'économie qu'elle procure.

pinois pour s'entendre avec la mère Mathurin sur la petite comédie qu'il avait inventée, et pour prendre avec elle toutes ses mesures à ce sujet.

Lisette ne rentra qu'à la brune; elle était toujours dans la même position d'esprit, c'est-à-dire découragée et rêveuse.

« Tu n'as presque rien mangé à ton dîner, lui dit sa mère. Es-tu malade, mon enfant?

— Non, mère; mais toujours des lentilles, toujours des haricots, toujours du pain bis! Cela devient bien fatigant!


Avalez-moi cela et mettez-vous au lit. (Page 149, col. 1.)

— Pourquoi donc, reprit la mère Mathurin, ton joli foulard de coton est-il si mal noué sur la tête? Toi qui avais tant de goût autrefois pour l'arranger plus gracieusement que toutes tes petites compagnes!

— Un foulard de coton! à quoi bon? Quand il y a des petites filles de mon âge qui ont de si jolis chapeaux de satin blanc, avec une guirlande de roses ou de frais rubans que....

— Allons, allons, petite vaniteuse, interrompit la mère Mathurin, taisez-vous. Voilà l'heure de vous coucher; tenez, avalez-moi cela tout d'un trait et mettez-vous au lit.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Lisette.

— C'est un peu de vin de Madère ou de Malaga, je ne sais, que le bon marquis du château vous envoie pour vous remettre l'estomac. »

Tout ce qui venait du château devait être bien accueilli par la petite fille; aussi but-elle de confiance ce réconfortant. Puis, embrassant sa bonne mère, elle se glissa dans ses bons gros draps de toile écrue et s'arrangea sur son traversin tout bourré de paille d'avoine, pour se livrer à ses chères pensées.... Mais on ne sait comment cela se fit, à peine couchée, la petite rêveuse s'endormit du plus profond sommeil.


« Mademoiselle a sonné? » (Page 149, col. 2.)

Il était huit heures du matin; le soleil était radieux à l'horizon; les petits oiseaux avaient déjà fini leur prière au bon Dieu et couraient à la picorée par les blés et par les charmilles.... et Lisette dormait encore. Enfin, la grosse cloche du village voisin venant à sonner l'*Angelus*, réveilla cette belle endormie.

« Eh bien! fit-elle en se frottant les yeux, est-ce que je dors encore?... Ah! mon Dieu! comme j'enfonce dans mon lit!... Et puis, qu'est-ce que je vois donc? Des glaces de toute la hauteur des murs.... des rideaux de velours bleu de ciel, des fauteuils, des meubles d'acajou.... des.... des.... Mais je ne rêve pourtant pas, c'est bien moi, moi, Lisette, la petite fille à maman Mathurin.

« A moins, dit-elle en pâlissant un peu, que je ne sois devenue la *Belle au bois dormant*. »

En ce moment une porte s'ouvrit doucement, et une femme de chambre, en tablier blanc et en petit bonnet de tulle, s'avança discrètement sur la pointe des pieds.

« Mademoiselle a sonné? dit-elle.

— Sonné.... répéta d'un air ahuri la petite fille, je ne crois pas.... Seulement, je perds la tête de tout ce qui m'arrive. Mademoiselle, pourriez-vous me dire où je suis, s'il vous plaît?

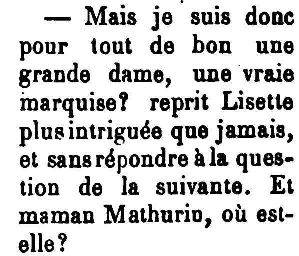
— Mais mademoiselle la marquise est chez elle, dans son château.

— Allons, bon! fit Lisette, me voilà marquise, maintenant.... Et marquise de quoi?

— De la *Mathurinière*, du fief de vos nobles aïeux les Mathurins.

— Décidément, c'est que je dors encore, dit la petite fille en fermant les yeux pour essayer de se le persuader; car si je comprends un mot à tout ce qui m'arrive, je....

— Mademoiselle désire-t-elle, interrompit la femme de chambre, qu'on lui serve son déjeuner au lit?... Prendra-t-elle du chocolat ou du thé avec des sandwichs au beurre d'anchois.


— Mais je suis donc pour tout de bon une grande dame, une vraie marquise? reprit Lisette plus intriguée que jamais, et sans répondre à la question de la suivante. Et maman Mathurin, où est-elle?

— Mme la douairière de la Mathurinière n'est point au château en ce moment; elle n'y doit venir que demain.

— Et sait-elle au moins où je suis?

— Certainement, et elle supplie mademoiselle la marquise de vouloir bien ne s'inquiéter en rien de son absence.

— Voici qui commence à me rassurer un peu, fit Lisette en sortant à moitié de son lit; mais, je vous en prie, mademoiselle.... mademoiselle.... comment donc vous nommez-vous?

— Justine, pour vous servir, répondit la femme de chambre en faisant une révérence jusqu'à terre.

— Eh bien! mademoiselle Justine, je....

— Justine tout court, interrompit encore la sui-

vante; une marquise n'appelle jamais sa femme de chambre mademoiselle.

— Ah!... eh bien! Justine, je vous en conjure, expliquez-moi comment je suis ici, et si je ne suis plus décidément Lisette, la petite fille à maman Mathurin?

— Je ne saurais répondre à cette question, dit la femme de chambre en faisant de nouveau une grande révérence; tout ce que je sais, c'est que je suis ici aux ordres de mademoiselle la marquise de la Mathurinière, et de plus sa très-humble servante. »

Et là-dessus nouvelle révérence, plus profonde encore que les précédentes.

« Allons, se dit Lisette en se parlant à elle-même, me voilà décidément marquise; me voilà métamorphosée en grande dame. A la longue, je finirai peut-être par comprendre comment cela se fait. Si c'est un conte des fées que je commence, j'ai du moins à me féliciter de ce que je ne suis pas tombée dans le château d'un ogre. Laissons donc faire un petit peu, et voyons voir. »

Décidément la petite rusée, on le voit, commençait à prendre franchement son parti et semblait décidée *à se laisser faire*, quitte à se creuser la tête un peu plus tard pour deviner comment il advenait que de gardeuse d'oies on pouvait être si vite métamorphosée en marquise.

Elle sauta donc assez résolûment en bas du lit.

« Mademoiselle la marquise, lui dit sa femme de chambre, mettra-t-elle aujourd'hui sa robe Pompadour, ou celle pékin-chiné à bouquets camaïeux, ou encore....

— Comment, tout cela est à moi! fit Lisette en admirant ces riches étoffes étalées aux bras des fauteuils. Comme je vais être brave sous ces beaux habits! Eh bien! je mettrai la robe que vous voudrez.

— Mademoiselle sera charmante avec toutes, répondit la femme de chambre en minaudant; mais cette étoffe dite crêpe de Chambéry lui siéra à ravir. »

Lisette fit ce qu'on voulut et se laissa très-docilement endosser cette délicieuse robe de crêpe, tout en faisant à part soi cette judicieuse réflexion :

« Comme ça ne serait guère commode, une robe de cette étoffe-là, pour aller garder ses oies dans les broussailles. »

En un clin-d'œil, et grâce à l'habileté et aux doigts de fée de Mlle Justine, Lisette fut parée de ces magnifiques atours. Robe de crêpe, chapeau délicieux rose et blanc, souliers de satin, bas à passer dans l'anneau d'une bague, tant ils étaient doux et fins; en un mot, accoutrement complet d'une marquise de bon ton.

Et l'on dit même, mais nous n'osons l'affirmer, que la petite fille à la mère Mathurin, une fois sa toilette terminée, s'arrêta dix grandes minutes devant une glace de Venise du plus beau tain.

Justine sonna et demanda le déjeuner de Mlle la marquise; c'était, d'après le choix de Lisette (choix fait bien au hasard, on le pense), un thé complet.

« Je ne sais pas trop ce que c'est que du thé, s'était dit tout bas la petite fille, mais ce sera sans doute bien meilleur que le fromage *à la pie* que je mange tous les matins chez maman Mathurin. »

Ce thé fut servi avec un luxe princier; les accessoires qui l'accompagnaient occupaient tout un vaste plateau d'argent à galerie ciselée. Le coup d'œil en était vraiment splendide; mais, malgré toute la bonne volonté que met Lisette à trouver tout parfait, elle fut obligée de convenir en elle-même qu'entre du thé et de l'eau chaude il n'y avait pas grande différence. Elle alla même, la petite ignorante, jusqu'à se dire tout bas que les anchois qu'on lui avait servis en tartine n'avaient d'autre différence de goût avec les harengs saures qu'en ce que les premiers étaient un peu plus fades.

Cependant, elle eut le bon esprit de garder cette réflexion pour elle-même et se leva de table beaucoup bien moins restaurée que lorsqu'elle déjeunait chez sa mère Mathurin avec une bonne grosse tartine de pain bis, enfaîtée de ce fameux fromage à la pie qui constituait jadis son repas du matin.

« Allons, se dit-elle en se levant, je sais maintenant ce que c'est que du thé; jusqu'à présent je m'étais figuré que c'était une tisane qu'on prenait quand on était malade; mais il paraît qu'au contraire c'est là le déjeuner des marquises.... Et si je trouve cela fade et même un peu écœurant, c'est que je n'ai pas encore l'habitude de la chose; mais cela doit être parfait, puisque c'est le déjeuner des grandes dames. »

CAVILLON.

(*La suite au prochain numéro.*)



LE CARDINAL MAURY.

Maury ayant fait ses humanités au collége de Valréas, fut envoyé au séminaire de Saint-Charles, à Avignon, pour y étudier la théologie.

Le célèbre abbé Poulle vint un jour y prêcher dans l'église de Saint-Agricole. Maury, qui faisait alors ses études au séminaire de Saint-Charles, dans la même ville, demanda la permission d'aller l'entendre.

Le supérieur le lui permit. S'étant rendu lui-même à l'église, il y chercha vainement son jeune séminariste, et ne l'aperçut point.

Le soir il le fit venir, et lui dit d'un ton sévère et mécontent :

« Où avez-vous été courir? Vous m'aviez demandé la permission d'aller au sermon, et vous n'y étiez pas. »

Maury l'assura qu'il y avait assisté.

« C'est faux, fit le supérieur; je suis sûr que vous n'y étiez pas.

— Monsieur, reprit le jeune séminariste, j'y étais si bien que j'ai transcrit de mémoire la première partie du sermon, et que j'allais achever la dernière quand vous m'avez fait appeler. »

Le supérieur, un peu étonné, lui dit d'aller chercher son cahier. Dès qu'il l'eut parcouru, il fut stupéfait de l'exactitude avec laquelle Maury avait reproduit ce sermon tout entier. Il se jeta à son cou, et, dans l'effusion de sa joie, il lui dit en l'embrassant tendrement :

« Vous n'êtes plus un séminariste, dès ce jour vous devenez mon collègue; soyez votre maître, et que désormais rien ne vous gêne dans vos études. »

Le lendemain, l'abbé Poulle devait venir dîner à Saint-Charles. Le supérieur invita tous les principaux ecclésiastiques de la ville, et, quand la réunion fut au complet, il fit de grands éloges au prédicateur; puis il ajouta que son sermon avait été d'autant plus goûté et admiré, qu'on le connaissait déjà à Avignon.

L'abbé Poulle se récria que cela était impossible, qu'il composait ses sermons dans sa tête sans les écrire, et que celui qu'il avait fait à Saint-Agricole, il ne l'avait jamais prêché.

« Je vous crois, dit le supérieur; mais alors, de grâce, expliquez-moi ce mystère. »

Et il lui présenta la copie de son sermon mise parfaitement au net.

L'abbé Poulle, tout stupéfait, ne savait plus que dire, lorsque le supérieur s'empressa de donner le mot de l'énigme en produisant l'abbé Maury, l'heureux auteur de cet étonnant larcin.

Chacun félicita le jeune séminariste, et l'abbé Poulle ajouta avec chaleur ses compliments à tous ceux de l'assemblée.

Son cours de théologie terminé, Maury écrivit à son père qu'il voulait aller à Paris, et vint à Valréas pour y faire ses adieux à sa famille. Cette détermination inattendue avait donné de l'inquiétude à ses parents.

Son père se demandait ce que ferait son fils, sans fortune et sans appui, au milieu d'une ville comme Paris. Mais la mère, plus confiante dans les talents et l'énergie de Maury, approuva son départ et le fit approuver de son mari.

Un des oncles de Maury voulut l'accompagner jusqu'à Montélimart, et lui donna, avant de se séparer de lui, dix-huit francs. C'était tout l'argent dont il pouvait disposer.

« Je t'en rendrai un jour dix-huit mille, » dit le jeune abbé en acceptant ce modeste pécule.

Quand il se vit seul sur la route de Paris, Maury se sentit un instant ébranlé. Sa solitude lui fit peur, et il fut tenté de retourner. Mais dans ce moment de défaillance, l'instinct secret qui le poussait vers la capitale reprit toute sa force, et il continua bravement son chemin.

A Avalon, il trouva M. Portal et M. Treilhard qui se rendaient aussi à Paris.

M. Portal avait étudié la médecine à Montpellier, et Treilhard avait aussi fait son droit en province.

Ces trois hommes de talent étant du même âge et se sentant enflammés de la même ardeur, éprouvèrent une vive sympathie l'un pour l'autre et se communiquèrent leurs projets et leurs espérances.

« Je veux, dit Portal, être membre de l'Académie des sciences et médecin du roi.

— Et moi, reprit Treilhard, je deviendrai avocat général.

— Pour moi, ajouta Maury, je serai prédicateur du roi et l'un des quarante de l'Académie française. »

Leur but n'était point au-dessus de leurs forces. Ils travaillèrent, et, à force de persévérance, ils devinrent tous les trois ce qu'ils avaient voulu être.

Maury s'éleva même plus haut. Son talent oratoire et son courage lui méritèrent la pourpre romaine, dont le souverain pontife le revêtit aux applaudissements de toute l'Europe.

J. D.

ANECDOTE.

Saint Patrice ayant converti un roi de la Momonie, (province d'Irlande) nommé Aongus, lui donna le baptême avec les solennités qui étaient alors en usage. Le saint évêque, voulant s'appuyer sur son bâton pastoral, qui était garni par le bout d'une pointe en fer, perça le pied du roi, qui souffrit la douleur sans se plaindre jusqu'à la fin de la cérémonie. Le prélat ayant su l'accident, lui demanda pourquoi il ne s'était pas plaint. Le roi lui répondit avec respect, qu'il avait cru que cela faisait partie de la cérémonie.

UNE AVENTURE DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Mlle de Scudéry composa beaucoup de romans. Ce fut dans ce genre l'écrivain qui eut le plus de vogue sous le règne de Louis XIV.

Son *Cyrus* et sa *Clélie* ne furent pas seulement lus en France, mais on les traduisit dans la plupart des langues de l'Europe. Elle avait pour collaborateur son frère Georges de Scudéry.

Voyageant ensemble, ils arrivèrent *incognito* à Lyon. A peine furent-ils arrivés à l'hôtel, qu'on entendit une discussion très-vive s'élever entre eux.

Un domestique eut l'indiscrétion de s'approcher de la porte et d'écouter. Il pâlit d'effroi lorsqu'il entendit ces deux étrangers discuter entre eux la mort du roi.

Mlle de Scudéry voulait qu'on le laissât vivre encore quelque temps. Son frère prétendait que le moment était venu de le faire périr. Son avis finit par l'emporter.

Mais de quelle mort le frappera-t-on? Mourra-t-il d'un coup de poignard ou par le poison?

Le domestique, sans attendre la solution de cette question, court tout effaré prévenir son maître de l'attentat qui se trame dans son hôtel.

Le maître d'hôtel arrive et écoute à son tour. La question venait d'être résolue. On avait décidé que le roi serait empoisonné. Mais on se demandait alors qui l'on chargerait de lui administrer le poison, en quelles circonstances et de quelle manière le régicide devrait s'accomplir.

Alors le maître d'hôtel n'y tint plus. Son patriotisme s'enflamme; l'amour qu'il a pour son roi lui donne des ailes, et en un instant il est chez le gouverneur pour révéler le complot qu'il vient de découvrir.

La police est tout en émoi. Elle arrive dans l'hôtel, se présente dans les chambres occupées par les deux étrangers, leur demande leur nom, leur profession, et s'informe du but de leur voyage.

Elle voit qu'elle a affaire aux deux plus célèbres romanciers de l'époque, et que le roi qu'il s'agissait de faire mourir par le poison ou par le glaive n'était pas Louis XIV, mais un simple héros de roman.

J. D.

LE PRINCE D'ORANGE ET LA PRINCESSE MARIE.

La princesse Marie était la fille aînée du roi d'Angleterre Jacques II. Née en 1662; elle épousa, à l'âge de quinze ans, le prince d'Orange. Il n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cent mille florins de rente; mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des états généraux étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande, et Jacques cessait de l'être en An-

gleterre par son incapacité. Tout lui manqua à la fois comme il se manqua à lui-même. Il comptait sur sa flotte, mais ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre; il avait une armée de vingt mille hommes; et, s'il les avait menés au combat sans leur donner le temps de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux, sa propre fille, la princesse Anne, l'abandonnèrent. Il alla chercher un asile en France.



Entrevue du prince d'Orange et de la princesse Marie. (Page 151, col. 2.)

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si longtemps contestées, des droits du roi et de ceux du peuple; et, ayant prescrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme Marie. Cette princesse n'avait que trente-trois ans lorsqu'elle mourut.

TREIZIÈME VOLUME. N° 647. — Quinze centimes. 9 DECEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. ; pour les départements : six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



David dans la tente de Saül. (Page 154, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

DAVID DANS LA TENTE DE SAUL.

David ayant su que Saül était avec ses gens dans le désert de Ziph, envoya des éclaireurs à sa découverte; et quand il eut pris des renseignements certains, il partit lui-même sans bruit, accompagné d'Abisaï, son neveu, qui s'était offert à le suivre, et alla à l'endroit où campait le roi. Tous deux traversèrent pendant la nuit toute l'armée de Saül sans être reconnus; et, étant arrivés à la tente du roi, ils le virent couché, dormant du sommeil le plus profond. Sa lance était à son chevet, enfoncée en terre, et Abner, avec tous ses gens, dormaient autour de lui.

« Dieu vous livre aujourd'hui votre ennemi, dit Abisaï à David, je vais le percer avec ma lance jusqu'à terre d'un seul coup; je n'aurai pas besoin de le frapper deux fois. »

Mais David l'arrêta.

« Ne le tuez point, lui répondit-il, car celui qui porte la main sur l'oint du Seigneur ne saurait être innocent. Que l'Éternel me garde de verser son sang. Prenez seulement sa lance qui est à son chevet et sa coupe, et allons-nous-en. »

Prenant donc la lance et la coupe, ils se retirèrent sans que personne les vît. Mais quand David eut passé de l'autre côté et se fut assez éloigné du camp, il s'arrêta au sommet d'une haute montagne, et, appelant Abner à haute voix :

« Pourquoi n'as-tu donc pas gardé le roi, ton seigneur? dit-il. On est entré dans sa tente pour le tuer. Vois maintenant où est sa lance, et cherche la coupe qui était près de sa tête. »

Saül s'étant réveillé, reconnut la voix de David.

« N'est-ce pas toi que j'entends, ô mon fils David, s'écria-t-il.

— Oui, mon seigneur et mon roi, répondit David, c'est moi-même. Mais pourquoi me persécutez-vous? Quel mal vous ai-je fait? Aujourd'hui le Seigneur vous a livré en mon pouvoir; mais je me suis contenté de vous prendre votre lance et votre coupe, pour vous prouver que je n'ai jamais eu de mauvais desseins contre vous. Je ne demande qu'une chose à Dieu : c'est qu'il épargne ma vie comme j'ai épargné la vôtre. »

Saül, touché de tant de magnanimité, reconnut ses torts.

« Revenez, mon fils, dit-il, et vous verrez que je ne vous ferez pas de mal. Votre conduite me fait voir que j'ai été trompé indignement. Je vous bénis, et je prie Dieu que vous réussissiez dans toutes vos entreprises, et que votre puissance soit un jour très-grande. »

David lui renvoya sa lance, mais il n'osa pas se fier à ses paroles et se retira parmi les Philistins.

Cet article est tiré de *la Bible populaire*. Cette belle œuvre de M. l'abbé Drioux, honorée de l'approbation d'un grand nombre de NN. SS. les archevêques et évêques, forme 2 volumes grand in-8°, illustrés de plus de 400 vignettes par l'élite de nos dessinateurs.

L'Ancien et le Nouveau Testament forment chacun un volume, qui se vend séparément. Prix : 10 francs le volume broché. Envoyer un bon sur la poste au directeur de *la Semaine des Enfants*, pour recevoir le volume *franco*.

LA SAGESSE DE CHARLES V.

Le roi de France Charles V étant un jour à table dans sa chambre et en son particulier, il lui arriva de pressantes nouvelles qui lui apprenaient que les Anglais faisaient, avec des forces considérables, le siége d'une forteresse de Guienne, dont la garnison n'était pas nombreuse. On ajoutait que si l'on n'envoyait un prompt secours, les assiégés, ne pouvant résister plus longtemps, seraient contraints de se rendre.

Le roi ayant entendu cela, n'y fit pas grande attention et sembla même n'en point tenir compte, car son visage et son maintien ne trahirent aucune émotion. Calme et comme s'il eût été question d'autre chose, il se tourna, et, ayant aperçu un de ses secrétaires, il le fit appeler courtoisement et lui commanda à voix basse d'écrire en toute hâte à Louis de Sancerre, son maréchal, qui n'était pas loin, de revenir au plus tôt.

Ceux qui étaient présents ne l'ayant point entendu donner cet ordre, s'étonnaient de ce que le roi paraissait ne vouloir point s'opposer à une agression si alarmante.

Alors quelques jeunes écuyers, gentilshommes, qui le servaient à table, lui dirent résolûment :

« Sire, donnez-nous de l'argent pour nous habiller, nous sommes plusieurs céans en votre hôtel qui partirons pour cette entreprise, et, nouveaux chevaliers, nous ferons lever le siége. »

Le roi se mit alors à sourire et dit :

« Il ne faut pas ici de nouveaux chevaliers, c'est de vieux chevaliers que nous avons besoin. »

Là-dessus, quelques-uns de ses gens, voyant qu'il n'ajoutait pas autre chose, lui dirent :

« Sire, qu'ordonnez-vous en cette conjoncture pressante? »

Le roi répondit :

« Les bonnes mesures ne sont pas le fruit de la précipitation : lorsque nous verrons ceux à qui il convient d'en parler, nous donnerons nos ordres. »

Avec cet admirable sang-froid, Charles V parvint à réparer les fautes qu'avait commises le caractère bouillant de ses prédécesseurs, et mérita le surnom de *Sage* que la postérité lui a donné. J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

UNE MARQUISE D'UN JOUR.

(SUITE.)

IV. L'étude.

Lisette, tout en sortant de sa salle à manger, se dirigeait vers le perron qui donnait accès dans un admirable jardin anglais, où des fleurs à foison, de magnifiques bassins avec leurs jets d'eau, des kiosques gracieux bâtis à l'orientale, etc., etc., faisaient rêver aux palais

des fées; la petite fille se demandait encore tout bas comment il pouvait se faire cependant que, de pauvre gardeuse d'oies qu'elle était la veille, elle avait pu devenir tout de suite une grande dame.

« Le conte de Cendrillon, disait-elle, est donc une vérité, ou bien.... Ah bah! s'écria-t-elle tout d'un coup, pourquoi me tourmenter de tout cela? Puisque me voilà marquise, ne pensons plus à mes oies. Ne songeons qu'à jouer, à courir, à sauter toute la journée, car ce doit être là toute la vie d'une marquise. »

Et elle allait s'élancer dans le jardin, quand Mlle Justine, sa femme de chambre, lui barrant respectueusement le passage, vint lui dire, toujours avec force révérences :

« Mademoiselle n'a pas oublié, sans doute, que ses professeurs l'attendent dans son cabinet d'étude.

— Mes professeurs!... fit Lisette toute ébahie. Et des professeurs de quoi?

— Mais.... d'abord le maître d'écriture, puis celui de grammaire; succéderont ensuite ceux qui sont chargés d'apprendre à mademoiselle le calcul, le chant, le piano, le dessin, le....

— Et tous ces messieurs-là, interrompit Lisette, viennent exprès pour moi?

— Certainement. Ils ont cette bonté-là, moyennant vingt francs par cachet.

— Vingt francs! exclama la petite paysanne; mais tout cela fait plus en un jour que ce que je gagne en une année! »

Puis, se recueillant un instant comme pour suivre une lumineuse idée qui germait dans son cerveau, elle se mit tout à coup à battre des mains toute transportée de joie.

« Justine, dit-elle, j'ai trouvé un moyen délicieux d'arranger les choses autrement. On donnera tout cet argent-là à ma mère Mathurin, vos messieurs ne se dérangeront pas, et moi je pourrai jouer tout à mon aise du matin au soir.

— Cette combinaison, dit la femme de chambre, fait certainement l'éloge du bon cœur de mademoiselle; mais je prendrai la liberté de lui faire observer que « noblesse oblige, » et qu'une marquise, appelée comme mademoiselle à voir le grand monde, ne peut y paraître sans une éducation à la hauteur de son rang.

— Mais puisque je ne sais ni lire, ni écrire, ni compter, ce n'est pas la peine que j'apprenne tout cela, reprit la naïve petite paysanne.

— J'oserai représenter à mademoiselle que c'est au contraire une raison de plus. »

En ce moment, un grand monsieur long, sec et tout de noir habillé, ayant une plume passée derrière l'oreille et un binocle à cheval sur son nez, se présenta, et, sans articuler une syllabe, montra à Mlle la marquise le chemin de la salle d'étude.

Lisette n'osa résister à cette tacite invitation.

« Il paraît, se dit-elle en suivant le grand monsieur long, sec et maigre, que c'est comme le thé : les marquises doivent encore en passer par-là. »

Nous ne dirons pas à quel point d'érudition les professeurs sus-désignés trouvèrent leur écolière. On doit quelques égards aux personnes haut placées, et notre petite paysanne, qui avait grimpé si lestement à l'échelle sociale, y a droit également. Seulement, il nous a été dit que dans les cinq mortelles heures pendant lesquelles Lisette avait été tenue au *carcere duro* par messieurs ses maîtres; elle y avait fait avec l'un des bâtons en ronde et en bâtarde; avec l'autre, elle avait épelé on ne sait combien de feuillets d'un abécédaire en grosses lettres moulées; avec un troisième, elle avait répété jusqu'à satiété la classique et fastidieuse série des do, ré, mi, fa, sol, la, si, do, et qu'enfin elle avait fait bravement et héroïquement les plus louables efforts pour arriver à la fin de cette mémorable séanc de ces cinq heures d'études plus ou moins littéraires et artistiques.

« Quoique cela, dit-elle en sortant de la salle de travail et tout en s'essuyant le front, je ne croyais pas le métier de marquise si rude que cela! »

V. Noblesse oblige.

« Je suppose, dit Lisette, en franchissant en deux bons les escaliers qui la séparaient du jardin, que c'est au moins ici comme à l'école du village : après la classe, la récréation. Du reste, je ne me rappelle pas avoir eu jamais les jambes aussi engourdies qu'aujourd'hui. On dirait que j'ai des millions de fourmis dans les talons. Voyons, grimpons un peu en haut de ce labyrinthe, et puis je me laisserai glisser sur mes talons, du haut en bas de ce talus de gazon; comme je faisais du temps de mes oies. »

Et cela dit, la petite fille s'élançait pour mettre en action cet exercice gymnastique..... quand l'inévitable Justine se trouvant encore là juste au premier bond, se permit de nouveau d'adresser cette respectueuse observation à sa maîtresse :

« Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle a aujourd'hui réception; le mardi, c'est son jour.

— Réception de qui? de quoi? demanda Lisette qui s'arrêta tout court, et qui ne comprenait pas parfaitement le sens de ce mot.

— Plusieurs personnages éminents viennent habituellement ce jour-là rendre leurs hommages à Mlle la marquise, et ce serait manquer à toutes les règles de l'étiquette et des convenances, si elle ne se trouvait pas à son salon. C'est vers trois heures que les équipages commencent à arriver.

— Mais il n'est que deux heures, dit Lisette qui en ce moment entendait sonner une pendule.

— Deux heures, grand dieux! s'écria la femme de chambre. Et mademoiselle qui a encore son second déjeuner à faire et après cela sa toilette.

— Quant à déjeuner, je ne demande pas mieux, Justine; car je crois que ce thé m'a un peu creusé l'estomac; mais pourquoi donc une autre toilette?

— Oh ciel! s'écria la femme de chambre, serait-il possible que Mlle la marquise de la Mathurinière reçût des personnages de la haute noblesse sans être convenablement mise, sans avoir cette robe de moire antique toute fraîche sortie des magasins Delille; cette toque à torsade de perles qui est rehaussée d'un oiseau de paradis et retenue par un camée aux armes de mademoiselle.

— Moi! j'ai des armes! fit Lisette en riant, c'est un peu drôle tout de même.

— Certainement des armes : *L'écusson écartelé aux 1er et 4e de gueule, à trois tours d'argent, aux 2e et 3e d'azur à un rocher de même* [1].

1. Nos petits lecteurs s'étonneront sans doute que Mlle Jus-

— Alors, je ne comprends plus rien, dit la petite paysanne, en entendant cette prétentieuse phrase héraldique de la femme de chambre.

— Ce qui prouve une fois de plus à mademoiselle qu'il faut qu'elle ait encore un professeur de blason. »

Une légère contraction du visage ressemblant plutôt à une petite grimace qu'à une pleine et entière approbation, passa comme un éclair sur les traits de la pauvre Lisette qui fit mentalement cette réflexion :

« Hélas! qu'il en coûte donc pour être marquise! »

A un coup de sonnette de Justine, deux autres femmes de chambre arrivèrent, et il faut rendre justice à ces trois dames, elles mirent tant de diligence dans leur besogne, qu'elles ne tinrent leur maîtresse que cinq petits quarts d'heures pour l'habiller, et nous ajouterons qu'elles en firent en vérité, une délicieuse marquise; grâce, fraîcheur, élégance, rien n'y manquait.

Lisette, dans cette magnificence de toilette, fit donc son entrée solennelle au salon.

VI. Le jour de réception.

Les nobles visiteurs étaient déjà en partie presque tous arrivés.

Un murmure général, ou plutôt un immense cri d'admiration accueillit spontanément Mlle la marquise; M. le comte d'O..... fut assez heureux, malgré ses quatorze lustres et demi, et un tout petit reste de rhumatisme pour s'élancer le premier au devant de la dame du lieu et de la conduire cérémonieusement et galamment jusqu'à un fauteuil.

Lisette, un peu ahurie de ce grand mouvement qui se fit dans l'assemblée pour elle seule, tint cependant une assez bonne contenance tout en se disant tout bas cependant :

« Pourquoi donc ce petit vieux fait-il tant de contorsions pour me conduire tout au bout de ce salon, j'aurais autant aimé m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, j'aurais pu voir au moins les petits poissons rouges dans ce bassin. »

Puis elle ajouta, avec un demi-soupir :

« Mais enfin, puisque les fauteuils ont été faits pour les marquises, il faut bien s'y asseoir. »

Une dame, entre deux âges, et en lunettes vint alors prendre place près de notre jeune fille; elle déploya un éventail démesurément grand, et tout en minaudant se prit à dire, du ton d'un poëte inspiré (n'oublions pas de dire que cette dame était auteur) :

« Voyez donc, chère marquise, quel splendide horizon s'étend là-bas, vers ces monts sourcilleux que dorent des reflets de pourpre et d'azur.

— Des nuages! s'écria Lisette qui courut à la fenêtre, en dépit de toute loi de cérémonial, alors nous aurons de l'orage cette nuit, et je m'en doutais, car j'ai entendu les crapauds de la mare qui faisaient un sabbat! mais un sabbat!..... »

A ces mots fort peu poétiques, il faut en convenir, la dame en lunettes fit un bond, comme si un coup de tam-tam était venu lui briser le tympan.

« Bon! se dit notre petite fille, je viens de dire une bêtise bien sûr. Aussi, pourquoi me parle-t-elle dans le patois de son pays? »

Après la femme auteur vint un gros monsieur qu'à son collet d'habit enrichi de palmes vertes, on devinait être un membre d'une académie quelconque.

« Belle marquise, dit-il, en s'approchant de la fenêtre où s'était accoudée Lisette, oserai-je vous demander des nouvelles de votre chère santé?

— Pas mal et vous? » répondit aussitôt la petite fille.

Ce *pas mal et vous* faillit faire sur les nerfs de l'académicien, le même effet que les *crapauds de la mare* avaient fait sur ceux de la dame auteur; cependant il se remit.

« Quel délicieux séjour, dit-il, que ce château de la Mathurinière!

— Oui, dit la petite fille, si ces grands arbres ne m'empêchaient pas tant de voir le parc. Cependant j'aimerais assez une fenêtre où l'on ait le soleil levant, *toute la journée.* »

A cette grosse naïveté, la gravité d'étiquette qui jusqu'alors avait tenu toutes les bouches closes, reçut le

Le maître d'écriture.

tine soit si savante en fait de science héraldique; l'auteur de cette véridique histoire suppose que cette érudite femme de chambre fait ici plutôt preuve de mémoire que de savoir; elle aura sans doute entendu débiter cette phrase à son noble maître M. le marquis. Du reste, voici l'explication de ces termes. *Écartelé* veut dire divisé en quatre; *aux 1er et 4e de gueule* signifie à la 1re et 4e division. *Gueule* est l'expression qui désigne la couleur rouge dans un blason; c'est donc sur ce fond rouge que sont peintes trois tours d'argent. De même que *aux 2e et 3e d'azur* fait entendre que dans ces 2e et 3e divisions est peint un rocher d'argent.

C'est l'écusson d'un fief du Languedoc.

plus éclatant échec, et de toutes parts un fou rire s'empara de l'assemblée tout entière.

« J'ai sans doute dit encore une bêtise, et cette fois plus grosse que la première, pensa Lisette qui devint rouge comme un coquelicot. Si tous ces gens-là avaient un peu d'esprit pourtant, ils me comprendraient. Bien sûr qu'ils n'ont pas autant de professeurs que moi chaque matin.

« C'est égal, reprit-elle encore, je crois que ce n'est vraiment qu'à la campagne qu'on parle un français qui se comprend tout seul. »

Nous ferons grâce à nos lecteurs de la suite de cette réception d'étiquette. Notre pauvre Lisette qui décidément « ne comprenait pas le français de tout ce beau monde, » s'en tira, il faut l'avouer, fort mal, et quand enfin le dernier visiteur fut parti, elle respira à pleins poumons, et s'écria :

« J'avoue que voilà le plus vilain côté de la chose, et dussé-je prendre encore un professeur de plus, je ne veux plus recevoir de ces visites-là jusqu'à ce que j'aie appris le jargon qu'on y parle.

« Maintenant je crois que j'ai bien gagné d'aller dîner. »

VII. Le lard à la poêle.

Une nouvelle toilette était encore nécessaire, Justine cependant annonça que c'était la dernière, et ajouta même très-gracieusement qu'au sortir de table, Mlle la marquise serait invitée à visiter son jardin et son parc.

Cette douce espérance de pouvoir enfin aller prendre l'air et de faire une bonne promenade remit un peu de baume dans le sang de la petite fille qui se livra assez gaiement à ses trois caméristes qui, cette fois, lui passèrent *tout simplement* une robe de mousseline de soie à quatre volants, remplacèrent sa toque à aigrette par un chapeau de crêpe blanc orné de valencienne et la chaussèrent de souliers de satin tout uniment.



« Jamais je ne déshonorerai ma poêle à faire frire du lard. (Page 158, col. 1.)

Puis elle fut conduite dans sa salle à manger.

« Mademoiselle la marquise est servie, dit un maître d'hôtel, habillé de noir et portant une cravate blanche et gants blancs du dernier bon ton. »

Lisette resta stupéfaite, éblouie à la vue de la table toute resplendissante d'argenterie et de cristaux. Au milieu étincelait un surtout en glace à galerie d'or et tout chargé de vases ciselés, contenant des fleurs, des coupes, des plateaux surmontés de pyramides de fruits. Puis des fourneaux d'argent sur lesquels se tenaient tout chauds les volailles et le gibier, puis, puis..... nous n'en finirions pas, si nous voulions faire une description complète de ce service vraiment princier.

Mlle de la Mathurinière fut placée en face de tout cela, puis à sa droite se tenait debout, droit et raide un grand domestique en livrée, la serviette sur le bras, et à sa gauche Mlle Justine, l'inévitable accompagnatrice, ou plutôt l'ombre de sa maîtresse.

Lisette, en voyant tous ces apprêts, tous ces plats, ne savait vraiment par quel bout commencer. On vint à son aide en lui présentant une *caille truffée à la moelle étendue sur des tousts de beurre au basilic.*

Depuis son déjeuner à l'eau chaude, c'est-à-dire au thé, elle se méfiait un peu des cuisines de marquise; aussi après avoir porté ce gibier à son nez, et lui trouvant comme de raison un goût légèrement *faisandé*, elle fit une toute petite grimace, et n'y toucha pas.

Son assiette fut enlevée dextrement par le grand laquais, alors le maître d'hôtel s'approchant respectueusement d'elle et lui présentant un autre plat :

« Mademoiselle préférera peut-être, dit-il, *une aile de faisan piqué en toupet, avec côte rôtie travaillée à la Sainte-Alliance:* »

Nouvelle hésitation, nouvelle grimace de la part de Mlle de la Mathurinière.

« Tenez, fit-elle tout à coup en se retournant vers ces obséquieux servants, je vais vous dire mon goût tout de suite, à la place de tous ces fricots-là que je ne connais pas, j'aimerais mieux manger un petit morceau de lard sauté à la poêle. »

Au nom d'un mets si éminemment prosaïque et bourgeois, le maître d'hôtel, le grand laquais et la femme de chambre firent un soubresaut en arrière et semblèrent frappés comme par la commotion d'une pile galvanique.

Un moment de silence s'ensuivit.

« Eh bien, oui ! du lard sauté à la poêle, répéta la petite fille, qui pensait n'avoir pas été entendue.

— On va transmettre vos ordres au chef, dit enfin le maître d'hôtel d'une voix si étranglée, si désespérée qu'il en fit pitié aux assistants. »

Un domestique fut donc député à la cuisine.

Et pendant ce temps, Mlle Justine levait les bras au ciel et répétait du ton du désespoir le plus profond :

« Une marquise ! — du lard à la poêle ! »

Le chef parut enfin.

Après les trois révérences d'usage, il s'approcha résolûment et courageusement de sa maîtresse :

« C'est avec le plus profond et le plus poignant chagrin, dit-il, que je viens déposer aux pieds de Mademoiselle la marquise les insignes de mes fonctions. »

Et son bonnet de coton, ainsi que son tablier blanc tombèrent sur le parquet.

« Jamais, non jamais, au grand jamais, reprit le chef en se redressant de toute sa hauteur, je ne déshonorerai ma poêle à lui faire frire du lard. J'ai tenu les fourneaux de deux ambassadeurs, d'un ministre sans portefeuille et d'une maison grand-ducale, et je puis le dire avec un noble orgueil, je n'ai jamais ravalé mon talent jusqu'à leur servir du lard à la poêle. »

Et là-dessus M. le chef, se reculant jusqu'à la porte toujours en saluant, disparut à tout jamais.

« En voilà encore un qui parle aussi drôlement que les autres, se dit Lisette ; je n'ai rien compris à ce qu'il vient de dire ; mais je suppose que s'il ne m'apporte pas ce que j'ai demandé, c'est qu'il ne sait pas comment cela se fricasse. »

Lisette, cependant, avait faim, et, à défaut de lard elle se rejeta d'assez bonne grâce sur des artichauts à l'italienne, et des petits pois à la française qu'on lui offrit ; elle termina par de la salade et deux pommes d'api.

C'était tout à la fois, comme on le voit, un dîner maigre.... et un maigre dîner ; mais aussi pourquoi une marquise s'avise-t-elle de n'aimer que le lard sauté à la poêle !

VIII. L'inconvénient pour une marquise de ne pas savoir écrire.

« Enfin !... s'écria Lisette en quittant joyeusement sa chaise, je vais donc aller prendre l'air, voir le soleil, les arbres, les champs, et me débarrasser de ces maudites fourmis qui me picotent si fort les jambes.

« Quel bonheur ! » répéta-t-elle en frappant dans ses mains.

Mais hélas ! cette bruyante expansion de joie de notre petite fille ne fut pas, encore cette fois-ci, de longue durée ; car, presque aussitôt, un singulier spectacle vint frapper ses yeux. En mettant le pied sur le perron, elle aperçut une file de domestiques : valets de chambre, valets de pied, gens d'écurie et de cuisine, qui, sortant de toutes les portes avec un air triste et morne, s'abordaient et se répétaient, sur un ton lamentable :

« Hélas ! comment souperons-nous ce soir ? Où, maintenant, allons-nous trouver une place, un gîte, où nous ayons le vivre et le couvert !

— Justine, Justine ! cria aussitôt Lisette en appelant la femme de chambre, qui arriva à l'instant. Mais que disent donc tous ces hommes ? Mais pourquoi ont-ils l'air si désolé ?

— Dame ! répondit la soubrette, mademoiselle peut le comprendre. Il n'y a plus de chef à la cuisine, et, par conséquent, plus de souper possible, aussi toute la maison de mademoiselle de la Mathurinière a fait son paquet et part.... Pauvres gens ! qui se trouvent ainsi sur le pavé à l'heure qu'il est !

— Mais je ne veux pas qu'ils s'en aillent, dit bien vite la bonne petite fille, et s'ils n'ont rien à manger pour ce soir, qu'on leur donne de l'argent, beaucoup d'argent même pour en acheter ; car, reprit Lisette en donnant à sa voix une certaine assurance, je suis marquise, dites-vous, et une marquise doit avoir énormément d'argent.

— Nous n'en attendions pas moins du bon cœur de mademoiselle la marquise, dit Justine en faisant une courbette plus révérencieuse que celle qu'elle avait jamais faite jusqu'alors. Certes, si mademoiselle veut à l'instant cent mille francs, deux cent mille francs, elle va les avoir ; il n'y a qu'un mot à dire.

— Un mot ? fit Lisette ébahie.

— C'est-à-dire, reprit la femme de chambre, une ordonnance, un simple reçu que j'aurai l'honneur de présenter à M. son intendant. »

Et aussitôt Justine mit devant la marquise du papier, une plume et de l'encre.

« Ouf ! fit la petite fille de la mère Mathurin en se mordant les lèvres ; me voilà encore prise ! »

Puis, se ravisant :

« Eh bien ! ma bonne Justine, dit-elle, allez dire à cet intendant qu'il fasse comme si j'avais écrit cette ordonnance, et qu'il me donne la chose. J'ai confiance en lui.

— Oh ! mademoiselle, M. Prudhomme ne consentira jamais à tirer un sou de sa caisse, s'il n'a une quittance dûment écrite et signée de votre main. Et sa loyauté, sa probité, sa responsabilité, donc ! Tout cela doit être à couvert. M. Prudhomme ! mais c'est la fleur des pois des intendants. »

Lisette était atterrée.

« Être marquise ! se disait-elle tout bas, et ne pas avoir un sou à sa disposition ! Encore, si ce maître d'écriture de ce matin avait eu l'esprit de m'apprendre tout de suite à faire un reçu ; mais non, il s'est amusé à me faire faire des bâtons !

— Hélas ! hélas ! répétaient au loin les domestiques, où souperons-nous, où coucherons-nous ce soir ?

— Et ma femme ! disait l'un.

— Et ma vieille mère ! disait l'autre.

— Et mes huit enfants ! » ajoutait un troisième.

Ces bruits arrivaient aux oreilles de la petite fille, comme le murmure de la mer orageuse.

Mais ce murmure, loin de s'évaporer et de se perdre dans le vague des airs, alla frapper droit au cœur de la sensible enfant.

Elle releva aussitôt la tête, et, avec des larmes dans les yeux et dans la voix :

« Eh ! que me fait votre Prudhomme et ses paperasses ! s'écria-t-elle ; si ce château, si ces bijoux sont à moi, j'en puis bien disposer. Qu'on vende, qu'on

vende les bagues, les boucles d'oreilles, les bracelets que vous m'avez mis; qu'on vende les glaces, les meubles, les mille babioles qui se trouvent ici, et qu'on rende la vie à toutes ces malheureuses gens. J'étais la petite fille à maman Mathurin avant d'être marquise, et je sens que mon cœur n'a pas changé. »

Ce fut alors au tour de Mlle Justine et de ceux qui se trouvaient là à sentir leurs yeux mouillés de pleurs.

« Et surtout, ajouta Lisette, qu'on dise bien à ce chef que je lui demande pardon de la peine que je lui ai faite. Il peut revenir.... je lui assure bien que de longtemps je n'aurai envie de manger du lard à la poêle.

— Alors, tout s'arrange pour le mieux, dit Justine, et le bonheur ne quittera pas cette maison. »

Puis elle se pencha un instant par la fenêtre, dit quelques mots à la foule, et aussitôt les airs retentirent de ce cri :

« Vive la marquise de la Mathurinière! »

CAVILLON.

(La fin au prochain numéro.)

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

Le mardi gras de l'année.... il faisait froid; mais comme le ciel n'était pas trop gris et que l'on entrevoyait même un ou deux rayons de pâle soleil, les pauvres enfants parisiens descendirent sur le boulevard sous prétexte de voir des masques qui n'y sont plus; mais, l'on y voit du monde (trop de monde), de sorte que beaucoup d'industriels ont pensé à utiliser, dans leur intérêt propre, cette foule qui demande à regarder quelque chose. Ils ont inventé la réclame ambulante; et vous, jeunes amis, dont la curiosité est si naturelle, puisque vous avez tout à apprendre, si vous entendez enfin du bruit, du tumulte, des rires, ne vous réjouissez pas trop vite, ces chevaux si bien caparaçonnés ne traînent qu'une grande boîte carrée sur laquelle vous pourrez lire en larges lettres dorées :

« Encre de la petite vertu. »

Ou bien vous verrez, courant au galop sur le boulevard, des images coloriées représentant une redingote, un chapeau, un pantalon, avec l'adresse de la maison de confection qui les offre si généreusement au-dessous de leur valeur.

Il faut avouer que ce carnaval d'un genre nouveau n'est guère amusant pour vous. N'importe, l'enfance a tant besoin de rire, qu'elle rit quand même.

Cependant, cette année, un sujet d'amusement vous était réservé; quand vous n'espériez plus voir ce fameux bœuf que l'on ne rencontre que lorsqu'on ne le cherche pas ou même qu'on le fuit, un grand bruit de trompettes éclatantes retentit sur un long parcours du boulevard, et des chevaux avec des harnais d'or et d'argent incrustés de pierreries surgirent traînant un char de perles renfermant une douzaine de petits nègres vêtus de pantalons rouges et de chemises bleues, et lançant dans l'air de tous côtés, et comme autant de globules, de petits ballons blancs sur lesquels on entrevoyait des caractères imprimés.

Dieu! comme vous poussiez des cris et comme vous battiez des mains....

La voiture, les trompettes et les valets qui escortaient le tout étaient bien loin déjà, que des centaines de grands et de petits bras étaient encore tendus vers ces ballons mystérieux lancés à profusion au milieu de la foule, et qui étaient si légers, si légers, que le moindre souffle semblait pouvoir les enlever bien haut au moment où l'on croyait les saisir. Que d'espoirs déçus! Que de luttes! de cris! Tous les enfants auraient voulu avoir leur ballon.

Enfin, un rassemblement se fit autour de chacun de ceux qui en avaient pris, et ceux qui lisaient couramment purent donner satisfaction à la curiosité de tous. Voici ce qu'il y avait sur ce nouveau genre d'affiches.

« Le docteur Abracadabra, arrivant de l'Inde en ballon, a l'honneur de faire savoir au public parisien qu'il guérit et fait disparaître toutes les difformités physiques des enfants, rue Castiglione, 3, de midi à cinq heures. Les voitures prennent la file.... Que l'on se le dise! »

On se le dit beaucoup, et cet incident fut le dernier bruit de la dernière journée du carnaval.

Dans toutes les maisons, à l'heure du dîner, il ne fut question que de l'annonce étrange qui s'était produite si singulièrement.

Mme JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

ANECDOTES.

Des courtisans de Philippe V le Long l'exhortaient un jour à châtier, comme il le méritait, un seigneur qui lui avait manqué insolemment.

« Il est beau, répondit Philippe, de pouvoir châtier et de ne pas le faire. »

Le maire d'une petite ville étant chargé de haranguer un prince qui passait, commença ainsi :

« Monseigneur, nous n'avons point tiré le canon à votre arrivée, pour plusieurs raisons; la première, c'est que nous n'avons point de canon....

— Dispensez-vous de me dire les autres, » lui répondit le prince.

VARIÉTÉS

PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Le roi Louis XIV voulut donner à sa cour le plaisir de fêtes. Ces fêtes furent si belles, si merveilleuses, qu'on les appela : *Plaisirs de l'île enchantée.* C'est à Versailles qu'elles furent célébrées. On leur consacra sept journées.

PREMIÈRE JOURNÉE.

La cour avait pris place dans un rond point orné de portiques, de festons enrichis d'or et de peintures diverses avec les armes de Sa Majesté. On vit d'abord paraître un char élevé, éclatant d'or et de diverses couleurs. Apollon était assis au plus haut; à ses pieds se tenaient les âges d'or, d'argent, d'airain, de fer. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, tout ce qui convient à Apollon, un Atlas portant le globe du monde, paraient les côtés du char magnifique. Il était conduit par le Temps, et tiré par quatre chevaux d'une taille et d'une beauté peu communes, couverts de housses semées de soleis d'or et attelés de front. Les douzes Heures et les douze Signes du Zodiaque marchaient aux deux côtés du char.

(La suite au prochain numéro.)

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.



Première journée. (Page 159, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 648. — Quinze centimes. 13 DÉCEMBRE 186[illegible]

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. ; pour les départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Une tempête, attribuée à la colère de l'archange saint Michel, brise les navires anglais. (Page 162, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

SIÉGE DU MONT SAINT-MICHEL.

Le mont Saint-Michel est un rocher presque à pic, que chaque marée recouvre de ses flots mugissants, séparé de la terre ferme par une grève. Il fut, dans les temps les plus reculés, un des asiles mystérieux des druides. Plus tard, l'évêque d'Avranches, saint Aubert, sur l'ordre de l'archange saint Michel, y vint, dit-on, conduire une colonie de bénédictins. On crut pendant longtemps que ce monastère gardait le glaive et le bouclier de saint Michel. Incendiée dans le dixième siècle, l'abbaye fut reconstruite par le duc de Normandie, Richard Ier; enrichie par la munificence de tous les princes, surtout par celle de Guillaume le Conquérant, elle devint un des plus beaux monuments de l'architecture ogivale. Ce rocher abrupt se trouva couronné de flèches dentelées, de légères galeries, de gracieuses colonnettes. Sur ses flancs s'élevèrent de nombreuses habitations : il porta presque une ville, séduisante par sa situation pittoresque, importante par son accès difficile. Plusieurs rois vinrent en pèlerinage à son abbaye.

En 1423, les Anglais voulurent s'en emparer. Quinze mille hommes, conduits par le sire de Scale, vinrent camper sur les grèves en face du mont Saint-Michel, pendant qu'une flotte cernait le rocher du côté de la mer et le battait de ses canons. Sommé de mettre bas les armes, Louis d'Estouteville, qui commandait la place, répondit par ces belles paroles :

« Rapportez à votre maître que nous sommes résolus à conserver cette place à notre légitime souverain, ou à nous ensevelir sous ses débris. » Une première attaque par la grève réussit mal aux Anglais, qui alors tentèrent un effort du côté de la mer. Mais une de ces tempêtes qui sont si fréquentes dans cette baie dangereuse, et que les défenseurs de la place attribuèrent à l'archange saint Michel, souleva les flots et brisa les navires anglais contre les rochers. Une troisième attaque par terre ne fut pas plus heureuse, grâce au courage des moines, qui accoururent à l'aide des habitants prêts à céder au nombre. Une expédition ravitailla la place. Les Anglais furent obligés de battre en retraite. On montre encore, au mont Saint-Michel, les trophées de cette victoire : boulets, canons, armures.

Charles VII, à la nouvelle de ce succès, se promit de créer un ordre militaire placé sous l'invocation de saint Michel. Louis XI réalisa cette pensée. (Voyez n° 283.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES

HISTOIRES DE BÊTES.

I

LES ABEILLES, LE GUÊPIER ET LE PAPILLON TÊTE DE MORT.

M. Crèvecœur, auteur de l'ouvrage intitulé *le Cultivateur américain*, possédait un certain nombre de ruches dont il s'occupait beaucoup. Il remarqua un jour qu'un oiseau d'une espèce fort commune en Amérique, et qu'on nomme guêpier, se tenait sur un arbre à portée des abeilles, et les saisissant une à une au passage d'un coup de son bec pointu, les avalait, sans se soucier le moins du monde de leur aiguillon. Déjà l'oiseau avait fait une grande consommation des précieux insectes, quand quelques abeilles, échappées au danger, allèrent sonner l'alarme dans la ruche. Du moins doit-on croire que les choses se passèrent ainsi, car M. Crèvecœur vit bientôt sortir une multitude d'abeilles volant tumultueusement comme lorsqu'elles se disposent à essaimer.

Ces abeilles ne tardèrent pas à se rassembler en une masse serrée, grosse comme un boulet, et cette boule s'élança avec une rapidité incroyable contre l'ennemi perché sur les hautes branches d'un arbre voisin. Le guêpier, justement effrayé, s'enfuit de toute la vigueur que la peur prêtait à ses ailes. Sans cette prompte retraite, il était perdu. Mais les abeilles ne surent où ne voulurent pas profiter de leur victoire; voyant l'ennemi en fuite, elles se dispersèrent comme pour se réjouir de ce brillant fait d'armes. Le guêpier, revenu de sa frayeur, reprit bientôt sa place favorite, et M. Crèvecœur fut obligé de le chasser à coup de fusil, pour éviter la destruction de son rucher.

Les abeilles n'ont pas toujours tant de courage; du moins, dans le grand nombre d'ennemis contre lesquels elles doivent se défendre, en est-il un qu'elles ne peuvent ou n'osent chasser. Dépourvu d'armes et de tout moyen apparent d'attaque, celui-ci leur inspire cependant une telle terreur, qu'elles se laissent dépouiller par lui de tout leur miel sans essayer seulement d'arrêter le pillage. Et la ruche qui a été l'objet de ses entreprises est presque toujours abandonnée par les abeilles, comme l'étaient autrefois les maisons qu'on croyait hantées par les esprits.

Cet ennemi redoutable est le *papillon tête de mort*.

Quel moyen, demande un savant apiculteur, M. de Frarière, quel moyen possède-t-il pour frapper de terreur les abeilles, si courageuses contre tous leurs autres ennemis? Elles qui comptent leur vie pour si peu de chose, qu'elles la sacrifient souvent sans nécessité, que craignent-elles d'un papillon qui ne peut les blesser?

Jusqu'à présent, continue-t-il, mes recherches ont été d'autant plus difficiles, que cette phalène ne paraît pas toutes les années, et que ses attaques n'ont lieu que la nuit. Voici les conjectures que j'ai pu former en étudiant attentivement ce qui se passe dans les ruches.

Pendant la saison des essaims, le soir ou la nuit, lorsque tout est calme dans la nature, les jeunes reines font entendre un chant singulier tout à fait distinct des divers sons que les abeilles produisent, et qui ont certainement un rapport avec leurs différents travaux.

Au premier retentissement de ce chant étrange, les abeilles semblent frappées de terreur; elles suspendent leurs travaux et gardent un silence rigoureux.

Or, lorsque l'on saisit un papillon tête de mort, il est rare qu'il ne fasse pas aussi entendre une espèce de cri ayant beaucoup d'analogie avec celui des jeunes reines; et, de plus, il produit comme un engourdissement électrique en faisant vibrer son corps d'une manière très-singulière, et j'avoue que ce n'est qu'avec une répugnance extrême que je saisissais, même à travers un filet de mousseline, cet étrange animal.

J'ai compris que lorsque ce papillon veut se repaître en sûreté du miel contenu dans les ruches, il lui suffit de produire ce son si effrayant pour les abeilles; peut-

être aussi son frémissement électrique contribue-t-il à rendre leur terreur plus profonde.

Cependant les abeilles, une fois averties par une première visite du terrible lépidoptère, ne restent point inactives; elles comprennent qu'il leur faut prendre des précautions pour repousser l'approche de leur terrible ennemi. C'est alors qu'elles déploient les talents de l'ingénieur. Les unes ferment l'entrée de leur ruche au moyen d'une large muraille de cire, percée de trous suffisants au passage d'une abeille, et trop étroits pour le phalène; d'autres lui opposent des espèces de retranchements les uns derrière les autres, qu'il faut traverser par des couloirs tracés en zigzags; j'en ai vu qui ressemblaient aux anciens aqueducs et paraissaient formés de trois ou quatre ponts superposés; enfin, chaque peuplade varie ses moyens de résistance, ce qui nous prouve qu'elles ont un esprit de combinaison assez étendu et n'agissent point machinalement.

II

UN CHIEN INSTRUIT.

Un homme de lettres, M. Charles L..., qui demeure dans la banlieue, était venu à Paris pour réclamer une somme de cinq cent vingt francs qu'on lui devait. Il faut dire qu'on la lui devait depuis si longtemps, si longtemps, qu'il n'espérait guère la recevoir jamais, aussi, quelles furent sa surprise et sa joie, quand, arrivé chez son débiteur, il vit celui-ci tirer de son secrétaire un billet de cinq cents francs et une pièce d'or de vingt francs, et les lui remettre. Quel bonheur! M. Charles avait si grand besoin d'argent! Il mit le billet dans son porte-monnaie, qui était tout à fait vide, la pièce de vingt francs dans son gilet, où il n'y avait pas autre chose, et le voilà parti.

Une fois dehors, il changea sa pièce de vingt francs.

« Car, se disait-il, je veux que les malheureux qui se trouveront sur ma route aient part à mon bonheur. »

Et, en effet, il ne rencontra pas un pauvre homme ou une pauvre femme qu'il ne leur donnât une pièce de monnaie.

Cependant, la nuit approchant, il doublait le pas, lorsque, arrivé au coin du faubourg du Temple, il rencontra un petit chien perdu, maigre, tout couvert de boue, qui s'approcha de lui d'un air si suppliant, que M. Charles en fut attendri. Il s'arrêta un instant pour le caresser, sur quoi l'animal reconnaissant le suivit en bondissant de joie.

Tout en marchant, l'homme de lettres se mit à craindre que sa femme, qui n'aime pas les bêtes, ne fût très-fâchée de lui en voir amener une, et le désir de ne pas la mécontenter, fit qu'il eut un moment la pensée de renvoyer le pauvre animal. Mais il ne s'y arrêta pas.

« Que deviendrait ce malheureux? » se dit-il.

Et il continua sa route. Enfin, il arriva chez lui; mais, dès que sa femme l'aperçut :

« Qu'est-ce que vous m'amenez là? s'écria-t-elle.

— Vous le voyez, ma chère femme, un pauvre chien sans maître, qui m'a prié si doucement d'être le sien, que je n'ai pu le lui refuser.

— Vous savez bien que je ne veux pas d'animaux à la maison. »

Et, ouvrant la porte :

« Hors d'ici, vilaine bête, hors d'ici!

— Eh bien! reprit le mari, il sera toujours temps de le mettre à la porte, laissez-moi d'abord vous apprendre une bonne nouvelle; j'ai reçu ce qui m'était dû.

— Est-il possible! s'écria la dame.

— Cela est si possible, dit le mari, que voici l'argent. »

Et, en parlant ainsi, il mettait la main à sa poche, comptant y trouver le porte-monnaie. Hélas! la poche est vide, et il a beau la retourner en tous sens, plus de porte-monnaie; le porte-monnaie était tombé par un coin de la poche qui était décousue.

Vous comprenez facilement le chagrin du pauvre homme de lettres et la douleur de sa femme.

« Que vous êtes donc négligent, disait-elle.

— Mais, ma chère femme, répondait-il, si vous aviez fait recoudre ma poche, cela ne serait pas arrivé. »

Après qu'elle se fut bien désolée, la dame se rappela le chien.

« Je ne veux pas que cette bête reste une minute de plus ici, » dit-elle.

Et elle ouvre de nouveau la porte. Mais l'animal, au lieu de partir, se dresse sur ses deux pattes de derrière et fait le beau. Impatientée, la dame se baisse pour le prendre et le porter dehors. O surprise! ô joie! le chien tenait dans sa gueule le précieux porte-monnaie! Son premier maître l'avait sans doute dressé à rapporter, car le fidèle animal avait ramassé le porte-monnaie au moment où il était tombé de la poche de M. L....

Vous devinez bien qu'il ne fut plus question de mettre le bon chien à la porte. Adopté par la femme de l'homme de lettres, il est maintenant le plus heureux chien du monde, et cela parce qu'il a su rapporter. Ainsi, même aux bêtes, l'instruction est utile; qu'est-ce donc pour les hommes? VICTOR MEUNIER.

UNE MARQUISE D'UN JOUR.

SUITE ET FIN.

IX. Chassez le naturel, il revient au galop.

Cet incident demi-tragique avait fortement ébranlé les idées de la petite paysanne à l'endroit du bonheur d'être une grande dame; et, malgré elle, Mlle la marquise eut comme un retour fugitif, comme un regret vague et instantané vers ses oies aux mœurs vagabondes, mais cependant dont elle se rendait maîtresse sans trop de peine, au moyen d'un sion d'osier. Ses pensées la faisant ainsi flotter du château à la chaumière, l'amenaient insensiblement à se poser cette question :

« Lequel vaut le mieux? »

Mais en ce moment, le soleil, qui s'était d'abord obscurci, reprenant tout son éclat, dora si magnifiquement les grandes et royales allées du parc, les kiosques étincelants du jardin, les fleurs et la nature tout entière.... puis encore ces maudites fourmis démangeant toujours les pieds impatients de la jeune fille. La question resta encore sans réponse, et notre petite marquise sauta à pieds joints jusqu'au bas du perron.

Le régime homœopathique ne triomphant donc pas encore tout à fait :

« Mademoiselle, dit Justine (toujours l'inévitable

Justine), sortira-t-elle dans sa victoria, son coupé ou son landau?

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, Justine?

— Mais ce sont les voitures que mademoiselle a sous ses remises.

— De vraies voitures? dit la petite fille, avec des glaces qui se baissent et des coussins bien douillets? Oh! en ce cas, j'en voudrais bien goûter, moi qui n'ai jamais été qu'une fois dans la carriole du père Michaud.... Et c'était dur! dur comme tout.... Avec cela qu'il avait un cheval qui boitait comme tout.

— Faites avancer le *coupé* de Mlle la marquise, » dit Justine à un valet de pied.

La voiture arrivée, un grand chasseur à épaulettes de général et au tricorne hérissé de plumes de coq, lui ouvrit la portière et lui présenta, pour l'aider à monter, un poing parfaitement ganté. Justine, selon la mode anglaise, monta sur le siége à côté du cocher, et deux laquais en grande livrée se perchèrent derrière le véhicule.

« Quel bonheur d'aller en carrosse! » se dit Lisette en s'asseyant sur les moelleux coussins. Mais hélas! enfoncée, perdue dans les plis de ce siége qui fondait sous elle, elle s'aperçut bientôt qu'avec sa petite taille de dix ans, son nez atteignait à peine au niveau inférieur des glaces, de sorte qu'il ne lui était pas possible de voir autre chose que le sommet des grands arbres et le ciel couvert d'azur.

Au bout de dix minutes de marche, notre marquise étouffait déjà dans l'espèce de boîte où elle était engloutie.

« J'aurais autant aimé aller à pied, se dit-elle tout bas, au moins j'aurais couru après les papillons, et j'aurais cueilli des mûres et des fraises dans ces charmilles.

« Justine, cria-t-elle, vaincue enfin par la gêne et la chaleur, je crois que je préférerais marcher moi-même. Voulez-vous m'ouvrir?

— Les volontés de mademoiselle sont des ordres, » dit la femme de chambre en faisant arrêter la voiture et en venant recevoir sa maîtresse à la portière.

Lisette s'élança de sa boîte dorée et capitonnée avec autant d'entrain et de joie qu'un prisonnier sortirait de sa cellule après six mois de captivité; alors Mlle Justine s'empressa de servir de garde du corps à sa jeune maîtresse, en se tenant tout près d'elle pour l'abriter sous un vaste parasol, afin, dit-elle, que le soleil ne gâte pas le teint de Mlle la marquise. Un laquais marchait devant, poussant du pied les cailloux de la route. Un autre se dandinait gravement derrière, philosophant avec le cocher, qui conduisait sa voiture au pas.

Ainsi escortée, notre jeune fille fit une centaine de pas assez posément. Mais, apercevant tout à coup un nid de mésanges posé sur la tête chenue d'un saule.

« Oh! quel bonheur! s'écria-t-elle. Un nid là-bas, à dix pas dans ce fourré d'arbres. »

Et elle allait s'élancer quand Mlle Justine, prenant la respectueuse liberté de s'interposer, s'écria, sur le ton d'une personne aussi effrayée que désolée :

« Eh! mademoiselle ne songe donc pas que cette herbe est humide et que ses souliers en seraient affreusement tachés. Et pense-t-elle aussi que sa robe si bouffante et si légère pourrait passer à travers ces buissons piquants sans en recevoir de cruelles atteintes.

— Mais, Justine, en deux sauts j'aurais si vite grimpé au haut....

— Grimpé! grimpé! exclama la femme de chambre, emportée malgré elle par la plus vive émotion qui ait fait battre le cœur d'une femme. Depuis Amadis, depuis les chevaliers de la Table-Ronde, a-t-on jamais appris que princesse, marquise ou châtelaine quelconque ait grimpé n'importe où et sur n'importe quoi?

— Je ne savais pas, » dit Lisette un peu honteuse d'être ainsi sortie des règles du décorum, et en se remettant docilement entre ses gardes du corps.

La promenade continua ainsi grave et silencieuse pendant vingt minutes encore. Lisette sentait que ses fourmis étaient loin d'avoir abandonné ses jambes, et elle commençait même à se dire tout bas, mais bien bas :

« O mes oies! mes oies! est-ce que j'en viendrais à vous regretter? »

Enfin, on arriva à la limite du parc, précisément à cet endroit où ce saut-de-loup, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, le sépare des champs, et où la veille Lisette avait conduit son troupeau de volatiles. La vue de ses champs aimés, les refrains lointains des moissonneurs, le bêlement des troupeaux, firent bondir le cœur de notre petite Lisette, et de ce cœur, étouffé depuis si longtemps sous le poids de *sa grandeur*, partit involontairement ce cri :

« Oh! que j'étais bien plus heureuse hier! »



« Il paraît que tu as fait tes affaires. » (Page 166, col. 1.)

Puis, les yeux mouillés de larmes, elle se retourna vers la femme de chambre.

« Justine, dit-elle, pour sûr, je reverrai demain maman Mathurin, n'est-ce pas?

— Mademoiselle sait bien, répondit la soubrette, que, depuis qu'elle est ici, tous ses désirs sont des lois.

— C'est vrai, » dit Lisette d'un ton fort peu convaincu.

Cependant, à cette assurance de revoir sa bonne mère, les yeux de la petite fille se séchèrent bien vite.

A ce moment elle aperçut, passant sur la route, une de ses petites amies. C'était Madeleine, sa préférée, son intime. La petite paysanne chantait ce refrain enfantin :

Dans un p'tit nid de cri-cri,
Quand un p'tit cri-cri crie,
Tous les p'tits cri-cri crient.

« Madeleine! Madeleine! s'écria notre petite fille en frappant des mains de bonheur, c'est moi. Est-ce que tu ne me reconnais pas. Va, si j'ai une robe à volants et un chapeau à plumes, je suis toujours ta petite amie.

— Tiens! fit Madeleine tout étonnée, la fille de M. le marquis d'Annemer qui me connait, qui me parle! »


La mère Mathurin.

Alors, se retournant vers la jeune fille qu'elle était bien loin de croire être Lisette :

« Ben de l'honneur que vous me faites, mam'zelle »

Puis elle lui fit une belle révérence et continua son chemin.

« Comment! s'écria Lisette dépitée, mes amies mêmes me méconnaîtront! Oh! mais non pas, et je.... »

Mais elle n'avait pas achevé sa phrase, qu'elle vit la pauvre Madeleine dont le pied venait de glisser sur le bord du fossé, à dix pas de là, et qui avait roulé jusque sur un buisson qui dominait une mare d'eau bourbeuse assez profonde dans laquelle le moindre mouvement pouvait la précipiter.

Aux cris de Lisette, la femme de chambre, le cocher et les domestiques s'étaient approchés comme elle du bord du fossé, qui, du côté du parc, était à pic et tout hérissé de ronces. Il y avait plus de trois mètres du haut de ce mur au fond du fossé. Il était donc impossible de franchir cette distance sans risquer de se blesser. Cependant la position de Madeleine était des plus critiques, et les cris de désespoir que poussait Lisette ne pouvaient lui porter secours en rien.

« Courons chercher une échelle, » dirent les domestiques qui regardaient peut-être à deux fois à risquer dans cette vase noirâtre du fossé leurs beaux bas blancs à jarretières dorées.

Et, en effet, ils disparurent en courant du côté du château.

Madeleine, de son côté, jetait des cris lamentables, et Lisette, penchée sur le fossé, paraissait folle de douleur. Tout à coup une idée subite, téméraire, lui surgit dans l'esprit; elle venait de remarquer que le mur de soutènement, construit en pierres de roches, était tout hérissé de ronces et de lianes enchevêtrées, et elle conçut le hardi projet de s'aider de ces ronces mêmes pour descendre jusqu'à sa chère Madeleine.

« Mais, mademoiselle! mademoiselle! s'écria hors d'elle-même la femme de chambre en la voyant mettre son dessein à exécution; vous allez mettre votre robe en lambeaux, et vos souliers de satin, et vos gants, et....

— Eh! lui dit Lisette en lui échappant des mains, j'étais, je le répète, une petite paysanne avant d'être une grande dame, et ce n'est pas ces quelques heures que j'aurai passées dans un château, qui m'auront changée au point de méconnaître mes amies. »

Puis, posant intrépidement son pied sur la première ronce, elle se mit à dégringoler de branche en branche, d'aspérité en aspérité, crevassant ici ses fins souliers, laissant là une partie de ses volants, déchirant impitoyablement sa robe légère de gaz, marquant enfin toute sa route comme fit jadis le petit Poucet pour retrouver son chemin.


« Quel bonheur, je ne suis plus marquise. » (Page 166, col. 2)

C'est alors qu'il fallait voir et entendre Justine se pencher sur le bourbeux fossé, et faire des exclamations désespérées, et s'écriant surtout :

« Une marquise! une marquise, salir ses gants et ses souliers ainsi; se mettre en loques; oublier à ce point son rang, son décorum, sa.... »

Mais la voix s'étranglait dans le gosier de la pauvre femme de chambre, et avant qu'elle eût fini sa litanie, Lisette était auprès de sa petite amie, qui, heureusement, avait pu se maintenir sur son buisson, mais qui était alors à bout de forces.

Avec cette aide qui lui arrivait, Madeleine put enfin se tirer de ce mauvais pas. Précisément, le fermier Durand, père de Madeleine, arrivait de ce côté avec

son char à bancs. Aux cris de Lisette, il accourut en toute hâte et donna à notre bonne petite fille un dernier coup de main pour enlever l'enfant du fossé et la porter dans sa voiture; car Madeleine s'était écorché le pied et ne pouvait que difficilement marcher.

« Dieu me pardonne! s'écria Durand, mais c'est la fille à la mère Mathurin! Comme te voilà brave, ma Lisette, dit-il en regardant la petite paysanne des pieds à la tête. Il paraît que tu as joliment fait tes affaires! Et moi qui venais de dire à ta mère, pauvre femme qui n'est pas heureuse, vraiment, avec sa chèvre et ses quinze ou vingt oies pour tout bien, moi qui venais de lui dire qu'elle pouvait venir s'installer à la ferme, pour remplacer la vieille Toinon qui est perdue de goutte et de vieillesse. Dame! je comptais aussi un peu sur toi, ma fillette; tu es si active, si intelligente, tu aurais fait une bonne fille de basse-cour.... Et puis, plus tard.... dame, qui sait? J'avais mes projets.... Mais, n'en parlons plus; quand on est devenue marquise on est au comble de tous ses vœux.

— Ah! vous croyez cela, monsieur Durand, s'écria Lisette en interrompant le fermier. Eh bien! écoutez que je vous conte....

— Bon, bon, une autre fois, ma fille, dit le fermier en courant à Madeleine, qu'il entendait se plaindre assez fort de son écorchure au pied. Adieu; au revoir.

— Oui, au revoir et à bientôt! » ajouta la petite fille, qui revint tristement au mur du fossé où les domestiques, enfin de retour, venaient d'appliquer une échelle.

Nous avouerons que la pauvre toilette de notre marquise était dans le plus pitoyable état, et que si les beaux messieurs et les belles dames qui lui avaient rendu visite le matin, se fussent présentés inopinément à elle, Justine et elle seraient mortes de honte, assurément; aussi Lisette ne fit-elle pas de difficulté pour se renfermer bien vite dans cette voiture à coussins fondants et pour retourner au château, et, soit fatigue, soit accablement, elle ne tarda pas à s'y endormir d'un profond sommeil.

Quand elle se réveilla, elle était sur ce lit si douillet, si magnifique où elle avait déjà passé la nuit. Justine, toujours attentive et dévouée, était auprès d'elle, et tenait à la main une tasse de porcelaine du Japon contenant un lait de poule réparateur.

« Mademoiselle de la Mathurinière, dit la femme de chambre à voix basse, voudrait-elle boire quelque peu?

— Hein!... fit Lisette qui n'était pas encore bien réveillée, et qui achevait sans doute un rêve. Maman Mathurin? vous dites. Pauvre mère!... qu'elle va être heureuse! Entrer chez ce bon M. Durand, pour être à la tête de sa ferme! c'était tout son rêve.... Et moi, donc; j'aurai l'étable, la basse-cour, les pigeons sous ma direction.... Oh! que cela m'ira bien mieux que ce....

« Tiens, fit-elle en s'éveillant tout à fait, c'est vous, Justine? Qu'est-ce que cela? Oh! donnez, donnez; j'ai en effet bien soif. Merci. »

Et Lisette but tout le contenu de la tasse; et, on ne sait comment cela se fit, se rendormit d'un sommeil plus profond encore que le premier.

Conclusion.

Le lendemain, notre petite marquise de la Mathurinière se réveilla assez tard.

« Tiens? fit-elle en ouvrant à demi les yeux; mon lit ne me semble plus aussi douillet.... Eh bien! eh bien! où suis-je donc?... Mais c'est ma petite chambre! Voilà mon casaquin, ma jupe de cotonnade, mes sabots!

« Oh! quel bonheur! je ne suis plus marquise!

— Et tu es fille de basse-cour chez M. Durand! lui dit la mère Mathurin qui filait au chevet de son lit. Dans une heure, nous allons nous installer définitivement chez lui. »

On le voit, l'épreuve tentée par le marquis d'Annemer avait réussi. Lisette venait d'être guérie du désir d'un bonheur impossible, par l'excès, ou, disons mieux, par une indigestion réelle de ce bonheur même.

Cavillon.

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

Maintenant, rétrogradons pour vous parler de la petite Berthe, fille unique d'un agent de change de la rue d'Hauteville, qui avait été conduite à la promenade par sa bonne; elle avait l'épine dorsale légèrement déviée, ce qui donnait à sa taille un mouvement de côté qui en détruisait l'élégance et la faisait appeler la petite bossue par les gamins du quartier; la bonne de cette enfant de neuf ans ayant attrapé un ballon, le donna à Berthe, qui y lut la fameuse inscription.

« Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-elle.

— Dame! je crois que ça signifie que ce monsieur, dont le nom est si difficile à répéter, guérit toutes sortes de choses, comme qui dirait votre épaule.

— Guérir mon épaule! » se disait l'enfant.

Et cette idée occasionnait chez elle beaucoup de réflexions. Voici pourquoi : une sœur très-riche de Mme Dervier, la mère de Berthe, nommée Mlle Ursule, était restée fille, parce qu'étant très-bossue, elle avait eu peur d'être épousée seulement pour son argent. Elle avait déclaré que sa fortune reviendrait à sa famille. Aussi, quand sa plus jeune sœur, Mme Dervier, s'aperçut que la taille de Berthe inclinait de côté, la tante Ursule, prise d'une grande sympathie pour une nièce qui courait le risque de partager son infirmité, déclara qu'elle la faisait son héritière universelle à l'exclusion des autres membres de la famille.

M. et Mme Dervier balancèrent pendant quelque temps sur le parti qu'ils devaient prendre et le choix qu'ils pouvaient faire entre l'agrément physique de l'enfant et son intérêt de fortune; mais comme, de toutes manières, la cure était douteuse, et que la petite demoiselle possédait une jolie figure, un heureux caractère et une bonne nature, on n'essaya donc pas d'arrêter la marche de la nature, et, en grandissant, Berthe devenait insensiblement bossue. Ce vilain mot ne lui était dit que par Mlle Ursule, qui se désolait de ce qu'elle appelait le malheur de sa nièce comme elle s'était désespérée du sien propre, et qui voulait à toute force la voir victime et malheureuse.

Pourtant, sans les doléances de sa tante, la petite Berthe, qui était fort gaie, n'aurait pas songé encore à déplorer l'imperfection de sa taille, mais Mlle Ursule revenait sans cesse sur ce sujet si triste, disait-elle; et quoique la jeune mère essayât de détruire la mauvaise impression des discours de sa sœur, Berthe comprenait

très-bien ce que lui disait sa mère, et pourtant, de temps en temps, les paroles de Mlle Ursule lui revenaient à l'esprit. Elle avait honte de n'être pas faite comme les autres petites filles, et elle s'effrayait un peu de devenir aussi malheureuse que lui paraissait l'être sa tante. Or, c'était donc la première fois que l'idée d'une guérison possible était présentée à son esprit; aussi en fut-elle vivement frappée; mais, par un instinct naturel, ce n'est pas à Mlle Ursule qu'elle remit le petit ballon sur lequel elle avait basé je ne sais quelle espérance vague, ce fut entre les mains de Mme Dervier qu'elle le déposa, en lui disant tout bas :

« Maman, fais-moi guérir mon épaule. »

La naïveté de cette demande ne fit pas sourire la mère; elle la peina sans l'étonner, car elle s'était attendue à ce résultat des discours de sa sœur aînée; et quand elle se fut fait expliquer le détail de l'apparition des ballons et de la brillante voiture du boulevard ;

« Ma fille, dit-elle à Berthe, on essaye souvent de redresser la taille d'un enfant, un grand nombre d'entre eux sont condamnés à demeurer pendant une année ou deux étendus sur des lits de fer auxquels on les attache sur le dos par des courroies; mais, outre que ce triste traitement peut avoir des inconvénients pour les santés délicates, il ne réussit pas toujours, et, quand il paraît avoir réussi, ce n'est souvent que pour un certain espace de temps.

— Je ne voudrais pas être mise sur un lit de fer, dit Berthe.

— Je ne désire pas t'y voir non plus. Il faut savoir se soumettre à la volonté de Dieu.

— Mais, maman, es-tu sûre que M. Abracadabra mette les petites filles sur des lits de fer?

— Ma chère enfant, ton M. Abracadabra doit être un saltimbanque, un de ces hommes que tu as vus quelquefois dans les fêtes publiques, faisant battre le tambour pour amener le peuple devant leurs tréteaux et leurs toiles peintes qui représentent un dragon ailé ou une femme pesant quatre cents livres; ces gens qui ont sur la tête une couronne de carton doré ou un casque de cuivre.

— Cependant, mère, le docteur n'était pas dans sa voiture, et il n'a pas de bêtes à faire voir pour trois sous.

— C'est un autre genre; tu ne peux guère me comprendre. D'ailleurs, nous en parlerons à ton père; il ira, s'il le faut, aux informations, malgré l'absurdité de ce qui s'est passé sur le boulevard.

— Ah! c'était bien joli, si tu avais vu!

— Je n'en doute pas; seulement, un médecin sérieux ne fait pas lancer de ballons.

— Si c'est une nouvelle mode?

— Eh bien! puisque cela t'occupe tant, je te promets que si, par hasard, ce docteur mérite une visite, nous la lui ferons; mais n'en parle pas devant ta tante Ursule.

— Non, maman. »

Mais, bah! les ballons avaient déjà fait beaucoup de chemin dans le monde. Au bout d'une heure, Mlle Ursule arriva avec des airs mystérieux, et eut une conférence particulière avec sa sœur. Une amie de Mme Dervier vint lui faire visite le lendemain avec un petit garçon de quatre ans qui était bègue.

« Avez-vous entendu parler, lui dit-elle, du docteur Abracadabra?

— Certainement; il a fait le carnaval à lui seul.

— Ne plaisantez pas, il va un monde fou chez lui; il faut se faire inscrire d'avance; mon numéro est pour la semaine prochaine.

— Vous irez donc? Et pourquoi faire?

— Vous savez bien quel est le défaut de prononciation du petit; jusqu'à présent, aucun médecin n'a pu rien y faire.

— En quoi ce nouveau docteur est-il extraordinaire?

— Je ne sais pas. On ne raconte rien, si ce n'est que tous ceux qui l'ont consulté sont satisfaits; seulement, ils s'engagent d'avance à ne rien dire de ses ordonnances, et ils partent tous en voyage ou à la campagne. »

A l'heure du dîner, M. Dervier revint avec d'étranges renseignements sur le docteur en question. En effet, sa porte de la rue de Castiglione était assiégée par des voitures remplies d'enfants et par des familles à pied; chacun avait sa carte d'entrée du jour et son numéro d'ordre; mais la curiosité du voisinage était excitée par les récits les plus contradictoires. Le médecin était tantôt un jeune homme de vingt ans; tantôt c'était un vieillard centenaire; tantôt c'était un homme haut de sept pieds, vêtu tout en rouge, et avec une coiffure pointue; tantôt c'était un nain très-gros, qui riait au nez de tout le monde et qui était costumé d'une peau d'ours. Il ne parlait pas, disait-on, il écrivait. C'était d'ailleurs inutilement qu'on interrogeait les consultants qui se retiraient.

« Allez le consulter, » répondaient-ils.

Tous ces renseignements fantastiques avaient beaucoup fait rire M. Dervier. Berthe les écouta avec de grands yeux très-ouverts, mais rien ne put ébranler le désir qu'avait conçu Mlle Ursule d'aller consulter le docteur sous quelque forme qu'il dût lui apparaître. La petite fille était enchantée de l'idée d'y accompagner sa tante, et Mme Dervier elle-même se sentait disposée à aller s'assurer par elle-même à quel empirique on pouvait avoir affaire. Cependant, M. Dervier voulut qu'avant tout on lui donnât le temps de parvenir lui-même jusqu'au médecin. Il promit de pourvoir ces dames des inscriptions nécessaires pour y pénétrer. Sur ces entrefaites, une cousine de Mme Dervier, qui habitait la province, arriva à Paris et s'établit chez elle, dans l'unique but, déclara-t-elle, d'aller prendre consultation auprès du docteur Abracadabra. Sa petite fille Laure ne lui avait laissé aucun repos depuis que les journaux avaient signalé la fameuse réclame du mardi gras. Mme JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

On fit ensuite une course de bague; de nombreux seigneurs y prirent part, vêtus en chevaliers, et avec des habits magnifiques; le roi fit admirer son adresse et sa grâce dans cet exercice. Après plusieurs belles courses, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de la Vallière demeurèrent seuls à disputer le prix. Ce fut le marquis de la Vallière qui l'emporta. La reine mère le lui donna de sa main. Il consistait en une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier d'une grande valeur.

(La suite au prochain numéro.)

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE (SUITE).



Suite de la première journée. (Page 167, col. 2.)

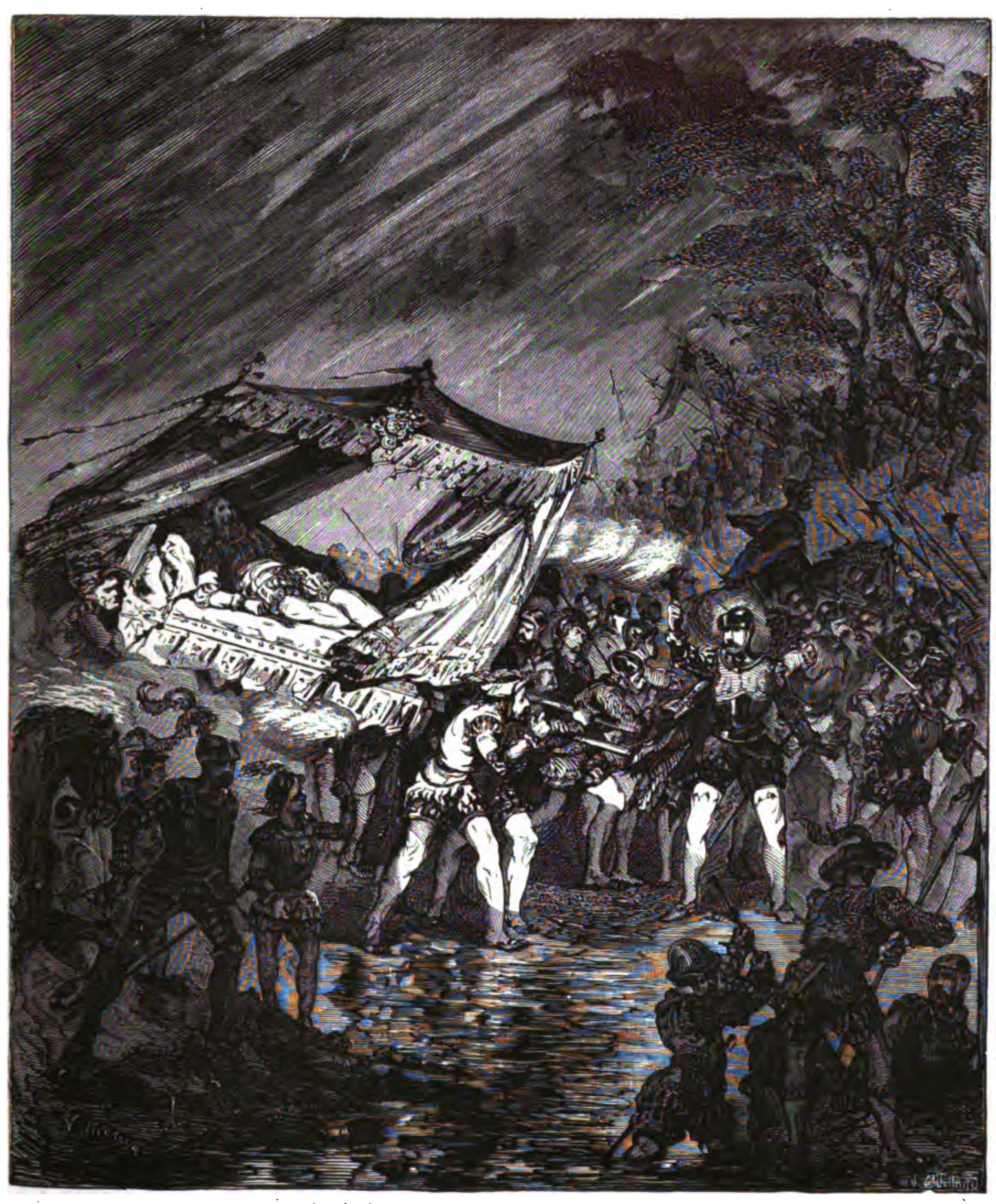
TREIZIÈME VOLUME. N° 649. — Quinze centimes. 16 DÉCEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Fuite de Charles-Quint à Inspruck (1552). (Page 170, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

FUITE DE CHARLES-QUINT A INSPRUCK.

L'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, vainqueur des protestants à Muhlberg, se trouvait plus puissant qu'aucun empereur ne l'avait été depuis cinq siècles. Il comptait au nombre de ses généraux Maurice de Saxe. Ce jeune et habile ambitieux avait trahi sa famille et sa religion pour devenir électeur de Saxe. Une fois en possession du prix promis par l'empereur à sa déloyauté, il songea à se réhabiliter auprès de ses coréligionnaires par une nouvelle perfidie dirigée cette fois contre Charles-Quint. Il l'avait servi pour obtenir une principauté; devenu prince, il le trahit pour que cette principauté fût indépendante. Le 10 mai 1552, Maurice jeta soudainement le masque et partit d'Ulm à marches forcées, pour surprendre Charles-Quint alors dans Inspruck. Il n'en était plus qu'à deux jours de marche lorsqu'il fut arrêté par la révolte d'un bataillon de mercenaires. Sans ce contre-temps, le vieil empereur était pris. Malade, tourmenté de la goutte, il dut se faire emporter dans une litière au milieu d'un affreux orage, à travers des sentiers impraticables et à la lueur des torches. Il fut obligé d'accorder aux Luthériens la paix de Passau qui leur donna la liberté de conscience.

En même temps le roi de France, Henri II, secrètement d'accord avec Maurice, envahissait les Trois-Évêchés, c'est-à-dire Toul, Metz et Verdun, qui, depuis cette époque, nous sont restés. Dans son irritation, Charles-Quint entreprit le siége de Metz. Il y trouva un désastre complet. C'est alors qu'il accusa la Fortune en ces termes : Je vois bien qu'elle est femme, mieux aime-t-elle un jeune roi qu'un vieil empereur.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES COLOMBES.

Un soir du mois de mars, par un temps sombre et encore froid, un groupe de personnes attendaient sur la grande route la diligence qui va du Mans à la Flèche.

Ces personnes, parmi lesquelles se trouvaient cinq enfants, se taisaient. Deux jeunes femmes, appuyées sur le bras l'une de l'autre, échangeaient seulement à voix basse quelques mots entrecoupés. Un homme, jeune aussi, appuyé contre un arbre, regardait au loin sur la route, espérant apercevoir la diligence, et prêtait l'oreille aux bruits que le silence du soir rendait plus distincts.

Une des jeunes femmes dit à l'autre tout bas :

« Qu'allez-vous faire, ma pauvre Louise?

— Ce que nous allons faire? répéta le jeune homme appuyé contre l'arbre, nous allons travailler. Grâce au ciel, ma sœur, j'ai assez de courage et de force pour vivre en travaillant, et me passer du secours de ceux qui me font si durement sentir leurs bienfaits.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Charles, reprit la jeune femme qui avait parlé la première, jamais votre frère n'a cherché à rien vous reprocher; s'il s'est laissé entraîner à dire qu'il vous avait élevé tendrement, paternellement, qu'il avait préservé vos intérêts plus que les siens; il en avait le droit, vous le reconnaîtrez.

— Il a fait son devoir, voilà tout. J'aurais été son aîné, j'aurais agi de même; ce n'est pas une raison pour me tyranniser plus tard et m'ôter même le droit d'avoir une opinion! Arnaud est une nature froide et dure, et il me l'a prouvé!

— Charles! Charles! tais-toi! dit doucement la jeune femme qu'on avait appelée Louise; tu parles de ton frère et de son mari, ajouta-t-elle en montrant des larmes brillant dans les yeux de sa sœur.

— Je regrette tout cela pour vous, Claire, reprit M. Charles; je regrette de vous séparer de votre sœur et de séparer nos enfants; mais, voyez-vous, c'est fini, bien fini.... Il n'est plus temps de revenir là-dessus. Adieu, Claire; Louise vous écrira quelquefois. Mes enfants, embrassez vos cousines; j'entends les grelots des chevaux, hâtons-nous. »

Les enfants se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres, puis dans les bras de leurs tantes.

L'une des petites filles tenait dans sa main une cage couverte.

« Alice, dit-elle au milieu de ses larmes, voilà mes colombes; je te les donne; tu les garderas en souvenir de moi.

— Mais non, je ne veux pas de tes colombes; garde-les, Marthe; je les aimais bien, je les aimais beaucoup, pourtant je ne veux pas t'en priver!

— Je les ai apportées pour toi et pour René et Georges; tu sais bien, du reste, qu'on nous les avait données à nous tous, et comme elles seraient malades si on les séparait, prends-les toutes les deux.

— Oui, Marthe; va, nous les soignerons bien, dit René, je te le promets; prends-les donc, ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur, tu lui fais de la peine en les refusant. »

Pendant ce temps, la diligence s'était arrêtée; on chargeait les bagages. Quand on voulut enlever la cage des mains d'Alice, elle s'écria :

« Je garderai avec moi les colombes! »

Les enfants se dirent une dernière fois adieu; les voyageurs montèrent dans la voiture. Bientôt Mme Arnaud de Blomer, restée quelques instants sur la route avec ses deux filles, ne vit plus qu'un nuage de poussière emportant bien loin d'elle sa sœur et ses neveux.

En revenant lentement chez elle, les deux petites filles interrogèrent tour à tour leur mère.

« Maman, dit Louise, pourquoi ma tante et mon oncle sont-ils partis?

Mme de Blomer. Ton oncle a des affaires qui l'obligent à se fixer à la Flèche.

Marthe. Maman, ils reviendront nous voir?

Mme de Blomer. Espérons-le.

Marthe. Oh! cependant, je ne le crois pas.

Louise. Ni moi.

Mme de Blomer. Et pourquoi donc?

Marthe. Papa est fâché contre mon oncle Charles; sans cela, bien sûr, mon oncle n'aurait pas emmené Alice, René et Georges.

Louise. Oh! certainement, l'oncle Charles serait parti tout seul, et papa aurait été le conduire à la voiture.

Mme de Blomer. Votre père a élevé Charles, qui est bien plus jeune que lui; il croyait pouvoir le diriger comme son fils; votre oncle n'a pas voulu l'accepter. Il ne vous appartient pas de juger vos parents, vous êtes trop petites pour comprendre les motifs qui les dirigent. Vous devez continuer à aimer votre oncle et votre tante malgré leur départ, et surtout vous devez être obéissantes et affectueuses pour votre cher papa, qui est si bon.

Louise. Oh! oui, papa est bon; mais j'ai toujours bien peur d'être grondée par lui.

Marthe. Maman, voici papa! Il a l'air triste; vois donc, maman, il est tout pâle; est-ce parce que l'oncle Charles?...

Mme de Blomer. Chut! ne prononce pas ce nom; tais-toi. »

M. de Blomer s'avançait en effet au-devant de sa femme et de ses enfants; il portait une lanterne dont les reflets éclairaient son visage grave et soucieux.

M. de Blomer. J'étais inquiet de vous, Claire, et des enfants. Vous êtes donc restées bien longtemps à attendre cette voiture.

Marthe. Oh! non, papa, mais nous avions tant de chagrin de quitter Alice, René et Georges, et maman d'embrasser ma tante Louise, que nous avons regardé la voiture s'en aller bien loin jusqu'au moment où on ne l'a plus vue.

M. de Blomer. Il faut vite vous reposer et vous coucher; cette journée est fatigante. Nous aurions dû faire mettre les enfants au lit avant ce départ, Claire; cela leur a fait mal.... inutilement. Viens, Louise, je vais te porter, tu as peine à marcher.

Louise. Oh! papa, je marcherai bien.

M. de Blomer. Oui, tu es une grande fille de six ans; mais, ce soir, je préfère te porter; la nuit est très-noire, et tu pourrais tomber. Ma chère amie, voulez-vous tenir la lanterne, vous marcherez devant avec Marthe.

On arriva ainsi à l'habitation. On appelait la maison de M. de Blomer le château, parce qu'un château s'élevait autrefois dans sa belle propriété des Ormeaux; mais depuis longtemps le château détruit avait été remplacé par une maison modeste; jamais M. de Blomer ne s'était trouvé assez riche pour rebâtir l'ancienne demeure de ses parents. Autour de la maison, un beau jardin bien ombragé produisait des fruits et des fleurs. Chaque enfant avait reçu en partage un petit carré du jardin pour le cultiver à son gré. Le plus joli était celui de Marthe; son cousin René l'entretenait avec beaucoup de soin, et n'y laissait jamais une mauvaise herbe, ni une plante morte.

Marthe avait neuf ans comme René, mais, déjà plus sérieuse que lui, elle seule savait lui faire entendre raison.

René, avec le meilleur cœur du monde, se laissait souvent entraîner, par la vivacité de sa nature, à commettre des fautes dont il se repentait ensuite amèrement.

Combien de fois n'aurait-il pas battu son frère Georges, si Marthe ne s'était jetée entre eux et n'avait emmené René dans son jardin, en le priant, pour le calmer, de l'aider à ratisser ou à arroser.

Marthe, avec ses beaux yeux noirs à longs cils, son teint d'un blanc mat et ses longs cheveux blonds bouclés, était en miniature le portrait de sa douce maman, Mme Claire de Blomer. Jamais on ne voyait sans l'aimer cette bonne petite fille. Quant à Louise, à six ans elle ne savait pas lire! Et pourtant elle était fort curieuse; elle se plaisait à écouter les histoires, et elle eût fait de rapides progrès, car elle avait de l'esprit naturel, mais la paresse détruisait en elle les plus heureuses facultés : la paresse est la plus grande ennemie des enfants et des hommes.

Marthe descendit au jardin le lendemain du départ de son oncle; elle jeta un regard affligé sur les cinq petits parterres dont ses cousins et elle étaient propriétaires.

Marthe. Vois donc, Louise, comme ils sont tristes à présent, nos jardins. René, qui savait si bien tout arranger, ne viendra plus planter et semer avec nous. Nous allons bien nous ennuyer.

Louise. Oh! pas du tout! Il faut dire à Justin d'ôter les barrières qui séparent les jardins, et puis on n'en mettra qu'une entre nous deux, et nous aurons chacune un beau jardin!

Marthe. Et comment feras-tu pour arroser tout toi-même et arracher les mauvaises herbes? Ton petit jardin est déjà très-mal tenu, et si René, Georges ou moi ne t'avions pas aidée, tu n'aurais pas eu de fraises l'année dernière. Il ne faut pas toucher à *leurs* jardins, j'espère bien qu'ils reviendront.

Louise. Pas moi. (*Se rapprochant de sa sœur et parlant plus bas.*) Hier soir, papa et maman sont restés tard dans le petit salon, près de notre chambre; tu n'as pas entendu?

Marthe. Non. Je n'aurais pas écouté; quand papa et maman causent tout bas, je n'écoute jamais.

Louise. Moi non plus, je n'écoute pas. Mais je ne dormais pas hier, et maman, je crois qu'elle pleurait, et papa lui disait : « Mais, ma bonne Claire, je ne l'ai pas renvoyé, il a voulu partir. Cela, du reste, lui servira de leçon; il n'a jamais eu de peines, il en aura. Il verra comme il faut du travail et de l'économie pour élever les enfants. » Et maman disait : « Nous aurions dû garder les enfants. » Papa, lui, disait: « Non, Charles les aurait trouvés mal élevés, et puis il serait revenu avec moi; il est parti, c'est bien, j'en suis content. Je n'ai pas dit qu'il s'en aille, mais puisqu'il veut s'en *ailler*, bon voyage! »

Marthe, *riant*. Ah! je suis bien sûre que papa n'a pas dit s'en *ailler*.

Louise. Comment il aurait dit, alors, puisque tu es si savante; trouve doncquelque chose à dire à la place?

Marthe. On dit s'en aller; tu l'aurais appris dans ta grammaire, si tu savais lire.

Louise. Tu n'as pas besoin d'être si fière de savoir lire, je saurai bien quand je voudrai, et écrire aussi.

Marthe. Tu devrais te dépêcher d'apprendre pour écrire à Alice et à René, car il faudra leur écrire, à présent qu'ils ne sont plus avec nous.

Louise. Oh! pour ça, ma chère, tu feras bien de ne pas leur écrire du tout. Papa est si fâché! si fâché! tu n'auras pas la permission.

— Ah! comme c'est triste, tout ça, reprit Marthe s'asseyant sur un banc de gazon et regardant son petit jardin d'un air découragé. Nous étions si heureux tous ensemble!

A ce moment, une personne apparut dans le jardin. C'était une vieille femme à la figure riante, enveloppée dans un capuchon de laine noire.

LOUISE. Tiens, c'est Mme Lubin! Bonjour, maman Lubin; vous allez bien, aujourd'hui?

MME LUBIN. Merci, ma petite chatte, je vais bien. Je venais vous dire que j'irai à la Flèche demain, et comme M. Charles y est avec vos petits cousins, peut-être aurez-vous quelque commission pour eux; je m'en chargerai.

MARTHE. Oh! vous êtes bien bonne, madame Lubin; Alice a oublié des affaires à sa poupée, je vous les donnerai, et puis d'autres choses encore; je ferai un petit paquet bien petit.

MME LUBIN. Oh! ne vous en gênez pas; Jérôme conduit la grande charrette de la ferme à la Flèche pour transporter une masse de provisions. Vous pensez bien, un peu plus, un peu moins, c'est pas une affaire. Où demeure-t-il, M. Charles, à la Flèche?

MARTHE. Ah! voilà, je ne sais pas; mais je vais demander à maman.

Marthe courut vers sa mère et obtint la permission d'envoyer différents joujoux à Alice, et même de lui écrire une petite lettre.

Mme Lubin partit chargée des recommandations multipliées des deux sœurs et d'une foule de menus paquets. Elle promit bien, chaque fois qu'elle aurait affaire à la ville, d'en informer les petites filles. Cette promesse consola un peu Marthe, car Mme Lubin, la plus riche fermière du pays, allait, pour ses affaires, une fois par semaine à la Flèche.

Pourtant, la semaine suivante, Marthe fut bien étonnée de ne pas voir revenir Mme Lubin; elle interrogea timidement sa mère pour savoir si Mme Lubin ne ferait plus ses commissions. Elle avait justement mis de côté de si beaux chiffons pour Alice!

Mme de Blomer répondit que l'oncle Charles ayant quitté la Flèche, Mme Lubin n'avait pas le temps d'aller aux forges de Saint-Thibaud, où il se trouvait.

MARTHE. Tu as donc reçu des nouvelles de mon oncle, maman?

MME DE BLOMER. Oui, ma chérie; ta tante Louise m'a écrit. Ton oncle a trouvé, grâce à des amis, une place aux forges de Saint-Thibaud. Il est, je crois, chargé de diriger une partie des travaux.

MARTHE. Est-ce bien loin de la Flèche, ces forges de Saint-Thibaud?

MME DE BLOMER. Non, c'est à une lieue.

Marthe avait le cœur très-gros en se voyant privée des nouvelles de ses cousins, en songeant qu'elle ne pourrait plus rien leur envoyer pour leur montrer combien elle pensait à eux.

« Maman, demanda-t-elle, quand tu recevras des lettres de ma tante, tu me le diras?

— Oui, je te le promets, » répondit Mme de Blomer.

Cependant, le temps s'écoula et la petite fille n'entendit plus parler de sa tante. Le jour de la fête de Marthe, on lui remit, de la part de sa tante Louise, une boîte arrivée par la poste; c'était un collier d'or avec une croix de perles. Jamais Marthe n'avait reçu un si joli bijou, elle l'admira, mais elle resta triste. Le plaisir de posséder un bijou n'était rien pour elle en comparaison de son chagrin au souvenir des absents.

Contrairement à l'habitude de ses parents, personne n'avait été invité *aux Ormeaux* pour célébrer ce jour de fête. Mme de Blomer avait fait faire à Marthe ses gâteaux préférés, mais Marthe ne les mangea pas.

Au dessert son regard rencontra celui de sa mère; des larmes brillaient dans les yeux de Mme de Blomer; à cette vue, la petite fille ne put pas retenir ses pleurs étouffés depuis longtemps, et elle cacha sa tête dans ses mains en sanglotant.

« Pourquoi pleures-tu, Marthe? s'écria M. de Blomer.

MARTHE, *pleurant toujours*. Oh! papa, je pense, je pense à ma tante, à René, à mon oncle, ils ne sont pas là pour ma fête! Cela me fait tant de chagrin!...

M. DE BLOMER. Encore! Va-t-on toujours pleurer parceque mon frère n'est plus ici? Tu as ici ta mère, tu as ton père et ta sœur, cela suffit au bonheur de tous les enfants.

MARTHE. Mes cousins et Alice étaient pour moi des frères et une sœur, ma tante Louise était une autre maman et mon oncle un papa, je les aimais tant! Et puis, ce n'est pas de ne plus les voir qui me fait le plus de peine.

M. DE BLOMER. Qu'est-ce donc?

MARTHE, *timidement*. C'est, papa, c'est... de voir que tu es fâché contre eux!

M. DE BLOMER, *fronçant les sourcils*. Moi, je ne suis pas fâché! Du reste, de telles choses ne regardent pas les enfants. On vous a trop gâtées, je le vois bien, sans cela vous n'oseriez pas raisonner comme vous le faites. Prenez ces fruits et ces gâteaux et allez jouer toutes les deux dans le jardin, je ne veux pas vous entendre pleurer plus longtemps.

MARTHE, *se levant en essuyant ses yeux*. Viens, Louise, viens.... oh! cher papa, embrasse-moi, ne me gronde pas le jour de ma fête, je ne parlerai plus, plus jamais de....

M. DE BLOMER, *l'embrassant*. Allons, c'est bien.... sois raisonnable, deviens gaie si tu veux me faire plaisir.... mais qu'est-ce que c'est que ce beau collier pendu à ton cou?

MME DE BLOMER. C'est un cadeau de ma sœur. Elle le lui a envoyé ce matin pour sa fête.

M. DE BLOMER. Charles est donc bien riche pour faire des cadeaux comme ceux-là! Quand je vous le disais, Claire; il n'a aucune habitude d'économie, aucune notion de la valeur de l'argent! Je ne veux point qu'il s'endette pour ma fille, je ne veux rien de lui, rien, entendez-vous! Je te donnerai un autre collier, Marthe, vous renverrez celui-ci à votre sœur, ma chère amie.

Mme de Blomer détacha le collier de Marthe qui se le laissa ôter avec résignation. Cette bonne petite fille aurait bien donné tous les colliers du monde pour voir son père embrasser son oncle.

Quand elle fut dans le jardin, elle saisit Louise par le cou et l'embrassant de tout son cœur. Oh! Louise, s'écria-t-elle, jamais nous ne nous fâcherons ensemble, tu vois comme on est malheureux quand on n'est plus d'accord.

Oui, dit Louise, ma chère Marthe, je t'aimerai toujours, toujours, et quand nous serons grandes nous demeurerons encore ensemble et nous irons chercher Alice, René et Georges pour demeurer avec nous.

Après le départ des enfants, Mme de Blomer essaya d'obtenir de son mari de ne pas renvoyer le collier à sa sœur. M. de Blomer fut inflexible.

« Non, répéta-t-il, je ne veux rien recevoir de Charles, il est ingrat envers moi, je n'accepterais pas

me épingle ni pour moi ni pour mes enfants d'un frère qui a méconnu mon dévouement.

La grande brouille entre les deux frères était née d'une discussion politique. M. Charles de Blomer, sorti de l'École polytechnique, avait puisé dans son séjour prolongé à Paris des idées nouvelles désapprouvées par son aîné. M. Charles les avait soutenues avec l'ardeur de la jeunesse. M. Arnaud de Blomer s'était écrié : Je me repens de t'avoir placé à l'École polytechnique. M. Charles avait répondu. Tu étais bien obligé de m'y laisser aller, je le voulais et ma fortune ne t'appartenait pas.

Souvent les reproches et les critiques amères succèdent aux discussions les plus simples quand on ne sait pas se modérer. Les premiers torts venaient certainement de M. Charles; mais qui saurait dire à la fin d'une altercation lequel a raison? Les deux adversaires se laissent toujours entraîner au delà des bornes de la justice et du bon sens.

Charles avait clos la discussion trop animée par ces mots : « Demain, je quitterai les Ormeaux. »

Malgré le repentir secret qu'il éprouvait d'avoir offensé son aîné, si dévoué toujours, Charles avait persisté dans sa résolution. Il était parti.

M. de Blomer ne pouvait plus rien supporter qui lui rappelât ce frère autrefois tant aimé.

« Mon ami, dit doucement Mme de Blomer, quelle compensation donnerons-nous à Marthe pour ce collier?

M. de Blomer. — Je lui en achèterai un autre.

Mme de Blomer. Nous ne le pouvons pas en ce



La grande brouille entre les deux frères était née d'une discussion. (Page 173, col. 1.)

moment, vous le savez bien, Arnaud. Ce collier vaut peut-être cent francs. Notre position est trop difficile, nous avons trop d'argent à donner à nos travailleurs pour pouvoir acheter rien d'inutile.

M. de Blomer. Oui, je dois encore mes soucis présents à Charles, car s'il ne m'avait pas contraint à retirer tout à coup en argent la part qui lui revient sur la terre des Ormeaux, je ne serais pas gêné comme je le suis.

Mme de Blomer. Il a d'abord refusé de recevoir cet argent.

M. de Blomer. Je n'aurais jamais consenti à le garder, il ne l'ignorait pas. Comment aurait-il supporté les frais d'une première installation ? C'était son bien, d'ailleurs, et je ne voudrais pas avoir dans les mains un sou à lui.

Pendant que M. et Mme de Blomer causaient dans le salon, Marthe, après avoir refusé de manger des gâteaux, s'était assise sur une marche du perron, absorbée dans son chagrin. Elle ne songeait plus au collier, mais l'opposition de son père à le lui laisser garder lui prouvait une fois de plus combien tout espoir de revoir les absents était perdu.

« Viens-tu jouer, Marthe? demanda Louise.

— Non, dit Marthe, je suis fatiguée, je vais chercher un livre.

— Apporte un livre d'images, nous les regarderons ensemble. »

Marthe alla chercher dans sa chambre une histoire naturelle illustrée qui amusait beaucoup Louise parce qu'on y voyait « le portrait de toutes sortes de bêtes, » comme elle disait.

Après avoir feuilleté le livre, les yeux de Marthe

tombèrent sur le chapitre relatif aux pigeons. Elle lut ceci : « Autrefois, quand la poste n'existait pas, les pigeons remplissaient le rôle de messagers. On suspendait des lettres à leur cou et les facteurs ailés les portaient fidèlement à leur adresse. Le pigeon a l'habitude de revenir au lieu où il a été élevé. Ainsi, pour établir une communication entre Bruxelles et Paris, par exemple, il suffit de transporter des pigeons de Belgique en France, puis après un certain nombre de jours passés dans leur nouveau gîte on donne la volée à quelques pigeons qui s'en retournent instantanément à leur ancienne demeure. »

Une idée subite traversa sa petite tête. Elle songea à ses colombes qu'elle avait données à Alice; son cœur battit de joie en pensant qu'elle pourrait encore avoir des nouvelles de ses chers amis.

Mais le difficile était de faire demander les colombes à Alice. Marthe attendit patiemment quelques jours sans parler de son projet, cherchant une occasion favorable pour arriver à son exécution.

Elle n'osait rien dire à sa maman de peur qu'on lui défendît de correspondre avec Alice et ses frères; plusieurs fois cependant elle avait eu envie de dévoiler à sa mère cet innocent mystère ; mais Mme de Blomer paraissait triste, préoccupée, et ne causait pas avec ses filles comme elle le faisait souvent autrefois.

Un matin, Marthe vit passer sa bonne qui traversait le jardin en courant.

Marthe. Où allez-vous, Jeannette ?

Jeannette. Je vais chercher des fleurs pour faire de la tisane chez Mme Lubin, parce que Monsieur est malade.

Marthe. Je vais avec vous, attendez, Jeannette; je monte chercher mon chapeau.

Elle redescendit vite et partit avec sa bonne.

Pendant qu'une servante de Mme Lubin choisissait des fleurs sèches pour Jeannette, Marthe demanda à aller voir le jardin. Mme Lubin l'y conduisit. Quand elle y fut, Marthe dit :

Ma chère maman Lubin, je suis venue vous demander quelque chose. Oh! vous voudrez bien le faire, vous êtes si bonne !

Mme Lubin. Quoi donc?

Marthe. Vous savez, ma tante Louise est à Saint-Thibaud-aux-Forges; eh bien! voulez-vous y aller?

Mme Lubin. Mais c'est loin, ça, les Forges, c'est à deux lieues de la Flèche.

Marthe. Oh! avec une voiture.... ce sera la dernière fois, je ne vous dérangerai plus jamais après; mais, voyez-vous, je voudrais avoir mes colombes, je m'ennuie trop de ne pas les voir, vous les demanderez à Alice et vous donnerez cette lettre à René, car Alice ne sait pas lire.... Dites, cela ne vous donnera pas trop de peine?

Mme Lubin, *souriant*. Non, ma bonne petite Marthe, vous êtes un enfant si gentil, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous? Pauvre petite, allez! Je vais demain à la Flèche et la commission sera exécutée. Avez-vous une cage pour mettre les pigeons ?

Marthe. J'ai un petit panier, madame Lubin.

Mme Lubin. C'est pas ça qu'il faut, mais soyez tranquille, j'emporterai une cage de chez nous.

Marthe. Oh! merci! madame Lubin; faites bien attention à mes colombes et embrassez-les tous de ma part !

Le lendemain, dans l'après-midi, Mme Lubin apportait les colombes.

Marthe les couvrit tour à tour de baisers : « Te voilà donc, chérie, dit-elle à chacune d'elles, tu me reconnais, n'est-ce pas? comme tu est jolie, comme je suis contente de te voir. »

Les gentilles colombes répondaient par des battements d'ailes et en la becquetant, aux paroles de Marthe.

« Comment va votre papa, aujourd'hui? demanda Mme Lubin.

— Pas mieux, maman Lubin, le médecin est venu aujourd'hui, et a dit que son mal durerait au moins un mois.

— Ce sont des rhumatismes?

— Oui, et comme papa souffre beaucoup, il ne veut pas nous avoir près de lui, nous faisons trop de bruit. »

Louise arriva au moment où Mme Lubin s'en allait; elle fut fort étonnée en reconnaissant les colombes; mais Marthe lui expliqua comment elle avait prié Mme Lubin de les lui rapporter, parce qu'elle s'ennuyait de ne pas les voir.

A peine habillée, le lendemain matin, Marthe demanda à embrasser son père; mais Mme de Blomer mit un doigt sur sa bouche; le malade dormait, il ne fallait pas troubler son sommeil.

Pendant que Mme de Blomer donnait à Louise sa leçon de lecture, Marthe courut à la cage de ses colombes, elle en sortit une toute tremblante, la caressa, tira une petite lettre de sa poche, la fixa autour du cou de l'oiseau par un fil de soie, et, l'embrassant encore:

« Va, ma petite, lui dit-elle, va, et reviens vite? »

La colombe, un instant s'arrêta sur le mur à regarder Marthe, puis d'un seul coup d'aile s'éleva dans l'air et partit rapidement.

Voici la lettre de Marthe :

« Mon cher René,

« Je t'écris à toi parce que tu es le plus grand, et je pense bien que Georges et Alice n'en seront pas jaloux. Tu verras pourquoi j'ai redemandé mes colombes, car cela a dû vous étonner. Je prie tous les jours le bon Dieu pour mon oncle, ma tante, toi, Alice et Georges pour qu'il vous fasse revenir. Mon pauvre papa est malade. Peut-être il a comme moi de la peine de ne pas vous voir. Je le voudrais bien; car alors, tout le monde serait ensemble aux Ormeaux. On dit que c'est bien laid une forge : il y a des hommes tout noirs et un grand feu comme dans l'enfer. On entend toujours un grand bruit; cela doit faire mal à la tête. Est-ce que mon oncle est devenu noir comme les autres ?

Vous n'avez peut-être pas de jardins, là ? Si je pouvais vous envoyer des prunes, tu sais, René, toutes celles de mon prunier sont grosses, mais grosses.... comme ta balle élastique. J'ai aussi du raisin, il n'est pas encore mûr. Dans le jardin de Louise, il y a des fraises, mais les bêtes les mangent. J'ai eu bien du regret pour le beau collier que tante Louise m'a donné; papa n'a pas voulu le garder. Dis à tante Louise de ne plus rien m'envoyer jusqu'à ce que papa soit *défâché*. Je ne l'aime pas parce qu'elle m'a donné des belles choses, mais parce qu'elle est bonne comme maman.

« Je voudrais être ma colombe pour aller vous voir; renvoie-là avec une lettre bien longue. J'ai gardé l'au-

tre colombe pour être sûre que celle-ci reviendrait. J'embrasse mon oncle, ma tante, Alice et Georges, et toi, mon cher René.

« Ta cousine qui t'aime,

« MARTHE DE BLOMER. »

« *P. S.* Dis-moi si Alice a fait des robes à sa poupée avec mes chiffons. » HENRIETTE D'ILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

SUITE.

« Mon Dieu ! s'écria l'agent de change, et de quelle infirmité la pauvre petite a-t-elle donc été attaquée depuis peu ?

— Hélas ! répondit la faible mère, vous ferez bien de vous moquer d'elle, car cette enfant terrible s'est mis dans l'esprit que le docteur Abracadabra devait lui guérir ses cheveux rouges. Elle croit que cette nuance est une maladie. »

M. Dervier partit d'un grand éclat de rire, et puis déclara ensuite très-sérieusement à la petite fille qu'il ne trouvait rien d'aussi joli que cette nuance que les peintres de toutes les époques ont grandement appréciée, et qui leur donne, d'ailleurs, de magnifiques carnations. Mais ces raisonnements, fort justes, et bien d'autres encore, n'avaient jamais pu consoler Laure de n'avoir pas les cheveux noirs, et l'agent de change dut s'engager à obtenir un troisième numéro d'admission dans le cabinet du docteur mystérieux.

Huit jours s'écoulèrent avant qu'il en fût de nouveau question; comme l'agent de change avait beaucoup raillé l'impatience de ces dames, presque aussi grande que la curiosité des enfants, personne ne dit mot à ce sujet, quoique tout le monde y songeât. Enfin, M. Dervier, redevenu très-sérieux, déclara que les cartes d'admission, qu'il avait obtenues, étaient valables pour le lendemain; et chacun de s'écrier :

« Enfin, vous l'avez donc vu, vous lui avez donc parlé ?

— Je suis satisfait, répondit-il; vous verrez vous-mêmes ce que vous en pensez. »

Et, sans écouter aucune réclamation, il quitta la pièce après avoir déposé les cartes sur la table. Les dames se regardèrent, les petites filles regardèrent leurs mères; chacun fit des réflexions en attendant le lendemain avec impatience, car on n'obtint rien de plus de M. Dervier sur ce sujet. La carte indiquait cinq heures de l'après-midi. A cinq heures moins vingt on montait en voiture, où se serrèrent les trois dames et les deux enfants. En route, on ne parla pas; la crainte commençait à gagner Laure et Berthe, et, de leur côté, ces dames étaient visiblement préoccupées. On arriva bientôt à la maison du docteur, indiquée par une rangée de voitures particulières; une suite de fiacres et une queue de piétons qui paraissaient attendre leur tour. Un petit nègre s'approcha de la voiture et tendit sa main noire à la portière. On devina qu'il réclamait les cartes et on les lui donna. Il y jeta les yeux; ensuite, il abaissa le marchepied, et, toujours sans dire mot, il fit volte-face et s'éloigna lentement. On descendit rapidement de la voiture, et l'on arriva dans une vaste antichambre, où ces dames s'assirent. Puis, au son d'un timbre, parut un autre négrillon auquel il remit la carte d'entrée.

Au bout d'un quart d'heure, qui sembla très-long à notre société, le négrillon revint et l'introduisit à travers deux salons fort riches, dans une pièce sombre dont les rideaux étaient fermés, et où on distinguait à peine un homme écrivant devant un bureau.

Cet homme se leva, dit quelques mots au nègre dans un langage étranger, et ce dernier tira les rideaux et avança des fauteuils. La pièce était devenue claire, et ces dames se trouvèrent face à face avec un monsieur qui leur parut être du meilleur monde et qui les salua profondément. Cette découverte leur fut tout à fait agréable, et elles pensèrent que ce nom d'Abracadabra cadrait mal avec la physionomie de ce personnage distingué. Il leur répéta les numéros de leurs cartes, et puis demanda gravement si ces dames prendraient leur consultation ensemble ou séparées. Elles déclarèrent qu'elles désiraient rester en société. Alors Mlle Ursule fut appelée comme étant représentée par le premier numéro inscrit au grand-livre.

Ce monsieur avait devant lui un haut et épais livre aux angles de cuivre, et duquel sortaient des signets de toutes les couleurs, sur lesquels des noms paraissaient être écrits. MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)

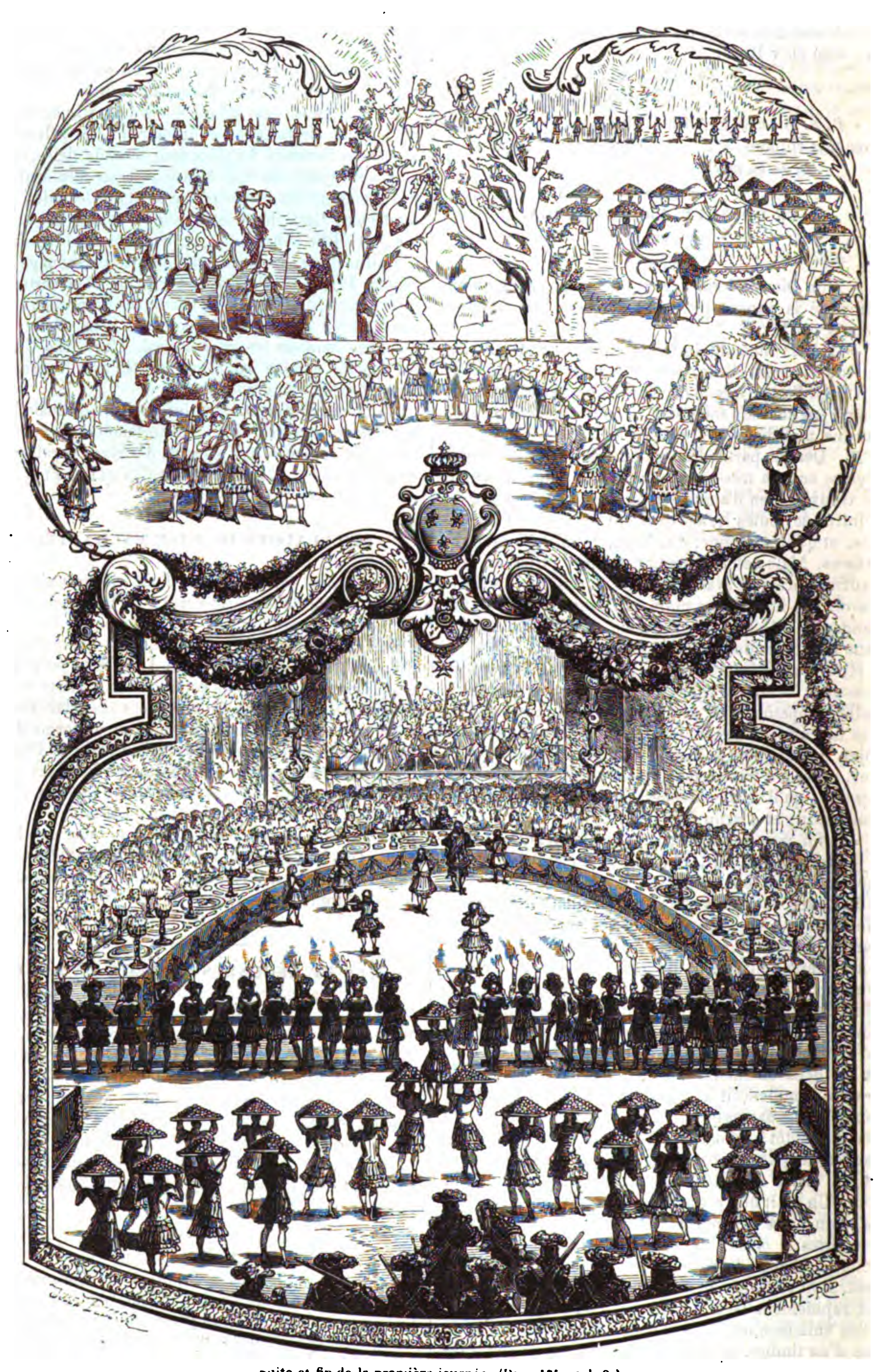
LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

Lorsque les courses furent finies, la nuit vint. Un nombre infini de lumières éclaira ce beau lieu, et on vit paraître successivement le Printemps sur un cheval d'Espagne, l'Été sur un éléphant, l'Automne sur un chameau, l'Hiver sur un ours. Leur suite portait de grands bassins chargés de confitures et d'autres choses délicieuses. Une bande de musiciens précédait Pan et Diane sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ombragée de plusieurs arbres. Puis on découvrit une grande table en forme de croissant. Derrière, sur un petit théâtre, parurent trente-six violons, parfaitement habillés. Au milieu de la table s'assit la reine mère, elle avait à sa droite le roi, à sa gauche la reine. Dix-huit pages du roi, fort richement vêtus, servaient les dames à table. Avec cette somptueuse collation se termina la première journée.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE (SUITE).



Suite et fin de la première journée. (Page 175, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 650. — Quinze centimes. 20 DÉCEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. CH. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Conférence pour le traité de paix de Ryswick. (Page 178, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

TRAITÉ DE RYSWICK.

(Octobre 1697.)

La hauteur de Louis XIV, après le traité de Nimègue, lui avait attiré la haine de toute l'Europe. Une ligue fut signée à Augsbourg en 1686. C'était la plus redoutable coalition qui eût été formée jusqu'alors contre la France. « Si jamais devise a été juste à tous égards, disait Louvois à Louis XIV, c'est celle qui a été faite pour Votre Majesté : Seul contre tous. » Le roi mit sur pied 350 000 soldats et arma 264 vaisseaux ou frégates. Turenne, Condé et Duquesne étaient morts ; mais d'habiles capitaines les remplacèrent, Luxembourg, Catinat, Boufflers, de Lorges, Tourville. Après que la plus belle partie de l'Europe eût été ravagée, on fit la paix. La France avait accablé quelques-uns de ses ennemis, comme la Savoie et le Palatinat ; elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant et robuste, fatigué d'une longue résistance et épuisé par ses victoires.

Le duc de Savoie fut détaché le premier de la ligue. Son pays lui fut rendu et sa fille épousa le jeune duc de Bourgogne, fils du dauphin, héritier de la couronne de France. La défection de Victor-Amédée décida les autres princes. La paix fut signée à Ryswick (octobre 1697). Louis XIV reconnut Guillaume III pour souverain légitime de l'Angleterre et de l'Irlande. Guillaume avait été le principal adversaire des Français qui soutenaient son beau-père, dépouillé du trône par lui.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES COLOMBES.

SUITE.

Marthe, impatiente et inquiète, vit passer deux jours sans apercevoir aucune colombe. Enfin, un soir, vers sept heures, au moment où elle allait rentrer dans le salon, sa chère petite messagère vint se poser sur son épaule.

« Tiens! voilà ta colombe qui était perdue ! s'écria Louise.

— Oui, répondit Marthe, j'en suis bien contente. »

Elle prit vivement la lettre et la cacha dans sa poche.

La lettre de René ouverte, elle lut :

« Ma bonne petite Marthe,

« J'ai vu avec plaisir que tu ne nous oubliais pas. Je regrette les Ormeaux, mon petit jardin et surtout toi, ma bonne tante et mon oncle. Louise, je l'aimerai quand elle saura lire. On s'amuse pourtant bien ici. Figure-toi, il y a un mois, Georges avait prêté son petit canon à Gustave Loisel, un garçon d'ici qui a douze ans; il est allé le lui demander ; l'autre n'a pas voulu le rendre et l'a appelé mioche. Georges a dit : j'irai le dire à papa. Gustave s'est moqué de lui, et comme Georges voulait lui prendre son canon des mains il lui a donné une giffle. Georges pleurait en rentrant ; quand j'ai su pourquoi, j'ai été voir ce méchant gamin. Encore un mioche ! il a dit. Mioche ! tu verras bien ! je lui ai dit. Je l'ai secoué, il fallait voir ! j'ai eu l'œil poché, mais ça m'est égal, j'ai vengé Georges et j'ai repris le canon.

« Que tu es bête de croire que les hommes de la forge deviennent noirs et restent noirs. Quand ils se débarbouillent ils sont comme toi et moi. Ce sont de bien braves gens, ils nous ont fait des petits outils de jardin très-commodes. Papa n'est pas noir, il ne forge pas.

« A propos de papa, il est aussi fâché que mon oncle, mais maman pas, et elle sait que je t'écris.

« Adieu, ma bonne Marthe, je t'embrasse,

« RENÉ DE BLOMER. »

Cette correspondance continua de la sorte pendant trois mois, tous les huit ou dix jours les enfants échangeaient des lettres. Au bout de ce temps, Louise dit à sa sœur :

« Tu as un secret et tu n'as pas voulu m'en parler. »

Marthe rougit ; elle ne savait pas mentir. Je ne t'en ai pas parlé parce que tu vas toujours raconter à tout le monde ce que je fais. »

LOUISE. Oh ! par exemple ! je ne suis pas si bavarde ! Du reste, pour te punir d'être si cachotière, j'ai trouvé un papier que tu écrivais hier et je l'ai montré à maman.

MARTHE, *tremblante*. Oh ! tu n'as pas fait ça !

LOUISE, *riant*. Mais si, mais si ! seulement maman n'était pas dans sa chambre, j'ai posé le papier sur sa table à ouvrage.

MARTHE, *respirant*. Oh! je vois maman dans le potager ; elle n'est peut-être pas allée encore dans sa chambre, je cours le chercher.

LOUISE. Je l'ai monté il y a déjà une heure.

MARTHE. C'est égal, je vais voir. Ce n'est pas gentil, va, Louise, d'avoir fait cela ! Si tu m'avais demandé mon secret, je te l'aurais dit. Maintenant tout est perdu et tu me feras gronder !

Tout en parlant, Marthe, le cœur gros, se dirigeait vers la chambre de sa mère; elle vit en passant Jeannette occupée à ranger dans le salon.

MARTHE. Jeannette, y a-t-il longtemps que maman est montée dans sa chambre ?

JEANNETTE. Non, mademoiselle, Madame est montée tout à l'heure chercher sa capeline.

LOUISE, *appelant sa sœur*. Viens donc, viens donc, Marthe !

Marthe gravit rapidement l'escalier et aperçut Louise qui tenait la lettre à la main.

MARTHE. Tu l'as retrouvée?

LOUISE. Oui, à la même place. Peut-être maman ne l'a pas lue. Elle était encore pliée, là, sur sa broderie.

MARTHE. C'était pourtant si visible ! Qu'est-ce que maman va me dire et papa ! lui, surtout, il sera fâché.

LOUISE. Sois donc tranquille. Je t'assure que personne n'a rien vu.

MARTHE. Si je suis grondée et punie, ce sera à cause de toi ; moi, je ne te taquine jamais, Louise, et toi tu cherches toujours à me tourmenter, c'est très-méchant, le sais-tu ?

LOUISE. J'étais fâchée, tu me traites toujours comme une toute petite fille ; je suis grande, maintenant! et tu devrais tout me dire.

MARTHE, *essuyant ses yeux*. Tu me fais du chagrin.... souvent et j'en ai aujourd'hui! tu le comprendras quand tu sauras tout.

LOUISE, *l'embrassant*. Ne pleure pas, Marthe, je ne serai plus méchante, je te le promets, je suis bien fâchée de ce que j'ai fait.

MARTHE, *parlant tout bas*. Allons au jardin.... Mon secret, c'est de faire voyager mes colombes pour porter des lettres à René.

LOUISE. Oh ! la bonne idée ! Tu me liras tes lettres et celles de René?

MARTHE. Je veux bien, mais tu sais! (mettant un doigt sur sa bouche) il ne faut rien dire!

LOUISE. Voyons ta lettre d'aujourd'hui?

MARTHE, *lisant*. « Mon cher René, papa allait mieux, mais il est retombé ; il a l'air d'avoir du chagrin....

LOUISE. Oui, il en a du chagrin, je le sais, moi!

MARTHE. Tu sais ce qu'il a?

LOUISE. Un peu. Maman est allée hier à la Flèche et elle n'a pas voulu nous emmener. Avant de partir, elle a fait un petit paquet, elle a mis ses beaux pendants d'oreilles en diamants, sa belle broche, son collier qui a des pierres bleues, enfin tout, elle l'a mis dans une boîte et papa lui disait : «Pauvre amie, chère Claire; » il avait l'air triste. Maman l'a embrassé et alors elle a dit : « J'espère, le bon Dieu nous aidera ! »

MARTHE. Comment as-tu su tout ça?

LOUISE. Je jouais dans un coin de la chambre de maman; je ne faisais pas de bruit ; quand papa est entré, il ne m'a pas vue et maman ne pensait plus que j'étais là.

MARTHE. Et hier, quand maman est revenue, elle a rapporté beaucoup d'argent ; il y avait des pièces d'or en masse, papa les a serrées dans son secrétaire. Même j'ai demandé à maman de m'acheter un chapeau de velours comme celui de Jeanne des Roches, maman a dit oui. Oh ! pauvre maman ! Elle a vendu ses belles affaires ; papa n'est donc plus riche?

LOUISE. Je ne sais pas. Comment n'est-on plus riche quand on l'a été ; ce n'est pas possible?

MARTHE. Certainement, c'est possible. Te rappelles-tu la petite Jenny Faure, dont le papa avait une si belle voiture? Eh bien ! maman disait l'autre jour que sa maman faisait des robes pour vivre.

LOUISE. Oh! maman ne voudrait jamais faire des robes!

MARTHE. Si maman ne savait pas autre chose. Il faut bien ! Tiens, Mlle Pauline, qui me donne mes leçons de dessin, maman me recommande toujours d'être bien respectueuse avec elle, son père était un ami de papa; il était noble et ils sont ruinés! Tu vois bien qu'on peut devenir pauvre.

LOUISE. C'est triste, ça; mais, dis donc, Marthe, nous pourrions aider maman à travailler.

MARTHE, *riant*. Oh! oui, tu es si habile, tu ne sais seulement pas lire!

MME DE BLOMER, *s'avançant*. Que dites-vous donc là, mes enfants?

MARTHE. Nous parlions, maman, des gens devenus pauvres après avoir été riches.

MME DE BLOMER, *souriant*. Oh ! voilà une conversation bien grave! et à quel propos parliez-vous de cela?

MARTHE, *rougissant*. Oh! à propos de rien.... maman.

LOUISE. Nous pensions, maman, que papa n'était peut-être plus si riche.

MME DE BLOMER. Riche ! Sans doute, nous n'avons jamais été riches!

MARTHE. Oh ! chère maman, nous le sommes moins encore, je le vois bien ! Depuis longtemps déjà, tu as l'air triste, papa est malade! Tu vois bien, tu pleures! (*Se jetant dans les bras de sa mère.*) Pauvre maman! Nous travaillerons avec toi, j'apprendrai beaucoup de choses et je donnerai des leçons comme Mlle Pauline; je n'ai pas du tout de chagrin d'être pauvre, ni Louise non plus, n'est-ce pas, Louise.?

LOUISE. Non, pas du tout, tu verras, maman, comme nous serons raisonnables! Si tu veux, je ne mangerai plus de confitures à mon goûter, si cela coûte cher ! et puis j'apprendrai à lire.

MME DE BLOMER *les embrassant*. Vous êtes de bonnes petites, mais nous ne sommes pas ruinés, mes chéries; votre père seulement a eu quelques ennuis à cause des mauvaises récoltes et puis, on lui doit de l'argent à Paris, on ne l'a pas encore payé, ce n'est rien, c'est un moment à passer.

MARTHE. Maman, tu as vendu ton beau collier et tes diamants.

MME DE BLOMER. Qui t'a dit cela?

LOUISE, *baissant la tête*. C'est moi, je t'ai vue hier les emporter.

MME DE BLOMER. Tu es curieuse, Louise, c'est un vilain défaut, je ne te punis pas parce que tu avoues ta faute, mais ne recommence pas. La curiosité ne mène à rien de bon; on ne découvre souvent que la moitié des choses; on suppose des choses souvent fausses et on fait toujours du tort à quelqu'un en répétant un secret qu'on a surpris. On peut ainsi passer pour méchante, et tu ne veux pas paraître méchante, Louise, n'est-ce pas?

LOUISE. Oh ! non, maman.

MME DE BLOMER. Maintenant, mes enfants, allez travailler, soyez gaies, contentes, obéissantes, cela fera du bien à votre père qui est encore malade.

La conversation finit là. Louise, insouciante, reprit ses jeux habituels. Marthe, déjà plus réfléchie, observa et continua à lire la même préoccupation sur le visage de son père, la même tristesse sur celui de sa mère, bien que Mme de Blomer affectât la gaieté devant ses enfants.

Le jour de Noël arriva. On célébrait aux Ormeaux cette fête très-joyeusement les autres années ; mais Mme de Blomer dit à ses filles : « Votre père étant malade, on n'invitera personne.

— Fera-t-on un arbre de Noël? demanda la petite Louise.

— Non, dit Mme de Blomer, quand vos cousins y étaient, votre oncle s'en occupait; mais moi je ne pourrais pas tailler et arranger un arbre de Noël, vous trouverez vos cadeaux dans vos souliers. »

Marthe trouva un petit col brodé par sa mère, et Louise des pantoufles. Louise ne parut pas enchantée de ce cadeau. « J'aurais mieux aimé une belle poupée, dit-elle à Marthe.

MARTHE. Mais des pantoufles, c'est fort joli, celles-là surtout, maman les a faites elle-même.

LOUISE. Et puis ces gâteaux, ce sont des gâteaux de Jeannette, comme on en a tous les dimanches, j'aimerais mieux un sac de pralines.

MARTHE. Moi, je suis très-contente, je vais mettre mon joli col pour aller à la messe et je mangerai mon gâteau à goûter, j'aime bien mieux cela que des pralines, les pralines font mal à l'estomac. »

Elles partirent pour la messe. Il neigeait. Elles ne craignaient pas le froid car elles vaient de bonnes petites bottines fourrées avec lesquelles elles marchaient bravement; mais elles portaient encore leurs chapeaux de paille auxquels Mme de Blomer avait cousu des velours noirs pour leur donner un air plus hiver.

En entrant sous le porche, elles virent Jeanne des Roches dans une belle toilette de velours bleu, avec un chapeau de velours pareil. Jeanne les regarda passer dédaigneusement, puis les montrant à une de ses compagnes, elle dit assez haut pour être entendue : « C'est joli les chapeaux de paille à Noël. » Marthe et Louise rougirent et baissèrent la tête. Mme de Blomer alla rapidement s'asseoir à sa place, et Marthe, placée à côté d'elle, vit des larmes rouler entre ses doigts qui cachaient son visage.

L'église était assez éloignée de la propriété des Ormeaux, Mme de Blomer marchait vite et cependant elle pâlissait.

« Qu'as-tu, maman? demanda Marthe.



La porte s'ouvrit, on vit entrer l'oncle Charles. (Page 182, col. 2.)

— J'ai un peu froid, répondit la jeune mère, je ne vous fatigue pas, mes enfants, en marchant si vite?

— Oh! non, maman, pas du tout! »

En rentrant, Mme de Blomer était encore plus pâle, elle s'évanouit. Marthe voulut avec Jeannette aider à déshabiller sa mère. Elle délaça ses bottines; ses bottines en étoffe à semelles légères étaient trempées et traversées par la neige. Pauvre mère, elle avait pensé d'abord à ses filles, et elle n'avait pas assez d'argent pour s'acheter des bottines d'hiver!

Mme de Blomer resta une semaine alitée, elle se leva ensuite; mais ses yeux brillants et fatigués, ses traits tirés annonçaient la fièvre. Elle s'occupa à ranger et à faire nettoyer la maison, puis elle fit descendre du grenier de grandes malles et elle y plaça son linge, sa vaisselle, ses effets.

« Où allons-nous donc, maman? demanda Marthe.

MME DE BLOMER. Nous allons à Paris, mon enfant.

MARTHE. Pour toujours, maman?

MME DE BLOMER. Peut-être.

MARTHE. Et les Ormeaux?

MME DE BLOMER. On les a mis en vente.

MARTHE. Oh! maman, quel malheur!

MME DE BLOMER. Peut-être serons-nous plus heureux ailleurs; la surveillance des travaux fatiguait beaucoup ton père. Il se reposera du moins pendant quelque temps.

MARTHE. Et quand partons-nous?

MME DE BLOMER. Je ne sais. Si nous ne trouvons pas à vendre dans le pays, ton père ira trouver un notaire de Paris et le chargera de cette affaire.

MARTHE, *pleurant.* Quel malheur de quitter les Ormeaux. Nous étions si heureux ici; nous y sommes toujours restés. Le chagrin est venu depuis le départ de mon oncle. S'il était encore ici, tout ça ne serait pas arrivé!

MME DE BLOMER. Qu'en sais-tu, ma pauvre chérie!? Le bon Dieu nous éprouve, prions-le de venir à notre aide.

MARTHE. Si tu savais comme je le prie! Chère maman, tes mains sont brûlantes. Couche-toi, tu es fatiguée; je te remplacerai. Tu verras comme je rangerai tout bien!

Mme de Blomer se décida à se coucher; la fièvre paraissait plus violente. M. de Blomer s'installa à son chevet; Marthe ne voulut pas non plus quitter sa mère; cependant, vers neuf heures, elle s'endormit sur les genoux de son papa. Il la porta doucement au lit. Mais dans la nuit elle s'éveilla et entendit ses parents parler à voix basse dans la chambre voisine.

Elle distinguait dans la voix de sa mère les larmes qui l'étouffaient.



« Je sais tout, Arnaud, un cher petit ange m'a écrit. » (Page 182, col. 2.)

« Et Charles? dit-elle, pourquoi ne pas lui demander?

— Jamais! Jamais! » répondit M. de Blomer.

Elle se leva alors, alla s'asseoir sous la veilleuse suspendue au plafond de sa chambre, et écrivit la lettre suivante :

« Mon bon oncle,

« Certainement tu aimes encore ta petite Marthe et tu aimes surtout mon pauvre papa.

« Nous sommes bien malheureux, va, depuis ton départ. Maman est tombée malade le jour de Noël d'avoir marché dans la neige avec des bottines d'été. Maman a vendu toutes ses belles affaires, même son collier bleu qui vient de grand'mère.

« Maintenant on va vendre les Ormeaux. Nous nous en allons je ne sais pas où. Nous ne faisons que pleurer. Le jour de Noël nous n'avons pas eu d'arbre et puis Jeanne des Roches s'est moquée de nous à *cause que* nous avions des chapeaux de paille et maman en a pleuré dans ses mains.

Peut-être nous allons être obligées de faire des robes comme Mme Faure ou de donner des leçons comme Mlle Pauline. Encore si nous restions aux

Ormeaux! Nous avons eu tant de bonheur avant! C'est si joli les Ormeaux! Tu devrais venir consoler papa; cela lui ferait plaisir. Il ne resterait pas fâché, bien sûr, s'il te voyait maintenant, et puisque nous sommes obligés de nous en aller, peut-être il voudrait bien venir avec toi à Saint-Thibaud et nous serions encore tous ensemble! Si tu viens, apporte de l'argent, au moins pour acheter des bottines à maman, tu nous donneras des chapeaux d'hiver, si tu peux; mais j'aime mieux d'abord qu'on donne tout ce qu'il faut à maman.

« Tu ne peux pas rester fâché, à présent, tu nous plains trop, n'est-ce pas? Vois donc, s'il arrive malheur à Georges comme René le console! Pardonne-moi, mon bon oncle, de t'écrire si mal; mais c'est la nuit, et je ne vois pas bien, et puis il y a des mots effacés parce que j'ai pleuré dessus.

« J'embrasse ma tante Louise. Oh! viens vite, vite. Maman est si malade.

« Ta nièce qui t'aime,

« MARTHE DE BLOMER. »

La pauvre enfant se recoucha après avoir écrit cette lettre, elle la mit sous son oreiller et essaya de se tenir éveillée pour faire partir la lettre plus tôt. La fatigue l'emporta sur son courage, elle se rendormit, et Louise était presque habillée quand elle ouvrit les yeux.

« Comme vous avez dormi tard, mademoiselle, lui dit sa bonne Jeannette; je ne vous ai pas réveillée, car vous avez tant pleuré hier, que Madame avait peur de vous voir malade.

— Et maman, comment va-t-elle? »

JEANNETTE. Pas très-bien, mais Madame a voulu se lever, *tout de même*, disant qu'elle a trop à faire dans la maison; je l'aurais bien fait l'ouvrage, moi! Fallait pas se fatiguer comme ça, *tout de même*.

LOUISE. Dis donc, Jeannette, tu viendras avec nous à Paris?

JEANNETTE. Si je viendrai! C'est pas moi, ben sûr, qui vais quitter notre bonne maîtresse quand elle est dans la peine. Dans le temps, Monsieur a racheté mon frère du service, je n'ai pas oublié ça, moi, et je resterai avec Madame, toujours; je ne suis pas une ingrate, voyez-vous!

MARTHE. Vous êtes une bonne fille, Jeannette, aussi nous vous aimons tous bien.

LOUISE. Oui, tu es une bonne fille; d'abord, moi, je n'ai jamais eu d'autre bonne et je n'en voudrais pas une autre.

MARTHE. Nous n'aurons peut-être pas toujours du chagrin, Jeannette. Nous allons faire notre prière et nous demanderons au bon Dieu que mon idée réussisse.

LOUISE. Quelle idée as-tu?

MARTHE. Oh! c'est mon secret.

JEANNETTE. Ce doit être une bonne idée venue d'un bon petit cœur comme ça.

MARTHE, *à Louise*. Je te le dirai dans trois jours.

Les deux petites filles s'agenouillèrent et leurs cœurs se confondirent dans une fervente prière.

A peine l'eut-elle terminée que Marthe descendit, sortit sa chère colombe de sa cage : « Pauvre petite, lui dit-elle, il fait bien froid pour voyager, mais si tu savais comme tu peux nous rendre service. Oh! va bien vite, prends garde aux méchants; ils pourraient te faire du mal, ne te laisse pas prendre, pauvre petite, je t'aime, adieu! »

La colombe, avec sa lettre au cou, s'envola rapidement. Elle n'avait pas disparu encore et Marthe la suivait du regard quand elle entendit tirer un coup de fusil. Elle vit la colombe tourbillonner en l'air, l'arme l'avait atteinte. Oh! mon Dieu, mon Dieu, sauvez-là! s'écria l'enfant.

La colombe, sans doute, venait de tomber dans le champ voisin. Elle y courut, le cœur tout palpitant d'émotion; la colombe, en effet, était atteinte à l'aile, et reconnaissant Marthe elle voleta péniblement vers elle; Marthe arrosa de ses larmes cette aile blessée; elle la lava avec son mouchoir trempé dans l'eau. Tu ne mourras pas, n'est-ce pas? répétait-elle à son oiseau chéri.

Elle l'emporta pour la remettre dans sa cage; mais, ô bonheur, au moment où elle allait refermer la porte, la douce colombe se sentant plus forte, sans doute, s'échappa des mains de Marthe et reprit son vol vers Saint-Thibaud.

Arrivera-t-elle blessée comme elle l'est? pensa Marthe désolée, pauvre colombe, elle mourra peut-être inutilement.

La journée se passa dans l'anxiété, puis le lendemain et tous les jours suivants.

« Elle est morte! » se disait Marthe, et involontairement des larmes montaient dans ses yeux, en passant devant cette cage vide; son cœur se serrait chaque fois : la colombe n'avait-elle pas emporté avec elle la dernière espérance de la petite fille?

M. de Blomer annonça un matin que la maison était vendue et que l'acquéreur viendrait en prendre possession dans la journée. Le notaire avait vendu à un propriétaire des environs désireux d'agrandir son domaine.

« Voilà, sans doute, le dernier repas que nous faisons ici, dit M. de Blomer en prenant sa place au déjeuner.

MME DE BLOMER. Quoi! partirons-nous sitôt?

M. DE BLOMER. L'acheteur l'a exigé, mon amie!

MME DE BLOMER. Tu ne manges pas, Marthe?

MARTHE. Non, maman, je n'ai pas faim. »

M. de Blomer jeta un regard sur sa fille et ne fit pas d'observation. Le silence recommença à régner dans la salle à manger.

C'était en effet un triste repas. La salle à manger, en partie démeublée, encombrée de caisses, de paquets, n'offrait plus cet aspect riant et confortable que Mme de Blomer avait réussi à lui donner. Les visages comme l'appartement avaient changé de physionomie, tout disait : Malheur et abandon.

Jeannette entra tout à coup, disant : « Monsieur, Monsieur, voilà le notaire avec l'acquéreur. »

La porte s'ouvrit, mais au lieu du notaire, on vit entrer l'oncle Charles.

M. de Blomer pâlit et se leva brusquement.

M. DE BLOMER. Que venez-vous faire ici, qui vous amène, que voulez-vous?

L'ONCLE CHARLES. Je sais tout, Arnaud; un cher petit ange m'a écrit, m'a parlé de ton malheur, mon frère; j'ai oublié nos dissentiments, je suis venu te tendre la main....

M. DE BLOMER. Et qui vous a appelé près de moi, qui a osé ainsi enfreindre mes ordres et faire malgré moi?

MARTHE, *tombant à genoux.* Pardon, pardon, papa, c'est moi!

LE NOTAIRE ENTRANT. Monsieur Charles de Blomer est le nouvel acquéreur de la propriété des Ormeaux.

M. DE BLOMER. Comment, c'est vous! Sous un nom supposé vous avez acheté mon bien, vous veniez alors pour me braver, je le comprends! vous voilà bien content, monsieur, n'est-ce pas? Moi, l'aîné, je suis ruiné et vous me chassez d'ici!

La tante Louise entre avec ses enfants, elle tient la colombe dans ses mains.

LA TANTE LOUISE. Tiens, Marthe, voilà la réponse à ta lettre.

MARTHE, *prenant sa colombe.* Oh! chère petite, tu n'es pas morte. (*Elle ouvre la lettre.*) Papa, lis! pardonne à mon oncle Charles, il nous rend les Ormeaux; comme il est bon! (*Elle se jette dans les bras de son oncle*).

MME DE BLOMER. Que dit-elle?

L'ONCLE CHARLES. Elle dit, ma sœur, que les Ormeaux sont à vous. Le ciel m'a protégé, il m'a permis de gagner assez pour reconnaître le dévouement de mon frère envers moi. Je n'ai acheté les Ormeaux que pour les lui restituer. J'ai pu un instant vous paraître un ingrat, Claire, mais je n'en suis pas un, et je suis heureux de vous le prouver.

M. DE BLOMER. Charles, mon frère, pardonne-moi! Cher enfant, tu es digne de notre mère! Ton vieil aîné s'humilie devant toi! (*Les deux frères s'embrassent en pleurant.*)

MARTHE, *se remettant à genoux.* Et moi, papa, veux-tu m'embrasser?

M. DE BLOMER, *la prenant dans ses bras.* Toi, ma fille, une famille est bénie quand elle possède un ange comme toi!

MARTHE, *regardant sa mère.* Oh! l'ange, ce n'est pas moi, mais je tâche de lui ressembler!

JEANNETTE, *entrant.* Monsieur, que faut-il faire de la voiture dans laquelle est venu M. Charles? Faut-il dételer les chevaux?

L'ONCLE CHARLES. Il faut la laisser, Jeannette, elle est grande. Nous y tiendrons tous. Arnaud, je t'emmène à Saint-Thibaud, nous y passerons la fin de l'hiver et nous reviendrons l'été ensemble aux Ormeaux. De cette façon, nous serons heureux comme autrefois.

M. DE BLOMER. Bien plus heureux, mon frère, car tu auras la joie de nous avoir sauvés.

RENÉ A MARTHE, *en montant dans la voiture.* C'est égal, va, j'ai eu bien de la peine à la soigner, ta colombe, elle était presque morte en arrivant.

MARTHE. Oh! pauvre petite, nous ne l'exposerons plus aux coups de fusil maintenant; mais comme je l'aime pour ce qu'elle a fait!

A ce moment, la voiture s'ébranla, les chevaux partirent rapidement, emportant vers une maison hospitalière cette heureuse famille à jamais réunie.

Comme autrefois la colombe de l'arche, une colombe avait été entre les Ormeaux et Saint-Thibaud un messager de réconciliation et d'espérance.

HENRIETTE D'ILLE.

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

SUITE.

« Mademoiselle, dit-il à Ursule, quoiqu'on ne traite ici généralement que les enfants, cependant, grâce aux vives réclamations de M. votre beau-frère, la consultation vous a été accordée. Veuillez passer avec moi dans ce boudoir, il faut que je palpe votre dos pour pouvoir prendre certaines notes; d'ailleurs, la consultation de la famille ne sera pas longue, car j'ai déjà inscrit des renseignements précis donnés par M. Dervier. »

Quand ils eurent disparu, Berthe et Laure s'écrièrent qu'elles n'oseraient jamais s'en aller avec ce monsieur.

« Nous serons là, » dirent les mamans.

Le tour de Berthe arriva. Mme Dervier l'accompagna; et, comme elle revenait assez joyeuse, Laure lui dit :

« Eh bien?

— Il n'a rien dit, murmura-t-elle tout bas, mais il a l'air bien bon. »

Quant à Laure, l'homme au grand livre jugea inutile de l'emmener plus loin; il regarda sa tête et déroula doucement quelques jolies boucles dorées de sa chevelure, puis il alla gravement se rasseoir et se mit à écrire pendant dix minutes sur une feuille volante.

« Il fait des ordonnances, » pensèrent ces dames, auxquelles il n'avait rien dit de son opinion, quoiqu'il eût interrogé soigneusement Mlle Ursule et les enfants. Quand il eut fini d'écrire, il appuya sa main sur un timbre placé sur le bureau, et un troisième négrillon parut soudainement.

« Tiens, lui dit-il en lui tendant le papier, conduis ces dames au docteur Abracadabra. »

A ce nom, les dames et les petites filles restèrent fort étonnées.

« N'êtes-vous donc pas le médecin, monsieur? demanda cependant Mlle Ursule.

— Non, madame, je n'ai pas cet honneur. Je ne suis que son très-humble et très-dévoué élève, aide et secrétaire. »

Les enfants se sentirent reprises de craintes, et le secrétaire ayant salué profondément ces dames, elles n'eurent plus qu'à suivre le négrillon qui s'éloignait rapidement par une nouvelle porte. Elles se trouvèrent bientôt engagées dans un escalier assez étroit, et par lequel, à leur nouvel étonnement, il leur fallut descendre trois étages; à leur arrivée, elles n'en avaient pourtant monté qu'un. Cet escalier était éclairé au gaz, et il leur sembla qu'elles descendaient dans les entrailles de la terre. Enfin, et comme il eut été ridicule d'hésiter à passer outre, personne ne dit mot, et on arriva, au bas de l'escalier, dans une espèce de salon d'attente éclairé par une lampe suspendue et des branches de candélabres. Une dame et un petit garçon y étaient assis et paraissaient attendre.

« Charles! » s'écria Berthe en courant à l'enfant pour l'embrasser.

En effet, ce fut avec un vif plaisir que Mme Dervier reconnut son amie, Mme Héline, et l'enfant, surnommé, par ses camarades de la grande classe, Charles le Bègue.

« Avez-vous vu le docteur Abracadabra?

— Pas encore; mais, si vous le voulez, nous nous présenterons tous ensemble, car cette maison est singulière, et j'étais fâchée d'être seule avec Charles.

— C'est cela, nous ne nous quitterons pas. »

MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)



Une reconnaissance

TREIZIÈME VOLUME. N° 651. — Quinze centimes. 23 DECEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Noël en Angleterre. — Vente de houx dans les rues de Londres.

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS.

NOEL EN ANGLETERRE.

VENTE DE HOUX DANS LES RUES DE LONDRES.

Pendant la semaine de Noël, il se fait à Londres une énorme consommation de branches de houx. Londres à Noël et Londres le reste de l'année ne se ressemblent nullement : on dirait deux villes différentes. Rien de plus triste que Londres ordinairement; mais, vers le 20 décembre, il devient aussi gai qu'il est triste d'habitude. Toutes les boutiques ornent leurs devantures de branches de houx; pâtissiers, boulangers, charcutiers, bouchers, en tapissent l'intérieur et l'extérieur de leurs établissements.

Une autre coutume des Anglais à Noël, c'est que,

dans les villages, les enfants vont chanter à la porte des maisons. C'est le soir, au clair de la lune, qu'ils récitent ces noëls dont quelques-uns remontent aux rois anglo-saxons. Dans d'autres villages, les pauvres gens s'assemblent avant le jour à la porte des riches habitants, dans l'espoir d'obtenir quelques aumônes. Un voyageur, qui faisait une excursion dans le Yorkshire la semaine de Noël, fut réveillé de grand matin par un léger bruit de petits pieds à la porte de la maison qui lui avait donné l'hospitalité. Quand ce bruit eut cessé, des voix enfantines se parlèrent quelques instants en chuchotant, puis tout à coup elles entonnèrent en chœur un vieux noël dont le refrain était :

Rejoice! our Saviour, he was born
On Christmas-Day in the morning.

« Réjouissons-nous! Notre Sauveur est né le jour de Noël au matin! »

Nous avons donné l'année dernière, dans le n° 547, le dessin d'une de ces scènes.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

I

Connaissez-vous Ledeberg?... C'est un village belge situé tout près de Gand, la vieille cité flamande.

Il y a trente ans, on remarquait, dans la rue principale, une maison aux murs peints et vernis. Elle n'était pas grande, mais si coquette, si soignée que, dans un pays où la propreté est chose très-commune, elle se distinguait encore de ses voisines.

Le jour où commence cette histoire, elle avait un air de fête. Des fleurs garnissaient les vases qui ornaient les marches du perron, les rideaux des fenêtres étaient blancs comme des voiles de mariée, et par la porte ouverte on apercevait les dalles du vestibule luisantes et polies comme de l'agate. Une servante parut sur le seuil et d'un œil affairé examina la rue. Son bonnet ne couvrait que le sommet de sa tête; il laissait s'épanouir dans toute sa rondeur une riante figure dont les traits n'étaient certes pas fins; mais des lèvres rouges et des dents blanches rachetaient ce que le nez pouvait avoir de trop gros.

« Arrivent-ils, Jeannette?... cria une voix de l'intérieur.

— Non, Suzanne, pas encore.... »

Et la servante, traversant le vestibule, entra dans une magnifique cuisine.

A voir tous ces ustensiles briller, à marcher sur ces briques recouvertes d'un sable fin, on devinait que la veille la maison avait été lavée du haut en bas, ainsi qu'il est d'usage, le samedi, dans les villes du Nord.

Près des fourneaux, Suzanne surveillait un petit sac de flanelle d'où s'échappait goutte à goutte, dans une cafetière d'argent, une boisson brune d'une odeur fort agréable.

« Sera-t-il fameux, ton café? demanda Jeannette à sa compagne.

— Excellent, et digne d'être bu par le notaire de Meirelbeke, qui est très-difficile, tu sais.... J'ai mis à la Vierge son manteau neuf. Tu l'avais oublié.

— Ma foi oui. On ne saurait songer à tout. Fait-il un bel effet, Suzanne? »

Pour en juger par elle-même, Jeannette courut au vestibule. Elle s'arrêta devant une niche occupée par une madone en robe de satin qui tenait dans ses bras un petit Jésus habillé de gaze rose. Un manteau de velours bleu de ciel les enveloppait à demi; et une petite lumière scintillait à leurs pieds.

« La lampe aura-t-elle assez d'huile? cria Jeannette.

— Elle est toute pleine, répliqua Suzanne.

— A la bonne heure! Si elle venait à s'éteindre, ce serait un mauvais présage, et Mme Havermans ne manquerait pas de s'en effrayer. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur le salon qui ne s'ouvrait que pour les réceptions extraordinaires, Jeannette passa avec une véritable satisfaction dans la salle du festin. Celle-ci était éclairée par deux larges fenêtres donnant sur un jardin en pente où l'on trouvait fruits, légumes et fleurs. Un berceau de vigne conduisait au bord d'un large ruisseau dont les eaux claires coulaient avec un frais murmure sur de petits graviers. Par dessus la haie, on voyait l'Escaut se dérouler dans le lointain.

Il fallait qu'on attendît de nombreux convives, car la table, recouverte d'une nappe damassée si merveilleusement cylindrée que le dessin s'en détachait comme en relief, était de vingt couverts au moins.... Puis, que de bonnes choses étalées sous vos yeux!... un de ces énormes gâteaux appelés dans le pays *eyerkok* et qui tiennent à la fois de la brioche et du baba; des crevettes, une salade, un bon jambon, une dinde, un pâté à la croûte dorée; et en face, sur l'étagère d'un vieux bahut de chêne, un splendide dessert où les compotes et les gâteaux rivalisaient de bonne mine!

« Jeannette, Jeannette, exclama Suzanne, voici les voitures qui ramènent le petit chrétien. Elles sont escortées d'une trentaine de gamins.... Courent-ils, bon Dieu! tous ces moutards! C'est à croire qu'ils n'ont jamais vu de baptême de leur vie!

— Ils se doutent bien que les dragées vont pleuvoir, dit avec orgueil la grosse Jeannette.... Battez-vous, mes fils, battez-vous, si ça vous amuse; mais soyez tranquilles, on est généreux ici, et il y en aura pour tout le monde!... »

Les voisines avaient mis la tête à leur fenêtre. Elles aussi, attirées par le bruit, voulaient voir....

« Le petit garçon de Mme Havermans semble beau et fort, disait l'une.

— La toilette embellit, reprenait une autre; voyez comme il est bien arrangé, quelle haute broderie à cette pelisse de piqué blanc et quelle fine dentelle à ce bonnet! On n'y a pas épargné les rubans. Le costume a dû coûter cher!

— Oh! répliquait une troisième mieux initiée aux habitudes de la maison, c'est la mère qui a brodé cette magnifique garniture et la tante qui a donné le bonnet de son filleul.... Bonne demoiselle Rosine! je suis sûre qu'elle est joliment contente de l'arrivée de ce petit poupon. Jamais on ne vit belles-sœurs plus unies que Mlle Rosine et Mme Havermans. Il y a pourtant une grande différence d'âge, car Mlle Rosine frise la quarantaine.

— En vérité? Elle paraît plus jeune. Regardez-la. »

Tous les yeux se tournèrent vers la voiture d'où descendait la marraine.

C'était une femme de taille moyenne et d'apparence assez frêle. Elle avait l'air vif, intelligent, une bouche gracieuse qui souriait toujours et ne devait jamais s'ouvrir pour railler ou affliger personne.

Mlle Rosine Havermans était restée orpheline à seize ans. Recueillie, ainsi que ses frères Jean et Léopold, par un oncle notaire à Meirelbeke, elle n'avait pas tardé à transformer l'intérieur du vieux garçon. Les soins que Rosine donnait au ménage, son ordre, son économie la rendirent indispensable; et quand, plus tard, un bon parti se présenta :

« Marie-toi si tu veux, lui dit son oncle; mais tes frères en supporteront les conséquences. J'avais rêvé de laisser mon étude à Léopold. Mes écus auraient permis à Jean de suivre sa vocation d'artiste.... Vos parents ne vous ont laissé qu'une très-médiocre fortune; mon héritage vaut bien quelques sacrifices.... Songes-y, et n'oublie pas que, toi partie, les garçons ne doivent plus compter sur moi. »

Ce langage égoïste fit réfléchir et peut-être pleurer Rosine; mais elle avait une de ces âmes créées pour se dévouer. Elle n'hésita pas, refusa toute alliance; et ayant fermé les yeux de son oncle, vu Léopold lui succéder dans son étude et Jean, peintre distingué, se marier à une jeune fille charmante, elle vint s'établir avec lui à Ledeberg.

Le caractère de Mme Jean Havermans plaisait à Mlle Rosine qui se trouvait déjà heureuse, lorsque la naissance du petit Louis combla ses vœux....

Les voitures du petit cortége achevèrent de se vider. La bonne qui tenait le nouveau-né, le curé, le parrain, la marraine, M. Havermans, l'oncle Léopold et les invités gravirent successivement les marches du perron. Jeannette lança aux gamins les dernières dragées de la corbeille, et la porte se referma.

Avant de commencer le repas du baptême, la jeune mère pria le bon prêtre de dire le *Benedicite*, que l'on écouta debout et dans un respectueux silence. Au dessert on apporta le petit poupon. Il passa tour à tour dans les bras des parents et des amis. Ce fut un concert de louanges qui rendirent encore plus roses les joues de la jolie Mme Havermans.

L'un disait :

« Il a les beaux yeux de sa mère! »

L'autre :

« Son large front nous promet un homme remarquable! »

Un troisième lui trouva déjà l'air spirituel.

Les souhaits de fortune et de bonheur se succédaient à l'envi.

Quand chacun eut placé son mot, Mlle Rosine prit le petit Louis et l'emporta. En montant l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, elle songeait :

« On vous a prédit là de fort belles choses, mon cher filleul. Votre marraine vient la dernière et ne sait plus quel vœu former. N'importe, elle a promis pour vous à la Vierge Marie que vous seriez un bon, bien bon garçon. Vous tiendrez parole, n'est-ce pas? »

Elle embrassa par deux fois Louis, le déposa dans son berceau bleu, tira les rideaux de mousseline blanche et le sage bébé dormit paisiblement, laissant les convives trinquer à loisir en son honneur.

II

Les nombreux toasts portés à la santé de Petit-Louis ne furent pas perdus. Il poussa comme un vrai champignon. A dix-huit mois, il courait dans les allées du jardin. Il devint alors le compagnon assidu de sa tante, parce qu'un autre petit garçon, nommé Jacques, le remplaça dans son berceau.

Jacques fut suivi de trois petites filles, Blanche, Mathilde et Trinette.

Mlle Rosine aidait de tout son pouvoir sa belle-sœur à élever, à soigner ces gentilles créatures; mais on voyait bien qu'elle avait un faible pour Louis. Quand on le lui reprochait, elle répondait : « Que voulez-vous? c'est mon filleul! »

Elle avait une manière de prononcer ces deux mots-là, qui enchantait Louis.

L'enfant devinait la tendresse ineffable que la tante y mettait, et c'était pour son oreille une caresse aussi douce qu'un baiser de Mme Havermans sur sa joue.

Mlle Rosine ne prodiguait pas ce plaisir à son neveu. Elle l'appelait mon filleul pour le récompenser, lorsqu'elle avait lieu d'être très-satisfaite.

A côté de la maison Havermans vivait un ferblantier nommé Dégref. La jolie figure d'un de ses fils attira l'attention de M. Havermans, qui, ayant à représenter un petit saint Jean, choisit Alexandre Dégref pour modèle.

Alexandre vint poser plusieurs fois. A la suite de chaque séance, il jouait avec Louis.

Une après-dînée que les deux enfants s'amusaient ensemble, le fils de M. Havermans fut chercher un magnifique bonbon, présent d'une dame assez laide, de qui le peintre avait su tirer un charmant portrait.

Le confiseur avait imité un bateau. La coque du petit navire était de chocolat, les mâts de caramel, les cordages de sucre filé. Des dragées et des pastilles remplissaient la cale. Alexandre eut envie de goûter ce chargement; mais Louis s'écria :

« N'y touche pas, n'y touche pas! »

Alexandre obéit, il se recula, et pour mieux résister sans doute à toute tentation, croisa ses deux petits bras derrière son dos.

« Regarde, reprit Louis, n'est-il pas magnifique mon bateau? Remarque ce petit canon; il est en réglisse. Mathilde l'a un peu léché hier soir, et j'ai joliment grondé Mathilde.... Ces mâts sont-ils droits! ces voiles sont-elles blanches!... Il coûte très-cher, va, mon bateau. Il fallait être bien riche pour l'acheter.... il n'y a pas de danger que tu en reçoives jamais un pareil!...

— Non, répondit avec tristesse Alexandre, il n'y a pas de danger!... Je suis pauvre, moi; personne ne me fait de cadeaux. Mon père a trop de bouches à nourrir pour dépenser son argent en friandises; et chez nous on ne connaît pas les bonbons! »

Mlle Rosine, témoin muet de cette petite scène, attira son neveu près d'elle, et lui dit à l'oreille :

« Tu veux sans doute donner ton petit navire à Alexandre.

Louis. Pas du tout, ma tante. Je ne veux le donner à personne.

Mlle Rosine. Alors il ne fallait pas le montrer de cette manière à ton camarade. Ta conduite est peu délicate et même méchante, mon enfant. Elle m'a fait de la peine. Allons, sois généreux, rachète le vilain mouvement d'orgueil qui te portait à te réjouir de posséder une chose dont Alexandre était privé.... »

Louis regarda sa tante. Il hésitait. Il fit quelques

pas vers Dégref, puis s'arrêta. Le sacrifice lui paraissait trop grand. Néanmoins, ayant encore regardé une fois Mlle Rosine, il saisit le magnifique bateau, et le mettant dans les mains d'Alexandre, il dit :

« Tiens, c'est pour toi!

— Pour moi, fit le petit garçon surpris et émerveillé; pour moi, tout entier, avec le beau petit canon en réglisse, les belles dragées, les bonnes pastilles! Que va dire maman, qu'ont dire mes frères?... Oh, que je suis content!

— Moi aussi, reprit Mlle Rosine, moi aussi, Louis, je suis contente!... »

Elle posa une main sur l'épaule de son neveu; et se penchant, elle ajouta tout bas :

« C'est très-bien, *mon filleul!* »

Le soir même, comme si le bon Dieu eût voulu récompenser Louis, l'oncle Léopold arriva avec un carquois, un arc et des flèches, le rêve, l'ambition de l'enfant!



Elle embrassa par deux fois le petit Louis, et le déposa dans le petit berceau bleu. (Page 187, col. 1.)

Ce cadeau effraya Mme Havermans, elle se rappelait un petit garçon qui avait par mégarde crevé l'œil de son frère, et trouvait le jouet bien dangereux.

Son mari la rassura, lui disant :

« Louis ne tirera qu'en ma présence; il est esclave de sa parole. S'il nous promet de ne pas toucher à ses flèches sans moi, il n'y touchera point. N'est-il pas vrai, Louis?

— Certainement papa, s'écria l'enfant!

— Je te crois, reprit M. Havermans, car je ne t'ai jamais vu mentir! »

On installa un but contre la muraille du jardin. C'était une planche sur laquelle on avait tracé des cercles concentriques; au milieu se voyait un rond noir.

Ce fut un grand plaisir pour Louis d'apprendre à viser, il fut d'abord très-maladroit; mais en s'exerçant, il devint plus habile. M. Havermans encourageait ses efforts. Le jour où la flèche du petit garçon alla, pour la première fois, se clouer dans le point noir, Louis appela sa mère, sa tante, son frère, ses sœurs, Jeannette et Suzanne pour la leur montrer.



« Regarde, n'est-il pas magnifique, mon bateau. » (P. 187, c. 2.)

« Bravo, bravo, disait en riant M. Havermans, continue. Tu deviendras un très-bon tireur. »

Il n'était pas le seul à savoir rendre utiles les jeux mêmes de son fils, à qui Mlle Rosine donnait, en se promenant, les premières notions d'histoire naturelle.

Elle apprenait à Louis le nom des plantes et des insectes; elle lui faisait l'histoire du grain de blé, de l'abeille ou de la fourmi. Sans être très-instruite, elle avait beaucoup lu, s'attachant de préférence aux livres sérieux.

Quand Louis avait bien causé avec sa tante, il allait rejoindre son frère et ses sœurs. Mlle Rosine les regardait s'ébattre parmi les fleurs et les gazons. Les robes blanches des petites filles à demi perdues dans l'herbe lui rappelaient ces jolis papillons qui rasent les prairies de leurs ailes; et elle trouvait son filleul si beau, qu'elle se demandait si quelque autre enfant sur la terre l'était davantage.

III

Rien n'était plus aimable que Louis à dix ans. Il n'allait pas encore au collége, sa mère désirant ne l'y mettre qu'après sa première communion. Cependant il était loin d'être en retard. Un professeur de Gand venait lui donner des leçons de latin. Ses devoirs, faits sous la surveillance de son père ou de sa marraine, lui valaient toujours de bonnes notes. Il avait de la mémoire et apprenait sans peine; mais ce n'était rien auprès de la merveilleuse facilité dont son camarade Alexandre Dégref était doué. Il suffisait à celui-ci de lire une page deux fois pour la savoir par cœur; et, chose plus rare, pour ne pas l'oublier!

Le fils du ferblantier suivait l'école communale et stupéfiait ses maîtres par ses progrès. Il semblait en quelque sorte deviner ce qu'on lui enseignait.

A chaque inspection, il faisait la gloire de l'école; les bonnes gens de Lédeberg disaient :

« En voilà un qui ira loin! »

Son père, très-fier, répondait :

« J'en ferai un curé, et qui sait s'il ne deviendra pas évêque! »

En attendant, Alexandre annonçait peu de dispositions pour un ministère aussi saint que la prêtrise. Indiscipliné, turbulent, tapageur, il n'était mauvais tour que le gamin n'inventât.

Un certain jour il dit à Louis :

« Connais-tu le petit béguinage[1]?

Louis. Je le connais, mais je n'y suis jamais entré.

Alexandre. Quelles belles cours!... quels beaux jardins!... J'étais si curieux de les voir que je m'y suis glissé jeudi, en traversant une haie, où je me suis

1. Congrégation de religieuses qui ne prononcent pas de vœux et ne sont pas cloîtrées.

même écorché le visage d'une rude façon.... Pendant que je me promenais dans le verger on a fermé les portes. Je ne me souciais plus d'affronter les épines, et ne sachant comment m'échapper, j'ai piqué une tête dans l'Escaut.

LOUIS. Tu nages donc?

ALEXANDRE. Comme un vrai poisson.... Arrivé de l'autre côté du fleuve, j'ai fait sécher mes vêtements au soleil, et voilà.... Veux-tu venir avec moi ce soir? J'ai découvert un endroit où le mur est très-bas, je te ferai la courte échelle.

LOUIS. Non, Alexandre, non; c'est très-mal de s'introduire ainsi dans des propriétés étrangères.

ALEXANDRE. Mal! Allons donc.... Si j'avais volé des fruits encore.... Je n'ai touché à rien, je t'assure, je n'ai pas cueilli une fleur. Oh, qu'il y a de belles tulipes! des jaunes, des rouges, des panachées!.... Viens, viens; tu les verras!.... »

Mais Louis, beaucoup mieux élevé qu'Alexandre, avait déjà des principes que nul mauvais conseil ne pouvait le décider à enfreindre.

« Eh bien, s'écria Dégref, nous ne ferons qu'une toute petite promenade.

« On te permet parfois de sortir seul, dans le village; nous sortirons ensemble.... »

Louis se trouvait alors moins surveillé. Jacques et les trois petites filles avaient pris la rougeole. Mme Havermans et Mlle Rosine ne quittaient pas la chambre des petits malades. Louis, qu'elles éloignaient par crainte de la contagion, put aisément s'échapper et rejoindre Alexandre.

C'était une belle et calme soirée. Les cigales chantaient. Déjà la lune montait à l'horizon de ce ciel bleu pâle comme aux pays du Nord. Les deux enfants allaient, courant plutôt qu'ils ne marchaient. Tout à coup Alexandre dit à Louis :

« Je vais t'apprendre un jeu *drôlement* gentil.... As-tu jamais frappé aux portes le soir?



Il sortit à l'improviste et poursuivit Louis, en l'appelant polisson. (Page 189, col. 2)

— Moi! s'écria Louis presque offensé de la question.

— Oui, toi.... quelle fille tu fais; tout t'effarouche. »

Louis fut très-piqué de s'entendre traiter de fille par un grand garçon de onze ans; et, pour effacer cette triste opinion, il s'enhardit, au retour, jusqu'à soulever le marteau de la première maison du village. Il le laissa retomber lourdement, puis il s'enfuit.... le cœur lui battait fort!

La nuit était venue, les deux enfants se cachèrent sans peine à l'angle d'une ruelle voisine.

On ouvrit, et personne ne paraissant, on vint refermer la porte.

La curiosité de jeter un coup d'œil dans chaque intérieur, et surtout l'émotion que lui causait la crainte d'être aperçu, amusaient Louis. Son compagnon connaissait si bien les habitudes des locataires, que tantôt il disait :

« Oh, ne nous pressons pas, le portier a un étage à descendre. »

Tantôt, au contraire, il tirait Louis par le bras, en murmurant :

« Vite, vite, ici nous devons *filer* prestement. »

Une fois un domestique armé d'un de ces énormes balais nommés *têtes de loup* sortit à l'improviste et poursuivit Louis en l'appelant polisson!

Alexandre riait à se tenir les côtes. Louis faisait chorus; pourtant, ce mot *polisson* lui parut une grosse injure et le blessa beaucoup.

Si, lorsqu'il rentra, sa mère ou sa tante lui avait demandé :

» D'où viens-tu, mon enfant?... »

Il leur aurait tout raconté; mais on craignait une complication de maladies pour Jacques. Mme Havermans et Mlle Rosine étaient trop absorbées par leur inquiétude pour s'occuper de Louis, et ni la mère ni la marraine ne put prévenir la faute autrement grave à laquelle il devait bientôt se laisser entraîner.

F. DE SILVA.

(La suite au prochain numéro.)

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

SUITE.

Un quatrième négrillon ouvrit une porte et fit signe qu'on le suivît. Ces dames s'empressèrent, de crainte de rester l'une ou l'autre isolée dans le salon d'attente. Au bout d'un couloir sombre, elles se trouvèrent dans une espèce de caveau en voûte soutenu par des piliers, et où l'on sentait une sorte de froid qui tombait sur les épaules. Ce caveau était aussi éclairé par une lampe de fer, mais elle n'avait qu'un bec et ne jetait qu'une lumière vague. Le négrillon s'arrêta et s'appuya contre la muraille.

« Où sommes-nous ici ? » demanda Mme Dervier.

Mais il ne lui répondit pas.

« Qu'est-ce que c'est que cela, maman? dit Laure en désignant du doigt une sorte de trou noir, cavité creusée dans le mur, et qui restait dans l'ombre.

— Je ne le sais pas, » fut forcée de répondre la mère.

On entendit bientôt un bruit sourd semblable au tonnerre lointain. Le petit Charles eut peur; Mme Héline s'efforça de le rassurer, et, un instant après, une bouffée de flamme bleuâtre sortit du trou, faisant pousser un léger cri aux trois enfants; mais l'étonnement succéda à la crainte quand ils virent le négrillon, resté appuyé sur le mur, faire à cette flamme un salut jusqu'à terre, en prononçant avec un accent bizarre le nom d'Abracadabra; et aussitôt que la lueur eut disparu, un papier plié en quatre parut à l'orifice de la cavité. Le négrillon s'empressa de le ramasser, et, après avoir regardé les trois dames présentes, il le tendit à la moins jeune, qui lui parut être Mlle Ursule, et la vieille demoiselle put lire sur le dessus du papier : « Consultation 12645. » Elle s'empressa de parcourir les deux ou trois lignes d'écriture qu'il renfermait, puis elle resta sans rien dire et parut attendre.

« Eh bien? demanda Mme Dervier.

— Singulier médecin! » murmura-t-elle seulement.

Et comme ces dames la regardaient toujours interrogativement :

« Tout à l'heure.... Il faut attendre; je vous expliquerai.... »

A ce moment, une porte en fer, située en face du trou noir, s'ouvrit avec un bruit métallique qui fit tressaillir les enfants, et une dame en sortit.... Elle salua silencieusement la société, mais avec un sourire très-aimable; cette personne était jeune, jolie, assez élégante de costume et gracieuse de tournure; cependant elle boitait légèrement.

« Ah! mais non, s'écria tout à coup Mlle Ursule après avoir examiné la dame. C'est une horreur!... Je ne consentirais jamais.... »

On l'écoutait avec étonnement, quand elle pensa qu'elle en avait trop dit; elle s'appuya contre le mur du caveau avec une sorte de résignation, et affecta de détourner les yeux de la place qu'occupait la dernière venue. Alors la jeune femme dit un mot au négrillon, qui rouvrit devant elle la porte de fer, et elle disparut aussi vite qu'elle était entrée.

« Qu'est-ce que cela veut donc dire? s'écria Mme Héline.

— Figurez-vous que le docteur m'offre de me faire subir un traitement qui égaliserait mes épaules, mais qui me rendrait bancroche comme cette femme que vous venez de voir. J'aime mieux mille fois être ce que je suis. Pauvre femme! je la plains réellement; on n'est pas présentable avec une pareille démarche. Au bout du compte, mon infirmité ne se voit pas, et ce serait trop exiger de la nature que de vouloir avoir un corps irréprochable. »

Personne ne trouva rien à répondre à ces paroles; et puisque Mlle Ursule se déclarait satisfaite, il ne fallait plus s'occuper d'elle. Le docteur Abracadabra pensa sans doute ainsi, car une nouvelle flamme bleuâtre sortit du trou, ce qui fit encore reculer les enfants, qui semblaient ne pas devoir s'habituer à cette étrange visite de monsieur le feu. Après que le négrillon se fut encore incliné comme s'il s'agissait de présenter ses respects à un grand personnage, et que la flamme se fut retirée, il ramassa un autre papier qu'il remit à Mme Dervier, qui s'empressa d'en prendre connaissance; pendant ce temps, la porte de fer se rouvrit et donna passage à une très-jolie petite fille qui arriva en courant. Elle se précipita en riant vers les enfants, qu'elle embrassa les uns après les autres. De la tête aux pieds cette enfant était bien proportionnée, et ses membres étaient irréprochables. Seulement, sa tête inclinait un peu sur l'épaule droite, et elle paraissait ne pas pouvoir la tenir d'aplomb sur ses épaules.

« Tu vois bien cette enfant, Berthe, dit Mme Dervier à sa fille, eh bien, M. Abracadabra prétend qu'elle a eu les épaules comme les tiennes. Veux-tu subir les petites opérations par lesquelles elle a passé; elles ne sont pas douloureuses, assure-t-il, et il ne te restera comme elle que la tête penchée sur l'épaule.

— Par exemple! s'écria Mlle Ursule.

— Laissez-la parler, ma sœur.

— Maman, dit Berthe à demi voix et en se jetant dans les bras de sa mère, est-ce que tu voudrais que j'eusse la tête de travers? Est-ce que tu me trouves très-mal comme je suis?

— Je t'aime, mon enfant.

— Est-ce que je ne suis pas plus gentille que cette petite tortue-là.

— Cela dépend des goûts, mais tu peux choisir.

— Je préfère rester comme je suis. »

Ursule embrassa sa nièce, et Berthe en fit autant pour la fillette inconnue, et comme par remords de l'avoir appelée tortue, car enfin elle la trouvait très-malheureuse d'avoir un cou si drôle. Les deux autres mamans sourirent un peu, mais ne dirent mot; quant à Laure et à Charles, ils continuaient à ouvrir de très-grands yeux dont les regards se promenaient alternativement du trou noir à leur mère, de leur mère au négrillon, et ils étaient devenus très-rouges quand la petite fille les avait embrassés.

« Décidément, nous ne verrons pas le docteur, dit Mme Héline; il est positivement invisible. »

La petite fille à la tête penchée avait disparu, et un jet de flammes plus vif que les autres sembla répondre à la réflexion de la dame.

« Ma.... ma.... ma.... ma.... maman, est-ce que que que que c'est le doc doc doc docteur que ça? demanda le petit Charles en faisant de grands efforts pour parler.

— Mon enfant, le docteur, c'est un médecin, un homme.

— Où où où est-il?... Est-ce qui qui qu'il se ca ca ca cache?

— Il ne veut pas venir. »

Le négrillon ramassa et présenta un nouveau papier à Mme Héline, puis deux petits garçons de la taille de Charles se présentèrent à la fois par la porte de fer. L'un paraissait très-timide et s'avança avec crainte; l'autre riait aux éclats. Il adressa immédiatement la parole au petit bègue, et un flux de mots s'échappa de sa bouche, et avec une telle vélocité, que c'en était étourdissant. Il ne s'arrêtait jamais, soit dans les questions qu'il faisait sans en attendre la réponse, soit dans les réflexions qu'il émettait à tort et à travers sur le costume, la bouche, le nez, les pieds et les yeux du petit Charles, qui le regardait et l'écoutait presque avec peur. MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La fin au prochain numéro.)

INTRÉPIDITÉ DU PILOTE BOUSSARD.

Le 31 août 1777, à neuf heures du soir, un navire venant de la Rochelle, monté par huit matelots et deux passagers, approcha de la tête de la jetée de Dieppe. Le vent était si impétueux et la mer si agitée, que le pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir du port au-devant de lui. Boussard, s'apercevant que le navire faisait une fausse manœuvre qui le mettait en danger, chercha à le guider avec le porte-voix et par des signaux; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le bruit des vagues et la furie de la mer, empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre; et bientôt le navire fut jeté sur le galet et échoua à trente toises au-dessus de la jetée.

En entendant les cris des malheureux qui allaient périr, Boussard, malgré toutes les représentations et l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours. Il fit emmener sa femme et ses enfants qui s'efforçaient de le retenir. Aussitôt, se faisant ceindre d'une corde dont l'autre bout fut attaché sur la jetée, il se précipita au milieu des flots pour porter jusqu'au navire un cordage avec lequel on pût amener l'équipage à terre; il approchait du navire, lorsqu'une vague l'entraîna et le jeta sur le rivage; il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots et roulé violemment sur le galet, couvert des débris du navire, que la fureur de la mer mettait en pièces. Son ardeur ne se ralentit pas; une vague l'entraîne sous le navire; on le croyait mort, lorsqu'il reparut tenant dans ses bas un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il rapporta à terre sans mouvement et presque sans vie. Enfin, après une infinité de tentatives, après des efforts incroyables, il parvint au navire, il y jeta un cordage; les matelots qui eurent la force de profiter de ce secours s'y attachèrent et furent tirés sur le rivage. Boussard croyait avoir sauvé tous les hommes du navire. Accablé de fatigue, le corps meurtri et rompu par les secousses qu'il avait éprouvées, il tomba évanoui. On venait de lui donner quelques secours; il reprenait ses esprits, lorsqu'on lui dit que des gémissements se faisaient encore entendre sur le navire. Alors Boussard, rappelant ses forces, s'échappe des bras de ceux qui le secouraient, court à la mer, s'y précipite de nouveau, et est assez heureux pour sauver encore un des passagers qui s'était lié au bâtiment, et que sa faiblesse avait empêché de profiter du secours fourni à ses compagnons. Informé de l'intrépidité de Boussard, le roi Louis XVI lui accorda une pension.

ANECDOTES.

Un paysan champenois avait volé un mouton à un habitant du même village. Le propriétaire du mouton dérobé s'aperçut de son absence; et, après quelques recherches, il le reconnut parmi ceux d'un voisin. Il le lui demanda paisiblement; mais ne pouvant avoir satisfaction, il forma sa demande devant le juge. Après quelques défenses respectives, ce juge rendit une sentence dont voici la teneur :

« Parties ouïes, nous, avant faire droit, ordonnons que le mouton qui fait l'objet de la contestation, sera transféré mardi prochain, heure de dix, dans notre auditoire, d'où nous le ferons sortir en présence des parties, pour la partie dans la bergerie de laquelle le mouton se réfugiera, être présumée et jugée véritable et seule propriétaire légitime dudit mouton. Faisons défense, au surplus, aux parties, si elles sont présentes, de faire aucun signe d'invitation au mouton en question, que nous suivrons dans la route qu'il tiendra, jusqu'à ce que le mouton lui-même ait fait un choix de bergerie. Dépens réservés. Fait par nous, juge et prévôt de..., le 19 avril 1785. »

Ce jugement fut exécuté avec tout l'appareil possible. Le mouton fut amené à la salle d'audience; toute la paroisse était présente.

L'animal lâché se rendit en ligne directe dans la bergerie du réclamant. L'auteur du vol ne manqua pas d'être aussitôt condamné à la restitution et aux frais, et fut reconduit chez lui au milieu des huées.

Deux Spartiates choisirent Lysandre pour arbitre d'une contestation assez embrouillée; il les mena dans le temple de Minerve, et leur fit jurer sur l'autel qu'ils observeraient fidèlement sa décision.

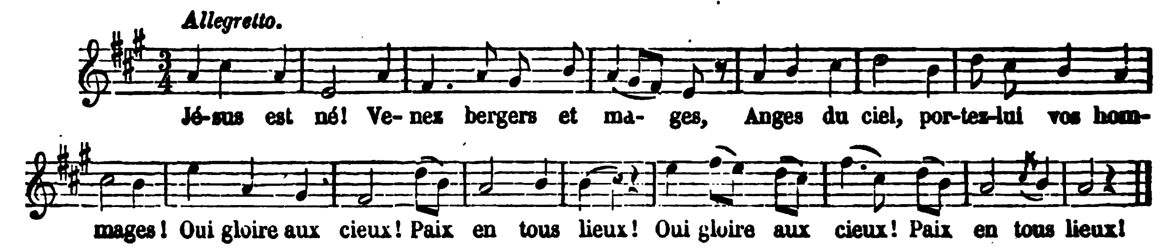
« Je décide, leur dit-il ensuite, que vous ne sortirez pas du temple que vous n'ayez terminé vos différends. »

Alors il s'en alla, et, sans perdre de temps à entendre leurs raisons, il les laissa s'accommoder comme ils voulurent.

JÉSUS EST NÉ.

CANTIQUE DE NOËL.


Paroles de M. L. FOURNIER. Musique de M. G. ROUX.



DEUXIÈME COUPLET.

Voilà l'enfant qui doit sauver le monde!
Quel doux éclat! Et quelle paix profonde
Rayonne autour
Du Dieu d'amour!
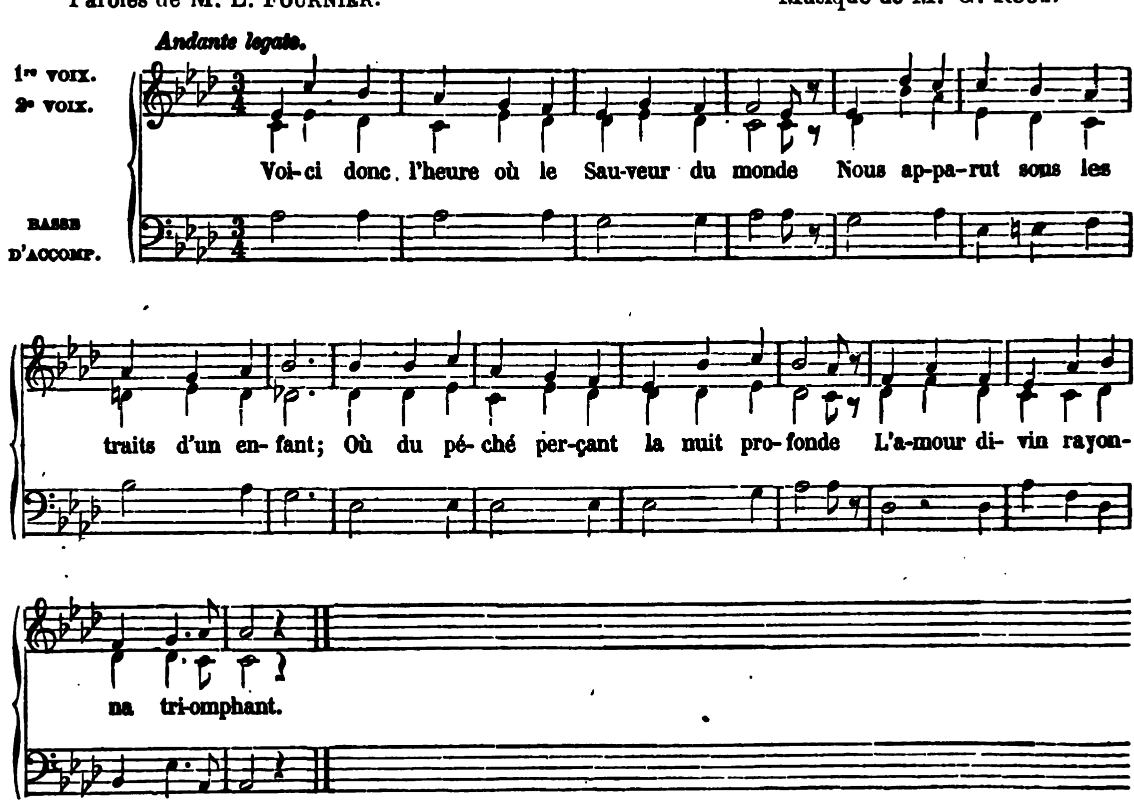
TROISIÈME COUPLET.

Il a voulu, pour notre délivrance,
Naître ignoré, pauvre et sans apparence :
Humbles aussi,
Allons à lui!

(*Les Enfantines.*)

HYMNE DE NOËL.


Paroles de M. L. FOURNIER. Musique de M. G. ROUX.



DEUXIÈME COUPLET.

Nous l'adorons : bienheureux qui l'adore,
Qui, dès l'enfance, y trouva son bonheur,
Et qui, vieillard, à genoux prie encore
Devant la crèche où naquit le Seigneur!

(*Les Enfantines.*)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 652. — Quinze centimes.** 27 DÉCEMBRE 1865.

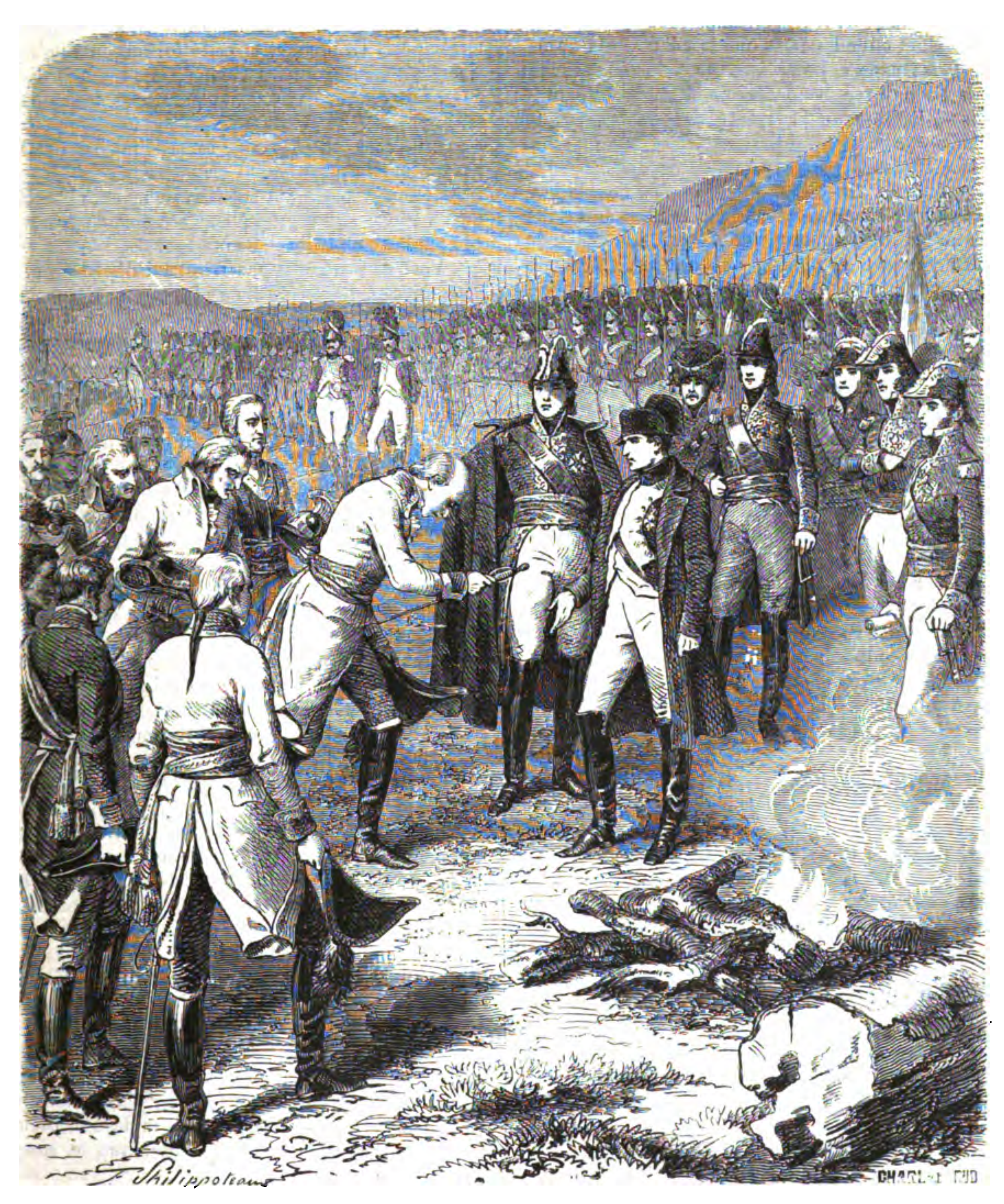
LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Reddition d'Ulm. (Page 194, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

REDDITION D'ULM EN 1805.

Les puissances européennes avaient formé une coalition contre la France. Quatre armées avaient été levées pour l'assaillir par tous les côtés à la fois. Napoléon réunit ses troupes à Strasbourg. Là, il donne à son armée un nom qu'elle gardera perpétuellement dans l'histoire, il l'appelle la grande armée. Négligeant les autres attaques, il réserve tous ses coups pour les quatre-vingt mille hommes que le général Mack, précédant les Russes et les réserves autrichiennes, conduit par la Bavière vers les défilés de la Forêt-Noire et les bords du Rhin, et qu'il concentre dans la forte position d'Ulm.

Mack comptait voir les Français déboucher par ces défilés fameux. Napoléon le trompe ; au lieu de franchir la Forêt-Noire, il la tourne et tombe sur les derrière de Mack, qu'il coupe de Vienne, et dont il bat les détachements en plusieurs rencontres. Le 16 octobre, l'armée autrichienne était enfermée dans un cercle de fer et de feu, et investie dans Ulm. Mack, désespéré, capitula, et toute l'armée autrichienne se rendit prisonnière de guerre le 19 octobre 1805.

Ce qui rendait plus glorieux encore ce magnifique résultat, c'est qu'il avait été assuré par les combinaisons du génie et presque sans perte.

« L'empereur, disaient les soldats, ne fait plus la guerre avec nos bras, mais avec nos jambes. »

L'empereur, racontent les bulletins de la grande armée, traversait une foule de prisonniers ennemis ; un colonel autrichien témoigna son étonnement de voir l'empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée. Un de ses aides de camp lui ayant expliqué ce que disait l'officier autrichien, l'empereur lui fit répondre :

« Votre maître a voulu me faire ressouvenir que j'étais un soldat ; j'espère que la pompe et la pourpre impériales ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

On rapporte aussi que l'empereur répondit aux officiers qui l'entouraient et qui admiraient comment, dans le moment le plus pénible, les soldats oubliaient toutes leurs privations, et ne se montraient sensibles qu'au plaisir de le voir :

« Ils ont raison : c'est pour épargner leur sang que je leur fais essuyer de si grandes fatigues. »

LES BONS MOTS DE CICÉRON.

Dans ses préceptes sur l'éloquence, Cicéron regarde l'ironie comme une des armes les plus puissantes qui soient entre les mains de l'orateur. Il savait qu'une raillerie fine et piquante, un bon mot, produisent souvent plus d'effet contre un adversaire que le raisonnement le plus convaincant, et il lui arriva même de sacrifier la vérité et la bienséance à la satisfaction de lancer un trait acéré ou de faire une mordante plaisanterie.

Il fit un jour à la tribune un éloge de Crassus qui fut très-applaudi, et, peu de temps après, il fit du même personnage une censure amère.

« N'est-ce pas en ce même endroit, lui dit Crassus, que vous avez, il y a peu de jours, publié mes louanges ?

— Oui, répliqua Cicéron, je voulais essayer mon talent sur un sujet ingrat. »

Ce même Crassus, qui était fort décrié pour son avarice et qui possédait une grande fortune, ayant dit qu'il goûtait beaucoup cette maxime des stoïciens, que le sage est riche :

« Prenez garde, lui dit Cicéron, que vous n'aimiez encore davantage cette autre maxime des mêmes philosophes, que tout appartient au sage. »

César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats des terres de la Campanie, et cette loi mécontentait plusieurs sénateurs. Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie :

« Attendons, dit Cicéron, car Gellius ne demande pas un long terme. »

Métellus Népos ayant fait faire de magnifiques obsèques à Philagre, son précepteur, ordonna de graver sur son tombeau un corbeau de marbre.

« Vous ne pouviez mieux faire, lui dit Cicéron, car votre précepteur vous a bien plus appris à voler qu'à parler. »

Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte, quoiqu'il fût sans connaissance et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien.

« Vous croyez peut-être, lui dit Cicéron, que je vous interroge sur le droit. »

Marcus Appius ayant dit, dans l'exorde de son plaidoyer, que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup de sincérité, d'exactitude et de bonne foi :

« Eh quoi donc ! lui dit Cicéron, avez-vous le cœur assez dur pour ne rien faire de tout ce que votre ami vous a demandé ? »

Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau au milieu de ses amis qui l'entouraient.

« Vous avez eu peur, leur dit-il, que le censeur ne se fâchât contre moi, s'il me voyait boire de l'eau. »

Faustus, fils de Sylla, le dictateur qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers.

« J'aime bien mieux ces affiches, dit Cicéron, que celles de son père. »

Au milieu de la conjuration de Catilina, Cicéron, tout inquiet qu'il était, continuait cette guerre de bons mots qui finit par lui faire beaucoup d'ennemis et par le rendre odieux.

Muréna ayant été accusé par Caton d'avoir usé de brigue et de corruption pour arriver au consulat, Cicéron plaida en sa faveur, et il railla l'accusateur d'une manière si fine et si ingénieuse, que le stoïque censeur dit ce mot connu :

« En vérité, nous avons un consul bien plaisant. »

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

IV

Le dimanche suivant, c'était kermesse[1] dans une commune voisine, et kermesse par un temps splendide! Louis, assis sur la dernière marche du perron, regardait passer les paysannes dans leurs toilettes éclatantes. Son père était à Gand. Mme Havermans et Mlle Rosine soignaient les enfants malades. Jeannette aidait Suzanne à étendre du linge au fond du jardin. Alexandre parut son chapeau de paille sur l'oreille, et demanda encore à Louis.

« Viens-tu avec moi?

— Où donc?

— A la fête *parbleu!*

— C'est trop loin; je n'ai pas la permission d'aller si loin!

— On te l'a défendu?...

— Non.

— Eh bien, si on ne l'a pas défendu, c'est l'essentiel.... viens....

— Attends-moi, j'irai consulter ma tante.

— Je ne puis.... Je veux arriver pour le tir à l'oiseau, et je n'ai pas une minute à perdre.... D'ailleurs, que me *chantes*-tu de ta tante ou de ta mère? Elles ont trop d'esprit, je suppose, pour vouloir te faire porter des jupes! Elles savent bien qu'un fils ne peut rester cloué à leur chaise, comme une demoiselle. Un homme doit être indépendant. »

Le menacer d'avoir l'air *fille* était, nous l'avons déjà vu, attaquer Louis par son côté faible. Il se leva, et tout en parlant, suivit Alexandre. Il ne voulait d'abord accompagner son camarade que jusqu'à la sortie de Ledeberg; puis il se laissa tenter.

« Tu ne feras qu'aller et venir, disait Alexandre. Ton père lui-même t'aurait conduit à la kermesse, s'il n'était pas à Gand. Viens donc.

— J'en ai grande envie.

— Eh, que diable alors, pourquoi t'en priver, s'écria Alexandre dont les locutions étaient très-peu choisies; pour qui resterais-tu?

— J'y vais, dit Louis. »

Cependant, au fond de sa conscience, un remords grondait. Pour lui imposer silence, il se prit à marcher plus vite. En moins d'une heure, les deux enfants arrivèrent à la kermesse.

C'était réellement une belle fête de village! On y voyait de nombreuses boutiques, des marchands de macarons dont la voix s'enrouait à vous proposer la rouge ou la noire, des loteries, des équilibristes et une longue file de baraques. Toutes ces choses ne captivèrent qu'un moment l'attention des deux amis. Ils se rendirent sur la place où le tambour appelait les concurrents pour le tir à l'arc.

Des hommes, des femmes et des enfants se pressaient autour d'une corde qui réservait un vaste espace, au milieu duquel s'élevait une longue perche ornée de guirlandes de feuillage et surmontée d'un oiseau de bois.

1. Fête flamande.

Alexandre montra l'oiseau à Louis; il lui fit remarquer ses ailes recouvertes de plumes et son corps peint en rouge.

« Si une flèche frappe dans le rouge, lui dit-il, le moineau s'envole, comme s'il était vivant. C'est une mécanique très-ingénieuse, ma parole d'honneur!

— Mais, objecta Louis, la perche est si haute et le but si petit qu'il doit être bien difficile à atteindre.

— Aussi le prix est superbe; regarde.... une montre en or avec sa chaine.... non pas un vieil oignon.... une montre plate et à la mode! »

Le tambour battait toujours. Les prétendants ne manquaient pas. Ils étaient là impatients et rangés par numéros d'ordre.

« Ma foi, dit Alexandre à Louis, si j'avais ton coup d'œil je m'inscrirais. On t'excuserait chez toi, je l'espère, si tu rentrais avec ce beau bijou!

— Tu crois?... je suis trop jeune pour concourir.... les autres se moqueraient de moi.

— Le talent n'a pas d'âge. Voilà un petit bonhomme qui n'a ni barbe, ni moustaches. Il porte une veste, je parie que c'est quelque fils de bonne famille. Laisse, je vais te proposer. »

Et mon garçon que rien n'embarrassait prit Louis par le bras, perça la foule, s'avança vers le groupe des notabilités qui présidaient le concours et demanda l'inscription d'Havermans. On fit droit à sa requête en souriant. La petite taille et la jolie figure de Louis intéressaient ces Messieurs.

Le tambour se tut, le jury se leva et son président appela à haute voix le premier concurrent.

Un homme se présenta. On lui remit un arc et une flèche, en lui indiquant le lieu où il devait se placer.

— Ah! c'est Pierre qui commence, dirent quelques villageois.... Bonne chance, l'ami!... »

Pierre tira, mais il visa trop haut. La flèche passant par dessus la tête du petit oiseau alla se perdre dans les nuages pour retomber trente pas plus loin. Un enfant la ramassa, et on la donna avec l'arc au deuxième prétendant.

Celui-ci n'atteignit que la partie supérieure de la perche.

Le troisième excita une hilarité générale par sa maladresse.

D'autres rasèrent le but; nul ne l'atteignit. L'oiseau ne bougea pas.

Restaient un garde-champêtre et Louis.

Le garde était d'une adresse reconnue. Depuis longtemps, on disait dans les groupes : « Robert seul est capable de décrocher la montre.

Presque sûr de la victoire, il s'avança, prit l'arc et le banda avec une orgueilleuse nonchalance; mais sa vue, troublée sans doute par un commencement d'ivresse, car il avait déjà vidé de nombreux pots de bière, sa vue ne le servit pas comme de coutume. Il manqua le but de deux ou trois pouces, et de dépit lança une imprécation.

— A toi, Louis, à toi, mon camarade, et enlève-nous le perroquet, « cria Alexandre, tandis qu'Havermans tout rouge d'affronter tant de regards, visait de son mieux.

La flèche partit en sifflant.

Il y eut un grand silence, puis des hourras. L'oiseau battant des ailes venait de s'envoler et le bourgmestre tendait la montre à l'enfant stupéfait de son triomphe.

« Bravo, bravo, répétait Alexandre ravi. Tu as le prix, Louis! Havermans a le prix! »

Quelques personnes s'approchèrent pour examiner le bijou et surtout le vainqueur; mais, presque effrayé de sa victoire, l'enfant ne songeait qu'à fuir.

« Retournons à Ledeberg, dit-il, en entraînant Alexandre, retournons à Ledeberg.

— Eh bien, tu es gentil, s'écria le fils du ferblantier. Parce que Monsieur a son affaire, il faut s'en aller tout de suite, sans rien examiner. Encore un moment, Louis.... Il n'est pas tard. Regarde l'heure à ta montre.

Le cadran consulté ne donna aucun renseignement. Les aiguilles ne marchaient pas.

— Je me connais au soleil, dit Alexandre, il est deux heures et demie. Je vais régler ton horloge.

— Non, tu casserais le grand ressort.

— La confiance ne se commande pas. Mets la chaîne à ton cou, la montre dans ton gousset et allons voir les baraques.

— Nous n'avons pas d'argent.

— L'esprit, mon cher, est une fortune; suis-moi. »

Ils se glissèrent derrière les tentes de toile. Alexandre ayant découvert une petite ouverture y appliqua son œil.

« Tiens, tiens, murmura-t-il, la femme géante qui monte sur des échasses et le sauvage qui se peint en noir. Comme on trompe le public!... Je serais flatté de voir de près le phoque parlant. Voici le porte-voix qui invite les gens à entrer. Dépêchons-nous, Louis.

— Il faut de l'argent pour entrer, Alexandre.

— Bah! on ne paye qu'en sortant, et si l'on est content encore!... Il est probable que je ne le serai pas du tout. »

Louis, refusant de suivre son compagnon, Alexandre renonça à son projet; mais on s'arrêta, en revanche, à regarder les tours de force de deux Hercules du nord. On s'extasia sur les prouesses des danseurs de corde. On vit arracher une dent avec un sabre!

Vers les cinq heures, la faim cependant fit songer au retour; Louis et Alexandre prirent le chemin de Ledeberg. Déjà les bruits de la fête n'arrivaient plus à leurs oreilles que très-affaiblis et par intervalles, selon que le vent soufflait, lorsqu'au détour d'un sentier ils se trouvèrent tout à coup en face du garde-champêtre. Celui-ci avait noyé sa défaite dans d'autres cruchons de *faro*[1]. Quoique complétement ivre, il reconnut son vainqueur et s'élança furieux sur Louis, en criant :

« Ah! gamin, tu m'as volé ma montre; rends-la moi!

— Arrière, vieux manant, répondit Alexandre, arrière, donc!

— Je veux ma montre, » grommela de nouveau Robert.

Et il secouait la chaîne pour l'arracher du cou de l'enfant qui se débattait sans réussir à lui faire lâcher prise.

« Ah ça veux-tu bien nous laisser la paix, exclama Alexandre; c'est par trop ridicule aussi, et de gré ou de force tu vas t'en aller.... Attrape, ajouta-t-il en envoyant un vigoureux coup de poing dans la poitrine de l'ivrogne.

Le garde trébucha; mais il se raffermit aussitôt sur ses jambes, tira son sabre; d'un mouvement brusque, étendit à ses pieds le fils de M. Havermans et s'enfuit à travers les blés.

Des villageois qui se rendaient à la Kermesse avaient vu la scène de loin. Les uns se mirent à la poursuite de Robert; les autres s'approchèrent de Louis dont le front était sillonné d'une large blessure.

Entièrement privé de connaissance, il gisait à terre.

Alexandre n'avait plus sa raison. En proie à un désespoir qui tenait du délire, il se roulait sur le sol.

« C'est ma faute, sanglotait-il, c'est ma faute. Je l'ai fait tuer, mon Dieu!

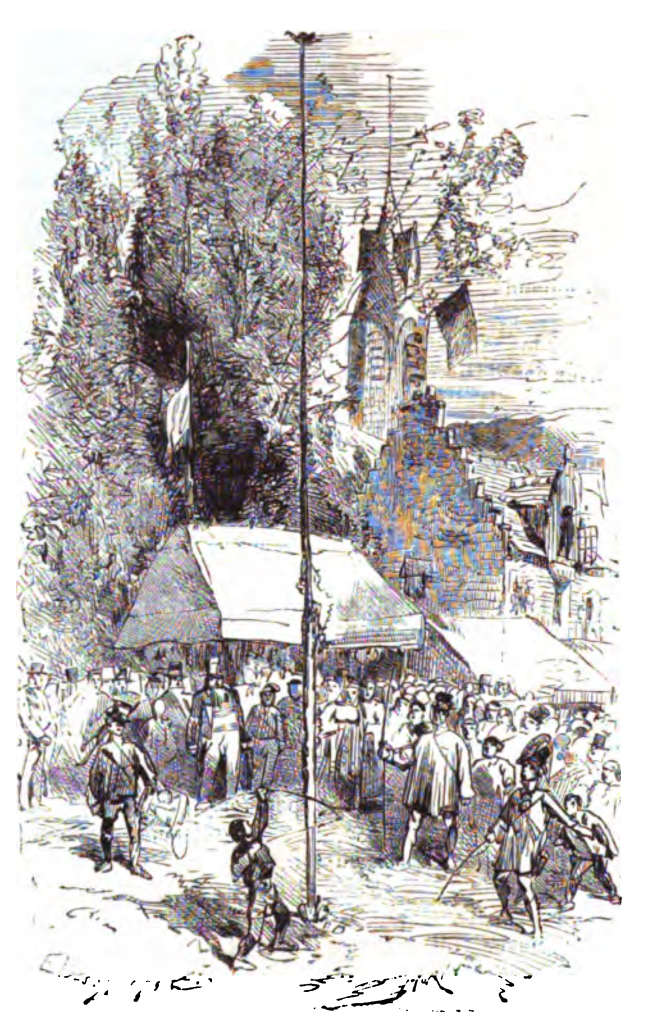
— Si c'est votre faute, aidez-nous au moins à la réparer, dit un brave paysan. Où faut-il porter votre camarade? »

Alexandre se leva sans répondre, et se mit à marcher devant.

Les autres suivaient, soutenant le fils de M. Havermans, toujours évanoui.

La montre, cause innocente de ce malheur, était sortie du gousset de Louis et pendait tristement au bout de la chaîne. Personne n'y faisait attention.

Ils entrèrent ainsi dans Ledeberg. Des gens officieux avertirent Mlle Rosine. On essayait de cacher l'événement à la mère et on ne se doutait pas que la tante aimait son neveu comme un fils.



La flèche partit en sifflant. (Page 195, col. 2.)

1. Bière de Bruxelles.

Pauvre fille ! Elle avait concentré sur le premier-né de son frère tous les trésors d'affection que son cœur n'avait pu encore épancher.

Lorsqu'Alexandre la vit accourir pâle et tremblante, il s'enfuit et n'osa reparaître que longtemps après. Il aperçut alors la servante Suzanne qui sortait toute effarée de chez le pharmacien et lui demanda très-bas, comme s'il avait eu peur de ses paroles.

« Est-ce qu'il est mort ?

— Ma foi il n'en vaut guère mieux. Le médecin que j'ai été chercher est auprès de lui. Ma pauvre maîtresse ne se doute de rien. »

Alexandre se mit à pleurer. Il aurait voulu suivre Suzanne. Il n'osa pas. Il voyait toujours la figure bouleversée de Mlle Rosine.

On avait déposé Louis dans le salon. Soutenue par un courage fébrile, la tante aida le docteur à lui mettre un appareil sur le front, lui bassina le visage de vinaigre et épia avec anxiété ces lèvres décolorées dont la vie semblait s'être retirée à jamais.

Toute aux soins qu'elle prodiguait à son neveu, Mlle Rosine ne pleurait pas; mais lorsque l'enfant ouvrit les yeux, elle tomba sur une chaise et fondit en larmes.

D'un mouvement brusque il étendit Louis à ses pieds. (P. 196, c. 2.)

On s'était bien aperçu de l'absence de Louis; mais on s'était imaginé qu'il était allé à Gand avec son père. Mme Havermans, à qui on avait pu cacher d'abord le retour de son fils, apprit l'accident de la bouche même du médecin qui lui affirma qu'il n'aurait pas de suites fâcheuses, grâce à la robuste constitution de l'enfant.

Robert, arrêté par les paysans, fut livré à la justice et condamné plus tard à six mois de prison. Si l'état d'ivresse où il se trouvait, quand il frappa le fils de M. Havermans, n'avait pas été constaté par tous les témoins, il eût subi une peine beaucoup plus forte.



La tante aida le docteur à lui mettre un appareil sur le front. (Page 197, col. 1.)

V

La prédiction du docteur devait se réaliser. La blessure de Louis se cicatrisa rapidement; il entra bientôt en convalescence.

Déjà levé, il s'amusait un jour à découper et à peindre des capucins de carte que Jacques alignait ensuite sur la table, quand il aperçut par hasard la montre, prix du tir à l'arc, accrochée au coin de la cheminée.

« Maman, dit-il à Mme Havermans qui endormait sur ses genoux la petite Trinette; maman, si je t'avais demandé de me laisser aller à la Kermesse avec Alexandre, me l'aurais-tu permis?

MME HAVERMANS. Non, Louis, je ne te l'aurais pas permis, car deux enfants ne peuvent se conduire mutuellement. Si vous aviez dû être accompagnés par une personne raisonnable, à la bonne heure!

LOUIS. Mais, ma petite mère, je n'ai rien fait de mal à cette fête, je t'assure ! »

Mlle Rosine tricotait à côté de son filleul.

« Louis, demanda-elle, l'idée de concourir pour le prix de l'arc t'est-elle venue toute seule?

LOUIS. Oh! Alexandre me l'a proposé par amitié.

MLLE ROSINE. Je n'en doute pas. Ton camarade, par suite de son âge et de son éducation, ne pouvait comprendre l'inconvenance qu'il y avait à disputer à des paysans une récompense promise à leur adresse. Je n'excuse pas le garde-champêtre, mais il a dû trouver très-injuste qu'un petit *Monsieur* lui enlevât un bijou qu'il espérait sans doute gagner à la seconde épreuve.

LOUIS. Ma chère tante, je ne te croyais pas fière.... Tous les hommes sont égaux, papa me l'a dit.

MLLE ROSINE. Il est certain que, devant Dieu, deux hommes honnêtes se valent, l'un fût-il un prince et l'autre un ouvrier; néanmoins, la position, le rang créent des barrières qu'il faut respecter.... Quand le petit garçon qui apporte tous les matins notre lait demande ses étrennes à ton père, sa requête n'a rien de ridicule. Tu as le même âge.... Un pourboire, le demanderais-tu?

LOUIS. Non, certes, je croirais mendier.

MLLE ROSINE. Il y a parfois à l'école des sœurs de Ledeberg des concours où les enfants gagnent des robes neuves, des fichus, des bonnets. Que dirait-on si ta sœur Blanche allait composer avec ces pauvres petites filles?... qu'elle leur enlève une chance qui leur appartient, car si Blanche était la première, elle priverait ses rivales d'un vêtement utile dont elle n'a nul besoin.

LOUIS, *d'un air pensif*. C'est vrai, ça.... Les pauvres petites filles ont très-peu de robes et Blanche en a beaucoup....

MLLE ROSINE. Je parierais que, tout d'abord, l'idée de te faire inscrire pour le tir à l'arc t'a choqué.

LOUIS. Oui, ma tante.... J'hésitais sans savoir pourquoi. J'ai vu un petit bonhomme en veste et je me suis décidé. J'ai eu tort, je le comprends. Je n'oserai plus

porter cette montre qui me semblait si belle. Je voudrais la jeter dans l'Escaut.

Mme Havermans. Garde-la, Louis, garde-la, au contraire, pour te souvenir qu'avec la meilleure volonté du monde un enfant qui agit sans consulter ses parents peut commettre bien des fautes.

Mlle Rosine. Tu as raison, ma sœur. Avant de devenir indépendant, il faut savoir l'être.

F. de Silva.

(La suite au prochain numéro.)

LE DOCTEUR ABRACADABRA.

LA BESACE.

SUITE ET FIN.

« Veux-tu parler comme ce petit? demanda Mme Héline à son enfant.

— Oh! non, maman, je ne l'aime pas, répondit cette fois Charles sans bégayer, tant il y avait de détermination dans la volonté du petit bonhomme.

— Que vous propose donc le docteur? demanda Mlle Ursule.

— Il offre de faire de mon fils un perroquet comme cet enfant, ou un être silencieux comme l'autre qui nous regarde sans rien dire. »

Mme Héline lui adressa la parole; mais, au grand étonnement des trois enfants, il y répondit en s'escrimant des doigts, des bras et même des jambes. Ils ne savaient que penser de tous ces gestes singuliers.

« Est-ce qu'il est fou, maman? dit Laure.

— Non, mais il est muet et peut-être sourd. »

Le petit garçon fit un signe de tête négatif.

« Il n'est pas sourd.

— Il a l'air bê bê bê bête, dit enfin le petit Charles.

— Et tu ne veux pas lui ressembler! reprit Mme Héline.

— Oh! non. »

Le négrillon ayant fait sortir les deux enfants, une dernière fois la flamme s'élança comme une langue de feu. Mais les enfants n'en eurent plus peur. La mère de Laure ramassa elle-même le papier de consultation, elle en lut le contenu et se mit à rire; puis, sur un signe du négrillon, entrèrent trois petites filles qui se tenaient par la main. Elles étaient bien mises, mais assez singulièrement coiffées; l'une d'elles n'avait que deux ou trois pauvres mèches de cheveux dont il était impossible de tirer parti; la seconde possédait au contraire une véritable forêt de cheveux noirs à raies bleues, mais ils étaient si plats et si luisants, qu'elle avait l'air d'être coiffée d'une calotte de soie; quant à la troisième, je ne sais par quel accident ses cheveux étaient devenus blancs, ce qui ne l'enlaidissait pas et lui donnait une petite mine à perruque poudrée.

Laure regardait ces fillettes de toutes les forces de ses grands yeux bleus.

« Voyons, Laure, choisis, lui dit sa mère; le savant docteur Abracadabra offre de raser tes cheveux d'or bouclés et de faire repousser à leur place des cheveux noirs dans ce genre-ci, des cheveux blancs de cette espèce-là, ou seulement trois ou quatre mèches de cheveux blonds comme à cette troisième petite.

— Ah! mère, elle est presque chauve.

— Je ne dis pas non; mais tu peux choisir.

— Oh! mais, j'aurais l'air de grand'mère avec des cheveux blancs.

— Veux-tu les noirs?

— Je ne les trouve pas jolis; et puis, faudrait-il aussi que j'aie une peau brune comme du pain d'épice

— Probablement.

— Mais c'est très-laid cela, mère.

— Aussi es tu libre de garder ton teint blanc comme le lait et tes cheveux frisés.

— Alors, mère, je suis contente.

— Et moi aussi, mon enfant. »

Les consultations étaient faites; les mamans causaient à voix basse, et Laure, Berthe et Charles, soulagés d'un grand poids d'appréhension, s'étaient réunis pour rire un peu. Le négrillon leur ouvrit la porte de fer, et, au bout d'un couloir, ils se trouvèrent dans une grande pièce toute remplie de gens misérables ou souffrants. Il y avait là de vrais bossus hauts comme une table, des borgnes, des boiteux, des aveugles, des estropiés de tous les genres, des fiévreux, des perclus; toutes les infirmités réelles, et aussi des malheureux en haillons, des enfants amaigris par la faim, le froid, l'excès de travail; toutes les douleurs, toutes les misères étaient là réunies, attendant les secours du docteur Abracadabra. Nos enfants se serrèrent contre leurs mères; ils se sentaient une grande pitié pour toutes ces infortunes, et se félicitaient intérieurement de leur bonne santé et de la position heureuse où Dieu les avait placés.

Au milieu de la pièce était posé un coffre-fort qui avait deux ouvertures béantes au-dessous desquelles on lisait :

« Tronc pour les malades. »

« Tronc pour les pauvres. »

Ces dames s'empressèrent d'emplir de pièces d'argent les petites mains des enfants, et les envoyèrent partager leurs offrandes entre les deux compartiments de la caisse.

Il était évident que le docteur Abracadabra ne demandait pas d'autres honoraires pour ses consultations données aux enfants riches.

Laure, Berthe et même le petit Charles sortirent de là très-impressionnés du spectacle qu'on leur avait montré, qui devait se fixer pour toujours dans leur mémoire, et faire un éternel appel à leur charité.

Quand toute la famille fut réunie autour de la table du dîner, les enfants ne tarissant pas dans leurs causeries sur les étranges incidents de la journée, M. Dervier demanda en souriant si chacun était satisfait de la consultation qu'il avait demandée. L'assentiment fut unanime.

« Ainsi, Laure, le médecin te teindra les cheveux?

— Ah! mais non, je les garde; je les trouve gentils, maintenant.

— Alors c'est Berthe qu'on mettra sur un lit de fer?

— Non, papa; puisque tu m'as laissé maîtresse de faire ce que je voudrais, j'ai trouvé que je n'avais pas trop mauvaise tournure; on m'a fait voir une petite fille au cou de travers, et le mien est très-droit.

— Bien; de sorte qu'il ne reste plus ici que Charles qui doive entrer en traitement.

— Charles, répondit la mère, a peur de devenir, soit un perroquet, soit un muet, et il suivra le meilleur

des avis du médecin, il attendra qu'il grandisse; il mangera des biftecks et il sera sage.

— Allons, tout est pour le mieux.

— En définitif, que pensez-vous de M. Abracadadra? demanda Mme Dervier à son mari.

— Je pense que cet être invisible, qui fait, à ce que je comprends, beaucoup de bien, est le vrai docteur des enfants. Il ne traite en eux que le mal physique qui peut se guérir, et il combat les maladies d'imagination, un peu à l'aide de la raison, beaucoup à l'aide de la vanité. »

Naturellement, le petit Charles ne comprenait pas les réflexions de l'agent de change; seulement, comme deux mots qu'il avait entendus l'avaient frappé, il murmura tout bas à l'oreille de Laure, sa voisine de chaise :

« Être invisible qui qui qui qui fait du bien, c'est le bon bon bon bon bon bon Dieu. »

Mme Juliette Cuvillier-Fleury.

AMOUR DE LA PATRIE.

Je me rappelle que quand j'arrivai en France sur un navire qui venait des Indes, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans en pouvoir détourner les yeux; d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment d'y descendre; il y en avait qui parlaient tout seuls, et d'autres qui pleuraient. A mesure que nous en approchions, le trouble de leur tête augmentait. Comme ils en étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, les feuillages des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues et de mousse, comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étaient nés, qu'ils reconnaissaient au loin dans les campagnes et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse. Mais quand le vaisseau entra dans le port et qu'ils virent sur les quais leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfants qui leur tendaient les bras en pleurant et qui les appelaient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord; tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

L'amour de la patrie s'accroît avec l'étendue et s'augmente avec les années. Il y a en Suisse un air de musique antique et fort simple, appelé *le Ranz des vaches*. Cet air est d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer en Hollande et en France devant les soldats de cette nation, parce qu'il les faisait déserter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce ranz des vaches imite le mugissement des bestiaux, le retentissement des échos et d'autres convenances locales qui faisaient bouillir le sang dans les veines de ces pauvres soldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie, et en même temps les compagnons du premier âge, les souvenirs des bons aïeux, etc.

On amena quelques Groënlandais à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, et ils y moururent en peu de temps de chagrin. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand sang-froid toutes les magnificences de la cour de Danemark; mais il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait un enfant. On conjectura que cet infortuné était père.

J'ai ouï dire que Pontavéri, Indien de Taïti, amené à Paris, ayant vu au Jardin des Plantes le mûrier à papier dont l'écorce sert dans son pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, et qu'en le saisissant dans ses bras il s'écria :

« O arbre de mon pays! » B. S. P.

ANECDOTES.

En 1761, des vaisseaux anglais essayent de détruire une batterie de l'île de Rhé. Un canonnier français, qui vit son fils emporté par un boulet, se tourna vers son commandant.

« Mon officier, lui dit-il avec une fermeté héroïque, Dieu m'avait donné un fils unique, il vient de me le retirer; que cela ne nous empêche pas de continuer notre besogne. »

Le mot bible est dérivé de *biblos*, qui, en grec, signifie écorce d'arbre, parce qu'avant l'invention du papier, ces sortes d'écorces en tenaient lieu.

LA BESACE.

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Fontaine.



La besace.

TREIZIÈME VOLUME. N° 653. — Quinze centimes. 30 DÉCEMBRE 1865.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

Mme Havermans se leva pour déposer Trinette sur son lit, et Jacques courut aider sa mère à arranger les couvertures. Dans sa précipitation, il imprima une secousse à la table sur laquelle étaient rangés les capucins de carte. Celui qui était en tête de la bande oscilla, puis tomba, entraînant les autres.

« Pauvres gens, dit Louis, les voilà le nez en terre!

— La chute d'un seul a suffi pour les renverser tous, reprit Mlle Rosine. Sais-tu, Louis, que toi, l'aîné de ton frère et de tes sœurs, tu joues le rôle du maître capucin. Si tu devenais méchant, Jacques, Blanche, Mathilde et Trinette t'imiteraient. Nous aurions là une jolie famille!



La chute d'un seul a suffi pour les renverser tous. (P. 201, c. 1.)

— Soyez tranquille, marraine, répondit le petit garçon avec son fin sourire; je songerai à tous ces yeux qui me regardent et je marcherai droit. »

Vers ce temps, M. Havermans, dont les tableaux avaient été remarqués à la dernière exposition, reçut une commande du gouvernement belge; il s'agissait de décorer une chapelle de la capitale, travail qui devait durer plusieurs années. On résolut de se fixer à Bruxelles et on quitta Ledeberg le 22 septembre.

Les enfants, ravis de changer de place, pour aller habiter une belle ville, poussèrent des cris de joie quand la voiture qui devait les emporter parut. Malgré la pluie, tous s'élancèrent sur le perron. Louis aperçut alors Alexandre, debout sur la porte du ferblantier. Il regardait charger les malles d'un air triste.

« Bonjour, Alexandre, exclama le jeune Havermans.

— Oh! bonjour! » répondit Dégref.

Et, emporté par son affection, il vint se jeter dans les bras de Louis, mais ses lèvres rencontrant la cicatrice du coup de sabre, ses yeux s'emplirent de larmes.

« Tu ne m'en veux plus? murmura-t-il.

— Moi, Alexandre! et pourquoi t'en aurais-je jamais voulu?

— Jamais.... tant mieux. Cette idée me tourmentait. Je n'ai pas osé t'aller voir depuis la kermesse. Chaque matin, j'arrêtais Jeannette ou Suzanne pour leur demander de tes nouvelles.... »

La famille Havermans monta en voiture et le cocher fouetta ses chevaux. Alexandre demeurait immobile, suivant du regard son ami. Tant qu'il put l'apercevoir, il resta dans la rue, sans se soucier de la pluie qui inondait sa chevelure.

« A revoir, Alexandre! cria Louis, se penchant à la portière.... à revoir!....

— Adieu, Louis.... Amuse-toi bien..., Bon voyage!

— Tu vas te mouiller, Louis, fit observer Mme Havermans. Il faut fermer les glaces.

— Tout à l'heure, maman, tout à l'heure. Ça me fait beaucoup de chagrin, sais-tu, de penser que je ne verrai plus Alexandre.

— Je n'aimais pas sa société pour toi, mon fils. Ce garçon est mal élevé.

— Il est mal élevé, en effet, dit Mlle Rosine; mais c'est, je le crois, une belle et bonne nature. »



Tout à coup le vieillard plia sous son fardeau. (Page 202, col. 1.)

VI

L'appartement de Bruxelles était grand et fort gai. Néanmoins on regretta plus d'une fois le jardin de Ledeberg. La ville paraissait bien belle, avec ses maisons élégantes et ses vastes magasins tout illuminés le soir; on avait, pour se promener, le Jardin botanique, le Parc, les Allées-Vertes, mais ce n'étaient plus ces jolis gazons qu'on foulait en toute liberté, ces fleurs dont on pouvait former des bouquets, cet air pur qui, en passant sur les prairies et les ruisseaux, semblait avoir emprunté leur fraîcheur.

Louis entra à l'Athénée[1] : il y eut des succès et rapporta souvent des bulletins de premier. Tout glorieux, il les remettait à M. Havermans. Le père les examinait avec complaisance. Les petites filles montaient sur des tabourets pour mieux voir ces petits carrés de papier qu'on gardait dans le secrétaire aussi précieusement que des billets de banque, et Jacques disait :

« Moi, j'aurai des bulletins pareils l'année prochaine! »

Louis, se souvenant alors des capucins de carte, se sentait pris d'une nouvelle énergie pour exciter l'émulation de son frère.

La classe d'Havermans avait pour maître d'étude un jeune homme désireux de terminer son éducation sans frais et de concourir plus tard pour le professorat.

On l'appelait M. Buret. Pauvre, disgracié, timide, il travaillait beaucoup et s'absorbait dans ses travaux. Certains élèves, charmés d'une distraction qui leur laissait une grande liberté, en profitaient pour causer sans cesse. D'autres, plus hardis, prenaient M. Buret pour point de mire et le bombardaient de boulettes de mie de pain.

« Messieurs, messieurs, criait-il sans interrompre sa lecture, pas tant de bruit et plus de respect. »

La laideur de M. Buret choquait tous ses élèves Elle ne choqua pas Louis.

Cette vie de famille dans laquelle s'était écoulée son enfance avait développé son cœur. Il comprenait des choses qu'un enfant ne soupçonne souvent pas. Grâce à diverses circonstances qui pour beaucoup eussent passé inaperçues, sous les habits râpés de M. Buret, derrière ce visage au teint pâle et terreux, il devina une âme noble, un esprit cultivé.

Conduits par M. Buret, les élèves en promenade allaient un jour franchir la porte de Laeken, quand un incident ralentit leur marche.

Dans la dernière maison du faubourg, une vente par autorité de justice venait d'avoir lieu, à la requête d'un propriétaire exigeant. Les locataires expulsés se hâtaient de quitter leur logis, emportant trois lits de sangle et quelques outils, débris du mobilier que la loi leur laissait.

Un vieillard avait chargé les lits sur ses épaules. Une jeune femme suivait le vieillard, les bras embarrassés par un petit enfant, les mouvements gênés par un autre qui pleurait, contre son tablier, de pauvres petits joujoux vendus avec les meubles et les hardes de la famille.

Tout à coup le vieillard plia sous son fardeau. Il se serait affaissé sur le sol, si M. Buret, s'élançant vers lui, ne l'avait soutenu.

1. Collége de Bruxelles.

« Merci, monsieur, de votre complaisance, dit le pauvre homme. J'ai trop présumé de mes forces; je dois faire deux voyages.

— Où allez-vous? » demanda M. Buret, avec cet intérêt réel si loin d'une curiosité banale. Le vieillard ne s'y méprit pas, et reprit :

« A deux pas d'ici, monsieur. Là, hors la porte de la ville. Nous n'avons pas de chance, monsieur. Notre misère n'est pas vice, croyez-le bien. Ni mon fils ni moi ne sommes des ivrognes. Tout le quartier témoignerait au besoin de notre honnêteté, mais tant de guignons nous sont tombés dessus à la fois! Mon fils s'est blessé et sa blessure ne voulant pas fermer, il a fallu se résigner à le laisser entrer à l'hôpital. J'ai fait une grosse maladie. Ma bru s'est exténuée sans parvenir à payer nos dépenses, et nous voilà dehors avec ce joli mobilier!... Il n'est pas fait pour inspirer la confiance, n'est-il pas vrai, monsieur?... Nous avons loué, ici tout près, deux chambres pas trop chères; mais quand on nous verra arriver avec ce misérable bagage, Dieu sait si on nous y laissera entrer. »

Les élèves se rapprochant de M. Buret, avaient formé un grand cercle. Ils écoutaient.

Le geste découragé qui accentua les dernières paroles du vieillard émut Havermans jusqu'au fond de l'âme.

« Soyez tranquille, mon brave homme, s'écria-t-il, vous aurez bientôt de quoi rassurer le propriétaire le plus farouche. »

Il se retourna vers ses camarades, et tendant sa casquette :

« Mes amis, qui a de l'argent?

— Moi, moi....

— Attendez, Havermans, dit M. Buret. J'ai le droit de commencer. »

Et son aumône tomba la première dans la casquette de l'écolier.

La collecte faite, on la compta. Hélas! elle ne s'élevait qu'à une trentaine de francs.

Les élèves qui avaient gaspillé *leur semaine* en sucreries se désolaient. Quelques-uns voulaient se dépouiller de leur chaîne, de leur montre. M. Buret modérait leur ardeur. Le vieillard et la jeune femme pleuraient de reconnaissance.

Louis comptait et recomptait les pièces blanches. Il espérait s'être trompé dans leur première addition.

Cependant, sur la route poudreuse, une calèche, précédée de piqueurs galonnés, arrivait au grand trot; et, à sa portière, une jeune femme s'était penchée. Elle ordonna d'arrêter, fit appeler Louis, le questionna, puis bientôt l'interrompit.

« Tendez-moi aussi votre chapeau, » dit-elle.

Elle paraissait habituée à commander; mais sa voix était harmonieuse. Une grande bienveillance adoucissait la noblesse peut-être un peu hautaine de ses traits.

L'écolier obéit. Une pluie de louis d'or s'échappa des mains de l'étrangère et couvrit les petites pièces blanches. L'enfant croyait rêver. C'était comme un conte de fées!

Toujours comme dans les contes de fées, avant que les collégiens fussent revenus de leur surprise, la voiture, la charmante dame et les beaux piqueurs avaient disparu, mais on entendait dans le lointain, à travers les rues populeuses du faubourg, quelques voix crier,

avec l'accent de l'amour le plus vrai : « Vive la reine Louise ! vive la reine !... »

C'était elle en effet, pieuse et charitable princesse, à qui tant de misères en secret secourues avaient d'avance décerné ce titre de sainte que lui donne aujourd'hui tout un peuple.

La somme donnée par la reine suffisait, et au delà, pour exécuter le projet d'Havermans.

« Vite chez un marchand de meubles ! s'écria-t-il; achetons et transportons tout de suite un bon mobilier, M. Buret le permet. Vous le permettez, n'est-ce pas, monsieur Buret? »

Le professeur sourit : c'était consentir. Il fit mieux. Lui-même négocia l'achat des meubles et présida à leur transport. Jamais emménagement ne fut plus gai ni plus rapide. Il fut exécuté en un clin d'œil. Chacun voulait porter quelque chose. M. Buret ouvrait la marche, chargé d'une grande armoire de noyer. Venait ensuite Havermans avec une brouette et un fouet pour le petit enfant qui tout à l'heure pleurait ses joujoux. Derrière Havermans, une longue file d'élèves, les uns avec des chaises, des tables, les autres avec des bouteilles, des assiettes, des casseroles, formaient une joyeuse et touchante procession.

Cependant un des plus jeunes écoliers arrêta Louis au passage.

« J'ai du chagrin, lui dit-il; je n'ai rien pu donner. Je n'avais que deux sous.... Lorsque tu as fait la collecte, je les ai cherchés inutilement; et voilà que je les retrouve dans la doublure de mon pantalon.

— Eh bien, garde tes deux sous, interrompit un grand collégien. Qu'en ferions-nous? La princesse nous a tirés d'affaire. Beau cadeau que tes deux sous !

— C'est vrai, dit le petit écolier, qui retournait tristement la pièce de cuivre entre ses doigts.... C'est égal, j'ai beaucoup de chagrin de n'avoir rien donné.

— Écoute, Pierre, s'écria Louis, écoute; j'y pense maintenant; il manque à notre ménage un ustensile essentiel, une boîte d'allumettes chimiques. Cours l'acheter.

— Oh ! merci, Havermans; je t'aimerai toute ma vie pour cette bonne idée ! »

Et Pierre, radieux, sauta au cou de Louis.

La pauvre famille une fois installée dans sa nouvelle demeure, on lui remit le reste de l'argent recueilli, et les collégiens se retirèrent, emportant mille bénédictions. Ils conservèrent de cette journée un si doux souvenir que longtemps encore après ce jeudi-là, on disait, pour qualifier une joyeuse partie, aussi amusante que l'emménagement de Laeken.

Le lendemain de ce beau jour, pendant la récréation, le concierge de l'Athénée apporta une lettre à M. Buret. Le maître d'étude palpa son gousset, rougit et répondit d'une voix légèrement altérée :

« Refusez-la. Elle n'est pas affranchie.

— Oh ! répondit le portier, j'ai déjà payé le facteur; si vous n'êtes pas en fonds, vous me rembourserez plus tard.... » Et il s'éloigna.

Lorsque M. Buret avait parlé de refuser la lettre, plusieurs élèves, le regardant avec mépris, avaient murmuré entre eux :

« Le ladre, quelle avarice!... »

Mais Louis, se rappelant la pièce de cinq francs qui, la première, était tombée la veille dans sa casquette, pensa que le jeune professeur avait sacrifié, sans calculer, tout ce qui lui restait de son mince traitement, et, attiré vers lui par ce souvenir, il vint s'asseoir à ses côtés.

M. Buret refermait la lettre dont il venait d'achever la lecture.

« C'est de ma mère, » dit-il....

Une tendresse profonde brillait dans son regard. Sous l'empire de ce sentiment, sa laideur avait disparu.

« Pauvre bonne mère ! continua-t-il; c'est la seule personne qui m'aime au monde.

— Mais moi aussi, je vous aime, monsieur, » s'écria Louis, ému d'entendre pour la première fois le maître d'étude s'exprimer avec abandon.

M. Buret lui tendit la main. Havermans prit cette main et la serra entre les deux siennes. A partir de cet instant, une amitié tacite lia le maître à l'élève. Peu habitué aux égards, souvent froissé, M. Buret s'était replié sur lui-même, et vivait dans l'isolement, au milieu de ce collége si peuplé. Il n'était pas expansif d'ailleurs. Sa sympathie pour Havermans ne se traduisait jamais en témoignages affectueux; mais quand il le voyait embarrassé pour une version ou un thème, il lui offrait ses conseils. Très-instruit, il se transformait en professant. Sa parole énergique, intéressante, captivait. Louis écoutait M. Buret avec une surprise qu'il ne savait pas cacher et qui amenait parfois un beau sourire sur les lèvres du pauvre maître d'étude.

VII

La distribution des prix arriva. Havermans eut une large moisson de livres et de couronnes que Jacques et les trois petites sœurs se partagèrent pour revenir à la maison.

Louis donnait le bras à Mlle Rosine toute fière des succès de son filleul.

Mme Havermans regardait son fils avec attendrissement. Elle remarquait que son corps s'était développé avec son intelligence, et disait à son mari :

« Sais-tu que notre aîné devient grand garçon?

— Tout en restant joli garçon, n'est-il pas vrai?

— Mais il me semble pouvoir, sans illusion, le trouver très-joli. Regarde cette taille élancée, ces cheveux bruns; toi, qui es peintre, tu dois mieux que personne apprécier des yeux....

— Chut, chut, ne parle pas des yeux de Louis, sous peine de louer aussi les tiens.... Il est positif que nos enfants ne sont pas laids.

Ils étaient même fort beaux, et les promeneurs ne manquaient pas de le répéter, en se retournant pour admirer cette charmante petite famille.

On alla passer les vacances à Ledeberg. Une année à peine écoulée, déjà des changements y avaient eu lieu. Le ferblantier était mort d'une fluxion de poitrine. Sa veuve avait vendu son fonds pour se retirer aux environs de Bruges et faire valoir une petite ferme.

Louis ne retrouva donc plus Alexandre; mais le dimanche, à la sortie de la grand'messe, Mlle Rosine parla de lui avec le maître d'école. Le brave homme regrettait son élève.

« Quel sujet j'avais là, mademoiselle. Jamais je ne retrouverai son pareil pour les inspections ! Toujours une réponse prête.... »

Et baissant la voix, il ajouta :

« Sur certains points, il était, ma foi, plus ferré que son maître.

— Et que devient-il?

— Je ne sais. Il aide sans doute sa mère à cultiver son bien. C'est dommage, les bras ne manquaient pas à Mme Dégref, qui a, vous le savez, cinq autres garçons. Alexandre attelé à une charrue ne me paraît pas à sa place. S'il était resté dans la commune, je l'aurais poussé. Il serait devenu instituteur comme moi. J'en avais parlé à M. L...., le député, qui s'intéressait à la famille Dégref. Ayant un jour interrogé Alexandre, il demeura confondu de son intelligence, et parla de lui obtenir une bourse dans un collége.... il a oublié sa promesse ou le ministre a rejeté sa demande. Elles sont si nombreuses.

— Et le caractère d'Alexandre s'améliorait-il?

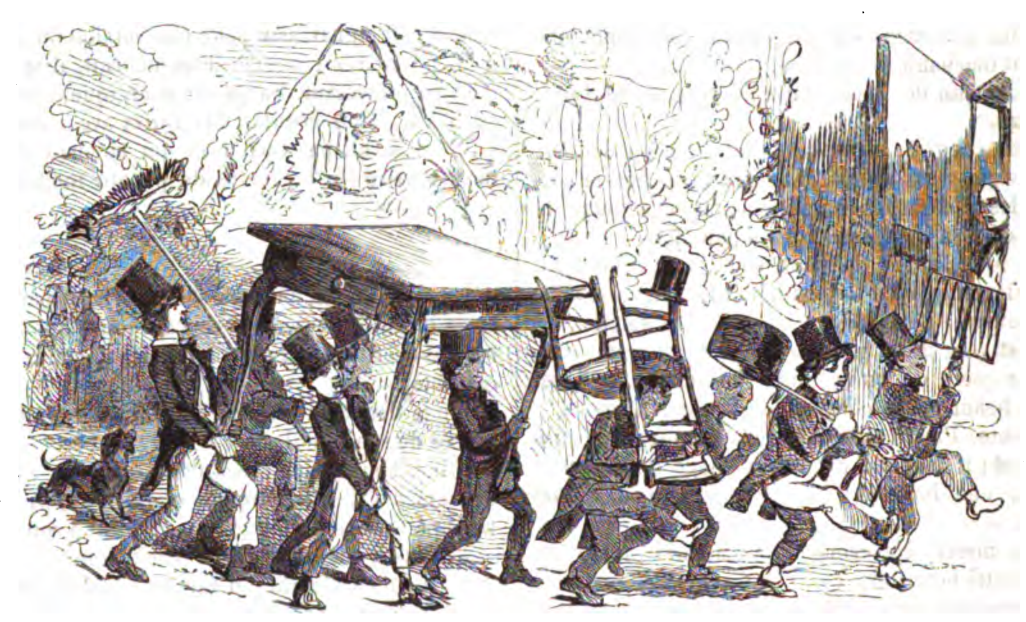
— Hum, hum, la tête était bien prêt du bonnet. Après votre départ, Dégref a été triste pendant deux mois. Il ne jouait plus, et employait ses récréations à lire, à causer. Il voulut commencer le latin, pour imiter votre neveu. Je lui repassais ce que j'en savais moi-même; mais un beau jour, il reprit sa vie vagabonde. Ces organisations hors ligne gaspillent souvent les facultés rares dont la Providence les a dotées. »

Sur cette observation très-juste, on se sépara en se saluant. Louis avait entendu une partie de la conversation; néanmoins il ajouta peu de foi à cette bourse qu'un représentant belge devait solliciter pour son ancien camarade, car apercevant lors de la rentrée, Alexandre parmi les nouveaux collégiens, il poussa une exclamation de surprise.

« Comment es-tu ici, s'écria-t-il!

— J'y suis, grâce à M. L...., répondit Dégref, en embrassant Havermans. Bénis soient le gouvernement qui veut bien se charger de mon éducation et M. L.... qui m'a obtenu cette faveur du gouvernement!.... Ah çà, est-ce vrai que tu es de deux classes plus avancé que moi. Il va falloir travailler ferme pour te rattraper. Ce maudit latin me rejette parmi les moutards. Je n'y serai pas longtemps, va! Je ne me reposerai que quand nous serons ensemble. »

En effet, à Pâques, Alexandre se trouva assez avancé



Chacun voulait porter quelque chose. (Page 203, col. 1.)

pour passer dans la classe que son ami avait faite l'année précédente, et assez fort pour en être constamment le premier.

Vers cette époque, M. Havermans, voulant habituer son fils à la discipline, à la régularité de la vie commune le mit pensionnaire.

Chaque dimanche, Mlle Rosine, après avoir entendu une messe matinale, venait chercher son neveu. Alexandre n'avait pas de correspondant à Bruxelles. Il ne serait jamais sorti, si Mme Havermans, touchée de sa position d'orphelin et de ses progrès remarquables, ne lui avait ouvert sa maison. Presque toujours, la tante arrivait avec un collégien sous chaque bras. Alexandre devait avoir l'intuition des admirables qualités que renfermait l'âme de Mlle Rosine, car il la vénérait. Sa louange ou son blâme l'impressionnaient vivement. Quand il se trouvait en retenue, ce n'était pas la perte d'une belle journée de promenade qui l'affectait davantage. Avant de songer qu'on mangerait, sans lui, de ce bon plat sucré que Suzanne faisait toujours en l'honneur de *ces messieurs*, il pensait à Mlle Rosine. Qu'allait-elle dire, en apprenant la punition qui lui était infligée?

Il paraîtra invraisemblable qu'Alexandre, avec son travail soutenu, avec ses brillantes compositions, soit privé de sortie.

Jusqu'à Pâques, il ne le fut point. Sa conduite était digne de son travail. Mais, dès l'abord, M. Buret avait déplu à Dégref qui, par allusion au teint très-brun du maître d'étude, plaisanta Louis sur son amitié pour ce bonhomme de pain d'épice si froid, si absorbé, si malpropre.

« Je voudrais sauter à pieds joints sur la classe qu'il surveille, ajouta Alexandre. Je serais tout de suite avec toi, sans avoir été avec lui. »

Bon gré, mal gré, il fallut cependant s'y trouver, dans cette classe. Rapprochées par un contact journalier, ces deux natures si diverses se heurtèrent mutuellement, peut-être par l'excès même de leurs qualités.

D'une franchise qui touchait à la brutalité, Alexandre,

loin de cacher son antipathie, la montra ouvertement; et si M. Buret se contint de manière à prévenir toute explosion, il ne sut pas se défendre de partialité. Il apprécia mal Alexandre, ne l'appréciant que superficiellement, sur des dehors incultes. Au lieu d'essayer de gagner ce caractère indomptable, il tenta de le plier.

Alexandre résista jusqu'à la rébellion. Dès lors, sans plus ample examen, il fut jugé et M. Buret mit sur son compte toutes les peccadilles anonymes qui se commirent dans l'étude.

Louis aimait M. Buret presque autant qu'il aimait Alexandre. Il souffrait de leur animosité réciproque et cherchait à persuader Dégref du mérite de M. Buret.

« Ta, ta, ta, interrompait le lycéen, il est dégoûtant et d'une injustice.... Il ne s'occupe pas plus de nous que si nous étions de bois; puis tout d'un coup il sort de sa torpeur, pour distribuer les pensums à tort ou à travers.

— C'est possible, il ne sait pas concilier ses devoirs de maître d'étude, et son grand désir d'être vite admis à l'agrégation. Il travaille très-bien, sans réussir à bien faire travailler les autres; mais si tu savais comme il aime sa mère.... Elle est pauvre sa mère! lui aussi est pauvre.

— Tu veux m'attendrir; mais tu ne me feras pas croire qu'il soit nécessaire d'être riche pour brosser ses habits, pour soigner ses cheveux, ou pour nouer les cordons de ses souliers; pays oblige; M. Buret avec sa tête crasseuse et ses mains noires déshonore sa patrie. Il n'est pas digne d'être Belge! Te souviens-tu de cette histoire que nous lisions ensemble à Ledeberg et qui nous faisait tant rire. Te souviens-tu de ce méchant gamin qui ne veut point se laver? On appelle M. la Réforme.... M. la Réforme arrive, vous empoigne le bonhomme, l'emporte dans la cour, et le plonge dans un baquet!... Ah! que M. la Réforme devrait bien débarbouiller M. Buret.... »

F. de Silva.

(*La suite au prochain numéro.*)



Louis donnait le bras à Mlle Rosine, toute fière de ses succès. (Page 203, col. 2.)

CAUSERIES.

I

LES AVENTURES DE ZAMBECCARI.

Un aéronaute italien, le comte Zambeccari, fit à Bologne, en 1804, une ascension restée célèbre, et qui faillit se terminer de la manière la plus funeste.

Le ballon, d'un diamètre de trente-cinq pieds, était rempli aux deux tiers de gaz hydrogène; au-dessous et alentour, on avait eu la folle hardiesse de placer une sorte de lampe circulaire remplie d'esprit-de-vin, et percée de vingt-quatre trous donnant passage à autant de mèches que de petites soupapes faciles à manœuvrer permettaient d'éteindre ou d'allumer en un instant. Le but de cette imprudente disposition est facile à comprendre : les mèches allumées échauffaient l'hydrogène du ballon, augmentaient son volume, et, par suite, faisaient monter tout l'appareil. De cette manière, selon qu'on allumait ou qu'on éteignait les lampes, on faisait monter ou descendre le ballon, sans perdre de gaz ni sans répandre de lest, ce qui était certainement un grand point de gagné; mais il était impossible d'imaginer rien de plus dangereux. La suite de l'histoire va bien le montrer.

Donc, le 22 août 1804, à onze heures du matin, au bruit du canon du mont Saint-Michel, qui saluait son départ, l'imprudent Zambeccari s'éleva dans sa terrible machine en compagnie d'Andréoli. L'ascension se fit si lentement, que tous les spectateurs purent remarquer le mouvement que l'air, frappé par chaque coup de canon, imprimait à la nacelle. Le temps était calme; aussi le ballon resta-t-il en vue des spectateurs jusqu'au moment de la descente. Jusque-là tout s'était bien passé; mais le naufrage attendait nos aventuriers au port.

Au-dessous de la nacelle, à l'extrémité d'une corde longue de soixante-quatorze pieds, une ancre était suspendue. Cette ancre s'accroche aux branches d'un orme, la corde s'emmêle, la nacelle éprouve une violente secousse qui répand l'esprit-de-vin brûlant. En un instant la flamme sembla tout envahir; elle se communiqua à un grand flacon contenant environ trente livres d'alcool qui fit explosion. Les voyageurs, les instruments, le filet, les cordages, la galerie, tout était couvert de feu. Zambeccari se versa une bouteille d'eau sur la tête, et éteignit ainsi la flamme qui avait gagné ses vêtements. Pendant cela, Andréoli se laissait glisser le long de la corde de l'ancre, tombait rudement contre l'arbre et de là sur la terre. Le ballon allégé s'éleva aussitôt avec une rapidité effrayante, emportant Zambeccari. Aussi longtemps qu'on le put suivre des yeux, on le vit cherchant à éteindre le feu qui s'attachait à ses habits, et jeter par-dessus la nacelle les objets enflammés qui l'environnaient. Mais bientôt on le perdit de vue. Toute cette catastrophe fut l'affaire de trois minutes.

Zambeccari fut élevé à une hauteur si prodigieuse, que les nuages, qu'il voyait loin, bien loin au-dessous de lui, lui semblaient un abîme immense et sans fond. Ses mains, déjà maltraitées par le feu, eurent bientôt à souffrir du froid le plus vif. Un courant d'air le porta rapidement vers la mer Adriatique. A deux heures de l'après-midi, il fut aperçu de plusieurs endroits. Insensiblement le ballon descendit. Enfin.... il tomba dans la mer, à vingt-cinq milles des côtes d'Italie. La nacelle s'enfonça en partie dans l'eau; Zambeccari s'y trouva plongé jusqu'à mi-corps; heureusement le ballon le soutenait encore, il n'apercevait que le ciel et l'eau. Longtemps il espéra être aperçu de quelque bâtiment, ou que le vent le porterait à la côte, mais en

vain. Pour se prémunir contre le danger du sommeil, voulut s'attacher à une corde, et tira dans ce but celle de l'ancre qui pendait à ses côtés dans l'eau; il s'aperçut alors que l'ancre avait pris fond et retenait le ballon. Il fallait couper la corde ou mourir là; mais comment, avec quoi la couper? Il n'avait aucun instrument tranchant; à peine pouvait-il faire usage de ses mains, la droite était gelée, l'autre mutilée. La nécessité le rendit industrieux. Il brisa avec ses dents la lentille d'une lunette d'approche, mit entre ses dents le plus grand morceau, et, s'en servant comme d'une scie, il coupa la corde qui était de soie, et qui céda d'autant plus facilement qu'elle était mouillée. Il parvint ainsi à mettre la machine à flot. Aidé par un bon vent et par le mouvement régulier de ses bras, dont il se servait comme de rames, il fut porté vers la côte d'Italie.

Il avait fait au moins quinze milles de cette manière, lorsqu'il rencontra enfin sept barques de pêcheurs sorties de Magna-Vacca. A la vue de son étrange équipage, les quatre premières furent saisies d'une terreur panique et virèrent de bord; fort heureusement, les trois autres furent moins faciles à effrayer; et l'une d'elles, tendant toutes ses voiles et faisant force de rames, courut au secours du malheureux aéronaute. Il était grandement temps. Il y avait plus de quatre heures qu'il était dans la mer; la nacelle s'enfonçait de plus en plus, et Zambeccari avait de l'eau jusqu'au cou. Les pêcheurs le hissèrent à leur bord. Quant au ballon, ils essayèrent vainement de le retenir; à peine fut-il allégé du poids du voyageur, qu'il s'enleva de nouveau : d'abord, il se porta du côté de Commachio, puis vers le Levant, et il disparut.

On ne saurait imaginer les transports de joie qui accueillirent Zambeccari lorsqu'il rentra à Bologne. Cependant, l'état déplorable dans lequel il se trouvait diminua l'allégresse générale. On craignait qu'il ne fût privé de sa main droite; mais il en fut quitte pour la perte de deux doigts.

II

LE COURAGE DE LUCIE.

Deux jeunes sœurs, nommées Claire et Lucie, dormaient paisiblement dans le joli lit à rideaux blancs où elles reposaient toujours ensemble, lorsqu'elles furent réveillées par un bruit étrange, incompréhensible, qui paraissait venir de l'autre côté du mur. De ce côté, cependant, leur chambre n'était pas contiguë à une autre pièce, mais donnait sur un corridor.

Ce bruit, entendu au milieu du silence de la nuit, avait réellement quelque chose d'effrayant. On eût dit des gémissements entremêlés de grognements.

« Qu'est-ce que cela peut être? dit Claire à voix basse, tremblant de tous ses membres.

— Allons voir, dit Lucie, la plus jeune des deux. On dirait quelqu'un qui se plaint.

— Aller voir! y penses-tu? s'écria Claire saisissant fortement le bras de sa sœur pour l'empêcher de se lever. Ce n'est pas une voix humaine que nous entendons. Oh! mon Dieu! mon Dieu! il semble que cela approche. »

Elle fourra sa tête sous sa couverture; Lucie, au contraire, se souleva sur son coude et écouta attentivement.

« Recouche-toi donc, dit Claire; ce n'est pas quelque chose d'horrible, c'est la vache qui mugit dans l'étable.

— Non, non, ce n'est pas cela! répondit Lucie, résistant aux efforts de sa sœur. Je veux aller voir ce que c'est.

— Oh! n'y vas pas, n'y vas pas! D'ailleurs, nous n'avons pas de lumière.

— J'ouvrirai seulement la porte pour mieux écouter.

— Ouvrir la porte! y penses-tu? Au moins, que la porte reste fermée!

— Allons, Claire, ne sois pas poltronne. Qu'avons-nous à craindre, après tout? Ce ne sont pas des voleurs qui feraient un bruit pareil, et nous ne croyons pas aux monstres, aux fantômes.

— Oh! je ne sais pas. Tu n'étais pas là, Lucie, l'autre jour, quand un monsieur racontait chez mon oncle toutes sortes d'histoires effrayantes. Il y en avait une d'une maison hantée par un spectre qui se promenait la nuit en poussant d'affreux gémissements et traînant de lourdes chaînes.... Oh! mon Dieu! Écoute, Lucie; Lucie, ne me laisse pas.... »

Mais Lucie avait déjà gagné la porte de la chambre, qu'elle ouvrit avec précaution. L'étrange bruit se fit entendre plus distinctement. Pauvre Lucie, son cœur battait bien fort en ce moment, car elle n'est pas, par nature, beaucoup plus courageuse que sa sœur; mais il y a entre elles cette différence : Claire, d'une imagination vive, avide d'émotions, écoute avec ravissement toutes sortes de contes effrayants auxquels elle se plaît à croire un peu, bien qu'ils lui fassent peur; Lucie, plus calme, s'efforce de ne pas ajouter foi aux récits contre lesquels sa raison proteste; et surtout, lorsqu'elle entend ou voit indistinctement quelque chose qu'elle ne comprend pas, il lui semble plus simple d'aller au-devant du mystère que de rester dans l'ignorance et l'inquiétude. Plus d'une fois elle a eu lieu de se féliciter de cette manière d'agir; plus d'une fois, par ce moyen, un franc éclat de rire a succédé à de vagues terreurs. En sera-t-il de même cette fois?

Ouvrant à moitié la porte de la chambre, Lucie avança timidement la tête et regarda dans le corridor. Une lumière attira aussitôt son attention. Cette lumière venait d'une porte entre-bâillée; c'était de là aussi que venait le bruit. Cette porte était celle de la chambre où couchait, sous la garde de sa bonne, le tout petit frère de Lucie, à peine âgé de deux ans, le chéri, le joujou de la famille. Que se passait-il là?

Dès qu'il s'agissait de son cher petit frère, Lucie ne sentit plus de crainte et se dirigea sans hésitation vers la chambre; elle eut bientôt l'explication du bruit mystérieux. L'enfant dormait tranquillement dans son berceau, dont les rideaux de mousseline touchaient le lit de sa bonne. Et la bonne, couchée en travers de son lit, tout habillée, dormait d'un profond sommeil et ronflait! C'était là l'horrible bruit qui avait effrayé les petites filles. Sur le lit de l'enfant était une chandelle allumée, dont la flamme touchait presque les rideaux du berceau. Il eût suffit du plus léger mouvement pour y mettre le feu et causer un horrible malheur.

Le premier mouvement de Lucie fut de mettre la chandelle en lieu de sûreté; puis, frappée d'horreur à l'idée du péril que venait de courir son petit frère, elle prit l'enfant endormi, se sauva avec lui dans sa chambre, et là, l'ayant posé doucement sur son lit, elle se

jeta à genoux et fondit en larmes. Pendant tout ce temps, Claire était restée blottie et tremblante sous sa couverture. Mais comment dire ce qu'elle éprouva en apprenant la vérité? Quand elle songea à ce qui serait sans doute arrivé si Lucie s'était conduite comme elle, elle se sentit confondue de honte et de regrets. Ce sera là, sans doute, pour elle, une leçon dont rien n'effacera le souvenir, et qui l'empêchera à l'avenir de se laisser dominer par des terreurs chimériques.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, pour ceux de nos amis qui tiennent à l'exactitude des faits, que la bonne, négligente et paresseuse, reconnue indigne de la confiance de ses maîtres, fut, dès le lendemain, renvoyée chez ses parents. VICTOR MEUNIER.

HOSPITALITÉ DES SAUVAGES AMÉRICAINS.

Conrad Weiser, interprète américain, avait été naturalisé chez les Indiens, dont il parlait parfaitement la langue. En passant par leur pays pour porter un message dont le gouverneur l'avait chargé, il entra dans la hutte de Canasetego, une de ses vieilles connaissances, qui l'embrassa, étendit à terre des fourrures pour lui servir de siége, plaça devant lui des fèves bouillies et des morceaux de venaison, et trempa du rhum avec de l'eau pour sa boisson.

Lorsqu'il fut bien rafraîchi et qu'il eut allumé sa pipe, Canasetego commença la conversation, lui demanda comment il avait été pendant le temps qu'ils ne s'étaient vus, d'où il venait alors, ce qui causait son voyage, etc. Conrad répondit à toutes ses questions; et, lorsque la conversation commença à tomber, l'Indien, pour l'entretenir, lui dit :

« Conrad, tu as longtemps vécu avec les blancs, et tu connais leurs coutumes. J'ai été quelquefois à Albany[1], et j'ai remarqué que tous les sept jours on ferme les boutiques pour se réunir dans une grande maison : dis-moi pourquoi?

— On y va, répondit Conrad, écouter et apprendre de bonnes choses.

— Tu dis comme eux, reprit l'Indien, car ils m'ont dit la même chose; mais je doute de la vérité de leurs paroles. Et voici pourquoi. Dernièrement, je me suis rendu à Albany pour vendre des peaux et acheter des couvertures, des couteaux, de la poudre, du rhum, etc. Tu sais que, d'habitude, je fais mes affaires avec Hans Hanson, mais cette fois je me sentais disposé à essayer d'autres marchands; cependant, j'allai d'abord chez Hans, et je lui demandai ce qu'il me donnerait pour un castor. Il répondit : « Pas plus de quatre shillings la livre; mais, ajouta-t-il, je ne puis parler d'affaires maintenant; c'est le jour où nous nous réunissons pour entendre de bonnes choses, et je vais à l'assemblée. » Puisqu'on ne fait pas d'affaires aujourd'hui, pensai-je en moi-même, je puis aussi bien me rendre à l'assemblée; et j'allai avec lui. Il y avait debout un homme en noir, et il se mit à parler à la foule avec beaucoup de colère. Je ne comprenais pas ce qu'il disait; mais en voyant qu'il me regardait souvent ainsi qu'Hanson, je m'imaginai qu'il était colère de me voir là. C'est pourquoi je sortis, m'assis auprès de la maison, et allumai ma pipe en attendant que l'assemblée prît fin. Je pensais que l'homme avait parlé du castor, et je soupçonnais que c'était là le sujet de leur assemblée. Lorsqu'on sortit, j'accostai mon marchand : « Eh bien! Hans, lui dis-je, je pense que vous avez trouvé bien de me donner plus que quatre shillings la livre? — Non, répondit-il, je ne puis donner tant; je ne puis donner plus de trois schillings six pences. » Je parlai alors à d'autres marchands; mais tous me répétèrent la même chanson : « Trois shillings et six pences, trois shillings et six pences. » Ce fait me prouva que j'avais soupçonné la vérité, et que, tout en prétendant s'assembler pour apprendre de bonnes choses, leur but était en réalité de s'entendre pour tromper les Indiens sur le prix des castors.

« Réfléchis un peu, Conrad, et tu seras de mon avis. S'ils s'assemblaient aussi souvent pour apprendre de bonnes choses, ils les sauraient depuis longtemps, et ils sont toujours aussi ignorants. Tu connais notre manière d'agir : si un blanc voyage dans notre pays et entre dans une de nos huttes, nous le traitons comme je te traite; nous le séchons s'il est mouillé, nous le réchauffons s'il a froid; nous lui donnons à manger et à boire, tout ce qui peut apaiser sa soif et sa faim; nous étendons sous lui de molles fourrures pour qu'il puisse dormir. Nous ne demandons rien en retour. Mais, que j'entre dans la maison d'un blanc à Albany, que je lui demande à manger et à boire, on me dit : « Où est votre argent? » Et si je n'en ai pas : « Sors d'ici, chien d'Indien! »

« Tu vois qu'ils ne savent pas encore ces bonnes choses que nous n'avons pas besoin d'apprendre dans les assemblées pour les savoir, parce que nos mères nous les ont enseignées quand nous étions enfants; aussi est-il impossible que leurs assemblées aient le but qu'ils prétendent, à en voir les effets; elles n'ont lieu que pour s'entendre sur les moyens de *tromper les Indiens sur le prix des castors.* » VILLIERS.

1. Ville des États-Unis, chef-lieu de l'État de New-York.

ANECDOTES.

Épaminondas étant sur le point d'entrer dans le Péloponèse, l'armée ennemie vint camper devant lui. Au moment qu'il examine leur position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi ce qu'annonce un pareil présage.

« Que l'ennemi a mal choisi son camp, » s'écrie Épaminondas.

Le courage des troupes se ranime, et, le lendemain, elles forcent le passage.

Gustave le Grand, roi de Suède, promenait avec lui sa fille, encore enfant, dans ses voyages. Elle n'avait pas encore deux ans qu'il la conduisit à Colmar. Le gouverneur de la place hésitait de faire, à l'arrivée de Sa Majesté, les salves accoutumées de la garnison et des canons de la forteresse, parce que l'on craignait d'effrayer la jeune Christine. Gustave fit dire qu'on pouvait tirer.

« Elle est, ajouta-t-il, fille de soldat, il faut qu'elle s'accoutume au bruit de l'artillerie. »

Cette enfant fut la célèbre Christine de Suède.

RÉCITS HISTORIQUES.

BATAILLE DE COURTRAY.

(11 juillet 1302.)

Philippe IV le Bel avait réuni la Flandre à son

royaume. C'était alors le pays le plus riche de l'Europe. Les villes y étaient nombreuses, la population active, industrieuse. Les draps de Flandre se vendaient dans toute la chrétienté, jusqu'à Constantinople; c'était le marché où les denrées du Nord s'échangeaient contre celles du Midi.

Sur un sol qu'il avait fallu couper de mille canaux pour l'étancher, entre tant de villes défendues par leurs murailles, et mieux encore par une population habituée au travail, à la peine, mais aussi fière de son nombre, de sa force, de ses richesses, la chevalerie n'avait pas eu beau jeu, et il y avait peu de féodalité en Flandre. Toutes les villes avaient leurs priviléges; il n'était pas prudent d'y toucher. Le gouverneur, donné aux Flamands par Philippe, ne les respecta pas. Il traita les vaincus sans ménagements. Le peuple se souleva. Dans Bruges seule, trois mille Français furent égorgés. Philippe envoya Robert d'Artois avec une nombreuse armée pour venger cette injure.

Vingt mille Flamands attendirent bravement cette chevalerie près de Courtray, derrière un canal. Avant l'action, les Flamands confessèrent leurs péchés, les prêtres dirent une messe solennelle; et tous, s'inclinant, prirent de la terre et la portèrent à leur bouche: ils juraient ainsi de combattre jusqu'à la mort pour les franchises du pays.



Bataille de Courtray. (Page 207, col. 1.)

Les assaillants s'avançaient sans ordre, sûrs de vaincre, et ne faisant pas à ces vilains l'honneur de croire qu'ils oseraient les regarder en face. En vain le connétable, Raoul de Nesle, recommanda la prudence. On lui demanda s'il avait peur:

« Sire, répliqua-t-il au comte Robert, si vous venez où j'irai, vous viendrez bien avant. »

Et il s'élança de toute la vitesse de son cheval. On n'avait même pas pris la précaution de faire reconnaître la position des Flamands. Les premiers rangs de la lourde colonne des chevaliers, lancés à fond de train, vinrent tomber dans le canal qui couvrait la ligne ennemie. Ceux qui tenaient la tête, pressés par ceux qui suivaient, étaient précipités, et les Flamands n'avaient qu'à plonger leurs longues lances dans cette masse confuse d'hommes et de chevaux pour tuer sans péril. Une sortie qu'ils firent par les deux bouts du canal acheva la déroute. Deux cents seigneurs de haut lignage et six mille hommes d'armes périrent. Cette bataille, perdue par la fleur de la chevalerie française contre les manants, eut un grand retentissement. Elle commença à dissiper le prestige qui avait si longtemps entouré la noblesse sur les champs de bataille. Il sera complétement perdu après les défaites de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt.

VINCENT.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 654. — Quinze centimes.** 3 JANVIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Meurtre de Galswinthe. (Page 210, col. 2.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

MEURTRE DE GALSWINTHE.

Galswinthe, fille du roi des Visigoths Athanalgide, avait pour sœur Brunehaut. Comme sa sœur, elle épousa un roi franc. Aux yeux des Goths amollis par le doux climat d'Espagne, les Francs étaient des barbares.

Galswinthe était peu ambitieuse, et elle vit avec terreur arriver le jour où il lui fallait quitter sa mère pour aller chercher bien loin vers le Nord un époux inconnu. Quand les ambassadeurs francs se présentèrent pour la saluer, ils la trouvèrent sanglotante sur le sein de sa mère. Malgré leur rudesse, ils furent émus et n'osèrent parler du voyage. Enfin, au bout de trois jours ils revinrent, parlant de l'impatience de Chilpéric et de la longueur du chemin. Et, malgré les larmes de sa mère, Galswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire vers son époux.

Ses parents l'accompagnèrent à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite et voulut aller au delà. Elle quitta son char et s'assit auprès de Galswinthe. Chaque jour elle disait :

« C'est jusque-là que je veux aller. »

Et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à cent milles de distance. Mais on arriva aux montagnes; les chemins étaient difficiles; le cortége était trop nombreux; tant de gens augmentaient encore les périls et les dangers du voyage. Il fallut se résigner à une séparation inévitable.

« Sois heureuse, dit la reine, mais j'ai peur pour toi; prends garde, ma fille, prends bien garde. »

A ces mots, Galswinthe pleura.

« Dieu le veut, il faut que je me soumette. »

Et la triste séparation s'accomplit.

Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine s'arrêta au bord de la route, et, fixant ses yeux sur le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours des chemins. Galswinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le Nord. Les grandes villes où elle passa la reçurent avec pompe.

Ses noces furent célébrées avec la plus grande magnificence et le plus grand appareil. Il y eut même, pour la mariée, des honneurs extraordinaires. Tous les Francs de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi. Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées et les brandirent en l'air, en dévouant au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite, le roi renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale; la main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et, tant qu'elle vivrait, de ne prendre aucune autre femme.

Chilpéric tint sa promesse quelques mois! Frédégonde, dont le nom seul rappelle tout ce qu'il y a jamais eu de sécheresse et d'implacable cruauté dans le cœur d'une femme, prit sur lui un grand ascendant. Galswinthe se plaignit, puis demanda à retourner dans son pays; le roi craignit de perdre les trésors qu'elle avait apportés. Une nuit, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre et l'étrangla pendant qu'elle dormait.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

VIII

A quelque temps de là, Alexandre remarqua, sous le gilet du maître d'étude, un devant de chemise dont le tissu lui donna à réfléchir. M. Buret surprit les regards investigateurs de Dégref et boutonna son habit.

On entendit alors un léger froissement qui n'échappa point à l'oreille fine d'Alexandre.

« Je ne me trompais pas, » murmura-t-il....

Il communiqua ses soupçons à deux collégiens toujours disposés à participer à une mauvaise farce.

« Impossible, dit l'un.

— Si, si, fit l'autre. Il a fermé son habit. Cette précaution cache un mystère.

— Nous le dévoilerons, conclut Alexandre! Rapportez-vous-en à moi. »

Le surlendemain, des chuchotements, des rires étouffés troublèrent l'étude, au point d'éveiller l'attention de M. Buret. Il leva la tête et aperçut, précisément en face de lui, un dessin appendu à la muraille.

C'était la caricature grossière du jeune maître. Sur la poitrine, à la place occupée dans la toilette masculine par le gilet, on lisait en caractères énormes :

BREVET D'INVENTION

DEVANT DE CHEMISE EN PAPIER

Étoffe à l'usage des professeurs. Unit l'utile à l'agréable.

Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,
On prend son plastron pour écrire un devoir !

M. Buret pâlit et rougit tour à tour.

« Qui a accroché, là, ce dessin? » demanda-t-il.

Personne ne répondit.

« Quel est l'auteur de ce dessin? » répéta M. Buret.

Silence profond.

« Si l'auteur de ce dessin ne se nomme pas, la classe entière payera pour le coupable. »

Les écoliers se regardèrent effrayés. Alexandre s'avança, et d'une voix calme :

« Que vous payerai-je, Monsieur, pour avoir découvert votre secret économique?

— Ceci est mon autre secret, mais j'aurai soin que vous vous acquittiez entièrement. »

A dater de cette scène, les relations devinrent presque intolérables entre M. Buret et Alexandre. C'était d'une part une sévérité qui dégénérait en rigueur, de l'autre une aversion pleine de mépris. De froissements en froissements, deux bons cœurs dignes de se comprendre en arrivaient à se haïr.

Mlle Rosine, instruite par Alexandre lui-même de l'épisode du portrait, gronda beaucoup Dégref.

« Mon enfant, dit-elle enfin, un jour viendra sans doute où vous sentirez ce qu'il y a d'odieux à humilier la misère. Qui sait si ce pauvre jeune homme ne se privait pas de chemises neuves pour acheter à sa mère une robe ou un châle ! »

Ces derniers mots impressionnèrent l'écolier. Il se promit de se montrer moins roide. Il traita même avec une certaine politesse M. Buret. Malheureusement, soit aigreur, soit défiance, celui-ci repoussa ces premiers pas. La lutte quotidienne recommença plus violente encore, et dura jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Grâce à son organisation privilégiée, le travail de Dégref souffrait peu de sa conduite. La distribution des prix fut pour lui un vrai triomphe. Il eut tous les premiers prix de sa classe. Huit fois nommé, il vint au bruit des fanfares et aux applaudissements de ses camarades recevoir ses couronnes. Les maîtres rangés autour de l'estrade lui souriaient. Lorsqu'on proclama son nom pour la huitième fois, le ministre qui présidait la séance se leva, lui remit les livres qu'il avait mérités, et en l'embrassant, le félicita. Degref descendit de l'estrade transfiguré. Il se sentait capable des plus grands efforts pour obtenir toujours de tels encouragements.

Havermans aussi avait eu des récompenses. Il jouissait de la joie d'Alexandre sans envie.

« Eh bien ! dit-il en riant, je n'ai qu'à me tenir sur mes gardes l'année prochaine.... Quel rival j'aurai en toi !

— N'aie pas peur, Louis, répondit Dégref, nous partagerons les livres en bons camarades; » et après un silence, il ajouta d'un ton sérieux :

« Vois-tu, Louis, il faut que je réussisse double, moi. J'ai une position à me créer, et une dette à payer à ceux qui se sont chargés de mon éducation. »

La famille Havermans fêta Alexandre. On l'engagea même à venir passer à Ledeberg une quinzaine de jours. Il refusa.

Sa mère ne l'avait pas vu de toute l'année.

« Elle s'affligerait, si je passais loin d'elle une partie des vacances, dit Alexandre à Louis; puis vous demeurez à côté de notre ancienne boutique et j'y verrais un autre que mon père. »

IX

On se retrouva à la rentrée. Les deux amis, aussi heureux de revoir le collége qu'ils avaient été charmés de le quitter, reprirent leurs études avec ardeur.

Alexandre travaillait moitié moins que Louis et le dépassait presque toujours.

Quelquefois, ayant trop joué aux barres ou à la paume, il s'endormait pendant les compositions; et quand il s'éveillait, une demi-heure à peine lui restait pour terminer la sienne; alors, vite, vite, il écrivait.

Ce devoir fait en poste était jugé le meilleur.

Un jour, sachant qu'Havermans tenait à être le premier pour la fête de sa tante, Dégref voulut aider son ami et lui glissa un thème tout prêt à être recopié; mais Louis était trop consciencieux pour l'accepter.

« Non, non, murmura-t-il, dussé-je être le dernier, merci. »

Alexandre, sans insister davantage, fit lui-même à dessein plusieurs fautes. Il ne fut que le sixième.

« Hum ! la mauvaise place, pensa-t-il. N'importe, une fois n'est pas coutume. Louis est le premier; je lui devais bien ce plaisir. »

Alexandre, outre son excellent cœur, avait un autre mérite. Il ne ressentait nulle honte d'appartenir à une pauvre famille. Si quelque sot camarade lui reprochait l'obscurité de son nom.

« Eh bien ! répondait-il, je l'illustrerai ! »

Son livre favori était *Plutarque*, le livre favori de Henri IV; celui où ce grand roi avouait avoir puisé une foule d'*honnêtes et excellents conseils*. Au conte le plus intéressant, Alexandre préférait la biographie d'un homme célèbre. Quand il parlait de ces généraux de l'Empire partis comme Drouot[1] des derniers rangs de la société, de ces artistes qui, luttant contre mille obstacles, s'étaient frayé enfin une route glorieuse, son front se couvrait d'une rougeur enthousiaste et ses yeux brillaient pleins de feu.

« Qu'il est beau, disait-il, qu'il est beau de devoir son avenir à son énergie ! »

Louis et Alexandre étaient également aimés de leurs camarades; mais par des motifs divers. Autour de Louis se groupaient les bons sujets. A treize ans, on le respectait déjà pour la sûreté et la noblesse de son caractère. Alexandre dominait surtout par ses défauts. Les indisciplinés le regardaient comme leur chef. D'autres se laissaient subjuguer par ses moyens exceptionnels.

Tout alla bien jusqu'au mois de juin. On pressentait que Dégref aurait les mêmes succès que l'année précédente. L'étoile de l'Athénée, loin de pâlir, devait briller d'un nouvel éclat.

Au commencement de juin, le maître qui surveillait la classe de Louis et d'Alexandre tomba malade, mourut et fut remplacé par M. Buret.

Quand Alexandre apprit cette nouvelle, il regarda Louis d'un air consterné.

« Mon Dieu ! que j'ai peu de chance, s'écria-t-il, moi qui me réjouissais d'être délivré de cet homme !

— Et que t'importe, répondit Havermans, toutes vos discordes doivent être oubliées !

— Non, j'ai ma réputation à soutenir. On connaît M. Buret pour mon ennemi; je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir lâchement plié.

— Crois-tu lâche d'avouer ses torts?

— Avouer mes torts.... attends un peu, homme impartial; attends un peu, Caton en herbe, et tu verras quel est le plus coupable !... »

Les mêmes scènes ne tardèrent pas à se reproduire. Rébellion d'un côté, intolérance de l'autre. Ceux qui aimaient Alexandre, ceux qui étaient charmés de critiquer M. Buret, et ils ne manquaient pas, prenaient fait et cause pour l'écolier contre le maître. Alexandre s'en exaltait. M. Buret s'en irritait davantage.

Si encore Dégref avait eu, chaque dimanche, l'influence salutaire d'une journée passée auprès d'une famille aussi distinguée que la famille Havermans; mais il avait maintenant pour correspondant un cousin de sa mère établi marchand de denrées coloniales à Bruxelles.

M. Vergut tenait, rue de la Fiancée, un magasin qui portait pour enseigne : *A l'Ananas*. C'était un homme de quarante ans, haut en couleurs et les cheveux tirant sur le roux. Honnête, jovial, il s'entendait à merveille au commerce. Sur l'une des vitrines de sa boutique on lisait en lettres d'or : *Unique dépôt des biscuits Vergut.*

1. Lire dans *la Semaine des Enfants* du 12 août 1865, l'Enfance du général Drouot.

Dans l'autre, un bel ananas s'épanouissait au milieu d'une petite caisse verte.

Cet ananas n'était pas seulement une justification de l'enseigne, mais une spéculation. L'épicier le louait aux ménagères qui désiraient en orner leurs tables aux jours de gala, et il avait déjà figuré dans plusieurs desserts, sans que nul couteau osât l'effleurer.

M. Vergut avait réclamé de sa cousine l'*avantage* de faire sortir Alexandre, fier de promener un collégien, il régalait Dégref de liqueurs et de compliments.

Les fredaines de l'écolier le divertissaient. Il n'attachait nulle importance aux malices à l'adresse de M. Buret. Il encourageait au contraire Alexandre à la révolte; frappant ses grosses mains l'une contre l'autre, il criait :

« Bravo, bravo, ne te laisse pas mener par le nez. Tu me parais malin comme un singe; donne-lui du fil à retordre à ce maudit *pion!* »

Jusqu'où s'abaisse parfois l'amour-propre, croirait-on que Dégref, lorsqu'il n'avait pas de mauvais tour à raconter, se sentait presque humilié, et tout prêt à en inventer, pour obtenir les louanges, les éclats de rire de son cousin l'épicier.

Brevet d'invention. (Page 210, col. 2.)

Chose digne de remarque, l'Alexandre qui allait encore de temps à autre passer son dimanche avec la famille Havermans, ne ressemblait en rien à celui qui venait dîner chez M. Vergut. La nature impressionnable de Dégref subissait toute influence, bonne ou mauvaise. L'écolier se transformait selon le milieu où le hasard le plaçait.

Les compositions pour les prix commençaient, et l'on songeait aux nouvelles vacances. Une après-midi, on était en étude; M. Buret écrivait, compulsait, et les mauvais élèves gaspillaient les heures, bâillant, causant, paressant; leurs conversations devinrent tout à coup si bruyantes que le maître sortit de son apathie habituelle.

Penché sur sa table, il cria sans lever les yeux :

« Dégref, taisez-vous; vos bavardages sont insupportables. »

Dégref étudiait en silence. Il fut révolté de l'injustice de M. Buret et répliqua :

« Monsieur, je n'ai pas parlé.

— J'ai reconnu votre voix.

— Ce n'est pas vrai, monsieur.

— Ce démenti est une grossièreté; vous ferez un pensum de cent vers.

— Je ne l'ai pas mérité, je ne le ferai pas.

— De la rébellion; vous en ferez deux cents.

— Pourquoi pas mille, pendant que vous y êtes, monsieur! »

Le ton d'Alexandre était d'une insolence provocatrice.

« Eh bien! soit mille.... Et pour que vous trouviez le temps de les faire, ces mille vers, vous resterez à l'Athénée, dimanche prochain.

— Merci, monsieur. Votre bonté me confond. »

Sur ce, Dégref se tut; mais une sourde colère grondait en son cœur. Elle n'était pas encore apaisée, lorsque la cloche de récréation sonna.

Les écoliers se mirent en rang pour descendre à la cour du Lycée. M. Buret était à leur tête et Alexandre venait immédiatement après M. Buret. Dans l'escalier, par suite d'une mauvaise plaisanterie qui se répétait trop souvent, les élèves se poussèrent. Alexandre, obéissant à l'impulsion que lui imprimaient ses voisins, tomba sur M. Buret, l'obligea à franchir d'un saut involontaire les derniers degrés et l'envoya donner du nez contre la muraille.

M. Buret dut croire à une vengeance. Il se retourna, et irrité, s'oublia jusqu'à souffleter Alexandre. Alors celui-ci ne se connaissant plus, se jeta sur son maître. Dégref et M. Buret luttant, mais entraînés par le flot des élèves, ne s'arrêtèrent que dans la cour des récréations où le combat continua. Alexandre était fort et sa fureur doublait sa force.

« Dégref, répétait Havermans, Dégref, tu es fou!.. Dégref, je t'en conjure!... »

Dégref se dégagea comme un lion de l'étreinte de son ami, et pour le forcer à lâcher prise, car Louis avait saisi son bras, il lui tordit le poignet.

Cependant, M. Buret, qui sentait le ridicule de ce singulier tournoi, se défendait mal. Alexandre finit par le terrasser.

Un genou sur la poitrine de son adversaire, il cria d'une voix haletante :

« Demandez-moi pardon, monsieur, demandez-moi pardon, ou je vous broie la figure. »



« Demandez-moi pardon. » (Page 213, col. 2.)

Le poing levé, l'œil en feu, les cheveux hérissés, il avait la pose tragique d'un gladiateur; mais à ce moment quelqu'un le força à tourner la tête et à se relever interdit.

Le directeur de l'Athénée, attiré par les clameurs des lycéens, avait vu de sa fenêtre cette lutte inouïe. Il venait y mettre un terme.

Avec l'accent d'un juge implacable, il dit à Alexandre :

« Monsieur, après un pareil scandale, votre présence ici est désormais impossible. Une faute insigne vaut un châtiment éclatant. Dégref, je vous chasse de l'Athénée ! »

F. DE SILVA.

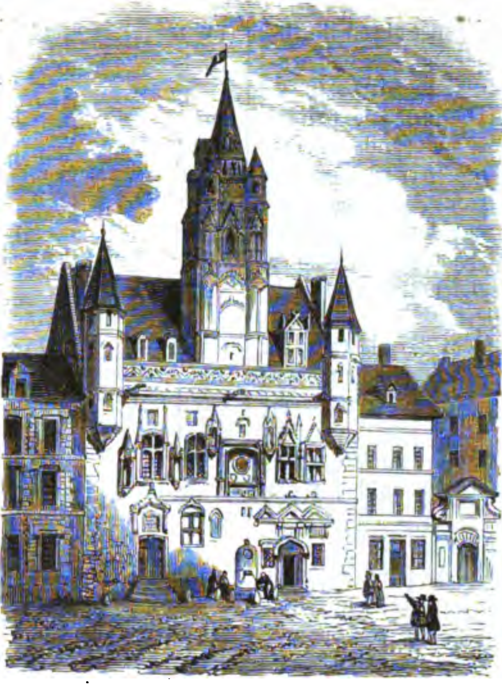
(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

COMPIÈGNE.

Le château de Compiègne a presque de tout temps et sous tous les règne servi de résidence favorite aux souverains qui ont gouverné la France.

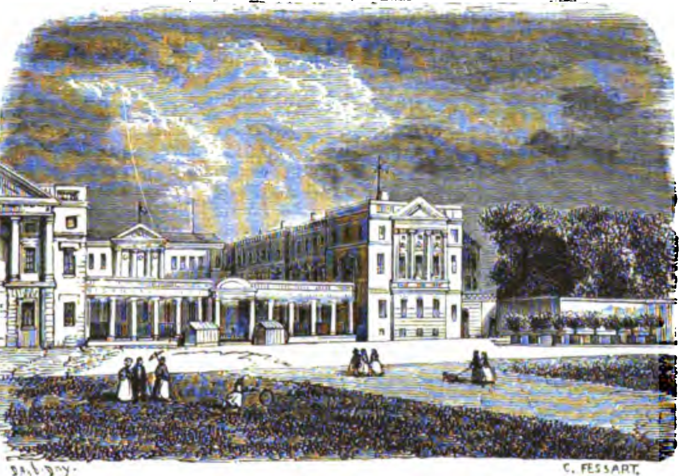
Après la victoire d'Austerlitz, Napoléon visita le château et voulut en construire un autre, sur un plan moins irrégulier ; mais des préoccupations d'un ordre supérieur vinrent chasser la fantaisie du moderne César.



L'hôtel de ville de Compiègne.

En 1808 cependant, au moment où l'on s'y attendait le moins, trois cents ouvriers arrivèrent de Paris et envahirent le palais. En quelques semaines les vieux bâtiments furent réparés, les vieux meubles remplacés par de nouveaux, les tentures changées, les jardins soigneusement remis en état.

C'est que le palais de Compiègne avait été choisi pour recevoir le roi d'Espagne, Charles IV, la reine sa femme et le prince de la Paix. La magnifique forêt offrait tous les plaisirs de la chasse à un roi passionné pour cet exercice ; mais malheureusement la goutte ne lui permit pas longtemps de s'y livrer à son goût favori et ne pouvant plus prendre cette distraction, le roi remplaça l'amour de la chasse par l'amour de la musique.



Le château de Compiègne vu de la place.

C'était un amateur d'un genre nouveau. Souvent il commençait seul un morceau d'ensemble ; et sur l'observation qu'il y avait des temps à compter, il répondait qu'il n'était pas fait pour attendre, et il continuait sans plus se soucier du morceau exécuté.

En 1809, la famille d'Espagne changea de résidence. Le château demeura vide et inoccupé, mais ce ne fut pas longtemps. Une ère de somptuosité allait se lever pour Compiègne.

Au commencement de 1810, les ouvriers revinrent une seconde fois plus nombreux et plus empressés encore que la première. Les intérieurs furent restaurés avec un luxe inouï ; les meubles les plus riches et les plus merveilleux arrivèrent dans des fourgons disposés spécialement pour leur voyage. Une immense galerie destinée aux grandes réceptions fut ornée de colonnes en stuc, de lambris dorés, et Girodet fut chargé de l'embellir de ses peintures.

Berthaut, sur les recommandations du maréchal Duroc, replanta le jardin dans un goût pittoresque, l'enrichit de statues en marbre et en bronze, fit disparaître devant la façade du château, sur le parc, les marches du perron, et le sol aplani permit enfin à la voiture de l'Empereur de venir le déposer à la porte de l'appartement qu'il s'était choisi.

Sous les yeux même du maître on répare les écuries, on agrandit la faisanderie, on déploie une activité, un luxe qui dénotent la résolution évidente de faire servir le palais de Compiègne à une imposante solennité.



Le château de Compiègne vu des jardins.

Effectivement, le 4 mars de cette même année, le prince de Neufchâtel, ambassadeur extraordinaire de France, était arrivé à Vienne demander au nom de l'Empereur Napoléon Ier, son maître, la main de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Dix jours après, la nouvelle Im-

pératrice partait pour se rendre en France et son illustre époux devait l'attendre, lui, à Compiègne.

Il avait été arrêté que l'Empereur devait partir de Compiègne avec cinq voitures et accompagné des princes et princesses de sa famille ainsi que des grands officiers de sa maison qui étaient du voyage. Arrivé à un lieu désigné entre Compiègne et Soissons, où l'on avait fait dresser trois tentes, l'Empereur devait descendre de voiture et traverser la première tente du côté de Compiègne, tandis que l'Impératrice traverserait la première tente du côté de Soissons.

Ils devaient se rencontrer tous deux dans la tente du milieu : Marie-Louise devait s'agenouiller sur un coussin de velours; Napoléon, après l'avoir relevée, devait l'embrasser.

Malheureusement pour les adorateurs de l'étiquette, ce cérémonial n'eut pas lieu, empêché qu'il fut par l'impatience de l'Empereur.

En effet, le 27 mars, vers neuf heures du matin, et comme Napoléon se promenait dans le parc, désireux de voir s'avancer les heures de la journée, car c'était cette journée même qu'il attendait sa nouvelle épouse, un courrier, arrivé à toute bride, entra dans la cour du château.

Conduit immédiatement devant l'Empereur, il lui remit un pli cacheté. Le maître ouvrit brusquement la lettre et poussa une sourde exclamation. Son œil d'aigle lança un rayonnement joyeux. Prenant sa course sans dire un mot, sans donner un ordre, il se dirigea vers ses appartements particuliers. Son valet de chambre, Constant, était dans le petit salon d'attente.

« Constant, dit rapidement l'Empereur sans se donner le temps de reprendre haleine, commandez immédiatement une voiture sans livrée et revenez m'habiller; mais surtout faites vite. »

Constant sortit d'un bond et rentra aussitôt.

« Quelle toilette désire faire Votre Majesté, demanda-t-il.

— Une toilette simple, mais cependant plus recherchée que de coutume. Allons, mon cher Constant, dépêchons ! dit Napoléon dont la bouche épanouie dessinait ce sourire charmant, dont la grâce était irrésistible.

— Sa Majesté désire-t-elle l'habit qu'elle a commandé sur les instances de la reine de Naples?

— Oui, je veux bien; mais pour Dieu, habillez-moi en deux minutes! »

Cet habit, dont parlait Constant, était un vêtement de fantaisie orné d'une broderie magnifique et confectionné récemment par Léger, le tailleur à la mode.

Lorsque Napoléon fut prêt, il demanda sa fameuse redingote grise; coquetterie de héros bien légitimement pardonnable.

« La voiture attend ! dit le valet de chambre.

— Bien. Faites prévenir le roi de Naples; lui seul m'accompagnera. »

(La fin au prochain numéro.)

LA COMÉDIE SANS TITRE.

La scène suivante est sans doute une des plus plaisantes qui soient au théâtre : on l'y voit encore très souvent avec le plus grand plaisir. Elle se passe entre un soldat ivre, et Merlin, valet de l'auteur du *Mercure.*

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, allègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, grand ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai Juif-Errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis : je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà;
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans *le Mercure;*
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action :
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé;
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience.

LA RISSOLE.

Mordié! je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai; le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals; c'est la règle.

LA RISSOLE.
Les Hollandais, réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.
MERLIN.
Il faut dire inégaux, principaux; c'est le terme.
LA RISSOLE.
Enfin, après cela, nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux;
Les huit jours qu'on y fut, furent huit carnavaux.
MERLIN.
Il faut dire régals et carnavals.
LA RISSOLE.
Oh! dame!
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.
MERLIN.
Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux :
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.
LA RISSOLE.
Eh! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur, quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.
MERLIN.
J'ai la raison pour moi, qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* :
On dit, c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*;
C'est l'usage.
LA RISSOLE.
L'usage? eh bien! soit; je l'accepte.
MERLIN.
Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens ou d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception :
Par conséquent, on voit par cette raison seule....
LA RISSOLE.
J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.
MERLIN.
Vous?
LA RISSOLE.
Oui, palsandié, moi. Je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.
MERLIN.
Et tu crois au *Mercure* occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.
LA RISSOLE.
Mordié! je me bats l'œil du *Mercure* et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auraient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été :
C'était argent comptant; j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.
MERLIN.
Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

BOURSAULT, *la Comédie sans titre.*

LES DEUX BANDITS.

L'histoire suivante s'est passée en Sicile à la fin du dernier siècle. Alors le brigandage n'avait rien de déshonorant; c'était une profession comme une autre. On se faisait brigand comme on se faisait soldat dans les autres pays d'Europe, et avec plus de profit. Le frère d'un de ces bandits siciliens avait besoin d'argent. Comment s'en procurer? Il résolut de se servir du nom de son frère, auquel on n'aurait rien osé refuser. Du reste, il espérait qu'on ne découvrirait pas de sitôt sa ruse. Il se rendit donc chez un prêtre du pays : son frère, lui dit-il, avait besoin de vingt ducats, et il voulait les avoir immédiatement. Le prêtre l'assura qu'il n'avait pas tant d'argent, mais que s'il revenait dans quelques jours, la somme serait toute prête. L'emprunteur répliqua qu'il osait à peine rapporter à son frère cette réponse.

« De plus, ajouta-t-il, prenez bien garde de vous trouver sur son chemin avant que je l'aie apaisé, sinon je ne réponds de rien. »

Mais, dès le lendemain, sans plus tarder, par un coup du hasard, le prêtre et le bandit se rencontrèrent dans un étroit sentier; tremblant à cette vue, le prêtre tomba à genoux en criant merci. Étonné de sa frayeur, le bandit voulut en savoir la cause. Le prêtre de balbutier :

« *Il denaro, il denaro;* l'argent, l'argent, votre frère, demain; voyez-le, vous aurez tout. »

Le bandit lui dit qu'il dédaignait de prendre l'argent d'un pauvre prêtre, ajoutant que si l'un de ses frères s'était abaissé à faire pareille demande, lui-même était tout prêt à avancer la somme. Le prêtre lui fit alors connaître la visite qu'il avait reçue la nuit précédente de son frère, par son ordre, en lui affirmant que s'il avait possédé tout cet argent, il se serait empressé de le lui remettre.

« C'est bien, dit le voleur, je vais maintenant vous apprendre qui, de mon frère ou de moi, doit être cru ; venez avec moi chez lui. »

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte, il appela son frère; celui-ci, sans aucun soupçon, parut dans la galerie de sa maison; mais, à la vue du prêtre, il voulut s'excuser de sa conduite.

« Il n'est pas besoin d'excuses, interrompit le brigand; je veux seulement savoir s'il est vrai que l'argent ait été demandé en mon nom? »

Sur son aveu, il épaula froidement son fusil et le tua. Se tournant alors vers le prêtre plein de frayeur :

« Maintenant, vous serez persuadé que je ne voulais pas vous voler. » VILLIERS.

CONTES ET LÉGENDES DE LÉON DE LAUJON.

Tous nos anciens abonnés se rappellent avec plaisir les contes si émouvants et si attachants de M. Léon de Laujon : La sœur du petit Poucet, les Bottes de sept lieues, l'Homme rouge, Follette, le père Barbeau, le Sorcier, la Veillée de Noël, etc., etc.

Nous les avons réunis sous le nom de Contes et Légendes en un magnifique volume in-4°, illustré de 275 vignettes, par Doré, Bertall, Foulquier, Castelli,

Morin. S'adresser à l'administration de la *Semaine des Enfants*, rue de Fleurus, 9, pour recevoir *franco* le volume broché. Prix : 10 francs.

PRIME GRATUITE.

L'Administration de la *Semaine des Enfants* s'est entendue avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, pour offrir en prime *entièrement gratuite* à ses Abonnés *d'un an* un portrait photographique. Voir le numéro 645.

QUATRAIN.

Ces quatre petits vers vous donnent le bonjour,
Ces quatre petits vers vous disent mon amour.
Ces quatre petits vers vous offrent mes étrennes,
Ces quatre petits vers vous demandent les miennes.



SUR UN ALMANACH
DONT ON ENLÈVE UN FEUILLET CHAQUE JOUR.

Ainsi que les feuilles légères
Qu'on détache de ce carton,
Nos jours, nos heures éphémères
Descendent de notre horizon.

La feuille à la brise s'envole,
Le jour tombe dans le passé;
Jour sérieux ou jour frivole,
Faut-il que tout soit effacé?

Non. Que notre âme se recueille
En un pur et noble désir,
Et que chaque jour, chaque feuille
Nous laisse au moins un souvenir.

X. Marmier.

ANECDOTES.

Pausanias s'était emparé du camp des Perses. Frappé de sa richesse et de sa magnificence, il se fit apporter le repas du général ennemi, en même temps qu'on en préparait un autre à la spartiate. Il les montra tous deux à ses principaux officiers, en leur disant :

« Voyez s'il ne faut pas que ce roi des Mèdes soit bien gourmand, pour qu'ayant chez lui si bonne chère, il veuille encore nous ravir notre méchant dîner. »

Les Lacédémoniens ne s'informaient pas du nombre de leurs ennemis, mais de leur position. Quelqu'un demandait combien il y avait de Spartiates; on lui répondit :

« Ils te sembleraient beaucoup si tu les voyais combattre. »

TREIZIÈME VOLUME. **N° 655. — Quinze centimes.** 6 JANVIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Charles II, roi d'Angleterre. (Page 218, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

CHARLES II, ROI D'ANGLETERRE.

Charles II naquit en 1630. C'était le fils de Charles Ier, de ce malheureux roi décapité à Londres dix-neuf ans plus tard (1649).

Pendant que son père, condamné par ses sujets, recevait la mort de la main du bourreau, Charles était en France. Dès le commencement de la guerre civile, il avait pu s'y réfugier avec sa mère et sa sœur. Il débarqua en Écosse et fit une tentative vaine pour recouvrer sa couronne; battu à Worcester, ce fut au prix des plus grands périls, en courant des dangers extrêmes, qu'il parvint à regagner le pays d'où sa triste expédition était partie. Le cardinal Mazarin gouvernait alors la France. Les nécessités de la politique lui firent négliger le jeune et infortuné roi, qui vécut misérablement avec sa famille, et fut même contraint d'aller s'établir dans les Pays-Bas.

C'est ainsi qu'il passa les années de l'exil aussi longtemps que vécut Cromwell. Mais alors le peuple anglais éprouva un désir ardent de voir un terme aux troubles et à la confusion générale, résultat de la révolution. Grâce aux efforts de Monck, le Parlement prit le parti de rappeler les Stuarts, et Charles II fit son entrée dans Londres au mois de mai 1660, au milieu des acclamations les plus vives. Aucune sédition ne troubla son règne, qui dura jusqu'en 1685. Malheureusement, il ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues, car les leçons de l'exil furent bien vite oubliées.

ANECDOTE.

Un marchand chrétien ayant confié à un chamelier turc un certain nombre de balles de soie pour les transporter d'Alep à Constantinople, se mit en chemin avec lui; mais, au milieu de la route, il tomba malade et ne put suivre la caravane, qui arriva longtemps avant lui, à cause de ce contre-temps. Le chamelier, ne voyant pas venir son homme au bout de quelques semaines, s'imagina qu'il était mort, vendit les soies et changea de profession. Le marchand chrétien arriva enfin, rencontra le chamelier qu'il cherchait, et lui demanda ses marchandises. Le fourbe feignit de ne pas le connaître, et nia d'avoir été chamelier. Le cadi, devant qui cette affaire fut portée, dit au chrétien :

« Que demandes-tu?

— Je demande vingt balles de soie que j'ai remises à cet homme.

— Que réponds-tu à cela? dit le cadi au chamelier.

— Je ne sais ce qu'il veut dire avec ses balles de soie et ses chameaux; je ne l'ai jamais vu ni connu. »

Le cadi, adressant la parole au chrétien :

« Quelle preuve peux-tu donner de ce que tu avances?

— Pas d'autre que ma bonne foi et mon affirmation.

— Vous êtes deux misérables, retirez-vous de ma présence, » dit le cadi en leur tournant le dos.

Quand ils furent sortis, le cadi mit la tête à la fenêtre et cria :

« Chamelier! »

Le Turc tourne la tête, sans songer qu'il venait d'abjurer cette profession.

Le cadi le fait saisir, le condamne à la bastonnade, à la restitution du prix de la soie, et à une amende considérable.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

X

Je vous chasse de l'Athénée!

Ces derniers mots résonnèrent aux oreilles d'Alexandre comme dut résonner aux oreilles d'Adam et d'Eve la sentence qui les exilait du Paradis terrestre. D'abord, il se crut le jouet d'un rêve dont il espérait s'affranchir en s'éveillant; mais quand il vit la porte du collége se refermer derrière lui, quand il se retrouva chez M. Vergut, toute illusion devint impossible!...

L'épicier était furieux.

Assister à la distribution des prix de l'Athénée, voir applaudir et couronner son jeune parent, le montrer ensuite à ses pratiques comme le phénomène de la famille, pouvoir répéter : « Voici mon cousin le lauréat dont parlent les journaux, » toutes ces joies que M. Vergut comptait savourer avant trois semaines lui échappaient à la fois, et lui échappaient sans retour.

« Triple imbécile, s'écria-t-il en donnant sur son comptoir un coup de poing à le défoncer; triple imbécile, te voilà dans une jolie position! que vas-tu devenir?

— Je ne sais, soupira Alexandre.

— Ton latin et ton grec te serviront beaucoup pour planter des choux, ou fabriquer des cornets; car au lieu de te renvoyer à ta mère qui n'a que faire de toi, j'ai envie de te garder comme garçon de magasin. Je mettrai un lit de sangle dans l'arrière-boutique. C'est un peu humide, mais tu es robuste. »

Alexandre n'écoutait pas. Il regardait les pains de sucre et les paquets de chandelles suspendus au plafond et pensait qu'à cette heure ses anciens camarades rentraient en classe.

Le cousin, de son côté, réfléchit qu'il s'était commandé inutilement un bel habit.

« C'était bien la peine, grommela-t-il, j'avais déjà annoncé que j'irais à cette distribution; j'en avais parlé au boucher et au marchand de tabac.... Le butor, au lieu d'honorer sa famille, va m'obliger à répondre, à ceux qui me demanderont des nouvelles de ses succès, qu'il est chassé de l'Athénée!

« Chassé, répéta-t-il plus haut et s'animant toujours davantage; chassé, mais c'est une honte affreuse.... Un écolier se révolter contre son maître, lever la main sur son maître, tenter d'assommer son maître!... vouloir assommer son maître....

— Je.... interrompit Alexandre.

— Tais-toi, tais-toi, cria M. Vergut. Tu es sans excuse!

— Pardonnez-moi, exclama Alexandre; j'ai une excuse, et c'est vous!

— Moi! fit l'épicier stupéfait.

— Oui, vous! N'est-ce pas vous qui m'avez excité, qui riiez de mes insolences, qui m'avez engagé à me moquer de M. Buret, qui....

— Assez, assez, petit drôle.... Je m'aperçois que j'ai

réchauffé un serpent dans mon sein!... Quoi, misérable, tu me rends responsable de tes infamies. C'est moi qui t'ai dit d'assommer ton professeur, n'est-ce pas? Et si tu montes un jour sur l'échafaud, ce sera moi encore qui t'y aurai poussé! »

Le malheureux déraisonnait, dans l'ivresse de son indignation.

Alexandre leva les épaules.

« Tenez, dit-il, vous êtes un imbécile, et je ne suis qu'un sot. »

Il sortit du magasin et s'en fut errer dans la ville. Passant devant une librairie, il s'arrêta. Les titres des ouvrages exposés en montre lui rappelèrent ses études. Il songea à ses livres de collége: pauvres livres tout déchirés qui gardaient comme un parfum de travail et lui avaient valu tant d'éloges, à ses prix de l'an passé, à ceux qu'il était à la veille d'obtenir, à M. L...., son protecteur, à Louis, son ami.

« Cher Havermans, pensait Dégref, tu voulais m'arrêter à temps.... Au lieu de t'écouter, je t'ai repoussé.... Tu cachais ta main meurtrie de peur d'aggraver ma faute!... Je l'ai bien vue, ta pauvre chère main blessée. Je suis un misérable!... Cette charmante famille qui m'accueillait avec tant de bonté, que va-t-elle penser de moi?... Oh! je vais écrire à Mlle Rosine, ça me soulagera peut-être! Elle a dû consoler beaucoup de malheureux, Mlle Rosine. »

Alexandre acheta du papier et des plumes; mais quand il voulut commencer sa lettre, il ne sut de quelle manière s'y prendre et remit au lendemain. Une semaine s'écoula ainsi.

Mme Dégref, prévenue et influencée par M. Vergut, loin de rappeler son fils auprès d'elle, lui enjoignit de demeurer à Bruxelles chez son cousin l'épicier. Alexandre dut quitter l'uniforme de collégien pour la blouse et le tablier de toile, et se résigner à devenir le serviteur de M. Vergut.

Non-seulement il renonça à écrire à Mlle Rosine, mais il se garda de se montrer dans le quartier où vivait la famille Havermans. Quand on envoyait Dégref en courses il faisait de longs détours pour éviter cette maison où il avait passé de si douces heures.

Louis n'oubliait pas Alexandre. Il le croyait à Bruges et le plaignait.

« Je suis fâchée pour lui, et contente pour toi qu'il ait quitté le collége, reprenait Mme Havermans. J'ai toujours redouté cette liaison.

— Pour qu'elle fût dangereuse, il aurait fallu que Louis manquât de confiance en nous, objecta Mlle Rosine. N'étions-nous pas là pour le conseiller? J'ai vu plus souvent Alexandre que toi, ma sœur; je l'ai étudié. De grandes qualités contre-balancent ses grands défauts. Quel dommage qu'il se soit rencontré avec M. Buret! Celui-ci n'a pas su prendre cette nature que la moindre injustice exaspérait, mais qui offrait tant de ressources!

— Pauvre M. Buret! fit Louis, savez-vous qu'il va quitter le collége?... »

En effet, le chef de l'Athénée s'était livré à une enquête dont le résultat avait été très-hostile au maître d'étude. Il était détesté d'une partie des élèves, peu attentif à surveiller sa classe. Les professeurs, qui regrettaient un brillant élève sur lequel on comptait plus tard pour des triomphes universitaires, ne défendirent pas M. Buret. On l'engagea à donner sa démission, sous prétexte que sa présence devenait un motif de troubles.

Le malheureux jeune homme se trouva tout à coup sans moyens d'existence. Que serait-il devenu sans Mlle Rosine?

Instruite par Louis de sa triste position, elle vint à son secours, mais sans bruit, sans agitation, ainsi qu'elle avait coutume d'agir. Celui qu'elle voulait obliger avait des dehors peu séduisants. Elle ne s'y arrêta pas. A force de démarches, elle fit entrer M. Buret comme professeur adjoint dans l'institution Véglis de Gand, dont elle connaissait le chef; puis elle profita de son propre séjour à Ledeberg, pendant les vacances, pour lui trouver une leçon particulière qui en amena d'autres.

Alors, avec une délicatesse infinie, elle fit comprendre à l'ancien maître d'étude que sa nouvelle position exigeait une tenue plus soignée. On ne saurait imaginer ce qu'elle dépensa de précautions oratoires pour obtenir qu'une révolution complète s'opérât dans le costume de M. Buret. Elle l'obtint, et l'heureuse influence de cette transformation se fit bientôt sentir. En voyant M. Buret se respecter, on le respecta davantage. On remarqua même qu'il était instruit et savait transmettre sa science. Ce fut dans l'institution Véglis à qui réclamerait les avis du maître si dédaigné à l'Athénée de Bruxelles.

XI

M. Buret était depuis près d'un an à l'institution Véglis, et il venait d'obtenir son diplôme de professeur ès sciences, quand un petit héritage à recueillir l'appela pour quelques jours à Bruxelles. Son congé très-limité l'obligea à voyager de nuit; il eut froid et s'enrhuma. Pris d'une quinte de toux devant la boutique d'un épicier, il aperçut, derrière la vitrine, du sucre candi de fort belle apparence.

« Ma foi, dit-il, je n'ai pas le temps d'être malade à Bruxelles; il faut guérir ce méchant rhume tout de suite. Le sucre candi passe pour efficace; essayons du sucre candi. »

Il entra; le magasin d'abord lui parut vide, mais ses yeux s'accoutumant bientôt à la demi-obscurité qui y régnait, il distingua, derrière le comptoir, un jeune garçon, la tête inclinée sur ses deux bras repliés. M. Buret le crut endormi. Il lui toucha doucement l'épaule en disant:

« Quatre sous de sucre candi, mon enfant. »

Le jeune garçon tressaillit, écarta les deux mains qui voilaient son visage et se leva pour obéir; mais son regard rencontrant celui de l'étranger, un même cri s'échappa des lèvres de l'enfant et du jeune homme.

« Vous ici! »

M. Buret et Alexandre étaient en face l'un de l'autre; et, muets de surprise, ils s'examinaient avec une curiosité réciproque.

L'un se demandait comment cet écolier de tant d'espérance en était réduit à peser du poivre et du sel dans une boutique sombre et enfumée. Il lisait sur ce front jadis rayonnant de vie une morne tristesse, et il avait pitié.

L'autre s'étonnait de retrouver transformé ce Belge, autrefois la honte de la nation. C'étaient les mêmes cheveux noirs un peu crépus, mais bien soignés; le même visage à la pâleur bistre, mais rasé de frais.

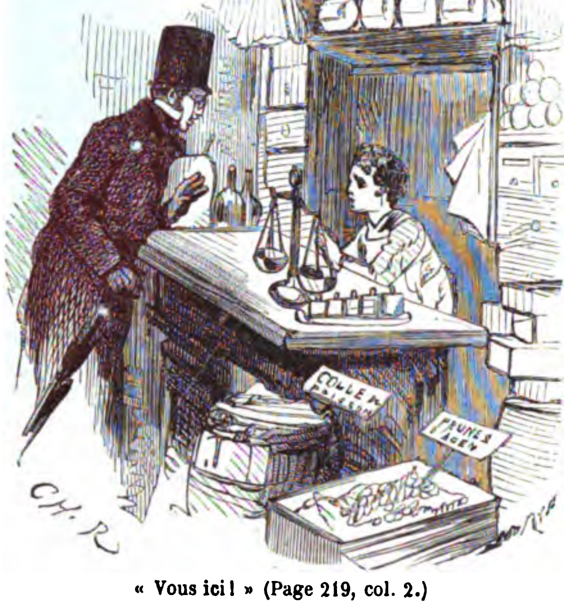
M. Buret avec du linge blanc et des habits bien coupés, M. Buret avec des gants!... quelle chose incompréhensible pour Alexandre.

« Comme il a changé à son avantage, se disait-il; comme il a changé, depuis que je ne l'ai vu.... » Alors il pensa tout à coup dans quelle circonstance il avait cessé de le voir et il eut honte.

M. Buret recouvra le premier sa présence d'esprit.

« Eh, mon Dieu, mon cher Dégref, qui se serait attendu à vous voir ici? »

De l'intérêt perçait dans cette exclamation, car M. Buret avait naturellement pardonné à Alexandre une faute qui avait eu sur son propre avenir une heureuse influence. Alexandre, ne sachant pas être la cause indirecte de la prospérité de son ancien maître, fut touché de rencontrer de la sympathie là où il croyait la mériter si peu. Plusieurs mois d'humble servitude chez M. Vergut, l'ennui, le découragement avaient maté son orgueil.



« Vous ici! » (Page 219, col. 2.)

« Je devais être puni, dit-il avec simplicité. Je l'ai été bien sévèrement.

— Trop, peut-être, » fit avec bonté M. Buret.

Alexandre soupira. Le maître d'étude lui semblait changé au moral comme au physique. Sa vue éveillait chez l'écolier mille souvenirs et mille regrets.

« Puisque le commerce vous convient si peu, il faut reprendre vos études, continua M. Buret. Votre famille ne s'y opposera certes pas. »

L'enfant secoua la tête.

« C'est impossible, monsieur. Ma famille est pauvre. J'étais au lycée avec une bourse. Mon avenir est perdu.... »

Des larmes étouffèrent sa voix.

A ce moment, une femme qui était entrée dans le magasin et avait déjà demandé une livre de savon, sans qu'Alexandre, absorbé par la présence de M. Buret, l'entendît, frappa sur le comptoir avec impatience et cria :

« Veut-on me servir, oui ou non? Je suis pressée, moi! »

Cet appel vociféré à pleins poumons attira M. Vergut. Il sortit courroucé de l'arrière-boutique. La servante appartenait à une riche maison voisine, et l'œil exercé du commerçant envisagea tout de suite M. Buret comme une pratique de passage qu'on n'avait nul intérêt à ménager.

« Qu'as-tu donc à bavarder, fainéant? dit-il à Alexandre. Sers Thérèse à la minute, galopin. »

Puis, se tournant vers M. Buret, l'épicier ajouta :

« Et vous, monsieur, que voulez-vous?

— Je désire causer avec Dégref, répondit M. Buret, froissé par les manières peu civiles de l'épicier. Je vais attendre dans la rue qu'il soit libre. »

Alexandre se hâta de couper un morceau de savon. Dans sa vivacité, il jeta un poids d'un kilo, au lieu de cinq cents grammes seulement, dans l'un des plateaux de la balance, pesa et remit la marchandise à la servante, sans se donner la peine de l'envelopper.

« Propre à rien! murmura M. Vergut; jamais il ne saura son métier. »

Thérèse se trouvant étonnamment bien servie paya, sans faire d'observation, et sortit.

Alexandre s'apprêtait à la suivre.

« Eh bien, eh bien, où cours-tu? demanda M. Vergut.... Quel est cet individu si pressé de causer avec toi?

ALEXANDRE. M. Buret.

M. VERGUT. Hein, que dis-tu?

ALEXANDRE. M. Buret!

Dégref avait déjà rejoint son ancien maître, qui, debout sur le trottoir, l'attendait, que l'épicier, au comble de la surprise, répétait encore :

« M. Buret.... l'ancien maître d'étude d'Alexandre.... Celui que ce chenapan a manqué assommer.... M. Buret!... Le bon Dieu me bénisse si je comprends ce que M. Buret venait faire chez moi. »

Il se pencha. A travers les pots de moutarde et les bocaux de cornichons qui encadraient l'ananas, il aperçut Dégref et le professeur causant bras dessus, bras dessous.

« Pas possible, continua l'épicier, ils se parlent comme deux amis. Ils ont l'air de s'entendre à merveille.... Ah çà, que me contait donc cet imbécile sur la saleté de M. Buret. Sa peau est un peu noire, mais son extérieur n'a rien de choquant.... Que veut-il à Dégref?... Que lui veut-il?... Je bous sur place. »



« Propre à rien, » murmura M. Vergut. (P. 220, c. 2.)

En proie à une grande curiosité, M. Vergut se leva; mais apercevant le poids laissé par son cousin dans la balance, il pâlit.

« Un kilo, murmura-t-il. Thérèse a payé cinq cents

grammes de savon, et Dégref lui en a livré mille.... Voilà comme le brigand entend mes affaires, voilà comme il soigne mes intérêts.... Ce matin, il me brûle tout mon café, parce qu'en le tournant il rêve à inventer une machine marchant toute seule. Hier, il me coupote, il me saccage un pain de sucre; et aujourd'hui....

— O mon cousin, si vous saviez, interrompit Dégref qui rentrait radieux et s'avançait prêt à sauter au cou de M. Vergut.... Si vous saviez, mon cousin....

M. VERGUT, *le repoussant*. Ce que je sais, stupide animal, c'est que tu as vendu deux livres de savon pour une livre.... Si tu as juré ma perte, si tu veux ma ruine, dis-le tout de suite, que je sache à quoi m'en tenir.

ALEXANDRE. Mon Dieu, je me suis trompé. Il n'y a pas de quoi faire tant de bruit

M. VERGUT. Pas de quoi faire tant de bruit.... Apprenez, monsieur, que les petits gains font les gros bénéfices.... Dans le commerce, il n'y a pas de pertes légères, monsieur. Vous serez toute votre vie un propre à rien, c'est moi qui vous le dis, et je ne me trompe jamais.... entendez-vous? jamais ! »

« Ce matin, il me brûle mon café. »
(Page 221, col. 1.)

M. Vergut déclamait derrière son comptoir comme un orateur à la tribune; il poursuivit:

« Quant à devenir un honorable commerçant....

ALEXANDRE. Oh! grâce au ciel, je vais quitter cette carrière au-dessus de mes facultés !

M. VERGUT. Des menaces, à présent.... Je te conseille d'en essayer; et que ferais-tu, malheureux, si je t'abandonnais?

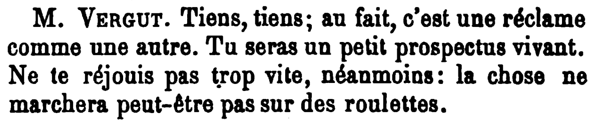
ALEXANDRE. Que vous m'abandonniez ou non, je vais reprendre mes études.

M. VERGUT, *stupéfait*. Tu vas reprendre tes études!... Tu rentres à l'Athénée! On te rend ta bourse!

ALEXANDRE. Non; mais sur la recommandation de M. Buret je serai admis dans l'institution Véglis de Gand, où il est maintenant professeur.

M. VERGUT. Quel conte bleu!... On te prendra sur ta bonne mine, peut-être, et on te nourrira gratis. On ne se doute pas de ton appétit, alors.

ALEXANDRE. Oui, on me prendra gratis; oui, on me nourrira gratis.... et mieux qu'ici, sans peine. On me prendra, non pas pour ma bonne mine, mais pour les succès que j'obtiendrai et qui attireront de nouveaux élèves à l'institution Véglis.



M. VERGUT. Tiens, tiens; au fait, c'est une réclame comme une autre. Tu seras un petit prospectus vivant. Ne te réjouis pas trop vite, néanmoins: la chose ne marchera peut-être pas sur des roulettes.

ALEXANDRE. Nous verrons.... M. Buret m'a promis de s'en occuper tout de suite.

M. VERGUT. N'importe, il est, ma parole, curieux que celui-là te veuille du bien; le trait est noble.

ALEXANDRE. Oui, mon cousin, j'avais méconnu M. Buret, je l'avoue. Les événements ont bien tourné pour lui, ça me console un peu.

M. VERGUT. Dieu veuille qu'ils tournent également bien pour toi, mon ami. Tu m'as fait de rudes sottises avec ton café, ton sucre et ton savon; mais je ne suis pas méchant et je payerai volontiers ton voyage jusqu'à Gand. »

L'épicier s'était radouci, depuis qu'il entrevoyait que l'honneur de la famille pourrait se relever en la personne d'Alexandre.

« Bigre! ajouta-t-il en se frottant les mains; tu es donc bien sûr de toi, mon ami, puisque tu comptes payer ces messieurs avec tes succès?

ALEXANDRE. Vous verrez, vous verrez....

M. VERGUT, *riant*. Ha! ha! ha! j'irai t'applaudir, et ce diable d'habit ne sera pas perdu.... Pourvu que nous ne vendions pas la peau de l'ours.... promettre et tenir sont deux.... je ne crois, comme saint Thomas, que ce que je touche du doigt.

(La suite au prochain numéro.) F. DE SILVA.



Vue prise dans la forêt de Compiègne.

VARIÉTÉS.

COMPIÈGNE.

SUITE ET FIN.

Murat arriva au moment où Napoléon prenait place dans la calèche.

« Où allons-nous donc, sire? demanda-t-il en s'asseyant sur les coussins.

— Route de Soissons! crie l'Empereur au postillon; et toujours au galop ! »

La calèche partit avec la rapidité de la foudre.

« L'Impératrice est partie ce matin de Vitry pour Soissons, dit Napoléon en se retournant vers Murat; je viens d'en recevoir la nouvelle et nous allons au-devant d'elle. Elle ne m'attend pas sitôt, et je m'amuse d'avance de l'effet que ma présence imprévue va produire. Henri IV en a fait autant à Lyon pour surprendre

Marie de Médicis. Nous descendrons avant l'arrivée des voitures, et Marie-Louise me verra sans savoir qui je suis. »

La calèche, dévorant l'espace sans ralentir sa course, fit quinze lieues cependant sans rencontrer le cortége. Au village de Courcelles, l'Empereur et le roi de Naples mirent pied à terre. La pluie, qui survint, les força à se réfugier vers le porche de l'église. Ils y étaient à peine depuis quelques instants que la voiture, contenant Marie-Louise, déboucha sur la petite place.

L'Empereur s'élança en faisant signe au postillon d'arrêter; mais l'écuyer qui se tenait à la portière, ne supposant pas l'intention qu'avait son maître de conserver l'incognito, baissa le marchepied en disant: « L'EMPEREUR! »

Napoléon fit un geste d'impatience, foudroya d'un regard mécontent le malheureux écuyer, et monta dans la voiture. Il embrassa aussitôt Marie-Louise.

L'Impératrice tenait à la main le portrait de l'Empereur.

« Il n'est pas flatté! » dit-elle en souriant.

Le soir même à neuf heures, le cortége impérial, après avoir traversé Soissons sans s'y arrêter, suivait les avenues du palais de Compiègne à la lueur des flambeaux.

Le surlendemain, 29, les colonels généraux de la garde, les grands officiers de la couronne de France et d'Italie furent présentés à l'Impératrice. Le soir, il y eut dans la ville des illuminations et des réjouissances publiques. Dans le château on exécuta un concert où étaient réunis les plus célèbres artistes de l'Empire.

Le 30, l'Empereur et l'Impératrice partirent pour Saint-Cloud; mais, les fêtes du mariage terminées, la cour impériale retourna au château de Compiègne.

Marie-Louise laissa échapper quelques regrets sur une treille de Schœnbrunn, où elle aimait à se promener. Napoléon fit venir Berthaut et lui ordonna de construire sur-le-champ, dans le parc, ce long berceau en treillage et en fer qui, par son étendue, a quelque chose de magnifique.

On va en voiture à couvert sous un abri continu de feuillage et de fleurs, depuis la terrasse du grand appartement du palais jusqu'à l'entrée de la forêt, dans une longueur de plus d'un kilomètre. Le souvenir de Schœnbrunn fut effacé.

Trois années plus tard, tout était bien changé pour les habitants de Compiègne: aux fêtes de l'Empereur succédait le deuil de l'Empire. L'étranger avait souillé du pied le sol de la mère patrie, et Compiègne se vit menacée par l'invasion des alliés.

Ce fut au mois de décembre 1813 que la fatale nouvelle de l'approche des Russes et des Prussiens se répandit dans la ville. Le maire se nommait M. Lancry; c'était un homme intelligent, énergique et bien digne de rappeler à ses concitoyens que la ville de Compiègne ne devait pas déchoir de la fameuse devise à elle donnée par Philippe Auguste en 1218:

REGI ET REGNO FIDELISSIMA.

Des préparatifs de défense s'organisèrent sur tous les points à la fois sous les yeux et par les soins du premier magistrat municipal.

Bourgeois de la ville, paysans des environs, hommes, enfants, vieillards se joignirent à la garnison. Celle-ci était malheureusement très-faible; elle se composait du dépôt du 14e régiment de ligne, commandé par le chef de bataillon Mallet, d'une brigade de gendarmerie, d'une centaine de Polonais de la garde, du 2e bataillon du 6e voltigeurs de la garde sous les ordres du chef de bataillon Lecomte, de six pièces de canon et enfin de la garde nationale de la ville commandée par M. Beauvais. Le major Othenin était le chef supérieur en sa qualité de commandant de place.

Le 14 mars 1814, les Prussiens, arrivant de Noyon, sommèrent Compiègne de se rendre.

« Je ne remettrai la place, répondit le brave major Othenin, que sur un ordre écrit de Sa Majesté Impériale. Allez chercher cet ordre: jusque-là, si vous avancez sous nos murs, vous serez reçus à coups de fusils. »

Les Prussiens attaquèrent aussitôt, mais furent vigoureusement repoussés.

Le lendemain, nouvelle sommation de se rendre et nouvelle réponse du major. Nouvelle attaque des ennemis et nouveau succès pour la garnison de Compiègne. Un troisième parlementaire envoyé fut reçu et congédié par le commandant Lecomte.

La colonne prussienne, lasse de ses insuccès successifs, se retira; mais la garnison faisant alors une sortie, poursuivit l'ennemi et le harcela jusqu'à Sainville.

En apprenant cette victoire remportée par une poignée de Français, par quelques soldats auxquels s'étaient joints des bourgeois et des paysans pleins d'ardeur et de courage, Blücher et Bulow entrèrent dans une épouvantable colère et concertèrent immédiatement une double et puissante attaque sur la valeureuse cité.

Le 31 mars, l'armée ennemie établit des batteries de siége devant Compiègne, et une grêle d'obus, de boulets, de projectiles de toutes sortes s'abattit sur la ville, qui continua à tenir ferme et à repousser toute proposition honteuse.

Le 1er avril, les Prussiens forcèrent la grille du petit parc; mais les tirailleurs français, embusqués dans les massifs, et deux pièces d'artillerie placées derrière les statues de la terrasse, opposèrent une résistance réellement héroïque. Le major Othenin, toujours le premier au feu, succomba durant cette journée mémorable, dont le souvenir fut consacré plus tard par une messe d'actions de grâce instituée pour chaque année à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours.

Enfin il fallut la capitulation de Paris pour entraîner celle de Compiègne. Les Picards s'étaient encore une fois montrés dignes de leur ancien nom.



CAUSERIES.

I

UN ÉPISODE DE LA VIE DE BOUGAINVILLE.

Par un beau jour d'été, le grand navigateur Bougainville, traversant en chaise de poste les Champs-Élysées, aperçut dans une des contre-allées, parmi les promeneurs, un de ses amis d'enfance, M. de C***. Aussitôt il fait arrêter la voiture et appelle M. de C***. Après un échange de paroles affectueuses:

« Où vas-tu dans ce rapide équipage? demande celui-ci à l'amiral.

— Déjeuner chez un ami à quelques lieues d'ici, répond Bougainville. Et toi?

— Tu vois, je tue le temps: je me promène.

— S'il en est ainsi, laisse-toi enlever; viens avec moi, tu seras bien reçu. »

M. de C*** accepte, à condition qu'on reviendra dans l'après-midi. Sur la promesse de Bougainville, il prend place à ses côtés et l'on part. Longtemps la chaise roule, s'arrêtant seulement pour changer de chevaux; les heures s'écoulent sans qu'on arrive; mais la conversation est si intéressante, que M. de C*** ne peut trouver la route longue. A la fin, cependant, le but du voyage lui revient à l'esprit.

« Ah çà! ne m'as-tu pas parlé d'un déjeuner? demande-t-il. Il est l'heure de déjeuner, si j'en crois mon estomac. Voyons, où demeure ton ami?

— A Alençon, répond froidement Bougainville.

— Hein?

— Alençon.

— Tu ris!

— Non. Mais que la distance ne t'effraye pas, si toutefois tu appelles distance une quarantaine de lieues. Tu seras amplement dédommagé du voyage. Je te promets chaud accueil et bonne chère. Tu peux, d'ailleurs, en attendant, prendre un à-compte : j'ai ici des viandes froides et quelques bonnes bouteilles de bordeaux. »

M. de C*** se récrie, s'emporte, puis finit par se calmer et se rendre. Quel autre parti prendre? la journée s'avançait, il était trop tard pour retourner à Paris. On attaqua donc résolûment les viandes froides et on déboucha le vieux bordeaux.

Pendant ce temps, les chevaux brûlaient le pavé. La nuit était venue; la voiture s'arrêta enfin.

« C'est donc ici qu'on dîne? s'écrie M. de C***.

— Oui, répond Bougainville.

— Ce n'est pas malheureux. »

M. de C*** met la tête à la portière : on était en rase campagne, à la porte d'une auberge isolée.

« Mais, Bougainville, ce n'est pas là la maison d'un ami, nous ne sommes pas à Alençon! Tu m'as indignement trompé; c'est une mystification qui crie vengeance.

— Paix! paix! ne te fâche pas; descendons et dînons. »

Pendant le dîner, Bougainville dit :

« Il est inutile de te le cacher plus longtemps, je vais à Brest, mais pour quelques jours seulement, et je compte sur ta compagnie. Beau port de mer; tu seras charmé de le voir. »

M. de C*** entra alors dans une véritable colère.

« Quoi! quitter mes amis sans leur dire adieu! Mes gens seront dans une inquiétude mortelle

— Tu leur écriras.

— Je n'ai pas de linge!

— J'en ai pour toi.

— Pas d'habits?

— Nous sommes de la même taille, je t'en fournirai. »

Le voyageur, malgré lui, ne put s'empêcher de rire.

« Tu as réponse à tout, reprit-il. Enfin, soit; allons à Brest, mais tu ne me reprendras plus à monter dans ta voiture. »

A Brest un ample déjeuner les dédommage de la maigre chère qu'ils ont faite en route. Puis Bougainville propose d'aller visiter son vaisseau qui est en rade et fraîchement décoré : proposition acceptée.

A peine sont-ils à bord que Bougainville donne ordre de mettre à la voile.

M. de C*** est charmé.

« Voilà au moins qui est aimable, s'écrie-t-il, et tu n'as pas voulu que je fusse venu à Brest sans avoir eu le plaisir d'une promenade en mer.

— Certainement, répond Bougainville. Mais je dois t'avertir que la promenade sera un peu longue.

— Qu'à cela ne tienne.

— Mais très-longue. »

M. de C*** commence à s'inquiéter.

« Qu'appelles-tu très-longue?

— Mais le temps de faire le tour du monde.

— Comment dis-tu?

— Qu'il nous faudra trois, quatre ou cinq ans, plus ou moins, selon les vents et les accidents du voyage. »

Le navire était sorti du port et gagnait la haute mer.

« Cette fois-ci tu te moques certainement, s'écria M. de C***.

— Je parle sérieusement.

— Et tu crois que tu m'emmèneras ainsi?

— Je l'espère.

— Ne l'espère pas. Je me jetterai plutôt à la mer.

— Tu as trop d'esprit pour le faire. Eh quoi! le tour du monde ne te séduit-il pas? Songes-y donc: que de choses nouvelles! que de plaisirs! Mais peut-être penses-tu être ici dans quelque mauvaise auberge dénuée de tout confort? Détrompe-toi, et du moins, avant de prendre un parti, viens avec moi visiter le navire; assure-toi par tes propres yeux du genre d'existence que tu mèneras ici si tu consens à m'accompagner. »

M. de C*** se laissant entraîner, les beaux appartements du navire furent visités dans le plus grand détail; cet examen charma l'ami de Bougainville sans cependant le persuader; mais quand il remonta sur le pont, la terre avait disparu, le navire voguait toutes voiles déployées en plein océan Atlantique; la mer était calme, le ciel pur.... La grandeur du spectacle séduisit M. de C***; et puis il n'y avait plus moyen de reculer. Aussi finit-il par s'exécuter de bonne grâce, et il fit sans récriminations le tour du monde.

II

DIOCLÉTIEN, OU LE RETOUR A LA SAGESSE.

Dioclétien, empereur romain, persécuteur du christianisme, avait de beaux jardins aux environs de Salone, ville de la Dalmatie. L'envie lui prit de les agrandir aux dépens d'un verger voisin appartenant à un solitaire qui, depuis vingt-cinq ans, n'était pas sorti de sa retraite. L'empereur ayant ordonné qu'on le fît venir, reconnut en lui un de ses anciens compagnons d'armes, son meilleur ami, Florus, qu'il avait cru mort. Il lui saute au cou et lui reproche de s'être retiré du monde, et pour ainsi dire enterré vivant.

« J'aurais pu, dit-il, vous donner la moitié de mon trône, et vous n'auriez dépendu de personne. »

Mais le solitaire lui répondit :

« Je suis plus ambitieux que vous ne le supposez; j'ai voulu un emploi plus difficile à conquérir que l'empire romain, et c'est pour faire cette conquête que je combats depuis trente ans. Avouez qu'il est plus facile de gouverner le monde que de gouverner ses passions. »

A ces mots, Dioclétien se rappelle ses persécutions contre les chrétiens, et tombe dans une rêverie profonde.

« Vous avez réveillé mes remords, dit-il au solitaire; j'ai persécuté une doctrine que j'aimais; je n'ai pas osé être juste; votre solitude vaut mieux que ma couronne. »

Quelque temps après, Dioclétien renonça à l'empire, et, redevenu simple particulier, se retira à Salone où il avait fait bâtir un beau palais. Souvent on l'entendit prononcer ces paroles :

« Maintenant, je vis; maintenant, je vois la beauté du soleil. »

Un jour qu'il s'était rendu à *Carnuntum* (maintenant Altenburg), ville de la Pannonie, on l'engagea à reprendre l'autorité impériale; mais il répondit à ceux qui l'en sollicitaient :

« Je voudrais que vous vinssiez à Salone, je vous montrerais les laitues et les choux que j'ai plantés; je suis sûr qu'après les avoir vus, vous ne me parleriez plus d'empire. »

VICTOR MEUNIER.



L'Épiphanie : le gâteau des rois.

Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

CHARADE.

Dans ba-bé-bi-bo-bu je montre mon premier.
J'arme de mon second la main du jardinier;
Et je plonge mon tout au sein du chandelier.

TREIZIÈME VOLUME. N° 656. — Quinze centimes. 10 JANVIER 1866.

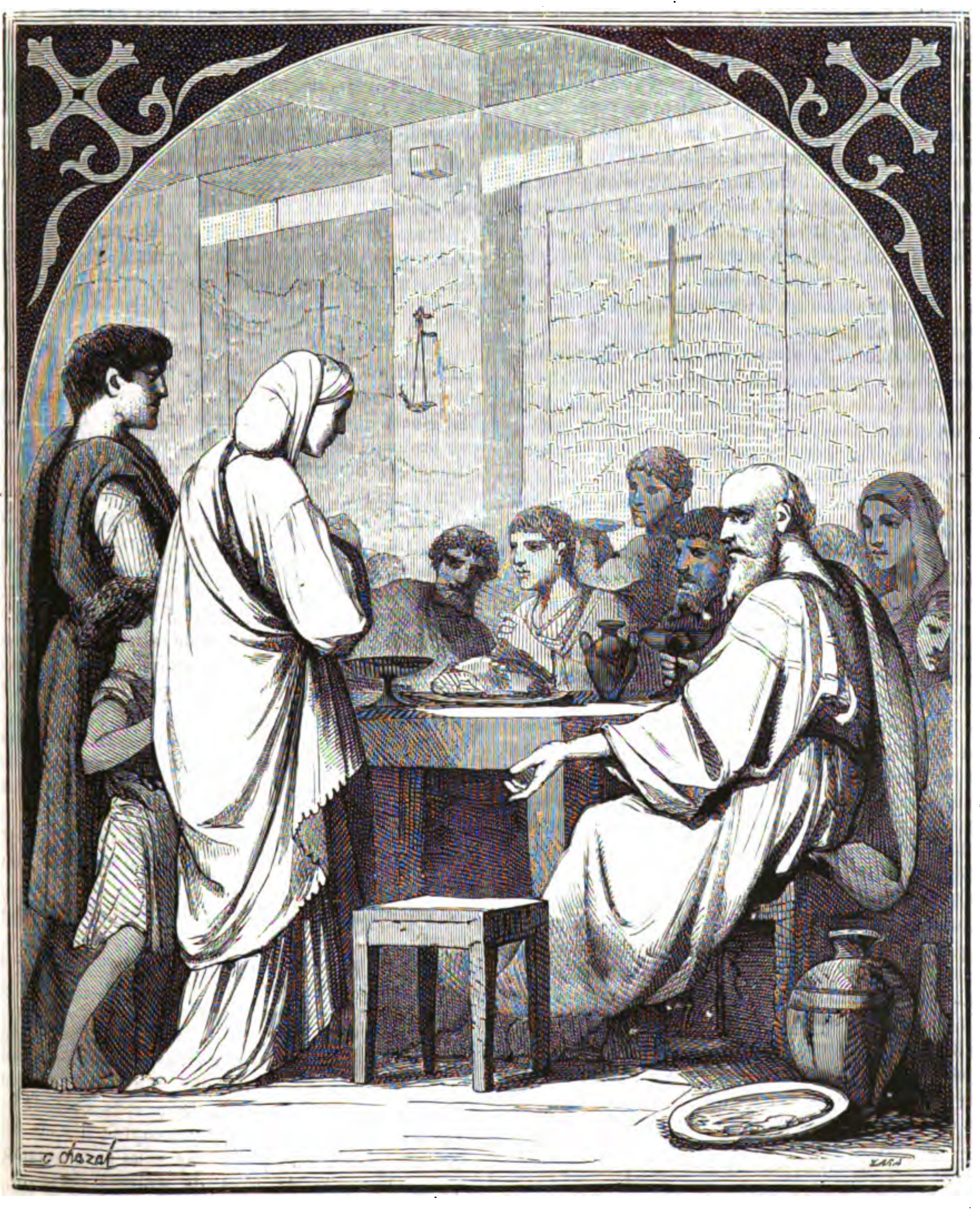
LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements : six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Repas des premiers chrétiens. (Page 226, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

REPAS DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Les repas des chrétiens étaient toujours accompagnés de frugalité et de modestie ; on leur recommandait de ne pas vivre pour manger, mais de manger pour vivre ; de ne prendre de nourriture que ce qu'il faut pour la santé et la force nécessaire au travail ; de renoncer à toutes les viandes exquises, à l'appareil des grands repas et à tout ce qui a besoin de l'art des cuisiniers. Ils prenaient à la lettre cette parole de saint Paul : Il est bon de ne point manger de chair et de ne point boire de vin. C'était principalement aux femmes et aux jeunes gens que l'on recommandait l'abstinence du vin ; et ceux qui en buvaient y mettaient toujours beaucoup d'eau. S'ils mangeaient de la chair de quelques animaux, c'était du poisson ou de la volaille plutôt que de la grosse chair des bêtes à quatre pieds qu'ils trouvaient trop nourrissante et trop succulente. Plusieurs ne vivaient que de laitage, de fruits ou de légumes, encore trouvaient-ils les légumes comme les pois, les fèves, les lentilles trop nourissants. On remarque de l'apôtre saint Mathieu qu'il ne vivait que d'herbes, de bourgeons et de graines.

Il est vrai que cette abstinence n'était pas si extraordinaire alors qu'elle serait aujourd'hui. Quoique le luxe des tables fût excessif, il n'était pas venu au point où il est parmi nous. L'abstinence des pythagoriciens était fort estimée. Tout le monde connaît la frugalité lacédémonienne. Horace, tout épicurien qu'il était, ne promet rien autre chose que des légumes et des herbes à son ami qu'il prie à souper. L'empereur Auguste vivait le plus souvent de pain bis, de fromage, de figues, de dattes, de raisins, de petits poissons. Il était ordinaire de ne faire par jour qu'un grand repas le soir : c'était le souper ou la cène. On appelait *prandium* un déjeuner léger pour se soutenir le long de la journée ; plusieurs n'en faisaient point. On compte dans les excès de Vitellius, qu'il faisait souvent quatre repas et toujours trois.

Les chrétiens vivaient au moins comme les païens les plus sages et par conséquent n'usaient que de viandes fort simples, plutôt de ce qui se mange sans feu et sans apprêt que de ce qu'il faut cuire, et ne faisaient au plus que deux repas. Quelque simple et quelque léger que fût le repas, il était précédé et suivi de grandes prières.

Alors on faisait lire pendant les repas. Pline n'y manquait jamais ; et Juvénal invitant un de ses amis à souper avec lui, promet de faire lire Homère et Virgile. Les chrétiens faisaient lire l'Écriture sainte et chantaient des cantiques spirituels et des airs graves, au lieu des chansons profanes et des bouffonneries dont les païens accompagnaient leurs festins ; car ils ne condamnaient ni la musique ni la joie, pourvu qu'elle fût sainte et qu'elle eût Dieu pour objet. Ils ne mangeaient point avec les hérétiques et les autres excommuniés ; mais ils mangeaient quelquefois avec les infidèles, pour ne point rompre avec eux toute société.

F.

CONTES ; HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

Quinze jours après cette conversation, M. Vergut dut décidément croire, car il arpentait avec Alexandre la salle d'attente du chemin de fer et faisait enregistrer, parmi les bagages de Dégref, un de ces coffres de ferblanc peint, qui, dans les Flandres, remplacent nos petites caisses de bois. Ce coffre vert émeraude était décoré sur ses quatre faces de gros bouquets de roses et renfermait douze douzaines de biscuits Vergut, à l'adresse de M. Buret.

« N'oublie pas de m'écrire s'ils lui plaisent, avait dit l'épicier à son cousin. Ce jeune homme est un digne garçon. Nous sommes faits pour nous entendre ! »

M. Vergut prit et paya le bulletin d'Alexandre. Au moment de quitter Dégref :

« Voilà dix francs pour ton argent de poche, lui dit-il, travaille, enfonce tes camarades et je ne te laisserai manquer de rien. Tu m'as fait tort d'une livre de savon, d'un pain de sucre et d'un sac de café; mais n'en parlons plus.... Adieu, Alexandre, bonne route et bonne chance. »

Alexandre sauta au cou de M. Vergut, l'embrassa sur les deux joues, monta en wagon, et la locomotive l'emporta vers Gand à toute vapeur.

XII

Dégref sut vite se faire aimer des maîtres et des élèves de l'institution Véglis. Sa manière d'être avec M. Buret était complétement changée. Il éprouvait une profonde reconnaissance et ne craignait point de la témoigner. Souvent, à l'heure des récréations, on le voyait assis sur l'un des bancs de la cour causant avec celui qu'il couvrait naguère de ses sarcasmes. Il parlait de gloire, d'avenir, et M. Buret souriait à sa jeune ambition ; ou bien il interrogeait son maître sur sa propre enfance, et M. Buret contait le désastre de son père, riche manufacturier dont un incendie avait causé la ruine et la mort, les larmes de sa mère, sa jeunesse à lui si triste, si pleine de privations, et les mille froissements auxquels son amour-propre s'était trouvé en butte à l'Athénée de Bruxelles.

Alors Dégref l'interrompait pour s'écrier avec élan :

« Je ne me pardonnerai jamais mon ancienne conduite, monsieur ! Que je voudrais, comme Louis, vous avoir toujours deviné ! »

Puis la conversation tombait sur la famille Havermans. Alexandre se faisait répéter tout ce que M. Buret savait de son ami.

« Pourquoi ne lui écrivez-vous pas? demandait le maître.

ALEXANDRE. Je n'ose.... On lui a peut-être, d'avance, défendu de me répondre.

M. BURET. Écrivez à Mme Havermans.

ALEXANDRE. Je ne saurais. J'ai essayé dans le temps d'écrire à Mlle Rosine et je n'en ai pas eu le courage. Savez-vous, monsieur, ce que me disait un jour Mlle Rosine? « Mon enfant, Dieu vous a donné des « facultés dont vous lui rendrez compte ; il vous sera « beaucoup demandé parce que vous avez beaucoup « reçu. J'attends de vous de grandes choses.... » Qu'a-t-elle dû penser en apprenant que j'étais chassé

du collége?... Non, non, je ne la reverrai que lorsque je lui aurai donné raison, et que, devant elle, je pourrai embrasser son neveu me sentant digne de lui.

Les jours de congé, M. Buret allait se promener avec Alexandre dans la campagne. Un dimanche, ils passèrent par Ledeberg, et l'écolier dit :

« Tenez, voilà la maison où je suis né!... voilà ma première école.... Dans cette petite église, s'était mariée ma mère. Quand mon père mourut, elle fit hommage à la Vierge Marie de son bouquet de fleurs d'oranger. On l'avait gardé sous un globe de verre; il était resté tout blanc. Ma mère le mit dans un beau vase de porcelaine et nous le portâmes chez M. le curé. En y allant, maman pleurait, et je voyais ses larmes tomber sur les petites fleurs comme des gouttes de rosée. Je la tirai par son tablier, et je lui dis tout bas :

« Pourquoi le donner? Conservons-le en souvenir « de mon père.

« — C'est pour l'amour de lui que je le donne, me « répondit-elle. Je n'ai pas d'argent pour faire dire « des messes, peu de temps pour prier à l'église; je « veux que quelque chose y demeure à ma place. Mon « bouquet de mariage parlera sans cesse au bon Dieu « de notre cher défunt.... »

Alexandre et M. Buret étaient arrivés en face du cimetière.

« Voulez-vous y entrer? demanda le jeune professeur.

— Oui, oui, » murmura Alexandre.

Le cimetière, tout rempli de fleurs, n'avait rien de lugubre.

Au milieu était un vaste champ de roses. Les oiseaux gazouillaient, et des rayons de soleil glissaient sur les tombes.

Parmi ces dernières, il y en avait plusieurs d'inconnues à Alexandre; depuis qu'il avait quitté le village, leur nombre s'était augmenté; mais, guidé par ses souvenirs, Dégref trouva bientôt une croix de bois noir ombragée par un jeune sapin.

« C'est là, dit-il.... le petit arbre a bien grandi! Nous l'avions planté la veille de notre départ.... il y a quatre ans.... »

Le jeune garçon parlait bas, comme s'il eût craint d'éveiller ceux qui dans cette terre bénite dormaient à l'ombre du vieux clocher.

Des liserons s'enroulaient autour de la croix qui s'étoilait çà et là de leurs petites clochettes. Alexandre s'agenouilla, et baisa le nom de son père, tracé en blanc sur le bois noir.

M. Buret s'était découvert et, les yeux humides, regardait Alexandre. Ses lèvres murmuraient une prière, où involontairement la pensée de son père à lui se substituait à celle du pauvre ferblantier.

Dégref resta quelques minutes prosterné, puis se releva, prit le bras de M. Buret, et, l'étreignant de ses deux mains, entraîna le jeune homme hors du champ de repos.

Quand il fut maître de son émotion :

« Je vous remercie, monsieur Buret, dit-il; mon père aurait été bien reconnaissant de tout ce que vous faites pour moi. Il avait beaucoup d'ambition pour son petit Alexandre.... Lui ne savait pas lire, mais il savait nous rendre heureux.... Oh! jamais savant ne fut tant regretté! »

Et, causant de l'humble et bon père de famille, M. Buret et Alexandre revinrent au pensionnat. Le soir, ils s'aimaient un peu plus que la veille. Un nouveau lien les unissait. Ils avaient pleuré et prié ensemble.

Dans une autre promenade, Dégref s'arrêtant tout à coup, montra une pierre au détour d'un chemin.

« C'est ici que Louis fut blessé par le garde champêtre, dit-il.... J'aimais Havermans de tout mon cœur, mais j'étais un méchant compagnon. Louis refusait de venir à cette Kermesse. Sans moi, il n'eût pas songé à concourir pour le prix de l'arc. Sa blessure fut donc le résultat de mes conseils.... Et le jour de cette sotte bataille, pour dernier adieu, j'ai tordu la main de mon ami. Il doit garder de moi un triste souvenir....

M. Buret. Pourquoi vous refuser à l'effacer? Havermans sait votre entrée dans l'institution Véglis.... Sa famille vous avait accueilli avec bonté à Bruxelles. Votre silence ressemble à de l'ingratitude.

Alexandre. Si vous lisiez dans mon cœur, monsieur Buret, vous verriez que personne n'est moins ingrat.... C'est précisément parce que la famille Havermans m'avait traité comme un de ses enfants que je dois me punir de ne pas avoir justifié son accueil.

M. Buret. Votre délicatesse à cet égard est exagérée, mon ami.... Peut-être même n'est-ce que de l'orgueil déguisé.

Alexandre. Je ne pense pas, monsieur. On craindrait maintenant une liaison entre Louis et moi. Il faut que je regagne son amitié.... Plus tard, quand ma mauvaise réputation sera oubliée, effacée, je retournerai chez les Havermans.

M. Buret. Vous attachez trop d'importance à des aventures d'enfant, mon cher Alexandre. Vous êtes la gloire de notre institution, l'exemple de vos camarades. Pour ma part, je n'ai que des grâces à vous rendre de m'avoir fait sortir de l'Athénée de Bruxelles.

Alexandre. Monsieur Buret, ne plaisantez pas ainsi. Je ne puis songer sans rougir que, dans ma colère, je vous aurais tué.

M. Buret. Je ne plaisante pas. La Providence a tourné en bien le mal que vous me vouliez faire. Remercions-la, sans nous attrister de nos erreurs.... Désirez-vous, qu'à mon tour, je m'accuse de mes vieilles injustices? Nous étions ennemis. Nous sommes amis.... très-bons amis même! Oublions le reste et ne songez qu'à mériter de nouvelles couronnes. »

Exciter l'émulation de Dégref était presque superflu. Des préoccupations étrangères à son travail ne gênant plus l'essor de ses facultés merveilleuses, les résultats tinrent du prodige. Durant plusieurs années, Alexandre obtint des succès exceptionnels et donna sujet à M. Vergut de venir, en habit noir, l'applaudir à fatiguer ses larges mains.

Alors, l'épicier apportait à M. Buret quelques bouteilles de fines liqueurs, l'emmenait dans le meilleur restaurant dîner avec Alexandre, composait d'avance le menu du repas avec un soin minutieux, faisait presque tous les frais de la conversation, formait de beaux projets sur l'avenir de son jeune cousin, puis l'embarquait le soir pour Bruges ou l'y conduisait, afin de s'associer à la joie de la bonne Mme Dégref.

Les condisciples d'Alexandre lui pardonnaient sa supériorité en faveur de sa simplicité et de sa bonhomie. Ses triomphes étaient les triomphes de l'institu-

tion. Chacun en prenait sa petite part glorieuse et se montrait fier de partager les études d'un si remarquable écolier. Mais parmi les nouveaux camarades d'Alexandre, nul ne prenait dans son cœur la place d'Havermans, et cependant Louis se croyait oublié. M. Buret qui, seul, aurait pu l'éclairer sur les véritables dispositions de Dégref, profitait lui-même des vacances pour aller retrouver sa vieille mère, chez son oncle, curé de Malines, et quand les Havermans arrivaient à Ledeberg, il n'était plus à Gand.

Peut-être le silence gardé par Alexandre venait-il, en effet, d'une sorte d'orgueil; mais, quel qu'il fût, le sentiment sous l'empire duquel agissait le jeune homme avait sur sa conduite l'influence la plus salutaire.

On le voyait assis sur un bans de la cour, causant avec lui. (Page 226, col. 2.)

XIII

Dans le salon de cette maison de Bruxelles où Dégref, depuis six ans, n'est jamais rentré, la famille Havermans se trouve réunie.

Blanche, Mathilde, Trinette sont devenues de belles jeunes filles. Mme Havermans a gardé son air jeune et semble leur sœur aînée. Elle brode. En face d'elle, son mari, étendu dans un grand fauteuil, hume un cigare. Sur les genoux de Mlle Rosine, le dernier bébé de la famille, une charmante mignonne de cinq ans proteste contre l'ordre d'aller dormir.

« Sitôt! ma petite tante, je t'en prie. Je n'ai pas sommeil du tout.

— Et moi encore moins, reprend un petit garçon.... Que je voudrais, comme Jacques, être déjà élève universitaire, ou plutôt que je voudrais faire mon droit, comme Louis. Je ne me coucherais jamais avant vous, et je resterais à vous entendre causer.

M. HAVERMANS. Sois tranquille, Jules, ce temps-là viendra.... Les jours vont si vite! Il me semble encore voir Louis à ton âge, et le voici jeune homme, ayant barbe au menton.

LOUIS, *qui s'est levé pour embrasser sa mère.* Oh! cette fameuse barbe ne pique pas encore beaucoup; n'est-il pas vrai, maman?



M. Buret s'était découvert, et, les yeux humides, regardait Alexandre. (Page 227, col. 1.)

MME HAVERMANS, *le retenant.* Tu sors, Louis.... où vas-tu?... Travailler.... Ne te fatigue pas trop, mon fils.... Quoi qu'il arrive demain, nous saurons que tu t'es préparé en conscience à cet examen.... »

Mlle Rosine s'était rapprochée de la table à ouvrage qui occupait le centre de la vaste pièce et autour de laquelle Blanche, Mathilde et Trinette étaient assises; elle avait tiré d'une corbeille une douzaine de serviettes qu'elle distribuait aux trois jeunes filles.

« Allons, mes ouvrières, à la besogne, et que les ourlets soient réguliers et les points petits. Vous broderez ensuite les écussons, mais vous laisserez la place du chiffre vide.

TRINETTE. Ces chiffres ne sont pas même tracés.

MLLE ROSINE. On les tracera plus tard.

BLANCHE. Que voulez-vous donc faire, ma tante, de ces provisions de linge entassées dans vos armoires?

MLLE ROSINE. Qui vivra verra!... J'ai des manies de vieille fille, et il faut bien que je place mes économies.

MATHILDE. Vieille, ma tante, vous ne le serez jamais. Vous êtes l'activité, l'âme de la maison.

MLLE ROSINE. Non, déjà la mémoire me manque. N'ai-je pas là, depuis deux jours, une pièce de ruban achetée à votre intention et que j'oubliais de vous partager?

TRINETTE. Des rubans bleus, la couleur que nous préférons; merci, merci, ma tante.

MLLE ROSINE. Pensant à vous, je me suis naturellement souvenue de mon aîné. Tiens, Louis, prends cette cravate : tu la mettras demain.... Tu as l'air bien préoccupé, mon filleul.

LOUIS. Oui, ma chère tante.... Je me sens inquiet. Je me demande si réellement je suis en état de passer cet examen.

M. HAVERMANS. Parles-tu sérieusement, mon fils?

LOUIS. Très-sérieusement, mon père. Hier encore, je ne craignais rien. Ce soir, je doute : ce qui était clair et net pour mon esprit s'embrouille et se confond.

M. HAVERMANS. C'est l'effet du trouble, de l'anxiété.... Croismoi, repose-toi, calme-toi. Tâche de te distraire. Il est impossible, après s'être préparé comme tu l'as fait, de ne point réussir.

MME HAVERMANS. Surtout, dors cette nuit.... J'irai à la messe de bonne heure pour toi. Ta tante voudra bien garder les enfants.

MLLE ROSINE. Avec plaisir, ma sœur.

— Rosine, reprit en plaisantant M. Havermans, mais l'on devinait sous cette apparente gaieté une émotion profonde, Rosine, quand donc n'as-tu pas fait avec plaisir ce qui pouvait nous être agréable?... Depuis le jour où tu t'es sacrifiée pour moi, auprès de

notre oncle le notaire, pas un seul n'a passé sans que tu nous sois utile.... Dieu te bénisse et te récompense, ma sœur!

MLLE ROSINE, *attendrie*. Mais je suis toute récompensée, mon frère.... Ta femme n'est-elle pas la meilleure des amies? Tes enfants ne sont-ils pas les miens?... S'il est vrai que je t'ai autrefois sacrifié quelque chose, j'y trouve aujourd'hui un doux souvenir et le bonheur de mes vieilles années.

MME HAVERMANS. N'importe, Rosine, mon mari a raison. Puissent toutes les familles nombreuses rencontrer un ange tel que toi!...

LOUIS. Et avoir, comme nous, deux mères au lieu d'une!

BLANCHE, MATHILDE, TRINETTE. Deux mères, oh oui, deux mères!...

BLANCHE. Vous nous avez, comme maman, bercés tour à tour.

MATHILDE. Sans vous lasser, vous nous avez l'un après l'autre appris à lire; Louis vous répétait ses premières leçons, Jules vous les répète aujourd'hui, Laure vous les répétera encore.

MLLE ROSINE. Je suis le magister du logis, c'est convenu; mais si je vous ai montré vos lettres à tous, vous vous êtes tous ligués, ce soir, pour me faire tourner la tête d'orgueil.

M. HAVERMANS. Non, ma sœur, nous ne nous liguons pas; nous nous réunissons pour te dire que nous t'aimons....

LOUIS, BLANCHE, MATHILDE, TRINETTE, JULES, LAURE, *courant à elle et se disputant ses mains*. De tout notre cœur, ma tante, de tout notre cœur.



« De tout notre cœur, ma tante, de tout notre cœur. »
Page 229, col. 1.)

LOUIS, *l'embrassant à deux reprises*. C'est pour moi, et aussi pour Jacques, ma tante....

Et pendant que père, mère, enfants lui témoignaient leur affectueuse reconnaissance, la vieille fille pensait :

« Merci, merci, mon Dieu, j'aurais pu vivre isolée, et vous m'avez entourée d'une famille nombreuse! » Car, humble comme toutes les âmes chrétiennes, Mlle Rosine ne s'apercevait pas qu'elle-même avait su se créer ce charmant entourage par son dévouement et ses vertus.

F. DE SILVA

(*La suite au prochain numéro.*)



LE CRUCHON D'ARGENT.

Dans l'État de Maine, aux États-Unis d'Amérique, sur le penchant d'un beau coteau exposé au midi et couvert maintenant d'une ville populeuse, se trouvait, il y a plus de cent ans, une jolie ferme à laquelle s'appliquait parfaitement l'épithète de « confortable. » La vieille forêt primitive, aujourd'hui presque détruite, l'abritait par derrière; devant la maison s'étendaient des champs cultivés au delà desquels, sur des terrains en partie défrichés, se voyaient çà et là, droits et encore fiers dans leur désolation, de gigantesques troncs d'arbres que le feu, qui les avait noircis et dénudés, n'avait pu renverser.

La ferme était complétement isolée; le plus proche voisin demeurait à une distance de deux ou trois lieues. Daniel Gordon, propriétaire du domaine, avait choisi dans le désert cette vaste étendue de terre, non-seulement pour sa propre habitation, mais dans la pensée qu'elle serait celle de ses enfants et des enfants de ses enfants. Il se félicitait d'être loin des hommes, parce que, disait-il, sa famille aurait de la place pour s'établir autour de lui. C'était l'homme riche du district, bien connu et considéré dans tout le pays.

Sa maison était complétement achevée; et elle était grande pour cette époque-là, ayant deux étages par devant et un seul par derrière, avec un long toit en pente. Elle était bien garnie de tout ce qui procure le bien-être; l'ameublement en était même un peu luxueux pour un puritain. Quand le couvert était mis, on voyait sur la table une ample provision de vaisselle plate au milieu de laquelle brillait un grand cruchon plein de bière. Cette vaisselle, apportée de la mère patrie, avait appartenu au père de Daniel Gordon.

Transportons-nous dans cette belle et paisible ferme, par une brillante matinée du mois de juin. C'était un dimanche, et quoiqu'il fût encore de bien bonne heure, les deux fils de Daniel et le domestique étaient partis à pied pour se rendre à la réunion du dimanche au Landing, petit village sur les bords du fleuve, à une distance de dix milles. Daniel luimême était devant la porte de la maison avec son cheval et sa voiture, attendant sa femme qui s'apprêtait à l'accompagner. Debout sur le seuil, il jouissait de la délicieuse fraîcheur de la matinée, et probablement un peu d'orgueil ajoutait encore à sa satisfaction, tandis que ses regards erraient sur sa propriété et en mesuraient l'étendue. En ce moment, un de ses lointains voisins s'approcha à cheval, et lui fit signe de venir lui parler auprès de la haie de clôture qui entourait la maison.

« Bonjour, voisin, dit cet homme; je me suis écarté de mon chemin pour vous dire que Tom Smith, l'effronté voleur, a été vu rôdant dans ces parages en compagnie de deux camarades; vous ferez bien de vous tenir en garde contre leurs visites. Il n'y a rien chez moi qui puisse les tenter, mais ici ils pourraient bien avoir l'œil sur le cruchon et les cuillers d'argent. Je vous ai souvent dit que ces choses-là ne conviennent pas à des pays nouveaux. Tom est certainement un hardi coquin; cependant, je suppose que moins il rencontre de monde quand il va voler, mieux cela lui plaît. Je crois que vous auriez tort de vous rendre tous à la réunion aujourd'hui. Mais je suis pressé; ainsi, voisin, au revoir! »

Cette communication embarrassa Daniel. Il avait été décidé que personne ne resterait à la maison ce jour-

là, excepté sa fille Méhitabel, charmante enfant de neuf ans.

« Irai-je? Resterai-je? »

Telle fut la question. Sa décision fut bientôt prise.

« Je ne veux pas emmener Hitty avec moi, se dit-il, cela la rendrait poltronne. Les voleurs peuvent ne pas venir; mon voisin Perkins se trompe peut-être; et, s'ils viennent dans ma maison, ils ne feront pas de mal à mon enfant. Quoi qu'il en soit, elle est entre les mains de Dieu; nous irons le supplier, il n'abandonne jamais ceux qui ont foi en sa bonté. »

Un instant après, la petite fille et sa mère sortirent de la maison; la mère monta en voiture et le père la suivit, disant à l'enfant :

« Si quelques voyageurs viennent, Hitty, traite-les bien. Nous pouvons donner de notre abondance pour nourrir les pauvres. Qu'importe l'or et l'argent, quand nous pensons à la parole de Dieu? »

Disant ces mots, il s'éloigna

Hitty était puritaine : elle avait été habituée à observer strictement le dimanche. Elle savait qu'il était de son devoir de rentrer tranquillement à la maison. Mais, pour cette fois, la nature voulut prendre le dessus. La petite fille avait bien envie de s'amuser.

« Il ne peut pas y avoir de mal, se dit-elle, à aller regarder la couvée de petits poulets. »

Et même, quand elle les eut regardés, elle ne put se décider tout de suite à rentrer; elle s'arrêtait à chaque pas, écoutant le chant des rouges-gorges et suivant des yeux les papillons qui voltigeaient de buisson en buisson. Elle passa près d'une heure hors de la maison, parce qu'elle n'avait pas envie d'être seule, et qu'elle ne se sentait pas seule quand elle était au milieu des oiseaux et des fleurs. Mais enfin, elle rentra, prit sa Bible, et, assise près de la fenêtre, tantôt elle lisait, tantôt elle regardait au dehors. Tout à coup, elle aperçut trois hommes qui s'approchaient de la maison, et cette vue lui fit grand plaisir, car elle se sentait bien isolée, et la journée lui semblait déjà longue.

« Mon père, pensa-t-elle, voulait dire quelque chose quand il m'a recommandé d'être bonne envers les étrangers. Je suppose qu'il les attendait. Je voudrais bien savoir ce qui les a empêchés tous trois d'aller à la réunion; n'importe, ils verront que je puis faire quelque chose pour eux, bien que je ne sois que la petite Hitty. »

Et, posant sa Bible, elle courut au-devant des visiteurs, heureuse, confiante; et, sans attendre qu'ils parlassent, elle les invita à entrer avec elle, disant :

« Je suis toute seule; si ma mère était ici, elle ferait plus pour vous, mais je ferai tout ce que je pourrai. »

Et tout cela avec un bon cœur franc et aimant, heureuse de faire le bien, heureuse de faire plaisir à son père, dont la dernière recommandation avait été de donner de leur abondance au voyageur fatigué.

Smith et ses deux compagnons (car c'était eux) entrèrent. Or, il n'était ni l'heure du déjeuner, ni l'heure du dîner, mais on était à mi-chemin entre les deux. Cependant, la petite Hitty était préoccupée de l'ordre qu'elle avait reçu :

« Donne de notre abondance. »

Et, presque avant que les étrangers fussent dans la maison, elle leur demanda s'ils voulaient prendre quelque chose.

« Oui, répondit Smith, je vous en remercierai, mon enfant, car nous avons tous faim. »

C'était une manière de parler singulièrement polie de la part d'un voleur qui sortait, mourant de faim, des bois où il avait rôdé pendant de longues heures, épiant le moment favorable pour s'emparer du fameux cruchon et de l'argenterie.

« Voulez-vous manger de la viande froide? demanda Hitty, ou désirez-vous que je fasse cuire quelque chose?

— Nous ne pouvons pas attendre, fut la réponse. Donnez-nous ce que vous avez de prêt.

— Oh! je suis contente que cela puisse vous suffire, reprit l'enfant. J'aurais pu vous préparer quelque chose de chaud si vous l'aviez désiré, mais mon père n'aime pas qu'on fasse beaucoup de cuisine le dimanche. »

D'un pas léger elle courut çà et là, faisant les préparatifs du repas. Smith lui-même lui aida à placer la table. Elle la couvrit d'une nappe bien blanche, y posa le cruchon d'argent rempli d'excellente bière, du bon pain de froment et un plat de viandes froides. Je ne sais vraiment pourquoi les cuillers d'argent furent tirées de l'armoire; c'est probablement parce que la petite Hitty trouvait qu'elles ornaient bien la table.

Absorbée par ses devoirs de ménagère, Hitty ne faisait pas la moindre attention à la singulière apparence de ses hôtes; elle se livrait à ses arrangements aussi tranquillement et avec aussi peu de gêne que si elle eût été entourée de son père, de sa mère et de ses frères. Pendant qu'elle allait et venait, un des voleurs s'était assis d'un air bourru, les mains sur ses genoux, la tête presque au niveau des mains, les yeux fixés sur le plancher. Un autre, plus jeune et moins laid, restait debout. L'irrésolution et même une sorte de confusion se lisaient sur ses traits; il évitait de se tourner du côté de l'enfant; à chaque instant il s'approchait de la fenêtre et jetait un regard au dehors. Quant à Smith, il paraissait avoir oublié ses méchants desseins. Son attention était absorbée par la petite fille dont il suivait tous les mouvements, et parfois un demi-sourire venait effleurer ses lèvres.

Enfin Hitty, se tournant vers ce dernier, fit une gentille révérence et annonça que le dîner était prêt.

On se mit à table, Smith entre ses deux compagnons; l'enfant se tint en face de lui, debout, prête à rendre service à ses hôtes.

Les voleurs mangèrent comme des affamés, presque en silence, puisant fréquemment au cruchon d'argent. Quand ils furent rassasiés, le chef se leva brusquement.

« Partons! dit-il.

— Comment! s'écria le vieux voleur, s'en aller les mains vides, quand cette argenterie est devant nous? »

Et, tout en parlant, il s'emparait du cruchon.

« Remets cela en place, s'écria Smith. Je casse la tête à celui qui prendra quoi que ce soit dans cette maison! »

La pauvre Hitty vit enfin quel genre de personnages elle avait si bien accueillis. Pleine d'effroi, elle courut vers Smith, prit sa main, et leva les yeux sur lui comme pour lui dire qu'elle comptait sur sa protection. Le vieux voleur, voyant la résolution de Smith, et que leur troisième compagnon renonçait à l'entreprise, posa le cruchon sur la table, en grondant comme un chien à qui on arrache un os.

« Imbécile! murmura-t-il; si jamais tu me reprends dans ta société!... »

Et il quitta la maison suivi du plus jeune. Smith posa sa main sur la tête de la petite fille.

« Ne craignez rien, dit-il; restez tranquille chez vous, personne ne vous fera de mal. »

Ainsi finit la visite des voleurs. Quelle histoire l'enfant eut à raconter quand ses parents revinrent! Quelles ferventes actions de grâces s'élevèrent ce soir-là de l'autel de la famille!

Un an ou deux après, Tom Smith fut arrêté pour quelque crime et condamné à être pendu. Daniel Gordon apprit que le malheureux attendait dans la prison d'une ville peu éloignée l'exécution de la sentence. Il se sentit entraîné vers celui qui avait protégé sa fille, et il se rendit à la ville dans l'intention de le voir. Lorsqu'il entra dans le cachot de Smith, celui-ci était assis, le visage pâle, les cheveux en désordre. Au bruit que fit le visiteur, l'impatience se peignit sur ses traits; il eût voulu ne plus voir, ne plus entendre aucun être humain.

Il ne leva pas même les yeux et ne rendit pas de salut à Gordon. Celui-ci resta quelque temps debout sans parler.

« Que me voulez-vous? s'écria enfin Smith. Ne peut-on me laisser tranquille, même ici?

— Je suis Daniel Gordon, reprit le père de notre amie, et je viens à vous parce que ma fille m'a dit tou ce que vous avez fait pour elle quand.... »

Aux premières paroles, toute la physionomie de Smith changea, comme s'il eût été touché jusqu'au cœur; sa figure exprima un profond intérêt: c'était un tout autre homme.

« Êtes-vous le père de cette petite fille? Oh! quelle chère enfant c'est! Se porte-t-elle bien? Est-elle heureuse? Que j'aime à penser à elle? Voilà du moins un souvenir agréable. Une fois dans ma vie j'ai été traité comme un honnête homme! Si je pouvais l'embrasser, je crois que je serais moins malheureux! »

Daniel Gordon resta longtemps avec Smith, lui faisant entendre des paroles de consolation et d'espoir. Il lui semblait accomplir une réparation envers ce frère coupable sur lequel jamais jusque-là un regard sympathique ne s'était reposé, et dont la main s'était levée contre tous les hommes, parce que toutes les mains avaient été levées contre lui.

Cette histoire est parfaitement vraie. Ne prouve-t-elle pas que le bien est le plus sûr moyen de combattre le mal?

Le cruchon d'argent, devenu la propriété de la petite Hitty, appartient maintenant à la femme d'un ministre de l'Évangile dans le Massachussets.

(*Traduit de l'anglais.*)

VICTOR MEUNIER.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs.—Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc: ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abimer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien: le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
—La peste, dit Guillot; doucement, calmez-vous,
Je ne vois pas cela compère;
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire:
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs:
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne vous fera besoin.
— C'est bien voir que cela, dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Ah! puisqu'il en est ainsi, je ne dirai plus mot.
Attendons la fin de l'affaire:
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.

Ils s'échauffaient tous deux; déjà dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant.
Ils n'eurent ni grêle, ni pluie.

FLORIAN.

ANECDOTE.

Les Spartiates dédaignaient tous les arts frivoles. On engageait Agésilas à entendre un homme qui contrefaisait merveilleusement le chant du rossignol:

« J'ai, répondit-il, entendu assez souvent le rossignol lui-même. »

On vantait devant lui un orateur qui savait faire de grands discours sur de petits sujets:

« Je n'admirerais point, dit-il, un cordonnier qui ferait une grande chaussure pour un petit pied. »

Le mot de la charade du numéro précédent est: BOBÈCHE.

Une reconnaissance d'infanterie.

TREIZIÈME VOLUME. N° 657. — Quinze centimes 13 JANVIER 1866

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

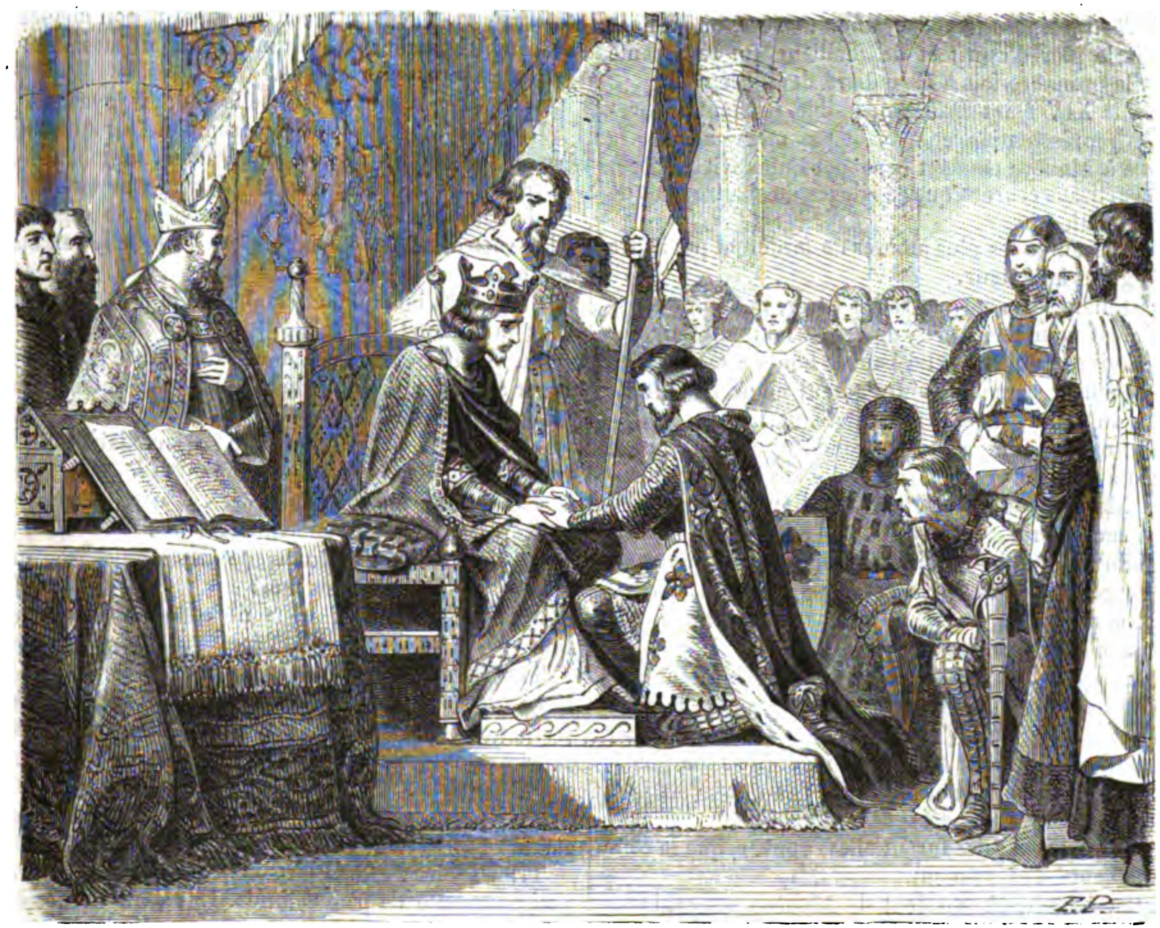
On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE ROI ÉDOUARD.

Le prince Édouard était en Sicile lorsqu'il apprit la mort de son père. Il revenait de la terre sainte où sa valeur l'avait distingué. Il se mit en chemin pour regagner ses états. Mais il fut bientôt informé qu'ils étaient paisibles. La haute opinion qu'il avait donnée de lui pendant les derniers troubles, son génie militaire, ses succès contre les rebelles, sa modération en pacifiant le royaume avaient inspiré pour lui une admiration mêlée de tendresse. Aussi passa-t-il près d'une année en France avant de retourner en Angleterre. Comme il possédait de nombreux fiefs français, entre autres le duché de Guyenne, il vint à Paris rendre hommage au roi Philippe III.



Édouard Ier prête hommage à Philippe III.

Il y était, assure-t-on, quand le comte de Châlons le défia à un tournoi, cachant, sous le prétexte de lui faire honneur, le projet d'un attentat contre sa vie. Malgré tous les avis contraires, Edouard entra dans la lice, accompagné de mille champions, partie à pied, partie à cheval. Le comte avait une suite à peu près double.

Que les soupçons fussent fondés ou non, la lutte qui devait présenter toute la courtoisie d'un tournoi se changea bientôt en un combat acharné. Les archers d'Édouard chassèrent leurs antagonistes de la lice, se mêlèrent parmi eux, et ici coupant les sangles des selles, là, éventrant les chevaux, renversaient les cavaliers. Le comte, homme d'une force athlétique, jouta contre le roi avec sa lance, et celle-ci brisée, saisit Édouard au cou par les deux bras afin de le jeter par terre. Le cheval ayant fait un écart, le comte dut lâcher prise et tomba lui-même. Les siens le remirent en selle, mais sa chute l'avait tellement meurtri qu'il demanda quartier. Le roi dédaigna de recevoir son épée et le força de se rendre à un des champions à pied. L'aventure n'eut pas de suites, mais c'était comme une annonce des revers qui, au siècle suivant, désolèrent la France sous un autre Édouard, petit-fils du vainqueur de Châlons.

LOUIS XIV ET MOLIÈRE.

On a dit que Louis XIV avait fait Molière.

Il ne lui donna pas son génie, mais, sans ses encouragements, Molière n'aurait pas été ce qu'il fut, et la France ne s'enorgueillirait pas de tous ses chefs-d'œuvre.

Ce fut le bon sens du monarque qui fit le succès de ses pièces.

Le Bourgeois gentilhomme, une des pièces où Molière a mis le plus d'esprit et du meilleur, fut représenté pour la première fois à Chambord devant le roi.

Louis XIV étant resté impassible pendant la première représentation et n'ayant pas même adressé la parole à Molière pendant le souper qui suivit la pièce, les courtisans crurent que ce silence du maître était de l'improbation.

Les censures les plus amères ne tardèrent pas à être prodiguées à l'auteur.

« Molière, disaient ces zoïles titrés, nous prend assurément pour des grues, de croire nous divertir par de pareilles pauvretés. Le pauvre homme extravague, il est épuisé; si quelque autre auteur ne prend le théâtre, il va tomber dans la farce italienne! »

Entre la première et la seconde représentation, il s'écoula cinq jours qui parurent des siècles au malheureux Molière, déconcerté par ces diatribes et inquiet du silence du roi.

Enfin le grand jour arriva. *Le Bourgeois gentilhomme* fut représenté pour la seconde fois, et cette pièce si gaie, si amusante, fut reçue avec le même calme et la même indifférence que la première fois.

Mais après le spectacle, Louis XIV dit à Molière :

« Je ne vous ai point parlé de votre pièce le premier jour, parce que j'ai appréhendé d'être séduit par la manière dont elle a été représentée. Mais, en vérité, Molière, vous n'avez encore rien fait qui m'ait plus diverti, et votre pièce est excellente. »

A peine ces paroles furent-elles connues, que la cour avait changé de sentiment.

« Cet homme-là, disaient de Molière ses critiques les plus ardents de la veille, est inimitable. Il y a chez lui un génie, une verve de comique que l'on ne trouve pas dans les chefs-d'œuvre des anciens. C'est le premier des poëtes, c'est le premier des auteurs; sa réputation comme son mérite iront toujours croissants! »

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

XIV

Le lendemain, Louis s'éveilla avec l'aurore. Une grande journée se levait pour lui. Il allait subir son premier examen de droit, commencer sa carrière d'homme. Il s'habilla et s'approcha de sa fenêtre qui donnait sur la cour de la maison. Une femme traversait cette cour enveloppée dans une mante noire et tenant à la main un paroissien et une petite bougie à demi consumée. Louis reconnut sa tante. Mlle Rosine rentrait déjà de l'église. Elle s'y était rendue avant le jour afin de concilier le soin des enfants et les prières qu'elle aussi voulait adresser à Dieu pour son filleul.

« — C'est bien une seconde mère, » pensa Havermans.

Il prit un livre : mais son esprit était ailleurs. Il se représentait ses juges, essayant de deviner quelles questions lui seraient posées, puis il songeait à la joie de sa famille s'il réussissait, et tremblait de ne pas réussir.

Cependant son œil rêveur ne perdait pas de vue la cour de la maison. Sur les huit heures, Mme Havermans passa. Louis jeta son livre, saisit son chapeau, descendit l'escalier en courant, rejoignit sa mère; et sans rien dire, prit son bras.

« Tu viens avec moi, » dit-elle d'un air joyeux.

Ils furent à Sainte-Gudule ensemble. La mère s'appuyait sur son fils avec complaisance, tout heureuse d'être en quelque sorte protégée par son enfant. Il lui fallait maintenant lever la tête pour le regarder. Elle se trouvait petite à côté de lui et elle en était contente.

« Tu seras bientôt de la taille de ton père, » dit-elle avec un sourire!

Au retour Louis monta dans sa chambre pour s'habiller avec plus de soin. Sur le pallier, il entendit des voix très-animées.

« Dans quel poche l'as-tu mis? demandaient Blanche et Mathilde.

« Je l'ai mis là, dans celle de....

Trinette s'arrêta en apercevant Louis.

« Qu'est-ce ? fit-il étonné de cette réticence, que complotiez-vous ici, chez moi?

MATHILDE. Rien.... nous ne complotions rien du tout.

TRINETTE. Nous brossions tes habits.

BLANCHE. Pourquoi ne pas lui avouer la vérité? Mon frère, nous avons brossé ton paletot, c'est vrai; mais nous y cachions le petit saint Louis. Il t'a si souvent porté bonheur!

TRINETTE. Ne va pas l'ôter au moins.... Le reconnais-tu ? »

Trinette tira de la poche gauche du paletot une toute petite statuette de pâte coloriée. Elle était vieille, déteinte, écornée en plus d'un endroit; mais Havermans n'aurait pas regardé avec tant de plaisir une madone de Raphaël. Il le reconnaissait bien, ce cher petit saint Louis, qui pour la première fois avait paru un soir, sur la table, au milieu d'un bouquet de fleurs planté dans un gâteau. C'était pour célébrer la fête d'Havermans,

l'année même où il venait d'entrer au collége. On avait partagé le gâteau; mais le bouquet appartenait de droit à Louis, qui en détachant l'image du saint roi l'avait emportée au lycée, pour la garder dans son pupitre comme un talisman et être, grâce à elle, à la prochaine composition le premier. Il la croyait perdue, il l'avait oubliée, et malgré sa barbe de jeune homme, ce frais souvenir d'enfance, cette naïve superstition évoquée par la sollicitude de ses sœurs le toucha.

« Non, non, dit-il, je ne l'ôterai pas, le petit saint Louis. Remets-le dans ma poche, Trinette.

BLANCHE. C'est moi qui te l'ai conservé, je l'ai aperçu, il y a trois ou quatre ans, traînant sur ton bureau; et je l'ai recueilli.

LOUIS. Je t'en remercie, ma petite sœur.

MATHILDE. Veux-tu que je te noue la cravate de ma tante?

LOUIS. Très-volontiers, attache-la à mon col, par une épingle, derrière.

MATHILDE. Voilà.... Tu vas descendre bientôt, n'est-ce pas? le déjeuner est servi.

LOUIS. Je vous suis. »

Le déjeuner fut assez silencieux. Une préoccupation commune pesait sur toute la famille. La petite Laure seule babillait. M. Havermans consulta plusieurs fois sa montre.

« C'est pour midi, demanda Mme Havermans.

LOUIS. Oui, ma mère, pour midi.

MME HAVERMANS, *à son mari*. Tu accompagnes notre fils?

M. HAVERMANS. Certainement; je suis sûr de son succès; je veux en être témoin.

MME HAVERMANS. Vous avez encore deux heures.

M. HAVERMANS. Une heure et demie; cette pendule retarde.

MME HAVERMANS. C'est ta montre qui avance, mon ami.

M. HAVERMANS. Je l'ai réglée sur l'horloge du chemin de fer. »

Pendant cette petite discussion, Jeannette était entrée avec un plateau qu'elle avait posé devant Louis. Suivant la mode flamande, la famille Havermans buvait du thé à son premier repas.

« Pourquoi cette tasse de café noir, demanda Louis surpris.

JANNETTE. Pour te.... pour vous donner du courage, monsieur. Suzanne l'a bien soigné; elle dit qu'après l'avoir avalé tout chaud, tout bouillant, tu.... vous dégoiserez mieux votre histoire à ces messieurs les examinateurs. »

Dans son émotion, la brave fille avait plus de peine que jamais à ne point tutoyer l'enfant qui avait grandi dans ses bras.

MLLE ROSINE. Tout le monde s'occupe de toi, mon cher filleul, tu es le héros du jour!

LOUIS. Je suis confus de toutes ces attentions, mais très-heureux de me sentir ainsi aimé, protégé.... si j'échoue, je ne me le pardonnerai pas.

M. HAVERMANS. Échouer, c'est impossible.... il faudrait un hasard absurde. Tu es décourageant, Louis, très-décourageant, ma parole. Allons, embrasse ton monde et partons.

On se leva pour entourer Louis.

« Bien, bien, disait M. Havermans..... ne dirait-on pas un jeune soldat allant livrer sa première bataille?

— Vous partez trop tôt, répétait Mme Havermans.

M. HAVERMANS. Mieux vaut attendre que faire attendre. Nous irons doucement. »

Néanmoins, Mme Havermans avait raison; quand son mari et son fils pénétrèrent dans la salle où le jury devait siéger, ils la trouvèrent vide. Trente ou quarante minutes leur restaient, avant que l'examen commençât. Pour tuer le temps, ils se promenèrent dans un couloir. Au fond du corridor était une porte qui, de moment en moment, s'ouvrait. Des personnes passaient en causant à côté de M. Havermans et de son fils.

« Celui-là est bien sûr de son admission, disait un jeune homme.

— Le connaissez-vous, reprit un autre?

— Non, mais je me trompe fort, où nous le connaîtrons un jour. »

Un deuxième groupe suivit bientôt, répétant, à quelques variantes près, les mêmes phrases.

Parmi ces derniers, Louis reconnut un camarade; il s'en approcha pour lui serrer la main, et apprit qu'il s'agissait d'un candidat subissant son examen du second degré.

« Nous sommes fâchés d'être aussi pressés, dit le jeune homme. Nous aurions voulu rester jusqu'à la fin.... J'aurais voulu aussi assister à votre examen, Havermans, ne passez-vous pas aujourd'hui?

— Oui, à midi. J'ai devancé l'heure.

— Eh bien, si vous avez quelques minutes à perdre, entrez là dedans, ça vaut la peine d'être entendu.... Au revoir, Havermans, bonne chance.... »

M. Havermans et son fils entrèrent dans la salle du fond. Elle était petite et il y avait foule. Pressé contre la muraille, Louis ne pouvait distinguer les traits du candidat, mais sa voix ferme, accentuée, arrivait jusqu'à lui.

A chaque question, il répondait avec une assurance modeste, d'une manière si claire, si précise, qu'un sourire de satisfaction glissait sur les lèvres de l'interrogateur.

— Très-bien, monsieur, dit à plusieurs reprises le président; — très-bien, très-bien. »

Électrisé par ces marques approbatives, le candidat réfuta si victorieusement la dernière objection de ses juges, que de véritables applaudissements éclatèrent. Ils furent promptement réprimés et le jury se retira pour délibérer.

Sur l'un des bancs les plus rapprochés de l'enceinte réservée aux examinateurs, deux hommes étaient assis qui avaient paru suivre la lutte avec un intérêt extrême. L'un, gros et d'apparences communes, semblait ne comprendre que les signes d'assentiment des juges ou du public. L'autre, maigre, brun, de physionomie intelligente rayonnait de joie et d'enthousiasme.

Tous deux, quoique d'extérieurs si différents, devaient être unis par un espoir commun; car deux ou trois fois, ils s'étaient mutuellement regardés d'un air de triomphe.

« Ouf.... il fait bien chaud ici, dit le gros; monsieur Buret, je sue, je pleure. Mon visage se change en fontaine.

M. BURET. Quel splendide examen, monsieur Vergut. Alexandre s'est surpassé!

M. VERGUT. Quelle gloire pour la famille.... J'en

serai malade de joie. Mon mouchoir est trempé comme une soupe ! »

Le jury rentrait. Le président réclama le silence et dit :

« Monsieur Dégref, le jury, par décision unanime, vous reçoit avec la plus grande distinction !... »

Puis d'un ton moins solennel, presque familier, il ajouta :

« Vous sortez, monsieur, de cette université de Gand qui a déjà produit de si excellents élèves, et à laquelle je me félicite d'avoir longtemps appartenu. Vous lui faites grand honneur, monsieur ! »



Les sœurs de Louis.

Dégref se leva, salua ses juges, et vint se jeter dans les bras de M. Buret.

« Maître, murmurait-il, êtes-vous content ?

— Cousin, cousin, criait M. Vergut, embrasse-moi donc, quel beau jour !

— Alexandre, c'est Alexandre, » disait Louis à son père.

Il voulut se frayer un passage, courir à son ancien compagnon ; mais déjà Dégref sortait par une porte latérale avec MM. Buret et Vergut. Havermans ne put les atteindre D'ailleurs le moment était venu pour lui de subir sa propre épreuve. Il s'y était trop consciencieusement préparé pour ne point réussir. Il fut admis avec distinction. Sa mère et sa tante le reçurent avec une joie indicible Laurette était fière de l'avoir embrassé avant tout le monde. Elle l'attendait blottie dans un coin de l'antichambre. Blanche, Mathilde et Trinette réclamèrent le petit saint Louis, promettant de le garder pour la prochaine occasion.



« Très-bien, monsieur, très-bien, très-bien. »
(Page 235, col. 2.)

On entourait Louis comme au départ. On voulait des détails, mais le jeune homme ne savait parler que d'Alexandre.

« Qu'il est devenu beau, disait-il.... quel feu dans son regard !... Comment est-il à Bruxelles, sans que nous le sachions !... Je veux le retrouver.... M. Buret l'accompagnait.... Lui, viendra nous voir sans doute....

« Pourquoi Alexandre n'est-il pas venu ?... Ma tante, lorsque Dégref a autrefois cessé de sortir chaque dimanche à la maison, n'avait-il pas pour correspondant un certain cousin, marchand de denrées coloniales ? Dussé-je aller chez tous les épiciers de Bruxelles, je retrouverai Alexandre !

MLLE ROSINE. A la bonne heure ; mais songe un peu à nous qui, depuis ce matin, ne vivons que par toi.... Ton succès nous intéresse plus que le succès d'Alexandre.... Laissons Dégref, et parlons de mon filleul.

LOUIS, *embrassant Mlle Rosine*. Tant qu'il vous plaira, chère marraine. »

Alors Louis, s'asseyant à côté de sa mère, raconta les émotions, les péripéties de son examen, et la joie de sa réception.

F. DE SILVA.

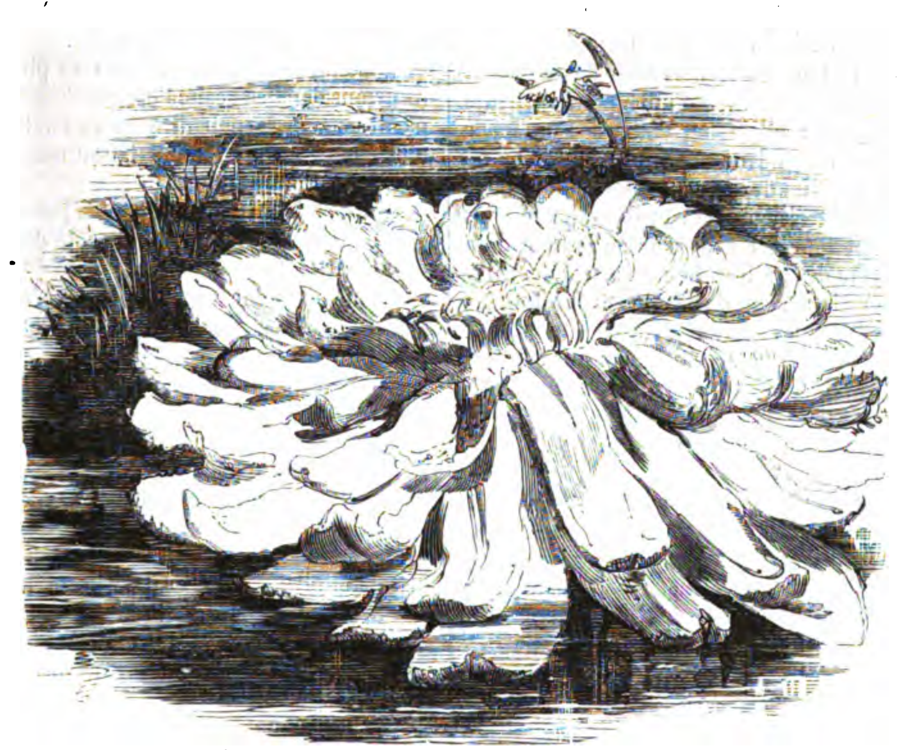
(La suite au prochain numéro.)

LA VICTORIA REGIA.

Il y a soixante-quatre ans (c'était en 1801), un botaniste célèbre, nommé Hœncke, voyageait pour l'avancement de l'histoire naturelle dans l'Amérique méridionale. Un jour qu'il remontait en bateau une grande rivière, le Rio-Mamoré, qui se jette dans l'Amazone, fleuve gigantesque auprès duquel ceux qui arrosent notre pays auraient l'air de petits ruisseaux, il vit la-

chose la plus ravissante du monde, surtout pour un botaniste. Aussi loin que ses regards émerveillés pouvaient s'étendre, l'eau était couverte d'une fleur inconnue d'une taille gigantesque et d'une beauté sans égale. Ses feuilles arrondies, d'un vert foncé et brillant, n'ayant pas moins de cinq à six mètres de tour, formaient un immense tapis de verdure du sein duquel jaillissaient en mille endroits des fleurs ayant chacune trois à quatre pieds de circonférence, les unes d'un blanc, d'une pureté admirable, les autres d'un rose tendre, les dernières d'un rouge vif. Élevées d'un demi-pied au-dessus de l'eau, elles se balançaient au-dessus de la nappe de feuilles doucement agitées, et répandaient dans l'air une odeur agréable. Hœncke avait devant lui la *victoria regia*. Elle n'avait eu jusqu'alors que de pauvres sauvages pour contemplateurs; c'était la première fois qu'elle éblouissait les regards d'un Européen; nul botaniste avant notre voyageur n'en avait soupçonné l'existence. Aussi, tel fut son ravissement, qu'il tomba à genoux, levant ses mains vers le ciel et poussant des cris d'admiration. Malheureusement, Hœncke mourut bientôt après, sans avoir eu le temps de faire connaître sa merveilleuse découverte, et ce n'est que bien des années plus tard qu'on en trouva le récit dans ses papiers.

Quarante-quatre ans après le voyage de Hœncke, en 1845, un Anglais, M. Bridges, voyageait à son tour dans l'Amérique du Sud. Il suivait à cheval les bords du Yacouma, rivière qui se jette dans le Rio-Mamoré, comme celui-ci se jette dans l'Amazone. Le hasard le conduisit près d'un lac couvert de *victoria regia*. M. Bridges n'avait jamais entendu parler de cette plante extraordinaire; aussi sa surprise fut-elle aussi grande que son admiration : et vite, il saute à bas de son cheval, remet la bride à un des Indiens qui l'accompagnent, retire son habit, et.... il allait se jeter à



La victoria regia. (Page 236, col. 2.)

la nage, car il était impatient de tenir entre ses mains une telle merveille végétale, quand un Indien l'arrête.

« Maître, êtes-vous las de vivre? lui dit-il.

— Quelle question! répond M. Bridges; et comme tu choisis bien ton moment pour la faire! Comment ne pas se sentir heureux d'être au monde en présence d'une chose si admirable?

— Alors, reprend l'Indien, vous n'entrerez pas dans ce lac.

— Veux-tu dire que cette merveilleuse plante est un poison qu'on ne saurait toucher sans mourir?

— Je ne dis pas que vous serez empoisonné, je dis que vous serez dévoré.

— Dévoré? Par qui? Voyons, explique-toi.

— Par les alligators dont le lac est infesté et qui se cachent sous ces feuilles brillantes. »

Les alligators sont des animaux qui, pour la forme, la taille et la férocité, ont la plus grande ressemblance avec les crocodiles. Vous comprenez bien que M. Bridges n'eut plus envie d'entrer dans l'eau, mais il ne renonça pas à s'emparer de la *victoria regia*. Ayant réfléchi un instant, il remonte à cheval, galope vers la ville de Santa Anna, s'y procure des bœufs, les fait conduire sur les bords du Yacouma, prend une barque, y attelle des bœufs, et les bœufs traînent la barque à travers bois et plaines, jusqu'auprès du lac où fleurit la colonie des *victoria*. La barque fut lancée sur le lac, qu'on put alors parcourir sans risquer de tomber dans la gueule des alligators. C'est ainsi que M. Bridges fit sa première moisson. Les feuilles étaient si grandes, qu'on n'en pouvait mettre plus de deux à la fois dans le canot. Lorsqu'on eut réuni sur la rive assez de feuilles, de fleurs et de fruits on les suspendit à deux longues perches; les Indiens mirent le bout des perches sur leurs épaules, et on s'achemina vers Santa Anna. Peu de temps après, M. Bridges partait pour

l'Angleterre, apportant des graines bien conservées; et c'est de ces graines que sont sorties les premières fleurs de *victoria* qu'on a vues en Europe.

Elles y sont maintenant très-nombreuses. Partout la *victoria* forme le principal ornement des grands jardins botaniques. Mais leur culture n'est pas à la portée de tout le monde, car elle exige de vastes serres vitrées et chauffées, recouvrant de grands bassins dont l'eau doit être tenue à la température de trente degrés à peu près. C'est dans un bassin de ce genre, nommé *aquarium*, que vivent celles qu'on admire au Jardin des Plantes de Paris.

Je vous ai dit que les feuilles ont quinze à dix-huit pieds de circonférence, et que la fleur en a trois à quatre. Les feuilles sont arrondies, et leur bord relevé forme tout autour une galerie de deux à cinq pouces de haut, ce qui leur donne l'air de grands plateaux. Elles sont si solides, qu'elles supportent aisément le poids d'un enfant. Elles sont d'un vert foncé en dessus, d'un rouge cramoisi en dessous. On y voit en dessous de grosses nervures pleines d'air, hérissées de piquants, et disposées comme les mailles d'un filet. Les fleurs s'épanouissent le soir; elles sont d'abord d'un blanc pur et répandent une odeur agréable. Au bout de vingt-quatre heures, elles deviennent roses, puis rouges. La fleur se flétrit le troisième jour et se replonge sous les eaux. Le fruit mûr est gros comme la tête d'un enfant, il renferme des graines bonnes à manger; il y a dans ces graines beaucoup de fécule, et les Indiens s'en nourrissent après les avoir fait rôtir.

Telle est cette fleur extraordinaire. On lui a donné le nom de *victoria regia* en l'honneur de la reine d'Angleterre. Elle appartient à la famille des *nymphéacées*, dont fait partie le *lotos*, plante très-célèbre chez les anciens Égyptiens.

Il y a, comme vous voyez, de bien belles choses sur la terre, à côté d'autres choses bien laides; car l'alligator est voisin de la *victoria*. Et dire qu'il y a peu d'années nous ne connaissions pas l'existence de cette merveille! Combien en reste-t-il que nous ne connaissons pas encore! VICTOR MEUNIER.

LES AVENTURES DE TROIS PETITES FILLES DÉSOBÉISSANTES

ET D'UN MÉCHANT GARÇON.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

« Emma, Alice, à mon secours! venez m'aider à tirer ce ver qui ronge les racines de mon rosier. »

Emma posa son carton à dessin, Alice laissa tomber son livre, et l'une armée de son ombrelle, l'autre brandissant son éventail, elles se lancèrent vers Clarice leur plus jeune sœur qui jardinait dans un étroit parterre.

Le ver fut aisément foudroyé, on le lança au toit à tour de bras, puis Clarice ainsi rassurée continua à arroser une douzaine de plantes et un arbuste entourés de gazon qui lui appartenaient exclusivement.

Emma reprit son carton sur lequel elle dessinait un arbre planté au delà d'une charmille qui séparait le jardin du verger. Alice releva et rouvrit son livre, le petit arrosoir vide, Clarice se rapprocha de ses deux sœurs.

« Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini? mes demoiselles. Il me semble qu'il y a assez longtemps que nous travaillons, je voudrais bien jouer.

— Et à quoi? dit Emma en serrant ses crayons.

— Oui à quoi? répéta Alice en fermant son livre.

— Est-ce que je le sais, moi, vous êtes plus grandes, vous devez avoir des idées et savoir ce qui amuse. »

Les deux sœurs aînées restèrent silencieuses à se regarder.

« Décidément, reprit l'enfant terrible, vous êtes bien ennuyeuses, et je regrette joliment la société d'Emmanuel.

— Chut! Il ne faut pas parler de cela, tu sais bien que notre cousin n'est pas loin, seulement de l'autre côté de la charmille, et il pourrait t'entendre.

— Eh bien! tant mieux, je ne me suis jamais ennuyée tant qu'il a été avec nous. Il est si drôle quand il ne te battait pas.

— Il m'a bien un peu battue, mais j'ai crié si fort et puis il me faisait tant rire après.

— Enfin, puisque maman ne veut plus que nous nous trouvions dans sa société excepté à table. C'est ce qui me désole, et je puis dire qu'au fond vous n'êtes pas plus contentes que moi, il faisait des folies pour nous faire rire. Emma soupira.

— Bah! dit Aline on peut s'en passer. »

On entendit siffler de l'autre côté de la charmille.

« C'est lui! »

Au même moment une pierre lancée du verger tomba aux pieds d'Alice, à cette pierre une lettre était attachée avec une ficelle.

« Qu'est-ce que cela?... une lettre?

— C'est une lettre d'Emmanuel, s'écria Clarice: quel bonheur! comme c'est amusant!... A mesdemoiselles mes cousines....

— Voyez-vous? lisons vite. »

Comme Emma était l'aînée (elle avait onze ans), elle se saisit de la missive, la décacheta avec un peu de gravité et lut :

« Je m'ennuie, vous vous ennuyez, nous nous ennuyons ...

— Tiens, est-ce que c'est un verbe qu'il nous envoie?

— Écoutez donc :

« Nous ne pouvons plus jouer ensemble, puisque ma tante l'a défendu, et qu'à l'heure des récréations on m'envoie au verger et vous au jardin, encore; quand il y aura des prunes et autre chose à manger, je suis sûr que ce sera moi qu'on enfermera au jardin et vous qu'on mettra au verger; mais en ce moment toutes les cerises sont cueillies et je n'aime pas les fraises. J'ai déraciné pas mal de légumes, j'ai mis du sable dans les plates bandes et ouvert le robinet du réservoir.... »

Ici les trois petites filles éclatèrent de rire. Comme François le jardinier allait se fâcher, et il était si drôle quand Emmanuel le mettait en colère : son nez devenait tout rouge, tout rouge.

« Écoutez mesdemoiselles, il y en a encore long....

« Je ne trouve plus rien à faire, et j'ai pensé à vous écrire pour vous proposer une bonne partie. Je pourrais certainement escalader la charmille, mais je suis sûr que mon précepteur est quelque part là haut qui me guette du coin d'une fenêtre, et ma tante avant de partir l'a autorisé à m'enfermer dans une salle basse du château si je commets la moindre désobéissance;

voilà pourquoi j'avais pris un encrier!... Il croira que j'écris ma traduction latine. Voici ce dont il s'agit : Comme le temps est très-chaud, je voudrais faire une petite promenade ce soir au dehors, voulez-vous venir avec moi, ce sera une fameuse partie et nous nous amuserons bien. Nous irons jusqu'à la ferme où je vous apporterai du lait et du pain de seigle car il ne faudra pas qu'on vous voie, nous nous cacherons. »

Clarice tapa dans ses mains et sauta en l'air. (La petite fille n'avait que six ans.) « Mais cela est impossible! dit Alice, maman nous défend de jouer avec Emmanuel, maman nous défend de sortir de la maison.

— C'est vrai, dit Emma qui avait le caractère un peu décidé, mais maman ne sera revenue que demain soir.

— Mademoiselle Eulalie ne voudra jamais nous mener promener à la nuit hors du parc....

— Il y a encore quelque chose dans la lettre....»

« Si vous voulez sortir avec moi ce soir, personne n'en saura rien, et nous serons rentrés à dix heures. Allez, vous n'en serez pas fachées. Après le thé demandez à vous coucher, et quand mademoiselle Eulalie sera endormie (et je vous promets qu'elle dormira bien); rhabillez-vous et ouvrez la porte, je serai là, je réponds du reste. Si vous acceptez ma partie, dites toutes les trois ce soir que le thé est excellent. Je comprendrai ce que cela voudra dire. Je compte sur vous. »

EMMANUEL.

« Que faire? c'est bien tentant, dit Emma. Une promenade à la fraîche et dans la prairie....

— Si maman apprenait cela demain, nous serions bien grondées.

— Mais, puisqu'elle n'en saura rien, s'écria Clarice avec impatience.

— Et quand nous serions un peu grondées.... pour une fois, fit observer Emma. »

Alice se rendit facilement à ce mauvais raisonnement de sa sœur, car elle se sentait très-disposée à la désobéissance. L'après-dînée leur sembla longue. Alice qui avait repris son livre lisait sans retourner les pages, c'est-à-dire qu'elle pensait à autre chose, Emma dessinait hardiment des branches qui n'avaient jamais existé sur l'arbre qui lui servait de modèle, et quant à Clarice, elle chantait, cousait, sautait, criait comme un petit gamin, et dans l'espoir d'être entendue de son cousin de l'autre côté de la charmille.

Enfin on sonna le thé, et les deux fillettes aînées sentirent que le cœur leur battait; néanmoins on plia bagage assez lestement, et l'on rentra à la salle à manger. Le précepteur était déjà assis auprès de la table en société de Mlle Eulalie l'institutrice des trois petites filles. Le thé infusait.

« La vapeur de ce thé sent bon, dit Emma, je suis sûre qu'il sera excellent.

— Et moi aussi, répéta Alice.

— Eh moi! donc.... cria Clarice avec une énergie qui fit sourire la bonne demoiselle qui ne pouvait deviner le motif de cette approbation générale. » Elle versa le thé.

Mais elle n'en prit pas. Comme depuis plusieurs nuits elle avait été tourmentée par une cruelle insomnie, le médecin lui avait conseillé de prendre ce soir-là, avant de se coucher quelques cueillerées d'amande ; c'est une préparation faite avec du lait et des amandes broyées dans laquelle le médecin fait mêler quelques gouttes de laudanum lorsqu'il veut procurer à quelqu'un un sommeil artificiel.

Cette circonstance connue d'Emmanuel, avait encouragé ce méchant garçon dans son projet, il savait que cette nuit-là, Mlle Eulalie serait plongée dans un sommeil profond.

Après la seconde tasse, et selon la convention faite, ces demoiselles déclarèrent qu'elles étaient fatiguées et qu'elles avaient envie de dormir. On se sépara, l'instituteur accompagnant son élève, et Mlle Eulalie accompagnant les petites filles du côté opposé.

MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute ; et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusques après midi ;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite.

FLORIAN.



LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

La seconde journée fut consacrée à la représentation d'une comédie intitulée : *la Princesse d'Élide*.

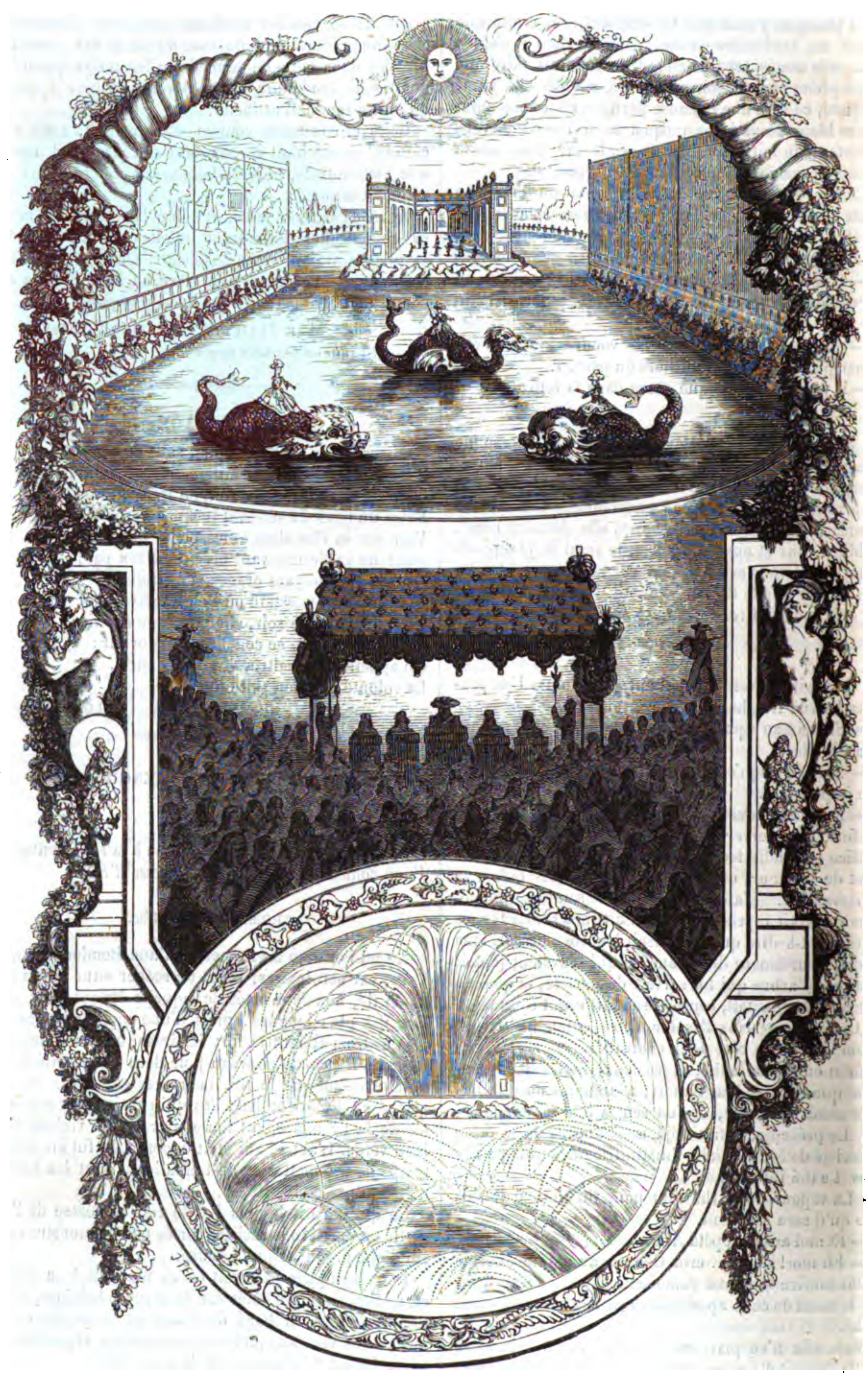
TROISIÈME JOURNÉE.

Au milieu d'un lac immense, d'une étendue et d'une forme extraordinaires, parut un rocher situé au milieu d'une île, aux deux côtés de laquelle étaient deux autres îles plus longues, mais d'une moindre largeur. Toutes trois étaient si fort éclairées, que ces lumières faisaient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit. Aussitôt que le roi, les reines et la cour eurent pris place, l'une des deux îles qui paraissaient aux côtés de la première, fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui était opposée, le fut en même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étaient pas moins riches.

Ce qui surprit le plus fut de voir la déesse de l'île sortir de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux nymphes parurent en ce moment à sa suite, et, se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord de l'eau; et la déesse commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la reine mère.

(La suite au prochain numéro.)



Troisième journée. (Page 239, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 658. — Quinze centimes.** 17 JANVIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le Joueur. (Page 242, col. 1.)

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS.

LE JOUEUR RUINÉ.

VALÈRE, le joueur; HECTOR, son valet.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits;
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris[1].

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin! de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi; cherche une autre victime.

HECTOR, *à part*.

Il est sec[2].

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate*)
Parle! As-tu jamais vu le sort en son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris!
Vingt fois le coupe-gorge[3], et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute!

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.
(*Hector approche un fauteuil.*)

VALÈRE, *assis*.

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre tenant un livre*.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh! vous n'y pensez pas!
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALÈRE.

Ouvre et lis au hasard

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit*.

« Chapitre six. Du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
Leur possession trouble et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant*.

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied*)
Des mouvements de rage! Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« Que faut-il.... »

VALÈRE.

Finis donc....

HECTOR.

« A la nature humaine?
Moins on a de richesse et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux, enfin, je me délivre.
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur....

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder : la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable :
« Qu'un joueur est heureux! Sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

REGNARD, *le Joueur*, acte IV, sc. XIII

1. Terme de jeu s'appliquant à la perte. Avoir l'air d'un premier pris, c'est être chagrin, embarrassé.
2. C'est-à-dire il est à sec, il n'a plus rien.
3. Terme de jeu.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE.

XV

M. Vergut avait emmené M. Buret dîner chez lui. Il était fou de bonheur, et but du bordeaux, du bourgogne, du xérès et du champagne à la santé de Dégref.

« Alexandre, répétait-il, mon cher Alexandre.... Nous sommes quittes, tu ne me dois plus rien. »

Depuis que Dégref était sorti de l'institution Véglis, c'était aux frais de l'épicier qu'il avait poursuivi ses études continuées à l'université de Gand, sous la direction de M. Buret. C'était aux frais de M. Vergut encore qu'il avait commencé son droit et passé avec distinction l'examen du premier degré. L'épicier regretta beaucoup de ne pouvoir y assister. Son commerce de plus en plus prospère le tenant captif, il exigea que Dégref vînt terminer ses cours à Bruxelles. Être reçu avocat ailleurs que dans la capitale lui semblait impossible.

« Comme tu leur as bien égrené ton chapelet, continua M. Vergut... questions et réponses roulaient comme un feu de file. En as-tu appris?... Et dire que tu t'entendais si mal au commerce. Tu te souviens du savon, du sucre et du café, hem !... On a raison de répéter : A chacun sa vocation.... Croyez-vous que cet examen fera du bruit, monsieur Buret?... Pensez-vous qu'on en parle dans les journaux?... Si vous me rédigiez un petit article proprement tourné, que je porterais à l'*Indépendance*.

ALEXANDRE *vivement*. De grâce, mon cousin, pas de réclame ridicule.

M. VERGUT, *blessé*. Où m'as-tu vu faire des choses ridicules?... Tu n'entends rien au commerce, te dis-je.... La réclame est une nécessité de notre époque.... A quoi sert le mérite qu'on laisse sous le boisseau. Penses-tu que les biscuits Vergut jouiraient d'une aussi belle réputation, si personne n'en avait parlé.

M. BURET *souriant*. Il suffisait qu'on les goûtât.

M. VERGUT *radouci*. Vous êtes bien honnête, monsieur Buret.... Eh, eh, eh, chacun a sa manière d'illustrer son nom. Les savants écrivent des livres; moi, je fabrique de bons petits gâteaux.... Mes ouvrages sont à la portée de tous; personne ne les trouve ennuyeux.... Ah ! voici votre dessert, messieurs. »

Le garçon de magasin qui entrait remit deux billets à M. Vergut.

« Voici votre dessert, reprit l'épicier. Deux stalles pour le théâtre des Galeries Saint Hubert.

ALEXANDRE. On disait la salle retenue jusqu'au départ de Rachel.

M. VERGUT. Moyennant finances, il y a toujours moyen de s'arranger. Quand les bureaux de location sont fermés, on s'adresse aux revendeurs. Ne vous inquiétez pas de ce que ces deux bouts de carton m'ont coûté, et amusez-vous bien.

M. BURET. Mais vous, monsieur....

M. VERGUT. Moi, monsieur Buret, je ne me permets le spectacle que le Dimanche. On connaît son devoir.... Le soldat à son poste; M. Vergut, dans sa boutique! D'ailleurs, je vous avouerai que ces belles tragédies françaises ne m'amusent guère. J'aime mieux quelques petites fariboles plus guillerettes. Allons, ne manquez pas l'ouverture. Il est juste d'en avoir pour son argent.... Sans adieu, monsieur Buret.... Vous êtes bien gentil tout de même d'être venu. »

Le professeur sortit avec Dégref. L'épicier se fit apporter deux chaises, et s'installa devant la porte de son magasin.

De temps à autre, il secouait la poussière de sa pipe, et disait à voix haute :

« Quel bel examen !... Quel garçon d'avenir ! »

Heureux quand ses paroles, recueillies par un voisin curieux, lui donnaient sujet de recommencer la narration du triomphe de Dégref.

Sur les huit heures, une estafette s'arrêta devant la boutique, et, tirant un pli de sa poitrine, consulta le numéro de la maison.

« Dégref, demanda le cavalier se penchant sur le cou de son cheval, et s'adressant à M. Vergut.

M. VERGUT *étonné*. Ici même.... Alexandre Dégref, mon cousin que je regarde comme un fils, et destine au barreau. Il a passé ce matin, avec les plus grands éloges, son examen du second degré. Le président.... »

Sans en écouter davantage, l'estafette jeta la lettre à M. Vergut, et s'éloigna au galop. L'épicier regarda l'enveloppe qui portait la suscription de son cousin, et sur un large cachet rouge, il lut : *Ministère de l'intérieur*.

« Du ministre.... Une lettre du ministre pour Alexandre !... »

Il se retourna, et appelant son garçon de boutique :

« Florimond, comprends-tu ce que le ministre peut vouloir à Alexandre ?

LE GARÇON *se grattant la tête*. Dame, monsieur, pour le savoir, n'y a qu'à ouvrir le paquet.

M. VERGUT. Que j'ouvre une lettre qui ne m'est point adressée.... jamais.... je mourrais plutôt d'impatience à côté.... Seulement, il est inutile de me coucher, je ne dormirais point. Je vais attendre Alexandre. »

Se livrant à mille conjectures, l'épicier attendit en effet le retour de Dégref, qui, très-surpris à la vue de cette missive officielle, s'empressa de déchirer l'enveloppe.

« Lis tout haut, cria M. Vergut, lis tout haut, mon enfant ! »

Déjà Alexandre avait parcouru la lettre du regard.

« Tenez, dit-il, en la rendant à son cousin, M. D***, aujourd'hui ministre de l'intérieur, et jadis député de Gand, s'est souvenu de l'écolier de Ledeberg. Le président du jury est son intime ami; il lui a parlé de moi, et le ministre m'invite à dîner pour demain.

M. VERGUT, *suffoqué*. Bonté divine! tu dînes chez le ministre, tu connais M. D***, et tu ne m'en as jamais parlé.

ALEXANDRE. Je le connais à peine. Lorsque M. D*** représentait la ville de Gand, il m'obtint la bourse que je perdis ensuite par ma sottise. Il a ignoré cette mésaventure, et ne se doute pas que j'ai fini mes études, grâce à M. Buret.

M. VERGUT. Et grâce à moi, mon ami, grâce à moi qui t'ai consacré un fier sac d'écus. Je ne te les reproche pas, certes, car je cultive en toi la gloire de la famille.... Mais quelle toilette vas-tu faire pour ce repas?... S'il était temps encore, nous courrions chez le tailleur ; mais il est minuit.... Demain, mon Dieu, c'est trop tôt. Le ministre aurait dû t'inviter pour dimanche.

ALEXANDRE *souriant*. Dimanche, tout le monde m'aura oublié, mon cher cousin. «

Le lendemain matin, M. Vergut se rendit successivement chez ses voisins, le boucher, le boulanger, le mercier et le marchand de tabac, pour leur annoncer qu'Alexandre dînait chez le ministre de l'intérieur qui lui voulait un bien extrême, et allait sans doute lui confier un des postes principaux du gouvernement. Il fit venir un garçon bottier, avec une cargaison de bottines et de souliers vernis; et monta avec lui dans la chambre que Dégref occupait au quatrième étage de la maison.

« Mon cher Alexandre, dit-il, j'ai pensé que tes chaussures ne seraient peut-être pas dignes de l'illustre assemblée où tu figureras ce soir. Je t'amène de quoi choisir.

ALEXANDRE. Vous êtes bien aimable, mon cousin. Je vous remercie de cette attention.

LE GARÇON CORDONNIER. Monsieur veut-il essayer des bottes vernies.

M. VERGUT. Des escarpins seraient peut-être plus convenables?... Des escarpins, avec des bas de soie!

ALEXANDRE. Mais je ne vais pas au bal....

M. VERGUT. Tiens, consultons monsieur.... Mon ami, mon cousin que voilà dîne chez le ministre....

ALEXANDRE, *interrompant M. Vergut et prenant une paire de chaussures*. Mon cousin, je vous en prie.... ces bottines-là sont parfaites.... (*il les met*) elles me vont fort bien; c'est tout ce qu'il me faut.

M. VERGUT. Elles ne te serrent pas trop les orteils; elles ne te gênent point.... fais-y bien attention. Rien ne vous annule un homme, comme d'avoir des souliers qui le blessent.... Il faut que tu brilles par ton esprit, ce soir.

LE GARÇON CORDONNIER. Monsieur est fort à son aise dans ces bottines, j'en suis sûr. Il les a mises tout de suite et sans peine.... Monsieur a un pied aristocratique.

M. VERGUT, *enchanté*. Mon cousin a tout pour lui, le brigand!... Si vous aviez assisté à son examen hier, vous auriez été confondu; c'était merveilleux.... Descendez avec moi à la caisse, mon garçon, descendez que je règle avec vous.

ALEXANDRE. Merci encore mon cousin; vous me traitez avec la sollicitude d'un père. Je vous en suis très-reconnaissant.

M. VERGUT, *attendri*. Il n'y a pas de quoi, mon ami, il n'y a pas de quoi.... »

Alexandre disait vrai. Les travers de M. Vergut l'impatientaient souvent, mais il rendait justice à son cœur loyal; et n'ayant ni vanité, ni petitesse; même avec le ministre, il eût avoué, sans rougir, une parenté qui, sous le rapport pécuniaire, lui était très-utile.

Sur les trois heures, monsieur Vergut remonta chez Alexandre avec l'habit et le pantalon noir de son cousin qu'il avait tenu à brosser lui-même.

Dégref lisait tranquillement.

Tu ne commences pas encore ta toilette, demanda l'épicier?

ALEXANDRE. J'ai dix fois le temps.

M. VERGUT. Tu devrais toujours te laver les mains et te faire les ongles.... Est-ce sur ce que tu études là, que tu parleras chez le ministre?

ALEXANDRE, *riant*. Ah çà, vous croyez donc que je vais prononcer un discours.... me poser en orateur, mon cher cousin.

M. VERGUT. Tu aurais pu porter un petit toast bien senti.... »

L'épicier déposa l'habit et le pantalon sur le lit d'Alexandre, souffla sur quelques atomes de poussière qui avaient échappé aux coups de brosse et sortit pour reparaître bientôt avec un nouvel individu.

C'était le coiffeur à la mode qu'il avait envoyé chercher par Florimond.

Il voulait que Dégref fût accommodé au dernier genre, et se désola de l'obstination de son cousin à refuser certaine coiffure Montmorency importée récemment de Paris à Bruxelles

La belle chevelure bouclée d'Alexandre n'avait cependant nul besoin des secours de l'art, pour orner son large front.

Le coquin, murmurait tout bas M. Vergut, il a tout pour lui, en vérité!...

Le maître perruquier parti, il assista à la toilette d'Alexandre avec le même respect qu'un courtisan de Louis XIV, au lever du grand roi. Il fit essayer à son cousin quatre chemises différentes, y découvrant toujours quelque défaut; prit ses besicles pour examiner le nœud de la cravate blanche; et tourner autour de Dégref; lui recommanda de mettre seulement dans l'escalier du ministère une belle paire de gants couleur paille. — Ils sont de la meilleure qualité, observa-t-il, mais tu pourrais les déchirer ou les ternir.

— Me voilà prêt une heure trop tôt, dit à la fin Alexandre, si je faisais un tour de promenade avant mon dîner.

M. VERGUT. Y penses-tu, malheureux; tu comptes donc aller chez le ministre à pied.... Florimond t'a retenu une jolie vigilante [1] bien propre qui sera ici à cinq heures et demie. Reste à lire tranquillement; je te préviendrai.

M. Vergut redescendit fumer une pipe. Lui si laborieux d'ordinaire se sentait désœuvré; comme on l'est parfois dans l'attente d'un grand événement.

Enfin à cinq heures et demie précises, il eut le plaisir d'installer Dégref dans la vigilante, au vu et au su des voisins, qui, de leurs boutiques respectives, surveillaient curieusement le départ du jeune homme, et de crier au cocher d'une voix retentissante.

Ministère de l'intérieur!

Puis, tout en dînant seul dans son arrière-magasin, M. Vergut assista en imagination à un festin splendide. Il rêva de brillants uniformes, d'argenterie ciselée, de cristaux de Bohême et de serviteurs galonnés circulant en foule autour d'une table immense. F. DE SILVA.

(La fin au prochain numéro.)

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

Lorsqu'elles eurent achevé, un concert des violons se fit entendre; des tours s'élevèrent à vue d'œil; quatre géants, d'une grandeur démesurée, vinrent à paraître avec quatre petits nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisaient paraître celle des géants encore plus excessive. Ils commencèrent une entrée de ballet. La deuxième fut dansée par huit Maures, qui, chargés de la garde du palais, en faisaient une exacte visite avec chacun deux flambeaux.

(La suite au prochain numéro.)

1. Voiture.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE (SUITE).



Suite de la troisième journée. (Page 244, col. 2.)

LES AVENTURES DE DEUX PETITES FILLES DÉSOBÉISSANTES ET D'UN MÉCHANT GARÇON.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

(SUITE.)

La chambre d'Emmanuel et celle de l'instituteur étaient à côté l'une de l'autre. L'enfant fit semblant de dormir; le maître s'étant retiré dans sa propre chambre, se livra à quelques recherches de papiers. Il avait fermé la porte entre les deux pièces; mais, pour plus de sûreté, Emmanuel, qui était aux écoutes, se laissa doucement glisser à bas de son lit et alla nu-pieds tirer le verrou avec beaucoup de précautions. Puis il se rhabilla doucement, ouvrit la fenêtre qui n'était que poussée, en enjamba l'appui, et, aidé d'une grosse corde à nœuds dont il s'était pourvu et qu'il y avait attachée, il descendit sur une terrasse appartenant à l'étage inférieur, et enfin, de là, et toujours par le même moyen, il arriva dans la cour devant le château. Les domestiques, rentrés aux communs, ne songeaient guère à s'occuper de lui.

D'un autre côté, les fillettes étaient dans leur chambre, un vrai petit dortoir contenant quatre lits, car Mlle Eulalie couchait auprès d'elles. L'institutrice aidait à les déshabiller, ce qui se faisait plus vivement qu'à l'ordinaire, et non sans regards sournois lancés de petite fille à petite fille; on était si préoccupé de ce qui allait arriver.... Mais quel sujet d'inquiétudes! Il était de bonne heure, et l'institutrice ne se coucherait pas, ne s'endormirait jamais, et, au contraire, elle se réveillerait au moindre mouvement qui se ferait dans la pièce. Après la prière faite et les jeunes filles couchées, Mlle Eulalie voulut prendre un livre et lire, mais cela lui fut impossible: sa tête alourdie s'inclinait à chaque instant, ses yeux se fermaient malgré elle. Étonnée de cette disposition anormale, elle alla à la fenêtre regarder le ciel, et comme il lui parut être un peu sombre, elle pensa qu'il y avait en cela l'influence d'un temps orageux. Elle ferma donc les volets et les rideaux, pour épargner autant que possible la vue des éclairs qui pourraient survenir à la petite Claire, et même à Alice, qui avait peur de l'orage, et, ne cherchant plus à résister au sommeil qui l'absorbait, elle se déshabilla, mais, avant la fin de cette opération, elle tomba sur son lit profondément endormie. Emma crut d'abord qu'elle faisait semblant de ronfler; mais quand ce bruit se fut prolongé pendant quelque temps, elle se leva sur son séant et appela tout bas ses sœurs Ni l'une ni l'autre ne dormait non plus; on se leva bien doucement, on se vêtit à peu près et en tremblant.... Un pantalon, un jupon et une robe, ce fut tout; les bottines avaient été emportées hors la chambre, mais on irait bien dans la prairie en pantoufles.... Mlle Eulalie dormait toujours. Emma ouvrit résolûment la porte, qui fit un peu de bruit.

« Alice! » murmura l'institutrice.

Pour le coup, les petites filles se crurent prises.... Mais non, Mlle Eulalie ne faisait que rêver, et au moment où personne ne s'y attendait, la petite fûtée de Clarice mit un genou sur une chaise et alla souffler la veilleuse, puis elle se cramponna à la robe d'Emma. Les trois petites filles sortirent en refermant doucement la porte, et faillirent pousser un cri en trouvant Emmanuel devant elles. Il saisit Clarice par la main et descendit l'escalier sans dire un mot; Emma et Alice se mirent en devoir de le suivre; arrivés à la salle à manger, où la lune projetait sa lueur, le petit garçon se pencha à l'oreille d'Emma, lui demandant où l'on mettait la clef du buffet. La fillette le regarda étonnée; elle seule, en effet, connaissait cette place, et, comme aînée, était chargée de serrer le dessert, les liqueurs et les vins fins.

« Pourquoi faire? dit-elle.

— Tu vas voir; dépêchons-nous. »

Quand elle eut livré la clef avec un peu d'hésitation, Emmanuel ouvrit le buffet, y prit une assiettée de gâteaux secs qu'il vida dans ses poches. Alice et Emma se récrièrent à la fois; quant à Clarice, elle se mit à rire et ramassa et croqua un petit cœur à l'angélique qui était tombé à terre.

« Nous laisserons croire que les rats les ont mangés.

— Mais ce sera un mensonge?

— Cela m'est bien égal, à moi, un mensonge. »

Il se saisit d'une bouteille de vin de Champagne.

« Oh! mon Dieu! Et papa, que dira-t-il à son retour?

— Je la casserai en rentrant, et j'en remettrai les morceaux dans le buffet.

— Mais que ferons-nous du vin contenu dans la bouteille?

— Nous le boirons, parbleu! »

A cette déclaration, les petites filles ouvrirent des yeux énormes. Elles n'avaient jamais bu de ce vin-là, l'eau rougie seule leur était permise.

« Et moi aussi, j'en aurai!... » demanda Clarice.

Emmanuel avait mis la bouteille sous son bras, quand il avisa un demi-saucisson; il s'en saisit et le tendit à Emma.

« Je ne peux pas tout porter.

— Je n'oserai jamais....

— Allons donc, poltronne!

— Tu as donc faim?

— Nous aurons faim un peu plus tard. »

Enfin, les quatre enfants sortirent dans la cour, et, sans que personne pût les voir, ils longèrent les grands arbres qui l'entouraient et furent bientôt dans la prairie, après avoir traversé la grande route. Ah! une fois là, c'était tout plaisir et toute liberté; on se mit à courir et à sauter; la nuit était très-chaude, et quoique la lune n'eût qu'un croissant, et un peu voilé encore, cependant on voyait assez clair pour distinguer tous les objets. Malgré cela, Clarice, sans oser l'avouer, ressentait quelques inquiétudes, causées par les ombres noires des grands arbres à l'horizon. La prairie finissait par une pièce de blé qui bordait un bois. En chantant, en criant, en jouant, on arriva à la pièce de blé, dans laquelle Emmanuel s'engagea résolûment, sous prétexte d'y chercher des coquelicots.

« Venez donc? c'est très-amusant.

— Mais le garde champêtre?

— Est-ce qu'il y a des gardes champêtres à cette heure-ci? »

Après beaucoup d'hésitation, les petites filles entrèrent dans le blé; leur conscience leur disait bien qu'en brisant ainsi les épis près d'être fauchés, elles commettaient une mauvaise action.... Mais elles suivaient leur guide; elles avaient même un peu peur de le per-

dre. Après avoir abattu une longue traînée de blé, on arriva à la lisière du bois.

« Il fait trop noir là dedans, je ne veux pas y entrer! s'écria Clarice.

— Bah! est-ce que j'écoute des petites filles! D'ailleurs, avec moi, il n'y a pas de peur à avoir.... Mais, au fait, sans aller plus loin, si nous mangions quelque chose.... »

On s'assit sur l'herbe.

« Donne-moi le saucisson, Emma? »

La fillette lui tendit vivement le morceau de viande, enchantée qu'elle était de s'en débarrasser. Le petit garçon tira son couteau et en coupa un rond très-épais et qu'il s'offrit.

« En voulez-vous un peu? demanda-t-il ensuite.

— Et du pain? répondit Alice.

— Vous vous en passerez.

— Je ne peux pas manger de viande sans pain.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Alors, si vous êtes des bégueules, tant pis! »

Et, après avoir mangé deux ronds de saucisson, il lança le reste à travers la campagne, en criant ;

« Gare les jambes! »

Ce qui fit rire ces demoiselles, qui commençaient à devenir un peu sérieuses. Il coupa ensuite le fil de fer de la bouteille de vin de Champagne; le bouchon sauta avec la détonation ordinaire, ce qui fit rouler par terre la pauvre Clarice, mal assise sur une motte d'herbe, et puis il se mit à boire à même. Les petites filles le regardaient faire; enfin, il s'arrêta.

« Comme je suis le garçon, c'est-à-dire le maître, j'ai bu le premier; c'est très-bon! Maintenant, tendez vos mains.

— Comment, nos mains?

— Oui, en faisant le creux dans la paume, comme lorsque vous buvez à une source. »

Trois petites mains furent tendues vers Emmanuel; mais, outre qu'il ne faisait pas très-clair, les trois-quarts du liquide qu'il versa s'échappèrent entre leurs doigts, et il ne leur en resta guère. Quant au petit garçon, sous prétexte d'être impatienté de ce mauvais résultat, il porta de nouveau la bouteille à sa bouche, avala ce qu'elle contenait, et l'envoya rejoindre le bout de saucisson. MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

RÉCITS HISTORIQUES.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II.

(1453.)

Une nuit, disent les historiens turcs, Soliman, fils d'Orkhan, était assis au milieu des ruines de Cyzique, regardant aux rayons de la lune scintiller cette mer de Marmara qui conduisait vers l'objet de son ardente convoitise, la capitale de l'empire grec. Il lui sembla que les ombres des ruines colossales de la cité détruite s'allongeaient devant lui comme un pont sur la mer, et en même temps des voix mystérieuses lui rappelaient que l'empire du monde avait été promis à sa race. « C'est là un signe de Dieu, » dit-il. Le jour venu, il fit construire deux radeaux sur lesquels il monta avec trente-neuf hommes. Avec eux il surprit une forteresse grecque. De ce jour les Turcs prirent pied en Europe. Ils réduisirent successivement les empereurs à la possession unique de leur capitale.

Le sultan Mahomet II arriva au trône avec la résolution de prendre Constantinople et de tout sacrifier à ce but. C'était sa pensée du jour, sa pensée de la nuit. Un matin il fit venir son vizir :

« Vois ma couche, lui dit-il, vois ce désordre. Constantinople m'empêche de fermer les yeux. Donne-moi Constantinople. »

La ville n'avait que sept mille défenseurs, y compris deux mille neuf cents Vénitiens et Génois que commandait un habile homme, le Génois Justiniani. Pour comble de malheur, la division régnait parmi les assiégés. L'empereur Constantin Dracosès priait dans une église où officiait un évêque catholique; sa cour priait dans les autres selon le rit grec, et des deux côtés une haine mortelle séparait les partis. A en croire un historien byzantin, si au moment où les Turcs furent maîtres d'une moitié de Constantinople, un ange descendu du ciel avait dit aux habitants :

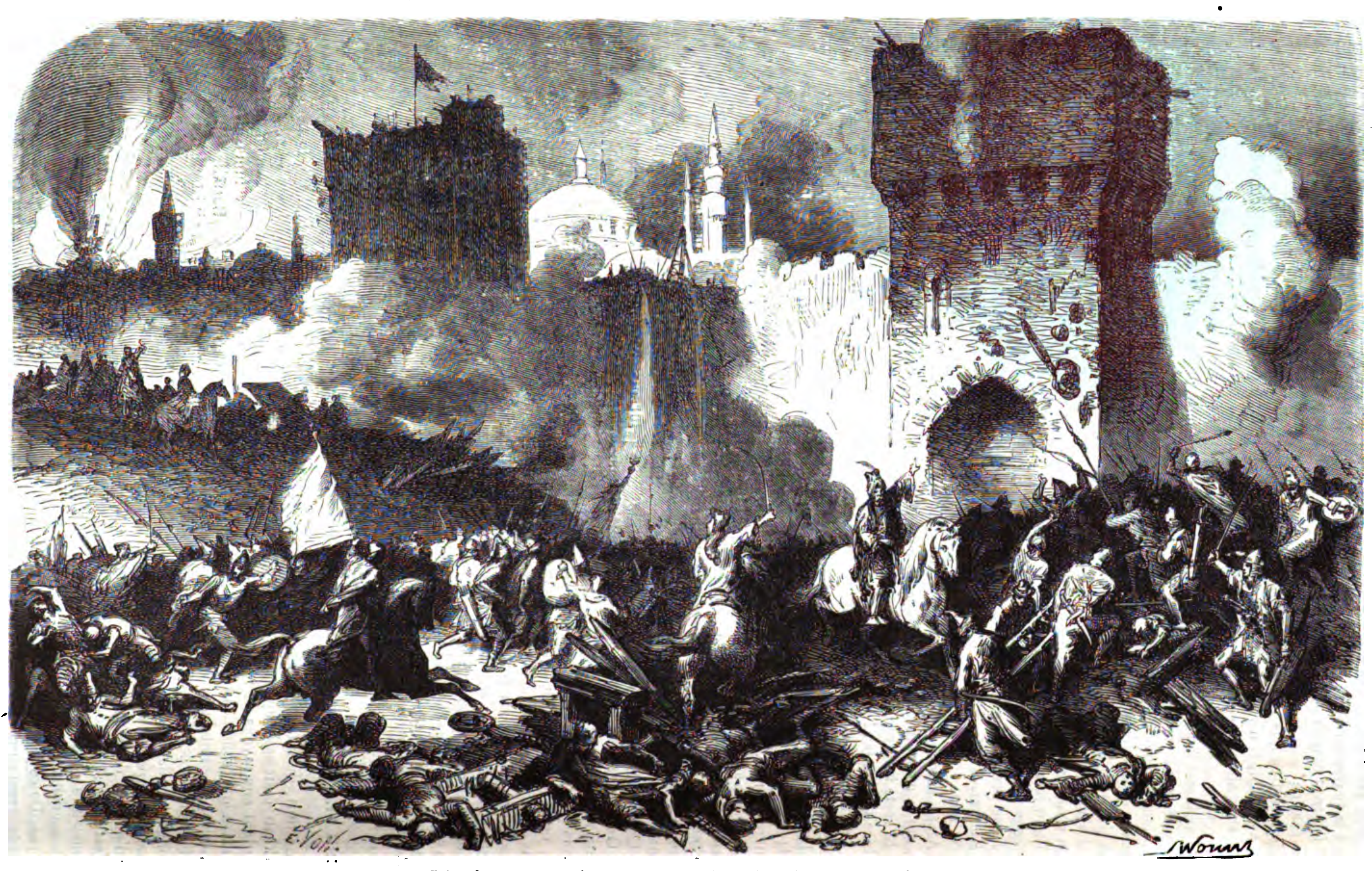
« Acceptez l'union et je chasserai les ennemis.

— Plutôt Mahomet que le pape, » auraient-ils répondu.

Telle était pourtant la force de la ville, que Mahomet faisait peu de progrès, lorsqu'il s'avisa d'un expédient qui ruina la défense. Constantinople est séparée de ses deux faubourgs. Pera et Salata par son port, la Corne d'Or, petit golfe long et étroit qui s'enfonce dans les terres plus loin que Salata. Mahomet fit établir derrière ce faubourg un chemin en planches qu'on graissa, et qui aboutissait d'une part au Bosphore, de l'autre au fond du golfe. A force de bras, on hissa les navires sur cette voie nouvelle, et un jour les Grecs virent avec stupeur la flotte ottomane au fond de leur port, au milieu de leurs défenses.

Le 29 mai 1453, à une heure de la nuit, un assaut furieux commença. A huit heures du matin, la moitié de Constantinople était prise et Constantin mort; il avait ennobli par son sacrifice la dernière heure de l'empire romain. Les autres quartiers qui avaient leurs fortifications propres capitulèrent. La croix fut abattue sur Sainte-Sophie et le croissant l'y remplaça.

Entre la mer Noire et l'Adriatique, l'islamisme venait de se tailler, à coups de cimeterres, un vaste et puissant empire qui, durant deux siècles et demi, épouvanta l'Italie et l'Allemagne.



Prise de Constantinople par Mahomet II (29 mai 1453). (Page 247, col. 1.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 659. — Quinze centimes.** 20 JANVIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Costumes de l'armée autrichienne.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'ART DE SE TAIRE.

L'art de parler est la première connaissance que l'on donne aux enfants; peut-être faudrait-il aussi leur apprendre l'art de se taire. Rien n'est plus dangereux que de parler mal à propos, rien n'est plus utile que de savoir garder un secret.

Un jour que le célèbre Antigone était seul dans sa tente avec son fils, celui-ci lui demanda s'il ne songeait pas à lever le camp et à prendre une nouvelle route.

« Eh quoi! mon fils, lui répondit Antigone, crains-tu de ne pas entendre le son de la trompette? »

Le prudent Antigone, en faisant un secret de ses projets à son fils, à l'héritier de son trône, lui donnait un grand exemple de discrétion et de prudence.

Le général romain Métellus se conduisit avec autant de sagesse. Un de ses officiers cherchait à pénétrer ses secrets :

« Si je pensais, lui dit Métellus, que ma tunique sût quelque chose de ce que je médite, je m'en dépouillerais à l'instant même et je la jetterais au feu. »

Eumène, le défenseur des enfants d'Alexandre, fut averti que Cratère, l'un des généraux qui s'étaient partagé l'empire de leur père, s'avançait à la tête d'une armée formidable. Il cacha cette nouvelle et fit répandre dans son camp qu'on aurait à combattre Néoptolème, guerrier sans expérience et peu estimé. Rassurés, les soldats d'Eumène marchèrent au combat avec confiance et remportèrent une victoire éclatante sur Cratère, qui trouva la mort dans la bataille.

Dans une marche, un officier était sans cesse autour du prince d'Orange. Lassé de son importunité, le prince lui dit enfin :

« Savez-vous garder un secret?

— Oui, » répondit l'officier.

Et il croyait déjà que tout allait lui être dit.

« Eh bien! reprit le prince, moi aussi je sais garder un secret. »

Un babillard, avant de parler, devrait se demander :

« Ce que je vais dire est-il intéressant, est-il utile pour moi ou pour les autres? Ne ferais-je pas mieux de garder le silence? »

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêterait ordinairement.

Les personnes qui parlent à propos, sans détour et laconiquement, sont des archers adroits et vigoureux, qui lancent leur flèche avec autant de roideur que de justesse au milieu du but, sans donner ni à droite, ni à gauche, ni au-dessus, ni au-dessous. Tels étaient les Lacédémoniens. Dès leur plus tendre enfance, ils étaient exercés à ne parler que peu et toujours d'une manière forte, véhémente, énergique. C'est un Spartiate qui a écrit ces mots si connus :

« Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. »

Ce sont encore des Spartiates qui répondirent à Pyrrhus, se répandant en menaces contre eux :

« Si tu es un dieu, nous ne te craignons pas, parce que nous ne t'avons pas offensé; si tu es un homme, tu n'es pas plus fort que nous. »

C'est une Lacédémonienne qui dit à son fils, se plaignant que son épée était trop courte :

« Ajoutes-y un de tes pas. »

Un roi lacédémonien voulait détruire une ville rivale de Sparte; les éphores s'y opposèrent.

« Conservez, lui dirent-ils, la pierre sur laquelle s'aiguise le courage de la jeunesse. » VILLIERS.

LES NEVEUX DE TANTE ROSINE.

SUITE ET FIN.

XVI

M. Vergut se trompait en partie du moins. — M. L. avait convié Alexandre à un repas intime. Dégref ne trouva chez le ministre que deux de ses juges et différents professeurs, dont il avait suivi les cours ou lu les ouvrages. On lui témoigna beaucoup de bienveillance. Il reçut les éloges qu'on lui prodiguait avec modestie. Le jeune homme se plaisait au milieu de ces savants aux manières affables. Il parlait peu; écoutait beaucoup. C'était pour ces esprits d'élites la louange la plus fine. On lui sut gré de son tact et de sa réserve.

M. L... le député de Gand devenu ministre, professait pour sa ville natale un culte presque fanatique. L'idée que sa chère université avait obtenu un succès éclatant en la personne de Dégref le transportait de joie. Lui-même était arrivé au pouvoir par son seul mérite. Le triomphe d'Alexandre lui rappelait ses débuts dans la carrière, ses laborieuses et belles années! Ce souvenir égayait son œil grave. L'homme d'État oubliait pour un instant les soucis et le tracas des affaires, les haines jalouses, les déceptions, les rivalités. A son insu peut-être il retournait en arrière, vers le temps où il n'était qu'un pauvre étudiant, et il souriait à sa propre jeunesse en souriant à Dégref.

Comme on prenait le café dans un des salons du ministère, il s'approcha d'Alexandre.

« Nous voilà loin, dit-il, de l'école de Ledeberg.... Je veux vous accorder encore une récompense. Voyons, que désirez-vous?... Demandez, et s'il est en mon pouvoir, vous recevrez. »

Dégref s'inclina avec respect, et répondit :

« Puisque Son Excellence le permet, j'oserai lui présenter une requête.... Je dois le peu que je suis à M. Buret, l'un des professeurs de l'institution Véglis. Si le ministre daigne acquitter ma dette en le nommant à une chaire, où ses talents réels seront plus en évidence, il fera deux heureux, le maître et le disciple.

— Accordé dit gracieusement M. L...; mais ceci est une justice. Je vous ai promis une faveur.... Que désirez-vous. »

Plus rapide que l'éclair, la pensée de Dégref courut de M. Buret à la famille Hevermans.

« Une justice encore, reprit-il; une justice qui serait pour moi de toutes les faveurs la plus précieuse.... La croix de Léopold, pour le père de mon meilleur ami, pour M. Havermans de Gand. »

Ces derniers mots n'avaient pas été prononcés sans intention, le faible de M. L*** était bien connu.

« M. Havermans, le peintre, s'écria M. L*** Il est déjà décoré.

— Votre Excellence me pardonnera; il ne l'est point.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Eh bien soyez tranquille, dussé-je en faire une question personnelle, il le sera; je vais m'en occuper tout de suite. »

Dans son empressement, Son Excellence s'éloigna, sans remarquer que pour lui-même Alexandre n'avait rien demandé; et entraînant un de ses convives dans l'embrasure d'une croisée, M. L. lui parla avec animation.

Bientôt, de nouveaux invités entrèrent, qui absorbèrent l'attention du maître de la maison. Il ne s'occupa plus de Dégref.

Le jeune homme allait s'éclipser lorsqu'un vieux savant cherchant un partenaire pour une partie de whist, lui dit:

Je n'ose vous offrir cette carte; le jeu n'est guère de votre âge.

— Mais il est de mon goût, » répondit poliment Dégref, heureux de faire plaisir au vieillard.

C'était aussi pour faire plaisir à M. Vergut qu'Alexandre avait appris le whist. Le marchand de denrées coloniales aimait tout ce qu'il croyait de bon ton. Se livrer à un passe-temps en usage chez les gens du monde flattait son amour-propre. Alexandre trouvait la récréation bien sérieuse et ne jouait que par complaisance; mais son intelligence et sa mémoire le servaient partout. Il jouait en maître. Le vieux savant enchanté de son partenaire l'invita à ses soirées du samedi, réunions honorables d'un accès difficile et fort envié. Y être admis devait être avantageux pour l'avenir d'un jeune homme. Alexandre le comprit et se retira très-satisfait.

XVII

Dès que M. Vergut revit son jeune parent, il l'accabla de questions. Il voulut connaître le menu du repas, le nom de tous les convives, la figure de celui-ci, le costume de celui-là. Il pâlit en apprenant que personne ne portait d'uniforme, ni de grands cordons, et se promit de taire ce détail, lorsqu'il transmettrait à ses connaissances les récits d'Alexandre.

Quand il sut que les biscuits Vergut figuraient sur la table ministérielle, il joignit les mains.

« Le ministre en a-t-il mangé? murmura-t-il.

ALEXANDRE. Oui, mon cousin.

M. VERGUT. Il n'a fait aucune remarque.... désobligeante pour eux?

ALEXANDRE. Aucune; il a même dû les trouver bons, car il en a pris deux.

M. VERGUT. Il en a pris deux!... D'autres personnes en ont-elles mangé, Alexandre?

ALEXANDRE. Oui, M. de Witt, par exemple.... A propos de M. de Witt, il m'a invité à ses soirées du samedi.

M. VERGUT. Il t'a invité.... *se frottant les mains.* Eh bien, Alexandre, je te félicite; M. de Witt ne reçoit que la fleur des pois. C'est la croix et la bannière pour être admis à ses samedis. Qu'as-tu fait pour lui donner ainsi dans l'œil.

ALEXANDRE. Je l'ai aidé à faire un *schelem* [1].

1. Toutes les levées d'une partie.

M. VERGUT. Tu as donc joué au whist?

ALEXANDRE. Une partie de la soirée.

M. VERGUT, *enchanté.* Eh bien, c'est à moi alors que tu dois cette nouvelle et magnifique relation. Si au lieu de t'engager à partager les distractions d'honnêtes négociants, je t'avais laissé courir les billards et les estaminets tu n'aurais pu servir de partenaire à M. de Witt.

ALEXANDRE. D'accord, mon cousin.

M. VERGUT. Revenons au ministre. A-t-il été aimable?

ALEXANDRE. Très-aimable. Il se souvenait de l'école de Ledeberg, des prix qu'il m'y avait donnés, et m'a fort gracieusement dit vouloir m'accorder encore une faveur.

M. VERGUT, *haletant.* Une faveur, Alexandre.... et tu ne me le racontais pas tout de suite! A quoi songeais-tu donc, fils?... Qu'as-tu répondu au ministre?... Mon Dieu, qu'as-tu répondu?... Tu avais là ta fortune dans les mains!

M. Vergut s'attendait à la belle place dont il avait dit un mot d'avance au marchand de tabac, à la mercière, au boucher et au boulanger. La chaire demandée et obtenue pour M. Buret lui fit froncer le sourcil. Il s'apaisa en voyant qu'une autre grâce avait été mise à la disposition d'Alexandre. Mais la colère du pauvre bûcheron, dont la femme gaspilla, au profit d'une aune de boudin les trois souhaits que devait exaucer une bienfaisante fée, ne fut rien auprès de celle de l'épicier, quand il entendit parler de la croix promise à M. Havermans. Il se leva, fit deux fois le tour de la chambre sans pouvoir articuler une parole. Il étouffait. Enfin, il s'arrêta en face d'Alexandre, et les doigts crispés sur le dossier d'une chaise, il le regarda fixement.

— Serais-tu par hasard un crétin?... demanda-t-il.... Tu te crois très-généreux, n'est-ce pas?... Tu te trouves beau, sublime, magnifique!... tu t'admires; avoue que tu t'admires!...

ALEXANDRE. Mais, mon cousin.

M. VERGUT. Ton cousin! C'est M. Buret et M. Havermans qui sont tes cousins! Tu leur témoignes ta reconnaissance à ceux-là.... Dire que tu pouvais m'obtenir la fourniture de la maison royale.

Alexandre allait répondre lorsqu'un jeune homme, à qui Florimond venait d'ouvrir la porte, fit une irruption soudaine dans la chambre, et se précipitant dans les bras de Dégref, lui dit d'un accent plein de tendresse:

« Je te retrouve, mon ami, mon frère!

— Havermans, » murmura Alexandre.

M. Vergut saisit cette parole, et s'adressant à Louis avec amertume :

« Vous avez raison, monsieur; Alexandre est bien votre frère, votre frère dévoué!... Vous passez dans son cœur avant ses parents!... »

L'épicier revenant à son idée, continua avec animation:

« J'aurais eu le droit de mettre sur mon enseigne: *Fournisseur de Sa Majesté le roi des Belges.* La fortune de mes biscuits était assurée. Le ministre en avait mangé deux.... notez-le.... deux, à son dessert, quand déjà Son Excellence était rassasié. Il en avait mangé deux. Alexandre pouvait le lui rappeler; mais il fallait une chaire à M. Buret, une croix à M. Havermans!... »

Louis ne comprenait rien à cette sortie. Il regardait

tour à tour Alexandre et M. Vergut, qui, malgré les efforts de Dégref pour lui imposer silence, poursuivit racontant et expliquant avec volubilité les péripéties du dîner ministériel.

« Mon bon, mon cher Alexandre, répétait Louis étreignant les mains de Dégref.

M. VERGUT *à mi-voix*. Oui, oui, mon bon, mon cher.... bon pour vous.... pas pour moi, certes; sacrifier mes intérêts aux intérêts d'étrangers.

ALEXANDRE. Votre colère est injuste, cousin; le brevet que vous ambitionnez ne dépend pas du ministre de l'Intérieur.

M. VERGUT. As-tu pris le soin de t'en informer.... Tais-toi, va, n'essaye pas de te justifier. Tu m'avais bel et bien oublié. »

L'épicier s'assit à l'écart, bourra sa pipe et fuma en silence, tandis que Havermans remerciait et questionnait Dégref.

Malgré la soirée déjà avancée, ils causèrent longtemps, évoquant les souvenirs de leur enfance. M. Vergut ne disait rien. Malgré lui, son humeur tombait devant l'affection expansive des deux jeunes gens.

Une espièglerie d'Alexandre, rappelée par Louis, amena sur ses lèvres un sourire involontaire.

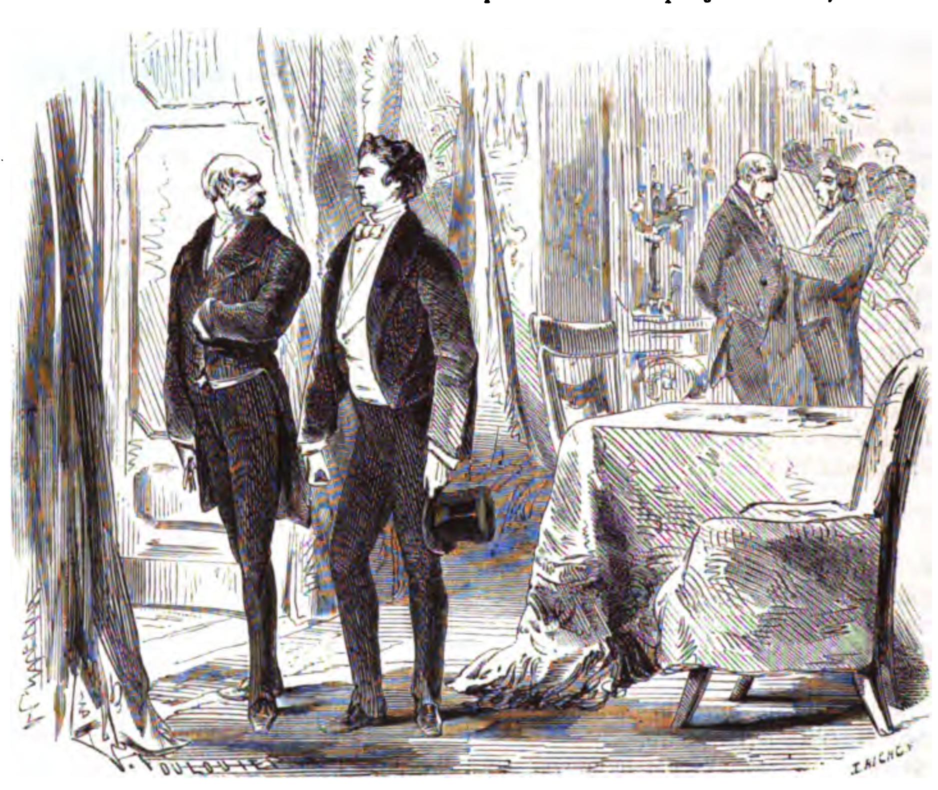
« Le gamin! murmura-t-il. Et il a fallu toujours l'aimer, quand même. »

Lorsqu'il fut question du dernier examen subi par Dégref, M. Vergut n'y tint plus. Il se rapprocha tout à coup.

« La belle séance, fit-il; je m'en souviendrai toute ma vie. Jamais je n'ai eu si chaud. Quelle émotion! Quelle joie! J'ai pleuré comme une bête. »

La glace était rompue. Quand Louis se retira, le brave épicier lui donna une cordiale poignée de main.

« Sans rancune, monsieur Havermans. Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air, savez-vous.



Un vieux savant, cherchant un partenaire, lui dit : (Page 251, col. 1.)

ALEXANDRE. Vous êtes le meilleur homme du monde!

M. VERGUT. Enjôleur!... A revoir, monsieur Louis; vous connaissez maintenant le chemin de ma boutique. Je ne vous dis que ça.... A bon entendeur, salut? »

Alexandre reconduisit Havermans jusqu'à l'extrémité de la rue de la Fiancée. Le lendemain, son ami vint le chercher et l'emmena déjeuner chez lui. Dégref revit cette maison dont il s'était banni pendant de longues années. Rien n'y était changé. C'était toujours cette cordialité franche, cette distinction simple, cette vie calme et sereine du foyer domestique. Il revit ce père laborieux et estimable entouré d'une famille nombreuse. Les enfants d'autrefois étaient maintenant des jeunes gens aimables, des jeunes filles charmantes. Ils avaient grandi comme Alexandre.

« Il est bien beau, n'est-ce pas, l'ami de Louis, » dit tout bas la petite Laurette à sa sœur Blanche.

Blanche ne répondit rien.... Elle embrassa Laurette.

XVIII

Le ministre tint parole à Dégref. M. Havermans fut décoré et M. Buret nommé professeur, dans un des premiers colléges, épousa la fille du chef de l'institution Véglis.

Louis et Alexandre suivirent la même carrière. Tous deux devinrent des avocats distingués. Leur affection ne fit que croître, leur liaison étant basée sur une confiance absolue, une abnégation réciproque.

Le jour où Dégref a plaidé sa première cause, M. Vergut a fermé sa boutique. C'était grande fête pour l'épicier! Suspendu aux lèvres du jeune orateur, il reproduisait machinalement ses moindres gestes, et à chaque frémissement sympathique du public, le visage

naturellement si coloré de M. Vergut trouvait moyen de rougir encore. Ses yeux s'humectaient derrière ses besicles, et il murmurait :

« O mon cousin, quel honneur pour la famille !... Le gaillard arrivera à siéger à la Chambre, il y arrivera ! »

Par contre, lorsque vint le tour de l'avocat général, il courba la tête et fut deux ou trois fois sur le point de s'élancer furieux vers celui qui réfutait les arguments d'Alexandre. Mais Dégref reprenant la parole éblouit les juges et la foule contenue dans le prétoire, par une improvisation magnifique de clarté, d'éloquence et de chaleur. M. Vergut se leva hors de lui :

« Bien tapé, cria-t-il, l'autre est enfoncé, ce brave homme qu'on accuse est innocent : bravo, Alexandre, bravo !! »

L'admiration excitée par le talent du jeune avocat se changea en hilarité.

Le président fit mettre l'interrupteur à la porte :

M. Vergut se consola de cet affront, en pensant qu'on en agissait ainsi, par ignorance des liens de parenté qui l'unissaient à Alexandre.

Le prévenu fut acquitté. Ivre de joie, il se précipita sur les mains de son défenseur et les arrosa de ses larmes.

M. Vergut se procura les journaux traitant d'affaires de droit et de matières criminelles, s'impatienta contre ceux qui ne reproduisaient pas en son entier la plaidoirie de son cousin, et ne leur pardonna qu'en faveur des éloges prodigués à son talent oratoire.

Le début d'Alexandre au barreau fit beaucoup de bruit. En peu d'années Dégref se créa une position assez belle pour qu'il lui fût permis de songer à s'établir. Son cœur n'avait pas attendu ce moment pour choisir celle qui rendrait sa vie heureuse. Craignant un refus, Alexandre n'osait demander à M. Havermans la main de sa fille aînée; mais Louis, habitué à lire dans



Il revit ce père laborieux et estimable. (Page 252, col. 1.)

l'âme de son ami, devina ce qui s'y passait, et vint au-devant des scrupules de Dégref, pour les vaincre.

« Qu'importait sa naissance obscure? N'avait-il pas rendu son nom assez honorable pour que toute femme se trouvât fière de le porter.... D'ailleurs, ajouta-t-il, ou tu es aveugle, ou déjà tu sais que Blanche t'acceptera volontiers.... Nous étions nés pour être frères. »

Deux mois plus tard, Blanche Havermans épousa Alexandre Dégref. Les armoires de Mlle Rosine s'ouvrirent, pour offrir à la jeune fiancée un trousseau complet, et l'on sut alors pourquoi, en femme prévoyante, elle les emplissait de linge depuis si longtemps.

MM. Buret et Vergut furent les deux témoins d'Alexandre. Quand le maire demanda à ce dernier sa profession, il répondit avec un certain orgueil.

« Unique fabricant des biscuits Vergut. »

La réputation de ces petits gâteaux ayant passé les frontières belges et traversé les mers, l'épicier a dû vendre son fonds pour se livrer à leur fabrication exclusive. Breveté, médaillé, fournisseur de deux Majestés et de quatre Altesses Royales, M. Vergut marche rapidement à une grande fortune.

M. Havermans est aujourd'hui un peintre très-connu, même à l'étranger. Sa poitrine brille de plusieurs croix, mais il aime à raconter qu'il doit la première à son gendre.

Mme Havermans garde son air jeune, en dépit des années.

Quant à Mlle Rosine, c'est toujours cette bonté serviable, cette activité silencieuse, ce dévouement quotidien qui charmaient Dégref enfant. Le culte qu'il lui portait jadis ne s'est point affaibli, car il disait dernièrement à Louis :

« Une de mes ambitions réalisées est d'être maintenant, comme toi, *le neveu de Tante Rosine*.

F. DE SILVA.

LES AVENTURES DE TROIS PETITES FILLES DÉSOBÉISSANTES ET D'UN MÉCHANT GARÇON

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

SUITE.

« Maintenant nous allons jouer aux quatre coins, » s'écria-t-il avec entrain.

A cette proposition, la gaieté revint aux petites filles.

« Mais, nous ne sommes que quatre, qu'est-ce qui le sera?

— Il n'y aura que trois coins. »

On se plaça en triangle et l'on courut sur l'herbe en poussant des cris et des éclats de rire. Emmanuel jetait bien souvent une de ces demoiselles par terre en voulant prendre sa place, mais outre qu'elles ne se faisaient pas grand mal, il disait et exécutait des choses si drôles!... Quelles cabrioles! quelles culbutes! Claire elle-même en était enchantée malgré ses écorchures, et riait tout en pleurant. Le fait est que le petit garçon était gris. Jugez donc, boire à lui seul les trois quarts d'une bouteille de vin de Champagne!

Il arriva un moment où l'on fut tout essoufflé, et quelle soif on avait!... Comment faire?

« Il n'y a que le petit bois à traverser pour arriver à une ferme que je connais, » leur dit Emmanuel, et moitié par force, moitié par persuasion, il les entraîna dans le bois. Mais c'est qu'il n'y faisait pas clair du tout, et Clarice, qui n'osait plus rien dire, était cramponnée aux jupons d'Emma. Elle aurait, je crois, volontiers renoncé au lait qui lui était promis pour rentrer bien vite dans la prairie, mais elle n'osait plus se prononcer contre la volonté de son terrible cousin qui avait saisi chacune de ses sœurs par un bras et qui les entraînait rapidement à travers les branches et les épines; leurs robes s'étaient déjà déchirées deux ou trois fois, mais le petit garçon n'écoutait pas leurs réclamations et chantait à tue-tête.

« Emma! Alice! j'ai perdu une pantoufle, » s'écria tout à coup la pauvre petite Clarice.

On chercha la pantoufle à tâtons, mais on ne la trouva pas, ce qui fit beaucoup rire Emmanuel. Les deux sœurs aînées demandèrent à rentrer à la maison et n'eurent d'autre ressource que d'unir leurs mouchoirs et d'en envelopper aussi bien que possible le pied de l'enfant.

« Vous êtes des poules mouillées, rentrons! » et le petit garçon tourna un sentier à droite et puis un autre à gauche et ils marchèrent assez longtemps tout droit. Enfin ils se trouvèrent entre quatre sentiers différents, et Emmanuel, après avoir hésité un moment sur la route à prendre, s'assit par terre. Force fut donc aux petites filles d'en faire autant.

« Serons-nous bientôt au château, demandèrent-elles un peu timidement.

— Est-ce que je sais, moi.

— Comment?

— Je ne me reconnais plus, il ne fait pas assez clair.

— Ah! mon Dieu! nous sommes perdus! s'écria Clarice.

— Silence! petite sotte, il faudra bien que nous retrouvions notre chemin. En attendant j'ai faim, » et il tira de ses poches les poignées de gâteaux secs qu'il y avait enfouies et se mit à en croquer à belles dents.

« J'ai bien soif, murmura tristement Alice, cependant il y a longtemps que nous marchons et je mangerais volontiers un peu aussi.

— Un moment, répliqua brutalement Emmanuel en ricanant toujours; après moi s'il en reste. Je suis l'homme, le maître et le conducteur de la troupe, il me faut des forces; après ça, si vous n'êtes pas contentes vous pouvez aller vous promener toutes seules et vous passer de moi. Essayez! »

Les pauvres petites n'osèrent rien répondre et acceptèrent les derniers gâteaux qu'il leur jeta, c'était les moins bons et les plus petits. Ce peu de nourriture augmenta encore leur soif. Emmanuel se leva.

« Il faut tâcher de retrouver son chemin, dépêchons-nous, marchez plus vite. »

Emma, Alice et Clarice surtout étaient déjà bien fatiguées.

« Il me semble que j'ai senti une goutte d'eau, dit le petit garçon, il ne nous manquerait plus qu'une averse. »

Depuis une demi-heure déjà l'obscurité était plus profonde et l'air s'était refroidi; nos petites filles, qui étaient sorties la tête et le cou nus, avaient commencé à redouter la fraîcheur de la nuit. En sentant Clarice frissonner, Emma arracha tout à fait un morceau de sa robe qui avait été plusieurs fois déjà déchirée aux épines du bois et elle en fit une espèce de fichu pour la tête et le cou de l'enfant; ah! combien elle regrettait leur folle promenade.

La nuit était tout à fait noire et l'on marchait au hasard les uns derrière les autres, le garçon en tête, sifflant par bravade et les trois petites filles se tenant par la robe, Clarice entre les deux aînées. Les pauvres fillettes avaient froid, avaient peur, et n'osaient rien dire par crainte des brutalités d'Emmanuel, fort vexé lui-même de s'être égaré. Les feuilles sèches craquaient sous leurs pas, il leur semblait sentir et entendre des bêtes qui se glissaient sous l'herbe et les cris des oiseaux de nuit perçaient l'épaisseur du feuillage. Des troncs d'arbres, de vieilles racines se trouvaient à chaque instant sous les pieds des enfants et les faisaient trébucher. Emmanuel affectait d'en rire très-fort jusqu'au moment où, perdant lui-même l'équilibre, il tomba si malheureusement que lorsqu'il voulut se relever, cela lui fut impossible à cause d'une douleur très-vive qu'il ressentait dans le pied. Les petites filles avaient poussé un cri en le voyant tomber, mais quand il déclara qu'i ne pouvait plus marcher, ce fut un véritable désespoir Clarice se mit à pleurer.

« Qu'allons-nous devenir? s'écrièrent les deux sœurs.

— Vous feriez mieux de vous inquiéter de ce que j'ai au pied.

— Mais nous ne voyons pas clair, répondirent les pauvres petites.

— Alors, puisque je ne peux plus marcher, il faut que nous passions la nuit ici, à moins qu'on ne vienne nous y chercher, ce qui n'est pas probable, puisqu'on nous croit couchés. Demain matin, au jour, il faudra bien qu'une de vous retrouve son chemin, en attendant établissez-vous comme vous pourrez pour dormir. Quant à moi, j'en prends mon parti, car mon pied ne me fait pas grand mal quand je n'appuie pas dessus.

— Mais c'est affreux! dit enfin Emma qui avait écouté son cousin avec consternation, nous mourrions de peur et de froid plutôt que de dormir là par terre; et d'ailleurs, voici qu'il pleut tout à fait. »

De larges gouttes tombaient sur les feuilles avec un bruit triste, et l'humidité commençait à filtrer jusque sur les épaules des enfants.

« Encore, dans l'histoire du petit Poucet, il ne pleuvait pas, se mit à dire la pauvre Clarice qui cachait sa tête dans les jupes de ses sœurs.

— Dans le petit Poucet, reprit Alice, il y avait un

garçon pour monter sur un arbre; et puisque Emmanuel est par terre....

— Eh bien, je vais tâcher d'y monter, moi, dit Emma avec un courageux dévouement, et elle chercha à tâtons autour d'elle.

— Ne nous quitte pas, Emma, cria la plus petite fille.

— Sois tranquille, reste auprès d'Emmanuel. Alice, viens par ici m'aider un peu, voici un tronc assez gros. »

Les deux fillettes firent ce qu'elles purent, et après de grands efforts, Emma se trouva hissée au-dessus de quelques branches et reçut la pluie en plein sur la tête, ce qui lui fit espérer qu'elle dominait un peu le fourré. En effet, après avoir regardé à droite et à gauche autour d'elle, elle aperçut une lumière à peu de distance.

«Alice! Clarice! Quel bonheur!... nous sommes près du château ou d'une maison de village, et toute joyeuse elle se laissa couler de l'arbre et sans s'inquiéter de ce qu'elle s'écorchait les jambes et les mains.

— Il faut aller vers cette lumière, dit Emmanuel. Dépêchez-vous ou nous serons noyés.

— Je vais tâcher, » dit Emma avec résolution, et les deux autres fillettes s'élancèrent à sa suite, la tenant de nouveau par sa robe.

Pendant cinq minutes, Emma marcha avec courage du côté où elle avait vu la lumière. La pluie tombait plus fort que jamais, mais les pauvres petites ne paraissaient pas la sentir, car elles marchaient de tout leur cœur, et tout bas elles priaient Dieu. Elles arrivèrent à une éclaircie et la lumière se montra, mais chose étrange, elle paraissait presque raser terre. Enfin une masse noire se dessina devant elles, cette masse noire avait de petits trous de feu. Ce n'était pas une maison, qu'était-ce donc alors? Avant qu'elles fussent revenues de leur étonnement, une grosse voix cria:

« Qui va là? »

Les trois petites filles s'arrêtèrent subitement, et des idées effrayantes passèrent par leur cerveau : un voleur! Des assassins! Mais la voix ayant crié de nouveau, Emma, autant par peur que par nécessité, répondit:

« C'est nous, monsieur.

— Qui vous? » reprit la voix qui parut se radoucir.

Cependant je ne jurerais pas que Clarice ne songeait pas un peu à l'ogre et à l'ogresse du conte du petit Poucet. Comme lui Emma n'était-elle pas montée sur un arbre, comme lui n'avait-elle pas aperçu une lumière? et enfin cette grosse voix qui venait de leur parler.... Pourtant la petite fille savait bien qu'il n'y avait pas d'ogre mais sa pauvre petite tête était si troublée!...

« Nous nous appelons Emma, Alice, et Clarice. »

Un homme noir s'approcha enfin tout à fait des enfants.

« Que diable faites-vous dehors par un temps pareil? leur dit-il.

— Nous sommes perdues.

— Perdues! qu'est-ce que cela veut dire? Diantre! il pleut roide. Entrez dans la hutte, je n'ai pas besoin de me tremper pour vous écouter. »

Les enfants ne se firent pas prier pour suivre l'homme noir qui, après tout, ne parlait pas comme un brigand et qui, en effet, n'était autre qu'un charbonnier, non pas celui qui vend du charbon, mais celui qui en fait. Les petites filles entrèrent donc après lui dans sa hutte pointue faite de branches d'arbres recouvertes de terre mouillée au lieu de plâtre. Cette habitation, qui pourtant ressemblait plutôt à une niche d'animaux qu'à une maison d'homme, leur parut admirable, car il n'y pleuvait pas, il y faisait chaud, et elle était éclairée par une lanterne accrochée à un morceau de bois et l'on y apercevait tout d'abord un vaste lit de feuilles sèches bien séduisant pour de pauvres fillettes dont les membres étaient brisés de fatigue et tout ruisselants d'eau.

Mme Juliette Cuvillier-Fleury.

(La fin au prochain numéro.)

UN PROCÈS IMPOSSIBLE.

Un des disciples de Pythagore, nommé Atale, alla un jour trouver son habile maître et le pria de le former à l'éloquence et de lui apprendre à plaider.

Il convint avec lui de lui donner dix talents (environ quarante-cinq mille francs), ce qui était une somme très-considérable pour le temps, en récompense de ses soins. Seulement, il y mit pour condition qu'il ne payerait cette somme qu'après qu'il aurait gagné sa première cause.

Pythagore y consentit.

Atale se fit instruire par lui d'une manière complète; mais, lorsque son instruction fut terminée, il ne voulut se charger d'aucune cause, espérant éluder par là l'engagement qu'il avait pris.

Pythagore le cita devant le juge, et, quand ils furent l'un et l'autre en présence du tribunal, le maître dit :

« Vous ne pouvez, Atale, manquer d'être condamné à me payer les dix talents dont nous sommes convenus. Car, ou je gagnerai mon procès ou je le perdrai. Si je le gagne, vous devez me donner cette somme, puisque c'est là ce que je réclame; et si je le perds, vous devez me la donner encore, attendu que dans ce cas vous aurez gagné votre premier procès, et que vous n'aurez plus d'excuse pour échapper à vos engagements. »

Mais le disciple, que le maître avait formé à toutes les subtilités imaginables, reprit sans se déconcerter le même argument.

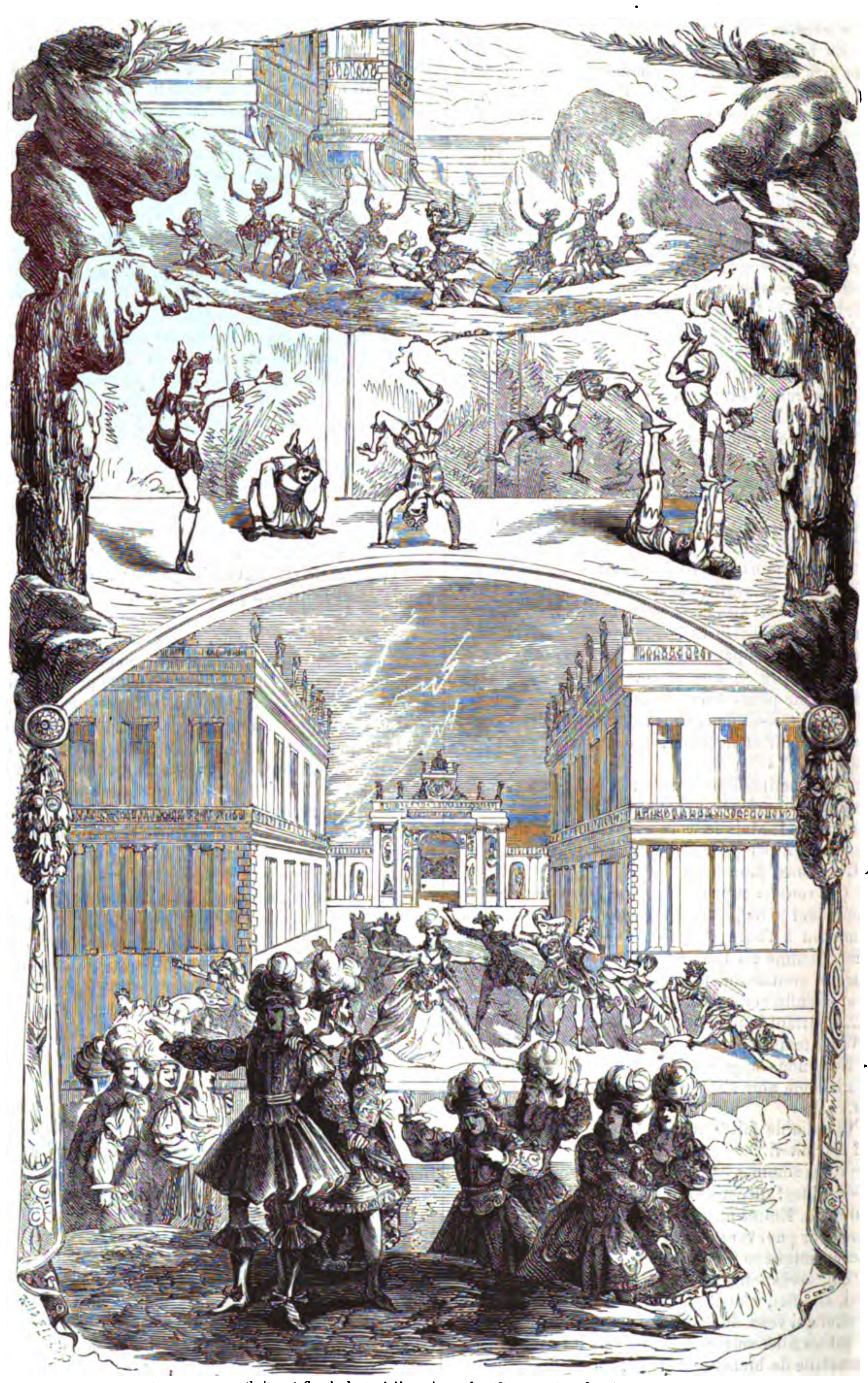
« Ou je gagnerai mon procès, dit-il, ou je le perdrai. Si je le gagne, maître, je ne vous payerai pas, puisque c'est ce que je prétends; si je le perds, je ne vous payerai pas non plus, puisque je ne dois vous payer, aux termes de nos conventions, qu'après que j'aurai gagné ma première cause. »

J. D.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Six chevaliers tentent la sortie du palais; mais la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus, après un grand combat, par autant de monstres qui les attaquent. Des démons assurent à la magicienne, déesse du palais, qu'ils viendront à son secours quand elle les appellera. Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, que la déesse, son ennemie, arrive sous la forme d'un chevalier. Elle passe au doigt du premier des chevaliers détenus une bague qui détruit les enchantements. Alors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice qui mit fin aux plaisirs de la troisième journée.

(La suite à un prochain numéro.)



Suite et fin de la troisième journée. (Page 255, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 660 — Quinze centimes. 24 JANVIER 1866

LA
SEMAINE DES ENFANTS
MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.
PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris : six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements : six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE SOUPER D'AUTEUIL.

Molière avait loué à Auteuil une maison de campagne que l'on voit encore aujourd'hui sur la rue qui porte son nom. Il venait là se reposer de ses fatigues, lorsque le théâtre et le service de la cour lui laissaient quelques loisirs.

Ses amis venaient souvent l'y visiter. Molière semblait réserver toute sa gaieté pour ses pièces; le besoin de réfléchir et d'observer le rendait habituellement froid et silencieux.

Un jour qu'il était souffrant, il reçut la visite de Boileau, Chapelle, Lulli, de Jonsac et de Nantouillet. Il était déjà tourmenté de l'affection de poitrine qui devait abréger ses jours.

Ne pouvant quitter son lit, il chargea Chapelle de faire les honneurs de sa maison. Il ne pouvait mieux choisir. C'était un épicurien ardent qui avait érigé en art le plaisir, et qui prétendait, comme Horace, qu'il fallait demander à la bouteille les meilleures inspirations.

Ce soir-là il mena le souper avec tant d'entrain, que les plus sages y furent pris. Boileau, qui avait l'habitude de lui faire de la morale, succomba comme tous les autres.

La raison s'étant obscurcie au milieu des fumées du champagne, on raisonna plus que jamais, mais à tort et à travers.

On traita d'abord des questions de morale, puis des sujets littéraires, et on en vint enfin aux problèmes philosophiques les plus ardus. En discutant sur cette maxime des anciens, que « le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement, » nos savants furent amenés, de déduction en déduction, à prendre la résolution d'aller tous ensemble se jeter dans la rivière.



Demeure de Boileau, à Auteuil.



Temple élevé à la mémoire de Molière.

La Seine n'était pas loin de là, et il ne leur aurait fallu que quelques minutes pour s'y rendre. Molière, qui avait entendu leur folle conclusion, se lève aussitôt pour les empêcher de faire cette folie.

Quand il est en leur présence, il voit avec étonnement jusqu'à quel point leur raison est égarée. Il sent qu'il a besoin de toutes ses ressources oratoires pour leur faire changer d'avis, et il leur dit :

« Comment, messieurs, que vous ai-je fait pour former un si beau projet sans m'en faire part? Quoi! vous voulez vous noyer sans moi? Je vous croyais plus de mes amis.

— Il a parbleu raison, dit Chapelle; voilà une injustice que nous lui faisions. Viens donc te noyer avec nous.

— Oh! doucement, répondit Molière, ce n'est

point ici une affaire à entreprendre mal à propos; c'est la dernière action de notre vie, il n'en faut pas manquer le mérite. On serait assez malin pour lui donner un mauvais jour si nous nous noyions à l'heure qu'il est. On dirait à coup sûr que nous l'aurions fait la nuit comme des désespérés et des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur et qui réponde le mieux à notre conduite. Demain, sur les huit ou neuf heures du matin, l'esprit libre et reposé, et devant tout le monde, nous irons nous jeter dans la rivière.

— Il a raison, dit Chapelle; oui, messieurs, ne nous noyons que demain matin, et, en attendant, allons dormir un peu. »

Le lendemain, la raison était revenue, et la sottise que l'on voulait faire fut évitée. J. D.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

I. La poursuite.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se transporter en face de la côte orientale de Sumatra, la plus grande des îles de l'océan Indien, à l'exception de celle de Bornéo. Il était midi environ, et le soleil brillait de tout son éclat sur une mer calme et unie comme un lac.

Un navire demeurait immobile au milieu des eaux, pareil à un vaisseau que l'on aurait peint sur une toile immense représentant l'Océan. Pas un souffle d'air n'agitait ses voiles, qui retombaient le long des mâts et des cordages; et tout semblait sommeiller à bord.

Mais tout à coup il s'éleva une légère brise qui poussa le brick vers le rivage. Les marins aussitôt s'arrachèrent à la torpeur dans laquelle les avait plongés la chaleur accablante du jour : ils allaient virer de bord pour regagner la pleine mer, quand un point à l'horizon attira leur attention.

Ce point n'était autre chose qu'un vaisseau qui, d'instant en instant, devenait plus distinct; et ce fut avec la plus vive anxiété que l'équipage du brick observa son approche.

L'on reconnut bientôt que c'était une corvette; et, quand il n'y eut plus de doute à ce sujet, il régna une grande confusion à bord du brick, où l'on mit en œuvre tous les moyens pour gagner le rivage le plus vite possible.

L'équipage du brick, qui certainement avait des allures étranges, se composait de vingt-cinq hommes. Maintenant, ils n'avaient plus qu'une seule pensée, qu'une seule préoccupation, qui se trahissait dans tous leurs mouvements comme dans toutes leurs paroles : c'était d'atteindre la côte de l'île à tout prix. Peu leur importait ce que deviendrait ensuite leur navire.

Ils avaient mis toutes voiles dehors; mais la brise était faible, et, malgré tous leurs efforts, ils n'avançaient que lentement.

S'ils étaient si impatients de quitter le pont de leur navire, ce n'était pas qu'ils fussent fatigués par une longue navigation, et que la vue de la terre, qui apparaissait à distance, belle et luxuriante, excitât leur ardeur. Non, ils étaient inspirés par des émotions plus fortes, ils cédaient à une impérieuse nécessité.

Ce n'était pas non plus que le brick fît eau et menaçât de couler, ou que le feu se fût déclaré dans la cale.

Leurs motifs étaient tout autres.

Dans tous les cas, ils étaient en proie à une extrême agitation, et tous travaillaient avec l'ardeur de véritables démons.

Tout près du gouvernail se tenait debout un homme qui n'avait pas moins de cinq pieds dix pouces de haut. C'était le capitaine et le maître du brick. D'un air calme et impassible, il donnait des ordres qui étaient promptement exécutés. Il ne paraissait pas être homme à se laisser aisément alarmer; et cependant, son visage avait parfois une expression de pénible anxiété qui contrastait singulièrement avec l'aspect général de sa personne. On devinait, aux froncements de ses sourcils, aux plis qui traversaient son front, que des passions violentes bouillonnaient dans sa poitrine et avaient dû souvent le dominer.

Il avait, d'ailleurs, un air marqué de distinction; ses traits étaient réguliers; sa chevelure noire, très-épaisse, retombait en longues boucles sur ses épaules. Quoique d'une beauté délicate et peu commune, il n'y avait rien d'efféminé en lui; et son front, large et bien développé, semblait être le siége d'une intelligence forte et active.

Quant à son équipage, si on l'avait vu dans toute autre partie du monde que dans l'océan Indien, il n'aurait pas manqué d'exciter l'attention et la curiosité; mais, sur les côtes de Sumatra, il n'y avait pas lieu de s'étonner de trouver ainsi rassemblés des hommes formant un mélange de toutes les races que la nature a séparées les unes des autres par une différence si grande de couleur, d'habitudes et de langage.

Il y avait réunis là des Malais, des Persans, des Chinois, des Hollandais de Java, des naturels de Manille, et deux ou trois Européens, qui tous n'avaient plus qu'un but, qu'un désir : atteindre le rivage!

De temps à autre le capitaine, et souvent aussi ses hommes, tournaient les yeux vers la pleine mer. En suivant leurs regards, l'on aurait aperçu, à la distance d'un quart de lieue à peu près, la corvette déjà mentionnée, et qui marchait droit sur eux.

Au haut du grand mât flottait le pavillon français.

L'on a déjà deviné, sans doute, que le brick était monté par des pirates, et que la corvette leur donnait la chasse.

D'après la position où se trouvaient les deux navires, il était impossible que les pirates pussent concevoir un seul instant l'idée de pouvoir échapper.

Le brick et la corvette entrèrent dans une crique au fond de laquelle coulait une petite rivière venant de l'intérieur de l'île, et qui se jetait dans la mer. Ce fut vers l'embouchure de cette rivière que se dirigèrent les pirates, et ils eurent recours à tous les moyens pour accélérer la course de leur brick.

Soudain la corvette s'arrêta dans sa marche; et, tournant gracieusement sur elle-même, elle présenta ses canons de tribord pointés vers le rivage.

Une seconde après, elle jeta l'ancre; et, pendant que quelques marins carguaient les voiles, d'autres détachèrent les bateaux qui étaient suspendus à l'avant. En une minute ils furent remplis d'hommes. Tout cela s'accomplit sans la moindre confusion et avec une promptitude extraordinaire.

La corvette ne pouvait, à cause du peu de profondeur de l'eau, risquer de s'approcher davantage du rivage; et l'on avait résolu, en conséquence, de se servir des bateaux pour continuer la poursuite.

Quant aux pirates, à peine avaient-ils pénétré dans l'embouchure de la rivière, que le brick toucha contre une barre de sable. Ils virèrent de bord immédiatement, et le navire, tournant graduellement, se présenta par tribord aux bateaux qui avançaient rapidement.

Les marins de la corvette se méprirent sur les intentions des pirates, car ils crurent qu'ils se disposaient à accepter le combat. Ceux qui montaient les bateaux eurent la même pensée; et, poussant des hourras de triomphe, ils redoublèrent de courage et d'énergie.

Une colonne de fumée s'éleva en ce moment des flancs de la corvette, et aussitôt l'on entendit un coup de canon : un boulet passa en sifflant à quelques pieds au-dessus du brick et alla se loger dans le sable du rivage.

Mais les marins ne tardèrent point à comprendre qu'ils s'étaient trompés, et leur désappointement fut grand. En effet, la volonté des pirates n'était point d'engager le combat; seulement, avons-nous dit, leur navire avait heurté contre un bas-fond; et, malgré tous leurs efforts, il leur fut impossible de le dégager.

II. Les trois fugitifs.

Il y eut alors une confusion indescriptible sur le pont du brick, et le tumulte fut si grand, que, pendant les premiers moments, la voix du capitaine ne parvenait plus à se faire entendre.

Heureusement, quelques-uns des pirates conservèrent assez de sang-froid pour préparer les derniers moyens de salut qui leur restaient.

Deux petits bateaux furent mis à l'eau, et l'équipage tout entier et le capitaine y prirent place, après avoir eu la précaution d'y jeter quelques haches, des armes, et des boîtes remplies d'or et d'argent.

Mais les marins de la corvette étaient maintenant si près, que les pirates furent salués par eux d'une décharge de coups de fusil.

Deux hommes, dans chaque bateau, laissèrent échapper leurs rames; et, pendant un instant, il y eut un léger ralentissement dans la fuite. Mais deux ou trois paroles prononcées par le capitaine d'une voix vibrante et impérative, rendirent aux pirates toute leur énergie, et les bateaux repartirent avec une vitesse plus grande qu'auparavant.

Deux hommes encore furent tués et plusieurs autres blessés avant qu'ils eussent atteint la rive; et les marins n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux.

Aussitôt que les bateaux eurent touché le bord du fleuve, le capitaine jeta dans l'eau ses trois boîtes pleines d'or et d'argent, et tous ceux qui étaient sains et saufs s'élancèrent sur le rivage.

Les marins aussi abordèrent et continuèrent la chasse. Deux ou trois pirates tombèrent encore frappés par leurs balles.

Ils avaient fait environ un demi-quart de lieue dans l'île, lorsqu'on sonna la retraite, et il leur fallut, malgré eux, calmer l'ardeur qui les entraînait en avant.

Il y avait, parmi les marins, deux jeunes garçons qui avaient toujours précédé leurs camarades, se tenant à deux cents pas environ sur leur gauche, et qui, tout en ayant l'air d'être des plus ardents à la poursuite, avaient pris soin de se séparer de leurs officiers et de leurs compagnons. A partir de l'instant où ils avaient mis pied à terre, ils s'étaient constamment tenus l'un à côté de l'autre.

Au moment où sonna la retraite, ces deux jeunes gens se cachèrent derrière des buissons qui les séparaient de leurs camarades, et l'un d'eux s'écria :

« Qu'est-ce que nous allons faire, Henri? J'avoue que cela m'effraye un peu, maintenant que le moment est venu. Retournerons-nous?

— Allons donc, Charles, répliqua l'autre. Je ne remonterai jamais sur la corvette, à moins que je n'y sois forcé. Si tu ne veux pas venir avec moi, tu peux t'en aller; tu es libre. Mais décide-toi tout de suite, parce que nous ne pouvons rester là.

— Je ne retournerai pas sans toi, Henri, répondit son compagnon, tu le sais bien. Mais ne penses-tu pas que nous agissons un peu inconsidérément? Nous aurons bien des fatigues et bien des dangers à affronter.

— Nous avons prévu tout cela, dit l'autre, et je n'ai pas de temps à perdre sur ce sujet. J'ai déserté; et, s'il ne te plaît pas de m'accompagner, il faut que je te dise adieu, car on nous cherchera, bien certainement, et il est nécessaire que nous nous éloignions.

— Il suffit! Je suis décidé, et j'irai avec toi. Marchons. »

Et, tenant toujours les buissons entre eux et leurs camarades qui se retiraient, les deux jeunes marins gagnèrent le cours de la rivière, ce qui les conduisit dans une direction un peu opposée à celle qu'avaient suivie les pirates.

Ils marchèrent d'un pas rapide, et ils n'avaient pas encore parcouru une grande distance, quand ils entendirent appeler derrière eux :

« Henri! Charles! »

Ils se retournèrent et virent, accourant de leur côté, l'un des mousses faisant partie de l'équipage du vaisseau qu'ils quittaient.

« C'est fait de nous; nous sommes suivis, dit Charles.

— Non, pas encore, répliqua l'autre; il n'y a personne après nous que le jeune Paul. Quel ennui qu'il soit venu! Il faut absolument le renvoyer.

— Ou bien retourner avec lui. »

L'enfant dont il était question accourait de toute la vitesse de ses jambes. Il était bien fait; ses yeux brillants avaient une expression remarquable d'intelligence; mais son teint était presque aussi brun que celui d'un Malais. Quelques mois avant l'époque où commence notre histoire, *l'Alcmène*, à bord de laquelle servaient Charles Beaumont et Henri Kerbiriou, était à l'ancre à Bencolen, sur la côte occidentale de l'île; et Paul, grâce à l'entremise d'un marchand français, avait été admis sur la corvette en qualité de mousse.

L'équipage ne savait rien de son histoire, et quoiqu'il ne parlât le français que très-imparfaitement, il n'avait pas tardé à se faire aimer des marins, dont il était devenu le favori. Son air, son extérieur, donnaient de lui une opinion favorable. Contrairement aux mousses qui, comme lui, servaient à bord, son plus grand désir était de s'instruire et de se rendre utile à tout le monde. La première fois qu'il avait dû grimper dans les cordages, il s'en était acquitté, comme disait l'un des marins de l'équipage, de façon à étonner les singes eux-mêmes.

« Paul, va-t'en immédiatement. Pourquoi nous as-tu suivis? dit Henri Beaumont quand l'enfant fut près d'eux.

— Moi désirer voir où vous allez, répondit Paul.

— Je te dis de t'en aller à l'instant, reprit Henri. Nous aurons à supporter trop de fatigues pour que tu nous accompagnes. Ce que nous faisons est peut-être une folie; mais ce serait un crime que de te laisser venir avec nous. Va-t'en, si tu ne veux pas que j'emploie la force.

— Vous me faire retourner dans le grand vaisseau! dit Paul en riant joyeusement. Si vous me forcez, vous venir aussi, vous verrez; car vous être obligés de saisir moi et de me porter, autrement moi ne jamais y aller.

— Retournons, dit Charles Kerbiriou. Nous ne pouvons pas emmener cet enfant avec nous. »

La seule réponse que fit Henri fut de se remettre en route, en continuant à se diriger vers l'intérieur de l'île.

Nous avons déjà fait connaître que la corvette *l'Alcmène* avait été quelques mois auparavant à Bencolen.

Pendant qu'elle était dans ce port, Kerbiriou et Beaumont avaient conçu le projet de s'échapper pour revenir en France. Ils tentèrent de mettre leur désir à exécution; mais ils furent arrêtés, et conséquemment soumis à une surveillance et à un traitement auxquels ils n'avaient pas été habitués précédemment.

Il résulta des nouveaux ennuis qu'ils eurent à subir,



Ils avaient marché à travers un paysage d'une beauté splendide. (Page 261, col. 1.)

que, loin de renoncer à leur résolution, ils se promirent de saisir la première occasion qui s'offrirait pour recouvrer leur liberté.

Quand ils eurent mis le pied sur l'île de Sumatra, à la poursuite des pirates, ils se dirent que le moment si longtemps attendu était enfin arrivé. Ils n'avaient, en effet, guère plus de deux cent soixante milles à parcourir pour gagner le port de Bencolen, où ils espéraient trouver les moyens de retourner en Europe. Cette distance, qui nous paraîtrait énorme à nous, ne les effraya point; et, pendant tout le temps que dura la chasse aux pirates, Henri Beaumont se tint constamment à côté de son ami, en lui répétant :

« Le moment est venu.... suis-moi. »

Charles Kerbiriou obéit, et imperceptiblement ils étaient parvenus à se séparer de leurs compagnons. Paul n'avait point été désigné pour faire partie de l'expédition; mais il avait pris place dans l'un des bateaux, et sa présence n'y avait été remarquée que lorsqu'on était déjà loin de la corvette.

Persuadés qu'on ne manquerait pas de les chercher, nos trois fugitifs résolurent de s'enfoncer dans l'île le plus qu'il leur serait possible, et ils marchèrent toute l'après-midi d'un pas rapide.

Ils aperçurent sur leur route un petit village composé d'une trentaine de huttes, et bâti sur le bord de la rivière; mais ne désirant pas, pour le moment, rencontrer aucun des naturels de l'île, ils firent un détour pour l'éviter, au grand regret de Paul, qui avait un vif désir de causer avec les habitants.

Il s'efforça vainement de persuader à ses compagnons d'entrer dans le village, et, s'il se décida à ne point le

traverser seul, ce fut dans la crainte de ne point retrouver ses amis, en se séparant d'eux, même pour un instant.

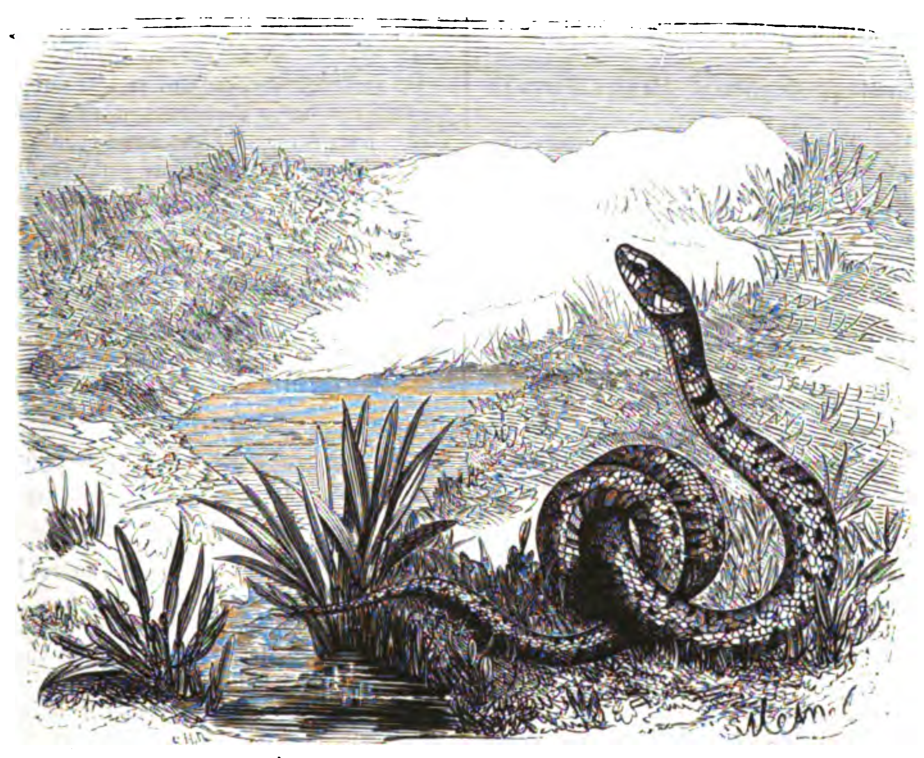
A la nuit, ils campèrent à une petite distance de la rivière; et comme l'eau était presque tiède, tant la chaleur avait été grande, ils eurent envie de se baigner. Mais ils y renoncèrent, de peur d'être dévorés par les crocodiles qu'ils avaient vus, en grand nombre, monter et descendre le fleuve.

Toute la journée ils avaient marché à travers un paysage d'une beauté splendide. Les bords de la rivière étaient ombragés de palmiers et émaillés des fleurs les plus rares et les plus belles. Les arbres étaient peuplés de singes, d'écureuils et d'oiseaux de toutes espèces, qui jouaient, en sautant de branches en branches, et faisaient retentir l'air de leurs cris et de leurs chants. Tout, aux alentours, semblait respirer le bonheur, et les divers animaux qui animaient la nature avaient l'air de se trouver dans un véritable paradis.

Fatigués de marcher, fatigués de voir et fatigués d'entendre, nos trois jeunes fugitifs se couchèrent par terre, sur le gazon, et dormirent d'un profond sommeil jusqu'au lendemain matin.

III. Perdu et retrouvé.

Quand le jour se leva le lendemain, il pleuvait d'une façon effrayante. Une averse dans l'île de Sumatra est souvent un vrai déluge. Ce n'était pas par gouttes, mais par torrents que l'eau tombait d'un ciel sombre, et qui, par intervalles, s'illuminait d'un éclat extraordinaire, et présentait des phénomènes tout à fait inconnus dans nos climats d'Europe. Le vent courbait les arbres en les faisant gémir, et la nature offrait partout l'aspect de la désolation. Les fleurs, si belles, si vives la veille, étaient renversées ou brisées sur leur tige, et l'île semblait maintenant être déserte.



Un immense serpent, un python.... (Page 262, col. 1.)

L'on imaginera aisément l'état dans lequel devaient se trouver nos fugitifs. Mais ils étaient marins, et, par conséquent, habitués au danger et aux mauvais temps. Quant au petit Paul, il paraissait être plus à l'aise, plus chez lui, dans l'île, qu'à bord de la corvette.

Heureusement l'averse ne dura pas longtemps, et aussitôt qu'elle fut passée, le soleil se leva resplendissant dans un ciel pur et sans nuages.

Paul s'éloigna dans le but de découvrir quelques fruits dont ils pussent faire leur déjeuner, et, durant son absence, Charles et Henri examinèrent leurs poudrières et s'assurèrent avec un extrême plaisir qu'elles avaient été garanties de la pluie.

« Il serait temps de partir, observa Charles, car dans quelques heures la chaleur deviendra intolérable. Nous perdons, en ce moment, la meilleure partie de notre journée.

— C'est vrai; mais je m'étonne que Paul ne revienne pas. »

Ils attendirent quelques minutes encore, mais Paul n'arrivant point, ils crièrent de toutes leurs forces, l'appelèrent par son nom et écoutèrent.... Personne ne leur répondit.

Charles exprima la crainte que l'enfant ne fût allé trop loin et qu'il ne pût retrouver son chemin ou la trace de ses pas.

« Cela n'est guère probable, dit Henri; il est trop habitué à courir les bois et les forêts. J'ai peur que nous ayons à redouter quelque chose de pire.

— En ce cas, nous ferions bien de nous mettre immédiatement à sa recherche. Sais-tu dans quelle direction il est parti?

— Non. Va au nord tandis que j'irai au sud; mais

ne t'éloigne pas de plus de trois cents pas avant de revenir vers l'ouest. Je ferai de même; et, de cette manière, nous ne pourrons manquer de nous rencontrer. Nous nous appellerons réciproquement de temps en temps, afin de nous assurer à quelle distance nous serons l'un de l'autre, ce qui donnera, en outre, à Paul la chance de nous entendre. »

Et tous deux s'éloignèrent ainsi qu'Henri l'avait proposé.

Quand celui-ci fut parvenu à la distance convenue, il s'arrêta et cria de toute la puissance de ses poumons.

Il écouta : les singes et les oiseaux, effrayés, s'enfuirent en criant et en caquetant; mais, au-dessus du tapage, bien loin dans la direction que Charles avait prise, une voix répondit à la sienne.... Puis, un autre son arriva faiblement à son oreille, et il lui sembla que ce son était articulé par une voix tremblante de frayeur.

Saisi d'un funeste pressentiment, Henri s'élança en avant.

Un autre cri se fit entendre.... un cri d'angoisse et presque de désespoir.

« C'est la voix de Paul; Paul est en danger, » se dit Henri.

Et, après avoir crié de toutes ses forces pour faire comprendre à l'enfant qu'il accourait à son aide, il se précipita à travers la forêt.

Bientôt il entendit de nouveau la voix de Paul, mais cette fois beaucoup plus près, et un peu à droite de la route qu'il avait suivie.

Dans sa précipitation à changer de direction, son pied s'embarrassa dans des vignes sauvages, et il tomba violemment par terre. Dans l'effort qu'il fit pour se retenir, son fusil lui échappa et fut lancé contre un arbre. Toutefois, il se releva vivement, ramassa son arme et reprit sa course, sans se préoccuper autrement des meurtrissures qu'il s'était faites.

Bientôt il trouva Paul, et, pendant un instant, resta paralysé d'épouvante à la vue de l'horrible situation du pauvre enfant.

Paul se tenait debout entre deux petits arbres qui n'étaient pas séparés l'un de l'autre de plus de douze pouces; il y avait tout juste assez de place pour qu'il pût se tenir droit entre eux, en s'appuyant le dos contre l'un et le visage contre l'autre.

Un immense serpent, un python, roulait ses anneaux autour des arbres; et ces arbres seuls empêchaient que Paul ne fût broyé dans les replis qui l'enveloppaient. Le python ne mord jamais, mais il tue ses victimes, grâce à la force immense dont il est doué, en les broyant dans les anneaux qu'il forme autour d'elles. Avec un petit animal, tel qu'un singe, le serpent ne pouvant, à cause de son énorme dimension, resserrer ses replis suffisamment pour réduire sa proie à l'état de hachis, a recours à un autre moyen : il presse la malheureuse victime contre un arbre, sans relâche, jusqu'à ce que tous les os de son corps soient brisés.

Tel, dans l'opinion de Henri, devait être probablement le sort du pauvre petit Paul.

Le serpent avait bien l'enfant contre un arbre, et jusque-là les circonstances le favorisaient; mais il y avait un arbre de trop pour que ses efforts énergiques pussent aboutir. Contre les deux arbres, l'immense force du python s'épuisait en vain.... l'enfant restait entre les deux sans éprouver de mal.

Comprenant qu'un obstacle quelconque paralysait sa volonté, le serpent procéda d'une autre manière : il s'enroula autour des arbres jusqu'à deux pieds de terre, et se contracta de nouveau avec une puissance telle qu'il menaça de les arracher ... Mais sa fureur fut encore inutile. Paul, jusqu'alors, n'avait point été atteint.

Au moment où Henri arriva, les efforts du python semblaient être inspirés par une rage frénétique. La vélocité de ses mouvements était merveilleuse; il était en proie à une véritable furie.

« Sauvez-moi! Oh! sauvez-moi, Henri! s'écria Paul aussitôt qu'il aperçut son compagnon.

— Oui, Paul, je te sauverai ou je mourrai! » répondit Henri.

Et, faisant deux ou trois pas en avant, il appuya la crosse de son fusil contre son épaule.

Un instant le serpent tint sa tête immobile, pendant qu'avec son corps il recommençait à faire de violents efforts pour écraser l'objet de sa rage.

Henri visa à la tête, qui avançait en deçà de l'un des arbres, et pressa la détente. La capsule éclata, mais la balle ne partit pas. La poudre n'avait pas pris feu!

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

LES AVENTURES DE TROIS PETITES FILLES DÉSOBÉISSANTES

ET D'UN MÉCHANT GARÇON

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

(SUITE ET FIN.)

Quand les enfants furent en lumière, le charbonnier commença son examen.

« Vous êtes donc des mendiantes ? leur dit-il; pas du pays encore. Je ne vous ai jamais vues. »

Les trois petites filles avaient rougi.

« Nous ne sommes pas des mendiantes, répondit Emma; nous demeurons au château.

— Au château ! vous ! allons donc.... La petite n'a pas de souliers aux pieds; vos robes sont en morceaux, et vous êtes peignées comme des gardeuses de dindons. Les enfants du concierge du château sont autrement propres que ça et ne sortent pas nu-tête et tout seuls à cette heure-ci. D'ailleurs, je les connais.

— Mais, monsieur, je vous assure que nous sommes les demoiselles de Verteuil, les filles du propriétaire du château.

— Ah ! vous savez le nom, toujours; mais plus souvent que l'on laisse courir la nuit de petites demoiselles bien élevées.... Vous ne pouvez être que des pas grand'-chose, des mauvais sujets. »

Clarice et Emma se mirent à fondre en larmes.

« Eh bien, quand vous pleurerez, vous êtes à l'abri, et lorsqu'il fera jour on verra à savoir au juste ce que vous faisiez dans le bois.

— Mon Dieu, monsieur, dit à son tour Alice, nous n'y sommes pas seules dans le bois.

— Voyez-vous ça. Une troupe de vauriens peut-être bien.

— Non, monsieur, il y a aussi notre cousin, un

pauvre petit garçon qui s'est fait mal à la jambe en tombant, qui ne peut plus marcher et qui est resté par terre.

— Si c'est vrai ça, nous allons voir. » Et le charbonnier qui était, malgré sa brusquerie un très-brave homme, décrocha sa lanterne, se couvrit d'un manteau de berger et d'un chapeau rond en vieux feutre, puis il sortit en disant : « C'est pas loin, n'est-ce pas?

— Je vais vous conduire, dit Emma. Je suis venue tout droit et j'espère retrouver la place.

— C'est inutile de vous tremper davantage, j'appellerai, et si le petit bonhomme n'a pas la langue cassée, il répondra, soyez-en sûre. »

Les petites filles restèrent donc dans l'obscurité et sans bouger; mais quoique leur malaise fût grand, cependant elles commençaient à se rassurer ; elles entendaient les oh hé ! oh hé ! du charbonnier qui s'éloignait, et après dix minutes qui leur semblèrent longues, il rentra portant dans ses bras vigoureux Emmanuel qui avait l'air d'une éponge et qui ne pensait plus à faire le fanfaron.

« Allons vite, faites deux parts des feuilles sèches, » cria l'homme noir à qui l'on s'empressa d'obéir. Il déposa son fardeau sur l'un des tas, dit aux petites filles de s'asseoir auprès, puis en deux secondes il eut allumé un grand feu en travers de la porte, car je dois vous dire qu'il n'y avait pas de cheminée dans la hutte et que la fumée devait sortir par la même issue que les gens. Ce feu fut un puissant soulagement aux souffrances des enfants; leurs vêtements se séchèrent peu à peu sur eux, et, le croira-t-on, vaincus par la fatigue, ils s'endormirent profondément après que le charbonnier eut déchaussé Emmanuel et leur eut assuré qu'il n'avait au pied qu'une foulure....

Du milieu de leur sommeil ils furent éveillés par je ne sais quel bruit de roulement.... Ils croyaient rêver en se trouvant en pareil lieu, mais ils se rappelèrent peu à peu toute leur aventure qui ne devenait pas rassurante, car ils étaient maintenant enfermés. La lanterne était éteinte, mais le jour filtrait dessous et dessus la porte et entre ses deux planches mal jointes. Le charbonnier n'était plus là. Voulait-il donc les retenir en prison? Les enfants se regardèrent mutuellement; ils étaient très-laids, très-malpropres et très-misérables à voir. Des visages et des mains de toutes les couleurs de saleté, des vêtements déchirés, déteints et roussis, et des feuilles sèches plein les cheveux.

« Si on allait ne pas nous reconnaître, dit Emma.

— Et qui donc? puisque nous sommes seuls.... et enfermés.

— J'ai bien faim, » murmura Clarice.... On entendit un bruit de voix.... Ah! quel bonheur! un organe bien connu, celui de M. de Verteuil. La porte s'ouvrit et leur père parut conduit par le charbonnier. Les trois petites filles se précipitèrent vers lui, mais il les repoussa doucement sans leur parler et en leur jetant des manteaux et des chapeaux dont il s'était chargé, et dont elles s'enveloppèrent bien vite; puis le charbonnier reprit dans ses bras le petit garçon qui ne pouvait se tenir sur ses pieds. M. de Verteuil en fit autant pour Clarice quand il se fut aperçu qu'elle n'avait qu'une pantoufle ; l'on sortit de la hutte, on traversa la vente, c'est-à-dire l'endroit du bois où la coupe vient d'être faite et où s'élève la charbonnière, on rejoignit la grande route, où l'on trouva une voiture fermée qui avait amené M. de Verteuil, et quand les enfants y furent bien établis, le père, monté le dernier après avoir donné une poignée de main au charbonnier, remit quelque chose à sa fille aînée en lui parlant tout bas. Emma s'empressa de baisser la vitre de la portière de la voiture et tendit à l'homme noir une jolie montre en argent.

« C'est, lui dit-elle avec un sourire affectueux, un souvenir de l'hospitalité donnée à des enfants perdus.

— Je m'en serais bien souvenu sans cela, murmura le brave homme tout en acceptant timidement le présent qui lui était fait.

— Au revoir ! lui dit M. de Verteuil.

— Au revoir ! » lui cria la petite Clarice, bien heureuse de se sentir tapie au fond de la grande voiture de son père, et les chevaux s'élancèrent rapidement sur la route.

« J'avais rapporté cette montre pour Emmanuel, dit M. de Verteuil, elle sera mieux entre les mains de cet homme. » Le petit garçon ne répondit pas. « Quant à vous mesdemoiselles, votre mère ne saura rien de cette escapade qui pouvait avoir des conséquences terribles. On meurt des suites d'une pareille nuit passée dans le bois. Je vous trouve assez punies. Je ne me montrerai pas plus sévère que la Providence qui vous a envoyé un sauveur. Je me contenterai de vous dire : regardez où vous a conduites une mauvaise et dangereuse camaraderie.

MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

PRIME GRATUITE.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire :
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

LA FONTAINE.



La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion. (Page 263, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 661. — Quinze centimes. 27 JANVIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Apologue de Ménénius Agrippa aux plébéiens révoltés. (Page 266, col. 2.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

CORIOLAN.

I. Caïus Marcius mérite le surnom de Coriolan (493 av. J. C.).

Caïus Marcius était issu de l'une des plus illustres familles patriciennes de Rome. Il comptait parmi ses ancêtres le quatrième roi de Rome, Ancus Marcius, qui succéda à Tullus Hostilius, Publius et Quintus Marcius, qui avaient procuré à la ville ses eaux les plus belles et les plus abondantes, et Censorinus, qui avait été deux fois censeur.

Il avait perdu son père dès sa plus tendre jeunesse, et avait été élevé avec le plus grand soin par Véturie, sa mère. C'était une femme d'une austère vertu, qui ne négligea rien pour inspirer à son fils des sentiments dignes de son rang.

Coriolan avait une grande force de caractère, un désintéressement incomparable, et une probité à toute épreuve. On admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris des richesses, son zèle pour l'observation des lois; mais ces précieuses qualités étaient obscurcies par une fierté sauvage et par des manières dédaigneuses et hautaines qui le rendaient insupportable dans ses rapports avec les autres hommes.

Le courage militaire étant le mérite qu'on recherchait le plus alors, Marcius s'accoutuma dès son enfance au maniement des armes. Il forma tellement son corps à toutes sortes d'exercices et de combats, qu'il devint très-léger à la course et qu'il acquit dans la lutte une force si extraordinaire, que ceux qu'il avait une fois saisis sur le champ de bataille ne pouvaient plus se tirer de ses mains.

Il fit ses premières armes dans la guerre que les Romains eurent à soutenir contre Tarquin le Superbe, lorsque ce monarque détrôné souleva en sa faveur tout le Latium et tenta un dernier effort pour reconquérir sa couronne. Dans cette bataille, qui se livra près du lac Rhégille, les deux partis eurent tour à tour des succès et du désavantage.

Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur Posthumius, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait l'achever.

Après la victoire, il fut un des premiers que le dictateur honora d'une couronne de chêne. C'était la récompense qu'on avait l'habitude de donner à celui qui avait sauvé la vie d'un citoyen.

Marcius, encouragé par ces premiers honneurs, se piqua vis-à-vis de lui-même d'une noble émulation, et s'appliqua chaque jour à se surpasser. Ajoutant sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore, il entassa dépouilles sur dépouilles, victoires sur victoires, et vit les derniers généraux sous lesquels il servit disputer aux premiers à qui lui décerneraient les plus grandes récompenses et lui rendraient les témoignages les plus honorables.

Sa tendresse pour sa mère et le vif désir qu'il avait de lui plaire étaient les seuls mobiles qui exaltaient son courage. Il était au comble de la gloire et du bonheur, lorsqu'après avoir reçu ses couronnes, il lui était donné de se jeter dans ses bras et de se sentir arrosé de ses larmes. Ce fut sur ses instances qu'il se maria; mais, lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours sous le même toit qu'elle.

Marcius s'était déjà acquis beaucoup de réputation et de crédit à Rome, lorsqu'une sédition éclata à l'occasion du joug que les usuriers faisaient peser sur leurs débiteurs. Dans les dernières guerres, les plébéiens avaient donné généreusement leur sang pour la patrie; mais, après avoir remporté de brillantes victoires, ils avaient été obligés d'emprunter pour réparer les pertes qu'ils avaient faites.

On avait abusé de la misère de ces malheureux, et les usuriers, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, avaient la barbarie de leur infliger les plus rudes traitements et de vouloir les réduire en esclavage.

Un jour, un vieillard hideux et défiguré se présente sur le Forum, montrant tout à la fois les blessures que lui avait faites le fouet de ses créanciers et les décorations que lui avait autrefois méritées sa bravoure. Il disait à la foule qui se pressait autour de lui, que, dans la guerre des Sabins, ses récoltes avaient été détruites, sa maison brûlée, ses bestiaux et ses effets enlevés, qu'il lui avait fallu emprunter de l'argent pour payer l'impôt qu'on avait exigé de lui malgré son indigence; que ses dettes, grossies par les intérêts, avaient dévoré le patrimoine de son père, de son aïeul et tout ce qu'il possédait; que ses créanciers l'avaient jeté en prison et meurtri de coups.

Son histoire était celle de mille autres. En l'entendant, le peuple poussa un cri de rage, et tous les débiteurs remplirent les rues et les places publiques du bruit de leurs clameurs. Ils se retirèrent sur le mont sacré et demandèrent l'abolition des dettes.

Marcius et quelques autres sénateurs étaient d'avis de ne pas céder devant la sédition, mais de la réprimer par la force. Le sénat s'effraya des conséquences que pouvait avoir la violence jointe à l'obstination, et députa vers le peuple Ménénius Agrippa, le plus conciliant et le plus populaire d'entre les patriciens.

Celui-ci leur adressa pour toute harangue l'apologue, depuis si célèbre, des membres et de l'estomac :

« Un jour, leur dit-il, tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac. Ils se plaignaient qu'il demeurât seul oisif, tandis qu'ils supportaient toute la fatigue pour fournir à ses appétits.

Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul. Nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous furent d'avis qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux. »

Les séditieux, impressionnés par ce discours, se ré-

concilièrent avec le sénat et demandèrent, comme garantie de leurs droits, de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre. Ce sont ces magistrats qu'on appela tribuns du peuple.

L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. Marcius, quoique mécontent des concessions que les patriciens avaient faites, les exhorta cependant à ne pas le céder aux plébéiens en zèle et en courage pour la défense de la patrie.

La nation que les Romains avaient à combattre était celle des Volsques, qui avait pour capitale la ville de Corioles. Le consul Cominius l'ayant assiégée, les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne fût prise, rassemblent toutes leurs forces et volent à son secours.

Cominius, ne voulant pas se laisser cerner entre deux armées, partagea ses troupes, marcha avec une partie contre les Volsques qui venaient défendre la ville, et laissa le reste sous la conduite d'un brave officier, Titus Lartius, qu'il chargea de continuer le siége.

Les assiégés s'étant aperçus du petit nombre des assiégeants, firent contre eux une vigoureuse sortie et les poursuivirent jusqu'à leurs retranchements. Alors Marcius, accourant avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête les efforts des autres, et appelle à haute voix les Romains.

Un grand nombre de ses compagnons d'armes s'étant ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, ne se contentant pas de ce premier succès, les poursuit et les charge avec vigueur jusqu'aux portes de la ville. Là, voyant que les Romains, assaillis par une grêle de traits qui pleuvaient du haut des remparts, cessaient de poursuivre l'ennemi, sans qu'aucun d'eux osât même avoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'hommes armés, il s'arrête; il exhorte et anime les siens; il leur crie que ce n'est pas aux fuyards, mais à ceux qui les poursuivent que la fortune ouvre les portes de Corioles. Et aussitôt, suivi d'un petit nombre de braves, il s'élance au milieu des ennemis et pénètre avec eux dans la ville, sans que, dans ce premier moment, personne ose lui résister.

Mais bientôt, s'apercevant du peu de monde qu'il a avec lui, il fait des prodiges incroyables de force et de courage, il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, pousse les uns aux extrémités de la ville, force les autres à mettre bas les armes, et donne ainsi à Lartius le temps de faire entrer le reste des troupes dans Corioles.

La ville étant prise, la plupart des soldats couraient au pillage. Mais Marcius leur rappelle qu'il leur reste un devoir sacré à remplir, et il les mène vers l'armée du consul pour l'aider à remporter une seconde victoire. Il les presse si vivement, qu'ils arrivent avant que Cominius n'eût engagé l'action.

Marcius court à lui, et lui tendant la main avec tous les signes de la joie, il lui apprend la prise de Corioles. Cette heureuse nouvelle enflamme le courage des généraux et des soldats, et tous demandent qu'on les mène à l'ennemi. Marcius s'étant informé de l'ordre de bataille adopté par les Volsques, demande à attaquer lui-même le centre de leur armée, occupé par les Antiates, qui passaient pour les plus braves de ces peuples.

Le consul, plein d'admiration pour son courage, le lui accorde. A peine a-t-on lancé les premiers traits que Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes s'étant tournées contre lui et l'ayant enveloppé, il courut les plus grands dangers.

Cominius envoya ses meilleurs soldats pour le dégager, et il se livra autour de Marcius un combat si acharné, qu'en un instant la terre fut jonchée de morts. Enfin les ennemis, pressés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite.

Les Romains, voyant Marcius couvert de blessures et accablé de fatigue, le conjuraient de se retirer dans le camp.

« Ce n'est pas aux vainqueurs, leur répondit-il, à être las. »

Et il se mit à poursuivre les fuyards. L'armée des ennemis fut entièrement défaite et laissa un grand nombre de morts et de prisonniers.

Le lendemain Marcius est mandé par le consul, qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal, et, après avoir rendu grâces aux dieux pour de si éclatantes victoires, adresse la parole à Marcius. Il le comble d'éloges relativement aux brillants exploits qu'il vient d'accomplir sous ses yeux et pour la part qu'il a eue à la prise de Corioles, d'après le rapport de Lartius.

Avant de rien distribuer aux troupes, il lui ordonne de prendre, à son choix, la dixième partie du butin, de l'argent, des chevaux et des prisonniers. Il lui donne en outre, pour le prix de la valeur, un cheval de bataille richement harnaché.

Toute l'armée applaudit à ces justes récompenses. Mais Marcius s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait, qu'il était très-sensible aux louanges qu'il lui avait données, mais que pour le butin il se contenterait de le partager avec l'armée.

« Je ne demande, ajouta-t-il, qu'une seule grâce que je mets au-dessus de toutes les autres et que je vous prie de m'accorder. J'ai parmi les Volsques un hôte et un ami, homme honnête et vertueux. Il a été fait prisonnier, et, de riche et d'heureux qu'il était, il est tombé dans la servitude. De tous les maux qu'il souffre, je voudrais du moins lui en épargner un, celui d'être vendu comme esclave. »

Ce discours excita les acclamations de l'armée. On admira le désintéressement de Marcius encore plus que son courage, et ceux même qui avaient éprouvé un sentiment de jalousie en le voyant comblé de tant d'honneurs, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents qu'il avait eu la générosité de les refuser.

Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, Cominius prit la parole.

« Mes amis, dit-il à ses soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir des présents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons-lui une récompense qu'il ne puisse refuser; décernons-lui le surnom de Coriolan, que ses belles actions ont si parfaitement mérité. »

On applaudit de nouveau, et, depuis ce moment, Caïus Marcius ne fut plus appelé que Coriolan, et c'est sous ce nom que l'histoire le connaît. D.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

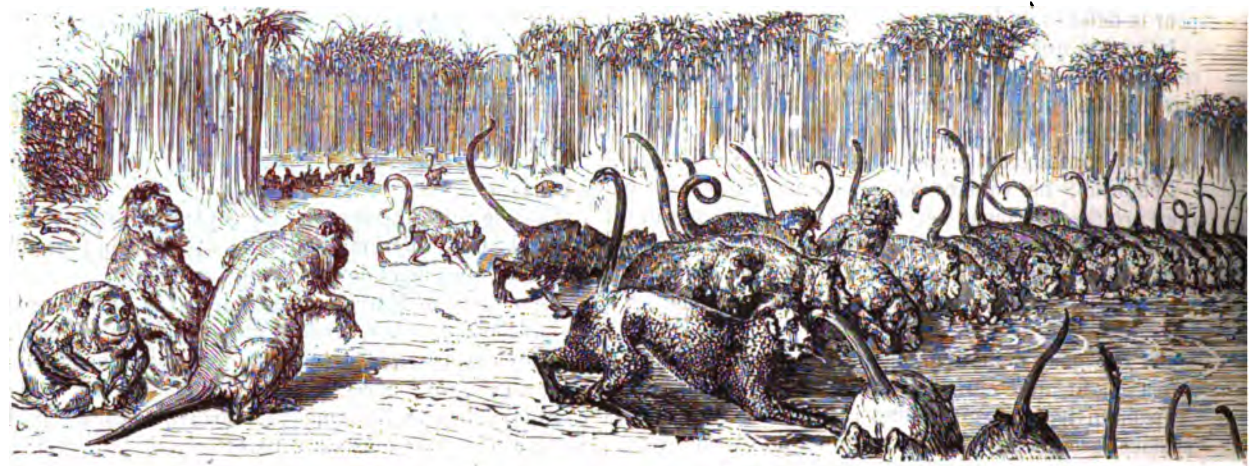
SUITE.

IV. Les angoisses de Paul.

Sans hésiter un moment, Henri mit une autre capsule à son fusil et guetta une seconde occasion qui s'offrit bientôt; mais, cette fois encore, le coup ne partit point, la charge étant devenue humide à la pluie de la dernière nuit.

« Courage, Paul, courage! s'écria-t-il. Je vais retirer la charge.... tu seras sauvé! »

Mais quand il voulut prendre la baguette de son fusil, il ne la trouva pas; elle s'était perdue dans sa chute, et il n'était guère disposé à l'aller rechercher,



Ils admiraient les jeux auxquels s

ne pouvant se résoudre à quitter son ami dans la situation critique où il était.

Henri s'abandonnait à un véritable désespoir : que pouvait-il faire? rien, que combattre le serpent avec son coutelas; et alors, c'était s'exposer à une mort certaine. Cependant, il jeta son fusil, tira son coutelas de sa gaîne. Soudain une autre pensée lui vint à l'esprit.

« Paul, s'écria-t-il, où est ton crick[1]?

— Moi l'avoir laissé tomber, répondit Paul. Être à terre, et moi ne pas pouvoir l'atteindre : avoir essayé plusieurs fois.

— Il le faut, pourtant! » dit Henri, qui avait parfaitement conscience du danger qu'il aurait à affronter.

Il cria ensuite de toutes ses forces, pour appeler l'attention de Charles et l'attirer de leur côté. Le serpent, du reste, ne parut seulement pas s'apercevoir de sa présence, car il était tout entier occupé de celui dont il comptait faire sa proie.

« Courage, Paul, regarde comment je vais en finir avec lui, » cria Henri en s'élançant en avant, armé de son coutelas.

Probablement dans le dessein d'essayer sa force dans une autre position, le serpent avait, en cet instant, déroulé ses anneaux. Pendant qu'il ne faisait plus qu'un tour autour des arbres, et que ce tour était près de la tête, le reste de son corps se détacha des branches avec une force extraordinaire, en décrivant un cercle d'une circonférence telle, qu'il put aller frapper Henri, avec sa queue, à une distance de sept ou huit pieds.

Henri était heureusement trop éloigné pour que la queue du serpent pût s'enrouler autour de lui; néanmoins, il fut soulevé de terre et lancé au loin. Il tomba lourdement sur le dos, et demeura étourdi tout à la fois par sa chute et par le coup qu'il avait reçu.

En voyant l'accident qui venait d'arriver à son ami, Paul sentit tout espoir l'abandonner.

Le serpent resta tranquille pendant quelque temps et se contenta de former seulement un anneau autour des arbres, comme s'il eût pensé que c'était suffisant pour garder sa victime jusqu'à ce qu'il recommençât ses attaques.

Il regardait Paul avec des yeux effrayants; et, de plus d'une façon, il faisait preuve de plus d'intelligence que les naturalistes n'en accordent généralement à son espèce. Il semblait inspecter la position de Paul et des deux arbres, recherchant pourquoi il avait dépensé tant d'efforts sans succès, et comment il devait agir pour triompher d'un obstacle dont il avait peine à se rendre compte.

La tranquillité du serpent redonna à Paul un peu d'espoir: il se dit que peut-être le python était épuisé, et qu'il renoncerait probablement à atteindre le résultat qu'il avait jusqu'alors poursuivi avec tant d'opiniâtreté. Mais cela était peu probable, car le serpent ne se montrait aucunement disposé à lâcher prise; au contraire, il fixa sur son ennemi ses yeux larges, méchants et si pleins de haine, que Paul eut froid jusque dans la moelle des os.

« Mon crick! pensa Paul; si je pouvais rattraper mon crick! »

Il le chercha du regard et le vit par terre à environ quatre pieds de lui. Sortir le corps d'entre les deux arbres pour le prendre, c'était se condamner à périr infailliblement. Paul regarda autour de lui. Au-dessus de sa tête, il y avait une petite branche qu'il put briser avec sa main et arracher. Après avoir cassé l'extrémité de la branche et l'avoir dépouillée de ses feuilles, il se trouva en possession d'une baguette longue d'un peu plus de trois pieds. L'espérance se ranima dans son cœur.. . peut-être avec cela réussirait-il à ressaisir son

1. Un crick est une espèce de dague. La lame en est longue et admirablement trempée; elle n'est point polie comme celle d'une épée, mais semble être composée de différents métaux. Au lieu d'être droite elle est faite en forme de serpent, sans doute pour qu'elle produise des blessures plus dangereuses. Le manche est ordinairement en ivoire enrichi d'or, et les Malais le portent dans une gaîne qui est toujours richement travaillée.

crick. Il fendit le bout de la baguette avec l'ongle de son pouce, et dès lors se crut certain du succès.

Il tendit sa baguette de manière à faire entrer la lame du crick dans la fente qu'il avait pratiquée. Malheureusement la baguette, trop faible, pliait sous le poids, et l'arme retomba avant même qu'elle fût soulevée de terre.

En posant la baguette sur le crick, il aurait bien pu l'attirer à lui en le faisant glisser; mais, entre les arbres et le crick, était le serpent qui l'empêchait d'amener l'arme ju qu'à lui.

Irrité par cette difficulté, Paul donna un coup de sa baguette au serpent, afin de le faire changer de position.

Le python s'enroula de nouveau instantanément trois ou quatre fois autour des arbres, et recommença à s'épuiser en efforts effroyables, mais impuissants.



livraient les singes. (Page 271, col. 2.)

Paul réussit à amener le crick jusqu'à ses pieds. Mais il ne pouvait se baisser sans sortir d'entre les arbres, et, dans ce cas, le serpent l'envelopperait dans ses replis.

Il eut recours à un moyen ingénieux : avec son pied gauche, il parvint à ôter le soulier de son pied droit; ensuite, passant le manche du crick entre ses orteils, il leva doucement la jambe, et put enfin saisir son arme.

Jamais Paul n'avait éprouvé une joie plus grande que celle qui remplit son cœur quand il toucha son crick. .

Aussi, au moment où le serpent resserrait ses anneaux avec toute l force de son énergie, Paul le frappa-t-il avec son crick en travers du corps Si la contraction du serpent, en cet instant, n'avait pas été aussi grande, la blessure n'aurait été que légère; mais quand une fois la peau du python fut en partie coupée, la force seule avec laquelle il tirait sur lui-même déchira presque son corps en deux. Un autre coup, appliqué sur un autre anneau, acheva l'œuvre, et le serpent tomba sur l'herbe où il se roula et se tordit, incapable de causer désormais le moindre mal.

Les singes sautaient de branches en branches. (Page 271, col. 2.)

Paul sortit d'entre les arbres, sauta par-dessus le serpent, et alla tomber, tremblant, épuisé, à côté d'Henri.

Son esprit était demeuré si longtemps tendu, il avait passé par tant d'émotions différentes, causées tour à tour par la crainte et l'espérance, que, lorsque le danger fut passé, il s'opéra en lui une réaction instantanée : il s'évanouit.

V. Plus de peur que de mal.

Henri, de son côté, était resté sans connaissance; puis il éprouva une sensation douloureuse : il avait comme instinctivement l'idée qu'un malheur était arrivé, sans que toutefois il pût s'en expliquer la nature. Il essaya de se mouvoir, mais cela lui fut impossible Ses pensées étaient toutes confuses dans son cerveau.

Bientôt son imagination, un peu moins engourdie, mais toujours incohérente, lui représenta une foule d'images. Il se figura qu'il était à bord d'un vaisseau, et, dans cette persuasion, il crut entendre le bruit des flots et sentir encore le roulis de la corvette.

Lentement et graduellement, le souvenir de Charles Kerbiriou et du petit Paul lui revint à l'esprit. Il lui sembla que Paul était en danger et l'appelait. Il essaya de répondre, mais il ne put articuler un son. Non, ce n'était pas Paul qui l'appelait, car l'enfant était étendu à côté de lui; Paul semblait dormir.

Henri fut tenté de croire qu'ils étaient en train de reposer, comme c'est l'habitude dans ces climats brûlants, et qu'il sortait d'un songe effroyable, d'un songe qui l'avait rempli d'une indescriptible horreur.

Mais certainement, quelqu'un l'appelait. Il entendait positivement le son d'une voix à une distance qui n'était pas très-grande; et il essaya vainement de répondre.

Il écouta, et il entendit de nouveau une voix forte et prolongée appeler :

« Henri! »

Non, ce n'était pas un songe; car cette voix, c'était celle de son ami, de Charles Kerbiriou.

« Par ici, Charles, me voici! » cria Henri d'une voix faible et à peine intelligible.

Il prêta de nouveau l'oreille, s'attendant à voir son ami lui répondre, ou à l'entendre accourir vers lui.

Tout à coup il entendit du bruit dans les buissons, comme quelque chose qui remuait. Il tourna les yeux dans cette direction et aperçut, non pas Charles, mais le monstre qui lui avait causé tant d'effroi et d'horreur, le serpent qui se tordait dans l'agonie.

Cette vue fut pour lui comme un anneau qu'il aurait retrouvé pour renouer la chaîne des événements qui s'était rompue dans sa mémoire.

Puis il y eut un bruissement du feuillage à une petite distance, du côté opposé à celui où était le serpent. Cette fois, ce devait être certainement Charles, car c'était bien sa voix qu'il avait entendue une minute auparavant.

Henri essaya de nouveau d'attirer l'attention de son ami; et, la tête tournée du côté où le bruit avait eu lieu, il cherchait à pénétrer du regard à travers les arbres, attendant avec anxiété l'instant où il le verrait apparaître.

Il resta longtemps dans cette position, mais ce fut en vain qu'il espéra. Pour la troisième ou quatrième fois, le nom d'Henri frappa ses oreilles; et, d'après la direction d'où venait le son, Henri eut lieu de s'alarmer. Charles Kerbiriou n'avait point entendu son appel et était passé à côté de lui.

Dès lors une peur affreuse l'agita : il craignit de ne plus jamais revoir son ami. Cette pensée réveilla chez lui toutes les facultés du corps et de l'esprit et lui rendit une partie de ses forces, en l'arrachant à la torpeur dans laquelle il était plongé. Faisant un effort suprême, il cria plusieurs fois, de tout son courage :

« Charles, par ici! Par ici, Charles! »

Cette fois il fut entendu, car son ami lui répondit immédiatement, et bientôt le jeune marin, sortant d'un fourré de buissons, apparut sur la scène, et demeura tout étonné à la vue du spectacle qu'il avait devant lui.

« Eh bien! Henri, dit Charles en s'avançant, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-il arrivé?

— Il me serait difficile de le dire, » répondit Henri d'un air languissant.

Puis, frappé d'une pensée soudaine, il tressaillit et s'écria vivement :

« Paul!... regarde Paul!.. Est-il mort? »

Charles s'agenouilla et posa la main sur le front bruni du petit Paul. Il était chaud, et l'enfant respirait péniblement.

« Mort? non, répondit Kerbiriou; mais, ajouta-t-il, veux-tu me dire ce que tout cela signifie? »

Henri se dressa sur son séant et indiqua du doigt le serpent. Charles se retourna et vit une traînée de sang qui s'étendait des deux arbres qui avaient protégé Paul jusqu'à des buissons, distants d'une vingtaine de pieds, sous lesquels le python était parvenu à se réfugier en roulant péniblement son corps tout souillé d'herbes et de terre.

Reculant de plusieurs pas et avec crainte, Charles se précipita ensuite sur Paul et le prit dans ses bras.

« Viens, Henri, s'écria-t-il; partons. Es-tu blessé?... Peux-tu marcher?

— Je n'en sais rien, mais je vais essayer, » dit Henri en cherchant à se remettre sur ses pieds.

Ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à se relever; puis, la première chose qu'il fit, fut de passer en revue son corps et ses membres les uns après les autres.

C'était sa tête qui avait le plus souffert, car elle avait des blessures en plusieurs endroits. Autrement, il n'avait que peu de mal. Il put alors se rendre compte de la confusion dans laquelle avaient été ses pensées, et s'expliquer la cause du demi-évanouissement dans lequel il était resté si longtemps.

Il avait la tête toute pleine encore de vertiges, et il lui était impossible de se tenir debout immobile. Il ne sentait pas plus les os de son corps que s'ils avaient été brisés avec un bâton; cependant, il pouvait marcher.

Ils s'éloignèrent à pas lents de la scène où ils avaient éprouvé tant d'émotions poignantes, Charles Kerbiriou portant le petit Paul, et Henri se servant des deux fusils pour se soutenir. Puis ils atteignirent l'endroit où ils avaient campé la nuit précédente. Paul fut couché bien doucement par terre, et ses amis lui aspergèrent le front avec de l'eau. Il ne tarda pas à remuer, et, comme les singes, il ouvrit d'abord un œil, puis l'autre. La première chose qu'il reconnut, ce furent les figures bienveillantes de ses compagnons.

Puis ses regards se portèrent sur l'endroit où le feu avait été allumé, et sur les arbres sous lesquels il se rappela avoir dormi la nuit dernière; et alors il fut persuadé qu'aucun danger n'était à redouter. Son visage exprima le contentement; il referma bientôt les yeux, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond et réparateur.

Henri s'étendit à côté de lui, heureux de le voir dormir avec tant de calme, et prit soin que rien ne troublât son repos.

VI. Un mystère expliqué.

Pendant qu'Henri et Paul se remettaient des effets de l'ébranlement que leur avaient causé les frayeurs et les émotions de la matinée, Charles ramassa du bois

pour faire du feu quand la nuit serait venue. Il alla ensuite cueillir des fruits; mais il eut bien soin de ne pas trop s'éloigner de ses amis, et il ne cessa de se tenir en alerte contre les serpents.

Le fruit qui lui plut davantage fut une noix ressemblant à une châtaigne, qui était tombée d'un gros arbre sous lequel il l'avait trouvée.

Il revint avec les poches pleines de ces noix et les déposa à côté de ses amis. Il essaya ensuite d'allumer du feu, à la manière de Paul, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre Pendant près d'une heure il s'entêta à vouloir réussir, mais en vain; à la fin, impatienté, il se décida à y renoncer et à dîner seul.

Le fruit qu'il avait cueilli avait un goût agréable, et il en mangea jusqu'à ce que sa faim fût à peu près apaisée. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure, quand Paul et Henri furent tout à coup éveillés en sursaut : ils aperçurent Charles qui faisait un bruit extraordinaire, causait, gesticulait, et se démenait d'une façon tout à fait singulière.

Henri se releva vivement, pensant que son ami avait été pris de folie. Quant au petit Paul, il regarda Charles et tout ce qui se passait avec calme et attention.

« Je suis homme à tuer les serpents les plus monstrueux, s'écria Charles d'un ton superbe. N'aie pas peur, Henri, je te protégerai contre les serpents, contre les tigres et contre tous les animaux du monde. J'en tuerais une douzaine à la fois. As-tu donc oublié ce que j'ai fait ce matin? Mais je n'ai pas besoin de te le rappeler, car ce n'est pas toi qui seras jamais ingrat pour celui qui s'est montré ton ami à l'heure du danger!

— Charles, mon cher Charles, qu'est-ce que tu as? s'écria Henri avec un accent de véritable désespoir.

— Ne t'alarme pas, mon pauvre garçon, dit Charles. Je suis là, et je te répète que tu n'as rien à redouter. Quelle nécessité y a-t-il de faire du feu pour tenir les tigres à distance? Laissons-les venir, et j'en tuerai autant qu'il s'en présentera. »

En entendant son camarade parler ainsi, Henri eut un chagrin extrême. Il y avait deux ans que Charles et lui étaient liés d'une étroite amitié, et il était pleinement convaincu que, par une cause qu'il ne pouvait s'expliquer, celui-ci était soudainement devenu fou.

Tout à coup le petit Paul partit d'un joyeux éclat de rire, et Charles imita aussitôt son exemple. Henri regarda Paul avec une expression de profond étonnement, et il commençait à se demander si lui-même avait bien toute sa raison, lorsque Paul s'écria, en montrant du doigt quelques-unes des noix que leur camarade avait mangées :

« Moi voir ce que c'est.... lui avoir mangé ces noix. Elles, produire l'effet du rhum. Être très-bon quand avoir bouilli.... mais, sans cela, être cause que pas pouvoir se tenir debout.... dire des folies.... courir en tous sens, être ivre. »

Henri accepta avec bonheur l'explication que Paul venait de lui donner.

« Oui, Charles, dit-il, nous savons que nous pouvons compter sur toi; et, pour ma part, je te serai toujours reconnaissant pour les services que tu nous as rendus ce matin. Tu es un véritable ami; mais je suis certain que tant d'émotions, à travers lesquelles tu as passé, t'ont fatigué, et tu ferais bien de venir te coucher et de dormir un peu. »

Cette proposition ne fut pas tout d'abord du goût de Charles, et il continua à faire ostentation de sa force et de son courage, en répétant qu'il serait heureux de trouver l'occasion d'en donner des preuves. Mais peu à peu, la lassitude aidant, il consentit à se coucher à l'ombre d'un arbre, où il s'endormit. Henri exprima à Paul le regret que lui causait la perte de la baguette de son fusil.

« Vous ne pas vous tourmenter, dit Paul; moi la retrouver. Moi retourner voir le gros serpent.... et moi trouver aussi la baguette. »

Henri essaya de lui faire abandonner son projet; mais Paul était résolu, et alors Henri se décida à l'accompagner, quoiqu'il ne pût encore marcher qu'avec beaucoup de difficulté.

Paul se fit indiquer la direction que son camarade avait prise lorsqu'il s'était mis à sa recherche; et tous deux partirent, Paul ouvrant la marche. L'enfant suivit la trace qu'Henri avait laissée sur la terre, et ils arrivèrent bientôt à l'endroit où ce dernier était tombé, et où, comme ils s'y attendaient, ils trouvèrent la baguette. Continuant leur course, ils virent le python, qui était encore vivant, attaqué par des millions de fourmis qui le dévoraient à loisir. Ces petits insectes intelligents avaient observé que le serpent était blessé et hors d'état de faire aucun mal, et tous étaient accourus et s'étaient jetés sur lui, sans avoir la patience d'attendre qu'il fût mort.

« Donne-moi le fusil, Henri, dit Paul, et moi tuer lui. Moi ne pas aimer à voir lui souffrir. »

Paul s'approcha du serpent, visa, et lui envoya une balle au travers de la tête. Il ramassa ensuite son soulier qu'il avait laissé le matin à côté des deux arbres, et ils se hâtèrent d'aller rejoindre Charles, qui dormait toujours.

VII. Où l'on apprendra à mieux connaître l'île de Sumatra.

Le lendemain matin, Henri, Charles et le petit Paul furent éveillés de bonne heure par le bruit que faisaient les singes et par le chant des oiseaux.

Les singes sautaient de branches en branches, d'arbres en arbres, et prenaient leurs ébats avec une joie et un bonheur inconnus des animaux soumis à la domination des hommes. Les perroquets, les oiseaux de toutes espèces, aux plumages brillants et de couleurs variées, emplissaient l'air de leurs ramages, et faisaient ressembler les bois à un pays enchanté.

Il arriva un moment où l'attention d'Henri et de Charles fut complétement absorbée par l'admiration des jeux auxquels se livraient les singes, et les tours d'adresse qu'ils exécutaient.

Mais pendant qu'ils s'amusaient à contempler cette scène, Paul s'occupait à leur trouver de quoi déjeuner; et, au bout de quelques minutes, il plaça devant eux tout ce qui était nécessaire pour faire un repas substantiel.

Il avait ramassé quelques fruits qu'il appelait « mangous. » Ce fruit était recouvert d'une écorce épaisse, un peu dure, qui contenait une substance juteuse, fondant dans la bouche et ayant un goût délicieux. Il avait aussi des noix ressemblant à des amandes, qui étaient fort agréables; avec cela, des mûres, et quelques

plantes qui avaient beaucoup de rapport avec le cresson, ils firent un bon déjeuner, et furent bientôt en état de reprendre leur voyage.

« Avant d'aller plus loin, dit Henri, il faut que nous décidions quel chemin nous devrons suivre. Je suis d'avis que nous avons trop incliné vers le nord. »

Paul, qui d'ordinaire semblait faire peu attention à ce que disaient ses compagnons, fit appel à toutes ses facultés pour bien écouter.

« Oui, répliqua Charles; mais cela était nécessaire pour ne pas nous exposer à rencontrer les pirates. Je pense que Bencolen est situé vers le sud-ouest. Je souhaiterais de tout mon cœur que nous y fussions en ce moment. D'après ce que je connais de l'endroit où nous sommes et de la position de Bencolen, j'imagine que nous devrons obliquer vers le sud-ouest. Nous aurons une distance de plus de deux cent soixante milles à parcourir à travers un pays étrange, habité par un peuple qui ne ressemble à aucun autre, et plein d'animaux féroces. Nous pourrons bien ne pas mourir de faim, mais il est possible aussi que nous servions de pâture à un tigre ou à un jaguar.

— Je n'ignore pas les dangers que nous aurons à affronter, répliqua Henri, mais nous ne pouvons pas retourner en arrière, et le mieux que nous ayons à faire, c'est de nous armer de courage. Plus nous perdrons de temps en route, plus notre voyage deviendra périlleux. Ainsi donc, partons, avant que le soleil ne soit plus haut dans le ciel. »

Ils se mirent en marche dans la direction qu'ils jugèrent être le sud-ouest, et ils ne tardèrent pas à se trouver à un niveau très-élevé. Mais, même à cette hauteur, et quoiqu'ils fussent déjà loin de la rivière, ils furent étonnés du grand nombre d'animaux qu'ils voyaient, et de la quantité de végétaux que la nature produisait partout à profusion. Les arbres étaient remplis d'oiseaux, et la terre était couverte de fourmis et de mille autres insectes qui leur étaient inconnus.

Plusieurs fois, Henri et Charles avaient exprimé le désir de pouvoir examiner de près les lézards qui fuyaient devant eux. C'est cette curiosité que le petit Paul voulait satisfaire, tout en se procurant de la nourriture pour le dîner. Il coupa avec son crick un arbuste long et mince, puis il le dépouilla de ses feuilles et de son écorce, de manière à lui donner l'air d'une de ces gaules dont se servent les pêcheurs.

(*La suite au prochain numéro.*) BAILLEUL.

PRIME GRATUITE.

L'Administration de la *Semaine des Enfants* s'est entendue avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, pour offrir en prime *entièrement gratuite* à ses Abonnés *d'un an* un portrait photographique. Voir le numéro 645.

Nous rappelons à nos Lecteurs que la jouissance de cette prime expire le 1er février.



AUX APPROCHES DE LA SAINT-CHARLEMAGNE.

« Tu es le quarante-cinquième à tout coup, c'est très-bien! mais si tu n'es pas le premier jeudi prochain!... tu vois ma canne? »

TREIZIÈME VOLUME. N° 662. — Quinze centimes. 31 JANVIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les tribuns veulent arrêter Coriolan au sortir du Sénat. (Page 275, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

CORIOLAN.

SUITE.

II. Coriolan est exilé (491 av. J. C.).

Quand la guerre contre les Volsques fut terminée, les dissensions intérieures se rallumèrent au sein de la république romaine. La plupart des terres n'ayant été ni ensemencées ni labourées, et la guerre n'ayant pas permis de faire venir du blé de l'étranger, la disette se fit sentir.

Les démagogues voyant qu'il n'y avait pas de blé sur les marchés, et que, quand il y en aurait, le peuple, faute d'argent, n'en pourrait acheter, reprirent leurs déclamations contre les riches. Ils les accusèrent d'avoir voulu affamer les pauvres pour les asservir.

Une maladie contagieuse ayant enlevé presque toute la population de Vélitres, cette ville, presque déserte, envoya sur ces entrefaites une députation à Rome pour prier les Romains d'envoyer dans leurs murs une colonie destinée à réparer les ravages que la contagion y avait faits.

Aux yeux des gens sensés, rien n'était plus avantageux pour les Romains que la proposition qui leur était faite. En envoyant à Vélitres les citoyens les plus nécessiteux, on évitait aux autres les horreurs de la famine, et, en délivrant Rome des esprits les plus séditieux et les plus turbulents, on rendait le calme et la tranquillité à tout l'État.

Mais à peine les consuls avaient-ils fait choix de ceux qui feraient partie de la colonie, que deux tribuns, Sicinius et Brutus, s'opposèrent à leur départ, en criant que les consuls couvraient du nom spécieux de colonie la plus horrible proscription; que, sous prétexte de les arracher à la famine, ils les livraient à un fléau plus impitoyable encore, en les envoyant habiter une ville dont l'air est infecté, qui est remplie de morts restés sans sépulture, et où la peste ne peut manquer d'enlever tous ceux qui s'y rendront.

Le peuple, impressionné par ces discours, ne voulait plus de la colonie et refusait en même temps de s'enrôler pour marcher de nouveau contre les Volsques.

Le sénat ne savait quel parti prendre, lorsque Coriolan, enflé de ses succès, attaqua directement tous ces démagogues qui agitaient la multitude, et comme le peuple s'obstinait à ne pas vouloir s'enrôler pour la guerre, il rassembla ses clients avec tout ce qu'il put avoir de volontaires et marcha contre les Antiates. Il ravagea leurs terres et revint avec une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves qu'il abandonna à sa troupe sans rien accepter pour lui-même.

L'année suivante, il demanda le consulat, et la plus grande partie du peuple était disposée à le lui accorder. Il ne semblait même pas possible d'humilier par un refus un homme aussi distingué par sa noblesse et sa vertu, et qui avait rendu des services si importants. Mais Coriolan eut le tort d'afficher ses titres avec trop d'ostentation.

Il était d'usage à Rome que les candidats se présentassent sur la place publique, vêtus d'une simple robe, sans tunique, se contentant de montrer au peuple les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues sur le champ de bataille. Coriolan, le jour de l'élection, se rendit sur le Forum dans un appareil de triomphateur, conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour un candidat.

Cette faveur des nobles inspira de la défiance au peuple; il fut choqué de cette pompe hautaine qu'il trouva humiliante pour son infériorité, et, pour protester contre la violence morale qu'on voulait lui faire, il écarta Coriolan et nomma d'autres consuls.

Ce refus affligea vivement le sénat, qui le regarda comme un affront fait à lui-même plutôt qu'à son candidat. Coriolan en conçut un ressentiment profond qu'il n'eut pas la force de contenir. Il rentra chez lui l'agitation dans le cœur, ne songeant plus qu'aux moyens de se venger.

Au lieu de combattre ces sentiments fâcheux, ses partisans les plus ardents les excitèrent. Les plus jeunes et les plus fiers des patriciens enflammèrent son courroux en partageant son indignation et sa douleur, et déclaraient tout haut que le peuple aurait bientôt à se repentir de son ingratitude monstrueuse.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande provision de blé, dont une partie avait été achetée en Italie, et l'autre envoyée en présent par Gélon, roi de Syracuse. On crut que cet arrivage allait délivrer la ville de la disette et faire cesser ses dissensions.

Le sénat s'étant assemblé aussitôt, quelques sénateurs étaient d'avis qu'on distribuât gratuitement au peuple le blé qu'on avait reçu de la libéralité de Gélon et qu'on vendît le reste à un prix modéré. C'était ce qu'il y avait de plus raisonnable et de plus juste.

Mais Coriolan, aveuglé par la passion, combattit vivement cette opinion.

« Ceux qui proposent, dit-il, de faire des largesses et des distributions de blé comme on en fait dans la Grèce, où le peuple jouit de la puissance absolue, entretiennent une désobéissance qui sera la ruine de l'État. Le peuple ne dira pas qu'il reçoit ce blé comme le prix des expéditions auxquelles il s'est refusé; de ces retraites séditieuses qui n'ont été que des trahisons envers la patrie; de ces calomnies contre le sénat accueillies avec tant de complaisance.

« Persuadé que nous lui cédons par crainte, que c'est pour le flatter que nous lui faisons cette distribution, il ne mettra plus de bornes à ses exigences; ses révoltes n'auront plus de terme. Ce serait de notre part un acte de folie; et si nous sommes sages, ôtons-lui plutôt ce tribunat qui a causé le renversement de la puissance consulaire et a jeté la division dans la ville.

« Tant que Rome, privée de cette unité qui faisait autrefois sa force, sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus ni union, ni paix, et ne comptons pas voir la fin de nos troubles et de nos maux politiques. »

Ces paroles communiquèrent aux jeunes patriciens et à presque tous les riches la fureur dont Coriolan était animé. Ils criaient qu'il était seul ennemi de la flatterie, qu'il n'y avait que lui d'inflexible, et qu'il fallait se rallier à un homme de ce caractère, qui comprenait si bien les intérêts de l'État. Il n'eut contre lui que quelques vieux sénateurs qui prévoyaient l'issue funeste qu'aurait cette affaire.

En effet, les tribuns du peuple, qui avaient assisté à la délibération, ayant vu que l'avis de Coriolan l'emportait, sortirent brusquement du sénat et coururent

vers le peuple en criant que les patriciens avaient formé une conspiration pour les faire périr avec leurs femmes et leurs enfants; que Coriolan était un tyran qui voulait leur mort ou leur servitude.

A ces mots, le peuple s'enflamme et menace d'envahir le sénat et d'en arracher Coriolan pour l'immoler à la haine publique. Les tribuns, pour arriver plus sûrement à leurs fins, comprimèrent ce mouvement violent de la multitude et usèrent de leur autorité pour mettre Coriolan en accusation. Ils le sommèrent de venir rendre compte de sa conduite devant l'assemblée du peuple et envoyèrent des licteurs pour l'arrêter.

Ces licteurs ayant été arrêtés, les tribuns allèrent eux-mêmes, accompagnés des édiles, pour faire exécuter leur arrêt. Ils attendirent Coriolan à l'entrée du sénat, et, quand il sortit, ils essayèrent de se saisir de sa personne. L'illustre sénateur était entouré de ses clients et d'une foule de jeunes gens qu'il avait fascinés par sa grandeur d'âme et sa fermeté de caractère. Les édiles ayant voulu mettre la main sur sa personne, les patriciens les repoussèrent, et il s'en suivit un tumulte affreux qui aurait eu les conséquences les plus graves, si la nuit n'était venue séparer les combattants.

Le lendemain, à la pointe du jour, le peuple, convoqué par les tribuns, se rendit avec empressement sur la place publique. Les consuls et les sénateurs crurent de leur devoir d'y accourir de leur côté, pour prévenir le mal qui pouvait être fait et calmer la multitude.

Le premier consul Minucius demanda à parler au peuple. Après avoir justifié le sénat de toutes les calomnies dont ses ennemis l'avaient chargé, il leur annonça que, loin de chercher à abolir la puissance tribunitienne, le sénat la confirmait avec tous les droits qui y avaient été attachés sur le mont sacré, et que les sénateurs cherchaient si peu à les affamer, qu'ils les laissaient au contraire fixer eux-mêmes le prix du blé et en régler la répartition.

Ce discours ayant calmé les esprits et les ayant ramenés à la paix et à l'union, les tribuns en furent consternés. L'un d'eux, Sicinius, prit la parole, et, après avoir donné de grandes louanges au consul, il exigea que Coriolan répondît sur les différents chefs d'accusation portés contre lui.

Il lui demanda s'il n'avait pas cherché à aigrir le sénat dans l'intention de ruiner l'autorité du peuple; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé d'obéir; si, enfin, en outrageant, en frappant les édiles sur la place publique, il n'avait pas allumé, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et excité les citoyens à prendre les armes.

L'artificieux magistrat lui adressait ces questions, parce qu'il savait Coriolan beaucoup moins habile à manier la parole que l'épée, et il espérait qu'en le forçant de monter à la tribune, il l'amènerait à s'humilier par une rétractation trop humble de son passé, ou à se compromettre par un langage qui ne serait pas suffisamment mesuré. Son attente ne fut pas déçue.

Coriolan s'étant présenté pour se justifier, affecta une liberté insultante qui aurait mieux convenu à une accusation qu'à une défense. Son ton de voix aigu et dédaigneux, sa physionomie, qui respirait l'audace et le mépris pour ses adversaires, tout en lui irrita le peuple et ranima son indignation.

Sicinius en ayant conféré un instant avec ses collègues, monta à la tribune et déclara que Coriolan n'était qu'un tyran, qu'il le condamnait à mort, et qu'il ordonnait aux édiles de le conduire au Capitole et de le précipiter de la roche Tarpéienne.

Les édiles s'étant approchés pour s'emparer de sa personne, la plus grande partie du peuple, indignée de cette action atroce, en frissonna d'horreur. Les patriciens, tout hors d'eux-mêmes, coururent au secours de ce héros en poussant de grands cris. L'orage de la veille se renouvela avec des scènes plus tumultueuses encore.

La confusion était à son comble, lorsque Sicinius demanda aux patriciens quel pouvait être leur projet de vouloir ainsi soustraire Coriolan à la justice du peuple.

« Mais vous, reprirent les patriciens, que prétendez-vous faire, en condamnant, sans aucune forme de procès, le plus vertueux des Romains à un supplice si injuste et si cruel?

— Non, répliqua Sicinius, pour que vous n'ayez pas de reproche à nous faire, cet homme sera jugé selon les formes. Par conséquent, Coriolan, nous te citons pour le troisième jour du marché, afin que, si tu es innocent, tu sois absous par le jugement et les suffrages du peuple. »

Dans l'intervalle, la guerre ayant éclaté contre les Antiates, on espéra que cet événement ferait diversion et que la durée de l'expédition ainsi que les soins qu'elle exigerait assoupiraient ou même éteindraient tout à fait le ressentiment populaire. Mais la paix s'étant faite avec les Antiates beaucoup plus tôt qu'on avait espéré, et les troupes étant rentrées dans Rome, on reprit le procès de Coriolan.

Les tribuns avaient annoncé qu'ils ne l'accuseraient que du crime de tyrannie, mais quand il fut devant le peuple, ils reproduisirent tous les discours que Coriolan avait tenus dans le sénat pour empêcher la diminution du prix des blés et conseiller l'abolition du tribunat. Ils imaginèrent même un nouveau chef d'accusation, en lui reprochant d'avoir distribué à ses soldats le butin qu'il avait pris sur les Antiates, au lieu de le porter au trésor public.

Coriolan ne s'attendait pas à cette dernière accusation. Il ne sut pas trouver des raisons suffisantes pour se justifier. Alors les tribus ayant donné leurs suffrages, il fut condamné, à la majorité de trois voix, au bannissement perpétuel. D.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

Avec cette arme, il eut bientôt fait de tuer trois écureuils qu'il arrangea dans l'intention de les faire cuire, non pas au milieu de la chaleur du jour, mais le soir, quand ils auraient établi leur campement pour la nuit. Afin de les mieux conserver, il les enveloppa soigneusement dans des feuilles de palmier.

Quand cette partie de sa besogne fut finie, il fit tomber d'un petit arbre, avec sa gaule, deux lézards et un caméléon, et lorsque ses compagnons se levèrent, il leur donna les reptiles qui avaient tant excité leur attention.

VIII. Dans lequel il sera beaucoup question du petit Paul.

Après que Charles et Henri eurent renoncé à dormir, en dépit des insectes qui leur faisaient la guerre, ils se levèrent et dînèrent avec les fruits que Paul avait cueillis. Puis, comme le soleil était moins haut, ils purent se remettre en route sans éprouver trop de fatigue.

Ils trouvèrent sur leur chemin une hauteur qu'ils longèrent, et sur les flancs de laquelle s'élevaient, d'espace en espace, des rochers dont quelques-uns étaient à fleur de terre. Paul s'arrêtait souvent à examiner ces rochers, et toujours il s'en éloignait en secouant la tête, comme s'il avait lieu de n'être pas satisfait de ses observations.

« Qu'est-ce que tu cherches, Paul? demanda Henri.

— Quoi moi chercher? Moi chercher des petites pierres pour faire un grand feu, répondit l'enfant.

— Comment, tu veux faire du feu avec des pierres?

— Oui. Moi frapper une pierre contre une autre, et cette autre pierre devenir colère et s'enflammer.

— C'est sans doute un caillou que tu cherches, dit Henri. Mais ne sais-tu donc pas que nous pourrions nous procurer du feu avec un fusil, si nous en désirions.

— Oui, beaucoup de feu en faisant partir le fusil, répondit Paul; mais bientôt nous aurons besoin de la poudre.... ne pas la brûler inutilement. Ne se servir ni de pierres ni de fusil; moi tout à l'heure faire un grand feu. »

Tout en marchant, Paul ramassa un morceau de bois sec et poreux qu'il emporta, et ils s'arrêtèrent, pour passer la nuit, sur les bords d'un petit ruisseau qui descendait de la colline.

Lorsqu'ils eurent choisi le lieu de leur campement, Paul se mit à la recherche d'un bâton, petit, sec et dur,



Quand il y eut un bon brasier.... (Page 276, col. 1.)

qu'il aiguisa à un bout comme un crayon. Puis il le plaça entre les paumes de ses mains, et, le faisant tourner rapidement, il perça ainsi un trou dans la pièce de bois qu'il avait ramassée une heure auparavant. Au bout de quelques minutes, une petite fumée s'éleva à l'endroit du frottement, et il continua jusqu'à ce qu'il fût parvenu, à l'aide de feuilles sèches, à allumer du feu.

Quand il y eut un bon brasier, il enveloppa dans des feuilles de palmier toutes fraîches les écureuils qu'il avait tués, et les couvrit d'un peu de cendres sur lesquelles il plaça quelques charbons ardents. Quelques moments après, il retira les écureuils de dessus le feu, et en donna un à chacun de ses compagnons.

« Paul, dit Henri, nous devons te demander pardon des torts que nous avons eus à ton égard. Nous étions contrariés quand tu es venu nous rejoindre, parce que nous pensions que tu serais pour nous un embarras; mais nous nous trompions grandement. C'est toi qui as l'ennui de veiller à ce que nous ne mourions pas de faim.

— Oui, ajouta Charles, tu parais être plus chez toi ici, dans les forêts de Sumatra, que sur le pont de *l'Alcmène*. Qui es-tu donc?

— Un Malais, répondit Paul. Et moi avoir vécu longtemps à Sumatra.... C'est pour cela que moi m'être enfui du vaisseau.... Moi ne pas aimer la corvette, mais aimer beaucoup Sumatra.

— Non, Paul, tu n'es pas un Malais, dit Henri, car tu n'en as ni le teint ni les traits. Tu dois certainement descendre d'une meilleure origine. Tes parents, sans doute, sont venus dans ces contrées, de quelque pays de l'Europe. Te les rappelles-tu?

— Oui, moi me rappeler quelques-uns de mes parents, répondit Paul.

— Lesquels de tes parents te rappelles-tu?

— Deux, répondit celui-ci. Moi penser à mon père un peu.... mais n'être pas très-sûr.... mais penser beaucoup, souvent, à ma mère. »

Paul devint ensuite silencieux, et ses compagnons ne purent le faire causer davantage sur ce sujet. Il laissa tomber les restes de l'écureuil qu'il était en train de manger, et ses regards se fixèrent avec une expression de gravité singulière sur le crick dont il s'était servi comme d'un couteau. Il le contempla longtemps et silencieusement; il semblait, pour une raison quelconque, tenir une grande place dans ses réflexions, et Henri et Charles s'aperçurent que ses yeux étaient remplis de larmes. Ils pensèrent que ce crick se liait intimement à l'histoire de ses premières années; mais ils ne crurent pas devoir essayer de pénétrer ce mystère en lui adressant des questions.

Paul demeura plongé dans sa rêverie jusqu'au moment où ses compagnons se disposèrent à dormir. Alors il se leva et leur dit de faire un grand feu.

« Pourquoi? demanda Henri. La nuit est chaude....

— Pour effrayer les reemows, répondit Paul.

— Les reemows, qu'est-ce que c'est que cela?

— Les tigres, répondit l'enfant. Beaucoup de gros tigres ici, et eux ne pas aimer le feu.

— Comment sais-tu qu'il y a des tigres près de nous? demanda Charles.

— Moi voir les marques de leurs pieds.... tout plein de marques, et demain nous voir des hommes. Peut-être nous combattre.... peut-être nous être tués.

— Laissons-nous guider par cet enfant, dit Henri, car il en sait plus que nous.



Ils découvrirent au loin devant eux quelques maisons et des champs. (Page 278, col. 1.)

— Peut-être bien; dans tous les cas, il en sait autant. »

Ils se mirent alors à ramasser des branches d'arbres, jusqu'à ce qu'ils en eussent une quantité suffisante pour tenir le feu allumé jusqu'au lendemain matin; et, après l'avoir bien alimenté, ils s'étendirent les pieds du côté du brasier et s'endormirent.

IX. Comment Charles et Henri apprennent bien des choses qu'ils ne connaissaient pas.

Le lendemain matin de bonne heure, ils se disposèrent à continuer leur voyage.

« Paul, dit Henri au moment où ils se mettaient en route, d'après ce que tu nous as dit hier soir, je présume que nous devons nous attendre à rencontrer aujourd'hui des habitants de l'île?

— Oui, si nous marchons vite, répondit Paul.

— Comment peux-tu savoir que nous rencontrerons des insulaires? demanda Henri.

— Parce que moi voir où les Malais avoir cueilli tout plein de capoor baroos, et cela il n'y a pas bien des jours, répondit Paul. Moi vous en montrer bientôt. »

Après avoir parcouru la distance d'un mille environ, ils se trouvèrent en face d'une colline. Quand ils l'eurent gravie à peu près à moitié, ils virent un certain nombre de petits arbres qui avaient été abattus depuis peu et dépouillés de leur écorce.

« Voyez! s'écria Paul, les Malais avoir été ici il y a peu de temps, et avoir cueilli le coolet manees.

— Le coolet manees, » répéta Henri en s'approchant des arbres renversés par terre.

Il les examina.... goûta, sentit quelques morceaux de l'écorce et dit :

« Coolet manees, je crois que c'est de la casse. »

Henri avait raison. C'étaient des cassiers, quoique ces arbres ne soient qu'une espèce inférieure de cannellier, et que leur écorce soit souvent vendue comme étant de la vraie cannelle.

Les cassiers croissent très-haut, et il n'est pas rare d'en rencontrer qui n'ont pas moins de soixante à soixante-dix pieds. Leurs branches, généralement très-larges, s'étendent horizontalement et poussent depuis le pied, près de la terre, jusqu'au sommet de l'arbre. Les Malais recherchent de préférence l'écorce des petits arbres, car elle est plus mince et d'un goût beaucoup plus fort que celle qui couvre les cassiers plus vieux et par conséquent plus gros.

Après avoir gravi la colline et être descendus dans la vallée qu'ils trouvèrent de l'autre côté, ils virent plusieurs autres arbres énormes qui n'avaient été abattus que depuis peu de temps.

« Ceci être l'arbre pour le capoor baroos, » dit Paul.

Et tous trois s'arrêtèrent pour l'examiner. Le tronc de l'arbre avait été fendu en petits morceaux, évidemment dans le but de retirer quelque chose qui croissait dans l'intérieur.

Paul trouva quelques petites parcelles de ce qu'il appelait capoor baroos, et Henri et Charles reconnurent que c'était du camphre.

Les camphriers égalent souvent en hauteur les plus grands arbres de l'île de Sumatra, et quelques-uns atteignent même jusqu'à quinze pieds de circonférence. Lorsqu'ils deviennent vieux, ces arbres sont rarement solides au centre, et l'on trouve alors, dans les crevasses du bois, le camphre à l'état de cristallisation. Le camphre étant une substance sèche, ne coule pas de l'arbre comme la térébenthine du pin, et rien à l'extérieur n'indique qu'il y en ait dans tel ou tel tronc; mais les naturels ont acquis à ce sujet une grande expérience, et, en frappant un coup de bâton contre un arbre, ils savent s'il contient du camphre.

En général, les camphriers viennent, à Sumatra, près de la côte, et le cassier et le cannellier dans les parties centrales de l'île. C'était par un hasard assez rare que Paul et ses compagnons avaient vu ces différentes sortes d'arbres réunies dans un même endroit.

Après avoir traversé la vallée, ils se trouvèrent dans un pays plus uni et plus découvert. Les arbres étaient encore remarquables par leur hauteur colossale, mais ils étaient plus clair-semés.

En montant sur une petite éminence, ils découvrirent au loin devant eux quelques maisons et des champs qui leur parurent être cultivés. A cette vue, la figure du petit Paul s'épanouit et le cœur lui battit de joie; mais d'après tout ce que Charles et Henri avaient entendu dire des naturels de Sumatra, ils n'étaient nullement désireux de les rencontrer, du moins avant d'être arrivés à Bencolen.

A une certaine distance des plantations était un petit bois où l'eau était abondante; Paul proposa de s'y arrêter, et de remettre au lendemain matin leur entrée dans le village.

Il n'était pas bien certain que les huttes fussent occupées par des Malais; et si elles servaient d'habitation à ce qu'il appelait les Sumatrans payens, incapables de le comprendre, il préférait ne point s'aventurer parmi eux au milieu des ténèbres de la nuit.

La majeure partie des habitants de Sumatra, excepté au nord de l'île, sont Malais ou descendants de Malais, et parlent la langue de cette race. Mais on rencontre des villages entiers gouvernés par des chefs ou des rois qui mettent leur orgueil à se faire passer pour des Sumatrans proprement dits, et c'était à ceux-là surtout que Paul craignait d'avoir affaire.

Il n'y avait à proximité d'eux aucun fruit dont ils pussent faire leur souper, et Paul proposa à un de ses compagnons de venir avec lui jusqu'à une plantation, éloignée d'environ un demi-quart de lieue, pour voir s'ils ne pourraient se procurer quelque nourriture.

Henri l'accompagna, et, en très-peu de temps, ils atteignirent un champ de riz. Après avoir cueilli une bonne quantité de grain, ils retournèrent à leur campement.

« Comment vas-tu faire cuire ce riz, Paul? Il est impossible que nous le mangions cru.

— Descendez jusqu'à la petite rivière, et apportez quelques bambous. Choisissez ceux qui sont verts, des bambous qui soient morts depuis peu de temps, » répondit Paul.

Charles se chargea de cette mission, tandis que Paul se préparait à extraire le grain des tiges. Cette tâche n'était pas sans difficulté, faute d'une surface bien unie, bien nette, sur laquelle il eût pu ramasser le riz. Pour triompher de cet inconvénient, il vida son havresac, coupa les têtes de riz, les plaça dedans et les frotta avec ses mains, jusqu'à ce que le grain fût bien séparé de la paille, qu'il enleva soigneusement.

Il battit ensuite le grain dans le havresac avec un bâton, pour enlever les cosses. Cela fait, il lui restait encore à vanner le riz pour en chasser toutes les pailles. Il s'en acquitta en passant alternativement le grain d'une main dans l'autre et en soufflant dessus.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à le faire cuire; et, pour cela, il se servit des bambous que Charles était allé chercher. Paul les remplit de riz et d'eau, en boucha les extrémités avec de la boue, et les plaça ensuite sur le feu. Quand le riz fut suffisamment cuit, l'on enleva la boue de l'une des extrémités des bambous, et le riz apparut blanc, tendre, et tout prêt à être mangé.

Henri et Charles, grâce à leur appétit, le trouvèrent délicieux. C'était le meilleur repas qu'ils eussent fait depuis quelque temps, et il leur parut d'autant meilleur qu'ils commençaient à se fatiguer des fruits.

X. La plantation de riz.

Le lendemain matin, nos jeunes héros furent éveillés par un bruit continu de sonnettes, de craquements, et de tout ce qui pouvait effrayer les hommes et les animaux. Quoiqu'il semblât être lointain, Henri et Charles ne s'en montrèrent pas moins alarmés.

Paul s'amusa de leur air consterné, et leur expliqua la cause du bruit effroyable qu'ils entendaient. Il était produit tout simplement par une machine faite pour épouvanter les oiseaux et les empêcher de s'abattre sur les plantations de riz.

En effet, quelques jours avant que le riz soit suffisamment mûr pour qu'on puisse le moissonner, les plantations, dans l'île de Sumatra, sont visitées par des volées d'oiseaux en nombre si considérable, qu'ils causent de grands ravages et occasionnent des pertes sérieuses aux planteurs.

Il arrive quelquefois qu'une plantation de riz, isolée des autres, est aussi totalement détruite; et la néces-

sité a inspiré aux naturels divers moyens singuliers, mais ingénieux, pour tenir les oiseaux à distance.

La machine qui avait excité à un si haut degré l'étonnement de Henri et de Charles a cela surtout de remarquable, qu'elle est construite de telle sorte qu'un enfant, rien que par un simple mouvement du bras, peut produire un bruit qui se fait entendre jusqu'aux extrémités d'une vaste plantation.

« Paul, dit Henri, veux-tu décidément aller voir les gens qui habitent dans les maisons que nous apercevons devant nous?

— Oui, répondit Paul. Les Sumatrans qui cultivent le riz n'être pas très-méchants.... eux nous dire peut-être quel être le chemin direct pour se rendre à Bencolen. »

Pendant qu'ils déjeunaient du peu de riz qui restait de la veille, ils tressaillirent tout à coup en entendant un autre bruit lointain, dont ils cherchèrent d'abord vainement à se rendre compte. On eût dit les grondements sourds du tonnerre; il n'était pas éclatant, et cependant il était si profond qu'il faisait vibrer tout le sol.

Leur première pensée fut qu'il était produit par un tremblement de terre; mais leur illusion se dissipa bientôt, car ils ne tardèrent point à voir apparaître tout un troupeau d'éléphants.

Il y en avait cent au moins, tant jeunes que vieux, et ils venaient à grandes enjambées; on eût dit qu'ils avaient hâte de s'échapper d'une forêt en feu.

Ils se dirigeaient droit sur le champ de riz, et, dès qu'ils y eurent pénétré, ils s'arrêtèrent et assouvirent leur faim. La crainte ou la cause, quelle qu'elle fût, qui leur avait fait prendre cette allure à laquelle ils sont peu habitués, sembla disparaître comme par enchantement, et ils se mirent à dévorer le grain aussi tranquillement que paît la génisse dans ses pâturages.

Il régnait un profond silence, car l'horrible bruit produit par la machine ne se faisait plus entendre. La personne qui la faisait mouvoir s'était probablement enfuie de terreur. D'ailleurs, les éléphants étant venus, la plantation de riz ne valait plus la peine qu'on la gardât.

Les éléphants restèrent dans le champ près d'une heure, et puis ils reprirent leur course en se dirigeant vers le nord.

Paul et ses compagnons entrèrent dans les habitations, et ils trouvèrent ceux qui les occupaient en proie au plus violent chagrin. Une grande calamité, en effet, venait de tomber sur eux; et hommes, femmes, enfants, tout le monde pleurait la destruction de leur moisson.

C'étaient des gens tranquilles et inoffensifs, qui offrirent à nos jeunes amis du riz avec du lait, puis un peu de sucre et de sel pour emporter avec eux.

Ils conseillèrent à Paul d'aller à Pankalanbandar, ville qui n'était éloignée que de six milles. Là, dirent-ils, on leur indiquerait une route qui raccourcirait de beaucoup leur voyage et leur offrirait moins de dangers.

Les maisons du village étaient élevées sur des piliers de bois d'environ neuf pieds de haut; cette précaution avait pour but de protéger les habitants contre les attaques des tigres. Les parois étaient de bois léger, et le plancher était fait de bambous ainsi que les murs extérieurs. La partie de la maison qui était l'objet des plus grands soins, c'était le toit; car, tant que l'on est garanti contre la pluie, le reste du bâtiment est en bonnes conditions. Les maisons sont généralement couvertes avec les feuilles d'un palmier d'une espèce particulière, que les naturels appellent « nepaul. »

Nous avons dit que les maisons sont portées sur des piliers hauts de huit ou neuf pieds. Pour y monter, on se sert généralement d'une échelle dont l'extrémité passe par un trou pratiqué dans le plancher. Quand vient la nuit, les habitants attirent l'échelle à eux et enlèvent ainsi toute communication.

L'ameublement des maisons est extrêmement simple et peu encombrant. Les lits consistent en nattes, qui sont généralement belles et bien faites. Pour prendre leurs repas, les insulaires ne s'assoient point à table : ils se penchent sur le côté gauche, s'appuyant de la main gauche, autour de larges plats de bois.

Ne voulant pas abuser trop longtemps de l'hospitalité qui leur était si bienveillamment offerte, nos jeunes héros se remirent en route et se dirigèrent vers Pankalanbandar. BAILLEUL.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

LES MACREUSES OU FOULQUES.

La macreuse est un oiseau aquatique qui a le dessus du corps noir et le poitrail gris; il porte sur le front un petit cartilage blanc qui affecte la forme d'un écusson. Quand le froid devient très-intense, les macreuses se réunissent dans les grandes pièces d'eau en quantité considérable; mais, comme elles sont fort méfiantes, il est très-difficile de les rejoindre.

Sur les grandes pièces d'eau, où ce gibier abonde, on lance un nombre de barques plates, suffisant pour en barrer la largeur : les embarcations forment deux longues lignes à angle droit, d'où le nom d'*anglade* donné à cette disposition. A un signal donné, la flotte se met en marche en conservant autant que possible son ordre de bataille, et en manœuvrant de manière à acculer les volatiles entre la côte et les deux bras de l'anglade. Les foulques s'éloignent en nageant; mais, comme elles ne prennent point terre, lorsqu'elles se voient serrées de trop près et repoussées jusqu'à l'autre bout de la pièce d'eau, elles s'enlèvent et passent en volant sur la tête des tireurs pour aller se jeter dans l'eau de l'autre côté; c'est alors un feu roulant sur les fugitives; puis on recommence la poursuite.

Dans quelques localités du Midi, les propriétaires d'étangs n'autorisent la chasse sur leurs eaux que moyennant le payement d'une redevance.

On apprête et on fait cuire les macreuses comme le canard sauvage, soit à la broche, soit en entrée ou en salmis.



Chasse aux macreuses. (Page 279, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 663. — Quinze centimes.** 3 FÉVRIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevar Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Coriolan fugitif chez les Volsques. (Page 282, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

CORIOLAN.

(SUITE.)

III. Coriolan prend les armes contre sa patrie (490 av. J. C.).

Aussitôt que l'on sut que Coriolan était condamné à un exil perpétuel, le peuple en témoigna plus de joie que d'aucune victoire qu'il eût remportée jusque-là sur les ennemis. Il sentait que cet événement était à lui seul une révolution, puisque au lieu de dépendre comme auparavant des patriciens, le peuple était devenu leur juge et s'était arrogé le droit de décider du sort de ce qu'il y avait de plus grand et de plus puissant dans l'État.

Les patriciens, au contraire, paraissaient plongés dans la plus vive douleur. Les sénateurs se reprochaient leur excès de complaisance pour le peuple et se repentaient de n'avoir pas tout osé plutôt que d'avoir laissé la populace mutinée les dépouiller dans la personne de Coriolan de leurs prérogatives les plus sacrées.

On n'avait pas besoin de regarder à l'habillement ni aux autres marques extérieures pour distinguer les classes des citoyens; on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie et un patricien à sa tristesse.

Coriolan seul ne fut ni étonné, ni abattu; il montra la même fermeté dans son air, dans sa démarche et dans sa contenance; et pendant que tous les patriciens étaient si affectés, il paraissait seul insensible. Mais cet état n'était pas en lui l'effet de la raison modérant l'homme et le rendant maître de lui-même dans la disgrâce; il provenait plutôt de l'excès de son indignation et de son chagrin qu'il concentrait en lui-même en attendant l'occasion d'éclater.

Rentré chez lui, il embrassa sa mère et sa femme qu'il trouva tout éplorées, jetant des cris et versant sur leur malheur des torrents de larmes. Il les exhorta en peu de paroles à supporter courageusement ce coup de la fortune et après avoir recommandé ses enfants, il leur fit ses adieux et gagna sur-le-champ une des portes de la ville, sans vouloir être suivi ni par ses serviteurs ni par ses esclaves.

Les patriciens l'ayant accompagné en corps, il les quitta sans leur faire ni remercîments pour le passé, ni prières pour l'avenir. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, l'esprit agité de mille pensées que la colère lui suggérait pour se venger de ses ingrats concitoyens.

Enfin il s'arrêta au projet de leur susciter une guerre cruelle avec un des peuples voisins. Les Volsques lui parurent la nation la plus propre à seconder son dessein. Il savait qu'ils étaient puissants en hommes et en argent, et il était convaincu que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment contre Rome.

Or, il y avait à Antium un homme que ses richesses, son courage et sa haute naissance faisaient honorer comme un roi. Il se nommait Tullus Amphidius. Coriolan l'avait provoqué dans plusieurs combats et il n'ignorait pas qu'il en était profondément détesté. Mais il connaissait sa grandeur d'âme et sachant qu'il désirait plus qu'aucun des Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation, il hasarda près de lui une démarche, ne craignant pas d'exposer ses jours pour satisfaire sa colère.

Il prit à cet effet l'habillement le plus capable de le déguiser et comme l'Ulysse d'Homère,

Il entra dans les murs d'une ville ennemie.

C'était le soir; et de tous ceux qu'il rencontra, personne ne le reconnut. Il alla droit à la maison de Tullus, y entra sans être aperçu, et s'asseyant près du foyer, il s'y tint sans rien dire, la tête couverte.

Les gens de Tullus furent fort surpris; mais, frappés de l'air de majesté que lui donnaient son habit et son silence même, ils n'osèrent le faire lever et allèrent rapporter à leur maître, qui était alors à table, cette singulière aventure.

Tullus se levant aussitôt, va vers l'étranger, lui demande qui il est et ce qu'il désire. Coriolan se découvre la tête et après un moment de silence, il dit à Tullus : « Si vous ne me reconnaissez pas encore ou que vous n'en croyiez pas vos yeux, il faut bien que je me nomme et que je me découvre moi-même. Je suis ce Marcius qui vous ai fait tant de mal à vous et aux Volsques; le surnom de Coriolan que je porte ne me permet pas de le nier.

« Ce surnom est d'ailleurs la seule récompense qu'on n'ait pas pu me ravir. Je me suis vu dépouillé de toutes les autres par l'envie et l'audace du peuple, par la faiblesse et la trahison des nobles et des magistrats. Banni de Rome, je suis venu en suppliant m'asseoir près de votre foyer pour me venger des Romains qui m'ont chassé.

« Si donc, Tullus, vous avez le courage d'attaquer vos ennemis et de leur rendre le mal qu'ils vous ont fait, faites tourner ma disgrâce à l'avantage des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès que je ne l'ai fait contre vous; car ceux qui connaissent les faibles de l'ennemi ont sur lui un avantage que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent.

« Si, au contraire, vous êtes las de la guerre, je ne veux plus vivre et vous ne devez pas vous-même épargner un homme qui a été autrefois votre ennemi et qui est maintenant inutile. »

Ce discours remplit de joie Tullus. « Levez-vous, dit-il à Coriolan en lui tendant la main, et reprenez courage. Vous nous faites un présent inappréciable, en venant vous donner à nous; vos concitoyens ont été des ingrats, soyez-en sûr, les Volsques vous seront reconnaissants. »

Aussitôt il le fit mettre à table avec lui et le traita de la manière la plus distinguée.

Ils délibérèrent ensemble les jours suivants sur les moyens de faire la guerre aux Romains. Depuis que Coriolan était sorti de Rome les dissensions des patriciens et des plébéiens s'étaient ranimées avec une nouvelle ardeur. Sa condamnation avait aigri les esprits et le moment était favorable pour leur déclarer la guerre. Les Volsques étaient, d'un autre côté, retenus par une trêve de deux ans qu'ils avaient naguère signée. Il fallait trouver un prétexte pour rompre cette trêve et Coriolan se chargea de le faire naître.

Les Romains s'étant disposés à donner des jeux publics en l'honneur de Jupiter, les peuples voisins y

accoururent de tous les côtés. Les Volsque s'y étan rendus en foule, s'étaient répandus dans les divers quartiers de la ville, et comme ils n'avaient pu trouver d'hôtes pour les recevoir, ils avaient couché sous des tentes dans les places publiques. Les consuls paraissant inquiets de toute cette affluence d'étrangers, Coriolan leur fit donner un faux avis que les Volsques devaient pendant la nuit mettre le feu aux différents quartiers de la ville.

Aussitôt ils leur signifièrent qu'ils eussent à sortir de Rome avant le coucher du soleil. Cet ordre les humilia et Tullus eut soin d'exagérer encore la portée de cet outrage pour les engager à rompre la trêve.

Plusieurs d'entre eux voulaient prendre les armes sur-le-champ, et porter le fer et le feu sur le territoire de Rome. Mais Tullus, qui conduisait cette affaire, leur persuada d'envoyer auparavant des ambassadeurs à Rome pour redemander les terres et les villes qui leur avaient été prises pendant la guerre.

Le Sénat répondit avec fierté que la crainte ne lui ferait jamais rendre ce qu'il avait conquis par la valeur et que si les Volsques prenaient les premiers les armes, les Romains les poseraient les derniers. Cette réponse était une déclaration de guerre.

Tullus convoqua l'assemblée générale des Volsques, et, après les avoir déterminés à prendre les armes, il leur conseilla d'appeler Coriolan au conseil, d'oublier ses anciens torts et de lui donner toute leur confiance, parce que, devenu leur allié, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi.

Coriolan, introduit dans l'assemblée, parla si bien devant le peuple, qu'ils le jugèrent doué d'une prudence égale à son courage et qu'ils le nommèrent général avec Tullus, les investissant l'un et l'autre d'un pouvoir absolu.

Pendant qu'on levait les troupes et qu'on faisait les préparatifs de l'expédition qu'on allait entreprendre, Coriolan demanda l'autorisation d'envahir le territoire des Romains avec les hommes d'élite qui consentiraient à le suivre. Il y fit un si grand butin que les Volsques étaient las de le transporter et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp.

Dans ces excursions Coriolan avait donné l'ordre à ses soldats d'épargner avec le plus grand soin les maisons et les terres des patriciens, afin de les rendre suspects au peuple et d'envenimer par là le trouble et les dissensions qui régnaient dans la ville.

Il y réussit admirablement. Car si d'un côté les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent, de l'autre le peuple reprochait aux patriciens d'avoir appelé Coriolan sur le territoire de Rome pour satisfaire leur vengeance et de rester spectateurs indifférents des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres.

Ces inimitiés faisaient qu'on songeait moins à repousser les Volsques qu'à se décrier et à s'irriter mutuellement. Ceux-ci déployaient la plus grande activité; ils rassemblèrent des forces considérables dont ils laissèrent une partie au pays, tandis que le reste fut conduit contre les Romains.

Coriolan donna le choix à Tullus entre ces deux armées. Celui-ci répondit que Coriolan ayant toujours été plus heureux que lui dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à faire la guerre, et que pour lui il resterait à l'intérieur du pays et ferait passer aux combattants les provisions nécessaires.

Coriolan, devenu par là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, qui était une colonie romaine. Comme elle se soumit volontairement, elle fut exempte du pillage.

Il envahit ensuite le territoire des Latins et prit de force Toleries, Vicanium, Pédium et Boles, qui lui firent résistance dans le Latium. Les habitants de ces villes furent vendus comme esclaves et leurs biens livrés au pillage.

Celles qui se rendirent furent traitées avec plus de ménagement; et de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille qui n'était qu'à vingt kilomètres de Rome. Ses troupes y firent un butin considérable et passèrent au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes.

Les Volsques, qu'on avait laissés à l'intérieur du pays pour la défense des villes, apprenant ces exploits, ne purent plus se contenir. Ils se rendirent en masse et tout armés, au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne connaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui.

Son nom était célèbre dans toute l'Italie et tous les peuples admiraient sa valeur et la révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

A Rome le désordre était à son comble; on refusait de combattre et les deux partis passaient leurs journées entières à se quereller et à tenir l'un contre l'autre les propos les plus séditieux.

Lorsqu'on apprit que les Volsques avaient mis le siége devant Lavinium, d'où les Romains tiraient leur origine et où étaient les dieux de leurs pères, cette nouvelle produisit un changement étonnant dans les esprits. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Coriolan et qu'on le rappelât à Rome, mais les sénateurs refusèrent de sanctionner ce décret, soit par esprit d'opposition envers les plébéiens, soit qu'ils aient regardé Coriolan comme un ennemi de la patrie.

A cette nouvelle, Coriolan plus irrité que jamais, quitta le siége de Lavinium, et marchant vers Rome plein de fureur, il alla camper près des fossés Cluiliens, à huit kilomètres de la ville.

Son approche, en jetant l'effroi et la consternation dans Rome, apaisa sur-le-champ la sédition. Il n'y eut plus un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan. En voyant cette multitude de femmes qui couraient çà et là dans les rues, les vieillards répandus dans les temples et adressant aux dieux avec leurs larmes les plus humbles prières, et tous les esprits incapables, dans leur trouble et leur hésitation, de prendre un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Coriolan et que c'était une grande faute au Sénat d'avoir commencé à s'irriter contre ce grand homme, lorsqu'il eût été plus sage de renoncer au ressentiment qu'il devait avoir.

D'un avis unanime il fut donc décidé qu'on enverrait des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir de rentrer dans Rome et le prier de mettre fin à la guerre. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XI. Une nouvelle connaissance.

Le soleil allait bientôt descendre au-dessous de l'horizon, lorsque Paul et ses compagnons arrivèrent à Pankalanbandar, ville de quelques centaines d'habitants, et située sur la rivière Lalany.

Le dooson, comme le village était appelé par Paul, était bâti sur une hauteur d'un accès difficile, comme la plupart des villages de Sumatra, où beaucoup de villes n'ont que deux entrées, l'une du côté de la campagne, par un sentier étroit, et l'autre par la rivière ou le lac, qui ne manquent jamais de se trouver à leur proximité.

La présence de Henri et de ses compagnons dans le village n'excitèrent ni autant de surprise ni autant de curiosité parmi les habitants qu'ils avaient supposé ou plutôt qu'ils avaient craint; et Charles, qui n'avait pas été d'avis d'entrer dans la ville, se convainquit que les Sumatrans et les Malais n'étaient pas pires, du moins sous certains rapports, que bien des gens plus civilisés.

Un Malais indiqua à Paul une maison en bambou où les étrangers avaient la faculté de demeurer pendant une nuit ou deux; et comme ils étaient très-fatigués, ils s'y rendirent de suite.



Ils gagnèrent, à travers le bois, la rivière. (Page 286, col. 1.)

La maison ressemblait à celles dont nous avons fait la description, et pouvait avoir quinze pieds carrés. Elle ne contenait aucun ameublement. Ceux à qui l'on permettait d'y séjourner étaient supposés apporter avec eux tout ce qui leur était nécessaire pour coucher, et tout ce dont ils avaient besoin.

L'appartement était déjà occupé par deux personnes. L'une était un homme d'environ quarante ans, à l'air distingué et au teint bronzé par le soleil. Il fut aisé de voir qu'il était contrarié que de nouveaux locataires vinssent s'installer dans la maison; car, pour tout salut, il se contenta d'indiquer à nos jeunes amis le côté opposé de l'appartement à celui où il était couché, d'un geste qui pouvait se traduire ainsi : ce côté là-bas est pour vous, voici pour moi.

L'autre individu était un Chinois et paraissait être le domestique ou l'esclave du premier. Il avait toutes les particularités qui distinguent si fortement les habitants du céleste empire.

Tout son ensemble et chacun de ses traits portaient au dernier point les caractères mongols. Henri se dit qu'il n'avait jamais vu la lâcheté, la ruse basse et vile et la trahison, aussi clairement écrites sur une figure humaine. A première vue, lui, Kerbiriou et Paul, éprouvèrent un sentiment de haine pour le Chinois, qui, du reste, ne parut pas seulement s'apercevoir de leur présence.

La première personne que nous avons mentionnée comme occupant l'appartement, le lecteur la connaît déjà. C'était le capitaine du brick; et, du premier coup

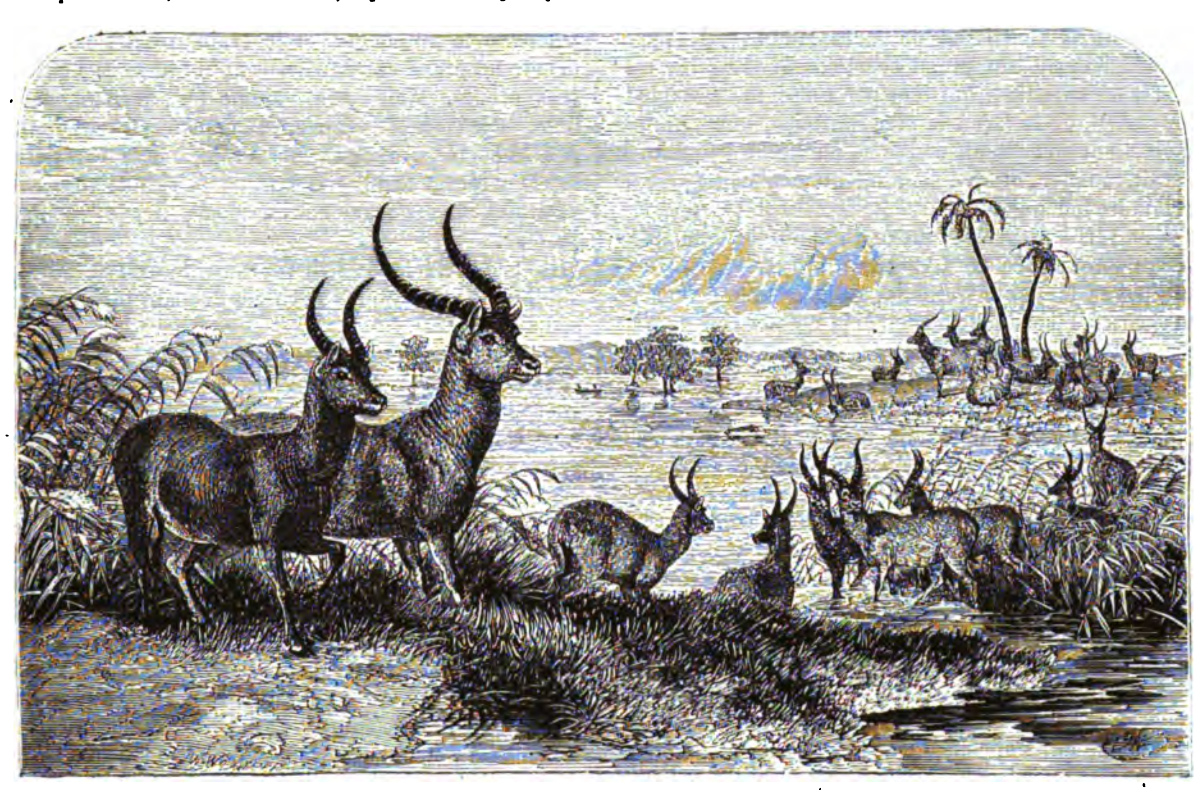
d'œil, il reconnut que les trois jeunes gens qui venaient d'entrer appartenaient à un vaisseau de guerre français, peut-être à celui qui lui avait donné la chasse quelques jours auparavant. L'idée qu'il avait été poursuivi si loin dans l'intérieur de l'île était trop absurde pour qu'il s'y arrêtât un instant; et il se persuada immédiatement, ou que, séparés de leurs camarades, ils s'étaient perdus, ou qu'ils avaient déserté leur vaisseau.

Henri et ses amis conçurent une excellente opinion du capitaine, d'après son air et son extérieur. Ils regrettèrent seulement qu'il montrât une réserve si hautaine, réserve de laquelle ils se promirent de ne point le faire départir.

Paul sortit afin de se procurer un peu d'eau pour boire en mangeant des gâteaux qu'on leur avait donnés à la plantation; et le Chinois, ayant aussi quelque chose à aller chercher pour son maître, sortit quelques instants après lui.

Quand Paul fut dans la rue, il demanda à un naturel où il pourrait trouver de l'eau, et, pour cela, il s'exprima en malais. Le Chinois passait en ce moment, et il fut étonné d'entendre un marin français, qui avait toute l'apparence d'être Européen, parler cette langue. Ayant vécu longtemps parmi ce peuple, il n'était pas étonnant qu'il pût le comprendre; mais que Paul fût familiarisé avec cet idiome, c'était pour lui un mystère que, curieux comme il l'était naturellement, il se promit d'expliquer le plus tôt possible.

Faisant une hideuse grimace, qu'il voulait faire passer pour un sourire, il adressa la parole à Paul, en malais, et offrit de l'accompagner à la source où les habitants du village allaient puiser de l'eau pour leurs usages domestiques.



Un troupeau de daims ou de « keejangs » s'était établi dans un fourré du voisinage. (Page 287, col. 1.)

Paul vit qu'il ne pourrait refuser le Chinois, sans faire naître une querelle avec lui; aussi accéda-t-il à son désir.

Le Chinois apprit que Paul et ses amis avaient déserté le vaisseau français, et qu'ils se rendaient à Bencolen. Cette dernière découverte lui fut surtout agréable; car le capitaine et lui avaient également formé le projet de gagner cette ville, et, comme il était extrêmement poltron, il espérait persuader à son maître de voyager de compagnie avec Paul et ses amis.

Mais si cette perspective le charma, il ne réussit point, d'un autre côté, à savoir dans quelles circonstances Paul avait appris à parler le malais. Il en conçut un tel dépit et sa rage fut si grande, qu'il éprouva une haine implacable contre l'enfant qui avait osé ne point répondre à ses questions indiscrètes.

Mais revenons à Henri et à son ami Charles, que nous avons laissés dans la maison de bambous. Pendant tout le temps que dura l'absence de Paul, ils causèrent entre eux de leurs plans d'avenir avec aussi peu de réserve que si la personne qu'ils avaient en tiers eût été incapable de comprendre ce qu'ils disaient; mais ils ignoraient pourquoi le capitaine gardait un silence obstiné.

Ils ne se doutaient pas, en effet, qu'il fût le maître du brick qu'ils avaient forcé à s'échouer à la côte; ils ne savaient pas non plus que lui aussi allait à Bencolen, et qu'il les soupçonnait de se rendre également dans cette ville, avec l'intention de rejoindre leur vaisseau.

Paul revint avec un bambou rempli d'eau, et ils dînèrent sans paraître s'apercevoir de la présence du capitaine et du Chinois, qui était rentré aussitôt après Paul.

Le lendemain, les deux amis sortirent pour aller voir la ville, et aussi pour se débarrasser de tout ce

qui, dans leurs vêtements, pouvait indiquer qu'ils appartenaient à l'équipage d'un vaisseau français. Il était nécessaire de prendre cette précaution avant d'arriver à Bencolen, autrement ils courraient risque d'être arrêtés comme déserteurs.

Ils parvinrent sans peine à trouver un Chinois qui se donnait le titre de marchand, et qui consentit, moyennant certains arrangements, à les habiller à la façon des insulaires de Sumatra.

Pour fournir à chacun d'eux une large veste de couleur bleue, en coton, des pantalons de même étoffe, et un chapeau en forme d'ombrelle, le Chinois demanda qu'ils lui donnassent leurs chemises de marins, leurs pantalons, leurs havre-sacs, leurs chapeaux et deux dollars. Mais, après de longs débats, ils conclurent le marché à la condition d'échanger les articles que nous avons mentionnés, et de recevoir deux dollars que leur paya le Chinois.

Quand ils rentrèrent de leurs courses, il s'opéra immédiatement un grand changement dans les manières du capitaine, qui leur parla d'un ton aimable et leur offrit, de la façon la plus courtoise, une cigarette d'excellent tabac roulé dans une feuille de plantain. Il savait maintenant que leur intention n'était point de rejoindre leur vaisseau.

« Je vais à Bencolen, dit le capitaine en bon français, quoique avec un accent qui prouvait que ce n'était pas sa langue maternelle; et j'espère que vous ne m'accuserez pas d'indiscrétion si je me permets de vous demander si ce n'est point aussi là le but de votre voyage?

— Oui, nous voudrions bien gagner cette ville, répondit Charles, quoique nous ne soyons pas sûrs d'accomplir notre projet. Il n'y a que quelques jours que nous sommes dans l'île, et cependant il nous est arrivé tant d'aventures, qu'il me semble que j'y ai passé la moitié de ma vie.

— Le chemin que nous avons devant nous est certainement long et dangereux, dit le capitaine; et je serais d'avis que nous marchions de compagnie. Je n'aime pas à voyager seul dans un pays comme celui-ci, et si vous ne voyez pas d'objection à ce que je me joigne à vous, je serai enchanté. Il est vrai que j'ai la société de cette *chose* qui s'appelle Aloo, ajouta-t-il en indiquant le Chinois; mais la compagnie d'un bon chien vaudrait beaucoup mieux. Je m'arrangerai de façon à vous causer le moins d'embarras possible. »

Henri et Charles furent enchantés d'avoir le capitaine pour compagnon de voyage; et, après quelques causeries, tous cherchèrent le repos dans le sommeil, à l'exception d'Aloo, le Chinois, que sa curiosité non satisfaite rendait malheureux, et qui souffrait de n'avoir pu savoir où et comment Paul avait appris le malais.

XII. La chasse aux daims.

Le lendemain matin, nos voyageurs firent leurs préparatifs de bonne heure pour se mettre en route; Aloo portait un fusil, des ustensiles de cuisine, une couverture, et différents autres articles que le capitaine avait achetés à Pankalanbandar.

Quand tout fut prêt, ils quittèrent leur maison de bambous et gagnèrent, à travers le bois, la rivière qu'ils se proposaient de traverser.

Le fardeau d'Aloo était lourd et embarrassant. Henri, quoiqu'il ne se sentît pour lui aucune sympathie, proposa de partager entre tous une partie de sa charge.

« Non, dit le capitaine, je suis fâché qu'il n'en ait pas davantage. Voilà deux ans que j'essaye, par tous les moyens, de me débarrasser de lui, et jamais je n'ai pu en venir à bout. Il s'attache à moi comme une peste; il est le pire des misérables. Il me hait autant que je le déteste, et cependant il s'acharne à ne pas me quitter, espérant sans doute qu'un jour j'aurai une fortune en ma possession, et qu'alors il me tuera pour me la voler. Ne vous occupez pas de lui. »

Ils traversèrent la rivière dans un bateau, moyennant un dollar. Sur l'autre rive, on leur indiqua une trace qu'ils auraient à suivre pendant plusieurs milles. Tout en marchant, Henri, qui était près du capitaine, lui demanda par quel nom il devait l'appeler.

« Un nom, j'en avais un autrefois, répliqua le capitaine; mais il y a bien des années que je n'ai entendu personne le prononcer, et je crains qu'il s'en écoule encore un grand nombre avant qu'il frappe de nouveau mon oreille. Maintenant, ajouta-t-il, je n'ai pas de nom, mais vous pouvez m'appeler comme il vous plaira, peu importe.... appelez-moi « capitaine, » car j'étais le capitaine et le propriétaire du brick que vous avez contraint de s'échouer sur la plage, il y a quelques jours.

— Quoi! s'écria Henri, vous êtes le chef des pirates à qui nous avons donné la chasse pendant près de trois semaines?

— Oui, et maintenant que vous m'avez trouvé et que vous pouvez me croire à votre merci, qu'est-ce que vous allez faire de moi?

— Conduisez-nous à Bencolen, et si vous nous faites arriver dans cette ville sains et saufs, nous nous séparerons amis. Mais qu'est devenu votre équipage?

— Ils ont tous gagné l'embouchure de la rivière Brat, où probablement ils trouveront un écumeur de mer qui les prendra à son service. Si j'étais allé avec eux, il ne m'aurait pas été possible de me procurer un navire; il faut, pour cela, que j'aille à Singapoure, où j'ai des amis et des ressources. Si j'ai pris le parti de me frayer seul une route jusqu'à Bencolen, et si je me suis séparé de mon équipage au milieu de la nuit, sans rien dire à personne, j'avais pour but d'échapper à ce démon d'Aloo. Il était une heure environ du matin quand je me glissai de buisson en buisson, en prenant bien garde d'éveiller l'attention de personne, et je marchai près de neuf heures. Comme la chaleur était devenue accablante et que je me sentais très-fatigué, je me couchai à l'ombre d'un bosquet, et, après avoir rendu grâce au ciel de ce que j'avais réussi à me délivrer d'Aloo, je m'endormis : lorsque je me réveillai, l'infernal démon dormait à côté de moi. Je fus frappé de terreur, et pris d'une envie irrésistible de le tuer.

— Il me semble, dit Charles qui s'était approché, qu'un attachement comme celui qu'il vous montre, et l'opiniâtreté qu'il met à vous servir, devraient au moins mériter que vous le traitassiez avec bonté et bienveillance.

— Vous vous trompez, répondit le capitaine, car il me hait. Je vous répète qu'il n'y a pas sur la terre un être plus rusé, plus traître et plus égoïste qu'Aloo; il attend, comme je vous l'ai dit, le jour où j'aurai une fortune pour me tuer et me voler mon argent. »

Aloo, comprenant que son maître parlait de lui, es-

saya de sourire, mais il ne réussit qu'à faire une horrible grimace, qui prouva que l'opinion du capitaine était juste et n'avait rien d'exagéré.

Dans l'après-midi, après avoir dépassé de trois ou quatre milles quelques maisons construites à côté de champs de riz, nos voyageurs virent venir vers eux six hommes bien armés.

Quand ils furent arrivés près d'eux, Aloo se retira prudemment en arrière, tandis que le petit Paul, en les accostant, apprit qu'ils se disposaient à chasser des daims.

Un troupeau de daims ou de « keejangs » s'était établi depuis quelques jours dans un fourré du voisinage, d'où il sortait de temps à autre pour se jeter sur les plantations, dans lesquelles il causait de grands ravages. Ce jour-là, il y avait rassemblement général des planteurs à plusieurs lieues à la ronde, afin de détruire ces voisins incommodes et de se procurer une bonne provision de venaison.

Le fourré qui abritait les daims était situé dans la partie supérieure d'une petite vallée, fermée des deux côtés par de hautes collines qui allaient se rapprochant de plus en plus, de telle sorte que la vallée se terminait par un ravin au fond duquel coulait un petit ruisseau.

Les daims devaient être pris dans un large filet de canne qui était tendu dans la partie étroite de la vallée, à la tête du ravin. La question était donc de les amener dans ce filet, où ensuite il serait facile de les tuer.

Nos voyageurs furent invités à se joindre aux naturels. On leur indiqua un poste où on les pria de se tenir afin d'arrêter les daims, s'ils essayaient de s'échapper de ce côté.

Outre les hommes à qui ils avaient parlé, ils en virent un grand nombre d'autres, divisés en petites troupes qui s'assemblèrent autour du fourré. Au bout d'un instant, ces derniers entrèrent dans le bois, les uns frappant sur des timbales, d'autres tirant des coups de fusil ou soufflant dans des instruments de cuivre, et tous criant de telle façon que, pour nous servir de l'expression du capitaine, il y avait de quoi effrayer « une éclipse de soleil. »

Les daims, au nombre d'une soixantaine, ne tardèrent pas à déboucher du fourré, et se précipitèrent vers cinq ou six Malais postés à droite de l'endroit où se tenaient nos voyageurs. Accueillis par des cris et des hurlements, ils se détournèrent et s'élancèrent du côté de nos amis, avec une impétuosité qui ne semblait pas devoir rencontrer de résistance.

Henri, Charles, le capitaine et Paul formèrent une ligne, et, imitant l'exemple des naturels, crièrent de toutes leurs forces; mais le troupeau de daims arrivait comme une avalanche, et, juste au moment où ils couraient un sérieux danger d'être renversés et écrasés, Henri tira un coup de fusil, le capitaine déchargea son pistolet, et l'un des daims tomba.

Soudain, et comme si chaque animal n'était qu'un membre du même corps, tout le troupeau s'arrêta une seconde, et, changeant de direction, se précipita vers le fond de la vallée. Les Malais, qui s'étaient chargés d'entourer le fourré, apparurent en ce moment, et, ralliant les différents postes détachés, tout le monde se mit à la poursuite des malheureux daims; excepté Aloo, qui avait prudemment grimpé au haut d'un arbre.

La distance jusqu'au filet était d'environ un demi-quart de lieue, et, avant que les chasseurs l'eussent parcourue, ils rencontrèrent le troupeau de daims qui revenait sur ses pas, et à qui ils firent rebrousser chemin.

C'en était fait des pauvres animaux. Il ne leur restait plus qu'une chance d'échapper : c'était de se frayer un chemin à travers leurs ennemis; mais ils n'eurent pas le courage de risquer cette tentative. Quand ils furent entrés dans le filet, une espèce de grille faite en canne fut jetée derrière eux, et ils se trouvèrent presque immédiatement réduits à l'impuissance, et prisonniers comme un oiseau dans une cage.

Alors commença le massacre. Le capitaine et Paul se contentèrent d'y assister de loin; ce spectacle causa un extrême dégoût à Henri et à Charles. Aloo, au contraire, était souverainement heureux. Un sourire hideux montrait la jouissance qu'il éprouvait à cette scène sanguinaire.

Quand les daims eurent tous été tués à coups de fusils, de lances ou de couteaux, les Malais se mirent à les dépecer, pour emporter chez eux les parties qu'ils préféraient.

En ne se mêlant point à l'œuvre de carnage, Henri et ses compagnons se concilièrent au dernier point l'estime des naturels; mais cette estime provenait d'un motif bien différent de celui que l'on suppose sans doute, car les Malais s'imaginèrent qu'ils s'étaient abstenus uniquement pour ne pas les priver d'une partie de leur plaisir. Aussi invitèrent-ils ensuite nos voyageurs à prendre dans les daims tout ce qui leur conviendrait.

Tandis que Charles et Aloo s'occupaient à couper un quartier de daim, le capitaine et Henri remontèrent la vallée et cherchèrent un endroit convenable pour camper. Paul, de son côté, ramassa le bois nécessaire pour faire du feu. Cette fois, il n'eut pas de difficulté à en allumer, car le capitaine s'était procuré, à Pankalanbandar, une pierre à fusil et de l'amadou.

Charles et Aloo arrivèrent bientôt avec la venaison; et, quand le feu eut cessé de fumer et que les charbons furent bien ardents, chacun de nos voyageurs fit cuire un morceau de daim en le tenant sur le feu avec un bâton.

Après avoir terminé leur repas et s'être approvisionnés de bois en assez grande quantité pour ne point en manquer pendant la nuit, ils s'endormirent autour du feu.

XIII. Les tigres prennent part au festin.

Nos voyageurs étaient à peine endormis, qu'un bruit presque aussi horrible que celui des machines à épouvanter les oiseaux vint les éveiller.

C'était tout à la fois un mélange de rugissements et de hurlements : on eût dit que des milliers d'animaux féroces se battaient avec acharnement à quelques centaines de pas du campement. Et, en effet, tous ces sons discordants venaient de l'endroit où avait eu lieu le massacre des daims.

« Les reemows! s'écria Paul; moi connaître ces sons. Les tigres manger les keejangs (les daims). »

Effectivement, les naturels, qui avaient égorgé les malheureux animaux, n'avaient emporté chez eux que ce qu'ils croyaient pouvoir manger, et il en était resté des quantités suffisantes pour apaiser la faim de centaines de tigres. Ces animaux, guidés par leur instinct,

s'étaient assemblés pour prendre part à leur tour à la fête.

Paul et Charles se levèrent pour alimenter le feu, qui commençait à tomber. Henri et le capitaine se tinrent également en alerte. Dormir plus longtemps était tout à fait impossible, car toute la vallée retentissait des rugissements des tigres acharnés après leur proie. Ce qu'il y avait de ridiculement comique, c'était la terreur d'Aloo.

Un tigre passa le long de l'éminence qui était près d'eux, emportant un quartier de daim tout entier qu'il avait enlevé du lieu du carnage. Il fut rencontré par un autre, qui probablement avait senti de très-loin l'odeur du sang. Les deux tigres se livrèrent un combat terrible et roulèrent, sans se lâcher, du haut de la colline vers le feu, qui ne parut nullement les alarmer.

Pendant qu'ils se battaient ainsi, leurs cris et leurs rugissements furent entendus des autres tigres qui étaient au fond de la vallée, et ceux-ci, se persuadant qu'un repas plus riche et plus abondant encore que celui qu'ils venaient de faire les attendait en haut, se hâtèrent d'accourir. Quelques-uns même ne prirent pas le temps de manger les morceaux qu'ils étaient en train de dévorer, et arrivèrent en les traînant dans leur gueule.

Grâce à la clarté de la flamme qui se reflétait en face d'eux sur le flanc de la colline, nos voyageurs purent suivre toutes les péripéties de la lutte que se livraient plusieurs tigres pour s'arracher les uns aux autres des morceaux de venaison.

D'instant en instant, des tigres passaient tout près d'eux, à droite et à gauche, et ne paraissaient donner que peu d'attention au feu.

Henri et Charles voyaient avec peine que le feu produisait sur les tigres beaucoup moins d'effet qu'ils se l'étaient imaginé. Cependant leurs craintes étaient sans fondement; les tigres, en effet, ne laissaient pas que de se tenir à une distance respectueuse, et, sans les flammes, il est certain qu'ils auraient eu à courir de terribles dangers.

Il pourra paraître incroyable qu'un si grand nombre de ces animaux se soient trouvés rassemblés dans un si court espace de temps; mais les tigres voyagent beaucoup de forêt en forêt, et il n'est pas un pays au monde qui soit plus infesté par ces animaux que l'île de Sumatra, et bien des villages ont été totalement dépeuplés par suite des ravages qu'ils y exerçaient.

BAILLEUL.

(La fin au prochain numéro.)

ANECDOTE.

On prétend que Sésostris, roi d'Égypte, qui se rendit si redoutable par les armes, fut l'inventeur des cartes géographiques, sur lesquelles il décrivit l'étendue de ses conquêtes.



Chasseurs espagnols.

TREIZIÈME VOLUME. — N° 664. — Quinze centimes. — 7 FÉVRIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Véturie et sa famille aux pieds de Coriolan. (Page 291, col. 2.)

RÉCITS HISTORIQUES.

CORIOLAN.

FIN.

IV. Rome est sauvée par Véturie. (490 av. J. C.)

Les ambassadeurs choisis par le Sénat pour aller offrir à Coriolan son rappel et le prier de mettre fin à la guerre, étaient tous des parents ou des amis de ce grand homme. A ces titres ils s'attendaient à recevoir de lui, à leur arrivée, un accueil favorable; mais leur espoir fut trompé.

Conduits à travers le camp des Volsques, ils le trouvèrent assis devant sa tente au milieu de ses principaux officiers. Il leur demanda d'un ton sévère ce qu'ils avaient à lui dire.

Ils lui exposèrent en termes très-humbles et très-doux, l'objet de leur mission. Quand ils eurent fini il leur répondit relativement à ce qui lui était personnel avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé. Pour ce qui regardait les Volsques il demanda qu'on leur rendit les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie, tel que les latins en jouissaient; il ajouta qu'il ne pouvait y avoir de paix solide que celle qui reposait sur des conditions justes et égales pour les deux partis.

Il leur donna trente jours pour délibérer et sortit pendant ce temps du territoire pour envahir celui des alliés de la république. Il s'empara de sept grandes villes, toutes très-peuplées, sans que les Romains osassent les secourir; frappés d'engourdissement et comme paralysés par la crainte, ils ne trouvaient plus leur ancienne ardeur dans les combats.

Les trente jours expirés, Coriolan rentra avec toutes ses troupes sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde ambassade qui prit un air moins suppliant et moins modeste que la première. Le Sénat revenant à ses traditions, déclarait par ses députés que les Romains n'accorderaient rien à la crainte et qu'avant de traiter avec les Volsques et leur faire la moindre concession, il fallait qu'ils se fussent éloignés du territoire de la république et qu'ils eussent posé les armes.

Coriolan répondit à cela que comme général des Volsques, il n'avait rien à leur dire; mais qu'en sa qualité de citoyen romain il les engageait à rabattre un peu de leur orgueil pour se prêter à des conditions raisonnables. « Revenez, ajouta-t-il, dans trois jours, et apportez le consentement du Sénat à nos demandes; autrement je ne vous autoriserai pas à revenir dans mon camp avec de vaines paroles. »

Les ambassadeurs ayant rapporté cette fière réponse, le Sénat, menacé d'une tempête violente qui pouvait submerger le vaisseau de l'État, jeta l'ancre sacrée. Il ordonna que les prêtres des dieux, les gardiens des mystères, les ministres des temples et les augures iraient tous en députation vers Coriolan, revêtus de leurs habits de cérémonie et qu'ils feraient tous leurs efforts pour l'engager à poser les armes et à régler ensuite avec ses concitoyens les intérêts des Volsques.

Coriolan les reçut avec la même dureté que les autres envoyés et déclara qu'il fallait accepter ses propositions ou se préparer à combattre.

Quand on les vit revenir à Rome sans avoir pu rien obtenir, on crut la république à la veille de sa ruine. Les temples n'étaient remplis que de vieillards, de femmes et d'enfants qui tous, les larmes aux yeux et prosternés au pied des autels, demandaient aux dieux la conservation de leur patrie.

Une romaine, Valérie, sœur de l'illustre Valérius Publicola qui était mort quelque temps auparavant, se sentit tout à coup inspirée par une lumière divine qui lui révéla ce qu'il y avait de plus utile à faire dans ces conjonctures. S'étant levée du pied de l'autel où elle avait longtemps prié, elle engagea les autres dames à la suivre et se rendit avec elles dans la maison de Véturie, la mère de Coriolan.

Elles la trouvèrent assise auprès de Volumnie sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils et déplorant ensemble leurs propres malheurs et ceux de leur patrie. Valérie les aborda avec un air de tristesse et leur dit : « Véturie, et vous, Volumnie, ce n'est point par ordre du Sénat ou des magistrats que nous venons vers vous; ce sont des Romaines qui ont recours à d'autres romaines pour le salut de leur patrie commune. Ne souffrez pas, femmes illustres, que Rome devienne la proie des Volsques et que nos ennemis triomphent de notre liberté. Venez avec nous jusque dans le camp de Coriolan lui demander la paix pour ses concitoyens: toute notre espérance est dans ce respect si connu, et dans cette tendre affection qu'il a toujours eue pour une mère et pour une femme si vertueuses. Priez, pressez, conjurez, un si bon fils, un si digne époux ne pourra résister à vos larmes. Nous vous suivrons toutes avec nos enfants; nous nous jetterons à ses pieds. Et qui sait si les dieux, touchés de notre juste douleur, ne conserveront point une ville dont il semble que les hommes abandonnent la défense. »

Ce discours si touchant de Valérie fut suivi de cris perçants de toutes les femmes qui l'accompagnaient. « Nous partageons avec vous, lui répondit Véturie, les calamités publiques et nous avons de plus à gémir sur nos malheurs particuliers. L'éclat de la gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit plus sur nous; et nous le voyons lui-même environné des armes de nos ennemis, moins pour le garder que pour s'assurer de sa personne.

« Mais la plus grande de nos infortunes, c'est que notre patrie en soit réduite à une telle extrémité, qu'elle fût forcée de mettre en nous sa dernière espérance. Quels succès peuvent avoir nos prières près d'un homme aussi implacable? Depuis qu'il nous a abandonnés, il ne s'est point informé de sa famille et ne nous a point donné de ses nouvelles; on dirait qu'il a enveloppé dans sa haine générale contre sa patrie, sa mère, sa femme et ses enfants? Deux femmes peuvent-elles fléchir ce cœur si dur, que les ministres même de la religion n'ont pu adoucir!

« Cependant employez-nous à tout ce que vous voudrez; conduisez-nous vers lui; si nous ne gagnons rien, nous pourrons du moins mourir à ses pieds en le suppliant pour la patrie. »

Le Sénat ayant approuvé le dessein de Valérie, le lendemain, tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les femmes romaines se rendit chez Véturie. Cette mère

courageuse prit avec elle sa belle-fille et ses petits enfants, monta avec les autres dames romaines dans des chars qu'on leur avait fait préparer et toutes se dirigèrent vers le camp des Volsques.

Quand elles arrivèrent au milieu des ennemis, ceux-ci, saisis de respect à leur vue et troublés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence. Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu sa mère et sa femme qui marchaient à leur tête, il ne put plus soutenir son rôle d'obstination et d'inflexibilité.

Vaincu par sa tendresse et n'étant plus maître de son émotion, il n'eut pas la force de les attendre sur son tribunal. Il en descendit avec précipitation, s'élança au-devant d'elles et se jeta au cou de Volumnie qu'il tint longtemps embrassée. Pressant ensuite tour à tour sa mère et ses enfants sur son sein, il leur prodigua les caresses les plus tendres, les couvrit de ses larmes et s'abandonna au sentiment de la nature comme à un torrent qu'il ne pouvait plus contenir.

Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques et l'écouta en silence. « Tu vois, mon fils, lui dit Véturie, à notre habillement et à la pâleur qui couvre notre visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Tu peux juger maintenant si nous ne sommes pas les plus malheureuses des femmes; car ce qui nous était le plus doux à voir la fortune l'a rendu le plus terrible, nous montrant, à moi, mon fils, et à Volumnie son époux assiégeant notre patrie. Nous n'avons pas même cette consolation si puissante que l'homme malheureux trouve dans la prière; et comment nous adresser aux dieux? que leur demander? Nous ne pouvons leur demander en même temps le salut de Rome et ta conservation. Il faut que nous soyons privées de toi ou de notre patrie. Quelle affreuse alternative! Pour moi je n'attendrai pas que la fortune termine de mon vivant cette guerre.

« Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux qui en sont la suite, en faisant la paix, sois-en sûr, mon fils, tu n'approcheras de Rome qu'après avoir passé sur le corps de celle qui t'a donné la vie.

« Toutefois je ne viens pas te proposer de sauver Rome en perdant les Volsques; la trahison est une chose trop odieuse pour que la pensée puisse en déshonorer mon cœur. La seule chose que je te demande, c'est de faire une paix qui soit également avantageuse aux deux peuples, et de mettre fin à une guerre qui ne peut avoir pour toi que les conséquences les plus déplorables. Car si tu es vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie; et si tu es vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment tu as plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

Coriolan avait écouté Véturie sans prononcer un seul mot. Comme il était hésitant et que son âme était en proie aux sentiments les plus contraires, Véturie acheva de l'entraîner. « Pourquoi, mon fils, reprit-elle, gardes-tu le silence? Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment? Et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui a faits, et n'est-il pas d'un homme vertueux de reconnaître et d'honorer les bienfaits de ceux de qui il a reçu le jour? Mais pour qui la reconnaissance est-elle un devoir plus sacré que pour toi qui dans ton obstination pousses si loin l'ingratitude?

« D'ailleurs ne t'es-tu pas déjà assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as encore donné à ta mère aucun témoignage de reconnaissance? Et ne devrais-je pas, quand même la nécessité serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espérance? »

En disant ces mots Véturie se jeta aux pieds de Coriolan avec sa femme et ses enfants en le conjurant de ne pas perdre sa patrie. Toutes les dames romaines se prosternèrent en même temps en demandant grâce pour Rome par leurs larmes et leurs cris.

Coriolan, transporté et comme hors de lui-même de voir Véturie à ses genoux, s'écria : « Ah! ma mère, que faites-vous? » Et lui serrant tendrement la main en la relevant, il ajouta : « Rome est sauvée, mais votre fils est perdu, » prévoyant bien que les Volsques ne lui pardonneraient pas la déférence qu'il avait pour sa mère, sa femme et ses enfants.

Coriolan avait assez d'autorité sur les Volsques pour leur faire accepter toutes ses déterminations; et le lendemain de son entrevue avec sa mère, il s'éloigna de Rome et ramena ses troupes victorieuses à Antium.

Les Romains célébrèrent son départ avec toute la joie qu'aurait pu leur inspirer la victoire la plus éclatante. Tous les temples furent ouverts et les citoyens s'y portèrent en foule couronnés de fleurs. Le Sénat et le peuple proclamèrent que Rome devait son salut à l'intervention de Véturie et des dames romaines et ordonnèrent aux consuls de leur accorder toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles désireraient pour un service si important.

Elles ne demandèrent qu'une chose, c'est qu'on élevât un temple à la Fortune féminine, s'offrant à faire les frais de construction, sauf à laisser à la charge de la ville le soin de fournir les victimes et de pourvoir avec une magnificence convenable aux autres dépenses nécessaires pour le service de ce culte.

Quelques auteurs disent que les Volsques respectèrent le sentiment qui avait fait agir Coriolan et que ce héros vécut parmi eux jusqu'à un âge très-avancé, répétant souvent dans ses derniers jours que l'exil est bien dur à un vieillard.

Mais le sentiment contraire nous semble mieux fondé. En rentrant à Antium, dit Plutarque, il y retrouva Tullus qui était jaloux de ses succès et qui résolut de le perdre dans l'intérêt de son pouvoir. Il aigrit contre lui l'esprit des Volsques et le représenta comme un traître qui voulait les dominer tyranniquement.

Dans un moment de tumulte, les plus violents se jetèrent sur lui et le mirent à mort, sans que personne vînt à son secours. Mais la plus grande partie des Volsques protestèrent contre cet assassinat et lui firent faire de magnifiques funérailles. Ils le revêtirent de ses habits de général et le mirent sur un lit de parade superbement orné.

On fit porter devant la pompe funèbre les dépouilles qu'il avait prises sur les ennemis, les couronnes qu'il avait méritées par sa valeur, les plans et les images des villes qu'il avait conquises. Les jeunes gens les plus illustres par leurs exploits militaires, chargèrent le lit

de parade sur leurs épaules. Accompagné de tout le peuple qui fondait en larmes, ils portèrent son corps dans le principal faubourg et le mirent sur le bûcher qu'on lui avait préparé. On égorgea des victimes, on lui rendit les mêmes honneurs qu'aux rois et on lui érigea un tombeau fort élevé, pour servir de monument éternel à la postérité.

Les Romains apprirent sa mort avec la plus grande indifférence; ils n'en témoignèrent ni joie ni douleur. Seulement, sur la demande qu'en firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère.

D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

Quoique nos voyageurs ne se considérassent plus comme en danger, il leur était cependant impossible de dormir avec un pareil voisinage.

« Il faut trouver un moyen de passer le temps jusqu'au lever du jour, dit le capitaine; Aloo se chargera du feu. »

Le capitaine avait raison, car Aloo ne cessait pas de tourner ses petits yeux tout autour de lui, s'efforçant vainement d'embrasser à la fois toute la circonférence au centre de laquelle il était placé. Il était toujours en mouvement. A chaque rugissement il changeait de position, et se plaçait de manière à avoir perpétuellement l'un ou l'autre de ses compagnons entre lui et l'endroit d'où venait le bruit.

« Vous venez de nous faire comprendre que le mieux que nous ayons à faire, c'est de nous distraire. Je propose donc que vous nous racontiez dans quelles circonstances et comment vous êtes devenu pirate.

— Bravo, Henri, dit Charles; j'avoue que ma curiosité est fortement éveillée de ce côté; la crainte seule d'être indiscret m'a jusqu'ici empêché de questionner le capitaine. Mais, maintenant que la glace est rompue, j'appuie la motion de toutes mes forces; d'ailleurs, le capitaine sait que nous avons sa promesse.

— Oui, je me suis montré imprudent, répliqua ce dernier. Mon histoire est longue et triste.... Peut-être devrais-je accéder à votre désir, car lorsque vous connaîtrez mes malheurs, vous me jugerez plus favorablement. »

Mais le capitaine ne s'était engagé à raconter son histoire qu'après avoir entendu un récit fait par Henri ou par Charles, et cette fois encore il ne dévoila pas le secret de sa vie. Néanmoins, la soirée passa rapidement pour tout le monde, excepté pour Aloo, qui, jusqu'au lever du soleil, eut une frayeur mortelle des tigres.

XIV. Les singes. — Un meurtre.

Le capitaine et ses compagnons n'avaient pas encore parcouru une grande distance, le lendemain matin, qu'ils rencontrèrent quelques maisons entourées de plantations. Ils apprirent là que le doosoon, ou ville de Labo-batoe n'était qu'à quelques milles plus loin.

Après avoir marché dans cette direction l'espace de deux milles environ, ils atteignirent la rivière Lokok, sur laquelle est située Lobo-batoe. Pour gagner la ville, ils avaient à remonter le fleuve jusqu'à une vallée distante d'une lieue au plus.

Tout à coup ils entendirent un grand bruit au-dessus de leurs têtes, et aperçurent de nombreux singes dans des arbres qui s'avançaient au-dessus de l'eau; tous paraissaient en proie à une vive agitation.

Tout près du bord de la rivière, et en partie hors de l'eau, était un large crocodile, les mâchoires toutes grandes ouvertes.

« Voyez donc ces insensés, dit le capitaine; grâce à leur folie, le crocodile aura un bon dîner. »

La prophétie du capitaine ne tarda pas à se réaliser; car une branche finit par être tellement surchargée qu'elle se brisa et qu'un grand nombre de singes tombèrent juste où leur ennemi se tenait prêt à les recevoir.



La question fut posée devant les juges. (Page 293, col. 1.)

Quand le crocodile eut disparu et après avoir vu le reste des singes se disperser, nos voyageurs se remirent en route; il était environ quatre heures quand ils entrèrent dans la ville de Lobo-batoe.

En arrivant sur la place, ils virent une quantité de monde en grande agitation autour d'un bâtiment ressemblant, avec de la bonne volonté, à un hôtel de ville. Le petit Paul s'informa de la cause de tout ce mouvement, et apprit qu'un meurtre avait été commis, et qu'on allait procéder au jugement de deux hommes, qui s'en accusaient réciproquement.

Le capitaine et ses compagnons désirèrent connaître les particularités du crime; ils entrèrent donc dans la maison, qui avait environ soixante pieds de long; elle était close sur les côtés, ouverte aux deux bouts, et couverte de feuilles de palmier.

Paul servit d'interprète à ses compagnons; il leur dit que trois hommes étaient sortis de la ville ensemble, pour cueillir des fruits, qu'une querelle s'était élevée entre eux, et que l'un avait été tué d'un coup de crick. Chacun des survivants accusait l'autre d'être l'assassin.

Le crick qui avait servi à commettre le crime avait été soigneusement lavé, de manière à faire disparaître

toute trace de sang, et l'examen le plus attentif ne pouvait rien faire découvrir de ce côté. La question posée devant les juges était pour décider lequel des deux hommes devait payer le « baugoon, » c'est-à-dire la compensation qui était dûe à la femme et aux enfants de la victime. Le crime de meurtre, dans la plus grande partie de l'île de Sumatra, peut être expié par le payement d'une certaine somme d'argent.

Quand un jugement condamne un homme à payer une compensation pour le crime dont il s'est rendu coupable, tous ses parents, à quelque degré qu'ils soient, sont responsables du payement; et dans le cas de meurtre, quand on ne peut retrouver le coupable, et qu'il n'a point de famille, la compensation est levée sur les habitants du village auquel l'assassin appartient.

L'un des accusés était grand et d'assez bonne mine; l'expression sérieuse de ses traits disait assez qu'il n'était pas indifférent à la situation où il se trouvait placé. Il semblait péniblement affecté ou d'avoir à accuser un autre d'un crime ou de se voir accusé lui-même.

« Cet homme est coupable, dit Henri au capitaine, en le désignant.

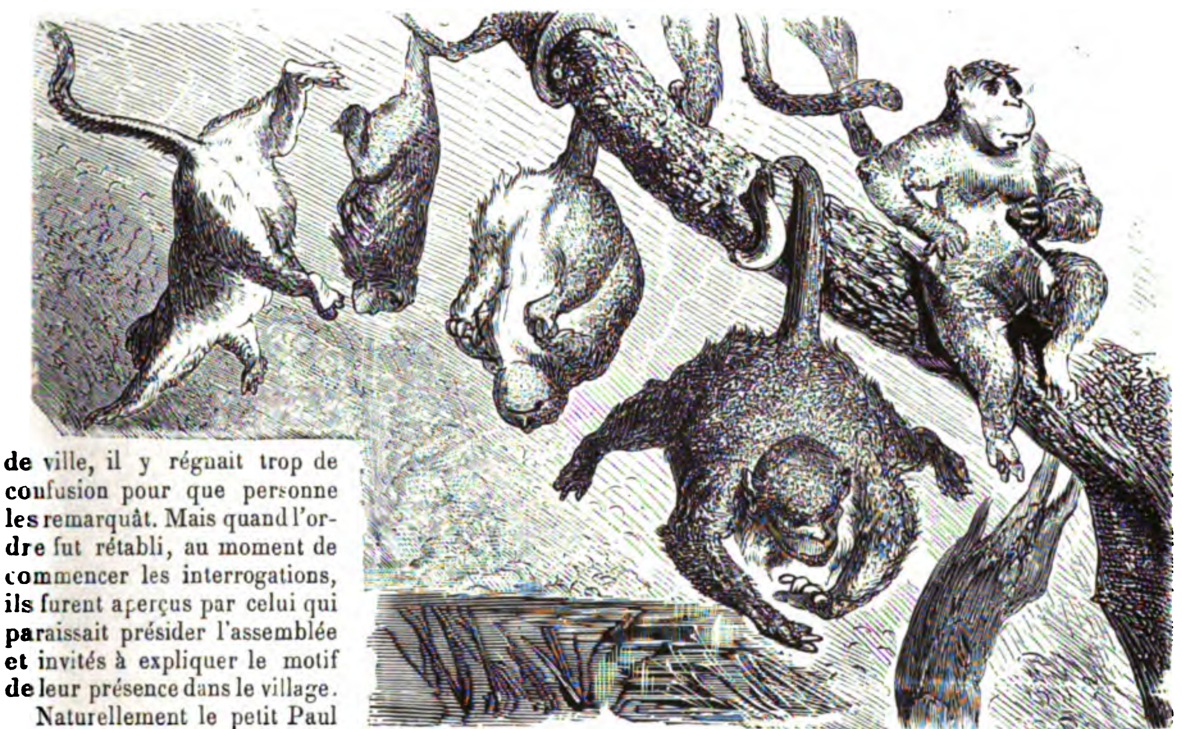
— Non, mon ami, répliqua le capitaine; vous n'êtes pas juge des gens qui sont habiles à dissimuler leurs pensées en donnant à leur figure des expressions d'emprunt. Regardez l'autre. »

Le second accusé, homme de petite taille, aux traits désagréables, avait le visage illuminé par un sourire de confiance qui semblait dire qu'il comptait sortir de là acquitté.

« Voici le vrai coupable, dit le capitaine; j'en suis sûr, que cela soit ou non prouvé par le résultat du procès. »

XV. Le procès.

Lorsque nos voyageurs étaient entrés dans la maison de ville, il y régnait trop de confusion pour que personne les remarquât. Mais quand l'ordre fut rétabli, au moment de commencer les interrogations, ils furent aperçus par celui qui paraissait présider l'assemblée et invités à expliquer le motif de leur présence dans le village.



Un grand nombre de singes tombèrent juste où leur ennemi se tenait prêt à les recevoir. (Page 292, col. 2.)

Naturellement le petit Paul servit d'interprète, et, d'après les instructions du capitaine, il dit que ses compagnons et lui faisaient partie de l'équipage d'un vaisseau français récemment naufragé sur la côte de l'île, et qu'ils se rendaient à Bencolen, dans l'espérance d'y trouver un navire pour les ramener dans leur patrie; qu'ils ne faisaient qu'arriver dans le Boosoon, et qu'ils étaient venus dans la maison de ville tout exprès pour entendre la sentence judicieuse qui allait être prononcée.

Cette réponse fut transmise au président; et, ayant été jugée satisfaisante, nos voyageurs furent autorisés à rester.

Alors commença le procès. L'un des accusés, le plus grand, s'avança à la barre, et on lui demanda sur quoi il voulait jurer. Il tira de sa veste un vieux crick, qui, dit-il, avait appartenu au grand-père de son père, qui avait l'habitude de jurer par lui. C'était, ajouta-t-il, l'objet le plus sacré que l'on conservât dans sa famille; et, un serment sur ce crick était le plus solennel qu'il pût faire.

Le crick fut alors plongé, par un officier de la cour, dans un petit vase en terre qui contenait de l'eau. Ensuite l'accusé le prit avec la main droite et le porta à ses lèvres. Après cela, on lui fit prononcer quelques paroles qui peuvent, à peu de chose près, se traduire ainsi :

« Si ce que je vais affirmer est vrai, réellement vrai, que je sois libre et délié de mon serment. Si au contraire ce que je vais déclarer est faux, que mon serment soit la cause de ma ruine et de ma perte. »

L'accusé but alors un peu de l'eau dans laquelle le crick avait été trempé.

Ayant ainsi prêté serment, il exposa que la veille il s'était trouvé en la compagnie de Tremau, celui qui avait été assassiné, et de Crabbe, l'autre prisonnier, dans un bosquet, où ils cueillaient des fruits, à une lieue et demie environ de la ville. Il déclara qu'étant à peu près à cinquante pas de Tremau et de Crabbe, il

les entendit se quereller à propos d'un fruit que l'un ne voulait pas céder à l'autre. Il se hâta de les rejoindre, mais juste au moment où il approchait d'eux, Crabbe tua Tremau d'un coup de crick. Tremau n'eût que le temps de dire : « Tu l'as vu.... tu as vu Crabbe me tuer. » Alors, dit l'accusé en terminant, je suis revenu et j'ai tout raconté. »

Lorsque le prisonnier, dont le nom était Mas Caddod, eut achevé sa déposition, l'opinion des assistants parut lui être très-favorable. Il avait fait un serment solennel sur le trésor le plus cher à sa famille, celui qui lui était le plus sacré. Sa déposition avait toute l'apparence de la vérité, et il avait parlé d'un ton simple et sérieux qui contribuait beaucoup à faire croire à la bonne foi de son récit.

Nous ferons remarquer que dans l'île de Sumatra, les naturels se croient plus ou moins liés par leurs serments, selon le degré de superstition qu'ils ont dans les objets sur lesquels ils jurent.

Ce fut ensuite au tour de Crabbe à comparaître. Lorsqu'on lui demanda sur quoi il voulait jurer, il dit qu'il n'avait pas dans sa famille un objet assez sacré pour répondre à la solennité du serment qu'il désirait faire. Sa volonté était de jurer sur le canon de fusil appartenant au juge. C'était, aux yeux de tout le monde, un serment d'une effrayante solennité. Le canon de fusil dont il était question était extrêmement vieux et révéré dans toute la ville. Bien des fois on avait juré par lui, et l'on se rappelait que, bien des années auparavant, un homme qui avait menti après un tel serment, était mort misérablement, et qu'il ne restait plus un seul membre de sa famille.

On envoya chercher immédiatement le canon de fusil, et comme d'habitude, on l'apporta enveloppé dans de la soie et sous une ombrelle.

Le serment prêté, Crabbe fit sa déposition presque dans les mêmes termes dont s'était servi l'autre accusé.

Il déclara que Tremau et Caddob étaient ensemble à cueillir des fruits, qu'ils s'étaient querellés ; que lui, Crabbe, était à une petite distance d'eux, et qu'il était arrivé à temps pour voir Mas Caddob frapper l'autre avec son crick. Tremau n'avait pu que lui dire :

« Tu l'as vu.... tu as vu Mas Caddob me tuer. »

L'opinion des assistants fut de nouveau divisée. Crabbe avait fait un serment solennel sur un objet révéré de tous. En faisant sa déposition, il s'était exprimé avec calme, et avec l'air et l'accent d'un homme convaincu qu'on doit le croire. Quand il eut fini, il sourit doucement comme s'il eût été heureux d'avoir éclairé ses juges.

« Je vous répète que cet homme est innocent, dit Henri à ses compagnons.

— Vous vous trompez, répondit le capitaine; c'est un méchant homme, pire encore qu'Aloo, parce qu'il a plus de moyens de tromper ses semblables.

— Je suis tenté de croire que tous deux sont coupables. » dit Charles.

En présence de ces affirmations si difficiles à concilier, le juge fut un instant dans une grande perplexité. Mais il lui vint une idée, et il décida que les accusés jureraient par la terre.

Mas Caddob reçut l'ordre de placer ses mains sur la terre, ce qu'il fit; et il jura ensuite en exprimant le vœu que la terre ne produisît plus jamais rien pour lui et sa famille, si ce qu'il avait raconté n'était pas la vérité.

Crabbe fit le même serment, et de la même manière.

Il n'y avait plus qu'un moyen pour arriver à la vérité. C'était de conduire les prisonniers sur les tombeaux de leurs ancêtres, et de les y faire jurer. Si l'on n'obtenait pas ainsi la vérité, elle ne serait jamais connue. Les deux accusés étant nés dans le village, leurs aïeux avaient été enterrés près de la ville.

Tout le monde se rendit au cimetière.

Mas Caddob fut conduit à une petite éminence où reposaient son frère, ses grands parents et tous ses aïeux. On supplia leurs esprits d'entendre le serment qui allait être fait sur leurs tombes, et Mas Caddob jura, pour la troisième fois, que tout ce qu'il avait affirmé était la vérité.

Aussitôt les amis de Mas Caddob se sentirent soulagés d'un poids énorme, et leurs visages s'illuminèrent de triomphe et de joie : ils étaient certains maintenant que leur ami était innocent.

Crabbe fut ensuite conduit aux tombeaux de ses ancêtres, tombeaux dans lesquels dormaient son père, sa femme et plusieurs de ses parents. A mesure qu'il approchait, il marchait d'un pas moins ferme, et on ne lisait plus sur sa figure autant de confiance.

Quand il fut auprès de ces tombeaux qu'il avait souvent visités, et qu'on lui demanda de jurer, il hésita une minute, tremblant d'agitation; puis, fondant en larmes, il avoua son crime.

Il était coupable.... c'est lui qui avait tué Tremau.

« Capitaine, s'écria Henri d'un ton de profond étonnement, vous aviez raison. Le grand, celui qui se montrait le plus inquiet du résultat, est innocent.

— Je n'en ai pas douté un seul instant, répondit le capitaine; un homme innocent qui est sous le coup d'une accusation de meurtre, ne prendra jamais les airs de celui qui vient de se reconnaître coupable. »

Nos voyageurs furent autorisés à passer la nuit dans le « bulli » ou maison de ville, et nous pouvons affirmer qu'ils dormirent d'un sommeil profond et paisible.

XVI. Le capitaine est interrompu dans son histoire.

Le lendemain de bonne heure, le capitaine et ses compagnons quittèrent Lobo-Batoe, et, en marchant d'un bon pas pendant presque toute la journée, ils purent atteindre la rivière Bawas avant que le soleil fût descendu au-dessous de l'horizon. L'endroit où ils rencontrèrent ce fleuve était la partie la plus sauvage et la plus déserte qu'ils eussent encore vue depuis qu'ils avaient mis le pied dans l'île, et ils prévirent qu'ils auraient beaucoup de peine à traverser le Bawas, dont la largeur était de plus de cent cinquante pieds.

Ne se souciant pas de dormir trop près de l'eau, ils firent du feu sur un terrain bien uni, à une soixantaine de pieds du bord. Ils avaient fait un chemin considérable depuis le matin; Paul se trouvait très-fatigué, aussi ne tarda-t-il pas à s'endormir.

Aloo, qui était naturellement paresseux, et qui, en outre, avait porté un lourd fardeau toute la journée, aurait bien voulu en faire autant, mais il n'était pas homme à fermer l'œil pendant que les autres causaient, peu importe qu'il comprît ou non ce qui se disait.

Beaumont et Kerbiriou proposèrent alors au capi-

taine de tenir sa promesse, et de leur raconter quelques particularités de son existence.

« Très-volontiers, dit le capitaine, puisque je m'y suis engagé. »

Et il commença ainsi :

« Je suis né à Lisbonne, où mon père, très-riche marchand, faisait des affaires considérables. Après avoir quitté le collége, à l'âge de dix-huit ans, j'entrai dans la maison de commerce de mon père, et je passai là une existence triste et monotone; j'avais besoin de voir le monde et de mener une vie active. Le galérien traînant son boulet me semblait jouir de plus de liberté que moi; il pouvait voir quelque chose, ne fût-ce que la lumière du soleil, et respirer l'air pur; moi je ne le pouvais pas. Mes plaintes devinrent si vives et si fréquentes que mon père consentit enfin à me laisser partir. Il possédait deux navires qui faisaient le trafic dans les différents ports de l'océan Indien, et il me plaça à bord de l'un d'eux. Je pourrais dire que le navire était en réalité sous mon commandement; car le capitaine reçut l'ordre de m'obéir, et, d'ailleurs, c'est à moi qu'était confié le soin de disposer de la cargaison.

« Mon père, en me procurant cette occasion de courir le monde, savait très-bien qu'il n'aventurait pas sa fortune. Pendant les quatre années que j'avais passées dans sa maison, je m'étais initié au métier des affaires, et je réussissais même où d'autres avaient échoué.

« Ce fut dans l'intervalle de l'un de mes voyages que mon père me parla d'une jeune fille qu'il serait heureux de me voir épouser. Inès (c'était son nom) était aussi belle qu'aimable, et douée de qualités sérieuses.

« Nous fûmes mariés, et quand le jour de m'embarquer fut arrivé, ma femme voulut m'accompagner. Nous sortîmes du port poussés par une belle brise, et je puis affirmer qu'il y avait peu d'hommes au monde plus heureux que moi. »

A cet endroit du récit du capitaine, Aloo se leva doucement de son siége, et ensuite s'éloigna précipitamment. A en juger d'après l'expression de ses traits, ce mouvement semblait inspiré par la crainte; ses pupilles, en effet, étaient dilatées d'une manière effrayante, et de brun, il était devenu noir. Le capitaine, Henri et Charles portèrent simultanément leurs regards dans la direction opposée à celle qu'Aloo avait prise, et aussitôt ils comprirent ce qui avait causé son alarme. Ils aperçurent, en effet, à une faible distance, fixés sur eux, deux yeux enflammés, larges, ronds, qui brillaient comme deux charbons ardents; c'étaient ceux d'un tigre affamé.

BAILLEUL.

(*La suite au prochain numéro.*)



L'HEUREUSE FAMILLE.

Je me choisis une femme, comme elle-même se choisit une robe de noce, non pour le brillant, mais pour le bon user. Elle était à citer pour son excellent naturel; et quant à l'éducation, peu de dames campagnardes pouvaient se vanter d'en avoir une meilleure. Elle lisait assez couramment dans quelque livre anglais que ce fût, et personne ne la surpassait, tant pour la cuisine que pour l'art de confire et de conserver les fruits. Elle se piquait d'avoir des inventions admirables en fait d'économie domestique; cependant je ne me suis jamais aperçu que nous en soyons devenus plus riches.

Nous nous aimions tendrement et notre affection s'accrut encore avec les années. Dans le fait, il n'y avait rien qui pût nous aigrir, ou l'un contre l'autre, ou contre qui que ce fût. Nous avions une maison élégante, située dans une belle campagne, et un voisinage agréable. L'année se passait en amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni fatigues à essuyer; toutes nos aventures se passaient au coin du feu, et toutes nos émigrations étaient de la chambre bleue à la brune.

Comme notre habitation était située près du grand chemin, le voyageur ou l'étranger venaient goûter souvent de notre vin de groseilles, pour lequel nous étions en grande réputation; et je proteste, avec la vivacité d'un historien, que je n'ai jamais vu aucun de nos hôtes lui trouver le moindre défaut. Nos cousins, jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous leur généalogie sans le secours de l'art héraldique et nous faisaient aussi des visites très-fréquentes. Quelques-uns ne nous honoraient pas grandement par leur prétention à notre parenté, car dans ce nombre se trouvaient le manchot, l'aveugle et le boiteux. Cependant ma femme soutenait toujours qu'étant de la même chair et du même sang que nous, ils devaient être assis à notre table; en sorte que si nous n'avions pas autour de nous des amis très-riches, nous en avions communément de très-contents; car c'est une remarque vraie dans la vie, que le convive le plus pauvre est aussi le plus sensible à la bonne réception; et comme il y a des gens qui s'extasient devant les couleurs d'une tulipe ou d'une aile de papillon, moi je suis de ma nature amateur passionné d'une face humaine bien gaie et bien épanouie. S'il arrivait que quelques-uns de ces parents-là se trouvassent d'un mauvais caractère, ou des hôtes importuns dont on voulût se débarrasser, j'avais soin, lorsqu'ils se séparaient de moi, de leur prêter ou une redingote ou une paire de bottes, quelquefois même un cheval de peu de prix, et j'ai toujours eu la satisfaction de ne plus les revoir. De cette manière j'écartais doucement de ma maison ceux qui me déplaisaient; mais on n'a jamais pu dire que j'ai fermé ma porte au voyageur ou à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi plusieurs années dans un état de bonheur parfait, non sans éprouver quelques-unes de ces petites contrariétés que la Providence envoie pour rehausser le prix de ses faveurs. Mon verger était souvent maraudé par les écoliers, et les gâteaux de ma femme volés par les chats ou par les enfants. Mais nous nous consolions bientôt de ces sortes d'accidents; et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous étions tout surpris d'avoir pu nous en affecter.

Mes enfants, élevés sans mollesse, étaient sains et bien constitués : mes garçons étaient robustes et actifs, mes filles belles et brillantes de fraîcheur. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle qui promettait de devenir l'appui de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de répéter la fameuse histoire du comte Abenberg, qui, dans le temps qu'Henri II visitait l'Allemagne, n'alla pas au-devant du prince avec ses trésors comme les autres courtisans, mais lui présenta ses trente-deux enfants comme le don le plus précieux qu'il pût lui faire.

OLIVIER.

ANECDOTE.

Catherine de Médicis fut la première en France qui eut un carrosse. C'était une espèce de char suspendu qui lui avait été envoyé par Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême. Quelque temps après, Diane, duchesse d'Angoulême, suivit cet exemple, et Christophe de Thou ayant été fait premier président du parlement de Paris, en fit faire un parce qu'il avait la goutte.



L'exposition chinoise, au Louvre.

CONTES ET LÉGENDES DE LÉON DE LAUJON.

Tous nos anciens abonnés se rappellent avec plaisir les contes si émouvants et si attachants de M. Léon de Laujon : La sœur du petit Poucet, les Bottes de sept lieues, l'Homme rouge, Follette, le père Barbeau, le Sorcier, la Veillée de Noël, le Bonnet magique, etc. Nous les avons réunis sous le nom de Contes et Légendes en un magnifique volume in-4°, illustré de 275 vignettes, par Doré, Bertall, Foulquier, Castelli, Morin. S'adresser à l'Administration de *la Semaine des Enfants*, rue de Fleurus, 9, pour recevoir *franco* le volume broché. Prix : 10 francs.

TREIZIÈME VOLUME. N° 665. — Quinze centimes. 10 FÉVRIER 1866.

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.



RÉCITS HISTORIQUES

—

HISTOIRE DE NOTRE PAYS

I

L'ANCIENNE FRANCE

Premier récit.

Les premiers Gaulois.

Vous savez tous, mes chers enfants, que le pays où vous êtes nés s'appelle la France; que votre pays est un des plus beaux du monde; que c'est un de ceux qui produisent la plus grande variété de fruits, de fleurs et de légumes; enfin que son climat est le plus agréable, car dans beaucoup d'autres pays il gèle pendant six mois de l'année, ou bien il fait presque toujours une chaleur accablante. — Vous savez que notre belle France est couverte de monuments superbes et de palais magnifiques; mais ce que vous ignorez, sans doute, c'est l'histoire de notre pays.

Il y a bien longtemps, bien longtemps, du temps de Salomon, c'est-à-dire à peu près mille ans avant J. C., la France s'appelait *la Gaule*, et ses habitants s'appelaient *les Gaulois*.

Mais comment les Gaulois s'étaient-ils établis dans ce pays? — Ils venaient d'Asie; et, à ce propos, n'oubliez pas que c'est en Asie que se trouvait le Paradis terrestre où Dieu avait placé Adam et Ève. — N'oubliez pas non plus qu'après la confusion de la tour de Babel les uns s'en allèrent au nord, les autres au midi, les uns à l'est, les autres à l'ouest, et que c'est ainsi que les hommes se sont répandus sur la terre.

Les Gaulois venaient donc d'Asie, et ce sont eux qui ont peuplé l'ancienne France ou Gaule.

Les Gaulois aimaient beaucoup à faire la guerre et étaient excessivement braves.

Une fois, Alexandre, un grand roi de l'Asie, demanda à un Gaulois : « Que craignez-vous donc? — Nous ne craignons qu'une chose, répondit le Gaulois, c'est que le ciel ne tombe. » — Et ils n'avaient même pas toujours peur du ciel, car lorsqu'il tonnait, ils lui lan-

çaient des flèches. S'il arrivait qu'une rivière ou que la mer débordât, les Gaulois prenaient leurs épées et marchaient contre la mer ou contre la rivière, pour les faire reculer. — Vous voyez, mes chers enfants, que ces terribles Gaulois ne doutaient de rien.

Mais, vous direz-vous, comment ces hommes pouvaient-ils croire qu'ils empêcheraient le tonnerre de tomber, ou comment espéraient-ils arrêter la rivière, car il n'y a que Dieu seul qui ait ce pouvoir? — C'est que ces Gaulois ne connaissaient pas Dieu.

Leurs aïeux, venus d'Asie, ayant négligé de l'adorer, avaient fini par l'oublier. Les plus sages et les plus savants d'entre eux pensaient qu'il devait y avoir un Dieu quelque part, et comme leurs forêts contenaient surtout des choses magnifiques, ils supposèrent que ce Dieu était principalement dans les forêts de chênes. Ils adoraient aussi des plantes, des pierres, des arbres, et même quelquefois le vent.

Les Gaulois avaient des prêtres qu'on appelait des *druides*, mot qui signifie *hommes du chêne*. Les druides étaient plus instruits que les autres. On venait les consulter quand on était malade, quand on avait besoin de quelque conseil; enfin c'étaient les véritables chefs des Gaulois, car ils n'avaient pas de rois. Les femmes elles-mêmes remplissaient quelquefois les fonctions des prêtres.

A certaines époques de l'année, les druides, revêtus de longues robes blanches, se réunissaient dans les forêts pour cueillir le *gui*.—Le gui est une petite plante qui croît sur les branches du chêne, et à laquelle les Gaulois attribuaient des propriétés merveilleuses. On coupait le gui avec toutes sortes de cérémonies.

Le druide montait dans le chêne, et avec un couteau dont la lame d'or était recourbée en forme de serpette il détachait le gui avec respect. La plante sacrée tombait sur un grand morceau de linge neuf tenu au pied du chêne par des hommes qui, tout le temps, chantaient des hymnes en l'honneur de leurs faux dieux.

Mais ce qu'il y avait de plus affreux dans la religion des Gaulois, c'étaient leurs sacrifices. Ils croyaient que leurs dieux exauceraient toutes leurs prières, s'ils leur sacrifiaient des hommes, des femmes ou des enfants. A certaines grandes fêtes, ils fabriquaient donc une énorme cage en osier ayant la forme d'un homme, et y entassaient pêle-mêle hommes, femmes et enfants, que l'on brûlait vivants. Quelquefois aussi, on étendait un homme sur une pierre et on lui enfonçait un couteau dans le cœur. Les prisonniers étaient d'ordinaire ceux que l'on choisissait comme victimes.

Ces sacrifices n'étaient-ils pas épouvantables? et ne devez-vous pas remercier Dieu de vous avoir fait naître après la venue de Jésus-Christ sur la terre, où il a détruit toutes ces horribles coutumes ?

Les Gaulois n'avaient pas d'églises, ils célébraient leurs sacrifices et leurs cérémonies religieuses dans des plaines, où ils plaçaient une quantité considérable de pierres non taillées, à une distance égale l'une de l'autre. Cela s'appelait des enceintes druidiques ou *cromlechs*. Tantôt ils construisaient une espèce d'autel avec une pierre reposant sur deux autres. Cet autel portait le nom de *dolmen*. D'autres fois, ils se contentaient d'une seule grosse pierre qu'on appelait un *menehir* ou pierre levée. Il existe encore, dans différentes parties de la France, de ces pierres qui ont servi aux Gaulois

Les maisons des Gaulois n'étaient pas construites comme les nôtres: elles étaient ordinairement rondes, avec un toit pointu, et presque toujours les murailles étaient faites de deux claies ou palissades d'osier placées aussi près que possible l'une de l'autre, et jointes ensemble avec de la terre. On creusait le sol pour faire la maison, de sorte qu'on y entrait en descendant, et la terre battue leur servait de plancher. Les meubles ne devaient pas être commodes. Ils avaient pour s'asseoir des tabourets de bois, et leurs lits se composaient d'une planche sur laquelle on étendait des feuilles sèches ou de la paille.

Pour armes, ils se servaient de haches, d'épées, de flèches en pierre, en os, ou même en coquillages. Une d'entre elles consistait en un caillou pointu attaché au bout d'un bâton. Cela formait une espèce de lance.— On retrouve encore assez souvent, en creusant la terre, des armes qui ont appartenu aux Gaulois, car les guerriers étaient toujours enterrés avec leurs armes. Bien entendu qu'ils ne se servaient ni de fusils, ni de pistolets, ni encore moins de canons.

Les premiers Gaulois n'avaient pour se couvrir que des peaux de bêtes; mais plus tard, quand il arriva dans la Gaule des commerçants d'autres pays plus civilisés, ils achetèrent des étoffes de laine et de lin. Alors les femmes gauloises, qui avaient, disait-on, le teint aussi blanc que le lait, et des cheveux blonds magnifiques, devinrent plus coquettes, et portèrent des vêtements brodés de fils de pourpre et des bijoux de toutes sortes. Mais elles avaient une coutume qui ne devait pas être très-agréable, et que je ne conseille pas aux petites demoiselles d'employer; pour entretenir la fraîcheur de leur teint, elles se frottaient la figure avec de l'écume de bière.

Les Gaulois, quoique aimant par-dessus tout la guerre, cultivaient fort bien leurs terres; ils avaient abondamment de quoi se nourrir avec leurs fruits, leurs légumes et le produit de leur chasse. Ils aimaient beaucoup le vin, et il leur arrivait parfois de vendre un esclave pour une cruche de vin. Tous leurs prisonniers étaient esclaves.

Comme les Gaulois ne savaient ni lire ni écrire, les druides leur enseignaient des chants qui rappelaient les principaux faits arrivés dans leur pays, et c'était leur seule manière d'apprendre l'histoire.

Cependant, si les Gaulois étaient toujours restés aussi barbares, notre France ne serait pas devenue si belle; mais vous verrez bientôt ce qui leur arriva.

O. DELPHIN BALLEYGUIER.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XVII. La visite du tigre.

Aloo était sauvé, peu lui importait les autres. Ils restaient quatre autour du feu presque éteint. Avant qu'ils eussent pu faire usage de leurs armes, il était à croire que le tigre se serait élancé, aurait choisi sa victime, et l'aurait emportée pour la dévorer. Le danger était immense.

« Le feu, des brandons de feu ! » s'écria Henri, et il s'empara d'un bâton dont l'extrémité était enflammée.

Le capitaine suivit immédiatement son exemple.

Paul se souleva à moitié, regarda autour de lui, et aperçut la paire d'yeux larges et flamboyants. Il reprit aussitôt sa première position, et feignit de dormir. Il avait compris le péril; mais se voyant sans défense, il demeura calme et attendit le résultat.

Les deux points ardents approchaient de plus en plus, et enfin un tigre énorme s'avança.

Le tigre hésitait cependant à la vue du feu. Il tournait autour, et tout en tournant, il se rapprochait peu à peu, prouvant ainsi qu'il se familiarisait avec la vue du feu.

Henri fut le premier à faire cette remarque et il lança sur lui, de toutes ses forces, le brandon qu'il tenait à la main.

Le brandon traversa l'espace en faisant voler des milliers d'étincelles, et alla frapper le tigre en plein visage.

L'on entendit alors un affreux rugissement, puis le passage d'un corps énorme à travers les buissons; nos voyageurs dès lors se sentirent délivrés d'un poids immense. Le tigre était parti.

Paul se leva sur ses pieds, et tous se félicitèrent les uns les autres d'avoir échappé presque miraculeusement à un danger effroyable.

« Le feu est une bonne chose, même par une nuit brûlante, dit Henri; tâchons d'en faire davantage. »

Ils jetèrent une quantité de branches sur les charbons à moitié éteints, lorsqu'un cri affreux frappa leurs oreilles et les fit tressaillir; c'était un cri à la fois de terreur et d'agonie.

Le tigre s'était enfui dans la direction que le Chinois avait prise.

« Aloo ! s'écria le capitaine, c'est Aloo ! »

Il n'y avait pas, effectivement, à en douter; le tigre l'avait rencontré dans sa fuite, et, pour le coup, s'était cru certain d'avoir de quoi souper.

Rien ne pouvait être fait pour sauver Aloo, et le tenter seulement aurait été une folie. Nos quatre voyageurs se rassirent, en conséquence, autour du feu, qui maintenant envoyait vers le ciel des flammes vives et ardentes.

Le reste de la nuit se passa sans que nos voyageurs fussent dérangés de nouveau, et comme ils ne s'étaient guère endormis avant le lever du jour, la matinée était déjà avancée lorsqu'ils furent prêts à se mettre en route.

Avant de partir ils eurent la curiosité d'aller dans la direction que le tigre avait suivie, et à une centaine de pas de l'endroit où ils avaient campé, la terre était tachée de sang, et un peu plus loin ils trouvèrent accroché aux buissons un morceau d'étoffe des vêtements du Chinois. Il n'y avait plus possibilité de douter du sort d'Aloo; il avait dû être dévoré par le tigre.

Convaincus qu'ils ne pouvaient plus rien pour lui, nos voyageurs s'éloignèrent et remontèrent la rivière avec l'espoir qu'ils ne tarderaient pas à trouver moyen de la traverser.

XVIII. Le passage d'une rivière.

Nos voyageurs arrivèrent bientôt à un petit doosoon, ou village, d'une soixantaine d'habitants. Paul s'arrangea avec l'un d'eux, qui consentit, moyennant un dollar payé d'avance, à les transporter de l'autre côté du fleuve.

L'homme en question avait un petit canot qui ne pouvait contenir que deux ou trois personnes. Après qu'il eut empoché le dollar, Henri et Charles y entrèrent; l'insulaire les passa de l'autre côté de la rivière, et revint ensuite chercher le capitaine et le petit Paul.

Quand le canot fut arrivé au milieu du fleuve, à moitié chemin environ d'une rive à l'autre, l'insulaire s'arrêta et parut décidé à ne pas aller plus loin.

« Dis-lui donc d'avancer, Paul, dit le capitaine, j'ai hâte d'être sorti de cette coquille qu'un rien ferait chavirer. »

Paul parla à l'insulaire en malais, et pendant une minute tous deux eurent l'air de se disputer.

« Qu'est-ce qu'il y a, Paul ? demanda le capitaine; pourquoi ne marche-t-il pas ?

— Lui prétendre vous avoir pas donné assez d'argent, dit Paul au capitaine, et lui pas faire aborder à moins vous donner votre poudrière. »

La poudrière du capitaine qui avait attiré l'attention de l'insulaire sortait d'une manufacture anglaise, et était un véritable objet d'art.

Le capitaine sourit et dit à Paul de lui demander s'il était Malais.

Paul adressa cette question à l'insulaire, et celui-ci pensant, d'après l'air du capitaine, qu'il lui accorderait sans difficulté ce qu'il demandait, répondit qu'il était effectivement né de parents malais; et il parut flatté de ce qu'on ne l'avait pas pris pour un Sumatran.

« Je pensais bien que le misérable avait du sang malais dans les veines, dit le capitaine. Il n'y a qu'un Malais, dans ce pays, qui puisse faire preuve de tant de malhonnêteté et de mauvaise foi. Dis-lui, Paul, de continuer, et de nous faire aborder, comme nous sommes convenus; il n'aura rien de plus. »

Paul obéit, mais le Malais ne bougea pas.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? pourquoi ne venez-vous pas ? cria Beaumont.

— Jetez-le hors du canot, et venez sans lui, s'écria Kerbiriou, quand il sut quelle prétention le Malais avait émise.

— Je n'ose remuer dans la crainte de tout faire chavirer, » dit le capitaine.

Mais il tira alors un pistolet et menaça le Malais de lui faire sauter la cervelle s'il ne les faisait pas aborder immédiatement.

Le Malais sourit et indiqua du doigt la rive sur laquelle plusieurs habitants du village les observaient.

Le capitaine était d'un caractère violent, mais il avait appris à se posséder. Il comprit que ce serait une folie de tuer le Malais, de plus il craignait de faire chavirer le canot.

Le capitaine portait sa poudrière suspendue par une lanière à son cou; il l'ôta lentement, en ayant l'air de se faire violence à lui-même.

Henri, qui de la rive observait ses mouvements, lu cria de toutes ses forces :

« Ne la lui donnez pas. Baissez la tête..., je vais lu envoyer une balle. »

Paul avait tiré son crick, et regardait tour à tour le capitaine et le Malais d'un air interdit. Il aurait voulu que ses compagnons, d'un geste, d'un mot, lui indiquassent ce qu'il avait à faire.

« Allons ! dit tout à coup le capitaine, c'est convenu, il l'aura. »

Et il tendit la poudrière au Malais, qui la passa au-

tour de son cou, et ensuite dirigea le canot vers la rive comme il avait promis.

Ce fut avec un sentiment de colère et de vexation que Charles et Henri virent le capitaine se séparer de la poudrière. La figure du petit Paul prit une expression de honte et d'indignation qui amusa beaucoup le capitaine.

Lorsqu'on ne fut plus qu'à une petite distance du bord, le capitaine s'élança sur le Malais, saisit d'une main sa poudrière, et de l'autre lui assena un coup de crosse de pistolet.

Le Malais tomba dans la rivière, abandonnant au capitaine la poudrière dont la lanière s'était cassée.

Des cris s'élevèrent de l'autre côté du fleuve, et ils s'attendaient à ce que les naturels chercheraient à venger leur compatriote; mais Paul les détrompa et leur dit que loin de se disposer à les inquiéter, les habitants du village manifestaient aussi leur satisfaction du résultat de la scène à laquelle ils avaient assisté.

La rivière n'était pas profonde à l'endroit où le Malais était tombé, mais il y restait plongé, étourdi par le coup qu'il avait reçu. Charles l'attira à lui, lui plaça la tête en dehors de l'eau, sur la rive, et tous s'éloignèrent ensuite en le laissant dans cette position.

XIX. L'histoire du capitaine.

A la première occasion qui se présenta, le capitaine, sur la demande des deux amis, reprit ainsi son histoire :

« Nous eûmes, dit-il, jusqu'à Goa, un voyage superbe. Je disposai dans ce port d'une partie de ma cargaison, puis nous fîmes voile pour Batavia, pour revenir ensuite à Goa.



Le Malais tomba dans la rivière. (Page 300, col. 1.)

Au moment où j'avais quitté le Portugal, mon intention était de trouver une cargaison dans ces parages, et de revenir immédiatement en Europe; mais, pendant mon séjour à Goa, je vis que je réaliserais de gros bénéfices en restant une année ou deux à faire le commerce avec les différents ports de l'océan Indien. J'avais l'espérance d'amasser là, en peu de temps, plus d'argent que mon père n'en avait gagné pendant toute une vie de patience et de travail. Quand je fis part de mon projet à ma femme, elle ne fit aucune objection; au contraire, notre existence avait pour elle beaucoup de charmes. Après cinq années de résidence dans cette partie du monde, j'avais été tellement heureux dans mes affaires, que je me disposai à retourner en Portugal, possesseur d'une grande fortune. J'avais reçu régulièrement des nouvelles de mon père, et je lui avais envoyé, à différentes reprises, des marchandises pour être vendues en Europe, ainsi que des sommes d'argent considérables.

« J'étais alors le père d'un charmant enfant, vif, intelligent, et âgé de quatre ans; mon domestique, d'un autre côté, avait épousé la femme de chambre de ma femme.

« L'équipage que j'avais amené avec moi de Portugal avait été complétement renouvelé ; des marins, les uns m'avaient quitté pour aller chercher fortune ailleurs,

les autres pour retourner dans leur patrie, et il arriva un jour où je n'eus plus que des Malais sur mon navire.

« Je ne me doutais pas des conséquences terribles qui devaient résulter de là. Une nuit, pendant que nous regagnions Singapore, où j'avais établi un comptoir, l'équipage se mutina.

« J'imagine que tous les Malais qui étaient à mon bord avaient été pirates, comme le sont d'ailleurs presque tous les hommes de cette race, et que leur volonté était de reprendre un genre de vie qui était plus en rapport avec leurs goûts.

« J'étais le seul qui les gênât, et c'est moi seul qu'ils attaquèrent. J'eus la chance de saisir une épée, avant qu'ils eussent pu se jeter sur moi, et je me défendis bravement jusqu'à ce que Antonio fût venu à mon secours. Mais ce fut en vain que nous voulûmes résister : j'étais déjà blessé à l'épaule, lorsque je fus renversé d'un coup de pique. Alors cinq ou six Malais s'emparèrent de moi et me jetèrent par-dessus le bord.

« Je ne perdis cependant pas connaissance, car, malgré les souffrances que j'endurais, j'avais le sentiment de tout ce qui était arrivé. Y a-t-il jamais eu un homme, me dis-je, qui ait tant perdu que moi, et en si peu de temps?

« Les Malais m'avaient volé en même temps mon vaisseau, ma cargaison, ma femme et mon enfant.

« Mais je me trompe, ils ne m'avaient pas volé ma



Je courus les mers en faisant aux Malais tout le mal possible. (Page 302, col. 1.)

femme, car ce n'est pas ainsi que nous devions être à toujours séparés.

« Elle avait entendu le bruit de la lutte sur le pont du navire, et elle était accourue juste à temps pour me voir précipiter dans la mer; et, oubliant notre enfant, elle s'élança par-dessus le bord après moi.

« Je nageai vers elle, et je la supportai sur mon bras. Nous pouvions mourir ensemble, mais j'aimais mieux cela que de la savoir à la merci des Malais.

« Le navire marchait lentement, et j'avais une peur horrible que ces démons ne missent un bâteau à la mer pour nous achever.

« Mais, Dieu merci, ils n'en firent rien, et ils nous abandonnèrent à notre malheureux sort.

« J'avais perdu beaucoup de sang par ma blessure, cependant je ne lâchai pas Inès, et pendant de longues heures je luttai contre l'océan qui réclamait sa proie. Je faisais des efforts surhumains sans aucune espérance de pouvoir nous sauver; car la mort m'apparaissait inévitable.

« Mon enfant! où est notre enfant? » telles furent les seules paroles que prononça Inès.

« Puis elle mourut dans mes bras. Je continuai encore à la soutenir au-dessus de l'eau, mais il vint un instant où, complétement épuisé, je m'évanouis.

« Lorsque je repris connaissance, je me trouvai sur le pont d'un vaisseau. Des marins s'occupaient à panser ma blessure, tandis que d'autres me faisaient boire un

cordial qui ne tarda pas à me rappeler au sentiment de mes malheurs.

« Je me soulevai avec difficulté et regardai autour de moi; j'étais sur une jonque chinoise. J'avais tout perdu, hors la vie, et un instant je fus tenté de maudir le ciel qui me l'avait conservée. Mais une pensée me vint, et je voulus vivre pour me venger.

« La jonque à bord de laquelle je me trouvais allait à Singapor, et, dans la situation où j'étais, c'était la seule consolation qui pût m'arriver. Car c'était surtout dans cette ville que j'espérais me procurer les moyens de me mettre à la poursuite de mon navire et de mon enfant.

« Voilà pourquoi je me suis fais pirate: je voulais venger ma femme et retrouver mon fils.

« J'armai un petit vaisseau et je courus les mers en faisant aux Malais tout le mal possible; mais c'est à eux seuls que j'ai fait la guerre, et dans ma conscience je ne me regarde pas comme un pirate. Selon moi, il n'existe pas au monde un peuple qui mérite davantage la vindicte publique que les Malais. S'il en est quelques-uns qui, en mer, ne soient pas pirates, c'est que des circonstances impérieuses les en empêchent; et si sur terre ils ne volent pas, c'est que ceux qui les entourent ne possèdent rien. Je suis devenu riche à leurs dépens; mais je n'ai encore pu trouver ce qui pour moi est le plus inappréciable des biens: mon enfant, qui probablement languit esclave quelque part dans ces iles; et jamais je n'ai goûté un instant de tranquillité et de repos.

« Ma soif de vengeance n'est point satisfaite. Voilà dix ans que je cours les mers dans l'espérance de rencontrer l'un de ceux qui me jetèrent par-dessus le bord de mon navire, et d'apprendre ce qu'ils ont fait de mon fils.

« Il y a quatre ans, ayant capturé un sloop, après le combat je trouvai sur le pont l'un des hommes que je cherchais, l'un des auteurs de tous mes malheurs; mais il se mourait, et il me fut impossible de lui arracher aucune explication.

« J'ai eu depuis dix ans bien des aventures étranges, et je ne désespère pas encore de retrouver mon fils. Quelque chose me dit qu'il n'est pas mort, et tant que j'aurai un souffle de vie je continuerai à le chercher. Je n'ai rien de plus à vous dire. » BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

WOLFGANG GOETHE

(1759.)

I. Le petit sacrificateur.

A Francfort-sur-le-Mein, dans la rue appelée Grosser hirsch Graben[1], s'élève au n° 23 une grande maison reconnaissable à des armoiries sculptées composées de trois lyres. Le temps lui a aujourd'hui imprimé un caractère respectable; mais, vers le milieu du siècle dernier, elle venait d'être reconstruite, et son architecture, plus moderne que celle des maisons d'alentour, avait plus d'une fois excité l'admiration des honnêtes bourgeois de Francfort. Si donc, vers la fin de novembre 1759, quelque amateur se fût arrêté devant la maison du conseiller Gœthe, il eût vu, vers les deux heures de l'après-midi, à une fenêtre ouverte, la tête songeuse d'un jeune garçon de neuf à dix ans, tantôt courbé sur un grand livre d'étude, tantôt se penchant au dehors avec une imprudence à faire trembler, pour suivre d'un œil avide le ciseau d'un sculpteur qui travaillait sur un échafaudage voisin; car le fils du conseiller, le jeune Wolfgang Gœthe, s'était senti atteint d'un mal assez fréquent dans l'enfance, la paresse; et, fatigué de son tête-à-tête avec une géographie en vers mnémoniques, il était venu à la fenêtre; tout en suivant le ciseau de l'artiste, il chantait mélancoliquement le refrain d'une chanson, *Macht das gute land verhasst*, quand une voix enfantine vint redire à ses côtés les mêmes paroles sur le ton lamentable de Wolfgang.

« Ah! c'est toi, Cornélie, dit-il à une blonde fillette qui avançait son aimable visage vers lui.

— Oui, monsieur, c'est Cornélie, qui doute fort que mon père donne aujourd'hui au petit Gœthe une pièce de six kreutzers neuve.... pour sa géographie, si j'en juge par la manière dont il étudie. »

Gœthe haussa les épaules.

« Où est mon père? demanda-t-il.

— Il est au jardin, où il cause avec le conseiller Schneider; mais il ne peut tarder à monter, puisqu'il m'a dit: « Cornélie, je vais vous rejoindre à la salle d'étude, pour votre leçon d'Ancien Testament. »

— Bah! dit Gœthe, M. Schneider est toujours un bon quart d'heure avant de prendre congé: j'ai plus de temps qu'il ne m'en faut; et je te parie, Cornélie, que j'ai ma pièce de six kreutzers. »

Et, rentrant dans la salle, il se mit à étudier avec ardeur. Bientôt il entra un homme grave et roide, bien qu'un air de bienveillance réfléchie fût répandu sur sa physionomie. Cornélie s'écria avec un semblant d'effroi:

« Mon père! »

Le jeune garçon lui jette un regard de défi, et, plaçant la géographie devant le conseiller, il répéta sa leçon sans broncher, et répondit avec clarté aux questions que lui adressa son père. M. Gœthe sourit: c'était un homme sage, instruit et prudent, qui avait fait sa principale occupation de l'éducation de ses enfants; et leurs succès, surtout ceux de Wolfgang, appelé à lui succéder dans sa charge de conseiller, étaient sa plus douce récompense. Il sortit de sa poche une pièce de six kreutzers et la plaça devant l'enfant.

« Vous avez une belle mémoire, mon fils, lui dit-il, et vous comprenez chaque chose. Vous irez plus loin que moi. »

Le petit Gœthe parut flatté de cette prophétie, et fit briller aux yeux de sa sœur les kreutzers neufs avec un sourire glorieux.

Parfois M. Gœthe réunissait plusieurs jeunes garçons de sa connaissance et les faisait concourir avec son fils. Les facultés étonnantes de Wolfgang lui valaient toujours la première place, bien qu'il fût le plus jeune. Mais nous devons à l'histoire de dire que la grammaire n'était pas le champ où brillait notre petit savant, et parfois il devait des punitions à l'obstination avec laquelle il refusait de se plier aux lois de cette reine despote.

Rien n'intéressait Gœthe autant que la Bible avec ses admirables et naïves histoires à la portée de tous, petits et grands. Aussi se rapprocha-t-il de son père

1. Rue du Grand-Fossé-aux-Cerfs

pour écouter les explications de l'Ancien Testament qu'il donnait à sa sœur.

C'était vraiment un tableau touchant que ce père, jeune encore, mettant son intelligence à la portée d'une naïve petite fille dont la physionomie rieuse se faisait grave pour entendre ces récits; puis enfin, ce jeune garçon à figure intelligente, au front déjà inspiré, recueillant avidement les pensées sublimes du livre de Moïse.

Ce jour-là, Wolfgang demeura pensif, et, à l'heure de la récréation, il s'enferma mystérieusement dans sa chambre. Pendant toute la soirée, il fut plongé dans la lecture de la Bible, et le soir fit ses prières plus dévotement que jamais. Sa mère le plaisanta doucement sur cette gravité si peu habituelle; Cornélie lui rappela en vain que le lendemain il donnait la comédie à ses petits voisins et qu'il avait à préparer de nouveaux décors. Rien ne le put distraire.

Le lendemain, le jour n'avait pas encore paru que Wolfgang était déjà levé. Lorsqu'il vit le soleil, il poussa un cri de joie et ouvrit la fenêtre toute grande. L'action qu'il méditait depuis la veille n'était pas sans grandeur dans sa naïveté; il voulait, à l'exemple des premiers patriarches, offrir à Dieu un sacrifice. Mais où trouver un autel? Comment produire une flamme embaumée? En regardant partout, il vit dans un coin, et soigneusement recouvert d'un tapis de drap, un beau pupitre de musique en laque rouge à fleurs d'or. La forme pyramidale du pupitre, avec plusieurs degrés, en faisait un autel splendide. Mais il fallait se hâter, car le feu devait être allumé au soleil levant; Wolfgang choisit les victimes dans une collection d'histoire naturelle que lui avait formée son père, et il représenta chaque règne de la nature par des objets qu'il échelonna de chaque côté sur les gradins : un papillon aux vives couleurs, un oiseau-mouche empaillé, quelques simples desséchés, un morceau de quartz étincelant, du minerai de cuivre aux mille couleurs. Au milieu, il déposa quelques pastilles de sérail; avec un microscope qu'il plaça en face du soleil, il obtint une étincelle à laquelle s'allumèrent bientôt les pastilles. Cette fumée s'éleva comme un encens en parfumant sa chambre.

Debout, près de l'autel, le jeune Gœthe :

« Pourquoi donc, se disait-il, ne fait-on plus de sacrifices? Dieu n'exige pas qu'on fasse couler le sang d'innocents animaux; ce qu'il veut, c'est qu'on le reconnaisse seul maître, seul créateur. »

A ce moment, le petit sacrificateur fut rappelé à la réalité par une odeur désagréable; il jeta les yeux sur l'holocauste : au lieu de la fumée bleuâtre et légère qui s'élevait en élégantes spirales, il vit une fumée grisâtre lançant des bouffées noires et épaisses. Les pastilles étaient consumées, et le pupitre, le beau pupitre montrait une horrible brûlure : la laque et les fleurs d'or avaient disparu, le bois s'était creusé, crevassé, noirci.

L'enfant se hâta d'éteindre le feu sous des flots d'eau, et, jetant çà et là les victimes, il saisissait le tapis pour en recouvrir le pupitre, lorsqu'un coup impératif fut sèchement frappé à la porte.

« Wolfgang, dit la voix de M. Gœthe, que faites-vous donc de si bonne heure? Si vous êtes levé, descendez au jardin. »

L'enfant ouvrit promptement, et le premier objet qui frappa la vue de son père fut son pupitre. Jetant sur son fils un regard interrogateur, il attendit. Wolfgang lui raconta ce qu'il avait fait.

« Je vous punirais, enfant, lui dit le conseiller, si vous aviez cherché à déguiser la vérité; mais vous ne l'avez pas même essayé, je ne vous trouve donc coupable que d'une inconséquence commune à votre âge : la perte de ce meuble, que je tenais d'un ami bien cher, me contrarie, mais je ne vous ferai pas porter le poids de ce petit chagrin. Une autre fois, dans de semblables expériences, n'employez que vos jouets, Wolfgang. »

Gœthe se sentit touché par cette indulgence paternelle, et, dans son élan de reconnaissance, il baisa la main de son père en lui disant :

« Ah! papa, tous les kreutzers neufs que je gagnerai seront pour faire réparer votre beau pupitre. Vous allez voir comme je vais bien travailler. »

M. Gœthe donna une petite tape d'amitié sur la joue de son fils :

« Et vous ferez bien, lui dit-il; c'est le meilleur moyen de m'être agréable, car vous savez que j'aspire au moment où vous pourrez aller étudier à l'université de Gottingen. »

II. L'impitoyable petit savant.

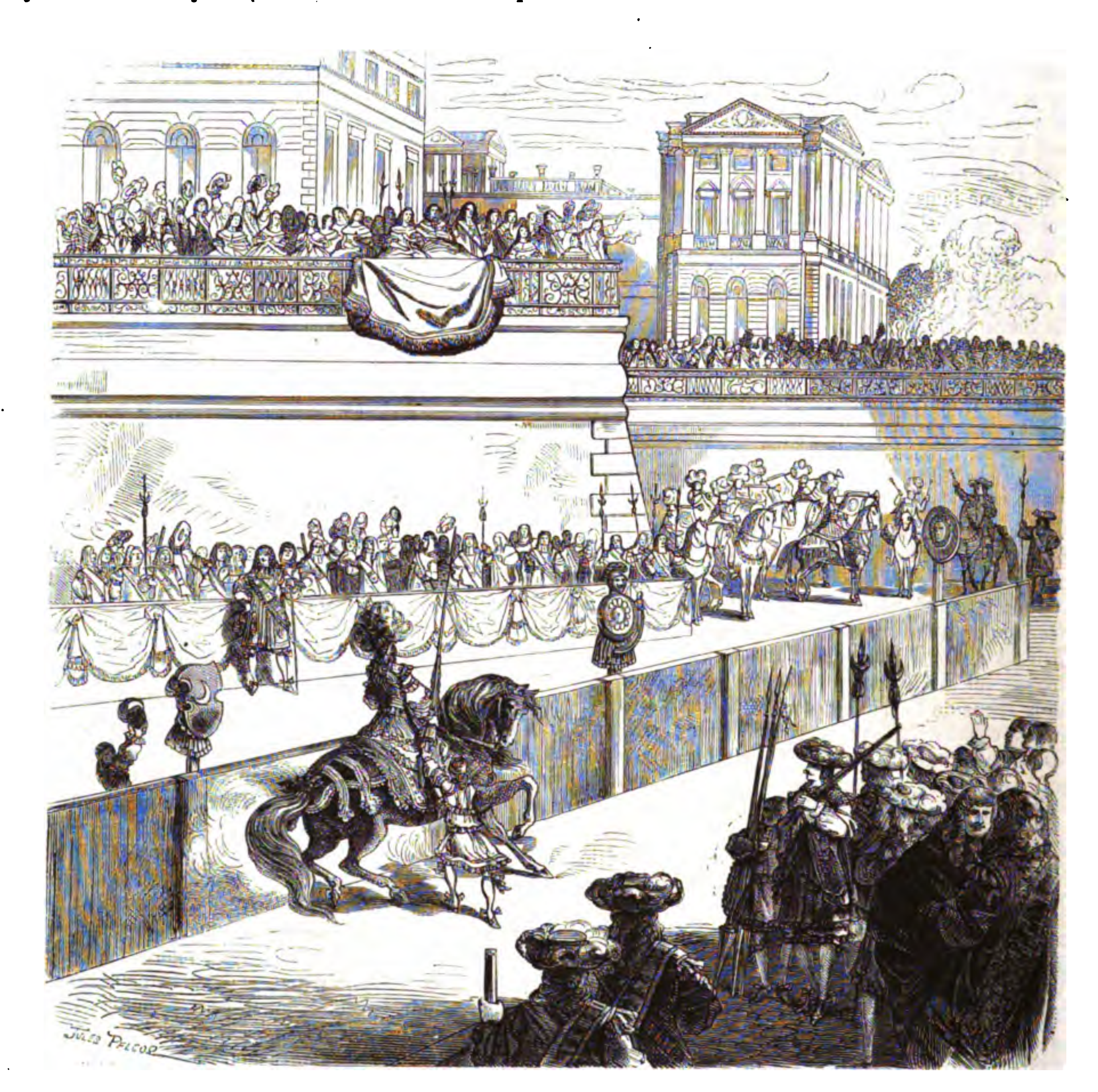
Wolfgang promettait beaucoup, mais ne tenait pas toujours. A dix ans, c'était un garçon d'une figure déjà remarquable par la distinction et la noblesse. Son beau front, très-développé, faisait pressentir le poëte; ses yeux pénétrants, interrogateurs, indices d'un esprit organisateur, annonçaient le savant avide de connaître la raison des choses. Fils unique et longtemps désiré, il était admiré, aimé à l'excès dans sa famille, et les compliments imprudents, les cadeaux pleuvaient sur son heureuse enfance. Accoutumé à avoir toujours le pas sur les autres, le jeune Gœthe avait montré de bonne heure une vanité excessive qui devait plus tard, à l'âge d'homme, se changer en un orgueil profond et en un réel mépris pour l'humanité. Mais n'anticipons pas et ne chargeons pas l'enfant des travers de l'homme. Disons que le petit Wolfgang aimait ses parents, sa sœur, quoique d'une amitié assez égoïste, qu'il était généreux, actif, et qu'il possédait surtout une qualité, la plus grande de toutes, la sincérité portée à son plus haut point. En 1759, c'était le plus véridique petit garçon de Francfort. Quelques jours après le malencontreux sacrifice renouvelé des patriarches, Gœthe ayant pris trop d'intérêt au vol des oiseaux folâtrant aux croisées, parsema son thème de fautes à faire rougir un latiniste de première année. Il fut donc condamné à le corriger, pendant que Cornélie, accompagnée de ses parents, irait passer l'après-midi chez une vieille parente à Sachenhausen. On devait revenir par la place du Rœmer, promenade favorite de Wolfgang, parce qu'en passant devant l'hôtel de ville, il obtenait presque toujours d'aller visiter la salle des empereurs, où étaient réunis tous les portraits en pied des souverains d'Allemagne. Gœthe protesta d'abord contre cette retenue par une bruyante explosion de chagrin. Quand il eut entendu la porte se refermer sur ses parents, il perdit tout espoir, et, en garçon raisonnable, songea prendre son parti; il se mit à corriger consciencieusement son thème; mais, malgré la lenteur calculée de

l'écolier, ce travail prit au plus une demi-heure, et Gœthe se demanda avec inquiétude ce qu'il allait faire du reste du temps.

« Encore au moins trois heures à rester tout seul, se dit-il; oh! que c'est long! Si je n'étais pas en retenue, j'irais chercher Pylade (il nommait ainsi un enfant qui lui témoignait beaucoup d'amitié); mais mon père ne m'y a pas autorisé, et c'est bien assez de l'avoir mécontenté ce matin sans le désobliger davantage. »

MLLE ÉMILIE CARPENTIER.

(La suite au prochain numéro.)



Les plaisirs de l'île enchantée. — Quatrième journée.

VARIÉTÉS.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Le quatrième jour on courut les têtes. C'est un exercice peu connu et qui mérite une description. Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice, la lance à la main et un dard sous la cuisse droite; et, après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse; et, achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte en passant, toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

(La suite au prochain numéro.)

TREIZIEME VOLUME. **N° 666. — Quinze centimes.** 14 FÉVRIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.—Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Deuxième récit.

Guerres entre les Gaulois et les Romains depuis l'an 160 av. J. C. jusqu'à l'an 51 av. J. C.

Vous avez vu, mes chers petits amis, quels étaient le genre de vie et les habitudes de ces terribles Gaulois. Il ne faut cependant pas vous figurer qu'ils restèrent toujours tels que je vous les ai dépeints. Vous vous rappelez qu'ils aimaient surtout la guerre ; mais comme on ne se bat généralement pas contre ses concitoyens, ils allaient attaquer les habitants des pays voisins.

Avant de continuer notre récit , il faut que je vous rappelle que le peuple qui habitait la Gaule se nommait en général les *Gaulois;* mais la Gaule était divisée en une grande quantité de tribus ayant chacune un nom différent , et gouvernée par un chef qui la conduisait au combat. Il arrivait pourtant quelquefois qu'un seul chef avait sous ses ordres plusieurs tribus.

Or, dans ce temps-là, il existait à Rome un peuple très-puissant et très-civilisé appelé les *Romains*. Quand les Gaulois entendirent parler de toutes les belles et bonnes choses qu'on trouvait en Italie, lorsqu'ils apprirent que les Romains remportaient partout des victoires, ils se dirent : « Mais pourquoi n'irions-nous pas en Italie, et pourquoi ne tâcherions-nous pas de vaincre ces Romains ? Nous en ferons nos esclaves, et notre pays sera le plus riche de la terre. »

Il y eut en effet quelques tribus gauloises qui passèrent en Italie et arrivèrent jusqu'à Rome. Ces tribus étaient conduites par un fameux chef nommé Brennus. Rome fut prise, et les Romains se virent obligés, pour obtenir la paix, de compter mille livres d'or aux Gaulois. Pendant que l'on pesait cet or, quelques Romains se plaignirent de ce qu'on mettait dans la balance des faux poids , c'est-à-dire des poids plus lourds, afin d'obtenir plus d'or. On raconte qu'en entendant ces plaintes, Brennus jeta en riant son épée dans le plateau et s'écria : « Malheur aux vaincus ! » Il voulait dire par là que si les Romains se trouvaient malheureux de payer autant d'or, ce serait encore bien autre chose s'il se servait de son épée contre eux.

Les Romains s'étaient aussi engagés à laisser toujours ouverte une porte de la ville, afin que les Gaulois pussent entrer et sortir comme ils le voudraient. Mais savez-vous ce que firent les Romains ? Ils placèrent cette porte dans un endroit où il était presque impossible d'arriver, de sorte que les Gaulois ne pouvaient en jouir.

Pendant dix-sept ans, les Gaulois furent maîtres de Rome, et durant tout ce temps ils ne cessèrent pas néanmoins de livrer des batailles aux



Un Romain parvint à se rendre maître de notre pays. (P. 306, c. 2.)

Romains. Les Gaulois étaient très-courageux; mais les Romains, qui étaient plus civilisés, avaient de meilleures armes; aussi les Gaulois finirent-ils par être vaincus. Quelques-uns s'établirent au nord de l'Italie, et les autres retournèrent dans la Gaule.

Pourtant, au milieu de toutes ces guerres, les Gaulois ne perdaient pas leur temps: ils examinaient la façon dont on faisait les maisons, les meubles, les ustensiles de ménage, etc., enfin tout ce qui appartenait aux Romains. Par exemple, ils firent beaucoup de progrès dans la manière de fabriquer leurs armes. Au commencement de la guerre, lorsqu'ils avaient frappé quelques bons coups sur les armures de leurs ennemis, leurs épées minces et mal faites se ployaient; ils se baissaient alors pour les redresser avec le pied, et les Romains profitaient de ce mouvement pour les égorger. C'est pourquoi, ayant vu l'inconvénient de leurs épées longues et minces, ils en fabriquèrent de plus courtes et de plus fortes.

Cependant les Romains, de leur côté, avaient aussi entendu dire que la Gaule était un pays magnifique, et comme ils étaient très-ambitieux, ils résolurent de profiter de la première occasion qui se présenterait pour tâcher de s'emparer de la Gaule.

Il y avait à cette époque une tribu assez considérable établie au midi de la Gaule, dont le chef se nommait Naun. Ce chef avait une jeune fille charmante appelée Gyptis et qui allait se marier.

Dans ce temps-là, les mariages ne se faisaient pas comme maintenant. Le jour des noces, on donnait un grand festin, et la jeune fille qui devait se marier entrait à la fin du repas, tenant à la main une coupe remplie de vin qu'elle présentait à l'époux choisi par elle.

Or, le jour fixé pour le mariage de Gyptis, il arriva un étranger appelé Euxène, qui venait de très-loin pour visiter le midi de la Gaule. Naun l'invita à assister au dîner; mais quel ne fut pas son étonnement en voyant sa fille Gyptis présenter la coupe à l'étranger. Cependant Naun accepta Euxène pour gendre, car il croyait que sa fille, en le choisissant comme époux, obéissait à une inspiration des dieux. Naun donna pour dot à sa fille de très-belles propriétés au bord de la mer. Euxène, dont les richesses étaient immenses, fit venir plusieurs de ses compatriotes qui bâtirent une ville magnifique. Cette ville s'appelle aujourd'hui *Marseille*.

Vous concevez que la tribu qui possédait Marseille devint très-puissante, mais les autres furent jalouses de cette puissance et résolurent de détruire Marseille. Les Marseillais, sachant que les Romains avaient beaucoup de soldats, les appelèrent à leur secours. Ceux-ci, enchantés d'avoir trouvé un prétexte pour entrer dans la Gaule, accoururent au plus vite, se joignirent aux Marseillais et défirent les tribus qui menaçaient Marseille.

Mais les Romains ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin; ils s'avancèrent peu à peu dans la Gaule, remportant partout des victoires sur les malheureux Gaulois qui se défendaient de leur mieux et dont les chefs montraient un courage surprenant. Je ne vous parlerai en particulier que d'un seul de ces chefs gaulois nommé Bituit.

Et à ce propos, pour vous donner une idée du luxe qui s'était introduit dans la Gaule, vous saurez que lorsque le père de Bituit se promenait, il faisait jeter devant lui des poignées de pièces d'or et d'argent, et quand il donnait des repas, il faisait creuser des citernes immenses pour y enfermer le vin.

Bituit lui-même, monté sur un char d'argent, s'avança contre les Romains. Il était si orgueilleux qu'à la vue du petit espace occupé par l'armée romaine il s'écria : « C'est à peine si mes chiens auront à manger. » — Pour comprendre ces paroles, il faut que vous sachiez que les Gaulois emmenaient toujours derrière leur armée des chiens qu'on dressait au combat. Je suppose qu'on leur apprenait à se jeter sur l'ennemi et à le mordre tant qu'ils pouvaient.

Cependant Bituit, pas plus que les autres chefs, ne vainquit les Romains. Il fut pris et emmené à Rome où il mourut en prison.

Les Romains conquirent peu à peu presque toute la Gaule, mais ce ne fut pas sans résistance de la part des Gaulois.

Enfin, cinquante ans avant J. C., un général romain, nommé Jules César, parvint à se rendre entièrement maître de notre beau pays, et la Gaule appartint dès lors aux Romains.

O. Delphin Balleyguier.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

WOLFGANG GOETHE.

SUITE.

Comme on le voit, maître Gœthe raisonnait juste, mais l'ennui ne s'asseyait pas moins à ses côtés. Il se mit à la fenêtre, parcourut l'appartement en tous sens, s'arrêta devant une galerie décorée par son père, et représentant les plus belles vues de Rome; pour la première fois il regarda sans intérêt le Colisée, l'église Saint-Pierre, le château Saint-Ange, la Piazza del Popolo, etc. Il descendit vers les domestiques, dont quelques-uns l'aidaient à faire du jardinage ou de la gymnastique; tous étaient occupés ou absents; son favori même, le facile Fridolin, qui lui répondit :

« Bien fâché, monsieur Wolfgang, mais je n'ai pas d'ordres pour jouer avec vous. »

Gœthe, désappointé, remonta le cœur un peu gros dans la salle d'étude, se disant à mi-voix :

« Que d'ennuis pour un petit thème manqué! Ah! si j'avais su! »

Wolfgang, les deux mains dans ses poches, essaya de se distraire en marchant sur les rosaces du tapis ou les fleurs des rideaux. Tout en sautant à cloche-pied, Gœthe arriva devant une porte entr'ouverte donnant entrée dans une chambre blanche et mignonne comme celle d'une fée. C'était dans ce petit lit, abrité par une alcôve, que toutes les nuits Cornélie venait rêver aux anges. Ses meubles étaient tous proportionnés à la jeune reine du lieu; ils avaient été disposés par la sollicitude de Mme Gœthe. Une poupée couchée sur le lit était soigneusement couverte; un beau rosier, orné d'une blanche et unique fleur, et un chardonneret, né au dernier printemps, attestaient les innocentes affections de la sœur de Wolfgang. Celui-ci franchit le seuil avec indifférence. Il eut vite parcouru la chambre, quoiqu'il marchât nonchalamment tout en répétant :

« Que je m'ennuie! »

On n'eût pas reconnu l'actif petit garçon qui faisait dire à son grand-père, Jean Textor, l'échevin de Francfort :

« Pour Wolfgang, le jour n'est pas assez long, il faudrait supprimer les nuits. »

Cependant il s'accouda sur le petit dressoir où s'élevait la rose et la contempla avec attention.

« Ah! dit-il, la rose de Cornélie est ouverte! Elle est bien jolie! Combien j'aime ses pétales blancs faiblement nuancés de rose! Et puis, quel parfum! Si j'avais eu cette rose à moi, l'autre jour, je l'aurais offerte à Dieu au lieu de mes fleurs desséchées. »

Gœthe ne s'ennuyait plus, un objet offrant quelque chose de nouveau avait frappé son esprit.

« Cette rose est tout à fait double, continua-t-il; Wilhem ne m'a-t-il pas dit que c'était là une rose impériale? Je crois que oui. Mais ces fleurs ne se trouvent pas ainsi dans la nature, elles sont simples, et ce n'est que par le semis et la greffe qu'on obtient ces variétés; et puis les étamines se changent en pétales. Je voudrais bien savoir combien celle-ci a d'étamines? »

Et Wolfgang, se haussant sur la pointe des pieds, attira la rose vers lui; mais, comme il ne pouvait pas l'examiner à son aise, il écarta les pétales; enfin, les pétales le gênant encore, il en arracha plusieurs pour compter les étamines, et, brisant la tige de la fleur, il s'assit par terre, et, enlevant pétale par pétale, il les examina attentivement; puis, quand il eut achevé son massacre, il courut à son pupitre et écrivit je ne sais quelles remarques, se disant :

« Quand je verrai des églantines, je les comparerai à cette rose, je tâcherai de reconnaître à quelle sorte de rose sauvage appartenait la fleur de Cornélie. »

Vous voyez que le jeune Gœthe était fort égoïste, puisqu'il oubliait complétement les autres devant une fantaisie quelconque. De la rose il passa à la cage; l'oiseau, qui le connaissait, sautilla à sa vue d'un air mutin, frappant de son bec frêle les barreaux en fer pour obtenir quelques minutes de liberté. L'enfant ne le fit pas attendre.

« Viens, petit, lui dit-il, viens vite; nous sommes deux prisonniers aujourd'hui, pauvret: toi dans ta cage, et moi dans la maison; mais moi, encore, je l'ai mérité, tandis que toi, chardonneret, tu n'as pas mal fait ton thème. Ah! petit volage, vous regardez la fenêtre d'un air bien éloquent; vous voudriez vous enfuir, aller vous percher sur ces arbres encore verts, et peut-être picoter quelques grains de raisin, friand? »

Et Gœthe caressait l'oiseau, le baisait et le faisait voltiger sur sa main ou sur son épaule.

« Si j'étais oiseau, dit-il, je m'envolerais vers l'Italie, vers la terre *où fleurit le citronnier*, où le ciel est toujours bleu, et où l'on ne voit jamais de brouillard. Oh! quand je serai grand, c'est ce désir-là qui me donnera des ailes. »

L'oiseau, fatigué du mouvement qu'il s'était donné, vint dans la main de Gœthe et s'y blottit pour trouver la chaleur. L'enfant le considéra un instant :

« Ah! dit-il, tu es frileux en ce moment, petit oiseau; tes plumes tombent, et voilà les autres qui sont enfermées dans de petits étuis gommés, et qui vont bientôt te faire un bel habit neuf et chaud. J'ignore si la plume est entière dans cet étau ou si elle grandit peu à peu? »

Ainsi disant, le bizarre garçon arracha à l'oiseau un étau, puis deux, puis trois, et ainsi de suite. A chaque plume enlevée, le chardonneret tressaillait et poussait un petit cri douloureux, mais ne s'envolait pas, ne croyant pas sans doute que la main qui venait de le caresser il n'y avait qu'un instant pouvait le blesser ensuite. Quant à Gœthe, l'œil attentif et la bouche close, il avait tiré son microscope et continuait ses observations. Dieu sait quand il se serait arrêté, lorsqu'une voix grêle et perçante s'écria derrière lui :

« Oh! le méchant! le cruel! il a fait mal à mon oiseau! »

Et Cornélie, irritée autant que son bon cœur pouvait le lui permettre, enleva l'oiselet éperdu et courut conter ses peines à sa mère. M. et Mme Gœthe arrivaient dans leur appartement. La mère eut fort à faire pour calmer Cornélie qui sanglotait, car l'oiseau avait le dessus du corps presque à découvert; elle commença par prendre le chardonneret, qu'à force de caresses passionnées la petite fille aurait vraisemblablement étouffé; puis, accompagnée de son mari, elle alla trouver Gœthe. Il était resté dans la chambre et portait le front assez haut, parce qu'il ne se jugeait pas coupable. Il essaya donc de se justifier, pensant qu'aux yeux du conseiller, qui mettait la science en première ligne, le désir de connaître ferait tout pardonner.

« Je ne croyais pas faire souffrir l'oiseau, dit-il. Je cherchais, je cherchais, et j'avais tout à fait oublié Cornélie, et le chardonneret, et tout.

— Et la rose aussi, dit tristement la petite, qui venait de ramasser les pétales épars de la belle fleur.

— Et la rose aussi, » redit Wolfgang.

M. Gœthe fronça le sourcil :

« Le mal n'est jamais bon à faire, dit-il en jetant sur l'enfant un regard sévère; si vous aviez attendu mon retour, au lieu de sacrifier à vos ardentes fantaisies, je vous aurais donné la raison des choses, ou je vous aurais indiqué de savants livres qui vous l'auraient expliquée. Il est beau et grand de savoir, mais il est des sciences pour tous les âges : ce que l'homme sait, l'enfant doit l'ignorer longtemps encore, et l'homme meurt lui-même en ignorant la plupart des choses. Je suis mécontent, Wolfgang, vous avez manqué d'humanité et de cœur; je vous le dis à regret. Pendant un mois, je vous défends de vous occuper de votre théâtre; c'est, je crois, votre grand plaisir. Il est juste qu'on vous prive de quelque chose, vous qui ne respectez pas les joies des autres. »

M. Gœthe sortit sur ses paroles. Mme Gœthe demeura, réchauffant l'oiseau et essuyant les yeux de Cornélie, qui avait soigneusement ramassé tous les pétales déchirés et les avait glissés sur sa mère, en murmurant :

« C'est la surprise que je voulais te faire pour ton anniversaire. »

Mme Gœthe sentit une larme monter à ses yeux à la vue du chagrin réel de sa fille, et jeta sur Wolfgang un regard si gros de reproches, que le petit garçon, resté froid à la punition de son père, ne put retenir ses pleurs et courut les cacher dans sa chambre.

Quelques jours après cette scène, le chardonneret, bien soigné, bien dorloté dans un nid de coton, recom-

mençait ses sauts et ses chants; le rosier, mis dans la serre, faisait espérer un bouton; Cornélie, pendue au cou de son père, implorait la grâce de Wolfgang, et Mme Gœthe, vaincue par le repentir du jeune savant, lui avait rendu ses sourires.

Une représentation dramatique chez M. Gœthe.

La mère du conseiller, grande femme pâle et douce, dont la vie s'éteignait dans une longue maladie, habitait la maison de son fils, et, pour attirer près d'elle ses petits-enfants, leur faisait souvent voir les marionnettes sur un grand théâtre en bois et en carton. A sa mort, le théâtre devint la possession des enfants, et Gœthe s'empara de la direction; il la remplit avec une sagacité et un bonheur qui durent le faire sourire lorsqu'il eut accepté, bien des années après, la direction de la salle de Weimar. L'intelligent enfant changea les décors, en composa de nouveaux avec de grandes feuilles de carton sur lesquelles il peignait ce qu'il voulait représenter. Le dessin en était nettement exécuté, car Gœthe était aussi habile à manier le compas que le crayon. Mais son talent avait échoué devant les costumes, et il les avait abandonnés à son domestique Fridolin. Bientôt la troupe du théâtre fut complète; il y eut des Colombines, des Arlequins, des juges, des marquis, des démons, des anges; et Gœthe, enchanté de ces dociles acteurs, donna de fréquentes représentations dont lui seul faisait les frais d'invention.

Depuis longtemps il désirait représenter *Joseph et ses frères;* cette touchante histoire l'avait toujours impressionné, et il avait composé, puis écrit une sorte de drame. C'était ce drame dont la représentation avait été suspendue par ordre du conseiller, lors des cruelles expériences de maître Wolfgang.

Fridolin profita de ce retard pour donner à ses costumes un éclat inaccoutumé; les acteurs changèrent de costume à chaque acte, et il y en avait cinq. Le temps de la pénitence étant écoulé, Gœthe n'eut plus qu'un désir, celui de faire jouer son ouvrage. Le théâtre avait été placé sur une estrade au fond de la lingerie, vaste pièce de la maison où jouaient souvent les enfants. La toile se leva aux applaudissements des spectateurs, petits et grands, sur un très-beau décor représentant la campagne. Au loin, on voyait les troupeaux paissants des fils de Jacob, et ces derniers commençaient à s'entretenir du coupable dessein de perdre le pieux Joseph; leur conversation, l'arrivée du fils aîné de Jacob vêtu de sa belle tunique aux mille nuances, ses réponses douces et innocentes aux paroles cruelles et dures de ses frères, tout cela parut fort bien conduit; mais l'émotion gagna tous les jeunes cœurs lorsque Joseph fut dépouillé de sa belle robe et vendu aux marchands ismaélites.

La toile tomba sur cette situation émouvante. Au deuxième acte, Joseph est en Égypte chez Putiphar, et, accusé par la méchante femme de cet homme, il était obligé de se défendre; il le faisait avec la force de l'innocence, mais en vain, on le condamnait à la prison, et, en partant, il disait ces mots qui eurent un grand succès :

« Je préfère le triste séjour d'une prison avec mon cœur innocent, à votre palais avec un cœur coupable. »

Au troisième acte, Joseph était dans la prison.

« Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disait Joseph, où donc es-tu? Ta bonté est cachée pour le pauvre Joseph, comme le soleil dont les rayons ne pénètrent pas dans ce noir cachot. Qu'ai-je fait pour tant souffrir? Déjà j'ai perdu ma mère au berceau, et, au soir de sa journée, Jacob cherchera en vain le bras de son fils bien-aimé pour s'y appuyer. Les yeux de mon cher Benjamin sont rougis de larmes dès l'aurore, et moi, qui pleure aussi, j'ai encore le front ombragé de la blonde chevelure de l'enfance. Quand reverrai-je les palmiers et les roses de mon beau pays? Quand pourrai-je conduire nos blancs agneaux se désaltérer au puits. »



A la fin de l'acte il était présenté par

Et la voix de Gœthe s'altérait et faisait naître une émotion véritable dans l'auditoire. Mais bientôt la vérité historique reprenait le dessus. L'arrière-petit-fils

d'Abraham reprenait courage; et alors le pannetier et l'échanson venaient demander l'explication de leurs songes.

Au quatrième acte, Joseph, dont la jeune science avait percé les murs de sa prison, était mandé par le pharaon Thoul-Masis. Sa sagesse et sa modestie lui valaient l'honneur le plus grand qui fût réservé à un Égyptien, et lui, étranger, s'asseyait aux côtés du roi et devenait son conseiller et son ministre.



son fils au pharaon. (Page 309, col. 1.)

Enfin, au cinquième acte, Joseph reconnaissait ses frères, leur pardonnait, et, bien qu'il fallût aller chercher Jacob en Chanaan, ce qui n'était pas un petit voyage, le vieux patriarche arrivait à la fin de l'acte et était présenté par son fils au pharaon. C'était, comme on le voit, l'œuvre confuse et naïve d'un enfant, mais dans laquelle étincelaient déjà des traits poétiques et heureux. L'auteur enfantin exerçait déjà le prestige du talent : concentrer l'attention du public, plaire et toucher. M. Gœthe, muet et à l'écart, se disait tout cela, et, jouissant de ce génie précoce, rêvait à l'avenir. Il n'était pas complétement satisfait, parce que cet homme sensé n'attachait aucun prix aux œuvres d'imagination; il n'estimait que les productions du bon sens et de la raison. Mme Gœthe, moins sévère, avait pleuré de vraies larmes aux plaintes du doux Joseph, et Cornélie, assise sur ses genoux, s'était aussi plusieurs fois essuyé les yeux.

Fridolin partageait, avec une modestie apparente, le triomphe de son jeune maître, et glissait de temps en temps que la tunique de Joseph, les coiffures égyptiennes à bandelettes, le sceptre d'or du pharaon, la robe bleue de Benjamin, les sacs de blé des dix frères coupables, tout cela avait un peu aidé au succès. Au reste, l'excellent homme était heureux, car Gœthe lui avait sauté au cou, l'avait embrassé sur les deux joues, en lui criant :

« Vive Fridolin ! il m'a joliment aidé ! »

On croyait tout fini, lorsque le jeune directeur parut lui-même sur le théâtre et vint annoncer qu'un divertissement nouveau avait été préparé à la suite de ce drame. On applaudit beaucoup et l'on croqua à belles dents la collation que fit servir l'obligeante mère de Gœthe.

Environ une demi-heure après, la toile se leva, et Gœthe donna tant bien que mal, mais avec assez d'intelligence, le tableau de la *Fête des fifres*, fête populaire et antique, célébrée à Francfort au commencement de la foire de chaque année. Le décor représentait la salle des Empereurs du Rœmer. On entendait les cloches sonner en cadence, les tambours battre aux champs, et le maire, entouré d'échevins et de porte-drapeaux, occupait une estrade. Les armes de Francfort avaient été peintes par l'enfant, et c'était lui qui avait dessiné les costumes des bourgeois et des soldats du moyen âge; le patient Fridolin avait habillé plus d'une cinquantaine d'acteurs. Les soldats portaient des casques et des cottes de mailles; les uns avaient des arcs, les autres des hallebardes; les bourgeois étaient vêtus de chausses hautes et collantes, de souliers de cuir blanc, de tuniques brunes ou grises et de chaperons de diverses couleurs. Trois musiciens parurent, l'un jouant du chalumeau, l'autre du hautbois, le troisième de la basse; ils exécutent de vieux airs allemands bien connus des jeunes assistants, et plus d'un se met à accompagner les refrains qui ont bercé son enfance. Les exécuteurs réels étaient Wolfgang avec sa flûte et Fridolin avec son violon.

Enfin, les représentants des villes, qui devaient figurer à la foire de la Sainte-Borcheling, venaient offrir au maire des présents symboliques, du poivre, une paire de gants, un chapeau de feutre et quelques pièces d'argent. Alors, les fifres cessaient, et le maire, se levant avec majesté, souhaitait à la foire qui allait s'ouvrir toutes sortes de prospérités.

Mlle Émilie Carpentier.

(La fin au prochain numéro.)

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XX. Le bimbany.

Nos voyageurs choisirent pour leur première halte

le doosoon de Lakitau, où ils durent expliquer qui ils étaient, et quelle nature d'affaires les amenait.

Tout le monde était en mouvement dans le village, où une grande fête se célébrait. La fête ou « bimbany » avait lieu parce que la fille de l'homme le plus important du village se mariait. Deux buffles et plusieurs chèvres avaient été tués, et une invitation générale avait été faite pour que chacun pût venir s'asseoir au banquet et participer à la joie des deux familles.

Contrairement à l'usage en pareil cas, le mariage eut lieu le premier jour du bimbany, et nos voyageurs purent assister à la cérémonie, qui fut célébrée dans le « belli » ou salle de ville.

Voici en quoi elle consiste : le futur joint ses mains à celles de sa fiancée, un imaum, ou prêtre du village, les déclare mari et femme, et tout est dit.

Quand la cérémonie fut terminée, on servit le grand dîner, qui, pour Henri et ses compagnons, fut la partie la plus intéressante de la fête. Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient privés d'une nourriture substantielle, et il est facile d'imaginer avec quel plaisir ils prirent place devant une table chargée de rôtis qui avaient une mine tout à fait appétissante.

Dans la soirée, il y eut bal dans le « balli, » et les danses se continuèrent jusqu'au matin.

Vers minuit, nos voyageurs regagnèrent la maison où ils devaient dormir. Tous étaient enchantés de ce qu'ils avaient vu dans la journée, à l'exception de Paul. Et pourtant la pensée qu'il y aurait un bimbany l'avait rendu heureux d'avance, et même, pendant toute la première partie du jour, il s'était montré d'une gaieté peu ordinaire chez lui; puis, soudainement, il était devenu triste et avait paru en proie à de vives préoccupations.

Quand ils furent de retour chez eux et qu'ils eurent pénétré dans la maison par l'échelle de bambou, Paul l'enleva et chercha ensuite vainement un moyen de rendre inaccessible à d'autres le trou par lequel ils étaient entrés dans la place.

« Paul, dit Henri, qu'est-ce que tu as?... qu'est-ce que tu crains?

— Moi avoir vu un méchant homme aujourd'hui, répondit Paul, et moi avoir peur de lui beaucoup.

— Allons donc, Paul, dit le capitaine, pourquoi voudrait-on te faire du mal?

— Moi n'avoir pas peur pour Paul, mais beaucoup peur pour vous.

— Ne t'inquiète pas sur mon compte, mon ami, dit le capitaine, car je suis homme à savoir prendre soin de moi et de toi aussi.

— Non, capitaine, répondit Paul. Vous avoir besoin de nous tous pour prendre soin de vous. Moi savoir ce que veut le méchant homme.

— L'as-tu donc vu regarder dans la salle où nous étions à dîner? demanda Charles.

— Oui, c'est là que moi l'avoir vu, répondit l'enfant.

— Je vais vous expliquer, capitaine, pourquoi Paul croit qu'un danger vous menace, dit Charles. Quelqu'un, pensant que nous mangions, a approché la tête de la porte du « balli, » et, sans laisser voir autre chose qu'une mèche de cheveux qui avançait sur son front, a jeté un regard de côté dans la salle. A partir de ce moment, Paul n'a plus été le même. Il a cessé de manger immédiatement, et depuis a toujours eu l'air préoccupé.

— Qui était cet homme, Paul, qui a regardé dans la salle? demanda Henri.

— Moi avoir reconnu parfaitement, au regard de cet œil, le Malais, que vous avoir renversé hors du canot, répondit Paul. Et vous prendre garde.... lui être après vous. »

Le capitaine, Henri et Charles s'amusèrent de l'anxiété de Paul, qui parut vivement contrarié en voyant leur incrédulité. Il leur assura qu'il était impossible qu'il se fût trompé, et les supplia de ne pas mépriser ses avertissements.

« A moins nous prendre beaucoup de précautions, lui vous tuer, dit-il au capitaine; lui guetter longtemps une bonne occasion et vous frapper. Si vous ne pas me croire, lui avoir bientôt la chance.... »

Le capitaine, Henri et Charles promirent à Paul de se diriger d'après son conseil, et de se tenir toujours sur leur garde contre le Malais.

XXI. La première visite du Malais.

Malgré la promesse qu'ils avaient faite à Paul, le capitaine et ses deux compagnons se couchèrent avec la pleine confiance que leur repos ne serait point troublé. Mais l'enfant ne put dormir. Il était certain que le Malais était sur leur trace, et qu'il guettait autour de la maison qui leur servait d'asile.

Il arriva cependant un instant où Paul essaya d'imiter ses compagnons, mais ce fut en vain. Il savait d'ailleurs que leur ennemi essayerait d'abord de les frapper sans s'exposer lui-même.

Paul se leva et promena ses regards tout autour de la pièce, pour voir s'il n'apercevrait rien qui fût de nature à confirmer ou à dissiper ses appréhensions.

La lune, dont les rayons passaient à travers les bambous qui formaient la muraille, jetait une certaine lumière dans la chambre qui lui permit de distinguer ses compagnons endormis.

« Oui, se dit-il, il faut absolument que je veille, car il viendra cette nuit. »

Il veilla, en effet, et longtemps.... si longtemps, qu'il finit par croire que ses craintes étaient sans motif.

Il essaya encore une fois de dormir, et, pour ne négliger aucune précaution, il se coucha le visage tourné du côté du trou qui était ouvert dans le plancher, et qui était la seule entrée par laquelle on pût pénétrer dans l'appartement.

Paul resta ainsi quelque temps sans bouger. Soudain quelque chose intercepta un rayon de lumière qui glissait dans la chambre, tout au bord du trou. C'était l'extrémité d'une échelle de bambou.

Paul écouta, mais pas le moindre bruit ne frappa ses oreilles. Il ne savait à quoi se résoudre. S'il remuait ou s'il jetait l'alarme parmi ses compagnons, il serait sans aucun doute entendu par la personne qui était en bas, et qui ne manquerait pas de se retirer.

Tandis que Paul demeurait indécis, une tête s'éleva lentement au-dessus du plancher, et deux yeux perçants parcoururent la chambre.

La chambre était petite, et il y avait suffisamment de lumière pour que l'on pût distinguer ce qu'elle contenait. Henri et Charles étaient couchés à peu près au centre de la pièce, Paul à leurs pieds, et le capitaine était étendu dans un coin; comme il portait une veste

de toile blanche, il était aussi très-facile de le reconnaître au milieu de ses compagnons.

Paul crut remarquer qu'au moment où les regards de leur ennemi se portèrent vers l'endroit où dormait le capitaine, ils brillèrent d'un éclat étrange et sinistre. Il était sur le point de crier pour éveiller ses amis, lorsque la tête se retira, les yeux disparurent, et l'échelle fut enlevée. BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

LA CARICATURE.

Un jeune peintre, se laissant aller à son humeur plaisante, dessina une caricature qui représentait un ours, un hibou, un singe et un âne; pour la rendre plus frappante, plus gaie, plus morale, il donna à chaque figure quelques traits humains.

Bruin l'ours se présentait comme un vieux soldat édenté, pris de vin; le hibou, perché sur l'anse d'une cafetière, avec des lunettes sur le nez, semblait lire le journal, et l'âne, embelli d'une immense perruque qui ne parvenait pourtant pas à cacher ses longues oreilles, était assis devant le singe qui faisait son portrait. Ce groupe fantastique excita la gaieté et reçut l'approbation générale, jusqu'au jour où de mauvais plaisants répandirent le bruit que c'était la satire des amis de l'auteur; à peine ce bruit eut-il circulé, que ceux qui y avaient applaudi d'abord prirent l'alarme et même se reconnurent dans les caricatures exposées.

L'un des premiers, un vénérable capitaine, qui n'avait pas servi sans quelque gloire, irrité de l'outrage qu'il croyait lui être fait, se rendit chez le peintre, et, le trouvant chez lui, l'apostropha ainsi :

« Écoutez, monsieur le singe, je veux vous prouver que si l'ours a perdu ses dents, il a encore ses pattes, et qu'il n'est pas assez sot pour que votre insolence lui échappe.... Monsieur, quel horrible scandale que cette gueule édentée! Mais ne vous imaginez pas que je sois incapable de ruminer mes ressentiments. »

Ici il fut interrompu par l'arrivée d un savant médecin, qui s'avança sur le coupable avec un visage furieux :

« Sans doute, s'écria-t-il, la longueur des oreilles de l'âne compense la petitesse de celles du singe!... Non! point de faux-fuyants! Par la barbe d'Esculape! il n'y a pas un seul cheveu sur cette perruque qui ne se dresse pour témoigner que l'insulte est personnelle.... Remarquez, capitaine, comme ce malheureux petit coquin a copié mes boucles; la couleur est différente, mais la forme et la frisure sont absolument pareilles. »

Pendant qu'il se livrait à la violence de ses plaintes, entra un grand sénateur qui, marchant sur l'accusé, lui cria :

« Je t'apprendrai aujourd'hui que je sais lire autre chose qu'un journal, et sans avoir besoin de lunettes.... C'est bien là que je te reconnais, misérable; sans l'argent que je t'ai prêté, tu serais en prison comme un hibou, et tu n'oserais pas montrer ta face en plein jour! O l'ingrat! le fourbe! le calomniateur! »

En vain le peintre leur affirmait qu'il n'avait voulu offenser personne, faire le portrait de personne. Ils lui répondirent que la ressemblance était trop frappante pour ne pas sauter aux yeux; ils l'accusèrent d'insolence, de calomnie, d'ingratitude. Leurs cris furent entendus de la foule, et désormais on n'appela le capitaine que l'ours, le docteur l'âne, et le sénateur le hibou. O. VILLIERS.

PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE DONNÉ EN PRIME

AUX ABONNÉS D'UN AN DE *la Semaine des Enfants*.

Le Bon pour un Portrait photographique que nous avons offert en Prime à tous nos Abonnés d'un an a eu tout le succès qu'il méritait. Les anciens ont renouvelé avec empressement, et les nouveaux sont venus en plus grand nombre même que nous ne nous y étions attendus.

Il est vrai qu'en cette occasion, MM. Dagron et Cie ont mis dans l'exécution de leurs engagements tant de talent, de conscience et de zèle, que chacun de nos Abonnés a été heureusement surpris d'avoir pour rien un Portrait si bien fait.

Aussi quelques absents se sont-ils plaints; ils seront à Paris, disent-ils, en février ou en mars, et ils nous prient de leur accorder un ou deux mois de délai. Il sera fait selon leur désir.

Nous nous sommes en effet entendus de nouveau avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 66, à Paris, pour prolonger jusqu'au 1er avril prochain le droit à la Prime.

D'ici là, donc, tous nos Abonnés d'un an, *en renouvelant pour le même temps*, et les souscripteurs nouveaux pour un Abonnement annuel, recevront sur leur demande *un* Bon avec lequel ils pourront se présenter tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, de neuf heures du matin à midi, chez MM. Dagron et Cie, pour y faire faire un Portrait photographique de la même grandeur que la vignette de la page 88 du numéro 638 de *la Semaine des Enfants*.

Un exemplaire dudit Portrait sera remis au souscripteur le jour indiqué par MM. Dagron et Cie.

Pour avoir droit à cette Prime, les Abonnements devront être pris directement dans nos Bureaux, rue de Fleurus, 9.

VARIÉTÉS.

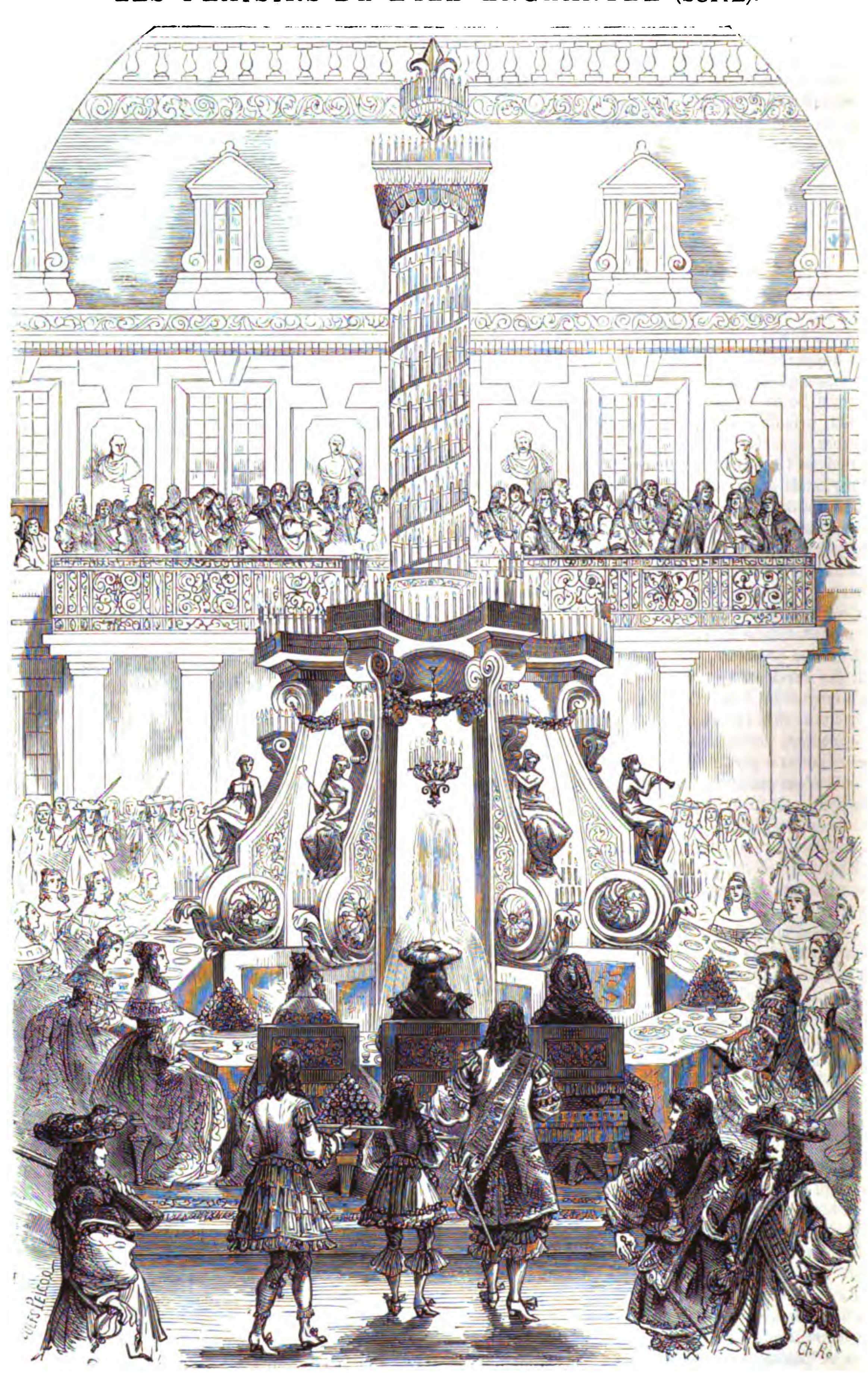
LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré qui régnait autour du palais de Versailles, et qui regarde sur le fossé dans lequel on avait dressé la lice avec des barrières, le roi s'y rendit, suivi des mêmes chevaliers qui avaient couru la bague. Il se fit plusieurs courses, fort belles et heureuses; le roi emporta le prix : c'était une rose de diamants d'un grand prix, que le roi redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt et gagna.

Dans la cinquième journée, le roi mena toute sa cour à sa ménagerie, dont on admira les beautés et le nombre incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en avait beaucoup de fort rares. Une collation suivit ce divertissement. Elle était magnifique comme les autres; du reste, huit jours durant, chaque repas put passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire. *(La suite au prochain numéro.)*

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE (SUITE).



Cinquième journée.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 667. — Quinze centimes.** 17 FÉVRIER 1866.

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Un Gaulois lançait sur les Romains des boules de suif et de poix. (Page 314, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Troisième récit.

La Gaule sous les Romains; de 51 av. J.-C. à 418 de J.-C.

Comme je vous l'ai déjà dit, mes chers enfants, les Gaulois, ces hommes si fiers et si braves ne se soumirent aux Romains que parce qu'ils ne purent faire autrement ; il est même probable que si les Gaulois avaient été aussi habiles à fabriquer les armes, et aussi instruits dans l'art de la guerre que leurs ennemis, il est probable, dis-je, que les Romains n'auraient jamais pu venir à bout de conquérir la Gaule.

Vous venez de voir que les Romains étaient habiles dans l'*art* de la guerre. En effet, la guerre est un art; car il ne s'agit pas seulement de bien se battre et de tuer beaucoup de monde pour remporter une victoire. Un général doit aussi préserver ses soldats, attaquer l'ennemi lorsqu'il s'y attend le moins et qu'il n'est pas préparé à la défense, et bien d'autres choses encore. Pour tout cela, il faut être très-instruit et très-habile, et c'est pourquoi on parle de l'*art* de la guerre. Du

reste, vous jugerez par vous-même plus tard, en lisant l'histoire, que ce n'est pas toujours celui qui a le plus de soldats qui remporte la victoire, mais celui qui sait le mieux conduire son armée.

Donc (pour en revenir où nous en étions), les Gaulois se révoltaient tant qu'ils pouvaient contre les Romains, et Jules César avait fort à faire avec ce peuple insoumis. Jamais ils ne se lassaient; aussitôt qu'une tribu avait été battue, une autre recommençait. Il serait beaucoup trop long de vous raconter tous les traits de courage des chefs gaulois; cependant je ne puis passer sous silence l'histoire de Vercingétorix, l'un de leurs plus célèbres chefs.

Vercingétorix était d'une des plus grandes familles de la Gaule; il aimait avant tout sa patrie, et ne rêvait qu'à délivrer son pays du joug étranger. Né dans un pays fort montagneux, appelé maintenant l'Auvergne, Vercingétorix était un beau jeune homme, plein de bravoure, sachant parler avec éloquence, et par sa vie tout à la fois simple et noble, il avait su s'attirer l'admiration de toute sa tribu.

Il paraît que Jules César, en apprenant combien Vercingétorix était courageux, et sa haine contre les Romains, eut peur de lui; aussi, savez-vous ce qu'il fit? Il lui écrivit: « Venez près de moi, vous serez mon ami; je vous donnerai de grandes richesses, je vous comblerai d'honneurs » Mais Vercingétorix répondit « Non, je veux rester dans mes montagnes, et je ne désire qu'une chose : chasser les Romains. » Vous concevez, mes chers amis, que Jules César fut très-irrité de cette réponse, et qu'il se promit bien de ne pas manquer l'occasion de se venger de Vercingétorix.

Cependant ce ne fut qu'après sept ans d'une guerre acharnée que César put s'emparer de Vercingétorix. Tout ce temps, les Gaulois ne se lassèrent pas de combattre les Romains, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et partout on admirait leur bravoure. On raconte que dans le siége d'une ville, un Gaulois lançait sur les Romains des boules de suif et de poix que ses compagnons lui passaient de main en main. Le Gaulois fut tué par une flèche, son voisin lui succéda et également tué, puis un troisième, puis un quatrième; enfin, bien que tous ceux qui se mettaient à cette place, fussent assurés du sort qui leur était réservé, la tour ne fut abandonnée qu'à la fin du combat.

Vous voyez qu'il n'était pas facile de vaincre de tels guerriers, et pourtant tous les efforts du vaillant Vercingétorix furent inutiles; les Romains furent les plus forts. Il finit par être obligé de se livrer lui-même à César pour sauver ceux qu'il commandait, car Vercingétorix n'attendit pas qu'on le menât devant l'empereur romain. Voici de quelle manière il se présenta.

Il revêtit la plus riche de ses armures (car les Gaulois avaient appris des Romains à faire des armures), il sauta sur son cheval orné comme en un jour de bataille, et sortit de la ville au galop. Arrivé subitement aux pieds de César qui ne l'attendait pas, il tourna en cercle autour des assistants, descendit de son cheval, puis jeta l'un après l'autre, son casque, son épée, toutes les pièces de son armement, et se tint debout en face du général, avec sa belle et noble figure, calme, sans prononcer une parole.

Tous ceux qui étaient présents furent touchés de compassion à la vue de ce jeune homme si brave, se livrant lui-même entre les mains de son ennemi. César seul ne se laissa pas émouvoir. Il le combla d'injures, lui reprocha durement de n'avoir pas voulu devenir son ami, d'avoir refusé les richesses et les honneurs qu'il lui avait offerts; puis il ordonna à ses soldats de le garrotter et de l'emmener.

Vercingétorix fut conduit à Rome, où il resta six ans dans un cachot, et au bout de ce temps, César lui fit trancher la tête.

N'êtes-vous pas outrés, mes chers enfants, de la cruauté de César, et ne trouvez-vous pas qu'il aurait dû traiter Vercingétorix avec douceur et bonté? Mais c'est que César était païen ; il ne savait pas qu'il existe un Dieu qui nous a commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes et de pardonner à nos ennemis.

O. Delphin Balleyguier.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

Mais soudain une pensée traversa l'esprit de Paul, et, s'avançant sans bruit vers le capitaine, il l'éveilla.

« Levez-vous, capitaine, vous pas faire de bruit; levez-vous vite. »

Le capitaine obéit. Paul éveilla ensuite Henri et Charles, et, les ayant réunis dans un coin de la pièce opposé à l'angle où avait dormi le capitaine, il leur raconta ce qu'il avait vu. Tous les quatre restèrent debout, en silence, dix minutes environ, et, pendant ce temps, le capitaine et Henri firent la réflexion qu'ils agissaient avec un manque de sagesse impardonnable.

« Voyons, je ne veux pas que la nuit se passe ainsi, dit le capitaine à haute voix; j'ai besoin de dormir.

— Et moi aussi, ajouta Henri; d'ailleurs, je suis persuadé que Paul a rêvé.

— Non, non! dit Paul. Moi avoir vu un homme; moi pas fermé l'œil de la nuit.

— Était-ce le Malais qui nous a fait passer la rivière? demanda le capitaine.

— Oui, c'était lui, répondit Paul.

— Il n'est pas probable qu'il revienne cette nuit, observa le capitaine; il n'aura pas le courage de pénétrer dans cette chambre, car il aurait peu de chances d'en ressortir vivant, quand même il aurait réussi à tuer quelqu'un de nous. Je vais me recoucher et dormir.

— Silence! » fit Charles, qui, en ce moment, était à regarder par une crevasse dans le côté de la maison.

Henri approcha les yeux d'une ouverture ménagée entre deux bambous, et vit, dans l'ombre, un homme venant vers eux, et portant quelque chose qui ressemblait, par la forme, à une petite maison.

« Silence! s'écria Henri en saisissant son fusil; que personne ne prononce une seule parole.... »

Quelques minutes s'écoulèrent.... puis on entendit un léger bruit sous la maison. Ce bruit était à peine perceptible. Tout à coup un autre son se fit entendre, juste contre le plancher sur lequel nos voyageurs se tenaient debout. Ce bruit avait été évidemment produit par un coup donné avec force.

Le capitaine et ses compagnons se retournèrent, et là, passant à travers le plancher, qui était fait de mor-

ceaux de bambous, ils aperçurent briller la lame d'un crick.

L'arme fut retirée.... un autre coup fut frappé, et le crick reparut à travers le plancher, à l'endroit exact où le capitaine était couché avant que Paul ne l'eût éveillé.

Henri avait sa baïonnette au bout de son fusil; il s'élança vivement et l'enfonça de toutes ses forces dans le plancher, tout auprès de la place où il avait vu le crick. Il sentit une résistance autre que celle que pouvait lui offrir le plancher, mais il ne put en déterminer la nature. Toujours est-il qu'après quelques secondes d'attente, ils entendirent le bruit de pas qui s'éloignaient de la maison.

« Maintenant, nous sommes bien certains de n'être plus dérangés cette nuit, dit le capitaine; nous pouvons nous reposer. »

Il se coucha en achevant ces paroles, et son exemple fut imité. Quelques minutes après, tous dormaient profondément.

Le matin, quand ils sortirent de la maison, ils trouvèrent une large cage à poulet, que le Malais avait apportée pour pouvoir atteindre jusqu'au plafond en montant dessus. La cage et la terre tout à l'entour étaient couvertes de taches de sang qui prouvaient qu'il avait été touché par la baïonnette d'Henri Beaumont.

« Paul, mon enfant, dit le capitaine, tu m'as bien certainement sauvé la vie. Les observations faites par ce misérable étaient justes, et si j'avais été encore couché à l'endroit où il m'avait vu, il n'est pas douteux que son crick ne m'eût passé à travers le corps. Une autre fois, mon cher Paul, je te promets de tenir le plus grand compte de tes avertissements.

— Croyez-vous que nous ne soyons pas à tout jamais débarrassés de lui? demanda Charles Kerbiriou.

— Assurément non, répondit le capitaine. Je connais assez le caractère des Malais pour avoir le moindre doute à ce sujet; et, la nuit dernière, je me serais plus préoccupé de lui ou plutôt de moi-même, si je n'eusse pas été persuadé que Paul s'était trompé en prétendant que nous étions suivis. Désormais je saurai que je dois me tenir sur mes gardes.

— Nous sommes quatre, dit Henri, et nous pourrons nous entendre pour qu'il y en ait toujours un de nous qui veille. Ce sera très-facile à arranger, et nous aurons encore suffisamment de temps pour reposer.

— La prochaine fois, lui pas venir la nuit, dit Paul. Être égal à lui mourir maintenant, pourvu qu'auparavant lui tuer le capitaine. Lui chercher à le tuer, n'importe comment, fût-il au milieu de cent personnes, et au risque d'être mis en pièces à l'instant.

— Il doit être trop lâche pour faire cela, observa Charles Kerbiriou.

— Non, répliqua le capitaine; la peur n'empêche jamais un Malais de commettre une mauvaise action. S'il ne peut parvenir à se donner assez de courage en puisant ce sentiment en lui-même, il aura recours à l'opium, et il en boira jusqu'à ce qu'il se sente prêt à tout oser. Le mieux que l'on ait à faire avec un pareil ennemi, c'est de le tuer à la première occasion qui se présente. Je ne sais pas si, en le revoyant, je le reconnaîtrais, parce que, pour moi, tous les Malais se ressemblent; mais si jamais je le rencontre, et que je sois bien certain que c'est le même qui a attenté à ma vie, il peut être sûr que je le tuerai sans pitié. »

XXII. Malleco.

La fête du mariage ou le « bimbany » devait se continuer pendant deux jours encore, mais nos voyageurs, désirant arriver à Bencolen le plus tôt possible, et ayant passé plus d'une journée à Lakitan, résolurent de se remettre en route.

Après avoir essayé vainement, pendant une heure ou deux, de trouver le Malais, ils partirent en se dirigeant vers la rivière Klingi.

Au moment où ils sortaient du village, ils furent rejoints par l'un des naturels, qui les pria de lui permettre de les accompagner à Bencolen. Pour se faire comprendre, il était obligé de s'adresser à Paul en langue malaise, ce qui ne plaisait pas beaucoup au capitaine, qui, pour cette raison, s'opposa d'abord à ce qu'il vînt avec eux.

Beaumont, Kerbiriou et Paul étaient assez d'avis d'accepter la société du Sumatran, mais ils ne voulaient pas contrarier le capitaine à ce sujet.

Le Sumatran se montra très-désappointé du refus qu'on lui opposa; sa contrariété fut si vive, que le capitaine en fut touché, et qu'il consentit à ce que le Sumatran se joignît à eux lorsque celui-ci eut appris à Paul qu'aucun des membres de sa famille n'était Malais, qu'il haïssait cette race, et qu'il était très-fier d'être un Sumatran.

L'indigène les pria de l'attendre une minute. Il se rendit dans une maison, et il en fit sortir un homme qui apprit au capitaine et à ses amis que leur nouveau compagnon s'appelait Malleco.

L'étiquette ne permet pas à un Sumatran de prononcer son nom, et rien ne les embarrasse autant que de voir des étrangers, ignorant leurs usages, leur demander comment ils se nomment.

Lorsque cette cérémonie fut terminée, ils se remirent tous en marche.

Dans l'après-midi, nos voyageurs eurent à traverser une petite plaine où l'on ne voyait que quelques buissons hauts tout au plus d'une dizaine de pieds.

Arrivés à peu près au centre, ils sentirent tout à coup la terre trembler sous leurs pieds, avec une force qui augmentait d'instant en instant.

Ils regardèrent dans la direction d'où venaient les sons, mais un fourré leur interceptait la vue.

Le fourré, parallèle à la route qu'ils suivaient, avait plusieurs centaines de pieds de longueur et était situé à leur droite.

Les sons devenaient de plus en plus distincts, et Malleco, s'écriant tout à coup : « Carbows! carbows! » tourna soudain à gauche et s'éloigna rapidement des buissons, en faisant signe à ses compagnons de le suivre.

Paul imita son exemple, en criant aux autres de toutes ses forces :

« Venez! venez! Ne pas rester auprès des buissons! »

Tous obéirent, quoiqu'ils ne sussent pas pourquoi on leur disait de courir; mais, pleins de confiance en leurs guides, ils se hâtèrent d'aller les rejoindre à deux cents pas, à gauche, où ils s'étaient arrêtés.

Le bruit qui avait excité leur attention était devenu beaucoup plus fort, et l'on voyait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans le fourré : on aurait

dit qu'une montagne invisible roulait sur les buissons, les broyant, les foulant contre terre, et un immense troupeau de buffles en sortit se dirigeant vers eux.

Malleco dit deux ou trois mots à Paul, et puis se mit à pousser de grands cris :

« Vous tirer un coup de fusil, cria Paul à Henri Beaumont; vite! tirez! »

Henri fit feu. Les buffles qui marchaient en tête hésitèrent irrésolus; puis, tournant à gauche, ils s'enfuirent à une faible distance dans la direction que devaient suivre nos voyageurs.

Soudain les buffles s'arrêtèrent, et, se retournant avec une promptitude et une régularité merveilleuse, firent face à leurs ennemis. Le museau avancé et les cornes recourbées en arrière, ils attendirent l'attaque.

Malleco s'approcha de nouveau de Paul, lui dit encore quelques mots, et se remit à courir. Mais, cette fois, ce fut vers les buffles.

« Venez! venez! » cria Paul à ses compagnons en s'élançant après lui.

Le capitaine, Henri et Charles ne se firent pas répéter l'invitation, et tous s'avancèrent jusqu'à une cinquantaine de pas du troupeau.

Tout à coup les buffles tournèrent sur eux-mêmes et recommencèrent à fuir; mais cette seconde manœuvre manqua de l'ordre avec lequel ils s'étaient tout à l'heure formés en ligne de bataille. Après avoir parcouru cinq cents pas environ, pour la troisième fois ils firent face à leurs adversaires; et, voyant qu'ils avaient réussi à exécuter heureusement leur retraite, ils parurent se remettre complétement de la frayeur qu'ils avaient éprouvée, et reprirent tranquillement leur course.



Le capitaine s'assura qu'Henri Beaumont n'avait rien de cassé. (Page 317, col. 1.)

Au milieu des buissons partout renversés, étaient deux buffles qui s'étaient empêtrés dans les broussailles. Le Sumatran fut d'avis qu'on devait les tuer; d'abord, parce qu'on se procurerait une excellente nourriture, et ensuite parce qu'un buffle isolé est plus dangereux et plus à craindre que tout un troupeau.

Au moment où ils approchèrent de l'un des buffles, celui-ci parvint à se remettre sur ses pieds. Rendu furieux par l'accident qui l'avait séparé de ses compagnons, ainsi que par les efforts frénétiques qu'il avait faits pour se débarrasser, il semblait disposé à assouvir sa rage sur tout ce qui se trouverait à sa portée.

Quoique épuisé, il se précipita sur nos voyageurs avec une telle impétuosité, qu'ils eurent à peine une seconde pour se préparer à le recevoir.

Henri mit en joue immédiatement, le capitaine arma son pistolet, et Malleco se jeta entre ses compagnons, la lance en avant.

L'instant d'après, le buffle fut sur eux. Henri lâcha la détente; mais le coup ne partit pas, son fusil étant déchargé.

L'animal, dans sa furie, se jeta sur la baïonnette et sur la lance de Malleco; Henri et le Sumatran roulèrent renversés par terre.

Immédiatement, le buffle reçut deux balles, du capitaine et de Charles. Mais, emporté par son élan, il alla tomber malheureusement en travers du corps d'Henri Beaumont.

A peine le buffle fut-il par terre, que Malleco lui enfonça sa lance dans le gosier. Une seconde après il était mort. Henri faillit être écrasé par le poids de l'animal; mais ses jambes surtout furent endommagées, et, quand on l'eut dégagé, il se trouva incapable de marcher.

Charles et Paul restèrent avec lui, tandis que le ca-

pitaine et Malleco se chargèrent d'aller tuer l'autre buffle avant qu'il fût parvenu à se dépêtrer des buissons.

Ses cornes, en effet, s'étaient embarrassées dans des branchages, et, renversé par les autres buffles qui lui avaient passé sur le corps, il lui avait été impossible de se relever.

Le Sumatran s'avança pour le frapper avec sa lance, et il allait la lui plonger dans la gorge, lorsqu'il la releva. Le capitaine était à côté de lui, et, furieux contre tous les buffles en général, et contre celui-ci en particulier, à cause de l'accident arrivé à Henri, il leva son pistolet pour envoyer une balle dans la tête de l'animal. Il en fut empêché par Malleco, qui lui fit remarquer quelques cicatrices que le buffle portait sur le poitrail et aux épaules, et aussi un trou qu'il avait dans le cartilage du nez

Il fut aisé de reconnaître à ces indices que le buffle avait été autrefois soumis à la domination de l'homme ; qu'il s'était échappé et était allé vivre avec ses compagnons sauvages. Dans cet état, il ne devait être aucunement difficile de le ramener à ses anciennes habitudes de domesticité. Et, en effet, il se laissa prendre et conduire sans aucune résistance.



Le carnaval de Saint-Pétersbourg. (Page 317, col. 2.)

Lorsque le capitaine examina Henri Beaumont, il s'assura qu'il n'avait rien de cassé, et que deux ou trois jours de repos suffiraient probablement pour le mettre en état de continuer la route.

La première chose dont s'occupèrent ensuite nos voyageurs, ce fut de chercher un endroit convenable pour y établir leur campement. Ils y portèrent Henri et le couchèrent sur un lit de feuilles. Quoiqu'il ne pût se tenir debout, il ne se trouvait pas mal sur ce lit improvisé, et il s'entretint avec ses amis avec autant de gaieté que s'il ne lui était arrivé aucun accident.

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

LE CARNAVAL DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Pendant le carnaval, les rues de Saint-Pétersbourg sont remplies, malgré la rigueur de la saison, par une foule joyeuse. Des jeux de toute espèce, des spectacles forains, bordent les deux côtés de la rue. C'est fête

pour tout le monde, fête surtout pour les marchands de gâteaux, comme en Angleterre Noël est la fête des rôtisseurs. (V. n° 651.)

WOLFGANG GOETHE.

(SUITE ET FIN.)

IV. Le drame et le barbier.

Il y avait déjà quelque temps (1750) que le poëte Klopstock avait fait paraître les premiers chants d'un poëme cher aux Allemands, et appelé *la Messiade*. Le conseiller Schneider, ami et commensal de la maison, s'enthousiasma pour cet ouvrage et arriva un beau jour, le livre sous le bras, bien décidé à faire partager son opinion à son ami Gœthe. Mais celui-ci resta froid à la lecture des endroits les plus pathétiques, et déclara tout d'abord qu'un pareil livre ne lui plaisait nullement, et qu'il ne lui ouvrirait jamais sa bibliothèque. Schneider s'emporta; M. Gœthe parla si ferme, que le brave conseiller en fut atterré, et s'en alla presque fâché. Le lendemain, il revint à la charge avec encore moins de succès, et, huit jours durant, on le vit arriver, *la Messiade* sous le bras, dans l'espoir de faire changer M. Gœthe de sentiment. Le huitième jour, les choses s'envenimèrent au point que Schneider dut choisir entre *la Messiade* et son ami; avouons, à la gloire de l'amitié, qu'il n'hésita pas. Dès lors il ne fut plus question de Klopstock ni de son ouvrage. Mais toute la famille ne partageait pas l'idée du père, et en entendant la lecture de quelques-uns des passages les plus gracieux et les plus touchants, Mme Gœthe avait éprouvé le vif désir de lire l'ouvrage entier. Le livre lui fut apporté en secret, et Gœthe, qui avait ressenti le même plaisir que sa mère, s'empara à son tour de *la Messiade* et en apprit quelques passages. Il mit Cornélie de moitié dans sa lecture, et il leur arriva souvent de lire ou de répéter quelques-uns des dialogues, en se chargeant chacun d'un rôle. Leur passage favori était un entretien entre deux damnés : Satan et Adramelech, tous deux précipités dans la mer Rouge.

Un soir d'hiver, c'était un samedi, M. Gœthe se faisait raser comme d'ordinaire, afin de s'habiller à loisir le dimanche matin pour aller à l'église. Wolfgang et Cornélie étaient assis sur un escabeau, derrière le poêle, et le livre sur les genoux; ils redisaient à voix basse leur dialogue préféré. Le rôle de Satan, comme le plus furieux, était échu à Gœthe; Cornélie s'était chargée de l'autre qui était plus larmoyant. Les deux damnés se lançaient des malédictions sonores que les enfants redisaient avec beaucoup d'énergie, pendant que le barbier savonnait consciencieusement le conseiller. L'entretien eut lieu d'abord à voix basse, mais peu à peu ils se laissèrent emporter par le sujet, et leurs voix, tout en gardant une intonation sourde et mystérieuse, articulaient fort lentement. Le barbier, homme superstitieux, porta un regard éperdu autour de la grande salle à peine éclairée, et, quoiqu'il ne vît rien, il ne put réprimer un léger tremblement. M. Gœthe, tout à la satisfaction de se laisser savonner avec une eau tiède et parfumée, fermait les yeux et semblait sommeiller. Le barbier sentit sa crainte vague se changer en effroi réel, lorsqu'il entendit la conversation suivante derrière le poêle, dont la tôle ardente avait quelque chose d'infernal.

ADRAMELECH OU CORNÉLIE, *à Satan, pour qu'il la sauve.* Aide-moi, je te supplie; je t'adore, si tu l'exiges.

SATAN OU GOETHE. Monstre, réprouvé, noir criminel.

Ici le barbier regarde la porte pour s'enfuir; mais elle est hermétiquement fermée.

ADRAMELECH. Aide-moi! Je souffre le tourment de la mort éternelle et vengeresse. Auparavant, je pouvais te haïr d'une haine ardente, furieuse!

Le barbier, cette fois, regarde les fenêtres et fait un pas en arrière.

« A quoi pensez-vous donc, mon ami, dit M. Gœthe en entr'ouvrant les yeux; vous me secouez aujourd'hui la tête à m'étourdir. »

ADRAMELECH *continue en s'animant graduellement.* Oui, je pouvais te haïr, mais je ne le puis plus maintenant; c'est là aussi un chagrin poignant!

Le barbier savonne M. Gœthe avec une nouvelle ardeur.

« Mais je vous jure que je vous changerai, Wilhem, dit le conseiller irrité; vous me mettez du savon jusque dans les yeux. »

Tout à coup Cornélie s'oubliant, s'écrie d'une voix déchirante :

« Ah! comme je suis brisée! »

Le barbier, épouvanté, laisse tomber le plat à barbe sur la poitrine de M. Gœthe, et s'enfuit en criant :

« Au secours!

— Morbleu! dit le conseiller, le sot barbier de m'inonder ainsi! Et, quant à vous, auteurs de cette mauvaise plaisanterie, c'est donc vous que j'entends bourdonner depuis dix minutes? »

Et il ajouta, en s'épongeant de son mieux :

« Je vous croyais à étudier, mais je vous apprendrai à vous jouer de l'effroi des gens. »

En voyant les deux frais visages de Gœthe et de Cornélie, le barbier se rapprocha, mais sa figure avait conservé une expression de terreur si comique, que les enfants partirent d'un éclat de rire, et le conseiller lui-même, malgré tout ce qu'il y avait de critique dans sa situation, ne put conserver son sérieux.

Le juge avait ri, pouvait-il punir? Il ne poursuivit pas les innocents coupables, mais *la Messiade* fut plus que jamais prohibée.

Gœthe, privé des distractions qu'il affectionnait, se livra à l'étude avec une ardeur sans partage, et, quelques années après, il fut en état d'aller étudier le droit à Leipsick, et fut reçu docteur à Strasbourg; mais les rêveries de l'enfant avaient pris une nouvelle consistance dans l'imagination de l'homme, et la poésie, la littérature, montraient un avenir radieux au jeune Allemand, avenir qui lui faisait autrement battre le cœur qu'une charge de conseiller. En 1774, Gœthe, déjà connu par quelques poésies, fit paraître un ouvrage nommé *Werther*, qui eut un grand succès. Dès lors le nom de Gœthe ne fut plus étranger, et les diverses pièces de son théâtre furent reçues avec enthousiasme; nous citerons : *Gœtz de Berlichingen*, *Iphigénie en Tauride*, *le Tasse*, composées après un voyage en Italie; *le Comte d'Egmont*. Il publia encore *Hermann et Dorothée*, *Wilhelm Meister* dans lequel se trouve le touchant épisode de Mignon, dont le pinceau d'Ary Scheffer vous a fait entrevoir l'aimable et touchant visage; et pour justifier la diversité de ses moyens, Gœthe laissa plu-

sieurs ouvrages scientifiques. Admiré, loué par sa famille et son pays, placé partout au premier rang, le célèbre poëte avança dans la vie sans avoir jamais beaucoup souffert.

Les douleurs des autres, les malheurs de sa patrie, le trouvèrent rempli d'une philosophie que nous pouvons appeler égoïsme. Il se lia d'amitié avec Schiller; mais quel contraste dans la nature des deux chefs de la littérature allemande!

Lorsque Napoléon était à Erfurt, il se fit présenter Gœthe et le décora de la grand'croix de la Légion d'honneur. Le duc de Weimar, qui l'avait toujours beaucoup aimé, le nomma ministre d'État; il remplit ces fonctions de 1815 à 1822. Il mourut en 1832, âgé de quatre-vingt-trois ans, laissant une réputation unique de génie comme poëte, comme écrivain, comme savant; mais, nous le redisons avec regret, Gœthe était incrédule, égoïste et froid.

MLLE ÉMILIE CARPENTIER.

LE TINTORET FAISANT LE PORTRAIT DE SA FILLE.

Le Tintoret fut un des grands peintres de l'École vénitienne au seizième siècle. Il était né à Venise en 1512, et il dut son nom de *Tintoret* au métier de son père, qui était teinturier.

Il fut élève du Titien, mais il ne se borna pas à se faire l'imitateur de son maître. Il conçut le hardi projet de se faire chef d'école lui-même, et il prit pour devise cette inscription qu'il avait écrite sur les murailles de son atelier : « Le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien, » annonçant qu'il chercherait à réunir ce qu'il y avait de plus éminent dans chacun de ces deux hommes de génie.

Aussi heureux père qu'artiste célèbre, il avait vu, ce qui est bien rare, les rayons de son génie reluire dans ses enfants. Son fils Dominique et sa fille Marietta furent ses meilleurs élèves.

Dominique le suivit d'assez près pour que ses œuvres aient pu souvent être prises pour celles de son père.

Mais le Tintoret était surtout fier des talents extraordinaires de Marietta. Elle avait été si admirablement douée de la nature, qu'elle aurait réussi aussi bien dans la musique que dans la peinture.

Le prestige du génie de son père décida sa vocation en faveur de ce dernier art. Elle abandonna toutes ses autres études pour suivre les leçons de son père, et elle poussa, sous sa direction, la double science du dessin et de la couleur à un degré que les grands maîtres seuls ont atteint.

Elle aurait pu avec succès embrasser le genre historique et exécuter de larges conceptions, mais elle aima mieux peindre le portrait, et elle y réussit si bien que ses œuvres ont pu être comparées aux œuvres analogues du Titien.

Les personnages les plus célèbres du temps voulurent être peints par son habile pinceau, qui savait joindre à l'exactitude parfaite de la ressemblance la beauté incomparable de l'exécution.

Toute la noblesse de Venise se fit peindre par elle. L'empereur d'Allemagne Maximilien, le roi d'Espagne Philippe II, l'archiduc Ferdinand lui firent les offres les plus avantageuses pour l'attirer à leur cour, mais Marietta, aussi désintéressée que le fut son père, ne fut sensible à aucune de ces propositions.

Elle n'avait dans le cœur que deux affections très-profondes : sa tendresse pour son père, dont elle n'aurait jamais voulu se séparer, et l'amour de son art, qui était devenu pour elle un culte passionné.

Le Tintoret, qui ne vivait que pour sa fille et qui n'avait pas de plus grand bonheur que de s'admirer dans les œuvres qu'elle multipliait, eut le malheur de lui survivre.

Elle mourut en 1590, à l'âge de trente ans. Le Tintoret en avait alors soixante-dix-huit.

En la voyant enlevée à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de son talent, à l'entrée d'une carrière qui lui promettait un si brillant avenir, il fut tout d'abord comme foudroyé par cette catastrophe inattendue.

Il la considérait, étendue sur son lit, et ses yeux ne pouvaient se rassasier de contempler ses traits. La mort, en la touchant, avait respecté sa beauté, et son malheureux père, enivré, pour ainsi dire, de l'éclat de ce beau visage qui lui avait causé tant de transports, voulut prendre sa palette et son pinceau pour fixer sur la toile l'image de celle qui faisait toute la joie et tout l'orgueil de sa vie.

Son portrait était si profondément et si vivement gravé dans son imagination et dans son cœur, qu'il était sûr de le conserver en lui-même, sans la moindre altération, pendant le reste de ses jours.

Ce n'était donc pas pour lui-même qu'il voulait la peindre, mais il lui semblait que la main qui avait arraché à la mort l'image de tant d'autres, ne devait pas lui laisser emporter en terre celle qu'il aimait le plus au monde, sans qu'il en restât aucun vestige.

Et il se mit résolûment à l'œuvre.

Mais, au moment où il veut tracer les contours de cette figure adorée, sa main tremble, ses yeux se remplissent de larmes, et sa douleur lui voile tout à la fois les traits de celle qu'il a perdue et les couleurs qu'il dépose sur sa toile.

Impossible de commencer! L'émotion l'a vaincu; il ne sait plus que pleurer.

Après avoir donné quelques instants un libre cours à ses larmes, la foi lui rend les forces que la nature lui a ôtées. Il repasse dans son esprit la vie de sa fille, il ne la voit peuplée que de bonnes actions. Sa fin si triste, si prématurée, a été pleine de résignation. Elle a dit un adieu facile à la terre parce qu'elle voyait le ciel ouvert devant elle.

Le Tintoret la voit devant Dieu, au milieu de cette cour des anges qu'il a lui-même tant de fois visitée en esprit, lorsqu'il avait à peindre les saints, les élus du Seigneur. Il se dit qu'il est déjà très-âgé, qu'il n'a plus que peu d'années à passer sur la terre, et que, par conséquent, il ne sera pas longtemps séparé de sa fille.

Ces pensées le transforment, l'émotion cesse, l'espérance le ranime et le soutient, et, retrouvant un de ces mouvements de verve, une de ces fougues d'inspiration qui l'avaient fait surnommer le *Furioso*, il se laisse aller à tout l'élan de son génie, et il peint sa fille, non pas froide et légèrement décolorée, comme la mort l'a faite, mais vivante et pour ainsi dire transfigurée, telle que son amour la lui montre au sein de la splendeur céleste, qui est sa gloire et sa récompense.

Son génie est doublé par la pensée religieuse qui le transporte et par la sensibilité qui l'anime, et produit en quelques heures un chef-d'œuvre unique dans son genre, comme les circonstances qui l'ont fait naître.

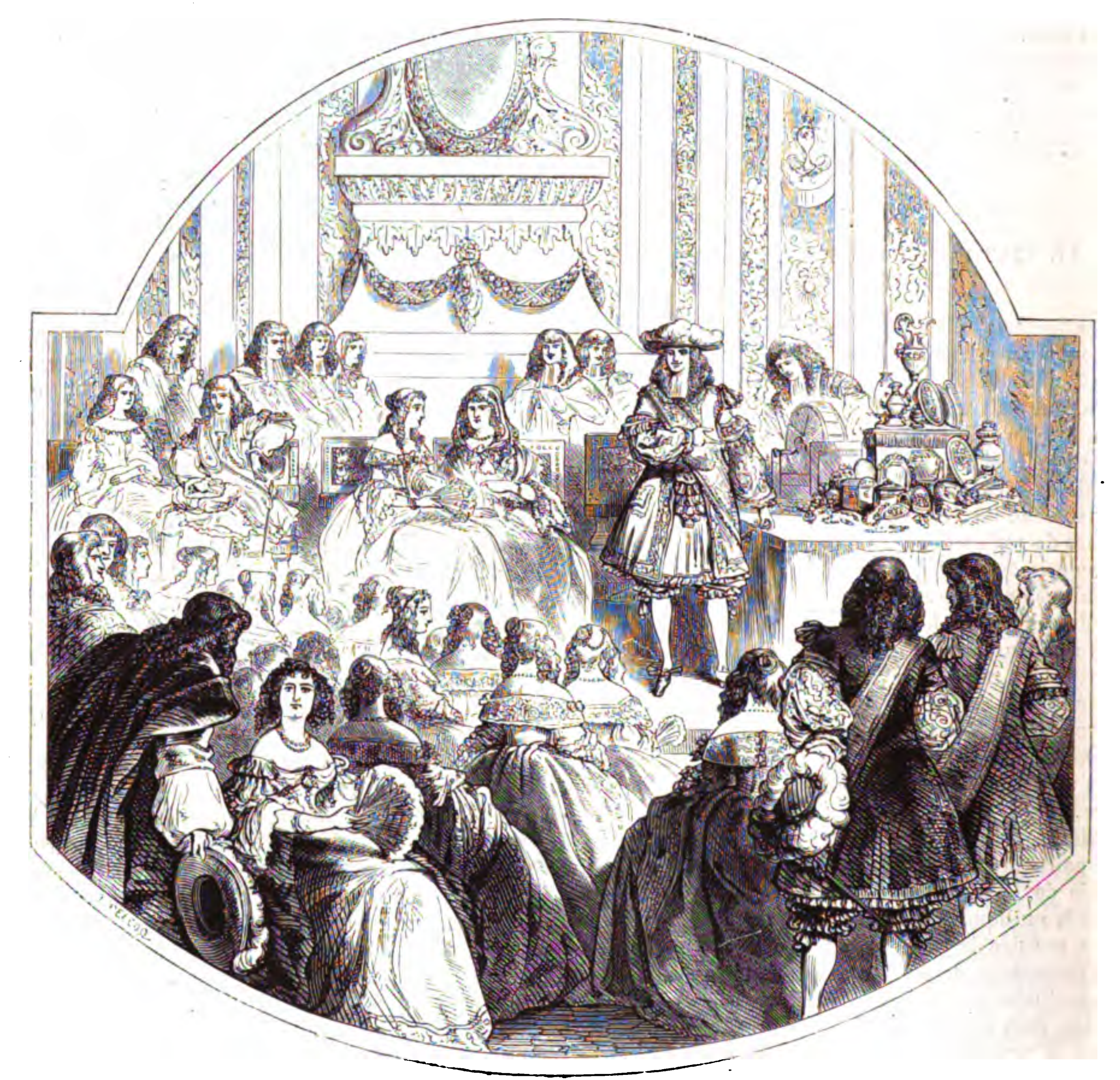
D.

UNE DÉCOUVERTE.

Le cardinal Mazarin avait laissé des richesses immenses. Quelques années après sa mort, M. de Caumartin alla au palais Mazarin où logeaient le duc, son héritier, et la duchesse Hortense; il y vit une grande armoire de marqueterie fort profonde, qui tenait du haut jusqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis longtemps, et l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. M. de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la duchesse de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit, elle était toute remplie de quadruples, de jetons et de médailles. Mme de Mazarin en jeta au peuple des poignées par les fenêtres pendant plus de huit jours.

V.

Ce fut le pape saint Grégoire le Grand qui institua la cérémonie des Cendres, le lendemain du carnaval.



Les plaisirs de l'île enchantée. — Sixième journée.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE.

Le roi conduisit les reines, son frère, sa belle-sœur et toutes les dames dans un lieu où on devait tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étaient des pierreries, de petits meubles, de l'argenterie. Chacun sortit fort content pour aller voir les courses qui allaient commencer. Il y avait eu un défi entre deux chevaliers, le marquis de Soyecourt et le duc de Saint-Aignan. Le duc avait fait, comme heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

(La fin au prochain numéro.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 668. — Quinze centimes.** 21 FÉVRIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Saint-Denis est le plus célèbre de ceux qui enseignèrent les leçons de leur divin maître. (Page 322, col. 1.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Quatrième récit.

Les premiers chrétiens dans la Gaule; de 51 à 418.

Lorsque César s'empara de la Gaule, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas encore né ; aussi, tandis que les Gaulois croyaient tout ce que leur disaient les druides, les Romains adoraient des faux dieux. Ils avaient un dieu de la guerre, un dieu du vin, un dieu des voleurs, etc.; enfin ils inventaient autant de dieux qu'ils croyaient en avoir besoin.

Pour la première fois, au temps de l'empereur Tibère, des chrétiens pénétrèrent dans la Gaule.

Et vous ne savez pas, j'en suis sûre, quels étaient ces chrétiens? C'étaient Marie Magdeleine, sa sœur Marthe, et son frère Lazare ressuscité par Jésus-Christ. Ils venaient accompagnés de quelques amis. Saint-Denis est le plus célèbre C'est le patron de la France.

Ils enseignèrent les leçons de leur divin maître, et parmi ceux qui les entendirent, beaucoup trouvèrent la religion de Jésus-Christ bien meilleure que celle des druides et se firent chrétiens.

Il ne faut pas néanmoins croire que les Gaulois se firent tous aussitôt chrétiens. Ces conversions s'opérèrent en beaucoup d'années, peu à peu, et furent même retardées par la persécution ; car presque tous les empereurs romains qui succédèrent à Jules César, détestaient les chrétiens et les condamnaient à mourir dans d'affreux supplices, s'ils ne voulaient renoncer à leur religion. Un des supplices les plus habituels, était de livrer les chrétiens aux bêtes féroces.

Les Romains avaient bâti dans différentes villes de la Gaule, des théâtres ou plutôt des cirques immenses dont il reste encore quelques ruines. Entre autres, l'amphithéâtre de Nîmes que vous avez peut-être entendu nommer, était un des plus remarquables. Il était si grand que, plusieurs centaines d'années après, on construisit dans son enceinte des maisons formant une véritable ville.—Hé bien! c'était là que les Romains faisaient amener des bêtes féroces, privées de nourriture pendant plusieurs jours, et auxquelles après cela, on livrait les malheureux chrétiens. Ces cirques se nommaient aussi des *arènes*.

Pourtant, il y eût un empereur qui protégea les chrétiens. Il s'appelait Constantin. Il avait été converti parce qu'un soir, la veille d'une bataille, il vit tout à coup son camp illuminé, et dans le ciel une croix de feu, avec ces mots écrits : *Par ce signe tu vaincras.* Constantin fut donc très-bon pour les chrétiens; mais après sa mort, les empereurs recommencèrent encore à les persécuter et à accabler d'impôts les pauvres Gaulois.

Mais ne croyez pas que les Romains devaient rester toujours maîtres de la Gaule, et leurs crimes demeurer impunis.

Il y avait un pays situé tout près de la Gaule, appelé la Germanie.

Ainsi que tous les peuples de ces temps barbares, les Germains n'aimaient que la guerre. Ils n'avaient pas de rois; mais, comme les Gaulois, ils choisissaient des chefs parmi leurs plus vaillants guerriers. Ces Germains, qui occupaient un pays très-étendu étaient divisés en plusieurs peuples dont je vais vous nommer quelques-uns, et il faudra tâcher de retenir tous ces noms. On distinguait parmi eux : les Suèves, les Vandales, les Goths, les Visigoths, les Ostrogoths, les Burgondes, mais particulièrement les Francs.

Déjà, plusieurs fois, pendant les guerres entre les Gaulois et les Romains, quelques-uns de ces peuples avaient essayé de s'emparer de la Gaule.

Les Romains redoutaient les Germains, et surtout les Francs encore plus que les Gaulois ; et ils avaient bien raison, car les Francs finirent par chasser les Romains et par s'établir à leur place.

Les Romains avaient possédé la Gaule pendant 500 ans; c'est pourquoi l'on retrouve encore en France tant de monuments bâtis par les Romains. — Il y a à Paris un musée que vous avez peut-être quelquefois visité et qu'on appelle le musée de Cluny. Le musée de Cluny a été un palais appartenant à un empereur romain.

J'espère, mes chers petits amis, que maintenant lorsqu'on vous dira : « Cela a été fait par les Romains, » vous n'ouvrirez pas de grands yeux étonnés, comme les enfants qui n'y comprennent rien.

O. Delphin Balleyguier

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXIII. Une seconde visite du Malais.

Lorsque les ombres du soir commencèrent à s'épaissir autour d'eux, nos voyageurs ramassèrent du bois et firent tous les préparatifs nécessaires pour passer la nuit en sûreté.

Il fut résolu, d'un commun accord, que l'un d'entre eux monterait la garde pendant que les autres dormiraient. On devait avoir soin également de veiller à ce que le feu restât bien allumé toute la nuit, pour tenir à distance, non pas seulement les tigres, mais aussi les moustiques, qui étaient insupportables.

Paul avait raconté à Malleco toutes les circonstances qui avaient fait du Malais l'ennemi du capitaine, ainsi que la tentative de meurtre qui avait été dirigée contre lui. Les remarques que le Sumatran fit à ce sujet, leur prouvèrent qu'ils ne pouvaient prendre trop de précautions pour mettre le capitaine à l'abri de la vengeance de son ennemi.

Avant de se coucher, Malleco conseilla à ceux qui devaient les garder de se fier plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles, car il pouvait se faire que le danger vînt sans que le moindre bruit les avertît de son approche.

Au milieu de la nuit le capitaine prit place auprès du feu. Il demeura longtemps les yeux fixés sur les flammes, jusqu'à ce qu'enfin son nerf optique se fatigua, et alors il ferma ses paupières. Il se laissa ainsi aller, suivant

le cours de ses pensées, et oubliant qu'il était à la merci de tout ennemi qui aurait eu l'idée de l'attaquer.

Le temps s'écoula, et le capitaine s'endormit tout à fait.

Nul dès lors ne veillait plus au salut du camp; et cependant, quelqu'un était là qui observait et guettait attentivement.

A environ cinquante pas de nos voyageurs, une forme humaine sortit d'un bouquet de buissons et se glissa doucement, lentement, vers eux. Cet homme, quel qu'il fût, personne ne l'aperçut tandis qu'il approchait du feu; et pas le moindre bruit ne se fit entendre pendant qu'il glissait à travers les racines et le gazon, semblable à un serpent.

Et d'ailleurs, nul n'écoutait.... tous les yeux étaient fermés. Sans que la moindre alarme vînt l'arrêter, l'homme s'approcha du feu et regarda ceux qui dormaient tout autour. Il sembla les compter; et, pendant qu'il se livrait à cette opération, son visage changeait constamment d'expression.

Il vint tout auprès du capitaine et se pencha sur lui....

Sa dernière heure allait-elle sonner? Non! le mystérieux visiteur, au lieu de frapper, se couche tranquillement à côté du capitaine, et, se couvrant la figure avec un pan de sa veste pour se garantir des moustiques, il s'endort ou feint de s'endormir. Le feu avait fini par tomber, et quelques échappées de lumière apparaissaient dans la direction de l'orient, lorsque Paul s'éveilla et regarda autour de lui.

Le capitaine avait changé de position et était maintenant couché par terre, près du feu, et profondément endormi.

Paul vit que nulle sentinelle ne veillait pour eux; il se disposait à se lever, lorsque tout à coup il crut apercevoir un homme sortir doucement de derrière un arbre et s'avancer vers eux, silencieux comme une ombre.

Malleco dormait, mais il était si près de lui, qu'il pouvait l'atteindre avec la main. Paul étendit le bras et poussa vivement le Sumatran; aussitôt qu'il parut s'éveiller, Paul lui murmura à voix basse ce seul mot :

« Silence! »

Malleco entendit et comprit, car il se tourna doucement vers Paul, dont les regards étaient fixés dans la direction par où l'inconnu approchait. Instinctivement Malleco saisit sa lance, et, sans doute, dans ce mouvement, il fit un peu de bruit, car l'ennemi s'arrêta, comme s'il eût craint d'être vu. Le visiteur parut écouter. Paul et Malleco osaient à peine respirer.

Voyant que le plus profond silence régnait partout, et persuadé que tout le monde était bien endormi, l'étranger approcha plus près. Henri ayant remué sur son lit de feuilles, l'inconnu s'arrêta de nouveau. Tout demeura silencieux pendant une minute, et ensuite il recommença à avancer. Un intervalle de dix pas le séparait du campement. Pour atteindre l'endroit où était couché le capitaine, il fallait passer par-dessus Paul et Malleco ou contourner le feu. C'est ce dernier parti que prit l'étranger. Bientôt il ne fut plus possible de s'y tromper : cette figure sombre et noire était celle du Malais, et il avait distingué le capitaine au milieu des autres.

Malleco et Paul étaient en proie à une véritable angoisse, car le Malais était maintenant près de l'objet de sa vengeance. Paul allait crier au capitaine de prendre garde à lui, et Malleco était sur le point de bondir avec sa lance, quand Henri s'écria :

« Capitaine, est-ce que le jour ne va pas bientôt venir? »

Le Malais s'élança pour exécuter son projet, mais il fut arrêté par Malleco, qui se jeta entre le capitaine et lui. Le Malais para le coup que lui porta le Sumatran, et, voyant le capitaine, Charles et Paul se dresser sur leurs pieds, il tourna le dos et s'enfuit. Malleco jeta sa lance après lui, le capitaine et Kerbiriou lui envoyèrent chacun une balle, mais, selon toute apparence, aucun d'eux ne l'atteignit.

« Je méritais de mourir, dit le capitaine après qu'ils se furent un peu remis de l'émotion que cette attaque leur avait causée, car je me suis endormi en montant ma garde. Cela ne m'arrivera plus; j'ai appris tout à l'heure que je ne puis être trop prudent.

— Moi voudrais que vous me prêter un de vos pistolets toutes les nuits, dit Paul; c'est la seconde fois que moi avoir eu occasion d'ajuster cet homme. J'aurais pu tuer lui quand lui avoir avancé la tête au-dessus du plancher dans la maison de Lakitan, et, tout à l'heure, moi bien regretter pas avoir un fusil.

— Tu en auras un, Paul, dit le capitaine; prends ce pistolet, il sera mieux placé dans tes mains que dans les miennes, et je suis fâché de ne pas te l'avoir donné plus tôt. Ce diable de Malais ne laisse pas que de m'effrayer un peu. Es-tu certain, Paul, que c'est bien lui qui nous a passés de l'autre côté de la rivière?

— Oui, moi l'avoir parfaitement vu à la lumière du feu. Être bien le même, et lui n'avoir plus maintenant l'usage que d'un bras. Je pense qu'Henri l'avoir atteint à l'épaule avec sa baïonnette. »

Personne ne pensait plus à dormir. Le jour se leva enfin. Pendant que Charles et Paul ranimaient le feu, Malleco aperçut, couché par terre, quelqu'un qu'il ne se rappelait pas avoir vu.

Malleco commença par compter ses doigts, puis le nombre de personnes présentes. Son calcul et sa mémoire n'étaient pas d'accord; et il se mit à se gratter la tête violemment.

Le capitaine regarda autour de lui pour chercher la cause de son agitation, et ce fut alors qu'il aperçut la figure du mystérieux visiteur.

« Grand Dieu! s'écria-t-il, est-ce possible? Est-il vivant ou est-ce son spectre?... La mort elle-même ne peut-elle donc nous séparer? »

Paul, Charles et Henri regardèrent le capitaine avec étonnement. Celui-ci leur indiqua le visiteur, en criant :

« Aloo!... C'est Aloo!

— Quoi!... Comment! Aloo? » s'écrièrent-ils tous.

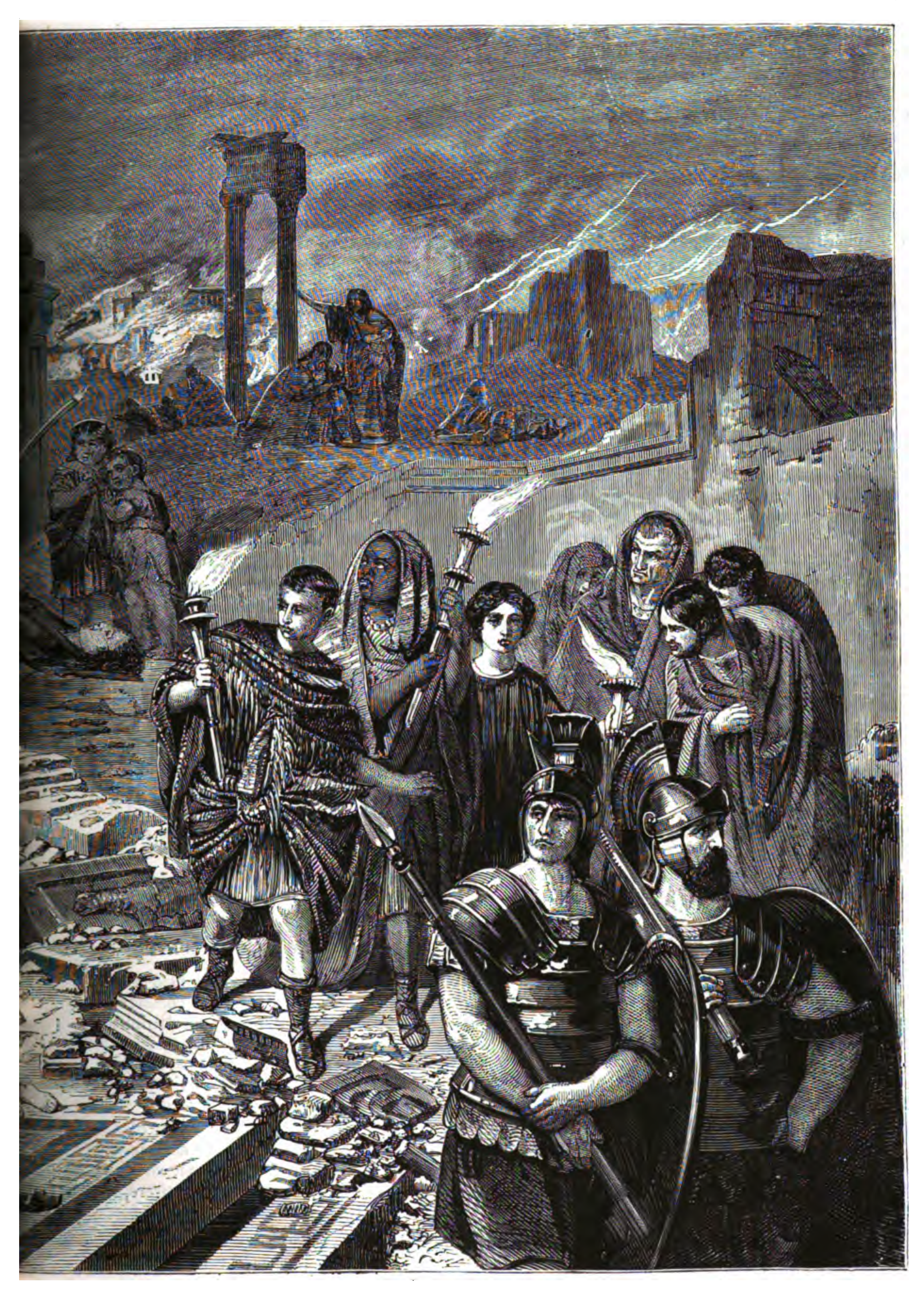
Le Chinois se leva alors, et fit à son maître une grimace affreusement hideuse, que, sans doute, il voulait faire passer pour un sourire.

XXIV. Comment Aloo avait échappé aux dents du tigre.

Quand on demanda à Aloo par quel miracle il n'avait pas été dévoré par le tigre, voici ce qu'il raconta. En apercevant le tigre, il s'était retiré à quelque distance, de manière à être en sûreté. Là, il écoutait.... Tout à coup il crut saisir le bruit d'un animal rasant les buissons et se dirigeant de son



Incendie de Rome par



Néron. (Page 326, col. 2.)

côté; aussitôt il avait grimpé dans un arbre. Mais l'arbre offrait des obstacles, et il n'était encore qu'à quelques pieds au-dessus du sol, lorsque le tigre arriva sur lui. Il saisissait une branche qui allait lui permettre de se hisser plus haut, quand le tigre, d'un bond, l'attrapa par une jambe. Mais comme heureusement il se tenait solidement accroché par les mains, le tigre retomba en lui déchirant le mollet et en emportant un morceau de son pantalon.

Aloo ôta un bandage qui recouvrait sa jambe, et montra qu'en effet il était grièvement blessé depuis le genou jusqu'au pied; mais la blessure paraissait en bonne voie de guérison. Le Chinois affirma qu'il était resté dans l'arbre près de deux heures après que le tigre se fut éloigné; qu'il avait voulu ensuite retourner au campement, mais qu'il ne l'avait plus retrouvé. Il désespérait de jamais retrouver ses compagnons, car sa jambe était tellement lacérée, qu'il marchait avec une grande difficulté.

Dans l'après-midi, guidé par son instinct, il parvint à s'orienter et à retrouver la rivière. Le lendemain, il la remonta péniblement jusqu'au petit village où le capitaine et ses compagnons l'avaient traversée.

Là, il eut de leurs nouvelles et apprit de quelle façon le capitaine avait déjoué les calculs du Malais qui les avait pris dans son canot. Quoiqu'il eût perdu tout espoir de rattraper ses compagnons, Aloo résolut cependant de les suivre jusqu'à Bencolen, dans l'espoir d'atteindre cette ville avant leur départ. Son dévouement, dit-il, était si grand pour le capitaine, que la pensée seule de ne plus le revoir le rendait extrêmement malheureux; et c'était cette crainte qui l'avait décidé à continuer sa route, quoiqu'il fût à peine capable de se traîner.

En arrivant à Lakitan, il avait eu une seconde fois de leurs nouvelles, et il avait appris, avec un bonheur indicible, qu'après être restés dans cette ville tout un jour, ils venaient seulement d'en partir. Il conçut dès lors l'espoir de les rejoindre à leur prochain campement; et maintenant, dit-il, que son vœu le plus cher était réalisé, il était souverainement heureux.

Le soleil, pendant ce temps, était monté au-dessus de l'horizon. Tandis que Charles et Paul faisaient cuire des tranches de venaison et cueillaient quelques fruits pour le déjeuner, Malleco se mit à la recherche du buffle, qui, effrayé par le bruit qu'avait occasionné la visite du Malais, avait pris la clef des champs. Il ne tarda pas à revenir avec le buffle qui, heureusement, s'était peu éloigné, et qui, une fois ramené au campement, se mit à paître tranquillement. Henri se leva et essaya de voir s'il pourrait continuer sa route. Mais il ne put marcher : il lui fallait encore un jour de repos. D'ailleurs, ce temps était nécessaire aux voyageurs pour faire sécher aux rayons du soleil la viande de buffle qui devait faire leur provision de route. Cette obligation consola notre jeune ami, à qui l'idée de se savoir un embarras était intolérable. Aloo aussi fut enchanté d'apprendre qu'on n'allait pas se mettre en route immédiatement, car il était presque épuisé de fatigue et de besoin. Quand la nuit vint, Malleco demanda qu'il lui fût permis de veiller à partir de minuit jusqu'au lever du jour. Cet arrangement convint à tout le monde, et Kerbiriou monta la garde le premier, comme il avait fait la veille.

Quand ce fut le tour de Malleco et du capitaine, celui-ci se plaça à son poste résolument devant le feu, car il avait appris combien il était dangereux de s'endormir dans une fausse sécurité. Il y avait quelque temps qu'ils étaient dans cette position, lorsque Malleco lui montra un arbre à quelques pas d'eux, et le capitaine aperçut une ombre qui se retirait. L'ombre disparue, Malleco se prépara à dormir, et fit signe au capitaine d'en faire autant. Celui-ci crut que c'était une ruse du Sumatran pour attirer le Malais plus près, et immédiatement il se coucha par terre, de façon à avoir les yeux sur l'endroit où il avait remarqué l'ombre.

Trois heures s'écoulèrent durant lesquelles le capitaine eut sans cesse l'œil aux aguets, fort étonné de voir Malleco dormir mieux que les autres, et espérant trouver d'un moment à l'autre l'occasion d'envoyer une balle à son ennemi. Mais il fut désappointé. L'aurore se leva à l'horizon, et rien ne vint révéler la présence du Malais.

Lorsque tout le monde fut éveillé, le capitaine fit demander à Malleco pourquoi il s'était volontairement endormi, quand tout semblait lui prescrire de veiller avec le plus grand soin. Malleco répondit que le Malais étant venu au milieu des ténèbres et ayant vu deux hommes en sentinelles, s'était aussitôt éloigné; sachant qu'il ne reviendrait pas, il s'était couché sans crainte d'être dérangé. Il ajouta que le Malais ne chercherait probablement plus à les attaquer la nuit, car il s'était convaincu qu'ils étaient sur leur garde, et qu'il aurait plus de chances d'être tué lui-même que de réussir à frapper son ennemi.

Après quelques essais d'abord pénibles, Henri affirma qu'il pouvait marcher au moins quelques milles, si l'on n'allait pas trop vite. Aloo, lui aussi, se trouvait bien de son repos; il lui était indifférent qu'on se mît en route ou qu'on restât. Pourvu qu'il fût avec le capitaine, cela lui suffisait, il était content. Et cependant, il savait que le capitaine le haïssait et n'aurait pas fait un mouvement de la main pour lui sauver la vie! Les tranches de buffle étaient assez séchées pour qu'on pût les conserver. On en fit un paquet que Malleco plaça sur le dos du buffle, et l'on se mit en route.

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

INCENDIE DE ROME PAR NÉRON.

Néron naquit l'an 37 de J.-C. Il avait pour mère Agrippine, femme en secondes noces de l'empereur Claude, qui parvint à lui donner l'empire au détriment de l'héritier naturel du trône. Les premières années de son règne furent heureuses. C'est qu'alors :

Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit.
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.

Mais il avait en lui les semences de tous les crimes. Bientôt il secoue le joug; jusqu'alors il avait caché sa haine sous de fausses caresses. Il tue son frère, sa femme, sa mère, ses gouverneurs.

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
Et disputer des prix indignes de ses mains,
Et se donner lui-même en spectacle aux Romains,
Et venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
Et réciter les chants qu'il veut qu'on idolâtre;

Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui des applaudissements.

Enfin il met le feu à Rome, accuse les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie et les fait périr dans d'atroces tortures.

Des révoltes s'élèvent contre lui de toutes les parties de l'empire. Le Sénat déclare Néron ennemi public. Proscrit, tremblant, il s'enfuit de Rome; il essaye de se poignarder, mais il n'en a pas la force et il faut qu'un esclave lui pousse la main.

C'est ainsi que ce monstre couronna sa vie.

HISTOIRE DE TROIS LIÈVRES.

La liberté semble si indispensable aux lièvres, qu'à peine songe-t-on à les enfermer dans un parc, encore moins s'avise-t-on de les tenir dans une chambre; aussi n'est-ce pas chose commune que d'en voir de tout à fait privés. Ce n'est pas à dire, pour cela, que ces petits animaux récompensent mal les efforts de ceux qui prennent la peine de les apprivoiser. L'histoire vraie que vous allez lire prouve bien le contraire. Elle a pour auteur un poëte anglais nommé Cowper, homme doué de beaucoup de bonté et de loyauté, mais malheureusement sujet à des accès de mélancolie profonde pendant lesquels, fuyant la société de ses semblables, il vivait dans le plus complet isolement.

En 1774, Cowper se trouvait dans cette triste disposition, quand il vit arriver chez lui un voisin portant dans un panier un lièvre âgé de trois mois environ. La petite bête avait été donnée à l'un des enfants de ce voisin; l'enfant, qui était très-jeune, en avait fait un joujou, et le traitait sans plus de façon que si c'eût été un tambour, de sorte que le malheureux animal dépérissait à vue d'œil. Le père, voulant mettre un terme à ce supplice, apporta le lièvre à Cowper. Celui-ci accepta le cadeau avec beaucoup d'empressement. Dans la disposition d'humeur où il se trouvait, il lui semblait que les soins dont cette petite créature avait besoin, seraient pour lui une utile distraction.

Quand on sut dans le voisinage quel genre de cadeau était agréable au poëte, on vint de tous côtés lui offrir des lièvres, et on lui en offrit tant, qu'il eût eu de quoi en peupler tout un parc. Cowper n'en accepta que trois, auxquels il donna les noms de *Mignon*, *Titi* et *Babet;* bien que ce dernier nom soit féminin, tous les élèves de Cowper étaient mâles. Devenu tout à coup menuisier, il construisit une habitation pour chacun d'eux; chacun eut un appartement séparé, dont le plancher, à claire-voie, laissait tomber les ordures dans un coffre qu'on lavait avec soin. Tous les soirs les pensionnaires se retiraient d'eux-mêmes dans leurs lits; le jour était consacré à des ébats au milieu de la salle où les cabanes étaient placées.

Mignon ne tarda pas à devenir très-familier; il sautait sur les genoux du poëte, et tantôt s'y endormait, tantôt, se dressant sur les pattes de derrière, s'amusait à lui mordre les cheveux et les favoris; il aimait beaucoup aussi aller à la promenade dans les bras de son maître.

« Une fois, dit Cowper, il fit une maladie qui dura trois jours. Je le séparai de ses camarades (parce que les lièvres, comme beaucoup d'autres animaux, tourmentent ceux de leur espèce qui sont malades), et le soignai assidûment, essayant avec précaution la vertu de différentes herbes : j'eus la satisfaction de le voir revenir à la santé. On ne saurait faire preuve de plus de reconnaissance que ne m'en témoigna ce pauvre lièvre quand il fut guéri. Il l'exprimait de mille manières, et surtout en me léchant la main, d'abord le dos de la main, ensuite la paume, puis chaque doigt séparément, et l'espace compris entre tous les doigts, comme s'il eût tenu à déposer partout ses caresses. Il ne répéta plus jamais cette cérémonie qu'une autre fois, et ce fut dans une occasion semblable.

« Comme il était très-docile, je pris l'habitude de le porter après déjeuner dans le jardin, où le plus souvent il se cachait sous des feuilles de concombre dont il était très-friand, et il restait là, sommeillant ou mangeant jusqu'au soir. Cette ombre de liberté lui plaisait, et, quoique jamais il ne montrât le moindre désir de s'échapper, il ne rentrait point sans se faire beaucoup prier. Désirait-il aller au jardin, il savait très-bien me l'exprimer; il me tapait sur les genoux et me regardait avec une expression qu'il était impossible de ne pas comprendre. Si cette rhétorique ne réussissait pas immédiatement, il prenait le pan de mon habit entre ses dents et le tirait de toutes ses forces. Enfin, Mignon était complétement apprivoisé, et, selon toute apparence, jouissait dans la société humaine d'un bonheur au moins égal à celui qu'il eût goûté dans les bois.

« Il n'en était pas de même de Titi. Les soins les plus affectueux restèrent sans effet sur lui. Il tomba malade comme Mignon, et certes, j'eus autant d'attention pour lui que pour ce dernier. Cependant, lorsque après sa guérison je voulais lui faire quelques caresses, loin de me les rendre, il grognait, frappait de ses pattes de devant et mordait. Cela ne l'empêchait pas d'être très-amusant à sa manière; sa mauvaise humeur même me faisait rire, et il conservait en jouant un air si sérieux, il faisait ses petits tours de force avec une gravité si comique, que je le regardais comme un très-agréable compagnon.

« Quant à Babet, courageux, confiant, il fut de suite familier. Il venait d'atteindre le terme de sa croissance quand je le perdis; une nuit passée dans sa boîte humide causa sa mort. C'était un lièvre très-drôle Comme je les laissais venir tous les trois dans le salon après souper, ils s'y livraient à mille gambades sur le tapis Babet, le plus fort des trois, remportait toujours la palme. Un soir, le chat, qui se trouvait là, eut la hardiesse de lui donner une tape sur la joue; à cette insulte, le lièvre se mit à lui tambouriner si fort sur le dos, que Minet n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir.

« Non-seulement chacun de ces animaux avait son caractère particulier, mais, de plus, leur physionomie était si bien en rapport avec leur caractère, que je les reconnaissais au premier coup d'œil.

« J'ai constaté chez les lièvres une faculté d'observation très-développée : ils font la plus grande attention au moindre changement survenu dans les lieux auxquels ils sont habitués. Le tapis sur lequel ils jouaient ayant été brûlé en un endroit, on y mit une pièce; rien n'était curieux comme de voir les lièvres s'approcher l'un après l'autre de cette pièce et la soumettre à un examen minutieux. Il paraît aussi que l'odorat est pour beaucoup dans leurs préférences et leurs antipa-

thies. Il y avait certaines personnes qu'ils voyaient tous les jours et qu'ils ne pouvaient souffrir; leur simple attouchement provoquait leurs cris, tandis qu'une fois, un menuisier, qui leur était complétement inconnu, étant entré dans la chambre, gagna aussitôt leurs cœurs; son habit enfariné avait pour eux un charme irrésistible. Les chasseurs ne se doutent guère combien ces pauvres petites bêtes sont susceptibles d'affection et de gratitude, et disposées à vivre amicalement avec les hommes.

« Un jour, je fis faire à Mignon la connaissance d'un chien, un épagneul, qui, de son côté, n'avait jamais vu de lièvre. Je pris, pour les présenter l'un à l'autre, de grandes précautions qui se trouvèrent tout à fait inutiles; Marquis (c'est le chien) ne témoigna pas la moindre hostilité, et Mignon ne manifesta pas de crainte. L'un et l'autre se montrèrent les dispositions les plus amicales.



Les plaisirs de l'île enchantée. – Septième et dernière journée

« Babet, comme je l'ai dit, mourut tout jeune. Titi vécut jusqu'à l'âge de neuf ans, et mourut, je le crois, des suites d'une chute; quant au cher et affectueux Mignon, il atteignit l'âge de onze ans et onze mois, et s'éteignit de vieillesse, paisiblement, sans souffrance. »

Un dernier mot à l'éloge des lièvres. Non-seulement ils ne répandent aucune mauvaise odeur, mais encore ils aiment beaucoup la propreté; aussi se servent-ils continuellement d'une sorte de brosse que la nature leur a mise sous chacune de leurs quatre pattes, et ils ne sont jamais infestés de vermine.

VICTOR MEUNIER.

VARIÉTÉS.

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

SUITE ET FIN.

La septième journée, on courut encore les têtes. L'adresse incomparable du roi lui fit avoir le prix. A la seconde course, le duc de Saint-Aignan entra en dispute avec le roi, qui, cette fois encore, obtint le prix. On joua le même soir *le Mariage forcé*, comédie de Molière. Puis le roi reprit le chemin de Fontainebleau le lendemain. Les fêtes avaient été si diversifiées, si agréables, si belles, la cour en avait été tellement satisfaite, qu'on jugea à propos de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 669. — Quinze centimes.** 24 FÉVRIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Cinquième récit.

Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric; de 418 à 481.

Vous comprenez, bien n'est ce pas, mes chers enfants, comment les Romains furent chassés peu à peu de ce pays qu'ils avaient eu tant de mal à conquérir. Et savez-vous pourquoi ils le perdirent? C'est qu'ils étaient trop riches. Ils possédaient de tous les côtés des pays qu'ils étaient obligés de gouverner ou de surveiller; et vous n'ignorez pas le proverbe : « Qui trop embrasse, mal étreint. » Puis leurs richesses les avaient rendus indolents : c'est pourquoi ils furent renvoyés par les barbares qui n'occupaient pas d'autre pays que le leur, et dont la vie sauvage leur permettait d'affronter toutes les privations.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, que les Francs ne furent pas le seul peuple qui combattit les Romains et qui finit par s'établir dans la Gaule. Je vous en ai nommé plusieurs; mais parmi ceux-là, les plus remarquables furent :

1° Les VISIGOTHS. Ils s'établirent au midi de la Gaule, près de Toulouse; c'était le peuple le plus doux et le plus civilisé d'entre ceux qui venaient de la Germanie.

2° Les BURGONDES. Ils se fixèrent dans la partie de la France que nous appelons la Bourgogne. Ils étaient remarquables par leur haute taille, très-adroits dans les ouvrages en bois, et en temps de paix, gagnaient leur vie à faire le métier de charpentiers, de menuisiers ou autres. Tous ces peuples avaient chacun un chef qui, comme vous le verrez plus tard, portait le titre de roi.

Enfin, 3° les FRANCS, qui commencèrent par posséder le nord de la Gaule.

Le mot *Franc* veut dire fier, audacieux, féroce, téméraire. Cela doit assez vous dire quelle espèce de peuple c'était. Les Francs étaient, en général, gais et actifs, mais en même temps impétueux et ne pouvant jamais rester en repos. Ils passaient pour les barbares les plus cruels, et il leur paraissait insupportable de vivre sans faire la guerre.

Angon.

Quant à leur costume, il n'était pas très-élégant. Leurs cheveux, d'un blond roux et graissés de beurre rance, étaient rattachés sur le sommet de leur front et tombaient derrière comme une queue de cheval. Ils portaient des habits de grosse toile serrés au corps, sur les bras et les jambes. Cela formait comme une blouse et un pantalon. Leur chaussure consistait en des espèces de guêtres faites en peau de cheval.

Ils ne possédaient alors que deux armes : la *francisque* et l'*angon*.

La *francisque* était une lourde hache à deux tranchants (c'est-à-dire coupant des deux côtés), et dont le manche était très-court. Ils commençaient toujours les combats en lançant de loin leur hache, soit au visage, soit contre le bouclier de leur ennemi, et rarement ils man-



Clodion livra une bataille près de Cambrai. (Page 330, col. 1.)

quaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper.

L'*angon* était une espèce d'hameçon. Le manche de cette arme était recouvert de fer, de manière qu'il ne pouvait être brisé ou entamé par une épée. Au bout, il y avait une pointe garnie de crochets en fer recourbés comme des hameçons.

Les Francs jetaient quelquefois l'angon sur un bouclier dont on ne pouvait plus le faire sortir, et où il restait suspendu, ce qui était fort incommode pour combattre. Alors le Franc, voyant son ennemi ainsi embarrassé, se jetait sur lui, et posant un pied sur le bois de l'angon, il forçait son adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. L'angon servait aussi aux Francs pour amener à eux tout ce qu'ils voulaient; quelquefois même pour prendre les hommes.

Ils étaient idolâtres, et sacrifiaient des victimes humaines à leur principal dieu qu'ils appelaient Odin.

Comme les Visigoths et les Burgondes, les Francs n'avaient pas alors de rois, mais des chefs qui étaient reconnus comme tels, lorsqu'ils avaient été élevés sur un bouclier aux yeux de tous les soldats.

Leur premier chef remarquable fut PHARAMOND. Vous entendrez quelquefois nommer Pharamond le premier roi de France. Mais il n'était pas roi, car il n'avait ni cour, ni ministres, et ne possédait même pas, à proprement parler, de royaume. Les Francs étaient, en effet, continuellement obligés de se battre contre les autres barbares pour défendre la partie de la Gaule qu'ils habitaient.



Les Huns venus du nord de l'Asie. (Page 330, col. 1.)

Après la mort de Pharamond, en 428, les Francs choisirent comme chef CLODION, qui avait, à ce qu'on dit, une chevelure magnifique.—C'était la plus grande distinction parmi les Francs de posséder de longs cheveux, et la plus grande honte qu'on pût leur faire subir, c'était de les leur raser.

Du temps de Clodion, Aétius, général romain, commandait une partie de la Gaule. Clodion lui livra une grande bataille près de Cambrai, remporta la victoire et augmenta ainsi les conquêtes des Francs.

Après Clodion, il y eut en 448 un autre chef nommé MÉROVÉE. Ce Mérovée est célèbre par une victoire qu'il remporta sur Attila, roi des Huns.

Les Huns, venus du nord de l'Asie, étaient encore plus cruels et plus barbares que tous ceux que nous avons vus. On a surnommé Attila *le fléau de Dieu*.

Aétius vivait encore, et quand il apprit qu'Attila voulait s'emparer de la Gaule, il proposa à Mérovée de joindre leurs armées et d'aller combattre le chef des Huns. Il y eut une bataille affreuse, et le carnage fut si épouvantable que le sang répandu fit déborder une rivière voisine du champ de bataille. La victoire resta à Aétius et à Mérovée qui augmenta encore ainsi les États des Francs. Attila, après avoir dévasté plusieurs pays, finit par mourir à la suite d'un festin où il but et mangea trop. Quant à Aétius, il mourut assassiné.

En 458, CHILDÉRIC, fils de Mérovée, fut élu chef après la mort de son père. Mais Childéric était tellement indolent et méprisable que les Francs le renvoyèrent et aimèrent mieux obéir à un Romain nommé Egidius. Cependant comme Egidius mourut bientôt, Childéric revint et gouverna en paix jusqu'à sa mort.

A cette époque, les Romains ne possédaient plus dans la Gaule que ce que nous appelons la Bretagne. Cependant les Francs n'étaient pas les seuls maîtres de la Gaule, les Visigoths et les Bourguignons en occupaient toujours une partie. MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

Dans les numéros précédents on a omis le mot MADAME devant le nom de MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

ANECDOTE.

Le roi de Suède, Charles XII, était libéral à l'excès; il avait pour trésorier son favori Grothusen, qui était le dispensateur de ses libéralités. C'était un homme qui aimait autant à donner que son maître. Un jour que le roi lui demandait son bordereau, il lui présenta un compte de soixante-dix mille écus en deux lignes.

« Dix mille écus donnés aux Suédois et aux janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, et le reste mangé par moi. »

« Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes, dit Charles. Mullern me présente un bordereau de dix pages pour une somme de dix mille livres; j'aime mieux le style laconique de Grothusen. »

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXV. Le capitaine et Henri ont une conversation au sujet d'Aloo.

Lorsqu'on eut parcouru quatre à cinq milles en se dirigeant vers la rivière Klingi, Henri fut obligé de s'arrêter; il lui était impossible d'aller plus loin. On avait marché très-lentement; il était alors midi, et il faisait excessivement chaud.

Pendant que les autres se reposaient à l'ombre,

Malleco confectionna une selle pour le buffle. Il se servit pour cela de feuilles de palmier, qu'il attacha les unes aux autres avec des cordes faites de l'écorce d'un arbre appelé « bugoo. »

Dans l'après-midi, quand les rayons du soleil furent moins ardents, Malleco posa la selle sur le dos du buffle. Henri fut placé dessus et on partit.

Le capitaine se tint à côté du jeune Beaumont et amena la conversation sur le sujet qui le préoccupait le plus.

« Que ferai-je d'Aloo? demanda-t-il. Le misérable est mon ennemi, et il est cent fois plus à craindre que le Malais qui nous suit.

— Peut-être, dit Henri, trouverait-on dans vos premiers rapports avec lui, quelque chose qui pût expliquer ce que vous cherchez vainement à comprendre.

— Vous le rappelez-vous, reprit le capitaine, sur un vaisseau malais dont je m'étais emparé après un violent combat, je trouvai le corps de l'un des marins qui, jadis, m'avaient jeté par-dessus le bord de mon navire? Je rencontrais enfin un des hommes que je cherchais; mais j'arrivais trop tard. Le misérable venait de rendre le dernier soupir au moment où mes regards se portèrent sur lui. Ce fut alors que je me trouvai, pour la première fois, en face d'Aloo aussi ému qu'une brute peut l'être.

Dans mon désespoir, je poussai vivement le cadavre du pied comme si j'eusse voulu me venger du mal qu'il m'avait fait dans le passé et des regrets que me causait sa mort, pour moi si inopportune. Je remarquai alors, malgré l'angoisse qui me serrait le cœur, cette grimace étrange particulière à Aloo, et qui lui donne l'air du plus lâche et du plus vil des démons.... Depuis cette époque il m'a toujours suivi. J'ai essayé dix fois, cent fois, de lui échapper! Pourquoi s'acharne-t-il après moi comme le vautour après sa proie?

— Il a eu bien des occasions de vous faire du mal, et il n'en a jamais usé.

— C'est vrai, répliqua le capitaine; mais il se peut aussi qu'il s'amuse à jouer avec moi comme fait un chat avec une souris. J'ai plus peur de lui que du Malais. »

XXVI. Une nouvelle attaque.

Nos voyageurs atteignirent les bords de la rivière Klingi et y dressèrent leur campement.

Pendant que le capitaine était à une cinquantaine de pas de ses compagnons, penché vers la terre pour relever quelques branches, un cri poussé tout à coup par Malleco, le fit tressaillir. Il se redressa juste à temps pour parer l'attaque du Malais, qui, sortant subitement d'une touffe de buissons, s'élançait sur lui.

Le capitaine était sans armes, et il n'avait pour se défendre que les bouts de branches qu'il tenait à la main. Son pistolet et sa dague étaient dans sa couverture, près du feu; il ne pouvait que chercher à déjouer les efforts furieux que faisait le Malais pour le tuer avec son crick. Pendant qu'il parait les coups de son ennemi, Malleco et ses amis accoururent à son secours.

Voyant qu'en restant plus longtemps il se condamnait à être tué infailliblement, le Malais tourna le dos et s'enfuit. Il fut poursuivi jusqu'à une certaine distance par Malleco, Charles et le capitaine, qui, voyant venir Paul, s'était hâté de lui arracher des mains le pistolet qu'il lui avait prêté.

Le Malais gagnait sur eux du terrain à chaque pas; et voyant qu'ils se fatigueraient inutilement à le poursuivre, ils revinrent à leur campement, où chacun causa longuement de cet incident. Le capitaine déclara que le Malais était, de tous les gens de sa race, le plus lâche qu'il eût jamais vu. Malleco, comme tous ses compatriotes, aimait beaucoup à parler. Il fit un long discours pour prouver que le Malais avait pris la fuite, non par lâcheté, mais par prudence; car, étant déterminé à tuer le capitaine, il ne voulait pas périr lui-même avant d'avoir satisfait sa vengeance.

« Paul, dit le capitaine pendant qu'ils déjeunaient, demande donc à Malleco s'il est capable de suivre la trace qu'a laissée le Malais en se sauvant tout à l'heure? »

Le Sumatran répondit affirmativement.

« En ce cas, je me mettrai à sa poursuite, dit le capitaine. Je veux en finir d'une manière ou d'une autre, car je ne souffrirai pas qu'on me chasse comme un chien, et je vais devenir chasseur à mon tour. Dis à Malleco, Paul, continua le capitaine, que s'il veut me servir de guide et me conduire jusqu'à portée du Malais, je lui donnerai cinquante dollars lorsque je verrai le Malais mort à mes pieds. »

Paul communiqua au Sumatran les offres du capitaine, et un sourire, le premier que l'on eût encore vu sur ses lèvres, dérida son visage.

« Je tuerai le Malais ou il me tuera, dit le capitaine; et maintenant que nous sommes d'accord, il n'y a pas une minute à perdre. »

Charles s'offrit à accompagner le capitaine; celui-ci accepta, et comme Henri Beaumont souffrait encore trop pour être de la partie, il promit d'attendre le retour de ses amis.

Lorsque tous, le capitaine, Kerbiriou et Malleco furent prêts à partir, Aloo se leva pour les suivre.

« Si tu t'avises de faire un pas après nous, lui dit le capitaine, je te fais sauter la cervelle. Que je vive ou que je meure dans cette aventure, ce ne sera pas dans ta compagnie. »

Sachant que le capitaine devait revenir bientôt, Aloo se rassit, en faisant sa grimace habituelle.

Ils dirent adieu à Henri et à Paul, et s'éloignèrent avec l'espoir que la journée amènerait une rencontre décisive.

XXVII. Paul et Aloo le Chinois.

La journée se passa.... puis la soirée.... puis la nuit. L'aube éclaira l'horizon, sans que rien annonçât le retour du capitaine, de Kerbiriou, ou de Malleco.

Henri et Paul ne savaient à quoi se résoudre.

« Nous attendrons jusqu'à demain matin, dit Henri, et s'ils ne sont pas revenus, nous irons en avant. »

Dans le courant de la journée, Aloo se montra très-aimable avec Paul. Ils pouvaient tous deux converser en malais, sans que le capitaine vînt, à chaque instant, les interrompre; et puis le Chinois manifesta tant d'intérêt que l'enfant en fut touché.

« Vous avez vécu longtemps à Sumatra? demanda Aloo.

— Oui, répondit Paul, dix ans environ.

— En ce cas, vous deviez avoir cinq ans au plus lorsque vous vîntes dans l'île, et j'imagine que vous

ne vous rappelez que bien peu de chose de vos premières années. Vous souvenez-vous d'avoir été sur la mer, quand vous étiez tout à fait enfant ?

— Oui, et de beaucoup d'autres choses qui arrivèrent dans ce temps, répondit Paul ; je me souviens que j'étais très-heureux, beaucoup plus que je ne l'ai jamais été depuis.

— Oui, je crois, en effet, que vous deviez être plus heureux avec un bon père et une excellente mère, que vous ne l'étiez à bord du grand vaisseau de guerre, » observa Aloo.

Paul, en entendant cette réflexion, devint silencieux, et tous les efforts du Chinois pour l'amener à causer plus longuement sur les premiers temps de sa vie, furent inutiles. Il ne répondit plus que par monosyllabes aux questions qui lui étaient adressées. Pour indiquer qu'il ne voulait pas causer davantage, il tira son crick de sa gaîne, et se mit à le polir et à l'aiguiser.

Aloo avait toujours contemplé d'un regard avide, ce crick, toutes les fois qu'il en avait eu l'occasion ; il parut l'examiner avec un intérêt plus grand que jamais. Tirant également le sien de son fourreau, et le tendant à Paul, il exprima le désir de connaître lequel des deux était le plus fort et le plus lourd.

Paul continua son occupation, tout comme s'il n'avait pas entendu. Le Chinois ne se découragea pas, et lui demanda de lui laisser voir son crick. Paul refusa, disant qu'il ne se séparait jamais de son arme. Aloo accueillit cette réponse avec un sourire qui était loin d'être enchanteur.

Le soir vint, sans ramener aucun de leurs compagnons, et Henri fut persuadé qu'il devait leur être arrivé malheur.



Schamyl.

Aloo demanda avec instance de veiller la première partie de la nuit. On ne fit point d'objections à son désir.

Henri, d'ailleurs, avait dormi trois ou quatre heures durant la journée, et ne doutait pas d'être en état de faire sentinelle à partir de minuit. Il s'étendit donc de son mieux et ne tarda pas à être emporté dans le royaume des songes; mais Paul fut longtemps avant de pouvoir fermer les yeux. Ce ne fut qu'après s'être tourné et retourné, après avoir changé cent fois de position, qu'il s'endormit d'un sommeil profond.

Aloo s'était assis auprès du feu, plongeant de temps à autre son regard dans les ténèbres et ne paraissant pas faire la moindre attention à ses compagnons ; mais son indifférence disparut aussitôt qu'il eut remarqué l'immobilité de Paul, et que sa respiration régulière lui eut prouvé qu'il était bien endormi.

Juste à ce moment, Henri ouvrit les yeux, et comme il avait le visage tourné du côté d'Aloo, il le vit se lever doucement, s'approcher de Paul, et se pen-

cher sur lui, curieux évidemment de savoir si l'enfant dormait.

Après s'en être bien assuré, il se tourna vers Henri, qui se hâta de fermer les yeux. Persuadé alors qu'il ne courait aucun danger d'être découvert, Aloo s'approcha de Paul, et prit son crick, qui était placé à côté de lui.

Au moment où il le saisit, sa figure eut une expression si étrange et si horrible que Beaumont fut saisi soudain d'un affreux pressentiment. Aloo se retira avec le crick, et alla se rasseoir auprès du feu.

Le Chinois tira silencieusement le crick de sa gaîne, et l'exposant à la lumière du feu, il l'examina attentivement, inspecta minutieusement chaque point de sa surface; et quand cet examen fut terminé, il se dessina sur sa figure, et graduellement, le sourire le plus infernal, le plus diabolique qu'Henri eût jamais vu.

Puis, remettant ensuite le crick dans sa gaîne, il le replaça où il l'avait trouvé, et appela Henri, dont l'heure de garde était arrivée. Henri feignit de s'éveiller seulement alors et se leva; tandis que le Chinois se coucha à son tour.

Le lendemain matin, Henri se décida à partir pour Bencolen, reconnaissant qu'ils avaient plus de chances de retrouver leurs compagnons, en marchant dans cette direction, qu'en restant où ils étaient.

Avant de partir, il grava sur l'écorce d'un arbre, près du feu, les mots suivants : « Nous remontons la rivière. » afin que leurs compagnons, s'ils revenaient, sussent ce qu'ils étaient devenus.

« Aloo, dit-il, est habile à suivre une trace, de nuit comme de jour, puisqu'il a pu rejoindre le capitaine, qui avait pris toutes ses précautions pour lui échapper. Dis-lui donc, Paul, de tâcher de trouver sa trace; nous l'accompagnerons partout où il nous conduira, pourvu que ce ne soit pas à la côte orientale de l'île. »

Paul transmit cette demande à Aloo, qui fut enchanté de voir qu'ils étaient décidés à rejoindre le capitaine; et, courant un peu en avant, il ne tarda pas à annoncer qu'il était sur la trace de leurs compagnons. Le Chinois montra par terre un petit morceau de bois qui avait été légèrement dérangé d'une position dans laquelle il avait dû rester longtemps; il y avait, en effet, tout près, un petit lit dans l'herbe, qui correspondait exactement avec la grosseur et la longueur du bois.



(Page 335, col. 2.)

Ce n'était pas là, pour Henri, une preuve bien convaincante que leurs compagnons eussent passé par ce chemin; car le petit morceau de bois pouvait bien avoir été dérangé par un lézard, ou par tout autre animal. Mais Aloo affirma que non-seulement ce bois avait été changé de place par la main d'un homme, mais que c'était le Sumatran qui l'avait ôté.

Quoique Henri n'eût pas une confiance absolue dans son intelligence, il fut chargé de marcher devant et de servir de guide. Pour encourager Paul et Henri, il leur répétait souvent qu'il voyait des preuves évidentes et qu'ils suivaient la bonne voie. Mais quand ils eurent parcouru environ sept milles, en remontant la rivière, Aloo déclara qu'il avait perdu la trace. Enfin, après de nombreux essais, il décrivit un large cercle, en partant du point où disparaissaient les vestiges de pas, et en faisant de cet endroit le centre de la circonférence. Avant qu'il eût complété les deux tiers du cercle, il appela Paul et Henri, et leur dit qu'il avait retrouvé la trace.

Henri et Paul accoururent, mais pour eux elle était invisible.

Pendant qu'ils examinaient la terre autour d'eux, Paul aperçut un clou, qu'il s'empressa de comparer avec ceux qui étaient sous la chaussure d'Henri; et il fut reconnu que le clou s'était détaché de l'une des bottes de Charles Kerbiriou, tous les deux les ayant achetées chez le même marchand. Aloo, qui était un peu en avant, s'arrêta, leva ses bras en l'air en jetant un cri, et ses traits prirent une expression d'horreur, qui ne tarda pas à faire place à une suite de grimaces hideuses.

XXVIII. Le squelette.

Henri et Paul s'étaient hâtés d'accourir. En arrivant près d'Aloo, ils virent un morceau de toile blanche pareil à la veste que portait le capitaine.

La terre était couverte de taches de sang, et partout à l'entour, battue et foulée. On voyait qu'il s'était livré là une lutte violente.

Mais ce n'était pas tout. Ils furent saisis d'horreur en apercevant un squelette près de la scène du combat. Il restait encore un peu de chair sur différentes parties du cadavre, et des milliers de fourmis se la disputaient avec acharnement.

Henri reconnut que ce cadavre, à moitié rongé, était celui d'un homme, que cet homme pouvait être.... devait être le capitaine. Et en effet, la taille du squelette, la chevelure épaisse qui couvrait le crâne, tout concourait à confirmer cette idée.

Aloo manifesta le plus grand chagrin, et Henri demeura convaincu que l'attachement témoigné au capitaine par le Chinois était sincère.

Quant à Paul, il resta longtemps les yeux fixés sur le squelette, sur la pièce de toile et la magnifique chevelure. A voir ses mains tremblantes, l'agitation de ses lèvres et les larmes qui roulaient sur ses joues, il était impossible de douter de l'amitié que le capitaine avait su lui inspirer.

Après qu'Aloo se fut abandonné silencieusement à sa douleur, feinte ou réelle, il se mit à décrire un cercle autour du squelette, dans le but d'apprendre quelque chose de plus.

Après avoir fait une cinquantaine de pas, il s'arrêta, se mit à quatre pieds, et examina la terre, tout autour de lui, avec la plus grande attention; puis il marcha devant lui, toujours sur les pieds et sur les mains, s'arrêtant fréquemment pour recommencer son examen. Il ressemblait assez à un ours qui cherche des châtaignes.

Au moment où Henri arriva près de lui, il parut avoir fait une découverte, car il fit une grimace plus désagréable encore que celle que lui avait fait faire la vue du squelette dévoré par les fourmis.

Interrogé par Paul, il répondit qu'il venait de retrouver la trace de Charles Kerbiriou et de Malleco; qu'elles partaient juste de l'endroit qu'ils venaient de quitter, et allaient dans la direction de la rivière.

« Ne vois-tu pas aussi les traces du capitaine? » demanda Paul.

Aloo répondit négativement, en secouant la tête, et en faisant de nouveau une grimace hideuse. Il semblait profondément affecté tout à l'heure en contemplant le squelette du capitaine; et maintenant qu'un indice venait confirmer la pensée que leur compagnon était réellement mort, il avait l'air d'être enchanté!

Aloo était un mystère qu'ils ne pouvaient expliquer.

« Après tout, il pourrait bien s'être trompé, pensa Henri. Parce qu'il ne peut pas voir les traces du capitaine, cela ne prouve pas qu'il n'accompagne point les autres? »

Puis le souvenir lui revint qu'ils avaient suivi les traces de leurs compagnons, depuis leur séparation, jusqu'à l'endroit où ils avaient trouvé le squelette, qui, selon toute apparence, était bien celui de leur ami.

Henri et Paul ne pouvaient plus douter que le capitaine ne fût mort; mais pourquoi son corps avait-il été ainsi abandonné par Kerbiriou et Malleco? Ils se perdaient en conjectures.... Puis ils retournèrent sur leurs pas; et creusèrent un trou pour y enterrer le squelette. Ils parvinrent, avec beaucoup de peine, à en creuser un d'un peu plus d'un pied de profondeur. Ils y poussèrent le squelette avec des bâtons, puis le couvrirent de terre avec leurs mains.

Quand ils eurent achevé cette œuvre pieuse, le soleil avait presque disparu. Ils se hâtèrent de regagner le bord de la rivière qui était peu éloignée, et ils se mirent en quête d'un endroit convenable pour y passer la nuit.

Tout auprès du fleuve, ils découvrirent les ruines d'un village, qui n'avait pas dû être habité depuis plusieurs années. La plus grande partie des maisons étaient renversées; mais ils en trouvèrent une dont le plancher était en assez bon état, et, comme c'est invariablement l'usage dans les habitations des naturels de Sumatra, il était à huit pieds environ au-dessus du sol.

Comment monter au premier étage? une vieille échelle abandonnée fit leur affaire.

A une pareille élévation, ils étaient à l'abri de tout danger, et ils n'eurent pas besoin d'allumer du feu. Mais le buffle ne fut sans doute pas content de voir qu'ils avaient négligé pour lui cette précaution; car lorsqu'ils s'éveillèrent, le lendemain, ils ne le retrouvèrent plus.

Pendant qu'Henri préparait le déjeuner, Paul descendit le cours de la rivière, à la recherche du buffle, et au bout d'une demi-heure, il revint en le ramenant devant lui.

Il était allé se rouler dans la vase d'un ruisseau qui se jetait dans le fleuve. C'est là le plus grand bonheur que puissent goûter les buffles, dans l'île de Sumatra. Pendant qu'ils sont dans la boue, ils éprouvent une grande fraîcheur, et sont à l'abri des piqûres des moustiques.

Alors Aloo conduisit Henri et Paul à l'endroit où, disait-il, il avait retrouvé la trace de Kerbiriou et de Malleco, et continua à leur servir de guide.

(La suite au prochain numéro.) BAILLEUL.

PETITE CHRONIQUE.

Dans la première quinzaine de ce mois, le trois-mâts américain *la Fredonia*, capitaine Burke, a débarqué à Boston trois cent six personnes sauvées en pleine mer entre New-Yorck et Liverpool.

Ces malheureux s'étaient embarqués dans ce dernier port le 18 novembre à bord du trois-mâts anglais *la Gratitude*.

L'équipage se composait de trente-trois hommes, et les passagers étaient au nombre de deux cent soixante-treize.

Une voie d'eau s'étant déclarée le 21 décembre pendant un gros temps, le navire menaçait de sombrer, lorsque *la Fredonia* fut aperçue suivant la même route. On fit des signaux de détresse, et le capitaine Burke s'empressa d'aller au secours du navire en danger.

Il lui fallut trois jours pour prendre les passagers et l'équipage à son bord, et, ne pouvant leur donner place à tous, il fit jeter à la mer la plus grande partie de sa cargaison.

Cette conduite admirable ne saurait être trop louée. On peut souhaiter qu'elle serve d'exemple aux marins des deux hémisphères.



VARIÉTÉS.

COMMENT ON FAIT LES BILLES.

Savez-vous comment on fait les billes? Il serait honteux de ne pas le savoir. Se servir d'une chose et ignorer comment elle se fait, voilà qui n'est pas permis!

Il faut d'abord vous dire qu'il n'y a en France que deux fabriques de billes; elles sont en Alsace, dans le département du Bas-Rhin. Encore n'y a-t-il pas longtemps qu'on en fait en France. Toutes celles dont nous nous servions dans notre enfance, mes anciens camarades de classe et moi, venaient d'Allemagne.

Il y a des billes en marbre, il y en a en stuc, en agate; il y en a même en terre glaise, qu'on vend comme si elles étaient en pierre, ce qui est une indigne volerie. Quand les billes ne sont ni en marbre, ni en stuc, ni en agate, ni en terre glaise, elles sont faites d'une pierre qu'on appelle calcaire du Muschelkalk. Ce nom-là est un peu difficile à dire, mais il vous sera utile de le connaître quand vous étudierez la géologie, c'est-à-dire l'histoire de la terre.

Il y a en Alsace de grandes carrières de ce calcaire, et c'est dans ces carrières mêmes qu'on commence à préparer les billes. Là, de pauvres petits garçons se fatiguent pour vos plaisirs, amis lecteurs, à casser le calcaire en petits cubes, c'est-à-dire en morceaux qui ont la forme de dés à jouer. Ces jeunes casseurs peuvent, en travaillant bien, faire sept à huit mille cubes par semaine, et comme on les leur paye cinquante-cinq centimes par mille, vous voyez qu'ils gagnent par semaine trois francs quatre-vingt-cinq centimes à quatre francs quarante centimes. Pensez quelquefois à ces petits malheureux quand vous jouerez à la tapette ou à la bloquette.

Les cubes sont ensuite portés à la fabrique, où on leur donne la forme de sphères, c'est-à-dire de boules.

La machine qu'on emploie pour cela se compose de deux meules qui sont deux grandes roues placées à plat, l'une au-dessus de l'autre. La meule inférieure est en fonte; la meule supérieure est garnie en dessous d'une plaque en bois de chêne. Ces deux meules ne se touchent pas, et c'est entre elles qu'on met les petits cubes : il y a juste la place nécessaire pour les y mettre. On fait tourner la meule inférieure, tandis que l'autre reste immobile; ce mouvement use les angles des pierres et finit par les arrondir tout à fait. On façonne à la fois cent à cinq cents billes : cent quand elles sont grosses, cinq cents quand elles sont petites. Il faut tourner la meule pendant trois quarts d'heure pour arrondir les petites billes; il faut une heure pour arrondir les grosses.

Il ne suffit pas de les arrondir, il s'agit de les polir. Cela se fait en les plaçant entre deux autres meules qui sont toutes deux en bois. On peut, si l'on veut, les colorier en même temps qu'on les polit; pour cela, il n'y a qu'à mettre de la couleur entre les meules. Le polissage dure trois quarts d'heure.

C'est ainsi que se font les billes. On en fait chaque année neuf millions en Alsace : c'est un beau chiffre! Les fabricants les vendent deux francs soixante centimes le mille quand elles sont coloriées, et un franc quatre-vingt-dix centimes quand elles ne le sont pas. Les épiciers vous les revendent bien plus cher que cela, n'est-ce pas? car à dix pour un sou (les non coloriées), cela fait cinq francs le mille au lieu des trente-huit sous qu'elles leur coûtent. On paye toujours cher quand on n'achète pas au fabricant; rappelez-vous cela, il vous sera utile de vous en souvenir.

VICTOR MEUNIER.

SCHAMYL.

Schamyl est né en 1797 d'une famille obscure. Il avait vingt-sept ans lorsque le Caucase se révolta pour la première fois contre la Russie. Il fut mouride ou garde du corps de deux chefs successifs; tous ses compagnons furent massacrés, lui seul échappa. Ce fut comme un miracle. On l'avait cru mort, on le crut ressuscité. Ce bruit se répandit et lui attira des partisans.

A partir de ce jour, le Caucase fut à lui. Il soutint une longue lutte contre les forces de la Russie. Enfin, il fut réduit aux abois par le prince Woronzoff. Retiré avec son fils dans la place de Gounib, un nid d'aigles, des soldats russes parvinrent à grimper pendant la nuit par des sentiers réputés inaccessibles. Lui et son fils échappèrent presque seuls au massacre.

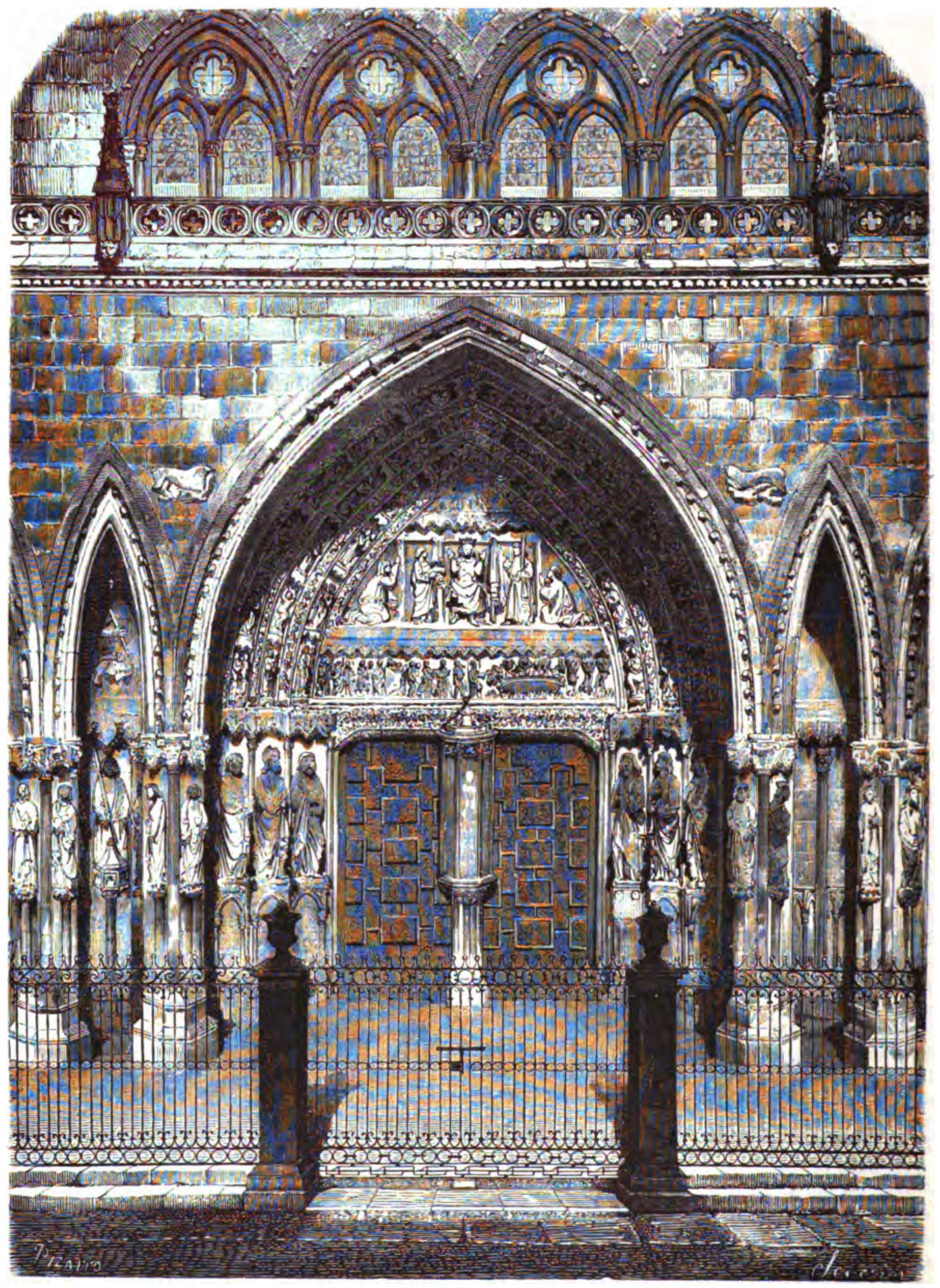
En remettant son épée au général Bariatinski, le héros du Caucase croyait sa vie terminée et s'attendait à marcher à la mort. Il ne savait pas que chez les nations civilisées, le seul sentiment qui survive à la victoire, c'est l'admiration pour une défense héroïque. Il vit libre dans une ville de l'intérieur qu'on lui a assignée pour résidence, avec une pension considérable.

PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE LÉON.

La cathédrale de Léon est un des plus beaux monuments que possède l'Espagne.

Elle fut détruite par les musulmans; on la reconstruisit, mais on mit deux siècles à ce travail.

Aucune des formules admiratives n'a été omise à l'égard de cette magnifique église. On l'a appelée Pul-



Portail de la cathédrale de Léon.

chra Leonina et encore le Phénix, car elle est seule et unique, sans pareille en Espagne.

Le portail reproduit par notre gravure est celui de la façade occidentale.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 670. — Quinze centimes.** 28 FÉVRIER 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

L'ABBÉ SICARD.

L'abbé Sicard, disciple de l'abbé de l'Épée, continua son œuvre auprès des sourds-muets.

Les services qu'il avait rendus à la tête de l'Institut des Sourds-Muets ne l'empêchèrent pas d'être arrêté le 16 août 1791. Ses élèves se rendirent à la barre de l'Assemblée, pour y demander la mise en liberté de celui qu'ils appelaient leur père.

« Je m'offre de lui servir d'otage, » s'écria un jeune homme nommé Duhamel, qui s'était joint aux sourds-muets.

L'Assemblée ordonna de rechercher les causes de son emprisonnement. Malheureusement, cette décision n'était pas encore exécutée le 2 septembre 1792, et Sicard fut conduit au lieu du supplice avec nombre d'infortunés. Martin de Marivaux et Labranche se placent



L'abbé Sicard.

devant lui pour recevoir les premiers coups; ils tombent avec trois autres victimes. Sicard, immobile et muet, est oublié par les égorgeurs. Il essaye de fuir; une femme le signale; il est ramené auprès des cada-

vres, et, après s'être agenouillé dans le sang pour prier, il tire sa montre et dit au commissaire qui présidait au massacre :

« Vous la donnerez au premier sourd-muet qui viendra vous demander de mes nouvelles. »

Un horloger nommé Monot accourt à lui, l'entoure de ses bras, et, se tournant vers la foule :

« Comment, citoyens, vous tuerez l'instituteur des sourds-muets, un bienfaiteur de l'humanité! Vous me tuerez moi-même avant d'en venir là! »

Les cœurs sont émus, et l'abbé Sicard s'écrie :

« Ma vie est à vous; apprenez du moins qui je suis et ce que je fais; je suis l'abbé Sicard, j'instruis les sourds-muets, et comme le nombre de ces infortunés est plus grand chez les pauvres que chez les riches, je suis plus à vous qu'aux riches. »

Aussitôt les hommes qui avaient voulu l'égorger l'embrassent, le soulèvent sur leurs bras rouges de sang et le portent en triomphe. Cependant, il refusa de sortir de prison avant d'en recevoir l'ordre de ceux qui l'y avaient mis.

Mais sa prison est de nouveau envahie; on frappe à la petite chambre où il se trouve avec deux prisonniers. Ceux-ci lui forment une échelle de leur corps pour qu'il s'évade par la fenêtre. Tout à coup les voix cessent, et il se laisse retomber.

A dater de ce moment, il fut rendu à ses élèves, dont il ne cessa de s'occuper avec la tendresse d'un père. Il eut la gloire d'avoir un jour pour auditeur le pape Pie VII, auquel il offrit un livre de prières destiné aux sourds-muets et imprimé par eux.

La vieillesse de cet homme de bien fut attristée par le dénûment où le fit tomber son insouciance de ses intérêts et une confiance qui semblait inviter à le tromper. Son successeur à l'Académie française, M. Frayssinous, a dit de lui :

« Simple jusqu'à la crédulité, il supposait toujours dans l'âme des autres la candeur qui était dans la sienne. »

COMMENT XIMÉNÈS FUT PROMU A L'ARCHEVÊCHÉ DE TOLÈDE.

Un des plus grands règnes de l'histoire de l'Espagne fut sans contredit celui de Ferdinand et d'Isabelle, qu'on put regarder comme les fondateurs de la monarchie espagnole.

Leur premier ministre fut le cardinal Ximénès, qui naquit à Tordelaguna sous le règne de Jean II, en 1437. Son mérite l'ayant fait nommer confesseur de la reine, cette princesse le fit nommer à l'archevêché de Tolède, sans l'en prévenir, parce qu'elle savait la résistance qu'il lui ferait.

Elle avait adressé un courrier à son ambassadeur à Rome, avec l'ordre de faire expédier les bulles pour Ximénès, et de les envoyer le plus secrètement possible.

Le pape ayant tenu peu de jours après un consistoire, Ximénès y fut préconisé, et les bulles furent envoyées à Madrid sans que le secret de cette nomination eût transpiré.

Isabelle se trouvant à Madrid vers le temps de Pâques, fit venir à son palais son confesseur le vendredi saint. Ximénès, après avoir entendu la reine, s'était retiré dans son couvent pour y aller faire sa collation. Il mangeait quelques herbes cuites, lorsqu'un gentilhomme de la chambre de la reine vint lui ordonner de retourner au palais.

Cet ordre lui déplut, parce qu'il craignait de manquer l'office; mais il dut obéir. La reine le reçut avec bonté, le fit asseoir auprès d'elle, et, en lui présentant les bulles de l'archevêché de Tolède qu'elle venait de recevoir, elle lui dit :

« Mon père, voyez ce que mande Sa Sainteté par ces lettres apostoliques.... »

Il prit ces lettres avec respect, et, après les avoir baisées, il lut ces mots :

« A notre vénéré frère François Ximénès de Cisneros, élu archevêque de Tolède. »

Il parut troublé, et, en rendant à la reine ce paquet qu'il ne voulut pas décacheter, il lui dit :

« Madame, ces lettres-là ne s'adressent pas à moi. »

Puis il se leva brusquement de son siége sans prendre congé, contre sa coutume, pour sortir de la chambre et se retira.

La reine crut qu'il fallait laisser passer ce premier trouble que cette nouvelle inattendue avait jeté dans son esprit, et se contenta de lui dire :

« Mon père, vous me permettez bien de voir ce que le pape vous écrit, » et le laissa sortir.

Elle commanda à quelques-uns de ses seigneurs d'aller trouver dans son couvent le P. Ximénès, et de lui persuader d'accepter, dans l'intérêt de la religion, la dignité qui lui était offerte.

Mais il n'était pas resté dans son couvent, et comme ils surent qu'il était déjà bien loin, ils prirent des chevaux pour se mettre à sa poursuite et le rattrapèrent à trois lieues de Madrid.

Après lui avoir fait part de son élection, ils lui exprimèrent le désir qu'avait la reine qu'il acceptât cette dignité, et lui représentèrent tous les services qu'il pourrait rendre à l'Église dans une position aussi élevée.

Ximénès leur répondit qu'il n'avait ni les vertus ni les lumières qu'exigeait une pareille charge, et il leur parut de si bonne foi en leur donnant les motifs de son refus, que le grand commandeur de Léon, Gutierre de Cardenas, se jeta à ses pieds tout attendri et lui dit, en lui prenant la main pour la baiser :

« Je ne puis, mon père, me dispenser de vous baiser les mains. Car, si vous acceptez l'archevêché, nous devons cet honneur à votre dignité; et si vous le refusez, nous le devons à votre vertu. »

Ces seigneurs rapportèrent à la reine qu'ils n'avaient rien pu gagner sur l'inflexible résolution de Ximénès. Cette résistance dura six mois, et il fallut pour la vaincre un nouveau bref du pape, qui ne l'exhortait pas seulement, mais qui lui ordonnait, avec toute la force de son autorité, d'accepter l'archevêché de Tolède.

L'humble religieux se soumit, et devint un des plus grands prélats de la chrétienté. J. D.

SAINT THOMAS D'AQUIN ET SAINT BONAVENTURE.

Pendant que saint Thomas d'Aquin faisait la gloire de l'ordre de saint Dominique, saint Bonaventure illustrait l'ordre de saint François.

Ces deux religieux, pénétrés d'admiration l'un pour l'autre, se visitaient souvent dans l'humble cellule de leur couvent, où ils élaboraient, au milieu de la prière et de l'étude, ces savants ouvrages qui devaient faire la gloire de la religion tout en immortalisant leur nom.

Dans un de ces épanchements de l'amitié la plus intime, saint Bonaventure dit un jour à saint Thomas, avec cette naïveté ingénue qui allait si bien à son humilité :

« Mon frère, dans quel livre puisez-vous les belles choses que l'on admire dans vos ouvrages?

— Voilà mon livre! » dit le pieux disciple de saint Dominique en montrant une image du Christ au pied de laquelle il avait l'habitude de passer de longues heures en méditation.

Une autre fois, c'était Thomas qui allait, accompagné d'un de ses frères, rendre visite à Bonaventure, son ami. Il savait qu'il travaillait à une vie de saint François d'Assise, le patriarche de son ordre.

Étant arrivé à l'entrée de la cellule de Bonaventure, il le vit penché sur sa table solitaire, et tellement absorbé par le travail de la composition, qu'il ne s'apercevait pas de la visite qui lui arrivait.

Thomas se retira en disant à son compagnon :

« Laissons le saint travailler pour la gloire d'un saint. »

Quand le pape Urbain IV institua la fête du saint-sacrement, il avait chargé de la composition de l'office saint Thomas et saint Bonaventure.

Les deux docteurs se mirent à l'œuvre et résolurent de s'en rapporter à leur inspiration personnelle, et de se réunir, après leur travail terminé, pour comparer le résultat de leurs efforts, et prendre dans leur œuvre ce qu'il y avait de mieux.

Le souverain pontife fut naturellement choisi pour être le juge du mérite des différentes parties de cette composition liturgique.

Thomas et Bonaventure se présentèrent devant Sa Sainteté avec leur manuscrit.

Thomas ayant été prié de lire le premier son travail, à mesure qu'il avançait, Bonaventure détachait les feuilles mobiles de son cahier et les faisait disparaître dans les larges manches de son habit.

Mais quand il en fut à la magnifique prose du *Lauda Sion*, Bonaventure, ne pouvant plus se contenir, s'écria devant le souverain pontife que le génie de l'homme ne s'était jamais élevé plus haut, et qu'il n'y avait que dans les saintes Écritures qu'on trouvait des pages semblables à celles-là.

En vain le pape Urbain le pria-t-il de lui faire connaître son œuvre, son humilité s'y refusa en disant qu'après ce qu'il venait d'entendre de la bouche de Thomas, il ne lui restait qu'à remercier Dieu d'avoir si heureusement inspiré son ami. J. D.

CONTES ET LÉGENDES DE LÉON DE LAUJON.

Tous nos anciens abonnés se rappellent avec plaisir les contes si émouvants et si attachants de M. Léon de Laujon : La sœur du petit Poucet, les Bottes de sept lieues, l'Homme rouge, Follette, le père Barbeau, le Sorcier, la Veillée de Noël, etc., etc.

Nous les avons réunis sous le nom de Contes et Légendes en un magnifique volume in-4° illustré de 275 vignettes, par Doré, Bertall, Foulquier, Castelli, Morin. S'adresser à l'administration de la *Semaine des Enfants*, rue de Fleurus, 9, pour recevoir *franco* le volume broché. Prix : 10 francs.

PRIME GRATUITE.

L'Administration de la *Semaine des Enfants* s'est entendue avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, pour offrir en prime *entièrement gratuite* à ses Abonnés *d'un an* un portrait photographique. Voir le numéro 645.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES SOULIERS D'ABOUL-CASIM.

Il y avait autrefois à Bagdad un homme très-riche et très-avare qu'on appelait Aboul-Casim Telle était sa parcimonie, qu'il ne pouvait pas même se résoudre à quitter ses vieux souliers. Dès qu'ils étaient troués, il y faisait ajouter de nouvelles pièces par un savetier, et continuait à les porter pendant quatre ou cinq ans. A la fin, ils furent si larges et si lourds, qu'ils devinrent l'objet d'une remarque proverbiale. On disait à Bagdad, pour parler d'un fardeau : « C'est aussi pesant que la chaussure d'Aboul-Casim. »

Un jour que cet homme se promenait dans les bazars de Bagdad, un de ses amis lui dit qu'il venait de recevoir d'un marchand d'Alep des bouteilles à bas prix.

« Achetez-en une partie, lui dit-il, vous les garderez quelques semaines, et vous pourrez les revendre avec un bénéfice considérable »

Cette proposition sourit à Aboul-Casim, qui acheta des bouteilles pour soixante dinars et les fit porter chez lui. Il avait un autre ami qui lui dit qu'il venait de recevoir de l'eau de rose de Yezid :

« Si vous en voulez, ajouta-t-il, je puis vous la céder à un très-bon prix, et plus tard vous la revendrez le double de ce qu'elle vous a coûté. »

Aboul-Casim acheta encore cette eau, en remplit ses bouteilles, et les mit sur un rayon dans son appartement.

Le lendemain, Aboul-Casim alla au bain; lorsqu'il fut déshabillé, un de ses amis lui dit en riant :

« Oh! Casim, laisse-moi changer tes souliers, car ceux-ci sont vraiment trop lourds.

— Comme il te plaira, » répondit l'avaricieux Aboul.

Au même instant, le cadi ou juge de la cité vint aussi prendre un bain. Quand Aboul-Casim eut repris ses vêtements, il chercha ses souliers, mais ne les trouva pas, et, voyant à leur place une nouvelle chaussure, il pensa que son ami avait fait l'échange dont il avait parlé. Sans autre formalité, il s'empara joyeusement de ses souliers neufs et retourna chez lui. Par malheur, il avait pris les souliers du cadi, qui, les ayant vainement fait chercher et ne trouvant que les affreuses savates d'Aboul, pensa tout naturellement que celui-ci l'avait volé. Il le fit comparaître devant son tribunal, et, sans vouloir écouter sa justification, le condamna à une amende et à plusieurs jours de prison.

Quand il eut recouvré sa liberté, Aboul-Casim se dit :

« Ces malheureux souliers sont cause que j'ai bien souffert; ils m'ont déshonoré. »

Et il les jeta avec colère dans le Tigre. Deux jours après, quelques pêcheurs, en retirant de l'eau leurs filets, découvrirent les souliers bien connus dans Bagdad. L'un d'eux les prit dans sa main pour les rendre à celui à qui ils appartenaient. Comme la porte d'Aboul-Casim était fermée, il les jeta dans la chambre de l'avare par une fenêtre ouverte. Les lourds souliers tombèrent sur la planche où étaient rangés les flacons d'eau de rose et la renversèrent: toutes les bouteilles furent brisées, toute l'essence fut perdue.

En rentrant dans sa demeure et en voyant le nouveau malheur qu'il devait subir, Aboul-Casim s'arracha la barbe et les cheveux, pleura, et de nouveau maudissant ses souliers :

« Il faut que je m'en délivre, dit-il; je vais les enterrer dans un coin de ma maison, et il n'en sera plus question. »

Pendant la nuit, il se mit à creuser un trou dans la terre. Ses voisins, entendant du bruit, pensèrent qu'il minait la base de leur habitation; ils se levèrent avec effroi, se rendirent près du cadi pour lui exprimer leurs craintes; le cadi fit jeter Aboul en prison, et ne le relâcha qu'après lui avoir fait payer une nouvelle amende.

De retour en sa demeure, plus triste, plus irrité que jamais, Aboul-Casim reprit d'une main furieuse ses funestes souliers et les lança dans le canal d'un caravansérail. Quelques jours après, on s'aperçut que l'eau ne coulait plus dans ce canal; les ouvriers chargés de le nettoyer reconnurent qu'il était obstrué par les souliers d'Aboul-Casim. De nouveau l'avare fut conduit en prison et condamné à une forte amende. Après cette troisième infortune, Aboul-Casim, au désespoir, prit encore ses souliers, les lava et les plaça sur la terrasse de sa maison pour les faire sécher et ensuite les réduire en cendres. Mais un chien, sautant sur cette terrasse, prit un de ces souliers entre ses dents et le laissa tomber; la fatale chaussure tomba sur une femme qui était en ce moment assise au pied de la maison, et qui, par suite de la terreur qu'elle ressentit, devint gravement malade. Son mari alla se plaindre au gouverneur, et Aboul-Casim fut encore condamné à la prison et à l'amende.



Il faisait ajouter de nouvelles pièces à ses souliers par un savetier. (Page 339, col. 2.)

Cette fois, ne sachant plus comment se délivrer de son abominable chaussure, Aboul-Casim la prit entre ses mains, se présenta devant le cadi, et lui ayant raconté tout ce qui lui était arrivé :

« Je vous prie, lui dit-il, de recevoir ma déclaration, et j'espère que tous les musulmans ici présents attesteront que désormais il n'y a plus aucun rapport entre ces souliers et moi; je désire avoir un certificat constatant que si ces souliers causent encore quelque accident, quelque malheur, je ne veux plus être responsable de leurs méfaits. »

Le cadi, que ces récits avaient amusé, délivra le certificat au malheureux Aboul et y joignit un présent

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXIX. Une plantation de poivriers.

Après avoir parcouru une distance d'environ trois milles, Henri et Paul se retrouvèrent tout à coup en face de la rivière, dont ils avaient évité autant que possible de suivre les sinuosités, et ils virent devant eux quelques maisons.

Cette vue leur causa un plaisir extrême, car ils étaient certains d'avoir là des nouvelles de leurs compagnons, et de se procurer un peu de riz, dont ils sentaient vivement la privation.

Derrière ces maisons étaient des plantations de poivriers; — c'était la première fois qu'ils en rencontraient, aussi excitèrent-elles beaucoup de curiosité chez Henri. La terre où est planté le poivrier est partagée en carrés de six pieds environ. La première chose dont on s'occupe ensuite est de piquer les « chinkarens », qui ne sont autre chose que les pousses d'un arbre ainsi appelé. Ces « chinkarens » sont plantés plusieurs mois avant le poivrier, et ils sont destinés à supporter les ceps quand ceux-ci sont devenus suffisamment grands pour s'enrouler autour d'eux.

Le chinkaren amer, qui produit une fleur d'un rouge fauve, est généralement préféré, pour cet usage, dans l'île de Sumatra, par la raison que les éléphants, qui souvent détruisent les plantations, ne l'aiment pas, à cause de son goût désagréable.

Il y a encore une autre espèce de chinkaren, dont on se sert quelquefois et dont la fleur est blanche : l'une et l'autre sont classées dans la famille des épines.

Les chinkarens sont plantés à peu près à six pieds



Ils virent devant eux quelques maisons. (Page 341, col. 1.)

les uns des autres, et l'on dépouille le tronc de ses branches, excepté au sommet, que l'on taille de façon à ce qu'il s'étende horizontalement et ombrage la terre autant que possible.

Pour les poivriers, on enlève des bourgeons à des pieds de vieux ceps, ou les pousses qui serpentent par terre. De chacune des jointures de ces pousses sortiront des racines qui s'enfonceront dans le sol, et donneront naissance à un arbuste qui s'élèvera perpendiculairement. Cet arbuste, on a bien soin, dans le commencement, de l'appuyer contre le chinkaren, dont le rôle est de lui servir de tuteur; mais quand une fois il s'y est attaché, il ne le quitte jamais; il unit sa destinée à la sienne jusque dans la mort.

Les poivriers commencent généralement à produire au bout de trois ans, et alors ils augmentent de fertilité jusque vers la huitième année, époque où la plantation est dans toute sa richesse. Il y a certains terrains où l'on a cueilli des fruits sur des ceps âgés de 20 ans; mais c'est là une exception très-rare.

Dans les mois de juin, juillet et août, on laisse pousser une sorte de gazon long, appelé « callany ». Cette herbe a la proprité de dégager de la terre une chaleur violente, qui autrement nuirait considérablement aux racines des poivriers.

Les plantations de poivriers, comme on le voit, demandent beaucoup de soin, et souvent il arrive que les cultivateurs sont cruellement déçus dans leurs espérances : des inondations, des troupeaux d'éléphants ou de buffles sauvages, viennent tour à tour apporter la destruction dans leurs jardins et la désolation dans leur cœur.

Nos voyageurs espéraient en entrant dans le village avoir des renseignements sur leurs compagnons; mais ils n'en recueillirent aucun.

Cela leur parut extrêmement singulier, Aloo ayant

affirmé qu'il avait suivi la trace de Charles et de Malleco jusqu'à une centaine de pas des habitations; ils se demandaient pourquoi ils n'y étaient pas entrés. Désirant les rejoindre, ils voulaient se remettre en route cette après-midi même; mais quatre ou cinq hommes sortis des maisons voisines ne voulurent pas les laisser partir. En vain, Paul leur répéta qu'ils avaient des amis en avant d'eux, et qu'ils désiraient beaucoup les rejoindre; — les naturels paraissaient décidés à leur faire accepter quand même leur hospitalité. A ce moment quatre hommes, venant du côté de la rivière, entrèrent sur la place, accompagnés d'un enfant que nos voyageurs avaient remarqué au moment de leur arrivée dans le village. Il était évident qu'on avait envoyé l'enfant chercher les nouveaux venus. Henri et Paul échangèrent un coup d'œil, et ce dernier s'écria: « Nous sommes prisonniers! » En une seconde, ils furent entourés, et on leur dit qu'ils ne pourraient s'éloigner sans permission. Les Sumatrans invitèrent Beaumont et ses compagnons à les suivre, et tous partirent en suivant un sentier parallèle à la rivière. L'un des naturels se chargea du buffle et quelques autres se placèrent en arrière-garde pour empêcher les prisonniers de s'échapper.

Après avoir marché pendant une demi-heure à peu près, toujours en remontant le fleuve, ils arrivèrent à un petit village composé d'une trentaine d'habitations, et ayant une maison de ville, ou balli, dans laquelle on les conduisit.

Il n'est point besoin de geôliers, parmi les naturels de Sumatran. Un prisonnier donne sa parole de ne point chercher à s'enfuir, et on lui laisse alors toute liberté d'aller et de venir dans le « doosoon ». Toute tentative pour s'évader lui serait presque infailliblement fatale, car une fois repris, il serait certain d'être mis à mort; tandis qu'en restant, et quel que soit son crime, il a toujours la ressource de payer la compensation, qui rarement dépasse quelques dollars.

D'ailleurs, si un prisonnier parvient à s'échapper, les parents qu'il laisse derrière lui sont responsables de son crime, et le coupable même a trop d'honneur pour laisser inquiéter un innocent.

C'est ce qu'on apprit à nos voyageurs. Henri prit le parti de rester tranquille. Il espérait décider les Sumatrans à leur donner des nouvelles de leurs amis; car il ne pouvait se persuader qu'ils fussent passés près des habitations sans y être entrés.

XXX. Henri, Paul et Aloo sont accusés de meurtre.

Le lendemain, trente à quarante Sumatrans s'assemblèrent dans la maison de ville. Henri, Paul et Aloo furent amenés devant un naturel à l'air vénérable, qui paraissait être le personnage le plus important du « doosoon ». Un Sumatran s'avança alors, et jura que, deux jours auparavant, il avait vu les prisonniers occupés à enterrer un cadavre à une distance assez considérable du village, au-dessous des plantations de poivriers. Il ajouta que la crainte d'être tué par eux, l'avait seule empêché de les interrompre dans leur besogne, et qu'il s'était, au contraire, hâté de retourner dans les jardins où il travaillait. Paul prit la parole. Il raconta comment, deux jours auparavant, ils avaient effectivement trouvé un squelette, qu'ils croyaient être celui d'un de leurs compagnons, et lui avaient creusé un tombeau. Mais son récit fut accueilli par des murmures. Le Sumatran qui venait de déposer fut dépêché, avec cinq ou six autres, à l'endroit où le corps avait été enterré, avec mission de le retirer, de constater comment et avec quoi la mort avait été causée, et de revenir le plus tôt possible.

Après qu'ils furent partis, un autre Sumatran accusa les prisonniers d'avoir volé son buffle. Il affirma, sous la foi du serment, qu'il l'avait perdu depuis trois semaines, et que la veille, il l'avait retrouvé au pouvoir des prisonniers.

En réponse à cette seconde accusation, Paul expliqua comment et en quelle circonstance ils s'étaient emparés du buffle, et il raconta à quelle occasion ils avaient entrepris de traverser l'île pour se rendre à Bencoleen.

Les juges s'ajournèrent jusqu'au retour de l'homme que l'on avait envoyé examiner le squelette, et les prisonniers furent autorisés à se promener dans le village.

Henri et Paul attendaient sans trop d'alarme le résultat de l'enquête, quel qu'il dût être; mais il n'en était pas de même d'Aloo. Ce dernier voyait que les apparences étaient accablantes pour eux, et il pensait qu'une condamnation serait l'esclavage.

Voici ce que l'enquête avait révélé. Un Anglais, de Bencoleen, était venu acheter les récoltes de poivre. Quatre jours auparavant, il avait quitté une plantation pour faire une promenade le long de la rivière et tirer des cailles. Il n'était pas revenu, et toutes les recherches que les planteurs avaient organisées pour le retrouver avaient été infructueuses. Or, le squelette était le sien. Les Sumatrans avaient observé une empreinte du pied de l'Anglais, près de la plantation d'où il était parti, et elle correspondait avec une autre qu'ils avaient trouvée tout à côté de l'endroit où il avait été tué et enterré.

Paul demanda alors, à ceux qui avaient vu l'Anglais, comment il était; c'était un homme d'environ cinq pieds dix pouces de haut, avec une barbe et une chevelure blonde. Henri et Paul se sentirent soulagés d'un poids énorme, car ils ne reconnurent point là leur ami, le capitaine; et après avoir échangé entre eux un regard de satisfaction, ils se tournèrent tous deux du côté d'Aloo, qui, comme d'habitude, leur répondit par une grimace affreuse.

Il parut clairement établi par les témoignages qui furent déposés, que les prisonniers avaient campé une nuit au plus sur le bord de la rivière où le meurtre avait été commis. Quoique l'on n'eût trouvé en possession des prisonniers aucun vêtement, ni rien qui eût appartenu à la victime, ils furent déclarés auteurs du meurtre. Ils avaient dit que leurs compagnons étaient dans le voisinage, et les juges pensèrent que ces compagnons pouvaient s'être chargés des différentes dépouilles enlevées à leur victime.

En conséquence, il fut décidé que les prisonniers payeraient le bangoon de quatre-vingt-huit dollars, comme compensation du meurtre, et aussi le rippong boomee de vingt-huit dollars pour servir à purifier la terre du sang dont elle avait été couverte.

Le planteur à qui appartenait le buffle se désista de l'accusation de vol qu'il avait d'abord portée contre eux; il avoua d'ailleurs que le buffle s'était échappé de son écurie, et il était trop heureux de le retrouver.

L'homme assassiné n'avait point de parents pour

recevoir le bangoon, ou prix du meurtre; et la somme dut être payée aux habitants du doosoon.

La seule consolation que Paul et Henri eussent dans leur malheur était la cartitude que le capitaine n'était pas mort. Ils n'espéraient même plus le revoir, car ils n'avaient aucun moyen de payer le bangoon, et il fallait ou trouver de l'argent ou demeurer en esclavage.

« Qui donc, se demandait Henri, a tué ce malheureux Anglais? Aloo prétend qu'il a suivi les traces de nos compagnons jusqu'à l'endroit où nous avons vu le squelette; et le clou que nous avons trouvé, et qui certainement appartenait à la chaussure de Charles, prouve qu'ils s'en sont approchés bien près. Serait-il possible que ce soit eux qui aient tué l'Anglais? Mais pourquoi Aloo a-t-il voulu nous tromper en nous disant que le capitaine était mort? »

Quand Paul interrogea Aloo, la figure de celui-ci prit une expression effrayante de laideur et de méchanceté qui fit pousser à Henri une exclamation d'horreur.

« Si je suis condamné à être esclave, dit-il, ce misérable et moi nous ne serons jamais compagnons de servitude.

— Nous ne pas rester esclaves longtemps, répliqua Paul; moi connaître des personnes qui payer le bangoon pour vous et pour moi, si nous seulement pouvoir les avertir que nous être ici, mais certainement eux ne pas payer pour Aloo. »

Quelque temps après, ils reçurent la visite du juge. Il était accompagné de quelques-uns des naturels les plus influents, qui venaient dans le désir de savoir si les prisonniers étaient en état d'acquitter le bangoon. Paul leur déclara qu'ils n'avaient point d'argent, et, à l'instigation de Beaumont, il ajouta que tout ce qu'ils possédaient consistait en un fusil et un pistolet. Les naturels se retirèrent pour délibérer, lorsqu'ils furent rejoints par un des planteurs que les prisonniers avaient vu la veille et qui désirait vivement acquérir le fusil et le pistolet; il offrit, pour prix de ces deux objets, de payer la part du bangoon que devaient ceux qui en étaient possesseurs. Cette proposition fut communiquée à Paul et à Henri, qui se hâtèrent de l'accepter. Ils furent alors informés qu'ils étaient libres. Un autre planteur, qui avait besoin de quelqu'un pour travailler à sa plantation de poivriers, acquitta le tiers du « bangoon » resté à la charge d'Aloo, et le Chinois devint son esclave. Il lui ordonna de le suivre. Aloo obéit et se sépara de ses compagnons sans qu'un seul mot eût été échangé de part et d'autre.

« Vous avoir vu Aloo quand lui nous a quittés? demanda Paul, lorsque le Chinois eut disparu à leur vue. Lui avoir fait en s'éloignant la grimace la plus hideuse qu'il soit possible.

— J'en étais certain, répliqua Henri, et voilà pourquoi j'ai eu soin de détourner la tête. J'espère bien que nous ne le reverrons plus jamais! »

Au moment où ils faisaient leurs préparatifs pour partir, ils apprirent que deux jours auparavant un homme avait été tué et mangé par un crocodile, et que les gens du village se disposaient à aller le tuer : ils remirent alors leur départ au lendemain.

XXXI. Une pêche d'un nouveau genre

Les habitants du « doosoon » avaient obtenu l'assistance d'un naturel de Bornéo, qui se prétendait dukenbugya, ou médecin des crocodiles.

Cet homme avait fait placer au-dessus de l'eau, au milieu de la rivière, et supportée par deux poteaux, une cage en bambou, dans laquelle était enfermé un chien, dont les gémissements avaient attiré l'attention du crocodile.

Les hurlements et les aboiemenmts du chien n'étaient qu'un moyen d'appeler le crocodile du côté où se trouvait l'appât véritable, un singe mort, au travers duquel on avait passé un gros bois. Au milieu de cette espèce de bâton avait été attaché un filet extrêmement fin et d'une bonne longueur.

L'appât avait été enlevé dans la nuit; et le naturel de Bornéo, avec plusieurs habitants du village avaient passé toute la matinée à chercher le filet. Ils étaient enfin parvenus à en apercevoir un bout flottant sur l'eau; et dès lors il surent que le crocodile était là, caché au fond de la rivière. L'autre extrémité, comme on l'a déjà compris sans doute, était attachée au bâton que l'animal avait avalé avec le singe; et le filet était tellement mince qu'il passait entre les dents du crocodile, sans qu'il pût le briser.

Quand la nouvelle se répandit dans le village que l'appât avait été emporté et qu'on avait découvert le filet, hommes, femmes et enfants se hâtèrent de courir pour assister à la capture du crocodile. Henri et Paul suivirent la foule.

Trois bateaux furent dirigés de ce côté, et dans l'un était le « médecin. » Ce dernier saisit le bout du filet qui flottait sur le fleuve, et sans avoir besoin de tirer bien fort, il amena le crocodile à la surface. On comprend que le bâton s'était tourné dans son corps, de façon à ne plus pouvoir en sortir.

Les naturels adressèrent alors au crocodile, les prières les plus respectueuses et les plus ferventes. Ils semblaient en adoration devant lui; et pendant qu'ils lui payaient un tribut d'hommages, le médecin, avec une dextérité extraordinaire, parvint à passer des cordes autour des membres du monstre, et à le placer entre deux bateaux. Il fut conduit de cette façon jusqu'au village; et pendant que les bateaux, tirés par des cordes, remontaient le fleuve, un grand nombre de naturels, se tenant sur la rive, battaient du tambour, criaient et faisaient le plus de bruit possible. Quand on fut près du « doosoon, » les bateaux abordèrent à un endroit où le bord de la rivière était très-bas, et une grosse corde fut passée autour du crocodile.

Alors tout le monde se réunit pour tirer le monstre sur le rivage.

« Plaît-il au « rajah » de venir sur la terre? » dit le médecin.

Et immédiatement tous tirèrent sur la corde, et le « rajah, » autrement dit le crocodile, fut amené sur la rive.

Il avait seize pieds environ de longueur; mais dès qu'il se trouva hors de son élément, il parut n'offrir plus aucun danger, et les femmes et les enfants purent l'insulter impunément.

Un large couperet fut présenté au frère de l'homme dévoré par le crocodile, qui se vengea en lui coupant la tête.

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

LE DOCTEUR EISENBART (BARBE DE FER).

Je suis le fameux docteur Eisenbart, qui, par mon art merveilleux, fait marcher les aveugles et rend la vue aux paralytiques.

En vérité, messieurs et mesdames, ma science est si grande et mes cures si extraordinaires, que je m'étonne moi-même de mes succès. Il faut le voir pour le croire! Ne craignez donc point de vous confier à ma longue expérience; je ne fais pas attendre et je guéris toujours. Si le mal n'emporte pas le malade, le malade emporte le mal, et mon



honneur est à couvert, ce qui est le point capital.

Je vais tâcher de vous donner quelques échantillons de mon savoir faire; écoutez, méditez et donnez-moi votre confiance, je la mérite.

Je n'en finirais pas s'il me fallait vous raconter mes hauts faits. Il est mal d'exalter son mérite, sans quoi je vous aurais déjà dit que j'étais un grand homme, que



I

tous les médecins qui sont venus jusqu'à ce jour ne sont que des ânes et des ignorants, qu'ils tuent leurs malades sans le moindre remords et sans savoir ce qu'ils font.

Moi c'est autre chose, je frappe à coup sûr, rien ne me résiste, et la maladie emporte toujours le malade; de cette

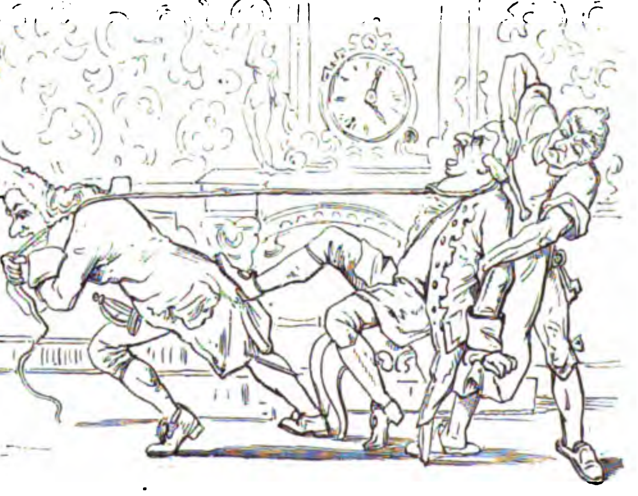


II

façon, on sait où l'on va, et je ne trompe personne!

I A Wempfen, un enfant nouveau-né tomba dans mes mains habiles; je lui brisai le cou, ce dont par bonheur il mourut!

II. Sur le champ de bataille, j'eus le bonheur d'extraire trois bom-



III

bes du ventre d'un capitaine; le brave homme n'en souffre plus!

III. A Largelnsalz, un homme avait un énorme goître. Je lui nouai une corde autour du cou et je tirai ferme. *Probatum est* qu'il est maintenant en repos

(La fin au prochain numéro.)

TREIZIÈME VOLUME. N° 671. — Quinze centimes. 3 MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXXII. Aloo reparaît encore.

« Je me trouve tout à fait seul et abandonné, sans mon fusil, dit Henri. Je ne sais plus que faire de mes mains. Un fusil bien chargé est un excellent compagnon dans un pays comme celui-ci, et à présent que j'en suis privé, j'ai hâte que nous soyons au bout de notre voyage.

— Moi comprendre parfaitement ce que vous dire.... répliqua Paul, car moi sans mon crick, être un corps sans âme. Mais le fusil et le pistolet, qui commençaient à se partager mon affection avec mon crick, n'être pas les seuls compagnons que nous avoir perdus. Quand nous revoir le capitaine et Charles?

— J'ai bien peur que ce ne soit pas avant d'arriver à Bencolen, répondit Beaumont. Leur conduite me paraît étrange. Nous avons suivi leurs traces jusqu'à l'endroit où se trouvait le cadavre, et de là, jusqu'à



Comme ils approchaient des maisons, un homme sortit. (Page 346, col. 2.)

proximité du « doosoon » qu'ils ont évité. Ils devaient avoir besoin de vivres, et ils auraient dû s'y arrêter, ne fût-ce que pour y laisser de leurs nouvelles.

— Cela être vrai, dit Paul; Mais moi persuadé que pour agir ainsi, il a fallu des circonstances extraordinaires, que j'espère nous connaître bientôt; car je veux

revoir le capitaine. Il y a quelque chose en lui que moi aimer et respecter.

— Le capitaine est certainement un charmant compagnon, dit Henri, et je suis fâché que nous nous soyons séparés; mais il est probable que nous le retrouverons de l'autre côté de l'île, et tout nous sera expliqué.

— Moi, pas besoin d'aller à Bencolen, répliqua Paul, et, par conséquent, être plus vite que vous à bout de mon voyage. Je désire retourner chez moi, avoir là des amis que je veux revoir le plus tôt possible.

— Devons-nous passer près d'eux?

— Ils demeurent sur une plantation située près de la rivière Bencolen, au-dessus de Radja. Quand je les avoir revus, être tout disposé à descendre jusqu'à Bencolen, si j'avais l'espoir d'y trouver le capitaine.

— Quels sont tes amis? demanda Henri.

— C'est un homme et une femme qui étaient esclaves, mais aujourd'hui l'homme être un planteur. Moi les appelle mon père et ma mère, car eux avoir toujours été bons et excellents pour moi, et ne pas me souvenir d'avoir jamais été sans eux, avant le jour où l'on me conduisit à Bencolen, pour me mettre sur la corvette.

— Alors je comprends que tu doives avoir un grand désir de les revoir, dit Henri; mais j'espère que tu pourras te donner ce plaisir sans nous quitter.

— Moi désirer vivement que nous pouvoir rejoindre d'ici là, le capitaine et Kerbiriou, dit Paul, car être persuadé que mon père et ma mère, ne vouloir plus me laisser partir. Pendant le temps que je restais avec eux, ils m'apprirent tout ce qu'ils connaissaient du monde, et ce n'était pas beaucoup; puis ils me confièrent à un marchand de notre connaissance pour que moi être placé à bord d'un vaisseau. C'était, pour eux, comme un moyen de m'envoyer à l'école. Moi avoir appris là quelque chose, c'est que, désormais, moi m'estimerai heureux et content de vivre sur la plantation, si avoir le bonheur d'y arriver sain et sauf. Mon père et ma mère être enchantés de voir le capitaine, car il y a bien des années que eux n'avoir parlé à un de leurs compatriotes. Être Portugais, et je crois que le capitaine aussi être de ce pays.

— Le capitaine serait, je crois, doublement satisfait de nous retrouver, s'il savait que nous n'avons plus la compagnie d'Aloo. L'idée m'est venue que le désir de ne plus voir ce misérable a été pour beaucoup dans la cause qui l'a empêché de venir nous rejoindre.

— C'est très-possible, » répondit Paul.

Le jour même où ils quittèrent les bords de la rivière Klingi, Paul et Henri parcoururent environ vingt-cinq milles par un temps frais et nuageux, et marchèrent jusqu'au coucher du soleil. Alors, ils s'arrêtèrent près d'un petit ruisseau, et firent un grand feu pour la nuit. Ils étaient exténués de fatigue.... aussi n'eurent-ils rien de plus pressé que de se coucher, et de dormir d'un profond sommeil.

Le lendemain matin Paul fut le premier à se lever; à peine fût-il sur ses pieds qu'il faillit tomber de surprise. Une masse noire et qu'il crut reconnaître était étendue à côté de lui.

« Henri! Henri! s'écria-t-il, lui ici encore une fois! »

Henri bondit sur ses pieds, et se retournant, vit briller devant lui des dents d'une blancheur et d'une taille extraordinaires. Ce ne pouvait être qu'Aloo, car nulle créature au monde n'aurait pu montrer une pareille rangée d'ivoire.

— Au nom du ciel, ferme la bouche, si c'est possible! cria Henri....

« Le voilà redevenu encore une fois notre compagnon de voyage, et j'imagine que nous sommes tenus en conscience de lui donner à manger. » Et tout en parlant, il tira d'un sac des gâteaux de riz qu'on leur avait donnés. Paul ne fit aucune réponse; et tous trois déjeunèrent silencieusement, puis se mirent en route.

Le ciel, ce jour-là, était encore couvert de nuages, et ils marchèrent d'un bon pas, ce dont le Chinois paraissait enchanté, car il craignait d'être poursuivi et ramené en esclavage.

Leur route les conduisit par un terrain qui s'élevait graduellement. Paul annonça alors, qu'ils ne tarderaient sans doute pas à atteindre la rivière Bencolen.

Il était tard, lorsque, parvenus sur le sommet d'une haute colline, ils découvrirent une grande montagne devant eux.

Paul s'arrêta, et demeura quelque temps les regards ardemment fixés sur elle; puis, poussant un cri de joie, il s'écria:

« Être le mont Kaboe! moi près de chez moi; la rivière ne pouvoir être bien loin. »

Ils hâtèrent le pas, descendirent la colline, et au bout d'une demi-heure, ils aperçurent le fleuve, quelques jardins et trois maisons, bâties tout auprès du bord de la rivière.

« Il semble que moi les avoir déjà vues, » dit Paul.

Et il se mit à marcher d'un pas tellement rapide, que ses compagnons avaient de la peine à le suivre.

Comme ils approchaient des maisons, un homme, une femme et des enfants en sortirent pour venir causer avec eux. Ayant appris qu'ils avaient marché toute la journée, la femme leur apporta des gâteaux de riz nouveau, et trois noix de coco de la saison.

Henri Beaumont et Aloo se mirent à manger sur-le-champ; mais Paul était trop ému à l'idée qu'il était près de chez lui, près de ses amis, pour qu'il lui fût possible de rien prendre.

« N'est-ce pas la rivière Bencolen que nous voyons là? » demanda-t-il à leur hôte.

Le planteur répondit affirmativement, et Paul s'informa ensuite si la plantation Ralung n'était pas en haut de la rivière, et le « doosoon » de Radja en haut.

Le planteur le lui confirma.

« C'est ce que je pensais, s'écria Paul, en bondissant sur ses pieds; et j'ai passé par ici, dans le bateau qui m'emmena à Bencolen. Je suis chez moi, et je verrai mes amis ce soir. » Puis, s'adressant à Henri, en français, il ajouta: « Pour aller à Bencolen, il faut descendre le fleuve, tandis que pour gagner la demeure de mon père et de ma mère, il faut le remonter. Il faut donc, Henri, nous séparer, à moins que vous venir avec moi? »

En ce moment, Aloo fit une telle grimace que la femme et les enfants reculèrent jusque dans la maison.

Le Chinois avait compris ce que Paul disait au planteur, son instinct lui avait fait deviner le reste.

XXXIII. Paul et Henri Beaumont se séparent.

« Combien y a-t-il d'ici chez toi, Paul? » demanda Henri Beaumont, lorsque l'enfant eut déclaré que son intention était de partir immédiatement.

Paul répondit que la distance pouvait être d'environ dix milles.

« Et tu es décidé à faire tout ce chemin-là ce soir? demanda Beaumont. Le soleil est déjà couché et la nuit est presque venue.

— Cela ne fait rien, répondit Paul; moi vouloir voir ma maison et mes amis, ce soir. Ne falloir que deux heures et demie pour me rendre chez eux. Être impossible de reposer ou de dormir. Attendre toute la nuit serait pour moi une agonie que moi être incapable d'endurer. Vous venir avec moi?

— Oui, si tu consens à attendre jusqu'à demain matin. Nous partirons de bonne heure, et nous arriverons à temps pour déjeuner.

— Je vous répète que vouloir absolument partir ce soir. Croyez-vous donc qu'après avoir entrepris un long voyage rien que pour revoir mes amis, moi pouvoir rester ici plusieurs heures, quand ne me falloir que si peu de temps pour me trouver près d'eux? Il faut à tout prix que je revoie, ce soir, mes amis et la maison où moi ai vécu si longtemps. Ainsi donc, moi forcé de dire à vous adieu, pour cette nuit. Vous venir demain?

— Peut-être bien, répondit Henri; mais je suis contrarié que tu me quittes ainsi et à une pareille heure.

— Certes, et moi aussi le regretter beaucoup, répliqua Paul; mais ne pas pouvoir attendre davantage. Adieu! »

Les deux amis se serrèrent la main, et Paul s'éloigna d'un pas rapide, en suivant le sentier qui longeait la rivière.

Le planteur apporta deux petites nattes et les étendit sous les arbres, pour Henri et Aloo.

Henri se coucha et essaya de dormir; mais il ne put; il se reprochait d'avoir laissé partir son jeune ami, sans l'accompagner.

« Il n'a rien à craindre, se dit-il, en cherchant à combattre les reproches que lui adressait sa conscience; il ne tardera pas à se trouver réuni à ses amis. Il est en sûreté, tout seul, mais je n'aurais pas voulu le confier à Aloo. Je suis curieux de voir ce que le misérable va faire maintenant, et s'il va vouloir me suivre comme il a suivi le capitaine. »

Henri n'avait point aperçu Aloo depuis assez longtemps déjà, et il ne l'avait pas entendu remuer. Il regarda autour de lui pour voir où il était.

Mais le Chinois n'était plus là. Henri le chercha inutilement de tous côtés. — Il s'était échappé silencieusement, et était parti.

« La peste soit de lui! s'écria Henri. Que vais-je faire? Il y a une minute, je craignais qu'il s'attachât à moi, et maintenant me voici fort tourmenté de ne pas savoir ce qu'il est devenu. »

Il ramassa à la hâte les quelques objets qu'il avait à emporter, et s'élança sur le chemin que Paul avait pris, en se dirigeant de son mieux à travers les ténèbres.

XXXIV. Une ruse du Malais.

Retournons maintenant rejoindre le capitaine, Charles et Malleco, que nous avons quittés au moment où ils s'éloignaient de leurs compagnons pour se mettre à la poursuite du Malais.

Le Sumatran s'était chargé de suivre la trace, le capitaine et Kerbiriou le suivaient en se tenant à environ cinquante pas en arrière.

Ils avaient fait à peu près un mille de cette manière, quand Malleco s'arrêta soudainement, et leur commanda, d'un signe, de ne pas avancer.

Le Sumatran fit ensuite quelques pas en avant, en prenant les plus grandes précautions, et en fixant les yeux sur un objet qui paraissait être à quelque distance devant lui.

« J'étais bien persuadé que le Malais n'irait pas bien loin, murmura le capitaine, à voix basse; il tient à rester toujours près de nous. Mais si je puis le tenir à portée de mon fusil, j'en aurai bien vite fini avec lui, et nous pourrons continuer tranquillement notre voyage. »

Ils furent quelque temps sans apercevoir Malleco que des buissons dérobaient à leur vue, mais celui-ci reparut enfin, et leur fit signe de venir. Marchant avec la plus grande précaution, ils rejoignirent bientôt Malleco, qui se tenait debout contre un arbre. Lorsqu'ils furent près de lui, il leur indiqua une touffe de buissons, à une centaine de pas en avant, et sous lesquels ils aperçurent le Malais qui reposait.

Sans prononcer un mot, le capitaine étendit la main vers Charles qui, comprenant ce qu'il voulait, lui passa le fusil et il continua à avancer en se glissant doucement de buisson en buisson, puis finit par s'arrêter près d'un arbre, à portée de son ennemi. Là, il appuya la crosse du fusil contre son épaule et visa.... Mais le Malais était parti.

Le capitaine put l'entendre passer au travers d'un fourré, où il disparut.

Il était inutile d'essayer de l'atteindre à la course, on se remit donc à suivre sa trace, on ne l'aperçut plus; mais il était aisé de reconnaître qu'il fuyait toujours.

« Il sait aussi bien que nous où nous voulons aller, dit le capitaine, et s'il s'est décidé à nous précéder, il a sans doute quelque bonne raison. Dans tous les cas, il est bien fâcheux que nous n'ayons pas su, ce matin, ce qui nous arrive, parce que Paul et Henri seraient venus avec nous! Ce ne sera pas agréable, après avoir marché toute une journée dans la direction de Bencolen, de revenir les chercher.

— C'est très-vrai, répliqua Charles, mais que faire?

— Rien maintenant, il faut aller en avant.

— Dieu veuille que la chance nous favorise, répondit Kerbiriou; mais, attention! regardez Malleco, il lui est arrivé quelque chose. »

Charles Kerbiriou ne se trompait pas, le Sumatran s'était arrêté, et regardait alternativement le soleil et la terre à ses pieds, comme s'il trouvait entre les deux un rapport qu'il ne pouvait s'expliquer.

Le capitaine et Charles se hâtèrent de le rejoindre et de lui demander la cause de sa perplexité.

Malleco se mit à faire des signes et à décrire un cercle.

« Parle-moi en malais, dit le capitaine, et je te comprendrai.

— L'homme que nous suivons, dit Malleco, me fait l'effet de tourner en rond, et je suis persuadé qu'il est maintenant en arrière de nous. »

Le capitaine communiqua cette observation à Charles, et tous deux levèrent les yeux vers le soleil; ils se rappelèrent comment tombaient leurs ombres, une heure auparavant, puis regardèrent dans la direction qu'ils venaient de suivre. Ils virent que Malleco avait raison, et que dès lors ils s'étaient trompés sur les intentions du Malais.

« Ne nous inquiétons pas de cela, dit le capitaine, suivons-le toujours, et tâchons de pénétrer son dessein. Et j'aime mieux jouer le rôle de chasseur que celui de gibier. »

Ils continuèrent à suivre la trace du Malais, l'espace d'un mille encore, quand Malleco s'arrêta de nouveau, et leur dit que positivement leur ennemi décrivait un cercle.

BAILLEUL.

(*La suite au prochain numéro.*)



Henri et Paul parcoururent vingt-cinq milles. (Page 346, col. 1.)

RÉCITS HISTORIQUES.

SUPPLICE DE THOMAS MORE.

Thomas More n'ayant pas voulu reconnaître l'acte schismatique d'après lequel Henri VIII s'était déclaré chef de la religion en Angleterre, avait été obligé de donner sa démission de chancelier.

Ses ennemis ne le laissèrent pas tranquille dans sa retraite de Chelsea. Ils représentèrent son attachement à la foi comme de la haine envers le roi et l'accusèrent de haute trahison. Il fut traduit devant la cour réunie à Westminster-Hall.

On aurait voulu de lui une rétractation qui aurait été une apostasie, et, sur son refus, il s'entendit condamner à être traîné sur une claie, à travers la cité, jusqu'à Tiburn, où il devait être pendu et détaché de la potence à demi mort, pour que ses entrailles fussent jetées au feu, son corps coupé en quatre morceaux, et sa tête exposée sur le pont de Londres.

Il entendit cette sentence barbare sans émotion. Un de ses juges lui ayant demandé s'il avait encore quelque chose à ajouter :

« Plus rien, » lui répondit-il avec calme.

Le bourreau leva sa hache, en tourna le tranchant vers le condamné, qui salua l'assemblée et reprit le chemin de la Tour.

Au sortir de la salle, Thomas trouva son fils John, qui se jeta à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Plus loin, près du quai de la Tour, il aperçut une femme qui fendait la foule avec précipitation et qui semblait tout hors d'elle-même. C'était sa fille chérie, sa douce Marguerite.

« Mon père, mon père! » s'écria-t-elle.

Et, en prononçant ces paroles, elle tomba à ses genoux.

« Ma bonne fille, dit More les deux mains étendues sur cette tête chérie, mon enfant, je te bénis. Je suis



Supplice de Thomas More.

innocent et je vais mourir, c'est la volonté de Dieu; soumets-toi, mon pauvre cœur, aux décrets de la Providence, et pardonne à ceux qui m'ont condamné. »

Les hallebardes s'agitèrent, et la jeune femme courut comme une folle entre les bras de son père pour recevoir sa dernière bénédiction et ses derniers embrassements.

Le cortége s'était remis en marche; More se mit à sangloter en prononçant le nom de sa fille. Il arriva à la Tour. Le shérif William Kingston, qui avait été témoin de sa résignation et de son courage, lui prit la main et la baisa avec dévotion comme celle d'un saint et d'un martyr.

« Consolez-vous, lui dit More; de la persévérance, et nous nous reverrons là-haut. »

More passa quatre jours dans sa prison sans que personne eût la permission de l'y visiter. Il aurait voulu écrire à sa bonne Marguerite, mais il n'avait ni

encre ni papier, et il ne lui était pas possible d'en obtenir.

A force de chercher, il trouva dans sa chambre un vieux lambeau de papier, et il prit sous sa cheminée un charbon qui lui tint lieu de crayon, pour tracer ses derniers adieux à sa famille.

« Que Dieu te bénisse, écrivit-il à sa chère Marguerite, et qu'il bénisse ton mari et tes enfants. Tu ne m'as jamais fait tant de bonheur que lorsque, sur mon chemin, tu t'es jetée dans mes bras.... C'est demain la veille de saint Thomas et l'octave de saint Pierre; combien je désirerais aller à Dieu ce jour-là! Prie pour moi! Adieu, mon cher enfant; au revoir dans le ciel. »

Le 6 juillet 1535, More reçut la visite de sir Thomas Pope, un de ses vieux amis. Il venait l'engager, par ordre du roi, de se préparer à la mort. Il lui annonça que le roi désirait qu'il n'adressât, du haut de l'échafaud, aucune parole au peuple; que sa femme, ses enfants, ses gendres et ses amis pourraient assister à son enterrement; que Sa Majesté avait commué la peine à laquelle il avait été condamné, et qu'il lui faisait la grâce de le faire mourir par la hache.

« Merci, dit en souriant le captif, je suis très-content du soin que le roi daigne prendre de mon pauvre corps, mais que Dieu préserve mes enfants et mes amis de la clémence de Sa Majesté. »

Pope se retira en fondant en larmes.

Le lendemain, à neuf heures du matin, les portes de la prison s'ouvrirent, et More en descendit les degrés ayant à la main un crucifix de bois rouge.

Au bas de la prison, une femme s'approche de lui et lui offre un verre de vin pour le réconforter. More l'éloigne doucement en disant :

« C'est du vinaigre et non du vin que le Christ but sur le Golgotha. »

Une autre vint lui redemander des papiers qu'elle lui avait confiés lorqu'il était lord chancelier.

« Encore une heure de patience, lui dit More, et le roi m'évitera la peine de les chercher et de vous les rendre. »

Arrivé au pied de l'échafaud, il pria un des valets du bourreau de lui donner le bras pour l'aider à monter.

« Soutenez-moi, lui dit-il, pour m'aider à monter; je descendrai bien seul. »

Il avait promis de ne pas parler au peuple; il se contenta donc de dire à la foule :

« Priez pour moi; je meurs en sujet fidèle et en bon chrétien. »

Il se mit à genoux, récita le *Miserere*, puis il dit au bourreau :

« Tu vas me rendre, mon ami, le plus grand service que j'aie envié. Fais attention, j'ai le cou très-court; tâche de t'en tirer avec honneur. »

Il se banda lui-même les yeux, se plaça sur le bloc, détourna sa barbe en disant :

« Il ne faut pas qu'on la coupe, car ce n'est pas elle qui a commis le crime de haute trahison. »

Sa tête tomba et fut exposée au bout d'une pique sur le pont de Londres. On la remit ensuite à sa fille Marguerite, qui la fit embaumer et la conserva toute sa vie.

Quand elle fut sur le point de mourir, elle demanda d'être enterrée avec cette relique vénérée et chérie entre les bras.

J. D.

VARIÉTÉS.

DORTIGNY, VANGLENNE.

DORTIGNY (*à part*). Ah ! mon Dieu ! quel messager! qu'il est sec! (*Haut.*) Parlez, monsieur, qu'avez-vous à me dire?

VANGLENNE. Dieu soit loué ! mon cher cousin ! Que j'ai de plaisir à vous revoir ! M'auriez-vous entièrement oublié ?

DORTIGNY. Quoi ! monsieur, vous seriez?... Je ne vous remets pas.

VANGLENNE. Je m'appelle Vanglenne; je suis votre proche parent,

DORTIGNY. Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons cru mort.

VANGLENNE. Il vit, hélas ! et c'est moi.

DORTIGNY. Il y a si longtemps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne point me rappeler vos traits.

VANGLENNE. Oh! je vous reconnais bien, moi; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger.... Mon son de voix, du moins....

DORTIGNY. Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE. Je vous ai souvent pressé dans mes bras ; qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNY. Amitié de collége, d'enfance; mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE. Je n'en ai point, mon cher cousin : le pauvre, hélas ! les reçoit, et n'en donne pas.

DORTIGNY. (*à part*). Oh! il va me demander de l'argent.

VANGLENNE. J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNY. A la Guadeloupe, soit, monsieur (*A part.*) Va, retourne aux antipodes.

VANGLENNE. J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine.... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle acquiert de charmes dans l'éloignement.

DORTIGNY (*à part.*) Quel insupportable début !

VANGLENNE. Mon vaisseau, chargé de ma petite fortune, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne; j'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les journaux : le brick *la Licorne*.... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

DORTIGNY. Ils sont, après tout, fort heureux : puisqu'ils n'avaient plus rien au monde, autant vaut....

VANGLENNE. Vous avez bien raison, ce ne sont pas les plus à plaindre; j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations ! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive et je m'informe de vous : avec quel plaisir j'apprends que vous possédez une heureuse aisance !...

DORTIGNY. Qui vous a dit cela, monsieur?

VANGLENNE. Pardon.... mais cet ameublement, cet hôtel, le luxe qui vous environne....

DORTIGNY. Hé bien, monsieur, on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE. Celui qui manque du nécessaire fait malgré lui des remarques sur tout ce qui le frappe. Il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

DORTIGNY. Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite est fort étrange. Vous vous introduisez ici par supercherie, vous prenez un faux nom, sous prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent; mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE. Jai cru, sous cet habit, qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques. C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

DORTIGNY. Vous pouviez m'écrire.

VANGLENNE. Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même et vous exposer de vive voix ma douloureuse situation.

DORTIGNY. J'entends, vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des éléments. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, et moi j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez au bout de vingt ans me dire : Me voici, secourez-moi !

VANGLENNE. Oui, j'ai cette prière à vous faire, je ne vous le déguise point.

DORTIGNY. Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau ?

VANGLENNE. Hélas ! oui.

DORTIGNY. Cela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours.... Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à mon commandement, et, malgré tout le désir que j'en aurais, je ne puis vous le restituer.

VANGLENNE. Je le sais; mais je ne prétends point vous être à charge, j'implore seulement de l'emploi ; pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires; mon écriture est convenable ; on sera content de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans vos bureaux; ou bien, daignez me recommander, et je serai bientôt placé.

DORTIGNY. Bientôt placé ! mais vous ignorez donc qu'il y a des surnuméraires qui attendent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts et même par les puissances ! On ne peut pas, non plus les tuer pour vous faire place.... D'un coup de pied sur le pavé de Paris, on fait naître un régiment de commis, de secrétaires.... Les gens du nouveau monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.

VANGLENNE. Oh ! mon cousin, je demande un emploi qui ne nuise à personne: il y en a de tant de sortes ! Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment, n'est plus pressé que moi.... Non, je ne rougirais point d'en faire l'aveu.... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner. Je n'ai que vous de parent dans cette immense ville, que je ne connais plus. Je consens à tout faire ; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNY (*à part.*) Me débarrasserai-je de lui en lui donnant une pièce de cinq francs ?... Non ! joli parent, par ma foi ! (*Haut.*) Allons, monsieur, on verra. Je parlerai, je vous le promets; repassez, repassez.

VANGLENNE. Vous parlerez pour moi ? Vous me permettez de repasser ?

DORTIGNY. Je remuerai ciel et terre, et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE. Vous remuerez ciel et terre ?... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez mon adresse.

DORTIGNY. Ah ! oui, oui; eh bien, votre adresse !

VANGLENNE. Rue de la Huchette, au Cadran-Bleu.

DORTIGNY (*à part.*) Quelle horreur ! Peut-on demeurer rue de la Huchette ! Il ne s'en ira pas ?

VANGLENNE. Voulez-vous que je vous l'écrive ?

DORTIGNY. Non, je la retiendrai bien.

VANGLENNE. Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller.*)

DORTIGNY (*à part.*) Enfin, m'en voilà quitte.... Il revient : ah ! quel supplice !

VANGLENNE (*revenant sur ses pas*). Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNY (*avec humeur.*) Point de préambule, monsieur; voyons, de grâce, finissons.

VANGLENNE. Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur.

DORTIGNY. Il y a longtemps qu'on ne l'a vue ici, monsieur, elle me néglige; d'ailleurs que pouvez-vous attendre d'elle? Ellle mène une vie obscure, elle est pauvre....

VANGLENNE. Je vous demande son adresse avec la plus vive instance.

DORTIGNY. Mon portier vous la donnera; je ne la sais point exactement. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien....

VANGLENNE (*marche à reculons*). Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême.... Si vous pouviez faire en ma faveur un léger effort.... je souffre.... (*Dortigny secoue la tête.*) Rien.... allons.... le vrai courage consiste à souffrir avec résignation ; je suis homme et je conserverai la dignité d'homme.... Je souhaite, monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout à coup dans l'indigence. Je vous ai décelé ma misère ; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux malheureux. Je me retire. (*Dortigny pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face. Mulson est un riche agent de change.*) MERCIER.

(La fin au prochain numéro.)

ANECDOTE.

Un Lacédémonien, nommé Thectamène, étant condamné à mort par les éphores, marchait au supplice en riant. On crut qu'il voulait braver ses juges.

« Non, répondit-il, mais je me réjouis d'avoir été condamné à une amende que je peux payer sans rien emprunter à personne. »

LE DOCTEUR EISENBART (BARBE DE FER).

(SUITE ET FIN.)

IV

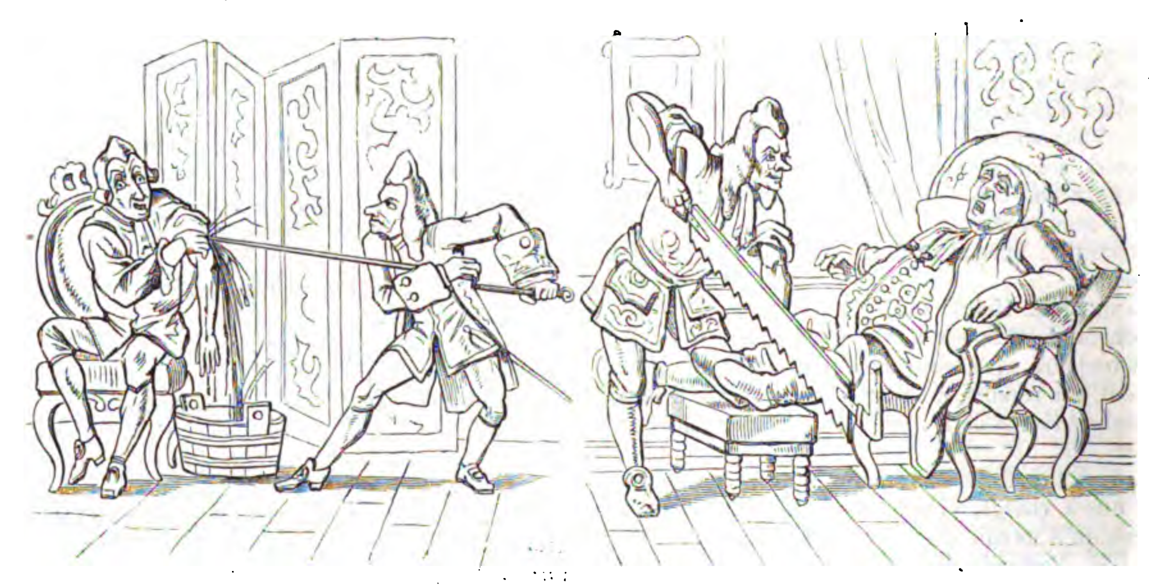
IV. A Potsdam, je trépanai le cuisinier du grand Frédéric en lui frappant la tête avec une hache ; il en est mort, le pauvre sot!



V. A Ulm, un homme, dont le sang se portait aux jambes, voulut être vacciné ; je l'inoculai avec une broche.

VI. A Vienne, un autre homme avait une dent creuse, je la lui enlevai avec un pistolet. le mal est parti avec la dent. Ah! Dieu, comme il se porte bien maintenant!

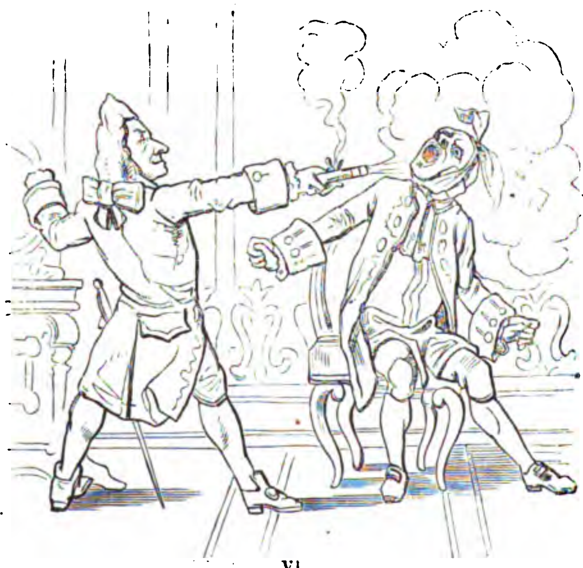
VII. Mais c'est à Osnabruck que je fis mon chef-d'œuvre. C'était un vieux garçon goutteux, auquel j'enlevai la maladie avec les jambes! Ce qui le mit à l'abri des attaques de



V VII

goutte dont il souffrait périodiquement.

Vous devez comprendre, messieurs et mesdames, que ceci est un faible échantillon de mes cures merveilleuses. J'ai dû choisir les exemples les plus variés afin de bien vous faire comprendre l'universalité de mes connaissances médico-chirurgicales. Je ne crains pas la concurrence, mes malades ne me quittent jamais qu'alors qu'ils n'ont plus besoin de personne.



VI

Rien ne peut résister à la vertu de mes remèdes et à la puissance de mes opérations. J'en jure par mon bonnet de docteur.

(*Traduit de l'allemand.*)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 672. — Quinze centimes.** MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXXV. Un coup de fusil.

« Allons-nous abandonner la chasse, demanda Charles?

— Oui, et il faut rejoindre nos compagnons pour continuer notre voyage. Mais avant d'aller plus loin, il me semble que nous ne ferions pas mal de nous reposer un peu. » Tout à coup, ils entendirent la détonation d'un coup de fusil.

« Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Kerbiriou. Est-ce que nos compagnons nous ont suivis? »

Tous deux regardèrent Malleco, qui avait ôté son chapeau et se grattait la tête avec violence, suivant son habitude, quand il était embarrassé.

« Cela ne peut-être! continua-t-il, car ils nous attendront jusqu'à ce que nous soyons retournés près d'eux.

— Mais, observa le capitaine, ils nous ont vus aller dans la direction de Bencolen, et ils ont pu avoir l'idée de nous suivre.

— Non! réplique Charles, il n'y a que quelques



Malleco alluma du feu et ils se préparèrent à camper pour la nuit. (Page 355, col. 2.)

heures que nous les avons quittés, et je suis persuadé qu'Henri nous attendrait même deux ou trois jours.

— Ne serait-il pas possible que nous nous soyons égarés, et que nous soyons revenus, sans nous en dou-

ter, près de l'endroit où nous les avons laissés? demanda le capitaine.

— Cela se pourrait bien, dit Kerbiriou. Malleco a pu se tromper. »

Le Sumatran interrogé, déclara énergiquement que cela n'était pas, et le fit d'un ton qui prouva qu'il était blessé du peu de confiance que l'on avait dans ses affirmations.

« Alors nous devons être près de quelque ville? » demanda le capitaine.

Malleco leur assura que le coup de fusil avait été tiré à une centaine de pas, tout au plus, d'un sentier qu'ils avaient traversé deux heures auparavant.

Le capitaine et Charles avaient bien envie d'y courir, mais les rayons du soleil tombaient perpendiculairement sur la terre, comme des lames de feu. Ils avaient marché toute la matinée, et ils mouraient de fatigue et de faim; ils continuèrent donc à manger sans trouver le courage de se lever.

Mais bientôt l'anxiété d'apprendre qui avait tiré le coup de fusil, les fit sortir de leur apathie, et ils quittèrent leur abri de feuillage pour braver une chaleur inconnue dans nos pays d'Europe.

Au bout d'un quart de mille, ils aperçurent le Malais, et se hâtèrent d'approcher le plus près possible, sans exciter son attention.

Le Malais, au moment où ils l'avaient d'abord aperçu, était à trois cents pas d'eux, environ, occupé à ramasser, à terre, différents objets. Avant que le capitaine, qui s'était emparé du fusil de Charles, eût fait cent pas en avant, il se leva droit et regarda autour de lui, en tenant un paquet de vêtements dans une main, et un fusil dans l'autre. Son œil d'aigle avait découvert l'approche de ses ennemis, et il s'enfuit précipitamment dans la direction de la rivière.

Le capitaine lui envoya un coup de fusil;... le Malais s'arrêta soudain, chancela un moment, comme s'il allait tomber, et puis recommença à courir d'un pas rapide, mais incertain. Évidemment il avait été atteint par la balle.

En le poursuivant, ils aperçurent devant eux, à l'endroit où ils avaient découvert le Malais, le corps d'un homme étendu par terre.

Le capitaine continua sa poursuite. Mais Charles et Malleco s'arrêtèrent, pensant qu'il était plus important de porter secours à un de leurs semblables blessé, que de tuer le Malais.

XXXVI. Une erreur du Malais.

Le Malais ayant découvert qu'on le poursuivait, s'était mis à décrire un cercle, de façon à embarrasser ses ennemis et à se retrouver derrière eux. De chacune de ses tentatives pour tuer le capitaine était résultée une détermination plus grande d'exécuter son projet, aussitôt qu'il le pourrait. Mais comme le capitaine était homme à savoir se défendre lui-même, et que ses compagnons étaient toujours en éveil, le Malais usa de prudence. Du haut d'une colline d'où la vue commandait le voisinage, il avait aperçu le capitaine, Charles et Malleco, marchant sur ses traces. Alors il descendit le versant opposé de la colline, et se dirigea vers une petite plaine, où il jugea que ses pas seraient difficiles à observer. Là, il prit brusquement à droite, et commença à décrire un cercle, afin de se trouver en arrière de ses ennemis, et de déjouer les efforts et l'adresse du Sumatran.

Lorsqu'il eut complété le cercle, et qu'il fut revenu à la petite plaine, il vit, à une certaine distance devant lui, le capitaine — ou du moins un homme qu'il supposa être le capitaine, — qui tournait autour d'un arbre, cherchant l'occasion de tirer un coup de fusil sur un oiseau qui se trouvait dans les branches. Il se glissa tout doucement,... tout doucement, en ayant soin de toujours tenir un fourré de buissons entre lui et l'objet de sa haine. Juste au moment où il atteignait les buissons, il entendit la détonation d'un coup de fusil, et avançant la tête de côté, il vit un gros oiseau tomber de l'arbre lentement et en battant des ailes.

L'homme se baissa pour regarder l'oiseau et pour le prendre. Le moment d'agir était venu pour le Malais. Il sortit du fourré, et d'un bond s'élança, armé de son crick et prêt à frapper. Soudain, l'homme au fusil se retourna, et le Malais, qui n'était plus qu'à une distance de cinq ou six pieds, vit qu'il s'était trompé. L'homme, en face duquel il se trouvait, avait un chapeau vénitien, une veste de toile, des pantalons de toile, enfin la même taille que le capitaine, mais sa barbe était blonde; ses traits étaient différents.

Le Malais embrassa tous ces détails d'un coup d'œil, pendant que l'étranger, armé d'un fusil à deux coups, et avec une présence d'esprit extraordinaire, s'apprêtait à se défendre.

Le Malais aurait bien voulu se retirer, mais il était trop tard. Alors, saisissant le fusil par le canon, il le détourna de lui, et un combat acharné s'engagea entre ces deux hommes. La lutte se termina bientôt. Par un mouvement prompt comme l'éclair, le Malais enfonça son crick dans le cœur de l'étranger. A peine ce malheureux fut-il tombé que le Malais le dépouilla de tous ses vêtements, et en fit un paquet. Ils étaient tout couverts de sang; mais la rivière n'était qu'à une courte distance, et il était facile de les laver.

Il règne parmi les Malais quelques superstitions étranges. Ainsi l'assassin n'avait pas hésité à commettre un meurtre, mais il n'aurait, pour rien au monde, consenti à garder le morceau d'étoffe que le crick avait percé.

Il sépara donc la veste et le gilet des autres habits, coupa l'endroit en question, chercha l'oiseau que l'Anglais avait abattu, et le serra avec tout ce qu'il avait déjà. Il pensa bien que ses ennemis étaient sur sa trace, mais, confiant dans son adresse, il ne s'en inquiéta aucunement. Mais à peine s'était-il mis à fuir, qu'il fut atteint par la balle du capitaine.

XXXVII. Qui doit mourir?

Malleco et Charles virent du premier coup d'œil que l'Anglais était mort. Leur présence pouvait être utile ailleurs, et ils se hâtèrent de courir sur les pas du capitaine.

Le Malais était blessé et le capitaine gagnait rapidement du terrain sur lui. Kerbiriou et Malleco les apercevaient de loin, à travers les arbres et buissons, et certains que leur compagnon aurait bientôt rejoint son ennemi, ils couraient de toute la vitesse de leurs jambes pour assister au dénoûment du drame.

La rivière leur barrait le chemin, et le capitaine espéra que, grâce à cette circonstance, le Malais, cette

ois, ne lui échapperait pas. Ce dernier, lorsqu'il atteignit le bord, était presque entièrement épuisé; et nous pouvons en dire autant du capitaine, qui le suivait à une distance de dix ou douze pas. Malleco, qui venait ensuite, était encore à cent cinquante pas, à peu près, en arrière.

Le Malais observa cette circonstance, et tout faible et tout épuisé qu'il était, il résolut de tenter un effort suprême pour se venger du capitaine avant l'arrivée de ses compagnons. Il jeta derrière lui son paquet de vêtements, qui alla rouler, par-dessus la berge, dans la rivière. Ses regards enflammés se portèrent, rapides comme l'éclair, sur le fusil qu'il tenait à la main; mais il pensa qu'il ne s'en était jamais servi, et qu'il n'avait pas le temps maintenant d'apprendre à le manier.

Le capitaine, après avoir déchargé son fusil sur le Malais, l'avait rendu à Charles, en sorte qu'il n'avait plus pour toutes armes, qu'un pistolet et un couteau portugais.

Saisissant son pistolet, il le présenta au Malais, qui s'élança dessus comme un tigre. Le capitaine lâcha la détente, et le bras droit du Malais tomba inerte le long de son corps. Son crick s'échappa de sa main. Sans prendre le temps de tirer son couteau, le capitaine s'avança sur son ennemi, persuadé que, s'il pouvait mettre la main sur lui, il en aurait bon marché.

Le Malais était couvert du sang qui coulait abondamment de ses blessures; il venait de faire une course effrénée, en laissant après lui une large traînée rouge; à peine si depuis plusieurs jours il avait dormi et pris un peu de nourriture; et cependant, tout faible, tout blessé et tout épuisé qu'il fût, quoiqu'il n'eût plus que l'usage d'un bras, le capitaine ne tarda pas à comprendre qu'il aurait beaucoup de mal à venir à bout de lui.

Il saisit son pistolet par le canon et en frappa le Malais à coups redoublés sur la tête sans pouvoir l'abattre. De la seule main qui lui restait, celui-ci empoigna le capitaine par le col de sa veste et essaya de l'entraîner dans la rivière. Peu s'en fallut qu'il n'y réussit, malgré la force dont était doué le capitaine. Ils étaient arrivés si près du bord, que ce dernier put, d'un coup d'œil, mesurer la profondeur du gouffre.

Les coups se succédaient rapidement sur la tête du Malais, sans qu'il lâchât prise ou tombât étourdi. Il fallait que les souffrances ou la soif de vengeance eussent rendu en lui la vie plus tenace, ou que le capitaine, par suite de son état d'épuisement, ne lui portât que des coups faibles et incertains. Le capitaine jeta son pistolet et tira son couteau.

Le Malais s'en aperçut et fit un effort surhumain pour pousser son ennemi dans le fleuve, espérant qu'ainsi ils mourraient ensemble. Pour déjouer cette tentative, le capitaine porta un coup de couteau sur la main qui retenait toujours le col de sa veste. Mais plutôt que de céder, le Malais préféra recevoir le coup sur la tête et ne lâcha pas prise.

« Mon Dieu! murmura le capitaine, dois-je mourir avec ce misérable? »

En cet instant, arrivaient Charles et Malleco, et le Malais reçut trois nouvelles blessures faites par le couteau du capitaine, la baïonnette de Kerbiriou et la lance de Malleco. Il chancela en arrière et tomba pardessus la berge, dans l'eau qui bouillonnait à une profondeur de plus de trente pieds.

« Êtes-vous blessé, capitaine? » demanda Kerbiriou alarmé.

Le capitaine l'était en effet. En proie à une agitation extraordinaire, il doutait encore que le Malais fût mort. Il se pencha sur la rivière pour voir s'il ne l'apercevrait pas. Mais il lui fut impossible de rien découvrir, et il conclut avec ses compagnons, que le cadavre devait être allé au fond de l'eau.

« Avez-vous remarqué que le Malais a tué et dépouillé un homme à l'endroit même où nous l'avons d'abord aperçu? demanda Kerbiriou au capitaine lorsque ce dernier se fut un peu remis.

— Oui, j'ai vu un homme étendu par terre, répondit le capitaine; je me demande qui il peut être?

— Un Européen, sans doute. Il doit y avoir un village près d'ici.

— Certainement, répliqua le capitaine, et nous ne devons pas être loin de Bencolen.

— Allons essayer d'enterrer l'homme assassiné, dit Charles.

— Pas ce soir, répondit le capitaine; le soleil est déjà près de se coucher, et je ne puis marcher. Il y a au moins un demi-mille d'ici, et l'aller et le retour serait plus que je n'en pourrais faire. D'ailleurs, je ne veux pas m'éloigner. Je me persuaderai seulement que le Malais est mort, lorsque j'aurai découvert son cadavre. »

Malleco alluma du feu, et ils se préparèrent à camper pour la nuit.

« Croyez-vous qu'il soit nécessaire de nous tenir en garde contre le Malais, et de faire sentinelle? demanda le capitaine.

— Non, répondit Charles Kerbiriou. S'il est en état de nous attaquer cette nuit, je suis d'avis qu'alors il est inutile de nous défendre contre lui. Si, après ce qui s'est passé, vous le revoyez jamais vivant, vous n'avez rien de mieux à faire que de suivre l'exemple de Socrate, et de vous résigner à mourir. »

Le capitaine se tourna ensuite du côté de Malleco, et lui dit :

« Si tu vois quelque chose, par là, qui te fasse plaisir, tu feras bien de le prendre. »

Malleco ramassa le fusil et le crick que le Malais avait laissé tomber, et, pour la seconde fois depuis qu'il était avec eux, le capitaine et Kerbiriou virent un sourire éclairer son visage.

Malleco était plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

XXXVIII. Malleco fait preuve de volonté.

Le lendemain matin, Charles retourna sur ses pas avec Malleco. Le capitaine avait refusé d'aller avec eux, car ses blessures étaient encore trop douloureuses. Ils voulaient enterrer le cadavre du malheureux, mais ils ne purent supporter l'horreur du spectacle, et ils revinrent aussitôt. Ce furent leurs traces qu'Aloo trouva le lendemain; et c'est ce qui causa tant d'angoisses à Paul et à Henri.

Le capitaine, Charles et Malleco s'étaient mis en route.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une petite distance du fleuve, ils aperçurent des habitations. Le capitaine s'était laissé devancer par ses deux compagnons. Lorsqu'il les rejoignit, ses traits avaient une expression de vif désappointement.

« On croirait, à vous voir, que vous avez rencontré le Malais vivant et bien portant! lui dit Charles.

— Non, mais ce qui ne vaut guère mieux, je ne l'ai pas vu mort. J'ai descendu un peu le courant avant de remonter par ici, et je n'ai rien aperçu. Son corps devrait être maintenant à flot, en supposant qu'en tombant, hier soir, il soit allé au fond de l'eau.... La seule chose que j'aie trouvée, c'est une lettre, qui était, sans doute, tombée du paquet que je vis rouler dans le fleuve. Elle appartenait probablement à l'homme que le misérable a assassiné, et elle servira à constater son identité. »

Elle était adressée à M. John Shipley, Esq., marchand, à Bencolen. Après l'avoir examinée, le capitaine la mit dans la poche de sa veste. Puis, Charles et lui se dirigèrent vers la plantation qu'ils apercevaient à une courte distance devant eux; mais Malleco, au lieu de les accompagner, resta en arrière, hésitant et incertain.

Ils se retournèrent; Malleco avait laissé tomber son paquet, avait renversé son chapeau, et ses deux mains étaient activement employées à faire sortir quelque chose de son front étroit, que surmontait une chevelure luxuriante.

Comme Malleco n'agissait jamais ainsi sans une cause qui méritât toute attention, ils revinrent sur leurs pas.

« Malleco, qu'est-ce qui te préoccupe,... que cherches-tu? lui demanda le capitaine.

— Si nous devons nous séparer ou non, répondit le Sumatran, en cessant de labourer sa tête.

— Comment! Penses-tu à nous quitter?

— Je ne veux pas approcher trop près de ces plantations, répondit Malleco, et je vous conseille de ne pas y aller non plus.



Courses de

— Pourquoi cela?

— Un homme a été tué, on le connaît là et il est impossible de trouver le meurtrier; la preuve, c'est que vous l'avez cherché vainement. Si vous pouviez montrer le cadavre du Malais, il y aurait peu de danger à

courir; mais nous ne l'avons pas. Si on découvre le meurtre, nous serons forcés de payer le baugoon; ou, ce qui serait pire, nous serions envoyés à Bencolen, pour être jugés par des lois étrangères; car l'homme assassiné est probablement Anglais.... quand même vous raconteriez l'histoire du Malais, qu'on croirait imaginée à dessein, on y verrait la preuve de notre culpabilité.

— Mais nous pourrons montrer ses traces, et l'endroit où il est tombé dans la rivière.

— Oui, ils verraient tout cela, s'ils voulaient; mais ils ne voudront pas. Ils ne se donneront pas la peine de chercher un homme mort, pour le rendre responsable du meurtre, quand ils auront sous la main, trois hommes vivants, à qui ils pourront en faire supporter les conséquences. Il y a probablement un doosoon, près d'ici, et les naturels préféreront nous faire payer, à nous, le baugoon, plutôt que d'avoir à l'acquitter de leur bourse.

— C'est vrai, dit le capitaine, et nous ferons sagement de nous éloigner d'ici. Nous allons retourner chercher nos compagnons. »

Le capitaine et Charles firent quelques pas, en suivant le cours de la rivière, mais, en regardant derrière eux, ils virent le Sumatran, debout à la place où ils l'avaient laissé. Son chapeau était de nouveau par terre, et, encore une fois, ses doigts étaient enfoncés dans ses cheveux.

« Malleco est préoccupé, dit le capitaine, voyons ce que c'est. »

Et pour la seconde fois, ils revinrent sur leurs pas.

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)


taureaux.

VARIÉTÉS.

COURSES DE TAUREAUX.

De toutes les cérémonies publiques qui attirent la foule en Espagne, les plus recherchées sont les courses de taureaux.

Une fois que le cirque est rempli de spectateurs, on introduit dans l'arène les taureaux, qui sont au nombre de huit, et, après qu'ils l'ont traversée, ils sont enfermés dans des loges séparées.

On en lâche un qu'on a eu soin de rendre furieux en l'aiguillonnant. Les picadores, à cheval, armés de lances, caracolent devant lui, et, le détournant avec leur lance, évitent ses atteintes.

Souvent un coup de corne éventre le cheval et étend le cavalier sur l'arène. Les banderillos ou chulos, qui sont à pied, accourent et agitent des manteaux rouges. Le taureau s'élance sur eux en baissant la tête : ils lui enfoncent dans le cou de petits dards à fer recourbé garnis de banderoles et de rubans de diverses couleurs. Quelquefois ces dards sont garnis de pièces d'artifice qui éclatent. La rage de l'animal est portée au comble.

Voici le matador; d'une main il tient un manteau rouge, de l'autre une longue épée. De la main gauche il déploie le manteau. Au moment où la bête engage sa tête, l'habile matador lui plonge dans le cœur l'épée dont sa main droite est armée. S'il a tué le taureau du premier coup, les transports des spectateurs éclatent; c'est un tonnerre d'applaudissements, et dans l'arène vole un nuage de chapeaux.

Le taureau tué est traîné hors du cirque par un attelage de trois chevaux superbement harnachés. On passe à un autre qui est sacrifié de la même manière.

Rarement un picador est tué. Mais, dans les villes qui n'ont pas de cirque, c'est au milieu d'une grande place, à l'extrémité d'une longue corde fixée à un énorme pieu, qu'on attache un taureau qu'on abandonne aux atteintes de la populace. Comme les hommes qui l'excitent n'ont pas d'expérience, il y a toujours quelques victimes. Le jour de la Saint-Ferdinand de l'année 1827, il périt cinq hommes de cette manière. Le second resta quelque temps enfilé comme une cocarde à la corne gauche du taureau. Une vieille dame, qui était à la même fenêtre que moi, et qui avait probablement la vue basse, m'adressa cette phrase dubitative :

« Monsieur, il paraît qu'il l'a tué (*Señor, parece que le mató*). »

HISTOIRE NATURELLE.

LA COCHENILLE.

Quelles riches couleurs que le cramoisi et l'écarlate! Ne trouvez-vous pas qu'elles font sur les yeux la même impression que la trompette sur l'oreille? Comment le teinturier donne-t-il aux étoffes ces couleurs éclatantes? Au moyen du *carmin*. Et le carmin, d'où vient-il? C'est un insecte qui le produit; cet insecte est la *cochenille*. La cochenille vit sur une plante de la famille des *cactées*, sur un *cactus*, auquel on donne les noms de *nopal* et d'*opuntia*. Après le ver à soie ou *bombyx du mûrier*, il n'est pas au monde d'insecte plus précieux.

Les cochenilles sont des membres de la famille des *pucerons*. Le mâle et la femelle ne se ressemblent guère. Le premier a des ailes, l'autre n'en a pas. Le mâle est beaucoup plus petit que la femelle, et celle-ci n'est jamais plus grosse qu'un pois. Vous voyez que ce ne sont pas de grosses bêtes. Le mâle se promène; il va, il vient, il vole. La femelle ne se promène pas longtemps. A peine n'est-elle plus un enfant dans son genre, qu'elle choisit sur un pied d'opuntia une feuille ou une jeune branche à sa convenance et y enfonce son bec. Elle reste là tout le reste de sa vie. Plus jamais elle ne changera de place; jamais elle ne sortira son bec du petit trou dans lequel elle l'a introduit. De sorte qu'elle a bien plutôt l'air d'une graine que d'une bête. Voilà une existence qui ne paraît pas divertissante : il est à croire, cependant, que la cochenille se trouve très-heureuse de passer sa vie couchée dans le bon petit lit de matière cotonneuse qu'elle a eu soin de former sous elle, et de pomper la séve de l'opuntia qui la nourrit. Il est certain, du moins, que cela lui fait beaucoup de bien, car on voit son corps grossir. Il grossit parce qu'il se remplit d'œufs. Quand les œufs sont mûrs, la mère les pond, et elle a soin de les placer sous elle, entre son corps et son nid; une poule ne s'y prend pas mieux que cette petite bête qui n'a même pas l'air d'une bête. Nous voici au plus merveilleux de l'histoire. Quand la cochenille a fini de pondre, elle meurt. Mais ne croyez pas que son corps se décompose comme celui des grands animaux. Non, il se dessèche simplement, et, en se desséchant, il forme au-dessus des œufs une enveloppe qui a l'air d'être le couvercle de l'espèce de boîte dont le nid de coton est le fond. Ainsi, même après sa mort, la cochenille est utile à ses petits et les protége.

Quand ces œufs, si bien gardés, viennent à s'ouvrir, les animaux qui en sortent ne ressemblent pas encore à leurs parents. Vous savez que les insectes éprouvent ce qu'on appelle des *métamorphoses*, c'est-à-dire que, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'instant de leur mort, ils vivent sous plusieurs formes très-différentes les unes des autres. Ainsi, le papillon, quand il sort de l'œuf, n'a pas la forme du papillon, mais celle d'une *chenille;* plus tard, il devient une *chrysalide*, et ce n'est qu'à la fin qu'il devient un papillon. Les œufs des cochenilles, quand ils s'ouvrent, donnent donc naissance à des espèces de petits vers, c'est-à-dire à des *larves*. Ces larves sont si petites, qu'on ne les voit bien qu'au moyen d'une loupe. Elles sont très-vives et courent de côté et d'autres sur la plante où elles sont nées. Cela dure dix jours, au bout desquels elles se changent en *chrysalides* ou *nymphes*, ce qui est leur second grade. Elles restent deux semaines à l'état de nymphes, et en sortent avec la forme et le rang de cochenilles parfaites, les unes mâles, les autres femelles. Les mâles vivent encore un mois, les femelles en vivent deux.

La cochenille du nopal est originaire du Mexique, où on cultive tout exprès pour la nourrir des champs immenses d'*opuntia*. On fait chaque année trois récoltes de cochenilles, et ces trois récoltes pèsent ensemble huit cent quatre-vingt mille livres. Chaque livre contient soixante-dix mille insectes. Vous n'avez qu'à multiplier l'un de ces nombres par l'autre pour savoir quel nombre effrayant de cochenilles produit le Mexique. Voici comment se fait la récolte : on détache les chenilles des pieds d'opuntia sur lesquels elles vivent, et on les fait tomber dans un bassin; ensuite, on les plonge pendant quelques instants dans l'eau bouillante; puis on les dessèche en les exposant au soleil pendant un jour ou deux. Elles ont alors l'air de petites graines irrégulières, ridées; leur couleur est un gris pourpre. Pendant longtemps on les a prises pour de petits fruits. C'est dans cet état qu'on les trouve dans le commerce. Quand à retirer la matière colorante qu'elles contiennent, c'est l'affaire des chimistes.

Le Mexique n'est plus le seul pays qui produise des

cochenilles-nopal; on en a transporté dans d'autres pays où elles ont prospéré. Elles commencent à se répandre en Algérie.

Il y a encore d'autres cochenilles que celles du Mexique; il y a la *cochenille de Pologne;* il y a la *cochenille du chêne-vert*, qu'on appelle aussi *kermès*, et qu'on trouve dans le midi de la France sur les chênes-verts; mais la cochenille-nopal, c'est-à-dire celle du Mexique, est celle qui fournit la plus belle matière colorante. Enfin, pour en finir, je dois vous dire qu'on trouve encore des cochenilles sur les figuiers, les orangers et les oliviers; mais celles-ci ne sont bonnes à rien et font beaucoup de mal aux arbres sur lesquels elles vivent.

Telle est l'histoire de la cochenille.

VICTOR MEUNIER.

ANECDOTE.

La Fontaine fit un jour le voyage de Versailles pour présenter ses fables à Louis XIV. Le roi le reçoit avec bonté et ordonne à Bontemps, son premier valet de chambre, de lui montrer tout ce qu'il y avait de curieux au château, et de lui donner une bourse de mille pistoles. Le valet de chambre exécute l'ordre du maître. Enivré de si grandes faveurs, le fabuliste remonte dans sa voiture de louage, arrive à Paris, descend aux Tuileries, paye le cocher et gagne à pied la rue d'Enfer. Le soir même, M. d'Hervart, contrôleur général, voit la Fontaine.

« Eh bien! comment cela s'est-il passé à Versailles?

— A merveille; le roi m'a dit les choses les plus gracieuses.

— Oui; mais ne me rapportez-vous que des compliments?

— Je rapporte une grosse bourse toute remplie d'or.

— Où est-elle?

— Elle est.... (le bonhomme cherche dans ses poches et ne trouve rien) elle est sans doute restée dans le carrosse qui m'a mené.

— Fort bien; et où l'avez-vous pris? Comment est-il fait? Où l'avez-vous laissé?

— Je l'ai pris sur la place du Palais-Royal; il est fait comme un carrosse ordinaire; il m'a descendu aux Tuileries.

— Voilà de bons renseignements; si vous n'en avez pas d'autres, la bourse court grand risque d'être perdue pour vous.

— Attendez; il me semble que l'un des chevaux était noir et l'autre blanc. »

M. d'Hervart monte sur-le-champ dans sa voiture avec la Fontaine, et se fait conduire au plus vite sur la place du Palais-Royal. Il s'informe là si un cocher, dont les chevaux étaient de deux couleurs, n'avait point fait le voyage de Versailles. On lui dit qu'oui, et que cet homme demeure rue Fromenteau. On y va. Ce cocher, qui avait encore mené plusieurs personnes après avoir quitté notre poëte, venait de rentrer. Par un bonheur inespéré, la bourse se trouve derrière un coussin; personne, heureusement, ne s'était avisé d'y fouiller.

DORTIGNY, MULSON.

(SUITE ET FIN.)

MULSON (*à part.*) En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris?

DORTIGNY (*à part.*) Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées! Je donnerai ordre qu'on lui ferme la porte.

MULSON (*regardant sortir Vanglenne.*) C'est vraiment lui.

DORTIGNY. Vous venez me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure!

MULSON (*à part.*) On le congédie froidement; on le salue à peine. Me serais-je trompé? (*A Dortigny en s'approchant.*) Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous?

DORTIGNY. Faiblement.

MULSON. Oh! je le vois bien.

DORTIGNY. A combien le trois pour cent?

MULSON. A 77. Dites-moi : vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout à l'heure!

DORTIGNY. Pardonnez-moi. Et le quatre et demi?...

MULSON. A 104 fr. 95.... Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage?

DORTIGNY. Vous voulez rire.

MULSON. Non, parbleu, je ne ris pas; mais votre conduite envers lui a droit de m'étonner. Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNY. Je vous dis que je le connais.

MULSON. Et vous le traitez ainsi! Un des plus riches particuliers du royaume!

DORTIGNY. Vous avez des visions, mon cher Mulson; un agent de change devrait mieux se connaître en hommes. N'avez-vous pas remarqué son habit?

MULSON. Oui, son habit m'a un peu surpris; mais je sais que le personnage est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville, de la Guadeloupe.

DORTIGNY (*riant.*) Ah! ah! ah! Comme vous vous méprenez, mon cher! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON. Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe; je connais l'homme, et cet homme est opulent.

DORTIGNY. Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême.

MULSON. Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfants, et jouit d'une fortune immense.

DORTIGNY. Que dites-vous? une fortune immense et point d'enfants!

MULSON. Oui, mon cher, point d'enfants et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois à la Guadeloupe, et je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître.

DORTIGNY. Vous ne savez pas pourquoi? Eh bien, je vais vous le dire : c'est que cet homme, riche de vos libéralités, venait de me demander du secours.

MULSON. Il a pu vous demander du secours pour se divertir; mais il est plus riche à lui seul que vous et tous vos voisins.

DORTIGNY. Faut-il vous dissuader entièrement? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme

est un mien cousin, que Dieu confonde, et qui me tombe sur les bras, arrivant en effet d'Amérique après vingt ans d'absence.

MULSON. C'est votre cousin! Eh bien, il venait pour vous éprouver.

DORTIGNY. M'éprouver?

MULSON. C'est dans son caractère. Dans sa vie, il a fait vingt tours de cette espèce, et tous plus plaisants les uns que les autres.

DORTIGNY. En vérité, mon cher Mulson, vous m'effrayez.

MULSON. Je vous assure, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié de son papier, papier doré, ma foi.

DORTIGNY. Je frissonne. Il avait donc changé de nom!

MULSON. Il se nommait Dourville. Mais que fait le nom quand la personne est la même?

DORTIGNY. Je le croyais mort depuis vingt ans; et revenir dans cet état!

MULSON. Il est d'un caractère enjoué, vif, aimant à causer des surprises, généreux, même magnifique.

DORTIGNY. Généreux, magnifique!

MULSON. S'il a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire.

DORTIGNY. Mais je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON. J'en suis fâché : il est infiniment sensible aux bons procédés comme aux mauvais. C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime, mais terrible pour ceux qu'il n'aime pas.

DORTIGNY. Mon cher Mulson, il faut ne vous rien déguiser : je ne lui ai pas fait l'accueil qu'il méritait.

MULSON. Mais à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme riche? Mais quelque chose parle....

DORTIGNY. De grâce, hâtez-vous de me réconcilier avec lui.

MULSON. Je le verrai; je reviendrai ce soir; je ferai ce qui dépend de moi. Adieu.

DORTIGNY (*seul.*) Juste ciel! un parent si riche et sans enfants! Ai-je perdu sans retour mon héritage? Comment réparer?... Il faut de la présence d'esprit, de la souplesse. Ah! si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé, je le tiendrais présentement dans mes filets.... Ah! Fortune! tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin; mais je ne me tiens pas pour vaincu : non, tu ne m'échapperas pas. MERCIER.



Mulson. (Page 359, col. 2.)

TREIZIÈME VOLUME. **N° 673. — Quinze centimes.** 10 MARS 1866

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

II. — RACE MÉROVINGIENNE.

Premier récit.

Clovis Ier, de 481 à 511.

Après la mort de Childéric, les Francs choisirent pour chef son fils CLOVIS, âgé seulement de quinze ans. Je vous dis que les Francs le choisirent pour chef; cependant Clovis est généralement regardé comme le premier qui ait porté le titre de roi. Il mérita bien du reste ce titre par les victoires qu'il remporta et qui augmentèrent beaucoup le pouvoir des Francs. Clovis est aussi considéré comme le chef de la *race mérovingienne*.

Que signifient ces mots: *race mérovingienne?* me direz-vous. — Une race royale est composée des membres de la même famille montant sur le trône. On partage l'histoire des rois de France en plusieurs races. La première a été appelée race mérovingienne, parce que Mérovée était le père de Clovis.

Les premiers ennemis que Clovis eut à combattre furent les Romains qui, naturellement, ne désespéraient pas de reprendre la Gaule. Le général commandant alors les soldats romains établis encore dans la Gaule s'appelait Syagrius, et était fils d'Egidius dont je vous ai parlé.

Clovis et Syagrius se livrèrent une grande bataille à Soissons, et Clovis remporta la victoire.

Enfin les Romains, qui avaient chassé les Gaulois pour s'établir à leur place, furent chassés à leur tour par les Francs.

De sorte que notre pays se trouvait habité surtout par des Gaulois et des Francs, nations qui ont formé le peuple français.

A propos de cette bataille, je vais vous raconter une petite histoire qui vous prouvera que si Clovis portait le titre de roi, il n'avait pourtant pas le droit de s'approprier tout ce qu'il désirait.

Après leur victoire sur Syagrius, les Francs entrèrent dans les maisons et surtout dans les églises de Soissons, pour y prendre tout ce qu'ils trouvèrent et se le partager également entre eux. — C'est ce que l'on appelle piller. Clovis devait aussi avoir sa part, mais il ne pouvait choisir.

Clovis remporta la victoire. (Page 361, col. 2.)

Il arriva donc que les Francs ayant enlevé d'une église un vase d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, saint Rémi, évêque de Soissons, fit demander à Clovis de vouloir bien lui rendre ce vase. Clovis lui répondit qu'il ferait tout son possible.

Donc, lorsqu'on commença le partage du butin (c'est-à-dire des choses pillées), Clovis dit à ses guerriers: « Je vous prie, mes braves guerriers, de vouloir bien m'accorder, outre ma part, le vase que voilà. » Tous les assistants, excepté un seul, consentirent à la demande de Clovis. Ce soldat, d'un caractère violent et irascible, jaloux de voir Clovis plus considéré que lui, saisit sa francisque et frappa le vase

en disant : « Tu n'auras rien de plus que ta part. » Cependant Clovis, au lieu de s'emporter contre cet homme grossier et de le punir, ne fit semblant de rien et cacha la colère qu'il ressentait ; mais vous allez voir de quelle affreuse manière il se vengea.

Il y avait à peu près un an que cet événement s'était passé, lorsque Clovis assembla tous ses soldats pour passer une revue, dans laquelle il devait examiner si toutes les armes étaient bien tenues. Comme il s'apprêtait à faire le tour des rangs, il alla droit à celui qui avait brisé le vase, et lui adressant la parole : « Nul autre, dit-il, n'a d'armes aussi mal tenues que les tiennes ; ta lance, ton épée, ta hache, rien de tout cela n'est bien. » Et saisissant la hache, il la jette à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ramasser, le roi leva la sienne à deux mains et la lui enfonça dans le crâne, en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons. » L'homme tomba mort à l'instant, et Clovis ordonna aux autres de se retirer.

Ne trouvez-vous pas, mes enfants, que cette vengeance fut terrible ? Mais souvenez-vous que Clovis était un païen qui ne comprenait pas ce que Jésus-Christ nous a appris à dire chaque jour : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XXXIX. Pourquoi le capitaine et Kerbiriou n'allèrent pas rejoindre leurs compagnons.

« Eh bien, Malleco, qu'est-ce qui te prend, maintenant ? demanda le capitaine.

— Vous tournez le dos à Bencolen, répondit Malleco, en laissant voir le bout de ses doigts.

— Sans doute ; nous retournons près de Paul et d'Henri.

— Oui, et demain soir nous serons ici, répliqua le Sumatran ; deux jours de perdus.

— Que veux-tu que nous fassions ? demanda le capitaine.

— Aller à Bencolen.

— Comment ! Aller en avant, et abandonner nos compagnons ?

— Oui, à quoi bon perdrions-nous deux jours en retournant en arrière ? Ils nous attendaient hier soir, et il est probable qu'ils se sont mis en route aujourd'hui pour nous rejoindre.

— A votre avis, que devons-nous faire ? demanda le capitaine à Kerbiriou.

— Il est naturel que Malleco pense ainsi, dit Charles ; mais nous sommes de vieux camarades, Henri et moi, et je n'ai point envie de l'abandonner ainsi. Quelles raisons a-t-il pour que nous ne retournions pas les rejoindre ?

— Il est presque certain qu'ils ne sont plus où nous les avons laissés, répondit Malleco ; et, dans tous les cas, ils nous suivront de bien près, et nous ne tarderons pas à les voir arriver à Bencolen. Il nous faut encore trois ou quatre jours pour gagner cette ville, nous ne devons pas en perdre deux pour nous trouver, au bout de ce temps, dans un embarras tel que nous y laisserions peut-être notre liberté.

— Que veux-tu dire ? demanda le capitaine.

— Le temps d'aller rejoindre les autres, on se sera aperçu de la disparition de l'homme assassiné, et l'on aura découvert son cadavre ; les naturels auront également acquis la preuve que nous étions dans le voisinage, au moment où le meurtre a été commis : ils se mettront à notre poursuite.... Il vaut mieux aller à Bencolen, où, du reste, nos amis arriveront au bout de deux ou trois jours.

— Il est vrai, dit Charles ; cependant, l'on souffre tellement à faire un mille dans ce pays, qu'il est dur de recommencer l'espace parcouru. Je suis persuadé que Paul et Henri n'auront aucune difficulté à trouver leur chemin jusqu'à Bencolen, mais je crains qu'ils ne restent là-bas à nous attendre.

— Malleco pense que ce n'est pas probable. Il prétend que ne nous voyant pas hier, ils ont dû se mettre en route ce matin ; nous devons être maintenant si près de Bencolen que nous ne pouvons rester longtemps sans les voir. Continuons notre chemin jusqu'à une journée de marche au delà des plantations que nous apercevons devant nous, et ensuite attendons l'arrivée de nos amis. Il existe probablement un chemin qu'ils suivront et sur lequel nous guetterons leur passage. »

Cette proposition fut unanimement acceptée.

Il y avait, à une courte distance de la rivière, un bosquet de bambous, et le Sumatran se dirigea de ce côté. Il invita le capitaine et Charles à ramasser une certaine quantité de morceaux de bambous secs pour en faire un radeau ; et, pendant que les autres lui apportaient les matériaux, lui les attachait ensemble avec de l'ejoo, qui croissait en grande abondance le long du fleuve.

La construction d'un radeau suffisant pour transporter deux personnes à la fois, ne leur prit pas plus d'une demi-heure. Malleco et Charles passèrent les premiers, puis le Sumatran revint chercher le capitaine. Ils passèrent au-dessus d'un torrent, non loin d'une bande de cormorans. Quand tous trois furent de l'autre côté, ils détruisirent le radeau, s'éloignèrent de la rivière et firent le tour des plantations, en se donnant bien garde d'être aperçus.

Parvenus à une certaine distance, ils s'arrêtèrent pour se reposer, en laissant passer la chaleur de midi, et tous retrouvèrent le courage qu'ils avaient presque perdu depuis quelques jours. Le capitaine paraissait enchanté de lui-même et de tout le monde.

Dans l'après-midi, après avoir parcouru deux ou trois milles, ils appuyèrent sur leur droite, croyant qu'ils avaient dépassé toutes les habitations, et qu'ils pouvaient, sans danger, se rapprocher de la rivière, qui coulait dans cette direction, et sur les bords de laquelle ils se proposaient de camper pour la nuit. Mais arrivés près du fleuve, ils aperçurent un petit village situé sur le bord opposé. C'était le même « doosoon » que nous avons mentionné, et dans lequel Paul, Henri et Aloo avaient été mis en jugement. Ils n'eurent rien de plus pressé que de s'en éloigner bien vite.

Ils passèrent la nuit tranquillement sur le bord d'un ruisseau, et se remirent en route de bonne heure le lendemain. Après avoir marché l'espace de trois ou quatre milles, ils rencontrèrent un chemin battu qu'ils

supposèrent devoir les mener à la rivière Bencolen. A peine avaient-ils fait quelques centaines de pas en avant, qu'un rugissement et un craquement de branches les firent tout à coup tressaillir. Tournant la tête, ils aperçurent la plus large montagne de chair qu'ils eussent jamais vue. C'était un rhinocéros qui s'efforçait de mettre en mouvement sa masse énorme pour se précipiter sur eux.

« Budda! budda! » cria Malleco, en appelant le monstre par le nom que lui donnent les naturels.

Et, suivi par le capitaine et Kerbiriou, il se sauva à une distance respectueuse. Voyant que l'animal ne les poursuivait pas, ils s'arrêtèrent, puis ils revinrent sur leurs pas pour mieux le contempler.

Ils s'expliquèrent bientôt pourquoi ils n'avaient pas été poursuivis. Le rhinocéros était venu se jeter contre un épieu en fer, placé obliquement dans le chemin afin de l'obstruer. L'épieu lui avait pénétré dans le corps, un peu au-dessus des jambes de devant. Il était parvenu à arracher de terre le bois de l'épieu; mais tous les efforts qu'il faisait pour avancer ne servaient qu'à enfoncer davantage le fer dans ses chairs.

Malleco dit au capitaine et à Charles que ce fer ne s'en irait pas, et que le rhinocéros mourrait quelque part, près de là, car il lui était impossible de marcher autrement qu'en arrière.

Il ajouta que l'épieu avait été probablement placé dans le sentier par quelque planteur, dans le but de tuer un éléphant, car les rhinocéros commettent rarement de graves dégâts, tandis que les éléphants détruisent des plantations tout entières.

Charles et le capitaine ne pouvaient se décider à s'éloigner en laissant ce pauvre animal mourir d'une mort lente et horrible. Malleco leur dit que probablement il serait dévoré par les tigres; alors Kerbiriou résolut de lui épargner une douloureuse agonie, et après s'être assuré que son fusil était en bon état, il s'avança hardiment vers le rhinocéros, qui, en le voyant approcher, parut le regarder comme l'unique auteur de son malheur. Sa rage se traduisit par des rugissements effrayants, et il fit des efforts inouïs pour atteindre l'objet de sa fureur.

Charles l'attaquant de front, le monstre n'eut d'autre ressource que de baisser la tête et de l'attendre en lui présentant ses cornes. Charles appuya la crosse de son fusil contre son épaule, visa et envoya une balle dans l'œil droit. Le rhinocéros tomba la tête en avant, et l'épieu tout entier disparut dans son corps. Dix minutes après, il avait cessé d'exister.

Après cette aventure, nos voyageurs continuèrent leur route, et le soir, ils firent un souper délicieux avec du miel sauvage, qu'ils trouvèrent en grande abondance.

Le lendemain, ils arrivèrent de nouveau dans le voisinage de grandes plantations; et de fait, ces établissements devenaient si fréquents, que le capitaine acquit la certitude qu'ils approchaient de la côte. Encore une journée et demie de marche, et ils atteindraient la rivière de Bencolen. Là, il serait facile de se procurer un bateau, et d'achever sans fatigue le reste de leur voyage.

Mais que de choses devaient leur arriver auparavant!

XL. Le capitaine rencontre d'anciennes connaissances.

Les plantations que nos voyageurs venaient de rencontrer, le long de la rivière Bencolen, étaient consacrées à la culture du poivrier, et il y régnait un ordre et une régularité qu'ils n'avaient encore remarqués nulle part dans l'île.

« Nous approchons de plus en plus de la civilisation, dit le capitaine, et je ne serais pas surpris de trouver quelqu'un en état de parler une langue européenne. »

L'une des maisons qu'on apercevait sur ces plantations était remarquable, car elle était assez grande pour contenir quatre ou cinq chambres, et le toit, qui s'avançait de plusieurs pieds en deçà des murailles, l'ombrageait contre le soleil. Ce fut là qu'ils se dirigèrent.

Un énorme chien noir, sortant de l'abri où il se reposait à l'ombre, accourut vers eux, et leur intima l'ordre fort compréhensible de ne pas aller plus loin.

Ses aboiements attirèrent l'attention des habitants de la maison. Trois personnes vinrent au-devant d'eux : c'étaient une jeune femme sumatran et deux enfants; la jeune femme était une servante. Malleco lui demanda des vivres et un endroit pour passer la nuit.

« Allons dire cela à papa et maman, » s'écria le petit garçon en s'adressant à sa sœur.

Et les deux enfants coururent vers la maison, suivis par la jeune femme.

« Ce petit garçon s'est exprimé en portugais, dit le capitaine à Charles; il est probable que je vais me rencontrer avec un compatriote. »

Au bout de quelques minutes, les domestiques revinrent, apportant pour chacun de nos voyageurs de la viande de buffle bouillie et du riz servi sur des assiettes en terre, les premières qu'ils eussent vues depuis leur entrée dans l'île.

Quand ils eurent fini de souper, la femme leur indiqua un petit bâtiment où, leur dit-elle, ils pourraient coucher et dormir en toute sécurité. Elle ajouta que le désir de son maître était de les voir le lendemain.

Après une bonne nuit et un déjeuner où ils eurent l'agréable surprise d'une tasse de chocolat, ils aperçurent le maître de la plantation qui se dirigeait de leur côté.

Quand celui-ci ne fut plus qu'à cinq ou six pas d'eux, ses regards se fixèrent sur le capitaine; il entr'ouvrit la bouche, mais pas un mot ne s'échappa de ses lèvres. Le capitaine, de son côté s'était levé soudainement. Tous deux se contemplaient. Mais cette scène dura peu. Ils se précipitèrent l'un vers l'autre en s'écriant : « Antonio!... Padrone! »

La femme du planteur, qui était sur le seuil, accourut, suivie de ses enfants. « Sposa, el padrone! el padrone! » s'écria son mari.

Mais elle ne parut pas l'entendre, et se précipita aux pieds du capitaine sans prononcer un mot.

Le capitaine la releva, et tous trois restèrent serrés dans les bras les uns des autres, tandis que les enfants pleuraient.

« La senhora? la senhora? s'écria bientôt la femme du planteur, est-elle aussi sauvée?

— Elle est dans le ciel! répondit le capitaine; mais, dites-moi, où est mon enfant, l'enfant de ma pauvre Inès?

— Il est vivant et bien portant, j'espère, répondit le planteur, que le capitaine avait appelé Antonio.

— Mais où est-il? demanda le capitaine. Je veux le voir, je veux voir mon fils, notre enfant..., où est-il?

— Il n'est pas ici, en ce moment, dit Antonio. Il est allé faire un voyage en mer. J'ai été comme un père pour lui, et le souvenir que j'ai gardé de vous ne me permettait pas de le retenir perpétuellement dans cette solitude. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de l'envoyer voir le monde. Je lui ai appris tout ce que je savais, mais il avait besoin de s'instruire davantage, et j'ai consenti à son départ; mais je l'ai remis en bonnes mains.

— Vous avez, sans doute, agi pour le mieux, dit le capitaine. Je vous ai trouvé, j'ai des nouvelles de mon fils.... Je suis encore heureux! »

XLI. Un mystère expliqué.

« Charles, dit le capitaine, en se tournant vers son compagnon, je vous ai dit que j'avais un serviteur qui épousa la femme de chambre de ma femme. Ils étaient dans mon navire au moment où l'on me jeta à la mer, et c'était une satisfaction pour moi de savoir qu'ils étaient restés pour prendre soin de mon fils. Cet homme était Antonio, que voici, et sa femme est la même qui consentit à quitter sa patrie pour servir ma pauvre Inès. Ils viennent de m'apprendre que le petit Antonio, mon enfant, vit encore, et que je le reverrai sans doute bientôt. »

Puis il poursuivit sa conversation, en portugais, avec le planteur.

« Depuis quand est-il parti? et où le trouverai-je?

— Il est sur la corvette française *l'Alcmène*, de dix-huit canons, capitaine Raoul, qui croise dans l'océan Indien.

— Mon pauvre enfant! s'écria le capitaine.

— C'est un marchand anglais qui l'a placé sur la corvette. Nous l'attendons ici aujourd'hui. Il est allé dans l'intérieur de l'île, voir quelques plantations. Il vous indiquera le moyen de retrouver promptement le petit Antonio, j'allais dire mon enfant; mais je ne le dois pas aujourd'hui que son père est revenu. »



Ils passèrent au-dessus d'un torrent. (Page 362, col. 2.)

Aux mille questions du capitaine sur son fils, Marie la femme du planteur, se chargea de répondre :

« C'est le plus bel enfant qu'il soit possible de voir, dit-elle. Il a les yeux et le sourire de sa mère, le front large, et un nez aquilin comme le vôtre. Il est grand pour son âge; et si bon,... si doux, quoique si brave et si courageux, que tout le monde l'aime et s'attache à lui. »

Le capitaine écoutait avec un bonheur extrême.

« J'ai bien de la peine à me persuader, dit le capitaine, que tout cela n'est point un rêve. J'ai besoin de vous voir tous les deux, pour croire que mon bonheur est une réalité. Mais, êtes-vous sûrs que le marchand qui l'a placé sur ce vaisseau sera ici aujourd'hui?

— Oui, répondit Antonio; il y a huit jours qu'il est allé jusqu'à la rivière Klingi, voir quelques plantations de poivriers, pour essayer d'attirer, à Bencolen, le commerce qui se fait dans cette partie de l'île avec les Malais qui habitent de l'autre côté.

— Savez-vous s'il aimait la chasse? demanda le capitaine.

— Oui, il en est fou. Il a toujours un fusil avec lui, partout où il va.

— Quel est son nom?

— John Shipley.

— C'est lui! » murmura le capitaine.

Et il tira de sa poche la lettre qu'il avait ramassée à l'endroit où avait eu lieu la lutte avec le Malais. Il parcourut des yeux l'adresse. « John Shipley, Esq., marchand, à Bencolen, » puis il la lut à haute voix.

Antonio et Marie le regardèrent avec un profond étonnement.

« Vous ne le reverrez plus jamais, dit le capitaine, il est mort.

— Mort! s'écrièrent à la fois le planteur et sa femme. En êtes-vous sûr?

— J'ai vu un homme assassiné, non loin du Klingi,

dit le capitaine. Cette lettre lui appartenait, du moins elle était en sa possession. Regardez : elle est adressée à John Shipley. Le malheureux avait aussi un fusil à deux coups. Le reconnaîtriez-vous ?

— Oui, oui, » s'écrièrent Antonio et Marie.

Le capitaine appela Charles et le pria d'apporter le fusil de Malleco.

C'était bien celui du marchand.

« Maintenant, dites-moi comment il était mis.

— A peu près comme vous. Il portait des vêtements de toile semblables aux vôtres. Son chapeau ressemblait à celui que vous portez.

— Était-il de ma taille ?

— Oui, je ne crois pas qu'il y eût grande différence entre vous deux.

— Je comprends maintenant, dit le capitaine, pourquoi le Malais l'a tué. »

XLII. Une découverte.

« Vous regretterez la perte de cet excellent homme, presqu'autant que nous, dit Antonio, quand je vous aurai raconté mon histoire, et que vous saurez ce qu'il a fait pour votre fils. La lettre que vous avez là doit être celle qu'il nous a montrée, et qui contient les dernières nouvelles que nous ayons eues du petit Antonio. »

Le capitaine ouvrit promptement la lettre. Voici ce qu'elle contenait:

A bord de *l'Alcmène*, Batavia,
18 juillet 1837.

« Cher Monsieur. Un navire va partir d'ici pour Bencolen, et je profite de cette occasion pour vous envoyer quelques lignes.

« Nous allons faire la chasse aux pirates, dans le détroit de la Sonde et sur la côte orientale de Sumatra; mais il me serait difficile de vous dire quand nous serons de retour à Bencolen.

« Votre jeune ami Paul va bien, et semble s'accoutumer tous les jours davantage à la vie du bord. Son intelligence lui rend tout facile; les officiers en sont enchantés; j'aurai toujours l'œil sur lui, comme je vous l'ai promis, mais il me paraît parfaitement capable de prendre soin de lui-même.

« J. MAUGARD. »



Une bande de cormorans.
(Page 362, col. 2.)

Lorsque la lecture de cette lettre fut terminée, le capitaine et Charles se regardèrent.

« Si j'ai bonne mémoire, dit le capitaine, votre vaisseau n'est autre que celui dont il est question ici.

— Oui, répondit Kerbiriou, et Jules Maugard est l'officier qui dirigeait la poursuite.

— Et qui est Paul ? continua le capitaine; est-il possible que ce soit notre Paul, que nous avons laissé il y a quelque jours ?

— Ce doit être lui, car il n'y en avait pas d'autre à bord de la corvette, et certainement il ne nous en était pas venu deux de Bencolen.

— Antonio, dit le capitaine, en s'adressant au planteur, en portugais, l'enfant mentionné dans cette lettre s'appelle Paul ?

— Oui, oui, répondit le planteur. Lorsque nous étions esclaves, notre maître ne voulait pas avoir deux Antonio, alors je l'appelai Paul, comme vous.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria le capitaine, est-il possible que Paul soit mon fils ! Je l'ai vu, j'ai voyagé avec lui,... je me suis habitué à l'aimer, et, Dieu me pardonne, je l'ai abandonné. Nous avons été bien coupables en n'allant pas les retrouver.

— C'était mon opinion, répliqua Kerbiriou; mais espérons que tout finira bien. Il est possible qu'ils soient restés à nous attendre deux ou trois jours; et dans ce cas, il ne faudrait pas compter sur Paul avant demain ou après-demain. »

BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)



PETITES SOEURS.

« Quelle heure est-il, maman?

— Onze heures, Hélène.

— Pas davantage ?

— Pas davantage.

— Mon Dieu, que la matinée est longue !... Je m'ennuie beaucoup, moi, à attendre ainsi Marguerite et Alice.

— Pourquoi les attendre sitôt. Elles n'arriveront pas avant midi; tu le sais. Prends patience. »

Hélène essaya d'obéir; mais, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'elle répétait encore :

« Maman, quelle heure est-il?

MME DE BILLY, *souriant*. Midi moins cinquante-deux minutes, ma fille; tu n'es pas raisonnable.

HÉLÈNE. Avoir patience, être raisonnable, tout cela n'est facile que dans les livres.... Si tu étais bien bonne, bien bonne, maman, tu laisserais là ton ouvrage et nous irions au chemin de fer.

MME DE BILLY. Ne vaut-il pas mieux rester tranquilles à l'ombre? Nous voyons la station d'ici. Quand nous entendrons le sifflet du mécanicien, il sera temps d'aller recevoir Mme Varnier et ses petites filles. Nous déranger d'avance ne les fera pas venir une seconde plus tôt.

HÉLÈNE. Je vais toujours ouvrir la grille. »

Cette grille était celle d'un beau parc attenant à une superbe maison de campagne, où M. de Billy, le père d'Hélène, avait réuni tout ce que le luxe et la fantaisie peuvent inventer.

On admirait, dans cette villa splendide, des serres

magnifiques, des volières où gazouillaient une multitude d'oiseaux rares, un lac assez spacieux pour s'y promener en batelet, un belvédère, un labyrinthe, un torrent, une cascade, et un aquarium dont les eaux paraissaient tour à tour jaunes, rouges, vertes ou violettes, sous l'influence de la lumière électrique dégagée par un ingénieux appareil.

Hélène, déjà blasée sur toutes ces merveilles, n'en jouissait guère. Un soir que M. de Billy la tenait sur ses genoux, elle lui dit en soupirant :

« Tu es bien riche, papa! Nous avons de beaux meubles, de beaux habits, de belles voitures, beaucoup de domestiques: et cependant, une chose me manque pour être contente, une chose qu'ont souvent les plus pauvres.... devine ce que c'est?

— Ma foi, je l'ignore; ce n'est pas une poupée, j'imagine?

— Non, non.... des poupées, j'en ai de toutes les tailles et de toutes les couleurs.... jusqu'à un petit bébé nègre qui ouvre et ferme les yeux.... Ce qui me manque, papa, avec tout l'argent du monde, on ne pourrait l'acheter.

— Une chose qu'ont souvent les plus pauvres; une chose qu'on ne saurait acheter, répéta M. de Billy. Serait-ce la santé, par hasard? Grâce à Dieu, fillette, tu te portes à ravir.

— Oui, papa; aussi n'est-ce pas la santé!...

— L'intelligence, alors? Il ne faut pas être trop ambitieuse, Hélène. Tous tes maîtres se louent de ton application et de tes progrès.

— Oh! reprit l'enfant d'un petit air capable, je sais très-bien que je ne suis pas sotte; aussi, n'est-ce pas l'intelligence que je regrette.

— Quoi donc, enfin?

— Une petite sœur, papa.

— Tu as des frères....

— Oui, des frères au collége. Étienne et Rodolphe sont très-bons, très-complaisants, mais ils ne sortent que les dimanches et fêtes! De grands garçons qui apprennent le latin, le grec, ça ne pense jamais qu'à vous protéger; ce sont des espèces de petits papas; ça ne ressemble pas à une petite sœur!

— Tu as des amies.

— A Paris.... Ici, je suis toute seule. Comment jouer toute seule?

— Tu peux courir dans le parc.

— Courir.... et qui m'attrapera?

— Choisis un jeu tranquille. Il y en a de fort gentils.

— Gentils pour les parents qui craignent le bruit!

— Écoute, Hélène; j'ai pu mettre des poissons dans l'aquarium, des oiseaux dans la volière. Je ne puis mettre des petites filles de ton âge dans les familles de nos voisins. Tâche de te divertir sans compagne. »

Cependant M. de Billy, qui aimait ne rien refuser à sa fille, réfléchit aux regrets exprimés par Hélène, et en parla à sa femme.

« Invitons Mme Varnier, répliqua Mme de Billy. Alice et Marguerite sont les deux meilleures amies d'Hélène, qui sera enchantée de les avoir avec elle pendant quinze jours, un mois. »

Mme de Billy écrivit à Mme Varnier. Hélène glissa dans sa lettre un billet pour Marguerite et Alice.

« Quel malheur si Mme Varnier refusait! disait-elle à sa mère. L'as-tu beaucoup priée, maman?

Mme de Billy. Je lui ai prouvé qu'elle me rendrait service. Telle que je la connais, c'est le meilleur moyen de la décider à accepter. »

Quand la réponse si impatiemment attendue arriva, Hélène, qui guettait le facteur, la porta tout de suite à Mme de Billy, et, d'une petite voix tremblante :

« Que dit Mme Varnier? fit-elle.

Mme de Billy. Elle dit oui! »

Hélène sauta de joie et ne songea plus qu'à préparer la réception de ses amies. Elle lava la tête de toutes ses poupées, des têtes de porcelaine avec des yeux d'émail, leur mit leurs plus belles parures, rangea et nettoya ses ménages, passa en revue ses jouets, les disposa en amphithéâtre dans un coin de sa chambre, et les admira d'autant plus qu'elle allait pouvoir les montrer. Mme Varnier promettait d'arriver le mercredi; le lundi, tout était prêt.

Le mardi parut bien long. Le mercredi matin, la patience d'Hélène était à bout.

Enfin, midi sonnant, un coup de sifflet retentit au loin.

« Voilà le train! cria la petite fille. Le voilà; vite, vite, maman.... »

Mme de Billy posa son ouvrage dans sa corbeille, mit son chapeau rond et suivit sa fille.

Un petit sentier très-court séparait la propriété de la station; si court, que Mme de Billy et Hélène étaient déjà sur le quai, quand la locomotive s'arrêta. Divers wagons s'ouvrirent, et plusieurs voyageurs mirent pied à terre.

« Je les ai vues, je les ai vues, dit Hélène. Elles m'ont fait de petits signes; elles sont dans l'avant-dernier compartiment. »

En effet, de l'avant-dernière voiture, une jeune femme venait de descendre: et elle tendait les bras à une jolie petite fille de huit à neuf ans à qui elle avait dit :

« Viens, Alice; donne-moi la main. »

Alice sauta légèrement.

« A toi, Marguerite, » reprit Mme Varnier.

Or, imaginez la surprise de ceux qui se trouvaient là. Marguerite, c'était encore Alice, ou du moins les deux fillettes se ressemblaient tellement, qu'impossible de les distinguer. Mêmes yeux malins et doux, mêmes cheveux brun clair, mêmes joues blanches, roses et toutes rondes! Jamais on ne vit sœurs plus jumelles! Du reste, au moral comme au physique, les deux petites filles étaient si gentilles, que leur mère remerciait chaque jour le bon Dieu de lui en avoir donné deux pour une.

« Vous voilà donc, s'écria Hélène. Si vous saviez comme je vous attendais?

— Et nous, comme nous avions hâte de t'embrasser! » dirent à la fois Marguerite et Alice.

Deux domestiques de Mme de Billy étaient là avec un camion. Ils chargèrent les bagages de Mme Varnier. On prit le chemin du château. Pour y arriver, il fallut faire un assez long détour dans le parc, car la porte voisine de la station n'était pas la porte principale. Marguerite et Alice s'extasiaient à chaque pas. Elles n'avaient jamais rien vu de comparable à cette villa princière. Arbres touffus, fontaines murmurantes, vertes pelouses, hautes charmilles, points de vue ravissants, on marchait de surprise en surprise. A chacune d'elles, les petites filles auraient voulu s'arrêter,

mais Hélène les entraînait, laissant en arrière Mme de Billy et Mme Varnier.

« Venez, venez, répétait-elle; nous aurons bien le temps de nous promener dans le parc. Venez voir les appartements que nous vous destinons. »

Bientôt on sortit du bois et on aperçut la blanche façade du château. Sans lâcher la main de Marguerite ni celle d'Alice, Hélène gravit les marches du perron. Arrivée au pied de l'escalier intérieur, elle s'arrêta, et, se penchant d'un air mystérieux vers ses petites compagnes :

« Je vous ai préparé une surprise, dit-elle.

— Quoi donc?

— Ah! c'est mon secret! Je n'ai pas voulu vous l'écrire; vous serez bien contentes.... moins que moi, pourtant. »

Assez intriguées, les deux petites filles suivirent Hélène, qui les introduisit au deuxième étage, dans une belle chambre tapissée de perse bleue.

« C'est ici que demeurera Mme Varnier, dit Hélène. Elle y sera bien, n'est-ce pas?

— Admirablement!

HÉLÈNE. Voici le cabinet de toilette, puis après, la. .. (*regardant tour à tour les deux petites filles*) dirai-je la chambre de Marguerite ou la chambre d'Alice.

MARGUERITE. Dis comme tu voudras; ça nous est égal. Ce qui est à l'une est à l'autre.

HÉLÈNE. Non pas, non pas, ou du moins cette chambre ne sera jamais votre chambre à toutes les deux à la fois; car ma surprise, la voilà! »

L'enfant poussa brusquement la porte, et un réduit assez coquet, mais qui ne leur parut rien offrir de particulier, s'ouvrit devant Marguerite et Alice.

MARGUERITE. Je ne vois pas....

HÉLÈNE. Comment, tu ne vois pas.... un lit?... Il n'y a qu'un lit!

ALICE. Eh bien! nous coucherons ensemble, Marguerite et moi. Ça nous est déjà arrivé chez mon oncle aux vacances dernières.

HÉLÈNE. Chez votre oncle, c'est possible. Chez M. de Billy, vous ne coucherez pas ensemble; l'une de vous couchera dans ma chambre, à moi, et ce ne sera pas la plus malheureuse; je la soignerai si bien! Descendons, que je vous montre mes domaines.

Hélène mena les deux petites filles chez elle. Logée comme une petite princesse, tous ses meubles de bois de rose étaient proportionnés à sa taille. Elle avait commode, bureau, toilette, et jusqu'à une petite armoire à glace faite exprès pour elle. Les tentures, les rideaux, le petit lit, tout était blanc. Placé au fond d'une belle niche, ce petit lit n'y était plus seul. Hélène avait obtenu de sa mère qu'on mît à côté de sa propre couchette celle que son frère cadet occupait jadis; elle avait veillé à ce qu'on la parât des draps les plus fins. La taie d'oreiller était de batiste brodée.

« Ne sera-t-on pas là-dessus comme une petite reine, fit Hélène en posant sa jolie tête blonde sur le coussin orné de dentelle. N'ai-je pas eu une bonne idée, et ma surprise n'est-elle pas gentille?

— Hélas! non, pensaient Marguerite et Alice, sa surprise n'est pas gentille du tout! »

F. DE SILVA.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

Un baudet chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adorait.
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
« Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

Il arriva à Piron, l'auteur célèbre du *Métromane*, une aventure semblable à celle que le fabuliste rapporte. Il n'y avait pas longtemps que le poëte avait quitté la Bourgogne pour venir à Paris.

Revenant un jour du bois de Boulogne, il s'assit sur un banc à la barrière qu'on appelait alors la barrière de la Conférence.

A peine est-il assis qu'il se voit salué par presque tous les passants. Les uns étaient à pied, les autres à cheval ou en voiture, mais quelle que fût leur condition ou leur habit, ils s'inclinaient devant le poëte, qui se croyait, de son côté, obligé de rendre tous ces saluts.

Il avait donc sans cesse la main à son chapeau, l'ôtant plus ou moins bas, suivant la dignité apparente des personnes.

« Oh! oh! se disait-il en lui-même, je suis bien plus connu que je ne pensais. Comme les réputations se font vite à Paris. Je ne fais que d'y arriver, et déjà tout le monde me remarque. »

Il se complaisait dans ces pensées.

Cependant, à la fin, la nécessité d'avoir sans cesse le chapeau à la main lui parut ennuyeuse et fatigante. Il prit le parti de l'ôter tout à fait, et il se contentait alors de s'incliner devant ceux qui le saluaient.

Il se livrait à ce mouvement d'oscillation un peu monotone, lorsqu'il voit une vieille femme s'approcher de lui et se jeter à ses genoux les mains jointes.

Il croit qu'elle veut lui demander quelque chose. Tout confus d'un hommage si profond, il veut la faire relever, mais elle n'écoute point. Il se baisse, prête l'oreille, et l'entend murmurer à voix basse quelques paroles qu'il ne saisit pas bien

Enfin, il écoute mieux, et reconnaît que cette bonne femme fait sa prière. Il lève les yeux au-dessus de lui et aperçoit au-dessus du banc où il était assis, une image de la sainte Vierge.

Il avait pris pour lui les saluts adressés par les passants à la Madone. J. D.

LE CLAVECIN ENCHANTÉ.

Un organiste de Troyes, nommé Raisin, prétendait avoir fait une découverte des plus extraordinaires; c'était un clavecin qui paraissait aller tout seul.

Ce clavecin donnait les airs qu'on lui demandait et s'arrêtait à volonté. Une parole du maître suffisait pour en obtenir tous les effets qu'on désirait.

Cette merveille faisait courir tout Paris, et on ne parlait que de cette merveille. Louis XIV en ayant entendu parler, voulut se donner le plaisir de voir lui-

même ce prodige, et il fit venir à Saint-Germain le clavecin enchanté.

Là, tout se passa comme ailleurs. Sur un ordre du roi ou de la reine, le clavecin faisait entendre la musique qu'on voulait, et cessait aussitôt que Leurs Majestés le demandait.

Raisin semblait s'être dépouillé en leur faveur du prestige de son art de magicien.

La reine ne put assister à ces exercices sans éprouver une surprise mêlée d'effroi. Louis XIV, remarquant qu'elle avait l'imagination émue, voulut avoir immédiatement le secret de ce jeu bizarre. Il fit ouvrir le clavecin, et, à la grande surprise des spectateurs, il en sortit un jeune enfant, le fils de Raisin, qui était enfermé dans cette machine, et qui obéissait docilement aux ordres qu'on lui donnait.

Ce secret ayant été divulgué, Raisin ne retira plus de ses représentations les mêmes profits; et, pour l'en dédommager, le roi lui permit d'établir à Paris une troupe d'enfants pour le théâtre.

Son fils Raisin, qui avait débuté par faire merveilles dans cet étui harmonieux où on l'enfermait, devint un excellent comédien. Il jouait admirablement les rôles des valets rusés, des petits maîtres et des ivrognes.

Malheureusement il ne remplissait pas ce dernier rôle seulement sur le théâtre. Il avait le défaut de s'adonner au vin avec excès, et c'était souvent qu'on le trouvait lui-même dans un état complet d'ivresse.

Comme il mourut en 1693, l'année où le vin manqua, on fit à cette occasion les vers suivants :

Quel astre pervers et malin,
Par une maudite influence,
Empêche désormais qu'en France
On puisse recueillir du vin!
C'est avec raison que l'on crie
Contre la rigueur du destin,
Qui nous ôte jusqu'au *Raisin*
De notre pauvre comédie.

J. D.



Intérieur saxon au moyen âge.

INTÉRIEUR SAXON AU MOYEN AGE.

C'est un curieux intérieur. Un cor et un arc gisent à terre; d'autres armes sont suspendues aux parois de la cabane. Une table est chargée de plats grossiers; sous la table, des pots et des vases de toute espèce; un gros chien dévore un quartier de venaison qu'il a gagné sans doute en chassant avec son maître, assis sur l'escabeau d'honneur. Une servante retire du feu des pains presque réduits en cendre par la négligence d'une des personnes présentes, à en juger à l'air de colère d'une vieille femme qui étend le doigt vers l'âtre; derrière la femme, un homme rapportant sur la tête un fagot de menu bois, et près de la porte, causant avec la fille du logis, occupée à apprêter la pâte, un jeune homme en costume de chasse.

Les habitants de la chaumière sont de ces hommes de la côte, moitié marins, moitié chasseurs, toujours prêts à résister aux incursions des Danois, dont la main est de fer, et le cœur vaut la main dans la mêlée.

PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE DONNÉ EN PRIME.

L'Administration de la *Semaine des Enfants* s'est entendue avec MM. Dagron et Cie, photographes de l'Empereur, pour offrir en prime *entièrement gratuite* à ses Abonnés *d'un an* un portrait photographique. Voir le numéro 645.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 674. — Quinze centimes.** 14 MARS 186[illegible].

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Deuxième récit.

Suite de Clovis.

Clovis ne devait pas toujours rester païen. Il avait épousé une chrétienne, CLOTILDE, fille du roi de Bourgogne. Tous les jours Clotilde priait Dieu avec ferveur de changer le cœur de son mari et de lui faire comprendre sa sainte religion. Elle pria tant et si bien, que Dieu finit par l'exaucer ; et voici dans quelle occasion Clovis promit de se faire chrétien.

En 496, les Allemands (peuple venant encore de la Germanie) menacèrent d'entrer dans la Gaule. Clovis, à la tête des Francs, alla au-devant des Allemands pour les repousser. Les deux armées se rencontrèrent dans un petit village appelé alors Tolbiac et situé près du Rhin.

Le combat durait déjà depuis plusieurs heures, et Clovis voyait que les Francs allaient perdre la bataille, lorsque levant les yeux au ciel et fondant en larmes, il s'écria d'un cœur fervent : « Jésus-Christ, que Clotilde dit être le Fils du Dieu vivant, si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, je croirai en toi. J'ai invoqué mes dieux, mais j'éprouve qu'ils ne sont pas près de me secourir; aussi je crois qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. C'est en toi que je veux croire, si j'échappe à mes ennemis. » Comme il prononçait ces mots, les Allemands tournèrent le dos et prirent la fuite.

Clovis leur accorda la paix ; et à son retour, il raconta à la reine comment, en invoquant le Christ, il avait obtenu la victoire.

Vous pouvez aisément vous figurer combien Clotilde fut heureuse. Aussi fit-elle venir au plus tôt saint Rémi pour baptiser Clovis. Au moment du baptême, saint Rémi dit à Clovis ces paroles remarquables : « Fléchis ton cou, mon doux Sicambre, adore ce que tu brûlais, brûle ce que tu adorais. »



« Fils du Dieu vivant, si tu m'accordes de vaincre, je croirai en toi. » (Page 369, col. 1.)

Plus de trois mille soldats francs reçurent le baptême en même temps que Clovis.

La conversion de Clovis augmenta son pouvoir peut-être encore plus que ses conquêtes; car, comme je viens de vous le dire, beaucoup de Gaulois s'étaient faits chrétiens, et il leur répugnait d'obéir à un chef idolâtre ; tandis qu'ils acceptèrent avec joie un roi ayant la même religion qu'eux.

Cependant Clovis ne se trouvait pas encore assez puissant. Il avait chassé pour toujours les Romains de la Gaule ; mais il restait encore les Bourguignons et les Visigoths.

Il régnait alors en Bourgogne deux frères, Gondebaud et Gondégisile. Gondebaud avait fait mourir le père de Clotilde pour régner à sa place, et Gondégisile, à son tour, voulait faire mourir Gondebaud pour rester seul maître du trône.

Gondebaud appela Clovis à son secours. Ce dernier, profitant des disputes des deux frères, alla combattre

les Bourguignons et les défit. Gondégisile fut tué; Clovis permit à Gondebaud de garder le royaume de Bourgogne; mais il exigea de lui qu'il lui fournît des soldats pour marcher contre les Visigoths.

Clovis n'avait donc plus qu'un seul rival dans les Gaules : c'était Alaric II, roi des Visigoths. Ce monarque, quoique chrétien, ne croyait pas absolument la même chose que Clovis, qui prit ce prétexte pour lui déclarer la guerre.

A la tête d'une armée formidable, il s'avança contre les Visigoths et les atteignit à un endroit appelé Vouillé, près de Poitiers. Les Visigoths furent défaits, et Clovis tua lui-même Alaric de sa propre main.

Alaric avait épousé la fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie. Théodoric voulut venger son gendre; il marcha contre l'armée des Francs et des Bourguignons qui s'étaient réunis à Arles, et cette fois, Clovis fut vaincu. Ce fut la seule défaite qu'éprouva ce roi.

Vous comprenez, j'espère maintenant, pourquoi Clovis a été nommé le premier roi de France. Tous les autres chefs des peuples barbares n'avaient aucune puissance comparable à celle de Clovis.

Clovis fut un guerrier plein de bravoure; malheureusement on a plusieurs actes de cruauté à lui reprocher. Vous pensez sans doute, qu'après s'être fait chrétien, Clovis aurait dû devenir doux et bon, et comme l'enseigne Notre-Seigneur Jésus-Christ, pardonner même à ses ennemis.

Et vous, mes chers enfants, ne retombez-vous jamais dans une faute que vous vous étiez sincèrement promis de ne plus commettre? Non, n'est-ce pas? Hé bien! c'est précisément ce qui arriva à Clovis; et comme vous le verrez, à tous ces premiers rois chrétiens qui, malgré les bons conseils qu'on leur donnait, retrouvaient de temps en temps leurs instincts sauvages et barbares.

Ainsi, il y avait un roi d'une autre tribu des Francs, dont Clovis voulait se débarrasser. Pour atteindre ce but, il engagea d'abord le fils de ce roi à tuer son père pour s'emparer de la couronne. Le jeune homme obéit, et fit savoir ensuite à Clovis que son père possédait d'immenses richesses entassées dans des coffres. Le roi franc envoya des soldats avec ordre de le faire mourir aussi. Or, il arriva que pendant que ce jeune homme se baissait pour prendre des pièces d'or dans le coffre, un des soldats lui porta un coup de hache sur la tête et l'étendit roide mort.

Une autre fois, Clovis s'étant encore rendu maître d'un roi et de son fils, leur fit à tous deux raser les cheveux, et ensuite trancher la tête.

Ce fut Clovis, qui le premier, établit sa capitale à Paris. Mais Paris n'était qu'une petite ville appelée LUTÈCE et ne possédait pas de beaux monuments comme nous en voyons aujourd'hui.

Clovis ne jouit pas longtemps de son pouvoir; car il avait à peine fini de vaincre tous ses ennemis, qu'il mourut en l'an 511, à l'âge de 45 ans.

MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

ANECDOTE.

Comme Péclarète n'avait pu se faire nommer du conseil des trois cents, il prit un air gai et ouvert en disant :

« Je me réjouis de ce que Lacédémone a trois cents hommes plus gens de bien que moi. » Z.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XLIII. Antonio commence son histoire.

Antonio et sa femme, joyeux de savoir Paul dans l'île, et si près d'eux, brûlaient d'apprendre comment le capitaine l'avait rencontré, comment il s'était séparé de lui, ainsi que les circonstances de la mort de M. Shipley.

Le capitaine se rendit à leur désir, mais quand il arriva à décrire sa lutte contre les flots, ses efforts pour sauver sa femme, Marie se mit à pleurer si violemment qu'il fut obligé de passer rapidement sur cette partie de son histoire. Il leur dit comment il avait, pendant dix ans, fait la guerre aux Malais, ses fatigues, ses dangers, ses craintes et ses espérances, et il finit en racontant les particularités de sa rencontre avec Paul, particularités que le lecteur connaît déjà.

« J'ai toujours aimé Paul, continua-t-il; je me suis attaché à lui dès le premier jour, quoiqu'il me fût impossible de le contempler sans peine en pensant qu'il existait probablement dans le monde, un enfant de son âge, beau et intelligent comme lui, que j'avais le droit d'appeler mon fils. Je suis on ne peut plus satisfait des soins que vous avez pris de mon enfant, et je ferai tout ce qui me sera possible pour vous témoigner ma reconnaissance; mais, dites-moi tout ce qui est arrivé depuis le moment où nous nous trouvâmes séparés si soudainement. »

Antonio commença ainsi :

« Je vous vis jeter par-dessus le bord du navire, mais j'étais à une trop grande distance pour pouvoir m'y opposer. Je luttai cependant, tant que je pensai pouvoir vous être de quelque secours.

— Oui, Antonio, dit le capitaine, malgré le danger de ma position, j'ai vu que vous étiez accouru à mon aide, et que vous faisiez tout ce qui dépendait de vous. Mais continuez.

— Au moment où vous tombiez dans la mer, ma maîtresse arrivait. Elle vous aperçut et s'élança vers la poupe, avec l'intention de se précipiter après vous. Vous rappelez-vous le Chinois qui se nommait Leean?

— Oui, je l'ai vu depuis; mais il était à peu près mort, et il me fut impossible d'en tirer aucune réponse.

« Il la saisit au moment où elle allait, d'un bond, franchir le bord. Pendant qu'il la retenait avec ses deux bras, elle s'empara du crick qu'il portait dans une gaîne, à sa ceinture, et le lui plongea dans le corps. Je courus à son secours, car je ne voulais pas qu'elle se perdît; mais je n'arrivai que pour la voir disparaître sous les flots.

« Leean était tombé sur le pont, tout couvert de sang.

« Je retirai le crick de sa blessure, et m'en servis contre les Malais, qui voulaient aussi me jeter à la mer. Les autres, pendant ce temps, s'étaient rendus maîtres absolus du navire, et dès lors on ne s'inquiéta plus de moi.

« Dès que je fus libre, je courus rejoindre ma femme et Paul, dans leur cabine. J'avais emporté le

crick avec moi, sans trop savoir ce que je faisais, et ma femme, cédant à un sentiment que je ne saurais définir, le cacha soigneusement.

« Nous ne fûmes pas davantage inquiétés par les Malais. L'un d'eux, nommé Atta, prit le commandement du navire, à qui on fit changer de direction.

« Trois jours après, l'équipage révolté surprit, pendant la nuit, un petit brick, appartenant à un Javanais faisant voile pour Ceylan, et s'en empara. J'appris que Atta connaissait un petit port, appelé Konkah, sur la côte orientale de Sumatra, à cinquante milles environ de Bencolen, et qu'il comptait y aborder. Son intention était d'y établir un dépôt de toutes les marchandises qu'il pourrait voler; et il espérait trouver là moyen de se défaire de ses prisonniers.

« Le Chinois, que votre femme avait frappé, était dangereusement blessé; mais un pareil monstre ne pouvait être tué si aisément, et chaque jour son état s'améliora. Souvent il chercha son crick, mais il était soigneusement caché, et il ne put le découvrir.

« Après notre arrivée à Konkah, nous fûmes vendus à un planteur. L'on nous permit, à Marie et à moi, d'emporter, en débarquant, la plus grande partie de nos effets, et d'emmener le petit Antonio, que nous regardions comme notre enfant.

« J'appris à cultiver le poivrier. Marie était très-adroite aux travaux d'aiguille, et elle passa la plus grande partie de son temps à coudre pour la famille du planteur.

« La plantation sur laquelle nous habitions, était visitée deux ou trois fois par semaine par M. Shipley, qui causait avec moi en portugais, langue qu'il avait apprise dans les comptoirs de l'Inde. Il était alors l'agent d'une compagnie pour laquelle il achetait du poivre et établissait des plantations.

« Il y avait six mois, à peu près, que nous étions à Sumatra, et j'étais désireux de recouvrer ma liberté, quoique notre servitude fût fort douce; mais l'idée d'être esclave m'était insupportable. Si j'avais été seul, mon embarras n'aurait pas été grand; mais il y avait ma femme et Paul, dont il fallait aussi payer la rançon.

« Je consultai M. Shipley. Il me dit d'attendre encore un mois, qu'au bout de ce temps je le reverrais. »

Mais l'heure où la faim se fait sentir était arrivée, et Antonio remit au soir la fin de son récit.

XLIV. Fin de l'histoire d'Antonio.

« M. Shipley revint comme il avait dit. Il nous fit connaître qu'il voulait acheter une plantation de poivriers, située à cinquante milles environ au nord. Si je consentais à aller avec lui, il nous achèterait, Paul, Marie et moi. Les gages qu'il me donnerait, ajouta-t-il, me permettraient bientôt de lui rembourser le prix de ma rançon.

« J'acceptai avec empressement, et quelques jours après, nous fûmes établis ici, où nous sommes toujours restés depuis.

« Quand je rendis à M. Shipley l'argent qu'il avait avancé pour notre liberté, il insista pour que je ne le quittasse pas, et de fait, qu'aurais-je pu faire? Mon seul désir était de retourner en Portugal, mais je n'en avais pas les moyens.

« J'avais si bien administré les affaires de M. Shipley, qu'il me proposa, un jour, d'entrer en association avec lui, et de continuer à régir la plantation. Comme apport, en regard de l'argent qu'il avait déjà dépensé, je donnais mon temps et mon travail. Cet arrangement a toujours subsisté depuis, et je suis ainsi parvenu à amasser environ sept cents dollars.

« J'étais à peu près décidé à retourner, l'année prochaine, en Portugal, non à cause de nous, car Marie et moi, nous aurions toujours vécu heureux ici; mais j'avais un devoir à remplir vis-à-vis de Paul. Votre père pouvait n'être pas mort. Paul est intelligent, ambitieux même; il avait un violent désir de voir et d'apprendre. Cependant je ne consentis à le laisser partir que sur la promesse de M. Shipley de l'emmener avec lui, à Bencolen, et de le recommander à un de ses amis, commandant un vaisseau de guerre.

« Lorsque Paul partit pour Bencolen, je lui donnai le crick que j'avais arraché de la blessure du Chinois. Je le lui avais souvent montré, et je lui avais raconté tout ce que nous savions de son histoire. Il avait un respect extrême pour cette arme, parce que, dans sa pensée, il l'associait au dernier acte accompli par sa mère, à bord du navire.

— Ce crick, il l'a encore, dit le capitaine; je l'ai souvent remarqué, et je me suis aperçu que c'était pour lui un objet de respect. Jamais il n'a voulu le confier à personne.

— Je le crois aisément, répliqua Antonio, car en lui donnant ce crick, je savais qu'il consentirait plutôt à mourir qu'à s'en séparer. Si vous l'avez laissé, ce cher enfant, sur le Klingi, continua Antonio, il est extraordinaire qu'il ne soit pas ici à l'heure qu'il est. Maintenant que je vous ai raconté du passé tout ce qui valait la peine d'être mentionné, causons un peu de l'avenir. Que comptez-vous faire?

— Nous irons tous en Portugal, répondit le capitaine. Il y a plus de quatre ans que je n'ai eu de nouvelles de ma famille, et mon père n'était pas alors en bonne santé. Nous partirons immédiatement, car celui que je cherchais dans ces mers, je l'ai retrouvé. Non, pas tout à fait encore, car je n'ai pas dit à Paul qu'il est mon fils. Pourquoi l'ai-je laissé en arrière de nous? Maintenant, je n'ai plus qu'un sujet de crainte, c'est de le savoir dans la compagnie d'Aloo. Je l'ai laissé avec deux personnes. L'une est un jeune marin, celui-là est un ami de mon fils, et le meilleur garçon qu'il y ait au monde. L'autre est une brute de Chinois, le misérable le plus lâche et le plus vil qu'il soit possible de voir. Il y a des années qu'il s'est attaché à moi, qu'il me suit, malgré tous mes efforts pour m'en débarrasser.

— Mais, pourquoi n'êtes-vous point rassuré à l'idée que Paul est resté dans sa compagnie?

— Parce que ce Chinois hait tout ce qui est bon. Pour une raison que Dieu seul connaît, ce Chinois me déteste, moi et tous ceux à qui il m'arrive de dire une bonne parole. Malgré tous les raisonnements que je fais pour me rassurer, je ne serais pas tranquille, si je ne savais Henri avec lui. »

Le capitaine fut interrompu, en ce moment, par les aboiements du chien de garde. Tous se levèrent précipitamment et coururent à la porte, devant laquelle venait de s'arrêter un Sumatran à cheval.

« C'est le cheval de M. Shipley! » s'écria Antonio, en se précipitant dans la cour.

XLV. Nouvelles de Paul.

M. Shipley, pendant son séjour sur les plantations du Klingi, avait dit d'où il venait, et où il comptait aller; le Sumatran avait donc été dépêché par ses compatriotes à la plantation d'Antonio pour y porter la nouvelle de sa mort. Il avait mission, en outre, de rendre le cheval avec les quelques objets qui lui avaient appartenu.

Le récit du Sumatran prouva, à n'en plus pouvoir douter, que l'homme assassiné, que le capitaine et Charles avaient vu, était, bien réellement, le bienfaiteur d'Antonio et de sa famille.

« Sait-on par qui ce meurtre a été commis? demanda le capitaine au Sumatran.

— Oui, répondit celui-ci. Ce sont deux hommes blancs et un Chinois qui l'ont tué.

— Et ont-ils été pris?

— Oui, et condamnés.

— Charles, dit le capitaine, nos compagnons ont été accusés d'avoir assassiné l'homme dont nous avons vu le cadavre sur le Klingi.

— Comment! s'écria Kerbiriou ; eux accusés du meurtre!

— Oui, ce doit être eux. Avez-vous vu les trois assassins? ajouta le capitaine en se tournant vers le Sumatran. Pourriez-vous nous faire leur portrait?

— Parfaitement. L'un était un homme blanc; ni grand ni petit. Il n'était pas tout à fait jeune, mais il était loin d'être vieux; ses cheveux ont la couleur d'une feuille de palmier morte; son front était blanc comme le lait du buffle, et ses joues rouges comme la fleur du boongorio. Il était toujours calme, et il avait l'air d'un rajah.



« Nous fûmes vendus à un planteur. » (Page 371, col. 1.)

— C'est le portrait d'Henri, dit le capitaine; je comprends, nos compagnons nous ont suivis, et ils ont été pris pour les assassins.

— Oui, ils ont eu le sort qui nous était réservé si nous ne nous fussions éloignés au plus vite des plantations; mais notre devoir est de leur faire rendre la liberté.

— Voudriez-vous me faire la description des autres? demanda le capitaine au Sumatran.

— Oui, dit celui-ci : un autre était jeune — si jeune qu'il a encore cinq ou six ans à grandir. Il était plus beau que le premier, et il semblait ignorer ce que c'est que la crainte. Ses yeux étaient grands, noirs et pleins de feu; son nez était droit, et sa bouche petite. Tout le monde, dans le « doosoon, » affirmait qu'il était beau.

— Celui-là, je le reconnais, c'est Paul, dit le capitaine. Et l'autre, maintenant, à quoi ressemblait-il?

— A un singe très-laid, répondit le Sumatran ; seulement sa figure était plus horrible, et son sourire plus effrayant. Je ne saurais vous le décrire exactement, parce que, toutes les fois que je l'apercevais, je ne pouvais m'empêcher de me détourner.

— C'est Aloo, dit le capitaine.

— Que sont devenus les trois hommes? demanda Antonio au Sumatran :

— Ils n'ont pu payer le bangoon, et on les a condamnés à l'esclavage, répondit le Sumatran.

— Esclaves, eux! s'écria Antonio, Paul esclave! Partons immédiatement pour le racheter. Cet homme nous servira de guide. »

Mais le Sumatran dit qu'il avait faim, qu'il était fatigué, et qu'un peu de repos lui était nécessaire.

Le capitaine se tourna vers Malleco. Il le vit dans une grande perplexité. Son chapeau était par terre, et ses doigts labouraient sa tête.

« Parle, Malleco, dit le capitaine; qu'est-ce qu'il y a? »

Sans lui répondre, Malleco se tourna vers son compatriote et lui demanda ce qu'étaient devenus le fusil de l'homme blanc et le pistolet de l'enfant.

« Un planteur les a achetés en payant, pour eux, le bangoon, répondit le Sumatran.

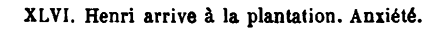
— Alors tous trois sont libres? dit Malleco.

— Non.

— Explique-toi.

— Les deux hommes blancs ont été laissés en liberté ; ils ont quitté le doosoon comme ils ont voulu. Le singe, n'ayant rien pour payer sa part du bangoon, a été obligé de rester derrière.

— Mais, s'écria Antonio, si Paul n'est pas esclave, s'il n'a pas été retenu.... pourquoi, n'est-il pas arrivé?



XLVI. Henri arrive à la plantation. Anxiété.

On aperçut un homme qui suivait les bords de la rivière, à une centaine de pas en aval.

« Les voici, ils arrivent! s'écria Antonio.

— C'est Henri! » crièrent à la fois le capitaine et Kerbiriou.

Et tous s'élancèrent au-devant de lui; lorsqu'ils eurent fait quelques pas, ils virent que Beaumont était seul. Le capitaine sentit un frisson glacial lui courir par tout le corps. Jamais depuis l'heure où il avait vu

sa femme mourir sur ses bras, au milieu des flots, il n'avait éprouvé une douleur aussi vive.

« Où est Paul? cria Kerbiriou, dès qu'il fut à portée de se faire entendre de Beaumont.

— Où est Paul? » répéta le capitaine.

Henri ne répondit pas, mais quand il fut près d'eux, ses compagnons reculèrent à la vue de ses traits bouleversés.

« Vous me demandez où est Paul, dit-il; ne l'avez-vous donc pas vu?... est-ce qu'il n'est pas arrivé?

— Non! où est-il? où l'avez-vous laissé?

— Paul m'a quitté, hier soir, pour venir ici, et je comptais l'y trouver ce matin.

— Où est le démon?... où est Aloo? cria le capitaine, en proie à une excitation qu'on ne lui avait jamais vue.

— Il est parti une demi-heure environ après Paul.... Il s'est éloigné sans bruit, et je me suis mis en quête immédiatement de savoir ce qu'il était devenu.

— Henri, s'écria Kerbiriou, Paul est le fils du capitaine, le fils qu'il cherche depuis si longtemps.

— Quoi! le fils du capitaine?... Serait-il perdu encore une fois.... et Henri se précipita hors de la maison. Il fut suivi par Charles et par Malleco.

— Crois-tu qu'il soit arrivé malheur à Paul? lui demanda Kerbiriou.

— Oui.... J'en ai peur, répondit Henri; autrement, il serait ici depuis longtemps. Il est parti une heure avant moi. Il est vrai que j'ai marché toute la nuit pour parcourir une distance que Paul prétendait franchir en deux heures et demi; et il est possible qu'il lui ait fallu plus de temps qu'à moi. Mais comment se fait-il que je l'aie dépassé sans rien entendre de lui? Il ne peut s'être perdu, car il connaît parfaitement le pays; l'obscurité n'a pas été un obstacle pour moi, à plus forte raison pour lui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partis ensemble? reprit Charles.

— Je regardais comme une folie de ne pas attendre le jour. Et si je me suis mis en marche, presque immédiatement après lui, c'est qu'Aloo nous avait rejoints et qu'il s'est glissé dehors peu d'instants après le départ de Paul. J'ai pensé qu'il le poursuivait. Il savait, j'en suis sûr maintenant que Paul est le fils du capitaine, et, pour une raison à lui, il ne veut pas qu'ils se retrouvent l'un l'autre. Il hait le capitaine, et par conséquent Paul. Paul était si heureux de revoir ses amis, qu'Aloo, cédant à sa mauvaise nature, a résolu d'empêcher l'accomplissement de ses espérances. »

Henri et Charles continuèrent à avancer, et, parvenus sur une éminence, ils aperçurent un bateau qui descendait la rivière, dans lequel étaient le capitaine, Antonio, et deux esclaves attachés à la plantation.

Malleco, qui s'était tenu silencieusement derrière Henri et Charles, passa alors devant eux. Il allait leur servir de guide. BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)



« Je donnai mon temps et mon travail. » (Page 371, col. 2.)

PETITES SOEURS.

SUITE.

Les pauvres petites, habituées à ne se séparer ni le jour ni la nuit, se sentaient tout attristées, sans bien s'expliquer la cause de leur chagrin.

« Vous n'êtes peureuses ni l'une ni l'autre, continua Hélène. D'ailleurs, il n'y a rien à craindre dans la maison; puis à onze heures, minuit, Mme Varnier montera rejoindre celle qui ne sera pas avec moi.... Voyons, nous allons tirer au sort ma compagne de cette nuit. La perdante aujourd'hui sera la gagnante demain. Oh! que je suis heureuse, je vais donc avoir ma sœur aussi! Vous l'avez sans cesse, vous, ce plaisir-là. Bien sûr, vous ne l'appréciez pas ce qu'il vaut. Allons, tirons! »

L'enfant arracha deux brins d'herbe à un bouquet qui ornait les vases de la cheminée; et, ayant bien constaté leur longueur inégale :

« Le plus court gagnera, » dit-elle en s'éloignant pour enfermer les deux tiges dans sa main.

Marguerite et Alice échangèrent un regard. Il n'y avait pas moyen de refuser à Hélène la satisfaction qu'elle se promettait, et de lui avouer qu'on était loin de la partager.

Pauvre Hélène! C'eût été lui enlever une douce illusion. Comment lui dire :

« Tu es notre amie; mais l'affection que tu nous inspires n'est pas l'amour fraternel avec ses dévouements irréfléchis, ses élans, sa confiance illimitée!

— C'est singulier, fit Hélène en se rapprochant, vous ne paraissez guère pressées de tenter la fortune! »

Et, dans son innocente erreur, croyant que la crainte de ne pas être favorisées par le sort causait l'hésitation de Marguerite et d'Alice.

« Moi, je n'ai pas d'inquiétude, s'écria-t-elle; de toutes manières, je serai satisfaite, car, entre vous, je ne saurais pas choisir.... Tirez donc.... Ah! Marguerite a gagné. J'en suis bien contente, c'est l'aînée; le sort est juste. »

Hélène, ravie, embrassa Marguerite et Alice, les appelant ses sœurs, ses chères petites sœurs! Sa joie

toucha les deux petites filles; le nuage qui avait un instant assombri leurs gentils visages s'effaça, et elles s'amusèrent tout le jour sans arrière-pensée.

On joua à se perdre dans le labyrinthe. Bien sûres de finir par se retrouver, les trois fillettes se fuyaient à dessein; puis, quand elles se rencontraient, c'étaient de beaux éclats de rire que se renvoyaient les échos du parc. On donna à manger aux oiseaux de la volière, aux poissons de l'aquarium. On s'assit au bord du torrent pour tresser des guirlandes de fleurs; et quelques pétales ayant été entraînés par le ruisseau limpide, on se divertit à y jeter des feuilles, des tiges brisées, s'intéressant au sort de ces fragiles épaves, se plaisant à les suivre dans leur course vagabonde, se réjouissant quand elles franchissaient tous les obstacles pour aller aborder sur l'une des rives.

La cloche du dîner rappela les enfants au château. Diverses personnes étaient venues de Paris. Il y avait beaucoup de monde à table. Marguerite et Alice furent placées à droite et à gauche d'Hélène, qui eut pour les petites jumelles mille attentions. Après le repas, on retourna encore au jardin, puis Mme de Billy, qui craignait la rosée du soir, rentra et fit rentrer les enfants.

Marguerite et Alice étaient fort bien élevées. Elles surent se tenir tranquilles et discrètes dans une encoignure du salon. Hélène fut chercher des albums, approcha une table, et les petites filles se mirent à regarder des images. Leurs trois têtes, penchées sur le même feuillet, formaient un groupe charmant. Quelques invités de Mme de Billy le remarquèrent. La ressemblance si parfaite de Marguerite et d'Alice intéressait. Absorbées par les gravures qu'elles examinaient, les petites jumelles n'entendaient même pas les compliments flatteurs recueillis pour elles par Mme Varnier.

Hélène s'inquiétait surtout de la marche de l'aiguille sur le cadran de la pendule. Elle attendait neuf heures avec impatience. C'était le moment où on l'envoyait dormir; et elle, si peu pressée d'ordinaire de quitter le salon et de prendre congé de sa famille, avait hâte de remonter dans sa chambrette. Cinq minutes avant que le timbre ne frappât les neuf coups, elle était levée, prête à embrasser tout le monde. Elle se retira emmenant ses deux petites amies. Arrivée sur le palier du premier étage :

« Adieu, ma pauvre petite Alice, dit-elle, je regrette bien de ne pouvoir te garder avec nous; la femme de chambre va te conduire chez toi et t'aider à te déshabiller. Je n'ai besoin de personne. Nous nous entr'aiderons, Marguerite et moi. A revoir, Alice. Ce sera ton tour demain.

— A demain, » dit Alice.

Elle embrassa Hélène, donna un baiser à Marguerite, et, précédée de la femme de chambre qui tenait un bougeoir, gravit le deuxième étage. Marguerite, immobile, la suivait des yeux.

« Viens donc, viens donc, fit Hélène, qu'attends-tu là? Nous n'avons pas besoin de lumière, le corridor est éclairé; ma chambre aussi! Elle est encore plus jolie la nuit que le jour, notre belle petite chambre! »

Marguerite fut de l'avis d'Hélène. Vue à la douce clarté d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond par des chaînettes d'argent, les tentures blanches, les rideaux de mousseline, prenaient des teintes vaporeuses; la flamme, tamisée par un globe de verre bleu, prêtait à tous les objets des reflets d'azur. L'alcôve aux petits lits blancs ressemblait à une chapelle, avec sa statue de la vierge Marie! Une couronne ornait la tête de la mère du Sauveur, et, dans la pénombre, ses brillants scintillaient comme de petites étoiles. Une branche de buis surmontait le bénitier. Ces pieux emblèmes parlaient à l'âme. Il y avait quelque chose de doux et de consolant à penser qu'ils protégeraient votre sommeil.

Un plateau était placé sur un guéridon. Il supportait une carafe d'eau glacée, un flacon contenant une liqueur rouge, et deux verres de cristal de Bohême minces et légers comme de la gaze.

« As-tu soif? demanda Hélène, qui, sans attendre la réponse de Marguerite, emplit les deux verres; du reste, soif ou non, il faut que tu goûtes ce délicieux sirop de fraises! »

Et elle remuait la liqueur avec une petite cuiller de vermeil.

Marguerite s'était assise. Elle s'étonnait, sans en jouir, du luxe qui l'entourait. Elle eût préféré partager avec Alice la chambre bien moins riche du deuxième étage.

« Buvons à la santé de ta sœur, dit Hélène. Que je suis aise de t'avoir pour me déshabiller! Les bonnes, c'est si ennuyeux!... D'abord, nous allons faire notre prière ensemble. Tu sais, le bon Dieu est avec vous, quand on prie à deux!

MARGUERITE. Il est partout toujours. Là-haut avec Alice aussi bien qu'avec nous ici.

HÉLÈNE. Oui, oui, mais tu connais, je suppose, les paroles de Notre-Seigneur : « Lorsque deux ou trois personnes se réuniront en mon nom pour prier, je me trouverai au milieu d'elles; » donc, il sera là invisible à nous écouter, et certainement nous exaucera! Mets-toi à côté de moi.... Attends, attends que je te donne de l'eau bénite. »

Marguerite s'agenouilla; mais son esprit distrait n'était pas à côté d'Hélène. Il s'unissait à la prière solitaire d'Alice.

Quand les deux fillettes furent déshabillées et couchées :

« Qu'on est bien ici, n'est-ce pas? s'écria Hélène. Ma chambre est, de toute la maison, la plus sûre! La vieille Claude travaille dans la lingerie. Pour l'appeler, je n'aurais qu'à tirer le cordon de cette sonnette. Le premier étage est l'étage le plus agréable. On a les domestiques au rez-de-chaussée pour arrêter les voleurs qui voudraient monter.

MARGUERITE, *riant*. A ce compte-là, le deuxième étage vaut encore mieux. Ceux qui l'habitent ont pour les garder, outre les domestiques du rez-de-chaussée, les personnes du premier.

HÉLÈNE. Et les greniers?... On a vu beaucoup de voleurs s'introduire par les greniers. Il y a tant de couloirs sombres là-haut! On pourrait s'y cacher!

MARGUERITE, *effrayée, se met sur son séant*. Oh! mon Dieu, tu crois?... Et Alice?

HÉLÈNE. Non, non; il n'y a aucun danger. C'est une niaiserie, une supposition de ma part. Je parie qu'Alice dort déjà. Moi, je n'ai nullement sommeil. J'ai inventé un beau conte, je vais te le raconter : Il était une fois un palais merveilleux.... »

Tandis qu'Hélène, pour mieux captiver l'attention

de sa petite compagne, remplissait le merveilleux palais de fées de lutins, de perles et de bijoux, Marguerite songeait aux recoins sombres des longs corridors. Un vent d'orage agitait les feuilles des hauts peupliers.

« Si Alice ne dort pas, elle a peur, se disait l'enfant; pauvre petite Alice, quelle vilaine surprise nous a faite Hélène! »

Hélène, toute à son récit et au plaisir de s'écouter, ne remarqua pas d'abord le mutisme de Marguerite; cependant, lorsque la fatigue du débit éteignit un peu sa verve, elle s'étonna du silence de sa compagne.

« Pourquoi ne parles-tu pas? dit-elle d'un ton piqué. Est-ce que par hasard mon conte ne t'amuserait pas?

MARGUERITE. Si, si, beaucoup. Elle est charmante, ton histoire.

HÉLÈNE. Elle avait pourtant l'air de t'assommer. Tu étais-là, froide comme un marbre, sans rien dire!

MARGUERITE. J'écoutais. Tu as une imagination extraordinaire.

HÉLÈNE. Vrai!... Dans les cadeaux de la fée, qu'aurais-tu choisi? Le théâtre dont les marionnettes dansaient, ou le piano qui jouait tous les airs qu'on voulait.

MARGUERITE. Le piano.... Un piano jouant les airs qu'on doit apprendre, ce serait si commode.

HÉLÈNE. Et quel est l'endroit de mon histoire que tu préfères?

MARGUERITE. L'endroit du piano.

HÉLÈNE. Infâme trompeuse, je t'y prends!!! Je ne t'ai parlé ni de marionnettes, ni de piano; voilà comme tu m'as écoutée. C'est indigne!... A quoi pensais-tu? Je veux le savoir.

MARGUERITE. Je pensais.... je pensais aux voleurs.

HÉLÈNE, *avec humeur*. Eh! ils ne peuvent venir ici; je te l'ai expliqué.

MARGUERITE, *timidement*. Pas ici, mais.... chez Alice.

HÉLÈNE, *fâchée*. Tu n'as absolument qu'Alice en tête!... Je comptais sur toi, sur ton amitié; je me trompais joliment!... J'ai tâché de t'amuser; peine perdue.... Je ne te dirai plus rien. Bonsoir.

MARGUERITE. Hélène, pardonne-moi; finis ton conte.

HÉLÈNE. Je te conseille de me le demander.... Pour le succès qu'il a eu!... »

Blessée dans son amour-propre d'auteur, Hélène se retourna du côté de la muraille.

MARGUERITE. Hélène, ma petite Hélène.... Hélène, je t'en prie....

HÉLÈNE. Quoi?... que me veux-tu?

MARGUERITE. Tu avais certainement une idée, avec tes voleurs dans le grenier?

HÉLÈNE. Je me rappelais ceux qui se sont introduits chez Mme Perry, notre voisine. Ils n'ont, du reste, assassiné personne, tranquillise-toi. J'ai envie de dormir; tu m'as gâté mon plaisir. Bonsoir. Je suis fâchée. F. DE SILVA.

(La fin au prochain numéro.)

LA SOEUR ROSALIE.

Dans un des quartiers les plus misérables de Paris, et dans une petite rue peuplée de pauvres ouvriers, il y a une maison de chétive apparence, qu'une croix de bois, placée sur la porte, désigne comme une maison religieuse. Là vécut une simple sœur de Saint-Vincent de Paul, qui vit s'asseoir sur les bancs de son modeste parloir les plus grands personnages de son époque, la duchesse d'Angoulême, la reine Amélie, le général Cavaignac, l'empereur Napoléon III.

Jeanne-Marie Rendu, en religion sœur Rosalie, devint supérieure à vingt-cinq ans de la maison située rue de l'Épée-de-Bois, dont elle ne sortit que pour être portée au cimetière, le 6 avril 1856.

En voyant cette faible femme au pâle et doux visage, on s'étonnait qu'elle pût résister aux immenses travaux que sa charité lui faisait entreprendre. « La charité, répondait-elle, doit être un peu comme le soleil, qui tous les jours fait son service; elle ne doit pas plus se reposer que la Providence. »

Un pauvre diable vint un jour, comme tant d'autres, la prier de lui procurer un emploi. « A quoi êtes-vous propre? — A pas grand'chose, mais au lutrin je ne crains personne, et M. le curé m'a dit plus d'une fois: « Jean, ne chante donc pas si fort. » — C'est bien, mais un chantre ne doit pas s'exposer à perdre le respect des fidèles; ne vous enivrez-vous jamais? — Jamais, ma sœur. — Alors il m'est difficile de vous croire un vrai chantre. — Oh! mais, je me grise bien parfois un petit brin. — A la bonne heure, il fallait le dire tout de suite; maintenant l'ennemi est connu, nous avons le moyen de le vaincre; revenez dans huit jours, je vous aurai trouvé une paroisse. Voilà dix francs pour prendre patience jusque-là. »

Elle demandait seulement dans d'extrêmes nécessités. Alors elle allait droit au fait. « Il me faudrait deux chevaux, dit-elle un jour en entrant dans le cabinet d'un bon vieillard du faubourg Saint-Germain. — Les miens sont à votre disposition. — Non, il me faut, au lieu de chevaux de luxe, des chevaux de trait forts et robustes. — Voilà de quoi les acheter. » Il s'agissait de sauver du désespoir un malheureux voiturier qui, ayant perdu son attelage et courant se jeter à la Seine, avait reçu et suivi le conseil de s'adresser à la sœur Rosalie.

Pendant les journées de juin 1848, la sœur Rosalie resta intrépidement dans son faubourg, devenu un champ de bataille : ici, pensant les blessés; là, exhortant les mourants à la pensée de Dieu. « Rentrez, lui dit-on; les balles pleuvent, voulez-vous vous faire tuer. — Suis-je donc, répondit-elle, si désireuse de vivre, quand je vois tuer mes pauvres enfants? »

En ce moment, un garde mobile accourt, poursuivi par des insurgés; haletant, cerné de toutes parts, il se jette dans la maison des sœurs. Il y est atteint. « On ne tue pas des enfants sous mes yeux, s'écrie sœur Rosalie. — Eh bien! mère, on va l'emmener et le fusiller dehors. — Alors vous me fusillerez avec lui. » Et elle le serrait dans ses bras. Des cris de fureur répondent à ses prières; elle tombe à genoux, lève ses bras au ciel, et : « Je ne vous ai jamais rien demandé, dit-elle; eh bien! aujourd'hui je me fais votre suppliante; grâce pour ce malheureux jeune homme. » En même temps les autres religieuses enlevaient à l'un son sabre, à l'autre ses pistolets; de là une lutte où la faiblesse l'emporta sur la force, et, à la faveur de cette lutte, le garde mobile put s'échapper.

« Vous êtes la bienfaitrice des pauvres, lui dit-on un jour. — Je ne suis que leur servante. » Aussi répondit-elle à M. de Persigny, lorsqu'il lui apporta, de la part du chef de l'État, la croix d'honneur : « J'en ai une qui me suffit. » Et elle montra la croix de son rosaire.


SŒUR ROSALIE
JE NE SUIS QUE LEUR SERVANTE.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 675. — Quinze centimes.** 17 MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



« Secours-moi, mon très-bon père, que je ne meure pas comme mon frère. » (Page 378, col. 2.)

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Troisième récit.

Les fils de Clovis, de 511 à 561.

Clovis laissait quatre fils : Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire.

Vous savez qu'il est d'usage qu'à la mort du roi, son fils aîné hérite de son royaume. Mais du temps de Clovis, il n'en était pas ainsi, et le royaume fut partagé entre ses quatre fils ; de sorte qu'il y avait en France quatre rois à la fois ; et chacun avait sa capitale :

Thierri avait choisi Metz comme capitale.

Clodomir, Orléans ;

Childebert, Paris ;

Clotaire, Soissons.

Je ne sais si vous vous rappelez que le père de Clotilde avait été tué par Gondebaud, mais Clotilde ne l'avait pas oublié. Elle rassembla ses trois fils : Clodomir, Childebert et Clotaire, (Thierri n'était pas le fils de Clotilde) et les engagea à combattre Sigismond, fils de Gondebaud, pour venger la mort de son père. Ils partirent tous les trois ; mais Clodomir fut tué. Quant à Childebert et à Clotaire, après avoir défait les Bourguignons, ils se partagèrent la Bourgogne.

Cependant, malgré cet agrandissement de leurs États, ils ne se trouvaient pas encore assez puissants, et vous allez voir par quel affreux moyen ils devinrent maîtres des États de Clodomir.

Clodomir en mourant, avait laissé trois petits garçons : Théodebert, Gonther et Clodoald. Clotilde avait résolu d'élever elle-même ces enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de se partager les États de leur père, et de régner à sa place. En attendant, c'étaient Childebert et Clotaire qui dirigeaient le royaume de Clodomir ; mais ils n'avaient nullement envie de le rendre plus tard à leurs petits-neveux.

Un jour donc que la reine Clotilde était à Paris avec les trois petits enfants, Childebert et Clotaire les envoyèrent chercher, afin, disaient-ils, de les faire reconnaître rois. Clotilde, remplie de joie, les fit boire et manger et conduire à leurs oncles.

Mais aussitôt arrivés, ceux qui les accompagnaient furent saisis et emprisonnés ; eux-mêmes furent enfermés à part. Puis les méchants frères envoyèrent vers la reine un homme tenant d'une main un couteau, et de l'autre des ciseaux. Cet homme lui dit : « Très-glorieuse reine, tes fils, nos seigneurs, demandent quelle est ta volonté sur la manière dont il faut traiter ces enfants ? Ordonne qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés. »

Or, n'oubliez pas que les Francs n'acceptaient jamais pour roi un homme qui avait les cheveux coupés. On ne se coupait les cheveux que lorsqu'on entrait dans un couvent.

Vous vous imaginez bien, mes chers enfants, quelle fut la douleur de la reine en entendant ces paroles. Il n'y a pas de doute qu'elle eût mieux aimé voir ses petits-fils vivre avec les cheveux coupés que de les laisser égorger, mais à ce moment, elle ne sut ce qu'elle disait, et transportée d'indignation, elle s'écria : « J'aime mieux les voir morts que tondus. »

Le messager n'en écouta pas davantage ; il s'en alla et reporta à Childebert et à Clotaire les paroles de la reine.

Ils firent alors venir les pauvres enfants, et Clotaire, se saisissant de l'aîné qui avait à peine dix ans, lui enfonça un couteau et le tua cruellement.

En entendant les cris que poussait son malheureux frère, le pauvre petit Gonther, qui n'avait que sept ans, se jeta en pleurant aux pieds de son oncle Childebert, et lui prenant les genoux, il lui dit : « Secours-moi, mon très-bon père, que je ne meure pas comme mon frère ! » Childebert qui avait le cœur un peu moins dur que Clotaire lui dit : « Je t'en prie, mon très-doux frère, aie la générosité de m'accorder sa vie ; je te donnerai en retour tout ce que tu voudras, seulement qu'il ne soit pas tué. » Mais Clotaire n'écouta rien. « Repousse cet enfant loin de toi, ou tu vas mourir à sa place. C'est toi qui le premier m'as donné l'idée de tuer ces enfants pour nous emparer de leur royaume, et maintenant, c'est toi qui recules. » A ces paroles, Childebert eut peur ; et au lieu de défendre l'enfant, il le repoussa à Clotaire qui lui enfonça son couteau dans le côté et le tua, comme il avait tué son frère.

Ils firent aussi mourir les serviteurs qui avaient accompagné les enfants, et après cet affreux massacre, ils montèrent tranquillement à cheval et rentrèrent chez eux.

La reine fit poser les deux petits corps sur un brancard, et les accompagna jusqu'à une église qui plus tard fut appelée l'église Sainte-Geneviève, où elle les fit enterrer ensemble.

Clodoald, le troisième fils de Clodomir, fut sauvé par un serviteur. Devenu grand, il se coupa lui-même les cheveux, et bâtit un monastère près de Paris, dans un village connu aujourd'hui sous le nom de Saint-Cloud.

Childebert et Clotaire se partagèrent les États de leurs neveux ; mais vous allez voir qu'ils ne restèrent pas toujours d'accord.

Thierri, qui n'avait pas eu sa part du royaume de Clodomir, avait pourtant étendu ses conquêtes d'un autre côté ; mais il ne vécut pas longtemps, et mourut laissant un fils renommé pour sa bravoure. Ce fils s'appelait Théodebert. Théodebert devint encore plus puissant que son père, et à sa mort, son fils Théodebald lui succéda. Théodebald mourut jeune et sans enfant. Savez-vous ce que fit alors Clotaire pour avoir le royaume de Théodebald ? Il épousa la veuve de Théobald.

Vous comprenez que cette fois, Clotaire ne partagea pas avec son frère Childebert. Childebert furieux de voir que Clotaire devenait plus puissant que lui, voulut se venger, et voici comment il s'y prit.

Clotaire avait un fils qui s'appelait Chramme : Childebert alla trouver Chramme, et lui dit : « Voulez-vous vous joindre à moi pour combattre votre père ? » Chramme, qui sans doute était très-ambitieux, répondit qu'il le voulait bien. En effet, les armées de Childebert et de Chramme se joignirent ensemble pour combattre celle de Clotaire, et déjà elles avaient obtenu quelques succès, lorsque Childebert tomba malade et mourut sans enfants.

Clotaire se trouva alors seul roi des Francs et un des plus puissants monarques qu'il y ait eus; car ce qu'on appelait alors la France était plus étendu que maintenant.

Cette puissance ne rendit pourtant pas Clotaire meilleur, et il punit cruellement son fils de s'être révolté.

Après la mort de Childebert, il ne resta plus à Chramme qu'une toute petite armée : il eut peur de son père et se réfugia en Bretagne; mais Clotaire le poursuivit à la tête de ses soldats. Un instant, ce fils rebelle crut qu'il pouvait échapper, et il allait s'embarquer, lorsqu'il apprit que sa femme et ses filles étaient tombées entre les mains de l'ennemi. Il revint sur ses pas pour les délivrer; mais il fut pris lui-même.

Lorsqu'on l'eut amené à Clotaire, celui-ci ordonna qu'il fût brûlé par le feu avec sa femme et ses enfants. Ainsi donc, on les enferma dans la chaumière d'un pauvre homme; Chramme fut assis sur une espèce de petit tabouret appelé escabeau, et étranglé avec un mouchoir; puis le feu ayant été mis à la cabane, sa femme et ses filles périrent avec lui.

Ce crime affreux fut probablement un des derniers que commit Clotaire, car en 561, un an et un jour après la mort de Chramme, ce roi expirait dans de terribles souffrances. On raconte que, comme il était cruellement tourmenté de la fièvre, il s'écria : « Que pensez-vous que soit ce roi du ciel, qui fait ainsi périr les plus grands rois de la terre ? »

Et vous, mes enfants que pensez-vous que soit ce roi du ciel? — N'est-ce pas le roi des rois, celui qui juge toutes nos actions et qui connaît jusqu'à nos pensées les plus secrètes?

MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.



CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

XLVII. Partie de l'histoire d'un crick.

D'où venait cette haine d'Aloo pour le capitaine?

Aloo était né à Colombo, dans l'île de Ceylan. La mort de ses parents l'avait laissé tout jeune à la garde d'un frère qui fit partie de l'équipage du capitaine. C'était ce frère qui avait été blessé, avec son propre crick, par la femme du capitaine.

Ce qui, pour lui, avait été le plus malheureux, c'est qu'il avait perdu son crick, comme on le sait déjà.

Ce crick lui avait été donné par son père mourant, avec l'injonction de ne s'en séparer qu'en faveur de son frère ou de son fils. Ce crick devait passer d'une génération à l'autre, et être enterré avec le dernier de la race.

Cette vénération pour un crick, si commune chez les peuples de l'Orient, n'est pas habituelle chez les Chinois; mais les deux frères étaient nés et avaient été élevés au milieu de Malais.

Le frère d'Aloo guérit de la blessure qu'il avait reçue, mais jamais de celle que lui causa la perte de son crick. Lorsqu'il revit Aloo, ce fut avec un sentiment de honte et de regret, car il n'avait plus le crick que son père lui avait légué comme un précieux talisman. Si quelque chose put le consoler, ce fut la certitude que celle qui était l'auteur de son chagrin avait péri dans la mer, que son mari avait été enseveli sous les flots, et que leur fils unique avait été vendu comme esclave à Sumatra.

Les deux frères s'embarquèrent sur une jonque dont l'équipage se composait en grande partie de Malais. Peu de jours après qu'ils eurent mis à la voile, ils furent attaqués et pris par un pirate. Le frère d'Aloo fut blessé dans le combat.

Pendant tout le temps qu'avait duré la bataille, Aloo avait été forcé de rester sur le pont; mais il avait eu soin de mettre le plus grand nombre possible de ses camarades entre lui et l'ennemi, et il fut le seul des prisonniers que l'on trouva n'ayant reçu aucune blessure.

Les quelques minutes qu'avait duré le combat lui avaient semblé une éternité. Il vit tomber son frère sans faire un pas pour le défendre; il ne se ranima un peu que lorsque tout était terminé.

Il vit le capitaine des pirates, penché sur son frère, lui crier : « Me reconnais-tu? où est mon enfant? qu'as-tu fait de mon fils? »

Mais le Chinois ne l'entendit même pas; la vie avait cessé d'animer son corps.

« Trop tard!... j'arrive trop tard! » s'écria le capitaine en poussant le cadavre du pied.

Et ce fut alors qu'il aperçut pour la première fois la figure grimaçante d'Aloo.

Aloo se rappela distinctement chacune des paroles que le capitaine avait proférées, et elles furent pour lui l'objet de longues et sérieuses réflexions. Il reconnut que le capitaine avait réussi à se sauver, par un hasard extraordinaire, et qu'il avait reconnu dans le moribond l'un de ses anciens marins.

Aloo fit partie de l'équipage du pirate, et ne tarda pas à acquérir la certitude que ses soupçons étaient fondés.

Les Chinois ont un grand respect pour leur famille, et n'en avoir plus est le plus grand malheur qu'un homme ait à supporter; aussi conçut-il la haine la plus profonde pour l'homme qui avait causé sa ruine, pour le mari de celle qui leur avait enlevé leur crick. Le capitaine cherchait son fils; Aloo n'eut qu'un but : empêcher qu'il le retrouvât.

XLVIII. La vengeance du Chinois.

Une fois qu'Aloo eut découvert le lien de parenté de Paul et du capitaine, et qu'il se fut convaincu que Paul possédait son crick, il résolut de le reprendre à tout prix. C'est pourquoi il s'échappa silencieusement et courut à la poursuite de Paul.

Les ténèbres de la nuit devinrent de plus en plus épaisses; mais, guidé par une sorte d'instinct animal, Aloo marcha d'un bon pas pendant près d'une heure, partagé entre la crainte et l'espérance d'entendre ou de voir Paul à chaque détour de la route. Le chemin, ou plutôt le sentier qu'il suivait le conduisit au bord d'un champ de poivriers. Deux lumières qui brillaient dans le lointain l'avertirent qu'il y avait des maisons dans le voisinage. Si l'une était habitée par les amis de Paul, il arrivait trop tard.

Quittant le sentier, il entra dans les jardins et s'approcha des habitations. Tout était silencieux à l'intérieur; il était évident que tout le monde dormait. Or, l'arrivée de Paul aurait occasionné un mouvement et

une agitation qui n'auraient pas encore été calmés. Sa demeure devait être plus en amont de la rivière, et probablement il était passé là sans s'arrêter.

Enchanté de cette découverte, Aloo traversa les jardins, persuadé qu'il retrouverait de l'autre côté le chemin qu'il avait quitté et qui longeait la rivière. Tout en marchant il arracha une perche qui soutenait des plantes, et s'en fit une massue. Il avait résolu de s'élancer sur Paul comme un tigre sur sa proie, et de le renverser d'un coup assené avec force. De cette manière il courrait peu de danger, et c'était là l'objet de ses préoccupations.

Après avoir traversé les jardins, il retrouva, comme il s'y était attendu, le sentier qui le conduisit tout près du bord du fleuve. A peine s'était-il engagé dans cette direction, qu'il entendit un bruissement à quelques pas derrière lui. Il écouta et distingua le bruit de pas qui approchaient. Ce devait être Paul.

Le chemin, de chaque côté, était bordé de buissons. Aloo profita de cette circonstance, et, en une seconde, disparut au milieu du fourré. Là, il se tint prêt, le bâton levé, la respiration suspendue, attendant sa victime, qui, ne soupçonnant aucun danger, avançait sans défiance, tout en essuyant la sueur qui couvrait son front.

C'était Paul, en effet, qui avait fait le tour des plantations; en sorte qu'Aloo, qui avait coupé au travers, le devançait.

Quand Paul fut arrivé en face du Chinois, la massue de celui-ci s'abattit lourdement sur sa tête, et il tomba en poussant un sourd gémissement.

Aloo s'empara du crick; puis saisissant Paul, il le traîna à travers les buissons jusqu'à la rivière, qui n'était éloignée que de quelques pas, et le jeta dans les flots; après quoi, fatigué de sa course, il s'assit, indécis sur ce qu'il devait faire. Il ne doutait pas que le capitaine n'eût gagné la côte directement; que l'intention d'Henri ne fût de partir dès le lendemain dans la même direction, et ainsi ni l'un ni l'autre ne penseraient plus à revoir Paul. Le capitaine ne retrouverait jamais son fils; il avait, lui, recouvré son crick. Il ne pouvait être heureux sans avoir quelqu'un à haïr, et il résolut d'aller rejoindre le capitaine.

Lorsqu'il arriva en vue des maisons où il avait laissé Henri la veille, comme il ne se souciait pas de le revoir avant d'avoir atteint Bencolen, il fit le tour des plantations et gagna le chemin qui longeait le fleuve.

Il était exténué de fatigue, mais pensant qu'Henri ne tarderait pas à venir, il hâta le pas le plus possible. La satisfaction qu'il éprouvait d'avoir recouvré son crick et de pouvoir se dire que le capitaine ne reverrait jamais son fils, lui donnait du courage. Le crépuscule commençait à peine, quand Aloo entendit des voix derrière lui, et se retournant, ils vit deux grands bateaux qui descendaient la rivière. Ils étaient manœuvrés par des Malais. Les ayant hélés, l'un d'eux s'approcha; le Chinois monta dedans et ne tarda pas à s'endormir paisiblement sous une tente dressée à la poupe du bateau.



Aloo disparut au milieu du fourré.
(Page 380, col. 1.)

XLIX. A la recherche de Paul.

Lorsqu'Henri, Charles et Malleco eurent parcouru à peu près la moitié de la distance de la demeure d'Antonio à la plantation où Paul et Henri s'étaient dit adieu la veille, les premiers demandèrent à Malleco s'il trouvait la trace des trois voyageurs. Malleco secoua la tête, leva un doigt, indiqua les bottes d'Henri, faisant ainsi comprendre qu'il ne voyait que la trace de celui-ci.

Ils se disposaient à entrer dans les jardins des habitations qu'ils voyaient devant eux, pour demander des renseignements, lorsque Malleco s'arrêta, les yeux attentivement fixés sur la terre devant lui.

Beaumont et Kerbiriou se hâtèrent d'approcher, mais le Sumatran leur fit signe de se tenir en arrière; il craignait que l'empreinte de leurs pas ne vînt détruire les signes qu'il désirait lire.

Après une minute passée à examiner minutieusement le terrain tout autour de lui, il les invita à venir. Tous deux obéirent, et Malleco leur indiqua un gros bâton jeté à terre, et quelques taches de sang sur le sable.

Il leur montra l'endroit où un corps avait été traîné vers la rivière, et au milieu des buissons, entre le sentier et le bord du fleuve, ils trouvèrent un chapeau.

Ils le relevèrent et le reconnurent pour celui que Paul avait toujours porté depuis son départ de Paukalanbaudar.

Ces observations firent comprendre à Malleco de quelle façon le meurtre avait été commis. Il prit le bâton, et se plaçant sur le bord du sentier, comme prêt à frapper, il prononça le mot : « Aloo! » puis, montrant la rivière, il cria : « Paul! »

Il s'écoula quelque temps avant que Charles ou Henri pussent parler. Ils n'étaient pas surpris, car ils avaient eu le pressentiment d'un malheur; mais ils ne pouvaient s'empêcher d'être profondément affectés de la mort d'un enfant, si longtemps leur compagnon, qu'ils s'étaient habitués à aimer.

Le capitaine et Antonio, qui descendaient la rivière en bateau, les avaient dépassés une demi-heure auparavant.

« Hâtons-nous de gagner les maisons que nous voyons là-bas, dit Henri; nous y trouverons sans doute le capitaine. »

Ce conseil fut adopté sur-le-champ, et ils traversèrent les jardins, en regagnant la rivière, qui, faisant une sorte d'anneau autour de la plantation, bordait les deux tiers de la circonférence. Ainsi que Beaumont l'avait prévu, le capitaine et Antonio s'étaient arrêtés à l'une des habitations, et ils allaient pousser le bateau vers le fleuve au moment où ils sortirent des jardins. Henri leur cria d'arrêter, et le capitaine et Antonio abordèrent de nouveau à la rive.

« Avez-vous pris des renseignements ici? demanda Henri, quand il fut près d'eux.

— Oui, répondit le capitaine, mais nous n'avons rien appris. Avez-vous quelque chose à nous dire?... Vous avez de mauvaises nouvelles?

— Oui, j'ai bien peur.... Je.... je ne puis vous donner d'espoir.

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompés, » dit le capitaine. Et tous se dirigèrent vers l'endroit où étaient le bâton et le chapeau.

Antonio pleurait comme un enfant.

« Antonio, mon ami, calme-toi, dit le capitaine. Dieu seul sait ce que j'ai souffert depuis des années, ce que je souffre maintenant, et cependant je veux rester fort; il le faut! »

Le capitaine et Henri explorèrent les bords du fleuve jusqu'à une certaine distance en aval, mais rien n'attira leur attention.

Paul probablement n'était plus qu'un cadavre, lorsqu'on l'avait jeté dans la rivière; ce fut avec cette persuasion qu'ils rejoignirent leurs compagnons.

Pendant le temps qu'avaient duré leurs recherches, Malleco était entré dans les jardins et y avait trouvé des traces qui l'avaient conduit au lieu même où on avait découvert le bâton et les taches de sang; il avait remarqué que l'assassin s'était ensuite retiré par le même chemin. Il rapporta un bout du bâton qui avait été brisé, et on s'assura que les deux bâtons formaient précédemment un seul tout. Le meurtrier devait être Aloo; Malleco jura que c'était bien l'empreinte de ses pas qu'il avait observée dans le jardin. BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)



Aloo vit deux bateaux.
(P. 380, c. 2.)

PETITES SOEURS.

SUITE ET FIN.

Marguerite se tut; mais, pendant qu'Hélène s'assoupissait, elle se représentait l'inquiétude probable d'Alice, et méditait une fuite que le sommeil de sa compagne allait lui permettre d'exécuter. Quand elle crut Hélène bien endormie, elle se leva, chaussa ses petites pantoufles, passa à la hâte une jupe, fit un paquet de ses hardes, et, d'un pas furtif, gagna la porte dont elle tourna doucement le loquet. Malgré cette précaution, le pêne grinça dans la serrure.

« Qu'est-ce, murmura Hélène, que dis-tu? »

Marguerite n'eut garde de répondre. Elle était déjà sur le palier de l'escalier. Légère comme une ombre, elle monta l'étage qui la séparait d'Alice, trouva, non sans quelque peine, la chambre de Mme Varnier, traversa le cabinet de toilette, et entra dans la pièce où reposait sa sœur. Là, point de veilleuse d'albâtre, mais un rayon de la lune qui, pénétrant par une ouverture des volets, traçait sur le sol une bande lumineuse.

Les yeux de Marguerite, déjà habitués à l'obscurité, la guidèrent facilement vers la petite couchette. Elle posa ses vêtements sur une chaise et se pencha vers sa sœur.

« Alice, dit-elle, la voix oppressée par son ascension si rapide; Alice, c'est moi. »

Alice ne répondit pas.

MARGUERITE. Ne crains rien; parle-moi, c'est ta jumelle, ta petite Marguerite. Je viens coucher avec toi.

Alice n'entendait pas Marguerite. Les mains croisées sur la poitrine, elle dormait du calme et doux sommeil de l'enfance. Un souffle égal et pur s'échappait de sa bouche entr'ouverte.

« Elle dort, murmura Marguerite. Je la croyais tremblante, bouleversée, et elle dormait paisiblement. J'ai fâché Hélène pour rien. »

La petite fille éprouvait une grande déception. Elle s'attendait à un transport de joie de la part d'Alice, à des caresses, à des remercîments, et force lui était de se glisser à côté de sa sœur, sans pouvoir même échanger quelques paroles.

« Adieu, Alice, dit-elle bien bas. Adieu. »

L'enfant laissa échapper un faible soupir, et instinctivement fit place à Marguerite, qui, en s'étendant auprès d'elle, songeait:

« Si Alice se réveille cette nuit, elle sera bien contente! »

Mais, à l'âge des petites jumelles, on ne fait qu'un somme du soir au matin. Marguerite, pas plus qu'Alice, n'eut conscience du baiser que Mme Varnier vint, vers minuit, donner à ses fillettes endormies. La mère sourit de voir ses enfants ensemble. Elle savait le projet d'Hélène et supposa qu'il avait été modifié d'un commun accord, au dernier moment. Il faisait grand jour, le lendemain, lorsqu'Alice ouvrit les yeux. Surprise de se trouver à côté de Marguerite :

« Tiens, dit-elle, tu étais là! »

Ce fut tout; l'étonnement joyeux, la reconnaissance expansive sur lesquels Marguerite comptait, ne se traduisirent que par cette phrase qui lui parut bien courte et bien froide.

En revanche, l'humeur d'Hélène s'exhala en nombreux reproches.

Toute la journée elle répéta :

« Tu as trahi mon amitié, Marguerite. Je t'ai vue te sauver; on eût dit que le diable t'emportait. Je ne t'ai pas rappelée, vilaine, tu ne le méritais pas. Je ne veux pas d'une ingrate pour ma sœur. Je prends Alice.... Alice me dédommagera. »

Le soir venu, ce fut, en effet, au tour d'Alice à partager la chambre d'Hélène, au tour de Marguerite à monter au deuxième étage, et à se faire déshabiller par la femme de chambre, qui, son service accompli, emporta la lumière.

Marguerite, demeurée seule, ferma les yeux; mais son oreille guettait tous les bruits de la maison.

« Alice va venir, se disait l'enfant. Elle n'y résistera pas, elle fera comme moi hier. Hélène en sera encore pour sa belle histoire.... Aussi, quelle invention de nous séparer.... On monte; c'est Alice!... Arrangeons vite son oreiller. Donnons-lui la place la plus chaude. Elle aura pris froid en courant, à moitié vêtue, dans ce grand escalier!... Non, la personne qui monte a le pas trop lourd; ce n'est point Alice. On monte plus haut; on ne vient pas ici.... »

Marguerite se reprit à attendre. Un quart d'heure passa.

« Pour le coup, j'entends quelqu'un, fit la petite fille en se levant à demi. Elle écoute; le bruit se rapproche. Les pas ne sont plus lourds cette fois; ils sont si légers, au contraire, qu'il faut une ouïe bien fine pour les saisir. Ils se rapprochent encore.. . Est-ce Alice, enfin?... Elle s'arrête.... Elle semble hésiter.... Eh quoi! plus rien; le bruit s'est évanoui. »

Marguerite, qui retient son haleine, ne perçoit que le tic tac monotone du balancier de la pendule.

« Pourtant, on marche de nouveau; mais si doucement, si doucement! On est venu jusqu'à la porte. On n'entre pas.... Serait-ce un voleur! »

Marguerite, toute frémissante, se cachait sous sa couverture, quand un miaulement plaintif lui arracha, en dépit de son émoi, un sourire.

La cause innocente de sa joie, puis de sa terreur, c'était donc le chat du logis! Si elle allait lui ouvrir, il lui tiendrait compagnie; car, rester ainsi seule, éveillée jusqu'à l'arrivée de Mme Varnier, ce sera bien long!

Le timbre de l'horloge frappe un coup.... Dix heures et demie! Marguerite, la veille, n'a pu s'échapper qu'à onze heures. Jusqu'à onze heures, rien n'est perdu. Comptant les minutes, Marguerite attend onze heures. Elles arrivent, enfin. Alice, elle, n'arrive pas. Marguerite commence à la trouver bien peu digne d'être tant aimée! Elle se résout à ne plus penser à sa sœur et se met à dire :

« Un marron et un marron font deux marrons. Deux marrons et un marron font trois marrons.... »

Sa bonne prétend que cet exercice amène inévitablement le sommeil; et ma foi, tant pis, si Alice trouvait Marguerite endormie, ce serait bien fait!

Mais Marguerite a beau entasser les marrons et en énumérer de quoi emplir un sac, le sommeil ne vient pas plus qu'Alice.

La pendule sonne minuit. Le silence s'est fait dans la maison. Marguerite s'agite. Sa mère non plus ne paraît pas. D'où vient qu'elle reste si tard au salon? La petite fille a envie de descendre, de s'informer, elle n'ose.

Pieds nus, elle va écouter dans le corridor.... Toujours ce silence qui la désole. Énervée, découragée, elle regagne son lit. Vingt minutes se passent, pendant lesquelles l'enfant tourne et retourne vingt fois sa pauvre petite tête sur l'oreiller.

« Non, non, je souffre trop, s'écrie tout à coup Marguerite. J'aime mieux me lever, m'habiller, on se moquera de moi si on veut! »

En proie à une agitation fébrile, elle se lève et s'habille. Elle va sortir, mais elle a entendu des voix, une voix surtout qui fait battre son petit cœur. C'est sa mère, qui prend en riant congé de Mme de Billy. Bientôt entre Mme Varnier. Stupéfaite de voir Marguerite debout :

« Qu'est-ce? dit-elle avec inquiétude. Qu'as-tu, Marguerite? Serais-tu malade, ma chère petite? »

L'enfant veut répondre. Elle balbutie et se met à pleurer à chaudes larmes. Mme Varnier la prend dans ses bras, la déshabille, la couche; et avant même de connaître la cause de son chagrin, avec ce tact maternel qui se trompe si rarement, elle l'a déjà à demi consolée. Ses sanglots s'apaisent; elle peut articuler :

« J'étais trop tourmentée.... Je croyais qu'il était arrivé quelque chose.

MME VARNIER. Tu sais bien qu'il ne m'est guère possible de quitter le salon avant minuit. Il faut être raisonnable.... dormir sans m'attendre. A Paris, tu n'es pas peureuse.

MARGUERITE. Non, maman; aussi, je n'avais pas peur.... C'était.... c'était à cause d'Alice.

MME VARNIER. Tu t'imaginais qu'elle viendrait te retrouver?

MARGUERITE *fait un signe de tête, pleure encore, et dit d'une voix entrecoupée :* Oh! je ne lui en veux pas.

MME VARNIER. Tu as raison, ma petite Marguerite, lui en vouloir d'avoir mieux agi que toi hier, serait injuste.

MARGUERITE *regarde sa mère avec surprise.* Mieux agi. Je ne comprends pas, maman.

MME VARNIER. Je m'en aperçois, Marguerite. Tu es sous l'impression d'une erreur qui pourrait, par la suite, non-seulement te faire beaucoup souffrir, mais faire souffrir aussi ceux qui seront appelés à vivre auprès de toi. L'amitié ne doit pas dégénérer en faiblesse, mon enfant; dès que ta sœur et toi vous aviez promis à Hélène de lui tenir compagnie à tour de rôle, il était de votre devoir de remplir votre engagement; et il eût été de bon goût de le remplir avec grâce. On ne peut blâmer Alice d'avoir eu la force qui t'a manquée.

MARGUERITE. Si elle m'aimait autant que je l'aime....

MME VARNIER. Admettons pour un instant que tu l'aimes, en effet, davantage. Si tu me donnais la moitié d'un gâteau et que je n'eusse à te rendre que la moitié d'un petit pain, m'en voudrais-tu?

MARGUERITE. Non, maman.

MME VARNIER. Eh bien! ma chère Marguerite, c'est surtout en affection qu'il faut savoir être généreuse et ne pas compter. Acceptons avec plaisir ce qui nous est

rendu, sans chagrin, sans humeur de ce qu'on nous refuse; c'est l'unique moyen de conserver la paix intérieure, et de ne devenir ni injuste, ni despote.

MARGUERITE. Oui, maman, mais tu as dit : « Admettons pour un instant.... » Tu penses donc que ma petite Alice m'aime, au fond, tout de même beaucoup?

MME VARNIER. J'en suis persuadée, fillette; chacun a sa manière d'exprimer ses sentiments. Il en est de plus contenus qui sont tout aussi vifs, et il faut même se défendre d'une exagération de sensibilité qui fatigue parfois.

MARGUERITE, *incrédule*. Comment la tendresse peut-elle jamais fatiguer?

MME VARNIER. Plus que tu ne le supposes. Il y a des mères qui, par excès d'affection pour leurs fils, deviennent pusillanimes. Enfants, elles les empêchent de devenir des hommes. Hommes, elles les impatientent par des soins puérils. Il y a encore des femmes très-bonnes, très-tendres, qui paraissent ennuyeuses à leurs maris, parce que, comparant sans cesse leur amitié à la leur, elles se trouvent mal payées de retour. Pourquoi ces comparaisons? Tant mieux pour les cœurs riches qui peuvent donner davantage.

MARGUERITE. N'est-il pas bien naturel que je préfère Alice à Hélène?

MME VARNIER, *souriant*. Nous sortons de la question, qui est peut-être trop sérieuse pour toi, ma petite Marguerite. Oui, il est tout naturel que tu préfères Alice à Hélène; mais, par délicatesse, ne le montre pas trop. Hélène n'a pas de sœur; elle se flattait que vous lui en tiendriez lieu; elle a dû te trouver cruelle de la désabuser.

MARGUERITE, *pensive*. Combien de temps resterons-nous chez Mme de Billy, maman?

MME VARNIER. Quinze jours.

MARGUERITE. Ainsi, dans quinze jours la pauvre Hélène redeviendra fille unique, et nous avons toute l'année, bien des années, pour être ensemble, Alice et moi! Maman, je ne veux plus chagriner Hélène; Alice a eu raison de rester avec Hélène ce soir. Elle savait, par expérience, que je ne craignais rien ici. Si elle ne l'avait pas su, peut-être aurait-elle fait comme moi hier.... Demain, je ferai comme elle.

MME VARNIER. Très-bien, fillette. En attendant, dors vite pour réparer le temps perdu. »

Marguerite embrassa sa mère et s'endormit. Le lendemain, elle se réconcilia avec Hélène; et lorsque, de retour à Paris, les petites jumelles se retrouvèrent dans la même chambre, elles jouirent d'autant plus de leur réunion, que, par complaisance, elles s'étaient privées trois semaines de ce plaisir.

F. DE SILVA.

VARIÉTÉS.

A UNE JEUNE HIRONDELLE

RETIRÉE DE LA MARNE, OÙ ELLE SE NOYAIT.

En séchant ton duvet mon sein t'a réchauffée,
Jeune hirondelle, enfant des airs;
Que réclament encore et ta plainte étouffée,
Et de tes yeux les noirs éclairs?

Je te comprends. Fidèle aux instincts de ta race,
Tu me demandes l'horizon,
Tu veux l'ardent soleil et les champs de l'espace,
Tu veux le monde pour prison.

Est-ce donc pour t'offrir la mort dans l'esclavage,
Que ma main te sauva des eaux,
Quand ton aile, épuisée après un long voyage,
Se débattait dans les roseaux?

T'ai-je donc arrachée à ton destin funeste,
Pour t'infliger des jours amers,
Et renouer ce fil dont tu traînais le reste,
Captive échappée à tes fers?

Non, non, reprends ton vol; ouvre ton aile agile
A tous les vents capricieux;
Parcours tous les climats, et, quand l'été s'exile,
Va le chercher sous d'autres cieux.

Suis ta mère et tes sœurs, dont le cri te rappelle
Dans leur domaine aérien :
Deviens mère à ton tour, et qu'un amour fidèle
Désormais soit ton seul lien.

Viens alors sous mon toit bâtir pour ta couvée
Un doux berceau bien abrité.
Sans effroi, tous les ans, viens à qui t'a sauvée
Demander l'hospitalité.

Ma main s'ouvre. Va! Pars! Adieu, pauvre petite;
Des cieux à toi l'immensité.
A d'autres l'esclavage; oiseau cosmopolite,
Dieu te fit pour la liberté.

CLOVIS MICHAUX

LE BONHEUR.

CONSEILS D'UNE MÈRE.

* * *

Tu l'as quitté, cet humble toit où tu reçus le jour. Tu la fuis, cette obscurité heureuse où tu vivais paisible sous le regard maternel.... Et maintenant, tu vas de patrie en patrie à la recherche du bonheur....

O mon fils! cette chimère que tu poursuis en vain, cette fortune inconstante qui ne saurait, d'ailleurs, satisfaire pleinement tes désirs, ne vaut pas un baiser de ta mère.

L'or, mon enfant, ce n'est pas le bonheur.

* * *

Tu l'as cherché dans les vanités du monde, peut-être dans les plaisirs brûlants qui dessèchent les fleurs de l'innocence.... mais au bord du torrent débordé des passions ton cœur pur recula : il venait de sentir tout à coup, sous le voile enchanteur des voluptés, l'épine qui déchire....

Non, mon enfant, le seul plaisir n'est pas le bonheur.

* * *

Tu l'as cherché dans le noble état des armes : sans doute, ton âme ardente et généreuse devait se passion-

ner pour la gloire.... Mais, ô mon fils! qu'ils coûtent cher les lauriers du vainqueur! Il les cueille dans le sang et dans les larmes!..

La gloire, enfant, ce n'est pas le bonheur.

* * *

Dans le secret des bois, au creux du vallon, cachée sous le feuillage épais des hêtres, il est une chaumière au toit rongé de mousse et couronné de glaïeuls en fleurs, nid maternel de mes tendresses.... Viens le chercher dans les bras, sur le cœur de ta mère.

O mon enfant! c'est là qu'est le bonheur!..

MICHEL TISSANDIER.

PÊCHE A LA SARDINE.

BÉNÉDICTION DE LA MER ET DES BARQUES.

La pêche de la sardine se fait en France sur les côtes de la Bretagne. Commencée en mai, elle se prolonge ordinairement jusqu'à la mi-novembre. Une activité merveilleuse règne alors sur tout le littoral. Hommes et femmes s'agitent dans les magasins, sur le port, à bord des bateaux. Des flottilles appareillent chaque matin au lever du soleil, et vont sillonner la rade dans tous les sens. Les bateaux se mettent en pêche. A ce moment l'équipage, la tête découverte, prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix et récite l'oraison dominicale. La pêche commence. A l'arrière du bateau on laisse s'étendre un filet qui coupe l'eau perpendiculairement, soutenu à la surface par son bord supérieur, garni d'un chapelet de flottes de liége, tiré en bas par des plombs attachés à son bord inférieur.



Pêche à la sardine. Bénédiction de la mer et des barques.

Deux hommes nagent à l'avant, de manière à tenir le bateau debout au vent, en conservant le filet dans la place de la quille. Le patron, debout à l'arrière, distribue l'appât des deux côtés du filet. Cette position du patron indique que le banc de poisson est trouvé. Attirée par l'appât, la sardine se presse aux deux côtés du filet, qu'elle essaye de traverser; sa tête s'engage dans les mailles, elle est prise. La grosseur de son corps l'empêche de passer, et, si elle veut se retirer, le fil de la maille pénètre dans les ouïes et l'arrête. Quand on a pris assez de poisson, on évente le filet, c'est-à-dire qu'on le retire. La pêche ordinaire d'une journée est de trois à cinq mille sardines; on a vu des barques en prendre jusqu'à vingt-cinq et trente mille.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 676. — Quinze centimes.** 21 MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Quatrième récit.

Les fils de Clotaire Ier de 561 à 628.

Comme Clovis, Clotaire laissa quatre fils : Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert.

Ainsi que les fils de Clovis, ils se partagèrent le royaume de leur père.

Caribert reçut pour sa part l'ancien royaume de Childebert.

Gontran gouverna celui de Clodomir. Mais en outre il possédait la Bourgogne.

Chilpéric eut l'ancien royaume de Clotaire Ier.

Et enfin Sigebert hérita de celui de Thierri.

Chaque royaume conserva sa capitale.

La France ne resta pourtant pas longtemps divisée de cette façon ; en effet, Caribert, étant mort six ans après, et n'ayant pas laissé d'enfants, ses frères se partagèrent ses Etats.

Il n'y eut donc plus que trois rois : 1° Gontran roi de Bourgogne; 2° Sigebert dont le royaume prit le nom d'*Austrasie*, et 3° Chilpéric dont le royaume s'appela la *Neustrie*.

Vous n'oublierez pas ces divisions, n'est-ce pas? Il est fort important de s'en souvenir, pour comprendre ce qui va suivre.

Il y avait alors un roi des Visigoths (car après que les Visigoths furent vaincus par Clovis, ils se réfugièrent en Espagne), il y avait, dis-je, un roi des Visigoths qui avait deux filles. L'aînée, douce et vertueuse, se nommait Galsuinde ; la cadette excessivement belle, d'un caractère fier et impérieux, se nommait Brunehaut.

Chilpéric était déjà marié depuis quelque temps, lorsque Sigebert épousa Brunehaut. Chilpéric, dont la femme n'était pas fille de roi, devint jaloux du mariage de son frère. Savez-vous alors ce qu'il fit?

Il divorça d'avec sa femme pour épouser Galsuinde, la sœur aînée de Brunehaut.

Je vous dirai que Chilpéric avait déjà une très-mauvaise réputation ; aussi la mère de Galsuinde se décida-t-elle avec peine à accorder sa fille au roi de Neustrie.

Chilpéric et Frédégonde. (Page 386, col. 1.)

Cependant comme il était très-puissant, elle finit par céder; mais la pauvre Galsuinde quitta avec regret son pays où elle était aimée par tous ceux qui l'entouraient.

Brunehaut fut très-heureuse avec Sigebert ; il n'en fut pas de même de la reine de Neustrie. Pendant les trois ou quatre premiers mois de son mariage, Chilpéric paraissait entièrement changé, et tout le monde crut qu'il aimait tant Galsuinde, que, pour lui plaire, il allait se corriger de tous ses vilains défauts.

Galsuinde elle-même le crut : néanmoins elle ne resta pas longtemps dans cette illusion, car Chilpéric se montra bientôt plus dur envers elle, qu'il ne l'avait été envers sa première femme, et un matin on trouva la reine étranglée dans son lit.

Je suis sûre que vous vous dites : « mais qui a pu pousser Chilpéric à faire assassiner Galsuinde? » — Ce fut une femme. Oui, mes chers petits amis, une femme!

— N'est-ce pas affreux de penser qu'il peut y avoir un cœur si mauvais dans le corps d'une femme, dont le seul bonheur devrait être de rendre heureux tous ceux qui l'entourent !

Cette femme s'appelait Frédégonde. Elle avait été une des suivantes de la première femme de Chilpéric. Elle était d'une rare beauté, mais douée d'une ambition et d'une cruauté encore plus rares. Elle n'aspirait qu'à une chose : à devenir reine. C'était elle qui avait persuadé à Chilpéric de renvoyer sa première femme; et déjà cette fois, elle avait mis tout en œuvre pour se faire épouser par le roi : elle n'avait pas réussi et pourtant elle ne se découragea pas. Elle se promit bien que Galsuinde ne resterait pas longtemps sur le trône, et qu'elle la remplacerait. En effet, je ne sais comment elle s'y prit, mais Chilpéric l'épousa peu de temps après avoir fait tuer la reine.

Lorsque Brunehaut apprit tout cela, elle jura de ne pas laisser ce crime impuni, et excita Sigebert à prendre les armes contre Chilpéric.

Ces deux frères, qui auraient dû s'aimer et se soutenir, se rencontrèrent à la tête de leurs armées, et après plusieurs batailles, Sigebert remporta la victoire. Chilpéric prit la fuite, et se réfugia à Tournay avec Frédégonde.

Chilpéric, désespéré, voyait déjà son royaume entre les mains de son frère, lorsque la méchante reine résolut de délivrer son mari et ne trouva pas de meilleur moyen que de faire assassiner Sigebert. Elle envoya vers lui deux hommes qui se firent admettre en sa présence sous prétexte qu'ils avaient quelque chose de très-important à lui communiquer. Dès que le roi parut, ils se jetèrent sur lui, et lui enfoncèrent un poignard dans la poitrine.

Chilpéric profita du trouble des Austrasiens, et rentra en possession de son royaume. Quant à Brunehaut, on la jeta en prison avec ses deux filles et son petit garçon âgé seulement de cinq ans et nommé Childebert. Cependant un ami parvint à faire sortir de prison, par la fenêtre, le jeune Childebert, et on le ramena en Austrasie où il fut reconnu roi. Comme il n'était qu'un enfant, on nomma un maire du palais pour gouverner à sa place. — Le maire du palais était chargé de veiller à l'éducation du prince, de maintenir le pays en paix, enfin de conduire les affaires de l'État au nom du petit roi.

Pourtant Brunehaut réussit à se sauver de prison. Elle alla à Rouen. Là, elle rencontra un jeune homme nommé Mérovée, fils de Chilpéric et de sa première femme (celle d'avec qui il avait divorcée.)

Vous pensez bien que Mérovée détestait Frédégonde, mais Frédégonde détestait peut-être encore plus Mérovée. Elle désirait qu'après la mort de Chilpéric le trône appartînt à ses enfants à elle, et non aux enfants d'une autre femme; aussi ne souhaitait-elle rien tant que la mort de Mérovée.

Lorsque Mérovée vit Brunehaut, il fut touché de ses malheurs et ébloui par sa beauté, et lui demanda sa main. Brunehaut la lui accorda, et Prétextat, évêque de Rouen, les maria.

En apprenant ce mariage, Frédégonde devint furieuse; et sous prétexte qu'il n'était pas permis à un neveu d'épouser sa tante, elle persuada à Chilpéric de séparer les deux époux. Le roi, qui se laissait guider par sa méchante femme, arriva à Rouen en toute hâte. Mérovée fut pris, rasé et enfermé dans un monastère. Quant à Brunehaut, on lui permit de retourner en Austrasie.

Le pauvre Mérovée s'échappa et parvint à rejoindre Brunehaut. Mais le maire du palais craignant qu'il ne le remplaçât auprès du jeune Childebert, en devint jaloux et le força à repartir. Mérovée ne savait plus où se réfugier car son père le poursuivait toujours. Alors, pour ne pas tomber vivant entre ses mains, il se donna la mort.

Frédégonde fit ensuite tuer Prétextat au pied de l'autel où il venait de célébrer la messe.

La reine de Neustrie crut enfin qu'elle pourrait régner en paix. Ce qui la rassurait surtout, c'est que Brunehaut, sa plus grande ennemie n'avait plus de mari pour la défendre. Mais Dieu ne la laissa pas jouir de tous ses crimes, et il punit cette femme orgueilleuse et cruelle. MME O. DEPLHIN BALLEYGUIER.

ANECDOTE.

L'empereur Alexandre Sévère ne voulut jamais mettre à prix les dignités de l'empire, et principalement les charges de judicature.

« Le magistrat, disait-il, vend la justice lorsqu'il a acheté le droit de la vendre. »

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

L. Le départ. Bencolen.

« Partons pour Bencolen, dit le capitaine; il faut arriver avant qu'Aloo ait le temps de quitter le port. »

Avant de se séparer, il fut convenu entre le capitaine et Antonio que celui-ci demanderait aux habitants des maisons voisines d'explorer la rivière deux ou trois jours de suite, afin de retrouver le corps de Paul. Antonio promit en même temps de partir pour Bencolen le lendemain.

Il faisait extrêmement chaud. Nos voyageurs rencontrèrent un fort courant qui fit avancer le bateau sans peine, et ils n'eurent qu'à se laisser emporter. Charles et le capitaine tenaient chacun une rame; Henri s'était chargé du gouvernail, mais accablé de fatigue, il fut remplacé par Malleco.

Vers le soir, ils arrivèrent au doosoon de Radja.

Radja contenait une population plus nombreuse qu'aucun des doosoons qu'ils avaient jusqu'alors trouvés sur la route; et il s'y faisait quelque commerce, à en juger par le grand nombre de bateaux chargés qui étaient amarrés le long des rives du fleuve. En parcourant le village dans la soirée, ils virent une place où étaient allumés de grands feux, et tout autour était réunie une foule de naturels qui se livraient à des jeux variés. Un individu de Bornéo attirait surtout l'attention par son adresse à se servir du sumpit-an, arme favorite des naturels de la côte orientale de Sumatra. Ce sumpit-an avait environ huit pieds de long. Il se composait d'un tube de bois dur, par lequel il soufflait de petits dards qui allaient frapper le but avec une précision étonnante. L'extrémité de ces dards, en

temps de guerre, est empoisonnée avec l'ipot, qui n'est autre chose que l'upat de Sumatra, de sorte que les blessures causées par cette arme sont toutes mortelles. Nos voyageurs parcoururent tout le village, espérant y trouver Aloo, mais ce fut en vain. Le lendemain, même insuccès.

« Partons, dit le capitaine; je crains qu'il ne nous précède. A la première maison où nous nous sommes arrêtés, Antonio et moi, on nous a dit que deux bateaux étaient amarrés près de là, la veille, et qu'ils avaient descendu la rivière ce matin. Nous ne les avons pas rattrapés, et il est possible qu'Aloo les ait vus, et ait demandé aux naturels de le prendre avec eux. »

Une heure avant le coucher du soleil, ils firent leur entrée dans la ville de Bencolen, où leur premier soin fut de laisser leur bateau à la garde d'un naturel, qui, moyennant un prix minime, s'en déclara responsable. C'était au mois de septembre 1838 que nos voyageurs touchèrent au port.

Deux jours après leur arrivée, ils furent rejoints par Antonio, qui n'apportait aucune nouvelle et qui fut désappointé d'apprendre qu'on n'avait pu trouver le Chinois. M. Shipley avait su se faire de nombreux amis parmi les marchands de Bencolen. Antonio eut la douloureuse mission de leur apprendre sa mort.

LI. Projets d'avenir.

Une semaine s'écoula sans qu'Aloo parût. Antonio avait hâte de retourner chez lui, n'ayant jamais été si longtemps absent, et il engagea le capitaine à venir avec lui; mais son ancien maître hésita.

Henri et Charles, las d'une vie inutile, voulaient s'embarquer sur le premier navire qui quitterait le port. Malleco, riche de 50 dollars, possesseur d'un magnifique fusil à deux coups, ne songeait qu'à regagner son village.

Le capitaine vit qu'il serait bientôt seul, et que le moment était venu de prendre un parti. Il pensa à acheter un vaisseau et à reprendre son ancienne manière de vivre, mais le motif qui l'avait soutenu précédemment n'existait plus. Paul, se dit-il, est mort, et le courage me manquerait bientôt. Ce qui le tenta le plus, ce fut de retourner dans le pays où il était né, où s'étaient passées ses premières années. Il était possible que ses parents vécussent encore; et, dans le cas contraire, il aurait à réclamer la fortune qu'ils avaient laissée. Plus il s'appesantit sur cette idée, plus l'envie de revoir les lieux de son enfance le gagna.

« Antonio, dit le capitaine, vous m'avez dit que vous songiez à retourner en Portugal; sera-ce bientôt?

— Quand cela vous plaira, répondit le planteur. Quelques jours me suffiront pour vendre tout ce que je possède.

— Maintenant que je connais le sort de mon pauvre enfant, dit le capitaine, je n'ai plus à craindre de le laisser esclave dans ces pays lointains. La seule chose qui pourrait encore me retenir, ce serait le désir de retrouver Aloo. Mais le feu de la vengeance commence à s'éteindre dans mon âme, depuis si longtemps qu'il la consume. J'ai le cœur brisé..., je n'ai plus de courage.... »

Henri et Charles étaient allés s'informer si l'on pourrait les prendre à bord d'un navire qui allait bientôt mettre à la voile, en acceptant leur travail comme prix de leur passage.

Leur démarche fut sans succès, et ils revinrent, le soir, tristes et désappointés.

« Jeunes gens, leur dit le capitaine, je m'embarquerai dans quelques jours avec Antonio; attendez patiemment, et nous pourrons partir tous ensemble. J'ai tant d'affaires à terminer dans différents ports que je serai probablement obligé d'acheter un petit navire, et vous m'aiderez à le gouverner.

— Mais cela ne nous mènera pas chez nous, dit Henri.

— Vous n'arriveriez pas plus vite par une autre voie, car vous attendrez de longues semaines un vaisseau qui fasse route pour l'Europe. » Henri et Charles se résignèrent à l'attente.

Malleco partit le lendemain pour son pays. Il versa des larmes en se séparant de ses compagnons, et ceux-ci ne purent se défendre d'être émus. Ils l'avaient assez connu pour apprécier son cœur bon, brave et généreux.

LII. Tristesse du capitaine.

Peu de temps après, Henri et Charles virent le capitaine avec l'air plus triste, plus mélancolique encore que d'habitude.

« Qu'y a-t-il donc? demanda Henri; vous paraissez plus chagrin et plus tourmenté qu'à l'ordinaire.

— Vous ne vous trompez pas, répondit le capitaine; ce n'est pas un chagrin qui me brûle, qui me consume, comme celui que me cause la perte de mon pauvre enfant, non.... C'est un tourment qui vient d'un mystère que je ne peux comprendre : j'ai vu hier soir et encore ce matin....

— Aloo?

— Non; il n'y aurait rien d'étrange à cela, car il ne s'est pas passé un jour, depuis que je suis à Bencolen, sans que je me sois attendu à le voir paraître : je m'imagine avoir vu Malleco.

— Ce doit être une erreur, observa Henri; pourquoi serait-il revenu? Lui avez-vous parlé?

— Non; il a cherché à m'éviter, et il y a réussi. Je l'ai aperçu encore ce matin, me suivant.... Je me suis retourné pour lui adresser la parole, mais il a disparu à l'angle d'une maison, et il m'a été impossible de le retrouver.

— Si vous avez vu Malleco, dit Kerbiriou, il y a là certainement quelque chose d'extraordinaire. Pourquoi ne s'est-il pas fait connaître? Quel motif a-t-il pour éviter d'être aperçu par vous? Mais sans doute vous vous êtes trompé. »

Henri et Charles cherchèrent longtemps à convaincre le capitaine qu'il avait fait erreur.

« Non; c'est lui que j'ai vu, répondit le capitaine, j'en suis sûr. C'est étrange!.... Pourquoi me guette-t-il comme un tigre qui suit sa proie? Que veut-il?

— C'est un mystère dont il faut avoir l'explication. Si vous revoyez le Sumatran, tâchez de mettre la main sur lui, et de lui faire dire ce que sa conduite signifie, sinon, nous nous mettrons à sa poursuite. »

LIII. Un mystère qui devient plus mystérieux.

Henri et Charles s'étaient engagés pour travailler au gréement d'un navire, en attendant l'époque du dé-

part. Ce travail les occupait pendant le jour et les retenaient dans une petite île voisine de la rade. Pendant qu'ils étaient occupés, ils virent arriver le capitaine.

« Avez-vous revu le Sumatran? lui demanda Henri.

— Oui, et sa conduite est devenue encore plus extraordinaire. Venez avec moi; à nous trois, peut-être parviendrons-nous à le saisir. »

Et ils montèrent dans un bateau qu'ils dirigèrent eux-mêmes, tandis que les Malais, qui avaient amené le capitaine, les suivaient dans une petite barque.

« Voici ce qui m'est arrivé hier. Dans la soirée, je me suis promené près de deux heures dans la ville, et j'ai remarqué que j'étais suivi par quelqu'un qui avait soin de se tenir à une distance telle que je ne pouvais distinguer clairement si c'était Malleco ou non; dans tous les cas, cet individu lui ressemblait beaucoup. J'ai ainsi parcouru différents quartiers de la ville, et je n'ai pas cessé de voir cette même personne, tantôt devant, tantôt en arrière de moi. Si je me retournais et si je m'avançais vers cet individu, il hâtait le pas; quand je prenais une autre direction, il me suivait. Ce matin encore, à peine mon bateau était-il à cent pas du rivage que j'ai aperçu Malleco debout sur la plage, les yeux fixés sur moi. Va-t-il devenir pour moi un second Aloo ou un autre Malais? Suis-je donc condamné à être suivi et poursuivi jusqu'au tombeau? »

Il fut convenu entre les trois amis que le capitaine aborderait avec les Malais à l'endroit même où il avait pris le bateau; Charles et Henri le suivraient d'assez près.

Le capitaine passa dans la barque que montaient les Malais, et ceux-ci ramèrent vigoureusement vers le rivage. Au moment où il touchait la terre, Henri se



Henri et Charles s'étaient engagés pour travailler au gréement des navires. (Page 387, col. 2.)

tenait debout, afin de tout voir, tandis que Charles redoublait d'efforts et d'énergie pour ne pas se laisser distancer.

« Le capitaine a mis pied à terre, et s'éloigne dans la direction de la ville, dit Henri. Allons, et du courage!... Ne le perdons pas de vue.

— En avant! donc, s'écria son ami, en accélérant la course du bateau.

— Ah! j'aperçois un homme qui se dresse entre deux bateaux couchés sur le sable. Il m'a tout l'air de regarder après le capitaine. Charles, un peu de courage!

— Par le ciel! c'est Malleco! Oui, il suit le capitaine. »

Henri reprit alors sa place et ses rames. Sous l'effort de quatre bras vigoureux, le bateau courut comme une flèche vers le rivage. Lorsqu'il frappa contre les sables, ils sautèrent à terre, l'attirèrent à l'abri du reflux, et s'éloignèrent sans perdre de temps.

Malleco n'était pas à plus de cent pas d'eux, mais son attention était tout entière portée sur le capitaine, qui marchait devant lui.

— Allons-nous nous élancer sur lui et le saisir?

— Non, nous avons le temps. S'il nous voit et cherche à se sauver, nous lui donnerons la chasse.

— Il a un fusil; crois-tu qu'il s'en serve?

— Dieu le sait! Marchons plus vite, et tâchons d'approcher de lui davantage avant qu'il nous aperçoive; notre besogne sera plus facile. »

Le capitaine suivait son chemin lentement, et de temps en temps jetait un regard en arrière, du côté de ses compagnons.

Quant à Malleco, il réglait son pas sur le sien, tenant la tête baissée, son chapeau rabattu jusque sur les

yeux. Soudain il se détourna, et aperçut Charles et Henri à quelques pas de lui

LIV. Un autre mystère expliqué.

Malleco parut surpris, mais ne fit aucune tentative pour s'échapper.

Henri appela le capitaine.

« Malleco! s'écria-t-il, pourquoi es-tu revenu? Pourquoi me guettes-tu de cette façon? Es-tu donc mon ennemi?

— Non, répondit le Sumatran.

— Alors, explique-moi ta conduite.

— Vous vous moqueriez de moi, dit Malleco.

— Le rire serait moins dangereux que la colère, répliqua le capitaine. Dis-moi pourquoi tu es revenu t'attacher à mes pas.

— Quand je vous l'aurai dit, ne vous moquez pas de moi. Ce que j'ai fait a été pour le mieux. Pendant que nous remontions la rivière, Antonio et moi, j'ai cru voir le Malais qui descendait en bateau.

— Comment! s'écria le capitaine, celui que nous avons tué et que nous avons jeté dans le Klingi?

— Oui, le même, mais bien changé. Je suis monté dans le premier bateau que nous avons rencontré, et je l'ai suivi.

— Mais à ton arrivée ici, pourquoi n'es-tu pas venu m'avertir? demanda le capitaine.

— Parce qu'il était possible que je me fusse trompé, et dans ce cas vous m'auriez pris pour un fou. Je n'ai pas cru devoir m'attacher aux pas du Malais, ou de l'homme que j'ai pris pour lui, parce qu'il m'aurait certainement vu et reconnu, et qu'alors il aurait pu réussir à m'empêcher de déjouer ses plans. J'ai réfléchi qu'il valait mieux avoir un œil sur vous, et que, de cette façon, j'arriverais toujours à me trouver face à face avec le Malais. Je ne voulais pas vous ennuyer de mes soupçons, parce qu'ils pouvaient n'être pas fondés, et que je savais que vous aviez déjà assez d'ennuis.



Ils virent un être malheureux qui vendait des fruits. (Page 390, col. 1.)

— Tu es un bon et excellent garçon, Malleco, dit le capitaine en lui serrant la main. Je m'inquiète peu du Malais, qu'il soit mort ou non. Mais je m'étais imaginé que tu étais pour moi un second ennemi, et je cherchais vainement comment je m'étais attiré ta haine.

— Je ne suis point votre ennemi, mais votre ami, et j'ai cru que j'avais vu le Malais vivant. Je suis revenu pour gagner l'argent que vous m'avez donné, car vous ne me l'aviez promis que si le Malais était mort.

— Malleco, dit le capitaine, je sais que tu as grande envie de retourner dans ton village, et je ne veux pas te retenir uniquement pour veiller sur moi. Je te suis reconnaissant de tout ce que je te dois déjà, mais je me reprocherais d'abuser de ta complaisance. Tu m'as mis sur mes gardes, et je me défierai toujours du Malais. L'argent que je t'ai donné, tu l'as bien gagné; ne reste avec nous qu'aussi longtemps que cela te fera plaisir.

— Je vous crois, répliqua Malleco, mais je crois

aussi que j'ai vu le Malais, et j'attendrai encore deux ou trois jours pour voir si je me suis trompé ou non.

— Comme tu voudras, dit le capitaine; quoi que tu fasses à l'avenir, tes actions ne m'inspireront plus aucun soupçon. »

LV. Le Malais.

En sortant de l'hôtel, le capitaine et ses compagnons se dirigèrent du côté de la rivière.

Ils n'étaient pas à plus de deux cents pas de la « Garcia de Sa » lorsqu'ils virent un être misérable et malheureux qui vendait des fruits. Cet homme était assis par terre et avait sa marchandise dans un panier. Il paraissait vieux et mourant de faim. En le regardant, on s'imaginait voir une tête de mort.

Le capitaine et ses amis n'avaient jamais rien vu de plus horrible. Quand ils passèrent près de lui, cet homme tendit la seule main qui lui restait vers le capitaine, en lui disant : « Au nom du prophète, achetez quelques fruits à un pauvre malheureux qui n'a ni père ni mère! »

Le capitaine ne put résister à sa prière, faite d'une voix presque agonisante. Il choisit un fruit et le paya. Au moment où il allait s'éloigner, Malleco cria au capitaine :

« Vous ne reconnaissez pas cet homme? C'est le Malais. Le fruit que vous avez acheté est empoisonné! »

Le capitaine contempla la créature misérable qu'il avait devant lui, et vit que Malleco avait raison. Ce boiteux, qui n'avait plus la force de se traîner, était en effet son ennemi. Mais comme il était changé! Le Malais comprit ce que Malleco avait dit au capitaine; il vit que sa ruse était déjouée.

Il s'était retiré tout meurtri de la rivière où il avait été lancé, et s'était caché sur le petit bord d'un rocher, où il était impossible de l'apercevoir de dessus la rive. Avec une résolution, une énergie et un courage surhumains, il s'était ensuite traîné par-dessus les montagnes jusqu'à la rivière Bencolen, qu'il avait descendue en bateau, presque mourant.

Il s'était informé de l'habitation du capitaine, et s'était placé dans un endroit où celui-ci avait l'habitude de passer plusieurs fois par jour.

Il était venu se mettre à son poste le matin, avec la conviction qu'il ne le quitterait plus vivant, car il sentait la vie l'abandonner. La seule chose qui lui donnait la force de s'accrocher encore pour quelques heures à l'existence, c'était l'espérance de voir son ennemi avant la fin de la journée.

Les minutes, les heures s'écoulèrent pour lui avec une lenteur incroyable. Au moment où la dernière lueur d'espoir expirait dans son âme infernale, il avait aperçu son ennemi.

Comprend-on ce qu'il souffrit lorsque l'œil perçant du Sumatran le découvrit sous son déguisement, malgré le changement effroyable que la maladie, la souffrance et la faim avaient opéré en lui!

Désespéré, il tira son crick du fourreau et essaya de se lever, mais il ne put. Par un effort suprême, il voulut se rouler vers le capitaine. Ce fut alors qu'il expira, le regard fixé sur son ennemi.

Un grand nombre de personnes s'étaient assemblées autour de cette scène, et après avoir averti tout le monde que les fruits qui emplissaient le panier étaient empoisonnés, le capitaine s'éloigna avec ses compagnons.

Il n'avait pas fait deux pas, lorsqu'il entendit dire à l'un des assistants : « Je me doutais que ces fruits étaient empoisonnés, car j'ai vu plusieurs personnes qui ont voulu lui en acheter aujourd'hui, et il en a toujours demandé un prix si élevé, que chacun s'en allait en prononçant le mot de « fou! »

— Je suis content maintenant, dit Malleco au capitaine; l'individu que j'avais vu descendre la rivière dans le bateau était bien le Malais. Je l'ai reconnu tout à l'heure, mais je n'ai rien dit, afin de m'assurer s'il tromperait vos regards. Vous ne l'avez pas reconnu; ce n'est pas sans raison que j'ai retardé mon départ.

— Malleco, dit le capitaine, tu m'as sauvé la vie. »

Le lendemain, Malleco partit pour retourner dans son village. Le capitaine ayant acheté un navire, avant une semaine nos amis furent prêts à mettre à la voile.

BAILLEUL.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE NUIT AVEC LES LOUPS.

Il y a longtemps, me dit le vieux colon, que je conduisis ma famille dans le Wisconsin. Je m'établis dans les bois, à dix milles environ du plus prochain établissement, et à cinq milles au moins de tout voisinage. Nous étions en pleine forêt : les bêtes et les Indiens étaient si nombreux dans ce quartier, que mes amis de l'Est m'exprimèrent, à plusieurs reprises, des craintes fort vives sur notre situation. Pour moi, cela ne m'alarmait guère, et ma femme était brave comme un trappeur: mais nous avions trois enfants dont l'aîné n'avait que dix ans, et parfois, quand j'étais hors de la maison, le grognement soudain d'un ours, le hurlement d'un loup, le cri d'une panthère, me faisaient penser à eux et me mettaient mal à l'aise.

Pendant les premiers temps, nous eûmes de fréquentes alertes nocturnes, surtout quand nous prenions par erreur le cri de la panthère pour celui des Indiens, mais l'habitude nous rassura bientôt. D'ailleurs, quand j'eus défriché quelques acres autour de l'habitation, les animaux s'approchèrent moins, et ils devinrent peu à peu moins hardis et moins incommodes.

Pendant la première année, je ne courus guère que deux dangers, l'un avec un ours, l'autre avec une panthère, mais tout cela n'était rien en comparaison de l'aventure qui m'arriva pendant le second hiver, et que je veux vous raconter.

Un matin, par un froid piquant, la terre était couverte d'une épaisse couche de neige dure et glacée. Cependant ma femme partit à cheval pour aller à C..., l'établissement voisin, où elle devait faire quelques achats qu'elle tenait à conclure elle-même. Quoiqu'elle fût chaudement vêtue, je l'enveloppai, par précaution, d'une ample robe de buffle, puis j'exigeai d'elle la promesse qu'elle reviendrait avant le coucher du soleil.

Contre mon habitude, je fus toute la journée tourmenté par des inquiétudes que je ne pouvais m'expliquer; je me sentais mal à l'aise, comme si j'avais eu le pressentiment de quelque malheur. Cependant le soleil baissait, et ma femme n'arrivait pas. Je pris ma carabine, mes pistolets et mon couteau de chasse, sellai un jeune et vigoureux poulain, et partis à mon tour,

après avoir bien soigneusement enfermé les enfants. A chaque détour du sentier, je m'attendais à rencontrer ma femme. Vain espoir! la nuit commençait, et j'apercevais déjà les lumières de C..., quand je la trouvai revenant en toute hâte.

Elle avait été retenue par la rencontre d'un vieil ami venu récemment de l'Est, et qui lui avait apporté des nouvelles de tous ceux que nous connaissions. La conversation avait été longue et intéressante; aussi le temps s'était-il rapidement écoulé. Heureux de retrouver ma femme saine et sauve, je compris parfaitement les motifs de son retard. Seulement, je lui déclarai qu'il fallait hâter notre marche, bien que je n'eusse pas d'inquiétudes sérieuses.

Nous fîmes prendre à nos montures un trot rapide et entrâmes dans le bois épais et sombre. Nous avions parcouru ainsi sans encombre environ cinq milles, quand nous entendîmes une série de cris longs et plaintifs poussés dans diverses directions. Je reconnus tout d'abord des cris de loups qui semblaient s'appeler. Les loups de cette région appartenaient à l'espèce la plus grande et la plus féroce : je savais que l'un d'eux, isolé, n'oserait pas attaquer un homme, mais, nombreux et affamés comme ils l'étaient en ce moment, ils m'inspiraient une crainte réelle.

Nous ne pouvions que nous hâter, et c'est ce que nous fîmes; mais les hurlements augmentaient et se rapprochaient sensiblement. Comme nous entrions dans un ravin profond et encaissé, quelques cris stridents retentirent tout près de nous; nous entendîmes un craquement brusque dans les broussailles, et, au même instant, sept ou huit grands loups secs, décharnés, rendus furieux par la faim, débouchèrent dans le sentier.

Leur invasion fut si rapide et si imprévue, que ma femme poussa un léger cri et tira les rênes de son cheval. Celui-ci se cabra, et elle tomba au milieu des terribles animaux dont les yeux étincelaient dans l'ombre comme des charbons ardents. Heureusement, sa chute soudaine les écarta un peu, et, par une rare présence d'esprit, elle profita de cette minute de répit pour se rouler précipitamment dans sa robe de buffle. Bien lui en prit, car la lutte commença sur-le-champ, terrible, foudroyante.

Avec des hurlements affreux, les loups s'élancèrent simultanément sur ma femme gisant à terre, sur moi, sur nos deux chevaux. Celui de ma femme se débarrassa par une ruade vigoureuse et s'enfuit à travers les bois; le mien se cabra violemment, et je reconnus aussitôt que je ne pourrais ni le maîtriser, ni faire usage de mes armes. Je parvins à tirer mes pieds des étriers et sautai à terre. Dans ce désordre, ma carabine s'échappa de mes mains et la secousse fit partir le coup; mon cheval s'élança dans le bois sur les traces de son compagnon.

Je me trouvai donc debout sur la neige glacée, à trois pas du groupe confus des animaux furieux. J'étais vivement ému, pourtant je n'eus pas un instant d'hésitation : ma bien-aimée compagne, la mère de mes enfants, était en danger; j'avais à ma ceinture mes pistolets chargés, mon couteau de chasse était à mon côté. Je me jetai dans la mêlée, un pistolet de chaque main.

De mes deux coups tirés à bout portant, j'abattis deux de mes ennemis. Ils roulèrent en hurlant sur la neige. Leurs compagnons n'eurent pas plus tôt senti leur sang, qu'en dépit du proverbe ils se jetèrent sur eux avec la rage de la faim, et en quelques minutes les dévorèrent sous mes yeux, presque sur le corps même de ma femme.

Je m'assurai rapidement que celle-ci était saine et sauve, et je lui ordonnai de rester enveloppée dans sa robe de buffle. Je me bornai à la transporter à quelques pas de distance. Puis je ramassai ma carabine et me hâtai de la recharger, ainsi que mes autres armes. Mon intention était bien de m'en servir contre nos premiers assaillants, mais ceux-ci, soit effrayés, soit à moitié rassasiés, paraissaient moins hostiles et même s'éloignaient peu à peu. En revanche, de nouveaux hurlements m'annonçaient l'approche d'autres adversaires. J'attendis donc au pied d'un arbre, les pistolets en main et le couteau aux dents.

Je n'attendis pas longtemps; une nouvelle bande parut presque aussitôt. Les agresseurs, au nombre de dix ou douze, ne tardèrent pas à nous apercevoir; ils n'osèrent pas nous attaquer tout d'abord, mais, grondant sourdement, ils se mirent à tourner autour de nous, rétrécissant à chaque instant leur cercle menaçant.

Tout à coup l'un d'eux, plus hardi ou plus affamé que les autres, bondit sur moi. Avant qu'il ne m'atteignît, la balle d'un de mes pistolets lui fracassa la tête. Il roula sur la neige, et, comme les deux autres blessés, fut dévoré. Mais je n'eus pas le temps de me féliciter de mon adresse, car au même moment je sentis s'enfoncer dans ma cuisse les dents acérées d'un autre loup....

Au cri que m'arrachèrent la douleur et la surprise, répondit un cri d'angoisse de ma pauvre femme, qui me crut mort et perdit tout espoir. Mais, d'un mot, je la rassurai, et en même temps mon second pistolet, appliqué sur le crâne de l'assaillant, me délivra de ce terrible danger. Déchargeant alors ma carabine au milieu du groupe qui se battait sur le corps du premier blessé, j'eus la satisfaction de voir les loups rentrer en désordre dans le bois, et je remarquai que plusieurs chancelaient et paraissaient déjà attaqués par les autres.

Nous étions donc une fois de plus miraculeusement délivrés, mais ma blessure à la cuisse était très-douloureuse. Un rapide examen me prouva pourtant qu'elle n'était point grave. Aussi, sans m'en inquiéter davantage, m'empressai-je de recharger mes armes. Ma femme, déjà rassurée, se jeta à mon cou, m'embrassa tendrement, et remercia Dieu de notre salut.

« Nos chers enfants! s'écria-t-elle, ils ne se doutent pas combien il s'en est peu fallu qu'ils ne fussent orphelins et abandonnés dans ce vaste désert. Hâtons-nous d'aller les retrouver : vite, allons, pendant que cela est possible.

— Cela est impossible, répondis-je tristement; écoute! voici de nouveaux ennemis qui approchent. Ne les entends-tu pas? »

Elle se serra en tremblant près de moi.

« Viennent-ils donc aussi dans cette direction?

— Je le crains.

— Grand Dieu! qu'allons-nous devenir? Comment repousser une troisième attaque?

— Je ne vois qu'un moyen de salut; montons sur un arbre et restons-y jusqu'au jour.

— Mais, à coup sûr, nous y mourrons gelés de froid.

— Hélas! c'est probable, mais à tout hasard, nos chevaux nous ayant abandonnés, nous n'avons pas d'autre alternative. Ta robe de buffle, bien serrée autour de toi, pourra peut-être te garantir du froid, comme elle t'a défendue de la dent des loups; pour moi, je tâcherai de me réchauffer en me tenant en mouvement et en allant de branche en branche.

— Mais pourquoi ne pas faire de feu! me dit-elle tout à coup avec une animation d'espoir que je fus forcé de rabattre.

— Parce que, d'abord, nous n'avons pas le temps, les loups s'approchent; ensuite, parce que tout le bois sec est enfoui sous la neige. »

Ma pauvre femme parut découragée.

« Dieu nous garde, alors! car il me semble que nous n'avons plus qu'à mourir. Pauvres enfants! Puisse le bon Dieu permettre qu'ils ne deviennent pas orphelins cette nuit! »

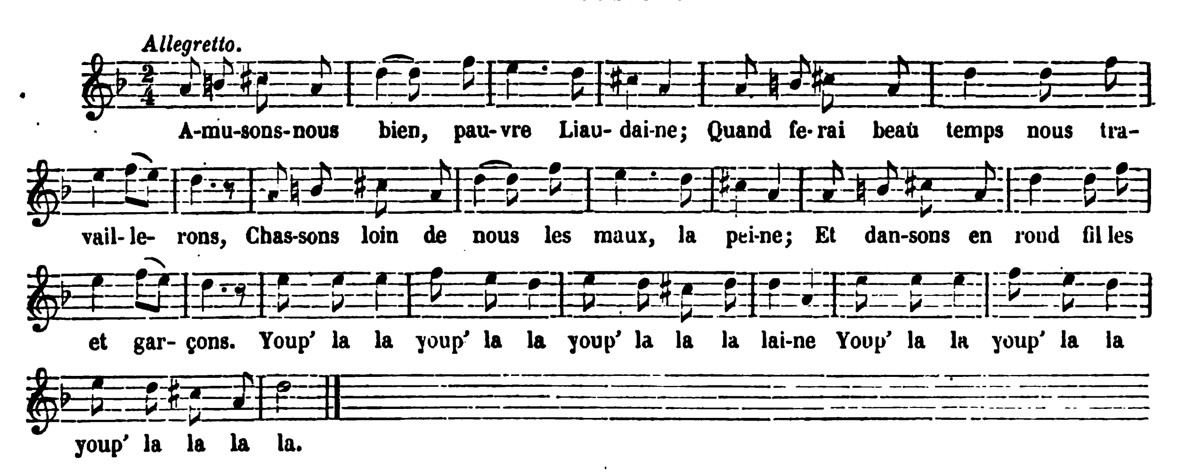
Je la rassurai et l'encourageai. Près de là, je choisis un gros arbre dont les branches inférieures, fortes et larges, étaient hors de la portée de nos ennemis; je l'aidai à s'y élever, et j'y montai aussitôt après elle. Il était temps! A peine avions-nous pu nous installer tant bien que mal, qu'une nouvelle bande affamée vint hurler et bondir au-dessous de nous. Mais nous étions hors d'atteinte, et nous pouvions braver leur rage impuissante.

Un nouvel ennemi non moins redoutable, le froid, nous restait à vaincre. Malgré tous mes efforts pour maintenir la circulation de mon sang glacé, je me sentis si engourdi vers le matin, que je me serais laissé tomber, si je n'avais été soutenu par la voix suppliante de ma femme, qui m'adjurait de vivre pour elle et pour nos enfants. Enfin, le jour parut, et nous le saluâmes avec une indicible joie. Les loups s'étaient éloignés peu à peu; nous descendîmes, et, après quelques instants d'un exercice violent destiné à nous réchauffer un peu, nous nous remîmes en marche et arrivâmes bientôt après à la maison, où nous attendaient les caresses joyeuses de nos enfants, qui, pendant les angoisses de cette longue nuit, n'avaient pas moins souffert que nous.

V. C.

PAUVRE LIAUDAINE.

RONDE BRESSANNE.



DEUXIÈME COUPLET.

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Le printemps viendra pour la fenaison,
Tout le long d'l'hiver, t'as filé d'la laine
Pour les p'tiots marmots de notre maison.

Youp'la la, etc., etc.

TROISIÈME COUPLET.

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Quand l'été viendra, nous moissonnerons.
Aujourd'hui dansons à perdre l'haleine,
Nous travaillerons au temps des moissons.

Youp'la la, etc., etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
L'automne viendra, nous vendangerons.
Partons pour la danse dessus la plaine;
Nous boirons du vin chez les vignerons.

Youp'la la, etc., etc.

CINQUIÈME COUPLET.

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Quand ferai beau temps, nous travaillerons.
Chassons bien loin de nous la peine,
Et dansons en rond filles et garçons.

Youp'la la, etc., etc.

TREIZIÈME VOLUME. N° 677. — Quinze centimes. 24 MARS 1866.

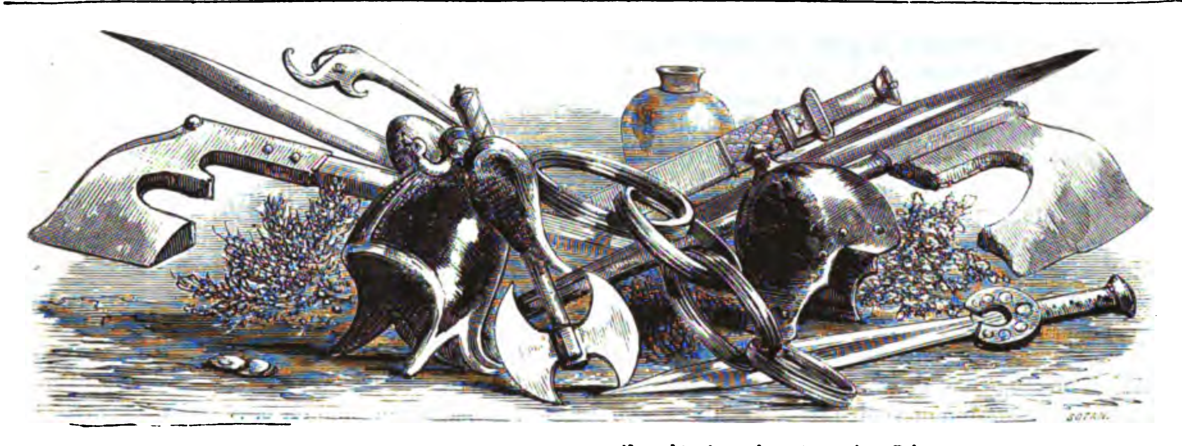
LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Cinquième récit.

Suite des fils de Clotaire Ier, de 561 à 593.

Frédégonde avait deux petits garçons qu'elle aimait beaucoup. Ces enfants étaient l'objet de toutes ses sollicitudes, et elle prenait le plus grand soin de leur santé, car ainsi que je vous l'ai dit, elle voulait qu'ils héritassent du royaume de leur père.

Et bien, ce fut justement par la mort de ses enfants que Dieu punit la reine de Neustrie. Ils moururent tous deux en une seule nuit.

Cependant, lorsque Frédégonde avait vu qu'elle ne pouvait conserver aucun espoir de les sauver, elle s'était mise à prier Dieu, et à lui promettre de changer de conduite, s'il lui épargnait cette douleur. Mais comme Dieu connaît le fond de nos cœurs, il vit que Frédégonde ne se repentait pas sincèrement. Si elle priait, ce n'était pas pour demander à Dieu de lui donner un cœur nouveau; c'était par ambition : car la perte de ses enfants déjouait tous ses plans orgueilleux. Aussi Dieu n'exauça pas ses prières.



Childebert II. (Page 394, col. 1.)

En éprouvant ce malheur, Frédégonde, au lieu de s'humilier sous la main de Dieu, se révolta et dit : « Puisque le Seigneur n'a pas voulu m'écouter, je serai toujours cruelle. Il ne veut pas que mes enfants montent sur le trône; eh bien, il reste encore à Chilpéric un fils de sa première femme, je le ferai mourir ! »

Et, en effet, ce jeune homme, qui était alors l'unique héritier de Chilpéric, fut poignardé par les ordres de Frédégonde.

Pendant que tout cela se passait en Neustrie, le

jeune Childebert II, fils de Brunehaut et de Sigebert, devenait un homme fort et courageux. Vous devez bien supposer qu'élevé par sa mère, il n'aspirait qu'à tirer vengeance de la mort de son père et de celle de Mérovée. Aussitôt qu'il le put, il se mit à la tête des Austrasiens, et accompagné de son oncle Gontran, roi de Bourgogne, il marcha contre Chilpéric. Il avait déjà fait une grande partie du chemin, lorsqu'on apprit que le roi de Neustrie venait d'être assassiné au retour d'une chasse.

Et devinez-vous qui avait fait commettre ce nouveau crime? — C'était encore Frédégonde. — Mais pourquoi? Il y avait à la cour un jeune homme nommé Landri que Frédégonde aimait plus que Chilpéric. On croit que Chilpéric, ayant appris cette amitié, en avait fait quelques reproches à la reine qui, pour se venger de son mari, l'avait fait assassiner.

La mort de Chilpéric ne fit donc aucune peine à Frédégonde; au contraire, elle en fut probablement très-heureuse, car il leur restait un petit garçon âgé seulement de quatre mois qu'elle avait eu depuis la mort de ses premiers enfants. Elle pensait qu'elle régnerait pour lui tant qu'il ne serait pas en âge de commander, et elle espérait pendant ce temps pouvoir satisfaire sa haine contre Brunehaut. Elle fit nommer Landri maire du palais.

Cependant, les seigneurs neustriens, connaissant la cruauté de Frédégonde, ne voulurent pas lui obéir et demandèrent à Gontran de venir gouverner au nom du jeune roi qui s'appelait Clotaire II, pour le distinguer de son grand-père.

Tant que Clotaire II resta sous la tutelle de Gontran, le royaume de Neustrie fut assez tranquille; mais Gontran étant mort lorsque Clotaire II n'avait encore que treize ans, Frédégonde recommença aussitôt la guerre contre Childebert, sur qui elle remporta une grande victoire.

Gontran n'avait pas laissé d'enfants; mais il avait désigné Childebert II comme devant hériter du royaume de Bourgogne. Malheureusement ce prince n'en jouit pas longtemps; il mourut à vingt-six ans, et ses deux fils, Théodebert et Thierry, eurent en partage les États de leur père. Théodebert eut l'Austrasie, et Thierry II la Bourgogne.

Frédégonde ne profita pas longtemps non plus de son pouvoir; elle mourut tout d'un coup et sans avoir le temps de se repentir.

Clotaire II étant encore fort jeune à la mort de sa mère, Landri continua à gouverner pour lui.

MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE CHIEN ET L'HOMME.

FABLE.

Phanor, bon chien de vieille race,
Avait pour maître un jeune oisif,
Intrépide amateur de chasse.
A sa voix esclave attentif,
Tout le jour, à perte d'haleine,
Phanor allait battant la plaine;
Et quand le soir, sur le duvet,
Son maître s'endormait sans peine,
Phanor veillait à son chevet.

« Quel ami! que n'est-il le nôtre!
Comme ils s'aiment! » se disait-on.
Mais un seul des deux aimait l'autre.
L'autre usait d'abord du bâton,
Dès que Phanor, pauvre mouton,
A l'ordre se faisait attendre.
Les chasseurs n'ont pas l'âme tendre.
Or celui-ci traita si bien
L'ami qui n'était que son chien,
Et tant le combla pour salaire
Des largesses de sa colère,
Que l'animal estropié
Ne marcha plus qu'à cloche-pié.

« Que faire, dit alors le maître,
D'un chien maussade et souffreteux?
Quand on est poussif et boiteux,
De ce monde on doit disparaître. »
Lors, attirant dans un bateau
L'invalide qui le caresse,
Il le saisit, et jette à l'eau
Le compagnon de sa jeunesse.

Mais Phanor résiste au courant,
Nage et revient vers la nacelle
Du bourreau qui fut son tyran.
Celui-ci d'une main cruelle
Le repousse, glisse, chancelle,
Et, nautonier fort ignorant,
Lui-même au fond de la rivière
Tombe la tête la première.

L'ingrat ne savait pas nager.
Sa mort certaine allait venger
L'humble victime de sa rage :
Phanor, oubliant son outrage,
Saisit son maître corps à corps,
Et s'épuisant en longs efforts,
Le conduit vivant au rivage.

Dieu me pardonne! moi, chrétien,
Je sens que j'aimerais mieux être
Dans la peau de ce noble chien,
Que sous le manteau de son maître[1].

CLOVIS MICHAUX.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

LVI. Comment Paul fut sauvé.

Mais revenons à Paul. Le coup qu'il avait reçu avait été appliqué avec une grande force, mais Paul avait été en partie protégé par son chapeau, et en tombant, il n'était qu'étourdi. L'impression qu'il éprouva en plongeant dans le fleuve, et l'effort qu'il fit pour respirer, le rappelèrent à un état de demi-connaissance.

Il ne savait ni ce qui était arrivé, ni où il était; mais instinctivement il fit des efforts pour se maintenir la tête hors de l'eau, et il se laissa flotter au gré du courant.

Peu à peu il recouvra la conscience de sa position, et il chercha comment il avait été jeté dans le fleuve.

Tout à coup il entendit des voix à une petite distance

1. Cette fable est de l'histoire. Le fait est arrivé à Paris en 1836.

de lui. Il appela faiblement au secours, et on lui répondit. Il s'aperçut alors qu'il était le long d'un bateau. Une rame lui fut tendue, et on l'aida à remonter à bord.

Le bateau était amarré au rivage, et paraissait lourdement chargé. Il était dirigé par quatre hommes, qui tous à la fois se mirent à accabler Paul de questions. Mais répondant à peine, il tomba presque immédiatement dans un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était haut dans le ciel, et le bateau, poussé par trois vigoureux rameurs, filait sur le fleuve.

Pour Paul, dormir c'était le remède à tous les maux; aussi se sentit-il tout à fait dispos, quoiqu'il eût encore un certain étourdissement du cerveau.

Les Malais recommencèrent à le questionner, mais il resta silencieux. L'un d'eux lui demanda en portugais s'il voulait une noix de coco, et Paul répondit : « Oui. » Ils cherchèrent à le faire causer, mais pas en portugais, car en voyant que Paul connaissait cette langue, ils se regardèrent avec désappointement. Néanmoins, on lui donna une noix et tout ce qui était nécessaire pour en extraire le lait. Lorsqu'il se trouva ainsi rafraîchi, Paul examina sa situation. On descendait la rivière, qu'il désirait remonter.

« A combien sommes-nous de Bencolen? » demanda-t-il en malais.

Les Malais échangèrent un coup d'œil entre eux, et toute trace de désappointement s'effaça sur leur visage.

Paul les examina attentivement, et n'eut pas lieu d'être satisfait.

L'un des Malais lui dit qu'ils venaient de dépasser le doosoon de Radja, et qu'ils s'arrêteraient, pour passer la nuit, à une dizaine de milles de Bencolen. Paul les remercia des soins qu'ils lui avaient donnés, et les pria de le déposer sur la rive, pour qu'il pût gagner sa demeure, située en amont du fleuve. Mais les Malais lui dirent qu'il ferait mieux de les accompagner à Bencolen.... Paul était prisonnier.

Il ne s'en alarma pas trop, car il pensait pouvoir facilement s'échapper; et il se coucha tranquillement sous la tente, tâchant de comprendre comment il était venu dans la rivière. Il se rappelait parfaitement le sentier où il marchait rapidement dans l'espoir d'arriver plus tôt chez ses amis; mais ses souvenirs s'arrêtaient là. « La rivière, pensa-t-il, était trop loin de moi pour qu'un accident ait pu m'y faire tomber; et cependant, les choses ont dû se passer ainsi: en roulant pardessus le bord, ma tête a porté contre une pierre, et de là mon évanouissement et l'espèce de douleur que je ressens encore. »

Pourtant, quelque probable que cette conjecture lui parût, il avait de la peine à l'accepter, parce qu'il ne se souvenait pas d'être tombé, « et que, se dit-il, on a le temps de penser à bien des choses pendant que l'on roule même seulement de quelques pieds de haut. » Peut-être qu'un tigre s'était élancé sur lui, et avait dépassé son but en le précipitant dans le fleuve.

Il se rappela alors — mais trop tard — le conseil que lui avait donné Henri, d'attendre au lendemain matin, et de ne pas s'aventurer au dehors par une nuit aussi sombre.

« Si j'avais écouté Henri, se dit-il, je serais avec mes amis, maintenant, au lieu de me trouver blessé et prisonnier dans un bateau qui à chaque seconde m'éloigne d'eux. »

LVII. Paul et Aloo se retrouvent.

Paul employa ensuite son imagination à former un plan pour échapper aux Malais. Sachant que plus il tarderait, plus serait grande la distance qu'il aurait à parcourir pour retourner chez ses amis, il ne cessa de guetter l'occasion d'atteindre la rive.

Il essaya de dépister les Malais en défaut en leur parlant comme s'il était disposé à les accompagner.

« Lorsque vous m'avez retiré de l'eau, leur demanda-t-il, vous n'avez pas vu un crick? Je n'ai pas retrouvé le mien dans sa gaîne. »

Les Malais lui répondirent qu'il devait l'avoir perdu avant de monter dans le bateau. La perte de son crick fut pour Paul un grand chagrin.

Au moment où le bateau doublait une pointe qui formait un coude dans la rivière, et se trouvait près de la rive, Paul se jeta à l'eau et nagea vigoureusement vers la terre. Les Malais imprimèrent aussitôt une autre direction à leurs rames, et furent à portée de Paul avant qu'il eût atteint le bord du fleuve. Ramené à bord du bateau, on le prévint qu'une autre tentative d'évasion lui coûterait la vie. Ils ne lui lièrent pourtant ni les pieds ni les mains, car ils pensèrent lui ôter toute occasion de se sauver en évitant d'approcher de la rive.

Le bateau avait été rejoint par un autre; plusieurs fois ils se trouvèrent côte à côte, et Paul put distinguer, couché sur le chargement de la barque, un individu qui demeura immobile toute l'après-midi; mais, au coucher du soleil, lorsque les bateaux furent amarrés au rivage pour la nuit, il se leva, et Paul reconnut le Chinois Aloo.

Aloo reconnut aussi Paul : en voulant sourire, il ferma les yeux, et ouvrit la bouche de telle façon que les Malais reculèrent. Paul se demanda si le sourire qu'il lui adressait exprimait le plaisir, la surprise, la haine ou la crainte.

« Henri a remonté la rivière ce matin, lui dit Aloo; je pense qu'il allait vous rejoindre. Tous deux vous m'aviez laissé, et j'ai cru devoir profiter de ce bateau pour venir trouver le capitaine à la ville. »

Paul accepta cette histoire pour vraie.

« Vous nous aviez quittés pour remonter la rivière, continua le Chinois; pourquoi la descendez-vous à présent?

— Si je la descends, c'est contre ma volonté, répondit Paul; je suis prisonnier Et vous?

— Prisonnier? Non. »

Un bruyant éclat de rire des Malais fit soupçonner à Aloo qu'il s'était trompé. Bientôt il ne douta plus, car les Malais prirent des chaînes et attachèrent Paul et Aloo par la cheville du pied à un crochet de fer au fond de l'une des barques.

Aloo avait été assez imprudent pour apprendre aux Malais qu'il arrivait de la côte orientale de Sumatra. Voyant que les deux prisonniers se connaissaient, ils avaient supposé naturellement qu'ils avaient traversé l'île ensemble, et qu'étant étrangers au pays, il n'y avait pas grand danger à les emmener comme esclaves. Leur seul embarras serait de les faire sortir du port.

Le lendemain, avant le lever du jour, les bateaux

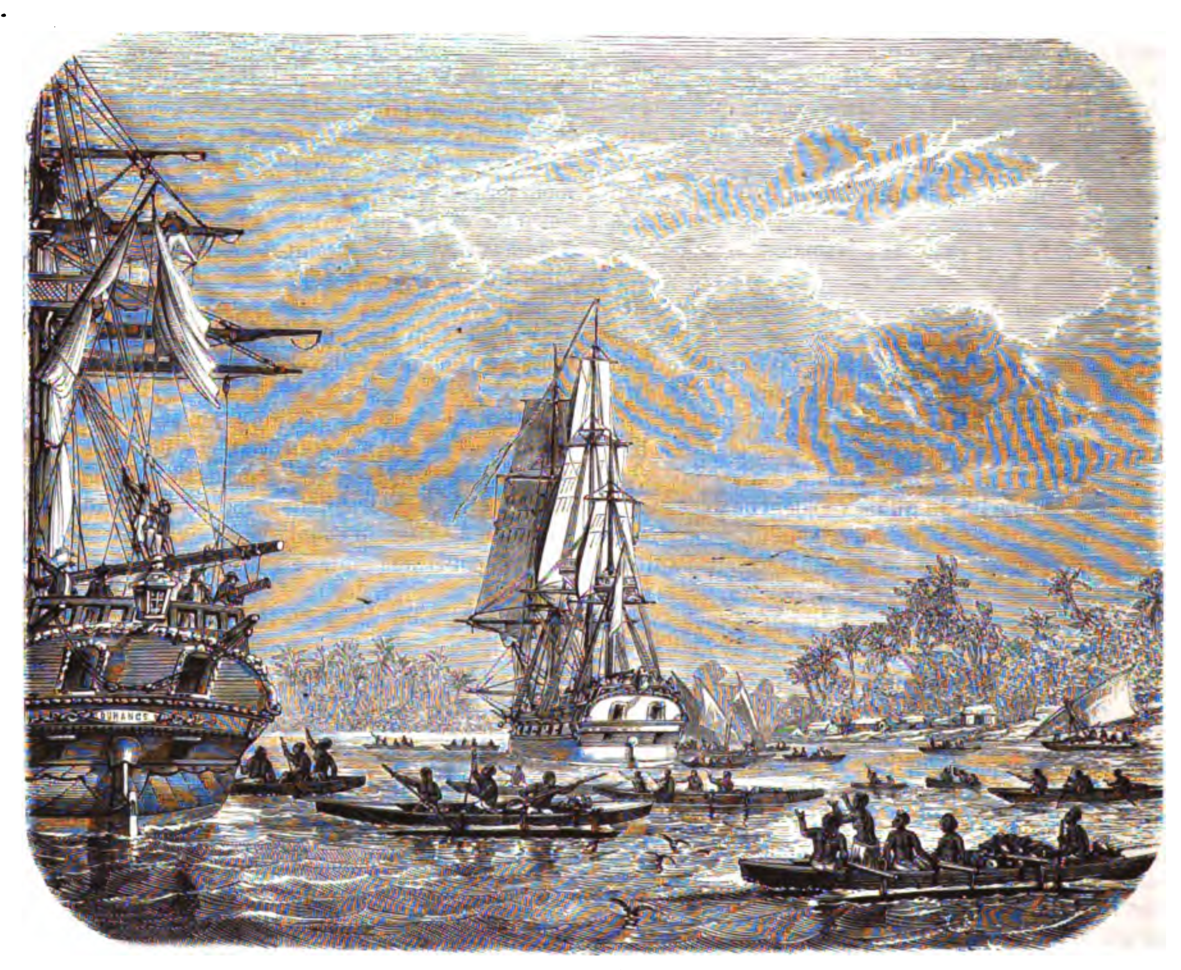
furent détachés et reprirent leur course sur la rivière. Au bout de quelque temps, comme on approchait de la ville, les Malais crurent prudent de prendre de nouvelles précautions. Ils attachèrent les mains des prisonniers derrière le dos et leur lièrent les pieds; ensuite, ils les déposèrent au fond d'un bateau et les cachèrent sous des nattes.

Une heure après, les bateaux traversèrent la ville de Bencolen et entrèrent dans la baie.

A quelque distance des autres navires était une énorme pirogue; ce fut à côté d'elle qu'allèrent se ranger les Malais Paul et Aloo furent hissés du bateau sur la pirogue, où on leur ôta leurs liens et leurs chaînes, mais un homme fut chargé de veiller sur eux.

Le lendemain, Paul et Aloo furent amenés sur le pont, et on leur donna l'ordre d'aider à transborder les bateaux sur la pirogue. Aloo se mit à l'ouvrage avec une apparente bonne volonté, car il était heureux de tout ce qui pouvait empêcher Paul et le capitaine de se retrouver. Quant à Paul, il était incapable de travailler et même de se tenir debout sans avoir quelque chose pour s'appuyer. Croyant que c'était par paresse, l'un des Malais essaya d'user envers lui de contrainte, mais tout fut inutile. Voyant qu'il était malade, les Malais le laissèrent se coucher sur le pont, et un officier de la pirogue, versé dans la médecine indienne, fut appelé pour lui donner ses soins.

Le coup que Paul avait reçu sur la tête, l'anxiété de



Les bateaux entrèrent dans la baie. (Page 396, col. 1.)

se voir prisonnier et emporté loin de ses amis, l'indignation des mauvais traitements auxquels il avait été soumis, lui avaient donné une fièvre brûlante.

L'officier était un Indien court, gros, noir, qu'il suffisait de voir pour n'être pas tenté de se faire une querelle avec lui. Il se tourna vers les Malais et leur adressa un long discours pour leur donner une haute idée de ses connaissances. Il leur dit que le malade avait la fièvre, et il ajouta qu'il était trop tôt pour donner au patient aucun médicament; qu'il ne devait prendre de toute la journée, ni une bouchée de nourriture, ni une goutte d'eau, mais s'étendre à l'ombre et rester couché sur le côté gauche.

Le troisième jour de sa maladie, le médecin lui donna à boire du conjie, ou, si l'on veut, de l'eau dans laquelle avait bouilli du riz, et qui avait beaucoup de rapport avec ce que nous appelons de « l'eau d'orge. »

Paul était si faible qu'on fut obligé de lui introduire la nourriture dans le gosier, car il n'avait pas la force de l'avaler. Une heure après le docteur le déclara hors de danger.

« Je lui ai défendu de manger jusqu'au moment où la nourriture va produire chez lui un bien extraordinaire. La vie qui s'en allait revient. Désormais, il ira de mieux en mieux; cependant, il faudra longtemps, — trois ou quatre mois, — avant qu'il soit en état de manier une rame. »

Aloo tournait tout autour de Paul en grimaçant et

en montrant des dents d'ivoire capables d'effrayer un crocodile. Le docteur éprouvait une répugnance invincible pour lui.

« Va-t'en! cria-t-il, que je ne voie jamais tes dents de ce côté-ci. Ce jeune garçon n'ira jamais bien s'il est condamné à voir ta face grimaçante penchée sur lui? Et s'adressant aux marins : — Vous m'entendez, vous autres, si vous le voyez venir ici, chassez-le.»

Deux semaines se passèrent; la pirogue était sur le point de prendre la mer et la fièvre avait quitté Paul. Le docteur s'était attaché à lui; ils eurent ensemble une longue conversation.

« Pourquoi étiez-vous si loin en amont de la rivière lorsqu'on vous a trouvé? lui demanda-t-il. Avez-vous des amis par là?

— Oui, répondit Paul. Mon père est planteur, et j'étais près de chez lui quand on m'a pris et amené ici.

— Comment! s'écria le docteur; votre père est planteur? Avez-vous des amis dans la ville?

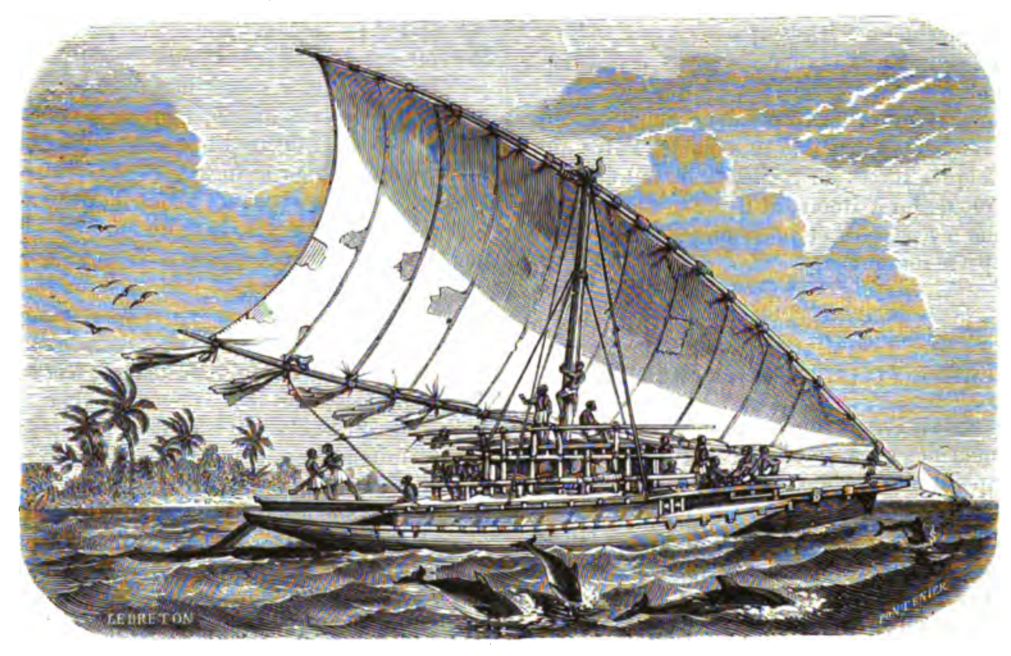
— Oui, M. Shipley, le marchand. Mais il y a un an que je ne l'ai vu. C'était dans cette baie. Il était venu me dire adieu sur *l'Alcmène*, le vaisseau français que les Malais appellent le « Chat des jongles. »

Le docteur envoya chercher le capitaine du navire. Celui-ci logeait dans la ville et paraissait rarement à bord. Il passait la plus grande partie de son temps à des combats de coqs.

« Voici l'un des deux individus qu'on a ramassés sur la rivière, lui dit-il en indiquant Paul. Il est presque mourant de la fièvre, et il se passera bien deux mois avant qu'il puisse manier une rame. Son père est un planteur portugais qui habite sur la rivière, et il ne serait pas prudent de l'emmener. D'ailleurs, il appartient à un vaisseau de guerre, un vaisseau français.

— Il ne faut pas le garder ici, répondit le capitaine, il pourrait nous attirer des embarras. Mettez-le dans un bateau, et qu'il s'en aille chez lui. »

En achevant ces paroles, le capitaine s'éloigna, et le



On leur donna l'ordre d'aider. (Page 396, col. 2.)

docteur se fit conduire vers quelques bateaux qui n'attendaient que la marée pour partir et remonter le fleuve. Un des bateliers consentit à prendre Paul et à le déposer en route. Après avoir aidé Paul à monter dans le bateau, le docteur lui mit deux dollars dans la main, en lui disant :

« Dans un jour ou deux, vous serez assez fort pour marcher. Pour que vous ne vous fatiguiez pas, j'ai voulu vous faire remonter la rivière en bateau. Si vous m'avez trompé en me disant que vous demeurez par là, vous en serez puni tôt ou tard. Je ne puis rien faire de plus pour vous. »

Et là-dessus, le docteur partit. BAILLEUL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES ILLUSIONS DE L'AMOUR-PROPRE.

Cicéron ayant été nommé questeur de Lilybée en Sicile, s'était appliqué à remplir les devoirs de sa charge avec la plus grande vigilance et la plus irréprochable probité.

La Sicile étant alors le grenier de Rome, sa principale occupation avait été de fournir aux Romains le blé et les autres provisions dont ils avaient besoin.

L'année ayant été mauvaise, il était nécessaire de prévenir la disette et d'empêcher les plaintes du peuple. On ne pouvait, d'ailleurs, contenter les Romains qu'en épuisant les Siciliens, et il avait fallu à Cicéron beaucoup d'adresse et d'activité pour ne pas indisposer, dans ces circonstances critiques, les uns et les autres.

Mais il avait traité les courtiers avec tant de politesse, les marchands avec tant d'équité, les habitants de la province avec une générosité si extraordinaire, et les alliés avec une si rare modération, qu'il était parvenu à servir les Romains sans vexer les Siciliens.

Il sortit donc de sa province, très-satisfait de lui-même, et se figurant que Rome tout entière n'était

occupée que de sa gloire et des services qu'il lui avait rendus.

Il avait hâte d'y arriver pour recueillir, après un an d'absence, les applaudissements de ses concitoyens. Déjà il était à Pouzzoles, qui était alors un des lieux les plus agréables de l'Italie, fréquenté par les Romains les plus riches et les plus puissants, pour l'utilité de ses bains autant que pour l'agrément de sa situation.

Le premier personnage qu'il y rencontra lui demanda depuis combien de jours il était sorti de Rome, et quelles étaient les nouvelles qu'on y débitait.

« Je viens de la province, lui répondit Cicéron tout stupéfait.

— D'Afrique, apparemment? » reprit un autre.

Cicéron n'ayant pu s'empêcher de dire avec une certaine impatience :

« J'arrive de Sicile. »

Il s'en trouva un troisième, qui, voulant paraître mieux instruit que les autres, ajouta :

« Comment! ne savez-vous pas que Cicéron vient d'exercer la questure à Syracuse? »

C'était à Lilybée que l'orateur romain avait rempli cette charge.

Cette petite aventure lui révéla dans quelles bornes étroites se renferme souvent la renommée. Parce qu'il avait eu quelques succès en Sicile, il croyait qu'on ne s'occupait que de lui à Rome, et il venait de découvrir que personne n'y pensait, et qu'on ne savait pas même où il avait passé son année. J. D.

LA JEUNE FILLE DU FORT HENRY.

Chacun connaît l'incroyable rapidité qui signale le développement des cités américaines. Nous n'étonnerons donc point nos lecteurs en les conduisant, au mois de septembre de l'an de grâce 1777, sur l'emplacement à demi sauvage occupé aujourd'hui par la ville de Wheeling, en Virginie.

On n'y voyait alors qu'un fort entouré de solides palissades, hautes d'environ huit pieds, et embrassant un espace d'environ trois quarts d'arpent, en forme de parallélogramme. A chacun des quatre angles est un blockhaus formé de poutres qui s'avancent en saillie au-dessus des pieux de la palissade, et garni de meurtrières d'où l'on peut sans danger surveiller les environs.

D'un côté coule l'Ohio; de l'autre s'étend un petit bois derrière lequel est la forêt vaste et sombre; la troisième face comprend un champ défriché et clos; sur la quatrième, on voit quelques huttes : c'est le village.

Un soir, tous les habitants de la petite bourgade furent réveillés et mis en émoi par une alarmante nouvelle. Un chasseur indien vint annoncer qu'une troupe de sauvages rôdait dans le voisinage. A cette époque, de tels avis n'étaient jamais à dédaigner. Aussi, hommes, femmes, enfants, emportant leurs biens les plus précieux, se réfugièrent-ils immédiatement dans le fort, où ils passèrent une nuit tranquille.

Le matin venu, le colonel Shepherd, qui commandait le fort, passa en revue sa petite garnison. Il avait sous les armes quarante-deux combattants, quelques-uns très-jeunes, mais tous braves et bons tireurs. Ne voyant aucun indice de l'ennemi, il envoya un blanc et un nègre en reconnaissance. Comme ils arrivaient à l'extrémité du champ, un hideux sauvage fondit à l'improviste sur le blanc, lui cassa la tête et le scalpa. Ce fut une scène rapide comme l'éclair. Le nègre, glacé d'horreur, et d'ailleurs trop éloigné pour secourir son compagnon, s'enfuit vers le fort, où il raconta ce triste événement.

« Il nous faut déloger l'ennemi, qui, sans doute, est peu nombreux, dit le colonel. Capitaine Mason, prenez quatorze hommes d'élite, et donnez une bonne leçon à ces diables rouges. »

Le capitaine obéit et explora le champ en tous sens, sans y rencontrer trace d'ennemis. Il allait donner le signal du retour, quand retentit une effrayante mousqueterie, et une centaine de balles vinrent siffler au milieu de sa petite troupe, dont presque tous les hommes furent tués ou blessés. En même temps, de vingt côtés à la fois surgirent deux ou trois cents Peaux-Rouges qui enveloppèrent cette poignée d'hommes et achevèrent en quelques minutes de les massacrer. Seul, le capitaine Mason échappa au désastre : l'épée et le pistolet au poing, il s'était tout d'abord frayé un chemin parmi les assaillants, mais le retour au fort lui était fermé, et il fut trop heureux de pouvoir, par une fuite rapide, gagner la forêt, où, grièvement blessé, il réussit à se cacher sous un abatis d'arbres.

A la première alerte, le capitaine Ogle s'était élancé hors du fort avec douze hommes pour couvrir la retraite, mais, à quelque distance, il tomba lui-même dans une embuscade et se vit couper toute chance de retour. Parmi ses compagnons, deux ou trois seulement purent se sauver en gagnant rapidement la forêt. Trois hommes, que leur ardeur entraîna hors du fort au secours du capitaine Ogle, furent contraints de battre précipitamment en retraite : on les poursuivit jusqu'aux portes même du fort, et l'un d'eux tomba mortellement blessé en y entrant.

Aussitôt le siége sérieux commença. Poussant d'assourdissantes clameurs, plus de cinq cents sauvages entourèrent la forteresse et ouvrirent le feu contre elle. La garnison, qui venait d'être si rapidement réduite à douze hommes, riposta vigoureusement, et, derrière les remparts qui les protégeaient, aucun des défenseurs ne perdit courage. A plusieurs reprises, l'ennemi s'élança en troupe serrée pour s'établir sous les murs, mais à chaque fois ils furent forcés de battre en retraite, décimés par les balles infaillibles des habiles tireurs qui, embusqués aux meurtrières, ne tiraient pas un coup au hasard.

Après quelques-uns de ces efforts infructueux, il y eut un moment de trêve. Un drapeau blanc fut arboré à la fenêtre d'une des huttes du village, et l'on vit apparaître la tête d'un Européen, qui demanda, en anglais, la reddition du fort au nom de S. M. Britannique. Il lut une proclamation du gouverneur anglais, et promit protection à tous ceux qui étaient dans le fort, s'ils voulaient se rendre de suite et prêter serment.

« Si tu veux le fort, viens le prendre avec tes braillards de diables rouges, répondit le colonel Shepherd.

— Si nous le prenons d'assaut, pardieu! nous mettrons à mort tous ceux que nous y trouverons.

— Tu n'en ferais pas moins si nous nous rendions, lâche renégat!

— Non, vous serez protégés. Je le jure par ce que j'ai de plus sacré !

— Eh ! qu'as-tu de sacré, perfide vaurien ! Arrière, Simon Girty, nous te connaissons, et tu n'entreras pas dans ce fort tant qu'il restera un soldat américain pour le défendre.

— Attendez, colonel, dit un des tireurs, je vais lui faire comprendre que sa face nous déplaît, et que nous ne voulons pas le voir plus longtemps. »

Et, avec la merveilleuse précision des chasseurs des frontières, l'homme logea une balle dans la poutre de la fenêtre, juste au-dessus de la tête de Girty. Celui-ci comprit et se retira précipitamment.

L'assaut recommença avec une nouvelle fureur, mais sans plus de succès. La moitié de la journée était passée et la lutte durait depuis huit heures, lorsque, pour la seconde fois, les assiégeants s'arrêtèrent un instant. Un certain nombre d'entre eux se répandirent dans le village pour piller, mais la plupart se rassemblèrent en conseil de guerre à l'extrémité du champ où avaient eu lieu les massacres du matin.

Pendant ce temps, une scène émouvante se passait à l'intérieur du fort. Hommes, femmes, enfants, tous étaient rassemblés au centre de l'enceinte, tristes et inquiets; quelques hommes, appuyés sur leurs carabines, essuyaient la sueur qui couvrait leurs fronts bronzés et noircis de poudre; des femmes pleuraient la mort de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères; d'autres serraient avec anxiété leurs enfants sur leur sein. Le colonel, debout, dominait cette scène.

« Enfants ! dit-il, vous vous êtes noblement conduits, vous vous êtes battus comme des héros, et vous êtes les dignes fils de vos pères. Mais, malgré votre courage, il ne nous reste plus d'espoir qu'en Dieu, et si nous devons succomber, nous n'aurons pas même la consolation de mourir en vendant chèrement notre vie; nous verrons égorger tous ces innocents sous nos yeux, et nous ne pourrons les défendre. Nous ne pourrons pas être secourus avant demain, et il faut nous attendre à de nouvelles attaques avant le coucher du soleil : si cela arrive, nous sommes perdus, car la provision de poudre est épuisée, et il ne reste plus, pour chaque homme, que trois coups à tirer. »

Un morne et douloureux silence suivit cette déclaration.

« Quelle sottise, s'écria un colon, de n'avoir pas apporté hier toute notre poudre avec nous. J'en ai un baril entier dans ma cabane, et, s'il était là, nous serions sauvés.

— Il faut l'aller chercher, dit un autre.

— C'est difficile, répondit le colonel. Cent yeux sont braqués sur le fort, et il s'agit de braver une mort presque certaine. Cette poudre, c'est pourtant notre seule chance de salut. Mais l'entreprise est si désespérée, que je ne veux l'imposer à personne, et je n'y consentirais que si quelqu'un voulait se dévouer pour le salut commun. »

En parlant ainsi, le colonel avait jeté les yeux autour de lui comme pour interroger ses hommes. Quatre cris pareils lui répondirent :

« J'irai !

— Bien, mes amis; mais je ne veux risquer qu'un de vous, et c'est déjà trop. Qui ira?

— Moi ! » répondirent ensemble les quatre jeunes gens.

Et aussitôt chacun d'eux se mit à faire valoir ses titres : l'un avait parlé le premier, l'autre courait plus vite, le troisième n'avait pas de famille, et sa mort laisserait moins de regrets. La discussion se prolongeait et s'échauffait.

« Assez ! dit enfin le colonel avec une brusquerie presque dure; ces retards nous perdent, car, à chaque instant, l'attaque peut recommencer. Il faut en finir : vous êtes tous également braves, on le sait, et, en toute autre circonstance, je vous enverrais tous les quatre, mais aujourd'hui, c'est beaucoup d'en exposer un. Décidez-vous donc, et promptement, car le temps presse.

— Je ne céderai certes pas

— Ni moi !

— Ni moi !

— Ni moi ! »

Le colonel allait se fâcher, quand un incident inattendu l'en dispensa. Du groupe des femmes s'avança une belle et gracieuse jeune fille qui, le front haut, sans embarras, sans trouble, pénétra au centre du groupe.

« Arrêtez, cria-t-elle, et cessez ce débat. C'est trop vous disputer le privilége d'exposer une vie qui ne vous appartient pas. Sur quarante-deux défenseurs que nous possédions ce matin, trente ont péri : pas un seul des douze braves qui restent ne doit être sacrifié. La première tentative, au moins, doit être faite par une main qui ne peut pas manier une carabine. D'ailleurs, je connais la maison de mon frère; je sais où est la poudre : j'irai. »

Une opposition unanime accueillit cette proposition héroïque.

« Lizzie ! dit un de ses deux frères, cela ne se peut, vous n'irez pas. Récemment arrivée de Philadelphie, habituée à la vie des cités, vous n'avez même ni la force ni l'agilité des femmes de la frontière; vous ne savez pas quels impitoyables ennemis vous voulez braver.

— Assez, mon frère; vous venez de le dire, vous me connaissez depuis peu de temps. Autrement, vous sauriez que ma volonté est inébranlable. J'irai. »

En vain le colonel et tous les défenseurs du fort insistèrent-ils pour la fléchir; en vain lui représentèrent-ils que c'était pour eux presque un déshonneur que d'exposer une femme à un tel péril, elle persista et leur répondit qu'ils se devaient à la protection de leurs femmes et de leurs enfants sans défense; puis, se dépouillant prestement de ceux de ses vêtements dont l'ampleur aurait pu gêner sa marche, elle demanda qu'on lui ouvrît la porte.

Désespérant de vaincre son obstination, le colonel se décida enfin à la laisser partir.

On ouvrit doucement la lourde porte : la jeune fille mesura d'un œil calme l'espace (soixante mètres environ) qui la séparait de la maison de son frère; elle respira longuement, puis, rapide comme une flèche, s'élança hors du fort.

Stupéfaits de cette apparition inexplicable, les Peaux-Rouges restent d'abord immobiles et attendent; mais, en voyant la jeune fille entrer dans la maison, ils s'élancent de toutes parts pour s'emparer d'elle. Ils approchent, et on ne la voit point reparaître ! Que ce moment paraît long à ses amis ! Enfin, elle sort et reprend sa course vers le fort. Il était temps !... Les ennemis comprennent son dessein, ils la poursuivent en

foule en poussant d'horribles cris; plusieurs ne sont qu'à quelques pas d'elle.... Ils vont l'atteindre, mais elle approche du fort.... elle approche.... et les carabines de ses amis abattent ceux qui la poursuivent avec le plus d'acharnement. A leur tour les sauvages, voyant qu'ils ne peuvent la prendre, veulent du moins la tuer: ils font feu sur elle; ils lancent leurs tomahawks.... mais elle échappe miraculeusement à tous ces dangers, et, au milieu des balles qui se croisent et sifflent autour d'elle, elle tombe plutôt qu'elle ne rentre dans le fort, où ses frères la reçoivent dans leurs bras. Elle tient le baril de poudre serré sur son sein; elle est sauve : la porte se referme, et les défenseurs du fort accueillent par de joyeux vivat celle qui leur apporte le salut de tous.

Ils étaient sauvés, en effet. Vainement les Indiens tentèrent dans l'après-midi une nouvelle attaque, ils furent repoussés avec perte, et le soir ils avaient plus de cent hommes hors de combat. Dans le fort, un seul homme était légèrement blessé. Pendant la nuit, les assaillants, irrités de leur sanglant échec, brûlèrent le village et tuèrent les bestiaux, puis ils battirent en retraite; et quand parurent au point du jour les renforts attendus, le colonel Shepherd, ses douze hommes et



De vingt côtés surgirent deux ou trois cents Peaux-Rouges. (Page 398, col. 2.)

l'intrépide Élisabeth Zane, furent salués par le drapeau américain dont ils avaient si glorieusement défendu l'honneur.

ANECDOTES.

Le P. Labat, jésuite, qui mourut en 1738, dit quelque part :

« Je me souviens d'avoir vu le premier carrosse de louage qu'il y ait eu à Paris; on l'appelait le carrosse à cinq sous, parce qu'on ne payait que cinq sous par heure; six personnes y pouvaient tenir, parce qu'il y avait des portières qui se baissaient, comme on en avait aux coches. Le carrosse avait une lanterne placée sur une verge de fer au coin de l'impériale, sur la gauche du cocher. Il logeait à l'image *Saint-Fiacre*, d'où il prit son nom en peu de temps; nom qu'il a ensuite communiqué à tous ceux qui l'ont suivi. L'usage des carrosses de remise fut établi en 1650, et celui des fiacres en 1657. »

Un général spartiate se préparait à donner une seconde bataille contre les Argiens qu'il avait déjà vaincus une fois, il s'aperçut que ses troupes étaient effrayées.

« Eh! mes amis, leur dit-il, si nous avons peur, nous qui les avons battus, jugez de celle qu'ils doivent avoir. »

PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE DONNÉ EN PRIME.

Nous rappelons à nos lecteurs que les bons cesseront d'être donnés à partir du 1er avril.

TREIZIÈME VOLUME. **N° 678. — Quinze centimes.** 28 MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Sixième recit.

Suite des fils de Clotaire Ier, de 593 à 628

On s'était aussi cru obligé de nommer un maire du palais pour diriger les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne; car les fils de Childebert n'étaient pas en âge de régner. Brunehaut avait été chargée de les élever; mais au lieu de leur donner une éducation chrétienne et de leur apprendre le pardon des injures, elle leur avait enseigné les plus mauvais principes. — Je suis certaine que vous ne comprenez pas pourquoi Brunehaut éleva si mal ses petits-fils. C'est qu'elle était très-orgueilleuse, et elle se disait que si ses petits-fils devenaient des hommes capables, ils régneraient par eux-mêmes; tandis que si elle en faisait des hommes faibles et ignorants, elle régnerait en leur nom.

D'un autre côté, Clotaire II avait été élevé dans la haine de Brunehaut; aussi, lorsque les trois jeunes princes furent devenus grands, ils ne songèrent qu'à se livrer des batailles. Les deux frères se firent même la guerre entre eux, et dans un de ces combats où Thierry avait remporté la victoire, Théodebert périt assassiné, et ses deux petits-fils furent cruellement massacrés.



Ils ne songèrent qu'à se livrer des batailles. (Page 401, col. 1.)

Thierry II devint ainsi roi d'Austrasie et de Bourgogne; mais peu de temps après, il mourut, laissant quatre petits-enfants en bas âge que Brunehaut prétendit encore faire élever à sa manière.

Cependant cette femme s'était rendue odieuse par des crimes de toutes sortes, car elle n'avait pas craint de faire mourir quelques-uns des plus fidèles amis de Sigebert. Aussi les seigneurs austrasiens résolurent-ils de saisir avec empressement la première occasion qui se présenterait pour s'en défaire.

Parmi ces seigneurs, on distinguait un vaillant capitaine nommé Varnachaire. Il arriva qu'un jour Varnachaire se plaignit de Brunehaut et dit qu'elle ne le récompensait pas assez de ses services. La personne devant laquelle il fit ses plaintes dans un moment d'emportement, se hâta d'aller le rapporter à Brunehaut qui écrivit aussitôt une lettre à un de ses serviteurs, le chargeant de faire périr Varnachaire.

Brunehaut se repentit-elle d'avoir écrit cette lettre, ou pensa-t-elle se délivrer de Varnachaire d'une autre façon? On ne sait. Toujours est-il qu'elle déchira la lettre et en jeta les morceaux sous la table. Un domestique, qui était peut-être chargé de surveiller la reine, trouva les morceaux de la lettre. Lorsqu'il vit de quoi il s'agissait, il s'empressa de les porter à Varnachaire, lequel résolut de se venger d'une manière terrible.

Il fit proposer au roi de Neustrie de lui livrer sa grand-tante avec les quatre petits enfants de Thierry. Clotaire II qui, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, avait appris dès sa naissance à haïr Brunehaut, accepta sans hésiter. Brunehaut ne se laissa pourtant pas prendre sans résistance. Poursuivie, elle se sauva dans un château, mais tous ses efforts furent

vains; on s'en empara, et avant de l'amener à Clotaire, on massacra les quatre petits enfants de Thierry.

Enfin elle parut devant l'impitoyable roi qui commença par lui attribuer tous les crimes de Frédégonde, et la condamna ensuite à un supplice affreux. On la dépouilla de ses ornements royaux; puis, après avoir été promenée sur un chameau pendant trois jours, dans tout le camp, elle fut attachée par les cheveux, par une jambe et par un bras, à la queue d'un cheval sauvage qui, excité encore par les éperons aigus qu'on lui avait enfoncés dans les flancs, emporta avec une terrible impétuosité parmi les ronces et les épines le corps de la reine d'Austrasie.

Telle fut la mort de Brunehaut à l'âge de soixante-dix ans.

On ne peut penser à ce supplice sans frémir, et sans se demander comment Clotaire eut le courage de le faire exécuter.

Après la mort de Brunehaut, Clotaire II resta seul maître de la Neustrie, de l'Austrasie et de la Bourgogne; mais il paraît que les Austrasiens n'acceptèrent qu'avec difficulté de le reconnaître pour roi, car ils prirent alors un maire du palais nommé Pépin Landen, qui était par le fait leur véritable chef.

Clotaire eut deux fils, Dagobert et Caribert. Lorsque Dagobert fut devenu grand, son père le nomma roi d'Austrasie, sous la direction de Pépin Landen. Quelques seigneurs austrasiens voulurent profiter de la jeunesse de leur nouveau souverain et le renvoyer. Mais Dagobert appela son père à son secours, et tous les deux ayant combattu vaillamment, remportèrent la victoire.

Depuis ce moment, Clotaire II régna paisiblement jusqu'à sa mort. Une fois sa vengeance satisfaite par le supplice de Brunehaut, on n'eut plus d'autres crimes à lui reprocher, et il mourut à quarante-cinq ans regretté de ses peuples. MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

LE CAPITAINE VAN GROOTE.

Il y a moins d'un demi-siècle, personne ne songeait à gravir les sommets les plus élevés des Alpes. Ces majestueuses montagnes inspiraient plus de terreur que d'admiration, et on se contentait d'en saluer de loin les cimes réputées inaccessibles.

Maintenant, il n'y a pas de touriste qui n'ait parcouru un coin des Alpes ou des Pyrénées, et chaque année le Mont-Blanc voit son sommet occupé plusieurs fois par des voyageurs intrépides.

Des sociétés se sont formées à Londres et en Suisse pour encourager ces ascensions, comme on encourage les courses de chevaux. L'*Alpine-Club* a son président, ses membres et ses règlements aussi bien que le Jockey-Club.

Ce n'est plus seulement le Mont-Blanc et les pics d'alentour qui sont l'objet de ces excursions ascensionnelles, mais depuis quelque temps c'est aussi le Mont-Rose avec les divers sommets qui l'avoisinent.

Les dames elles-mêmes ne reculent pas devant cette tâche difficile; miss Howse, en 1861, et miss Walked, en 1862, ont tenté et exécuté l'escalade de ce second géant des Alpes.

Ces ascensions ne sont pourtant pas sans danger.

Au cimetière de Zermalt, qui est l'endroit d'où l'on part pour étudier le groupe du Mont-Rose, on voit la tombe d'un officier de la marine russe, Édouard Van Groote, qui fut victime de sa curiosité.

S'étant engagé sur le glacier de Eindelen pour atteindre l'*Adlut-Pass*, il avait eu la précaution de se passer autour des reins une corde dont ses deux guides tenaient chacun une extrémité.

Une crevasse du glacier se trouvant dissimulée par la neige qui la recouvrait, il sentit céder l'endroit où il venait de mettre le pied. La corde trop faible s'étant rompue, il tomba dans l'abîme à une profondeur de quatre-vingts pieds.

Il avait la tête en bas et ne se sentait aucun membre brisé; mais il ne pouvait se mouvoir, serré comme il l'était, entre les parois de la crevasse.

Un des guides courut aux chalets de Findelen chercher des cordes, mais il lui avait fallu quatre heures pour aller et venir. Le malheureux officier vivait encore. On lia les unes au bout des autres toutes les cordes qu'on avait apportées, et on le croyait sauvé.

Mais quand on descendit dans la fente ce mince appareil de sauvetage, ce fut un cri de désespoir, les cordes étaient trop courtes. Il fallut aller à Zermalt pour en chercher de plus longues.

Il fallait plus de six heures pour faire ce voyage. En attendant, une congestion cérébrale se déclara, et le froid acheva ce malheureux officier, qui avait un instant espéré de revenir encore à la vie et à la lumière.

J. D.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

SUITE.

LVIII. Désappointement et douleur de Paul.

Paul, tout entier aux plus douces espérances, passa dans la joie le temps du voyage. Lorsque le bateau s'arrima au rivage, juste en face de l'habitation, Paul s'élança à terre avec une force et une agilité qui auraient beaucoup surpris et flatté son ami le docteur.

Le bateau s'éloigna et Paul courut vers la maison. Il appela à haute voix.... Personne ne répond, personne ne paraît. Il monte sur une échelle de bambou, et regarde à l'intérieur par une fenêtre : la maison était vide....

Deux hommes travaillaient dans un champ de poivriers. Ils l'entendirent et vinrent voir ce qu'il voulait.

« Où sont mon père et ma mère? demanda Paul, lorsqu'ils furent près de lui.

— Qui? votre père et votre mère?

— Ceux qui habitaient ici, sont-ils donc morts?

— Non; ils sont partis pour retourner en Portugal. »

Ces paroles tombèrent sur Paul comme un coup de massue. Il parut si mal que l'un des hommes courut à la plantation pour demander du secours.

Le nouveau maître était absent, l'ayant achetée à Antonio il était allé à Bencolen pour le payer. Mais l'esclave trouva sa maîtresse et lui dit qu'un jeune garçon, se prétendant le fils des gens qui étaient partis, venait d'arriver.

« Comment! s'écria la femme, le petit garçon est revenu! C'est impossible. Il n'est encore qu'un enfant.

— Non, pas un petit enfant, un jeune garçon.
— Et il a dit qu'il était leur fils?
— Oui.
— Ce doit être Paul! s'écria la femme? pourquoi n'est-il pas venu ici?
— Il n'en aurait pas eu la force; on dirait qu'il va mourir. »
En quelques minutes la femme du planteur arriva près de Paul. Les deux esclaves, obéissant à l'ordre de leur maîtresse, relevèrent Paul et l'emportèrent à la maison, où on le coucha. Un sommeil long et réparateur lui sauva la vie.

LIX. Chagrins et espérance.

Aussitôt réveillé, il voulut partir pour Bencolen.
« Pauvre enfant, dit la femme, on vous croyait mort, assassiné par un Chinois.
— Qui leur a fait penser que j'avais été tué?
— On a découvert l'endroit où vous avez été renversé d'un coup de bâton, puis jeté dans la rivière. Ne savez-vous rien de tout cela?
— Oh! s'écria Paul, il faut que je parte, que j'aille rejoindre mes amis, sinon ils seront partis! »
Un bateau descendait le fleuve en ce moment. Paul y courut.
Au moment de monter, il demanda:
« Les maîtres du bateau sont-ils Malais?
— Non, ce sont des Sumatrans. »
Il monta alors.
« Pourquoi, pensait-il, a-t-on supposé qu'Aloo m'avait suivi et m'avait tué, le soir où je me séparai d'Henri? Cette supposition pourrait être vraie. Mais pourquoi Aloo me voudrait-il du mal? Il sait que tout le monde le déteste, mais pourquoi chercherait-il à se venger sur moi seul? »
La nuit était venue lorsque Paul aborda à Bencolen; et, trop faible pour marcher beaucoup, il ne put obtenir aucune nouvelle de M. Shipley, ce soir-là. Fatigué, encore souffrant, désappointé de n'avoir point rencontré ses amis dans le port, il demanda et obtint un asile, pour la nuit, dans une hutte occupée par une famille de Sumatrans.
Le maître de cette hutte lui témoigna de la compassion; mais sa femme sembla regarder la présence de Paul comme le plus grand des ennuis.
« J'ai des amis, dit Paul au Sumatran, d'excellents amis qui me combleraient de soins et d'attentions si je pouvais les trouver. Est-ce que vous auriez la complaisance de les chercher pour moi? »
L'homme promit de le faire; sa femme prouva, par l'expression de ses traits, qu'elle serait charmée qu'il tînt sa parole.
« Il faudra d'abord que vous trouviez M. Shipley, un marchand anglais, dit Paul, il viendra me voir aussitôt, et m'apprendra où sont mes amis. Je ne saurais vous dire où il demeure, mais le premier marchand à qui vous vous adresserez, vous indiquera sa maison. Je serais allé le trouver, hier soir, mais je suis arrivé ici trop tard. »
L'homme partit pour remplir la commission dont il s'était chargé, et laissa Paul attendant son retour avec impatience.
Une heure s'écoula, et l'anxiété de Paul ne fit que s'accroître. Il était inquiet, agité; la fièvre brûlait son front. Une seconde heure passa encore; le Sumatran revint enfin. M. Shipley n'était pas avec lui.
« Où est-il? s'écria Paul, lorsque son hôte entra dans la hutte. Est-ce qu'il ne va pas venir?... Vous ne l'avez pas vu?
— Non, répondit le Sumatran. Je n'ai pu le trouver.
— J'en étais sûre d'avance, s'écria la femme, enchantée d'être désagréable. Cet homme n'existe pas.
— Tu as raison, répliqua son mari, en regardant Paul avec une expression de commisération. Mon pauvre enfant, ajouta-t-il, en s'adressant à Paul, M. Shipley a quitté Bencolen, il y a cinq ou six semaines, et n'y reviendra jamais, car il est mort. »
Paul resta quelque temps plongé dans un profond silence.
« Avez-vous d'autres connaissances ici?
— Oui, j'ai mon père et ma mère, avec quelques marins; mais je ne sais où les trouver.
— Je m'en doutais, cria la femme, et je suis persuadée que vous saviez parfaitement que l'homme que vous avez envoyé chercher par mon mari était mort.
— Dites-moi tout ce que vous avez appris au sujet de M. Shipley, dit il. Où et quand est-il mort?
— Il était allé, pour des affaires, près de la rivière Klingi, répondit le Sumatran, et il était en train de chasser lorsqu'il fut tué par deux hommes blancs et un Chinois, il y a quatre ou cinq semaines. »
Paul demeura silencieux quelques minutes. Était-il possible que l'homme que Henri, Aloo et lui avaient été accusés d'avoir assassiné, fût son ami, M. Shipley? L'époque, le lieu, tout s'accordait pour démontrer que c'était bien lui qu'il avait aidé à enterrer.
« Pourriez-vous me donner des indications de nature à m'aider à trouver votre père et votre mère? demanda le Sumatran, qui avait le cœur bon et compatissant.
— Oui, répondit Paul; ils sont Portugais, et ils ont descendu la rivière, il y a quelques jours, avec l'intention de retourner dans leur patrie.
— Cela pourra me guider un peu, dit le Sumatran; j'irai, tantôt, faire un tour sur le port.
— Tu es un fou de chercher ce que tu ne trouveras pas, dit la femme à son mari; et si tu veux te laisser guider par moi, tu ne te donneras pas d'autre peine que de mettre à la porte de chez nous ce petit mendiant, à la face pâle. »
Cette insulte redoubla le courage de Paul, car il comprit que, mort ou vivant, il lui faudrait bientôt sortir de la maison.
« Je n'ai pas de nouvelles pour vous, mon enfant, dit le Sumatran, lorsqu'il fut revenu. Il n'y a pas de navire qui parte en ce moment pour le Portugal; un seul est en destination de l'Europe, et aucun de ceux dont vous m'avez fait le portrait n'a pris passage sur son bord.
— J'en étais sûre, dit la femme. Est-ce qu'il a jamais eu un père ou une mère? et en supposant que l'histoire qu'il nous a racontée soit vraie, pourquoi l'auraient-ils abandonné? Nous chargerions-nous de lui, quand eux s'en sont débarrassés? »
Son mari lui répondit:
« Tu crois pouvoir m'ennuyer impunément; mais puisque je ne puis obtenir de tranquillité qu'en faisant de toi une esclave, tu le seras. »

Paul, ne voulant pas être une cause de querelle entre le mari et sa femme, se leva pour quitter la maison. Il réussit, avec quelque difficulté, à se mettre sur ses jambes, et, en s'appuyant contre les murs, il atteignit la porte.

Le Sumatran s'avança pour le retenir; mais, d'une main sa femme le saisit à la gorge, tandis que de l'autre elle menaçait Paul.

Une fois dehors, Paul se dit :

« Je n'entrerai pas dans une autre maison; je vivrai ou mourrai seul. »

Les ombres descendaient déjà des hauteurs voisines, lorsqu'il quitta la hutte; et ce fut d'un pas tremblant qu'il marcha vers le centre de la ville.

LX. L'espérance revient avec les amis.

Enfin, Paul arriva sur le bord de la rivière.

« Que vais-je faire ? se demanda-t-il. Je ne suis pas capable d'aller plus loin, et d'ailleurs, à quoi cela me servirait-il ? »

Quelques petits bateaux étaient amarrés à la rive; il se glissa dans l'un d'eux, dans l'intention d'y passer la nuit. Il trouva, dans une espèce de petite cabine qui était ouverte, une voile, qu'il étendit par-dessus la barque, et qui lui servit à se garantir de la fraicheur de l air. Tout à coup, il se sentit frappé par quelqu'un qui lui parlait une langue qu'il ne comprenait pas.

Il se redressa et aperçu trois hommes dans le bateau qui attendaient qu'il fût sorti pour pousser la barque dans le courant. Il essaya de se lever, mais n'y réussit qu'après plusieurs efforts. Un des hommes le traita, en mauvais français, d'ivrogne, de brute, et lui donna un coup pour l'aider à s'en aller plus vite.

« Arrêtez ! » cria l'un des autres hommes.

Et, saisissant Paul dans ses bras, en même temps qu'il repoussait son adversaire, il ajouta :

« Paul, mon enfant, mon ami, est-ce vous? parlez-moi?

— Charles ! » murmura Paul, d'une voix si faible qu'on put à peine l'entendre.

Et il se laissa glisser doucement au fond du bateau. Charles essaya de le relever, de le faire parler de nouveau, mais il ne put y réussir. Paul était à bout de force.... Ses ennuis étaient finis, car il avait trouvé un ami qui veillerait sur lui, qui chercherait pour lui ses autres amis ; il irait avec eux en Portugal. Telles étaient les pensées qui passèrent par son esprit, pendant qu'il tombait dans un demi-évanouissement, causé par la joie.

Le sloop que le capitaine avait acheté était à l'ancre dans la baie, et devait mettre à la voile le lendemain. Charles servait sous les ordres du capitaine, en qualité de second officier ; et, accompagné de deux lascars, qui faisaient partie de l'équipage, il était venu prendre le bateau pour regagner le navire.



A la maison, on le coucha. (Page 403, col. 1.)

Devait-il emmener Paul à bord? Devait-il le conduire à la Garcia de Sa, où il trouverait Antonio, sa femme et le capitaine ?

« Non, ce serait trop fort pour lui, se dit Charles. Ramez ! » cria-t-il aux lascars.

Et le bateau entra dans le courant du fleuve. Au bout d'une heure, ils arrivèrent au sloop ; Charles monta à bord, demanda une corde, et fit placer une bouline sous les bras de Paul, toujours évanoui.

« J'ai amené avec moi un passager, dit Charles à son ami Henri, le premier officier, qui se promenait sur le pont.

— Un passager ! s'écria Henri. Qu'est-ce à dire?... Qu'avons-nous besoin de passagers ?

— Il y en a cependant un là, dans le bateau. Il faudra bien le prendre avec nous, que nous en ayons besoin ou non, » répondit Charles.

Et saisissant le bout de la corde qu'on avait passée autour de Paul, il cria :

« Attention, vous autres, en bas! » Et il attira la corde à lui. Paul fut ainsi hissé doucement sur le pont. Charles le prit dans ses bras, et l'emporta dans la cabine. Henri l'y suivit, et, à la lumière de la lampe, qui brûlait, suspendue au plafond, il reconnut le passager.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est Paul ! »

Paul resta jusqu'au lendemain plongé dans cette espèce d'évanouissement.

LXI. La reconnaissance.
Le voyage.

Le lendemain, Paul était beaucoup mieux. Il raconta à ses amis tout ce qu'il avait souffert.

« Moi serais enchanté de rester avec vous, ajouta-t-il, mais cela n'est pas possible. Falloir, moi, retrouver mon père et ma mère, et les accompagner en Portugal. Eux sont dans la ville, et moi certain que vous m'aiderez à les trouver.

— Certainement, Paul, et aujourd'hui même, répliqua Henri ; mais après que tu les auras vus, tu reviendras avec nous? Nous allons à Ceylan.

— Cela me ferait plaisir, Henri; mais ne pas pouvoir. Moi aller en Portugal ; c'est une résolution prise, et vous prie de ne pas insister, parce que ce serait inutile.

— Tu es prisonnier ici, mon cher Paul, dit Charles, et je suis tout prêt à jurer que tu ne remettras pas le pied dans l'île de Sumatra. Tu partiras d'ici avec nous.

— Oui, ce que dit Charles est vrai, fit Henri, tu feras bien de le croire ; mais nous tâcherons de déterrer tes amis aujourd'hui, et nous leur permettrons de venir te voir. »

Vers le milieu du jour, un bateau arriva, avec Antonio, Marie et leurs enfants. Une chambre leur était destinée, près de la cabine du capitaine. Henri et

Charles y firent transporter leur bagage. Les enfants n'avaient jamais mis le pied à bord d'un navire, et leur curiosité fut vivement excitée.

Il n'y eut pas une partie du vaisseau que le petit garçon ne voulût examiner immédiatement; il n'aurait pas été éloigné d'exiger que l'on retardât le chargement du sloop, jusqu'à ce que sa curiosité fût satisfaite. Après avoir visité la cabine du capitaine et l'avant du navire, il se faufila entre les ponts, et ce fut ainsi qu'il ouvrit la porte de la chambre où Paul était couché.

Celui-ci ouvrit les yeux, en souriant doucement, s'attendant à voir apparaître Henri ou Charles, et, à leur place, il aperçut le charmant visage de l'enfant qu'il s'était habitué à regarder comme son frère.

Paul ne fut pas aussi étonné que l'enfant, car il avait compté qu'Antonio et sa famille viendraient le voir dans la journée; mais ce que l'enfant éprouva fut plus que de l'étonnement: ce fut de la crainte,... de la terreur.

On lui avait dit, en effet, qu'il ne reverrait jamais Paul; et il le retrouvait là inopinément, le visage pâle et l'air souffrant.

« Paul! Paul! » s'écria-t-il, en se hâtant de regagner le pont.

Et Paul, quoique mû par un sentiment différent, criait de son côté :

« Pedro! Pedro! »

Mais Pedro ne s'arrêta pas à son appel; il s'enfuit plus vite encore, et alla se jeter dans les bras de sa mère, en répétant toujours : « Paul! Paul!

— Qu'est-ce que tu as, mon enfant? » s'écria Marie en le pressant sur son cœur. Mais la seule réponse qu'elle put en tirer, fut celle-ci ·

« Paul! J'ai vu Paul!

— L'enfant a raison, dit Henri; Paul est ici. »

Tous se précipitèrent aux écoutilles, où ils trouvèrent Paul sorti de la cabine, et s'efforçant d'atteindre le pont. Antonio et Marie le saisirent dans leurs bras. En ce moment, le capitaine et Charles arrivèrent par l'autre extrémité du navire. Le capitaine s'arrêta tout à coup, les yeux ardemment fixés sur le groupe qu'il avait devant lui; puis se précipita en avant, pressa Paul sur sa poitrine, en s'écriant : « Mon fils, mon enfant! Tu m'es rendu. »

Paul fut bien surpris. Mais quand il vit Antonio et Marie approuver les paroles du capitaine, il se dit que son père n'avait pas été noyé dans les flots, et que c'était lui qui couvrait ses joues de baisers et de larmes.

De longues conversations leur expliquèrent les événements qui leur avaient semblé si mystérieux. La conduite d'Aloo n'eut plus rien de secret pour eux



« Un passager! » s'écria Henri. (Page 404, col. 2.)

Le treizième jour après leur départ de Bencolen, le sloop fut en vue de la côte de Ceylan, et se dirigea vers le port de Colombo.

« Paul, mon enfant, dit le capitaine, tu vois devant toi, l'une des plus charmantes îles qui soient au monde, et le nom de l'un de tes ancêtres est écrit dans son histoire.

— Et portons-nous le même nom que lui? demanda Paul.

— Oui, il s'appelait Libeiro Marsarenhas, et c'est un nom dont tu peux être fier. Ton père est le seul qui ne lui ait pas fait honneur. Mais le grand objet de ma vie était de te retrouver; ma seule chance, pour y arriver était de rencontrer l'un des misérables qui m'avaient jeté à la mer. » BAILLEUL.

(La fin au prochain numéro.)

UN PETIT GRAIN DE VANITÉ, OU L'ÉCOLE DU BEAU MONDE.

I. Le chemin de la ville et le chemin des champs.

« Eh bien! mes gars, vous voilà donc enfin au comble de vos vœux! dit un matin le fermier Mathieu à ses deux enfants, Bastien et Jean. Vous devez vous trouver heureux comme des rois; plus d'école, plus de grammaire, plus de leçons à apprendre; mais liberté complète et absolue. Dame! vous avez, l'un seize ans, l'autre quatorze, c'est le moment de sortir de votre coquille et de chercher à devenir quelque chose dans le monde. Le grand chemin de la vie est devant vous; reste à savoir comment vous allez le parcourir. Il y a au bout tout plein de bonnes choses pour celui qui aura su y moissonner avec courage et sagesse; mais le maladroit ou le paresseux qui n'aura su qu'y glaner un peu, y trouvera des casse-cou à chaque pas.

« C'est donc dès le début qu'il faut en faire une question d'avenir. Consultez donc là-dessus votr vocation, votre raison....

— Et votre goût, » murmura tout bas Bastien, l'aîné des deux enfants.

Mathieu, qui avait entendu cet aparté, fronça légèrement le sourcil, regarda du coin de l'œil le petit récalcitrant, et cependant continua comme s'il n'avait rien entendu.

« Quand j'étais petit comme vous, mon père, qui n'était qu'un pauvre garçon de ferme, me posa un jour un petit paquet sur le dos : « Allons, mon fieu, me dit-il, faut faire comme moi, chercher à gagner ta vie avec tes bras et te faire un sort. Voilà la grand'route,

plus dix francs en belle petite monnaie blanche. A cent pas d'ici tu trouveras deux chemins: l'un conduit à la ville, l'autre aux champs. Si tu prends le premier, tu arriveras tout droit à la ville. Là, tu iras te louer à quelque gros richard dont tu tourneras la broche un temps plus ou moins long, après quoi il pourrait bien se faire qu'on la tourne un jour pour toi. Ça serait de la chance, pas vrai? Dame! qui sait?... Maintenant, si ton goût est de rester paysan comme moi, enfile bravement le chemin qui conduit aux champs, et va offrir tes services à quelque fermier des environs. Ce sera moins brillant, sans doute, car tu n'auras que des moutons ou des oies à conduire, ou la charrue à pousser; mais tu seras peut-être plus sûr de rester honnête homme; maintenant, choisis. »

« Eh bien! je n'hésitai pas, mes bons petits enfants, ajouta le fermier, je choisis le chemin des champs. Je ne veux pourtant pas vous influencer, croyez-le bien, et je vous laisse encore liberté pleine et entière. Je vous préviens même que j'ai déjà songé, avant notre séparation, à certains petits préliminaires qui vous prouveront ma sollicitude pour vous. J'ai vu à la ville le banquier Philidor, dont ma femme a nourri un enfant, tu sais, Bastien? ce M. Arthur, ton frère de lait, que tu me demandes si souvent à aller voir, je ne sais trop pourquoi.

« J'ai vu encore le fermier Simonnet, mon compère; il est tout disposé à m'obliger, et sa porte vous est toute grande ouverte. Ainsi, choisissez; commis de bureau ou garçon de labour, tout cela vous est offert.

« De plus, mes bons petits gars, j'ai une bonne surprise à vous faire; je viens de vider vos tirelires, il vous revient à chacun.... *cent francs!* c'est juste un zéro de plus ajouté à la somme que j'ai reçue, moi; mais cela ne m'empêche pas de vous en remettre la libre disposition.

« Je vous laisse le quart d'heure de réflexion dit encore le fermier. Réfléchissez; là-bas, à gauche, est Dijon et le banquier Philidor; à droite est la *Ferme-aux-Cailles* et le compère Simonnet.... Là-dessus, je vous quitte. A bientôt. »

Les deux enfants semblèrent d'abord tout stupéfaits de ces deux propositions faites *ex abrupto*. Ils se regardèrent longtemps sans parler, soupesant dans leurs mains cette *énorme somme* de cent francs que venait de leur donner leur père.

« Où vas-tu? » se dirent-ils l'un à l'autre.

Un nouveau silence suivit encore cette double demande.

« Ma foi, s'écria Jean tout d'un coup et comme brisant avec effort un lien qui semblait retenir sa langue, je dirai comme mon père : Je suis né paysan, je reste paysan.... et je pars pour la ferme au père Simonnet; mon argent me servira à acheter des blouses neuves et des sabots.

— Et moi, dit Bastien, je me décide aussi; mais c'est pour aller essayer un peu de la vie des beaux messieurs de la ville, et tâcher d'avoir de belles manières comme mon frère de lait, M. Arthur. Avec mes cent francs, je vais m'acheter de fins escarpins et une toilette à l'avenant. »

II. Toilette complète : habit, veste et culotte.

Les adieux à la famille furent longs et touchants, car la séparation était pénible pour tout le monde. Peut-être taxera-t-on le père Mathieu d'originalité ou même d'imprudence, de laisser ainsi une liberté illimitée à ses enfants; mais c'était un de ces caractères fortement trempés et droits qui ne pensait pas qu'on pût faire mal quand on était de la famille des Mathieu, et qui, du reste, voulait laisser ses enfants tenter un peu tout seuls l'apprentissage de la vie. Dans sa foi de bon chrétien, il était persuadé qu'ils ne pouvaient être perdus partant de chez lui avec ce suprême adieu, si souvent répété de père en fils dans sa famille : A LA GRÂCE DE DIEU!

Nous demanderons donc à nos bons petits lecteurs la permission de prendre, avec M. Bastien, la route de Dijon, distante de là de trois kilomètres à peine.

Notre jeune villageois fit ce chemin en fort peu de temps; la route, du reste, lui sembla d'autant moins longue qu'il la parsema, dans tout son parcours, de magnifiques châteaux en Espagne, de projets de bonheur.

Cependant, il fit son entrée de futur grand seigneur dans la capitale de la Bourgogne avec sa blouse bleu clair, son petit chapeau de feutre et ses gros sabots; mais il avait dans sa pochette vingt belles pièces de cinq francs, et cela vaut bien la baguette d'une fée pour métamorphoser un paysan en prince Mirliflor.

Bastien avisa bientôt une boutique de fripier-tailleur, qui tenait *habits de confection et tout ce qui concerne son état*. Il entra bravement dans ce bazar.

« J'ai cent francs, dit-il tout naïvement, ou plutôt tout sottement, au tailleur assis, les jambes croisées, sur son comptoir. Je vais chez mon parrain Philidor, et je voudrais donc un habillement complet digne de paraître chez un banquier.

— Comment! mon jeune monsieur, s'écria le fripier en sautant sur ses deux pieds, mais c'est la Providence, en ce cas, qui vous adresse chez moi. La maison de Chilpéric Primevert est connue, Dieu merci, pour son assortiment en tout genre, son bon marché et surtout son bon goût.

— Voyons donc un habit d'abord, dit Bastien en se dépouillant de sa blouse.

— De quelle couleur, s'il vous plaît?

— Noir.... ou bleu foncé; je crois que c'est comme cela que les porte M. Arthur.

— Voyez la male chance, dit maître Primevert, il m'en restait encore hier cinq ou six douzaines, mais la vente va si fort, que je n'ai plus.... par exemple, vous jouez de bonheur! que je n'ai plus, dis-je, que celui-ci, dont la couleur est de la dernière mode, café brûlé. Essayons, essayons.

— Il me semble, dit Bastien, qu'il me gêne un peu sous les bras, et qu'il a bien de la peine à croiser par devant.

— Du tout, du tout, cher monsieur, cela est un pur effet de votre imagination; du reste, l'étoffe prêtera à l'air.

— Mais cette couleur.... *café brûlé*, dites-vous, n'est-elle pas un peu ridicule?

— Ridicule! exclama le tailleur avec une indignation toute tragique. Et si je vous disais que M. le préfet de la Côte-d'Or n'en porte pas d'autre?

— Va donc pour cet habit, dit le jeune paysan, flatté intérieurement de l'idée d'être aussi bien mis qu'un préfet.

— Voici maintenant, dit Chilpéric Primevert, un

pantalon de la plus belle nuance : *gris de souris.* On prend cela les yeux fermés. Essayez, essayez.

— Mais.... fit encore Bastien, dont les jambes entrèrent dans le pantalon comme deux allumettes entreraient dans un tuyau de poêle, on dirait une culotte de mamelouck ou tout au moins d'un zouave.

— Ne vous en inquiétez nullement, fit le tailleur d'une voix ferme et persuasive; cela rétrécit énormément par un temps humide, et justement il va pleuvoir. Au fait, vous en ferez ce que vous voudrez; mais vous saurez que c'est comme cela que les aime M. le maire de Dijon.

— Alors, dit Bastien, il n'y a plus rien à dire; passons au gilet.

— Voilà, mon jeune monsieur; essayez, essayez. »

Et Primevert, après avoir retiré avec de grandes précautions, et pour cause, le fameux habit café brûlé, enfila le gilet dans les bras du fils du père Mathieu.

« Il est bien éclatant de couleur, votre gilet, fit observer Bastien en regardant les fleurs rouges, jaunes, bleues, roses et blanches qui chamarraient ce vêtement.

— Un peu *voyant*, peut-être, dit le tailleur, mais, que voulez-vous? dans le salon d'un banquier, faut-il encore faire un peu d'effet.

— Mais il me semble qu'il descend bien bas et qu'il monte bien haut, monsieur Primevert. Voyez donc, il me couvre tout le ventre et me scie les oreilles.

— Oh! jeune homme, jeune homme, ne dites rien de la coupe, je vous en supplie, ce serait une hérésie, une monstruosité. Apprenez (et il lui dit ceci tout bas à l'oreille) que, par une indiscrétion d'un valet de chambre, j'ai pu prendre le patron de ce gilet sur un de ceux de M. le juge de paix du canton, le coryphée du suprême bon ton du département; donc, ce gilet, je vous dis, est mon triomphe, il est unique dans son genre.

— Passons donc à la coiffure et à la chaussure. »

Quant aux souliers, disons tout de suite, à la louange du consciencieux Primevert, qu'ils étaient du plus beau vernis; cependant, comme ils n'avaient pas été faits sur *mesure*, on remédia à leur excessive longueur en bourrant pas mal de coton au bout et en improvisant des contre-forts au talon.... On pouvait, du reste, être sûr, avec une telle chaussure, de n'avoir jamais de cors aux pieds.

Vint le tour du chapeau; Bastien trouva, il était bien difficile ce Bastien, ou que sa tête était trop grosse pour chaque couvre-chef, ou que ces couvre-chefs étaient bien petits pour sa tête. Le cas était perplexe, et maître Primevert aurait bien résolu le problème en donnant un beau coup de poing sur ledit chapeau; ce qui aurait pu le faire entrer de quelques millimètres, mais il craignit qu'il ne s'ensuivît une complète déformation, et il aima mieux avoir recours aux arguments.

« Le chapelier, dit-il d'un ton sentencieux, fait un chapeau, c'est vrai, mais ce n'est là que la partie grossière de l'œuvre; il n'appartient qu'à l'homme de génie de l'assortir à la physionomie de l'individu. Or, votre galbe est un type qui ne veut pas autre chose qu'un chapeau pointu et flottant vaporeusement sur l'extrémité du chef; prenez-moi donc cela, et soyez persuadé que vous serez remarqué de tout le monde. »

Bastien, vaincu et convaincu, accepta tout, fit un paquet de ses vieilles hardes qu'il mit sous son bras, et dit au fripier de se payer, en étalant ses vingt pièces de cinq francs sur le comptoir.

« Jeune homme, fit Chilpéric Primevert avec un geste magnifique, voilà une confiance qui m'honore; aussi serai-je discret et consciencieux. »

Et il empocha quatre-vingt-dix-neuf francs cinquante centimes.

Bastien, léger d'argent, mais beau comme feu Narcisse, salua et prit immédiatement sa course vers l'hôtel de son parrain le banquier. CASTILLON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA LÉGENDE DU LION ET DU MARABOUT.

Un lion rencontra un jour un marabout.

Ce qu'il y a de plus fort se trouvait en présence de ce qu'il y a de plus saint.

Le lion s'arrêta, s'assit et contempla le marabout. Le marabout, sans se laisser intimider ni émouvoir, fixa le lion et lui adressa la parole en ces termes :

« Monseigneur, on dit que vous êtes très-fort?

— Oui, dit le lion, très-fort.

— Quelle est votre force, monseigneur?

— Ma force? je n'en ai jamais connu l'étendue.

— Seriez-vous bien fort comme quarante hommes?

— Assurément, j'emporterais sans gêne ce que quarante hommes ne pourraient traîner.

— Si vous rencontriez un bœuf, monseigneur, pourriez-vous l'emporter?

— Avec la grâce de Dieu, j'emporterais un bœuf aussi facilement qu'une plume.

— Et s'il s'agissait d'un cheval, est-ce que vous l'emporteriez avec la même facilité?

— Si je rencontrais un cheval, avec la grâce de Dieu je le prendrais, je le jetterais sur mes épaules, et je courrais avec ce fardeau comme je cours maintenant.

— Et si c'était un mouton?

— Pour un mouton, fit le lion en souriant avec dédain, je l'emporterais sans peine. »

Il n'avait pas dit cette fois avec la grâce de Dieu. Le roi des animaux avait cru qu'il se suffisait à lui-même pour un pareil fardeau.

Mais l'Éternel, qui avait entendu cet entretien, résolut de punir la pensée d'orgueil qui était entrée dans le cœur de la plus forte et de la plus vigoureuse de ses créatures. Et il dit au lion :

« Puisque tu as cru que tu pourrais emporter un mouton par tes seules forces, sans ma grâce et mon assistance, jamais tu ne le feras. »

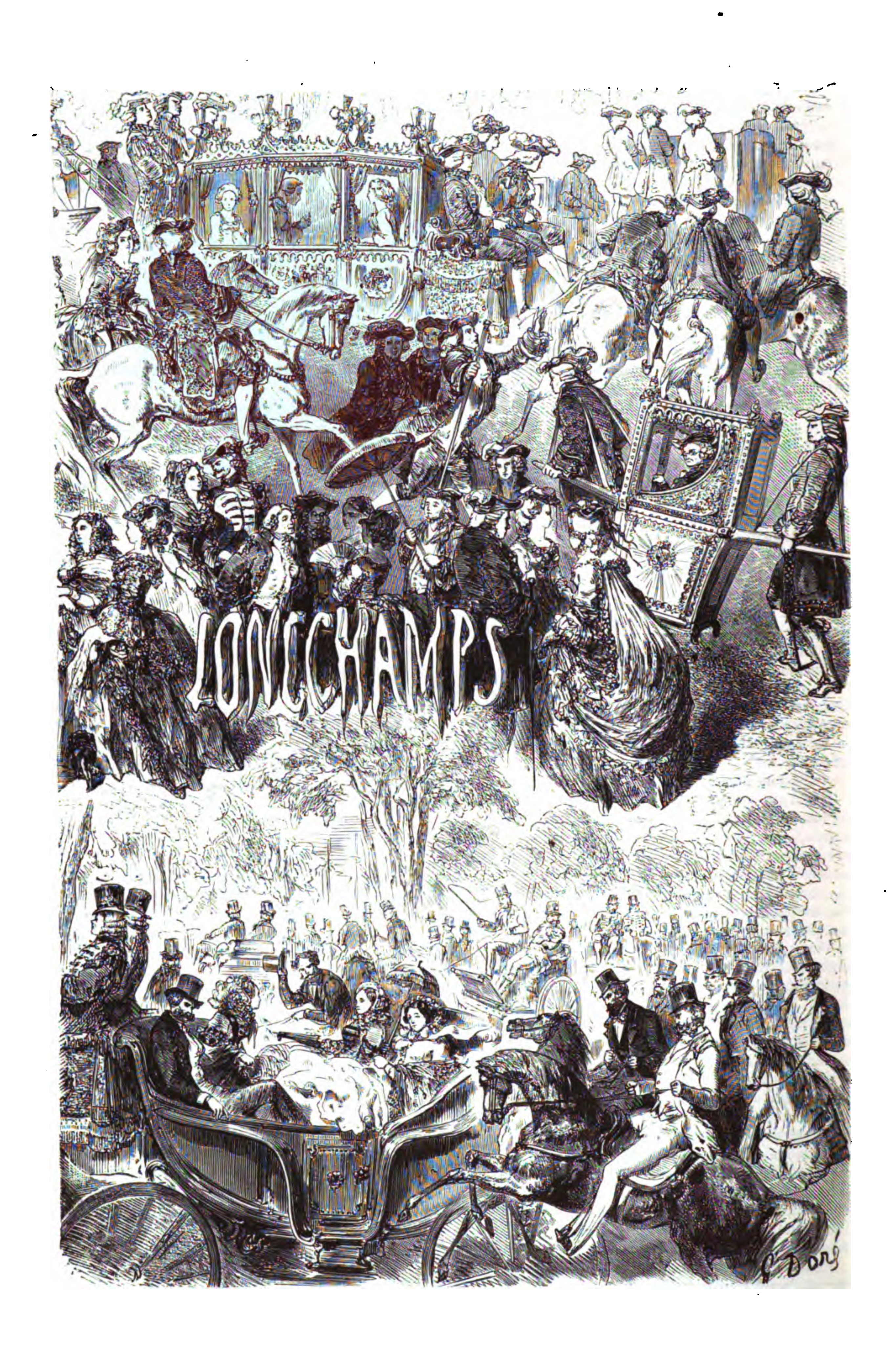
C'est pour cela que, quand le lion prend un mouton, il ne peut le jeter sur ses épaules pour l'emporter, et qu'il est obligé de le traîner. J. D.

(*Imité de l'arabe.*)

PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE

DONNÉ EN PRIME.

Nous rappelons à nos lecteurs que les bons cesseront d'être donnés à partir du 1er avril.


LONGCHAMPS
G. Doré

TREIZIÈME VOLUME. N° 679. — Quinze centimes. 31 MARS 1866.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



SOMMAIRE.

VARIÉTÉS.

UN GOUT DE M. DE VILLEBOIS.

Lorsque j'étais au service de Russie, dit Bernardin de Saint-Pierre, j'allais souvent dîner chez M. de Villebois, grand maître de l'artillerie, et général du corps du génie où je servais. J'avais remarqué qu'on lui présentait toujours sur une assiette je ne sais quoi de gris et de semblable, pour la forme, à de petits cailloux. Il mangeait de ce mets avec fort bon appétit et il n'en offrait à personne, quoique sa table fût honorablement servie et qu'il n'y eût pas un seul plat qui n'y fût présenté au moindre convive. Il s'aperçut un jour que je regardais son assiette favorite avec attention. Il me demanda en riant si j'en voulais goûter; j'acceptai son offre, et je trouvai que c'étaient de petits blocs de lait caillé, salés et parsemés de grains d'anis, mais si durs et si coriaces, que j'avais toutes les peines du monde à y mordre, et qu'il me fut impossible d'en avaler.

« Ce sont, me dit le grand maître, des fromages de mon pays. C'est un goût de l'enfance. J'ai été élevé parmi nos paysans à goûter de ces gros laitages. Quand je voyage, et que je suis loin des villes, aux approches d'un village, je fais aller devant moi mes gens et mon équipage, et mon plaisir alors est d'entrer tout seul, bien enveloppé dans mon manteau, chez le premier paysan, et d'y manger une terrine de lait caillé avec du pain bis. A ma dernière tournée en Livonie, il m'arriva à cette occasion une aventure qui m'amusa beaucoup. Pendant que je déjeunais ainsi, je vis entrer dans la maison un homme qui chantait et qui portait un paquet sur son épaule. Il s'assit auprès de moi et dit à l'hôte de lui donner un déjeuner semblable au mien. Je demandai à ce voyageur si gai d'où il venait et où il allait. »

Il me dit :

« Je suis matelot, je viens des Grandes-Indes. J'ai débarqué à Riga et je m'en retourne à Herland, mon pays, d'où il y a trois ans que je suis parti. J'y resterai jusqu'à ce que j'aie mangé les cent écus que voilà, » me dit-il, en me montrant un sac de cuir qu'il faisait sonner.

Je le questionnai sur les pays qu'il avait vus, et il me répondit avec beaucoup de bon sens.

« Mais, lui dis-je, quand vous aurez mangé vos cent écus, que ferez-vous?

— Je m'en retournerai, répondit-il, en Hollande, me rembarquer pour les Grandes-Indes, afin d'en gagner d'autres, et revenir me divertir à Herland, mon pays, en Franconie. »

La bonne humeur et l'insouciance de cet homme me plurent tout à fait, continua le grand maître. En vérité j'enviais son sort.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE FILS DU PIRATE.

(SUITE ET FIN.)

LXII. Colombo. — La pointe de Galle. — Nouvelles d'Aluo.

Colombo, la capitale de l'établissement anglais de Ceylan, contient environ soixante-dix mille habitants. On peut l'appeler une belle ville, quoiqu'on ne puisse en dire autant de beaucoup de ses maisons; les rues sont larges, s'entrecoupant les unes les autres à angles droits; la plupart sont ombragées, de chaque côté, par une double rangée d'arbres. Colombo est défendue par une forteresse armée d'environ trois cents pièces de canon. Elle fut livrée par les Hollandais aux Anglais, le 15 février 1796, et depuis, ces derniers en sont toujours restés maîtres.

Pendant les deux semaines que nos amis restèrent à Colombo, ils passèrent la plus grande partie de leur temps à se promener en dehors de la ville.

Une foule de routes charmantes mènent aux diverses places de l'intérieur, et le long de la côte. Ces routes sont ombragées par des bosquets de cocotiers, de tamarins, de bananiers et d'autres arbres, qui sont reliés ensemble par une riche variété de plantes parasites. De jolies haies courent de chaque côté du chemin, des haies formées de ce que les naturalistes appellent *pandurus odorissimus* et de bouquets de l'*hibiscus populneus*, remarquables par leur prompte croissance. Des branches de ces arbustes, simplement plantées en terre, en forme de palissades, prennent immédiatement racine, et en quelques mois forment une barrière élégante et pittoresque.

Lorsque le sloop remit à la voile, le voyage fut favorisé par un temps superbe. L'île de Singapour a environ vingt-sept milles de longueur, et quinze de largeur. Elle est séparée de la terre ferme par le détroit de Singapour qui, dans sa partie la plus étroite, n'a pas plus d'un quart de mille d'étendue.

Jadis, les navires marchands avaient l'habitude d'éviter cette île. Depuis son occupation, en 1819, par les Anglais, elle a acquis rapidement une grande importance.

A cause de sa situation, non loin de l'équateur, il y a peu de changement dans ses saisons, et les fruits des Tropiques y poussent admirablement. Une foule d'Anglais, de Malais, d'Indiens, d'Arméniens et de juifs, habillés à la mode nationale, s'entre-croisent continuellement dans les rues de Singapour.

Paul rencontra une ancienne connaissance : le docteur indien qui l'avait soigné à bord de la jonque chinoise. « Je suis charmé, mon garçon, que vous ayez recouvré la santé, dit-il, mais cela me fait beaucoup de peine de vous voir ici.

— Pourquoi êtes-vous fâché, mon ami, de me rencontrer à Singapour? demanda Paul.

— J'avais cru que vous étiez un enfant sincère et véridique. Vous m'avez dit que vous demeuriez sur les bords de la rivière Bencolen, et vous êtes ici.

— Je ne vous ai pas trompé, répondit Paul. Je me rendis, en effet, à cette habitation; mais je l'ai quittée depuis, et maintenant je retourne en Europe, avec mes amis. »

Paul se tourna alors vers le capitaine et lui dit qui ils avaient rencontré. Il avait raconté à son père combien le docteur lui avait témoigné de bonté.

« N'avez-vous pas perdu un crick auquel vous teniez beaucoup? demanda le docteur à Paul.

— Oui, répondit Paul, la nuit où les Malais me retirèrent de la rivière.

— C'est ce que je pensais, dit le docteur, car pendant que vous étiez malade, vous réclamiez continuellement un crick. Votre crick, c'est moi qui l'ai.

— C'est du Chinois, que vous le tenez, dit Paul. J'avais toujours été convaincu qu'il l'avait. Où est-il?

— Aloo est sur la jonque, dans le port ; le crick, je l'ai sur moi. A peine nous aviez-vous quittés que j'appris que le Chinois avait un crick ; il ne se donnait plus peine de le cacher. Je le lui ai pris, car, de quel droit un esclave aurait-il une arme pareille? »

Le docteur, tout en parlant, tira le crick de dessous ses vêtements et le donna à Paul, qui fut enchanté de l'avoir retrouvé.

« Pouvons-nous voir le Chinois? demanda le capitaine.

— Le Chinois est retenu comme esclave, dit le docteur. Vous le verrez, si vous voulez venir avec moi. Mon bateau est amarré dans la rivière, à deux pas d'ici.

— Je croyais, mon père, dit Paul, que vous n'aviez aucun désir de revoir Aloo.

— Il faut que les méchants sachent que Dieu est plus puissant qu'eux. Je veux qu'Aloo nous voie ensemble, et m'entende t'appeler mon fils. »

LXIII. Le dernier sourire d'Aloo.

Le bateau, contenant le docteur, Paul et son père, en se dirigeant vers la jonque, passa près du brick du capitaine, où Charles et Henri étaient tous deux occupés sur le pont. Le bateau accosta le brick, et hélant Henri, le capitaine lui dit :

« Nous allons sur la jonque, qui est là-bas, voir Aloo.

— Un instant! cria Henri. Vous ne courez aucun danger?

— Non, puisque vous savez où venir nous chercher. »

Le bateau continua à se diriger vers la jonque.

« Ce navire est le nôtre, dit le capitaine au docteur ; et je ne me suis arrêté que pour faire connaître où nous allons.

— Cela n'était pas nécessaire, répondit le docteur. Vous reviendrez sains et saufs, car nous ne voulons plus d'esclaves ; et s'il nous en fallait d'autres, nous n'oserions pas essayer de nous les procurer ici. Nous sommes dans un port anglais.

— Bencolen aussi est un port anglais.

— C'est vrai ; mais de nom seulement. C'est une possession anglaise ; mais la ville, la baie, l'île n'ont presque rien d'anglais. »

En arrivant sur la jonque, le capitaine et Paul trouvèrent Aloo travaillant à une pompe. Ils s'attendaient à le voir surpris ; mais il n'en fut rien.

« Aloo, mon ami, lui dit le capitaine, je suis venu pour te voir, avec mon fils, que je cherchais depuis tant d'années, et que j'ai enfin retrouvé. Nous nous connaissons depuis longtemps, et comme nous allons mettre à la voile pour l'Europe dans deux ou trois jours, je n'ai pas cru pouvoir te quitter sans te dire adieu ; car je suis persuadé que tu seras heureux de notre bonheur. »

A ces mots, la figure d'Aloo se tordit et se contracta d'une manière atroce.... Il aperçut son crick dans la main de Paul. Fou de rage et de désespoir, il arracha le crick d'un Malais, placé près de lui, et s'élança sur Paul.

Paul, par bonheur, avait son crick à la main. Il montra un sang-froid et une adresse admirables. Le Chinois, qui avait cru le surprendre, fut déconcerté ; avant qu'il n'eût eu le temps de renouveler son attaque, le crick de Paul s'enfonça dans son corps. La lame d'un crick est étroite, mais, comme elle est faite en forme de serpent, les blessures qu'elle produit sont effroyables.

Aloo tomba sur le pont, les yeux fixés sur le crick ensanglanté que Paul tenait à la main.

« Mort! mort! s'écria-t-il ; et avec mon propre crick! »

Ce furent ses dernières paroles.

Les Malais témoignèrent beaucoup d'admiration pour la manière dont Paul s'était défendu, quoiqu'il les privât d'un esclave.

« Eh bien, capitaine, dit Henri, lorsque le père et le fils furent de retour à bord, votre visite a-t-elle été agréable?

— Non, répondit le capitaine.

— Je suis surpris de ne pas voir Aloo revenir avec vous, reprit Henri ; je me figure qu'il nous accompagnera en Europe.

— Vous vous trompez, dit le capitaine ; Aloo est mort. » Et il raconta ce qui s'était passé à bord de la jonque.

« Êtes-vous sûr, Paul, demanda Henri, lorsque le capitaine eut fini, que le crick qui vous a été donné aujourd'hui soit bien le vôtre?

— Oui, répondit Paul.

— En ce cas, c'est une preuve certaine que c'était Aloo qui vous avait jeté dans la rivière, comme nous le supposions. »

LXIV. Ce que devinrent plusieurs personnages de notre histoire.

Au mois de juin 18.., le brick *Inès*, commandé par le capitaine Paul Mascarenhas, arriva à Lisbonne. Il jeta l'ancre dans le port, et, sans perdre de temps, le capitaine descendit à terre. Il revint accompagné par un vieillard qui monta sur le brick.

« Paul, dit le capitaine, voici ton grand-père. ».

Le vieillard prit Paul par la main, et le contempla attentivement pendant quelque temps. Il fut content du résultat de son examen, car il déclara que Paul était un Mascarenhas, et qu'il ferait honneur à sa famille.

« Dieu me comble de ses faveurs, dit-il. Hier, je me croyais seul sur la terre, sans enfants, et aujourd'hui j'ai deux fils! »

Ses regards se portèrent alors sur Antonio, qu'il reconnut. Il fit un pas vers lui et lui prit la main.

« Mon fils m'a parlé de vous et de votre femme, dit-il ; vous avez été bons pour mon petit-fils, et mon amitié vaut quelque chose. »

Ce jour-là même, les marins de l'équipage reçurent une triple solde et débarquèrent.

Henri et Charles partirent pour la France. Ce fut avec beaucoup de regret qu'ils se séparèrent de leurs amis. Mais le chagrin des adieux fut adouci par la promesse que leur fit le capitaine de venir, avant un an, passer quelque temps à Paris. A leur arrivée en France, Henri et Charles n'étaient pas sans inquiétude : on se rappelle qu'ils avaient quitté leur navire, et nos lois sont très-sévères à cet égard. Leur premier soin fut de se rendre au ministère de la marine, et d'établir leur identité. Il était justement parvenu un rapport du commandant de *l'Alcmène*, relatant les faits qui s'étaient accomplis sur les côtes de Sumatra. L'officier en rendant compte de leur disparition, laissait entendre qu'ils pouvaient bien être tombés victimes des pirates, ou

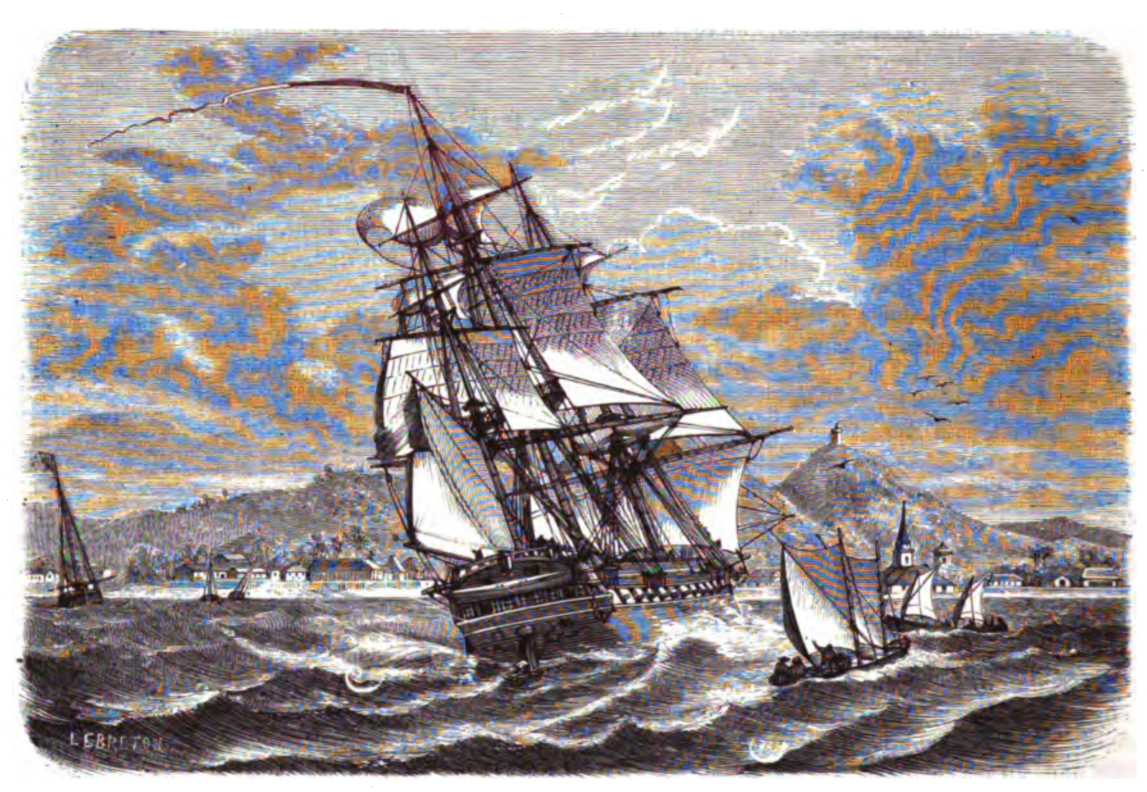
avoir été entraînés par eux. Henri et son ami saisirent ce moyen d'expliquer leur conduite; et comme d'ailleurs, le temps de leur engagement était expiré lorsqu'ils avaient quitté le navire, l'affaire n'eut pas d'autre suite.

Une année après leur retour, le capitaine Mascarenhas et son fils visitèrent Paris. Ils y trouvèrent leurs anciens amis de l'île de Sumatra, à la tête d'une maison de commerce. Charles avait vendu le peu qu'il possédait en Bretagne, et était venu à Paris retrouver son ami. Nos deux associés ont grandement prospéré, et ils sont aujourd'hui, l'un et l'autre, pères d'une heureuse famille.

Ils voient souvent Paul et son père, qui ne laissent guère passer une année sans venir en France. Le capitaine est maintenant avancé en âge, mais la fortune semble prendre à tâche de lui faire oublier ses chagrins et ses fatigues d'autrefois.

A leur dernier voyage à Paris, Paul amena avec lui sa famille, qui se composait d'une jeune femme, d'un petit garçon, qui, comme lui, se nommait Paul, et d'une charmante fille, Inès, du nom de sa grand'mère. Assis à côté des enfants d'Henri et de Charles, ce fut avec un intérêt extrême qu'ils écoutèrent leurs pères rappeler leurs aventures dans l'île de Sumatra.

BAILLEUL.



Le voyage fut favorisé par un temps superbe. (Page 410, col. 2.)

RÉCITS HISTORIQUES.

HISTOIRE DE NOTRE PAYS.

Septième récit.

Dagobert Ier, de 628 à 638.

Vous connaissez tous, mes chers enfants, la chanson du *bon roi Dagobert*. Eh bien, ce bon roi Dagobert est le fils de Clotaire II, dont nous venons d'apprendre l'histoire.

Vous avez vu que Clotaire avait eu deux fils, Caribert et Dagobert. A sa mort, le royaume fut partagé entre eux; mais Caribert étant mort peu après, Dagobert resta seul roi des Francs et vint demeurer à Paris.

Les Austrasiens se trouvèrent ainsi encore une fois sans roi, et furent enchantés lorsque Dagobert leur envoya pour les gouverner son fils aîné, Sigebert II, qui n'avait alors que trois ans. Pépin Landen continua à être maire du palais et à commander au nom de Sigebert.

Deux ou trois ans après, Dagobert nomma roi de Neustrie son plus jeune fils, Clovis II, et lui donna aussi un maire du palais.

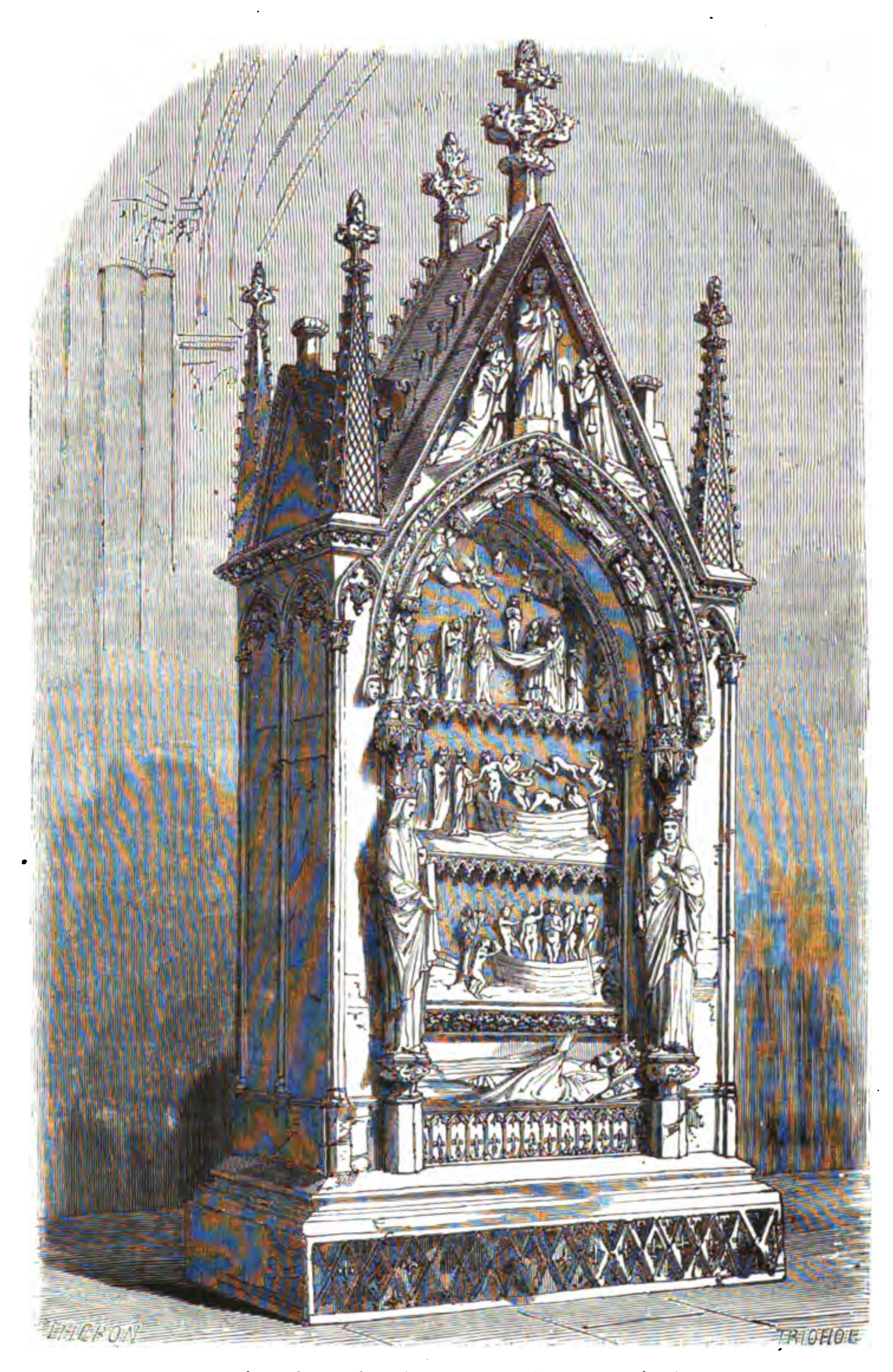
Bien qu'ayant reconnu ses deux fils comme rois d'Austrasie et de Neustrie, Dagobert était véritablement le seul roi des Francs; c'est pourquoi on ne vit pas le pays, comme dans les règnes précédents, déchiré par des guerres continuelles entre souverains n'ayant d'autre but que de s'arracher un royaume les uns aux autres.

C'était pourtant un roi plein de courage. Nous avons déjà vu comment il combattit les Austrasiens. Il remporta depuis plusieurs grandes victoires. Cependant Dagobert est surtout célèbre parce qu'il aimait les sciences, les arts, l'industrie, et qu'il protégeait les hommes instruits.

De nos jours, tout le monde sait lire, tandis que dans ce temps-là, il n'en était pas ainsi. — Pourquoi cela, direz-vous? — On ne peut pas supposer que les hommes d'alors étaient moins intelligents que ceux d'à présent? C'est que les livres étaient excessivement rares. — Et pourquoi étaient-ils si rares? — C'est

qu'on ne connaissait pas l'imprimerie qui permet de reproduire plusieurs centaines de pages en une heure. Il fallait alors copier à la main tous les livres qu'on voulait avoir, et vous comprenez comment il se faisait que fort peu de personnes sussent lire.

Ces livres ainsi copiés sont connus sous le nom de *manuscrits* et étaient écrits par les moines, qui consacraient à ce travail le temps qui leur restait après leurs prières. En copiant ces livres, les moines apprirent différentes choses : par exemple la manière de cultiver



Tombeau de Dagobert, à Saint-Denis. (Page 414, col. 1.)

la terre, de faire des routes, de détourner l'eau des rivières pour en arroser les prairies, etc., et à leur tour, ils enseignèrent tout cela aux Francs.

C'est pourquoi Dagobert protégea beaucoup les moines et leur fit construire différents monastères. C'est à lui que l'on doit la célèbre abbaye de Saint-Denis, située près de Paris, et où depuis il fut d'usage d'enterrer les rois de France. — Une abbaye est plus considérable qu'un monastère.

Dagobert fit déposer dans l'abbaye de Saint-Denis

une bannière qu'on appelait l'*oriflamme*, et il ordonna que les rois ne prendraient cette bannière que dans les grandes occasions de guerre.

Je ne vous ai pas encore dit un mot du bon saint Éloi dont parle la chanson. Saint Éloi était d'abord un pauvre orfévre, et voici comment il fut appelé à la cour.

Il paraît que Clotaire II eut le désir de posséder un siége élégamment fabriqué d'or et de pierres précieuses; mais il ne se trouvait personne dans le palais capable d'exécuter cet ouvrage comme il l'entendait.

Un homme, sachant qu'Éloi était très-habile, le recommanda au roi qui lui fit remettre une grande quantité d'or. Au lieu d'un siége, Éloi en fit deux; et Clotaire, émerveillé de l'honnêteté de l'artiste et de son talent (car Éloi, au lieu de fabriquer deux siéges, eut pu garder pour lui le reste de l'or que le roi lui avait donné), s'écria : « S'il en est ainsi, tu mérites ma confiance, même dans les plus grandes choses. »

A partir de ce moment, Éloi devint un des favoris de Clotaire et de Dagobert. Il continua à s'occuper d'orfévrerie et même d'architecture.

Quand Dagobert monta sur le trône, il le choisit pour ministre, et il n'eut pas à s'en repentir. Saint Éloi était charitable envers les pauvres, juste pour tout le monde et d'une piété remarquable. Plus tard, il devint évêque de Noyon. Il existe encore plusieurs objets sculptés par saint Éloi, et entre autres, on montre au musée du Louvre le fauteuil de Dagobert.

Vous voyez, mes chers enfants, que Dagobert et saint Éloi, dont vous répétez si souvent les noms en vous amusant, furent tous deux de grands hommes.

Dagobert réforma les lois et s'occupa à rendre son peuple heureux. Il visita lui-même tous ses États, et vous aurez une idée de la manière dont on voyageait à cette époque, en apprenant qu'il fit le tour de son royaume sur un char attelé de bœufs.

Dagobert mourut à l'âge de trente-cinq ans. Il a été surnommé le Salomon des Francs, et ainsi que Salomon, il aima beaucoup le luxe; mais ce qui vaut mieux encore, il pratiqua la justice. On l'enterra à Saint-Denis. Il est considéré comme le dernier roi remarquable de la race mérovingienne.

MME O. DELPHIN BALLEYGUIER.

UN PETIT GRAIN DE VANITÉ.

OU

L'ÉCOLE DU BEAU MONDE.

SUITE.

III. Une leçon de bonne tenue à table.

Il était cinq heures quand Bastien fit son entrée dans la cour de M. Philidor. Toute la maison n'était alors que bruit et mouvement; des chevaux piaffaient le long des murs, des équipages se remisaient dans tous les coins, et il y avait un va-et-vient étourdissant de domestiques, de pâtissiers et de gens affairés; bref, ce brouhaha annonçait, à ne pas s'y méprendre, qu'il y avait ce jour-là réception et grand gala.

« Me voilà bien tombé, se dit notre jeune paysan en faisant trois pas en arrière; j'arrive juste à un moment où, certes, je ne suis pas attendu.

— Et pourquoi pas, mon cher Bastien? » dit tout à coup un jeune homme qui se trouva derrière le fils de Mathieu.

C'était M. Arthur, son frère de lait. Les deux jeunes gens échangèrent une cordiale poignée de main; cependant Arthur ne put se rendre maître d'un mouvement de surprise et d'une exclamation à la vue de la mise excentrique de Bastien. Il ouvrit la bouche pour dire :

« Qui diable t'a fagoté de cette façon? »

Mais comme il était aussi bienveillant que discret, il se retint, et prenant son frère de lait par le bras :

« Tu seras des nôtres, lui dit-il. Mon père traite aujourd'hui le préfet et toutes les notabilités de la ville. Cela te fera faire tout de suite ton entrée dans le monde.

— Mais je n'oserai jamais me mêler à de si beau monde, dit Bastien en reculant encore.

— Viens, viens, ajouta Arthur en insistant, je serai ton patron, ton mentor; je te guiderai dans tout ce que tu auras à faire ou à dire. Voilà précisément le dîner qu'on sonne; montons. »

Il n'y avait plus à reculer, et Bastien, ma foi, se risqua.

« Au fait, disait à part soi le petit vaniteux, puisque j'ai un habit comme celui de M. le préfet, un pantalon à la mamelouck comme en porte M. le maire, et un gilet taillé sur le patron de celui de M. le juge de paix, le coryphée de la mode, je puis bien m'aventurer parmi eux tous. Je ne tiens certes pas à les éclipser; mais, au moins, je ne ferai pas trop disparate, j'aime à le croire. »

Quand chacun fut entré dans la salle à manger, le maître de la maison invita ses convives à prendre place.

Notre jeune fermier fut d'abord comme frappé d'éblouissement en voyant cette salle tout étincelante de bougies, de glaces, de riches tentures à franges d'or, et de cette table si royalement servie. C'était au milieu un riche surtout à galerie d'or chargé de vases ciselés, de corbeilles toutes chargées de pyramides de fruits et de sucreries; c'étaient des réchauds d'argent munis de volailles, de poissons, de pâtisseries, qui flattaient sensuellement l'odorat; c'était, en un mot, un ensemble de somptuosités comme n'en aurait jamais pu produire la fameuse *lampe merveilleuse* d'Aladin.

Bastien, croyant sans doute qu'on pouvait agir là comme à la ferme, se précipita à la place que lui désigna son mentor.

« Eh bien! fit Arthur en le retenant, tu t'assieds le premier de tous! Ne vois-tu donc pas que ta voisine, Mme la comtesse Ch.... de Gib.... est encore debout?

— C'est pourtant vrai, dit Bastien, tous ces messieurs attendent là-bas que les dames soient assises. C'est que, chez nous, c'est à qui aura la meilleure place. »

Il se trouva donc placé entre son frère de lait et cette dame de haut parage, qui, du reste, portait dans ses traits, avec l'empreinte d'une grande distinction, celle de l'indulgence et de la bonté. Notre jeune homme s'effaça le plus qu'il put, afin de ne pas froisser l'ébouriffante toilette de la comtesse. Arthur fut même obligé de lui dire de ne pas se tenir, comme à une noce de village, à une demi-lieue de la table.

Il s'approcha donc, puis, déployant grandement et largement sa serviette, il allait se la passer au cou....

Son voisin lui poussa le coude.

« C'est chez son barbier, lui dit-il, qu'on s'emmaillotte ainsi jusqu'au menton; pose ta serviette simplement sur tes genoux. »

Le potage arriva; c'étaient des *bisques d'écrevisses*[1]. Afin d'aller plus vite, notre jeune paysan, qui avait une faim canine, prit à la fois et cuiller et fourchette.

« On ne se sert jamais que de sa cuiller pour le potage, » lui souffla Arthur.

Le premier plat qui arriva après les bisques d'écrevisses fut du saumon. Bastien le trouva délicieux et y fit fête.

« Ne mange donc pas de si énormes bouchées de pain, lui dit son frère de lait; ce n'est permis qu'à un chacal qui aurait jeûné pendant quinze jours. Puis tu sauras qu'on ne coupe pas son pain, on le casse, et il faut que cette flûte de gruau te dure jusqu'à la fin du repas.

« Eh bien! que fais-tu donc encore? Tu jettes les arêtes à terre, sur un parquet ciré!

— Dieu! que je trouve cette sauce bonne! dit Bastien d'une voix qu'il ne put assez maîtriser, et qui fit sourire sa voisine.

— On ne donne jamais son avis sur un plat, mon cher ami, lui dit Arthur, à moins, cependant, que le maître de la maison ne vous le demande; ensuite, il est très-malséant d'éponger ainsi sa sauce à tour de bras avec sa mie....

— Alors, dit Bastien en prenant son assiette à deux mains, je vais la....

— La boire! s'écria son frère de lait; ce serait bien pis, ma foi. »

Il reposa bien vite son assiette et eut la douleur de la voir enlevée aussitôt, elle et sa chère sauce, par un domestique.

Une *galantine de volaille* vint ensuite.

« Ce n'est pas mauvais, cela, se dit tout bas Bastien, car il n'osait plus faire ses réflexions tout haut; cependant, c'est un peu fade. »

Et il plongea aussitôt deux doigts et le pouce dans la salière qui était devant lui.

« Malheureux! que fais-tu là? lui dit Arthur; ne vois-tu donc pas la pelle d'argent qui est là pour suppléer aux doigts?

— Si fait, monsieur Arthur, mais c'est qu'il en tient si peu d'un seul voyage. Là!... Maintenant, cela sent quelque chose, au moins. C'est presque aussi relevé que le miroton de chez nous.

— Ne fais donc pas claquer tes lèvres ainsi en mangeant, c'est de trop mauvais ton. Maintenant, fais attention. On te demande si tu veux boire. »

Un servant était, en effet, derrière notre jeune villageois et lui disait :

« Monsieur acceptera-t-il bordeaux ou chambertin?

— Ma foi, va pour le premier, dit Bastien en tendant son verre; donnez-moi du bordeaux.

— Bon! fit Arthur, trois fautes d'un coup.

— Eh! quoi donc? demanda le fils de Mathurin tout effrayé.

— D'abord, on ne demande pas *du bordeaux*, mais du vin de Bordeaux; ensuite, on ne présente pas son verre à vin de Champagne pour boire du vin ordinaire, et, en troisième lieu, c'est une grande irrévérence que de souffler dans son verre et de l'essuyer. Penses-tu qu'on les ait mis sur table sans les rincer?

— Sottise sur sottise, » pensa tout bas notre pauvre Bastien.

Et il sentait la sueur perler sur son front, et se refroidir déjà son enthousiasme de dîner avec de grands seigneurs. Oh! certes, s'il eût su son Molière, il n'aurait pas manqué de se dire : « Que suis-je venu faire dans cette maudite galère! » CASTILLON.

(La suite au prochain numéro.)

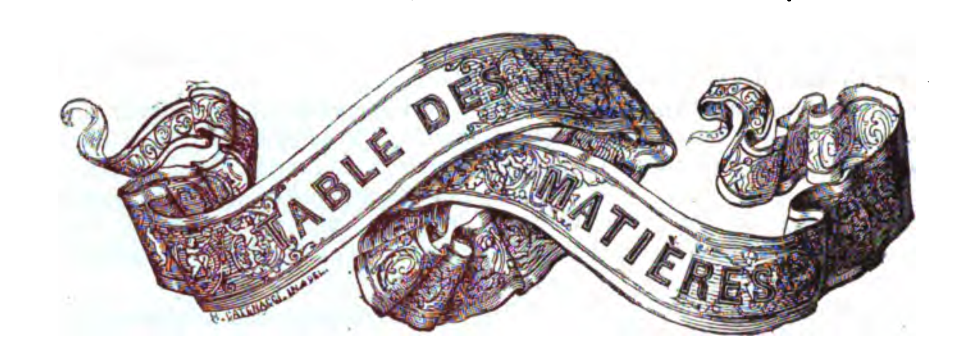
1. Écrevisses pilées avec du riz, ou quelquefois avec un hachis de poisson.

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau conte de Mme DE SÉGUR, intitulé :

FORTUNE DE GASPARD.

PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE DONNÉ EN PRIME.

Nous rappelons à nos lecteurs que les bons cesseront d'être donnés à partir de demain, 1er avril.


TABLE DES MATIÈRES

